

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

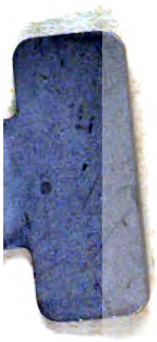
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Digitized by Google

BCU – Lausanne
1094944237

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE SAINT-BENOIT, 7

Digitized by Google

Digitized by Google



Frederick William Beechey
Né en 1796.



Louis Isidore Duporrey
Né en 1780.



A. F. de Krusenstern
Né en 1770.



Jules Sébastien César Dumont d'Urville
Né en 1790.

Digitized by Google

VOYAGE

PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DES VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DE MAGELLAN, TASMAN, DAMPIER, ANSON, BYRON, WALLIS
CARTERET, BOUGAINVILLE, COOK, LAPÉROUSE, G. BLIGH, VANCOUVERT, D'ENTRECASTEAUX, WILSON
BAUDIN, FLINDERS, KRUSENSTERN, PORTER, KOTZEBUE, FREYCINET
BELLINGHAUSEN, BASIL HALL, DUPERREY
PAULDING, BEECHEY, DUMONT D'URVILLE, LUTKE, DILLON, LAPLACE, B. MORELLI, ETC.

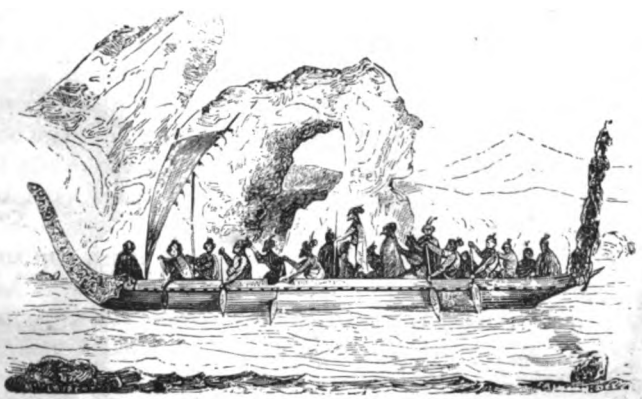
Publié sous la Direction de

M. DUMONT D'URVILLE

CAPITAINE DE VAISSEAU

Accompagné de Cartes et de nombreuses Gravures en taille-douce sur acier, d'après les dessins de M. De Sainson, dessinateur du Voyage de *l'Astrolabe*

TOME DEUXIÈME



BIBLIOTHÈQUE CANTONALE

2C. 981 612

PARIS
FURNE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XLVI

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGE PITTORESQUE

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE I.

SUITE DE L'OCÉANIE. — ÎLES VAVITOU. — MANGIA. — WAÏTOU-TAKI. — TOUBOUAÏ, ETC. — TRAVERSÉE DES ÎLES TAÏTI AUX ÎLES TONGA.

Le nouvel ouragan qui, le 29 avril au soir, nous avait surpris au milieu du groupe de Taïti, n'eut pas la violence de celui que nous avions précédemment essuyé: au bout de quarante-huit heures, le vent de N. O. avait molli, et, au lieu de fuir devant lui, *l'Oceanic* eût pu aisément tenir la cape et attendre le retour des brises régulières du S. E. Pendleton aima mieux épargner au sloop cette fatigue; il continua la même route jusqu'à la hauteur de l'île Vavitou, où la brise, changeant lof pour lof, lui permit de gouverner dans la direction de Tonga. Maintenant que je connaissais l'homme, son fatalisme commercial mêlé de grandes et religieuses pensées, je ne m'étonnai plus de ces projets intermittens, de ces saccades inexplicables pour Philips et pour quiconque n'avait pas la clef d'une conduite étrange. L'équipage lui-même, malgré sa confiance aveugle dans son capitaine, ce maître après Dieu, l'équipage se prenait parfois à douter de lui: « C'est un grand génie ou un grand fou, disaient les matelots; un grand génie, car il n'a jamais attéri à faux; un grand fou, car il n'a jamais attéri à temps. »

Comment voulez-vous que ces hommes simples ne parlassent point ainsi quand la figure de Pendleton semblait en démenti constant avec l'impression la plus logique? Cette fois, par exemple, épanoui quand le N. O. régnait, le capitaine fronça le sourcil au moment où le S. E. vint le remettre en bonne route. Fallait-il dire à des matelots: « Là-bas par les 31° 25' de lat. S. et 132° 10' long. O., on prétend qu'il existe un groupe indiqué sur quelques listes américaines; le capitaine J. Mitchell dit qu'il les a vues en 1823, et qu'elles ont quarante-huit milles d'étendue de l'ouest à l'est. Eh bien! moi Pendleton, je doute de l'existence de ces terres, je n'y crois point, et j'aurais voulu acquérir la preuve que je n'avais pas tort de douter. » Voilà ce que Pendleton pouvait penser, mais ce qu'il ne pouvait dire.

Ces îles douteuses n'étaient pas la seule reconnaissance que regrettât le capitaine : dans cette direction existaient encore le groupe de Bass et l'île Rapa.

Le groupe de Bass se compose de quatre îlots situés par 27° 40' lat. S. et 145° 50' long. O. Il fut découvert en 1803 par le navigateur qui lui donna son nom et revu en 1826 par Paulding. C'est là, du reste, tout ce que l'on sait de ces terres. Bass et quelques géographes avec lui ont voulu y retrouver les *Coronados* de Quiros, mais il est plus naturel de rapporter ce nom au groupe Gloucester dans l'archipel Pomotou.

Rapa est une île bien plus considérable que ne l'est Bass. Elle fut aperçue, pour la première fois, par Vancouver le 22 décembre 1791. Les rapports des naturels avec ce navigateur furent d'abord empreints de quelque timidité et de quelque défiance; puis enhardis, ces sauvages manifestèrent cet irrésistible penchant pour le vol qui semble être général aux races océaniennes. Le fer surtout les tentait; ils cherchaient à enlever jusqu'aux clous des navires. Les habitans de Rapa offrirent à Vancouver de grandes analogies avec ceux des îles Tonga. Ce navigateur crut découvrir que le nom du chef insulaire était Koraï, et celui de l'île Oparo. C'est sous ce nom que Rapa a long-temps figuré sur les cartes. Peu féconde, Rapa consistait en une grève de sable bordée de verdure et terminée par quelques sommets arides, que surplombaient des blocs de rochers. Vancouver prit ces rochers pour des villages, et, comme les *pas* des Nouveaux-Zélandais, ces villages lui semblèrent fortifiés. L'île avait une flottille de pirogues : trente d'entre elles vinrent évoluer autour du navire. 300 naturels les montaient, ce qui fit estimer à 1,500 ames la population de Rapa. Les indigènes étaient de moyenne taille, d'un remarquable embonpoint et de proportions heureuses. Leur phy-

Digitized by Google

sionomie avait un caractère avenant et enjoué. Ils marchaient les cheveux ras et presque nus. Quelque notables avaient seuls une ceinture de feuilles vertes.

Depuis Vancouver, bien des aventuriers abordèrent sans doute à Rapa; mais aucun d'eux ne nous a laissé de documens sur cette île. Ellis fut le second à en parler, vingt ans après le découvreur. Cependant, d'après la version même du missionnaire, un capitaine Powell, tombé en calme sur cette côte en 1814, fut l'objet d'une singulière tentative de la part des Rapaens. Comme on leur refusait l'accès du bord, ils se saisirent d'une corde qui pendait du haut du couronnement, et au nombre de 50 environ, formant une espèce d'attelage nautique, ils se prirent à tirer et à touer le navire vers la terre. Il fallut employer la menace pour les faire renoncer à cette entreprise.

Ellis à son tour parut devant Rapa le 26 janvier 1817. Son navire était à peine en vue que vingt pirogues l'accostaient. C'étaient bien les mêmes naturels de Vancouver, bruns, bien faits, d'une physionomie régulière, avec des cheveux noirs ou frisés, nus à part une ceinture de dracœna, sans aucun dessin de tatouage sur le corps. Montés à bord, ils y devinrent bientôt hardis au point qu'il fallut en venir avec eux à des voies de fait. Ils volaient non-seulement des objets, mais des hommes. L'un d'eux, gaillard colossal et vigoureux, poussa la chose jusqu'à emporter sous son bras un mousse, avec lequel il allait se jeter à la mer, si le pauvre garçon ne lui eût échappé en se débattant. Un domestique de la chambre ne s'en tira à son tour qu'avec l'aide de l'équipage. Le pont offrit alors des scènes étranges et confuses. Un gros dogue, hardi et sauvage, que l'on tenait enchaîné, éprouva à l'aspect de ces hommes inconnus une terreur soudaine et inexplicable. Au lieu d'aboyer et de se jeter sur eux, il s'abrita dans sa niche, se prit à trembler de tous ses membres. L'épouvante de l'animal redoubla quand un naturel s'approcha de lui, le saisit, l'entraîna vers la mer, avec l'intention de s'y jeter et fier de sa capture. Mais le chien tenait à sa chaîne, la chaîne à la niche, la niche au pont. Le Rapaen voulait tout emporter, il y procéda de vingt manières; il n'y renonça que quand il vit qu'il épuiserait inutilement ses forces. Alors il se rabattit sur un chat, tomba sur lui d'un bond, l'empoigna, se jeta à l'eau, et gagna à la nage une pirogue où l'animal fut reçu avec de grandes manifestations de surprise. A la suite de tentatives aussi hardies, de violences aussi ouvertes, il fallait prendre un parti décisif. Le capitaine donna l'ordre de faire évacuer le pont, mesure d'urgence qui ne s'accomplit qu'à la longue et à l'aide de tous les matelots. Le dogue lui-même, revenu de sa frayeur première, aida, par d'épouvantables aboiemens, à l'exécution de cet ordre. Enfin le navire, délivré de ses hôtes, mit à la voile pour Taïti. Ellis avait pu constater le vrai nom de l'île, son nom actuel, Rapa.

Rapa fut encore visitée en 1825 par un cutter taïtien, qui ramena deux naturels à Taïti. Reçus chez les missionnaires et admirablement traités par eux, ces sauvages prirent goût aux cérémonies du christianisme: ils apprirent à lire. Quand on les crut bien préparés, on les renvoya dans leur île avec deux Taïtiens élèves des missionnaires. L'arrivée de ce convoi à Rapa fut l'occasion d'un triomphe. On enleva à bras le canot qui portait les nouveaux venus, on les déposa à pied sec sur le rivage. Des rapports plus bienveillans s'établirent; on échangea du bois de sandal contre quelques denrées, et le capitaine du cutter fut supplié de revenir sur cette côte. Il n'y manqua point. Au mois de janvier suivant, les deux missionnaires taïtiens reparurent à Rapa, mais cette fois décidés à y séjourner. Ils avaient avec eux leurs femmes et deux de leurs compatriotes; puis à côté d'imprimés taïtiens et de livres évangéliques, des instrumens aratoires, des graines utiles et du bois de charpente pour construire une chapelle. L'un des plus anciens missionnaires anglais de Taïti, M. Davies, les avait accompagnés. Malgré quelques répugnances individuelles, il fonda une mission qui commença à porter ses fruits. Des conversions assez nombreuses y étaient déjà effectuées quand *le Dolphin* mouilla devant l'île au mois de juin 1826. Depuis Vancouver, l'aspect des lieux et les mœurs des habitans avaient peu changé. Une population de 2,000 ames habitait des huttes misérables et se nourrissait de taro et de poisson. Après Paulding aucun navigateur important ne visita Rapa; les missionnaires de Taïti conservèrent seuls quelques relations avec cette terre toute chrétienne aujourd'hui. Par eux l'on sait qu'une épidémie horrible a réduit cette population de 2,000 ames à 500 seulement. Située par 27° 36' de lat. S. et par 146° 32' de long. O., Rapa est une île montueuse, élevée, de dix à douze milles de circuit. Le terrain intérieur est dominé par des sommets de deux à trois cents toises de hauteur, les uns en forme de pitons coniques, les autres s'élevant comme des colonnes de basalte. Leur apparence les fait prendre de loin pour des hameaux fortifiés, et Vancouver tomba dans cette méprise,

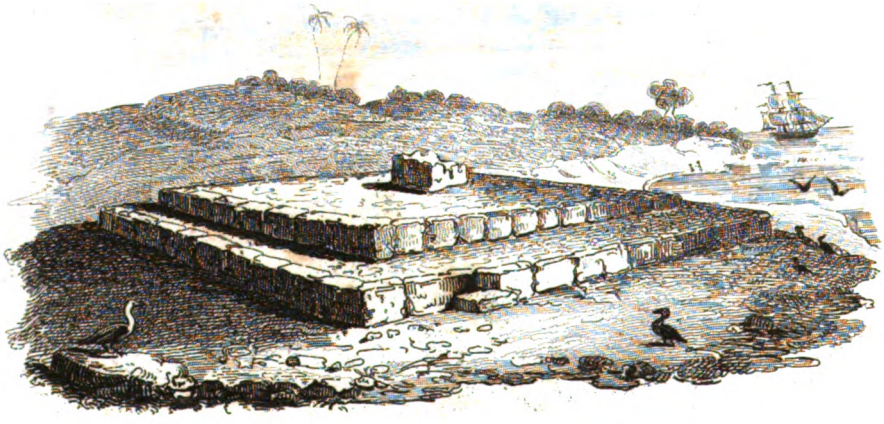
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Naturel de Manoïa.

1 Natural de Manoia



2. Morai abandonné sur l'Ile Malden.

2 Morai abandonado en la Isla Malden

P. Ad. Pl. del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

Cette partie montagneuse est inhabitée pourtant. La population de l'île se groupe presque tout entière sur la grève du mouillage, située à l'est de l'île; elle y cultive quelques champs de taro qui suffisent à la nourriture de cette petite colonie. Le havre nommé *Aouraï* forme dans les terres une échancrure de plusieurs milles; l'entrée en est difficile, mais l'intérieur spacieux offre partout un fond de bonne tenue. On y trouve une abondante aiguade. La végétation indigène se compose d'arbres et d'arbustes clairsemés sur la croupe des montagnes. Dans cette latitude se retrouvent déjà les espèces de la zône tempérée.

Dans l'O. N. O. de Rapa, et à une distance de quarante lieues, les cartes américaines signalent par 27° 2' de lat. S. et 148° 47' de long. O., un écueil de dix milles d'étendue, découvert en 1830 par le capitaine Weeks du *New-Bedfort*, qui le nomma *Lancaster*. Jusqu'à reconnaissance nouvelle, on peut toutefois douter de l'existence de ce danger. La même incertitude règne sur une île signalée en 1824 par le capitaine Kemin, sous les 26° lat. S. et 153° 19' long. O. Cette île prétendue n'est peut-être qu'un nuage, comme beaucoup d'autres qu'il faut chaque jour rayer de nos cartes.

Après ces îles et ces écueils que Pendleton, à son grand regret, ne put aller reconnaître, venait Vavitou, alors distincte devant les bossoirs de *l'Oceanic*. L'île, vue à distance, nous parut de moyenne hauteur, fertile et boisée, avec un aspect de végétation analogue à celui qu'offre Taïti. Nous prolongions depuis un quart-d'heure sa pointe méridionale quand une pirogue nous accosta. Trois naturels la montaient, dont l'un était évidemment un chef. A leurs manières douces et patelines, surtout au respect de ces hommes pour les objets épars sur le pont, il était facile de voir que les missionnaires avaient civilisé et catéchisé cette terre. En effet, Vavitou est entièrement chrétienne. Ces envoyés eussent bien désiré que *l'Oceanic* stationnât sur leur côte; mais Pendleton ne crut pas la localité assez importante pour se déranger de son chemin. La population était d'ailleurs encore tourmentée par une épidémie qui de 3,000 ames l'avait réduite à 700. Nous fîmes seulement quelques cadeaux à ces visiteurs, et nous cinglâmes vers Toubouaï où nous devions relâcher.

Le découvreur de Vavitou, ou plus communément Raïvavaï, fut l'Espagnol Gayangos, qui la vit le 5 février 1775. Les naturels lui parurent turbulens et voleurs. A cette époque, ils n'étaient point tatoués et portaient des vêtemens papyriformes comme ceux de Taïti. Ils avaient de belles pirogues et des armes fort bien travaillées. Revue en 1791 par Broughton, cette île fut aperçue de nouveau en 1811 par Henry qui s'en crut le découvreur. Depuis lors, plusieurs navires de commerce l'ont tour à tour visitée. Ce ne fut pourtant qu'en 1822 que des néophytes taïtiens y établirent une succursale de la propagande chrétienne. Leur succès fut complet et prompt. Placée par 23° 50' de lat. S. et par 150° 12' de long. O., Vavitou a douze ou quinze milles de circuit.

Vavitou était loin quand, le 4 mai au matin, nous aperçûmes Toubouaï, et dans la matinée *l'Oceanic* était mouillé par cinq brasses de fond en dedans des récifs de la bande occidentale. C'est sur cette grève que sont venus s'établir tous les habitans de l'île, 300 ames environ. Ils occupent deux petits villages, offrant çà et là quelques maisonnettes en pierre, recrépies de blanc, comme on en voit dans le groupe taïtien, habitations plus élégantes que comfortables, moins saines, moins sûres que les cases primitives et sauvages. A peine étions-nous mouillés que le canot nous conduisit à terre, où nous débarquâmes entre deux haies de naturels. C'était à qui nous ferait des amitiés, à qui nous adresserait la parole dans cet idiôme polynésien avec lequel j'étais déjà complètement familiarisé. Plusieurs guides s'offrirent pour nous conduire vers le village qui n'offrait rien de remarquable. Les cases ressemblaient à celles des Nouka-Hiviens. Quant à moi, malgré l'avis de Pendleton, je voulus pousser plus loin cette reconnaissance, et visiter l'intérieur de l'île. « Du moins, me dit le capitaine, adressez-vous à l'un des chefs. » On m'indiqua le plus considérable de tous, le roitelet de Toubouaï. Accroupi sur un récif, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, S. M. pêchait, à l'aide d'une ligne barbelée, le poisson nécessaire à son repas du jour. Quand je lui demandai s'il voulait me servir de pilote, il secoua la tête, et regarda son hameçon qui fretillait dans le remous. Je compris ses scrupules. Sortant de ma poche un fort joli couteau, je le lui offris comme indemnité. Cet argument fit merveille : le pêcheur jeta là sa ligne et marcha devant moi en disant à diverses reprises qu'il était mon ami, mon véritable ami.

Mon ami donc, mon roi sauvage, me guida tout d'abord vers un terrain marécageux, aux approches duquel il s'agenouilla comme un dromadaire, et me fit signe de grimper sur son dos. C'était de l'abnégation de la part d'une majesté

Digitized by Google

polynésienne. J'enfourchai donc bon gré mal gré les épaules royales, et traversai ainsi trois cents toises d'eau bourbeuse. La route était glissante et le fardeau assez lourd. Aussi mon ami arriva-t-il haletant à l'autre bord, et couvert de vase infecte et noire. Il en fut quitte pour quelques ablutions dans le torrent voisin : ses hardes ne craignaient rien ; il était nu. Au-delà du marais franchi s'étendait une plaine couverte de cocotiers, de bananiers, d'arbres à pain, de papayers, et semée çà et là de huttes en ruines qui paraissaient abandonnées depuis long-temps. Du reste, toute cette vallée était jolie à voir, féconde, riante, encaissée. Nous y marchions depuis trois quarts d'heure, quand mon compagnon articula un cri soudain et perçant qui me fit tressaillir malgré moi. Un instant je crus que Pendleton n'avait pas eu tort de me conseiller la prudence. Ce n'était rien toutefois. A cet appel du chef, un naturel apparut loin devant nous, sorti comme un fantôme d'un taillis voisin; mais, au lieu de manifester une intention hostile, sur un second signe, il s'élança au haut d'un cocotier, en détacha des noix, et nous les envoya. J'en suçai le lait avec délices. Pour compléter la collation, le roi mon ami me fit entrer dans une case où l'on nous servit de la pâte desséchée et des fruits de l'arbre à pain. Malgré tout mon désir de faire honneur à l'hospitalité indigène, il me fut impossible d'avaler une seule bouchée de ce mets.

Après cette halte, nous retournâmes vers le mouillage par un autre chemin bordé de cannes à sucre à l'état sauvage. A l'entrée du hameau, s'étendait une sorte de cimetière avec deux ou trois figures grossières, placées auprès des tombes. Arrivés sur la grève, je voulais me rembarquer sur-le-champ, mais le roi me retint à dîner ; il demandait sa revanche pour le mauvais repas qu'il m'avait offert pendant notre course. Cette fois les vivres étaient en effet et plus variés et plus appétissans. On y voyait bien encore de cette pâte fermentée, accessoire obligé de tous les menus, mais on y trouvait de plus du poisson pris de la main royale, des poules rôties, du taro, des fruits d'arbre à pain, et d'autres non moins exquis. Tous ces mets, enveloppés dans des feuilles de bananier, se trouvaient étalés sur des nattes qui couvraient le sol ; une certaine symétrie régnait dans leur ordonnance, et de nombreux serviteurs, debout autour de la case, se tenaient prêts à exécuter les ordres de l'amphitryon. Plusieurs convives survinrent, d'autres chefs, sans doute, quoique inférieurs à mon ami. On s'accroupit, on porta la main sur les vivres, on mangea, on but à la ronde. Le roi se plut à me servir lui-même, et ne fit cette politesse à aucun autre. Pour reconnaître ce bon procédé, je lui offris ma gourde pleine de rhum, où nous bûmes en commun. Voyant qu'il revenait trop souvent à la charge, et ne sachant point quelle pouvait être la nature de son ivresse, je l'engageai à distribuer à ses convives un peu de cette boisson spiritueuse ; je lui désignai même deux vieux chefs qui paraissaient les plus élevés après lui. Mon ouverture le révolta ; il prit la gourde, la cacha entre ses jambes, puis d'un ton à demi-courroucé : « Non, dit-il, non ! rien à ces gens-là, c'est trop bon pour eux. » Ce fut là du reste un nuage qui ne fit que passer sur notre amitié. Dès que j'eus l'air d'avoir oublié le rhum, il en revint à ses caresses, à ses offres, à ses égards. Il voulait tout me donner, sa case, ses sujets, sa femme. Mon cadeau l'avait touché jusqu'à l'ame. Si je m'étais mis en tête de devenir roi de l'île, je l'eusse été ce jour-là. Mon ami aurait abdiqué en ma faveur ; le rhum l'avait rendu tendre et expansif outre mesure. Quand Pendleton vint m'arracher de ses bras, il fallut cogner mon nez contre le sien à cinq ou six reprises ; il pleura comme un enfant ; il se jeta à la nage quand il vit que le canot gagnait le large. Ma visite a dû faire époque dans sa vie ; il faut si peu de chose pour faire époque à Toubouaï !

Toubouaï fut découverte par Cook en août 1777. Ce navigateur n'y mouilla point, mais il communiqua avec les habitans qui vinrent dans des pirogues de 30 pieds de long, montées chacune par sept ou huit hommes. Ces naturels étaient vigoureux, avec une peau cuivrée, une chevelure noire et lisse, et des visages ronds, pleins et d'un caractère féroce. Ceux qui accostèrent Cook étaient nus ; mais on en voyait à terre qui se drapaient avec des étoffes blanches. Des huîtres perlières leur tombaient en collier sur la poitrine.

Après Cook parurent à Toubouaï les révoltés du *Bounty* qui, on l'a vu, cherchèrent à diverses reprises à s'y établir vainement. Ensuite vinrent, en 1821, les missionnaires qui, malgré une résistance assez vive de la part des naturels, sont parvenus, moitié de gré, moitié de force, à faire dominer dans l'île l'influence chrétienne. Quand Paulding y passa, en 1826, la population était encore partagée entre les deux cultes : aujourd'hui l'idolâtrie semble avoir disparu.

Avec le brisant qui la cerne, Toubouaï n'a pas plus de quatre à cinq milles de largeur, et pourtant de hautes collines boisées la dominent. Les

Digitized by Google

vallons et la bande littorale sont couverts d'une végétation qui accuse un sol fertile. Dès l'époque de la découverte, l'île nourrissait des cochons et des volailles; on y retrouvait toutes les productions tropicales. Comme les groupes adjacens Toubouaï marche vers la dépopulation. On y comptait jadis 1,000 ames; aujourd'hui ce nombre est réduit à 300. L'île gît par 23° 24' de lat. S. et par 151° 41' de long. O.

En gouvernant sur Rimetara, nous pûmes voir, à quelques lieues de distance, Rouroutou, ou autrement Ohiteroa. Cette île fut découverte, en 1769, par Cook qui la trouva peu fertile et presque déserte. Les insulaires étaient pourtant vigoureux, bien faits, tatoués seulement aux aisselles et aux jambes. Leurs vêtemens consistaient en étoffes bien fabriquées et bien teintes. Leurs armes étaient en bois dur et bien travaillé. Leurs pirogues, délicatement sculptées, étalaient au-dehors une ceinture de plumes blanches qui pendaient à l'avant et à l'arrière. Oubliée jusqu'en 1811, cette île n'a été bien vue qu'en 1822 par les missionnaires taïtiens. Elle est toute chrétienne aujourd'hui. Gisant par 23° 27' de lat. S. et 153° 6' de long. O., elle a douze ou treize milles de circuit.

Arrivé par le travers de Rimetara, *l'Oceanic* mit un canot à la mer. Pendleton avait là un compatriote, un ami, un correspondant. Il descendit seul pour s'aboucher avec lui, et n'employa que trois heures à cette visite. Pendant ce temps, le sloop tint le large, les acores de l'îlot n'étant ni saines ni sûres. Ce petit point est devenu intéressant à cause de la fertilité du sol. Une mission chrétienne y a été fondée, qui sert de centre à tous les petits groupes environnans. Découverte en 1811 par Henry, Rimetara resta oubliée jusqu'en 1821, où les missionnaires y abordèrent. Paulding, qui les vit en 1826, trouva cette peuplade de trois cents habitans environ, groupée dans un petit village au bord de la mer, autour d'une grande maison blanchie à la chaux. C'est là que résidaient les pasteurs, rois et apôtres de l'île. On y voyait des enclos plantés de patates et de tabac, de petits champs d'ignames ou de taro. Les vivres semblaient abonder sur cette terre, et, dans l'espace de quelques heures, le navigateur anglais put se procurer trente cochons, avec une grande quantité de légumes. L'idolâtrie semblait du reste totalement extirpée de l'endroit: des débris de colonnes, qui avaient eu soixante pieds de hauteur, marquaient seuls la place où existait l'ancien moraï. Cet édifice était tombé à la voix des missionnaires. Peu élevée, longue de trois milles sur trois de large, défendue par une ceinture de brisans, Rimetara gît par 22° 38' de lat. S., et 154° 22' de long. O.

Au-delà de Rimetara et par 21° 48' de lat. S. et 157° 14' de long. O., *l'Oceanic* longea un petit îlot, à la base coralligène et entouré de brisans. Long d'un mille, il avait trois cents toises environ de largeur. Sa surface était couverte de broussailles. Cet écueil fut découvert en 1826 par le capitaine Paulding, qui le trouva occupé par des oiseaux de mer. Ils étaient les maîtres de la place, et ne se dérangeaient pas devant les matelots. La grève se trouvait littéralement couverte de leurs œufs.

Cette navigation d'île en île se prolongea pendant quelques jours encore. Au-delà de l'écueil de Paulding, *l'Oceanic* appuya un peu plus au nord; il rasa tour à tour Maouti, Miti-Aro, Watiou, Manouaï et Waïtou-Taki, îles riantes et vertes, qui appartiennent à un même groupe, connues, dans les Éphémérides des missionnaires, sous la dénomination d'îles Harvey. *L'Oceanic* ne les vit que de loin et à la voile; mais voici ce qu'on sait d'elles.

La plus méridionale de toutes ces îles, Mangia fut découverte en 1777 par Cook, qui avait alors à bord de sa frégate le sauvage Maï, embarqué dans l'archipel taïtien. Maï servit d'interprète au capitaine anglais. Il engagea les naturels accourus avec leurs pirogues à monter sur le pont des vaisseaux. Ils hésitèrent d'abord, puis enhardis ils le firent. Les indigènes de Mangia formaient une assez belle race d'hommes, vigoureux, bien proportionnés quoique petits. Leur physionomie était heureuse, leur caractère jovial. Ils portaient leur chevelure noire rattachée au sommet de la tête à l'aide d'un morceau d'étoffe. Leur barbe était longue; leurs bras et d'autres parties de leur corps étaient tatoués. De larges fentes pratiquées dans les lobes de leurs oreilles servaient à loger tantôt des ornemens, tantôt de petits meubles utiles. L'un des naturels, à qui Cook donna un couteau, le plaça dans son oreille comme dans une gaîne (Pl. I — 1). Les autres y mettaient des grains de verre ou des étoffes. Ces étoffes, fabriquées avec l'écorce du *broussonetia*, avaient l'aspect brillant et lustré de celles qui se fabriquent à Tonga. Les pirogues bien construites se terminaient en fourche sur l'arrière. Cook séjourna peu de temps en vue de l'île; il voulut y débarquer: mais les naturels, groupés sur le rivage, manifestèrent des intentions si hostiles, qu'il renonça à son projet. Les missionnaires taïtiens furent plus persévérans et plus heureux; ils y fondèrent une

Digitized by Google

mission en 1823, et, malgré des obstacles nombreux, ils convertirent la population tout entière. Mangia ou Manaïa est une terre assez haute avec un circuit de cinq lieues environ. Sa végétation est tantôt basse, épaisse et d'un vert mat, tantôt haute, clairsemée et d'une teinte moins sombre. Quelques collines sont rougeâtres, stériles et couvertes de fougères. On y comptait 1,500 ames en 1823. Le sommet gît par 21° 55' de lat. S. et 160° 18' de long. O.

A trente-six lieues au N. 1/4 N. E. de Mangia paraît l'île Maouti, découverte en 1821 seulement, à l'époque où les propagandistes taïtiens vinrent prêcher l'Évangile dans cet archipel peu fréquenté jusqu'alors. Le capitaine Byron, qui mouilla à Maouti en 1825, fut enchanté de l'accueil hospitalier que lui firent ces insulaires. Nulle terre n'est, suivant lui, plus riche en jolis paysages; nul peuple n'a des mœurs plus douces, plus décentes, plus modestes. Maouti est un petit Eden aujourd'hui, grâce à sa conversion, dont les détails sont pleins d'intérêt.

En 1821, cette île reconnaissait l'autorité du roi de Watiou, qui venait d'abjurer l'idolâtrie pour reconnaître la foi chrétienne. Ce roi lui-même, nouveau prosélyte, voulut aider à la conversion de Maouti. Il passa sur l'île avec deux missionnaires, et prit terre au milieu d'une foule nombreuse. Débarqué, il demanda la parole: « Jusqu'ici, dit-il à ce peuple, vous avez adoré des morceaux de bois, qui n'ont ni sentiment ni pouvoir, des idoles ouvrages de vos mains. Vous étiez dans l'erreur, vous allez connaître le vrai Dieu; les hommes venus avec moi vous l'enseigneront. » Et après cette courte allocution, il ordonna que toutes les statues des moraïs fussent détruites; ce que le peuple fit. Le matin l'idolâtrie était en vigueur à Maouti; elle n'y existait plus le soir. Peu de mois après, l'île était chrétienne. Dans son circuit de huit milles, Maouti est fertile et boisée; elle compte 200 habitans. Sa position est par 20° 6' lat. S. et 159° 35' long. O.

A vingt-cinq milles au nord de Maouti, se trouve Miti-Aro, autre îlot bas, boisé, et peuplé d'une centaine d'habitans que le sol assez ingrat nourrit avec peine. C'est encore une dépendance du royaume de Watiou : pour sa découverte et sa conversion, cette annexe suivit les destinées de Maouti. Miti-Aro gît par 19° 54' de lat. S. et 160° 4' de long. O. Elle a trois ou quatre milles de long sur un mille de large.

L'île Watiou, l'Atoui des missionnaires, est à vingt-huit milles au S. O. de Miti-Aro. Elle fut découverte, en 1777, par Cook qui envoya à terre trois de ses officiers, sous la conduite du Taïtien Maï. Les naturels reçurent d'abord ces étrangers avec un certain appareil. On leur fit les honneurs d'un spectacle, on leur offrit quelques vivres. Mais ces bonnes dispositions ne furent pas de longue durée; rendus bientôt à leur instinct de vol, les sauvages dévalisèrent leurs hôtes, et poussèrent les choses jusqu'à les retenir prisonniers. Sans les menaces de Maï qui leur fit peur du canon des frégates, et qui leur fit connaître l'énergie meurtrière de la poudre au moyen de quelques pieces d'artifice, cette captivité eût été sans doute plus longue et plus dangereuse. Maï trouva sur Watiou trois de ses compatriotes, seul reste d'un équipage de vingt hommes dont la pirogue avait chaviré en pleine mer. Ces Taïtiens vivaient à Watiou depuis douze ans; bien vus des naturels, ils ne voulurent pas retourner dans leur patrie sur les vaisseaux anglais. Cook partit, et nul ne visita Watiou jusqu'en 1821 où les missionnaires y parurent pour la convertir. Les progrès du prosélytisme, lents d'abord, paraissent aujourd'hui complets; Watiou est chrétienne. C'est une île de médiocre hauteur, de six lieues de circuit, environnée de brisans, peuplée de quelques centaines d'ames. Son sommet est situé par 20° 3' de lat. S. et 160° 28' de long. O.

A dix milles au N. O. de Watiou gît la petite île de Fenoua-Iti, ou Oka-Toutaïa suivant Cook, qui la découvrit en 1777. C'est une terre basse, bordée d'une grève de sable blanc et boisée à l'intérieur. Cook la trouva déserte, quoique couverte encore de huttes en débris, de tombes et de terrains clos. Les missionnaires ne citent pas cette terre dans leur nomenclature des îles Harvey, sans doute parce qu'inhabitée encore, elle est sans importance pour eux. Sa position est par 19° 5' de lat. S. et 160° 38' de long. O.

A vingt lieues environ au N. O. de Watiou vient l'île Manouaï, que Cook vit pour la première fois en 1773, et nomma île Harvey. Dans ce premier voyage, le capitaine la crut déserte; mais l'ayant visitée en 1777, il la trouva occupée par des naturels d'un caractère farouche et inhospitalier, qui s'opposèrent à la descente. Ces insulaires se rapprochaient des Nouveaux-Zélandais par les traits et la tournure; seulement ils n'étaient point tatoués. D'après leurs indications, on dut comprendre que l'île ne nourrissait point de cochons, et ne produisait ni bananes, ni fruits d'arbre à pain. Manouaï semblait dépendre alors du roi de Watiou. Quoiqu'il soit présumable qu'elle ait suivi le sort de l'archipel dans sa conversion récente, les mission-

Digitized by Google



Tom. 2. Lib. 1°

PINTORESCO

Digitized by Google

naires n'en parlent en aucun lieu d'une manière explicite. L'île serait-elle devenue déserte, ou serait-elle restée idolâtre? Elle se compose d'un groupe de trois ou quatre petits îlots, bas, entourés d'un récif commun qui a six lieues de circuit. La pointe sud est située par 19° 23' de lat. S. et 161° 18' de long. O.

L'île Waïtou-Taki, l'Aïtou-Taki des missionnaires, est placée à vingt lieues au N. O. de la précédente. Ce fut Bligh qui découvrit ce groupe en avril 1789. Il communiqua avec les naturels qui apportèrent dans leurs relations beaucoup de confiance et de franchise. Par eux, Bligh sut que cette terre n'avait ni cochons, ni chiens, ni ignames, ni taro, mais beaucoup de cocos, de volailles, de fruits d'arbre à pain, de bananes et d'evis. Ne pouvant pas descendre à terre, malgré leurs instances, Bligh leur fit quelques cadeaux, un cochon, une truie et d'autres objets. Ces hommes semblaient plus polis, plus doux que leurs voisins de Manouaï; ils étaient tatoués sur les jambes et sur les bras; mais point sur le dos et sur les fesses comme à Taïti. Après Bligh vint Edwards, qui aperçut Waïtou-Taki deux ans après, puis l'île fut négligée jusqu'en 1821, date de l'arrivée du missionnaire Williams, qui laissa sur ce point deux prédicateurs taïtiens. Leur œuvre fut prompte et heureuse; le roi Tamatoa devint un chrétien zélé, et ses sujets suivirent tous son exemple. Aussi le missionnaire Bournes, qui passa à Waïtou-Taki en 1825, fait-il le tableau le plus séduisant de la localité et des mœurs de son peuple. « La chapelle est finie, dit-il, les naturels ont construit avec des blocs de corail une jetée de 600 pieds de long sur 8 de large; 144 maisons, toutes recrépies, s'alignent sur la grève; plusieurs sont meublées de couchettes et de sofas; 600 individus sont baptisés. » La population totale était alors de 1,500 habitans. Waïtou-Taki forme un petit groupe d'îlots bas, avec une île plus haute dans le centre. Une bordure de récifs de trente à quarante milles de circuit l'entoure dans tous les sens. La pointe N. gît par 18° 47' de lat. S. et 162° 8' long. O.

Voici maintenant l'île la plus importante de tout cet archipel, Raro-Tonga, découverte seulement en 1814 par un petit navire des missionnaires. Ce fut encore le roi de Watiou qui les dirigea sur ce point en 1823. On y laissa deux pasteurs, originaires de Taïti, pour travailler à la conversion des naturels. En moins d'une année, elle était achevée. Le roi Makea, sa famille, et les principaux chefs, lisaient dans le livre élémentaire taïtien; plus de 1,500 habitans étaient baptisés. Le progrès agricole suivait le mouvement du progrès religieux, et l'île entière se couvrait de riches plantations. La population s'élevait alors à 7,000 habitans environ, le même nombre que l'on comptait à Taïti. Aussi l'importance de ce point décida un missionnaire anglais à s'y établir en 1827. Autrefois le pouvoir se trouvait partagé entre trois chefs qui se livraient à des hostilités presque continuelles; mais depuis que le christianisme a pénétré sur cette terre, Makea a été reconnu pour l'unique souverain. Raro-Tonga est géographiquement peu connue; on la sait seulement située par 21° 11' lat. S. et 162° 33' long. O.

Aux environs de Raro-Tonga, les cartes indiquent encore trois îles, savoir: Roxburgh, découverte en 1824 par le capitaine White du *Medway*, terre élevée, de vingt milles d'étendue de l'est à l'ouest, gisant par 21° 39' de lat. S. et 163° 0' de long. O. (milieu); Armstrong, indiquée sur une autre liste par 21° 22' lat. S. et 163° 23' long. O.; enfin Rourouti, petite île découverte par Henry en 1811, et située par 20° 20' de lat. S. et 162° 20' de long. O. On ne possède aucun détail sur ces terres, dont l'existence n'est pas même bien constatée. Les missionnaires, navigateurs familiers de ces parages, n'en font pas même mention dans leurs listes des îles Harvey.

L'Oceanie pourtant, servi par une bonne brise du S. E., avait dépassé toute cette série d'îles et d'îlots. Le 10 mai au matin, il était en vue du groupe de Palmerston, écueils bas et boisés, dont Pomare, dans la dernière année de son règne, avait voulu faire le Botany-Bay de Taïti. Sa mort ayant fait échouer ce projet, Palmerston est restée ce qu'elle avait toujours été, une terre déserte. Cook la vit deux fois, en juin 1774 et en avril 1777. Il s'y procura des noix de coco, des choux palmistes, des cœurs de jeunes cocotiers, des rameaux tendres de pandanus, du poisson et des œufs d'oiseaux. Il reconnut que le groupe se composait de neuf ou dix îlots bas, étroits, plus ou moins boisés et disposés sur un brisant presque circulaire de six milles du nord au sud. Un vaste lagon occupait l'intérieur. Palmerston était inhabitée; seulement des débris de pirogue et une pagaie trouvés sur les lieux attestèrent le passage de quelques pêcheurs d'îles voisines. Palmerston fut revue par Edwards en 1791; puis par d'autres navigateurs modernes. Elle est située sous 18° 4' de lat. S. et 165° 30' de long. O.

De Palmerston, la route directe sur Tonga ne nous eût offert que des reconnaissances insignifiantes. Les écueils Beveridge et Nicholson dont l'existence est même assez douteuse, puis

Digitized by Google

l'île Savage négligée par tous les navigateurs depuis la réception que les naturels y firent à Cook. Ayant découvert cette terre le 20 juin 1774, ce capitaine voulut tenter une reconnaissance sur le rivage. A deux reprises et sur deux points, il essaya le débarquement; mais chaque fois les naturels s'y opposèrent avec un acharnement et une férocité incroyables. Repoussés pourtant à l'aide de décharges meurtrières, ils se réfugièrent dans les bois voisins, d'où Cook n'osa les débusquer. Il n'essaya pas non plus de pénétrer dans l'intérieur de l'île où ses adversaires auraient eu l'avantage du terrain. Ces insulaires marchaient nus; une simple étoffe blanche ceignait leur tête et leurs reins; leur corps brun était presque entièrement zébré de tatouages; leurs armes étaient la lance, le casse-tête et la zagaie. Les sculptures de leurs pirogues annonçaient une certaine industrie. L'île, du côté où on l'aborda, était peu élevée et tapissée de fougères et d'arbustes. Le littoral se composait de falaises verticales, dressant sur l'eau leurs parois de corail à une hauteur de quarante pieds, et minées à leur base par la vague du large. Forster crut que l'intérieur de l'île, occupé naguère par un lagon, était devenu une vallée fertile à la suite d'un exhaussement volcanique. Cette hypothèse n'a été ni démentie ni vérifiée depuis. Cook estima le circuit de l'île Savage à onze lieues. Le capitaine Duperrey, qui la longea à quelque distance en 1823, reconnut qu'elle s'étendait du 18° 59' au 19° 10' de lat. S. et du 172° 2' au 172° 14' de long. O.

Quant à nous, nous ne devions reconnaître ni l'île Savage, ni les écueils Nicholson et Beveridge. La route par le nord était plus féconde et plus intéressante; Pendleton l'avait préférée, il voulait attaquer Tonga seulement après avoir reconnu les îles Hamoa, si vaguement, si imparfaitement décrites jusqu'ici. *L'Oceanic* mit donc le cap au N. O., après avoir dépassé Palmerston; la brise était si bonne, la mer si belle, que ce petit ricochet n'était pas un retard. Philips d'ailleurs était moins grondeur que de coutume, ce qui me donna lieu de croire à une petite sympathie commerciale de sa part pour les îles Hamoa. C'était un archipel sauvage, comme il se plaignait de n'en plus rencontrer sur l'Océanie.

Pour ma part, je ne voyais pas arriver sans quelque plaisir ces terres que le christianisme n'avait pas encore façonnées à l'hospitalité et à la mansuétude. L'Océanie avait deux parts, l'une pour les émotions douces, c'était celle que nous allions bientôt quitter; l'autre pour les impressions dramatiques, pour les catastrophes de tout genre, c'était celle vers laquelle nous tendions et dont nous allions toucher la lisière. Encore polynésiens, les groupes Hamoa et Tonga étaient pourtant limitrophes de la Mélanésie, et les mœurs, les usages, la vie des naturels se ressentaient de ce voisinage. L'archipel Viti se trouvait à quelques lieues de là, avec ses races insociables. Notre voyage jusqu'alors si uni, si tranquille, au milieu de peuplades à demi civilisées, allait peut-être tourner au drame! L'aspect des lieux et des hommes allait changer, du moins! J'étais enchanté. Chaque jour j'ouvrais ma carte je faisais et refaisais mes calculs nautiques. Elève de Pendleton qui se glorifiait de mes progrès, j'étais devenu un géographe passable, complétant mes études théoriques par des expériences et des observations. « Capitaine, lui dis-je un jour que l'Océanie se trouvait déroulée sous nos yeux; voici qui nous échappera. » Et je lui montrais toutes ces petites îles polynésiennes semées entre l'archipel Hawaii et le groupe Hamoa, dans une étendue de 700 lieues environ. « Sans doute, me répondit-il, mais qu'importe! Ce sont des points insignifians, douteux pour la plupart, déserts presque tous. C'est une sèche et courte nomenclature que l'on peut faire en quelques mots. —J'écoute, » répliquai-je. Et il commença, pointant chaque île sur la carte :

« Voici d'abord un écueil, MANUEL-RODRIGUEZ, que l'on a l'habitude de copier d'après de vieilles cartes espagnoles. Personne ne l'a revu de nos jours, et il faudra, je pense, le rayer bientôt. Il faudra rayer aussi une prétendue île MALLEN, signalée par un Américain, et ces deux écueils et cette île, que l'on a indiqués au sud des îles SMITH. Les îles SMITH sont du moins authentiques. Elles ont été découvertes en 1807 par le capitaine Johnson de la frégate anglaise *Cornwallis*, et revues en 1815 par le capitaine Dayot du navire espagnol *Fernando*. C'est un groupe d'îlots inhabités, coralligènes et couverts d'une végétation rabougrie. On estime leur circuit à neuf milles du N. O. au S. E. Elles gisent par 16° 53' de lat. N. et 171° 52' de long. O.

» Plus loin voici encore d'autres îles douteuses, celles de SAN-PEDRO et BARKER, aussi bien que deux ou trois récifs près de l'équateur, qu'on a placés à peu de distance dans l'est du groupe de Gilbert. NEW-NANTUCKET, signalé en 1824 ou 1825 par le navire baleinier *le Loper*, et placé sous 0° 11' de lat. N. et 176° 40' de long. O., a besoin d'être reconnu de nouveau pour être définitivement admis sur les cartes.

Digitized by Google

» Palmyra a une existence plus sûre. Cette île, reconnue pour la première fois par l'Américain Fanning, le 14 juin 1798, fut retrouvée quelques années après par le capitaine Mackay. C'est une île basse de trois lieues d'étendue, avec deux lagons à l'intérieur, et des brisans extérieurs, dont celui de l'ouest s'étend jusqu'à trois lieues au large. Un mouillage existe au nord par dix-huit brasses. Son nom lui fut donné par le capitaine Sawle de *la Palmyra*, qui la revit en 1802. Cette île déserte gît par 5° 50' de lat. N. et 164° 45' de long. O. A quatre ou cinq lieues au nord gît un écueil dangereux, que le capitaine Fanning découvrit et reconnut. Sa forme est celle d'un croissant; il occupe six lieues d'étendue du nord au sud.

» C'est encore à Fanning que l'on doit la découverte de cette île de Washington, la New-Year des cartes d'Arrowsmith. C'est une terre élevée et couverte de verdure, mais déserte et hérissée de brisans. Elle gît par 4° 45' de lat. N. et 162° 28' de long. O. Plus près de l'équateur est le groupe Fanning, du nom de son découvreur. Il se compose de trois îlots boisés et ceints de brisans au-dedans desquels est un bon mouillage. Les deux îlots du N. ont chacun neuf milles de long; celui de l'E. en a six. Quand Fanning débarqua, cette île était couverte d'oiseaux de mer si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main. Fanning trouva l'île déserte et crut qu'elle l'avait été toujours. Cependant Mackay, qui y passa quelques années plus tard pour s'y procurer des holothuries et des écailles de tortue, y trouva sur le sol des pierres régulièrement taillées, et dans une fouille pratiquée à deux pieds de profondeur un caveau maçonné rempli de cendres, de fragmens d'os humains, d'instrumens en pierres, en coquilles et en os, d'ornemens divers, de pointes de lances et de flèches. A son tour, M. Le Goarant y relâcha en 1828, et y rencontra vingt-cinq bâtimens occupés à la pêche des holothuries. Fanning gît par 3° 48' de lat. N. et 161° 25' de long. O. C'est l'île *America* de quelques navigateurs.

» Plus au sud voici l'île Christmas, découverte par Cook en décembre 1777. Il y passa plusieurs jours au mouillage et s'y procura des tortues et du poisson. C'est une île basse, boisée, déserte, d'environ quinze lieues de circuit, avec un assez bon mouillage sur la bande occidentale, si profondément échancrée que la configuration de l'île est celle d'un croissant. Sa position est par 1° 59' lat. N. et 159° 50' long. O.

» Tout ce qu'on sait de l'île Jarvis, d'après Arrowsmith, c'est qu'elle a été découverte par un capitaine Brown et revue en 1822 par le capitaine Lock. On la place par 0° 30' de lat. S. et 162° 18' de long. O. L'île Broke, placée sur la liste américaine à peu de distance au S. E. de la précédente, ne serait-elle point un double emploi?

» L'île Malden a été découverte par le capitaine Byron le 29 juillet 1825. C'est une terre basse, boisée, entourée de brisans dans son circuit de douze à quinze milles. Elle était déserte pour le moment, mais elle offrait des indices d'habitation antérieure. On y voyait de vastes plate-formes carrées en maçonnerie de coraux taillés à main d'hommes. Elles s'élevaient par assises, avec une pierre au centre, figurant sans doute l'autel (Pl. I — 2). Leur forme rappelait les moraïs de Nouka-Hiva et de Taïti. La situation de cette île est par 4° de lat. S. et 157° 20' de long. O. Une liste américaine place à mi-chemin, entre Malden et Nouka-Hiva, une île dont l'existence est douteuse.

» Passons à l'île Starbuck découverte en 1823 par le capitaine de ce nom, tandis qu'il transportait en Europe le roi Rio-Rio et sa femme. Byron la revit en 1825. Ce dernier la dépeint comme plus stérile que Malden, et n'ayant pas un seul arbre sur un sol madréporique. Elle gît par 5° 58' de lat. S. et 157° 26' long. O.

» La petite île Caroline fut découverte par Brougthon en 1795, et suivant Arrowsmith revue par Bass peu d'années après; mais celui qui l'a le mieux décrite est Paulding qui y aborda en 1825. L'île Caroline est une terre basse, entourée de brisans, ayant six ou sept milles de longueur sur une largeur médiocre. On y voit quelques grands arbres, mais beaucoup plus de broussailles. Déserte, elle offre pourtant des traces d'industrie sauvage. Sa situation est par 9° 55' de lat. S. et 152° 20' de long. O. C'est la même île que quelques baleiniers viennent de signaler sous le nom d'île Thornton.

» Nul autre renseignement sur l'île Flint, sinon que Krusenstern la regarde comme découverte en 1801, et la place par 11° 30' de lat. S. et 154° 30' de long. O. Quelques géographes ont pensé que c'était l'ancienne *Peregrino* de Quiros.

» Les îles Penrhyn furent aperçues de loin pour la première fois par le capitaine Sever du *Lady-Penrhyn;* mais Kotzebue les visita en 1816, et communiqua avec ses habitans. Ils ressemblaient aux naturels de Nouka-Hiva : quoique non tatoués, ils se sillonnaient le corps de cicatrices régulières. Ils marchaient nus, à l'ex-

Digitized by Google

ception d'un petit nombre qui portait des ceintures d'étoffes grossières. Leurs ongles étaient fort longs, surtout chez les chefs : ils dépassaient le doigt de trois pouces. Les rapports de Kotzebue avec ces sauvages ne furent pas tous pacifiques. Timides d'abord, ils s'étaient enhardis peu à peu, et mettaient la main sur tout avec une effronterie sans égale. On les menaça, ils menacèrent à leur tour. Alors Kotzebue vit qu'il fallait en imposer à ces larrons; il fit tirer un coup de fusil, et à ce bruit, frappés de terreur, ils sautèrent tous à l'eau; puis, regagnant leurs pirogues, ils vinrent peu à peu se replacer le long du bord. Mais l'ordre d'appareillage était donné. Le navire reprenait son aire pour gagner le large, et plusieurs de ces embarcations, qui se trouvaient dans son sillage, furent chavirées. Le groupe Penrhyn se compose de diverses îles basses, couvertes de cocotiers et d'autres arbres, et assises sur une base coralligène. Kotzebue fixa leur centre par 9° 2' de lat. S. et 159° 55' de long. O.

» Voici maintenant l'île PESCADO, conservée par Arrowsmith, mais considérée comme douteuse; puis les îles HUMPHREY et REARSON qui peuvent avoir été confondues avec la première. Rearson et Humphrey ont pour découvreur Patrickson qui les vit en 1822 et les signala comme des îles basses et habitées. Situées par 10° 32' de lat. S. et 163° 10' de long. O. Ensuite viennent les îles SOUVAROF, auxquelles le lieutenant Lazaref donna le nom de son navire, groupe de petites îles situées par 13° 2' de lat. S. et 165° 5' de long. O. Quant aux îles DANGER vues par Byron en 1765, elles paraissent identiques avec l'île Solitaria, signalée par Mindana en 1595. D'après Byron, elles forment un groupe de trois îles basses, bien boisées, peuplées et ceintes de brisans dangereux qui s'étendaient à plus de quatre lieues de terre du côté de l'ouest. Byron y vit une pirogue, mais ne put communiquer avec les naturels. La latit. de ces îles est de 10° 15' N. Leur long. présumée est de 168° 18' O.; mais cette indication est douteuse.

» On est beaucoup plus sûr de l'île CLARENCE que le capitaine Edwards découvrit en 1791 sans y aborder, et que Paulding visita en 1825. A la vue de l'île, *le Dolphin* mit en panne et fut bientôt entouré par une foule de pirogues, dont chacune portait de quatre à huit hommes. Quand l'une d'elles se trouva à portée, on lui lança du navire une corde, afin qu'elle pût s'amarrer le long du bord. Les sauvages prirent le bout de la corde; mais, au lieu de s'en servir pour l'usage indiqué, ils en halèrent autant qu'ils purent; puis ils la coupèrent. C'était débuter par un vol bien hardi. Sans s'inquiéter comment on prendrait la chose, ils n'en continuèrent pas moins à pagayer vers le bâtiment, en demandant une nouvelle corde; et, comme on leur opposait un refus formel, l'un des sauvages, homme robuste et intrépide, monta sur le pont. On l'entoura, on voulut lui parler; mais lui, ne s'inquiétant de rien, marchant à son but comme si le navire eût été désert, alla vers l'arrière, fit signe à sa pirogue qui se plaça à portée; après quoi, saisissant tout ce qu'il voyait, cages, cordes, ustensiles, fer, plats, vivres, instrumens, il jeta tout sans cérémonie à ses compagnons qui le recueillaient et le rangeaient dans l'embarcation. Quelques marins ayant voulu réprimer l'impudent voleur, il se fâcha tout rouge et continua avec plus d'activité qu'auparavant. Alors Paulding crut devoir intervenir; il frappa légèrement de son mousquet l'audacieux insulaire; mais celui-ci, sans se déconcerter, saisit le canon de l'arme, et, comme Paulding résistait, il prit le capitaine à bras-le-corps, et aurait tout jeté à la mer, le mousquet et l'homme, si l'équipage n'eût prêté main-forte. Le voleur échappa néanmoins; il se précipita à l'eau, et regagna sa pirogue, où triomphant il s'assit sur son butin.

» Cet exemple avait mis en goût les autres insulaires. La plus effrontée filouterie se pratiquait sur tous les points. Ici, on avait enlevé à un canot son gouvernail en fer : le capitaine parvint à le reprendre et le plaça près de lui; mais, au moment où il tournait la tête, l'objet était de nouveau escamoté, et le naturel sautait à la mer avec sa proie. Ailleurs, on menaçait la ligne de sonde, qu'on était obligé de jeter de temps à autre par mesure de sûreté. Ni les menaces ni les prières n'y purent rien; il fallut procéder au brassiage avec la crainte d'y laisser à chaque fois le plomb et la corde.

» La matinée entière se passa en hostilités et en surveillance semblables. Cent pirogues entouraient toujours le bâtiment, et les insulaires qui les montaient lançaient à bord, de temps à autre, quelques projectiles, des casse-têtes, des noix de coco, puis ils poussaient des cris aigus et assourdissans. Une noix fort lourde vint frapper à la tête le chirurgien du bord. Sans son chapeau, il eût été grièvement blessé. Cette foule d'assaillans ne s'éclaircit que pendant une heure : un canot, chargé d'aller sonder aux environs et de chercher un mouillage, venait d'être mis à la mer, et à sa vue les pirogues avaient fui dans des directions diverses. L'opération ne

Digitized by Google

fut pas troublée; mais, quand le canot reprit le chemin du bord, il y eut un instant où, cerné par une foule de pirogues, il vit ses rameurs désarmés de leurs avirons, et les insulaires brandissant autour d'eux leurs massifs casse-têtes. La situation était critique; un coup de pistolet la dénoua. Un sauvage fut blessé à la main, et le bruit suffit pour écarter les autres. Le canot rejoignit le bord.

» La confiance se rétablit pourtant, malgré cette voie de fait. Les pirogues revinrent; le blessé monta à bord où il fut pansé et comblé de cadeaux. Alors un petit commerce s'établit. Les sauvages échangèrent des nattes bien travaillées, des hameçons, des ornemens en coquilles et en os, contre des morceaux de fer ou de vieux clous. La bonne foi ne présida pas toujours à ces marchés, et plus d'un insulaire eut l'occasion de prouver encore son adresse dans la prestidigitation.

» Ces naturels étaient presque tous armés, les uns de longues lances, les autres d'une arme plus courte, légèrement recourbée comme un sabre. Les lances étaient longues de huit à douze pieds; quelques-unes avaient deux ou trois pointes garnies à un ou deux pieds de rangées de dents de requin, solidement assujetties avec des tresses en bourre de coco. Les sabres étaient garnis de la même manière, ce qui rendait leurs blessures redoutables et souvent mortelles. Un petit nombre de ces insulaires était coiffé de guirlandes en feuilles sèches de cocotier. Leur vêtement se composait d'une ceinture en feuilles tressées, et d'une natte de deux à trois pieds de large sur quatre de long. Le bas de cette natte se terminait par une frange servant à la fois d'ornement et de défense contre les moustiques qui abondent dans ces îles. Vigoureux et bien taillés, d'un teint de cuivre, ces naturels sont couverts de cicatrices qui indiquent que l'usage de la lance et du sabre est fréquent parmi eux. Ils portent leurs cheveux longs et tressés en mèches d'un aspect désagréable. Leur barbe n'est en général ni longue ni touffue.

» Clarence, d'après Paulding, est un groupe d'îlots bas et boisés, situés sur un récif qui doit avoir une grande étendue. Ce capitaine rapporte qu'au moment d'atterir sur l'île dont il était le plus proche, il apercevait à peine les îles les plus éloignées. La situation du groupe est par 9° 12' de lat. S. et 173° 50' de long. O.

» A quarante milles au N. E. de la précédente est l'île York, découverte par Byron en 1765. Ce navigateur la trouva déserte; il y fit une provision de cocos. Après lui, Edwards la revit en 1791, et Paulding l'a visitée en 1825. Elle était peuplée alors d'une race analogue à celle du groupe Clarence, mais moins active, moins forte, plus timide, plus pauvre, plus maladive. Le groupe est une chaîne d'îlots bas et boisés, déterminée par un récif commun qui a trente milles environ de circonférence. Sa position est par 8° 33' lat. S. et 174° 20' long. O.

» Nous arrivons à la fin de notre tâche, ajouta Pendleton, qui me vit épuisé de cette longue nomenclature. Voici encore l'île Sydney, découverte en 1823 par Emmant, suivant Purdy, et revue en 1828 par Le Goarant; île petite, inhabitée, assez basse et située par 4° 27' de lat. S. et 173° 4' de long. O.; puis Birnie, découverte par le même navigateur et à la même époque, toujours d'après Purdy, et située par 3° 21' de lat. S. et 173° 50' de long. O.; enfin Mary, récemment découverte par un navire de ce nom, amas d'îlots de vingt lieues de circuit avec un lagon intérieur, et situé par 2° 48' de lat. S. et 174° 30' de long. O. Restent les îles douteuses de Gardner et d'Arthur avec les indications plus douteuses encore de 4° 30' lat. S. et 176° 42' long. O. pour l'une, et pour l'autre de 3° 33' lat. S. et 178° 20' de long. O.

CHAPITRE II.

TRAVERSÉE DE TAÏTI AUX ÎLES TONGA. — ÎLES HAMOA.

Pendant que Pendleton me déroulait ainsi les trésors de la science géographique, notre alerte navire ne dormait pas sur l'Océan. Il voguait vers le groupe Hamoa sans que la moindre variation de brise vînt déranger sa voilure, si calme dans sa vitesse qu'on eût dit qu'il ne bougeait pas. On filait pourtant neuf à dix nœuds. Aussi, dès la soirée du 13 mai, des bandes de fous et de goëlands signalèrent-elles l'approche de la terre. Au jour levant, elle était devant nous. Nous atterissions sur un îlot entouré d'un récif de six milles de circuit, avec quelques maigres arbustes dans le centre. « C'est l'île Rose, me dit Pendleton, la seule découverte de votre compatriote le capitaine Freycinet; il lui donna le nom de sa femme qui l'accompagnait dans son voyage autour du monde. » Cette île Rose n'éveille pas pourtant des idées de cette couleur. Triste et pauvre écueil peuplé de goëlands, elle gît par 14° 33' de lat. S. et 170° 26' de long. O. Kotzebue l'a revue en 1824.

Après avoir doublé cet écueil par le nord,

Digitized by Google

nous vîmes le sommet de l'île d'Opoun dont nous prolongeâmes dans la journée la côte méridionale. C'est une terre de 200 toises environ d'élévation, coupée à pic, couverte jusqu'à son sommet de beaux arbres que dominent de nombreux cocotiers. Contre l'ordinaire des autres îles de l'Océanie qui ont leurs hameaux sur la grève, ici les villages semblaient suspendus à mi-coteau, au milieu d'un damier de verdure formé par des plantations d'ignames et de patates. Quand nous fûmes en vue, des pirogues se détachèrent de la grève dans l'intention de nous rejoindre; mais nous étions à trop de distance et nous filions trop rapidement pour qu'elles nous atteignissent. Après Opoun se firent voir Leone et Fanfoue, plus petites et plus basses.

Nous faisions alors route directe sur Maouna, Maouna, où notre pauvre capitaine Delangle, compagnon de Lapérouse, fut impitoyablement égorgé avec les matelots qu'il commandait. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que le jour suivant j'aperçus cette terre fatale. *L'Oceanic* en était alors à quatre ou cinq milles; il doubla sa pointe septentrionale et prolongea ensuite la côte nord à un ou deux milles au plus. On pouvait distinguer du bord une longue ligne de brisans, sur laquelle la mer venait se rompre et blanchir. Çà et là le récif s'ouvrait pour former de petites anses, abri des pirogues indigènes. Cette côte offrait une série de sites ravissans; tantôt une forêt sauvage et profonde, tantôt des bouquets de bois éparpillés sur une pelouse, ici une clairière, là un village sous un massif d'arbres; puis des torrens qui tombaient dans la mer, ou des cascades qui se précipitaient en pluie écumeuse du haut des falaises, et partout des signes de prospérité et de population, des hameaux, des pirogues, des terres défrichées, des vergers en plein rapport et des cases bien construites. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques heures, nous arrivâmes devant la baie tristement célèbre où Delangle et ses compagnons avaient péri (Pl. I — 3).

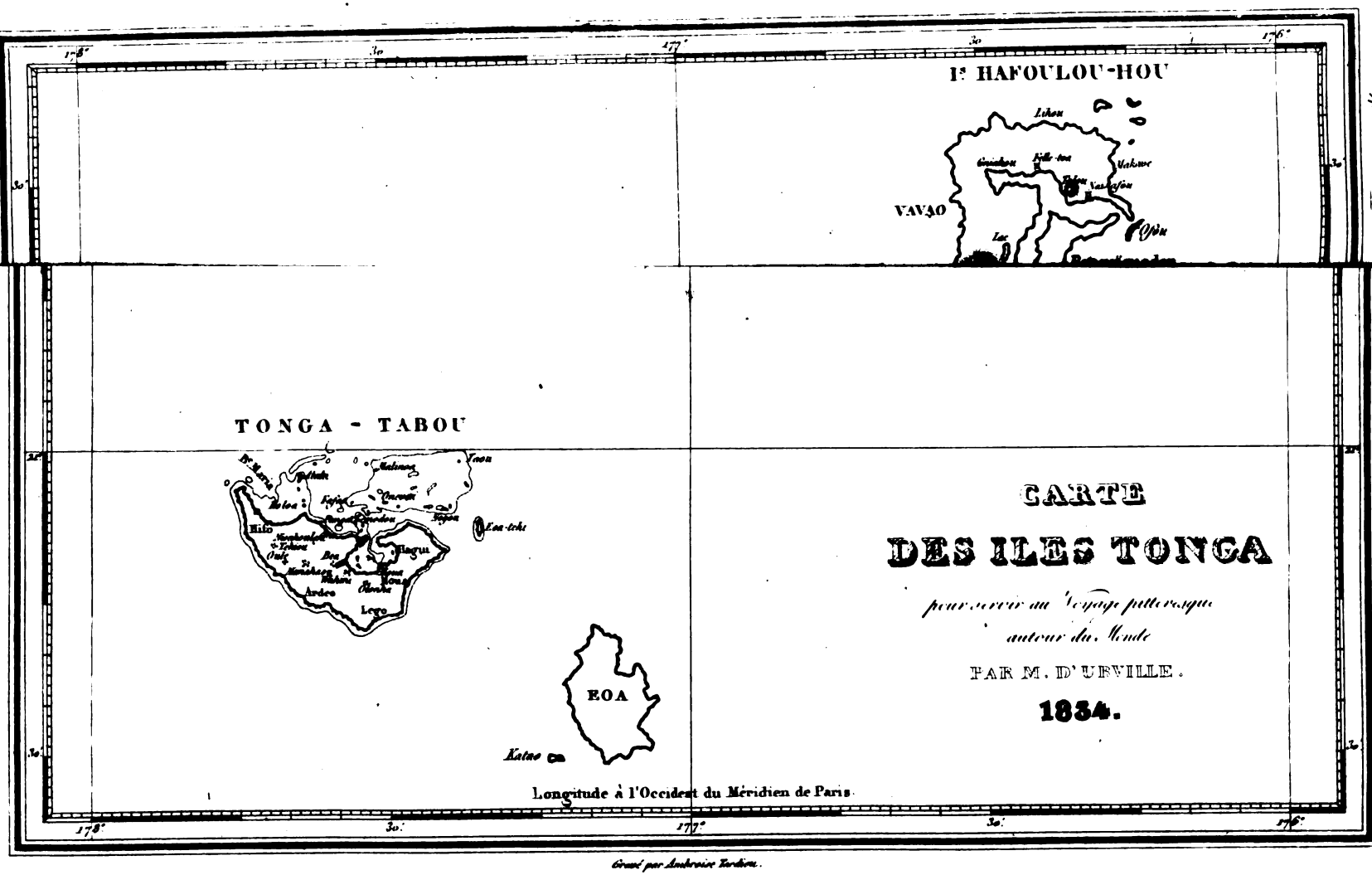
C'était une plage délicieuse et tranquille comme celle que nous venions de longer, un endroit si recueilli, si calme, si touffu, que du large on aurait pu le croire inhabité. Au-dessus de ce dôme d'arbres verts pas une fumée ne s'élevait, pas une pirogue ne se balançait sur la baie, ou ne dormait couchée sur la grève. A cet aspect solitaire et désert, il était difficile de reconnaître une côte où Lapérouse s'était vu subitement entouré par une centaine de barques chargées de provisions. *L'Oceanic* mit en panne en face de la baie, et long-temps nous attendîmes sans rien voir. Enfin une petite pirogue, montée par trois hommes, sortit de derrière une anse abritée, et pagaya dans notre direction. Quand elle eut accosté le sloop, l'un des naturels monta sur le pont, timidement, avec défiance, regardant autour de lui comme s'il eût craint une surprise. N'osant pas dépasser le bastingage, il offrit de là quelques noix de coco, pour lesquelles on lui donna un morceau de fer qu'il porta à son front en guise de remerciement. Après cet échange fait d'assez bon cœur, ses allures de défiance recommencèrent; il promena sur le pont des regards soupçonneux, parut se recueillir; puis, prenant une sorte d'élan, il se mit à débiter une longue harangue qui peu à peu s'accentua jusqu'au ton le plus énergique. Dans de certaines périodes, le geste aidait la voix; l'orateur montrait tour à tour la terre et le navire. Il invitait sans doute les marins à essayer de l'hospitalité indigène. Nous écoutions tous avec attention, et aucun de nous ne comprenait; la science même de Pendleton, si complète dans les idiômes polynésiens, se trouvait en défaut; à peine saisissait-il au bond le sens de quelques paroles. L'orateur de son côté, voyant toute l'assemblée attentive et silencieuse, continuait à parler et à gesticuler: il aurait gesticulé et parlé long-temps encore si d'autres pirogues n'étaient venues se joindre à la première.

Alors le navire fut entouré de visiteurs timides d'abord, puis turbulens, farouches et voleurs effrontés. Sans les filets d'abordage que Pendleton avait fait disposer, ces démons-là auraient pris *l'Oceanic* d'assaut. Leur hardiesse devint même telle que cette précaution ne suffit plus. Il fallut disposer autour du navire les matelots armés de piques, et encore quelques naturels parvinrent-ils à s'y introduire. Une fois montés sur le pont, on les voyait s'abattre comme des oiseaux de proie sur tous les objets qu'on laissait à leur portée : si tout l'équipage ne se fût employé à les jeter hors du bord, ils eussent volé le navire clou à clou, membrure à membrure.

Ces visiteurs, du reste, n'avaient presque rien avec eux qui pût servir d'objets d'échange. Quelques noix de coco chargeaient seules les embarcations. Quand on leur demandait d'autres denrées, ils montraient la terre et faisaient entendre par signes qu'on y trouverait des provisions abondantes et meilleures. Leur conduite actuelle n'était pas toutefois de nature à rassurer Pendleton sur le sort qui attendait une descente.

Digitized by Google

Digitized by Google



Gravé par Ambroise Tardieu.

Si peu nombreux qu'ils fussent autour du bord, il semblait que *l'Oceanic* fût devenu leur propriété; au lieu de recevoir avec joie, avec reconnaissance, les petits cadeaux qu'on était disposé à leur faire, ils les arrachaient brutalement des mains. Ceux qui étaient parvenus sur le pont, et qui pouvaient soit obtenir, soit escamoter quelque chose, un clou, une hache, une verroterie, le montraient de loin à leurs camarades des pirogues, et ceux-ci furieux, jaloux, désappointés, grinçaient des dents, écumaient, menaçaient de leurs piques les matelots pour qu'on les laissât monter ou qu'on leur fît au moins une part dans ces largesses. Toutes ces têtes avaient une expression hideuse et farouche; des dix sauvages qui garnissaient alors la dunette du sloop, un seul, un jeune homme, chef ou fils de chef sans doute, se distinguait des autres par des traits plus heureux et une physionomie plus avenante. Seul il ne brusquait pas les Anglais qui lui offraient des présens; au lieu de bondir sur les objets et de les arracher, il les recevait avec des formes gracieuses et décentes, puis les portait vers son front à diverses reprises. Quand il se retournait vers ses amis des pirogues, c'était pour leur faire, au sujet de ce qu'il voyait, des remarques gaies et vives qui provoquaient au loin des rires expansifs. C'était en un mot un jovial garçon, sociable et doux. Mais ses camarades, subalternes ou égaux, peu importe, n'avaient presque rien des formes et des allures humaines. Ils rugissaient comme la bête, obéissaient comme elle à un instinct plutôt qu'à la raison. A la vue du bras nu d'un matelot, l'un d'eux fit un geste horrible, indiquant qu'il aurait plaisir à dévorer à belles dents un morceau de chair si savoureux. La naïveté de ce cannibalisme nous fit frissonner tous! Quant-à moi, je me sentis guéri du démon de la curiosité, et cette fois je ne parlai pas d'aller à terre.

Tous ces insulaires étaient grands, sveltes et singulièrement musculeux : leur type était farouche sans que leurs traits fussent irréguliers; leur teint était foncé. Leur plus grand soin de toilette consistait dans la manière d'arranger leur coiffure. Ceux-ci laissaient leurs cheveux longs, droits et noirs, flotter librement sur leur cou et sur leurs épaules; ceux-là les portaient ou liés ou frisés, ou crêpés au moyen de la chaleur, et en formaient une sorte de boule, que souvent ils coloraient en jaune. D'autres les teignaient en rouge, et les frisaient en longues boucles qui simulaient assez bien d'amples et respectables perruques. Cette portion de la toilette des indigènes nécessitait sans doute un entretien fort long et fort minutieux. Le reste consistait en tabliers qui leur couvraient le ventre et retombaient jusqu'à mi-cuisse tabliers fabriqués avec une etoffe particulière au pays. Parfois, au lieu d'un tablier, ils avaient une espèce de pantalon qui allait des hanches aux pieds. Quelques colliers de verroterie ornaient la poitrine d'un petit nombre. Leur tatouage était insignifiant; mais de nombreuses cicatrices attestaient que les guerres n'étaient dans ce pays ni rares ni clémentes. Quant aux femmes, il y en avait peu dans les pirogues, et presque toutes étaient fort laides. A terre sans doute la race avait des sujets plus beaux : les chefs principaux de l'île, leurs femmes, leurs enfans, ne se seraient pas aventurés à venir reconnaître un navire européen voguant au large.

Cependant d'heure en heure le nombre des pirogues augmentait, et, malgré la surveillance la plus active, le pont s'encombrait de visiteurs arrivés là en contrebande. Avec le nombre l'audace croissait aussi. Nos hôtes devenaient plus voleurs; leurs camarades plus menaçans. D'une pirogue à l'autre on échangeait des harangues qui semblaient comme des préludes de guerre; on montrait du doigt le navire, on semblait le désigner comme une proie facile et sûre. Enfin, à un instant donné, tous les naturels sautèrent sur leurs armes, et brandirent leurs piques contre *l'Oceanic*. « Oh! oh! dit Pendleton, nous voici arrivés au fort de la crise. Ces gens-là abusent de notre patience; il faut en finir. » Et, sur un commandement du capitaine, on commença par déblayer le pont de tous les importuns; malgré une résistance assez vive, à coups de cordes ou de manches de piques on en vint promptement à bout. Quand cette première justice fut faite : « Passons sur le ventre de cette canaille! » dit Pendleton. Puis il donna l'ordre de faire servir les voiles. Dès que notre agile sloop eut retrouvé son aire, et que la brise gonflant ses voiles lui eut rendu son élan habituel, cette foule d'embarcations, pressées, confuses, mal orientées, se trouva sous ses bossoirs et sous sa quille. Sans se déranger de sa route, *l'Oceanic* balaya ces trois cents pirogues qui l'offusquaient. Cinquante d'entre elles furent coulées et chavirées; une foule d'autres éprouvèrent de graves avaries. Peut-être cette flottille avait-elle cru qu'elle parviendrait à nous barrer le chemin, mais cette prétention fut rudement expiée. La mer présenta l'aspect d'une débâcle horrible. Les pagaies, les balanciers, les mâts, les vergues craquaient de toutes parts; l'eau était

Digitized by Google

couverte de débris d'embarcations et de têtes d'hommes. Dans la première surprise, on songea à sauver les barques coulées, à rajuster les mâts, à réparer les avaries; puis, faute d'une vengeance plus réelle, toute cette multitude se prit à hurler des menaces et des injures contre le sloop qui fuyait à toutes voiles, dédaigneux de ces vaines colères. Quelques naturels, plus endiablés que les autres, s'étaient collés à ses préceintes, et cherchaient à pénétrer de là dans le navire; mais quelques coups de pieux les rejetèrent à la mer, et nous poursuivîmes notre chemin triomphans et vengés.

Dans la nuit *l'Oceanie* franchit la distance qui sépare Maouna d'Oïolava. Le 14 mai, à la pointe du jour, il n'était qu'à deux milles d'un petit îlot situé près de la pointe orientale de cette dernière. Là quelques pirogues nous accostèrent, montées par des hommes plus pacifiques que ceux de la veille, peut-être parce qu'ils étaient moins nombreux. Cela nous parut être des pêcheurs; ils échangèrent du poisson pour quelques bagatelles. Cependant le sloop ne s'était pas arrêté pour eux; il longeait alors la côte méridionale d'Oïolava, terre riante et fertile depuis la grève jusqu'au sommet des montagnes. Nulle contrée océanienne, pas même la fraîche Taïti, n'offrait un plus bel amphithéâtre de verdure, une plus riche suite de plateaux étagés et féconds. Par malheur, nul ancrage n'a encore été trouvé sur l'île, et les navires européens n'ayant pu y faire de longues relâches, elle est restée jusqu'à ce jour imparfaitement connue.

A mesure que nous prolongions cette côte, nous pouvions voir des pirogues s'en détacher une à une pour venir nous reconnaître. Pendleton ne voulut toutefois point les attendre; il ne mit en panne que vis-à-vis de l'île Plate, située près de la pointe occidentale d'Oïolava, et réunie à elle par un brisant à fleur-d'eau.

L'île Plate est le diamant du groupe Hamoa que la nature a tant favorisé. C'est un îlot très-bas, dominé seulement dans le centre par un monticule aplati au sommet. A en juger par les myriades de pirogues qui en sortirent pour accourir au-devant de nous, ce coin de terre doit être prodigieusement peuplé. C'était une ville flottante, une plaine de bateaux, un vaste bazar de fruits, de légumes, de racines, de cochons, qui se balançait sur l'eau, comme un marché chinois sur le Tigre. La mer avait disparu sous ces bois et sous ces têtes humaines. L'attitude de ces insulaires n'était ni insolente ni farouche. Ils ne menaçaient pas, ne volaient pas comme les naturels de Maouna. Au contraire, leurs manières étaient amicales et bienveillantes; ils se comportaient avec décence et probité. Rieurs, gais, leur hilarité devenait quelquefois bruyante et criarde; mais à part cela, on n'eut rien à leur reprocher. Quand on leur défendait de monter à bord, ils obéissaient, attachaient leurs marchandises à des cordes, et recevaient avec joie ce qu'on leur donnait en retour. L'un des objets envoyés du navire, un paquet de morceaux de cercles de bariques, maladroitement lancé du bord, étant tombé à la mer, nous eûmes un singulier spectacle. Quoique l'eau fût profonde, dix sauvages s'y précipitèrent, atteignirent l'objet entre deux eaux, y luttèrent comme des poissons, et se disputèrent les morceaux de fer pendant assez longtemps. Aucune parcelle ne s'en perdit.

Voilà le commerce sur lequel comptait Philips. Avec une valeur de deux piastres au plus, avec des morceaux de vieux fer, des verroteries et une douzaine de vieux clous, il avait recueilli à bord cinquante cochons, une énorme quantité de volailles, de fruits et de racines. Les grains de verres bleus étaient la marchandise la plus estimée par ces insulaires. Quant aux denrées qu'ils nous donnaient en échange, elles étaient de la meilleure qualité, légumes, racines et fruits. Quelques espèces nous étaient même inconnues. A voir la quantité de vivres entassée dans ces pirogues qui couvraient la mer, on n'aurait jamais cru qu'une si petite île eût pu produire tant de choses, et surtout avoir un tel excédant. Cela tenait du miracle.

Les échanges duraient encore quand l'arrivée d'une grande pirogue les suspendit tout-à-coup. *Egui! ia egui!* (le chef! c'est le chef!) crièrent à la fois les patrons des barques serrées autour du sloop, et au même instant toutes s'écartèrent et firent place. La grande pirogue accosta. Vaste, ornée de coquilles d'huîtres perlières, cette embarcation laissait voir un équipage de dix hommes qui la poussaient avec leurs pagaies. Le chef qui tenait le gouvernail et les rameurs eux-mêmes avaient la tête couronnée de rameaux verts, ce qui caractérisait de leur part des dispositions amicales. Vers l'avant de l'embarcation, et sur une plate-forme couverte de nattes, se tenait accroupi un homme vieux déjà, et gardant déployé au-dessus de sa tête un parasol de fabrique européenne. Ce meuble n'était pour lui, il faut le dire, qu'un ornement; son teint ne craignait plus rien du soleil. Une natte fine couvrait ses épaules; une ceinture d'étoffe lui enveloppait le corps; un turban lui ceignait le front. Quand il fut à portée de voix, il parla aux patrons des

Digitized by Google

pirogues, s'ouvrit ainsi un passage, saisit l'échelle de *l'Oceanic* et monta à bord, lui troisième.

C'était un homme de cinq pieds six pouces, maigre, mais agile encore et vigoureux. Sa figure n'avait rien de repoussant, sa physionomie était sérieuse et intelligente. Nul tatouage ne le distinguait. Arrivé sur le pont, il demanda l'egui. Philips, qui l'avait reçu, lui montra le capitaine assis sur le banc de quart. Alors le chef indigène alla vers lui, baissa la tête, prononça quelques mots dans sa langue natale; puis saisissant ses deux coudes des Pendleton et les soulevant à deux ou trois reprises : *Very good* (très-bon), dit-il en anglais. Après ce salut, demi-sauvage, demi européen, il fit comprendre qu'il était l'egui (le roi) de l'île Plate, et ordonna à ses serviteurs de mettre aux pieds de Pendleton les présens qu'il lui destinait. C'étaient trois beaux cochons qu'il nommait *boaka*, des ignames et des fruits. En retour de ce cadeau, Pendleton lui présenta une hache, deux rangs de grains de verre bleu et un mouchoir de soie de couleur que le capitaine noua de sa main autour du turban de l'egui. Emerveillé de tant de richesses, l'insulaire semblait refuser d'y croire; il doutait qu'elles fussent bien à lui, et sa reconnaissance, défiante encore et timide, ne se manifestait que par quelques *very good* articulés à voix basse. Enfin il se hasarda à demander si tout cela était réellement sa propriété, si ce mouchoir, si cette hache, si ces verroteries surtout lui appartenaient. Et quand on l'eut convaincu du fait, oh! sa joie n'eut plus de bornes, il oublia sa réserve, mit à l'écart sa dignité, marcha ravi sur le pont, cherchant à deviner l'effet que le foulard produisait sur sa tête, faisant sauter ses deux colliers, enchanté de les voir si chatoyans et si beaux, gambadant comme un petit garçon qui aurait reçu un hochet, criant à toute minute : *Very good! very good!* allant et revenant de l'avant à l'arrière, caressant les coudes de Pendleton, cognant son nez contre celui de Phil ps qui se fût bien passé de témoignages si fréquens et si expansifs. A la vue d'un maître aussi satisfait, les serviteurs ne devaient pas rester sans émotion. Aussi derrière l'egui, et imitant tous ses gestes, venait son secrétaire ou trésorier, gros garçon à la figure d'hippopotame, essoufflé, suant à grosses gouttes et ne pouvant suffire à la pantomime expressive qu'exigeait son rôle de Sosie. Enfin cette ivresse se calma; on recueillit tous les bijoux offerts, on les posa avec soin dans une corbeille, et les deux eguis, celui de l'île et celui du bord, cherchèrent à se parler et à s'entendre.

Le roi de l'île Plate avait déjà vu des Européens, comme l'attestaient le parasol en soie, son meuble honorifique, et une ou deux piastres qu'il conservait soigneusement. Quand Pendleton l'interrogea là-dessus, il dit que peu d'années auparavant il avait visité avec sa pirogue une île située bien loin dans le sud, et que là un egui, chef de navire, lui avait donné les deux piastres et le parasol. Comme pour fournir une preuve de plus à son dire, il montra du doigt les canons de *l'Oceanic*, et, imitant leur explosion, il fit comprendre qu'il avait entendu jouer ces instrumens de meurtre; puis, expliquant leur effet, il ferma les yeux et laissa pendre sa tête comme un homme mort. La pantomime fut si parlante que ses compagnons s'éloignèrent des pièces avec frayeur et respect. Au moment où cette explication avait lieu, quelques naturels, plus turbulens que les autres, inquiétaient les matelots de garde. « Qu'on tire les *pouas* (canons) sur les tapageurs, » fit entendre l'egui. Le disait-il sincèrement?

L'objet qui frappa le plus vivement cet homme fut une grosse lunette d'approche appartenant au capitaine. Au premier aspect, il la prit pour un petit canon, et semblait éviter de se trouver vis-à-vis de son tube. Pendleton remarqua sa frayeur, et lui fit signe de poser son œil contre le verre. Il le fit; mais le phénomène d'optique fut si imprévu et si étrange qu'il rejeta l'instrument. La lunette se fût brisée si Pendleton ne l'eût saisie au vol. Le capitaine chercha à rassurer l'egui, il regarda lui-même et à diverses reprises dans la longue vue; mais ce fut peine inutile. Le roi de l'île Plate crut à un effet de magie; cette machine merveilleuse lui avait fait voir, presqu'à les toucher, des parens, des amis qui se tenaient alors sur le rivage à deux milles de distance. Comment expliquer cela?

Du reste l'egui fut d'une bienveillance charmante pour *l'Oceanic* et pour son capitaine. Evidemment il voulait l'entraîner à terre, sauf à changer de façons quand il y serait. Pour en venir à ses fins, il n'épargna rien, ni caresses, ni offres séduisantes, ni promesses de toute nature. Il lui promit autant d'ignames, autant de patates, autant de fruits, autant de cochons qu'il le voudrait; il lui parla de sa magnifique case, de ses nattes, de ses pirogues, de sa basse-cour. Pendleton restait insensible; il se défiait. Enfin l'egui imagina un dernier argument, son arme de réserve. Prenant le capitaine par le bras, il le conduisit vers les pirogues qui pressaient les flancs du sloop et lui montra du doigt quelques femmes qu'il nommait dans sa langue *waraki*.

Digitized by Google

En les lui désignant, il secouait la tête avec une expression de dédain, et disait : *No good!* (pas bon). Quand il crut que son intention était saisie, il se retourna vers l'île, étendit le bras de ce côté, et d'un ton de voix patelin, comme un proxénète qui eût vanté sa marchandise : *Very good waraki* (très-bonnes femmes), dit-il à plusieurs reprises. L'egui avait mis tant d'apprêt à cela que Pendleton ne put contenir un éclat de rire. « Philips, cria-t-il à son second, voilà qui vous regarde. Le vieil egui a sans doute déjà englué de la sorte quelque aventurier, il semble trop expert dans la pratique de l'argument. » Malgré ses défiances, le capitaine eût pourtant essayé un débarquement; mais on n'apercevait point de mouillage, et se hasarder sur ce territoire avec une chaloupe eût été une imprudence gratuite. D'ailleurs, le calme et le courant entraînaient alors *l'Oceanic* vers la ligne des récifs, et il devenait urgent de se tirer de cette côte. On força donc de voiles, et peu à peu, au bruit d'un chant de départ, chant doux et plaintif qu'entonnèrent les naturels, notre vaillant sloop se dégagea de la flottille qui l'obstruait et reprit son allure hardie et rapide. L'egui nous avait quittés en répétant pour adieu : *Maroua! maroua!* et la foule des pirogues nous poursuivit long-temps du même salut : *Maroua! maroua!*

Le jour suivant nous prolongions la côte méridionale de la grande et belle île Pola. Des nuages floconneux cachaient sa cime; mais sur les flancs de ses collines, échelonnés en amphithéâtre, se faisaient voir des villages entourés de riches plantations. C'est là sans doute une des plus belles, une des plus fécondes terres du monde maritime, et sans doute aussi l'une des plus peuplées. Du pont de *l'Oceanic*, on pouvait distinguer des milliers de têtes qui se précipitaient vers la grève pour jouir du passage du sloop. Une quarantaine de pirogues nous accostèrent encore dans la matinée, mais le pont et l'entrepont regorgeaient de vivres; et d'ailleurs le temps pressait; le vent, qui venait d'adonner jusqu'à l'E. en fraîchissant, nous offrait la perspective d'une courte traversée vers les îles Tonga. Le 12 mai, à six heures du soir, *l'Oceanic* mit le cap au sud, après cette courte et curieuse reconnaissance du groupe Hamoa.

CHAPITRE III.

ILES HAMOA. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

La chaîne des îles Hamoa occupe une étendue de cent lieues environ de l'E. à l'O. par le 14e degré de latitude méridionale. Les plus occidentales sont les plus grandes; celle du milieu, Maouna, l'est moins; les trois de l'E. sont les plus petites; l'île Rose n'est qu'un écueil.

Opoun, Leone et Fanfoue, séparées l'une de l'autre par des canaux étroits, sont des terres hautes, boisées, qui à distance semblent ne former qu'une seule île. Elles sont comprises entre 14° 5' et 14° 13' de lat. S. et 171° 42' et 172° 2' de long. O.

Maouna, montueuse, boisée et fertile, a dix-sept milles de l'E. N. E. à l'O. S. O., sur une largeur moyenne de six à sept milles. Deux îlots l'accompagnent à l'E. et à l'O. Sa pointe occidentale est par 14° 21' de lat. S. et 173° 7' de long. O.

Oïolava, d'un aspect plus riant et plus fertile encore, n'a pas moins de quarante milles de longueur sur dix milles dans sa plus grande largeur. Quelques îlots la flanquent à l'E. et à l'O. Dans le nombre est l'île Plate si fertile et si populeuse. Le sommet de l'île Plate se trouve par 13° 53' de lat. S. et 174° 25' de long. O.

Pola, la dernière à l'O., est une île magnifique. Les merveilleux récits de Lapérouse et de Kotzebue font regretter qu'elle n'ait pas été plus minutieusement reconnue. La beauté des sites, la fécondité incontestable du sol, en font une espèce d'Élysée océanien. La masse entière de l'île forme un cône immense que Kotzebue compare pour la forme à celui de Mouna-Roa à Hawaii, et pour la hauteur au pic de Ténériffe. Cette île, qui n'a pas moins de cent milles de circonférence, s'étend du 13° 26' au 13° 48' de lat. S. et du 174° 30' au 175° 8' de long. O.

Suivant toute apparence, le groupe Hamoa est le même archipel que le Hollandais Roggewein découvrit en 1722, et nomma îles Bauman. « Par douze degrés de lat. S., dit ce navigateur, on découvrit plusieurs îles à la fois d'un aspect fort agréable, couvertes d'arbres à fruits et de légumes. Les terres étaient entrecoupées de montagnes et de vallées riantes; quelques-unes avaient dix, quinze, et jusqu'à vingt lieues de circuit. Chaque famille paraît s'y gouverner à part, et les tribus sont classées par catégories comme à l'île de Pâques. » Les insulaires s'avancèrent vers les Hollandais en pleine mer, et leur offrirent du poisson, des noix de coco, des bananes, et d'autres fruits excellens, pour lesquels on leur donnait quelques objets de quincaillerie européenne. On supposa ces îles fort peuplées, à la foule d'hommes et de femmes qui accouraient sur le rivage. Les hommes étaient blancs;

Digitized by Google

ne différant des Européens que parce qu'ils avaient la peau brûlée par le soleil. Leur corps était peint de diverses couleurs. Leurs armes étaient l'arc et les flèches. Une étoffe, artistement tissue et ornée de franges, les couvrait de la ceinture aux talons : il avaient un chapeau de même étoffe et des guirlandes de fleurs sur le cou. Leur physionomie était bienveillante et douce, leur humeur spirituelle et gaie. « C'est, ajoute la relation, le peuple le plus honnête et le plus civilisé de la mer du Sud. Ils nous prirent pour des dieux, et pleurèrent quand nous partîmes. »

Voilà la version de Roggewein, embrouillée comme tous les récits de son voyage, plus embrouillée encore depuis que le savant Fleurieu s'est fait son commentateur. La confusion dans les gisemens géographiques, les erreurs, l'incertitude pour les faits observés, ont mis les détails de ce voyage au nombre des choses contestables, et lui ont enlevé une grande portion de son autorité.

Il en est résulté que le découvreur de droit, sinon de fait, du groupe Hamoa, est notre Bougainville. Il tomba sur ces îles en 1768, peu de jours après avoir quitté Taïti, prolongea Opoun, Leone, Fanfoue, et surtout Maouna, vit de loin Oïolava, et n'aperçut point Pola. Bougainville eut quelques communications avec les naturels, mais le portrait qu'il en fit ne ressemble guère à celui de Roggewein. « Ces hommes, dit-il, ne sont point aussi doux que ceux de Taïti; leur physionomie est plus sauvage; leur caractère plus faux et plus rusé; ils cherchaient constamment à nous tromper dans les échanges. » Le fait le plus saillant chez ce peuple, c'était alors son habileté dans la navigation. Leurs pirogues, mieux construites que celles des autres peuplades océaniennes, volaient sur l'eau avec une grande rapidité. C'est de cette circonstance que Bougainville nomma ce groupe *Iles des Navigateurs*, nom qui a été long-temps conservé sur les cartes, d'où il faut désormais l'éliminer pour faire place au nom indigène d'îles Hamoa.

Le plan de campagne de Lapérouse emportait la reconnaissance complète de ce groupe, reconnaissance ébauchée par Bougainville. Il y parut donc le 6 décembre 1787, et dans une relâche de dix jours se passa la catastrophe qui ravit à l'expédition un de ses meilleurs officiers.

Dans le courant des premiers jours, Lapérouse eut avec les naturels des îles orientales quelques relations tranquilles et insignifiantes; puis il vint mouiller le 9 décembre devant Maouna, en pleine côte, par trente brasses de fond. Le soir même, le capitaine Delangle, embarqué avec plusieurs officiers sur trois canots armés, alla reconnaître un village populeux, où il reçut l'accueil le plus amical. Comme l'heure était avancée, les naturels allèrent jusqu'à allumer un grand feu pour éclairer leurs hôtes. Tout se passa donc fort bien, et les canots regagnèrent les navires.

Même calme le lendemain au jour levant. Les naturels vinrent trafiquer à bord, échangeant des provisions contre des objets en fer, et surtout contre des verroteries qui les séduisaient; les chaloupes allèrent à terre pour y faire de l'eau, et les deux capitaines des frégates suivirent dans leurs canots. Les rapports furent ce jour-là moins tranquilles. Des marins chargés de faire la haie de l'aiguade aux chaloupes se laissèrent débaucher par des femmes, et un sauvage, qui s'était glissé dans le canot, frappa un matelot de son casse-tête. Au lieu de punir sévèrement l'agresseur, Lapérouse se contenta de le faire jeter à l'eau. Il fallait sévir plus que cela pour imposer à un peuple robuste et gigantesque, qui s'exagérait les avantages de sa force corporelle. Il fallait prouver la puissance des Français et l'effet des armes à feu autrement qu'en faisant tuer au vol un ou deux pigeons.

Cependant Lapérouse, accompagné de quelques hommes armés, était allé visiter le village, tapi sous un bosquet d'arbres à fruits. Les cases y étaient disposées autour d'une fort belle pelouse circulaire de 50 toises de diamètre. Debout devant la porte de leurs maisons, tous ces sauvages, hommes, femmes, enfans, vieillards, suppliaient Lapérouse de les honorer de sa visite. Il entra dans plusieurs cases. Elles avaient toutes un plancher de cailloux choisis, élevé de deux pieds au-dessus du sol, et tapissé de nattes bien travaillées. Leur forme, en général, était elliptique, et un rang de troncs d'arbres soutenait un toit de feuilles de cocotier. A l'intérieur régnaient, dans la plupart, l'élégance et la propreté. Pour tempérer l'ardeur des journées chaudes, on avait disposé, dans quelques-unes, un jeu de nattes superposées qui s'abaissaient ou se relevaient comme nos stores. Des jouissances de luxe, telles que de jeunes tourterelles ou de jolies perruches, enfans de la maison, complétaient le mobilier de ces demeures. Tout cela semblait indiquer un peuple heureux, doux et tranquille; et cependant de larges blessures, cicatrisées ou saignantes encore, trahissaient chez ces hommes

Digitized by Google

des habitudes belliqueuses et turbulentes.

A bord des frégates, et pendant l'absence des chefs, cette turbulence s'était mieux révélée. Malgré la vigilance des sentinelles, des sauvages s'étaient glissés sur le pont; ils avaient volé çà et là quelques objets, et à la violence il avait fallu opposer la force. Les proportions grêles des Français, leur taille peu avantageuse n'imposaient pas le respect à ces Hercules. Il eût fallu constater notre supériorité par des preuves sanglantes. On ne le fit pas. Lapérouse avait une expérience à faire, une initiation à payer. Elle coûta cher aux frégates.

La fatalité d'ailleurs semblait pousser le capitaine Delangle vers le désastreux événement. Dans la journée du 10, il avait reconnu un joli village dans une anse voisine; il voulut y retourner le lendemain, malgré les répugnances de Lapérouse. Le 11, vers midi, les deux chaloupes des frégates et les deux grands canots, montés par 61 personnes, sous les ordres de Delangle, quittèrent donc le mouillage pour se rendre à l'aiguade que cet officier avait aperçue la veille. Les embarcations étaient armées de leurs pierriers, et les marins avaient des mousquets et des sabres. Arrivé à l'endroit où il avait débarqué la veille, Delangle, au lieu du beau bassin qu'il attendait, ne vit plus qu'un amas de coraux avec un canal étroit et tortueux. La différence du flux et reflux changeait l'aspect du lieu. Le capitaine voulut d'abord rebrousser chemin et se rendre à l'aiguade voisine; mais les bonnes dispositions des naturels le rassurèrent. Il persista. On débarqua les pièces à eau, on établit une haie de soldats pour protéger les travailleurs, et l'opération commença tranquillement. Dans la première heure, le nombre des naturels ne s'élevant guère à plus de 200, nul danger n'existait pour Delangle avec les moyens de défense qu'il avait en son pouvoir; mais peu à peu, de tous les côtés, arrivèrent des convois de pirogues, et bientôt 1,500 insulaires couvrirent la plage et encombrèrent la petite crique. Alors commencèrent les scènes de désordre et de confusion. Pour les terminer, Delangle, mal inspiré, s'avisa de distribuer des présens à des hommes qu'il prit pour des chefs. Cela ne satisfit personne, ni les naturels favorisés, ni ceux qui ne recevaient rien. Ces derniers en devinrent au contraire jaloux jusqu'à la rage, et dès-lors le conflit parut inévitable.

Delangle avait ordonné la retraite vers les chaloupes, et les sauvages ne la troublèrent point : seulement ils entrèrent dans l'eau et suivirent les Français obligés aussi de marcher quelque temps dans la mer pour rejoindre les embarcations. Dans ce trajet, les fusils et les cartouches furent mouillés. Tout resta calme encore jusqu'à ce que l'ordre fût donné de lever les grapins et de mettre les chaloupes à flot. A ce moment quelques pierres furent lancées : Delangle y répondit par un coup de fusil tiré en l'air, qui fut le signal d'une attaque générale de la part des indigènes.

Delangle était alors sur une des chaloupes; il avait à peine tiré deux coups de fusil que 50 sauvages fondirent sur lui; renversé par un coup de casse-tête, il fut achevé par les ennemis qui survinrent; mort, il reçut encore deux cents coups de massue, après quoi les furieux attachèrent son corps à la chaloupe. Près du commandant tombaient à la même minute, et surpris comme lui, le naturaliste Lamanon, le capitaine d'armes Talin et plusieurs matelots. De tous côtés s'avançaient dans la mer des nuées de sauvages, éparpillées çà et là et offrant à peine une prise au jeu des pierriers et de la mousqueterie. Attaqués de droite et de gauche, de l'avant et de l'arrière, les équipages ne savaient plus ni à qui obéir, ni comment se défendre. C'était un horrible combat, une mêlée sanglante et confuse, où l'avantage de la situation devait annuler et dominer la supériorité des armes (Pl. I — 3).

On ne pouvait tout à la fois dégager les chaloupes engravées et se défendre contre les attaques des naturels. Les chaloupes furent donc évacuées, et l'on parvint à rejoindre les canots restés heureusement à flot. Ce mouvement fit une diversion salutaire. Les sauvages, rappelés à l'instinct du pillage, se précipitèrent sur les embarcations qu'on leur abandonnait, se disputant l'un l'autre les moindres bagatelles. On eût dit un cadavre mort sur lequel s'abattaient une nuée d'oiseaux de proie. En peu de minutes, ces chaloupes furent dépecées; elles s'en allaient par lambeaux, bancs, avirons, agrès, clous, ferremens. Occupés à cette œuvre de destruction, les agresseurs oublièrent les équipages fugitifs. Ceux-ci, parvenus jusqu'à leurs canots, avaient jeté à la mer toutes les pièces à eau, afin de les alléger et de faire place à tout leur monde; puis ils s'étaient dirigés vers le large. Dans le plus étroit de la passe, un incident faillit toutefois compromettre de nouveau le salut de ces malheureux. Le canot de *l'Astrolabe* toucha. La situation était critique : des deux côtés du chenal, et à dix pieds au plus de distance, le banc de récifs permettait aux insulaires de venir engager une nouvelle attaque contre les fuyards.

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Taha. Chef inférieur de Tonga-Tabou.

1 Taha jefe inferior de Tonga Tabu.



2. Le Vrai Tonga Poulaho.

Jules Reilly del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

D'ailleurs le pillage des chaloupes était achevé, et cette masse de furieux, ivre d'un premier succès, restait tout entière disponible. Elle accourut en effet en poussant des cris horribles, croyant tenir une nouvelle proie, et espérant couper la retraite aux Français; mais plusieurs décharges faites à propos sauvèrent nos marins d'une seconde catastrophe. Les canots se dégagèrent et regagnèrent les frégates. Ce mouvement de retraite ne fut pas sans quelque bonheur. Après le désastre, si les insulaires ne s'étaient pas amusés au pillage des chaloupes, les équipages privés de chefs, avec des canots encombrés et mal armés, auraient peut-être succombé jusqu'au dernier homme.

Quand on vit arriver le long des frégates ces embarcations remplies de blessés, quand on apprit surtout la mort du capitaine Delangle et de ses compagnons d'infortune, un long cri de fureur retentit sur l'un et l'autre bord. On voulait venger à l'instant même les victimes. Cent pirogues étaient là autour des navires mouillés, avec des hommes, des femmes et des enfans: c'était une belle hécatombe pour les mânes de Delangle. Les équipages voulaient la lui offrir, et peut-être un coup d'éclat eût-il été alors une mesure politique et sage. Il fallait, d'ailleurs, réclamer les cadavres français que ces cannibales destinaient sans doute à leurs festins. Lapérouse ne crut pas devoir céder à l'entraînement de ses marins; il contint leur colère, en employant toute son autorité. Un coup de canon à poudre dispersa la flottille. Il en coûtait sans doute au capitaine de se montrer aussi clément, de ne pas offrir à son ami une expiation égale à sa douleur. Mais de cette catastrophe il lui resta du moins une leçon, et désormais sa conduite vis-à-vis des sauvages n'eut plus rien de ces funestes ménagemens.

Malgré la boucherie de la veille, quelques pirogues vinrent encore le lendemain rôder autour des navires de Lapérouse, et d'autres accouraient pour en grossir le nombre. Les équipages français étaient furieux, le commandant lui-même ne se contenait qu'à peine; s'il eût trouvé un ancrage sûr, il se serait embossé pour canonner les villages de la côte; mais il préféra quitter ces tristes parages. Il donna l'ordre d'appareiller et prolongea, le 14 décembre, la côte d'Oïolava, où d'autres embarcations de naturels vinrent au-devant de lui. Ces sauvages avaient bien le même type extérieur que les insulaires de Maouna; mais leurs manières étaient plus douces et plus tranquilles. Leurs femmes et leurs enfans les accompagnaient. Dans la soirée, les frégates mirent en panne devant un magnifique village. « C'était, dit Lapérouse, un vaste espace couvert de maisons depuis la cime des montagnes jusqu'au bord de la mer. Ces montagnes occupent à peu près le milieu de l'île, et le terrain incliné en pente douce présente aux yeux des marins un amphithéâtre couvert d'arbres, de cases et de verdure: des fumées s'élevaient du sein de ce village comme celles d'une grande ville, et la mer était couverte de pirogues sans nombre attirées en partie par la curiosité seule, en partie par le désir de faire des échanges. »

Apres avoir vu encore l'île Pola, Lapérouse quitta cet archipel. L'Anglais Edwards le parcourut à son tour en 1791 et lui imposa d'autres noms. Jusqu'en 1824, aucun navigateur important n'y parut. Mais cette année-là fut marquée par la reconnaissance du capitaine Kotzebue. Son travail a confirmé sur quelques points, rectifié sur d'autres, le travail de Lapérouse. Ce qui paraît en résulter, c'est que les habitans des îles occidentales, Oïolava, l'île Plate et Pola, sont d'un naturel bien plus doux, bien plus sociable que ceux de Maouna. D'où vient cette dissemblance entre deux populations voisines? Cela tient-il à des causes radicales et profondes? Ou cela ne provient-il que de quelques contrastes dans la forme du gouvernement, plus régulier dans les îles de l'ouest, plus anarchique dans celles de l'est? Ici, en effet, on voit des chefs dont l'autorité est respectée, là, on n'en trouve point, le peuple est maître; il a le droit de tout oser!

Du reste, la race qui habite les îles Hamoa appartient incontestablement encore à la famille polynésienne, quoique altérée par le voisinage mélanésien. La langue surtout paraît former un dialecte très-marqué du grand polynésien. Suivant Lapérouse, la taille ordinaire des hommes est de cinq pieds dix pouces, avec des membres d'une proportion colossale. Nus, avec une simple ceinture d'herbes qui descendait jusqu'au genou, ils semblaient avoir sur le corps un vêtement de tatouage. Leurs cheveux longs et retroussés ajoutaient à la férocité de leurs physionomies. La taille des femmes n'était pas proportionnellement moins avantageuse que celle des hommes. Grandes, sveltes, gracieuses, quelquefois jolies, elles étaient d'une licence repoussante dans les allures et dans les gestes. Tout sentiment de réserve et de pudeur semblait étranger à ces femmes: pendant le court séjour des équipages français, toutes celles de l'île furent à leur disposition, et des matrones offi-

Digitized by Google

cieuses se chargeaient de conclure ces marchés amoureux.

Ces insulaires ne manquent pas d'industrie; ils travaillent habilement le bois avec des haches d'un basalte fin et compacte; ils fabriquent de grands plats à trois pieds et construisent des pirogues qui manœuvrent fort bien à la voile. Outre les étoffes papyriformes et les nattes ordinaires, on travaille encore dans ces îles des tissus souples et soyeux semblables à ceux que les Nouveaux-Zélandais fabriquent avec le phormium. On ignore avec quelle plante les indigènes d'Hamoa tissent les leurs.

Le chiffre de la population de ce groupe est tout-à-fait conjectural. Cependant, si l'on voulait établir un calcul d'après les récits de Lapérouse et de Kotzebue, compte tenu des villages populeux qu'ils ont relevés, des pirogues sans nombre qu'ils ont vues, il faudrait évaluer à 50,000 au moins le nombre des habitans de l'archipel d'Hamoa. C'est donc un point important dans la géographie océanienne. Espérons que la science moderne saura bientôt mieux préciser ce qu'il est. Après avoir complété leurs travaux évangéliques dans la Polynésie orientale, les missionnaires songeront probablement à ces terres de l'ouest, plus sauvages sans doute, mais plus riches et plus essentielles à convertir. Là peut-être le christianisme aura quelques martyrs; mais la tâche accomplie n'en sera que plus utile et plus glorieuse. A eux d'ailleurs est réservé l'honneur d'éclairer de graves questions géographiques, qui demandent, pour être tranchées, qu'on ait tout ensemble et la foi de l'apôtre et la conscience du savant. Puissent-ils comprendre cette mission où l'auréole est double, où l'on mérite à la fois et du ciel et de la terre!

CHAPITRE IV.

TRAVERSÉE DES ILES HAMOA AUX ILES TONGA. — NIOUHA. — ILES TONGA.

Le 13 mai, une terre parut encore devant nos bossoirs. C'était le groupe Niouha que nous aissâmes sous le vent. Schouten découvrit ces îles et y mouilla le 11 mai 1616. Les naturels étaient venus au-devant de lui dans de petites pirogues légères construites avec une sorte de bois rouge. Ils échangèrent des racines et des fruits pour des clous et des verroteries. Jusque-là tout allait bien, quand la chaloupe vint à se détacher du bord pour aller reconnaître le mouillage. Croyant en avoir facilement raison, une vingtaine de pirogues l'entourèrent et menacèrent l'équipage de leurs lances. Il fallut faire feu, et un sauvage tomba percé d'une balle. Ses amis voulaient entraîner toute l'île dans leur vengeance; mais les indigènes qui avaient accosté le bord se retiraient contens de l'accueil qu'on leur avait fait. Ils ne voulurent pas s'immiscer dans une affaire qui eût pu tourner mal pour eux.

Ces insulaires, comme ceux d'Hamoa, étaient d'impudens voleurs; ils se jetaient sur les objets comme sur une proie, et sautaient ensuite dans la mer. Ils essayèrent de voler jusqu'aux clous du navire. Grands et vigoureux, ils marchaient nus, à l'exception d'une petite ceinture comme le maro. Leur corps était tatoué et leur barbe rase, le lobe de leur oreille fendu et pendant jusqu'à l'épaule. Leurs cheveux, comme ceux des peuples d'Hamoa, étaient rangés avec art et ébouriffés en buissons. A leur cou pendaient des coquilles, des dents et des plumes d'oiseaux. Une figure de coq était peinte sur la voile de leurs pirogues. Les cabanes alignées sur la grève semblaient fort peuplées.

Schouten resta plusieurs jours devant Niouha, à la grande satisfaction des sauvages émerveillés. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer le navire, et, pour s'assurer de sa solidité, quelques-uns plongèrent sous la carène et la frappèrent avec des cailloux. Empressés, du reste, à proposer des échanges, ils encombraient le pont de cochons, de volailles, de légumes et de fruits, et se retiraient contens de peu. Bientôt le navigateur hollandais reçut les présens et la visite d'un roi ou *latou* d'une île voisine. Il montait une grande pirogue qu'escortaient une foule de petites. Quand il parut le long du bord, les trompettes et les tambours lui firent un accueil bruyant dont il parut enchanté. A la suite de ce concert, le roi prit la parole et débita une harangue que répéta l'assistance, et qui parut aux Hollandais fort bienveillante et fort révérentieuse; puis, il envoya sur le pont trois hommes chargés d'offrir de sa part une fort belle natte au capitaine. Ces délégués s'acquittèrent de ce devoir humblement et à genoux. Schouten leur donna en retour une vieille hache, quelques verroteries, de vieux clous et un morceau de toile, présens qui charmèrent le roi. Ce souverain paraissait jouir d'une autorité assez obéie : quelques pirogues s'étant placées de manière à gêner les Hollandais, ils s'en plaignirent à S. M. sauvage, qui cria : *Fanou! fanou!* et les pirogues s'éloignèrent. Le roi, malgré les instances du capitaine, ne voulut pas monter à bord; il y envoya son fils qui, de son côté, supplia les Hollandais de descendre sur l'île·

Digitized by Google

Cette journée si pacifique ne faisait nullement présager celle qui la suivit. Sans doute, cet accueil bienveillant, ces manières engageantes n'étaient qu'un piége pour attirer les Européens sur la plage. Quand les insulaires virent que la ruse ne leur réussissait pas, ils en vinrent à l'emploi de la force. Le 13 mai au matin, une flottille entière cerna le navire. Elle se composait de vingt-trois doubles pirogues montées chacune par vingt-trois hommes environ, et de quarante-cinq pirogues simples avec cinq hommes chaque. Le roi lui-même, arrivé dans une double pirogue, commença par reconnaître la position du navire; puis, quand il se fut assuré de l'état de ses forces, un naturel frappa violemment sur une espèce de tambour, et les autres répondirent à cet appel par un cri perçant. C'était le signal du combat. La double pirogue que montait le roi s'engagea la première; elle vogua contre le navire de toute la force de ses rameurs; mais, au lieu de le briser, elle se brisa, et S. M. sauvage se vit réduite à gagner la terre à la nage. Le reste des agresseurs continua à tenir bon et à lancer quelques cailloux, jusqu'à ce que la mousqueterie du bord et le feu de quelques pierriers chargés de balles et de vieux clous eussent dispersé cette cohue. « On ne douta point, dit l'historien de l'expédition, qu'il n'y en eût une partie de tués et de blessés. Ainsi les *Indiens* reculerent, ne s'étant pas attendus à de telles salves, dont ils n'avaient jamais ouï parler, et qui avaient fait périr d'une manière si étrange quelques-uns de leurs gens, de telle sorte qu'ils se tinrent hors de la portée du vaisseau. Apparemment que le roi avait rassemblé ses forces pour cette entreprise; car il y avait là plus de 1,000 hommes, entre lesquels il y en avait un qui était tout blanc. » Le jour suivant, Schouten quitta ces îles qu'il nomma *îles des Cocos* et *Verraders* (traîtres).

Wallis les revit en 1767, mais sans s'y arrêter, n'ayant point trouvé de mouillage à sa convenance. Ses canots seuls eurent communication avec l'île basse. Ce navigateur trouva les naturels assez semblables aux Taïtiens, et il remarqua qu'ils avaient la première phalange du petit doigt coupée. Le nom hollandais de l'île fut alors changé en ceux de Boscawen et Keppel. Ensuite vint en avril 1781 l'Espagnol Maurelle, qui épuisé, manquant de tout, put s'y ravitailler, et les nomma pour ce fait îles *Consolacion*. Maurelle dit que les naturels parlaient la même langue que ceux de Vavao. Ils se conduisirent vis-à-vis des Espagnols d'une manière honnête et douce. Après Maurelle parut en 1787 Lapérouse qui ne vit que l'île haute, l'île des Traîtres de Schouten : il commerça avec les indigènes, qui présentaient, suivant lui, beaucoup d'analogie avec les habitans d'Hamoa. Il constata aussi qu'ils avaient une ou deux phalanges du doigt coupées. Depuis ce capitaine, personne n'a spécialement reconnu les îles Niouha, dont il est question pourtant dans les aventures de Mariner, cet historien si exact pour les îles Tonga.

Le petit groupe de Niouha se compose, suivant Lapérouse, de deux petites îles que sépare un canal de trois milles de large. L'île du nord a la forme d'un pain de sucre, couvert d'arbres du pied au sommet, dans un diamètre de trois milles environ. L'autre est une terre basse et plate avec un morne au milieu. Un canal, large de cent cinquante toises, la coupe en deux parties : sa longueur est de trois milles et demi, et sa largeur de deux milles seulement. Des récifs poussent leurs rameaux au large dans la partie méridionale et y forment un mouillage par vingt et vingt-cinq brasses. L'île du N. gît par 15° 50' de lat. S. et 176° 25' ? de long. O.

Pendleton avait donné l'ordre de serrer le vent depuis le départ de Hamoa, et cette mesure de prudence fut justifiée par le résultat. Un courant fit dévier *l'Oceanic* de trente milles vers l'O. Aussi, tout ce que nous pûmes faire dans la journée suivante, ce fut de passer entre Amargura et Vavao à trois ou quatre lieues sous le vent de celle-ci. Enfin le 15, après avoir prolongé, au jour levant, les îles basses d'Hapaï et laissé sur notre droite les pitons volcaniques de Kao et de Tofoua, nous mouillâmes avant midi sur la rade de Namouka vers la bande septentrionale de cette île.

Notre apparition anima bientôt cette baie qui semblait d'abord déserte. De tous les rochers, de tous les angles sablonneux, de toutes les anses, de toutes les plages, accoururent des pirogues chargées de vivres divers, de cochons, de racines et de fruits. Ces pirogues élégantes, gra-



cieuses, portaient jusqu'à quarante ou cinquante

Digitized by Google

hommes. Une heure après l'arrivée, nous en comptions près de cent autour de *l'Oceanic*. « Attention! cria Pendleton au maître d'équipage. Il ne faut pas que tout ce monde-là se glisse à bord. Larguez vos filets d'abordage, John, et posez des sentinelles partout. » Les ordres du capitaine venaient d'être exécutés quand un tapage affreux nous attira vers les bastingages. « Capitaine, dit le maître, c'est un sauvage qui veut monter; il ne tient pas compte de la consigne. Il se dit un chef de l'île, un egui, un roi enfin. — Ah! si c'est un roi, respect aux rois! répliqua Pendleton en riant; nous traiterons au moins de puissance à puissance. » On se départit donc des instructions premières; le prétendu roi monta, mais à sa suite se faufilèrent tant de sujets qu'il fallut en venir à une interdiction nouvelle. Plus de soixante insulaires étaient déjà parvenus sur la lisse. Il était temps de faire bonne garde.

Les vivres abondaient sur *l'Oceanic*, et pourtant les nouveaux venus faisaient si bon marché des leurs, que le pont regorgea bientôt de cochons et de tas d'ignames. En échange, les matelots donnaient quelques objets en fer ou des colliers de verre bleu que les sauvages prisaient au-dessus de tout. Les verroteries d'une autre couleur n'avaient ni la même valeur ni la même vogue. Du reste, les naturels me semblèrent, au premier abord, bien plus sociables qu'aucun des peuples polynésiens que j'avais visités jusque-là. On ne trouvait sans doute chez eux, ni cette rouerie commerciale qui commence à s'infiltrer chez les Hawaiiens, ni ces allures de simplicité enfantine, de flagornerie quêteuse, qui caractérisent les Taïtiens; mais ils accusaient aussi plus d'intelligence, plus de dignité personnelle, plus de conscience de leurs forces. Réservés dans leur conduite, on voyait qu'ils craignaient de devenir importuns; ils gardaient une sorte de tenue; ils ne se montraient ni solliciteurs fatigans, ni impudens voleurs. J'étais enchanté d'eux. « Voilà au moins des hommes avec qui l'on peut frayer, dis-je à Pendleton. — Oui, pour un jour ou deux, me répliqua le capitaine. Ils ont eu ainsi, de tout temps, d'assez beaux dehors. Ils ont séduit jusqu'à l'austère Cook, qui nomma leurs îles *îles des Amis*. Mais depuis lors, d'autres récits ont donné à ce beau nom des démentis assez rudes. Nous savons à quoi nous en tenir aujourd'hui sur ces premières démonstrations amicales. L'Anglais Mariner, les capitaines d'Urville et Dillon, nous ont appris qu'il y avait là-dedans plus de diplomatie que d'élan naturel, plus de calcul que de vérité. Ces sauvages viennent avec l'olivier à la main, mais ils ont le poignard dans la ceinture. Ils caressent et flattent pour mieux savoir où ils pourront frapper. Les voici honnêtes, prévenans, presque affectueux, parce qu'ils sont sur notre terrain, parce qu'ils nous croient les plus forts; mais que le naufrage nous jette sur leurs côtes, et ils ne nous laisseront pas même la chemise qui nous couvre. Leur honnêteté n'est que de la perfidie. Ils sont plus rusés encore qu'ils ne sont méchans. Jamais on ne les a vus faire de la violence avant qu'ils en eussent reconnu l'utilité et l'à-propos. Oh! non! il ne faut pas trop se fier à ces sauvages : ils ont des griffes comme leurs voisins de Viti; seulement ils les cachent. »

Pendleton venait de désenchanter mes rêves, et la réaction fut si complète chez moi, qu'elle modifia même mes impressions physiques. Dans ces figures de naturels où je n'avais aperçu jusque-là que bienveillance et timidité, je démêlais de la perfidie et de l'astuce; je surprenais des regards obliques qui semblaient affecter d'être doucereux; je devinais l'espionnage sournois dans ces attitudes de modération et de réserve, tant les préventions sont puissantes, tant elles influent sur les jugemens humains.

Pendleton de son côté ne s'en tenait pas, vis-à-vis de ces insulaires, à des défiances spéculatives. Il avait besoin de renouveler l'eau de ses tonnes, et l'aiguade de Namouka lui avait paru propice. Mais l'aventure de Delangle et de ses compagnons était un fait trop voisin de nous, pour qu'il se hasardât à visiter la terre sans avoir obtenu quelques garanties. S'approchant de l'egui, il lui demanda s'il consentait à rester à bord de *l'Oceanic* comme ôtage pendant que ses chaloupes stationneraient sur son île. Cette demande avait été faite au moyen d'un déserteur anglais naturalisé à Namouka. En l'entendant, l'egui se prit à sourire; puis reprenant son sérieux : « Dites à l'egui européen, répliqua-t-il par la voix de l'interprète; oui, dites à l'egui qui commande ce navire que depuis un an les habitans de Hapaï sont chrétiens, et qu'ils ne font point de mal à leurs frères. » Pendleton resta étonné : il ignorait cette conversion subite; il s'en défia : « Chrétiens ou non, veulent-ils rester comme ôtages? — Sans doute, répondit l'egui, si cela peut contenter nos frères d'Europe. » On consigna donc dans la chambre le chef sauvage et cinq ou six de ses officiers, et, pour les distraire, Pendleton ordonna qu'on leur servît les meilleurs vivres et les meilleurs vins du bord. A ce prix, le métier d'ôtage sembla fort doux à nos visiteurs.

Cependant la chaloupe quitta le bord sous les

Digitized by Google



3. Un Kava sur la plage de Namouka.

3 Un Kava en la playa de Namuka



4. Scène de Pugilat à Tonga-Tabou.

4 Escena de Pugilato en Tonga-Tabu.

Tom. 2. Pl. III.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

ordres du second lieutenant. Pendleton et Philips restaient sur *l'Oceanic ;* le premier par prudence, le second par suite d'un état maladif toujours intermittent. Quant à moi, je ne pouvais me résigner à voir déborder une embarcation sans que je fusse de la partie. J'obtins encore cette faveur : Pendleton ne savait rien me refuser. Nous voguâmes vers le rivage, entourés d'une multitude de pirogues à la voile ou à la rame. Sur la grève une foule nombreuse nous attendait (PL. III—3): mais, au lieu de cet accueil bruyant et importun que nous avions rencontré ailleurs, on fit assaut à notre égard d'honnêteté et de décence. Au milieu de ce peuple, circulaient quelques hommes plus graves, plus compassés que les autres, sortes de moniteurs qui semblaient chargés de le surveiller, et qui lui prêchaient sans doute ce jour-là les égards et la politesse vis-à-vis des étrangers. Je devinai en eux des pasteurs indigènes, cléricature que les missionnaires ont le soin de créer dans tous les pays qu'ils catéchisent.

Cependant les matelots étaient occupés à remplir leurs tonnes dans un étang peu éloigné de la grève, étang de soixante toises de longueur sur vingt à trente de large. L'eau se trouvant plus saumâtre et moins bonne que Pendleton ne l'avait cru, l'officier ne fit pas un approvisionnement complet : il garda quelques futailles vides. Pendant ce travail, j'examinai l'île, prudemment d'abord et à portée de voix de nos matelots; puis enhardi peu à peu, rassuré par les garanties d'ôtages, encouragé par les offres d'un apprenti missionnaire qui voulut être lui-même mon guide, je m'aventurai dans l'intérieur sans même prévenir Raimbow.

La première chose qui me frappa fut l'aspect bizarre des cases les plus communes. Elles n'avaient guère que huit à neuf pieds de hauteur; mais au lieu d'être verticales comme dans d'autres archipels, leurs parois de roseaux s'évasaient en dehors, tandis que le toit se terminait en aiguille. La forme totale était celle d'un pentagone en branchages. Les plus grandes de ces cases avaient vingt ou trente pieds de long sur huit ou neuf de large : l'ouverture, de deux pieds en carré, se trouvait sur un des grands côtés et à dix-huit pouces du sol. Aux énormes tas d'ignames qui encombraient l'intérieur de ces constructions, on les eût prises pour de simples magasins, si les nattes et les coussinets en bois jetés çà et là n'eussent attesté leur destination de chambres à coucher. Dans le nombre de ces cases, quelques-unes avaient une apparence plus élégante et plus comfortable : elles consistaient en toits soutenus sur des poteaux, aérés de tous



côtés, avec leur plancher couvert de nattes. J'y vis d'abord les demeures des chefs; mais c'était simplement la résidence des naturels pendant le jour. Les autres ne leur servaient que pour la nuit.

Autour de ces demeures tantôt groupées, tantôt éparses, s'étendaient les plus beaux champs que j'eusse encore vus dans cette zône, des plantations d'ignames, de taro, et de kava surtout, merveilleusement tenues. Le sol était sarclé, nettoyé, purgé d'herbes parasites : chaque champ était clos, défendu contre l'homme ou contre les animaux vagans par une bonne et jolie palissade de roseaux ou de cannes à sucre. Je marchais enchanté au milieu de ces preuves de fécondité et d'abondance; mes préventions avaient disparu; sur une terre aussi bonne, l'homme ne pouvait être méchant. L'instinct carnassier ne tourmente guère que les animaux provoqués par la faim; repus, les plus féroces se tiennent tranquilles. La nature était d'ailleurs si belle, la végétation fraîche et lustrée se courbait devant moi en arcs de verdure si gracieux, ondulait en méandres si variés et si touffus!

J'arrivai ainsi, après une demi-heure de promenade, jusqu'aux bords d'un grand lagon intérieur d'environ trois milles de long sur un de large, séparé de la mer par une étroite langue de terre. Trois petits îlots ombragés semblaient dormir sur ses ondes comme de vertes oasis sur l'océan des sables. Ils se miraient dans cette glace limpide et polie, que ridait à peine l'aile de quelques oiseaux de mer. Du haut d'une pelouse feuillée j'embrassais l'ensemble de ce site, ravissant échantillon de cette Namouka, pour laquelle le naturaliste Forster eut tant raison de se passionner. De là je suivais tous les mouvemens d'un terrain bas et boisé, accidenté par quelques monticules, hérissé de haies et de buissons, dressant par intervalle quelques bouquets de cocotiers ou de casuarinas. Au centre de l'île dominait un morne qui semblait d'origine basaltique, tandis que le reste est incontestable-

Digitized by Google

ment un sol madréporique. De l'aspect général si je passais aux détails, que de perspectives ravissantes et harmonieuses! Que de fleurs nouvelles et colorées! Que d'oiseaux aux plumes brillantes! des colombes, des perruches, des râles, sans nombrer les espèces plus petites aux mille nuances, aux mille formes!

Mon extase fut troublée par la voix de quelques hommes qui semblaient se disputer vivement avec mon guide. L'idée qui me vint d'abord fut que j'étais l'enjeu de cette querelle, et je portai la main sur mes pistolets. A ce geste, l'un des survenans accourut vers moi, et les défiances de Pendleton me revinrent à la mémoire. Plutôt que de me laisser dépouiller, j'aurais engagé la lutte. Heureusement j'en fus quitte pour mes démonstrations. Les nouveaux venus disputaient seulement à mon guide l'honneur de me conduire, présumant bien qu'il en résulterait pour lui quelques bénéfices, quelques cadeaux d'objets européens. J'apaisai la querelle en admettant tout le monde dans mon escorte, et, pour éviter que mon excursion si pittoresque n'aboutît à un dénouement dramatique, je repris le chemin de l'aiguade. Mes nouveaux gardes-du-corps se conduisirent du reste de la façon la plus décente. Ils acceptaient avec reconnaissance ce que je leur donnais, mais ils ne quêtaient pas. L'aide-missionnaire, sachant quelques mots d'anglais, me servait de truchement vis-à-vis des autres. Dans ces communications, je pus remarquer déjà que, bien que le fond de leur dialecte national fût polynésien, de grandes différences existaient pourtant entre le taïtien et le tonga, à peu près autant qu'entre l'italien et l'espagnol. Ainsi les deux mots que ces peuples avaient le plus habituellement à la bouche quand ils parlaient à des Européens, ceux qui leur servaient à caractériser ce qu'ils voulaient acheter ou vendre, ces préliminaires obligatoires de tout marché, les mots *bon* ou *mauvais* se traduisaient en taïtien par *maïtaï* et *hino*, en tonga par *leïleï* et *kovi*. On voit que la différence est grande.

Tout en causant avec mes guides, je rejoignis la grève, d'où la chaloupe avait disparu. Las de m'attendre, le lieutenant Raimbow avait pris le large; mais assis sur la poupe et la longue-vue dirigée vers la plage, il semblait épier mon retour pour faire virer l'embarcation. Ainsi mon angoisse ne fut pas longue. Pourtant aux chuchotemens mystérieux des naturels, aux manières cupides et sournoises qui remplacèrent l'air ouvert et franc qu'ils avaient eu jusque-là, je pus comprendre que, dans le cas d'abandon, ma situation eût été horrible. « Vous êtes bien imprudent, me dit Raimbow accostant la terre : le pavillon de partance est cloué au mât depuis une heure; j'ai désobéi tant que j'ai pu. Pendleton se fâchera. C'est un Caton pour la discipline. » Je me tus, j'avais tort. Monté le premier sur *l'Oceanic*, je racontai tout au capitaine, qui me sermona comme si j'eusse été son enfant. Mais le coup fut ainsi détourné; le brave lieutenant n'eut point à souffrir pour moi. C'était un grand sacrifice que me faisait Pendleton.

Nous partîmes le soir même de la rade de Namouka; le lendemain 16 mai, monté sur le pont au jour levant, je vis presque par notre travers deux masses énormes se dressant à moins d'une lieue de distance l'une de l'autre, masses noires, escarpées, inaccessibles en apparence, ayant chacune un demi-mille de largeur. « Voilà de bons pilotes, me dit Pendleton en me les montrant, d'excellentes balises que la nature a jetées sur la mer pour guider les navires dans les tortueuses passes de Tonga-Tabou. » Ces mots étaient à peine dits, qu'un cri retentit dans la hune. « Bien! » continua le capitaine; et il releva mathématiquement la position des deux écueils Hounga-Tonga et Hounga-Hapaï; puis se retournant vers la hune, il recommanda à la vigie de surveiller une nouvelle terre dans le S. O. C'était l'île Atata. Une demi-heure après, quand elle eut été signalée, Pendleton donna ses ordres au maître : l'équipage fut tout entier à son poste; les uns dans les hunes, les autres sur le pont; le capitaine lui-même ne bougea plus des côtés de la barre. *L'Oceanic* s'engageait alors dans une passe étroite, bordée de chaque côté de brisans, où la mer bondissait écumeuse et violente; puis au-delà de ce chenal parut une eau plus dormante, mais plus dangereuse encore. C'était un fond parsemé de bancs de coraux aux couleurs vives et saillantes, les uns visibles, les autres cachés à des profondeurs inégales, poignards sous-marins qui d'un instant à l'autre pouvaient enfoncer leurs mille pointes dans les flancs du sloop, l'éventrer, le jeter sur un lit de roches, agonisant et meurtri. Dans ce moment solennel le plus profond silence s'établit sur le pont; le front du capitaine, froncé par de larges plis, caractérisait un danger possible et menaçant; les hunes, la poulaine, le beaupré étincelaient d'yeux qui semblaient interroger la mer; on sondait ses abîmes, on leur demandait ce qu'ils contenaient d'écueils, on cherchait à dresser la carte de ce gouffre, à y retrouver le sillon navigable, à y creuser une place suffisante pour la quille de *l'Oceanic*.

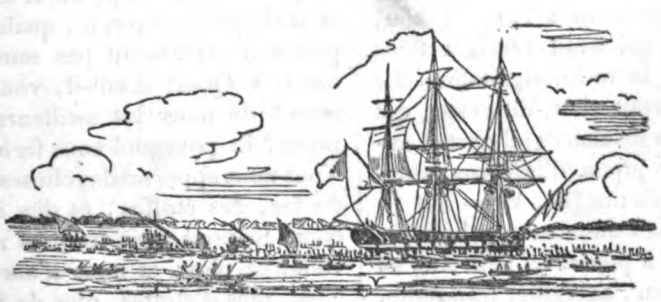
Digitized by Google

La terre pour notre noble sloop, la terre c'était la mort. Un navire est un poisson; quand son eau lui manque, il se couche et périt. Le plus grand ennemi d'un navire, c'est la terre; le navire a été créé pour l'eau vaste et profonde; quand il voit la terre, la terre où il doit aboutir, il la craint et s'en défie. Aucune des épreuves dont le nom seul nous fait pâlir n'est plus réelle, plus horrible pour lui que celle-là. Un vaisseau aura bravé les ouragans des Antilles, les tyfongs des mers de Chine, les tempêtes du Cap, les bourrasques des zônes glaciales; il aura vu la foudre incendier ses mâts, la trombe inonder son pont, le vent dévorer ses voiles; il aura supporté une canonnade et un abordage; il aura subi de longues et dures croisières, malgré la disette du biscuit et de l'eau, malgré le scorbut, malgré la fièvre jaune; il aura été obligé, vingt jours durant, de faire la ponction à sa cale, de la vider comme on le fait pour un hydropique: eh bien! de tout cela, il ne sera point mort: qu'il touche à un bassin de carenage, et le voilà sauvé, restauré, rajeuni; il aura des membrures neuves, une ceinture neuve et brillante, des mâts plus coquets, des voiles plus résistantes que les voiles et les mâts qu'il a perdus; il réalisera la fable du Phénix, il renaîtra. Mais d'un naufrage à la côte, d'un bris sur des récifs coralligènes, que reste-t-il? Des débris sans nom, des morceaux déchirés, des ruines, des épaves!

Et ici c'était plus effrayant encore. Un sauvetage sur nos côtes européennes a bien des perspectives affreuses, avec nos douaniers qui ne veulent pas que l'on s'en tire hors des cas prévus par le tarif; nos douaniers observateurs si rigides de la consigne, esclaves si dévoués de la circulaire; mais enfin, quand une fois on a dépassé le cordon fiscal, on est libre du moins, on respire, on peut se croire hors de danger. Pour nous il n'en était pas ainsi: nous étions par le travers d'une nouvelle Tauride, où les naufragés couraient la chance d'une immolation; nous avions devant nous des races sauvages, diversement jugées, soupçonneuses, cruelles par calcul, sinon par instinct. C'était effrayant, on peut le dire: aussi matelots, officiers, passagers, tout le monde allait à son tour vers les bossoirs.

Un instant je crus que nous avions touché: la marche du navire se ralentit, une sorte de frémissement ébranla le sloop; il parut inquiet, secoua ses flancs comme la baleine quand elle veut en chasser l'espadon. Si l'on eût pu vérifier le fait, *l'Oceanic* eût montré une longue écorchure le long de ses bordages: une pointe de corail avait rayé son bois, comme le diamant raye le verre. Mais cela dura peu; le front de Pendleton n'en prit qu'une ride de plus; le porte-voix du capitaine resta à mi-chemin et retomba ensuite au repos. Les passes périlleuses étaient franchies; Tonga-Tabou déroulait une à une sous nos regards ses merveilles territoriales, son sol tapissé de végétation, ses cases isolées, ses villages, ses faïtokas élevés par assises. Nous touchions au port; nous étions sauvés. Il était deux heures quand nous laissâmes tomber l'ancre devant la petite île de Pangaï-Modou, station préférée des navires européens.

Là, même affluence de la part des naturels. Les travaux du mouillage duraient encore que déjà nous avions autour de nous une soixantaine de pirogues. Les indigènes qui les montaient ne différaient pas de ceux que nous avions vus la veille. Pendleton ne sembla point faire de distinction entre les uns et les autres, car il ordonna la même surveillance et les mêmes précautions. Trois pirogues pourtant plus élégantes, plus spacieuses que les autres, écartèrent la foule des embarcations vulgaires. C'étaient celles des trois chefs de l'île, des trois grands eguis. On les admit à bord avec leur suite. Comme interprète et comme ambassadeur, figurait à leurs côtés un Anglais, nommé Singleton, matelot échappé au désastre du navire *le Port-au-Prince* surpris par les naturels en 1804. Deux autres Anglais, John Read et Ritchett, naturalisés sur



Digitized by Google

ces îles, avaient suivi également les nobles eguis.

Nous ne restâmes pas long-temps sans connaître l'histoire de ces chefs. Autrefois Tonga-Tabou obéissait à une seule autorité, celle du Touï-Tonga, mais à la suite d'une révolution antérieure, ce souverain avait été forcé de fuir à Vavao, et le pouvoir était échu aux chefs principaux. Nos hôtes, Tahofa, chef de Bea, Palou, chef de Moua, Lavaka, riche propriétaire, étaient du nombre. On en citait encore plusieurs autres, Hata, qui gouvernait le canton de Hifo, long-temps habité par les missionnaires; Toubo, qui, devenu chrétien, avait déchu dans l'opinion de ses sujets; Avaï-Matoua, Houla-Kaï, Ma-Fou, Vei-Hala, Ohila, etc.

La souveraineté de ce côté de l'île semblait, toutefois, plus spécialement affectée à nos visiteurs. Lavaka, homme inepte et commun, ne tirait d'importance que de son titre de riche propriétaire. Les vrais chefs influens de cette zône étaient Tahofa et Palou : l'un, brave comme Achille; l'autre, éloquent et rusé comme Ulysse; le premier, puissant par les armes; le second, influent par la parole.

Tahofa pouvait avoir quarante-cinq ans. Sa taille ne dépassait guère cinq pieds trois pouces, mais ses formes accusaient une grande vigueur musculaire. Sa figure était noble et grave, son front large et caractérisé, ses yeux vifs et hardis, ses lèvres minces et vermeilles, ses cheveux rares, frisés et bruns. Au premier aspect, on ne pouvait deviner en lui cette bravoure entreprenante; il n'y avait rien de rude dans son abord, rien de farouche dans ses manières. C'était à la fois un guerrier et un diplomate, un général d'armée à la tête de deux mille soldats, force imposante à Tonga-Tabou, et un rusé politique, qui avait réussi à faire adopter son fils par la touï-tonga-fafine. Le costume de Tahofa n'avait rien, du reste, qui le distinguât des autres insulaires; il portait autour des reins un large jupon d'hibiscus, marchait la tête et les pieds nus (Pl. VI — 1).

Quant à Palou, c'était une masse rebondie, huileuse, se mouvant à peine. La figure de ce chef était douce pourtant, agréable, tranquille, avec une certaine expression de finesse et de gravité. Ses cheveux étaient courts et plats, son visage rond et plein, son cou charnu, son front vaste et large (Pl. VI — 2). Doué d'éloquence et de sagacité, c'était le seul parmi les insulaires qui fût arrivé à comprendre et à balbutier l'anglais. Singleton et John Read, engagés à son service, avaient été ses précepteurs; et Palou, grâce à eux, en était venu à maltraiter assez couramment la langue. Du reste, ce chef semblait possédé d'anglomanie : il se piquait de savoir les belles manières d'Europe, mangeait à l'anglaise, buvait le rhum à l'anglaise, portait des toasts à profusion, toujours à la mode d'Angleterre.

Ces trois chefs n'étaient pas montés seuls à bord de *l'Oceanic :* chacun d'eux avait à sa suite une sorte de cour, ou plutôt un piquet de gardes-du-corps. On nomme mata-boulais les individus qui en font partie. Cette cour, ou cette garde, varie dans son chiffre : elle est plus importante à mesure que la richesse et le rang du chef augmentent. Palou, Tahofa et Lavaka étaient escortés d'une foule de mata-boulais, qui encombraient les pirogues. On ne les reçut pas tous à bord du sloop, et pourtant nous comptâmes bientôt plus de cinquante visiteurs.

Pendleton voulut établir dès le premier jour une situation nette. Il déclara à l'interprète Singleton que les échanges ne commenceraient entre l'équipage et les insulaires qu'après une charte passée avec les chefs. Il demanda que l'un d'eux restât constamment à bord comme ôtage, et comme garantie pour les chaloupes qui se rendraient vers le rivage. Quand Singleton eut traduit cette prétention du capitaine américain, un mouvement de surprise, feinte ou vraie, se manifesta parmi les trois potentats. Tahofa fronça le sourcil, Palou se mordit la lèvre, Lavaka seul resta impassible : à peine avait-il compris. Palou pourtant crut devoir tourner la question : il se posa en orateur, parla pendant un quart-d'heure avec grâce et avec dignité. Sa parole semblait pleine d'onction persuasive et d'éloquente énergie, qualités que les interprètes ne rendirent pas sans doute complètement. « Quoi! disait-il, vous vous défiez de nous? de nous les meilleurs amis des Européens? Et pourquoi vous ferions-nous du mal? Vous nous apportez des choses que nous aimons: du fer, des étoffes, et des colliers de verre bleu. Si nous vous traitons mal, vous ne reviendrez plus; et nous n'aurons plus de colliers, plus d'étoffes, plus de fer. Puis, vos navires ont des canons, vos matelots ont des fusils; et quand même ceux qui sont là ne vous suffiraient point, votre grand roi en a d'autres, et il anéantirait Tonga-Tabou. Vous voyez donc que vous n'avez rien à craindre. Venez à terre, les eguis vous protégeront : fiez-vous à nos promesses. » Quand Pendleton eut saisi le sens de la harangue, il ne laissa pas aux interprètes le

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Bou-maï ou Danse de nuit des Femmes à Tonga-Tabou*

1. Bu-maí ó Danza de noche de las Mujeres en Tonga-Tabu

Digitized by Google

temps d'achever. « Bah! bah! répliqua-t-il, nous connaissons les ruses de Tonga. Nous savons ce qui est arrivé aux capitaines d'Urville et Dillon. Bon visage d'abord, puis complot et guet-apens. Que du moins l'expérience nous profite. Dites à vos eguis que c'est là mon ultimatum : un chef à bord comme ôtage. Si cela ne les arrange pas, à l'instant même *l'Oceanic* va virer sur son ancre, et quitter la rade de Pangaï-Modou. » Quand les chefs sauvages virent cette énergie et cette fermeté, ils cédèrent. Palou consentit à rester à bord avec quelques mata-boulais de son escorte. Il fut convenu que Tahofa et Lavaka viendraient le remplacer quand il serait obligé d'aller à terre.

Après que cette espèce de charte eut été conclue, on ouvrit les échanges. Le nombre des visiteurs admis à bord ne devait jamais dépasser trente ; les autres présentaient leurs denrées et en recevaient la contre-valeur à travers les filets d'abordage. Les articles plus volumineux se hissaient à l'aide de cordes et de palans. Les pirogues étaient surchargées de cochons, de volailles, de légumes et de fruits. On obtenait de tout cela contre des bagatelles ; mais les verres bleus avaient toujours la préférence sur tous les autres objets. C'était la fureur à Tonga, comme à Taïti le galon. Pour cinq petits grains de verre bleu on avait une poule, un gros cochon pour cinquante. J'obtins presque un cabinet d'histoire naturelle, coquilles, coraux, madrépores, pour vingt grains ; un muséum complet d'armes indigènes, poignard, casse-tête, pique, bouclier, pour cinquante grains. Les autres produits d'Europe étaient également courus, quoiqu'avec un acharnement moindre. Les couteaux, les bagues, les ciseaux, les miroirs avaient leurs acheteurs. Le fer était moins demandé. Des fusils et de la poudre eussent rencontré mieux. Par malheur pour ces négocians sauvages, l'abondance régnait à bord de *l'Oceanic* ; depuis une semaine le matelot s'y traitait royalement, avec du porc frais tous les jours et une ou deux volailles par tête ; les bananes, les ignames, les pastèques couvraient le pont. Les nouveaux venus s'adressaient donc à des besoins calmes et satisfaits. On acheta encore bien moins pour user que pour gaspiller, mais on marchanda mieux, on eut plus facilement raison des détenteurs. Ce fut presque une donation. Malgré ce rabais énorme, les côtés de *l'Oceanic* offraient du matin au soir l'aspect d'une foire perpétuelle. Plusieurs centaines de brocanteurs hommes ou femmes se tenaient cloués le long des porte-haubans, cherchant à passer à travers les mailles du filet, tapageurs, bavards, gesticulateurs, mais bons et honnêtes au demeurant, loyaux dans leurs marchés, et craignant de paraître importuns. Les Polynésiens d'Hawaii, de Nouka-Hiva et de Taïti avaient moins de tenue et de réserve.

Les trois chefs ne nous quittèrent pas de la première journée. Ils mangèrent à notre table, ils couchèrent dans nos chambres. D'après l'usage océanien, ils voulurent choisir chacun un *ofa*, un ami, qualité équivalente au taïo des Taïtiens, avec les mêmes priviléges et les mêmes charges. Pendleton, bon gré mal gré, devint l'ofa de Palou ; Tahofa fut le mien, Lavaka celui de Philips ; les principaux mata-boulais choisirent parmi les officiers et les maîtres, les autres descendirent jusqu'à l'équipage. Chaque couple échangea son nom, et le pacte d'amitié se scella mieux encore au moyen de quelques verres de grog.

Pendleton devait aller à terre le lendemain. Plus tranquille au moyen des sûretés prises, il voulait rendre une visite au chef de Hifo, Hata, qui, dans une courte visite, lui avait promis de lui procurer deux pilotes pour l'éclairer dans la difficile navigation de l'archipel Viti. *L'Oceanic* était remis à la garde de Philips, avec une consigne rigoureuse vis-à-vis des pirogues de la baie. Le canot monté de dix hommes armés devait conduire le capitaine vers la grève. J'étais du voyage comme toujours. Nous partîmes dès l'aube : Hifo se trouvant à quinze milles du mouillage, il fallait jouer des avirons pendant tout ce trajet et gagner ainsi, à travers les pâtés de coraux, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île. Cette traversée se fit tant bien que mal : à diverses reprises les matelots furent obligés de se jeter à la mer pour dégager l'embarcation. L'instant arriva même où une longue barre de récifs ne laissa plus d'autre parti que d'échouer le canot. On était pourtant encore fort éloigné de la plage, et, pour y atteindre, il fallut marcher sur ces coraux où brisait la vague, quelquefois avec de l'eau jusqu'aux aisselles.

Nous arrivâmes, mouillés et harassés, sur le sable sec du rivage. L'aspect du lieu était fait pour nous consoler. De toutes parts pointaient des cases charmantes cachées sous des massifs d'arbres et entourées de clos palissadés. Cette verdure fraîche et vive, cet air d'aisance et de bonheur, cette nature, ce soleil, ces eaux, ces bois, tout nous fit oublier les ennuis et les longueurs de la route. Nulle plaine, si ce n'est celle de Namouka, ne m'avait semblé aussi féconde et aussi bien cultivée. Les champs de

Digitized by Google

kava (*piper methysticum*) étaient de vrais jardins, tenus avec un soin, avec un ordre, avec une recherche admirables. On y eût en vain cherché une mauvaise herbe.

Après avoir fait une centaine de pas sur la grève, notre petite caravane arriva devant Hifo. Ce village avait quelques simulacres de fortifications, des barrières fortement construites et des fossés remplis d'eau, qui, sans doute, avaient eu leur utilité pendant les guerres antérieures. Une centaine de cases éparses dans le bois, tantôt isolées, tantôt par groupes, se déroulèrent tour à tour devant nous. Elles avaient toutes conservé leur caractère de construction sauvage : une seule affectait la forme européenne si commune à Taïti. C'était une maisonnette à un étage au-dessus du rez-de-chaussée, construite en bois, peinte en vert et percée de trois fenêtres sur le devant (Pl. VIII — 1). Un petit enclos bien palissadé attenait à l'habitation. Là avaient résidé les missionnaires anglais apôtres de Tonga-Tabou, MM. Thomas, Hutchinson et d'autres membres de cette église ; mais à l'heure actuelle, la maisonnette était vacante. Les missionnaires, après de longs efforts, avaient désespéré de convertir Hata, le chef de Hifo ; ils avaient renoncé à la partie, et leurs successeurs, au lieu de se dévouer à la prédication stérile de Hifo, s'étaient fixés sur Nioukou-Lafa, résidence du dévot Toubo.

Quoique resté inflexible idolâtre, Hata ne voulut point que nous le prissions pour un sauvage insociable. Il nous fit même entendre qu'une réforme politique obtiendrait plus facilement ses sympathies qu'une réforme religieuse. C'était presque un philosophe tonga. Notre réception eut lieu avec une certaine pompe. Les eguis de la famille, les mata-boulais et les serviteurs s'étaient réunis en cercle sur le malaï (place) qui formait une esplanade devant la maison. Le peuple debout, dans une attitude curieuse et discrète, épiait la venue de son chef. Il parut, marcha vers le haut du groupe circulaire, facile à reconnaître à son magnifique collier en dents de cachalot, attribut principal de son grade de généralissime (Pl. VII — 1). Nous apercevant, il nous tendit la main, nous fit asseoir à ses côtés, puis donna un signal. C'était l'ouverture du kava, cérémonie importante dans les îles océaniennes, sorte de libation tantôt religieuse, tantôt purement civile, affectant un jour l'apparat d'une solennité, réduite le lendemain aux proportions d'un thé ou d'un punch de famille, d'une politesse ou d'une orgie entre naturels. Ce kava était à notre intention ; Hata nous en faisait la galanterie.

Au signal donné, un des principaux mata-boulais, assis à l'autre bout du cercle, prit un large plat, sorte de trépied dont l'intérieur, vernissé par le sédiment de la liqueur, attestait les vieux et longs services. Prenant alors des mains d'un naturel une immense botte de kava destinée à la préparation du jour, il la distribua racine par racine au peuple qui entourait les convives, choisissant les hommes les plus jeunes, les femmes les plus fraîches. Ces individus devaient remplir le rôle d'un pressoir, ils devaient mâcher le kava comme on mâche un bâton de réglisse, afin que l'eau absorbât ensuite plus vite et mieux tous les principes de fermentation que contenaient les racines. En cinq minutes cette mastication fut faite : chacun apporta sa part de substance triturée. Le mata-boulai les réunit dans le vase, et, pendant qu'il faisait verser de l'eau sur les fibres, il les agitait, les pressait, les massait, les éparpillait de manière à en extraire tout le suc. Enfin, les recueillant dans un filet à larges mailles, par une dernière et décisive opération, il les exprima de nouveau jusqu'à ce que toute la partie juteuse en fût retirée. Ce qui restait ne devait plus être que des fibres sans saveur, autrement le kava eût manqué de force. Du reste, tout mata-boulai qui acceptait la mission de préparer le kava devait être bien sûr de lui-même. Un kava manqué dans une occasion importante était une honte pour le manipulateur.

Celui dont on nous faisait honneur réussit complètement. Le mata-boulai était l'artiste le plus habile de sa tribu. Aussi chacun avait-il d'avance préparé sa coupe. C'était un verre naturel composé avec des feuilles de cocotier adroitement disposées. Chaque coupe ne sert qu'une fois. Quand on a bu son kava, on la jette. Rangés autour du grand vase, ces verres furent remplis un à un par le mata-boulai. A chacun d'eux Hata disait : « Donne à un tel ; » réglant ainsi l'ordre hiérarchique de la distribution et commençant par les chefs les plus élevés pour descendre aux plus petits. On nous fit jusqu'au bout les honneurs de la séance ; nous fûmes servis des premiers. A mesure que Hata nommait l'un des convives, celui-ci frappait des mains pour indiquer sa place, avalait gravement le kava et rejetait la tasse loin de lui. La distribution finit quand le cercle des conviés fut épuisé ; le peuple debout autour de l'enceinte ne fut pas admis au régal. Dans le nombre pourtant, je fis un heureux : ne pouvant achever ma ration, dont la saveur épicée me saisissait à la gorge, je la fis passer à un naturel. Il l'avala avec délices.

Digitized by Google



Quant à Pendleton, habitué au kava, il le but comme si c'eût été du rhum.

Cette partie de kava, quoique faite avec un certain appareil, n'avait pas toutefois l'importance des grands kavas nationaux, réunions politiques ou religieuses, auxquelles accourent les plus grands chefs de l'île, et qui servent souvent de champ clos à des débats de préséance. L'Anglais Mariner est le premier qui ait raconté cette cérémonie avec tous ses détails de formes et d'étiquette.

Dans ces grandes occasions, le chef qui préside au kava, et c'est toujours le plus élevé en dignité, s'assied à deux ou trois pieds du bord de la maison sur la natte qui couvre le plancher, et la figure tournée vers le malaï où se développe le cercle des conviés. A côté de cette sorte de président, sont deux de ses mata-boulais, maîtres de cérémonies du kava. Ensuite viennent les chefs suivant leur importance, puis les mata-boulais, enfin les mouas s'il y a lieu, classe inférieure aux deux autres. Quelquefois la position des assistans se trouve modifiée par l'ordre d'arrivée; l'étiquette est moins dans ce fait que dans celui de la distribution. Au milieu du cercle et en face du président, se tient le manipulateur du kava, un mata-boulai, un moua, ou un toua, ou quelquefois même un egui (Pl. V — 4).

On peut diviser le cercle du kava en deux parties : l'une supérieure, au sommet de laquelle est le président et où s'asseoient les grands chefs; l'autre inférieure, où sont les chefs moindres et les autres convives. C'est autour de cette dernière que se tient le peuple formant ainsi une espèce de cercle extérieur.

Cette section du cercle du kava en deux parties n'est point une chose imaginaire. Elle existe, elle sert à créer une nouvelle sorte de catégories. Ainsi un individu, quel que soit son rang, ne peut s'asseoir dans le cercle supérieur si son père, ou un parent supérieur à lui, se trouve dans le même cercle à quelque distance que ce soit. Si, au moment où son père arrive, cet individu est déjà placé, il doit se retirer sur-le-champ et se placer dans le cercle inférieur.

Quand tout le monde est assis, l'un des maîtres de cérémonies appelle un des serviteurs, qui entre par le fond du cercle. Sur l'ordre reçu, il apporte la quantité de kava nécessaire, la dépose aux pieds du président; puis, à un autre signal, il la remet au préparateur du kava. Les fonctions de celui-ci commencent : il brise le kava en petits morceaux, le nettoie avec des coquilles aiguisées; puis se dispose à le confier aux masticateurs de bonne volonté. Jusque-là le silence a régné; mais dès que le préparateur a remis quelques paquets de kava à ses voisins, un cri général s'élève : *Maï ma kava! maï, maï ma kava! maï e kava!* (donnez-moi du kava! donnez-moi du kava!) Pour cet office on choisit les meilleurs rateliers de la bande, les dents les plus saines et les plus jeunes. Le kava se mâche ainsi à la ronde, et se dépose sur des feuilles de bananier, d'où on le porte dans le bol commun. Quand ce travail est terminé, le plus grand silence s'établit de nouveau.

Alors le préparateur incline un peu le bol, le montre au président, et dit : *Koe kava heni goua ma* (voici le kava mâché); à quoi le chef, s'il trouve la dose suffisante, répond : *Palou* (mêlez). Alors deux aides se placent à côté du préparateur : l'un verse l'eau, l'autre chasse les mouches. Le mata-boulai maître de cérémonies, qui siége à côté du président, commande l'opération comme on le ferait pour la charge en douze temps : *Lingui a waï* (verse de l'eau); *maou e waï* (assez d'eau); *palou guer talaou, bea faka maou* (mêle bien partout également et ras-

Digitized by Google

semble). Et tous ces ordres s'exécutent. Enfin quand ce mélange est suffisamment brasséié : *Ai e fou* (mets dans le fou), dit le mata-boulai. Le *fou* est cette espèce de filet dont il a été question; c'est une matière fibreuse qui provenait de l'écorce de l'hibiscus. On en apporte une quantité suffisante pour couvrir toute la surface de l'infusion, en la laissant flotter au-dessus du vase. Alors commence la manœuvre la plus délicate, celle qui fait la gloire ou la honte de l'opérateur : il s'agit d'envelopper dans le *fou* toute la substance du kava, et d'en exprimer ensuite le suc dans le bol. La vigueur, l'adresse, la grâce de l'exécutant, sont l'objet des remarques de l'assemblée. On le suit avec l'attention la plus profonde, on épie ses moindres gestes, on s'intéresse au résultat avec une sollicitude inquiète.

Enfin le kava est prêt; les fibres sont jetées au loin; les vases sont fabriqués avec les bandes découpées du bananier; l'homme du bol a dit : *Goua ma e kava mei* (le kava est prêt). Le mata-boulai a répondu : *Faka taou* (verse-le). Alors deux ou trois individus du cercle inférieur approchent avec plusieurs coupes à la main. Le préparateur plonge dans le liquide un morceau de *fou* roulé en paquet, comme on ferait d'une éponge, puis l'exprime dans le vase présenté. Chaque ration est d'environ un tiers de pinte. Un serviteur s'écrie : *Kava goua-heka!* (le kava est versé!). Le mata-boulai répond : *Angui ma....* (donne-le à....), désignant par son nom le premier chef en titre. Le porteur s'avance vers le destinataire, et lui présente la coupe. Et ainsi des autres.

Ce cérémonial, le plus intéressant de tous, est surveillé par le mata-boulai. D'habitude, le chef, placé à la tête du cercle, reçoit la première ou la troisième coupe, cette dernière plutôt que l'autre, car la première est adressée souvent par le mata-boulai à son confrère assis à l'autre côté du chef. Cette règle d'étiquette n'est pas sans exceptions. Ainsi un chef étranger, un visiteur d'une île voisine, ont parfois l'honneur de la première coupe. Dans un kava ordinaire, celui qui offre les racines, quoique chef inférieur, est souvent servi avant tous les autres. Mais habituellement, le président a toujours la première ou la troisième coupe, et le mata-boulai qui ne donne point d'ordres, la seconde ou la quatrième. La distribution marche ensuite suivant l'ordre des préséances.

Dans les grandes parties de kava, où assistent plusieurs centaines de personnes distinguées, sans compter les flots de peuple qui circulent à l'entour, il est impossible que tout le monde soit admis au partage de la boisson. On ne sert guère que les personnes du cercle supérieur, et leurs parens du cercle inférieur, suivant leur rang ou à peu près. Le premier bol une fois vide, le chef en fait souvent distribuer un second, puis un troisième, et même un quatrième. Pour ces nouveaux bols, le cérémonial ne change pas; on les prépare, on les sert comme le premier. En de certaines occasions, on a vu des chefs du cercle supérieur offrir à leur tour de la racine de kava, et remplacer l'amphitryon. Cependant, jamais un chef supérieur ne se rend au kava d'un inférieur, et quand cela arrive, par extraordinaire, l'inférieur se retire hors du cercle, et laisse le supérieur présider son propre kava. Les kavas religieux n'ont pas un autre caractère, si ce n'est que le prêtre préside, et qu'on y observe un silence complet.

Le petit kava que nous servit le chef de Hifo, quoique de moyenne importance, put cependant nous donner une idée exacte de l'aspect général de ces cérémonies. Ce ne fut pas, du reste, le seul spectacle que nous réservât cette journée. Le kava était à peine fini que deux serviteurs vinrent, avec une gravité presque solennelle, présenter au chef un cochon vivant. Hata prononça seulement quelques paroles, puis l'animal fut emporté. Ce cochon allait être préparé pour nous : il devait nous être servi. J'avais souvent entendu parler avec les plus grands éloges de la méthode culinaire des indigènes, et l'occasion était trop belle pour que je ne cherchasse point à en juger par moi-même. Pendleton s'offrit à m'accompagner, et Hata lui-même nous conduisit.

L'animal fut assommé d'abord, puis frotté avec le suc d'un tronçon de bananier, jeté ensuite au travers d'un feu de cannes, enfin rasé avec des coquilles tranchantes et lavé. Ces préliminaires accomplis, on pratiqua une ouverture circulaire au bas du ventre, et l'on retira tour à tour les entrailles, l'estomac et le foie. Pour éviter qu'aucune matière ne refluât dans le corps de l'animal, on avait poussé la précaution jusqu'à lier auparavant l'intestin rectum. Des trois objets enlevés, le foie seul fut lavé et replacé dans le corps; l'estomac et les entrailles devaient être rôtis à part sur des charbons ardens (Pl. X—4).

Pendant ce temps le four avait été chauffé. Le four n'était qu'un trou circulaire creusé dans le sol, dans une proportion de deux pieds de profondeur. Pour s'en servir, on le remplit en partie de pierres et de galets arrondis qui tiennent bien la chaleur; après quoi l'on allume un grand feu. Quand ces galets sont arrivés à un

Digitized by Google



2. Fête of the Chief of Tonga-Tabu.

2. Fiesta y Juegos en Tonga-Tabu

Tom. 4. Pl. IV.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

degré suffisant de chaleur, on retire les tisons en ne laissant que les charbons et la cendre, que l'on entoure de rameaux humectés, et que l'on couvre d'un lit de feuilles vertes. Bourré à l'intérieur de galets incandescens, enveloppé de feuilles d'arbre à pain, tamponné aux endroits qui ont été ouverts avec des bouchons de feuilles, le corps du cochon est placé dans le four et entouré de feuilles de bananier. Auprès du corps sont le foie, les ignames et les patates que l'on veut faire cuire en même temps. Le tout est recouvert d'une couche de terre suffisante pour qu'aucune vapeur ne s'en exhale. Par ce procédé, un cochon de grandeur moyenne est cuit en une heure; si l'animal est trop gros, on le coupe par quartiers sans que la recette soit changée d'ailleurs.

Quand notre cochon fut prêt, les serviteurs nous l'apportèrent en grande pompe dans la case de Hata. On se mit à table, les insulaires accroupis, nous assis sur des havresacs que nous avions apportés. La chair de cet animal, ainsi cuite, nous parut un mets délicieux. Soit que cela tînt à la qualité, soit que la préparation en fût cause, ce porc nous sembla préférable à celui que nous mangeons en Europe. Il est moins gras et moins indigeste; il a une saveur plus fine et plus délicate. Peut-être l'accessoire des feuilles de bananier et d'arbre à pain entre-t-il pour quelque chose dans le goût exquis de cette chair.

Après le repas on causa d'affaires. Pendleton avait à s'entendre avec le chef Hata au sujet des pilotes qu'il lui avait promis; il voulait aussi demander quelques renseignemens commerciaux, essentiels pour lui, mais peu intéressans pour moi. Je le laissai donc avec le chef, assisté de l'interprète Singleton, et, sous la conduite d'un autre Anglais, j'allai faire une courte promenade aux environs. Je m'enfonçai sous les voûtes fraîches et sombres des bois voisins, admirant en détail chacun de ces arbres si beaux dans l'ensemble. Ici paraissait l'élégant bananier, qui fournit tant d'objets à l'usage des insulaires, un fruit excellent, de vastes serviettes pour leurs tables, des coupes pour le kava, et pour les ablutions après le banquet, une eau limpide qui coule par les nervures ouvertes; ailleurs se dressaient le papayer aux fruits colorés et odorans; le latanier, dont on fabrique des éventails pour les chefs; le vacois simple et multiple avec cent arbres dans un arbre; le frêle et utile hibiscus, dont l'écorce glutineuse se tisse en étoffes; les élégantes fougères aux dessins déliés; puis, planant au-dessus de toute cette végétation comme un supérieur et comme un maître, se balançait le svelte et hardi cocotier, tantôt droit, tantôt ployé par une courbe légère, arbre bienfaiteur de ces parages, bon à tout, propre à tout, avec vingt produits à l'usage des natifs, amande ou lait pour nourrir ou pour désaltérer, huile pour la toilette, bois pour les constructions, chaume pour les toitures, cordes pour les pirogues.

De temps à autre, au milieu de ces bois, et entourés d'une espèce de quinconce, apparaissaient des chapelles dédiées aux esprits, des oratoires en fort bon état, et plus fréquemment encore des *faï-tokas*, monumens funéraires très-honorés dans la contrée. Les faïtokas de Hifo n'avaient pas la grandeur et la pompe de ceux de Moua. Ce n'était pas des monumens en larges blocs de pierres, disposés par assises, mais de simples tertres gazonnés et surmontés d'un petit hangar, logement putatif de l'esprit du défunt (Pl. VI — 6). Les arbres qui prêtent leur ombre à ces sépultures sont d'ordinaire des casuarinas sacrés comme les tombeaux. Aux branches de ces casuarinas pendent par centaines des roussettes de grande taille. Accrochés par les griffes et pelotonnés de manière à tromper l'œil, ces animaux ressemblent à des grappes oblongues et noires, à des espèces de fruits ou de graines qui tiennent aux rameaux. Tous les voyageurs ont pu être illusionnés ainsi. Seulement une pierre jetée dans le feuillage donnait la clef de ce phénomène. A cet acte d'agression, une nuée de chauves-souris monstrueuses se détachait de l'arbre, prenait son vol en poussant des cris aigus, puis après cette courte alerte, elles revenaient une à une se grouper et se pelotonner comme auparavant. Outre ces volatiles assez repoussans, voltigeaient çà et là, dans ces bois, de jolies tourterelles au plumage vert et à la tête amaranthe, de brillans martins-pêcheurs, des perruches chatoyantes et de gracieux philédons.

La nuit s'approchait; Pendleton avait pris congé du chef de Hifo; nous regagnâmes notre embarcation. En cheminant sur la grève, Singleton fit remarquer au capitaine au milieu des coraux des excavations étendues et régulières. « C'est de là, disait l'Anglais, que les insulaires ont détaché des blocs énormes pour les constructions de Moua. Quelques-unes de ces pierres avaient douze pieds de long sur une largeur proportionnelle. On les détachait à la marée basse, puis les posant sur des rouleaux en bois, on les poussait dans la mer aussi loin que possible. A la marée haute, des pirogues venaient les charger. Quelquefois pourtant ces blocs ar-

Digitized by Google

rivaient de plus loin; on allait les prendre aux îles Hapaï ou à Vavao. »

Grâce à l'adresse de nos canotiers, nous ne fûmes pas obligés cette fois d'entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture; l'embarcation vogua promptement en pleine eau au milieu de pirogues de pêche, les unes à la voile, les autres manœuvrées à l'aide de pagaies. Plusieurs d'entre elles marchaient à peu de distance de nous, nous suivant comme si elles eussent été nos conserves. Leur équipage chantait et battait la mesure avec les rames : leur refrein était rimé, doux, lent, facile à retenir. Je l'écrivis alors sans pouvoir en obtenir depuis l'explication. Les Anglais qui parlaient le mieux le tonga me dirent que la chanson se composait de mots sans traduction possible, comme il y en a dans toutes les langues :

Iho koïa
Otou vouaï mabouna;
An-hi-ha-hé,
Otou vouaï taffé.

Une partie des rameurs chantait le premier motet : *Iho koïa;* l'autre partie répondait : *Otou vouaï mabouna;* après quoi les premiers reprenaient : *An-hi-ha-hé;* puis les seconds achevaient : *Otou vouaï taffé.* Et ainsi à tour de rôle, pendant plusieurs heures, pendant des journées.

Nous arrivâmes à bord au bruit de cette psalmodie. Tout s'y était bien passé pendant notre absence : l'ôtage Palou et Philips s'entendaient à merveille; ils avaient charmé leurs loisirs à l'aide de quelques pipes et d'une demi-bouteille de rhum. Du reste les échanges entre l'équipage et les pirogues avaient continué sans incident fâcheux; les chefs admis sur le pont s'étaient comportés avec décence. Nulle apparence de complot, nul germe de discorde ne semblaient commander des défiances plus rigoureuses. Pendleton, quoique rassuré, voulut pourtant garder lui-même le sloop dans la journée suivante. Je devais seul aller à Nioukou-Lafa, résidence actuelle du chef chrétien Toubo. Nioukou-Lafa était un lieu célèbre dans les guerres de Tonga-Tabou, et un endroit saint à un autre titre que Mafanga.

Nioukou-Lafa n'étant qu'à deux milles du mouillage de Pangaï-Modou, une demi-heure nous suffit pour ce trajet. Singleton, devenu mon guide obligé, était de la partie. A peine débarqué, il me conduisit vers deux pirogues tirées à terre et abritées sous de vastes hangars. Elles avaient des proportions gigantesques. La plus grande, de 86 pieds de long, portait une plate-forme de 41 pieds sur 18. Elle pouvait contenir 200 hommes. L'autre n'avait qu'un pied de moins. L'une et l'autre semblaient vieilles, pourries et hors d'état de servir. On les gardait là comme échantillons et comme reliques des anciens temps. Les naturels vantaient encore les prouesses de ces deux pontons, leur agilité à la course, leur force à la guerre. Des pirogues plus petites, plus agiles en apparence, plus dégagées dans leurs formes, avaient été battues par ces redoutables matrones. A l'heure actuelle on n'en fait plus ni de ce port, ni de cette taille. Les plus grandes ont 60 pieds de long.

Par des sentiers bordés de riches plantations, nous arrivâmes à la chapelle du district, petit édifice propre, bien tenu, bâti sur le modèle des églises de Taïti. Sa construction avait été dirigée en effet par deux Taïtiens, Tafeta et Hapa, et une femme nommée Taï : ces trois évangélistes purent seuls commencer une œuvre dans laquelle divers missionnaires avaient échoué. C'était en 1826. Les trois apôtres avaient quitté leur terre natale pour se rendre à Viti; ils ne devaient voir Tonga-Tabou qu'en passant. Mais là, Toubo leur fit de telles avances, il les supplia si vivement de se fixer auprès de lui, il se montra si ardent et si zélé néophyte, qu'ils renoncèrent à poursuivre leur voyage; ils se fixèrent à Nioukou-Lafa. Leur mission fut heureuse : presque tous les parens du chef, ses amis, une portion de ses sujets se convertirent; on eût pu croire que toute l'île allait suivre cet exemple. Il n'en fut rien. Le chef de Hifo, comme on l'a vu, résista aux prédications des missionnaires Thomas et Hutchinson; et Toubo perdit par son abjuration une partie de son influence sur la contrée. Depuis peu, néanmoins, la métropole venait d'envoyer du renfort à Tonga-Tabou : MM. Turner, Watkins et Woon avaient pris terre à Nioukou-Lafa, et, secondés par l'egui Toubo, ils cherchaient à faire rayonner dans le pays les lumières de la foi chrétienne. Singleton, qui m'avait raconté ces détails, me conduisit vers la demeure de ces pasteurs. Elle était vide : ils venaient de partir pour aller rendre une visite au capitaine de *l'Oceanic;* nous nous étions croisés en route. Leur inséparable Toubo les avait accompagnés.

Nioukou-Lafa n'avait plus rien pour me retenir, et le soleil montait encore. « Allons à Mafanga, me dit Singleton, c'est le lieu saint des idolâtres; c'est leur sanctuaire, toujours respecté, même quand sévit la guerre civile. » Nous partîmes, cheminant sous des voûtes de verdure, car Tonga-Tabou est un jardin perpé-

Digitized by Google

tuel presque point accidenté, avec un simple plateau dans le milieu, une terre de débris végétaux amassés lentement sur une base madréporique. Plus nous approchions de Mafanga, plus les cases, les enclos, les chapelles, les malaïs, prenaient un aspect de grandeur et d'opulence. C'était la zône sacrée de l'île, un endroit tabou au degré le plus éminent, l'enceinte réservée aux temples les plus saints, aux plus nobles faï-tokas, aux plus illustres tombes. Sur cette terre, les haines s'éteignaient, les plus implacables ennemis devaient se respecter mutuellement : verser du sang à Mafanga, c'était profaner l'île entière. Singleton m'expliquait tout cela; il me racontait, mieux que je ne le fais, tous les priviléges attachés au sol que nous foulions, puis il ajoutait : « Vous êtes Français, Monsieur! Eh bien! un commandant français a osé canonner Mafanga, et il a eu, par ma foi, bien raison. Sans cette résolution hardie, six matelots de sa corvette restaient à Tonga-Tabou, confisqués par l'astucieux Tahofa. Quelques mauvais sujets du bord avaient conseillé le coup : il s'exécuta. On enleva l'équipage d'une chaloupe; on tua un des hommes envoyés à la découverte. Oh! alors il fallut voir le commandant de *l'Astrolabe*. Il embossa sa corvette ici, Monsieur, à une encâblure du banc de coraux, au risque d'aller talonner les pointes de l'écueil. Il mitrailla de là le lieu saint, Mafanga, palissadé et garni de fossés; il tint bon cinq jours dans cette situation dangereuse, et il ne la quitta que quand on lui eut rendu ses hommes. Il fit bien d'agir ainsi, le capitaine d'Urville! Il fut bien inspiré d'attaquer Mafanga. C'était le seul moyen de mettre l'île à la raison. Tahofa voulait tenir, les autres chefs ne le voulurent pas. Le canon avait tué peu de monde, trois ou quatre hommes au plus; mais il tirait sur les faï-tokas et sur les chapelles des *hotouas* (dieux). Il fallait, à tout prix, conjurer la profanation. »

Sur notre route, quoique quatre ans se fussent écoulés, on pouvait apercevoir encore quelques vestiges de cette guerre. Çà et là des cocotiers coupés par le boulet, ou des toits de cases percés à jour, restaient comme autant de stigmates de la vengeance de *l'Astrolabe*.

J'arrivai, tout en causant ainsi avec mon guide, jusqu'à la demeure du brave Faka-Fanoua, gardien suprême et chef de l'endroit sacré. Le vieillard m'accueillit avec une cordialité parfaite; il me conduisit lui-même vers les chapelles des hotouas; il insista surtout pour que j'examinasse avec soin l'oratoire de Touï-Faka-Nouï, auquel il semblait attacher une importance considérable. Était-ce là que résidait son dieu de famille, ou le grand dieu tutélaire de Mafanga?

Toutes ces chapelles, ces oratoires, ces faï-tokas avaient le même caractère que les édifices analogues de Hifo. Seulement, en raison de la sainteté du lieu, ils étaient plus grandioses, plus somptueux. Les cases, les clos, les vergers, avaient aussi meilleure mine. Dans les habitations où je pénétrai, je ne remarquai que quelques pièces d'étoffes, des cordages, et des vases qui semblaient jouer le rôle d'*ex-voto*. L'une d'elles offrait quelques bustes humains en bois grossièrement sculpté. Je les pris, et les maniai sans que Faka-Fanoua s'y opposât, ce qui me fit penser qu'aucune idée religieuse ne s'attachait à ces statuettes.

Nous étions alors sur la place publique, sur le malaï de Mafanga (Pl. VIII — 2), admirable pelouse ombragée de fort beaux arbres, qui contient dans les jours de fêtes solennelles toute la population de Tonga-Tabou. Quand *l'Astrolabe* attaqua Mafanga, le quartier-général de Tahofa était sur ce malaï : ses meilleurs guerriers avaient pris position derrière un figuier monstrueux; mais le premier boulet du bord ayant coupé une branche énorme de l'arbre, ils se replièrent en poussant de longs cris.

Mafanga était vu; je pris congé de Faka-Fanoua, après avoir payé son obligeance au moyen de quelques bagatelles, puis je suivis de nouveau Singleton qui voulait me faire voir encore le village de Nougou-Nougou, résidence de la touï-tonga-fafine. La même végétation, les mêmes arcs de verdure, nous accompagnèrent dans ce chemin. Au plus épais du fourré, Singleton s'arrêta. « C'est ici, dit-il, que fut tué le Français, un caporal de *l'Astrolabe*, massacré par les insulaires. Voyez, Monsieur, quelle imprudence! Dix-neuf hommes s'engager dans des bois pareils, où ils pouvaient trouver des embuscades de 500 hommes! C'était risquer beaucoup. Si les naturels avaient été tant soit peu adroits, ils auraient fait perdre bien du monde à leurs adversaires. »

Le village de Nougou-Nougou où nous arrivâmes gardait aussi quelque empreinte du passage de *l'Astrolabe*. Par représailles, les Français l'avaient incendié. Depuis leur passage pourtant, le hameau avait eu sa renaissance; il était rebâti complètement; il avait un air de prospérité et de bien-être. Sans doute le séjour de la vieille touï-tonga-fafine contribuait à ce résultat. De temps à autre, le rusé Tahofa venait voir cette femme, seule héritière des pouvoirs religieux échus aux

Digitized by Google

Touï-Tongas. Il avait même eu l'adresse de lui faire adopter son propre fils, un enfant de sept ou huit ans, afin que l'autorité des Touï-Tongas lui échût par substitution.

L'enfant se trouvait chez la vieille touï-tonga-fafine, quand Singleton m'introduisit dans la case. C'était un joli petit marmot, vêtu d'un morceau d'étoffe qui lui laissait nus les bras et la poitrine, avec un collier de verre bleu pour tout luxe et tout ornement, portant la tête rasée à la mode de Tonga, et garnie sur les côtés de touffes de cheveux frisés tout brillans d'huile de coco (Pl. VI — 5). J'étais là depuis quelques minutes à peine, quand Tahofa survint. Mon ami n'avait plus la mine aussi bienveillante que le jour où j'échangeai mon nom avec lui. Entré dans la case avec plusieurs de ses mata-boulais, il prit à peine garde à moi, marcha directement vers son fils, se prosterna la face contre terre, saisit le pied de l'enfant, se l'appliqua sur l'occiput, et resta dans cette position pendant plusieurs minutes. C'était la cérémonie du *moë-moë*, ou baise-pieds, hommage auquel le touï-tonga a seul des droits. Quand l'egui eut fini, ses mata-boulais imitèrent son exemple, et l'enfant qui jouait dans la case était à chaque instant dérangé par de nouveaux partisans du moë-moë.

La politique de Tahofa le voulait ainsi, et pour qu'elle fût bien consacrée aux yeux de tous, il s'y soumettait le premier. Lui, le Napoléon de l'île, le guerrier le plus puissant, le plus respecté, il se résignait à un cérémonial ridicule et humiliant, parce qu'il savait que de pareilles pratiques sont puissantes sur les masses, et qu'elles deviennent la plus solennelle des investitures. Aussi nul n'était-il exempt du rigoureux devoir, si ce n'est la touï-tonga-fafine, la mère adoptive de l'enfant, sa supérieure en titre. La mère réelle, fille de Palou et femme de Tahofa, était tenue au salut vis-à-vis de son marmot. Venue un peu plus tard que son mari, elle s'exécuta sur-le-champ et de bonne grâce. C'était du reste une jolie créature, ayant les cheveux massés et lustrés d'huile de coco, nue jusqu'à la ceinture et portant un pagne assez ample roulé autour du reste du corps (Pl. VI — 4).

L'intention de Tahofa était donc évidente. Il voulait faire passer Tonga-Tabou d'une espèce de fédéralisme républicain à une autocratie religieuse; il voulait rétablir un touï-tonga dont le pouvoir pût dominer les petites prétentions des chefs et rendre l'unité à un gouvernement qui l'avait perdue. A ses yeux, son enfant, la touï-tonga-fafine, ses mata-boulais, sa femme, ses guerriers étaient des instrumens à l'aide desquels il marchait à son but avec lenteur, mais avec sûreté. Il avait tout calculé, tout prévu. Pour désarmer Palou, le plus influent des chefs rivaux, il avait épousé sa fille : dès-lors leurs intérêts étaient devenus communs. Le stupide Lavaka, le timide Toubo n'avaient ni l'intelligence ni la force de lui faire obstacle. Hata seul, le chef de Hifo, Hata, bon guerrier et politique habile, pouvait résister à ce système d'empiétemens. Mais Hata régnait à l'autre extrémité de l'île, tranquille, jaloux de son indépendance seule, ne portant pas ses regards au-delà de son canton de Hifo, vieux d'ailleurs et ne demandant que le maintien provisoire des choses établies. Tahofa sentait tout cela et ne brusquait rien. Quant aux autres chefs, leur influence était nulle.

Ainsi, dans quelques années sans doute, le jeune Tahofa verra revivre pour lui, grâce à l'adresse persévérante de son père, cette dignité de touï-tonga à laquelle tant de priviléges étaient affectés. Aucun empêchement local ne semble devoir contrarier ce résultat, si ce n'est pourtant la propagation graduelle du christianisme. Que Tonga se convertisse à l'instar de Taïti, et la charge de grand-prêtre, et la cérémonie du moë-moë, et les chapelles des hotouas, et l'organisation politique de la contrée, tout disparaît, tout se modifie, tout change de tendance, d'aspect et de forme. Cette illustration de famille, rêvée par Tahofa, lentement préparée par lui, ferait place à ce régime demi-sauvage, demi-chrétien qui prévaut dans les archipels de la Polynésie orientale. Redoutant cette réaction, Tahofa cherche à la prévenir; il s'est posé comme l'un des antagonistes les plus actifs de la croyance nouvelle, il repousse les ouvertures des missionnaires, il les persécutera dès qu'il pourra l'oser. Du reste, si les apôtres de Tonga comprennent leur rôle vis-à-vis de ce chef, ils s'adresseront à son instinct ambitieux, plutôt qu'à tout autre mobile; on gagnera peut-être Tahofa; on le convertira difficilement. C'est un homme qui se rendra à un calcul et non à une conviction.

Ma journée était finie. Comme la marée baissait, je passai, avec de l'eau jusqu'à mi-jambe, sur la petite île d'Oneata, sur Manima, enfin sur Pangaï-Modou, où le canot du sloop vint me prendre. Je dînai à bord avec Singleton, mon guide et mon commensal.

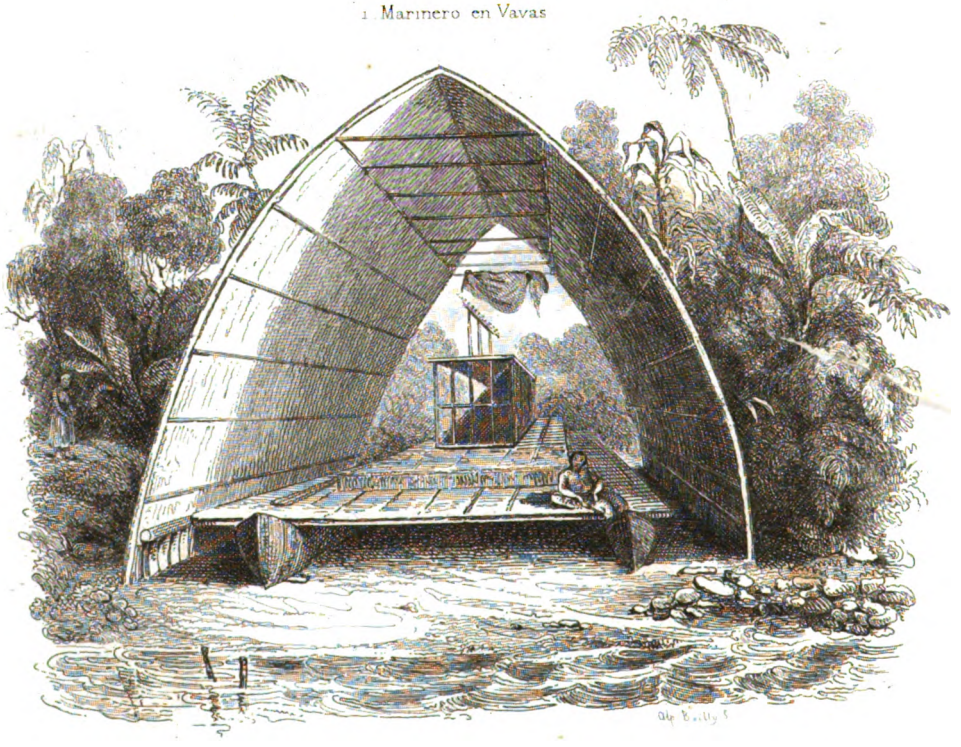
Pendleton avait eu de grandes occupations pendant mon absence. La visite des missionnaires, un régal extraordinaire servi à l'intention de son ofa ou ami Palou, avaient rempli

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Marinero en Vavas



2. Cobértizo para Piraguas

Digitized by Google

sa journée. L'egui était dans un enchantement tel qu'il voulait le lendemain rendre fête pour fête, galanterie pour galanterie. Je fus prié à mon tour. Nous devions avoir toutes sortes de joies et de divertissemens. Le lieutenant Raimbow était des nôtres ; mais Philips restait consigné à bord. Pendleton redoutait toujours une surprise. Palou, devenu notre amphitryon, devait être remplacé à bord par Tahofa, ôtage à son tour. La chose avait été réglée ainsi.

A huit heures du matin, nous voguions vers Moua dans la baleinière. Ayant contourné Pangaï-Modou par le nord, nous donnâmes dans le vaste lagon qui échancre le territoire septentrional de Tonga-Tabou. Il offre une douce et calme navigation dans un bassin jonché d'îles vertes et bordé d'une couronne de cocotiers. On accosta auprès d'une maison long-temps occupée par le missionnaire Lowry, près d'un vaste figuier servant de hangar aux pirogues et à la baleinière anglaise de Palou (Pl. V—2).

Palou nous reçut à la porte de sa case avec gravité, avec dignité. Flanqué de ses mata-boulais, il ordonna que l'inévitable kava fût servi ; puis, en attendant le grand repas, chacun se trouva libre. « Allons voir les faï-tokas, me dit Pendleton. Moua possède les plus beaux de l'île. » L'Anglais Singleton nous y guida. Le premier que nous aperçûmes était la tombe du célèbre Finau, illustré par les récits de Cook. Monument rectangulaire, avec des pierres posées de champ et entourées de gazon, ce faï-toka laissait apercevoir vers le centre les ruines d'une chapelle. Le faï-toka suivant est un mausolée de famille contenant les restes de Tougou-Aho, de son frère Toubo-Malohi, et de son fils Toubo-Toa ; puis un peu plus loin se dressait le tombeau de Tafoa grand-père de Mou-Mouï, et de sa sœur Foutchi-Pala. Ainsi les notabilités de l'île étaient placées là côte à côte, et ces édifices votifs gardaient sous leurs dalles l'histoire du pays. Malgré le plus soigneux entretien, la végétation empiète chaque jour sur ces constructions ; les buissons les tapissent et les rongent. Quelques figurines en bois se trouvaient dans quelques-unes de ces tombes ; mais, comme je l'avais remarqué déjà, elles n'avaient aucun caractère saint et respecté.

Plus loin parurent les faï-tokas des Fata-Faïs, les anciens chefs religieux de l'île. Jadis entretenus avec soin, plantés d'arbres magnifiques, couverts du gazon le plus beau, ces endroits ont été négligés depuis que le touï-tonga a quitté Tonga-Tabou. Toutes les cases qui environnaient les sépultures tombent en ruines, tous ces clos si bien soignés sont envahis par une végétation parasite. Quelques monumens sont tout-à-fait recouverts de broussailles, d'autres sont enterrés à demi ; aucun ne peut être envisagé dans son ensemble architectural. L'un des mieux conservés offre encore une construction rectangulaire montant par assises jusqu'à une petite niche où réside l'ame du touï-tonga (Pl. VI—3). Les pierres qui composent cet autel tumulaire ont jusqu'à vingt pieds de long sur six ou huit de large. L'intérieur est rempli de terre et de galets. Les plus élevés parmi ces monumens ont cinq rangs de gradins, de manière à atteindre vingt pieds de hauteur. Je mesurai un faï-toka qui formait un rectangle de cent quatre-vingts pieds sur cent vingt. La pierre échancrée du sommet servait, dit-on, de siége à la touï-tonga-fafine quand elle présidait aux funérailles du touï-tonga. Quelques-uns de ces tombeaux, plus petits que les autres, affectaient une forme ovale ou elliptique.

Ces grands travaux d'architecture qui supposent des procédés assez avancés de statique, de mécanique et d'architecture, sont la preuve incontestable d'une civilisation fort ancienne. Depuis l'érection de ces tombes, il y a même eu décadence pour ces peuples. Soit que le goût des arts s'y soit perdu, ou bien que l'enthousiasme religieux se soit éteint par l'émigration des chefs du culte, on ne construit plus aujourd'hui de ces faï-tokas. Le dernier des Finau a, dit-on, transporté à Vavao les sépultures royales, et par ses ordres deux monumens ont été construits, l'un pour le dernier touï-tonga mort, l'autre pour son père. Mais à Tonga-Tabou le temps de ces inaugurations est passé. Aux chefs les plus illustres on élève à peine quelques petits *tumulus*, ou de grands rectangles gazonnés et entourés de blocs de corail.

Quand notre reconnaissance fut achevée, nous regagnâmes la maison de Palou. Le festin était prêt ; on s'accroupit autour de la table. C'était, comme toujours, le cochon rôti qui faisait la base de l'ordinaire ; nous en mangeâmes avec tout l'appétit de promeneurs à jeun, nous servant d'ignames et de bananes rôties comme de pain. Palou cependant nous avait réservé une surprise ; le plus habile cuisinier de l'île, mandé par lui, avait composé un menu digne de la table du touï-tonga. Toutes les sauces, tous les condimens indigènes défilèrent devant nous. Ce fut d'abord des *waï-oufi*, ignames bouillies et écrasées dans une émulsion de noix de coco ; le *waï-tchi*, sorte de gelée faite avec le *ma* et le jus de la racine du *tchi* ; le *bobof*, autre préparation des

Digitized by Google

mêmes substances; puis le *lou-loloï*, le *lou-effeniou*, feuilles de taro chauffées et bouillies avec le jus de la noix de coco; le *tao-goutou*, espèce de gâteau fait avec la racine de mahoa et la noix de coco, le *ve-halo*, préparation de jeunes noix de coco cuites dans leur lait; enfin le *aoutaï*, le dedans des jeunes noix de coco, le jus de la racine de tchi, mêlés avec du lait de coco, etc., etc.

Tous ces mets étaient arrangés sur des feuilles de bananier. Chacun recevait sa portion devant lui, et la mangeait sans en offrir. Des serviteurs présentaient aux convives des courges pleines d'eau ou d'eau de coco. Pour nous honorer mieux, le digne Palou sortit ce jour-là une bouteille de vieux rhum, cadeau de quelque Européen; mais, réservé dans ses largesses, il n'en offrit qu'à Pendleton et à moi.

Après le festin, Palou nous laissa libres, et, sur l'avis de Pendleton, nous allâmes rendre visite à la Tamaha. C'était une sœur du touï-tonga expulsé, et, malgré cet ostracisme, considérée encore comme l'une des premières autorités de l'île. Elle représentait seule la noble et puissante famille Fata-Faï. Son nom particulier était Faka-Kana. Elle habitait une case charmante sur les bords de la mer dans le petit village de Palea-Mahou. Elle nous y reçut environnée de ses femmes et de ses parens, avenante encore, avec un visage vraiment distingué, douce, bonne, communicative (Pl. IX — 2).

La tamaha avait alors plus de soixante ans. Elle avait vu et connu tous les navigateurs qui avaient pratiqué ces parages. Elle se souvenait de Cook, de Wallis, de Lapérouse, de Bligh et de d'Entrecasteaux. Trois années auparavant, elle avait eu la visite du capitaine d'Urville qui dut à ses révélations précieuses de savoir que Lapérouse, avant d'aller se perdre sur les récifs de Vanikoro, et quelques jours après son départ de Botany-Bay, avait jeté une ancre à Namouka. La douairière nous confirma cette particularité; elle y ajouta l'histoire de la lutte des Français contre les insulaires, disant, avec la version indigène, que le Français tué l'avait été pour avoir manqué de bonne foi dans un échange.

A côté de la tamaha se trouvaient deux de ses frères cadets et un homme plus jeune nommé Latou, fils de sa sœur aînée. Latou, à ce dernier titre, avait le pas sur ses oncles plus âgés que lui : ces derniers étaient astreints vis-à-vis de lui à l'hommage du moë-moë.

En revenant de la case de la tamaha, et près de la fontaine du touï-tonga, nous aperçûmes un arbre monstrueux nommé dans le pays *mea* et appartenant au genre ficus. Il s'élève au bord même de la mer et projette une portion de ses branches sur elle, de manière à l'ombrager jusqu'à une certaine distance de la grève. Ce gigantesque mea est presque une forêt. Médiocrement élevé, son tronc énorme paraît être composé de plusieurs tiges distinctes, qui se sont graduellement anastomosées. Unique ou multiple, ce tronc n'a pas moins de 100 pieds de circonférence, d'après les mesures du capitaine d'Urville. L'arbre peut avoir 120 pieds de hauteur, et l'une des branches qui pendent sur la mer a 18 pieds de tour. Cette dernière circonstance pourrait servir de preuve à l'hypothèse d'un tronc unique (Pl. IX — 3).

C'était un arbre consacré spécialement au touï-tonga, gigantesque comme le pouvoir de ce chef religieux. Après son couronnement, ce dignitaire venait s'asseoir sous son ombre. Entouré de ses officiers, il y accomplissait le cérémonial prescrit, pendant que la touï-tonga-fafine se purifiait dans une fontaine du voisinage, assistée par quelques-unes de ses femmes. Nul individu ne pouvait se baigner dans cette source sous peine de mort. Aujourd'hui la fontaine est souillée : la présence du touï-tonga ne la défend plus.

Revenus dans le village de Moua, nous en parcourûmes les cases, où des groupes de femmes travaillaient à la confection des étoffes. Les unes enlevaient adroitement l'écorce des jeunes baguettes du *broussonetia*, et la nettoyaient avec des coquilles de moule; d'autres la ployaient dans un sens opposé à sa courbure naturelle, et la faisaient macérer dans l'eau. Ailleurs, on l'étendait sur un tronc d'arbre qui servait d'établi, et on la battait avec un petit maillet prismatique à quatre faces, tantôt uni, tantôt garni de rainures. De temps à autre, la matière était repliée sur l'établi pour être battue et étendue de nouveau; puis, quand elle se trouvait amenée au degré de finesse et de fermeté convenable, on la faisait sécher. La longueur des pièces nous parut être de cinq à six pieds sur une largeur de moitié moindre; mais on en trouve de beaucoup plus grandes. Dans l'état naturel, l'étoffe est blanche; il faut d'autres procédés pour la vernir et pour la teindre. Cela se pratique en la plaçant sur une large planche garnie d'une couche de substances fibreuses très-serrées. L'ouvrière trempe un chiffon dans un bain de teinture de l'écorce du koka, et le passe sur l'étoffe qui prend une couleur brune et lustrée. L'opération se continue jusqu'à ce que toute la pièce soit teinte. D'ordinaire, on laisse une li-

Digitized by Google

sière sur chacun des bords et une plus large encore aux deux extrémités qui ne sont point teintes. Pour obtenir la couleur noire, les naturels mélangent la suie qu'ils obtiennent de la noix huileuse du *touï-touï* ou *aleurites triloba* avec le suc du koka. Les étoffes ainsi fabriquées sont bien supérieures à celles des Taïtiens pour leur solidité et leur bon teint. Aussi, dans les voyages de Cook, les Anglais les employèrent-ils comme objet d'échange avec les autres Polynésiens.

Ainsi, j'allais d'une case à l'autre, cherchant à saisir sur le fait les mœurs de ce peuple, ses habitudes, sa vie domestique, ses occupations industrielles. A chaque pas, une particularité me frappait; ici, une mère rasant la tête de son enfant avec une dent de requin aussi bien que pourrait le faire un barbier oriental avec son instrument; là, un petit kava de famille; plus loin, une chasse aux rats; ailleurs, une fabrication de filets pour la pêche; partout, des choses curieuses et dignes de remarque. En général, les femmes me parurent plus réservées et plus chastes que dans les archipels visités jusqu'alors. Elles ne résistaient pas sans doute à l'offre d'un cadeau européen; mais elles n'allaient pas au devant. Une crainte salutaire les retenait d'ailleurs; elles savaient par de fréquentes expériences quel poison les matelots d'Europe avaient importé dans la Polynésie. Elles se défiaient et reculaient devant ces terribles chances.

Comme tous les voyageurs, je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que presque tous ces insulaires avaient le petit doigt mutilé. Il était rare qu'ils eussent conservé toutes ses articulations. Celui-ci avait perdu une phalange, celui-là deux. Cette opération si bizarre est fort commune dans le pays : on la nomme *toutou-nima*. Elle se pratique à l'occasion de la maladie d'un proche parent : ce sacrifice doit désarmer le courroux du dieu et amener la guérison. Je fus témoin de l'un de ces dévouemens. Il se passa dans une case où gisait un moribond. Les enfans, éplorés autour de lui, semblaient chercher à calmer ses douleurs aiguës, et une petite fille, âgée de sept ans, provoquait du geste un jeune homme armé d'une hache; elle voulait être amputée à l'instant même pour sauver son père. L'opérateur obéit, disposa sur un billot le doigt de la patiente et coupa d'un coup la première phalange qui bondit au loin. L'enfant ne poussa pas un cri : seulement, pour arrêter l'hémorragie, elle exposa à l'instant même son doigt à la vapeur d'une certaine herbe enflammée. D'ordinaire, ces plaies ainsi soignées guérissent au bout de deux jours.

De pareils sacrifices peuvent avoir lieu à chaque maladie grave d'un proche parent. Après les deux premières phalanges de chaque petit doigt, on peut offrir les phalanges des doigts suivans. C'est, du reste, la chose la plus commune et la plus simple parmi les insulaires; ils donnent une à une leurs articulations sans une plainte, sans un regret. Avant de connaître l'acier, ils se servaient, pour ces amputations, d'une pierre ou d'une coquille de trident aiguisée.

Plus loin, sur le malaï de Moua, je vis deux eguis qui jouaient avec acharnement au *leagui*. Le leagui est la distraction favorite des chefs. Le grave Palou lui-même était fanatique de ce jeu. Retenu à bord comme ôtage, il s'escrimait du matin au soir avec son mata-boulai, obligé de faire éternellement sa partie. Voici en quoi consiste le leagui : les deux joueurs se placent en face l'un de l'autre, ayant chacun dans la main gauche cinq petits morceaux de bois. Celui qui débute fait de la main libre l'un de ces trois gestes, savoir, lever la main ouverte, ou bien fermée, ou encore fermée avec l'index seul debout. L'autre doit à l'instant même répéter le même geste. S'il se trompe, il perd un point; s'il réussit, c'est à lui de jouer. A chaque point perdu, il se dessaisit d'un petit bâton. Les cinq composent la partie. Parfois le leagui se fait à quatre; on joue avec son vis-à-vis. On peut voir que ce jeu a une grande analogie avec la *mourre* des Provençaux et des Napolitains.

Ce n'est pas, du reste, le seul point de ressemblance que les coutumes de Tonga aient avec celles de nos méridionaux. Le *fana-kalaï* est une sorte de chasse à l'aide d'appeaux attachés par la patte. Le chasseur tonga se poste avec son arme dans une ramée, au travers de laquelle il peut distinguer le gibier qui survient. Au-dessus de ce feuillage arrangé à dessein est un oiseau mâle de l'espèce nommée *kalaï*, sorte de poule d'eau. Un lien le retient par la patte. L'oiseau s'agite bruyamment, bat des ailes, tandis que, placée dans une cage au milieu du fourré, la femelle répond à l'appel du mâle. A ce bruit, à ce chant connu, d'autres kalaïs accourent, et le chasseur caché les tue à coups de flèche ou à coups de fusil.

Pendant que je poursuivais dans le village ce curieux examen de mœurs et de coutumes étranges, Palou nous préparait une fête dans toutes les règles. Une troupe nombreuse était groupée sur le malaï quand je vins prendre la place d'honneur qu'on m'avait réservée.

Le premier divertissement eut un caractère belliqueux. Une trentaine de guerriers armés

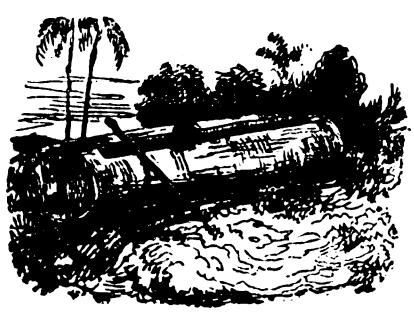
Digitized by Google

de massues arrivèrent dans l'enceinte, y évoluèrent avec ordre et avec agilité; puis se retirèrent et se disposèrent de chaque côté de la scène. Alors, de l'un des deux camps sortit un champion qui défia l'ennemi; un tenant se présenta, et le couple en vint aux mains. D'un couple à l'autre, toute la troupe s'engagea ainsi. Chaque fois le vainqueur venait se prosterner devant Palou, puis se relevait et s'éloignait. Des vieillards, espèces de juges du camp, proclamaient le triomphe des athlètes, et l'assemblée accueillait leurs noms avec des transports enthousiastes.

Les intermèdes de ce tournoi étaient remplis par des scènes de pugilat et de lutte, engagemens fort courts qui ne servaient qu'à distraire l'assistance. Une chose charmait surtout dans ces divers combats, c'était la bonne humeur des antagonistes. Ils riaient toujours. Parfois pourtant ils recevaient de rudes horions, et se retiraient saignans de la lice. N'importe, ils riaient encore. De leur côté, les vainqueurs n'affectaient pas un air fanfaron; ils jouissaient modestement de leur gloire, et ne semblaient pas s'en prévaloir outre mesure.

Un spectacle moins édifiant toutefois, ce fut celui qu'offrirent deux viragos qui se prirent à lutter à grands coups de poings avec les mains garnies d'une sorte de ceste (Pl. III — 4). La lutte ne dura qu'un instant. L'une des combattantes se déclara vaincue, et l'autre fut saluée par les acclamations de la foule.

De la lutte on passa à la danse. Palou donna l'ordre que l'on exécutât un *heiva*. L'arène devint une salle de bal. Vingt musiciens se présentèrent avec leurs morceaux de bambou pour tout instrument. Pour marquer la mesure, chaque musicien frappait la terre avec ce bambou, qui rendait un son d'autant plus grave que le morceau était plus long. Comme contraste, trois autres musiciens frappaient avec vivacité leurs *nafas*, qui rendaient un son vif et bruyant. Ces nafas sont des espèces de tambours d'un seul bloc de bois, de deux à quatre pieds de longueur, sur une épaisseur proportionnée, à demi évidés par une fente centrale qui occupe les deux tiers de leur longueur. Les naturels frappent ces instrumens avec deux baguettes d'un bois dur, cylindriques, et longues de deux pieds. Des vingt musiciens, la moitié seulement avait des bambous et des nafas; le reste se composait de chanteurs.

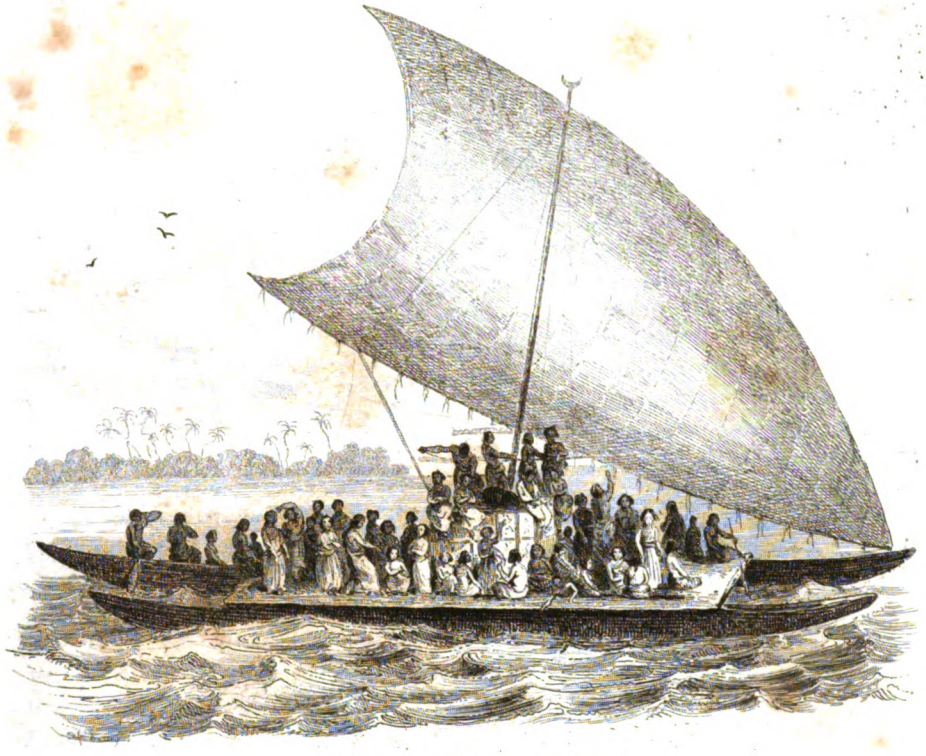


La danse commença. Quatre groupes de douze hommes entrèrent en scène. Chaque homme avait à la main une petite pagaie en bois mince et léger, exécutant avec cette pagaie d'élégantes et curieuses figures, tantôt en la pointant à droite et à gauche, et inclinant le corps du même côté, puis la passant rapidement de l'autre; tantôt en la faisant voler de main en main avec une rapidité prodigieuse. Grave et calme d'abord, la danse s'anima par degrés : les danseurs eux-mêmes se mirent ensuite à chanter, et le chœur des musiciens répétait leur récitatif; enfin, dans un *tutti* final, acteurs, musiciens et public confondirent leurs voix. C'était étourdissant.

Les quatre troupes de danseurs exécutèrent encore quelques figures, tantôt unies, tantôt séparées. Elles se mêlèrent, se confondirent, changèrent de place, se divisèrent de nouveau, combinèrent quelques passes, s'approchèrent, s'écartèrent, et terminèrent enfin par une sorte de ronde.

Dans la seconde danse, l'orchestre se composait de deux tambours et d'une vingtaine de musiciens. Les acteurs, cette fois, étaient disposés sur deux rangs : l'un, composé de treize individus; l'autre, seulement de cinq. Le fils aîné de Palou, un beau jeune homme nommé Kanon-Gata, occupait comme place d'honneur le milieu de la première ligne. Cette nouvelle troupe dansa, et récita des chants pendant l'espace d'un quart-d'heure. Le mouvement variait d'un instant à l'autre. C'était une mesure tantôt lente et grave, tantôt rapide et bruyante. Les figurans la saisissaient, la suivaient avec une précision telle qu'on eût dit tous ces corps régis par la même volonté. Après ce groupe de danseurs une troisième bande parut, qui se rangea sur trois lignes. L'un des acteurs récita un prologue auquel ses compagnons répondaient, comme dans les intermèdes du théâtre grec. Ensuite la troupe entière alterna avec l'orchestre, chantant des strophes cadencées. A certains passages, ils agitaient leurs pagaies de mille manières, gracieuses et rapides. L'assemblée cependant répondait par les cris : *Malie! malie! fat-fogui!* (bien! bien! encore!) Après quelques passes et quelques évolutions nouvelles, ces acteurs allèrent

Digitized by Google



3. Grande Pirogue de guerre.
3. Gran Piragua de guerra.



4. Une Maison.

Tome 4. — Pl. 5.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

à leur tour se ranger sur les côtés du théâtre.

Les diverses danses exécutées jusqu'alors étaient connues sous le nom générique de *meï-taou pagui*, parce qu'elles s'exécutent avec des pagaies nommées *pagui*. Mariner dit ces divertissemens originaires des îles Niouha. Mais la chorégraphie de Tonga-Tabou n'était ni moins célèbre ni moins variée. Nous allions voir les *bou-meï*, ou danses de nuit, qui sont de pure tradition indigène. Il était huit heures du soir, et bientôt tous les angles du malaï furent garnis de torches illuminées.

L'orchestre commença, mariant comme toujours les sons doux et lents du bambou aux notes perçantes du nafa, contraste d'où résultait une harmonie imprévue et sauvage. A son appel, vingt jeunes filles s'élancèrent, jolies, demi-nues, les cheveux garnis de roses de la Chine et d'autres fleurs écarlates, la tête et le corps ornés de guirlandes de feuilles. Rangés autour des musiciens, ces comparses chantèrent des airs mélancoliques et tendres, les accompagnant de gestes gracieux, élevant tantôt leurs mains au-dessus de leurs têtes, tantôt les ramenant sur leurs poitrines nues. Par intervalles, elles bondissaient en avant sur un pied, puis se repliaient doucement, imitant l'ondulation de la vague. Ensuite elles se retournèrent du côté des spectateurs, marchèrent vers nous à pas comptés, et s'arrêtèrent à quelque distance. Deux d'entre elles se détachèrent, et firent, en sens opposé, le tour de la scène jusqu'à se rejoindre. Les autres les imitèrent: puis tout le monde se groupa en cercle autour des musiciens. Alors les figures devinrent plus animées. C'était comme une courante après un menuet : les coryphées pirouettaient sur elles-mêmes, frappant des mains, faisant claquer leurs doigts, et chantant encore. Le chant s'amortissait toutefois, à mesure que les mouvemens devenaient plus rapides et plus vifs. Les gestes, de décens qu'ils avaient été jusque-là, prenaient un caractère plus licencieux. C'était le *bou-meï*, danse de nuit exactement semblable à celle que Cook a vue et décrite (Pl. IV—1).

Après ces bayadères parurent une quinzaine d'hommes, les uns jeunes, les autres déjà mûrs, mais non moins légers, non moins vigoureux que les premiers. Cette nouvelle troupe répéta à peu près les mêmes passes que celles des jeunes filles, se groupant en deux sections autour de l'orchestre, de manière à ce que l'une regardât à droite, l'autre à gauche. Chants, gestes, ondulations, tout fut reproduit avec un caractère plus énergique et plus marqué. L'accélération du mouvement final fut telle, qu'elle nous tenait, nous spectateurs, saisis et presque hors d'haleine.

Nous n'étions pas au bout de nos jouissances. Palou se piquait d'honneur; il voulait épuiser le catalogue des fêtes indigènes. Après le bal la comédie. Douze hommes se montrèrent sur la scène; l'un acteur principal, les autres choristes; le premier entonnant, les autres répondant. Ensuite ce fut le tour d'une scène assez inintelligible. Neuf femmes étant venues s'asseoir en face de nous, un homme se leva, et de ses deux poings alla frapper la première de ces femmes, puis la seconde et la troisième : à la quatrième le coup fut porté sur la poitrine; ce que voyant, un des spectateurs s'élança armé de son casse-tête, et en asséna une décharge si violente sur le crâne du correcteur, qu'il l'étendit par terre. On l'emporta sans s'émouvoir autrement, puis un autre insulaire acheva la correction des cinq autres femmes, en les battant sur le dos. Après ces bourrasques, elles se mirent à danser, mais assez mal, à ce qu'il paraîtrait, car on leur fit l'affront de les faire recommencer.

Cette scène bizarre et brutale fut interrompue par l'arrivée d'un bouffon, dont les lazzi mirent l'assistance en bonne humeur. Au mot de *iouroupi* qu'il avait souvent à la bouche, et à des gestes dirigés vers nous, il était facile de comprendre que nous défrayions la verve de ce maraud, et que nous fournissions notre contingent aux rires de la multitude.

Ce serait trop long de raconter tous les jeux, de dire toutes les danses; les acteurs et les actrices formant des cercles distincts et concentriques, se nouant, se dénouant, enroulés comme de longues couleuvres, et se décomposant toujours avec ordre et avec harmonie. J'arrive à la dernière danse; une danse plus aristocratique, à laquelle Palou ne dédaigna point de se mêler avec ses mata-boulais et les eguis présens. L'agencement des figures était à peu près le même, mais le personnel des figurans avait totalement changé. Ceux-ci n'étaient ni moins alertes, ni moins habiles que les premiers. Ils déployaient, au contraire, une vivacité telle, une souplesse si grande en agitant leurs têtes d'une épaule à l'autre, qu'on eût pu croire leurs membres disloqués comme ceux de nos bateleurs. Un acteur s'avança après eux, chantant un récitatif, mais avec des gestes plus raffinés et des poses plus expressives encore : un étranger même eût pu reconnaître et saluer en cet homme le virtuose de toute l'île. Les nobles comparses avaient

Digitized by Google

aussi un talent bien plus relevé que les figurans vulgaires. C'était alors la dernière expression de l'art tonga, la danse et le chant modèles. Le gros et massif Palou s'acquittait comme un autre de ce joyeux exercice : ruisselant de sueur, l'œil animé, la poitrine haletante, il semblait jeter un défi aux plus jeunes et aux plus agiles. Aussi l'assemblée salua-t-elle le digne egui d'applaudissemens unanimes.

Il était onze heures du soir : Pendleton m'avait laissé; une fête ne lui faisait pas oublier son *Oceanic*. Je soupai donc avec mon hôte Palou et m'arrangeai de mon mieux pour passer la nuit sur une natte. Seulement au lieu du coussinet en bois qui sert d'oreiller aux insulaires, je pris mon havresac, et y posai ma tête. Malgré la fatigue et quelques moustiques assez incommodes, ma nuit fut tranquille; je dormis comme dans mon cadre du bord. Les gardes-du-corps de Palou ronflaient à mes côtés. L'egui reposait dans son harem, dont nous séparait une cloison de nattes.

Le lendemain, au point du jour, il me fallut subir un kava, à la suite duquel Palou fit armer la pirogue pour me reconduire à bord. Les ordres furent exécutés lentement et avec mollesse; on eût dit que les canotiers cherchaient des prétextes à un retard. En vain insistai-je auprès de Singleton, auprès de Palou; on ne finissait rien; on cherchait des faux-fuyans, on ne partait pas. Je n'étais nullement inquiet encore, car Pendleton ne devait mettre à la voile que le lendemain; mais je m'impatientais, je me fâchais. Peu à peu pourtant mon attention fut saisie par une grande affluence de naturels. Le bal de la veille justifiait bien la présence d'une foule d'hommes et de femmes; mais ce que je voyais ne se composait que de guerriers qui semblaient marcher par groupes avec une espèce de discipline. Presque tous avaient leurs casse-têtes. Bientôt le bassin de Moua fut couvert de pirogues qui gagnaient le large.

Alors je commençai à redouter quelque perfidie. La conduite antérieure des naturels, leurs dispositions si variables, la surprise de navires mouillés dans leurs parages, la guerre récente de *l'Astrolabe*, tout me revint à la pensée. Je compris qu'il fallait agir avec quelque décision. Prenant Singleton presque au collet : « Vous n'êtes pas un traître? lui dis-je. — Moi, monsieur! oh! non! non, Dieu m'en garde! — Alors, ajoutai-je, que pensez-vous de ces retards, de ce mouvement de guerriers? — Cela m'étonne sans que j'en sache la cause, il y a peut-être quelque trahison là-dessous. — Eh bien! allons vers Palou, vous lui traduirez mes paroles. » Le chef cheminait vers la grève : je l'interpellai avec tant de vigueur, qu'il céda; la pirogue fut armée; nous prîmes le large. Il était temps; un coup de canon de rappel venait d'être tiré à bord de *l'Oceanic*, et un canot armé débordait pour venir me joindre. Philips le montait lui-même.

On allait lever l'ancre. Dans la matinée la détermination avait été prise. L'ôtage Tahofa s'était sauvé à la nage; il avait quitté *l'Oceanic* avant le jour; il était allé sans doute combiner un enlèvement. De toutes les anses de l'île sortaient de grandes pirogues armées en guerre : elles semblaient agir dans une pensée commune. Palou, d'après les ordres du chef de Bea, aurait dû me retenir prisonnier : il s'en fit un cas de conscience, me rendit à Philips, et s'éloigna sans entrer dans d'autres explications. Singleton seul me dit adieu en ajoutant : « Dieu soit loué! »

Nous regagnâmes le bord sans mot dire : on hissa le canot, on leva l'ancre. Le sloop était si leste, l'équipage si alerte, que nous n'eûmes pas même besoin d'user de violence. Le chenal était franchi avant que les pirogues coalisées eussent fait leur jonction. Tahofa put suivre de l'œil notre svelte *Oceanic* ouvrant ses voiles à la brise du S. E., et enlevé comme par magie à des trahisons impuissantes.

CHAPITRE V.

ARCHIPEL DE TONGA. — GÉOGRAPHIE.

Il faudrait presque arriver à la centaine, si l'on voulait compter toutes les îles et tous les îlots de l'archipel de Tonga, dans son étendue de deux cents milles du nord au sud sur une largeur moyenne de cinquante à soixante milles, c'est-à-dire du 18° au 20° de lat. S. et du 176° au 178° de long. O.

L'archipel doit toutefois se diviser en trois groupes distincts : au sud les îles Tonga proprement dites; au centre les îles Hapaï; au nord les îles Hafoulou-Hou; plus, quelques îles éparses.

La plus méridionale de ces terres est Eoa, découverte en 1643 par Tasman, qui la nomma Middelbourg. C'est une terre de hauteur médiocre, assez peuplée, ayant onze milles du N. N. O. au S. S. E. sur six ou sept de large. Forster, qui parcourut Eoa en 1773, fait un tableau charmant de ses sites et des mœurs hospitalières de ses habitans. Comme elle est dé-

Digitized by Google

pourvue de bons mouillages, elle a été peu visitée depuis Cook. Eoa relevait jadis de l'autorité du touï-tonga; mais depuis que cette puissance s'est éteinte, elle obéit à un chef particulier. Le sommet de l'île gît par 21° 25' de lat. S. et 175° 17' de long. E. A quelques milles au S. O. est un îlot nommé Katao.

Tonga-Tabou, la métropole de l'archipel, est une terre fertile, peu élevée, mais couverte d'une riche végétation. C'est encore Tasman qui en fut le découvreur : il la nomma *Amsterdam*. Tonga-Tabou a dix-huit milles de l'E. à l'O. sur douze milles de largeur. Fortement échancrée vers le nord par un vaste lagon, elle affecte la forme d'un croissant irrégulier. Toute la bande septentrionale est, en outre, accompagnée d'un immense récif, couvert d'îlots verdoyans. Les plus remarquables sont Atata, Pangaï-Modou, Oneata, Nougou-Nougou, Fafaa, Malinoa, Onevaï, Nogou et Taou. A l'intérieur de ces brisans sont des ancrages assez sûrs; mais l'entrée en est difficile et très-dangereuse. Vis-à-vis la passe de l'est, et détachée tout-à-fait de Tonga-Tabou, est une petite île basse nommée Eoa-Tchi, d'un mille ou deux de longueur.

L'eau douce est rare sur cette île toute plate, mais en creusant à une certaine profondeur, on en trouve de potable. La flore du pays est riche; elle a déjà quelques rapports avec la flore mélanésienne, et comprend des espèces absentes de la Polynésie orientale.

Les principales divisions de l'île étaient jadis: Hifo à l'ouest, Moua au centre, Hagui à l'est, et Lego, nom collectif pour tout le sud, partie inculte et moins habitée. Depuis l'expulsion du touï-tonga, ces divisions anciennes sont effacées. Chaque district a son chef, et ces chefs s'entendent entre eux de manière à vivre dans de bonnes relations. La population de l'île a été diversement estimée. L'Anglais Singleton l'évaluait à 20,000 ames; le capitaine d'Urville à 15,000; le capitaine Waldegrave à 12,000. Les missionnaires comptaient 4,000 naturels dans le seul district de Hifo. Ce qui est positif, c'est que Tonga-Tabou peut mettre cinq mille guerriers en campagne. Le mouillage de Pangaï-Modou est situé par 21° 8' de lat. S. et 177° 33' de long. O.

A vingt-cinq milles au nord de Tonga-Tabou sont les deux écueils Hounga-Tonga et Hounga-Hapaï, distans l'un de l'autre de deux milles, espèces de phares qui signalent la grande île, aires de vautours inabordables et hautes, hérissées de broussailles à leur sommet. Comme les îles volcaniques de Kao et de Tofoua, ces rochers servent de reconnaissances utiles pour la navigation de ces parages. L'îlot du sud gît par 20° 36' de lat. S. et 177° 44' de long. O.

Nous voici au groupe Hapaï, long de soixante milles du N. N. E. au S. S. O., sur une largeur de vingt-cinq à trente milles. Ce groupe se compose d'îles basses liées entre elles par une chaîne non interrompue de récifs. Cette foule d'îles reconnaissait autrefois l'autorité du touï-tonga; chacune d'elles a aujourd'hui son roi particulier, avec un gouvernement distinct de celui de la métropole. Le christianisme y est, dit-on, florissant et en progrès. Ces îles, toutes fécondes et boisées, sont plus ou moins populeuses. On distingue parmi elles :

Lefouga, la principale du groupe, capitale du royaume de Finau Ier, île de six milles du N. N. E. au S. S. O. sur trois milles de large. Position 19° 50' lat. S., 176° 49' long. O.

Namouka, découverte en 1643 par Tasman, qui la nomma *île Rotterdam*. On a vu combien elle était riche en sites ravissans. Elle a dix ou douze milles de circuit. Lat. S. 20° 15', long. O. 177° 19'.

Ensuite viennent Foa, Wiha, Haano, Niniva et Foutouna, petites îles basses boisées d'une étendue variable de 4 à 7 milles de circuit. Le reste se compose d'îlots sans importance.

La population du groupe Hapaï ne saurait s'évaluer d'une manière précise; mais, d'après le tableau de l'armée avec laquelle Finau Ier s'embarqua pour soumettre Tonga-Tabou, on peut la porter à dix mille ames. Dans ce nombre, toutefois, il faut comprendre les localités qui suivent :

Tofoua, découverte en 1774 par Cook, qui la revit en 1777, puis retrouvée par Maurelle en 1781, qui la nomma *San-Cristoval*, enfin par Lapérouse, Bligh et Edwards. C'est une île haute, boisée, peuplée, et couronnée par un volcan actif. L'île fournissait jadis à tout l'archipel les basaltes et les obsidiennes que les insulaires aiguisaient en instrumens tranchans. Tofoua était une terre sacrée, résidence des dieux de la mer. Aussi les naturels pensaient-ils que les requins respectaient les individus qui se baignaient sur ces côtes. Mariner, qui a visité le volcan de l'île, lui donne trente pieds de diamètre. Ses éruptions, plus ou moins fréquentes, ont lieu tantôt trois fois par semaine, tantôt deux fois par mois. L'ascension du pic est fort difficile à cause des pierres cinéfiées qui en couvrent les flancs.

C'est à Tofoua que Bligh vint aborder avec son canot, quand la révolte l'eut chassé de son navire. Au lieu de lui fournir des vivres, les

Digitized by Google

naturels se montrèrent disposés à user de violence à son égard. Ils voulurent l'arrêter lui et ses gens; ce ne fut qu'avec peine et après avoir laissé un matelot en leur pouvoir que Bligh put se sauver. Ce pauvre matelot, massacré sur la place, fut ensuite traîné jusqu'au malaï voisin, pour y être enterré. Depuis lors, quand Mariner passa à Tofoua, on lui fit voir le lieu où cet acte barbare s'était consommé, et les naturels ajoutèrent que partout où le cadavre de l'Anglais avait été traîné l'herbe s'était desséchée pour ne plus reverdir. Tofoua a douze milles de circuit; elle gît par 19° 46' de lat. S. et 177° 33' de long. O.

Kao, découverte en 1774 par Cook, revue par lui en 1777; puis, en 1781, par Maurelle, qui la nomma *Monte-Hermoso*, et par Lapérouse en 1787. C'est une île très-élevée, peuplée, de neuf milles de circuit. Position : 19° 42' lat. S., 177° 30' long. O.

Lataï, découverte par Maurelle en 1781, reconnue en 1787 par Lapérouse, et en 1791 par Edwards qui la nomma *île Bickerton*. C'est encore une terre élevée, peuplée, presque circulaire, avec six ou sept milles de circuit. Position : 18° 47' de lat. S., 177° 30' de long. O.

Le dernier groupe de cet archipel est celui de Hafoulou-Hou qui se compose des deux grandes îles de Vavao et de Pangaï-Modou, et d'une dizaine d'îlots groupés à l'entour.

Vavao, découverte en 1781 par Maurelle, qui la nomma *Mayorga*, fut revue par Lapérouse, par Edwards qui la nomma *île Howe*, et par Malespina. Cette île, la plus grande de l'archipel, a vingt milles du N. N. E. au S. S. O. sur dix à douze milles de largeur. Comme à Tonga-Tabou, un bras de mer qui entre dans les terres et les échancre, détermine de bons mouillages. Modérément accidentée, Vavao présente des paysages délicieux, mais l'intérieur visité par le capitaine Waldegrave offre, au dire de ce marin, des parties entièrement incultes, couvertes seulement de troncs d'arbres, de liserons, d'ignames sauvages et de lianes sarmenteuses. Aussi est-elle beaucoup moins peuplée que Tonga-Tabou. La base de l'île est madréporique, quoiqu'on y aperçoive des traces de l'action du feu. Cette île avait jadis ses chefs particuliers qui reconnaissaient la suprématie du touï-tonga; mais au commencement de ce siècle, elle fut conquise par Finau Ier qui la réunit à son royaume de Hapaï. Son fils, Finau II, renonça à la possession de ces dernières îles et se contenta de la souveraineté de Vavao. En 1830, Waldegrave la trouva encore gouvernée par un chef absolu, nommé Finau, jeune homme de trente ans, fils ou neveu sans doute de Finau II. Ce navigateur évalue la population de Vavao à 6,000 habitans; mais d'autres la jugent plus considérable. Le milieu gît par 18° 41' de lat. S. et par 176° 20' de long. O.

Pangaï-Modou est une île de sept à huit milles de longueur, mais étroite et séparée de Vavao par un canal étranglé qui offre de bons mouillages.

Parmi les petites îles qui avoisinent Vavao, il faut citer Taonga, Leka-Leka et surtout Hounga, célèbre pour avoir été jadis la retraite d'un couple amoureux persécuté par un chef cruel. C'est une grotte de 40 pieds de hauteur et d'une largeur à peu près égale, mais dans laquelle on ne peut pénétrer que par une ouverture de 8 à 9 pieds de longueur et située à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la mer. C'est aujourd'hui un local qui sert encore pour les grandes parties de kava.

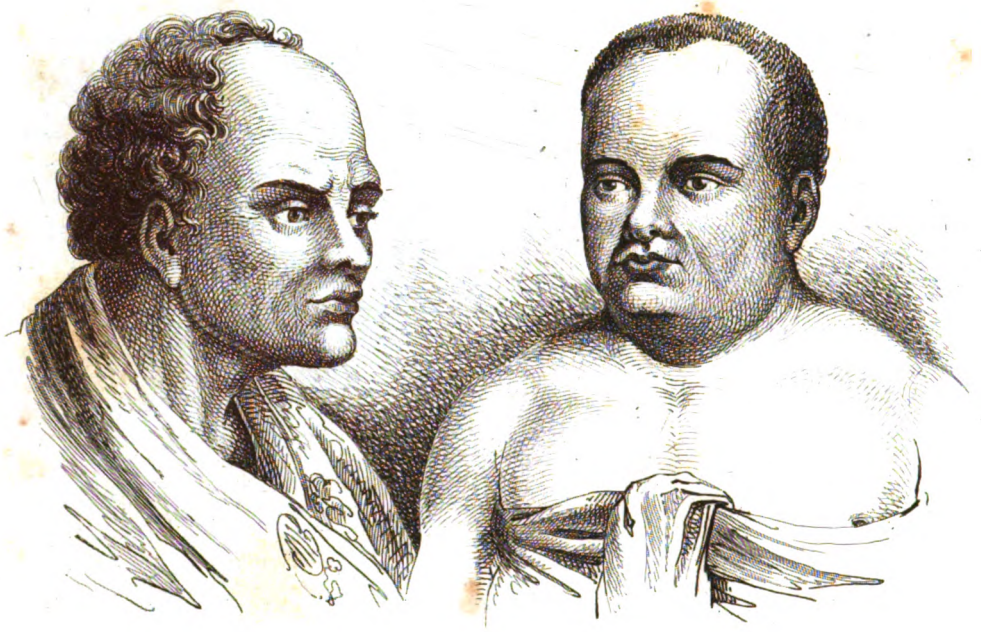
A quelque distance au N. O. de Vavao, se trouve Amargura, la dernière des îles que nous comprenons dans l'archipel Tonga. C'est une terre élevée, habitée, peu étendue. Découverte en 1781 par l'Espagnol Maurelle, qui lui donna le nom cité plus haut, cette île fut revue en 1791 par Edwards qui l'appela *Gardner*. On ignore son nom indigène. Elle gît par 17° 57' de lat. S. et 177° 20' de long. O.

Quelques géographes ont encore réuni à l'archipel Tonga la petite île de Pylstart, située à plus de trente lieues au sud de Tonga-Tabou, terre haute et boisée, de trois ou quatre milles de circuit. Découverte en 1643 par Tasman, elle fut revue par Cook en 1773, et en 1781 par Maurelle qui la nomma *la Sola*. On la crut inhabitée jusqu'en 1819, où Freycinet, la prolongeant d'assez près, remarqua sur la plage des naturels et des pirogues. Ces hommes appartenaient sans doute à la race tonga : peut-être n'étaient-ils que des pêcheurs de passage ou des navigateurs détournés de leur route par des brises contraires. L'île gît par 22° 30' de lat. S. et 178° 24' de long. O.

L'archipel de Tonga forme à l'occident la limite de la Polynésie. A quelque distance dans l'ouest se trouve le groupe Viti, première terre mélanésienne. Cependant le type polynésien reparaît encore au-delà, comme nous le verrons. Il se révèle sur quelques-unes des Nouvelles-Hébrides, dans les petites îles Rotouma, Tikopia, Duff, etc., mais seulement par petites peuplades et avec tous les caractères qui attestent une émigration. Dans cette zône, prévaut et règne la

Digitized by Google

Digitized by Google

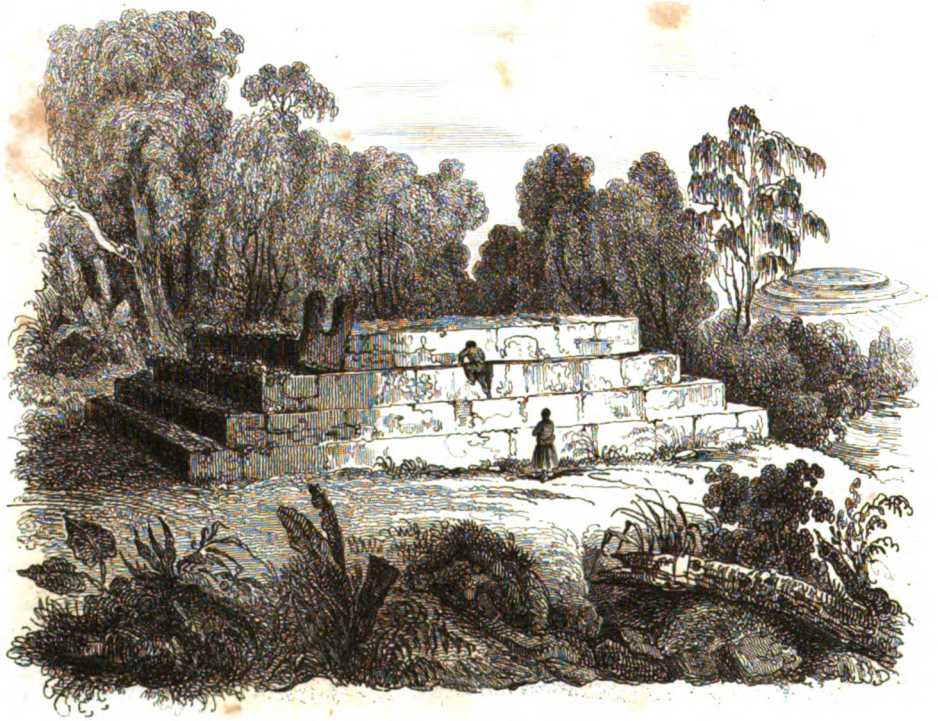


1. Tahofa Chef de Bea.

1. Tahofa Jefe de Bea.

2. Palou Chef de Moua?

2. Palu Jefe de Mua



3. Tuï-Tonga des Tuï-Tonga.

3. Sepulcros del Tuí-Tonga.

de Caisson del.

Digitized by Google

race mélanésienne, qui occupe toutes les grandes îles de l'occident, jusqu'à ce que paraisse la race malaise. Voisines des îles Viti, les îles Tonga leur ont plutôt donné qu'elles n'ont reçu d'elles; elles ont civilisé à demi ces barbares sans s'infecter elles-mêmes de barbarie. Le type viti a été dominé par le type tonga.

L'archipel Tonga, et surtout l'île Tonga-Tabou, placé aux confins de la zône torride, jouit d'une température égale et modérée. Aux mois d'avril et de mai, le thermomètre se maintenait, à bord de *l'Astrolabe*, entre 23° et 26°, et des brises régulières tempéraient beaucoup la chaleur. Au dire des missionnaires l'air de cette île est salubre et pur : en hiver, quand les vents soufflent du sud, le climat devient presque froid.

Les alisés de ces parages sont le S. S. E. et l'E. S. E. Cependant en février, mars et avril, le N. O. et l'O. règnent quelquefois. Ils déterminent des temps orageux, accompagnés de pluies et de violentes rafales. A cette époque de l'année, Lapérouse et d'Urville essuyèrent des coups de vent opiniâtres. Presque toujours la houle du S. O. provenant des tempêtes des hautes latitudes australes détermine un fort ressac sur les côtes méridionales de Tonga-Tabou. Les tremblemens de terre doivent être fréquens dans ces îles, puisque les premiers missionnaires qui s'y établirent en 1797 constatèrent trois accidens semblables dans l'espace de trois mois. Le voisinage du cratère ignivome de Tofoua entre sans doute pour quelque chose dans ces convulsions.

CHAPITRE VI.

ARCHIPEL TONGA. — HISTOIRE.

Le découvreur des îles Tonga fut le Hollandais Tasman. Le 19 janvier 1643 il aperçut l'île Pylstart, et reconnut le jour suivant Eoa d'abord, puis Tonga-Tabou, qu'il nomma, l'une *Middelbourg*, l'autre *Amsterdam*. Mouillé sur la baie ouverte de Hifo (baie Maria des Hollandais), il y reçut la visite des naturels, accourus dans leurs pirogues. Ces sauvages étaient sans armes, et leurs manières furent toutes amicales et honnêtes. Sans leur penchant irrésistible pour le vol, on n'aurait eu qu'à se louer d'eux. Un vieux chef, qui semblait investi d'une autorité supérieure, vint souvent à bord; il se montra prévenant, amical, respectueux; il accepta avec des effusions reconnaissantes les présens qui lui furent faits. Dans le nombre se trouvait un plat en bois, qui, conservé fort précieusement par les souverains de l'île, eut depuis une singulière destination, celle de servir de coupe d'épreuve dans le jugement des criminels. Plus tard, ce vase s'éleva encore à un honneur plus grand : il remplaça le touï-tonga dans ses absences; on lui rendit les mêmes hommages qu'au chef suprême de la religion. Peut-être doit-on à cette circonstance le souvenir gardé dans le pays du passage des Hollandais. Quand Cook y parut en 1774, les naturels citèrent la visite de Tasman, et, pour en préciser la date, ils ajoutèrent que le touï-tonga actuel, Poulaho, était le cinquième successeur du fata-faï de 1643.

De Tonga-Tabou Tasman cingla vers Namouka, qu'il nomma *Rotterdam*. « Les insulaires de Rotterdam, dit sa relation, ressemblent à ceux de la précédente. Ils sont doux et n'ont point d'armes, mais ils sont grands voleurs. On y fit de l'eau, et on y trouva quelques autres rafraîchissemens. Nous fûmes d'un bout à l'autre de cette île, et nous y vîmes quantité de cocotiers plantés fort régulièrement les uns auprès des autres, et de très-beaux jardins bien ordonnés et garnis de toutes sortes d'arbres fruitiers, tous plantés en droite ligne, ce qui faisait un très-bel effet. Après avoir quitté Rotterdam, on découvrit quelques autres îles. »

Ces détails simples et naïfs ont été écrits de la main même de Tasman : ils sont d'autant plus précieux que les îles décrites n'ont pas changé d'aspect depuis deux cents ans. L'archipel de Tasman est l'archipel de Cook et du capitaine d'Urville, avec cette différence pourtant que le premier de ces tableaux est tracé comme à vol d'oiseau, tandis que les deux autres sont approfondis et complets.

Ce fut au mois d'octobre 1773 que Cook mouilla en pleine côte sous le vent d'Eoa. Les naturels s'y montrèrent empressés et sociables. Un de leurs chefs, nommé Taï-One, s'épuisa surtout en témoignages affectueux et hospitaliers : il conduisit les Anglais dans son hameau, les reçut de son mieux, les régala de musique et de kava. Le naturaliste Forster était du nombre de ces hôtes; il se détacha pour aller voir la campagne; il ne rencontra sur sa route qu'égards et bonnes intentions. « Les vieillards et les jeunes gens, dit-il, les hommes et les femmes, nous comblaient des plus tendres caresses; ils baisaient nos mains avec l'affection la plus cordiale; ils les mettaient sur leur sein en jetant sur nous des regards d'affection qui nous attendrissaient. » Malgré ces dehors pacifiques, les insulaires étaient presque tous armés; ils avaient des casse-têtes de toutes les formes, des arcs, des lances, des flèches. Ces armes, alors inof-

Digitized by Google

fensives, n'étaient pas sans doute destinées à se reposer toujours.

Rien ne troubla pourtant la bonne harmonie entre les Anglais et leurs hôtes. Forster parcourut les environs du mouillage : il vit et décrivit cette campagne. « Nous montâmes sur la colline, dit le naturaliste, pour examiner l'intérieur du pays, traversant de riches plantations ou jardins, enfermées par des haies de bambou ou des haies vives d'*erythrina corallodendron*. Ensuite nous atteignîmes un petit sentier entre deux enclos, et nous vîmes des ignames et des bananes plantées des deux côtés, avec autant d'ordre et de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchait au milieu d'une plaine d'une grande étendue et couverte de riches pâturages. A l'autre extrémité régnait une promenade délicieuse, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutissaient à un nouveau sentier entre des plantations fort régulières, environnées de pamplemousses, etc. Ce sentier conduisait à une vallée cultivée, à un endroit où plusieurs chemins se croisaient. Nous découvrîmes là une jolie prairie revêtue d'un gazon vert et fin, entourée de tous côtés par de grands arbres touffus. Une maison sans habitans occupait l'un des côtés ; les propriétaires se trouvaient probablement alors sur le rivage. M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant; nous respirions un air délicieux et parfumé ; la brise de mer jouait dans nos cheveux et dans nos vêtemens ; elle tempérait et rafraîchissait l'atmosphère ; une foule d'oiseaux gazouillaient, et les colombes roucoulaient dans le feuillage. Les racines de l'arbre qui nous servait d'abri étaient fort remarquables ; elles s'élevaient de la tige à peu près de huit pieds au-dessus du terrain ; ses cosses avaient d'ailleurs plus d'une verge de long, et deux ou trois pouces de large. Ce lieu fertile et solitaire nous donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il serait impossible, en effet, de trouver un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y existait une fontaine limpide ou un ruisseau ; mais, malheureusement, l'eau est la seule chose qui manque à cette île agréable. Je découvris à notre gauche une promenade couverte qui menait à une autre prairie, au fond de laquelle nous aperçûmes une petite montagne et deux huttes par-dessus. Des bambous plantés en terre, à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline, et l'on voyait sur le devant plusieurs casuarinas. Les naturels qui nous accompagnaient ne voulurent point en approcher : nous avançâmes seuls, et parvînmes avec beaucoup de peine à regarder dans les huttes, parce que l'extrémité du toit était à une palme au plus au-dessus du sol. L'une de ces huttes contenait un cadavre déposé depuis peu ; l'autre était vide. »

Le lendemain Cook alla mouiller devant Hifo à Tonga-Tabou. Non moins empressés à visiter le navire, les naturels y apportèrent des vivres de toute espèce qu'ils échangeaient avec joie contre les plus mauvaises guenilles d'Europe. L'un des chefs de l'endroit, nommé *Attago* par Cook, *Attaha* par Forster, mais dont le véritable nom était *Taha*, devint l'ami particulier du célèbre marin (Pl. III — 1). Il lui prodigua des témoignages d'attention et de respect.

La première excursion de Cook le conduisit vers le principal faï-toka, espèce de tertre au sommet duquel était perchée une chapelle. De ce sanctuaire sortirent trois vieillards qui débitèrent une harangue ou une espèce de prière au visiteur étranger. Toute l'île était jonchée de pareils monumens. Guidés par Taha vers la zône intérieure, Cook et ses compagnons rencontrèrent un second faï-toka, plus vaste encore et plus considérable que le premier. Une habitation y attenait : elle était occupée par un chef âgé qui engagea les étrangers à se reposer et à partager une modeste collation de fruits d'ignames et d'autres alimens. La méthode des harangues était sans doute l'accessoire obligé de telles visites aux lieux saints, car le plus vieux des prêtres commença la sienne, tantôt tourné vers les dieux du faï-toka, tantôt faisant volte-face du côté de Cook, jusqu'à ce que celui-ci eût fait un signe de tête comme adhésion. L'orateur ne semblait pas être de première force, car de temps à autre il s'arrêtait tout court et demandait la fin de sa phrase à un prêtre voisin qui jouait le rôle de souffleur. Cook du reste ne comprit pas un mot de cette verbeuse et interminable allocution. Quant au peuple disséminé autour de l'habitation, son attitude était silencieuse, mais indifférente ; la vue des Anglais l'intéressait plus que la cérémonie.

Après une courte halte, Cook revint à bord, accompagné de Taha. C'était l'heure du dîner ; on installa l'insulaire à la table du capitaine, et déjà il se disposait à mettre cet honneur à profit, quand on annonça la visite d'un vieillard presque aveugle, egui de la contrée. Le nouveau venu fut introduit, puis invité comme Taha; mais quelle fut la surprise des assistans, quand on vit ce dernier abandonner la table et se retirer à l'instant dans un petit endroit où il

Digitized by Google

ne pouvait être aperçu de l'egui, le convié des Anglais! C'est que Taha était un chef inférieur, et que le vieillard aveugle figurait au nombre des notabilités religieuses de l'île. Manger à la même table que ce supérieur eût été un sacrilége de la part de Taha. Cependant le noble egui, si respecté par le peuple, n'était rien moins que respectable. Au dire de Cook, il sentait à peine sa dignité; il était tombé dans l'enfance et l'idiotisme. Le capitaine lui avait demandé et en avait obtenu un jour une entrevue; voici comment il la raconte : « Je trouvai le chef, dit-il, assis avec une gravité si stupide et si sombre que, malgré tout ce qu'on m'en avait dit, je le pris pour un idiot que le peuple adorait par suite d'idées superstitieuses. Je le saluai et je lui parlai; mais il ne me répondit point et ne fit pas même attention à moi. Du reste rien n'était altéré dans sa physionomie. J'allais le quitter, lorsqu'un naturel, jeune et intelligent, entreprit de me détromper et m'expliqua, de manière à ne me laisser aucun doute, que c'était le roi ou le principal personnage de l'île. Je lui offris alors en présent une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles et des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il souffrit qu'on les mît sur sa personne et autour de lui, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot, ou sans tourner la tête ni à droite ni à gauche. Il resta tout ce temps immobile comme une statue. Je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, et il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau qu'on vint me dire que le chef avait envoyé au rivage une quantité de provisions. Ma chaloupe alla les prendre sur la côte : elles consistaient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames, en fruits d'arbre à pain, et en un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgecombe et les matelots allaient se rembarquer, quand on apporta ces provisions au bord de l'eau, et les insulaires dirent que c'était un présent de l'*ariki*, ou roi de l'île, à l'*ariki* du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce chef imbécile. »

Plus tard ce mystérieux personnage a été mieux connu. Le nom du chef idiot était Lalou-Liboulou; il était membre de la divine famille des Fata-Faïs, auxquels la naissance conférait de grands droits honorifiques, quoique leur autorité réelle fût souvent fort restreinte.

Cette première station de Cook sur les côtes de Tonga-Tabou ne fut du reste marquée par aucune scène fâcheuse. A part quelques larcins hardis tout se passa au mieux. On sévit contre les voleurs sans que les répressions isolées provoquassent un conflit général. L'un de ces audacieux filous, ayant enlevé la jaquette d'un matelot, sauta à la mer, esquiva huit coups de fusil qui lui furent tirés, et fut arrêté sur la grève seulement par les équipages de corvée. Un autre, s'étant glissé jusque dans la chambre du maître, y avait enlevé des livres et quelques effets, puis s'était aussi élancé hors du bord pour gagner la terre à la nage. On l'aperçut, on le poursuivit dans le canot. Le rattraper n'était pas chose facile; il ne montrait que de temps à autre la tête hors de l'eau, et plongeait comme un poisson quand on l'approchait. Dans un moment où il se trouvait à portée, un matelot lui enfonça le croc de la chaloupe entre les côtes et parvint à le hâler ainsi jusqu'au navire; mais là, malgré la douleur et l'hémorragie, le patient eut le courage de s'arracher du flanc le croc qui le mordait et de reprendre la route de terre. On s'obstina, on courut encore vers lui. Alors, par une inspiration dernière, ce malheureux plongea sous le canot et en décrocha le gouvernail. Dès-lors, il fut sauvé : on ne pouvait plus continuer la chasse.

Malgré ces conflits particuliers, les meilleurs rapports subsistèrent entre la plage et le bord. On se quitta bons amis, au milieu des plus tendres effusions. Le vieux Latou-Liboulou ne sortit pas, il est vrai, de son crétinisme apathique, mais le bon Taha versa presque des larmes. Il suppliait Cook de revenir promptement le voir et de lui apporter un uniforme complet, en tout semblable au sien. En échange, il lui promettait une cargaison entière de cochons, de volailles, de racines et de fruits.

L'année d'après, Cook revint dans cet archipel; il mouilla sur la bande nord de Namouka. Les naturalistes parcoururent l'île, et tracèrent un délicieux tableau de ses paysages enchanteurs; la bienveillance, l'aménité des insulaires, servirent d'escorte à tous ceux qui mirent le pied sur la plage. Un seul, le chirurgien du bord, fut moins heureux. Resté sur le rivage, il fut assailli par une troupe de naturels qui lui enlevèrent son fusil, sa cravate et son mouchoir. Les agresseurs paraissaient disposés à continuer leur besogne, et à ne pas lui laisser le moindre vêtement sur le corps, quand il prit son étui en guise d'arme et fit semblant de coucher en joue les plus hardis. Ce mouvement déconcerta l'attaque, mais les malfaiteurs eussent repris courage, et le chirurgien, accablé de fatigue, se fût trouvé à leur merci, sans l'intervention d'une jeune fille, d'un ange aux longs cheveux bouclés, qui prit l'Anglais sous sa protection. Elle

Digitized by Google

le défendit contre tous, lui donna pour le désaltérer des morceaux de pamplemousse, l'assista, veilla autour de lui comme une sentinelle, jusqu'à ce que les chaloupes du bord fussent venues le tirer de ce mauvais pas.

Du reste, de temps à autre, quelques larcins troublèrent de nouveau la paix, soit à bord, soit sur la plage. Cook ne savait pas pardonner de telles licences; il y répondait par des corrections rigoureuses. A propos d'un vol d'armes, il fit saisir sur la grève deux grandes doubles pirogues, et un naturel ayant voulu seul opposer quelque résistance, il ordonna qu'on tirât sur lui de très-près, et à dragées. Ce malheureux, presque nu, fut mis dans un état déplorable. Ses pleurs, ses cris émurent jusqu'à l'inflexible capitaine. Le chirurgien fut chargé de panser le blessé. Il voulait d'abord appliquer sur les plaies un cataplasme de bananes; mais les insulaires lui apportèrent des cannes à sucre dont ils tirèrent les pulpes, en les indiquant comme un remède plus efficace. Quand cet appareil fut posé, les naturels redoublèrent de caresses vis-à-vis des Européens. Forster était témoin de cette scène; il l'a décrite ainsi: « Les femmes, dit-il, qui assistèrent au pansement de leur compatriote blessé, paraissaient fort jalouses de rétablir la paix, et leurs timides regards nous reprochaient notre superbe et violente conduite. Elles s'assirent sur un joli gazon, et formant un groupe de plus de cinquante, elles nous invitèrent à nous placer à leurs côtés, en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse et d'affection. L'amie du chirurgien fut une des plus caressantes; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'île; sa taille avait de la grâce et ses formes d'heureuses proportions: ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur et de charme; ses grands yeux noirs étincelaient, son teint était plus blanc que celui du bas peuple. Elle portait une étoffe brune qui lui serrait le corps au-dessous du sein, et qui ensuite s'élargissait par le bas. Ce vêtement avait plus de grâce qu'une élégante robe européenne. »

Cette seconde relâche fut suivie de la reconnaissance des îles Hapaï, au nord de Namouka. Cook passa entre Kao et Tofoua, et s'assura que cette dernière avait un volcan actif. Un grain étant survenu quand les navires se trouvaient sous le vent du cratère, on put remarquer que l'eau qui tombait avait un principe âcre et piquant: les yeux cuisaient quand elle les frappait. La pluie était sans doute chargée de principes bitumineux. Ce fut dans ce second voyage que Cook appela ce groupe *l'archipel des Amis*, nom remplacé depuis par le nom indigène de Tonga, plus exact sous tous les rapports.

Le troisième voyage de Cook sur ces îles, en 1777, fut le plus fécond et le plus important de tous. A peine mouillé sur la rade de Namouka, il reçut à bord la visite d'un chef nommé Toubo; mais trois jours après arriva de Tonga-Tabou un egui bien autrement puissant. C'était Finau, un homme de haute stature, mais d'une taille mince, avec des traits assez semblables à ceux d'un Européen: il se donna pour le roi de toutes les îles Tonga, et, en effet, à son air fier et capable, à ses allures despotiques, surtout au profond respect des naturels, on put le regarder comme le vrai souverain. Personne ne l'abordait sans se prosterner jusqu'à terre et sans toucher la plante de ses pieds avec la paume et le revers des mains. La moindre inobservation de ces formalités valait aux délinquans de cruelles bourrades et de rudes coups de bâton. Du reste, Finau se déclara l'ami et le commensal de Cook; il vint chaque jour dîner à bord, honneur qui valut au capitaine anglais d'être débarrassé des importuns subalternes, trop indignes pour siéger à la même table que leur chef. Ainsi diminuaient les chances des vols journaliers et l'embarras de leur punition. Cook n'osait pas toujours employer le mousquet; il eut recours aux coups de fouet ou à l'expédient de très-fortes rançons en vivres; enfin, jugeant ces peines insuffisantes, il s'avisa de faire raser par les barbiers du bord la tête des coupables pris en flagrant délit. La honte du châtiment retint alors les naturels.

De Namouka Cook comptait aller à Tonga-Tabou; mais ce projet semblait contrarier Finau. Il plaida si bien pour une relâche antérieure sur les îles Hapaï, que Cook se laissa gagner. Le 17 mai, les vaisseaux mouillèrent sous le vent de Lefouga, entourés d'une multitude de pirogues qui demandaient à échanger des provisions contre des articles d'Europe. Sur l'invitation de Finau, Cook descendit à terre; il y reçut de la part du chef des politesses de mille sortes, il y vit des luttes, des danses, des concerts exécutés à son intention. Le bouquet de la fête fut un cadeau de provisions composé avec une magnificence royale. Deux pyramides énormes, l'une surmontée par six cochons et deux tortues, l'autre par deux cochons et six volailles, avec des ignames, des patates, des fruits, des légumes pour base, avaient été arrangées sur la plage de la façon la plus pittoresque. A ces politesses Cook répondit par des exercices à feu et des divertisse-

Digitized by Google



4 & 5. Femme & Enfant de Tonga-Tabou.

4 & 5 Mujer y Niño de Tonga Tabu.



6. Tombeaux ou Faë-tokas sur des Terres.

6 Sepulcros o Fai tokas sobre Collados

Tom. 2. Plº. VI.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

mens de pyrotechnie. Cette scène se passait au bord de la mer, sous des arbres, devant quatre ou cinq mille spectateurs. Quand la nuit vint, des torches placées de distance en distance suppléèrent au jour et protégèrent la fête.

Ce fut pourtant au milieu de ces témoignages éclatans d'affection que se trama un complot horrible, complot que le hasard fit avorter, et que nous n'aurions jamais connu si Mariner n'en avait eu plus tard la révélation. Finau et les chefs d'Hapaï devaient, s'il faut en croire le narrateur, assassiner, dans ce *bou-meï* (danse de nuit), le capitaine Cook et les officiers présens, puis surprendre les navires. Aucun des chefs ne trouvait l'acte ni inopportun ni barbare; mais les uns pensaient que la nuit était plus favorable pour le complot; les autres, et Finau à leur tête, qu'il valait mieux agir en plein jour. Cette scission fit manquer le guet-apens. Le bal eut lieu, mais aucune catastrophe ne le suivit.

Cependant l'heure approchait où le rusé Finau allait être dépouillé de sa souveraineté d'emprunt. Il courut la chance d'un premier échec dans l'apparition du chef Latou-Liboulou, que Cook avait pris dans le voyage précédent pour le roi de ces îles. Comme chef religieux, Latou-Liboulou était supérieur à Finau; mais au lieu d'affronter la difficulté, ce dernier l'éluda; quand Latou reparut à bord, plus idiot, plus lourd que jamais, il feignit de ne pas le voir et l'imbécile egui n'y prit point garde.

Mais le véritable toui-tonga, le chef de ces îles, allait paraître en personne. C'était Poulaho Fata-Faï. Prévenu de son arrivée prochaine, Finau voulut éviter la première rencontre; il partit pour Vavao, et, comme Cook parlait d'aller reconnaître cette île, le chef l'en détourna en l'assurant qu'il n'y existait aucun mouillage. Tout cela n'était chez lui que calcul et rouerie.

Cependant Poulaho arriva aux îles Hapaï quand Cook se trouvait en rade de Houa-Leva. On l'annonça à bord pour le souverain positif et suprême de Tonga. Cook, incrédule d'abord, n'en accueillit pas moins bien le nouveau prétendant. C'était un homme de petite taille, d'une corpulence extrême, âgé de quarante ans environ. Il avait les cheveux lisses, la physionomie heureuse, l'air intelligent, grave et posé (Pl. III — 2). Il monta lestement à bord, examina le vaisseau avec attention, adressa à Cook des questions fort judicieuses, et insista pour savoir quels motifs l'avaient amené sur ces îles. Après quelques politesses échangées sur le pont, Cook invita le roi à descendre dans la chambre: mais alors les naturels de l'escorte intervinrent; ils déclarèrent que leur roi était sacré, tabou, et qu'on ne pouvait pas marcher sur sa tête. On aplanit la difficulté; on défendit aux matelots d'aller vers l'arrière. Poulaho d'ailleurs fut plus accommodant que sa cour; il descendit malgré l'étiquette, dîna avec Cook, mangea et but avec réserve, et insista pour qu'on vît bien en lui le souverain réel de Tonga. En effet, il fut bientôt impossible de s'y méprendre. A terre personne ne parlait devant Poulaho; quand un courtisan entrait ou sortait de sa demeure, il plaçait sa tête sous le pied du monarque: aucun ne paraissait exempt de cette marque de déférence.

La chose fut bien mieux confirmée une semaine après, quand Cook fut revenu sur Namouka, où le roi le suivit dans sa pirogue. La se trouvait alors Finau, l'orgueilleux Finau, le prétendu roi, le conspirateur d'Hapaï, fort embarrassé de la manière dont il pourrait arranger et faire excuser ses petits mensonges. Poulaho s'étant rencontré avec lui à bord des vaisseaux anglais, il parut confus et décontenancé, puis après quelques mots chuchotés à l'oreille de son souverain, il parut plus rassuré et plus calme. Cependant, dès ce jour même, sa déchéance fut constatée; il ne put s'asseoir à la table du capitaine avec Poulaho, et quand il partit, il fut obligé de se résigner au moë-moë vis-à-vis du touï-tonga. C'était Poulaho qui était vraiment le chef de ces îles. Du reste, les erreurs étaient faciles du temps de Cook, à une époque où l'organisation politique et sociale de la contrée offrait des obscurités et des contradictions sans nombre. La question même n'a été bien réellement éclaircie que par le travail récent du capitaine d'Urville, qui a résumé toutes les observations antérieures en les éclairant par ses observations personnelles.

A la tête de la société tonga se trouvait placé de temps immémorial le touï-tonga, dont le nom même (*touï*, seigneur) classait et constatait le rang. Ce touï-tonga avait un caractère saint et religieux dont l'influence rayonnait dans l'archipel et hors de l'archipel, par exemple aux îles Niouha, et dans les groupes Hamoa et Viti. Quoique son autorité temporelle fût moins absolue, tout se faisait en son nom, et nul egui, si puissant qu'il fût, n'eût pu se soustraire à l'hommage du moë-moë. De grands honneurs, de grands priviléges se rattachaient à la personne de ce pontife; il était exempt du tatouage et de la circoncision; quand on parlait de lui, il fallait user d'une langue spéciale; on avait un cérémonial particulier pour son mariage, ses funérailles et son deuil. Enfin, dans une fête solennelle nom-

Digitized by Google

mée *natchi*, tout l'archipel accourait mettre à ses pieds les prémices des productions terrestres *tabous* jusque-là.

Cette dignité était héréditaire. Elle passait, on le croit, des aînés aux cadets, pour retourner aux enfans des aînés. La famille du fata-faï était seule en possession de donner le touï-tonga, fait attesté par les traditions comme par les antiques et vastes *faï-tokas* (tombeaux) de cette famille. Si respecté de tous, le touï-tonga était astreint lui-même à diverses marques de déférence; il se prosternait devant les sœurs aînées de son père et de son aïeul, et même devant les descendans de ces personnes, qui parfois prenaient le titre de tamaha.

Au-dessous du touï-tonga venaient les grandes charges de l'État, savoir le touï-hata-kalawa, le touï-kana-kabolo et le hata. Les deux premières étaient civiles, la troisième militaire. Ces pouvoirs et leurs attributions étaient toutefois assez vaguement définis; ils dépendaient presque toujours du crédit et de l'énergie des titulaires.

Long-temps avant la révolution qui chassa de Tonga-Tabou le touï-tonga, le titre de touï-hata-kalawa paraissait tombé en désuétude. Sous celui de touï-kana-kabolo, le chef de la famille Finau, le Finau de Cook, avait peu à peu concentré sur sa tête toute l'autorité, qu'il transmit à ses successeurs Mou-Mouï et Tougou-Aho. Cela dura ainsi jusqu'à la révolution générale où les chefs se proclamèrent indépendans.

Presque dans une ligne parallèle à la famille Fata-Faï marchait la famille Toubo, puisqu'elle seule fournissait des titulaires aux grades de touï-hata-kalawa et de touï-kana-kabolo. De nos jours le timide Toubo, ce chrétien fervent, et ses cousins Houla-Kaï et Ohila, seraient les prétendans légitimes à ces hautes fonctions, si elles étaient rétablies.

Par une politique bien entendue, ces deux familles confondaient leurs intérêts par des alliances. La première femme du touï-tonga était choisie dans la famille Toubo. Cependant, quelquefois l'ambition et la jalousie étaient plus fortes que la parenté; peu à peu ces passions amenèrent la ruine des deux puissantes familles.

A l'époque où le capitaine Cook parut pour la troisième fois sur ces îles, en 1777, le touï-tonga régnant, Poulaho, avait épousé la fille de Mari-Wagui, alors chef de la famille Toubo. Mari-Wagui avait hérité de la place de touï-hata-kalawa qu'occupait avant lui son frère aîné Toubo-Lahi, tandis que le fils même de Toubo-Lahi, l'ambitieux Finau, était investi de celle de touï-kana-kabolo. Dans le fait, Finau était le cousin par alliance du touï-tonga.

Les dignités étaient ainsi réparties quand Cook mouilla devant Tonga-Tabou pour y séjourner plus d'un mois. Cette station fut une longue fête. Tous les chefs rivalisèrent de faste pour traiter leur hôte; Poulaho, Mari-Wagui, son frère cadet, Mou-Mouï, et Finau traitèrent tour à tour le capitaine et ses officiers. Ce fut une série de luttes, de combats, de danses, de chants, de repas, plus splendides les uns que les autres (Pl. IV — 1 et 2). On accabla les étrangers de divertissemens périodiques, analogues à ceux qu'on a déjà décrits. Un seul pourtant fit époque dans ce voyage. C'était la grande solennité du *natchi*, que personne n'a revue depuis Cook, et qui ne se reproduira probablement plus.

La fête eut lieu le 8 juillet. Dans la matinée, Cook et ses compagnons débarquèrent à Moua, où ils trouvèrent, dans un enclos assez mal tenu, Poulaho présidant un kava. Vers les dix heures seulement, on se rendit au grand malaï. Bientôt, par tous les chemins qui aboutissaient à cette place, arrivèrent des groupes d'hommes armés de lances et de casse-têtes; rangés sur le malaï, ils psalmodièrent en chœur un chant plaintif et doux. Pendant ce temps le reste des insulaires défilaient un à un, chacun portant au bout d'une perche une igname qu'il déposait aux pieds des chanteurs. Le touï-tonga et son fils âgé de douze ans parurent à leur tour, et s'assirent sur le gazon. Alors seulement on invita les Anglais à aller se placer auprès de ces illustres personnages, mais, comme marque de déférence, on leur fit quitter leurs souliers et délier leurs cheveux. Quand tous les porteurs d'ignames furent arrivés, on releva chaque perche, que l'on plaça sur les épaules de deux hommes. Ces hommes se disposant d'une façon processionnelle, marchèrent par groupes de dix ou douze, et traversèrent ainsi le malaï au pas accéléré. Chaque peloton était conduit par un guerrier armé d'une massue ou d'une espèce de sabre, et escorté par d'autres guerriers. Un naturel portant un pigeon en vie sur une perche ornée suivait cette troupe, composée de 250 personnes environ. Ces individus se dirigèrent vers le faï-toka voisin, où les ignames furent déposées en deux tas.

Quand ces préliminaires furent achevés, Poulaho fit dire à Cook qu'il devait retenir ses équipages dans leurs canots, attendu qu'un tabou solennel allait bientôt frapper toute l'île,

Digitized by Google

et que les personnes que l'on trouverait dans la campagne, étrangers ou indigènes, couraient le risque d'être *mate*, assommées. Le capitaine insista pour être admis, ou seul, ou faiblement accompagné, au reste de la cérémonie. Le touï-tonga s'y refusa; il chercha des biais, et ce fut après de grands efforts que Cook, long-temps repoussé par les naturels, parvint à se placer dans un endroit d'où il put voir toute la scène du faï-toka.

Un grand nombre de naturels se trouvaient déjà groupés dans l'enceinte. Ils marchaient encore processionnellement avec des perches, au bout desquelles pendait un petit morceau de bois simulant une igname, et ils affectaient l'allure d'hommes accablés sous leur fardeau. Ils défilèrent ainsi devant les Anglais, avant de se rendre vers la grande case de Poulaho. Là nouvel obstacle pour Cook et pour ses compagnons; nouvelle et rigoureuse consigne. Enfin ils parvinrent à obtenir une place derrière des palissades élevées qui leur eussent masqué tout le coup-d'œil, sans de larges trouées qu'ils y pratiquèrent avec leurs couteaux.

La place du malaï et ses avenues étaient couvertes d'une foule épaisse, au travers de laquelle on voyait arriver des hommes portant de petits bâtons et des feuilles de cocotier. Un vieillard alla au devant d'eux, s'assit au milieu du chemin, leur adressa gravement un long discours, et se retira ensuite. Les survenans construisirent alors à la hâte un petit hangar au milieu du malaï, s'accroupirent un moment après l'avoir terminé, puis se confondirent de nouveau dans la foule. Le fils de Poulaho, précédé de quatre ou cinq naturels, alla s'asseoir à son tour près du hangar, et une douzaine de femmes d'un rang élevé se dirigèrent vers lui deux à deux, chaque couple tenant dans les mains une pièce d'étoffe blanche de deux ou trois aunes de longueur, déployée dans l'intervalle qui séparait les deux couples. Cela formait comme une immense draperie vivante. Arrivées auprès du jeune prince, elles s'accroupirent, passèrent autour de son corps quelques-unes de ces pièces; après quoi elles revinrent se mêler au reste de l'assistance.

Alors Poulaho parut précédé de quatre hommes, et alla s'asseoir à la gauche du jeune prince, ce qui obligea ce dernier à se lever pour prendre place parmi les chefs de la suite sous le hangar voisin. Ce mouvement donna lieu à quelques manœuvres singulieres; des hommes coururent vers le bout de la pelouse et s'en retournèrent ensuite; d'autres s'élancèrent vers le prince avec des rameaux verts, puis, après diverses haltes, reprirent leurs places.

A ce moment arriva la grande procession venue du faï-toka par de longs détours. Elle se dirigea vers la droite du hangar où se tenait le jeune prince, se prosterna, déposa ses ignames simulées, se retira dans une attitude recueillie et alla s'accroupir sur les côtés du malaï. Pendant ce long défilé, trois hommes assis auprès du prince prononçaient une sorte de formule sacramentelle, lente et monotone. Après une nouvelle pause, un orateur placé au haut de la prairie débita un long discours qu'il interrompait de temps à autre pour venir briser les bâtons apportés par les hommes de la procession du faï-toka. Quand cette harangue ou prière fut dite, le prince et sa suite se relevèrent, traversèrent une double haie d'assistans et d'acteurs, et disparurent. L'assemblée se dispersa aussi; les bâtons brisés restèrent épars sur la pelouse du malaï. Ainsi finit le premier jour du natchi.

Les cérémonies recommencèrent le jour suivant de fort bonne heure, et, malgré les résistances des naturels, Cook y assista encore; quand il arriva, la foule était déjà nombreuse et sur le sol gisaient dispersés de petits paquets de feuilles de cocotier attachés à des bâtons. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'est qu'ils étaient tabous. Peu à peu, la multitude augmentait; et, à chaque groupe survenu, un dignitaire préposé *ad hoc* adressait une harangue dans laquelle se retrouvait souvent le mot *ariki*.

Cependant l'heure solennelle approchant, on voulut encore éloigner le capitaine anglais; il tint bon avec son opiniâtreté habituelle, et, par une sorte de compromis, on toléra de nouveau sa présence, à la condition qu'il mettrait ses épaules à découvert comme les sauvages. Cook ne recula pas devant la formalité exigée. A demi-nu, il put rester et voir. C'était l'instant où le prince, les femmes et le roi arrivaient dans le malaï. On recommença les cérémonies de la veille, la marche des femmes avec des étoffes, les courses et les prières. Dans un moment où la troupe évoluait à deux ou trois pas de Cook, on l'obligea à tenir les yeux baissés, et à prendre l'air réservé et modeste d'une jeune fille. C'était une loi un peu dure pour ce visage rébarbatif et cet œil si altier d'habitude.

Comme la veille, la procession entra sur le malaï; elle défila comme la veille. Seulement, au lieu d'une igname vraie ou simulée, les naturels portaient une feuille de cocotier au milieu de leurs bâtons. Ces bâtons une fois dé-

Digitized by Google

posés à terre, une autre bande arriva, dont chaque couple tenait à la main un panier en feuilles de palmier ; puis, une troisième avec diverses sortes de petits poissons au bout de bâtons fourchus. Les paniers furent placés aux pieds d'un vieillard, qui les prit tour à tour et les déposa sur le sol, en marmottant une sorte de prière. Quant aux poissons, on les présenta à deux hommes armés de rameaux verts, en déposant le premier poisson à leur droite, le second à leur gauche. Cela se fit avec ordre, mais au troisième poisson, un insulaire, assis derrière les deux officians, s'élança vers l'objet pour le saisir : ceux-ci, de leur côté, le disputèrent, et il en résulta que le poisson fut déchiré en plusieurs morceaux. L'agresseur jetait derrière lui tous les lambeaux qu'il pouvait empoigner ; les deux autres continuaient à les placer à leurs côtés. Cette scène burlesque dura jusqu'à ce que le tiers survenu eût pu enlever un poisson entier ; alors l'assemblée applaudit en criant : *Maliel maliel* (bien ! bien !) Après cet incident, le classement du poisson continua sans conteste.

Cette opération finie, des prières eurent lieu pour préparer l'assistance à l'acte essentiel de la fête. C'était le moment où le roi allait admettre son fils à l'insigne faveur de manger en même temps que lui, cérémonie qui se consommait avec un morceau d'igname grillée servi à la fois à l'un et à l'autre. Pendant cette solennelle minute, on fit tourner le dos à Cook, afin qu'il ne pût rien voir. Le capitaine viola bien la consigne, mais un mur de naturels le séparait du lieu de la scène ; il n'en put distinguer aucun détail.

D'autres marches, contremarches, évolutions, processions, tantôt silencieuses, tantôt accompagnées de chants bruyans, de mouvemens de mains et de pieds, suivirent cette cérémonie du natchi entre le père et le fils. La fête se termina par des combats simulés de troupe à troupe, de champion à champion, par des scènes de lutte et de pugilat, accessoire obligé de tous les divertissemens populaires.

Évidemment ce natchi, si dépourvu de sens pour un spectateur européen, devait avoir sa signification allégorique. Les ignames, les bâtons qui en tenaient lieu, les feuilles de cocotier, les longues perches, les prières, les combats, les défilés, le cérémonial, la communion entre le fils et le père, tout cela était autant d'emblèmes religieux et de mythes indigènes. Il était impossible de s'y tromper à l'air recueilli de l'assistance, à l'appareil grave et prévu de toute cette fête, au choix des témoins et des acteurs, tous pris dans les hautes classes, enfin à l'étiquette rigoureuse à laquelle on soumit même les Européens présens. Pour satisfaire leur curiosité, les Anglais furent obligés de se découvrir jusqu'à la ceinture, de laisser flotter leurs cheveux sur leurs épaules, de s'asseoir par terre les jambes croisées, et d'y affecter une posture humble et modeste. Du reste, ce natchi, au dire des insulaires, n'était pas l'un des plus solennels. On apprit à Cook que, trois mois plus tard, Tonga-Tabou en célébrerait un autre où accourraient tous les naturels de l'île, et ceux de Hapaï et de Vavao, avec des tributs de tout genre, cérémonie terrible et imposante que devaient consacrer des sacrifices humains.

Le 10 juillet 1777, Cook quitta Tonga-Tabou, non sans avoir couru quelques dangers sur les récifs de l'est ; il alla mouiller devant Eoa, où il fut accueilli par le chef Tahofa, le Taï-One du second voyage. Dans cette relâche, les Anglais apprirent qu'Eoa appartenait presque tout entière aux grands eguis de Tonga-Tabou, et que le sol était exploité par leurs vassaux. Rien d'essentiel, d'ailleurs, ne marqua ce petit séjour. On y fut témoin du supplice infligé à un galant pris en flagrant délit avec une femme tabou. Amené au milieu d'un cercle, on lui ouvrit le crâne, et on lui brisa une cuisse à coups de casse-tête. Sans les Anglais qui intervinrent, on l'eût achevé. Quant à la femme, supérieure au délinquant par la naissance, elle en fut quitte pour quelques coups de bâton.

Enfin, après cette longue reconnaissance, Cook quitta définitivement l'archipel le 17 juillet 1777, ne laissant à voir et à décrire que l'île Vavao et les écueils adjacens.

Cet honneur était réservé à l'Espagnol Maurelle, commandant la frégate *la Princesa*. Ce navigateur se trouvait dans un état de dénuement complet le 26 février 1781, quand il découvrit l'île *Amargura*, qu'il longea à un ou deux milles de distance. Il y eût abordé sans son escarpement et sans son aspect stérile. Poursuivant sa route au sud, il aperçut le jour suivant une terre que couronnait un plateau élevé. La cime en paraissait aduste, mais une végétation riche et fraîche en couvrait les flancs. A la distance d'une lieue, des convois de pirogues arrivèrent avec des cocos et des bananes qui furent achetés pour l'équipage. Un chef monta à bord et invita le capitaine à accoster l'île qu'il nommait Lataï. Maurelle s'y refusa, n'y voyant point de mouillage et apercevant d'ailleurs dans l'est des terres plus étendues et sans doute plus importantes.

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Chef Tonga en costumes de guerre.*

1 Cabo Tonga en trage de guérra.



2. *Intérieur d'une Maison à Tonga.*

2 Interior de una Casa en Tonga.

Le Mesnen del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

Quatre jours après, il mouilla sur Vavao dans un port beau et sûr qu'il nomma *Port-du-Refuge*.

Depuis son apparition sur la côte, l'abondance avait remplacé la disette; les équipages avaient à discrétion des cochons, des poules, des racines et des fruits. Tranquille dans ce hâvre, il y reçut la visite d'un egui que l'Espagnol nomma le Tubou, sans doute le Toubo de Cook, frère du touï-hata-kalawa Mari-Wagui et oncle de Finau. C'était un homme âgé et corpulent; on fut presque obligé de le hisser à bord. Il était accompagné de sa femme, jeune, gracieuse, et si régulièrement jolie que Maurelle la compare à nos plus séduisantes Européennes. Montés sur le pont, ces nobles hôtes allèrent s'asseoir sur le banc de quart, où les naturels de leur suite vinrent leur baiser les pieds. Après cette cérémonie, les politesses commencèrent. Toubo offrit au capitaine une pirogue chargée de patates, et Maurelle y répondit par de fort beaux présens. On fit voir en détail la frégate aux illustres insulaires, on les reçut dans la chambre, on leur fit parcourir la batterie, après quoi ils se retirèrent enchantés, invitant Maurelle à venir les visiter dans leur île. Le capitaine se rendit à cette offre; il débarqua, le 7 mars, avec un détachement armé, et obtint les honneurs d'un kava qu'il décrit sans en soupçonner l'importance.

« Le Tubou, dit-il, me fit les plus grandes caresses et m'embrassa cent fois. Son cortége s'assit, formant un grand cercle dans le même ordre qu'il était arrivé. On apporta deux tapis de palmes; le roi s'assit sur l'un et l'on me fit asseoir sur l'autre à sa droite. Tous gardaient un profond silence; seulement ceux qui étaient près du Tubou et que leur grand âge rendait sans doute les plus respectables, répétaient fidèlement toutes ses paroles. On apporta bientôt des racines avec lesquelles on fit, dans des especes d'auges, une boisson qui devait être sans doute fort amère, à en juger par les gestes de ceux qui en burent. Ce rafraîchissement fut servi dans des vases faits de feuilles de bananier. Trois ou quatre jeunes Indiens nous en offrirent à moi et au Tubou les premiers; je n'en goûtai point, la vue seule m'en répugnait. L'insulaire le plus voisin du Tubou désigna ceux qui devaient en boire; on n'en servit point aux autres. On mit ensuite devant moi des patates grillées et des bananes parfaitement mûres; j'en mangeai. Peu après, je vis paraître des canots remplis de provisions semblables destinées à être réparties entre mes soldats. »

Maurelle alla ensuite visiter Toubo dans sa propre demeure. La reine parut à l'audience précédée de huit à dix jeunes servantes de seize à dix-huit ans. Les unes écartaient les mouches; elle s'appuyait sur les autres; car, empaquetée dans diverses pièces d'étoffes, elle marchait difficilement. Quand elle vit le capitaine espagnol, elle sourit et répéta gracieusement : *Lele! lele!* (bien ! bien !)

Toubo accabla son hôte de fêtes, comme il le comblait de caresses. Ces fêtes, Maurelle nous les a si naïvement décrites qu'il faut renoncer à les reproduire sous une autre forme que la sienne. L'Espagnol a d'ailleurs aussi bien vu qu'aucun autre navigateur ancien ou moderne; seulement il raconte avec plus de simplicité.

« Le roi m'invita à une fête qu'il avait dessein de me donner. Quand je débarquai le 12, je vis dans le bois touffu qui avoisinait le port, un vaste espace circulaire qu'on avait fait essorer, de manière à ce qu'il n'y restât plus le moindre tronc. Peu après, les Indiens, deux à deux, se rendirent à la maison du Tubou, portant sur leurs épaules de longues perches d'où pendaient beaucoup de patates, de bananes, de cocos et de poissons. Le Tubou fit conduire ces provisions au camp nouvellement défriché; on en fit un monceau de forme cubique haut de deux vares.

» Les eguis et les vénérables anciens arrivèrent pour conduire le Tubou, qui me prit par la main, et nous nous rendîmes au vaste cercle, où nous étions attendus par plus de 2,000 Indiens. Nous nous assîmes sur des tapis de palmes, préparés à cet effet; tout le peuple en fit autant; mais en conservant toujours la distinction des castes et des familles, les unes ne se mêlant point avec les autres.

» Le roi m'offrit alors tous ses fruits et les fit porter à la chaloupe qui en fut entièrement remplie. Les porteurs étant de retour à leurs postes respectifs, on fit un profond silence pendant que le roi parlait; ceux à qui leur âge ou leur dignité avait donné le droit d'être assis auprès du roi répétaient toutes ses paroles.

» Je ne savais à quoi tout cela aboutirait, et cependant j'ordonnai à ceux de mes soldats qui avaient à leur tête le premier pilote, de se tenir prêts à faire feu de leurs fusils et de leurs pistolets, s'ils s'apercevaient de quelque mouvement hostile.

» Il sortit aussitôt des rangs un jeune homme fort et robuste, la main gauche sur la poitrine, et frappant de la droite sur son coude. Il fit autour de la place beaucoup de gambades vis-à-vis des groupes qui n'étaient pas de sa tribu. Un autre de ceux-ci s'étant présenté en faisant les

Digitized by Google

mêmes gestes, ils commencèrent à lutter, se prenant corps à corps, se poussant et repoussant avec tant d'animosité, que leurs veines et leurs nerfs paraissaient très-gros. Enfin un des deux tomba si violemment, que je crus qu'il ne pourrait jamais se relever. Il se releva pourtant tout couvert de poussière et se retira sans oser retourner la tête. Le vainqueur vint présenter son hommage au roi, et ceux de sa tribu chantèrent; je ne sais si c'était à l'honneur du vainqueur, ou à la honte du vaincu.

» Ces combats de luttes durèrent plusieurs heures; un des combattans eut un bras rompu; j'en vis d'autres recevoir des coups terribles. Pendant que cette lutte continuait, d'autres champions se présentèrent, les poignets et les mains enveloppés de grosses cordes, ce qui leur servait comme de cestes. Cette espèce de combat était bien plus terrible que la lutte : dès les premiers coups, les combattans se frappaient au front, aux sourcils, aux joues, à toutes les parties du visage, et ceux qui recevaient ces fières décharges en devenaient plus impétueux et plus ardens. J'en vis qui étaient renversés du premier coup de poing qu'ils recevaient. Les assistans regardaient ces combats avec un certain respect, et tous n'y étaient pas indifféremment admis.

» Des femmes, surtout celles qui servaient la reine, assistèrent à cette fête. Je les trouvai tout autres qu'elles ne m'avaient paru jusqu'alors. Je ne les avais pas jugées désagréables; mais ce jour-là elles étaient parées de leurs plus beaux atours, ayant leurs mantes bien repliées et assujetties par un grand nœud sur le côté gauche, portant des chapelets à gros grains de verre à leur cou, les cheveux bien arrangés, le corps lavé et parfumé d'une huile dont l'odeur était assez suave, et la peau si propre qu'elles n'auraient pas pu y souffrir le plus léger grain de sable. Elles fixèrent toute mon attention et me parurent beaucoup plus belles.

» Le roi commanda que les femmes se battissent au poing comme les hommes. Elles le firent avec tant d'acharnement qu'elles ne se seraient pas laissé une dent, si, de temps à autre, on ne les eût séparées. Ce spectacle me toucha l'ame : je priai le roi de mettre fin au combat; il accéda à ma prière, et tous célébrèrent la compassion que j'avais eue de ces jeunes demoiselles.

» Le Tubou fit ensuite chanter une vieille femme, qui portait au cou une burette d'étain; elle ne cessa de chanter pendant une demi-heure, accompagnant son chant d'actions et de gestes qui auraient pu la faire prendre pour une actrice déclamant sur un théâtre.

» Enfin, le jeu se termina et nous retournâmes à la maison du roi. J'y trouvai la reine, qui me reçut avec les marques accoutumées de sa bienveillance : je lui demandai pourquoi elle n'avait pas assisté à la fête; elle me répondit que ces sortes de combats lui déplaisaient.

» Les nœuds de notre amitié ainsi resserrés au point que le Tubou me nommait son *hoxa*, c'est-à-dire son fils (plutôt *ofa*, ami), je pris congé de lui et de la reine, et je retournai m'embarquer. La plage était toute couverte d'Indiens, qui faisaient mille caresses à mes gens, sur ce qu'ils avaient bien voulu assister à leur fête.

» Les vainqueurs même me prirent sur leurs épaules et me placèrent dans la chaloupe. Le Tubou, qui, de sa maison, voyait cette multitude et qui savait combien je souffrais quand les Indiens se mêlaient avec mes gens, ordonna à ses capitaines de poursuivre ces insulaires, et il entra lui-même dans une telle colère qu'il sortit avec un gros bâton, frappant ceux qui lui tombaient sous la main. Tous se sauvèrent dans les bois : deux, plus maltraités que les autres, furent laissés comme morts sur la place : j'ignore s'ils se sont rétablis. »

Voilà le récit de Maurelle, naïf, touchant, presque pastoral dans diverses parties. Cependant, à côté de ces fêtes et de ces protestations amicales, quelques tentatives de larcins vinrent révéler l'instinct habituel des insulaires. Il fallut tirer un coup de pistolet sur l'un d'eux, plus hardi que les autres, qui cherchait pour la seconde fois à détacher la chaîne du gouvernail. La bonne harmonie n'en continua pas moins; et les regrets de cette population accompagnèrent Maurelle, quand il appareilla pour quitter ces îles. Maurelle laissa à ce groupe le nom de *Don-Martin-de-Mayorga*. C'est celui qui porte sur notre carte le nom d'Hafoulou-Hou, dont la terre principale est Vavao. Le capitaine espagnol vit ensuite les îles Hapaï, les reconnut à la voile et reçut à bord un chef qui se disait roi de quarante-huit îles. Poussant vers le sud, il releva encore Tofoua, qu'il nomma *San-Cristoval;* les écueils Hounga-Tonga et Hounga-Hapaï, qu'il nomma *las Colubras;* Pylstart, dont il fit *la Sola;* enfin une île Vasquez que personne n'a revue après lui. Parvenu au 30e degré de lat. S., il revint sur ses pas, et gouverna vers le N., avec l'intention de faire une nouvelle halte à Vavao; mais le vent et les courans lui firent manquer l'île, et il con-

Digitized by Google

tinua directement sa route pour les îles Mariannes.

Vers la fin de décembre 1787, Lapérouse se montra dans ces parages. Il releva successivement Vavao, Amargura, Lataï, Kao, Tofoua et les rochers Hounga-Tonga et Hounga-Hapaï. Le 31, comme il côtoyait les récifs de Tonga-Tabou, sept ou huit pirogues l'accostèrent, et l'un de ceux qui les montaient se donna pour le fils de Finau. Ces relations, fort courtes d'ailleurs, furent tout amicales, et Lapérouse, après avoir reconnu Pylstart, continua sa route pour Botany-Bay. Reparti plus tard de cette colonie, il est à croire, d'après la double opinion des capitaines d'Urville et Dillon, opinion fondée sur des renseignemens pris aux sources mêmes, que Lapérouse parut de nouveau dans l'archipel Tonga, avant d'aller se briser contre les récifs de Vanikoro. La version des deux marins cités diffère pourtant en un point. Suivant le capitaine d'Urville, qui recueillit le fait de la bouche même de la Tamaha, dans son entrevue à Tonga-Tabou, Lapérouse avait passé dix jours à Namouka, et son expédition vivait dans la mémoire des naturels sous le nom de *Louadji*, comme celle de d'Entrecasteaux s'y grava plus tard sous le nom de *Selenari*. Suivant le capitaine anglais, Lapérouse n'aurait pas même mouillé, et serait resté vingt-quatre heures seulement en croisière devant l'île.

Au mois d'avril 1789, le capitaine Bligh parut à son tour dans l'archipel Tonga. Il passa trois jours à Namouka, où il trouva deux chefs du nom de Toubo, et un autre nommé Taïpa. Selon leurs rapports, Poulaho, Finau et Toubo vivaient encore. Ce fut deux jours après le départ de cette île qu'éclata à bord du *Bounty* la révolte qui priva Bligh du commandement, et qui le livra, avec quelques hommes restés fidèles, à la merci des vagues de l'Océan. Cette catastrophe a été racontée. Bligh put aborder dans sa chaloupe à Tofoua, dont les naturels, d'abord bienveillans, finirent par user de violence pour le retenir. Un combat s'engagea sur la grève où un matelot resté en arriere fut assommé et mutilé. La chaloupe, étant parvenue à se dégager, fut également poursuivie, et sans l'abandon de quelques hardes qu'on jeta sur l'eau, peut-être ces opiniâtres ennemis n'auraient-ils pas laissé échapper les Anglais.

Après Bligh nous trouvons en 1791 le capitaine Edwards qui toucha deux fois à Namouka, et put constater la passion énergique des naturels pour le vol. Quelques attaques eurent lieu dans lesquelles un de ces maraudeurs fut tué. Les chefs, du reste, se montrèrent fort bien intentionnés, et le roi, qu'Edwards nomme *Futafi* (Fata-Faï sans doute), consentit à s'embarquer sur le navire avec l'un des Toubo pour se rendre à Tofoua. Ce Fata-Faï était-il Poulaho lui-même ou son frère? On ne sait; mais Poulaho dut mourir vers cette époque, car d'Entrecasteaux ne le trouva plus. D'après le capitaine d'Urville et son interprète Singleton, Poulaho mourut et fut inhumé à Vavao. Ce qui paraît très-positif, c'est que Finau n'existait plus quand parut Edwards.

D'Entrecasteaux mouilla à Tonga-Tabou le 23 mars 1793. Alors l'autorité principale se trouvait entre les mains de Toubo ou Mou-Mouï, frère cadet de Toubo-Lahi et de Mari-Wagui, lequel avait hérité des fonctions de touï-hatakalawa. Le jeune Fata-Faï, fils de Poulaho, et dont le nom propre était Foua-Nounouï-Hava, âgé alors de vingt-cinq ans environ, n'était pas encore investi du titre de touï-tonga. Sa tante Tine, princesse très-influente, recevait les hommages des chefs comme tamaha ou touï-tonga-fafine. Un certain Finau joue encore un rôle essentiel dans le récit de d'Entrecasteaux, et l'on n'a pu savoir si c'était Finau-Louka-Lalo qui mourut pendant le séjour des premiers missionnaires, ou bien si c'était Finau-Tougou-Aho, cousin du Finau de Cook. Ce nom de Finau était du reste fort commun dans la famille des Toubo.

Les premiers rapports de nos marins avec les naturels furent mêlés de rixes sanglantes. L'instinct pillard en etait cause. Dans l'une de ces querelles, un Français fut grièvement blessé: Finau, comme représailles, livra le coupable en priant qu'on le tuât. D'Entrecasteaux se contenta de lui faire asséner des coups de corde.

Cette relâche ne se passa point sans quelques fêtes; mais elles n'eurent ni la splendeur ni l'importance de celles de Cook. Le 30 mars, d'Entrecasteaux se rendit à l'une d'elles, convié par Toubo; tout y était mesquin, sale et sans goût. Plus généreux, le commandant offrit de beaux présens qui furent reçus avec indifférence. On ne répondait qu'avec contrainte et avec peine aux questions qu'il faisait; on cherchait des faux-fuyans, des biais, des prétextes; on paraissait embarrassé; le touï-tonga, les eguis, le peuple, tous avaient un air de défiance et d'angoisse. Quand d'Entrecasteaux vit cela, il se retira avant la fin des divertissemens.

S'il faut en croire les renseignemens donnés au capitaine d'Urville, ce départ anticipé sauva d'Entrecasteaux et ses compagnons. Un complot avait été ourdi; cette fête cachait un guet-

Digitized by Google

apens. S'il manqua, le hasard seul en fut la cause. Les victimes échappèrent au moment où les conjurés n'étaient pas encore prêts. Singleton avait entendu souvent raconter cette affaire à son ancien protecteur Vea, qui avait blâmé le projet sans pouvoir s'y opposer.

Quoi qu'il en soit, d'Entrecasteaux comprit que la douceur n'était pas toujours la meilleure voie pour obtenir le respect de ces peuplades. Comme les vols continuaient et que ses plaintes n'empêchaient rien, il fit tirer un jour à mitraille contre des agresseurs plus hardis et en tua trois. Sans se déconcerter de cette leçon, les autres revinrent le lendemain dans leurs pirogues pour trafiquer comme à l'ordinaire. Les voleurs, il faut le dire, appartenaient à la dernière classe du peuple, et les chefs, loin de regretter leur mort et de vouloir la venger, eussent été les premiers peut-être à assommer les voleurs à coups de casse-têtes. Ils auraient exploité peut-être la surprise en grand; le larcin en petit leur semblait un cas pendable.

L'auguste Tine, la tamaha, vint s'établir bientôt sur l'île de Pangaï-Modou, en face même des navires, pour y traiter ses hôtes pendant quelques jours. Le 3 avril, elle donna aux officiers français une fête qui consista principalement en danses de jour. « La mesure, qui était tantôt lente, tantôt vive, dit d'Entrecasteaux, donnait de l'action à la danse, et produisait un très-bon effet. Il règne dans ces ballets un ensemble aussi parfait que dans ceux de nos meilleurs spectacles, et je ne doute pas qu'ils ne fissent le plus grand plaisir, même au théâtre de l'Opéra. »

A diverses reprises, d'Entrecasteaux put observer que le profond respect des naturels pour certains membres de la famille sacrée n'impliquait pas toujours l'idée d'une grande autorité, et il en cite un exemple curieux arrivé à bord même de son navire. Fata-Faï se trouvait avec son beau-père dans la chambre du général, dont il venait de recevoir quelques présens. Un frère du chef Toubo étant survenu, Fata-Faï s'empressa de soustraire à ses regards les objets qu'il avait reçus, comme s'il eût craint d'en être dépouillé. Cette précaution ne le garantit point. Ayant aperçu les cadeaux, le nouveau visiteur s'avança vers le roi et les lui prit dans sa propre ceinture. Fata-Faï parut céder de bonne grâce; mais quand ils sortirent ensemble, Fata-Faï s'arrêta sur le seuil, tendit son pied en arrière, et le frère de Toubo fut obligé de se prosterner pour le moë-moë. Ainsi l'héritier des touï-tongas avait le privilége de se faire baiser le pied à toute heure, à tout instant, sans avoir pour cela le droit de se défendre contre un parent qui le dépouillait de sa propriété. Étrange et inexplicable contraste!

Après deux semaines environ de séjour, d'Entrecasteaux quitta Tonga-Tabou le 9 avril. Le souvenir de son passage est resté parmi les naturels sous le nom de *Selenari*, corruption du mot *général*, sous lequel ce chef militaire était plus souvent désigné.

Après lui vint sur la radè de Namouka un navire américain, d'où s'échappèrent six déserteurs, les premiers qui se soient fixés sur ces îles. Quatre d'entre eux n'y firent qu'une courte halte, mais les deux autres, Connelly et Ambler, passèrent à Tonga-Tabou et s'y établirent. C'était de fort mauvais sujets, de qui les naturels n'avaient rien de bon à apprendre.

Ensuite arriva, en avril 1797, le capitaine Wilson du *Duff*, navire chargé de missionnaires. Les fonctions de touï-tonga appartenaient alors à Foua-Nounouï-Hava, que Wilson désigne sous le nom générique de Fata-Faï. Le vieux Toubo-Mou-Mouï conservait encore l'autorité temporelle; mais accablé d'années, il se reposait des soins du pouvoir sur son fils Finau-Tougou-Aho, homme d'une grande bravoure, mais d'un caractère violent et cruel. Déjà il était parvenu à déposséder et à chasser de Tonga-Tabou la veuve de Poulaho et ses partisans.

Quand *le Duff* eut pris son poste au mouillage, le capitaine Wilson descendit à terre pour sonder les dispositions des chefs; ceux-ci répondirent aux premières ouvertures qu'ils seraient charmés de posséder quelques Européens. Sur cette assurance, dix missionnaires débarquèrent et s'établirent à Hifo, sous le patronage spécial de Tougou-Aho. On choisit ce protecteur moins pour la sécurité qu'il offrait que pour la terreur qu'il inspirait aux autres chefs. « C'était, dit Wilson, un homme d'une quarantaine d'années, d'un maintien sombre et taciturne. Il parlait peu, mais quand il était en colère, les éclats de sa voix retentissaient comme les rugissemens du lion. Fata-Faï, au contraire, homme à peu près du même âge, vigoureux aussi et bien proportionné, avait des manières gracieuses, affables et prévenantes; sa démarche était noble et majestueuse, et tout en lui annonçait l'intelligence et le désir de s'instruire. »

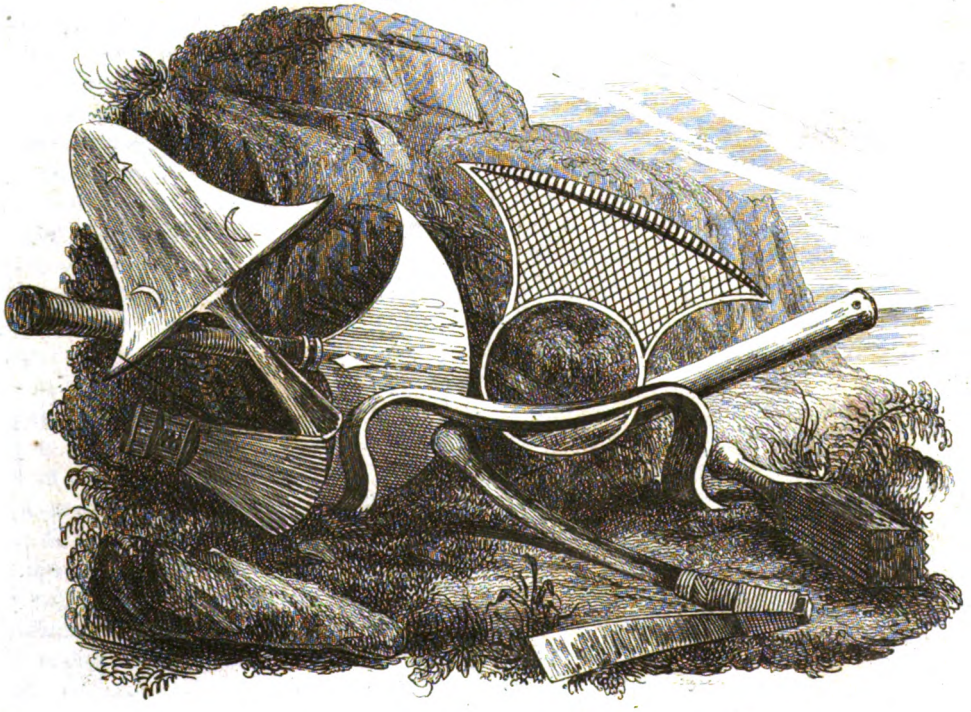
Ces pourparlers au sujet d'un établissement furent traversés par un orage brusque et imprévu. Un jour, sans menace préalable, *le Duff* se vit tout-à-coup entouré de plusieurs centaines de pirogues contenant près de 3,000 hommes armés. Ambler, l'un des Américains établis sur l'île,

Digitized by Google



3. Jeux et Danses de Jeunes Filles.

3 Juegos y Danzas de Jóvenes Doncellas.



4. Armes et Ustensiles des Habitans de Tonga.

4 Armas y Utensilios de los Habitantes de Tonga.

Ton. 2. Pl. VII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO.

Digitized by Google

Digitized by Google

avertit Wilson qu'un complot, à la tête duquel se trouvait encore un Finau, était sur le point d'éclater, et que cette flottille, inoffensive pour le moment, méditait de surprendre son navire. A l'instant même des préparatifs de défense furent faits. Quand les pirogues se présentèrent le long du bord, on n'admit sur le pont que les chefs comme des espèces d'ôtages, et l'on tint les autres dans un état de surveillance. Finau le conspirateur s'aperçut que la mèche était éventée; il contremanda l'attaque et protesta de ses bonnes intentions.

Une autre fois, dans une nuit tempétueuse, on découvrit, vers onze heures du soir, une pirogue qui se glissait vers le beaupré. L'intention bien évidente de ceux qui la montaient, était de couper les câbles du navire qui, dans la direction actuelle du vent, serait allé se briser sur les coraux du rivage. Quand la sentinelle eut aperçu cette embarcation, elle tira un coup de fusil, et ceux qui la montaient se précipitèrent dans la mer et se sauvèrent à la nage.

Le 15 avril, *le Duff* quitta cette côte, où il laissa les missionnaires à la merci des naturels. Le sort de ces évangélistes fut d'abord assez doux; on les respecta, on pourvut à leurs besoins, et ils purent croire un instant au succès de leur apostolat.

Cependant, vers la même époque, le vieux Mou-Mouï tomba sérieusement malade. Pour conjurer le péril, la coutume voulait que l'on sacrifiât un membre de la famille. Tougou-Aho choisit son jeune frère Koli-Lalo. On l'attira dans un guet-apens à Nioukou-Lafa. Il se défendit courageusement, mit hors de combat les exécuteurs, et ne fut enfin étranglé que par trois hommes de Viti excités par la propre sœur de la victime. Quant à Tougou-Aho, ce meurtrier de son frère, il fit enterrer son cadavre avec toutes sortes d'honneurs. Souvent même, il venait pleurer sur cette tombe, les coudes appuyés sur les genoux, le visage caché dans ses mains; il demeurait là pendant des heures entières; puis se retirait tristement.

Malgré ce déplorable holocauste, le vieux Mou-Mouï succomba. Son corps devait être inhumé avec la pompe ordinaire : déjà, comme prélude de la cérémonie, on voyait des hommes se déchirer le corps et se fracasser le crâne. On parlait même de deux femmes du défunt qui devaient s'immoler sur le faï-toka. La pelouse au milieu de laquelle reposait le cadavre se couvrait chaque jour d'offrandes de toutes espèces.

Enfin le 2 mai, les cérémonies des funérailles eurent lieu : la touï-tonga-fafine et Fata-Faï les présidèrent. Au jour naissant, quatre mille personnes se trouvaient déjà groupées autour du faï-toka. L'arène ayant été ouverte au bruit discordant de mille voix et de trompettes marines, une centaine d'hommes armés de lances et de casse-têtes s'y élancèrent à la fois. Là, ils se coupèrent, se tailladèrent dans tous les sens, se fendirent le crâne à coups de casse-tête si violemment assénés, qu'on pouvait les entendre à quinze ou vingt toises de distance. Le gazon n'était plus qu'une nappe de sang. Ici, couraient des furieux qui se précipitaient sur des piques, cherchant à s'en enfoncer la pointe dans les chairs; les uns se traversaient la cuisse, d'autres le bras; tous le faisaient en adressant au défunt les mots les plus doux, les adieux les plus tendres. Un naturel de Viti, serviteur du défunt, alla jusqu'à s'oindre d'huile le corps et les cheveux et à y mettre le feu ensuite. Il marchait gravement au milieu de l'arène avec sa chevelure embrasée. Après cette première troupe de martyrs, une seconde troupe parut, puis une troisième, chaque bande faisant assaut de supplices volontaires avec celle qui l'avait précédée, chaque individu de la troupe cherchant à surpasser ses camarades par le raffinement de ses souffrances.

Des chants mélancoliques et doux firent trêve à ces horribles scènes, et l'on vit arriver une légion d'environ cent quarante femmes marchant sur une seule file, et portant chacune une corbeille de sable : quatre-vingts hommes les suivaient, avec une corbeille à chaque mains, et ils chantaient : « Voici la bénédiction des morts! » Puis les femmes répétaient le motet. Ensuite arriva une autre bande de femmes chargées d'une grande quantité d'étoffes, et faisant entendre le même mode plaintif. Ces trois troupes réunies se dirigèrent vers la tombe, tout en couvrant de belles nattes et d'étoffes précieuses la partie du tertre comprise entre la cabane, le lieu où était le cadavre et le tombeau. Bientôt, au son des conques, aux chants graves et plaintifs de la foule, le corps fut porté au faï-toka sur un gros ballot d'étoffes noires. Cela fait, les offrandes commencèrent; on couvrit la tombe d'étoffes, de magnifiques nattes et d'objets précieux. Chaque naturel, chaque chef fit son cadeau, proportionné à son rang et à sa richesse. Tougou-Aho envoya trente-cinq balles d'étoffes sur trente-cinq litières. Cependant les supplices n'avaient pas cessé : quelques martyrs se faisaient couper une phalange, d'autres se mutilaient le visage et se le défiguraient à l'aide de bourres de noix de cocos attachées à leurs

Digitized by Google

poings. Les parens, les serviteurs du défunt se faisaient remarquer surtout par l'exagération de ces témoignages de deuil.

On déposa le corps dans son dernier asile. C'était une ouverture au sommet du faï-toka, recouverte par une pierre taillée d'environ huit pieds de long sur quatre de large et un d'épaisseur. Pour soulever cette pierre, il avait fallu deux grosses cordes, un point d'appui et cent cinquante hommes pour agir dessus. Quand le corps eut été descendu dans le caveau, on laissa retomber doucement la pierre, tandis que les femmes et les enfans pleuraient à chaudes larmes et criaient : « Mon père! mon père! le meilleur des chefs! » Pendant que la pierre s'abaissait, on jetait encore par l'ouverture béante des étoffes et des nattes; quelques endiablés se tailladaient toujours avec fureur comme pour profiter du peu de temps qui leur restait. Enfin cette rage de supplices s'apaisa, et quand les cordes eurent été détachées du sommet du tertre, un long cri s'éleva, auquel tous les assistans répondirent en déchirant les guirlandes de feuilles de *tchi* (dracæna) suspendues à leur cou. La première journée du deuil finit ainsi. Il continua moins violent et moins exagéré pendant un mois à peu près, et le 28 mai un grand bou-meï termina ces longues et sanglantes funérailles.

Voilà au milieu de quel peuple vivaient les missionnaires, obligés de subir le spectacle de ces pratiques païennes, sans entrevoir encore la possibilité de les détruire. Leur position, d'ailleurs, ne s'améliorait pas. Les deux déserteurs Connelly et Ambler, rejoints bientôt par leur camarade Morgan, leur suscitèrent toutes sortes de tracasseries. Tougou-Aho ne voulut point, il est vrai, écouter les conseils de ces hommes malintentionnés; il continua sa protection aux missionnaires, mais ceux-ci crurent néanmoins utile à leur sûreté à venir de ne pas demeurer abrités sous l'aile d'un seul chef; ils se dispersèrent dans l'île. Deux seulement restèrent avec Tougou-Aho; les autres se firent les protégés de quatre eguis, les plus influens apres lui.

Le 14 mai, Tougou-Aho, investi solennellement du titre et des fonctions de touï-kana-kabolo, changea son nom de Finau-Tougou en celui de Talaï-Tabou, dieu de sa famille. Sous peine de mort, il fallait l'appeler ainsi, et Tougou ne plaisantait pas avec les infracteurs. Ses hôtes les missionnaires eurent plus d'une fois l'occasion de constater son système de rigueurs implacables. Un homme lui déplaisait-il? Sans motif, sans jugement, il lui faisait couper la main. Un jour, offensé par un pauvre diable, il ordonna qu'on le saisît, qu'on lui liât les mains au-dessus de la tête, et que, dans cette position, on lui brûlât les aisselles avec des tisons enflammés. Les missionnaires n'obtinrent qu'à force d'instances la grâce de ce malheureux.

Vers cette époque, Tonga-Tabou fut, à différentes reprises, secouée par de forts tremblemens de terre qui épouvantèrent toute la population. Les naturels croyaient que ces phénomènes témoignaient de la colère de leurs hotouas; ils cherchaient à les conjurer par des chants et des offrandes. Du reste, ces secousses étaient fréquentes et presque prévues; quelques-unes étaient assez violentes pour renverser les habitations et déraciner les arbres.

Après une nouvelle apparition du *Duff*, qui repartit pour l'Europe le 7 septembre 1797, laissant les missionnaires à la garde de Dieu et des naturels, Tonga Tabou ne fut guère visitée pendant un espace de trente années. Aucune mission officielle n'y parut, et les rares aventuriers, qui mouillaient sur la côte, eurent presque tous une fin désastreuse. Aussi l'histoire de ce temps serait-elle restée inconnue, si le naufragé du *Port-au-Prince*, l'Anglais Mariner, ne l'eût recueillie de la bouche même des indigènes, et ne nous l'eût transmise.

Le chef, le souverain, le tyran de l'époque, c'était Tougou-Aho, ou Talaï-Tabou. Il régnait en vrai boucher, tailladant, mutilant ses sujets, comme eût pu le faire un pacha d'Orient. Par simple passe-temps, il fit couper le bras gauche à douze de ses serviteurs dans une assemblée de kava. A toute figure qui lui déplaisait, il ne se faisait aucun scrupule d'enlever le nez, un œil, une oreille. Pour lui c'était jeu de prince.

Ces cruautés, poussées jusqu'à la démence, exaspérèrent bientôt les chefs de l'île, et entre autres un egui puissant, nommé Toubo-Niouha. Il associa à son projet son frère Finau, chef tributaire de toutes les îles Hapaï. Tous les deux résolurent de délivrer l'archipel de ce fou furieux. Un soir donc, et ce dut être en mai 1799, Finau et son frère abordèrent, avec leurs cliens, à Hifo, résidence de Tougou-Aho. Le prétexte de cette visite était le désir de rendre hommage au touï-kana-kabolo et de lui offrir des présens. Arrivés à cette heure indue, on était obligé de les recevoir et de les coucher pour la nuit. Quand tout fut plongé dans le sommeil, les conjurés se levèrent : Finau devait avec ses gens garder les diverses issues de la résidence royale, Toubo-Niouha se chargeait de

Digitized by Google

pénétrer dans l'intérieur et d'assommer le tyran de sa main. Cela fut fait ainsi. L'énergique conspirateur alla jusqu'à sa victime, et, pour qu'elle sût qui la frappait, il réveilla Tougou-Aho, et lui dit : « C'est moi, c'est Toubo-Niouha; » puis, d'un coup de casse-tête, il l'étendit raide mort. Une scène de carnage suivit ce premier meurtre, et toute la famille du *hou* y périt, si ce n'est un enfant de trois ans, fils adoptif de Toubo-Niouha, que ce dernier sauva du désastre.

Cette petite poignée d'hommes avait suffi pour conduire le complot à bonne fin; mais elle était insuffisante pour attendre sur les lieux mêmes l'attaque des amis et des parens de la victime. Toubo-Niouha et Finau se retirèrent donc dans le district de Hagui pour surveiller les mouvemens de leurs adversaires. A la nouvelle du grand massacre, Tonga-Tabou s'émut tout entière. De tous côtés, la conque de guerre appela les combattans aux armes; on prêcha une sorte de croisade contre les assassins. Ceux-ci, de leur côté, réunirent leurs forces de terre et de mer; ils surprirent et dispersèrent la flotte ennemie, débarquèrent à Hifo et engagèrent l'action avec les troupes campées sur cette plage. Après une lutte opiniâtre, Finau et son frère eurent le dessous; ils se retirèrent de nouveau à Hagui; mais là le hasard leur amenait un puissant allié. C'était Touï-Hala-Fataï, le vainqueur des îles Viti, le plus grand guerrier de Tonga. Touï-Hala-Fataï, à la tête de hardis aventuriers comme lui, avait fait deux ans la guerre aux Vitiens, peuples farouches et courageux, dont il avait dévasté les terres, ravagé les cases, égorgé les populations. Il revenait, las de succès et de pillage, à Tonga-Tabou, dans le moment même où Finau et son frère cédaient à la force et au nombre. Qu'on juge de la joie des vaincus quand vinrent s'offrir à eux, comme alliés, des hommes ne respirant que la guerre et enchantés de la retrouver sur le sol natal! L'intrépide chef de ces aventuriers était atteint d'une maladie mortelle; mais il lui restait un jour entier pour combattre : il voulut l'utiliser.

Aussi la guerre recommença-t-elle le lendemain 29 mai. Touï-Hala-Fataï, Finau et Toubo-Niouha se dirigèrent sur Hifo; et leurs adversaires, non moins bien disposés à la bataille, leur épargnèrent la moitié du chemin. Arrivé en présence, on se reposait un instant par une sorte d'accord tacite, lorsque, impatient de tout délai, Touï-Hala-Fataï s'élança avec ses guerriers contre un parti ennemi. L'élan une fois donné, l'affaire devint générale. Elle fut acharnée et sanglante, héroïque et grande des deux parts. Les trois chefs, Touï-Hala-Fataï, Toubo-Niouha et Finau, rivalisèrent en prodiges de valeur. L'aventurier, se sentant condamné par la maladie, voulait périr; il se fit un lit de cadavres sur lesquels il tomba agonisant et percé de vingt coups de lance. Plus fort et plus vigoureux, Toubo-Niouha restait debout au milieu de quarante hommes tombés sous son casse-tête; non moins brave, mais plus prudent, Finau mesurait ses coups, et n'en portait que de plus sûrs. Animés par ces trois chefs, leurs guerriers firent des merveilles; l'ennemi fut battu.

Mais cette victoire, coûteuse pour Finau, n'offrait pas des résultats assez décisifs pour qu'il attendît sur l'île une nouvelle attaque des partisans du *hou* égorgé. Il se retira dans ses États de Hapaï, vainquit, en deux rencontres à Namouka, les guerriers de Tougou-Aho, et consolida ainsi sa domination sur tout cet archipel, désormais indépendant. Cette révolution n'eut pas lieu sans une réaction contre les vaincus. Divers eguis ou mata-boulais furent en butte à d'horribles vengeances. On les jeta par troupes dans des pirogues qu'on coulait ensuite ou qu'on abandonnait en pleine mer; ou bien, nus et dépouillés, on les liait à des pieux enfoncés dans le sol et on les laissait périr de faim. Les naturels de cette zône croient encore entendre les plaintes de ces victimes dans les bruissemens de la vague.

Tranquilles à Hapaï, Finau et Toubo-Niouha songèrent à la soumission de Vavao. Le chef de ces îles, au nom de Tougou-Aho, voulut bien résister d'abord aux vainqueurs, lasser leur patience par des escarmouches journalières; mais cette guerre de partisans ne dura que deux semaines, au bout desquelles Finau resta le maître de la grande île. Il y laissa, comme vice-roi tributaire, son frère et allié Toubo-Niouha, et revint dans sa résidence de Hapaï méditer l'invasion de Tonga-Tabou.

Tonga-Tabou était alors livrée à une déplorable anarchie. Tougou-Aho n'ayant point laissé d'héritier direct, des collatéraux se disputaient sa puissance. L'île était divisée en vingt partis, qui tous attiraient à eux quelques lambeaux d'influence et d'autorité. Au lieu d'un roi, on avait douze rois, tous retranchés dans leurs forteresses, et se menaçant, s'attaquant, sans que la question de prépondérance fût jamais résolue. Ballottés entre ces roitelets d'un jour, opprimés par le plus grand nombre, défendus à peine par quelques-uns, les missionnaires eurent à lutter contre les dangers d'une position aussi critique.

Digitized by Google

Trois de ces malheureux furent égorgés en 1799, après la défaite du chef qui les protégeait, un nommé Vea-Tchi. Cinq furent trouvés et recueillis heureusement par un navire qui toucha à Tonga-Tabou en janvier 1800; enfin le dernier, le pasteur Veeson, retiré à Vavao, eut le bonheur de pouvoir gagner un navire en vue des côtes au moment où un ordre de mort allait l'atteindre et le frapper.

L'anarchie qui régnait à Tonga-Tabou ne fit qu'empirer après le départ des missionnaires. Craignant pour sa vie, au milieu de désordres pareils, le touï-tonga se retira sur Vavao, où les naturels de tous les groupes se rendirent de temps à autre pour honorer son caractère divin. Finau triomphait; la présence du pontife tonga légitimait ses droits; il se vantait hautement de cette éclatante adhésion; il ne qualifiait plus les chefs ses rivaux que d'impies et de rebelles.

Livrée ainsi à la guerre civile, Tonga-Tabou n'était plus abordable pour les Européens. Peu de temps après le massacre des missionnaires, l'équipage du navire *Argo*, qui, naufragé sur le groupe Viti, avait pu gagner Tonga, y périt dans des combats avec les naturels, à l'exception d'un seul homme recueilli par un bâtiment de passage. Bientôt un attentat plus grave se commit sur ces côtes. Jusque-là, n'ayant eu affaire qu'à des navires de guerre bien équipés et bien armés, les naturels avaient vu échouer tous leurs complots. Ils eurent plus facilement raison des bâtimens marchands. Le *Duke of Portland*, capitaine Melon, fut leur première victime. Par suite de la trahison d'un Malais et d'un déserteur américain nommé Doyle, l'équipage fut assassiné tout entier, à l'exception d'un vieillard décrépit, de quatre mousses et d'une femme de couleur, nommée Eliza Mosey. Ces individus n'avaient eu la vie sauve qu'à cause de leur âge; on les destinait à aider au déchargement et à la destruction du navire, sauf à les immoler plus tard pour anéantir toutes les traces de cet attentat. Doyle présidait aux travaux; il était l'ame et le bras de ce pillage. Le déchargement durait depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin le vieillard et les quatre mousses surprirent le traître, le tuèrent, chassèrent du navire les naturels qui s'y trouvaient, coupèrent les câbles et prirent le large, laissant sur l'île Eliza Mosey. On n'eut plus de nouvelles de ces malheureux qui allèrent se perdre sans doute sur une autre plage.

L'Union de New-York, capitaine Isaac Pendleton, éprouva à son tour une catastrophe sanglante. Ayant touché à Tonga-Tabou le 1er octobre 1804, il envoya à terre un de ses canots, dans lequel se trouvaient quelques matelots, le capitaine et le subrécargue. La journée finit, la nuit s'écoula sans que personne revînt. Le lendemain, le second du navire, nommé Wright, commençait à concevoir des inquiétudes sérieuses. Aucune pirogue de naturels n'avait, comme la veille, accosté le bord; les chefs tongas se bornaient à demander par signes que les officiers envoyassent un autre canot à terre. Ils cherchaient à faire entendre que le capitaine avait acheté des cochons et d'autres provisions pour le transport desquels la chaloupe était insuffisante. Wright se défia de cette conduite singulière, et avec d'autant plus de raison que des pirogues de guerre cernaient peu à peu le navire, et que déjà plusieurs naturels armés de leurs casse-têtes se disposaient à monter à l'abordage. Pour tempérer leur ardeur, il fallut leur montrer la gueule des canons prêts à faire feu. Ils s'éloignèrent alors et se tinrent à quelque distance. Dans le même instant, une autre grande pirogue, détachée de la grève, accourait rapidement vers le bord; elle traversa la flottille et cingla vers le navire, affectant de montrer aux Américains une femme étrangère debout sur l'avant. Etonné, l'équipage de *l'Union* cherchait à deviner le mot de cette énigme, quand cette femme, après quelques mots assez vifs échangés avec l'egui de la pirogue, se jeta subitement à la mer et nagea vers le vaisseau. Tout en nageant, elle demandait du secours à l'officier. « Tenez-vous sur vos gardes, criait-elle; le capitaine et ses matelots ont été égorgés à terre. » On tira sur la pirogue pour assurer la fuite de cette femme qui fut recueillie à bord. Cependant les insulaires, furieux de voir que leur proie leur échappait, se précipitèrent vers *l'Union* et commencèrent une attaque générale. Les boulets, la mitraille, la mousqueterie, rien ne les arrêta. La mer était couverte de cadavres, de débris de pirogues et de lambeaux mutilés; les mourans, les blessés frappaient l'air de cris horribles. N'importe! le reste des combattans s'attachait aux flancs du navire et paraissait décidé à l'enlever ou à périr. Un sort affreux était réservé à *l'Union* si Wright n'eût fait couper les câbles. Quand le navire prit son élan sous ses voiles déployées, les assaillans renversés, chavirés sur la route, trompés dans leur espoir de sang et de butin, firent entendre des hurlemens rauques et sauvages. C'était le tigre qui manquait sa proie.

Cependant on avait déjà interrogé la femme recueillie à bord. C'était, comme on le devine, Eliza Mosey, la seule créature échappée au dé-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Maison des Missionnaires à Hifo.*

1. Casa de los Misioneros en Hifo



3. *L'Astrolabe sur les récifs.*

3. El Astrolabio en los Arrecifes

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

sastre du *Duke of Portland*. Elle raconta qu'à la suite d'avances adroites et de façons fort amicales, le capitaine et ses compagnons s'étaient laissé entraîner dans l'intérieur de l'île, hors de la vue du navire ; que là ils avaient été entourés subitement et massacrés. On voulait encore attirer un des canots à terre et lui ménager une fin pareille. Mais Eliza s'était dévouée ; elle s'était offerte comme devant faciliter l'exécution du second guet-apens ; elle avait demandé qu'on l'envoyât le long du bord pour persuader et tromper l'officier. Sa pensée secrète était de l'avertir et de le sauver. La feinte avait réussi ; *l'Union* voguait sur l'Océan, échappé par miracle aux sauvages de Tonga-Tabou. Hélas ! c'était pour tomber en des mains plus farouches encore. La fatalité pesait sur ce navire ; quelques jours après, il se perdit sur les îles Viti, et son équipage fut rôti et mangé par les cannibales de cet archipel.

Depuis le désastre de *l'Union*, peu de navires marchands s'arrêtèrent sur l'île fatale. Turnbull passa à Eoa, en 1803, sans s'y arrêter ; le capitaine Campbell du *Harrington*, arrivé à Tonga-Tabou en 1809, prévit une attaque et leva l'ancre sans prendre terre ; moins prudent, le capitaine Brown du *Port-au-Prince* y fut victime d'une épouvantable catastrophe.

Le *Port-au-Prince*, fort beau navire monté par un équipage de près de cent hommes, armé de vingt-quatre canons de 12 et de huit caronades du même calibre, mouilla sur le groupe Hapaï, à Lefouga, le 29 novembre 1806. Séduit par les avances des naturels, le capitaine Brown descendit à terre le 1er décembre, et une demi-heure après c'en était fait de lui et de son navire. On l'égorgea sur la plage avec ses compagnons, pendant que l'egui Toubo-Toa enlevait le bâtiment. Sur 62 Européens, 36 périrent ; on laissa la vie à 26. Dans le nombre était Mariner, dont il a été déjà question plus d'une fois, jeune homme intelligent et bien élevé, à qui nous devons les détails les plus précis de cette histoire (Pl. V—1). Mariner, quoique sauvé, se trouvait dans l'état le plus déplorable, quand le roi Finau s'intéressa à lui et l'attacha à son service. Depuis cette sorte d'adoption, Mariner devint un véritable Tonga : il prit le costume des insulaires, adopta leurs mœurs, se plia à leurs usages. L'un de ses compagnons d'infortune, Singleton, se résigna comme lui à sa situation nouvelle. Naufragé de 1806, il était encore à Tonga-Tabou en 1831, quand le capitaine Waldegrave y passa.

Ainsi, l'enlèvement du *Port-au-Prince* était l'œuvre de Finau. Pour cet homme, cette capture avait une grande importance politique, il allait posséder des pièces d'artillerie, des munitions, des vergues, des mâts, des cordes, du fer. Aussi était-il si jaloux de toutes ces choses qu'il faisait impitoyablement tuer tous les maraudeurs, disant « que c'était des hommes de rien, dont la vie importait peu au reste de la société. »

Pour tirer plus promptement et plus aisément le fer de la coque, Finau donna l'ordre d'incendier le navire, qui brûla jusqu'à la flottaison ; à la suite de ce procédé expéditif, on traîna le reste jusqu'à la plage, où on le dépeça. Les Anglais furent obligés de se prêter à ce sacrifice de leur propre bâtiment ; ils enseignèrent les moyens mécaniques à l'aide desquels les canons se transportaient ; ils mirent les naturels au fait de leur service, et devinrent eux-mêmes les artilleurs de Finau. Ce long travail du bord fut marqué par des scènes curieuses et plaisantes. La plupart des objets qui s'y trouvaient étaient nouveaux pour les naturels ; ils en ignoraient l'emploi ; ils s'étonnaient quand on le leur indiquait. Ainsi une montre, avec son bruit continuel et son mouvement inaperçu, les jeta dans une stupéfaction profonde ; ils la retournaient dans tous les sens, la rejetaient effrayés, puis la reprenaient. Ils en firent d'abord un animal, ensuite une plante. Enfin ils s'adressèrent à Mariner qui leur expliqua tant bien que mal le mécanisme de cet objet. Quand ils eurent compris, ils s'écrièrent : *Fanoua boto !* (quel pays intelligent !)

Enhardi par ce renfort d'armes et d'hommes, Finau rêva de nouveau la conquête de Tonga-Tabou. Il organisa son armée, forma son petit corps d'artilleurs anglais, fit un parc de campagne de quatre caronades, rassembla toutes ses troupes à Namouka et les passa en revue sur le malaï. On s'embarqua sur 170 pirogues, qui abordèrent le jour suivant à Pangaï-Modou. Mafanga, le lieu saint, qui devait être respecté des deux parties belligérantes, envoya des présens au roi de Hapaï, et celui-ci, accompagné de ses mata-boulais, alla accomplir la cérémonie du *togui* sur la tombe de son père. Ayant quitté ses habits ordinaires en étoffes teintes, le roi s'était couvert de simples nattes, et portait au cou, en signe d'humilité, des guirlandes de feuilles d'*ifi*. Les officiers de sa maison avaient le même costume et les mêmes emblèmes. Ils s'assirent tous à l'orientale, devant le tombeau, avec les jambes ployées sous le corps, se frappèrent les joues pendant une minute avec leurs poings fermés, silencieusement, sans articuler ni une parole, ni une

Digitized by Google

plainte; après quoi un des principaux mata-boulais de Finau commença une invocation à l'esprit du père de Finau. « Vois ce chef, disait-il, qui est venu à Tonga pour attaquer ses ennemis; sois-lui propice; accorde-lui ta protection; il vient combattre dans la pensée qu'il n'a pas tort; il a toujours traité le touï-tonga avec le plus profond respect, et a accompli avec soin toutes les cérémonies religieuses. » Après cette prière, des tiges de kava furent déposées sur le faï-toka, et Finau se retira avec ses gens.

La guerre commença le jour même. Finau se porta sur la forteresse ou *kolo* de Nioukou-Lafa, l'une des plus redoutables positions de l'île. Située à cent toises environ de la plage, cette citadelle de forme circulaire occupait une surface de quatre à cinq acres; elle était défendue par un double rang de palissades de neuf pieds de hauteur et des fossés de douze pieds de profondeur. De quinze en quinze toises, cette enceinte se trouvait flanquée de plate-formes de neuf pieds carrés, d'où les assiégés pouvaient lancer des projectiles sur les assaillans. Outre diverses petites issues, la citadelle avait quatre grandes portes assujéties à l'intérieur par de fortes traverses en bois de cocotier. Avec les armes habituelles des naturels, cette place était imprenable; elle céda en quelques heures aux caronades du *Port-au-Prince*, artillerie de Finau. La mousqueterie balaya d'abord les plate-formes, puis les bouches à feu commencèrent. Assis sur un grand fauteuil provenant du navire pillé, Finau suivait de l'œil le service des pièces. Comme il n'en résultait aucun mal apparent, il se fâcha d'abord; mais lorsqu'entré dans la place évacuée, il vit quatre cents morts ou blessés étendus sur le champ de bataille, il félicita Mariner et ses compagnons de leur adresse meurtrière, et les remercia de leur concours. Désormais le sort de ces auxiliaires devint plus tranquille et plus tolérable.

Dans l'enivrement de la victoire, la forteresse de Nioukou-Lafa fut d'abord incendiée; mais peu de jours après, sur l'avis des prêtres qui se disaient les organes des dieux, il fallut la rebâtir. On employa l'armée de Finau à cette besogne.

Cependant la guerre ne marchait pas comme le roi de Hapaï l'avait espéré. L'ennemi évitait les rencontres générales, où le canon triomphait de la bravoure et du nombre; il dressait des embuscades, massacrait des partis entiers, organisait une lutte de buissons et de fourrés. Dans l'une de ces rencontres, Mariner, tombé dans une fosse, eût péri sans le dévouement de quatre de ses compagnons. Trente sauvages de Hapaï tombèrent à ses côtés après une résistance opiniâtre. Ce qui frappa le plus notre Européen dans cette affaire, ce fut un combat singulier entre un chef hapaï et un chef tonga. Dans la première attaque, leurs casse-têtes se brisèrent; ils en vinrent au pugilat, du pugilat à la lutte; haletans, épuisés de fatigue, à demi-morts, ils tombèrent l'un près de l'autre, se mordirent tant qu'ils eurent de la force, puis restèrent immobiles sans pouvoir remuer aucun membre, tant il y avait chez eux d'épuisement et de prostration. Graduellement remis, ils renoncèrent à continuer un assaut pareil, et, d'un consentement mutuel, se retirèrent chacun du côté de sa forteresse.

La guerre, ainsi transformée en engagemens singuliers, entraîna à sa suite des misères horribles. Les champs restèrent en jachères, et la famine survint. Pour la combattre, on tua, on rôtit, on mangea les prisonniers. Les uns dévorèrent cette chair par goût, les autres par besoin, d'autres enfin par point d'honneur. Quand on eut expédié les captifs un à un, les guerriers du même camp s'entretuèrent ou égorgèrent leurs proches pour s'en nourrir. Mariner cite le trait de deux frères qui, ayant attiré leur tante chez eux sous l'appât d'une igname à partager, assommèrent la pauvre femme et s'en distribuèrent les membres. Dans le camp tonga, la disette n'était pas moindre. Un seul trait en fera juger. Deux filles d'un egui de Nougou-Nougou engagèrent avec deux jeunes chefs une partie au *lafo*, dont voici les enjeux : si les jeunes filles perdaient, elles partageaient avec les chefs, sans dédommagement aucun, une igname qu'elles possédaient; si les chefs perdaient, le même partage avait lieu; mais, comme indemnité et comme supplément de festin, les perdans devaient fournir le corps d'un homme et le partager avec les jeunes filles. Le sort favorisa ces dernières, et les chefs dressèrent une si bonne embuscade devant une forteresse ennemie, qu'elles eurent leur moitié de cadavre.

Éloigné depuis long-temps de ses États de Hapaï, Finau ne cherchait qu'un prétexte pour terminer cette campagne sanglante et stérile. La mort du touï-tonga la lui fournit. Il fallait qu'il assistât aux funérailles de ce pontife, expiré plusieurs mois auparavant. Cependant, ne voulant pas perdre les avantages obtenus, il céda la forteresse de Nioukou-Lafa à Tarkaï, chef de Bea, l'un des guerriers les plus renommés de Tonga-Tabou, qui s'était déclaré pour lui et l'a-

Digitized by Google

vait reconnu pour *hou* ou roi de tout l'archipel. Cette soumission n'était toutefois qu'une feinte; car, avant même de s'embarquer, Finau put voir sa forteresse livrée aux flammes. Sans les prêtres qui pressaient son départ, il eût vengé cette trahison, il eût exterminé Tarkaï et sa famille; mais la cérémonie religieuse passait avant les rancunes politiques. Finau revint sur Namouka, puis sur Lefouga, où s'accomplissait déjà la solennelle levée du grand tabou mis sur les productions de la terre. Le nouveau touï-tonga présidait à cette fête commémorative, et cinq jours après il épousa l'une des filles de Finau, âgée de dix-huit ans. Ce touï-tonga, qui n'avait alors guère plus de quarante ans, devait être un frère du précédent.

A peu de jours de là, surgit un nouvel incident de guerre. L'un des fils de Tougou-Aho, nommé Toubo-Toa, avait juré dans son cœur de venger la mort de son père sur la personne du meurtrier Toubo-Niouha, le complice de Finau. Jusqu'après l'accomplissement de l'acte expiatoire, il avait fait le vœu de ne pas boire de lait de coco. Persévérant dans ses desseins, il s'était attaché à Finau, cherchant à noircir Toubo-Niouha dans son esprit, et à en faire un rival fort dangereux pour lui. Finau prêta l'oreille à ces insinuations passionnées; il devint jaloux de son frère, de son influence toute-puissante à Vavao, il alla jusqu'à laisser entrevoir le désir d'en être débarrassé.

Cela suffit à Toubo-Toa. Décidé au meurtre, il saisit le moment où Toubo-Niouha se trouvait à Lefouga, le fit surprendre un soir et assassiner par quatre affidés sous les yeux mêmes de Finau. Celui-ci laissa le crime se consommer, et se contenta de protester publiquement. Les plus grands honneurs furent rendus au corps de la victime; on l'enterra dans le tombeau de ses ancêtres avec tout le cérémonial dû à son rang.

Pour mieux garder sous son patronage une contrée lointaine, Finau nomma alors au gouvernement de Vavao, une femme, sa tante Touï-Oumou. Les chefs prêtèrent serment de fidélité au roi de Hapaï sur le vase du kava sacré; mais trois semaines après, Vavao et sa nouvelle souveraine se soulevaient contre Finau, qu'ils accusaient de complicité dans le meurtre de Toubo-Niouha. L'île se déclarait indépendante, et une forteresse s'élevait à Felle-Toa.

Voilà quelle nouvelle guerre fit diversion à l'attaque de Tonga-Tabou. La soumission de Vavao était désormais bien plus urgente: Finau y songea avant tout. Il passa sur l'une des îles Hapaï, Hanao, avec 4,000 hommes, et de là cingla pour Vavao avec trois pirogues seulement, avant-garde de son armée. Le débarquement eut lieu sur Naï-Afou, le lieu saint de Vavao, comme Mafanga l'est de Tonga-Tabou. De là Finau se porta vers la citadelle ennemie, et ouvrit des négociations devant ses retranchemens. Les chefs de Vavao ne se montrèrent pas intraitables: ils consentaient à reconnaître Finau pour leur chef, mais ils exigeaient qu'il se fixât sur leur île, et qu'il n'y gardât qu'un petit nombre de ses sujets de Hapaï, ou bien encore, si la résidence de Vavao ne convenait pas au roi, ils lui offraient de reconnaître sa suzeraineté par un tribut annuel, à la condition toutefois que l'île serait gouvernée par des indigènes et non par des chefs envoyés de Hapaï. « Nous sommes fatigués de combats, disaient les négociateurs; nous voulons une longue et bonne paix. »

Finau n'écouta ces ouvertures qu'avec colère; il se rembarqua sur sa pirogue, fulminant des paroles de vengeance. De retour à Hanao, il rassembla toute la flotte, et partit pour l'archipel rebelle avec 5,000 hommes et 150 pirogues. Les artilleurs anglais étaient de la campagne avec deux canons. On aborda le lendemain à Naï-Afou, et le jour suivant on se trouvait en face de la terrible citadelle avec un appareil menaçant et des ressources de tout genre.

Les assiégés ne s'épouvantèrent pas. Ils reçurent leur ennemi à coups de flèches. Finau n'y répondit point d'abord; il demanda un armistice. « Que les parens, les amis, engagés dans les rangs opposés, se voient et s'embrassent, » dit-il. En effet, pendant trois heures, il n'y eut entre les deux partis que des larmes versées. On se jeta dans les bras les uns des autres, déplorant les dures nécessités de la guerre. Cette scène se fût dénouée peut-être par une transaction, sans l'incident d'une agression isolée. Un des assiégés lança une flèche à Mariner, qui se trouvait aux premiers rangs, et le manqua; l'Anglais riposta par un coup de mousquet et ne le manqua point Cette explosion devint le signal d'un combat qui se prolongea durant toute la journée avec une grande effusion de sang de part et d'autre. Presque tous les meurtriers de Toubo-Niouha restèrent sur le champ de bataille; Toubo-Toa lui-même perdit sa femme qui fut faite prisonnière. Mais ces petits avantages étaient rudement expiés par les assiégés; le canon couvrait de morts leurs retranchemens et ne leur laissait d'autre perspective que celle d'une résistance héroïque et stérile. Loin de fuir intimidés devant ces bouches tonnantes, plus d'un insulaire les affronta, les

Digitized by Google

brava, les insulta. L'un d'eux, pour rassurer ses camarades, s'était fait fort de se battre corps à corps avec un canon, et d'envoyer sa lance dans la gueule même d'une de ces pièces meurtrières. En effet, quand le feu fut ouvert, il alla, dans une attitude menaçante, droit à celle que servait Mariner. Mariner la pointa sur lui; mais au moment où le coup allait partir, le sauvage l'évita en se jetant à plat ventre contre terre. Après la décharge, il se releva, adressa quelques provocations à la pièce, brandit sa lance et finit par la diriger contre l'instrument meurtrier. L'arme vint se heurter et rebondir contre le bord. Mariner le coucha alors en joue avec son mousquet, mais une flèche lancée à point détourna encore le coup. Le champion intrépide put regagner la citadelle en poussant un cri de triomphe. Depuis ce temps, on le surnomma *Fana-Fanoua*, ce qui veut dire canon en langue du pays. (*Fana*, arc, et *fanoua*, terre).

Ce combat acharné ne finit qu'à la nuit. La citadelle tint bon, malgré toutes les forces de Finau. Désappointé, le roi de Hapaï se retira à Naï-Afou, où il se retrancha à son tour. Dès-lors la guerre prit un caractère d'escarmouches et de rencontres partielles, où l'avantage restait tantôt à l'un, tantôt à l'autre camp. Des faits d'armes isolés, des traits d'héroïsme individuel marquèrent cette lutte; elle eut ses rapts de femmes, ses sacrifices humains, ses épisodes guerriers ou religieux, ses défis, ses duels, comme une épopée homérique.

Enfin, après plusieurs mois d'efforts infructueux, Finau, voyant que les moyens violens le servaient mal, en vint à des combinaisons plus pacifiques. Il se ménagea diverses entrevues avec les chefs de Vavao, et fit si bien, qu'il les décida à le reconnaître pour leur roi. Plus accommodant alors, il ne craignit pas de promettre qu'il s'établirait à Vavao, qu'il ne garderait auprès de lui qu'un très-petit nombre de mataboulais, et renverrait le reste de son armée aux îles Hapaï, dont il laisserait désormais le gouvernement à Toubo-Toa. Dès le lendemain, Finau fit son entrée dans la citadelle à la tête de ses principaux officiers. Il y présenta ses hommages à la reine Touï-Oumou, et signa une paix définitive. A peine souscrite, cette paix fut violée. Finau brûla la forteresse de Felle-Toa et garda celle de Naï-Afou. Il désarmait ainsi des ennemis en se maintenant dans ses propres avantages. Aussi, rendus plus défians par cette conduite, les principaux chefs de Vavao crurent-ils plus prudent de rejoindre Tarkaï et les mécontens de Tonga-Tabou que d'attendre dans leur île les résultats de la clémence du vainqueur. L'avenir justifia cet acte de prévoyance.

Ce fut vers ce temps (1807-1808) qu'un navire de Port-Jakson ramena un chef de Tonga-Tabou et sa femme Fata-Faï, qui venaient de passer deux ans dans la colonie anglaise de Sydney. Finau s'aboucha avec ces émigrans, qui ne lui firent pas un tableau flatteur de la vie et de l'hospitalité européennes. Ils racontaient que, dans les villes qu'ils avaient vues, on pouvait mourir de faim vis-à-vis d'une boutique regorgeant de vivres; que l'argent seul y faisait des égaux, et que, pour s'en procurer, ces malheureux habitans travaillaient du matin au soir.

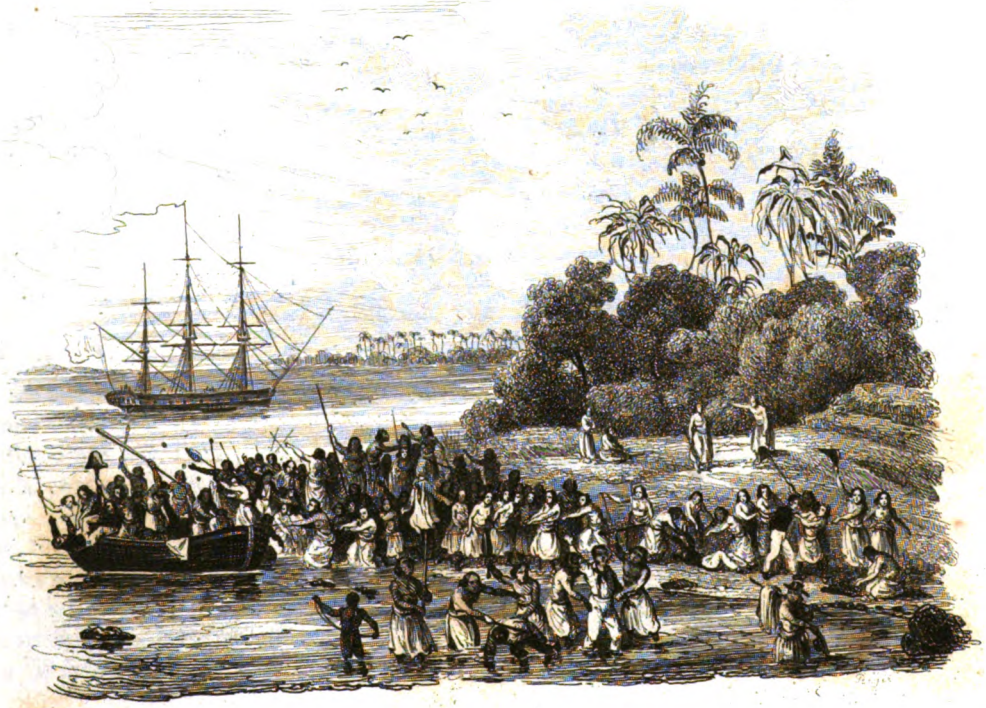
Ce mot d'argent occupa Finau bien longtemps après la visite des Tongas voyageurs. Il questionnait là-dessus tous les Anglais, Mariner entre autres. « L'argent, disait-il, de quoi est-il fait? Est-ce du fer? Peut-on en fabriquer des armes ou des instrumens utiles? Où peut-on s'en procurer? Si l'on peut en fabriquer, pourquoi chacun ne s'occupe-t-il pas à faire de l'argent pour l'échanger ensuite contre les objets qu'il désire? » A ces questions, Mariner expliquait de son mieux le système monétaire de l'Europe, la nature, l'emploi de l'argent, sa rareté et son prix intrinsèque comme métal de luxe, le privilége affecté aux rois de le battre et de le marquer à leur effigie, son action bienfaisante comme moyen d'échange. Finau ne comprenait tout cela qu'à demi; il ne se rendait pas aux explications données. Un autre chef qui était présent, Fili-Moë-Atou, entrait mieux dans la pensée du commentateur. « Oui, disait-il à Finau, je comprends; voici ce que c'est : l'argent est moins embarrassant que les biens; il est très-commode de changer ses biens pour de l'argent, puisqu'en retour on peut changer l'argent pour des biens toutes les fois qu'on le désire. Les biens peuvent se gâter, surtout les provisions; l'argent ne le peut pas. Ensuite, quoique l'argent n'ait point de valeur par lui-même, il en a une réelle, puisqu'on ne peut en obtenir sans donner quelque chose en retour. Il conservera cette valeur tant qu'il sera accepté contre des provisions. » Ainsi parlait Fili-Moë-Atou, homme fort intelligent pour ces contrées, devinant avec une rare sagacité un des côtés utiles de notre système monétaire; mais Finau ne se rendait pas; il résistait toujours. « Non, disait-il, cela ne doit pas être ainsi. Il est absurde d'accorder une valeur à un métal qui n'a point d'utilité matérielle. Que si on employait à cela du fer, on pourrait en faire des ciseaux, des

Digitized by Google



2. Place de Mafanga.

2 Plaza de Mafanga.



4. Enlèvement du Canot de l'Astrolabe.

4 Robo del bote del Astrolabio

Tom. 2. Pl. VIII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO.

Digitized by Google

Digitized by Google

couteaux, des haches; mais de l'argent, à quoi sert l'argent? Si vous avez des ignames de trop, vous les troquez contre des étoffes. L'argent, sans doute, est plus commode et plus maniable; mais c'est une chose qui ne peut ni se gâter ni s'user. Et alors qu'en résulte-t-il? C'est qu'on l'entasse au lieu de le partager avec des amis et des voisins, comme il convient à un noble chef. Alors on devient avare et égoïste. On ne peut pas le devenir avec des provisions; il faut s'en débarrasser contre des objets utiles ou les donner à ses voisins, à ses serviteurs, à ses parens. Oh! ajouta Finau, je conçois à présent que les *Papa-Languis* (Européens) soient si égoïstes! C'est cet argent! »

Finau pourtant, quelque philosophe qu'il fût, se prit à regretter alors, en apprenant le prix des dollars, d'avoir brûlé plusieurs barils de ces pièces d'argent dans l'incendie du *Port-au-Prince*. Il les avait pris pour des *paangas*, espèce de disque en pierre qui sert à jouer au palet. « Je conçois à présent, dit-il à Mariner, toute l'importance de cette capture. Jusqu'ici, je m'étais figuré que votre navire appartenait à un pauvre homme, à quelque cuisinier du roi George; car le vaisseau du capitaine Cook, qui appartenait au roi, avait à son bord quantité de colliers, de haches et de miroirs, tandis que le vôtre n'avait que des harpons en fer, de l'huile, des peaux et douze mille paangas, comme je le croyais alors. Mais puisque ces paangas étaient de l'argent, je vois que votre navire appartenait à quelque grand chef. »

La soumission de Vavao fut le dernier exploit militaire du roi de Hapaï. Le massacre de quelques chefs de Vavao, et un petit nombre de transactions diplomatiques, occupèrent seuls les journées qu'il ne destinait pas au plaisir. La pêche et la chasse l'absorbaient presque tout entier. Quant à Mariner, tranquille désormais sur l'île Vavao, il y oubliait les fatigues de la guerre dans une riante propriété dont Finau lui avait donné la jouissance. Aussi heureux qu'on pouvait l'être sur ces îles, Mariner regrettait toujours la patrie; il avait demandé et obtenu du roi la permission de s'embarquer sur *le Hope*, capitaine Chase, de New-York, qui emmenait avec lui trois de ses camarades; mais, s'étant présenté le long du bord, on refusa de l'y recevoir. Le navire avait trop de bouches à nourrir, disait-on; il fallut attendre une occasion meilleure.

Aussi bon politique que guerrier persévérant, Finau ne manquait aucune occasion d'attirer des chefs puissans dans son parti. Ainsi, un mataboulai de Tonga-Tabou, nommé Kou-Mouala, qui revenait d'une expédition dans les îles Viti, fut accueilli et secouru par lui. Ainsi, le même chef qui avait défendu contre son armée la forteresse de Nioukou-Lafa, un nommé Toubo-Malohi, frère de Toubo-Toa, fatigué de la guerre et d'un siége qu'il venait de soutenir dans Hifo avec le chef Hata, fut accueilli également avec les plus grands égards quand il fit sa soumission et demanda à venir vivre tranquille avec sa maison sur l'archipel de Hapaï.

Mais les jours de Finau étaient désormais comptés. Sa jeune fille *Sau-Omaï-Langui* (donnée par le ciel) le précéda dans la tombe après avoir langui pendant cinq ou six semaines, et le lendemain de ses funérailles, célébrées avec la plus grande pompe, Finau lui-même tomba dangereusement malade. En vain un de ses propres enfans fut-il sacrifié pour conjurer les dieux; en vain transporta-t-on le moribond d'un temple à un autre, d'une chapelle à un sanctuaire d'hotouas et jusque dans la maison du touï-tonga. Le mal alla toujours empirant; Finau expira sur le malaï de sa maison à Naï-Afou.

Après lui, il était à craindre que divers chefs, Toubo-Toa, Vouna-Lahi et Finau-Fidgi, ne disputassent le gouvernement de Vavao à son fils Moë-Ngongo. Mais ce jeune prince, aidé des conseils de son oncle, le brave Finau-Fidgi, saisit vigoureusement le pouvoir. Calculant que la division de son autorité pourrait l'affaiblir et la compromettre, il se désista de tous ses droits sur les îles Hapaï, et déclara qu'il se bornerait à gouverner le groupe de Hafoulou-Hou. Cette zône de l'archipel Tonga convenait mieux au eune prince qui avait passé à Hamoa une partie de son adolescence, et en avait ramené deux épouses. A son retour, deux filles de chefs de Hapaï avaient complété son harem.

Décidé à une scission qui était conseillée par une politique prudente, le nouveau roi de Vavao, qui avait pris le nom de Finau II, rassembla ses sujets sur la malaï de Naï-Afou, et, après un kava solennel, il leur adressa l'allocution suivante, véritable modèle d'éloquence tonga :

« Écoutez-moi, chefs et guerriers!

» Si quelqu'un parmi vous est mécontent de l'état actuel des affaires de Vavao, c'est le moment d'aller à Hapaï.

» Car personne ne restera à Hafoulou-Hou avec un esprit mécontent et porté vers d'autres lieux.

» Mon ame a été attristée, en contemplant les

Digitized by Google

ravages causés par les guerres continuelles du chef dont le corps repose actuellement au malaï.

» Nous avons, il est vrai, beaucoup fait; mais quel en est le résultat? Le pays est dépleuplé; la terre est envahie par la mauvaise herbe, et il n'y a personne pour la défricher. Si nous étions restés en paix, elle serait encore peuplée.

» Les principaux chefs et guerriers ne sont plus, et nous sommes obligés de nous contenter de la société des dernières classes. Quelle demence!

» La vie n'est-elle pas déjà trop courte!.....

» N'est-ce pas la preuve d'un noble caractère dans un homme de rester paisible et satisfait de sa position?

» C'est donc une folie de chercher à abréger ce qui n'est déjà que trop court.

» Qui, parmi vous, peut dire : Je désire la mort, je suis fatigué de la vie?

» Voyez! n'avez-vous pas agi comme des insensés?

» Nous avons recherché une chose qui nous priva de tout ce qui nous était réellement nécessaire.

» Je ne vous dirai pourtant point : Renoncez à tout désir de combattre.

» Que le front de la guerre approche de nos terres, et que l'ennemi vienne pour ravager nos possessions, nous saurons lui résister avec d'autant plus de bravoure, que nos plantations seront devenues plus étendues.

» Appliquons-nous donc à la culture de la terre, puisqu'elle seule peut sauver notre pays.

» Pourquoi donc serions-nous jaloux d'un accroissement de territoire?

» Le nôtre n'est-il pas assez grand pour nous procurer notre subsistance? Nous ne pourrons jamais consommer tout ce qu'il produit....

» Mais, peut-être, je ne vous parle point avec sagesse.... Les vieux mata-boulais sont assis auprès de moi : je les prie de dire si j'ai tort.

» Je ne suis qu'un jeune homme, je le sais; et je n'agirais pas avec sagesse, si, à l'exemple du chef défunt, je voulais gouverner suivant mes propres idées et sans écouter leurs conseils.

» Recevez mes remercîmens pour l'amour et la fidélité que vous lui avez portés.

» Finau-Fidgi et les mata-boulais, ici présens, savent combien j'ai cherché à m'instruire de ce qui pouvait être avantageux à notre gouvernement.

» Ne dites pas alors en vous-mêmes : Pourquoi écouterions-nous le babil frivol d'un jeune garçon?

» Rappelez-vous qu'en parlant ainsi, ma voix est l'écho des sentimens de Touï-Oumou et d'Oulou-Valou, et d'Afou, et de Foutou, et d'Alo, et encore de tous les chefs et mata-boulais de Vavao.

» Ecoutez-moi! Je vous rappelle que, parmi vous, si quelqu'un tient à un autre pays, si quelqu'un est mécontent de l'état actuel des affaires, voici la seule occasion que je vous procurerai pour quitter l'île : car, passé ce moment, nous n'aurons plus de communication avec Hapaï.

» Choisissez donc le lieu de votre demeure: il y a Fidgi, il y a Hamoa, il y a Hapaï, il y a Fatouna et Lotouma.

» Ceux-là dont le vœu est unanime, ceux-là qui désirent vivre dans une paix constante, ceux-là seuls pourront demeurer à Hafoulou-Hou.

» Pourtant je ne veux point du tout comprimer l'élan d'un cœur belliqueux.

» Voyez! les terres de Tonga et de Fidgi sont constamment en guerre. Choisissez celle où vous désirez aller pour y déployer votre vaillance.

» Levez-vous! Rendez-vous chacun chez vous, et réfléchissez sérieusement sur le départ des pirogues qui aura lieu demain pour Hapaï. »

Comme tout est grave dans ce discours! Que de noblesse et de raison! Que d'éloquence et de politique! Sans doute le jeune Finau n'avait pas seul formulé ce programme de son règne. Son oncle Finau-Fidgi, homme intrépide et prudent, et les plus sages eguis de Vavao, avaient dû prendre part à ce discours d'investiture; mais quels qu'en soient les auteurs, cette harangue est un chef-d'œuvre. Elle formait le corollaire de la décision prise par Finau de renoncer à la souveraineté de Hapaï; elle impliquait la censure formelle du règne passé, et l'annonce d'un changement de conduite. Certes, si le vieux Finau eût pu sortir de la tombe, lui cet homme parvenu à l'aide de la guerre et de la diplomatie, lui cet ambitieux, à qui le temps et la force manquèrent seuls pour de plus grands résultats, quel désaveu il eût donné à la parole pacifique et civilisatrice de son fils! Quel contraste entre ces deux hommes et entre ces deux systèmes! Dévoré de la soif de conquérir, Finau Ier déplorait souvent devant Mariner la faiblesse de ses moyens d'action; il se prenait à regretter que l'archipel ne fût point assez vaste pour ses projets. « Oh! pourquoi les dieux, s'écriait-il, ne m'ont-ils pas fait roi d'Angleterre! Il n'y a pas une île dans le monde entier, si petite qu'elle fût, qui ne serait

Digitized by Google

soumise a mon pouvoir. Le roi d'Angleterre ne mérite pas la puissance qu'il possède. Maître de tant de grands vaisseaux, pourquoi souffre-t-il que de petites îles comme Tonga insultent continuellement ses sujets par des actes de trahison? Si j'étais à sa place, enverrais-je d'un ton paisible demander des cochons et des ignames? Non; j'arriverais avec le *front de la bataille* et avec le tonnerre de *Bolotane* (Grande-Bretagne); je leur apprendrais qui mérite d'être le maître. Les hommes d'un esprit entreprenant devraient seuls posséder des canons; ceux-là devraient gouverner le monde, et ceux qui se laissent insulter sans en tirer vengeance sont faits pour être leurs vassaux. »

Investi du pouvoir, le jeune Finau ne démentit point ses débuts. Il renvoya les guerriers dans leurs domaines, et donna une impulsion nouvelle à l'agriculture et aux métiers utiles. Il fit rétablir la citadelle de Felle-Toa, pour rassurer le pays contre les agressions des îles voisines, et se défendit contre toutes les visites des naturels de Hapaï et de Tonga-Tabou. A peine autorisa-t-il une seule fois, dans l'année, le chef de Hapaï, Toubo-Toa, à venir, à l'occasion d'un grand natchi, accomplir ses devoirs religieux sur la tombe du dernier hou. Encore se prépara-t-il à cet incident de manière à déjouer toutes les surprises. Il poussa les précautions jusqu'à renoncer au tribut annuel que voulait lui payer Toubo-Toa, comme au successeur de Finau Ier. D'abord il n'avait pu se refuser à ce qu'une pirogue, une seule, celle de Tonga-Mana, membre de la famille Touï-Tonga, vînt, une fois l'an, porter au souverain-pontife l'offrande due à l'occasion du natchi; mais le touï-tonga étant venu à mourir, il profita de cette circonstance pour abolir cette dignité, et détruire ainsi tout prétexte de communication entre les deux groupes. L'autorité religieuse avait si peu d'importance politique qu'un simple argument suffit pour motiver ce coup-d'état. « Puisque les habitans de Tonga vivent sans touï-tonga, les habitans de Vavao peuvent aussi s'en passer. » Ainsi tomba le pontife, et avec lui la cérémonie du natchi.

Cette dernière mesure valut à Vavao une paix profonde. Pendant qu'on escarmouchait sur les autres groupes, on ne songeait dans les États de Finau qu'à des améliorations pacifiques. Cette phase de calme et de bonheur durait encore, quand Mariner trouva un capitaine européen disposé à le recueillir à bord. Il prit congé, les larmes aux yeux, de Finau et de tous ses bons amis de l'île, et s'embarqua sur un pêcheur de perles, *le Favorite*, de Port-Jackson, capitaine Fisk. Finau, qui avait voulu accompagner l'Anglais à bord, émerveillé et séduit, demanda à être du voyage; mais voulant éviter des mécomptes au jeune roi, le capitaine se refusa à l'emmener. On alla seulement cingler entre Haano et Lefouga pour recueillir les derniers hommes du *Port-au-Prince*.

Au départ de Mariner, c'est-à-dire en 1810, s'arrête l'histoire précise et authentique de cet archipel. Il paraît seulement qu'après des luttes longues et sanglantes, la guerre civile cessa par suite de la lassitude de tous les partis. Tonga-Tabou fut alors divisée entre divers chefs, qui restèrent indépendans en respectant leurs droits réciproques. Hata se maintint chef de Hifo; Tarkaï, chef de Bea, laissa, à sa mort, ce district à son frère Tahofa, brave et rusé comme lui; le père de Palou, dont le nom est ignoré, s'installa dans le district de Moua, domaine des anciens Fata-Faïs, en ne laissant aux successeurs de cette ancienne famille, Vea-Tchi et la Tamaha, que de simples droits honorifiques. Dans Nioukou-Lafa végéta le successeur de l'ancienne et puissante famille des Toubos. Enfin le touï-tonga lui-même, que Finau avait dépossédé enfant encore, ce dieu chassé de son Olympe, renversé de son piédestal, Lafili-Tonga, exilé à Vavao, vécut désormais inconnu, presque oublié, et réduit à un petit domaine patrimonial. Quant à Finau II, il mourut peu de temps après le départ de Mariner, sans qu'on ait pu savoir encore quel a été son successeur.

Dans cette période d'années, peu de navires touchèrent sur cet archipel. Trois désastres accomplis et une foule de tentatives à grand' peine déjouées avaient fait regarder cette terre comme fatale pour les armemens européens. Ils l'évitaient ou ne l'abordaient qu'en tremblant. Enfin, en 1822, des missionnaires se montrèrent plus hardis. Le zèle évangelique donna l'exemple d'une intrépide initiative à la timidité commerciale. La société de Wesley se décida à envoyer une mission dans cet archipel. MM. Walter Lawry, sa femme, et deux artisans, Tilly et Tyndall, arrivèrent à Tonga-Tabou le 16 août, sur *le San-Michaël*. Accueillis favorablement par le chef Palou, ils s'établirent à Moua, et purent y construire une habitation agréable et saine sur les bords de la mer (Pl. IX — 4). A peine installés, ils s'occupèrent d'améliorations agricoles et d'enseignemens religieux. Mais un séjour de quatorze mois n'avait guère avancé la double besogne, quand la santé de madame Lawry exigea un changement de climat. Le missionnaire

Digitized by Google

retourna à Port-Jackson; les deux artisans persistèrent; mais, menacés par les naturels, ils furent obligés bientôt, sur l'ordre même de Palou, de quitter le presbytère. L'un, Tilly, s'embarqua; l'autre, Tyndall, alla se mettre sous la protection de Hata, chef de Hifo.

D'autres missionnaires envoyés plus tard dans l'archipel, MM. J. Thomas et J. Hutchinson, trouvèrent, au mois de juin 1826, l'Anglais Tyndall encore établi sur le district de Hifo. Ils s'y fixèrent eux-mêmes et recommencèrent l'œuvre de la conversion. Elle n'eut pas plus de succès. Hata se refusait non-seulement à donner l'exemple, mais il voyait encore de mauvais œil les efforts que faisaient ses hôtes pour vaincre l'insouciance et l'antipathie des insulaires. Deux naturels de Taïti, chrétiens et apôtres, furent plus heureux auprès de Toubo, chef de Nioukou-Laïa; ils le baptisèrent lui, sa famille et un grand nombre de ses sujets. Mais cet exemple n'influa point sur l'opiniâtreté des autres chefs; Toubo seul y perdit le reste de son autorité, déjà compromise par la timidité de son caractère.

Voilà quelle était la situation de Tonga-Tabou, quand *l'Astrolabe* y parut en avril 1827. L'intention du capitaine d'Urville était de n'y faire qu'une courte relâche pour régler ses montres marines, et s'y procurer quelques provisions; mais la fatalité en avait ordonné autrement. Arrivée dès le 9 avril à la hauteur d'Eoa, la corvette française comptait mouiller le lendemain devant Pangaï-Modou, quand une violente tempête du N. O. l'assaillit et la jeta hors de sa route. Pendant dix jours entiers, *l'Astrolabe* eut ainsi à lutter contre le vent et les courans. Enfin le 20 à midi, à la suite d'un grain furieux, la corvette, poussée par une brise du S. E., donna dans la passe de l'est. Une ou deux heures encore, et elle atteignait le mouillage; mais le vent ne s'y prêta point; il mollit jusqu'au calme plat, livrant ainsi le navire au jeu des courans dans un chenal hérissé de récifs. *L'Astrolabe*, drossée par l'action des eaux, alla donner contre les brisans du nord. Une prompte manœuvre l'en releva bien; mais le vent, revenu au S. S. E., tint la corvette adossée contre ce mur de coraux sous-marins, véritable rempart vertical, aux acores duquel on ne trouvait point de fond à quatre-vingts brasses.

La situation était critique; le capitaine d'Urville fit tout ce qui était humainement possible pour conjurer le danger. Des ancres à jet furent élongées; mais le tranchant des coraux eut bientôt coupé les câbles, et les menues ancres furent perdues. Les deux chaînes seules résistèrent pendant trois jours et trois nuits. Qu'un seul de leurs anneaux cassât, et *l'Astrolabe*, broyée par ces récifs, livrait ses lambeaux comme une proie facile aux cupides insulaires, et tout cet équipage français demeurait à la merci d'une population dont on pouvait à bon droit suspecter la bienveillance. Adieu les grands travaux déjà accomplis, adieu les documens scientifiques, rassemblés à travers tant de fatigues et de périls! Une expédition importante pour le monde savant et maritime échouait ainsi presque ignorée sur un écueil de Tonga-Tabou! Qu'on juge des angoisses du capitaine! Son agonie fut aussi cruelle que celle de son beau navire.

Cependant, dès les premières heures de l'échouage, *l'Astrolabe* avait eu des visiteurs. Les premiers furent trois Anglais établis dans l'île, Singleton, vieux colon de Tonga-Tabou, et deux autres, Read et Ritchett. Ces hommes, le premier surtout, offrirent leurs services au capitaine français; ils lui furent utiles et comme porteurs de paroles et comme interprètes. Après ces Européens parurent des chefs indigènes, et Palou le premier de tous. Pour s'assurer quelques garanties contre une surprise, le capitaine d'Urville demanda que cet egui restât à bord comme ôtage, et Palou ayant accepté, le commandant lui céda sa propre chambre. Le chef Tahofa ne parut à bord de la corvette que le lendemain.

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis que la corvette se maintenait dans son poste périlleux. Plus la situation se prolongeait, plus elle devenait horrible; les chaînes avaient déjà cédé, et, dans les profondes oscillations de la houle, le flanc droit du navire allait s'abattre à cinq ou six pieds tout au plus du mur de coraux. Trois ou quatre heurts contre cette masse auraient suffi pour briser la corvette; la coque eût été fendue et dispersée en lambeaux, la mâture elle-même n'eût pas tenu devant ce choc (Pl. VIII — 3). En supposant un désastre de nuit, le nombre des victimes était incalculable. Le capitaine d'Urville réfléchit à cette affreuse éventualité; il voulut au moins assurer, par une mesure de prévoyance, le salut d'une portion de son équipage. Encouragé par les protestations amicales des chefs, enhardi par les rapports des Anglais, il se décida à envoyer la majeure partie de son monde sur la petite île de Pangaï-Modou, où elle aurait campé sous la protection de Tahofa, tandis qu'il resterait lui-même à bord avec Palou et le reste des Français pour attendre l'événement. Ce qui le faisait incliner pour cette résolution toute d'humanité, c'est qu'aucune manœuvre n'était désormais ni

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Combat des Marins de l'Astrolabe.

1. Combate de los Marinos del Astrolabio



3. Arbre gigantesque à Mowa.

3. Árbol giganteo en Mua

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

possible, ni utile pour le salut commun. Il fallait attendre, les bras croisés, et faire seulement des vœux pour la bonne tenue des ancres. Si elles maintenaient la corvette jusqu'au changement de la brise, on pouvait appareiller et quitter cet écueil avec les hommes qui restaient.

La portion de l'équipage désignée pour le débarquement avait déjà préparé ses bagages, quand arriva à bord l'artisan attaché à l'établissement des missionnaires. A la vue de la chaloupe prête à déborder, il interrogea les marins sur sa destination, et lorsqu'il la connut : « Vous voulez donc faire périr votre monde, dit-il vivement au capitaine d'Urville, ou tout au moins le faire dépouiller complètement? Tant qu'ils ne seront pas nus, ils courront danger de la vie. » A cela le capitaine répondit qu'il avait cru pouvoir se confier aux bonnes dispositions de Tahofa et de Palou, et aux assurances favorables des Anglais. « Commandant, répliqua l'interlocuteur, ne vous fiez en aucune sorte à ces gens-là. Les insulaires et leurs chefs sont des hommes perfides, et les Anglais qui les soutiennent ne valent guère mieux. D'ailleurs, quand Tahofa et Palou seraient de bonne foi, leur autorité serait méconnue par la population. On vous pillera tous, vous dis-je, et si vous vous défendez, on vous tuera. » Cet homme paraissait bien informé : le capitaine réfléchit à ses paroles. Déjà d'ailleurs, à la vue des bagages qu'emportait la chaloupe, les naturels, paisibles jusque-là, avaient fait entendre de longs murmures. Ils semblaient convoiter tant de richesses avec un œil farouche, et la crainte d'un péril était bien peu de chose pour eux auprès de la perspective d'un tel butin. A l'aspect de ce mouvement, le capitaine n'hésita plus. A l'instant même un contre-ordre fut donné. Les matelots déjà descendus dans les chaloupes remontèrent à bord; on hissa les bagages et les malles. L'équipage de *l'Astrolabe* ne devait avoir désormais qu'une seule et même fortune. Seulement, pour tout prévoir, pour sauver d'un sinistre possible les travaux de l'expédition, le commandant fit emballer dans une caisse en tôle les papiers, les journaux, les documens scientifiques, et les embarqua dans le bot. Un matelot du bord et l'agent des missionnaires, décidé non sans quelque peine, se chargèrent de les transporter à Hifo, où ils devaient être mis sous la sauvegarde de MM. Thomas et Hutchinson. Ainsi la partie du voyage qui intéressait le monde savant n'était pas perdue. Le bot d'ailleurs, frêle et petite embarcation, n'était presque d'aucun secours en cas de bris sur les écueils.

Le bot était parti à peine que la brise fraîchit et que le ressac augmenta. *L'Astrolabe* présentait l'aspect le plus sinistre : les matelots jusque-là assez confians, ayant trouvé dans les échanges avec les naturels une distraction aux périls qu'ils couraient, ne purent pas s'abuser pourtant sur l'imminence d'un naufrage. Cette nuit fut une nuit de transes. Le capitaine continuait à prendre toutes les mesures de précaution indiquées. Vers le soir on descendit dans la yole les montres marines, quelques instrumens, les instructions officielles, les lettres de recommandation des divers gouvernemens, et ce nouveau convoi d'objets fut dirigé sur l'établissement des missionnaires, sous la conduite d'un officier du bord. En même temps, pour prévenir le désordre d'un embarquement nocturne, on ordonnait à la moitié de l'équipage de descendre dans les embarcations. Si l'événement funeste arrivait, toutes les mesures étaient prises, tous les ordres étaient donnés.

Cette nuit affreuse finit, et le jour survint sans que la situation fût changée. Au milieu de cette crise, les chefs Tahofa et Palou restaient toujours à bord, bien traités, bien repus, faisant honneur au vin et au rhum du capitaine. Le sort de la corvette semblait fort peu les préoccuper; ils avaient l'air indifférens au spectacle de ce beau navire se débattant contre la mort, se roulant sur ses ancres, à quelques pas de l'écueil. On eût dit, à les voir, que ce drame ne pouvait les toucher en aucune sorte. C'était pour eux toutefois, comme pour d'autres chefs dont la joie secrète se trahissait mieux, une question de pillage et de fortune. Mais nul symptôme ne décelait chez eux ni désir ni crainte : ils se montraient toujours affectueux, graves, bienveillans, prêts à réprimer l'importunité des naturels qui voulaient forcer la consigne. Un troisième chef qui survint, et que les Anglais présentaient comme le chef le plus puissant de l'île, témoigna une impassibilité bien plus grande encore. C'était un nommé Lavaka, homme d'une grande nullité, influent seulement par ses richesses.

Le missionnaire Thomas, qui parut à son tour dans la journée du 22, conduisait avec lui le chef Toubo, le seul egui chrétien de l'île. Toubo semblait se trouver mal à son aise vis-à-vis des trois chefs ses rivaux; il ne cessait de les dépeindre comme des hommes fort dangereux. Sa haine contre eux n'allait pas toutefois jusqu'à vouloir les affronter en face. Réfléchissant à la situation, le capitaine d'Urville comprit que, s'il pouvait intéresser à sa cause un seul des chefs qui se partageaient Tonga-Tabou, avec son renfort d'hommes, de fusils et de canons, il pourrait, un

Digitized by Google

malheur arrivant, se créer un parti dans l'île, avec des chances pour vaincre ou pour neutraliser les autres. Il proposa donc à Toubo une alliance offensive et défensive; il lui offrit de combattre pour lui, de le réintégrer dans ses droits de touï-kana-kabolo, de lui assurer la prépondérance sur ses voisins. A de telles propositions, il fallut voir ce pauvre Toubo et son ami le missionnaire se récrier d'étonnement et d'effroi : « Ne songez pas à cela, dirent-ils; Tahofa et Palou sont trop puissans pour qu'on les brave. Nous nous perdrions sans vous sauver.— Eh bien! insista le commandant, en cas de sinistre, quelle conduite faut-il tenir? — *Keep your ship!* (conservez votre navire), » répliqua le missionnaire. Et on ne put pas le sortir de là : *Keep your ship!* Le capitaine n'avait plus à prendre conseil que de lui-même. Il laissa M. Thomas et le chef Toubo livrés à leurs prudentes inspirations. Affectant l'air calme pour rassurer l'équipage, il parut s'absorber dans un travail de classement que faisaient alors les naturalistes du bord, comme s'ils eussent été dans leur cabinet.

Cependant le 22, entre trois et quatre heures, le vent ayant paru varier, toutes les voiles hautes et basses furent mises dehors. Les canots agirent sur l'avant de la corvette, et l'on fila les amarres par le bout. Un instant on crut que *l'Astrolabe* se détachait du récif; mais quel rude mécompte, quelle consternation, lorsqu'au bout de huit ou dix minutes la corvette donna sur l'écueil! Elle n'avait que quatre pieds d'eau sous la poulaine. Cette fois c'en était fait; l'échouage si long-temps évité se trouvait accompli; il ne s'agissait plus que de forcer les chefs sauvages à des explications décisives et catégoriques. Prenant sur-le-champ son parti, le capitaine fit descendre dans la chambre les trois chefs Palou, Tahofa et Lavaka; il ne leur cacha pas la situation où se trouvait son bâtiment, leur demanda ce qu'ils comptaient faire, les adjura de protéger l'équipage que la force majeure allait jeter sur leurs côtes. Il leur promit de ne pas leur disputer les objets que contenait le navire, pourvu qu'on laissât aux Français ce qui leur était nécessaire pour pouvoir regagner leur patrie. Les chefs écoutèrent avec attention; puis l'orateur du triumvirat, Palou, prit la parole. Au nom de ses collègues et au sien, il accéda à l'espèce de compromis formulé par le capitaine; mais il insinua que la bienveillance le guidait en cela plus que la cupidité, et qu'il périrait plutôt que de laisser maltraiter ses amis les Français. En effet, au moment de l'échouage, une foule de pirogues s'étaient précipitées sur *l'Astrolabe* comme sur une proie facile : à peine monté sur le pont, Palou leur signifia d'un ton ferme de se retirer.

Un heureux incident voulut que les bonnes intentions des trois chefs ne fussent pas mises à une plus longue épreuve. Pendant que durait la conférence, on avait pu ressaisir les amarres filées par le bout au moment de l'appareillage. Quand le capitaine d'Urville reparut sur le pont, la corvette était à flot dans la même position que la veille, toujours exposée sans doute, mais non désespérée. Ce premier bonheur releva tous les courages. Dégagée d'une façon presque miraculeuse, *l'Astrolabe* n'était pas destinée à périr, elle devait achever son utile et rude campagne.

En effet, la nuit suivante se passa sans que la situation eût empiré; le lendemain 23, on s'écarta des récifs de quelques toises; enfin le 24, après quatre-vingt-quatorze heures d'angoisses, la corvette, au moyen de quelques risées folles du N. E. et de la touline des embarcations, put quitter les acores de ce triste récif, et reprendre lentement le chemin du mouillage. Dans l'intérieur des passes, elle toucha encore, mais avec bien moins de danger; elle fit encore deux ou trois haltes, et ne jeta l'ancre devant la petite île de Pangaï-Modou que le 26 au soir.

Pendant toute la durée de ce péril, les trois chefs tongas n'avaient pas démenti un seul instant leur conduite affectueuse des premiers jours. Au plus fort de la crise, on a vu ce que le capitaine d'Urville obtint d'eux; quand elle se fut dénouée heureusement, ils s'en réjouirent les premiers d'une façon qui paraissait sincère. Quelques présens faits à propos semblèrent les gagner mieux encore. Le même accord régnait entre les équipages et les naturels; la décence et l'honnêteté présidaient aux échanges. A diverses reprises, les officiers et les naturalistes s'étaient rendus à terre; ils y avaient même passé la nuit, sans qu'aucun acte de violence vînt autoriser le soupçon. Malgré tous ces gages donnés, le capitaine continuait son système de surveillance et de précautions; les filets d'abordage demeuraient toujours tendus, les sentinelles se relevaient régulièrement avec des consignes rigoureuses.

Rassuré par ces dispositions, le capitaine put songer à des travaux d'un autre ordre. Son désir était bien de quitter au plus tôt cette île funeste; mais ses menues ancres laissées devant le récif étaient une perte tellement irréparable

Digitized by Google

pour la corvette, qu'il voulut essayer au moins d'en retirer quelques-unes du fond de l'eau. Pendant plusieurs jours les chaloupes y travaillèrent avec plus de peine que de succès. D'autres embarcations étaient aussi employées, soit à des relevés géographiques, soit au ravitaillement du bord.

Dans la première semaine, les officiers et les naturalistes se rendirent seuls à terre, où on leur fit le meilleur accueil. Le capitaine persistait à garder le bord, pour qu'on ne s'y relâchât point du système de défiance qu'il avait établi. Enfin, le 4 mai, il s'embarqua sur la baleinière pour aller rendre une visite aux missionnaires de Hifo. La journée fut longue et fatigante. Il fallut faire une portion du chemin avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Les missionnaires se montrèrent empressés et polis; ils conduisirent le capitaine au Pangaï, belle maison publique d'une vaste étendue, au faï-toka de Mou-Mouï, et aux chapelles des hotouas. Une entrevue avec Hata, le chef de ce district, termina cette excursion. Les jours suivans, le capitaine visita encore Nioukou-Lafa, Mafanga et Moua. Cette dernière course fut faite avec une sorte de cérémonial. Le chef Palou avait, à diverses reprises, témoigné le désir de recevoir le navigateur français, et le jour de cette audience avait été réglé avec une espèce d'appareil. Le commandant, les officiers en uniforme s'embarquèrent le 9 mai dans le grand canot. Mais au lieu de trouver sur les lieux une foule empressée, un hôte affable et gai, des jeux, des festins, des danses, des fêtes, les Français ne rencontrèrent que quelques hommes du peuple, quelques femmes ou enfans. Palou les accueillit avec un air sérieux et contraint; il offrit un pauvre kava à des hommes qui avaient besoin d'une politesse plus substantielle; il se tint sur la réserve, lui jusque-là cordial et communicatif. Pour pallier le mauvais effet de cet accueil, l'interprète annonça au commandant que Palou avait naguère perdu un de ses enfans, et qu'il était menacé d'en perdre un second. Cette explication vraie ou fausse satisfit le capitaine. Il poursuivit son rôle d'explorateur, visita les tombeaux de Finau, de Tougou-Aho et de Tafoa, monumens assez mal entretenus et cachés sous les buissons qui les enveloppaient. Du reste, ils différaient peu de ceux de Hifo, et cette promenade à terre aurait offert un assez médiocre intérêt, sans une visite que M. d'Urville rendit à la tamaha. Nous lui laissons raconter cette entrevue.

« De là, dit-il, je fus conduit à la résidence de la tamaha, située dans une position fort agréable, au bord de la mer, dans le petit village de Palea-Mahou. La tamaha, dont le nom propre est Fana-Kana, me reçut entourée de ses femmes, et avec la plus aimable politesse. C'est une femme de cinquante-cinq à soixante ans, qui a dû être très-bien dans sa jeunesse, et qui conserve encore les traits les plus réguliers, les manières les plus aisées, et je dirai même un mélange de grâces, de noblesse et de décence bien remarquable au milieu d'un peuple sauvage (Pl. IX — 2). C'était d'elle que j'attendais les renseignemens les plus précieux, et je ne fus pas trompé dans mon attente.

» Elle se rappelait avec beaucoup de satisfaction le passage des vaisseaux de M. d'Entrecasteaux, qu'elle avait visité avec sa mère, veuve du touï-tonga Poulaho. Le nom de Tine, que donne ce navigateur à la sœur aînée du même Poulaho, qui occupait alors le premier rang dans Tonga, s'est trouvé d'abord inconnu, non-seulement de la tamaha, mais encore de tous ceux qui se trouvaient présens à l'entretien. Il paraît cependant qu'il aurait eu rapport à Tineï-Takala, qui avait alors le rang de touï-tonga-fafine.

» La tamaha ne se souvenait que confusément des vaisseaux de Cook, n'ayant alors que neuf ou dix ans, ce qu'elle m'exprimait en me montrant une jeune fille de cet âge.

» Alors je voulus savoir si, entre Cook et d'Entrecasteaux, il n'était pas venu d'autres Européens à Tonga. Après avoir réfléchi quelques momens, elle m'expliqua très-clairement que, peu d'années avant le passage de d'Entrecasteaux, deux grands navires semblables aux siens, avec des canons et beaucoup d'Européens, avaient mouillé à Namouka, où ils étaient restés dix jours. Leur pavillon était tout blanc et non pas semblable à celui des Anglais. Les étrangers étaient fort bien avec les naturels : on leur donna une maison à terre où se faisaient les échanges. Un naturel, qui avait vendu moyennant un couteau un coussinet en bois à un officier, fut tué par celui-ci d'un coup de fusil pour avoir voulu remporter sa marchandise après en avoir reçu le prix. Du reste, cela ne troubla point la paix, parce que le naturel avait tort en cette affaire..... Les vaisseaux de Lapérouse furent désignés par les naturels sous le nom de *Louadji*, de même que ceux de d'Entrecasteaux le furent sous celui de *Selenari*.

» Dès lors il ne me resta plus de doute que Lapérouse n'eût mouillé à Namouka à son retour de Botany-Bay, comme il en avait eu l'intention. »

Digitized by Google

Pendant que le capitaine d'Urville utilisait ainsi ses visites à terre, les officiers, les naturalistes, le chirurgien, le dessinateur de *l'Astrolabe*, se livraient, de leur côté, à des recherches spéciales. Ils restaient sur Tonga-Tabou une partie de la journée, et souvent même ils s'arrangeaient pour y passer la nuit chez un de leurs *ofas* ou amis. Aucun incident fâcheux ne fit d'abord regretter cette confiance; mais bientôt survinrent des embarras d'une autre nature, plus graves et plus généraux.

Livrés à leurs seules inspirations, peut-être les naturels seraient-ils demeurés avec les Français dans les termes de bienveillance simulée et probablement de sourde convoitise qui les avaient caractérisés jusque-là. Après trois semaines de relâche, *l'Astrolabe* serait repartie ayant plutôt à se louer d'eux qu'à s'en plaindre; mais la trahison s'en mêlant, leur attitude changea; de calme, elle devint offensive.

Pour expliquer cette réaction, il faut savoir que l'équipage de la corvette, hâtivement rassemblé à Toulon, comptait quelques mauvais sujets tirés des cachots pour finir leur temps dans un voyage de découvertes. Pour le malheur et le déshonneur de l'expédition, il y avait là des hommes capables de la trahir au profit des sauvages, sauf à partager avec eux ses dépouilles. Le capitaine d'Urville savait cela; il avait voulu éviter, autant que possible, tout rapport trop familier entre ses marins et les chefs de l'île; il désirait surtout abréger son séjour pour que le temps manquât à de mauvais desseins; mais l'échouage et les travaux qu'il nécessita, la drague des ancres, le manque de munitions et de vivres, trompèrent ses calculs. Il fallut s'attarder sur la rade de Pangaï-Modou, et les délais furent utilisés par les déserteurs et par les traîtres.

Un complot se forma; il poussa de telles ramifications dans l'île que le capitaine en fut informé par un message des missionnaires. Son parti fut pris. Prévenu le 12, il résolut d'avancer son départ, d'appareiller le 13, et non le 14, comme il l'avait annoncé. En même temps il fit redoubler la surveillance de jour et de nuit, afin que personne ne pût quitter le bord. Le 13 donc, vers huit heures du matin, tout était prêt pour l'appareillage. Il restait encore à envoyer la yole à terre pour y prendre le chef de timonerie et quelques sacs de sable. On l'y expédia. En même temps, faisant ses adieux aux chefs venus à bord comme de coutume, le capitaine leur distribua quelques derniers présens. On se sépara avec tous les dehors d'une bonne intelligence. Les chefs semblaient regretter les Français, mais rien n'indiquait qu'ils voulussent les retenir par la violence.

Les choses en étaient là à neuf heures du matin, quand un bruit confus et subit s'éleva de la plage. Les insulaires attaquaient la yole et cherchaient à entraîner les matelots qui la montaient. Ceux-ci, vaincus par le nombre, cédèrent (Pl. VIII — 4). Alors le capitaine ordonna que le grand canot fût armé : vingt-trois hommes s'y embarquèrent sous les ordres des officiers Gressien et Pâris. Le chirurgien Gaimard voulut se joindre à eux. Mais vainement cette petite troupe chercha-t-elle à couper la retraite aux ravisseurs. Les sauvages échappèrent avec leur proie. D'ailleurs le grand canot tirait trop d'eau pour pouvoir accoster la terre. A quelque distance, il fallut que son équipage se jetât à l'eau et fît de là une guerre de tirailleurs contre les sauvages qui tiraient aussi de la grève (Pl. IX — 1). Quand cette petite troupe fut arrivée en terre-ferme, tout avait disparu, sauvages et Européens. Tout ce qu'elle put faire, ce fut de recueillir trois hommes, le chef de timonerie, l'élève de marine Dudemaine, qui avait passé la nuit chez son *ofa*, et un jeune matelot nommé Cannac. Les autres demeuraient prisonniers. Cette scène, rapidement accomplie, fut cependant caractéristique en ce sens, qu'on ne put point douter du concours de Tahofa dans cette surprise. Ayant rencontré l'élève Dudemaine, il lui asséna un grand coup de poing. Plus humain vis-à-vis de Cannac, et touché sans doute de son extrême jeunesse, il lui permit de rejoindre l'équipage du grand canot. Le nombre des captifs se réduisait alors à neuf personnes, l'élève Faraguet et huit matelots.

Cette attaque subite des naturels fût restée une énigme pour les Français, si l'on ne se fût aperçu qu'un des matelots de *l'Astrolabe*, un mauvais sujet nommé Simonet, avait déserté. D'après l'explication que recueillit depuis le capitaine Dillon, Simonet, dont la fuite était méditée de longue main, se glissa, le 12 au matin, dans une des pirogues de Tahofa, et un des canotiers de la yole, nommé Reboul, suivit son exemple à terre. Tahofa allait ainsi avoir deux Européens à son service, avantage rare et fort apprécié dans le pays. La jalousie des autres chefs s'en était émue; ils avaient voulu se ménager une compensation en enlevant les hommes de la yole. Telle est du moins l'excuse donnée au capitaine anglais. Quant à la complicité de Simonet, elle était évidente, et il s'en cachait si peu, que l'élève Dudemaine l'aperçut parmi les naturels,

Digitized by Google



2. Visite des Officiers de l'Astrolabe à la Tamaha.

2. Visita de los Oficiales del Astrolabio a la Tamaha.



4. Premier Établissement des Missionnaires à Tonga Tabou.

4. Primer Establecimiento de los Misioneros en Tonga Tabou.

Digitized by Google





Digitized by Google

armé et habillé, tandis que les autres matelots avaient été dépouillés complètement.

Après avoir incendié les habitations des îles Pangaï-Modou et Manima, le grand canot revint à bord vers les trois heures et demie, et en repartit presque sur-le-champ, armé d'officiers, de maîtres et d'officiers mariniers, hommes sûrs et éprouvés. Dans l'impossibilité où l'on était d'attaquer Tahofa dans sa forteresse de Bea, la petite troupe de vingt hommes bien armés devait marcher le long du rivage, brûlant les habitations et les pirogues, tirant sur ce qui résistait, épargnant les vieillards et les femmes. Le but du capitaine d'Urville était alors d'obtenir par la terreur la restitution des prisonniers.

L'expédition fut conduite avec intelligence. Les villages de Nougou-Nougou et d'Oleva furent livrés aux flammes; cinq belles pirogues furent détruites; puis le petit corps marcha vers Mafanga. Mais à mesure qu'on approchait du lieu saint, les naturels, qui avaient fui jusque-là, se rassemblaient et résistaient. Un Français du détachement, le caporal Richard, s'étant aventuré dans un taillis à la poursuite d'un sauvage, se vit assailli par huit d'entre eux, cerné, assommé avec leurs massues, et criblé avec leurs baïonnettes. Transporté à bord, ce malheureux mourut dans la nuit et fut enterré le lendemain sur l'île Pangaï-Modou. Cette perte rappela les Français à des mesures de prudence. Engagés au milieu de halliers, ils recevaient la fusillade ennemie sans pouvoir lui répondre avec avantage. D'ailleurs cette guerre d'embûscades n'aboutissait à rien. L'incendie des villages suffisait pour jeter la terreur dans la contrée. Pour le premier jour, c'était une représaille utile. Le lendemain, il fallait aviser à des moyens plus décisifs.

Le capitaine d'Urville savait que Mafanga était le lieu saint de l'île, et que, si on l'attaquait, Tonga-Tabou tout entière serait intéressée à la querelle. Ainsi les divers chefs interviendraient dans une affaire où Tahofa jusqu'alors s'était trouvé seul mêlé, et les jalousies rivales, autant que le désir de sauver le sanctuaire indigène, pouvaient amener la prompte restitution des prisonniers. Malgré tout le danger d'une côte bordée de récifs, le capitaine résolut de canonner Mafanga.

Pendant qu'on se préparait à cette attaque, contrariée par les vents de S. E., une pirogue ramena à bord l'élève Faraguet et l'interprète Singleton. L'officier français avait été le captif de Palou qui, n'ayant pu le décider à se fixer auprès de lui, le renvoyait à bord de *l'Astrolabe*. Aucun doute ne resta alors sur le chef du complot. L'honneur en revenait tout entier à Tahofa et à ses mata-boulais. Singleton ajoutait même que les autres chefs avaient censuré sa conduite dans le conseil du matin. Mais Tahofa était le Napoléon, l'Achille de Tonga; il pouvait faire la loi seul contre tous. Par une sorte de compromis, Singleton se disait pourtant autorisé à promettre que tous les hommes qui se refuseraient à rester dans le pays seraient rendus à *l'Astrolabe*. Le capitaine d'Urville crut une pareille transaction indigne de lui; on y reconnaissait la main de Simonet qui demandait presque une capitulation personnelle. « Aucun des hommes que le Roi m'a confiés, dit-il à Singleton, ne restera à Tonga-Tabou. Si demain les captifs des insulaires ne sont pas à bord, Mafanga sera canonné. »

En effet, le 15 la corvette s'embossa, comme son capitaine l'avait dit, hissa la grande enseigne et l'appuya d'un coup de canon. Les naturels y répondirent en ajustant plusieurs pavillons blancs au bout de longues perches. Dans l'espoir que ces pavillons étaient un signal de paix, on envoya le canot à terre; mais un coup de fusil, qui perça le canot de part en part, trahit les véritables dispositions des insulaires. Il fallait que la force coupât court à tant de perfidie.

Le canon tonna le lendemain 16, dans la matinée. Trente coups de caronade furent tirés tant à boulet qu'à mitraille. La première décharge coupa en deux une branche d'un grand figuier qui ombrageait le malaï, alors place d'armes de Tahofa. Sa chute fut saluée par des cris aigus et perçans, que suivit un profond silence. Abrités derrière des remparts de sable, ou dans le creux de quelques fossés improvisés, les sauvages ne souffraient pas beaucoup de ce feu, et ils y gagnaient quelques boulets enterrés dans les sables (Pl. X — 3). Dans l'après-midi, la corvette se trouva si près du récif, qu'à la marée basse, les naturels pouvaient s'approcher d'elle à une distance de vingt toises.

Pendant les trois jours qui suivirent, *l'Astrolabe* se maintint dans ce poste critique. Le temps beau jusque-là était devenu incertain et tempétueux. Le vent soufflait par rafales violentes, et menaçait de jeter le navire sur ces récifs où la mer déferlait avec force. C'était une épreuve non moins périlleuse que celle à laquelle on avait naguère échappé. En cas de sinistre, on n'avait pas même de quartier à espérer cette fois. On était en guerre ouverte, et peut-être l'ennemi avait-il des morts à venger. Secouée par

Digitized by Google

le ressac, la corvette semblait à toute minute près de se détacher de ses ancres pour aller se heurter contre les pointes du banc. L'équipage paraissait inquiet, préoccupé. On eût dit qu'il regrettait le sort des camarades captifs que l'on apercevait de temps à autre sur la grève Tout le monde voyait l'avenir en noir. Cette guerre faite à deux pas de l'écueil, ces décharges d'artillerie qui de temps à autre rompaient le silence de la terre et du bord, cette incertitude de l'avenir, cette obstination des chefs tongas, tout saisissait, tout attristait la pensée. On en était venu à craindre un complot parmi les marins, et le capitaine d'Urville allait renoncer peut-être à son projet, quand une petite pirogue déborda de la plage vis-à-vis Mafanga, dans la journée du 19. Elle portait un des matelots, le nommé Martineng, qui venait, de la part de Tahofa, promettre au capitaine la restitution des prisonniers s'il consentait à suspendre les hostilités. Le canon de retraite de la veille chargé à mitraille ayant tué un chef inférieur, cet incident avait déterminé des ouvertures pacifiques.

Elles furent conduites à bonne fin. L'un des mata-boulais de Tahofa, Waï-Totaï (Pl. X — 1), vint tout tremblant expliquer qu'il était impossible de restituer les déserteurs Simonet et Reboul, alors en fuite ; mais que les autres Français allaient être rendus. Jaloux de quitter les accores de l'écueil, le capitaine d'Urville passa sur cette difficulté ; il fit semblant d'oublier aussi les objets enlevés dans le pillage de la yole. Un canot alla vers Mafanga pour recueillir les prisonniers. Ils arrivèrent dans le plus bizarre accoutrement, revêtus d'étoffes indigènes, que Tahofa leur avait fait donner après qu'on les eut dépouillés de leurs habits. Tirée ainsi de ce mauvais pas, le lendemain 21 mai, *l'Astrolabe* quittait Tonga-Tabou, après un mois de désastreux séjour, échappée à tous les périls et à toutes les misères, le naufrage, la guerre, la révolte.

Trois mois après elle était remplacée sur la même rade par *le Research*, capitaine Dillon. Ce navire, qui appartenait à la Compagnie des Indes, avait d'abord touché à Eoa, sans se hasarder néanmoins à prendre terre. Le capitaine savait à quoi s'en tenir sur les dispositions des naturels. Il avait même heureusement le secret d'une ruse plusieurs fois pratiquée, et fatale à d'autres Européens. Les insulaires d'Eoa avaient en effet imaginé d'attirer les canots des navires de relâche, à l'aide de pirogues remplies des plus belles femmes de la contrée. Ces sirènes allaient circuler autour du bord jusqu'à ce qu'elles eussent fasciné et entraîné sur le rivage quelques matelots. Là des centaines d'hommes les entouraient, les liaient aux arbres voisins et les retenaient jusqu'à ce que le navire eût payé leur rançon avec des objets d'Europe. Ce manége valait mieux que des voies de fait plus ouvertes; il présentait moins de dangers. Cependant les naturels d'Eoa ne s'en contentèrent pas. *Le Supply*, navire anglais, ayant eu l'imprudence de recevoir trop de visiteurs sur son pont, se vit un jour subitement attaqué. Le frère du capitaine et un matelot furent assommés à coups de casse-têtes, le capitaine lui-même fut jeté à la mer. Le hasard voulut que ce dernier tombât dans un canot amarré le long du bord et y trouvât une longue-vue. Il se releva, saisit l'instrument et en tourna le tube contre les naturels. Ceux-ci, croyant que c'était une arme à feu d'une nouvelle invention, s'enfuirent effrayés, et l'équipage, qui dînait dans l'entrepont, ayant saisi des harpons et des piques, se précipita sur les assaillans, en tua quelques-uns et fit sauter les autres par-dessus le bord. *Le Supply* fut sauvé ainsi.

Ayant évité ces piéges et ces malheurs, *le Research* mouilla le 15 août sur la rade de Pangaï-Modou et en repartit le 26. Instruit par les désastres de *l'Astrolabe*, le capitaine Dillon prit toutes les précautions imaginables pour éviter un sort pareil ; il ne descendit point à terre, fit faire son eau et son bois par les naturels, et interdit sévèrement l'accès de son bord aux hommes des pirogues. Malgré ces rigoureuses précautions, une tentative d'enlèvement éclata dans la nuit du 19 au 20. Vers trois heures du matin, le capitaine Dillon fut réveillé en sursaut par un grand bruit qui s'élevait sous les fenêtres de sa chambre. Il regarda, et, malgré l'obscurité, il aperçut une grande pirogue suivie d'une foule d'autres. Elles semblaient marcher de conserve et menacer *le Research* d'un assaut. Pour prévenir de mauvais desseins, le capitaine déchargea à l'instant même son pistolet sur la pirogue, en faisant dire en tonga, par un interprète, que les canons du bord allaient jouer si les naturels ne se retiraient pas. Se voyant découverts, ils obéirent. La relâche du capitaine Dillon n'apprit, du reste, rien de nouveau sur ces peuples. Par lui, pourtant, on a pu savoir que Rotouma, quoique éloignée de six cents milles de Tonga-Tabou, reconnaît sa suprématie. Instruit que *le Research* devait toucher à Rotouma, le vénérable Faka-Fanoua, gardien de Mafanga, pria M. Dillon de recevoir à son bord et de conduire dans cette île son se-

Digitized by Google

cond fils, sa fille âgée de quatorze ans, et un de ses serviteurs. Ces délégués devaient réclamer le tribut accoutumé que les prêtres de Rotouma payaient à ceux de Tonga-Tabou. Déjà, trois ans auparavant, Faka-Fanoua avait envoyé au même lieu son fils aîné, et il semblait désirer vivement d'avoir quelques nouvelles de ce jeune homme.

Le dernier navigateur qui, à notre connaissance, ait visité l'archipel de Tonga, est le capitaine anglais Waldegrave, du sloop de guerre *le Seringapatnam*. Mouillé à Pangaï-Modou, vers la fin de mai 1830, ce capitaine n'y eut avec les naturels que des relations constamment pacifiques. Suivant lui, à cette époque, le touï-tonga avait reparu à Tonga-Tabou ; et quoique Tahofa y fût encore le chef le plus influent et le plus obéi, une sorte de réaction avait eu lieu en faveur de Toubo, resté toujours chrétien fervent et dévoué. On lui avait rendu ses prérogatives de famille.

Comme les navigateurs les plus favorisés, Waldegrave put assister à quelques fêtes, à une entre autres que donna au touï-tonga un chef de Mori nommé Parton, à son retour des îles Hapaï. En voici la relation :

« A neuf heures du matin, le touï-tonga s'était assis sous une vaste maison à kava, bâtiment ovale ouvert de toutes parts, et ses officiers s'étaient rangés sur les côtés. A sa droite se plaça une femme âgée, chargée de le servir. Le bâtiment n'était pas tout-à-fait au milieu de l'enclos. En face et à vingt-cinq toises environ du touï-tonga, étaient disposés par terre deux grands verres à kava, et de chaque côté, en demi-cercle, se tenaient accroupis les chefs et les principaux personnages. Derrière eux, le reste de l'assemblée était debout. Une sorte d'échanson en chef, à gauche du touï-tonga, annonçait à haute voix le nom de la personne à laquelle chaque coupe de kava devait être portée, à mesure qu'elle était remplie, et les porteurs allaient la présenter en s'accroupissant. Le kava fini, une partie de jeu eut lieu entre deux bandes de chefs, chacune de vingt individus : le touï-tonga se trouvait dans l'une d'elles. Le jeu consistait à ficher perpendiculairement des lances sur un pieu épais d'un pied environ et planté dans le sol. Le premier envoya sa lance horizontalement, puis les autres de manière à ce que leurs pointes tombassent dans un sens vertical. C'était un tour d'adresse fort difficile : sur vingt lances, cinq seulement réussirent dans l'une et l'autre bande. La partie était en trente coups, mais aucune des deux troupes n'atteignit ce nombre, quoiqu'on eût recommencé plusieurs fois. Le touï-tonga planta une lance et Parton deux. Le joueur se place à quinze pieds environ de la marque, et vise ensuite à toucher d'une manière perpendiculaire cette sorte de cible. Quand le jeu fut fini, on porta dans l'enceinte des cochons que l'on compta, et que le touï-tonga distribua ensuite ; nous en reçûmes quatre avec des ignames à proportion. Après le dîner, les danses commencèrent : à la nuit on se réunit de nouveau dans l'enclos, qui fut éclairé par des hommes portant des torches. La cour, placée au centre du cercle, consistait en trente ou quarante hommes. Le chef d'orchestre avait trois bambous creux placés à terre, sur lesquels il battait ; d'autres faisaient la basse en frappant contre le sol d'autres bambous fermés dans leur partie inférieure ; d'autres claquaient des mains en guise de cymbales : le chef chantait une note de ténor, dont le son se faisait entendre sans interruption. J'essayai en vain d'apprendre comment cela s'exécutait ; la mesure était parfaite et les voix en cadence très-exacte. Durant cinq heures le chœur ne changea que deux fois. La danse commença par des femmes rangées en cercle, faisant face au chœur, observant parfaitement sa mesure, et l'accompagnant avec un chant. Les mains et la tête dans un mouvement perpétuel, ces femmes gardaient les attitudes les plus gracieuses, tantôt se détournant légèrement, d'autres fois faisant un tour entier ou un demi-tour sur elles-mêmes de la façon la plus harmonieuse. Quatre-vingts femmes figurèrent dans chaque danse, et chacune d'elles remuait la tête au même instant et de la même manière. La mesure lente d'abord devint, par degrés, plus vive, jusqu'à ce qu'elle se précipitât rapidement. De la tête aux pieds, le corps semblait convulsionné ; enfin cette danse finit par une acclamation générale.

» Une autre danse, avec un nombre égal de femmes, suivit celle-là et fut suivie par quatre danses d'hommes. La seule différence des unes aux autres, c'est que les hommes agitaient fréquemment leurs pieds, tandis que les femmes les détachaient à peine du sol. Cela formait un spectacle charmant. Les femmes n'étaient vêtues que de la ceinture aux pieds, les bras et le sein nus, et découvrant ainsi leurs beaux bustes aux regards des spectateurs. L'habillement, riche et drapé avec goût, consistait en bandes de tapa, ornées de verroteries et de fleurs. Nous prîmes beaucoup de plaisir à assister à leur toilette, et ce fut un passe-temps agréable pour nous d'exa-

Digitized by Google

miner les ornemens à mesure qu'on les apportait. Nous les admirâmes ainsi un à un jusqu'au moment où, pour dernier raffinement, on versa des flots d'huile de coco parfumée de bois de sandal sur leurs têtes, sur leurs épaules, sur leur cou et sur le reste de leur corps. Ces femmes nous parurent modestes, mais affables. La fille de Parton présidait à l'une des danses, sa sœur à l'autre. C'étaient deux charmantes créatures de quinze ans environ. Le touï-tonga présida à l'une des danses d'hommes ; son fils, enfant de onze ans, à une autre. Il faut de la vigueur pour danser et chanter en même temps, surtout vers la fin des figures. J'essayai d'accompagner le chant durant un quart-d'heure, et j'en fus fatigué, quoique assis. Les hommes étaient vêtus uniformément, à part les chefs des bandes ; ils n'avaient de découvert que les bras. Le reste était entouré d'étoffes. La quantité de tapa enroulé autour de la ceinture était si considérable, qu'elle se projetait de six pouces au-dehors, et masquait entièrement les formes. A onze heures et demie la danse cessa. »

De Tonga-Tabou, le capitaine Waldegrave se dirigea sur Vavao, pour y prendre des renseignemens sur deux navires baleiniers dont les équipages avaient été récemment attaqués par les naturels. *Le Seringapatnam* attérit sur le groupe le 4 juin au soir : dès le lendemain, Waldegrave descendit à terre pour demander raison aux chefs du pays de l'insulte faite au pavillon britannique. Laissons parler le capitaine :

« On me conduisit, dit-il, dans une grande maison à kava, où je trouvai le roi assis. Un Anglais nommé Brown était à sa gauche ; de chaque côté se rangeaient les principaux chefs, et en face les moins élevés en rang. Autour de la maison, sur la pelouse entre le faï-toka du feu roi et la maison du kava, se groupaient trois mille hommes du peuple. Le roi me pria de m'asseoir. Debout devant lui, avec mon chapeau sur la tête, ainsi que mes officiers, je lui répondis : « Le roi George m'envoie pour vous demander, Finau, pourquoi vous avez massacré le capitaine de *l'Elisabeth* et les baleiniers du *Rambler;* puis-je m'asseoir jusqu'à ce que vous m'ayez dit pourquoi vous avez commis ces horribles meurtres? » A ces mots, Finau se mit à trembler autant de crainte que de colère. C'était la première fois qu'on l'interrogeait de la sorte devant son peuple. « Voyez ce prêtre (un missionnaire), ajoutai-je, il vous dira que je ne suis pas venu pour punir, mais pour informer sur ces actes. » Alors Finau déclara, d'un son de voix fort bas, que le maître du *Rambler* et lui avaient commercé fort amicalement, quand deux hommes de l'équipage vinrent à déserter. Au lieu de les lui demander à lui, le roi de l'île, le maître voulut obtenir raison par la force, et fit feu sur les hommes du rivage. Les déserteurs furent rendus ; mais le capitaine ayant commis ensuite l'imprudence de reparaître à terre, le peuple se souleva, et le massacra ainsi que l'équipage de son canot. Quant à *l'Elisabeth*, suivant Finau, ses premières relations avec le rivage avaient été si amicales, que le maître charmé lui avait promis le don d'un mousquet. Mais au moment de partir, le maître refusa le mousquet ; alors Finau se prit à réfléchir : « *L'Elisabeth*, comme le *Rambler*, se dit-il à lui-même, va faire feu sur le peuple ; il vaut mieux le devancer; » et il tua le maître et quelques matelots. Du reste, il ajouta qu'il était très-fâché d'avoir agi de la sorte, et qu'il ne recommencerait plus. « Bien, répliquai-je à cette explication, j'informerai le roi George de ce que vous me dites. — Pardonnez-vous? insista Finau. — Je n'ai pas le droit de pardonner ; je suis venu pour informer seulement. — Boirez-vous le kava? » Je me découvris et m'accroupis à ses côtés. Le peuple salua cet acte par une vive acclamation : le kava fut apporté, et j'en pris ma part. Puis Finau m'ayant invité à passer la nuit à terre, j'en délibérai avec mes officiers, et j'acceptai l'offre.

» Après le kava, nous nous retirâmes dans une case remarquable par sa propreté et sa jolie apparence : une double natte de fibres de coco couvrait le plancher. Le roi me pria de faire sortir mes officiers, et pendant trois heures il me répéta l'histoire du massacre, et me renouvela ses regrets. Après le dîner, il voulut me rendre témoin de son adresse : il prit un fusil, manqua tous les oiseaux sur lesquels il tira, et finit par tuer une malheureuse poule qui fut plumée, rôtie et mangée sur-le-champ. Un autre kava eut ensuite lieu. Pendant qu'il durait, Finau me demanda mon chapeau avec tant d'instance que je le lui donnai. Le soir nous eûmes une danse dans la grande maison de kava ; et après deux nouveaux soupers, nous gagnâmes la case où nous devions passer la nuit. Le jour suivant, après le déjeuner, je lui proposai de venir à bord avec moi ; il y consentit ; mais son ministre vint me prier de donner ma parole qu'il serait permis au roi de retourner à terre. J'offris un ôtage, et j'ajoutai : « Mon chirurgien va à quatre milles d'ici, dans l'intérieur de l'île, pour visiter votre neveu favori ; mon chapelain l'accompagne ; les laisserais-je entre vos

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Le Mata-boulai Wa-lotuë.



2. Consultation pour un Enfant malade.

2 Consulta para un Niño enfermo

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

mains si j'avais l'intention de vous maltraiter? Le roi George me pendrait si je vous faisais du mal après avoir engagé ma parole. — C'est bien, allons-nous-en, » dit-il. Nous nous embarquâmes sur deux canots, accompagnés de vingt-neuf personnes. Comme nous passions à travers les pirogues, les naturels poussèrent un cri de joie. Lorsque Finau fut monté à bord, il vit manœuvrer les soldats de marine, et on lui servit deux fois du vin, ainsi qu'aux chefs de sa suite. Il parcourut tout le navire, nomma chaque chose, et essaya de souffler dans le sifflet du maître d'équipage. Entendant le tambour qui annonçait le dîner des officiers, il suivit les domestiques, et alla s'asseoir à leur table. Quand il eut dîné avec eux, il les quitta, et vint dans ma chambre où il s'assit aussi pour prendre part à mon dîner. Les soldats de marine manœuvrèrent de nouveau durant une demi-heure; et les naturels enchantés poussèrent encore un cri de joie. A trois heures et demie de l'après-midi, Finau et sa suite quittèrent le navire dans la chaloupe, et à neuf heures celle-ci revint chargée d'ignames dont il nous faisait présent.

» Finau est un roi absolu; ses ordres sont scrupuleusement et à l'instant exécutés : il a moins de trente ans; c'est un païen. Il a deux enfans et trois femmes. Il ne peut épouser que des filles de grands chefs. Son héritier est l'enfant de celle de ses femmes qui provient de la plus noble famille. Ses concubines sont nombreuses. »

Voilà ce que nous apprend le capitaine Waldegrave, qui n'a d'ailleurs qu'effleuré la contrée. Quant aux travaux des missionnaires, tout ce qu'on sait de positif, c'est que les pasteurs établis à Hifo, découragés par l'obstination de Hata, se sont rendus en 1830 aux îles Hapaï, où ils ont converti le roi et le plus grand nombre de ses sujets. L'année suivante le même résultat a été obtenu à Vavao. Enfin Tonga-Tabou elle-même semble obéir à cette impulsion religieuse. Trois missionnaires établis à Nioukou-Lafa, près du pieux Toubo, gagnent chaque jour à la foi du Christ de nouveaux catéchumenes. Que dans le nombre de ces apôtres se rencontre au moins un Ellis pour conserver le souvenir des mœurs et du culte qu'ils cherchent à détruire, et que l'état ancien du pays nous reste, par de tels travaux, sous la forme de documens pour l'histoire générale du globe.

CHAPITRE VII.

ILES TONGA. — MOEURS. — COUTUMES. — RELIGION.

Voisin de l'archipel Viti, qu'occupent des peuplades noires, le groupe tonga appartient évidemment encore à cette race que nous avons nommée polynésienne; et, par une bizarrerie assez inexplicable, cette race s'y trouve plus noble, moins mêlée, plus régulière, souvent plus blanche que dans certaines îles beaucoup plus éloignées de la Mélanésie. Le physique des Tongas est agréable, leur maintien grave et décent. Ils ont le nez souvent aquilin, les lèvres minces, les cheveux généralement lisses, la taille haute et bien proportionnée. Qu'on ajoute à cela un teint peu foncé, surtout chez les femmes et les chefs, et l'on comprendra sans peine combien de rapports extérieurs ce peuple peut avoir avec les populations de l'Europe méridionale. Quelques femmes ont des formes si belles et si pures, qu'elles pourraient servir de modèles à nos artistes. On peut leur reprocher seulement d'avoir les jambes et les pieds trop gros.

Sous un climat tempéré, avec une nourriture abondante et facile, les naturels jouissent en général d'une bonne santé. Ils sont sujets pourtant à la lèpre éléphantiasis, au marasme, aux refroidissemens et à une espèce d'éruption cutanée sur diverses parties du corps. Les vieillards y sont plus nombreux que dans les autres groupes polynésiens, plus verts aussi, plus agiles et plus vigoureux.

On a vu quel était le caractère de ces peuples, souple d'abord, insinuant, avec des dehors qui plaisent, mais intéressé, cupide, traître et cruel quand l'occasion le veut. Ainsi chaque navigateur a pu les voir sous un aspect différent, l'un les exaltant outre mesure, l'autre les dénigrant peut-être trop. Hospitaliers et égorgeant leurs hôtes, bienveillans et cruels, généreux et cupides, profondément dissimulés et courageux par-dessus tout; graves, affables entre eux, intelligens, rusés, mûrs pour la civilisation, voilà quels sont les traits souvent heurtés qui les distinguent. Chez eux, les liens sociaux sont nobles et convenables. La famille y est bien gouvernée, les femmes n'y vivent point dans une humiliation dégradante; le tabou n'y est pas stupidement rigoureux. Aussi le capitaine d'Urville ne craint-il pas de placer ces naturels sur la même ligne que les Nouveaux-Zélandais. Ils ont des qualités d'un ordre supérieur, et surtout une puissance sur eux-mêmes qui n'est que le résultat d'une raison forte et élevée.

Digitized by Google

La société tonga peut se fractionner en cinq classes : le touï-tonga, les eguis, les mata-boulais, les mouas et les touas.

On a dit ce qu'étaient le touï-tonga et sa famille. Les eguis ou nobles paraissaient former la classe des propriétaires du sol. Ils occupaient les premières fonctions de l'État, fournissaient à chaque district un chef politique, presque indépendant du touï-tonga, et astreint seulement à des hommages d'étiquette. Cette indépendance semble n'avoir pas existé dans l'origine; mais de nos temps elle était devenue un fait incontestable. Sous les plus puissans eguis, chefs de districts, se groupaient les autres eguis subalternes, qui suivaient la fortune de leur patron. Pour désigner la suprématie sur une île, un canton, un village, ils ajouaient au mot *touï* (seigneur) le nom de leur possession. De là les noms de touï-vavao, touï-hapaï, touï-namouka.

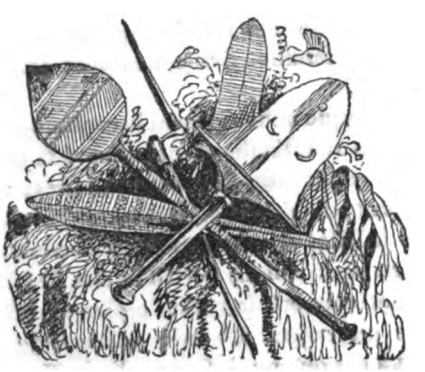
Les femmes seules transmettaient la noblesse : si la mère n'était pas noble, l'enfant ne l'était point. En aucun cas, la fortune n'élevait le rang de l'individu. Aujourd'hui encore, malgré la révolution qui a détruit tant de choses à Tonga-Tabou, dans les kavas et dans les réunions solennelles, le puissant et redoutable Tahofa est obligé de céder le pas au timide Toubo, à l'insignifiant Latou, et à d'autres membres des Fata-Faïs, qu'il regarde à peine quand ils se trouvent ensuite sur son chemin.

Après les eguis viennent les mata-boulais, institution sage et utile, correction essentielle d'un régime féodal. Les mata-boulais sont les conseillers nés, les tuteurs des eguis. Ils sont chargés de la gestion des propriétés, de la surveillance des cérémonies et du maintien des traditions. Rarement un egui fait un acte important sans consulter ses mata-boulais. Les mata-boulais sont l'intermédiaire naturel entre le peuple et les grands, l'échelon qui conduit du prolétariat à la noblesse.

La classe des mouas, espèce de création mixte, se compose presque toute de parens des mata-boulais. A eux sont affectés les arts réputés libéraux : la construction des pirogues et des grandes cases, la taille des dents de baleine et la fabrication des filets. Les autres métiers appartiennent aux touas, qui sont la dernière classe, subdivisée elle-même en catégories, suivant le plus ou moins de vilité des métiers. Ceux du dernier rang sont cuisiniers ou laboureurs. Quant aux esclaves proprement dits, il n'en existe pas; les prisonniers faits dans les guerres étaient, ou massacrés, ou échangés, ou rendus, ou incorporés dans les troupes du vainqueur.

Naguère, quand l'archipel, soumis au touï-tonga, avait des pouvoirs réguliers et respectés, les guerres étaient rares et partielles sans doute. Ceux que l'amour des combats tourmentait s'embarquaient pour les îles Viti, théâtre de luttes affreuses et permanentes. La révolte de Finau changea cette situation pacifique. Durant dix années toutes les îles furent en combustion. Des armées de deux à trois mille hommes en vinrent aux mains à diverses reprises, et ces rencontres firent ressortir l'esprit entreprenant et guerrier des indigènes. Tout homme en état de porter les armes se mettait à la disposition de l'egui, et le suivait dans ses diverses campagnes. D'ordinaire on évitait les batailles rangées; on procédait par escarmouches et par surprises. Le parti vaincu restait à la discrétion du vainqueur, ou fuyait vers une île amie, emportant tout sur des pirogues, femmes, enfans, vieillards et objets précieux. Que de fuyards pareils l'Océan n'a-t-il pas engloutis, achevant ainsi l'œuvre du vainqueur!

Les armes de ces peuples étaient des lances et des casse-têtes de toutes les formes. Ils ont de plus aujourd'hui quelques mousquets, et surtout beaucoup de baïonnettes ajoutées à de longs manches (Pl. VII — 4).



Chez ces insulaires, l'idée du crime se limite presque entièrement aux infractions du tabou et au manque d'obéissance envers les chefs, double crime assez rare. Les coups de bâton sont la correction ordinaire; dans des cas plus graves, le coupable est mis à mort. Le duel est connu des Tongas. Quand deux eguis ont de justes griefs l'un contre l'autre, ils s'attaquent en combat singulier. Quelquefois la mort d'un des champions termine la rencontre; mais le plus souvent, il s'ensuit une réconciliation sincère.

L'administration des propriétés, le jeu, la

Digitized by Google

danse, le charme d'un entretien, forment la principale occupation des eguis et des mataboulais. On a parlé déjà du *leagui* et du *fana-kalaï*. Comme ce dernier divertissement, le *djia-touba* est une chasse à l'aide d'appeaux. Le *fana-gouma* ou chasse aux rats est un amusement plus distingué encore : les grands eguis seuls s'en donnent le plaisir. Avant de commencer la chasse, des serviteurs vont semer de l'appât sur le terrain, et pour indiquer aux touas qu'ils doivent vider la place devant leurs seigneurs, ils jettent çà et là de petits morceaux de bois. Ces préparatifs faits, les chasseurs se rendent sur les lieux armés d'arcs et de flèches. Séparés en deux portions égales et commandée par les deux chefs les plus élevés en grade, la troupe doit lutter d'adresse dans cet exercice singulier. Les tireurs se disposent sur une seule file, les hommes d'un parti alternant avec ceux de l'autre. Quand un rat se présente, le chasseur en tête tire dessus; puis, qu'il ait tué ou non le gibier, il vient se mettre à la queue de la file. De cette manière chacun prend part à son tour à la chasse, et la bande qui a frappé dix rats gagne la partie.

Les autres jeux ou exercices sont l'*alo*, pêche à la bonite; le *tolo*, joute à la lance, dont il a été question; le *fanifo*, nage dans le ressac; le *fanga-toua*, combat du casse-tête; le *fouhou*, pugilat; le *taupapa*, joute avec des lances; le *lafo*, sorte de jeu de palets; le *kifo* et le *kabo*, amusemens des femmes, jeux de boules lancées en l'air. Le talent de la joueuse consiste à tenir constamment en l'air cinq de ces boules, en les faisant incessamment passer d'une main à l'autre (PL. VII — 3).

Quant aux conversations, elles roulent presque toutes sur les *Papa-Languis* ou Européens. Certains conteurs ont le privilége ou d'intéresser ou de faire rire, en racontant ce qu'ils savent de nos mœurs et de nos coutumes. Comme on le pense, ils y mêlent des hyperboles absurdes et des détails de leur invention; mais ces fables sont mieux écoutées de l'auditoire que ne le seraient des détails vrais et des observations exactes.

Les nombreuses professions exercées dans le pays indiquent une industrie assez avancée. Il faut citer la construction des pirogues (*fa-vaka*), dans laquelle les peuples tongas excellent; l'art de fabriquer les colliers avec les dents de cachalot (*fanna-le*); la construction des caveaux pour la sépulture des chefs (*to founga ta maka*); la fabrication des filets (*djia-kobenga*); la pêche au filet et à l'hameçon (*to founga totaï ika*); la construction des cases (*tanga fale*); l'art de tatouer (*ta tatou*); celui de ciseler les casse-têtes (*tongui-akao*); le métier de barbier (*faï-keva*), qui se pratique, soit avec deux coquilles tranchantes, soit avec une pierre ponce; la profession de cuisinier (*faï-oumou*). Tous ces états sont héréditaires, tandis que d'autres sont éventuels, comme la pratique des opérations chirurgicales, la construction des fortifications, la fabrication des cordes et des armes.

Les paysans ou *kaï-fonouas* cultivent la terre avec une sorte de bêche en bois, nommée *haou*. C'est aux femmes qu'est habituellement dévolue la fabrication des étoffes, des nattes et des corbeilles. Dans son état primitif l'étoffe se nomme *tapa;* une fois préparée et teinte, elle s'appelle *gnatou*.

Les nattes les plus fines (*gnaft-gnaft*) se font avec les feuilles du pandanus. Les nattes à dormir (*fala*) sont doublées et varient beaucoup de grandeur. Il en est qui ont jusqu'à soixante-dix pieds de long sur six de large. Les nattes pour voiles (*la*), aussi fortes que légères; les nattes pour tapis (*takapou*); les nattes ornées de dessins (*tataou*); les nattes pour toitures (*baula*), complètent la nomenclature de cette fabrication. Les corbeilles sont de divers genres comme les nattes. Tous ces travaux sont du ressort des femmes, comme aussi la fabrication des peignes avec les côtes des feuilles du cocotier, et celle du fil avec l'écorce de l'*olonga*.

Le régime des chefs tongas se compose d'un déjeuner suivi du kava habituel, du dîner vers le milieu du jour, et du souper au coucher du soleil. Dans les plus grands repas, chacun a devant soi sa ration particulière. Aucune loi n'exclut les femmes du dîner des hommes; mais il est interdit à un inférieur de manger ou de boire devant son supérieur. Personne ne pouvait manger devant le touï-tonga, et, par un interdit singulier, celui-ci ne pouvait le faire devant les aînés de sa famille.

Toute jeune fille non fiancée peut se donner à l'amant qui lui plaît. Celles qui sont promises, et cela arrive presque toujours pour les filles des chefs, sont astreintes à une fidélité aussi rigoureuse que dans l'état de mariage. Du reste, les femmes les plus libres ne manquent pas d'une certaine réserve. Il est honteux pour elles de changer souvent de possesseur.

Les femmes mariées sont ordinairement chastes et fidèles. En cas d'adultère, la loi livre les deux coupables à l'époux outragé: maître absolu de la femme, il peut l'assommer sans

Digitized by Google

pitié; mais le plus ordinairement il la répudie, et alors elle redevient libre et maîtresse de ses actions. Les eguis épousent autant de femmes qu'ils le désirent; elles prennent rang entre elles suivant leur naissance. Peu de formalités accompagnent la cérémonie du mariage. L'époux va chercher sa future dans la maison de ses parens, et donne un repas aux amis des deux familles. Cela suffit comme formalité civile et religieuse.

Le touï-tonga est un personnage trop haut placé pour qu'aucune femme puisse devenir son épouse en titre. Ce pontife requiert pour son harem les filles des eguis les plus distingués, toutes fort honorées d'un tel choix, et l'héritier du pouvoir religieux est l'enfant de la pl s noble de ces femmes. Certaines femmes de la famille Fata-Faï, et la Tamaha entre autres, jouissaient d'un privilége analogue. Elles ne pouvaient se choisir un époux, mais elles pouvaient se donner plusieurs amans, et en changer sans qu'aucun pût faire valoir des droits positifs sur sa personne.

Dans un pays où le ventre seul anoblit, la femme ne perd, en se mariant, ni son rang, ni ses priviléges de naissance. Si les époux sont de conditions inégales, l'inférieur, avant de prendre son repas, doit se soumettre au moë-moë vis-à-vis le membre du ménage qui lui est supérieur, et cela sous peine de commettre une infraction aux lois du tabou. La femme qui épouse un homme d'un rang supérieur gagne en considération personnelle; mais il n'en est pas de même d'un homme qui prend une femme au-dessus de lui.

Les femmes, même les mères de famille, adoptent souvent des enfans étrangers qu'elles traitent à l'égal des leurs. Ces adoptions ont sans doute un but politique. Les enfans héritent du rang de leurs mères; on leur doit les mêmes honneurs, les mêmes formalités d'étiquette, fussent-ils en bas âge. On soumet les garçons à une sorte de circoncision. Le tatouage ne se pratique guère que dans un âge plus avancé; les dessins en sont variés et fort élégans. Chez les femmes l'opération n'a lieu que dans la paume des mains.

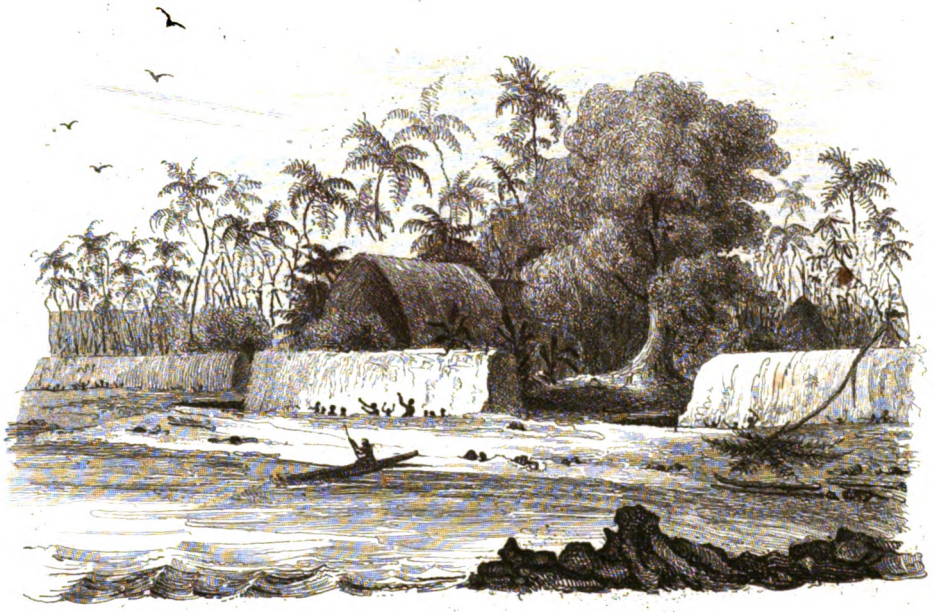
Les maisons ont ordinairement la forme d'un ovale de trente pieds de long sur vingt de large, et de douze ou quinze de hauteur. Elles ne se composent que d'un toit soutenu sur un assemblage de poteaux et de solives, proprement ajustés et réunis par des liens. Le plancher est en terre battue et recouverte d'une couche d'herbe sèche, au-dessus de laquelle sont étendues des nattes en feuilles de cocotier. L'intérieur peut se diviser en plusieurs pièces au moyen de compartimens de nattes. D'autres nattes roulées sur le talus du toit s'abaissent au besoin pour garantir la case ou de la pluie, ou du vent, ou du soleil (Pl. VII—2).

Les maîtres de la maison ont seuls une pièce distincte; le reste de la famille couche presque pêle-mêle dans la grande salle. On a soin seulement de séparer les deux sexes. Les serviteurs ont de petites cases contiguës. Les lits sont en nattes, et les vêtemens du jour sont les seules couvertures pour la nuit. Les meubles de ces logemens ne sont pas longs à inventorier: un ou deux bols en bois pour le kava, des gourdes pour contenir l'eau, des vases de coco remplis d'huile pour la toilette, des escabeaux et des coussinets en bois. Entourées d'un verger, ces maisons se groupent par petits villages. Ces villages se nomment *kolo* quand ils sont fortifiés, et le plus important de tous prend le titre de *moua*. C'est une sorte de capitale. Les villages, d'ailleurs, sont fort bien tenus; des sentiers les coupent, des palissades les bordent, des berceaux d'arbres les ombragent.

La nourriture des insulaires, saine et variée, se compose des alimens communs à toute la Polynésie. Seulement l'art culinaire semble avoir atteint dans l'archipel tonga un plus grand raffinement que dans les autres groupes. Mariner cite jusqu'à trente recettes diverses. Quant aux vêtemens, ils consistent en une natte fine ou une pièce d'étoffe dont ils s'enveloppent le corps en lui faisant faire un tour et demi sur les reins et l'arrêtant sur la ceinture. Les femmes se couvrent habituellement le sein; mais les hommes portent la poitrine découverte. Les hommes du peuple se contentent souvent d'un pagne en feuillage et d'une ceinture semblable au *maro* des Taïtiens. Les petits garçons vont long-temps nus; les jeunes filles sont vêtues beaucoup plus tôt. Parfois les naturels se coiffent de petits bonnets ou de morceaux d'étoffe roulés en turbans, ou bien encore de simples visières en feuilles de cocotier tressées, espèce de garde-vue contre les rayons solaires.

L'arrangement des cheveux est le détail le plus essentiel d'une toilette tonga. Rien n'est uniforme dans leur ordonnance. Les uns portent les cheveux longs et flottans, d'autres les coupent ras. Il en est qui, au moyen de mordans, les teignent en blanc, en rouge ou en blond fade, et les frisent ensuite avec le plus grand soin. Certains fashionables tongas n'osent pas remuer la tête de peur de déranger une coiffure ainsi écha-

Digitized by Google



3. Fortifications de Mafanga.

3 Fortificaciones de Mafanga.



4. Four en terre échauffé.

4 Horno en tierra calentado.

Tom. 2. Pl. X.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

faudée. Les femmes, au contraire, portent les cheveux fort courts. Mais ce qui distingue l'un et l'autre sexe, c'est une propreté corporelle minutieusement entretenue. L'usage des bains, joint à des frictions d'huile de coco, donne à leur peau une douceur et une beauté remarquables. Quand les femmes vont dans une fête, ainsi lavées, ointes et parfumées, avec leurs ornemens nombreux et divers, leurs colliers de coquilles, d'ossemens d'oiseaux, de dents de requin ou d'os de baleine, elles sont vraiment pleines de séductions et de grâces. Des fruits de pandanus, des fleurs odorantes, ceignent parfois leurs jolies têtes, ou se festonnent en guirlandes autour de leurs bustes élégans. Dans les lobes des oreilles, percés de larges trous, sont introduits des cylindres de trois pouces de long et des articulations de roseaux remplies de poudre jaune.

On a vu quels étaient les instrumens de musique : le *nafa*, sorte de tambour, les bambous de diverses dimensions, le *fango-fango*, espèce de flûte, formée d'un bambou fermé aux deux extrémités, et percé de six trous dans lesquels on souffle avec les narines. On connaît aussi à Tonga la flûte de Pan ou syrinx, composée de huit à dix roseaux ajustés parallèlement, et desquels on tire des sons assez irréguliers.

Comme Taïti et les îles Hawaii, Tonga-Tabou a ses chants destinés, les uns à retracer les événemens historiques des premiers âges, les autres à peindre une scène d'imagination, d'autres enfin à servir de simple accompagnement aux danses. Ces danses, on a vu combien elles sont gracieuses, élégantes, nobles et variées.

Les Tongas ne semblent pas adorer les fétiches dont le culte est en vigueur dans la Polynésie orientale. Leur idolâtrie est plutôt emblématique que réelle; c'est une adoration toute spiritualiste pour les *hotouas*, divinités vagues et assez mal définies. L'*hotoua* des Tongas est à peu près l'*atoua* des Taïtiens, quoique la pensée religieuse des premiers, le symbole, le dogme, le rite, soient beaucoup plus obscurs et bien moins saisissables que ceux des seconds.

Il y a des hotouas de tous les rangs, classés par ordre hiérarchique, sans compter les hotouas ou esprits des eguis et mata-boulais qui sont admis à cet honneur après leur décès. Les *hotouas-pou* sont des esprits de ténèbres, chargés de tourmenter les hommes.

Suivant Cook, on compte parmi les dieux principaux :

Kalu-Foutonga, qui créa la plupart des choses, dieu femelle résidant au ciel, présidant aux élémens et terrible dans ses colères. (C'est l *Kala-Fila-Tonga* de Wilson.)

Tali-Aï-Toubo, dieu guerrier, protecteur du *hou* ou roi de Vavao qu'il conseille directement;

Toui-Foua-Bolotou, ou chef du *Bolotou*, inférieur au précédent, malgré l'éclat de son titre;

Higouleo, dieu puissant révéré par la famille du touï-tonga;

Toubo-Totaï, littéralement Toubo le marin, dieu des voyageurs, qu'on invoque avant de monter dans une pirogue;

Alaï-Valou, dieu tutélaire de la famille du *hou*, adoré à Ofou;

Alo-Alo, dieu des élémens, invoqué par les propriétaires du sol;

Mawi, qui se retrouve encore à Tonga, où l'on en fait une sorte d'Encelade ou d'Atlas, qui supporte la terre sur son dos, et qui, en se remuant, cause des tremblemens de terre.

Ensuite viennent *Hala-Api-Api* et *Touï-Bolotou*, qui président en sous-ordre à la mer et aux voyages; *Togui-Oukou-Mea* et *Toubo-Bougou*, investis d'attributions analogues; *Tangaloa*, dieu des arts et métiers, qui a amené les îles Tonga à la surface des eaux en pêchant à la ligne.

Ce dernier dieu semble avoir le privilége des traditions bizarres et curieuses. Mariner en cite une que l'on doit reproduire et comme document religieux et comme spécimen de la littérature indigène.

« Le dieu Tangaloa et ses deux fils allèrent habiter Bolotou.

» Ils y avaient demeuré long-temps, quand Tangaloa parla ainsi à ses deux fils :

« Allez avec vos deux femmes et habitez dans le monde à Tonga.

» Divisez la terre en deux et habitez séparément. » Ils s'en allèrent.

» Le nom de l'aîné était Toubo; celui du cadet Vaka-Ako-Ouli.

» Le cadet était fort habile. Le premier il fit des haches, des colliers de verre, des étoffes de *papa-langui*, et des miroirs.

» Toubo était bien différent : c'était un fainéant.

» Il ne faisait que se promener, dormir et convoiter les ouvrages de son frère.

» Ennuyé de les demander, il pensa à le tuer, et se cacha pour cette mauvaise action.

» Il rencontra un jour son frère qui se promenait et l'assomma.

» Alors leur père arriva du Bolotou, enflammé de colère.

» Puis il lui demanda : « Pourquoi as-tu tué

Digitized by Google

ton frère ? Ne pouvais-tu pas travailler comme lui ! Fuis, malheureux, fuis !

» Dis à la famille de Vaka-Ako-Ouli, dis-lui de venir ici. »

» Ceux-ci vinrent, et Tangaloa leur adressa ces ordres :

« Allez et lancez ces pirogues à la mer : faites route à l'est, vers la grande terre et restez là.

» Votre peau sera blanche comme votre ame, car votre ame est belle :

» Vous serez habiles, vous ferez des haches, toutes sortes de bonnes choses et de grandes pirogues.

» En même temps je dirai au vent de toujours souffler de votre terre vers Tonga.

» Et ils ne pourront venir vers vous avec leurs mauvaises pirogues. »

» Puis Tangaloa parla ainsi au frère aîné : « Vous serez noir ; car votre ame est mauvaise, et vous serez dépouvu de tout.

» Vous n'avez point de bonnes choses ; vous n'irez point à la terre de votre frère. Comment pourriez-vous y aller avec vos mauvaises pirogues ?

» Mais votre frère viendra quelquefois à Tonga pour commercer avec vous. »

Il est assez curieux de rencontrer dans cette légende océanienne l'histoire de la dispersion des hommes et du contraste des races, la scission entre les bons et les méchans, le meurtre d'Abel et la punition de Caïn.

A la suite de ces dieux primitifs viennent de longues séries d'*hotouas*, esprits des eguis et des mata-boulais décédés, qui ont le pouvoir d'inspirer les prêtres et d'apparaître à leurs parens et à leurs amis. On les invoque sur les faï-tokas, qui sont l'objet d'une vénération profonde. Cette vénération, du reste, est générale pour toutes les divinités. Les exemples d'impiété sont rares, parce qu'un bien-être physique est attaché à l'observance rigoureuse des choses du culte. Une infraction est punie par les dieux eux-mêmes, qui envoient aux coupables une grave maladie, et même la mort. Ce système de pénalité temporelle, établi et accrédité, ne contribue pas peu à maintenir l'obéissance aux pratiques et la foi aux traditions.

Les dieux manifestent d'ordinaire leur présence par une espèce de sifflement ; aussi les naturels s'abstiennent-ils de siffler, par respect pour la divinité.

Dans les îles Tonga les prêtres ne forment point, comme dans les autres groupes polynésiens, une caste privilégiée, une corporation distincte. C'est la nature qui fait un prêtre, non la vocation ; il faut que les prêtres soient doués de la faculté d'être inspirés, d'être visités de temps à autre par le dieu. Alors ils sont */ahe-gueue*, c'est-à-dire distincts, séparés du reste des hommes et passés à l'état de pure essence. Quand l'extase a cessé, leur caractère sacerdotal expire aussi ; ils ne sont plus que des êtres fort ordinaires ; ils rentrent dans les conditions de leur rang social, habituellement inférieur. Les eguis, en effet, sont rarement prêtres, surtout ceux d'un rang un peu élevé.

Cet état d'inspiration a sans doute ses charlatans et ses fripons ; mais Mariner incline à croire que l'extase de l'inspiré, provenant d'une grande surexcitation au cerveau, est quelquefois profonde et réelle. Les prêtres de Tonga semblent éprouver les phénomènes organiques que l'antiquité a signalés dans les pythonisses et les sibylles, et que le magnétisme moderne a reproduits d'une manière qui désarme l'incrédulité. Le prêtre tonga, soumis à l'influence du dieu, devient d'abord mélancolique et sombre ; il semble lutter contre une force irrésistible qu'il voudrait vaincre ; vaincu lui-même, il cède pourtant et parle d'une voix sourde d'abord, comme contraint, comme violenté ; puis s'élevant peu à peu à des paroxysmes convulsifs, il presse ses paroles, les jette heurtées et vibrantes, se pose dans une attitude de défi et de menace. Alors commence une sorte de tremblement épileptique et nerveux ; la sueur dégoutte du front du prêtre, sa bouche s'agite dans des tics continuels, ses dents claquent, ses lèvres deviennent noires. La poitrine haletante, le pouls saccadé, il expirerait si des larmes abondantes ne sortaient de ses paupières. Cette expansion le soulage, il se remet de cet accès effrayant, et mange ensuite comme quatre hommes affamés.

Quelquefois les dieux descendent du Bolotou pour visiter d'autres individus que les prêtres. Ces visites s'annoncent aussi par des accès d'humeur noire qui caractérisent cette sorte de possession divine. Alors il faut préparer un grand kava, et suivre le cérémonial usité pour les prêtres. Mariner raconte l'histoire d'un jeune et bel egui qui, inspiré de la sorte, ne pouvait deviner quel dieu le tourmentait. Conduit à un vieux prêtre, celui-ci déclara qu'une femme morte depuis deux années, et alors habitante du Bolotou, s'était prise d'un amour violent pour lui, et le visitait de la sorte. Le prêtre ajouta qu'elle désirait le voir mourir pour jouir

Digitized by Google

de sa personne; que ce sort lui écherrait sous peu de jours. Mariner ne dit pas si cette prédiction étrange fut justifiée par l'événement.

Les prêtres sont consultés également au sujet des malades que l'on promène de chapelle en chapelle. Quand un enfant est moribond, sa mère le porte devant la case du prêtre, accompagnée d'amies et de parentes, dont le col est orné de feuilles de *tchi;* elle s'accroupit au milieu du cercle, et demande pour l'enfant les paroles d'exorcisme qui doivent chasser la maladie (Pl. X—2). Le prêtre les prononce et accepte ensuite quelque présent, sorte de rémunération.

Le *taboü*, ce solennel interdit qui couvre toutes les contrées polynésiennes, a son aspect et sa physionomie particulière dans l'archipel Tonga. On a vu déjà qu'il se montrait plus tolérant qu'ailleurs vis-à-vis des femmes de ces îles. D'autres caractères le distinguent et le signalent encore.

Quiconque venait à toucher une personne bien supérieure à lui devenait tabou pour ce seul fait, et ne pouvait désormais se servir de ses mains. Pour lever cette interdiction, il fallait d'abord accomplir la cérémonie du moë-moë, puis laver les pieds au supérieur. Quand il n'y avait point d'eau à proximité, on se contentait de la sève d'un tronçon de bananier. Si un individu craignait d'avoir touché des vivres avec les mains tabouées, pour en éviter les conséquences funestes, il se prosternait devant un chef d'un rang bien supérieur, et lui saisissant un pied, l'appliquait contre son ventre. Cette cérémonie s'appelait *fata*. Plus le chef était élevé en dignité, plus elle était efficace. Aussi recherchait-on de préférence les chefs de la famille Fata-Faï. En cas d'absence du touï-tonga, un vase sacré destiné à cet usage opérait la même expiation par un simple contact. Un vase d'étain, laissé par Cook, remplit longtemps cette destination importante. Le kava seul était exempt de toute espèce de tabou.

La cérémonie du natchi, déjà décrite, entraînait avec elle une telle consommation de vivres, qu'un tabou temporaire pesait ensuite sur certains alimens, tabou qui se terminait par une autre cérémonie nommée *faka-lahi*. Cette cérémonie consistait en un grand étalage de vivres, cochons rôtis, ignames et patates, que l'on portait au malaï du roi, et que l'on distribuait aux eguis, chargés de les répartir parmi le peuple. Dans celle que vit Mariner il n'y avait pas moins de quatre cents cochons et de trois ou quatre milliers d'ignames.

Une autre fête semblable au natchi, et nommée *tao-tao*, consiste en offrandes à *Alo-Alo*, dieu des élémens, pour l'engager à féconder la terre. Une lutte sert de complément à cette fête, sorte de saturnales où les rangs sont confondus, où le touï-tonga lui-même peut recevoir une bourrade de la part du dernier des touas, sans qu'il lui soit permis d'invoquer sa dignité offensée. Ce qui distingue ce pêle-mêle, c'est la bonne humeur des combattans, même de ceux qui y sont le plus rudement traités. Montrer de la colère contre un homme qui vous a cassé un bras ou une jambe serait un acte de faiblesse. La seule expiation de ce conflit où les rangs sont égalisés, c'est la cérémonie du moë-moë quand la lice est close.

La cérémonie du *naudjia* est cette horrible coutume qui fait égorger un enfant pour obtenir des dieux la guérison d'un chef malade. Le naudjia est aussi de rigueur quand un chef a offensé les dieux par mégarde. A la mort du touï-tonga, on immolait jadis sa première femme dans un naudjia solennel, afin que son corps fût enterré en même temps que celui de son époux. Finau II a fait abolir ce sacrifice. Du reste, les naturels n'obéissent qu'avec répugnance à la cérémonie du naudjia. Ils pleurent et regrettent la victime; mais ils regardent son immolation comme nécessaire.

Les cérémonies des funérailles ont été déjà décrites à l'occasion de la mort d'un membre de la famille Fata-Faï. Celles du touï-tonga se font sur une grande échelle encore. On porte pendant quatre mois le deuil du chef religieux. Le tabou encouru pour avoir touché son corps est de dix mois au moins, et de quinze pour ses plus proches parens. Durant un mois, il est défendu de se faire la barbe et de se frotter d'huile pendant le jour. Auprès du faï-toka stationnent jour et nuit, durant deux mois entiers, les femmes du deuil, s'écartant à peine pour aller manger à la hâte dans les huttes voisines.

Le jour des funérailles, les habitans, au nombre de plusieurs milliers, vêtus de vieux habits, munis chacun d'un *tome*, ou torche en bois de cocotier, et d'un morceau de *bolata*, tige de bananier, viennent s'asseoir à quarante toises du tombeau. Une des femmes du deuil invite ces hommes à s'approcher, et ils s'approchent. Alors deux individus, placés derrière le faï-toka, sonnent de la conque, et six autres marchent circulairement entre le peuple et le faï-toka. Quand la procession est finie, les spectateurs brisent leurs bolatas, montent sur le tertre, et y jettent les tomes et les bolatas.

Digitized by Google

A la nuit, les conques résonnent encore, pendant que les coryphées chantent une sorte de récitatif, partie en langue hamoa, partie en un dialecte inconnu. C'est le prélude d'une cérémonie bizarre et peu séante qu'on s'explique difficilement. Quand les conques ont cessé de retentir, une des femmes du deuil s'assied hors du faï-toka et dit au peuple : « O hommes ! vous êtes rassemblés ici pour accomplir les devoirs qui vous sont imposés ; levez-vous et faites en sorte de les remplir complètement. » Ce complément de devoirs consiste en une excrétion générale, qui couvre et infecte bientôt le tertre sacré.

Le lendemain, au point du jour, les femmes du premier rang, les épouses et les filles des plus grands chefs, arrivent en procession, suivies de leurs servantes. Elles portent des corbeilles, et vont, à l'aide de larges coquilles, faire disparaître les ordures déposées la veille. Peu de femmes oseraient se dispenser de donner ce témoignage d'humilité religieuse. Durant quatorze nuits, ce manége recommence. Enfin le seizième jour, les mêmes femmes reparaissent, mais cette fois parées de leurs plus beaux atours. La tête ceinte de couronnes de fleurs, portant sous le bras des corbeilles élégantes, elles font la seule pantomime des dégoûtantes fonctions qu'hier encore elles remplissaient réellement. Suivant les naturels, cet acte tout symbolique signifiait que nul service n'était vil et dégoûtant quand il s'agissait du pontife religieux.

Le *tougou-kava* est une cérémonie qui se rattache également au deuil. Elle consiste à déposer une branche de kava devant une chapelle ou un tombeau, quand on veut pratiquer sur sa personne l'acte du *tougui*, c'est-à-dire se déchirer ou se meurtrir. Ces punitions corporelles ne sont ni rares ni douces. Elles rappellent les macérations des fakirs et des joguis de l'Inde. Toute prière s'appelle *lotou*.

Les charmes et les présages jouent un rôle important parmi ces insulaires. Les songes, les éclairs, l'action d'éternuer, le vol subit d'un martin-pêcheur, tout devient une occasion d'augures, et parfois un motif pour renoncer à des plans réalisés à demi. Les principaux charmes sont le *tatao*, qui consiste à cacher un objet dans un faï-toka pour faire périr son propriétaire ; le *kabe*, sorte d'inspiration formulée d'après certaines règles ; enfin le *ta niou*, dans lequel on fait tourner une noix de coco sur elle-même, pour chercher un conseil dans la position où elle s'arrête.

La médecine des naturels se réduit le plus souvent aux charmes, aux sacrifices expiatoires, aux prières, aux sortilèges. Cependant ils emploient certaines infusions de plantes, comme remèdes internes, en y ajoutant toutefois une confiance fort limitée.

Ils sont plus avancés dans l'art chirurgical. Pour certaines maladies, ils pratiquent des scarifications aux jambes avec des coquilles tranchantes, et nomment cette opération le *tafa*. Le *tapa* est une sorte de moxa pour les tumeurs lentes et opiniâtres. On le produit par l'application d'un morceau d'étoffe enflammée qui cautérise la peau et détermine la suppuration. Le *kaouso* est une incision pratiquée sur la poitrine pour opérer un dégagement de sang extravasé, quelquefois aussi pour en extraire la pointe barbelée d'une flèche rompue. Mariner rend compte de l'une de ces opérations pratiquée avec la plus grande habileté. Avec un morceau de bambou et un éclat de coquille l'extraction fut faite, et le malade guérit au bout de six semaines. La flèche était pourtant entrée dans le côté droit, entre la cinquième et la sixième côte, à un pouce au-dessous de la mamelle ; elle s'était rompue à trois pouces de la pointe, au troisième rang de barbes, et l'on ne pouvait même plus en sentir le bout en sondant la blessure. Le *toko-losi*, emprunté aux Vitiens, est une espèce de séton passé dans le canal de l'urètre, et employé comme révulsif dans les cas de *guita* ou tétanos, fréquens à Tonga. Le même moyen de soulagement est appliqué aux blessures du ventre et à l'état de langueur dans tout le système. Les natifs connaissent enfin le *boka*, ou castration ; le *tougui-tougui*, manière de friction qui se fait avec un mélange d'huile et d'eau, remède employé dans certaines douleurs. Ils traitent avec succès les dislocations et les fractures des jambes, et combattent l'ophthalmie avec le suc acide du spondias ou le jus amer du *baulo*. Dans les blessures d'armes à feu, ils laissent la plaie ouverte, non-seulement pour l'extraction de la balle, mais encore pour convertir une plaie fistulaire en une plaie vive plus prompte et plus facile à guérir.

Quant aux hideuses maladies qu'ils nomment le *kahi* et le *pala*, ulcères dégoûtans et presque incurables, ils emploient pour les adoucir l'application d'un suc végétal amer. Mais il n'est point de palliatif pour le *foua* ou éléphantiasis, ni pour le *momoko*, sorte de marasme ou de phthisie.

La langue tonga est toujours, suivant nous, un idiome polynésien. Plus riche, plus harmo-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. El Bote del Astrolabio en la Costa de Lagueimba.

Digitized by Google

nieuse que celle des groupes orientaux, elle a aussi plus de caractère et plus de nombre. Elle admet toutes les consonnances, et gagne ainsi autant en force qu'en variété. Le discours de Finau, l'histoire de Tangaloa et de ses fils témoignent de ses formes graves, sévères, précises. Ces échantillons de la littérature tonga font regretter que l'étude de ce pays soit encore incomplète et partielle. L'Océanie est une mine ouverte à peine; quelques filons ont été fouillés, mais qui sait si les plus riches ne nous échappent pas encore!

Les productions de l'archipel Tonga se rapportent généralement encore à celles de Taïti et de Nouka-Hiva. Là pourtant commencent à paraître quelques plantes des îles asiatiques qui ne semblent pas s'étendre plus loin vers l'est.

Au nombre des productions végétales, on doit citer, parmi les arbres, le *corypha umbraculifera*, le *mussænda frondosa*, le *pandanus odoratissimus*, l'*hernandia ovigera*, les *casuarinas*, diverses espèces d'*hibiscus* et *ficus*, *inocarpus edulis*, *abrus precatorius*, *gossypium religiosum*; et, parmi les plantes, le *melodinus scandens*, le *tacca pinnatifida*, *saccharum spontaneum*, etc.

Outre le cochon, et le chien qui est fort rare, l'archipel n'a d'autre quadrupède que le rat, et d'autre mammifère que la roussette. Les oiseaux sont la tourterelle, une petite perruche fort élégante, le râle, un philédon, un martin-pêcheur. Il y a deux ou trois espèces de serpens, un hydrophis et un petit lézard. Les poissons et les mollusques y sont nombreux et variés.

CHAPITRE VIII.

ARCHIPEL VITI.

Décidément j'allais sortir de ces groupes polynésiens aux mœurs si uniformes et déjà si tempérées par le christianisme. Une fois hors des passes de Tonga-Tabou, *l'Oceanic* cingla droit vers l'archipel Viti, où Pendleton croyait pouvoir se procurer du bois de sandal. De Viti, on devait explorer tour à tour les Nouvelles-Hébrides, Vanikoro, l'archipel Salomon, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, toutes contrées enclavées dans cette Mélanésie sauvage encore si peu visitée.

C'était pour moi un bel itinéraire. Avide d'inconnu, il me semblait que j'allais trouver dans ces groupes vers lesquels nous tendions des émotions nouvelles, plus vives, moins prévues, moins uniformes; je mesurais de l'œil sur ma carte ces terres importantes, auprès desquelles Hawaii, Taïti, Tonga-Tabou, ne paraissaient que comme des îlots microscopiques et insignifians. « Les belles excursions que nous allons faire dans ces îles! » dis-je enthousiasmé. Pendleton m'écoutait: il me regardait avec son sourire ironique et fin. « Oui, me répondit-il, de belles excursions, et longues surtout, car on n'en revient guère. Cette fois pourtant, notre cher passager, vous irez seul. Personne à bord de *l'Oceanic* n'a la fantaisie d'être servi en grillade à quelque majesté vitienne. Dans toutes ces îles, on mange les curieux, et cela guérit les plus enclins à ce péché. — Quoi! on ne débarque pas même sur la côte? — Le moins que l'on peut, car le danger y est toujours grand. On ne trouve plus, dans ces groupes, des races semblables à celles que nous venons de quitter, perfides quelquefois, cupides, mobiles, maraudeuses, mais sociables du moins et à demi-hospitalières. Non, vous ne verrez plus des insulaires vous presser de venir visiter le rivage, d'assister à leurs repas, à leurs cérémonies, à leurs fêtes; sauvages babillards et communicatifs, ouvrant tout, montrant tout à l'étranger, les cases et les moraïs, les habitations privées et les sanctuaires religieux. Tout cela a fui pour nous; vous ne le retrouverez guère qu'à la Nouvelle-Zélande. Ici rien de pareil; des hommes, au contraire, restés presque à l'état de la brute, farouches, féroces, fuyant les Européens, et ne cherchant à les rejoindre que pour les massacrer. Tels sont les caractères généraux des peuplades mélanésiennes. Vous ne sauriez imaginer à quel point de barbarie et d'abjection elles se maintiennent encore, quelle haine elles portent à toute espèce de civilisation, quelle horrible anarchie les dévore et les ronge. Les Boshismen de l'Afrique, les Bedahs de Ceylan, les Negritos de Manille ne sont guère plus bas qu'eux dans l'échelle des races. Vous verrez! Aussi, depuis que ces vastes terres ont été reconnues, depuis Tasman qui les découvrit au milieu du seizième siècle, combien peu de navigateurs ont osé croiser dans ces parages! Que leurs relations sont courtes, imparfaites, tronquées! Il y avait peu à observer, il est vrai, car la physiologie de l'homme sauvage n'a rien de varié ni de saillant; mais quand même la matière eût prêté davantage, comment recueillir des notions exactes sur des terres aussi insociables? Les explorateurs les plus hardis, les plus persévérans, ont échoué. Cook, aux Nouvelles-Hébrides, ne put mettre le pied à terre qu'en faisant jouer le canon. Carteret, à Santa-Cruz; Bougainville, Surville, aux îles Salomon, et récemment en-

Digitized by Google

core le capitaine Morrell, ont appris par de dures expériences à reconnaître l'intraitable férocité de ces races. On les détruira, on ne les civilisera point. Le type cuivré, déjà façonné à l'usage de nos armes européennes, fera quelque jour la conquête de ces terres et absorbera graduellement le type nègre. Mais, jusque-là, il y aura imprudence gratuite et péril sans compensation à s'aventurer dans l'intérieur des îles mélanésiennes. Pour ma part, je ne les ai jamais reconnues qu'à la voile, cherchant à y réaliser ainsi quelques échanges, mais évitant de compromettre mon équipage dans des communications fréquentes et directes. »

Ainsi Pendleton détruisait impitoyablement un de mes rêves. Il limitait dans une reconnaissance prudente et sage cet itinéraire que j'avais d'avance semé d'aventures et de catastrophes. N'importe ! j'espérais encore ; j'espérais que le hasard, ce dieu plus grand que les calculs humains, tromperait les prévisions de mon digne capitaine ; je ne voyais dans la difficulté de l'entreprise qu'une raison de plus pour la désirer davantage.

Au milieu de ces désappointemens et de ces souhaits, *l'Oceanic* gagnait rondement du chemin ; en trente-six heures, il avait franchi l'espace qui sépare les îles Tonga des îles Viti. Le 27 mai au matin, nous laissâmes à grande distance sur babord les terres basses de l'île Batoa, puis nous donnâmes dans la passe qui sépare les îles Ong-Hoa et Boulang-Ha, terres d'une hauteur médiocre, inhabitées en apparence et couvertes de bois jusqu'au rivage. Continuant ainsi notre route au N. N. O., nous laissâmes successivement sur la droite, Ang-Hasa, Namouka, Komo, Holo-Roua ; et, sur la gauche, Marambo, Kambara, Wangara et Taboune-Siki. Enfin, le 28 dans l'après-midi, nous mîmes en panne sous le vent et à une demi-lieue de Laguemba. A Laguemba, Pendleton voulait prendre un ou deux pilotes pour se rendre sur Vanoua-Lebou, dans la baie au bois de sandal. Notre brusque appareillage de Pangaï-Modou avait empêché deux marins tongas, pratiques de ces parages, de venir à bord pour nous aider de leur expérience. Il fallait donc employer pour cela des naturels vitiens, moins intelligens et plus perfides. Toute l'habileté d'un capitaine européen le tirerait difficilement du labyrinthe de coraux qui sépare les deux grandes îles de cet archipel, Vanoua-Lebou et Viti-Levou.

L'Oceanic était à peine en vue de Laguemba, que trois pirogues l'accostèrent ; elles ressemblaient à celles de Tonga, quoique plus petites, moins élégantes et manœuvrées avec moins d'habileté. Leurs équipages étaient mi-partis de Tongas et de Vitiens, ce qui établissait la différence des types d'une façon plus saillante encore. Quoique préparé par les révélations de Pendleton, ce ne fut pas sans une surprise désagréable que je considérai ces hommes. Leur teint de suie, leurs membres grêles, leurs cheveux en buisson, leurs traits farouches et disgracieux, leur figure plate, leurs yeux ternes, tout contrastait avec la physionomie régulière, ouverte et presque noble des naturels polynésiens. Les uns et les autres montèrent à bord ; et, aux premiers mots prononcés, il fut facile de reconnaître que la langue avait changé en même temps que l'aspect physique. Pendleton lui-même, fort habile linguiste, ne comprenait pas un mot du dialecte vitien ; et sans l'assistance officieuse des interprètes tongas, il nous eût été impossible de nous entendre. Bientôt d'ailleurs un nouvel aide parut sur le pont de *l'Oceanic*. C'était un homme plus blanc que ceux qui l'entouraient, avec des traits et des façons qui le classaient à part de cette horde sauvage. Accouru dans une petite pirogue, il grimpa vivement le long de l'échelle, et vint se jeter aux pieds de Pendleton. Là, au milieu de sanglots qui entrecoupaient ses paroles : « Seigneur capitaine, dit-il en espagnol, au nom de la Vierge et des saints, sauvez-moi des mains de ces peuplades ; je suis un blanc, un chrétien comme vous. Dieu vous récompensera de vos bons offices dans ce monde ou dans l'autre. — C'est bien, c'est bien, répondit Pendleton en le relevant. Qui êtes-vous, et d'où sortez-vous ? » Le pauvre diable se remit et raconta son histoire.

C'était un Manillois, nommé Hernando, qui était venu aux îles Viti, sept ou huit ans auparavant, sur le navire espagnol *la Concepcion*. Un naufrage dans les passes qui séparent les deux grandes îles l'avait jeté, lui et quarante de ses compatriotes, sur cette côte inhospitalière. Une portion de l'équipage se noya et fut mangée par les cannibales ; le reste vécut dispersé parmi les diverses tribus de l'île. Les chefs s'en étaient fait une espèce de garde d'honneur ou d'état-major de mousquetaires ; à ce titre, ils jouissaient de certains priviléges, et n'avaient pas à se plaindre de leur position. Seulement, quand les hostilités éclataient entre les roitelets vitiens, ils couraient comme les autres la chance des prisonniers de guerre, c'est-à-dire d'être rôtis et mangés. Cette fin atroce avait été celle du plus grand nombre. Hernando n'y avait échappé que par miracle.

Digitized by Google

« Cependant quatre de mes compagnons d'infortune, ajoutait l'Espagnol, ont été recueillis naguère devant Laguemba par un navire portant pavillon blanc. C'est Toumboua-Nakoro qui me l'a dit; Toumboua-Nakoro, neveu du grand Orivo, chef d'Imbao, mon patron et mon maître. Depuis que j'ai connu les détails de cette heureuse délivrance, à mon tour j'ai épié toutes les occasions; je me suis rendu sur Laguemba, où j'attends depuis six mois qu'un Européen croise dans ces parages. Quand je vous ai aperçu au large, l'aiguillon de la liberté s'est fait sentir en moi; j'ai conjuré un chef de me conduire à bord comme interprète, en lui promettant de lui faire obtenir quelques cadeaux. Maintenant me voici; par la Vierge et les saints, ne me repoussez pas; tirez-moi d'un enfer où je serai dévoré tôt ou tard par ces démons. » Pendleton calma cet homme; il consentit à le garder. Familier dans la langue vitienne, Hernando pouvait servir de truchement pour l'achat des bois de sandal, et l'intérêt s'accordait cette fois avec la question d'humanité. On paya au chef de la pirogue une espèce de rançon qui consistait en une hache et quelque peu de poudre. Moyennant ces dons, l'Espagnol fut libre. Il fallut voir alors avec quelle expansion bruyante ce malheureux chercha à prouver sa gratitude. On avait eu de la peine à contenir ses larmes; il fut plus difficile encore de couper court à l'élan de sa joie. Enfin cette fougue se calma; et, pour se rendre utile dès le premier jour, Hernando choisit, parmi les naturels venus le long du bord, les deux plus habiles pilotes. Ils promirent de guider le sloop vers Vanoua-Lebou. Ces dispositions prises, nous quittâmes Laguemba.

Vue à la distance de quelques milles, cette île nous parut être d'une grande élévation, bien accidentée, fertile et couverte d'une végétation admirable. Les toits de quelques grandes cases pointaient au-dessus des arbres touffus et serrés jusque sur la grève; au sud, une ceinture de terribles brisans semblait la rendre inaccessible, quoique Hernando nous assurât qu'elle offrait une passe aux pirogues et aux petits navires.

A peine hors de vue de Laguemba, *l'Oceanie* laissa sur sa droite Neaou, Dzizia et Batou-Bara, îles de médiocre étendue, moins bien boisées et assez hautes. La dernière était surtout remarquable par une roche élevée, qui en dominait le centre. Taillé sur ses diverses faces, et ras à son sommet comme une table, ce rocher affectait les formes d'un diamant. Grâce à cet appendice bizarre, cet îlot se distingue de fort loin et devient une excellente reconnaissance pour les navires.

Cependant nous approchions des immenses chaînes de récifs qui unissent presque Vanoua-Lebou à Viti-Levou. Déjà même vers l'horizon pointait le sommet de la haute île de Koro qui marque à peu près l'entrée de ces dangereuses passes. Pendleton allait s'y engager pour faire route vers Vouhia, dans la baie au bois de sandal (Sandal's Bay), lorsque la brise, qui jusque-là s'était maintenue au S. E., sauta tout-à-coup au nord par violentes et brusques rafales. Le capitaine persista; pendant deux jours il essuya des grains chargés de pluie, tint bon malgré des nuits obscures et tempétueuses, malgré une mer creuse et pesante. Dans des parages tout semés d'écueils mal connus, au milieu de courans qui trompent les calculs les plus exacts, *l'Oceanie* courait de grandes chances de perdition. Un instant même il se trouva à quelques brasses des dangereux îlots de Nougou-Tolou, quand on s'en croyait encore à plusieurs milles dans l'ouest. Enfin, comme le temps ne s'arrangeait pas, Pendleton changea son itinéraire. La route par le nord devenant impossible, il songea à doubler l'archipel par le sud. Les deux pilotes qu'il avait à bord se trouvant désormais inutiles, il résolut de les déposer en passant sur Mouala où leur vie serait en sûreté, et de ne garder à bord que le naufragé espagnol. Les ordres furent donnés à l'instant même; on quitta une croisière trop dangereuse pour reprendre une navigation plus facile. Tout ce que je gagnai à cette lutte de deux jours contre la vague et le vent, ce fut d'avoir aperçu des pitons élevés qui semblaient appartenir les uns à Vanoua-Lebou, les autres à la grande île de Tabe-Ouni. Tabe-Ouni est la terre devant laquelle mouilla le courageux Tasman, découvreur de ce groupe. Elle en était récemment la seule partie connue.

Les hauts sommets de Nhao venaient de nous rester sur la gauche, et nous approchions de Mouala, quand la vigie signala sur l'avant du navire une pirogue qui tantôt s'élevait à la crête de la lame, et tantôt s'abîmait dans son sillon. Comme elle approchait de *l'Oceanie*, un de nos pilotes qui jusque-là avait gardé un air inquiet et soucieux, poussa tout-à-coup un cri de joie. « Il vient de reconnaître des amis, nous dit Hernando, le voilà délivré de la peur de tomber dans les mains d'une tribu hostile. » La pirogue en effet appartenait à Mouala et avait l'air de se diriger sur Imbao. A mesure que la distance s'amoindrissait, on pouvait distinguer l'équi-

Digitized by Google

page de cette frêle embarcation et son patron debout sur l'arrière. On se héla, on fit connaissance. Le chef vitien n'était rien moins que le neveu du puissant Orivo, chef d'Imbao, le même Toumboua-Nakoro que le capitaine d'Urville recueillit à son bord et qui fut pendant quelques jours le passager de *l'Astrolabe*. Toumboua-



Nakoro fut pour nous ce qu'il avait été pour M. d'Urville, un homme beaucoup plus distingué qu'aucun de sa race. Pendant une heure environ qu'il passa à bord, il garda un maintien décent, une gravité noble et naturelle ; ses manières, ses discours ne donnaient pas un démenti à sa physionomie intelligente. Cet air affable, ces formes d'aristocrate vitien, semblaient se relever encore par la pauvreté du costume ; Toumboua-Nakoro n'avait qu'une veste de matelot assez rapée, et un maro qui lui laissait nu presque tout le corps (Pl. XI — 4).

Toumboua-Nakoro, monté à bord de *l'Oceanic*, s'y aboucha avec le capitaine. Il dit qu'il venait de percevoir à Mouala les tributs dus à son oncle Orivo, et qu'en ce moment il se rendait à Nhao. Questionné au sujet de cette île et des autres terres de l'archipel, il donna quelques renseignemens assez confus, parla de son séjour antérieur sur un navire dont le pavillon était blanc (*l'Astrolabe* sans doute) ; se montra fort empressé enfin à satisfaire à nos moindres demandes. Dès la première ouverture de Pendleton, il se chargea avec joie des deux pilotes vitiens pris à Laguemba ; c'étaient d'ailleurs des hommes de sa tribu et qu'il connaissait fort bien. L'un d'eux surtout tenait à une famille distinguée, et son absence de sa patrie, pendant un plus long temps, exposerait ses femmes à être immolées au bout d'un certain délai. Une fois à Imbao, il serait facile de les faire passer sur Laguemba, ou tout au moins d'avertir leur famille qu'ils n'avaient point péri, et qu'ils allaient revenir. A la suite de cet entretien, les deux passagers descendirent dans la pirogue, avec Toumboua-Nakoro, qui continua sa route enchanté de quelques présens qu'il avait reçus.

Au moment où cet épisode finit, *l'Oceanic* se trouvait à une petite distance de Mouala. Cette île, vue de loin, nous parut une terre féconde et riante, dont les grèves étalaient une verte bordure de cocotiers. Un large brisant qui la revêt dans sa partie occidentale devait sans doute offrir quelque bon mouillage, si toutefois il existe des passes entre ses coraux.

La brise ayant fraîchi au S. E., nous ne pûmes pas pousser plus loin cette reconnaissance à la voile. Le sloop vit d'abord se perdre aux bords de l'horizon les pitons de Totoua et de Motogou ; puis Mouala disparut à son tour au soleil couchant ; mais le lendemain une autre terre se présentait de nouveau devant nos bossoirs. C'était Kandabon, île beaucoup plus considérable que les précédentes, mais si montueuse et si accidentée, qu'il paraît impossible que sa population soit bien considérable. Vers la pointe S. O. se dressait un piton majestueux aux flancs abruptes, à la cime émoussée. Ce cône, haut de 600 toises environ, était couvert de végétation jusqu'au sommet ; et çà et là, au sein des ravines ouvertes, paraissaient de charmantes vallées tapissées de cocotiers, de bananiers et d'autres arbres à fruits (Pl. XII — 2).

De Kandabon, nous tirâmes sur Vatou-Lele, en évitant les récifs qui avoisinent cette île, et dont la découverte toute récente appartient au capitaine d'Urville. *L'Oceanic* longea la côte occidentale de cette terre à deux milles de distance. Vatou-Lele semblait de là fertile et populeuse ; des milliers d'insulaires étaient accourus sur la plage ; ils gambadaient à l'aspect du sloop et suivaient ses évolutions avec une infatigable curiosité.

Enfin, après ce long tâtonnement dans l'archipel vitien, le 4 juin au point du jour, nous nous trouvions à moins de deux lieues de la grande île de Viti-Levou. Depuis Hawaii, nulle terre aussi importante n'avait arrêté mes regards. Encore Viti-Levou, avec ses terrasses étagées depuis la grève jusqu'à ses pitons intérieurs, Viti-Levou, verdoyante, belle, couverte de fruits et de fleurs, avait-elle un aspect plus souriant que la volcanique Hawaii avec ses déchiremens et sa surface tourmentée. Cet aspect lointain qui prévient tant en faveur de cette île vitienne est du reste la seule donnée géographique que l'on ait sur son compte. *L'Astrolabe* elle-même qui reconnut cet archipel mieux qu'on

Digitized by Google



2. Tourong-Tosi?. 3. Doua-Lala?.



4. Tumbua-Nakoro conversant à bord?.

4. Tumbua-Nakoro conversando á bordo.

Tom. 2. Pl. XI.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

ne l'avait fait jusqu'alors, qui en éclaira le gisement par une foule de relevés géographiques, *l'Astrolabe* ne tenta point de débarquement sur Viti-Levou. Les résultats à obtenir n'eussent pas été proportionnés au risque couru dans une telle entreprise.

Pendleton ne commit pas non plus une imprudence puérile. Saisi par le calme à trois milles dans le S. O. de Viti-Levou, il mit en panne, bien certain que les pirogues viendraient le visiter à cette distance. En effet, nous en vîmes bientôt cinq ou six se détacher de la grève. L'une d'elles, plus considérable que les autres, portait trente naturels, et sur l'arrière se tenait assis un homme qu'à ses manières et à sa parole pleine d'autorité, il nous fut facile de reconnaître pour un chef suprême. L'équipage de sa pirogue et ceux des pirogues voisines obéissaient à ses moindres signes avec une déférence sans égale. Quand les embarcations furent sur le point d'aborder le sloop, il y eut un instant de confusion dans leur manœuvre qui occasiona quelque bruit et quelques querelles. Calme sur sa plate-forme, le chef n'eut qu'un mot à dire, et tout cessa.

Pendleton pourtant, après quelques mesures de sûreté et de prudence, venait de paraître sur la lisse avec notre nouvel interprète Hernando. On entra en pourparlers, et, charmé de pouvoir se faire comprendre, le chef de Viti-Levou demanda la faveur de monter à bord. Quand Pendleton y eut consenti, il s'élança le long de l'échelle avec une confiance et un aplomb indicibles, salua à sa manière le capitaine et les officiers et alla s'asseoir gravement sur le bastingage. De cette position élevée, il pouvait, disait-il, surveiller ce qui se passait dans les pirogues et y maintenir l'ordre convenable. En effet, plusieurs rixes étant survenues, d'un mot, d'un geste, il les apaisa, et nous donna ainsi une très-haute opinion de l'autorité et de l'influence dont il jouissait parmi les siens. Bientôt l'entretien s'étant engagé, nous pûmes savoir qui il était.

On le nommait Ounong-Lebou; il commandait une tribu de Nanrong-Ha. Sa taille qui allait à cinq pieds neuf pouces, ses formes régulières, son visage vraiment beau malgré sa teinte fuligineuse, son air calme, digne, affectueux, tout en faisait un homme à part, un homme *comme il faut* parmi les cannibales de Viti. Dans cette occasion comme dans plusieurs autres, je pus constater que l'aristocratie océanienne provenait des familles les plus avantagées sous le rapport physique et moral. Les plus beaux sujets, les sujets les plus intelligens commandaient aux autres, se mariaient entre eux, et perpétuaient ainsi dans leur famille la double supériorité de nature et de position. Ounong-Lebou nous captiva tous : il accepta avec réserve et dignité ce qu'on lui offrit, mais il ne demanda rien, ni directement ni indirectement. Les pirogues qui étaient venues le long du bord ne contenaient que fort peu de provisions, et Ounong-Lebou semblait désespéré de ce contre-temps. Il ne pouvait se montrer avec nous ni aussi grand ni aussi généreux qu'il l'eût voulu. Aussi, au moment de nous quitter, insista-t-il vivement auprès du capitaine pour qu'il consentît à venir mouiller devant son village. On devait, d'après lui, y trouver une foule de choses excellentes, et surtout de *jolies femmes*, circonstance qu'il indiqua par un geste fort significatif. Puis, voyant que Pendleton se défiait un peu de ces sirènes et de leur proxénète, Ounong-Lebou ajouta que, si le sloop aimait mieux rester à cette distance pendant la nuit, les pirogues reviendraient le lendemain de fort bonne heure, chargées de cochons et de fruits. « Si le calme se prolonge, répondit Pendleton, vous me retrouverez; si la brise s'élève, j'en profiterai pour continuer ma route. »

Pendant que cette entrevue durait, nous avions eu tout le loisir de poursuivre nos observations physiologiques. Chez ces naturels de Viti-Levou, le type mélanésien se produisait dans tous ses caractères. La figure plate, le nez épaté, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, les cheveux crépus, la peau bronzée ou noire, voilà quels en étaient les traits principaux. Chez ceux que nous vîmes, le lobe de l'oreille était percé d'un trou dilaté outre mesure; ils portaient des colliers et des bracelets en coquilles; leurs armes étaient des arcs, des flèches, des lances, et surtout de petits casse-têtes d'un bois très-dur, longs de douze à dix-huit pouces, munis d'un bouton arrondi très-pesant, et garnis quelquefois de dents humaines. Cette arme dangereuse et redoutable pendait à leur ceinture. Parmi les ustensiles dont ils se servaient dans leurs pirogues, nous remarquâmes quelques poteries grossières d'une fabrication évidemment indigène. Cette industrie a dû être importée chez eux par les peuples de l'ouest, car les Polynésiens, plus civilisés d'ailleurs, et les Tongas eux-mêmes, l'ignoraient absolument.

Quoiqu'il y eût parmi ceux qui nous visitèrent quelques individus atteints d'une sorte de lèpre, ces Vitiens n'étaient pas trop malpropres. Grands et assez bien faits, ils portaient les che-

Digitized by Google

veux arrangés avec soin, frisés, pommadés et poudrés en blanc, rouge, gris ou noir, suivant le caprice de chaque individu (Pl. XII — 3). Toumboua-Nakoro, le chef d'Imbao, avait cela de particulier, que les deux côtés de sa chevelure étaient d'un beau noir, tandis que toute la partie postérieure avait une couleur rouge sombre qui lui donnait un air postiche. L'habillement général des insulaires de Viti-Levou se réduisait à une large bande d'étoffe affectant la même forme que le maro. Nous vîmes pourtant qu'ils portaient quelquefois des pièces d'étoffe d'une fabrication semblable à celle de Tonga. Dans les échanges, ce qu'ils demandaient avant tout, c'était de la poudre et des fusils. Ils ne se cachaient pas, du reste, sur l'emploi qu'ils en voulaient faire : « Tuer nos ennemis, disaient-ils, et nous régaler de leur chair, voilà ce que nous voulons. »

Les rapports que nous eûmes avec les habitans de Viti-Levou furent, d'ailleurs, fort tranquilles. Ils se montrèrent probes dans les marchés, doux, honnêtes et accommodans. Ils répondaient à nos questions d'une façon aussi nette qu'ils le pouvaient, embarrassés quelquefois, et cherchant à entrer dans un ordre d'idées qui n'était pas le leur. Nous sûmes par eux que le peuple de Nanrong-Ha était alors en guerre avec celui d'Imbao ; Ounong-Lebou nous déclara même que Toumboua-Nakoro était un méchant homme, *tanata-tza*, quoiqu'il convînt pourtant qu'il avait accueilli et soigné des *Papa-Languis* (blancs) naufragés sur les côtes de sa province.

Vers les dix heures du soir, la brise se refit au S. E., et quelque plaisir que nous eussions trouvé dans nos communications avec les Viliens, l'*Oceanic* leur faussa parole ; il orienta ses voiles et reprit le large. Le 5 juin au jour, nous relevions la chaîne des îles Malolo, Bitonha et Bivoua, qui forment la limite occidentale de l'archipel Viti. Pendleton avait renoncé à se procurer du bois de sandal dans l'archipel ; le vent, l'occasion, les renseignemens obtenus d'Ounong-Lebou, tout l'en avait dissuadé. Il fixa donc la route du sloop au S. E., pour attaquer la partie méridionale des Nouvelles-Hébrides.

CHAPITRE IX.

ARCHIPEL VITI. — GÉOGRAPHIE.

Compris entre le 16° et le 20° de lat. S., le 174° et le 179° de long. E. du méridien de Paris, l'archipel Viti se prolonge dans une étendue de cent lieues du nord au sud, sur quatre-vingt-dix lieues de l'est à l'ouest. On y remarque deux grandes îles, deux autres moins étendues, une quinzaine d'autres de médiocre grandeur ; enfin un nombre encore inappréciable d'îlots, d'écueils et de récifs. Quoique les travaux récens du capitaine d'Urville aient avancé beaucoup la reconnaissance de toutes ces terres, on est encore réduit pour la plupart d'entre elles à des renseignemens incomplets. Voici pourtant à leur sujet le dernier mot de la science géographique.

Les deux grandes îles de l'archipel Viti sont Viti-Levou et Vanoua-Lebou.

Viti-Levou, la plus importante et la plus grande, a soixante-dix milles de l'est à l'ouest, et près de soixante milles du nord au sud. Les terres sont heureusement accidentées, et tout indique qu'elles doivent être fertiles. Suivant Dillon, Viti-Levou se diviserait en quatre districts : Reva, Taouzara, Breta et Imbao. Ce dernier, le plus important de tous, occupe la partie orientale de l'île, et son chef Orivo, qui a pris le titre d'*Abouni-Valou*, a rendu presque toutes les îles orientales ses tributaires. Viti-Levou, d'après Dillon, compterait cent mille habitans, dont la moitié appartiendrait à la province d'Imbao. Les limites géographiques de l'île sont au sud : 18° 16' lat. S. ; à l'est, 176° 12' long. E. ; à l'ouest, 174° 46' long. E. Les gisemens de la côte nord n'ont point encore été exactement relevés.

Vanoua-Lebou, qui paraît presque aussi grande que Viti-Levou, est encore bien peu connue. On a cité les noms de Pao, Dagon-Robe, Taka-Nova et Boua comme ceux d'autant de districts de l'île. Ce serait dans ce dernier que se trouverait la baie *Sandal-Wood*, d'un mouillage sûr, mais d'un accès difficile. Les divers districts reconnaissent chacun un chef, et ces chefs se font entre eux une guerre acharnée. Il fut un temps où le bois de sandal abondait sur cette île, et notamment sur la côte occidentale. Vers les premières années du siècle, un grand nombre d'aventuriers espagnols, américains et anglais, y trouvèrent de magnifiques chargemens. Mais il paraît que depuis cette époque les beaux arbres sont devenus plus rares et moins faciles à se procurer. D'après Krusenstern, Vanoua-Lebou aurait cinquante lieues de circuit, et s'étendrait depuis 16° 18' jusqu'à 17° de lat S., et depuis 176° 4' jusqu'à 175° 12' de long. E. Mais ces données sont encore hypothétiques.

Entre les deux îles que nous venons de décrire, règne un canal de douze ou quinze lieues de large, passe dangereuse, peu pratiquée, et semée de brisans dans toute sa longueur. Un autre

Digitized by Google

canal d'une étendue à peu près égale sépare Viti-Levou de KANDABON. Kandabon, dont le gisement a été fixé par les travaux de *l'Astrolabe*, est une île haute, montueuse, terminée au S. O. par un pic d'une grande hauteur. Son étendue est de trente milles environ de l'E. N. E. à l'O. S. O., sur une largeur variable de quatre à neuf milles. D'après Toumboua-Nakoro, elle contiendrait dix mille habitans, chiffre qui paraît toutefois exagéré. Le pic de l'ouest est situé par 19° 6' lat. S., et 175° 30' long. E.

Telles sont les trois îles capitales de l'archipel Viti. Voici maintenant une rapide nomenclature des autres, en commençant par le sud et l'est pour aller vers le nord et l'ouest.

I. ONO, découverte en 1819 par le Russe Bellinghausen. Terre haute et peuplée, de quinze lieues de circuit, avec un banc de corail au S. O., et deux petites îles inhabitées d'une lieue de tour; le sommet gît par 20° 39' lat. S., et 178° 55' long. E.

BATOA, découverte en 1773 par Cook, qui la nomma *I. Tortue*, parce qu'il y vit beaucoup de ces animaux; reconnue en 1793 par d'Entrecasteaux, et par d'Urville en 1827. C'est une terre peu élevée, peuplée faiblement, ayant environ quatre ou cinq milles de circuit, avec un récif qui s'étend jusqu'à deux milles du rivage. Quand Cook descendit à terre, tous les naturels prirent la fuite. Un navire américain s'étant perdu sur ces récifs, il y a six ou sept ans, les insulaires transportèrent jusqu'à Laguemba une de ses ancres. Lat. S. 19° 48'. Long. E. 179° 21'. A quatre ou cinq milles au S. O. de cette île, règne un récif dangereux de quatre à cinq lieues de circuit, et parsemé de têtes de corail, en forme de chapiteaux. Ces têtes de corail s'élèvent parfois jusqu'à quinze pieds au-dessus de la surface de la mer.

ONGHEA-LEBOU, découverte de loin par Wilson en 1797, fut revue de près par d'Urville en 1827. C'est une terre haute et bien boisée, de six à sept milles de circuit, avec une autre île haute aussi, mais plus petite, nommée Ong-Hea-Riki, et deux îlots de sable, Nougou-Chonghia; le tout entouré d'un récif commun. Les habitans de ces divers endroits ont été massacrés par les Tongas, qui ont fait de ce groupe une sorte de pied-à-terre pour leurs opérations. Lat. S. 19° 8'. Long. E. 179° 10' (sommet).

BOULANG-HA paraît avoir été découverte par les navires *Harrington* et *Elisabeth*, qui la nommèrent à tort *Laqueba*. Vue de loin par Wilson en 1797, elle fut exactement reconnue par d'Urville en 1827. C'est une île haute, bien boisée, d'un agréable aspect, longue de six milles du N. N. O. au S. S. E., large de trois, et cernée par un brisant. On lui donne quatre-vingts habitans. Lat. S. 19° 8'. Long. E. 179° 1' (sommet).

I. ANG-HASA, aperçues par Bligh en 1789, revues par Wilson en 1797, et reconnues en 1827 par d'Urville. Le groupe se compose de trois ou quatre petites îles hautes, inhabitées, dont la principale n'a que trois ou quatre milles de circuit, et gît par 18° 57' lat. S. et 179° 7' long. E.

NAMOUKA, découverte par Bligh en 1789, revue par Wilson en 1797, qui la nomma *Neat's Tongue*, reconnue par d'Urville en 1827. C'est une île haute, ayant quatre milles de l'est à l'ouest, sur un mille de large, et environnée d'un vaste récif. Fort peuplée jadis, elle n'a plus aujourd'hui qu'une centaine d'habitans, tant des guerres fréquentes avec Imbao et Laguemba ont moissonné d'hommes. Elle est fertile en cochons et en ignames. Lat. S. 18° 53'. Long. E. 178° 55 (pointe O.)

MARAMBO, reconnue par d'Urville en 1827. Petite île élevée, boisée, inhabitée, de trois à quatre milles de circuit. Lat. S. 19° 1'. Long. E. 178° 48'.

KAMBARA, reconnue par d'Urville en 1827. Ile haute de neuf à dix milles de circuit. C'est l'*Apollo* de Krusenstern, découverte, selon lui, par les navires *Harrington* et *Elisabeth*. On y compte une centaine d'habitans, vassaux du roi de Laguemba, occupés soit à pêcher des tortues, soit à fabriquer des lances et des pirogues. Lat. S. 18° 58'. Long. E. 178° 39' (sommet).

WANGARA, reconnue par d'Urville en 1827. Ile haute et inhabitée, de deux milles et demi d'étendue du N. N. E. au S. S. O. C'est l'île *Foocaffa* de la carte de Krusenstern. Lat. S. 18° 53'. Long. E. 178° 43' (pointe N.)

MOZE, découverte par Bligh en 1789, vue par Wilson en 1797, qui la nomma *I. Danger*, et reconnue par d'Urville en 1827. Ile haute d'environ dix milles de circuit, et entourée d'un brisant. On lui assigne une centaine d'habitans. Sur un large brisant situé dans l'E. de cette île, se perdit le navire *l'Argo*, et le capitaine Wilson ne s'en tira lui-même qu'après avoir couru de grands dangers. Lat. S. 18° 41'. Long. E. 179° 5'.

KOMO, découverte par Bligh en 1789, reconnue par d'Urville en 1827. Ile haute de trois à quatre milles de circuit, avec une quarantaine d'habitans. Lat. S. 18° 44'. Long. E. 178° 58'.

HOLO-ROUA, découverte par Bligh en 1789, revue par d'Urville en 1827. Petite île haute

Digitized by Google

et inhabitée. Lat. S. 18° 40'. Long. E. 178° 51'.

Emoua, aperçue de loin par Wilson en 1797, reconnue aussi de loin par d'Urville en 1827; île haute, inhabitée, dont l'étendue n'est pas déterminée encore d'une manière précise. Lat. S. 18° 19'. Long. E. 178° 56' (sommet).

Laguemba, découverte, selon Krusenstern, par les navires *Harrington* et *Elisabeth*, qui la nommèrent par erreur *Atakombo;* reconnue de près par d'Urville en 1827; île haute, d'un aspect agréable, ayant cinq milles du N. au S. et autant au moins de l'E. à l'O.; environnée de brisans qui s'étendent au large dans l'E. On y compte mille habitans. Le roi de Laguemba reçoit les tributs de toutes les îles situées au S.; mais à son tour il est tributaire du roi d'Imbao. Lat. S. 18° 12'. Long. E. 178° 47' (sommet).

Taboune-Siki, la *Toboonacelly* de la carte de Krusenstern, reconnue par d'Urville en 1827; petite île inhabitée, de deux ou trois milles de circuit. Lat. S. 18° 46'. Long. E. 178° 33'.

Banoue-Batou, *Vanoo-Vadooa* sur la carte de Krusenstern; reconnue par d'Urville en 1827; île haute ayant une cinquantaine d'habitans et quatre à cinq milles de circuit. Lat. S. 18° 22'. Long. E. 178° 20'.

Neaou, reconnue par d'Urville en 1827, et nommée *OEdida* sur la carte de Krusenstern, par confusion avec la suivante; île haute, de sept à huit milles de circuit et peuplée d'une centaine d'insulaires. Lat. S. 17° 59'. Long. E. 178° 31'.

Dzizia, *la Favorite* de la carte de Krusenstern, reconnue par d'Urville en 1827, île haute de neuf ou dix milles de circuit, avec un millier d'habitans. Lat. S. 17° 46'. Long. E. 178° 14' (pointe S. O.)

Batou-Bara, reconnue par d'Urville en 1827, pourrait bien être l'île Haweis de Wilson, vue en 1797; île très-haute, ayant trois ou quatre milles au plus de circuit et pourtant habitée. Lat. S. 17° 25'. Long. E. 178°.

Azata, découverte en 1797 par Wilson, qui la nomma *Hamilton*, reconnue par d'Urville en 1827; île haute, peuplée, de six milles de circuit. Lat. S. 17° 15'. Long. E. 178° 3' (sommet). A l'O. S. O. d'Azata, trois îlots boisés et inhabités, nommés Nougou-Tolou, pointent au-dessus d'un récif de trois milles d'étendue.

Mango, découverte en 1787 par Wilson, qui la nomma *I. Cox*, vue de loin par d'Urville en 1827; île très-haute, de quatre à cinq milles de circuit, avec 400 habitans. Lat. S. 17° 24'. Long. E. 178° 18'.

Kanazea, découverte en 1797 par Wilson, qui la nomma *I. Sims;* vue de loin par d'Urville en 1827; île haute, ayant trois ou quatre milles de circuit et 100 habitans. Lat. S. 17° 17'. Long. E. 178° 18'?

I. Hadows, découverte par Wilson en 1797: île haute, de deux ou trois milles d'étendue du N. au S., sans doute la *Mounia* des naturels, peuplée de 80 habitans. Lat. S. 17° 16'. Long. E. 178° 30'?

I. Scott, découverte par Wilson en 1797; île haute, de dix ou douze milles de circuit; probablement la *Banouan-Balabou* des naturels. Elle compte 2,000 habitans. Lat. S. 17° 12'. Long. E. 178° 26' (milieu)?

I. Middleton, découverte par Wilson en 1797; île haute, ayant sept à huit milles d'étendue. Serait-ce l'île *Kabawa* des indigènes? Lat. S. 17° 6'. Long. E. 178° 26'? (milieu). Cette île, avec la précédente et une troisième petite île nommée par Wilson *Curling*, sont entourées d'un récif commun.

I. Shirding, découverte par Wilson en 1797; île haute, de cinq ou six milles de circuit. Lat. S. 17° 10'. Long. E. 178° 38'?

I. Three-Brothers, découverte en 1797 par Wilson; trois îlots sur un même récif, occupant une étendue de quatre ou cinq milles à l'O. S. O. Peut-être est-ce le Nogou-Tolou des naturels? Lat. S. 17°. Long. E. 178° 40' (pointe N. E.)

I. Scars, découverte par Wilson en 1797; trois îlots entourés d'un récif de cinq ou six milles de circuit. Serait-ce encore un Nougou-Tolou? Lat. S. 17° 6'? Long. E. 178° 24'?

I. Bluff, découverte en 1797 par Wilson; petite île inhabitée et environnée d'un récif. Elle paraît être la *Malima* des naturels. Lat. S. 16° 56'? Long. E. 178° 32'?

Neita-Oumba, découverte en 1797 par Wilson, qui la nomma *I. Direction*, reconnue par d'Urville en 1827; île haute, ayant trois ou quatre milles de circuit et une soixantaine d'habitans. Lat. S. 18° 2'. Long. E. 178° 18'?

I. Low, découverte par Wilson en 1797; petite île basse et inhabitée, accompagnée d'un brisant de six à huit milles du N. au S. C'est l'île *Wabioua* des indigènes. Lat. S. 16° 44'. Long. E. 178° 24'.

Nougou-Laoudzala, découverte par Wilson en 1797, reconnue par d'Urville en 1827, petite île basse et inhabitée, avec un brisant de dix à douze milles du N. au S. Lat. S. 16° 43'. Long. E. 178° 3'.

I. Sandy, découverte en 1643 par Tasman, revue par Wilson en 1797. Petite île basse, accompagnée d'un récif de douze ou quinze

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Combat de Dillon contre les Vitiens.

1 Combate de Dillon contra los Vitienses.

Digitized by Google

milles du N. au S., et peuplée de quelques habitans. C'est probablement la *Nenguele-Lebou* des indigènes. Lat. S. 16° 20'. Long. E. 178 4'.

D'immenses brisans nommés en 1797, par Wilson, *Charybd-Reef* et *Scylla-Reef*, unissent presque complètement ces îles aux suivantes.

I. Farewell, découverte par Tasman en 1643, revue par Wilson en 1797. Ile haute, de trois à quatre milles de circuit, avec une centaine d'habitans. C'est sans doute la *Zigombia* des natifs. Lat. S. 15° 42, long. E. 177° 42'

I. Edwards, découverte par Tasman en 1643, revue par Wilson en 1797. Terre haute et considérable, mais fort mal signalée. Lat. S. 16° 16'. Long. E. 177° 27'.

I. Ianoudza, découvertes en 1643 par Tasman, revues en 1797 par Wilson, qui les nomma *I. Clusters;* reconnues en 1827 par d'Urville. Groupe de quatre à cinq îlots élevés, inhabités, et occupant un espace de quatre à cinq milles du N. au S. Lat. S. 16° 36'. Long. E. 177° 51' (celle du sud).

Rambe, découverte en 1643 par Tasman, revue en 1797 par Wilson, qui en passa fort au large, et la nomma *I. Gillet et Tate;* aperçue de loin par d'Urville en 1827. Terre haute et considérable, mais dont la vraie dimension est encore inconnue. On ignore même si elle forme une seule île ou plusieurs îles. Sa population est évaluée à cent habitans. Lat. S. 16° 33'. Long. E. 177° 37' (sommet).

Tabe-Ouni, découverte en 1643 par Tasman, revue en 1797 par Wilson, qui la nomma *I. Lamberts;* reconnue par d'Urville en 1827. Terre d'une immense hauteur, ayant au moins vingt-deux milles d'étendue du N. E. au S. O., sur dix ou douze milles de largeur. On lui donne un millier d'habitans. Lat. S. 17° 1'. Long. E. 177° 28' (pointe S. O). A sa pointe N. E. est une petite île nommée *Bioumbani*. Il paraît que Tabe-Ouni n'est séparée de Vanoua-Lebou que par un canal étroit.

Ongomea, découverte en 1643 par Tasman, revue en 1797 par Wilson, qui la nomma, conjointement avec la suivante, *I. Ross;* reconnue en 1827 par d'Urville, qui constata leur séparation par un canal étroit. Ile haute et peuplée, de six milles d'étendue de l'E. N. E. à l'O. S. O., sur trois à quatre milles de large. Lat. S. 16° 48'. Long. E. 177° 45' (pointe S. O.)

Laoudzala, découverte en 1643 par Tasman, vue en 1797 par Wilson, reconnue par d'Urville en 1827. Ile haute, d'environ cinq ou six milles de circuit, avec une centaine d'habitans. Il y a quelques années, une pirogue de Tonga ayant fait naufrage sur leurs côtes, ces cannibales massacrèrent et mangèrent tous les hommes de l'équipage. Lat. S. 16° 46. Long. E. 177° 53' (pointe E.)

Koro, reconnue de loin en 1827 par d'Urville. C'est une île fort haute, longue au moins de douze milles du N. N. E. au S. S. O., sur quatre à cinq milles de large, avec un brisant sur sa partie orientale. On lui donne mille habitans. C'est la *Goroo* de la carte de Krusenstern, et son vrai découvreur est inconnu. Du 17° 12' au 17° 26' de lat. S. Long. E. 177° (sommet).

Neïraï, découverte par Bligh en 1789, reconnue par d'Urville en 1827. Ile haute, de neuf à dix milles de circuit, ayant mille habitans. Lat. S. 17° 50'. Long. E. 176° 57' (sommet).

Nhao, découverte par Bligh en 1789, reconnue par d'Urville en 1827; île très-haute, ayant au moins dix milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E. sur quatre ou cinq milles de large. On porte sa population à cinq mille ames. Lat. S. 18° 2'. Long. E. 176° 53' (milieu). A l'E. et au S. de cette île règne un grand brisant sur lequel se perdit le brick *l'Eliza*.

Mouala, découverte en 1827 par d'Urville; île haute ayant sept milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. sur cinq milles du N. au S. On lui donne mille habitans. Elle est environnée de brisans dangereux. C'est peut-être l'île *Merla-Eavoo* de la carte de Krusenstern. Lat. S. 18° 35'. Long. E. 177° 27'.

Motougou, découverte en 1827 par d'Urville, qui ne la vit que de loin; île très-haute, avec cinq milles au moins d'étendue et mille habitans. Lat. S. 19° 7'. Long. E. 177° 21' (sommet).

Fotoua, découverte en 1827 par d'Urville, qui n'en vit que les sommets; île haute, ayant au moins onze milles d'étendue de l'E. à l'O. et mille habitans. Lat. S. 18° 55'. Long. E. 177° 45' (milieu).

Batigui, découverte par Bligh en 1789, reconnue en 1827 par d'Urville, qui la vit de loin; île haute, ayant au moins trois milles d'étendue. Population de mille ames. C'est sans doute la *Vatega* da la carte de Krusenstern. Lat. S. 17° 48'. Long. E. 176° 42'.

Balaou, *Bulloo* de la carte de Krusenstern; reconnue de très-loin par d'Urville en 1827; île haute, d'une étendue inconnue, avec une population qu'on évalue à un millier d'habitans. Lat. S. 17° 44'. Long. E. 176° 22'.

Vakia de la carte de Krusenstern, *Vakaïa* des indigènes, petite île avec une centaine d'ha-

Digitized by Google

bitans. Lat. S. 17° 35'. Long. E. 176° 40'?

I. Hummock de la carte de Krusenstern, peut-être la *Ningani* des insulaires; île d'un ou deux milles de circuit. Lat. S. 17° 32'? Long. E. 176° 20'?

I. Passage de la carte de Krusenstern, *Vatou* des naturels. Un ou deux milles de circuit. Lat. S. 17° 24'. Long. E. 176° 22'?

I. Mackanie de la carte de Krusenstern, *Magoun-Hai* des insulaires. Deux ou trois milles de circuit et une cinquantaine d'habitans. Lat. S. 17° 28'. Long. E. 176° 40'?

Motou-Riki, découverte par Bligh en 1789, reconnue par d'Urville en 1827, nommée *Verat* sur la carte de Krusenstern; île haute, ayant au moins quatre milles d'étendue; population de mille habitans. Lat. S. 17° 48'. Long. E. 176° 17'.

Lele-Ouria, deux îlots bas et boisés, découverts en 1827 par d'Urville, ayant chacun un mille de circuit. Lat. S. 17° 58'. Long. E. 176° 19'.

Nougou-Laho et Nougou-Loube, deux îlots boisés, peu élevés, ayant chacun au plus un mille de circuit. Découverts par d'Urville en 1827. Lat. S. 18° 13'. Long. E. 175° 59'.

Oumbenga, découverte par d'Urville en 1827; île haute, ayant au moins neuf ou dix milles de circuit. Population de deux mille habitans. Cette île est séparée de Kandabon par un canal étroit et accompagnée dans le nord de récifs et d'îlots nombreux, dont l'étendue n'est point encore déterminée. Lat. S. 18° 55'. Long. E. 176° 2' (milieu).

Vatou-Lele, découverte par d'Urville en 1827; île basse, boisée, avec des brisans qui s'étendent au loin dans l'E. Population estimée à 2,000 ames. Etendue de neuf milles du N. N. O. au S. S. E. sur deux ou trois milles de large. Lat. S. 18° 33'. Long. E. 175° 11' (milieu).

I. Malolo, découvertes en 1827 par d'Urville. Groupe d'îles hautes et entourées de récifs, dont la plus grande a sept ou huit milles de circuit. Population, 1,000 ames. Lat. S. 17° 45'. Long. E. 174° 42' (la plus grande).

I. Nakoro, découvertes par d'Urville en 1827. Groupe d'une dizaine d'îles hautes, peuplées, dont les plus grandes ont deux ou trois milles de circuit. Lat. S. 17° 33'. Long. E. 174° 37' (celle du N.)

I. Bitonho, découvertes par d'Urville en 1827; groupe de deux îles et quatre îlots élevés, dont les plus considérables ont deux ou trois milles de circuit. Lat. S. 17° 26'. Long. E. 174° 34' (la plus grande).

I. Bivoua, reconnues de loin par d'Urville en 1827. Groupe de trois ou quatre îles, hautes et peuplées, dont la plus grande a sept ou huit milles de circuit. Ces îles paraissent former la partie S. O. des îles découvertes en 1794 par le capitaine Barber. Lat. S. 17° 16'. Long. E. 174° 38.

I. Matazoua-Lebou, Sara-Levou et Sara-Rara. D'après les indications des naturels, ce serait là les noms des principales îles découvertes par Barber en 1794, et qui figurent d'une manière vague sur la carte de Krusenstern. Les plus grandes auraient quinze et dix-huit milles de circuit. Tout ce groupe du reste est si peu connu qu'on en ignore même le gisement exact. Il faut les placer à peu près entre 16° 38' et 17° 4' lat. S. d'une part, et de l'autre entre 174° 40' et 175' long. E.

I. Ronde, sur la carte de Krusenstern, ayant trois ou quatre milles de circuit. Lat. S. 16° 38'. Long. E. 175° 10'?

I. Andoua, sur la carte de Krusenstern, ayant quatre ou cinq milles de circuit. Lat. S. 16° 50'. Long. E. 175° 54'?

Quelque longue que soit cette nomenclature, elle ne comprend probablement point encore toutes les îles Viti. Les naturels en connaissent et en nomment une foule d'autres, comme on peut le voir dans la liste que les chefs Toumboua-Nakoro et Ounong-Lebou fournirent à M. Gaimard, naturaliste à bord de *l'Astrolabe*, et publiée dans la Relation de cette expédition. Mais jusqu'à ce que de nouveaux explorateurs aient recueilli des documens plus complets, ce qui précède sera le dernier mot de nos connaissances géographiques dans l'archipel vitien.

CHAPITRE X.

ARCHIPEL VITI. — HISTOIRE.

On a déjà dit que Tasman était le découvreur du groupe de Viti. Il n'aperçut toutefois qu'une portion de ces terres vastes et multipliées. La relation du Hollandais constate que, dans les premiers jours de février 1643, ses navires se trouvèrent engagés dans un labyrinthe d'îles hérissé de bas-fonds, de bancs, de rochers, dont ils eurent beaucoup de peine à se retirer. Tasman baptisa ces terres *îles du prince Guillaume* et *bas-fonds de Heemskerk*. De nos jours, les relevés mathématiques de M. d'Urville nous ont donné la certitude que les îles aperçues par Tasman étaient Ianoudza, Rambe, Tabe-Ouni et Laoudzala, suivant les noms récens de sa carte.

En 1774, Cook découvrit l'île Batoa; en 1777, dans son troisième voyage, il recueillit à Tonga-Tabou quelques renseignemens sur les îles Fidgi,

Digitized by Google

nom de Viti dans le dialecte de Tonga. Bligh traversa à son tour ces groupes en 1789, quand, fugitif et dépouillé de son commandement, il cherchait dans sa chaloupe une côte hospitalière. On croit qu'il passa alors entre les grandes îles Viti-Levou et Vanoua-Lebou; mais, dans la position où il se trouvait, nulle reconnaissance exacte n'était possible. Plus tard même, quand il revint de Taïti sur les navires *Providence* et *Assistance*, il longea l'archipel dans toute sa partie méridionale; mais soit oubli, soit insouciance, aucun des travaux de ce voyage ne fut publié. En 1793, d'Entrecasteaux recueillit pourtant quelques détails sur les terres vitiennes, et vit en passant l'île Batoa de Cook. Peu après, le capitaine Maitland les côtoya aussi et les nomma *Terres de liberté;* puis vint le capitaine Barber de *l'Arthur* qui rasa la bande occidentale; mais ni l'un ni l'autre ne consignèrent le résultat de leurs découvertes. Le capitaine Wilson au contraire dressa la carte de son itinéraire dans la partie N. E. où, à diverses reprises, il faillit se perdre en 1797. Sans être correctes, les indications de ce capitaine ont au moins donné les moyens de retrouver les îles qu'il avait aperçues.

Durant les quinze premières années de ce siècle, plusieurs navires marchands semblent avoir fréquenté l'archipel Viti. Le commerce du bois de sandal y attirait des spéculateurs des ports de l'Inde et de l'Europe, et le district d'Imbao, sur la côte occidentale de Vanoua-Lebou, était le centre de ces échanges. Là se trouvait une rade que les aventuriers anglais et américains avaient nommée Baie du bois de sandal (Sandal Wood's Bay). Il était rare que trois à quatre bricks n'y vinssent pas mouiller chaque année, et y prendre des cargaisons de ce bois précieux dont la défaite était prompte et lucrative sur les marchés de la Chine. Nulle part les essences de sandal n'étaient plus belles ni plus saines, et maint tronc tiré de Viti servit à creuser la caisse mortuaire d'un riche mandarin. De telles pièces de bois se vendaient d'autant plus cher que les habitans de l'Empire-Céleste attachent un plus grand prix à obtenir un splendide logement pour leur dépouille mortelle.

Un grand nombre de navires du commerce vinrent donc mouiller tour à tour à Viti dans les premières années de ce siècle; mais loin qu'aucun d'eux se montrât jaloux de livrer au public le secret de son itinéraire, ils affectaient au contraire tous de couvrir ces voyages d'un voile mystérieux, de peur que leurs révélations n'éveillassent de dangereuses concurrences. Ils se sont tus; et d'ailleurs, eussent-ils parlé, ils n'auraient sans doute rien appris à l'Europe en dehors des détails de leur petit trafic. La route suivie, les écueils rencontrés, les îles reconnues, rien n'a donc transpiré de ces divers voyages. Aussi Krusenstern, dans l'ébauche hydrographique qu'il traça de cet archipel en 1824, fut-il obligé d'avoir recours à des matériaux inexacts et sans autorité.

Tout ce que l'on a su des rapports de nos marchands d'Europe avec les Vitiens, c'est qu'à la suite de rixes dont les incidens sont inappréciables, une rupture sanglante éclata tout-à-coup et donna lieu à des vengeances atroces de la part de ces naturels. Voici deux de ces catastrophes, l'une empruntée au voyage de Turnbull, publié en 1813, l'autre au voyage de Dillon, qui n'est dans les mains du public que depuis cinq années.

Le premier épisode concerne *la Favorite*, capitaine Campbell, qui mouilla, en octobre 1809, dans la baie de Sandal-Wood. Le 7 de ce mois, le second de ce navire, M. Thomas Smith, et les deux lieutenans Lockerby et Graham, se détachèrent du bord avec trois canots pour aller chercher du bois dans la baie de Waïlea. Arrivés sur ce point, ils trouvèrent le pays en grand émoi. A chaque jour, à chaque heure, on y attendait le puissant chef du district de Vouhia, un nommé Boullandam, qui avait déclaré la guerre aux insulaires de Tafeïa ou Tafere. Les guerriers de Waïlea devaient l'assister dans cette entreprise. Le hasard servait donc mal *la Favorite*. Elle venait poursuivre un commerce paisible au milieu d'hostilités flagrantes. Deux de ses canots persistèrent pourtant; le troisième, sous les ordres de M. Graham, put regagner le bord sans péril. Le lendemain, quand les autres voulurent en faire autant, des empêchemens se présentèrent.

En effet, sur le bras de mer qui séparait Waïlea du navire, MM. Smith et Lockerby rencontrèrent la flotte de Boullandam, forte de cent quarante pirogues, et s'avançant en long demi-cercle. Eviter ces nombreuses embarcations eût été impossible. M. Smith préféra manœuvrer comme s'il n'avait rien eu à en craindre; il fit route vers le centre. Arrivés à portée de voix, les canots reçurent ordre de s'avancer vers la flotte; mais à peine s'étaient-ils engagés, qu'une grande pirogue courut sur la baleinière, la frappa et la coupa en deux. M. Lockerby et ses gens furent recueillis alors et faits prisonniers, pendant que d'un autre côté on amarinait le

Digitized by Google

grand canot qui portait le second Thomas Smith et ses compagnons.

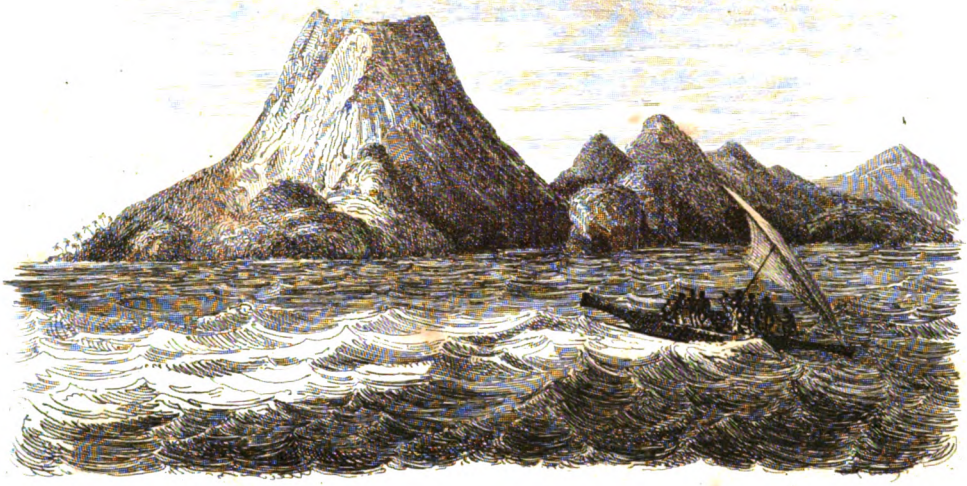
Les premiers momens de cette captivité furent marqués par des démonstrations violentes. Les sauvages allaient expédier les prisonniers avec leurs lances et leurs casse-têtes, quand un des chefs s'y opposa, faisant entendre qu'on ne pouvait disposer d'eux sans les ordres formels du général de la flotte. Ils arrivèrent donc tous sains et saufs devant Boullandam. Celui-ci se montra moins pressé de se débarrasser de sa capture, mais il témoigna sur-le-champ le désir de l'utiliser. Il demanda à Smith de l'accompagner dans son expédition contre les insulaires de Tafere, espérant que les fusils des matelots lui rendraient la victoire facile. Malheureusement les provisions de poudre avaient été mouillées dans la rencontre, et Smith fut obligé d'avouer que les armes de ses gens étaient désormais inutiles. Quoique contrarié par cette circonstance, Boullandam n'en ménagea pas moins ses prisonniers ; il défendit qu'on leur fît le moindre mal, et témoigna même les plus grands égards à Smith, en sa qualité d'officier. Il semblait fier de sa compagnie, le priait toujours de l'accompagner quand il allait à terre, et s'en faisait une espèce de garde-du-corps. Du reste, quand l'officier paraissait inquiet sur le sort qu'on lui réservait, il s'empressait de le rassurer, lui prodiguait les démonstrations les plus amicales, assurant que lorsque Tafere serait soumise, non-seulement il lui rendrait la liberté, mais encore qu'il emploierait tous ses soldats à procurer au navire une belle cargaison de bois de sandal.

Cependant peu à peu s'opérait la réunion de toutes les forces qui devaient marcher contre l'île ennemie. Le 11 octobre, la flotte entière ralliée fit voile de Waïlea, et après avoir couru quelques bordées contre le vent, elle laissa porter dans la soirée sur la partie N. E. du territoire qu'on voulait envahir. Débarqué l'un des premiers, Boullandam emmena Smith avec lui, et bivouaqua sur la grève avec une garde de dix hommes armés de lances et de flèches. Le lendemain, 12 octobre, on se rembarqua pour faire route directe sur Tafere. Boullandam était à peine arrivé en vue de ce village, qu'une flottille composant l'avant-garde ennemie se présenta pour le combattre.

L'action s'engagea. On préluda par des volées de flèches; puis, les pirogues s'étant abordées, on put faire usage des lances et des casse-têtes. Cette mêlée fut opiniâtre et sanglante, mais les Taféricns, fort inférieurs en nombre, devaient évidemment succomber. Pour se dérober à une mort certaine, ils se précipitèrent à l'eau et nagèrent tous vers le rivage. En vain Boullandam ordonna-t-il un mouvement pour couper la retraite aux fuyards. Cette manœuvre ne livra au vainqueur que les pirogues vides, et dans l'une d'elles un seul homme vivant, un pauvre garçon qui s'était caché au lieu de fuir. La guerre était sans quartier ; on assomma le captif devant les Européens, et son cadavre fut livré à un serviteur, qui reçut l'ordre de le faire rôtir sur-le-champ pour la table des chefs.

Cette barbarie n'était que le prélude d'atrocités plus effroyables encore. Tafere était déserte; les hommes avaient fui; mais on savait que les femmes, les vieillards et les enfans n'étaient pas loin. Toute cette partie plus faible de la population se tenait sans doute cachée dans le voisinage. On résolut de la surprendre et de l'égorger. Une pirogue détachée fut chargée de sonder le terrain; et à un signal convenu, toute cette horde hideuse se précipita sur la plage. L'incendie d'une cabane indiqua que l'œuvre de destruction était commencée. La pauvre colonie de Tafere s'était retirée dans un enclos de palétuviers. S'y croyant bien cachée, ou espérant quelque merci de la part des vainqueurs, elle n'avait pas essayé de se dérober par la fuite à une boucherie générale : le soin des enfans avait retenu les mères, et l'âge avait enchaîné les pas des vieillards. Pauvres créatures ! entassées dans cet asile qui eût dû rester saint pour les guerriers, elles attendaient que la flottille eût quitté ces parages pour rentrer dans leurs cases et y oublier les désastres de la guerre. Voilà que tout-à-coup un épouvantable cri retentit autour de l'enceinte, le cri du tigre qui rugit autour de sa proie. Les victimes ont compris : elles se résignent. De tous côtés les bourreaux entrent, brandissant leurs casse-têtes contre des enfans, contre des femmes, contre des vieillards qui crient, qui pleurent et ne se défendent pas. L'enclos est devenu un abattoir ; les cadavres y tombent l'un sur l'autre, pyramide de corps meurtris dont la base trempe dans le sang. Puis, quand la boucherie est terminée, on traîne ce butin de chair vers le rivage. Tant pis pour ceux qui ne sont pas morts et que le casse-tête n'a pas achevés ; malgré leurs cris, malgré leurs râlemens, malgré leurs mouvemens convulsifs, on les promène, on les tire sur les roches, sur le sable de la grève, sur les pointes des récifs, pour les entasser, respirant encore, dans la grande pirogue qui sert d'entrepôt à tous ces cadavres. Les Anglais pri-

Digitized by Google



2. Pico de l'Ile Kandabon.

2. Antiguo Crátera de la Isla de Kandabon.



3. Habitans de Viti-levou.

3. Moradores de Viti Levu.

Digitized by Google

Digitized by Google

sonniers purent les voir défiler un à un, de jeunes filles, des adultes, des femmes, des enfans à la mamelle, des hommes infirmes ou cassés par l'âge que les vainqueurs empilaient dans ce charnier. Ce transport de cadavres semblait une fête pour ces cannibales : des centaines d'individus, hommes ou femmes, à dévorer, tel était le régal offert à leurs atroces appétits. On en compta quarante-deux seulement sur une plateforme élevée qui surmontait la pirogue de Boullandam; on les étendit; on les tria, et le chef ayant remarqué dans le nombre le corps d'une jeune fille, ordonna qu'on le mît de côté pour sa cuisine particulière.

Tafere pourtant était restée abandonnée : les hommes valides avaient fui; le reste gisait immolé. Boullandam prit possession de cette solitude, et M. Smith l'y accompagna. C'était un des plus beaux sites que l'on pût voir, un village charmant avec une centaine de cases étagées le long de la colline, coupées çà et là de bouquets de cocotiers et d'arbres à pain, défendues presque toutes par des murs en pierres. Boullandam donna l'ordre d'incendier ces habitations, étendant ainsi sa colère des hommes aux choses, achevant par le feu ce que le fer avait commencé. C'était un spectacle horrible.

Quand ce dernier acte de vengeance fut accompli, la flotte victorieuse reprit le chemin de la grande terre, où devait se consommer le grand festin de chair humaine. Dégoûté de ces horribles tableaux, Smith ne cessait de réclamer chaque jour, et à toute heure, l'exécution de la promesse que Boullandam lui avait faite; il insistait pour que lui et ses compagnons fussent remis en liberté. A cela le chef répondait qu'il tiendrait parole, et qu'après le grand régal on le ramènerait à bord. Enfin cette révoltante fête eut lieu; les corps avaient tous été dépecés, et leurs membres, prêts à être rôtis, pendaient aux arbres de la plage. Lorsqu'ils furent cuits à point, on les distribua. Un morceau de cuisse charnue fut offert à Smith, qui le refusa avec horreur, quoiqu'il fût à jeun depuis cinq jours. Surpris, les sauvages lui demandèrent la raison de ses répugnances, et les comprirent à peine quand Smith leur dit que la chair humaine serait du poison pour lui. Ils se contentèrent toutefois de cette excuse. La nuit entière s'écoula dans cet abominable festin. Ce qui resta de la boucherie récente fut rôti à demi et placé dans des corbeilles, procédé de conservation usité parmi ces peuples.

La captivité de Smith se prolongea pendant quelque temps encore; et, s'il faut l'en croire, il passa neuf jours parmi ces cannibales sans prendre aucun aliment. Le chef de la pirogue qui l'avait capturé était venu revendiquer son prisonnier, disant qu'il voulait le reconduire à bord, en demandant en échange trois dents de baleine et douze haches. Cette proposition, toutefois, n'eut point de suite. Enfin, le 16 octobre, après avoir vu massacrer sous ses yeux un insulaire échappé par miracle à l'expédition de Tafere, Smith et six de ses compagnons furent ramenés à bord par un chef de Neïraï, chargé de réclamer la rançon; deux Européens, M. Lockerby et un matelot, ne furent rendus que plus tard, et grâce aux persévérans efforts du capitaine Campbell. *La Favorite* put remettre à la voile avec son équipage complet.

« Ces sauvages, ajoute cette relation, déploient dans l'accomplissement de leurs projets une persévérance opiniâtre et qui ne peut se comparer qu'à la malveillante précision de leurs dispositions militaires. Leurs mouvemens sont préparés avec une intelligence, exécutés avec un calme et une énergie capables d'étonner même un Européen. A une grande vigueur corporelle ils unissent un profond mépris du danger, la plus complète insouciance des peines et des fatigues. Leur chef actuel, Boullandam, s'était rendu terrible; il aspirait à la souveraineté sur toutes ces iles. »

Telle est la première aventure, d'après les détails transmis par les acteurs eux-mêmes. Leur récit, à part la circonstance d'un jeûne de neuf jours, paraît assez sincère; on peut l'admettre comme authentique. Mais l'épisode qui va suivre n'a ni cette simplicité, ni ce cachet de vraisemblance; elle est rapportée pourtant par Dillon, qui en fut l'un des acteurs principaux. La voici moins prolixement dite que dans son ouvrage, où elle a encore des caractères plus fabuleux et plus étranges. Il faut la livrer avec le nom de son auteur qui en devient ainsi responsable.

Dillon était officier sur *le Hunter*, dont le capitaine Robson, vieux routier des îles Viti, avait acquis une certaine influence dans la contrée, en se mêlant aux débats des indigènes, et en prenant fait et cause dans leurs guerres. Le chef de Waïlea, nommé Bonassar, était surtout de ses amis. Le 19 février 1813, *le Hunter* vint mouiller sur la baie de Waïlea, devant une petite rivière qui conduit au village. Ce village se trouve à une demi-lieue de la côte, sur un sol élevé et découvert, tandis que la bande littorale est garnie de forêts de mangliers.

Quand Robson se fut établi dans la rade, il

Digitized by Google

reçut la visite de son ami le chef Bonassar, qui lui raconta comment, pendant son absence, la fortune avait tourné contre lui; comment les tribus, récemment soumises, s'étaient révoltées, et avaient appelé à leur aide, comme auxiliaires, les tribus puissantes des rives du Nanpakab. De là, une guerre cruelle et désastreuse. Bonassar espérait que le séjour de son ami servirait à rétablir ses affaires; il ajouta, par voie d'insinuation, que ses sujets ne pourraient s'éloigner dans les montagnes pour aller couper le bois de sandal, tant que la défense des côtes nécessiterait leur présence, et que son intérêt politique s'accordait en cela avec l'interêt commercial du capitaine. Son accueil, du reste, ne fut après cette ouverture ni moins cordial, ni moins franc que de coutume.

A cette époque, d'ailleurs, chaque chef vitien avait à ses ordres quelques Européens, les uns déserteurs, les autres naufragés sur cette plage. Bien reçus, bien traités, ils avaient pris racine dans le pays. Quelques-uns seulement ayant abusé de l'influence acquise par leurs services militaires, avaient été égorgés par les peuples de Bao (Imbao sans doute); mais ces représailles sévères ne s'étaient exercées que contre trois hommes. Intervenant à temps, le roi de Bao avait sauvé les autres de la rage de ses sujets.

Voilà où en étaient les choses au moment où *le Hunter* parut. Robson aurait bien voulu opposer des moyens dilatoires à la demande directe et pressante de son ami Bonassar. Il ouvrit son chargement, et chercha à le poursuivre tant bien que mal; mais la fin de mars était venue sans qu'il fût fort avancé. Le même argument des naturels : « Aidez-nous, nous vous aiderons; combattez avec nous, et nous vous donnerons tout le bois que vous voudrez, » fut incessamment articulé et reproduit. Enfin Robson céda; le 1er avril il mit à la disposition de ses alliés trois embarcations portant vingt fusiliers et un petit canon du calibre de deux livres de balles. Réuni à une armée de trois ou quatre mille sauvages, ce détachement européen cingla vers la petite île de Nanpakab. On débarqua, on attaqua les natifs, et les armes à feu eurent bientôt décidé la victoire. Nanpakab fut évacuée; on y recueillit dix cadavres, dépouilles opimes du combat. On remonta la rivière; on incendia tout sur les bords, cases et plantations; puis on revint camper sur la grève, où l'on festina avec les corps des vaincus. « Les cadavres des ennemis, dit le capitaine Dillon, furent étendus sur l'herbe et dépecés par un de leurs prêtres. Voilà comment on procède à cette opération : on commence par séparer les pieds des jambes, et les jambes des cuisses; ensuite on détache les cuisses des hanches, les mains des avant-bras, les avant-bras des bras, et les bras des épaules. Finalement, la tête et le cou sont séparés du tronc. Chacun de ces fragmens du corps humain forme une pièce de viande que l'on enveloppe soigneusement dans des feuilles de bananier vertes, et que l'on met au four pour la faire rôtir avec la racine du taro. »

Robson avait rempli les conditions du traité; mais Bonassar ne les tint pas. Au mois de mai, le chargement de bois était fort peu avancé, quand *le Hunter* fut rallié au mouillage par son allège *l'Elisabeth*. Vers cette époque aussi, les Européens établis à Bao vinrent visiter le capitaine Robson, et celui-ci les engagea, moyennant salaire, à travailler à son service. Malgré ces secours, la besogne allait lentement, et au mois d'août l'on avait à peine à bord cent cinquante tonneaux de bois de sandal, c'est-à-dire le tiers environ de la cargaison. Les insulaires avaient signifié qu'ils ne pouvaient en fournir davantage, les forêts étant épuisées. Craignant toutefois la colère du capitaine joué depuis si long-temps, ils cessèrent de venir à bord, pour ne pas y être retenus comme prisonniers et comme ôtages.

Robson était furieux; son ami Bonassar le bernait; il s'était fait aider par l'Européen, avec l'intention évidente de ne point l'aider à son tour. C'était une mauvaise foi et une rouerie dont il fallait tirer vengeance. Robson voulut qu'elle fût éclatante. Passant sur le cutter mouillé à soixante toises du rivage, il attaqua la flottille de Vaïlea et prit quatorze pirogues; puis, ayant besoin d'abattre son *Elisabeth* en carène, il résolut de ne pas laisser aux natifs une seule embarcation, afin de leur enlever jusqu'aux plus petits moyens de lui nuire.

Pour réaliser ce coup de main, il profita de l'arrivée de deux grandes pirogues de Bao, qui, armées de deux cent cinquante guerriers, étaient venues réclamer les Européens au service de ce roi. Embauchant ces pirogues et leurs équipages, aidé par des Anglais, des Américains et des Espagnols, ses journaliers depuis quelques mois, groupant tous les marins de ses deux navires, il se crut assez fort pour tenter une descente. Le 6 décembre, elle s'opéra sous les ordres de M. Norman, second du *Hunter*.

A terre une première faute eut lieu. Au lieu de marcher en troupe serrée, les agresseurs se divisèrent par petits pelotons de trois ou quatre individus. C'était se livrer en détail. Les sau-

Digitized by Google

vages le comprirent et jouèrent de ruse. Ils évacuèrent les abords de la grève, laissant les Anglais et leurs auxiliaires de Bao s'engager dans l'intérieur. Les divers détachemens donnèrent dans le piége; ils s'avancèrent vers une petite plaine que dominait un côteau. Quelques résistances partielles, vaincues à l'aide d'un petit nombre de décharges, semblaient promettre à cette campagne une issue prompte et heureuse, quand le petit corps que commandait M. Norman entendit de toutes parts des cris affreux et prolongés. C'était le signal d'une attaque générale et imprévue. Postés en embuscade, les sauvages s'étaient précipités à la fois sur les groupes détachés des Européens, et les avaient massacrés tous, à l'exception de deux hommes qui purent fuir vers les canots. Un seul détachement restait intact, celui que commandaient MM. Norman et Dillon. Il se composait de huit matelots armés, de deux chefs de Bao, et d'un de leurs guerriers. A la suite de cette déconfiture complète, il ne restait plus qu'à se replier sur les embarcations en peloton serré : la plaine était couverte de sauvages armés et furieux. Toute tentative de fuite isolée eût été un arrêt de mort: un des hommes de la troupe qui l'essaya fut à l'instant cerné et massacré. M. Norman ordonna la retraite; elle fut heureuse jusqu'au pied de la colline; mais là les naturels se présentèrent pour barrer le chemin au détachement. Ils étaient plusieurs centaines contre douze individus; et, pour se donner un aspect plus effrayant, ils s'étaient barbouillé le visage avec le sang des Européens restés sur le champ de bataille. Dans le combat qui eut lieu sur ce point, M. Norman tomba percé d'un coup de lance, et M. Dillon demeura commandant de la troupe; commandement terrible et sinistre ! Les Européens, cernés de toutes parts, avaient alors perdu tout espoir de retraite ; ils n'avaient plus qu'à vendre chèrement leur vie. Pourtant, au fort de cette situation désespérée, M. Dillon aperçut au milieu de la plaine un rocher isolé, abrupte, presque inaccessible, espèce de forteresse placée là pour son salut, rempart naturel dont les flèches pouvaient à peine atteindre le sommet. Le voir, le désigner à ses compagnons et le gravir, tout cela fut l'affaire de quelques minutes. M. Dillon s'établit sur cette aire avec quatre Européens, nommés Savage, Bushart, Dafny, Wilson, et un Chinois nommé Luis. Le reste du détachement avait été tué, ainsi que les chefs de Bao. Dafny lui-même était percé de coups de lance, et se traînait avec quatre flèches enfoncées dans le dos.

Heureusement pour ces malheureux, le rocher, accessible d'un seul côté facile à défendre, se trouvait assez élevé pour défier les projectiles des insulaires. La résistance fabuleuse de ces quatre hommes put donc s'y continuer avec quelques chances de réussite. Dès qu'un sauvage se présentait en tête de la rampe étroite qui donnait accès vers le faîte du roc, un coup de fusil l'arrêtait en chemin. Dix à douze assaillans s'y présentèrent et tombèrent percés de balles. Cet exemple intimida les autres. Ils se bornèrent dès lors à tenir les marins bloqués dans leur château-fort. De cette espèce de phare qui dominait la mer et la plaine, Dillon pouvait voir d'un côté le navire se balançant à l'ancre, silencieux, impuissant à le secourir, et de l'autre ses compagnons d'infortune, dépecés, rôtis et mangés sous ses yeux : triste et douloureux spectacle qui ramenait les Européens encore vivans à la perspective du sort qui les attendait!

Cependant la fureur des sauvages semblait alors un peu calmée. On parla de paix et de transaction. Huit prisonniers faits par Robson restaient à bord du *Hunter*, et dans le nombre se trouvait le frère du *nambeo* ou grand-prêtre de Vaï-Tea. Dillon basa un traité sur cette circonstance. « Si l'on nous tue, dit-il, ces captifs seront aussi tués. » Le hasard voulut que le nambeo fît partie des sauvages qui couvraient la plaine. Il s'approcha lui-même en parlementaire, demanda des renseignemens sur son frère qu'il croyait tué, et déclara que, pour sa part, il consentait à ce qu'un échange eût lieu entre les prisonniers du *Hunter* et les hommes bloqués sur le rocher. On parla d'envoyer quelqu'un à bord pour mener à bonne fin cette négociation importante. Dafny, blessé et incapable de service actif, fut choisi par Dillon. Il devait conseiller l'échange, mais recommander au capitaine de ne livrer à la fois que la moitié de ses otages, et de garder l'autre moitié comme garantie contre la trahison des naturels. Dafny partit en effet, il s'embarqua avec le nambeo, et les assiégés purent suivre de l'œil la pirogue qui les portait jusqu'à ce qu'elle eût accosté *le Hunter*.

Pendant que duraient ces démarches pacifiques, les chefs des Vitiens s'approchèrent de la base du rocher, essayant de lier l'entretien avec Dillon et ses hommes, cherchant surtout à obtenir d'eux qu'ils quittassent leur poste inaccessible pour se remettre entre leurs mains. Dillon ne se fia ni à leurs gestes, ni à leurs promesses; il conseilla la même prudence à ses compa-

Digitized by Google

gnons. L'un d'eux, toutefois, qui depuis cinq ans vivait sur ces îles, Savage, croyant à la bonne foi des naturels, se hasarda à descendre et à se mêler à leurs groupes. On le conduisit à Bonassar, qui lui fit d'abord une réception fort amicale. Encouragé par l'exemple, le Chinois Luis se livra à son tour, et se mit sous la protection d'un chef à qui il avait rendu divers services. Croyant que Dillon ne résisterait pas après ces deux précédens, les chefs insistèrent encore auprès de lui; mais il répliqua qu'il attendait, pour faire comme ses camarades, que la pirogue envoyée à bord du *Hunter* fût de retour sur la grève. Toutes les sollicitations ayant été inutiles, ces traîtres jetèrent le masque. A un cri poussé, Savage fut saisi, plongé la tête en bas dans une fosse pleine d'eau et asphyxié, tandis qu'un athlète vitien faisait sauter le crâne du Chinois d'un coup de casse-tête. Dépecés et rôtis à l'instant même, les cadavres furent mangés sous les yeux de Dillon. La prudence l'avait bien inspiré.

Il ne restait plus alors sur le rocher que Dillon, Bushart et Wilson; trois hommes contre plusieurs milliers d'assaillans. Croyant en avoir désormais bon marché, les sauvages recommencèrent l'attaque avec une fureur nouvelle, mais tout en se maintenant hors de la portée des fusils. Cette circonspection était justifiée par les résultats de l'attaque antérieure. Habile tireur, Bushart, s'il faut en croire Dillon, tua vingt-sept sauvages sur vingt-huit coups de fusil. Dillon, de son côté, en expédia un bon nombre; Wilson ne tirait pas, mais chargeait les armes. Ainsi, les abords de cette citadelle étaient encombrés de cadavres, et les plus hardis n'osaient affronter une mort presque certaine (Pl. XII — 1). Las de cette guerre sans résultat, les sauvages renoncèrent à l'agression ouverte; le temps était pour eux. L'obscurité ou la faim devait tôt ou tard leur livrer les dernières victimes.

Alors se renouvelèrent sous les yeux des Européens les scènes de cannibalisme qui semblaient les poursuivre comme une ironie cruelle. On retira les viandes du four, on les partagea entre les tribus qui les dévorèrent avec une avidité farouche. Interrompant leur repas, quelques chefs venaient, tenant à la main des lambeaux de chair saignante, engager Dillon et ses compagnons à descendre. « Vous nous éviterez ainsi, disaient-ils, la peine de vous rôtir et de vous dépecer dans la nuit. » A ces provocations, à ces sarcasmes, Dillon répondait-il que, si l'on tuait à terre les Européens, les insulaires seraient massacrés à bord : « Bah! bah! répliquaient les cannibales, que le capitaine Robson mange les nôtres, si cela lui plaît, mais nous voulons vous manger tous les trois. Quand il fera nuit, vous ne pourrez pas nous ajuster; nous monterons là-haut et nous vous égorgerons. »

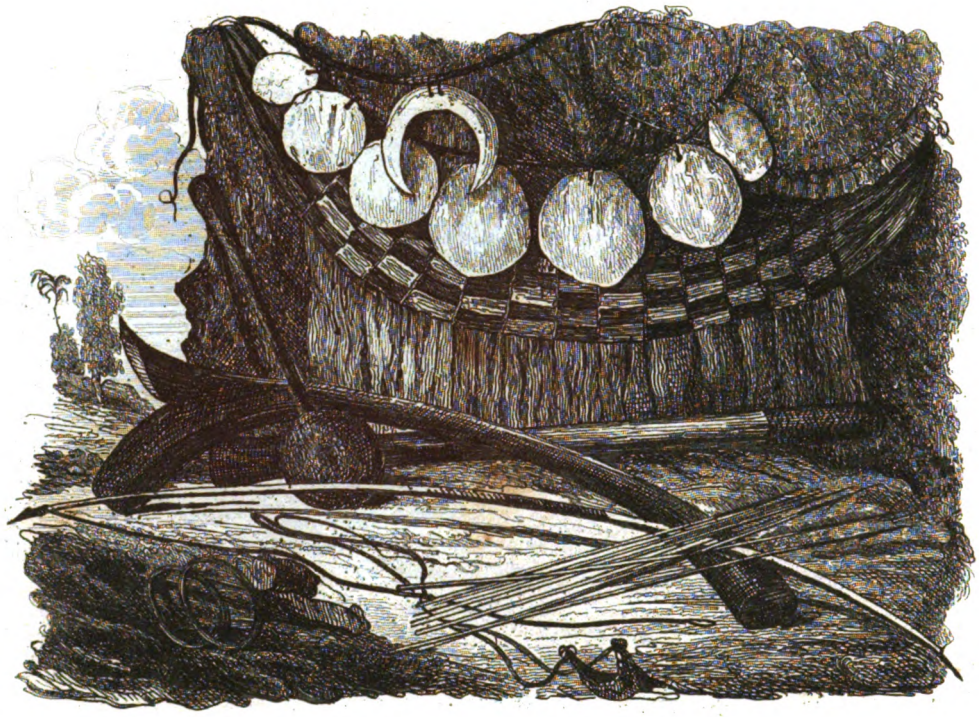
Le jour baissait en effet, et la situation des assiégés n'était guère tenable ; ils n'avaient plus que dix-sept cartouches, et le premier assaut de nuit devait les livrer à ces impitoyables ennemis. Le parti était pris dans le petit camp européen ; aucun des trois hommes ne voulait tomber vivant aux mains des anthropophages. La nuit venue, ils devaient se tuer l'un l'autre et abréger leurs souffrances. Un instant leur espoir se ranima. L'embarcation envoyée à bord du *Hunter* quittait le navire et voguait droit vers la terre. Mais quelles furent la surprise et la douleur de Dillon quand il vit que le capitaine avait commis la faute impardonnable de relâcher les huit prisonniers à la fois! Toute chance de salut leur échappait dès-lors. Quel intérêt les sauvages auraient-ils à les épargner, si nulles représailles n'étaient à craindre! Un manque de foi, une trahison de plus étaient choses qui ne leur coûtaient guère. C'en était donc fait de Dillon et de ses deux braves amis. Comment se tira-t-il de ce coupe-gorge? C'est ce que lui-même va dire.

« Peu de temps après que les huit prisonniers eurent été débarqués, on les amena sans armes auprès de moi, précédés par le prêtre, qui me dit que le capitaine Robson les avait relâchés tous et avait fait débarquer une caisse de coutellerie et de quincaillerie pour être offerte, comme notre rançon, aux chefs à qui il nous ordonnait de remettre nos armes. Le prêtre ajouta que dans ce cas il nous conduirait sains et saufs à notre embarcation. Je répondis que tant que j'aurais un souffle de vie, je ne livrerais pas mon fusil qui était ma propriété, parce que j'étais certain qu'on nous traiterait, mes compagnons et moi, comme Charles Savage et Luis.

» Le prêtre se tourna alors vers Martin Bushart pour tâcher de le convaincre et de le faire acquiescer à ses propositions. En ce moment, je conçus l'idée de faire prisonnier le prêtre et de le tuer ou d'obtenir ma liberté en échange de la sienne. J'attachai le fusil de Charles Savage à ma ceinture avec ma cravate, et cela fait, je présentai le bout du mien devant le visage du prêtre, lui déclarant que je le tuerais s'il cherchait à s'enfuir ou si quelqu'un des siens faisait le moindre mouvement pour nous attaquer,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Armes & Ornemens des Iles Viti.

1 Amas y Alhajas de las Islas Viti.



2. Homme de Mallicolo.

2 Hombre de Malicolo.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

mes compagnons et moi, ou nous arrêter dans notre retraite. Je lui ordonnai alors de marcher en droite ligne vers nos embarcations, le menaçant d'une mort immédiate s'il n'obéissait pas. Il obéit, et, en traversant la foule des sauvages, il les exhorta à s'asseoir et à ne faire aucun mal ni à Peter ni à ses compagnons, parce que, s'ils nous assaillaient, nous le tuerions, et qu'alors ils attireraient sur eux la colère des dieux assis dans les nuages, qui, irrités de leur désobéissance, soulèveraient la mer pour engloutir l'île et ses habitans.

» Ces barbares témoignèrent le plus profond respect pour les exhortations de leur prêtre, et s'assirent sur l'herbe. Le *nambetti* (nom qu'ils donnent à leur prêtre) se dirigea, comme je le lui avais ordonné, du côté des embarcations. Bushart et Wilson avaient le bout de leur fusil placé de chaque côté à la hauteur de ses tempes, et j'appuyais le mien entre ses deux épaules pour presser sa marche. L'approche de la nuit m'avait fait recourir à cet expédient, connaissant le pouvoir que les prêtres exercent sur l'esprit de toutes les nations barbares.

» En arrivant auprès des embarcations, le nambetti s'arrêta tout court. Je lui ordonnai d'avancer; il s'y refusa de la manière la plus formelle, me déclarant qu'il n'irait pas plus loin et que je pouvais le tuer si je voulais. Je l'en menaçai et lui demandai pourquoi il refusait d'aller jusqu'au bord de l'eau. Il répondit: « Vous voulez m'emmener vivant à bord du navire pour me mettre à la torture. » Comme il n'y avait pas de temps à perdre, je lui ordonnai de ne pas bouger, et, nos fusils toujours dirigés sur lui, nous marchâmes à reculons et gagnâmes de la sorte un de nos canots. Nous n'y fûmes pas plus tôt embarqués, que les sauvages accoururent en foule et nous saluèrent d'une grêle de flèches et de pierres; mais bientôt nous nous trouvâmes hors de la portée de leurs arcs et de leurs frondes.

» Dès que nous nous vîmes hors de danger, nous remerciâmes la divine Providence et nous fîmes force de rames vers le navire, que nous atteignîmes au moment où le soleil se couchait. »

Tel est le récit de Dillon, qu'il faut livrer sans commentaires, quelque incroyable qu'il soit. Du reste, le plus grand défaut des relations des capitaines de la marine marchande n'est pas dans leur côté dramatique et souvent fabuleux, mais plutôt dans l'absence de tout document exact, de tout détail positif sur les localités et sur les peuples qui les habitent. Dans les deux épisodes que nous venons de citer, pourrait-on dire ce que sont les villages de Vaï-Tea, de Nanpakab, da Tafere et de Bao, quelle place ils occupent sur les cartes, quelle est leur importance, et par quelle route on y arrive? Soit insouciance, soit système, les navigateurs du commerce ont eu plus à cœur de nous raconter les faits héroïques de leur voyage, circonstances transitoires et peu significatives, que de nous laisser des notions géographiques sur les terres qu'ils abordaient, notions d'un intérêt fécond et général.

Quoi qu'il en soit, la plus grande incertitude régnait sur les îles de l'archipel Viti quand le capitaine d'Urville en entreprit l'exploration. On a vu combien les désastres de sa relâche à Tonga-Tabou devaient lui rendre un pareil travail ingrat et difficile. Plus de grelins, plus de menues ancres, si nécessaires dans des parages où il faut mouiller à toute heure et appareiller à l'improviste. Des périls sans nombre attendaient *l'Astrolabe* au milieu de cette mer semée de hauts-fonds; et, dans un cas de sinistre, l'équipage devait rencontrer sur cette côte une population farouche et implacable.

Malgré ces périls et ces obstacles, le capitaine d'Urville ne voulut pas éluder cette partie importante de sa mission; il cingla vers le groupe de Viti, releva la petite île Batoa, et, le 25 mai 1827, engagea son navire dans les passes d'Ong-Hea et de Boulang-Ha. Sur cette route et avant d'arriver à Laguemba, il reconnut et releva les diverses îles qui furent signalées. Près d'Ong-Hea-Lebou, une pirogue, montée par des insulaires tongas, accosta la corvette française. Cette pirogue avait pour chef un membre de la famille des Fata-Faï, un nommé Mouki, qui monta a bord de *l'Astrolabe* et s'entretint avec le capitaine. On apprit de lui qu'il existait à Laguemba une petite ancre provenant d'un navire américain naufragé sur Batoa. Dans l'état où se trouvait la corvette, cet objet devenait fort précieux, et, au dire de Mouki, le roi de Laguemba, Touï-Neao, devait la céder sans aucune difficulté. On cingla donc sur Laguemba, et la pirogue tonga suivit la corvette après avoir laissé à bord un Espagnol nommé Mediola, l'un des naufragés du navire *la Concepcion*.

Décidé à acquérir l'ancre que possédaient les insulaires, le capitaine d'Urville, à peine arrivé devant Laguemba, envoya à terre le grand canot armé sous les ordres de l'officier Lottin. Le Tonga Mouki et l'Espagnol Mediola s'y embarquèrent comme interprètes et comme négociateurs. Le canot accosta le long de la grève; et M. Lottin, craignant une surprise, eut

Digitized by Google

soin de le tenir à flot. Dans le premier moment, peu de naturels se montrèrent sur la plage, mais bientôt le bruit du débarquement s'étant répandu au loin, on vit arriver plus de deux cents hommes armés de lances et de casse-têtes. Réservés et silencieux jusque-là, ils devinrent bientôt importuns et bruyans. M. Lottin se tenait sur ses gardes ; il observait les groupes et cherchait à deviner les intentions. Enfin, quand il vit les sauvages se diriger vers l'embarcation, et la tirer vers la terre dans l'intention de l'échouer, il pensa qu'il était temps d'user de prudence (Pl. XI — 1). L'Espagnol et le Tonga, cachés au fond du canot, tremblaient de tous leurs membres, et cette attitude en disait plus que des paroles. La retraite fut ordonnée. On hala le canot au large, et on regagna le bord sans autre accident.

Dans l'intervalle, *l'Astrolabe* n'était pas restée sans visiteurs. Trois autres Espagnols, naufragés du même navire *la Concepcion*, s'étaient présentés au capitaine d'Urville, humbles, supplians, racontant, les larmes aux yeux, que déjà deux ou trois capitaines de navire leur avaient refusé un asile, et conjurant le commandant français d'être plus généreux et plus hospitalier. M. d'Urville les admit comme passagers au même titre que leur compagnon Mediola. Avec ces Européens étaient venus encore des personnages distingués de l'archipel Viti : Toureng-Toki, frère du roi de Laguemba ; Loua-Lala, son cousin, métis tonga et viti, plus marqué au premier type qu'au second, avec la physionomie et la tournure noble de l'un, le teint enfumé et les cheveux crépus de l'autre. Enfin arriva un homme plus important que ceux que l'on vient de citer. C'était Toumboua-Nakoro, neveu du grand Orivo, chef suprême d'Imbao et de toutes les îles de l'orient. Se trouvant alors pour affaires de tribut à Laguemba, il se fit conduire à bord de *l'Astrolabe*, et s'y montra noble, réservé, grand dans ses manières.

Ces divers visiteurs étaient encore sur le pont, quand M. Lottin revint avec le grand canot. Quand il eut raconté son aventure, Toureng-Toki et Loua-Lala cherchèrent à disculper leurs sujets. Ce n'était pas malveillance, suivant eux, mais curiosité et importunité seulement. Dès-lors pourtant le capitaine d'Urville résolut de traiter à bord et avec Toureng-Toki l'affaire de l'ancre. Le marché fut conclu. Le frère du roi s'engagea à envoyer chercher l'objet dans une des plus grandes pirogues de l'île. On s'en occupa sur-le-champ ; mais la nuit survint, et il fallut remettre au jour suivant le reste de l'opération. Comme garantie de leur sincérité, les trois chefs de Viti restèrent à bord avec trois insulaires de Tonga.

Cependant la mer étant devenue houleuse, et le vent tempétueux, *l'Astrolabe* ne put tenir la croisière sur cette côte. Elle prit le large et fut obligée d'y poursuivre pendant deux jours une navigation inquiétante au milieu d'îles inconnues. Enfin, le 28 mai au matin, voyant que le courant drossait la corvette vers le nord, le capitaine d'Urville résolut de continuer hardiment son exploration, sauf à chercher un lieu de refuge si le temps empirait.

Il reconnut donc tour-à-tour et avec soin les îles Neaou, Dzizia, Batou-Bara, Azata, Tabe-Omi, Laoudzala, s'opiniâtrant dans cette tâche pénible, malgré la tempête, malgré la mer creuse et fatigante, malgré les récifs innombrables que cachaient ces eaux tourmentées. Un instant, dans la journée du 31, *l'Astrolabe* se trouva bloquée dans un labyrinthe de récifs. Elle naviguait alors dans le canal formé entre les îles Laoudzala et Nougou-Laoudzala, et cherchait à y trouver une passe vers le nord. A diverses reprises, elle alla jusqu'aux acores du banc, mais chaque fois la longue barre d'écume s'offrit à elle, immense, liée d'un bout à l'autre et sans solution de continuité. C'était une véritable impasse. Le commandant renonça à pousser plus loin de ce côté. Il reprit la bordée au sud, revit les îles déjà nommées, et, en outre, Koro, Neïraï et Nhao, enfin une île inconnue jusqu'alors : c'était Mouala.

Dans cette longue tournée hydrographique, *l'Astrolabe* avait promené sur son bord les personnages vitiens et tongas, ses passagers à contre-cœur, maugréant contre la tempête et contre les flots, pleurant, désespérés, ne sachant pas s'ils reverraient jamais leur île. Le frère du roi de Laguemba, Toureng-Toki, versait des larmes comme un enfant ; Loua-Lala restait abîmé dans une douleur apathique. Maître de ses craintes et de ses regrets, Toumboua-Nakoro seul prit bravement son parti ; il se résigna aux pires chances, et déclara que, si les Français voulaient l'emmener, il était prêt à les suivre ; mais se dévouant ainsi lui-même, il plaidait pour ses compagnons, insistait sur le renvoi de Toureng-Toki et de Loua-Lala, hommes de distinction, dont les femmes seraient massacrées s'ils tardaient à reparaître.

A ces douleurs, à ces plaintes, à ces demandes, le capitaine d'Urville répondait que son intention n'était nullement de garder et d'emmener de tels hôtes, mais qu'au premier beau temps, il les déposerait sains et saufs sur une de

Digitized by Google

leurs îles. Tant que la corvette fit route vers le nord, les chefs sauvages ne crurent pas à cette promesse, mais le retour vers le sud leur rendit quelque confiance, et quand, à la vue de Mouala, on leur dit qu'on allait les renvoyer, leur ivresse fut au comble. Mouala était une terre amie.

Ce débarquement eut lieu le 2 juin. Les sauvages quittèrent le bord chargés de présens et reconnaissans en apparence. De tous ces hommes, Toumboua-Nakoro fut celui dont le passage à bord laissa le plus de souvenirs. Honnête, grave, courageux, réservé, il mettait en outre une infatigable complaisance à répondre aux questions qu'on lui adressait. Intelligent d'ailleurs, instruit pour un homme de sa race, il savait rendre un compte assez exact des mœurs, des coutumes de ces peuples. Il avait voyagé dans l'archipel et le connaissait bien. Il savait le nom de chaque île qu'on découvrait, et donnait toujours à ce sujet quelques renseignemens traduits par les interprètes espagnols, qui savaient parfaitement la langue indigène. Ainsi sa présence à bord fut précieuse pour les savans de *l'Astrolabe;* elle ajouta aux relevés géographiques des terres le mérite de dénominations exactes.

Après la relâche à Mouala, *l'Astrolabe* fut encore poursuivie par des temps détestables. Dans la journée du 5, elle prolongea de près et pendant quinze milles les redoutables brisans qui ceignent la partie S. E. de la belle île de Viti-Levou. Dans la nuit, ayant repris la bordée du sud pour aller reconnaître une île située, d'après les cartes, à trente milles de distance de Viti-Levou, la corvette avait couru douze milles à peine, quand la lune, se montrant à la dérobée au travers de nuages épais, jeta quelques rayons douteux sur une longue bande de récifs qui blanchissaient à quelques encâblures plus loin. Cinq minutes plus tard, le navire allait s'y briser. Une manœuvre rapide l'en tira. *L'Astrolabe* serra le vent, et rasa les acores de l'écueil. L'avertissement était terrible; aussi resta-t-on toute la nuit sur le qui-vive; et, au jour, on put voir un immense récif qui borde un groupe d'îles et d'îlots situés au nord de Kandabon. Cette dernière île est beaucoup moins éloignée de Viti-Levou que les cartes ne l'ont indiqué jusqu'ici. De cette erreur provenait le mécompte de la nuit.

Après avoir exploré encore Oumbenga et Kandabon, *l'Astrolabe* repiqua au nord pour rejoindre Viti-Levou; mais le chenal lui fut de nouveau fermé par une bande de brisans qui n'étaient peut-être que la suite de ceux de la veille. Dans la journée du 7 se révéla la riante et petite Vatou-Lele, et, le soir, on se trouvait sur la côte S. O. de Viti-Levou. Quelques relations amicales avec les habitans de la grande île marquèrent cette courte relâche. Le 10 parurent une foule d'îles et d'îlots composant les groupes élevés de Malolo, Nakoro, Bitonho et Bivoua. Enfin, le 11, la corvette se trouvant engagée au milieu de bas-fonds dangereux, il fallut s'éloigner de terre, et terminer là cette reconnaissance des îles Viti. Le capitaine d'Urville cingla vers d'autres points non moins importans que lui indiquait son itinéraire.

Ainsi, dans cette exploration épineuse, *l'Astrolabe*, bravant chaque jour des périls imprévus, parvint du moins à constater d'une manière sûre le gisement d'une foule d'îles qu'on avait jusque-là jetées au hasard sur la carte; elle rectifia les anciennes découvertes, et opéra des découvertes nouvelles, fixa les dénominations, recueillit enfin quelques notions exactes et neuves sur les habitans de ces îles, documens précieux pour la science, jalons sûrs et utiles qui mettront sur la voie de renseignemens plus complets.

CHAPITRE XI.

ARCHIPEL VITI. — MOEURS. — COUTUMES. — LANGAGE.

On a déjà dit que les habitans de Viti appartenaient à la race mélanésienne; il faut ajouter qu'ils en sont une des plus belles variétés. Grands, bien faits, agiles et musculeux, ils n'ont pas, comme les Polynésiens, cette tendance à l'obésité, si fréquente même à Tonga. Ils ont le haut du visage élargi, le nez large, gros et aplati, la bouche grande, les lèvres épaisses, les dents blanches, les sourcils bien fournis; mais ce qui les caractérise mieux encore, c'est ce teint fuligineux, ce sont ces cheveux crépus, qui donnent à leur visage un aspect sombre et farouche.

Il serait difficile de bien préciser leur caractère. De tout temps on leur a fait une grande réputation de férocité et de perfidie, réputation assise d'ailleurs sur des faits qui paraissent incontestables. Toutefois, jusqu'à plus ample informé, faisons la part de l'exagération dans les récits des aventuriers européens qui ont eu le plus à se plaindre de ces peuples. Si les sauvages pouvaient à leur tour articuler leurs griefs, peut-être trouverait-on que les torts étaient réciproques, et que les barbaries des insulaires n'étaient que des représailles. Les spéculateurs armés de canons ne sont pas d'une nature bien

Digitized by Google

conciliante et bien douce, et, s'ils ne mangent pas les indigènes, peut-être ne se font-ils pas scrupule de les mitrailler.

Ce qu'il est impossible de révoquer en doute, c'est l'anthropophagie de ces peuples, coutume et goût abominable qu'ils poussent plus loin que les Nouveaux-Zélandais. En effet, à la Nouvelle-Zélande, la religion joue le principal rôle dans les sacrifices humains: c'est elle qui les provoque et qui les perpétue; tandis que dans l'archipel Viti le goût seul, l'appétit sensuel y poussent le cannibale. Un egui de Tonga, cité par Mariner, assista un jour à un festin que donnèrent deux grands de Viti. C'était un repas à la fois horrible et grandiose : deux cents corbeilles d'ignames, deux cents poules, deux cents cochons, deux cents cadavres humains rôtis au four, y figuraient. Les convives, mi-partis de Tongas et de Vitiens, ne quittèrent la place que lorsque ces vivres furent consommés. Il faut croire, du reste, que cet usage n'était pas même à Viti sans quelque caractère religieux, puisque Smith, dont on a cité les aventures, raconte que les cadavres étaient remis aux prêtres chargés de les préparer.

Les Vitiens n'ont guère que le maro pour vêtement. Tout leur soin de toilette se borne à l'arrangement de leur coiffure qu'ils teignent, frisent et ajustent de cent manières. Outre le tatouage ordinaire aux Polynésiens, la plupart d'entre eux pratiquent sur leur corps le tatouage en relief, particulier aux tribus mélanésiennes, tatouage qui résulte d'incisions profondes dont les cicatrices font saillie sur la peau.

Les deux grandes îles paraissent être partagées en diverses peuplades qui reconnaissent différens chefs. Celui d'Imbao, sur la partie E. de Viti-Levou, prend le titre d'abouni-valou, et règne sur presque toutes les terres de l'orient. Ounong-Lebou, souverain de la partie occidentale, paraît être aussi un chef puissant. Vanoua-Lebou, Boua, Nanpakab, Vouhia et Dagon-Robe, ont sans doute aussi leurs souverains inconnus.

Orivo, chef d'Imbao, possédait, dit-on, cent femmes à lui seul. Dans l'ordre héréditaire, la succession va des aînés aux cadets, puis retourne aux enfans des aînés. L'autorité des rois est absolue, pourvu qu'ils obéissent à l'impulsion des prêtres. Ceux-ci se nomment *nambeo* ou *nambetti*, et leur chef prend le titre de nambetti-levou. Ce pontife a trois femmes ; il possède de grandes richesses en dents de baleine. On cite encore une grande-prêtresse qui prend le titre de nambetti-levoua, et dont le mari est chef sur Nhao. Ces personnages jouissent tous d'une grande influence sur l'esprit des naturels. On ne croit pas qu'ils soient appelés pour un cérémonial convenu dans les cas de naissance et de mort; mais on a recours à eux pour les maladies.

A peine a-t-on quelques données sur leurs idées religieuses. Zan-Houalou est un dieu de premier ordre. Kalou préside au tambou, le tabou de la Polynésie. Puis viennent d'autres dieux subalternes, Kalou-Niouza, Reïro, Vazongui-Bavata, Vazongui-Tonha, etc. La prêtresse invoque les déesses Goulio-Ravaro et Goli-Koro. Tous ces êtres habitent le ciel ou Louma-Lanhi.

Un autre dieu, Onden-Hi ou Onden-Heï, a créé le ciel, la terre, toutes les choses et tous les dieux. Aussi dit-on qu'après la mort l'ame va se réunir à Onden-Hi. Ces dieux ne sont point figurés par des images matérielles, mais ils ont des chapelles ou maisons sacrées nommées *amboure*, dans lesquelles on leur fait des offrandes en cochons, bananes, étoffes, etc. Ces présens ont lieu à l'occasion de la maladie d'un parent ou d'un chef. A la mort de l'un des leurs, ils ont l'habitude de se couper un doigt de la main ou du pied. Quand un chef expire, plusieurs de ses femmes sont tuées sur sa tombe.

Les chefs ont depuis dix jusqu'à cent femmes, suivant leur fortune. Les hommes du peuple n'en ont qu'une seule. Les filles sont mariées dès qu'elles sont nubiles ; mais les hommes ne peuvent cohabiter avec les femmes qu'à l'âge de vingt ans. S'ils violaient cette interdiction, ils sont convaincus qu'ils en mourraient. L'usage des femmes n'est permis qu'à ceux dont la barbe est déjà longue.

Les deux sexes ne mangent point ensemble. La pêche, la cuisine, la préparation des alimens, la fabrication des étoffes regardent les femmes ; les hommes font la guerre, cultivent les champs, construisent les pirogues et les maisons.

Le kava est usité chez les Vitiens, et ils ne connaissent pas le bétel. Ils ne se rasent point la barbe. En naissant, l'enfant reçoit un nom, mais il en change quand il est grand. A quinze ans on circoncit les garçons à l'aide d'une coquille mince et tranchante. L'hémorrhagie est arrêtée au moyen d'un morceau d'étoffe très-fine. Les naturels jouissent en général d'une bonne santé. On y voit pourtant quelques maladies vénériennes. Ceux qui deviennent fous sont étranglés.

Le suicide est connu à Viti; maltraités par

Digitized by Google



3. Débarquement à Koro-Mango.

3 Desembarque en Koro-Mango



4. Site sur l'Ile Tanna.

4. Pais en la Isla Tanna.

Tom. 2. Pla. XIII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

leurs chefs, les naturels ont parfois recours à la mort volontaire. Les vols sont fréquens chez eux. Quant aux peines, elles dépendent toutes de l'arbitraire des chefs.

Ces hommes ignorent l'usage d'échanger leurs noms avec leurs hôtes, gage d'amitié et de fraternité commun chez les Polynésiens. Mais, lorsqu'un chef tue un ennemi, il prend son nom. Les armes des insulaires sont les flèches, la lance et le casse-tête. Les plus dangereux, parmi ces derniers, sont courts et munis d'un gros bouton arrondi (Pl. XIII — 1). Leurs maisons et leurs meubles ressemblent aux meubles et aux maisons des Tongas.

Les dents de baleine sont les objets les plus estimés par les Vitiens; elles leur servent de monnaie précieuse. Chaque dent est divisée en quatre ou cinq morceaux dans le sens de la longueur, et l'on en fait des colliers que les chefs seuls ont le droit de porter. Le trésor d'Orivo se composait surtout d'un grand nombre de ces dents.

Il existe aux îles Viti une classe d'hommes qui offre quelque analogie avec celle des mataboulais de Tonga; on les appelle *mata-nivanoua*. Leurs principales fonctions sont d'aller recueillir les tributs, et de prononcer les harangues publiques. On voit aussi dans l'archipel des esclaves des deux sexes, connus sous le nom de *kaïssi*. Orivo possédait cent esclaves mâles.

Après le combat, lorsque les vainqueurs vont s'emparer des morts pour les dépecer et les rôtir, ils chantent en chœur un chant dont les paroles ont été données à M. Gaimard par le chef Toumboua-Nakoro, qui ne sut toutefois pas en préciser le sens. C'est absolument le même cas que pour le *Pihe* des Nouveaux-Zélandais, dont M. d'Urville recueillit la lettre sans pouvoir en obtenir la signification.

La langue vitienne, quoique mêlée de quelques mots tongas, diffère essentiellement de tous les dialectes polynésiens. On y trouve déjà l'emploi fréquent de l'*m* et de l'*n* au commencement des mots, et même devant des consonnes. Cette articulation, suivant les remarques de M. d'Urville, se reproduit dans beaucoup de langues des nations noires; on la retrouve dans le copte, et, sans doute, elle n'était pas étrangère aux dialectes de l'ancienne Égypte.

Les productions jusqu'ici connues des îles Viti leur semblent communes avec les îles plus orientales. Il est à croire, toutefois, que les grandes et hautes terres de Vanoua-Lebou et de Viti-Levou contiennent diverses espèces étrangères au sol polynésien, transition nécessaire et forcée des flores pauvres et réduites des groupes de l'Est aux flores riches et variées des archipels de l'Occident.

S'il faut en croire la relation de Mariner, les habitans de Pau, dans les îles Viti, aperçurent sur leur plage, au commencement de ce siècle, un lézard gigantesque qui plongeait dans la mer. Il dévora successivement plusieurs naturels qui se baignaient, ce qui jeta l'alarme dans l'île. On se réunit pour donner la chasse au monstre, mais les flèches venaient rebondir et s'émousser sur ses écailles. On eût dit ce lézard cuirassé. Alors les natifs s'imaginèrent que c'était une divinité malfaisante envoyée du ciel pour les détruire; ils se résignèrent à subir ses attaques. Seul, un vieux guerrier intrépide et habile entreprit de délivrer le pays de ce fléau. Il fit préparer une forte corde qui fut amarrée à un arbre, tandis qu'à l'autre bout se tenaient quinze naturels prêts à agir. Dès que le reptile se montra, le courageux guerrier alla hardiment au-devant de lui, et jeta avec tant d'adresse son nœud coulant, que la tête et les pattes de l'animal furent engagées. Les hommes qui tenaient le bout de la corde ayant alors tiré de toutes leurs forces, le monstre se trouva pris et contenu malgré ses prodigieux efforts. On vint sur lui en nombre, et on l'assomma à grands coups de casse-tête; après quoi, suivant la coutume, on fit rôtir et l'on mangea les meilleurs morceaux du vaincu. Ce fut, au dire des vieillards qui racontaient le fait, un excellent régal.

Ce lézard monstrueux était sans doute un caïman : cet amphibie, trouvé depuis lors par M. d'Urville sur les plages de la Nouvelle-Irlande, avait bien pu, d'île en île, se répandre jusque dans l'archipel vitien.

CHAPITRE XII.

NOUVELLES-HÉBRIDES. — GÉOGRAPHIE. — HISTOIRE.

L'Oceanie venait de quitter les îles Viti; il forçait de voiles vers les Nouvelles-Hébrides, quand un triste événement jeta le deuil sur son bord. Depuis long-temps le pauvre Philips se mourait; une dyssenterie opiniâtre, négligée dans le principe, et aggravée par le régime du bord, tuait peu à peu ce brave marin. Le mal procéda long-temps par intermittences. A chaque lueur de mieux, Philips remontait sur le pont, et ne souffrait pas qu'un autre fît son service. Mais la gaîté avait disparu; mais les formes replètes et rebondies s'altéraient et s'émaciaient

Digitized by Google

chaque jour. Depuis le départ des îles Tonga, le malade avait gardé son hamac; il ne devait plus s'en relever. Pendleton, le seul docteur du bord, y épuisa toute sa sollicitude et toute sa science. Pendant cinq nuits il veilla son second comme il eût veillé son enfant; il vida presque toute sa pharmacie, et utilisa les meilleures formules de la médication anglaise. Rien n'arrêta l'affection morbide qui croissait au contraire à vue d'œil.

Le » juin au matin Philips agonisait. J'étais près de son hamac. « Je n'ose pas le demander à Pendleton, me dit-il à voix basse, mais je voudrais mourir sur le pont, en vue de la mer, près du banc de quart et toutes voiles dehors. L'air de la cabine est lourd; je souffrirai moins là-haut. » J'allai redire au capitaine ce vœu d'un moribond. « Mais, sans doute, me répondit-il la larme à l'œil; qu'on fasse ce qu'il demande. » Et il mit à mes ordres quatre hommes de corvée. Nous détachâmes le cadre du second lentement, avec soin; nous le portâmes ainsi sur l'arrière, où il fut suspendu à la baume. Quand notre pauvre Philips revit l'Océan, son œil s'anima, sa physionomie terreuse prit quelques reflets pourpres, il tendit les mains et fit un effort pour se relever. Mais l'énergie de l'ame n'avait pu passer dans le corps; il retomba. Ce mouvement fut du reste le dernier. Après cette épreuve de son impuissance, le digne homme croisa les bras, et, dans une muette extase, il regarda la mer, parcourut les voiles, examina les agrès avec un air de satisfaction complaisante. Il semblait faire au sloop ses adieux de manœuvrier, à la mer ses adieux de vieil habitué. La pensée de la terre ne lui revint que plus tard et vers sa dernière heure. Pendleton s'était alors rapproché du hamac. « Capitaine, lui dit-il, vous serez le tuteur de mes enfans; vous soignerez leur héritage. Mes dernières volontés sont écrites; vous les trouverez dans ma boîte d'octant avec l'inventaire de ma petite fortune. Je veüx que Tom soit marin comme moi; je veux que Nelly épouse un marin. » Ces paroles dites, Philips n'articula plus rien d'une façon distincte. Il marmotta quelques versets de psaume, jusqu'à ce qu'un hoquet convulsif vînt le saisir. Alors, après un quart-d'heure de râle, il se raidit et mourut.

Tout l'équipage avait assisté à cette mort arrivée sur le pont et en plein jour. Philips était aimé des matelots; ces braves gens le pleurèrent. Le soir même, le maître voilier, assisté de quelques aides, s'approcha pour coudre le défunt dans son hamac qui devait lui servir de suaire. On para le cadavre de ses meilleures hardes, on lui fixa deux boulets aux pieds, après quoi on assujettit bien cet emballage qui avait à peu près l'apparence d'une momie égyptienne. Le tout fut déposé dans un panier à claire-voie, et transporté vers le couronnement. Deux fanaux allumés veillèrent toute la nuit sur cette caisse mortuaire; et le yack de l'Union couvrit les dépouilles du mort de son étamine étoilée. C'était un coup-d'œil lugubre et imposant. Personne n'osa rire cette nuit à bord de *l'Oceanic*. On parla peu, et presque toujours du défunt. Le vent et la mer semblaient eux-mêmes se recueillir et s'associer à ce deuil général.

Le lendemain, sur les onze heures, les funérailles s'accomplirent. Les basses voiles avaient seules été gardées pour la manœuvre du sloop; toutes les hautes vergues étaient brassées en croix, le pavillon flottait à mi-mât. Sur un signal de Pendleton, la grande cloche sonna la cérémonie. Pour donner à ses tintemens un son lugubre et sourd, le battant avait été enveloppé d'étoupes. A ce son connu, l'équipage entier monta sur le pont et s'échelonna sur les galeries, sur les boute-hors, autour du grand mât et sur le gaillard d'avant. Quelques gabiers montèrent seuls dans les hunes. Ensuite six hommes en grande tenue allèrent chercher le panier à claire-voie qui contenait les dépouilles du marin: ils marchèrent ainsi en bon ordre vers la lisse, et déposèrent leur fardeau devant l'échelle du passe-avant. C'est par là qu'on devait le précipiter dans la mer.

L'instant solennel était venu. Trois coups de canon l'avaient annoncé, et Pendleton, chapelain de son navire comme il en était le docteur, s'avança vers le cercueil et dit cette prière que tous les matelots se mirent à répéter.

« Puisqu'il a plu au Dieu tout-puissant, dans sa miséricorde infinie, d'appeler à lui l'ame de notre frère bien-aimé, ici présent, nous confions son corps à la mer, mais en attendant la résurrection où la mer rendra ses morts pour la vie à venir. »

Au moment où Pendleton articulait ces paroles: « Nous confions son corps à la mer, » deux matelots se baissèrent, dégagèrent le pavillon qui couvrait les restes du mort et précipitèrent le panier dans les flots. La prière venait de finir quand le corps chargé de deux boulets se creusa un lit dans l'Océan, en soulevant une suite de vagues rapides et circulaires. Puis, tout fut calme, la mer et le bord; la prière et le remoux se turent. Trois autres coups de canon terminèrent la cérémonie funèbre.

Digitized by Google

Ainsi disparut l'un de mes compagnons de route, ce bon Philips, dont la naïveté originale m'avait procuré de si fréquentes et de si heureuses distractions. Je le connaissais d'hier, et je le regrettai pourtant comme un vieil ami. Le bord est une famille ; on s'attache à tout ce qui le peuple, on y pleure tout ce qui s'en va. Les vides dans la société se remarquent à peine ; à bord ils frappent et occupent long-temps.

Le 7 juin, lendemain des funérailles du malheureux officier, quelques nuages opiniâtrément fixés sur un point de l'horizon nous révélèrent une terre. C'était Erronan. Pendleton avait résolu de jeter un pied d'ancre sur l'archipel pour s'assurer du degré de confiance que méritaient quelques rapports récens de capitaines du commerce. Suivant eux, les récifs de Tanna abondaient en tripangs, et les montagnes de l'intérieur cachaient de magnifiques essences de sandal. On ajoutait que les bénéfices les plus certains attendaient une expédition qui ferait échelle dans ces parages.

Jusque-là, *l'Oceanic* avait couru sur une mer fort belle et par une brise faite de S. E. ; tout semblait servir cette reconnaissance. Pendleton fit donc gouverner vers les Nouvelles-Hébrides. Déjà le piton conique d'Erronan se détachait du sein de ces nuages, quand tout-à-coup, sans que rien pût faire soupçonner cet accident, nos voiles fasièrent et se collèrent sur le mât. Du S. E., la brise avait sauté au S. O. ; nous étions masqués. Le lieutenant Rainbow, qui commandait le quart, pestait, jurait, se donnait à tous les diables. Sans Pendleton qui accourut au bruit, peut-être *l'Oceanic* eût-il éprouvé quelques avaries dans sa mâture.

En cinq minutes, l'habile manœuvrier eut tout réparé. Le sloop prit les amures à babord, et courut au N. O. Cette route nous éloignait de terre ; mais on ne pouvait pas faire porter plus directement. La brise, d'ailleurs, en sautant au S. O., était devenue inégale et tempétueuse ; elle soufflait par rafales, et semblait osciller entre cinq ou six rhumbs du compas. On était alors en vue de Tanna, celle des Hébrides où Pendleton avait projeté de mouiller. Mais le courant, mais la houle, mais le vent nous en éloignaient. En vain essaya-t-on de gagner du chemin en louvoyant ; le pic de Tanna, au lieu de se rapprocher, fuyait peu à peu et s'abîmait dans les nuages. La nuit seulement une lueur douteuse semblait signaler dans sa direction les flammes d'un volcan. Enfin, après huit jours d'une navigation pénible et infructueuse, nous avions dépassé la longue suite des Nouvelles-Hébrides, et nous nous trouvions entre les îles Fataka et Tikopia : l'une nous restait à l'ouest ; l'autre à l'est. Pendleton renonçait à visiter ce groupe ; je ne pouvais les voir par moi-même ; il fallait me contenter des observations faites par des navigateurs plus heureux.

Si l'on remonte à la découverte de cet archipel, c'est l'Espagnol Quiros qu'on rencontre d'abord. Il vit le premier les Nouvelles-Hébrides. Envoyé à la découverte des grandes terres australes, il apprit des habitans de Taumako qu'au sud de leur île existait un groupe nommé Manicolo, où vivaient des hommes blancs, noirs et mulâtres. Guidé par ces seuls renseignemens, il courut au sud, et, le 25 avril 1606, il découvrit par 14° 30′ de lat. plusieurs îles hautes dont l'une fut nommée *Nuestra Señora de Luz*. La côte était escarpée, dangereuse et sillonnée de cascades qui tombaient dans la mer.

Vue du large, la terre paraissait couverte de plantations. Accourus au spectacle d'un vaisseau voguant à pleines voiles, les naturels agitaient des rameaux de cocotier ; ils appelaient les Espagnols, tantôt avec des cris, tantôt avec des signaux et des feux sur la montagne. Quiros envoya à terre un officier, avec vingt soldats armés de rondaches et de mousquets. Ils entrèrent dans une jolie rivière qui coulait entre de gros rochers, et virent une multitude de cochons sur la plage. Les habitans étaient de trois couleurs : les uns entièrement noirs, les autres fort blancs avec la barbe rouge ; enfin les troisièmes mulâtres. Les Espagnols firent aux naturels des signes de paix ; mais, pendant qu'ils en étaient à de semblables préliminaires, un de ces indigènes, s'élançant d'un rocher, gagna la pirogue à la nage. On s'empara de lui, on le fit prisonnier : « Car, dit la relation, il était brave et robuste : ses gestes des bras et ses contorsions du visage ne promettaient rien de bon. » Il est difficile, toutefois, de deviner quel mal eût pu faire un seul homme à vingt hommes armés. Ce sauvage était un chef, autant qu'on pouvait en juger par ses bracelets en dents de sanglier, ornement qu'on prit d'autant plus volontiers pour une distinction qu'un autre sauvage, fait prisonnier par ruse, ne portait rien de semblable. Pour s'assurer de cette double capture, on mit les fers aux pieds de ces malheureux, et l'on commença à voguer vers le bord. Inquiet du sort qu'on lui réservait, l'un des prisonniers rompit ses liens et se jeta à l'eau, traînant après lui un bout de chaîne. Cependant, comme la nuit était survenue, il ne put regagner la terre et fut recueilli à

Digitized by Google

bord. L'un et l'autre furent fort bien reçus par Quiros. Ce capitaine les rassura, leur fit raser la barbe et les cheveux, ordonna de les vêtir de taffetas rouge, et de les reconduire ensuite à terre avec plusieurs pièces d'étoffes qu'on devait échanger contre des vivres. Cela fut fait. Le chef captif des Espagnols apporta dans les échanges quelque générosité et quelque reconnaissance. Il chargea les chaloupes de cochons, d'ignames, de patates, et surtout de belles et excellentes bananes. Encouragé par ces premiers rapports, Quiros résolut de prolonger son séjour sur ces îles. Il y essaya même, s'il faut l'en croire, une sorte de colonisation. Voici, du reste, son propre récit, un peu fabuleux, un peu exagéré, mais simple, naïf, caractéristique comme impression et comme date :

« Nous continuâmes, dit-il, à courir le long de la côte dans la chaloupe, à la vue d'une autre nation nombreuse, de haute taille, plus grisâtre que la précédente. Ces gens nous parurent être des rustres de basse condition. Peu après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, nous vîmes leurs femmes fuir vers les bois, et aussitôt ils nous décochèrent une grêle de flèches, dont un de nos Espagnols fut légèrement blessé au visage. Notre mousqueterie les fit repentir de leur malice ; après quoi la nuit s'approchant, la chaloupe revint à la flotte raconter ce qui s'était passé.

» L'envie de connaître cette grande terre qu'on voyait au S. E. nous fit lever l'ancre. Ceux qu'on y envoya le 30 avril rapportèrent qu'ils avaient trouvé une bonne baie, large, bien à l'abri, bon mouillage sur trente brasses, que la côte s'étendait fort au loin en retour déclinant au S. S. O. ; qu'on leur avait fait des signaux par des feux allumés sur les montagnes ; que les peuples de cette côte étaient de haute stature ; qu'ils les avaient abordés dans une pirogue avec des marques d'amitié, quoique feintes, comme nous l'éprouvâmes ensuite, et leur avaient fait présent d'une belle aigrette de plumes de héron. Ce rapport combla de joie l'équipage qui se voyait parvenu au but de ses désirs par la découverte d'une grande terre et d'un bon port. L'escadre entra le 1er mai dans la baie qu'elle nomma, du nom de la fête, *Saint-Jacques et Saint-Philippe*. L'ouverture d'environ huit lieues de large court N. et S. ; la bande de l'E. peut en avoir douze et celle de l'O. quinze. (Lat. 15° 40'). Le 3 mai, nous mouillâmes dans un bon port, à l'embouchure de deux rivières fond de sable net depuis quarante jusqu'à six brasses. Les Indiens qui nous entouraient dans leurs canots nous faisaient signe d'entrer plus avant ; mais nous ne jugeâmes pas à propos de le faire. C'était le jour de l'invention de la sainte Croix. Nous nommâmes le port *Vera-Crus* ; tout le continent, *Terre-Australe-du-Saint-Esprit* ; et les deux rivières, l'une *Jourdain*, l'autre *Saint-Sauveur*. Les bords de ces deux rivières sont d'une beauté enchantée, garnis de fleurs et de verdure. La plage y est large et plane, si bien à l'abri, que quelque vent qui souffle dans la baie, la mer reste calme et tranquille dans le retour ; le rivage jusqu'à la pente des montagnes est couvert d'arbres ; les montagnes aussi vertes que la plaine sont séparées par de larges vallons plats, fertiles, arrosés de rivières ; en un mot, il n'y a point de contrées si belles en Amérique, et bien peu qui l'égalent en Europe. La terre y produit en abondance et presque sans culture des fruits de bon goût, des patates, des ignames, des papaies, des plantains, des oranges, des limes, des amandes, des *obos* et divers autres fruits fort savoureux que nous ne connaissions pas. On y trouve de l'aloès, des noix muscades, de l'ébène, des poules, des cochons, et plus avant dans le pays, selon qu'on nous le fit entendre par signes, du gros bétail, des oiseaux qui chantent à merveille, des ramiers, des perdrix, des perroquets, des abeilles. Les habitans sont noirs ; ils demeurent dans des cabanes couvertes de paille. Le pays est sujet à des tremblemens de terre, signe d'un continent d'une assez grande étendue.

» Ces gens-ci parurent assez mécontens de notre arrivée. Quand nous eûmes mis pied à terre, leur chef vint à nous avec sa troupe, et nous présenta quelques fruits, en nous faisant signe de nous en aller ; comme nous n'en tenions compte, le chef traça une raie sur la poussière, en nous faisant signe de ne pas la passer. A peine Torrès se fut-il avancé au-delà qu'ils nous décochèrent quelques flèches, ce qui nous obligea de faire feu sur eux, et d'en tuer quelques-uns, au nombre desquels était leur chef. Les autres s'enfuirent vers les montagnes. Une seconde troupe des nôtres était allée d'un autre côté chercher des vivres, et tâcher de faire alliance avec les nationaux, mais ils sont d'un si mauvais caractère qu'il n'y a pas moyen d'entrer en conférence. Ils se mettaient toujours aux aguets sur notre passage, quoique avec peu de succès ; car les branches rompaient le coup de leurs flèches, au lieu qu'elles les paraient mal de nos balles de mousquet. Nous passâmes quelques jours en ce lieu à nous récréer et à nous reposer des fatigues passées. On célébra le

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Homme de Tanna.*

1 Hombre de Tanna.



2. *Femme de Tanna.*

2 Mujer de Tanna.

de Sainson & J. Boilly del.

Digitized by Google

service divin dans une cabane de verdure, précédée d'une belle allée d'arbres. On y fit la procession de la Fête-Dieu; on y éleva une croix. On prit possession du pays au nom du roi Philippe III. Une troupe des nôtres, étant un jour allée chercher des fruits, découvrit du haut d'une montagne un beau vallon qu'elle traversa; puis, du sommet d'une autre montagne, à deux lieues du rivage, elle ouït un bruit de tambour qui lui donna la curiosité de s'approcher dans un grand silence. Les Espagnols arrivèrent à une habitation où les sauvages passaient nonchalamment le temps à danser. Dès qu'ils se virent surpris, ils prirent la fuite vers la montagne, abandonnant leurs femmes et leurs enfans; mais on eut bientôt lieu de juger qu'ils ne s'étaient ainsi sauvés que pour avoir été surpris sans armes. Nos gens, restés maîtres de l'habitation, entrèrent dans une cabane, d'où ils enlevèrent trois enfans et quatorze cochons; et s'en revinrent au plus tôt de notre côté, avant le retour des Indiens, étant loin de tout secours et accablés de lassitude. Ils repassaient dans le vallon, lorsqu'ils entendirent de nouveau les cris des barbares, accompagnés du bruit de leurs tambours faits d'un tronc de bois creux. Nos gens, près d'être assaillis, coururent de toutes leurs forces jusqu'à la pente de la montagne, dont ils gagnèrent le sommet le plus vite qu'il leur fut possible, chargés comme ils étaient. La nécessité de reprendre haleine les obligea de s'y arrêter. Les barbares approchèrent, et faisant leurs cris ordinaires, lancèrent aux nôtres une grêle de flèches qui, par bonheur, n'atteignirent personne. On leur répondit à coups de mousquets qui en blessèrent quelques-uns et firent reculer leur troupe; mais elle ne tarda pas à revenir à la charge, poursuivant les nôtres à la descente jusqu'auprès du rivage; de sorte qu'ils étaient obligés de faire ferme de temps en temps pour recharger leurs mousquets et faire feu. Malgré ceci, la crainte de nos armes ne faisait pas quitter prise aux barbares qui, lorsqu'ils n'eurent plus de flèches, se campèrent sur des pointes de rochers, d'où ils nous lançaient du haut en bas de grosses pierres. Un de nos Espagnols en eut le bras cassé. Ils n'eurent pas d'autre mal dans cette retraite dangereuse, qu'ils exécutèrent avec une bravoure extrême, sans abandonner leur proie. Quand les Indiens ouïrent tirer le canon des vaisseaux et virent qu'on courait de toutes parts au secours des nôtres, ils abandonnèrent pour le coup la partie, en fuyant vers la montagne.

» Après quelque séjour dans cette baie, les vaisseaux levèrent l'ancre et nous en sortîmes; mais il y fallut bientôt rentrer. Nos gens tombèrent tout d'un coup malades en si grand nombre, qu'il ne restait plus personne en état de faire la manœuvre. On ne pouvait attribuer cet accident à la nature même du poisson dont nous avions mangé en quantité devant cette baie; mais on soupçonna que ce dernier pouvait avoir avalé quelque poison, ou avoir été habillé et coupé en morceaux sur des herbes venimeuses. En peu de temps, les deux vaisseaux devinrent semblables à l'hôpital d'une ville pestiférée. Nos gens furent si malades que pas un d'eux ne crut en revenir. Cependant nos chirurgiens malades eux-mêmes soignèrent les autres avec tant de zèle et d'habileté, que les effets de cet accident furent bientôt passés sans que personne en mourût. Durant ce second séjour, on fit aussi quelques descentes à terre, et l'on relâcha les enfans enlevés de l'habitation, dans l'espérance qu'ils seraient les instrumens d'un traité de paix entre les naturels et nous; mais ceci n'ayant eu aucun effet, nous levâmes l'ancre une seconde fois. Le 5 juin, empressés d'aller reconnaître les terres sur le vent, d'en prendre possession pour le roi, et d'y bâtir une ville, comme nous fîmes dans la baie où nous en fondâmes une qu'on nomma *Jérusalem-la-Neuve*, dans laquelle on établit des alcades, des corrégidors et autres officiers du roi, nous trouvâmes au large le vent contraire et la mer si agitée que la proue des navires était quelquefois sous l'eau. On fut forcé de regagner la baie. Les deux vaisseaux et le petit bâtiment la coururent ensemble pendant deux jours non sans risque. Le troisième, deux des trois gagnèrent la rivière et mouillèrent dans un bon abri, plus avancé que celui où nous avions fait notre précédent débarquement. Mais la capitane n'en put jamais venir à bout, et courut tant de risques dans la baie, qu'elle fut forcée d'en sortir pour prendre le large où elle dériva si bien qu'elle ne put jamais regagner la bouque. »

Là finit la relation de Quiros pour ce qui regarde les Nouvelles-Hébrides. Malgré des détails si explicites, la *Tierra del Espiritu-Santo* du navigateur espagnol semblait perdue pour les géographes, quand Bougainville et Cook vinrent réhabiliter les récits de Quiros et de Torrès.

Dans la journée du 22 mai 1768, Bougainville, naviguant dans ces parages, aperçut deux terres hautes qu'il nomma *Pentecôte* et *Aurore*: puis au nord de celle-ci une petite île élevée en forme de pain de sucre; enfin plus loin dans

Digitized by Google

l'ouest une troisième île encore plus haute que les précédentes et entièrement couverte de bois. Des pirogues croisaient le long de la côte, mais sans faire aucun mouvement qui indiquât le désir de s'approcher des navires. Des fumées nombreuses s'élevant de toute l'île faisaient soupçonner une population considérable.

Quand on se trouva près du rivage, Bougainville détacha trois canots armés pour le reconnaître. A la vue des marins, les insulaires armés d'arcs et de flèches voulurent s'opposer d'abord au débarquement; mais, comme les équipages français passaient outre, ils reculèrent, se tinrent à distance et restèrent sur la défensive. On avait beau leur faire des signes d'amitié et marcher vers eux d'une façon pacifique, ils persistaient à demeurer à l'écart. Enfin, le prince de Nassau, qui faisait cette campagne en amateur, s'avança seul vers l'intérieur de l'île, et, à la vue d'un homme isolé, les sauvages s'arrêtèrent. Alors on put échanger quelques objets d'Europe contre des fruits du pays; seulement, quand on leur demanda en retour quelques armes, ils refusèrent et se maintinrent dans une attitude menaçante et hostile. Plusieurs d'entre eux gardaient leurs frondes prêtes pour le combat. On comprit alors qu'ils étaient en guerre avec une tribu voisine, et qu'ils prévoyaient une lutte imminente. En effet d'autres sauvages arrivèrent de la partie occidentale et se rangèrent en face du petit corps d'armée. La présence des Français empêcha toutefois qu'on en vînt aux mains.

Pendant ce temps, Bougainville faisait charger ses canots de fruits et de bois; il ordonnait que l'on gravât sur une planche de chêne l'acte de prise de possession de ces îles au nom de la France, et que l'on enterrât au pied d'un arbre cette périssable preuve d'une suprématie nominale. Cette petite vanité une fois satisfaite, on se rembarqua. C'était le moment qu'attendaient les sauvages. Lorsqu'ils virent que les chaloupes regagnaient la haute mer, ils se précipitèrent vers la grève et décochèrent une grêle de pierres et de flèches. On y répondit à l'instant par quelques coups de fusil tirés en l'air; puis, voyant que les assaillans y mettaient une obstination dangereuse, on coupa court à leurs tentatives par une mousqueterie vive et bien dirigée. Aux premiers morts tombés, les agresseurs s'enfuirent en hurlant vers des forêts qui bordaient la plage.

Bougainville distingua aussi sur ces îles deux types distincts, des noirs et des mulâtres, les uns et les autres aux lèvres épaisses, aux cheveux presque laineux; petits du reste, laids, mal faits et rongés de lèpre, circonstance qui lui fit nommer cette terre *Ile des Lépreux*. Le peu de femmes qu'il y vit n'étaient pas moins hideuses que les hommes. Les hommes, à peu près nus, se couvraient à peine les parties sexuelles; les femmes, à demi-nues aussi, portaient leurs enfans dans des espèces d'écharpes papyriformes ornées de jolis dessins et entourées d'une bordure cramoisie. La barbe des hommes était rase; les cloisons des narines étaient percées pour recevoir des ornemens; les bras avaient des bracelets de dents de sanglier, et le col des plaques d'écailles de tortue. Leurs armes étaient des arcs, des flèches, des roseaux armés d'os acérés, des casse-têtes et des sabres en bois très-dur; enfin des pierres qu'ils lançaient soit avec la fronde, soit avec la main. Le Taïtien Outourou, que Bougainville avait à bord, ne comprit pas un seul mot du langage de ces naturels. Dans l'endroit où les équipages débarquèrent, le terrain, abaissé en pente rapide, était couvert de bois touffus. On y cueillit quelques fruits, mais tous d'une qualité inférieure à ceux de Taïti. Partout on pouvait remarquer des sentiers dans les bois, et çà et là des palissades dont on ne put préciser la destination. Cinq ou six huttes furent aperçues, mais si basses et si misérables, qu'on ne pouvait y entrer qu'en rampant.

Durant deux ou trois jours le calme ou les folles brises retinrent les vaisseaux de Bougainville dans une espèce de bassin formé par de hautes terres. Le 26 mai il s'approcha de celle de l'ouest, qui formait, suivant lui, une fort belle côte couverte d'arbres et d'espaces bien cultivés. L'aspect général promettait un pays riche, quoique montueux. Quelques hommes s'approchèrent dans des pirogues; mais, en dépit de toutes les invitations, ils se tinrent hors de la portée des fusils. La côte fourmillait de têtes noires.

Bougainville voulut tenter alors une seconde reconnaissance. Ayant remarqué un enfoncement qui semblait former un havre, il envoya ses canots armés pour l'explorer pendant qu'il croisait avec ses navires à une lieue de terre. L'un des canots, s'étant séparé des autres, reçut quelques volées de flèches, auxquelles il répondit par des feux de mousqueterie et des décharges de pierriers. Ces hostilités rendirent les communications impossibles. Les embarcations purent toutefois s'assurer que l'enfoncement des terres ne formait point une baie. Les habitans parurent semblables à ceux de l'île des Lépreux. Le 27, en prolongeant la côte

Digitized by Google

à une lieue de distance, on crut apercevoir sur un pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le sol paraissait battu et sablé. Là se termina cette exploration. Bougainville ayant encore cherché inutilement un mouillage, prit le large le 28 mai, et continua sa route vers l'ouest.

Les dernières terres que venait de longer Bougainville étaient les deux grandes îles du Saint-Esprit et de Mannicolo, avec l'île Saint-Barthélemy et les îlots qui en dépendent. Comparant ses relevés et les indications de Quiros, le navigateur français soupçonna bien l'identité de ce groupe avec la *Tierra del Espiritu-Santo* de l'Espagnol; mais s'appuyant d'une foule de particularités qui repoussaient cette hypothèse, il usa du droit de découvreur pour imposer à cet archipel le nom de *Grandes-Cyclades*. Bougainville eut du moins l'incontestable gloire d'avoir retrouvé des groupes que l'on croyait perdus; il devança Cook dans une reconnaissance que celui-ci devait opérer avec cette supériorité d'exécution qui le distingue de tous les navigateurs de cette époque.

Cook aperçut les terres de l'île Aurore le 16 juillet 1774; il les doubla par le nord en prolongeant la côte que la brume et les nuages cachaient par intervalles. « Nous apercevions, dit Forster, des cocotiers jusque sur les plus hautes chaînes de l'île. Autant qu'une brume épaisse nous permit d'en juger, elle est revêtue de forêts d'un aspect agréable, mais sauvage. Mon père découvrit un moment le petit pic de rocher que M. de Bougainville appelle pic de l'Etoile ou pic de l'Averady; mais les nuages, qui couraient avec vitesse, le couvrirent bientôt. »

Le 18 juillet, Cook s'étant approché de l'île aux Lépreux, deux pirogues s'avancèrent vers le navire, en se tenant à la distance d'un jet de pierre. Sur la grève se pressaient des milliers de naturels armés d'arcs et de flèches, noirs, nus, avec quelques ornemens sur la poitrine et aux bras. L'un d'eux, il était le seul ainsi accoutré, portait, en guise d'écharpe, une étoffe d'un blanc sale ornée d'une bordure rouge.

Le jour suivant on longea l'île Aurore, pour cingler ensuite vers l'île Pentecôte, plus belle, plus riche, plus féconde, plus populeuse en apparence. La fumée y tourbillonnait sur tous les points. De là on se dirigea vers la côte septentrionale d'Ambrym, afin de gagner les terres situées à l'ouest. En se rapprochant d'elles, on reconnut qu'elles formaient une grande île nommée Mannicolo par les naturels. Cook ayant trouvé une baie dans le S. E., y jeta l'ancre le 21 juillet.

Quand l'embarcation détachée en avant s'approcha du rivage, on vit les naturels s'y précipiter en foule, armés de rameaux verts qu'ils agitaient au loin; ils puisaient ensuite de l'eau avec leurs mains et la versaient sur leurs têtes. A ces démonstrations amicales, Cook fit répondre par des signes analogues. Alors les pirogues se rapprochèrent des navires, et les naturels qui les montaient continuèrent à secouer leurs rameaux verts, en criant : *T'oma!* qui semble être l'équivalent du *taïo* (ami, frère) des Taïtiens. Malgré ces dehors pacifiques, la plupart d'entre eux étaient armés. On les surveilla, tout en cherchant à réaliser quelques échanges. Les Anglais donnèrent des étoffes de Taïti, les naturels des flèches armées d'os et barbouillées de gomme noirâtre. Enfin, après avoir circulé et babillé bruyamment autour du bord, les sauvages se retirèrent le soir vers la grève, y allumèrent de grands feux, reparurent auprès des navires dans leurs pirogues garnies de torches, se promenèrent encore dans toute la baie, et, retournés à terre, ne cessèrent leurs chants et leurs danses que fort avant dans la nuit.

Le lendemain, ils accoururent de nouveau, les uns à la nage, les autres dans des pirogues. Ce jour-là Cook invita l'un d'eux à monter à bord, et le vaisseau fut bientôt rempli de sauvages. En peu d'instans on en eut partout du haut en bas des frégates, et jusque dans les plus secrets recoins. Les uns parcouraient l'entrepont et les chambres, les autres grimpaient au sommet des mâts comme d'habiles gabiers; ceux-ci allaient sur le gaillard d'avant; ceux-là cherchaient à s'introduire dans la cale. Ces hommes semblaient fort intelligens; ils comprenaient les moindres gestes, et ils enseignèrent aux marins en fort peu d'heures une foule de mots de leur idiôme. Ils convoitaient sans doute tout ce qu'ils voyaient, mais ils n'y touchaient pas si on le leur refusait. Leur curiosité fut excitée surtout par la vue des miroirs; l'effet de la réflection ne les étonna que pendant quelques minutes, après quoi ils s'y habituèrent et prirent plaisir à s'y regarder (Pl. XIII — 2).

Les choses allaient au mieux, quand un incident subit faillit troubler la bonne harmonie naissante. Un sauvage des pirogues, voyant qu'on lui interdisait l'accès du vaisseau, banda son arc contre un canotier. Ses compatriotes voulurent l'en empêcher d'abord, mais il persista. Cook lui-même, l'ayant menacé, fut couché en joue par le sauvage. Alors le capitaine, peu endurant de sa nature, prévint l'agresseur par un coup de fusil chargé à dragées. Le

Digitized by Google

naturel chancela, mais ne renonça point; il ne laissa tomber son arc qu'à une seconde décharge. A ces actes d'hostilités succéda une sorte de pêle-mêle; les pirogues des naturels se sauvèrent en lançant quelques flèches auxquelles on répondit par un coup de canon; puis, au bout d'une heure d'armistice, les fuyards se rapprochèrent, entourèrent le bord, et recommencèrent leurs échanges, comme si nul acte de violence n'avait eu lieu. Seulement, au bruit du canon, une espèce de tambour avait battu à terre. C'était sans doute un signal de ralliement.

Cook retourna dans l'après-midi sur la plage avec deux canots armés. Il voulait y faire de l'eau et du bois. Quoique cinq cents insulaires fussent rassemblés sur la grève, tous armés de massues, d'arcs et de lances, nulle hostilité ne survint. Le capitaine alla seul vers ces hommes, agitant un rameau vert, tandis qu'un chef sauvage en faisait autant de son côté. On échangea les rameaux; on se joignit les mains et la paix fut faite. Cook distribua quelques présens aux chefs et reçut en échange un petit cochon, quelques noix de coco, et un peu d'eau fraîche. Ayant fait signe qu'il voulait du bois, on l'autorisa à en couper, à la condition qu'on ne s'éloignerait pas du rivage.

Cette dernière interdiction fut absolue et rigoureuse. Les naturalistes Forster et Sparmann, ayant découvert un petit sentier au milieu des taillis, étaient parvenus à violer la consigne; ils commençaient déjà leurs explorations botaniques, quand un naturel les aperçut et avertit ses camarades. Sur-le-champ, on courut vers eux, et malgré des prières et des instances redoublées, il fallut faire volte-face et rétrograder vers le rivage. Là se trouvaient encore les hommes occupés à faire du bois, et autour d'eux une foule de sauvages qui babillaient d'une façon fort bruyante. Vers midi, ces derniers se dispersèrent, et l'un des chefs voulut emmener Cook dans son habitation. Le capitaine refusa; il retourna à bord avec ses hommes et revint seulement dans la soirée pour faire restituer une bouée qu'un naturel avait soustraite. Ce fut l'unique larcin commis pendant la relâche. Le voleur rendit l'objet et accompagna Cook et Forster vers quelques cases voisines de l'endroit. Ces huttes, au nombre de six, étaient basses et couvertes de feuilles de latanier. Plusieurs d'entre elles étaient entourées de planches et n'avaient pour toute porte qu'une ouverture carrée et close. On refusa de l'ouvrir aux visiteurs. Près des maisons étaient quelques plantations entourées de palissades; çà et là s'élevaient des cocotiers, des arbres à pain et des bananiers; une provision d'ignames couvrait une sorte de plate-forme; des cochons et des poules rôdaient autour des cases dont ils étaient sans doute les commensaux.

Avant de quitter ce havre, Cook voulut visiter son côté opposé. Il descendit à terre; mais il n'y resta guère plus d'un quart-d'heure, les naturels ayant témoigné par quelques gestes le désir de voir évacuer leur territoire. Cook du reste avait pu s'assurer d'un coup-d'œil qu'aucune source d'eau n'existait sur cette grève. C'est là tout ce qu'il voulait. Le 23 juillet au matin, il leva l'ancre et quitta ce mouillage après l'avoir nommé *Port-Sandwich*.

Au moment où le navire abandonna l'île, les naturels se pressèrent encore le long du bord. Quelques derniers échanges eurent lieu avec une probité qui surprit les Anglais. Le navire marchant assez vite, plus d'une pirogue se vit repoussée loin du bord, avant d'avoir pu fournir la contre-valeur des marchandises qu'elle avait reçues. Dans toute la Polynésie, cet accident eût été une bonne fortune pour les naturels; mais ces Mélanésiens semblaient se piquer d'honneur; ils voulaient faire du commerce et non dérober. Aussi voyait-on les pirogues pagayer vivement vers le vaisseau pour lui remettre le prix des choses qu'elles en avaient reçues. L'un de ces naturels surtout fit un trait digne d'être cité. Ayant pu accoster le bâtiment, il monta sur le pont avec des objets dont il avait reçu la valeur. On les lui marchanda de nouveau: il refusa et chercha l'homme avec qui il avait contracté. Cet homme parut, mais ne reconnaissant pas le sauvage, il offrit encore une fois la prix des objets. Qui le croirait! l'honnête insulaire ne se prévalut pas de cette circonstance, il montra ce qu'on lui avait donné en troc, et laissa la marchandise en indiquant qu'il ne faisait que se libérer. Acte singulier de loyauté pour ces races si enclines au larcin!

Cook reconnut Ambrym et Paoum, et s'approcha le 24 d'Api, où il vit sur la grève des sauvages armés d'arcs et semblables à ceux de Mallicolo. Le calme surprit son navire près des îles Stephen où un mal presque subit frappa son état-major. On avait pêché deux poissons rougeâtres semblables à de grosses brêmes pour la taille et pour la forme, et on les avait servis sur la table des officiers et des sous-officiers. A la suite de ce repas, presque tous les convives tombèrent malades. De violentes douleurs à la tête et aux membres, une chaleur brûlante sur toute la peau, et une espèce d'insensibilité dans les jointures : tels étaient les symp-

Digitized by Google



3. Débarquement de Cook à Tanna.

3 Desembarque de Cook en Tanna

Tom. 2. Pl. XIV.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

tômes de cet empoisonnement. La nuit, les souffrances des patiens redoublaient encore ; tourmentés d'insomnie, ils ne pouvaient supporter le hamac, ils se traînaient sur le pont, fatigués par une salivation excessive, le corps couvert de boutons et de boursoufflures cuisantes. Ceux dont les souffrances étaient moins vives paraissaient plus abattus et plus profondément atteints que les autres. Les animaux eux-mêmes éprouvèrent le contre-coup de cet accident ; un chien et un cochon périrent. Les hommes atteints ne se rétablirent qu'au bout de dix jours. Ainsi se reproduisit sur l'équipage de Cook le singulier épisode arrivé, cent cinquante ans auparavant, aux compagnons de Quiros, et, depuis Cook, d'autres navigateurs ont couru les mêmes dangers et éprouvé les mêmes symptômes. Forster attribue cela non point à la qualité du poisson, mais aux alimens vénéneux dont ils se nourrissent dans ces parages. Ailleurs les mêmes espèces se mangent sans aucun inconvénient.

Après avoir exploré tour à tour les petites îles Stephen, Monument, Trois-Collines, Deux-Collines, Montagne et Hinchinbrook, Cook découvrit une grande et belle terre qu'il nomma *Ile Sandwich*. Fertile et verte, elle parut moins peuplée que celle du nord. Le 1er août, on rangea Erro-Mango, ou plutôt Koro-Mango, comme on l'a su depuis. Le 3, il jeta l'ancre sur la partie septentrionale de cette île, abritée seulement contre les alisés de l'E. et du S. E. Ce lieu fut nommé le Cap des Traîtres à cause des événemens qui vont suivre.

Le 2 août, Cook ayant vogué vers la terre avec deux canots, trouva sur le rivage les naturels, bien disposés en apparence. On lui indiqua une plage de beau sable, où il débarqua seul, tenant à la main un rameau vert qu'un des sauvages lui avait donné. Réservés et presque polis, les natifs se tenaient éloignés de la chaloupe sur le moindre signe impératif. L'un d'eux, le chef sans doute, rangea ses compagnons en demi-cercle autour de l'embarcation, et il frappait les curieux qui sortaient du rang. Cook leur distribua quelques cadeaux ; puis il demanda de l'eau fraîche et quelques fruits ; on lui apporta un vase en bambou, une igname et quelques noix de coco.

Jusque-là c'était bien, quoique les insulaires fussent armés de lances et de massues. Cook surveillait leurs mouvemens et ceux de leurs chefs ; il ne se livrait pas à une confiance dangereuse. L'événement justifia cette attitude. Quand on voulut regagner le bord, la guerre éclata : on vola la planche qui conduisait à pied sec du canot à la terre, on se précipita vers les embarcations pour les tirer sur le sable, on essaya d'enlever violemment les rames aux matelots (Pl. XIII — 3). La vue d'un fusil arrêta un instant les agresseurs ; mais ils revinrent à la charge, guidés par leur chef. Cook voulut punir ce dernier ; il le coucha en joue, mais l'amorce seule brûla. Cet accident enhardit les naturels ; ils firent pleuvoir sur les chaloupes une grêle de pierres et de flèches. Il n'y avait plus qu'à repousser la force par la force. Trois décharges successives délivrèrent les Anglais ; ils purent reprendre le chemin du bord après avoir tué quatre insulaires et dispersé les autres. Deux marins furent blessés par les traits des assaillans ; l'un d'eux reçut à la joue un dard dont la pointe, épaisse d'un doigt, pénétra pourtant à près de deux pouces dans les chairs. Le soir, quelques natifs parurent vers la pointe basse d'un rocher, et montrèrent deux rames, sans doute dans l'intention de les rendre : mais, au lieu d'entrer en pourparlers avec eux, Cook fit tirer une pièce de 4 pour leur donner une idée de la portée des canons. C'était là une réponse qui ne prouvait pas grand'chose !

Ce coup de canon était un salut d'adieu, car Cook quitta Koro-Mango pour gagner une île aperçue dans le S., et que signalaient pendant la nuit quelques lueurs volcaniques. Le 9 août, à trois ou quatre milles dans le N. E., on distingua cette terre ignivome. Forster la dépeint ainsi : « La colline la plus basse de toutes celles de la même rangée, et d'une forme conique, avait un cratère au milieu ; elle était d'un rouge brun et composée d'un amas de pierres brûlées, parfaitement stériles. Une colonne épaisse de fumée, pareille à un grand arbre, en jaillissait de temps en temps, et sa tête s'élargissait à mesure qu'elle montait. Toutes les fois qu'une nouvelle colonne de fumée était ainsi jetée en l'air, nous entendions un son bruyant pareil à celui du tonnerre, et les colonnes se suivaient de près. La couleur de la fumée n'était pas toujours la même ; en général elle nous paraissait blanche et bleuâtre, mais quelquefois d'un gris sale un peu rouge : nous jugeâmes que cette différence provenait en partie du feu du cratère qui éclairait la fumée et les cendres. Toute l'île, excepté le volcan, est bien boisée, et contient une grande quantité de jolis palmiers. Nous y remarquions une belle verdure, même à cette saison de l'année qui était l'hiver pour ce climat. »

Cook trouva un mouillage sur la pointe S. E. de cette île nommée Tanna ; il y passa quelques

Digitized by Google

jours et s'y procura des renseignemens sur les autres terres de l'archipel. Encore aujourd'hui, Tanna est la seule île un peu connue des Nouvelles-Hébrides.

Timides et invisibles d'abord, les naturels prirent peu à peu quelque hardiesse et se prêtèrent à des échanges. Ensuite, devenus insolens et voleurs, ils voulurent enlever de force tout ce qui tombait sous leurs mains, le pavillon, les gonds du gouvernail, les bouées des ancres. Les menaces, le bruit des fusils ne les intimidaient pas; le canon lui-même n'y put rien avec son grondement; il fallut en venir à leur prouver que ce n'était pas là seulement des meubles de parade. Quand ils entendirent siffler les balles, ils se montrèrent pourtant plus circonspects.

Forster cite de leur part deux traits de courage fort remarquables. Quand on tira le canon, les deux cents sauvages qui entouraient le navire se jetèrent à la mer épouvantés. Seul, au milieu de cette alarme générale, un jeune homme, beau et bien fait, resta debout sur sa pirogue, sans s'effrayer, sans s'étonner; seulement une expression de dédain caustique anima son visage à la vue de ses pusillanimes compatriotes. Un autre jour, un vieillard occupé à enlever une bouée, reçut une balle dans le corps sans renoncer à son travail; il essuya d'autres décharges, puis se rendit tranquillement à bord pour offrir une noix de coco. On ne pouvait se montrer ni plus brave ni plus insouciant.

Tel était le peuple de Tanna. Le 9 août, Cook descendit à terre avec un fort détachement. Suivant l'usage de cet archipel, il avait un rameau vert à la main, et marcha vers les insulaires qui se tenaient massés sur la grève, armés d'arcs et de casse-têtes (Pl. XIV — 3). Bientôt la troupe se sépara en deux fractions, l'une à droite, l'autre à gauche des Anglais, comme pour surveiller leurs moindres démarches. Cook distribua quelques présens aux vieillards, et leur fit entendre ensuite qu'il avait besoin de bois et d'eau. Les vieillards indiquèrent les arbres de la grève comme pour autoriser un abattis, mais en recommandant toutefois de ne point toucher aux cocotiers, si utiles à ces peuples.

Le jour se passa ainsi; la nuit fut remplie par d'autres scènes. Le volcan régnait alors, il déployait ses magnificences, il couvrait le ciel d'un manteau qui se graduait dans tous les tons du rouge. De quart-d'heure en quart-d'heure une violente détonation se faisait entendre; on eût dit un combat souterrain, où deux armées se seraient canonnées. L'air était rempli de cendres volcaniques qui faisaient cuire les yeux; le pont, les agrès, se couvraient peu à peu de cette pluie cinéfiée. C'était un sable mêlé de fraisil et de pierre ponce, qu'on retrouvait sur toute la côte. Le volcan n'était éloigné du havre que de cinq ou six milles; mais plusieurs collines intermédiaires empêchaient de découvrir sa crête élevée. La fumée seule et des lueurs rougeâtres en signalaient le gisement.

Le jour suivant, le vaisseau s'engagea beaucoup plus avant dans la baie. Là, les échanges recommencèrent avec des apparences d'abord pacifiques et loyales; mais peu à peu se reproduisirent des scènes de violence. Pour y mettre ordre, Cook fit tirer quelques coups de mousqueton par-dessus les pirogues, sans réussir à les intimider.

Alors le capitaine tenta une nouvelle descente avec trois canots montés par des soldats et des marins armés. Neuf cents naturels l'attendaient. Ils ne s'opposèrent pas au débarquement; mais, quand on les invita à se dessaisir de leurs arcs et de leurs casse-têtes, ils refusèrent. En vain un chef ami des Anglais, le vieux Paowang, leur conseilla-t-il de donner cette satisfaction aux Européens. Ils s'obstinèrent à rester dans une pose de défi : et, quand Cook pour les intimider fit tirer un coup de canon sur eux, ils répondirent en narguant les Anglais par des attitudes indécentes. Il fallut donc en venir à une fusillade plus sérieuse et à quelques coups de pierriers qui obtinrent de meilleurs résultats. On put dès-lors travailler en paix; on creusa des lignes dans le sable, afin de poser une barrière entre les marins et les naturels. Le vieux Paowang eut seul le privilége de la franchir; les autres, tout en se rapprochant après la première terreur passée, n'osèrent plus violer la consigne.

Cette attitude, tour à tour forte et bienveillante, finit par réussir auprès de ces remuans insulaires. Ils n'en vinrent pas, il est vrai, à ce degré de confiance, obtenu de toutes les peuplades polynésiennes, mais ils souffrirent des rapports bien plus intimes que ne l'avait fait jusque-là aucune tribu de la Mélanésie. Le vieux Paowang fut l'intermédiaire de ces transactions amicales, et il y apporta une loyauté qui ne se démentit pas. Un autre ami des Anglais fut un nommé Wa-Akou, ce même intrépide jeune homme qui s'était moqué des frayeurs de ses compatriotes, quand ils tombèrent renversés au seul bruit du canon. Paowang aussi était un brave; on le re-

Digitized by Google

connut pour l'homme qui avait essuyé trois coups de feu pour voler une bouée. Les plus intrépides parmi les natifs s'étaient donc rangés du côté des Anglais. Wa-Akou fut, du reste, remarqué par Cook et Forster; et ce dernier en a laissé un portrait flatteur. « Il avait de beaux traits, dit le naturaliste, de grands yeux très-vifs; et toute sa physionomie annonçait de la bonne humeur, de l'enjouement et de la pénétration. Voici une preuve de son intelligence. Le capitaine Cook et mon père, comparant leur vocabulaire, trouvèrent qu'ils avaient noté un mot différent pour exprimer le ciel, et ils s'en rapportèrent à lui pour savoir lequel des deux termes était le véritable. A l'instant, il étendit une de ses mains vers le ciel, et il la posa sur un des mots; il remua ensuite une autre main sous lui, et il prononça le second, en nous faisant comprendre que le premier signifiait proprement le firmament, et le second les nuages qui se trouvent au-dessous. Il nous apprit aussi les noms des îles des environs. Ses manières à table furent très-décentes et pleines de grâce; la seule chose qui nous parut malpropre, c'est qu'en place de fourchette, il se servait d'un petit bâton qu'il portait dans ses cheveux, et avec lequel il se grattait la tête de temps en temps. Comme ses cheveux étaient arrangés, suivant la mode du pays, à la porc-épic, et remplis d'huile et de peinture, il nous dégoûta encore davantage; mais il ne croyait pas manquer de politesse. »

Au bout de quelques jours, la méfiance des naturels s'apaisa; les naturalistes purent opérer des reconnaissances intérieures, quelquefois à la distance de trois ou quatre milles. Le savant Forster parcourut l'île dans diverses directions, sans que les sauvages l'inquiétassent. Un seul point lui fut interdit, l'accès du volcan. Chaque fois qu'il se dirigeait de ce côté, les indigènes lui barraient le passage, et ne souffraient pas qu'il poussât plus loin. Était-ce le chemin d'un de leurs villages et voulaient-ils le cacher aux Européens? Ou bien un motif superstitieux rendait-il sacrés les abords du cratère? Forster ne le sut pas; il trouva des obstacles insurmontables sans pouvoir en saisir la cause. Voici, du reste, comment il raconte lui-même l'une de ces excursions. Forster est le seul Européen jusqu'ici qui ait vu Tanna avec la sagacité de l'artiste et l'érudition du savant. Il y a tout profit à le laisser parler.

« Durant toute la nuit du 11 au 12 août, le volcan était devenu imposant. Il grondait d'une manière terrible. A chaque explosion, des colonnes de feu et de fumée s'élançaient jusqu'au ciel, et leur intervalle n'était guère que de trois à quatre minutes. Du vaisseau, on le voyait lancer en même temps des pierres d'une prodigieuse grosseur. Les petites colonnes de vapeurs, qui s'élevaient des environs du cratère, paraissaient être des feux allumés par les insulaires.

» Les feux intérieurs du cratère éclairaient encore des nuages de fumée, quand nous débarquâmes sur la grève : nous gagnâmes vers la partie de l'ouest un petit sentier qui conduisait à une colline escarpée. Nous montâmes sans peine à travers les plus jolis bocages d'arbres et d'arbrisseaux qui y croissaient d'eux-mêmes, et qui répandaient partout une odeur parfumée et rafraîchissante. Plusieurs espèces de fleurs embellissaient le feuillage touffu, et des liserons, enlacés comme le lierre jusqu'au sommet des plus grands arbres, les ornaient de guirlandes bleues et pourpres; un grand nombre d'oiseaux voltigeaient autour de nous, et animaient la scène. Nous n'aperçûmes pas un seul naturel sur la première croupe de cette montagne, et aucune plantation n'y frappa nos regards. Après avoir fait au moins un demi-mille, par différens détours, nous atteignîmes une petite clairière d'une herbe molle et environnée des arbres les plus charmans de la forêt. Le soleil était alors très-chaud, car cet endroit est à l'abri de tous les vents. Nous sentîmes une vapeur de soufre qui s'élevait du terrain, et qui ajoutait encore à la chaleur du lieu. A gauche du sentier presque caché par les branches des figuiers sauvages, il y avait une petite levée de terre blanchâtre, et une vapeur s'élevait continuellement de ce monticule. La terre était si chaude que nous ne pouvions y poser le pied, et nous la trouvâmes imprégnée de soufre. En la remuant, les vapeurs jaillissaient avec plus de vivacité, et nous y remarquâmes en partie une qualité styptique ou astringente pareille à celle de l'alun. De là, nous montâmes beaucoup plus haut, et nous parvînmes à une autre ouverture du bois, qui était un peu stérile. Nous y découvrîmes deux nouveaux cratères qui jetaient de la vapeur, mais en moindre quantité, et d'une odeur moins forte. La terre qui couvrait ces solfatares était de la même nature que celle de la première, et le soufre dont elle était remplie lui donnait une teinte verdâtre. Nous recueillîmes aux environs de l'ocre rouge de l'espèce qu'emploient les naturels pour se peindre le visage.

» Le volcan était alors plus bruyant que jamais : à chaque explosion la vapeur s'élevait de

Digitized by Google

solfatares en beaucoup plus grande abondance qu'auparavant, et formait des nuages épais blancs, ce qui semble indiquer qu'elles ont des liaisons souterraines avec cette montagne brûlante, dont les convulsions les affectent par des moyens qui nous sont inconnus. Observant que c'était la seconde fois que les explosions du volcan recommençaient après la pluie, on soupçonna que la pluie les excitait, en quelque sorte, en produisant ou en accroissant la fermentation des diverses substances minérales. Après avoir examiné ces soupiraux singuliers, nous grimpâmes encore quelques pas et nous découvrîmes un grand nombre de plantations des différentes parties de la forêt. En descendant de l'autre côté de la colline, par un sentier étroit entre des haies de roseaux, nous aperçûmes le volcan entre les arbres, et il nous parut que, pour y arriver, il nous restait encore à faire deux lieues à travers des collines et des vallées. Nous voyions cependant son éruption, ainsi que les masses énormes de roches qu'il vomissait parmi les tourbillons de fumée : quelques-unes étaient au moins aussi grosses que le corps de notre longue chaloupe. Comme il ne nous était arrivé aucun accident, et que nous n'avions pas rencontré un seul naturel, nous pensâmes à en approcher; mais en causant nous alarmâmes sans doute les insulaires des plantations, car à l'instant nous en entendîmes un ou deux qui soufflaient dans de grandes conques dont les nations sauvages, et surtout celles de la mer du Sud, se servent pour sonner le tocsin. Nous prîmes alors le parti de revenir sur nos pas.

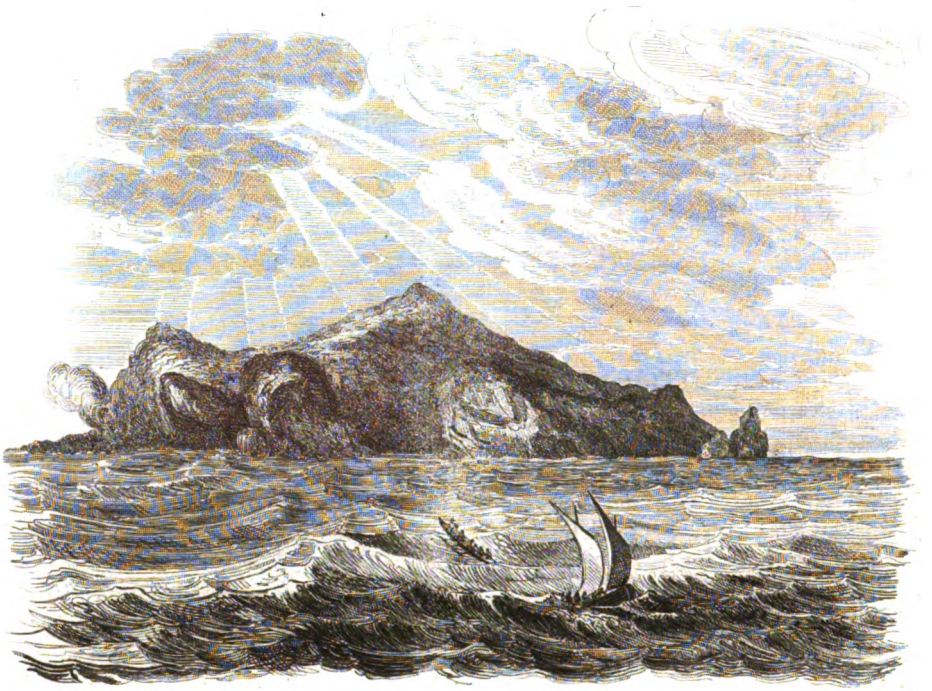
» L'après-midi nous longeâmes la côte de la mer vers la pointe orientale où les naturels nous avaient empêché d'aller deux jours auparavant. Quelques Indiens causèrent avec nous cinq ou six minutes, et pendant cette conversation nous vîmes un homme assis derrière un arbre, qui tenait un arc bandé et son trait dirigé sur nous. Dès qu'il observa qu'il était découvert et qu'un fusil le couchait en joue, il jeta ses armes dans un buisson et se traîna à quatre pattes vers nous: je crois qu'il n'avait réellement aucune mauvaise intention, quoiqu'il fût dangereux de se fier à ces sortes de badinages. Comme nous allions traverser la pointe pour continuer notre route, quinze ou vingt naturels se précipitèrent autour de nous, et nous supplièrent instamment de revenir sur nos pas. Nous n'avions guère envie de les satisfaire; mais ils réitérèrent leurs prières, et enfin ils nous dirent par signes qu'on nous tuerait et qu'on nous mangerait. Nous fîmes semblant de ne pas les comprendre et de croire qu'ils nous offraient à manger, témoignant en même temps que nous acceptions volontiers; mais ils mirent beaucoup d'empressement à nous détromper, et nous montrèrent par signes comment ils tuaient un homme, comment ils coupaient ses membres et séparaient sa chair de ses os ; enfin ils mordirent leur propre bras pour exprimer plus clairement qu'ils mangeaient de la chair humaine.

» Toutefois nous continuâmes notre route vers une hutte que nous observions à cinquante verges de là, à l'endroit où le terrain commençait à monter. Quand ils virent cela, plusieurs sortirent armés de la hutte, pour nous forcer à reculer. Alors nous jugeâmes à propos de réprimer la curiosité qui nous guidait de ce côté. Tous les matins, en effet, à la pointe du jour, nous entendions dans cette partie un chant solennel et lent qui durait plus d'un quart d'heure; nous le prîmes pour un acte religieux; nous crûmes qu'une espèce de temple était caché dans ces bocages, et les efforts que les naturels ne cessèrent pas de faire afin de nous en écarter confirmèrent notre supposition.

» En revenant sur nos pas, nous gravîmes au sommet d'un plateau voisin élevé d'environ quarante pieds, et nous nous trouvâmes dans une plantation spacieuse composée principalement d'un nombre infini de bananiers entremêlés de cocotiers et autres arbres touffus qui bornaient la vue de tous côtés. Elle était entourée d'une haie de roseaux proprement faite et semblable à celles de Tonga. Les naturels nous réitérèrent leurs menaces, et nous assurèrent par des signes encore plus énergiques que nous serions tous mangés si nous allions plus avant. Malgré notre insistance, il aurait fallu céder sur-le-champ, si nous n'avions pas rencontré notre ami Paowang. Nous témoignâmes une joie réciproque de nous retrouver, et le vieillard nous conduisit à l'instant le long du bord de la colline, vers l'extrémité occidentale. Nous y vîmes un grand nombre de figuiers que les naturels cultivent autant pour les feuilles que pour les fruits ; de beaux *eugenias* y offraient aussi leurs fruits aigrelets et rafraîchissans, et nous remarquâmes encore quelques choux palmistes. Après avoir passé un petit fourré d'arbrisseaux fleuris, nous atteignîmes une belle savane de cent verges en carré, sur les bords de laquelle nous comptâmes trois habitations ; des arbres élevés, parés d'un riche feuillage, cachaient tellement cette retraite, qu'on ne l'apercevait pas de dehors. Nous y remarquâmes dans un coin de la prairie un immense figuier sauvage, dont la tige

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Tikopia.



2 Village de Manevai.

2 Aldea de Manevai

de Sainson del

Digitized by Google

avait neuf pieds de diamètre, et dont les branches s'étendaient à au moins cent vingt pieds de tous côtés d'une manière très-pittoresque (Pl. XIII — 4). Au pied de ce bel arbre qui conservait toute sa vigueur, une petite famille, assise autour d'un feu, rôtissait des bananes et des ignames. Ces Indiens s'enfuirent dans une hutte à notre approche ; mais quand Paowang leur eut dit qu'ils n'avaient rien à craindre, ils revinrent. Les femmes et les filles, cependant, se tinrent fort loin, et jetèrent sur nous un coup-d'œil furtif de derrière les buissons. Nous nous assîmes parmi eux, et ils nous offrirent quelques-unes de leurs provisions, avec cette hospitalité qui nous avait enchantés sur les autres îles ; leurs cabanes n'étaient, à proprement parler, que de grands hangars. Le toit, qui forme un faîte au sommet, descend jusqu'à terre : elles sont ouvertes aux deux extrémités, où il n'y a qu'une claire-voie de roseaux et de bâtons d'environ dix-huit pouces de haut. L'élévation du faîte, dans les plus vastes, était de neuf ou dix pieds, et la largeur, sur le plancher, entre les toits, d'à peu près autant : la longueur était considérable, et surpassait trente-cinq pieds. La construction de ces cabanes est très-simple : des pieux plantés en terre se recourbent les uns sur les autres en deux rangées, et sont attachés ensemble : ils mettent par-dessus plusieurs nattes de feuilles de noix de coco, qui forment une couverture suffisante contre l'inclémence de l'air : nous n'y vîmes ni meubles ni ustensiles. Le plancher était revêtu d'herbes sèches, et, en quelques endroits, de nattes de feuilles de palmier. Nous observâmes aussi que la fumée avait noirci tout l'intérieur, et nous trouvâmes dans chaque habitation plusieurs foyers : au milieu, trois grands bâtons de tiges de cocotier et joints au sommet par des lattes de traverse, étaient debout les uns près des autres : un grand nombre de petits bâtons y étaient attachés depuis le sommet jusqu'à neuf ou dix pieds de terre, et ils portaient de vieilles noix de coco : comme ils se servent de l'huile de l'amande et qu'ils font des bracelets avec la coque, ils les suspendent probablement ainsi pour les conserver.

» Les naturels voyant que, tout en regardant leur hutte, nous ne leur faisions aucun mal, nous ne déplacions et ne prenions rien, se familiarisèrent bientôt avec nous ; et les petits garçons de six à quatorze ans qui, jusque-là, s'étaient tenus de côté, s'approchèrent et nous permirent de leur prendre la main. Nous leur donnâmes des médailles, des rubans de soie et des mouchoirs d'étoffes de Taïti, qui nous concilièrent entièrement leur affection et bannirent le reste de leurs frayeurs et de leur réserve. Ayant appris les noms de tous, nous les conservâmes dans notre mémoire, et cet artifice nous servit à gagner leurs bonnes grâces : ils étaient transportés de joie dès que nous nous souvenions d'eux, et ils accouraient dès que nous les appelions. Quand nous eûmes passé quelques heures avec eux, nous nous mîmes en marche pour retourner à la grève, et le vieux Paowang ne se souciant pas de nous accompagner, parce que le soleil allait se coucher, ordonna à deux ou trois jeunes gens de nous indiquer la route la plus courte.

» L'espèce singulière de solfatare de la colline occidentale occupait si fort notre attention, que nous nous y rendîmes le jour suivant 12 au matin. Quelques officiers nous accompagnèrent. Le volcan continua à gronder toute la journée, et à vomir des quantités prodigieuses de petites cendres noires, qui, examinées de près, furent reconnues pour être des schorls en forme d'aiguilles à demi-transparentes. Tout le pays était jonché de ces particules, et, en herborisant, elles furent très-nuisibles à nos yeux, parce que chaque feuille en était entièrement couverte. Il faut dire que le volcan et ses provenances semblent contribuer beaucoup à cette richesse de végétation, qui est si remarquable sur cette île. Plusieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles ont dans les autres contrées ; leurs feuilles sont plus larges, leurs fleurs plus grandes et leur parfum plus fort.

» Nous atteignîmes bientôt le premier endroit d'où jaillissait la fumée ; mais, voyant au-dessus de nous des naturels, nous montâmes vers eux sans nous arrêter. C'étaient les mêmes qui nous avaient si bien traités la veille ; et dès qu'ils nous découvrirent, ils envoyèrent trois d'entre eux dans l'intérieur du pays. M. Hodges dessina des points de vue, tandis que nous examinions des plantes, et que nous suspendions un thermomètre sur un arbre à l'ombre. Ce thermomètre se tenait à 25°,6 (centigrade) à bord du vaisseau, à huit heures et demie, temps de notre départ. Comme celui qui le portait l'avait appuyé près de son corps, il s'était élevé à 30°,6 ; mais après avoir été suspendu pendant cinq minutes à un arbre, à trente pas de la solfatare, il resta à 26°,7. Nous fîmes un trou en terre, assez profond pour contenir le thermomètre dans toute sa longueur, et le tenant dans ce trou au bout d'un bâton, il monta en une demi-minute à 78°. Nous le laissâmes quatre

Digitized by Google

minutes, et à la fin du temps il marquait encore le même degré. La vapeur qui partait de cet endroit était par conséquent très-chaude. Les naturels, qui s'aperçurent que nous creusions dans la solfatare, nous prièrent de cesser en nous disant que le terrain prendrait feu, et qu'il ressemblerait au feu qu'ils nomment *Assoor*. Ils paraissaient beaucoup appréhender quelque malheur, et ils étaient très-mal à leur aise dès que nous faisions la moindre tentative pour remuer la terre sulfureuse. En montant plus haut, nous trouvâmes d'autres endroits fumans et de la même nature que celui qu'on a décrit. Les messagers, que ces bons Indiens avaient expédiés, revinrent alors avec des cannes à sucre et des noix de coco, et nous régalèrent comme le matin de la veille. Après ce rafraîchissement, nous montâmes encore plus haut vers une autre colline que nous aperçûmes, et d'où nous espérions voir le volcan de plus près. Mais, à l'approche de quelques plantations, les naturels sortirent et nous indiquèrent un sentier qui, à ce qu'ils prétendaient, menait directement au volcan ou à l'Assoor. Nous le suivîmes l'espace de plusieurs milles, à travers différens détours couronnés de bois qui nous cachaient le pays de toutes parts. Enfin nous atteignîmes la côte de la mer, d'où nous étions partis, et nous reconnûmes, ou du moins nous jugeâmes, que les naturels avaient eu l'adresse de nous écarter ainsi de leurs habitations.»

Dans une autre excursion sur l'île, Forster chercha à pénétrer dans une des cases mystérieuses d'où partaient les chants solennels. Econduit et repoussé de nouveau, il utilisa du moins sa tentative en recueillant des observations sur les mœurs des indigènes.

« Nos Indiens, dit-il, nous conduisirent par un nouveau sentier à travers des plantations fertiles et en bon ordre; les petits garçons couraient devant nous, en nous donnant différentes preuves de leur habileté dans les exercices militaires. Ils jetaient une pierre avec adresse, et ils faisaient usage d'un gramen ou roseau vert, en place de dard. Leur dard ne manquait jamais le but, et ils imprimaient tant de force au roseau, que le moindre souffle d'air pouvait détourner de sa route, qu'il rentrait de plus d'un pouce dans le bois; ils le balançaient entre la jointure inférieure du pouce et de la main, sans le toucher des doigts. Les petits enfans de cinq ou six ans s'accoutumaient déjà à cet exercice, et ils se préparaient à manier un jour les armes avec succès. Différens détours nous reconduisirent aux habitations où les femmes apprêtaient leur dîner. Elles grillaient des racines d'igname sur un feu allumé au pied d'un arbre. Notre approche les fit tressaillir et les mit en fuite; mais nos conducteurs les tranquillisèrent, et elles continuèrent leur opération. Nous nous mîmes au pied d'un arbre devant une des maisons, et nous essayâmes de causer avec ces Indiens, tandis que quelques-uns d'entre eux étaient allés nous chercher des rafraîchissemens. Je notai un grand nombre de mots de leur langue, et nous eûmes le plaisir de satisfaire leur curiosité relativement à nos habits, à nos armes, etc., sur lesquels ils n'avaient pas encore osé nous faire une seule question. Les habitans des plantations voisines, apprenant notre arrivée, se rassemblèrent en foule autour de nous, et parurent fort charmés de ce que nous causions amicalement et familièrement avec eux. Je fredonnai par hasard une chanson; ils me prièrent instamment de chanter; et quoique aucun de nous ne fût habile musicien, nous satisfîmes leur curiosité et nous leur chantâmes différens airs. Les chansons allemandes et anglaises, surtout les plus gaies, leur plaisaient infiniment; mais les tons suédois du docteur Sparmann obtinrent des bravos universels. Quand nous eûmes fini, nous les priâmes de vouloir bien nous donner à leur tour une occasion d'admirer leur talent, et l'un d'eux commença à l'instant un air très-simple, mais harmonieux; nous n'en avions jamais entendu un aussi bon chez les différentes nations des mers du Sud. Il embrassait une plus grande quantité de notes que ceux de Taïti, ou même de Tonga-Tabou, et il avait un ton sérieux qui le distinguait avantageusement de la musique plus douce et plus efféminée de ces îles. Les mots paraissaient disposés en mètre et coulaient de la bouche avec aisance. Dès que le premier eut fini sa chanson, un autre en entonna une seconde : la composition en était différente, mais toujours dans ce style sérieux qui indique le caractère général de ce peuple. En effet, on les voyait rarement rire de bon cœur ou badiner comme les nations plus policées des îles des Amis et de la Société, qui savent déjà mettre un grand prix à ces petites jouissances. Les naturels nous montrèrent aussi, en cette occasion, un instrûment musical composé de huit roseaux, comme le syrinx de Tonga-Tabou, avec cette différence que la grosseur des roseaux décroissait en proportion régulière et qu'il comprenait une octave, quoique les roseaux ne fussent pas complètement d'accord.

» L'après-dînée, je redescendis à terre avec

Digitized by Google

le docteur Sparmann, et nous allâmes sur la colline plate faire une autre visite aux naturels. Quelques-uns vinrent à notre rencontre à moitié chemin, et nous conduisirent à leurs huttes. Dès que nous fûmes assis avec le père d'une de ces familles, homme d'un âge moyen et d'une physionomie intéressante, nos amis nous prièrent de nouveau de chanter. Nous y consentîmes volontiers ; et lorsqu'ils parurent s'étonner de la différence de nos chansons, nous tâchâmes de leur faire comprendre que nous étions de différens pays. Alors, nous indiquant un vieillard dans la foule de nos auditeurs, ils nous dirent qu'il était natif de Koro-Mango, et il l'engagèrent à nous amuser par ses chants. L'Indien s'avança au milieu de l'assemblée, et il commença une chanson pendant laquelle il fit différens gestes qui nous divertirent, ainsi que tous les spectateurs. Son chant ne ressemblait point du tout à celui des insulaires de Tanna, et il n'était ni désagréable ni discordant avec la musique. Il paraissait avoir un certain mètre, mais différent du mètre lent et sérieux que nous avions entendu le matin. Après qu'il eut cessé de chanter, il nous parut que les naturels de Tanna lui parlaient dans sa langue, mais qu'il ne connaissait pas la leur.

» Tandis que l'insulaire de Koro-Mango chantait, les femmes sortirent de leurs huttes et vinrent former un petit groupe autour de nous. En général elles étaient d'une stature beaucoup moindre que celle des hommes, et elles portaient de vieux jupons d'herbe et de feuilles, plus ou moins longs suivant leur âge. Celles qui avaient fait des enfans, et qui semblaient âgées d'environ trente ans, ne conservaient aucune des grâces de leur sexe. De jeunes filles de quatorze ans avaient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant à mesure que leur frayeur se dissipa. Elles avaient les formes sveltes, les bras d'une délicatesse particulière, les seins ronds et pleins. Elles n'étaient couvertes que jusqu'au genou. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leurs têtes, et la feuille de banane verte qu'elles y portaient montrait, avec plus d'avantage, leur couleur noire. Elles avaient des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles. Nous remarquâmes que la quantité de leurs ornemens croissait avec l'âge; les plus vieilles et les plus laides étaient chargées de colliers, de pendans d'oreilles et de nez, et de bracelets. Il me parut que les femmes obéissaient aux moindres signes des hommes, qui n'avaient pour elles aucun égard. Elles traînaient tous les fardeaux, et peut-être que ce genre de travail et de fatigue contribue à diminuer leur stature, car les charges ne sont pas toujours proportionnées à leurs forces.

» Les insulaires de Tanna présentaient à nos yeux un exemple d'affection qui prouve que les passions et les bonnes qualités des hommes sont les mêmes dans chaque pays. Une petite fille d'environ huit ans, d'une physionomie intéressante, nous examinait furtivement entre les têtes des Indiens assis à terre. Dès qu'elle s'aperçut qu'on la regardait, elle alla en hâte se cacher dans la hutte. Je lui fis signe de revenir; et, pour l'y engager, je lui montrai une pièce d'étoffe de Taïti ; mais je ne pus la déterminer à se rapprocher. Son père se leva, et à force de caresses il la ramena. Je pris la main de l'enfant, et je lui donnai l'étoffe avec de petits ornemens : la joie et le contentement se peignirent aussitôt sur le visage du père.

» Nous restâmes parmi ces insulaires jusqu'au coucher du soleil : ils chantèrent et firent des tours d'adresse pour nous plaire. A notre prière, ils décochèrent leurs traits en l'air et contre un but; ils ne les lançaient pas à une hauteur extraordinaire, mais ils tiraient avec beaucoup d'adresse à peu de distance, comme on l'a déjà observé. A l'aide de leurs massues, ils paraient les dards de leurs antagonistes, à peu près comme les Taïtiens. Ils nous dirent que toutes les massues qui ont leur tranchant latéral comme une flamme, se tirent de l'île basse qu'ils appellent Immer ; mais nous n'avons pas découvert si elles étaient fabriquées par les naturels, ou si l'île est déserte, et s'ils y vont seulement par occasion pour y rassembler des coquillages et y couper du bois.

» Avant notre départ des huttes, les femmes allumèrent différens feux dans l'intérieur et aux environs, et elles se mirent à apprêter leur souper. Les Indiens se précipitaient autour de ces feux, et il semblait que l'air du soir était un peu trop frais pour leurs corps nus. Plusieurs avaient à la paupière supérieure une tumeur que nous attribuâmes à la fumée dans laquelle ils sont toujours assis : elle obstruait tellement leur vue, qu'ils étaient obligés de tourner la tête en arrière jusqu'à ce que l'œil fût dans une ligne horizontale avec l'objet qu'ils voulaient regarder. Plusieurs petits garçons de cinq ou six ans avaient cette tumeur; ce qui nous fit penser qu'elle se propage peut-être d'une génération à l'autre. »

Après Forster et Sparmann, Cook tenta lui-même une excursion jusqu'au cratère volcanique. Il partit le 14 au matin, et se dirigea vers

Digitized by Google

la colline, où les naturalistes avaient observé des fumerolles. Un thermomètre y fut encore enterré. A l'air libre, il marquait 26°,7 : dans ce sable brûlant, il monta, dans une minute, à 98°, c'est-à-dire à une température qui approchait de celle de l'eau bouillante. La surface du sol, ainsi échauffée, occupait quatre ou cinq toises en carré, et tout près de là prospéraient des figuiers dont l'ombre se projetait sur cet espace tourmenté par des feux intérieurs. Les voyageurs rencontrèrent, de distance en distance, des maisons, des habitans et des terrains cultivés. Pour défricher le sol couvert de bois, les naturels coupaient les petites branches des grands arbres, creusaient la terre sous les racines, et réduisaient tout en cendres.

Un sauvage que trouvèrent Sparmann et Forster s'offrit à leur servir de guide ; mais à l'embranchement de deux sentiers, un autre naturel moins obligeant, armé d'une fronde et d'une pierre, leur barra le chemin. Le bout d'un fusil dirigé sur lui fit bien tomber les armes de ses mains, mais il poussa alors des cris qui attirèrent deux ou trois voisins et une jeune femme armée d'une massue. Ceux-ci conduisirent la petite caravane sur le sommet d'une colline, et, de là, lui montrant un chemin qui menait au navire, ils l'invitèrent à y retourner. Décidés à poursuivre leur projet, les Anglais ne quittèrent pas néanmoins leur première direction. Quoique leur guide les eût abandonnés, ils gravirent un autre monticule qui, suivant eux, devait être presque contigu au volcan. Cette attente fut déçue ; ils étaient loin encore du but de leur course, presque aussi loin qu'au moment du départ, et plusieurs montagnes les en séparaient. Ce désappointement les refroidit beaucoup, et déjà ils songeaient à rétrograder, quand des sauvages, apparus en armes, vinrent changer en retraite forcée cette retraite volontaire. Tout s'arrangea pourtant : une fois qu'on eut pris le chemin du rivage, ces hommes se montrèrent tout autres ; ils servirent de guides aux Anglais et leur offrirent des noix de coco, des bananes et des cannes à sucre. Ce fut, du reste, la dernière tentative faite pour s'approcher du volcan.

Le 16, parut sur le rivage un sauvage nommé Iogaï, et qu'on appelait le roi de l'île ou l'ariki. Cook descendit à terre pour le voir et lui faire quelques présens : il les accepta et partit. C'était un vieillard avancé en âge, d'une physionomie ouverte et riante. Rien ne semblait caractériser son rang, si ce n'est, pourtant, la ceinture de ses reins qui était bigarrée de noir et de rouge, tandis que celles des autres insulaires étaient toutes d'un brun jaunâtre. Du reste, le vieux Paowang ne semblait pas témoigner à cet homme une déférence analogue à son titre. Le chef était suivi de son fils, âgé de quarante ans environ. Une foule de naturels venus à sa suite encombraient le rivage.

L'autorité de ces chefs resta une énigme pour Cook. L'un d'eux n'eut pas assez de pouvoir sur les insulaires présens pour en faire monter un seul au sommet d'un cocotier dont il désirait quelques noix : après s'être vainement adressé à plusieurs, il se décida à y grimper lui-même. Sa vengeance contre les hommes qui lui avaient désobéi fut de n'y pas laisser une seule noix. Il les cueillit toutes et les distribua aux matelots. Du reste, l'un et l'autre chef s'invitèrent sans façon à dîner à la table de Cook : tous deux ils firent honneur aux légumes, mais ne se soucièrent pas des salaisons.

De l'autre côté du hâvre, Forster trouva des sources d'eau chaude, dans lesquelles le mercure monta à 88 et 95°. Quelques testacés qu'on y jeta furent cuits en deux ou trois minutes. Cette eau jaillissait en bouillonnant au travers d'un sable noirâtre, et au pied même d'un rocher à pic qui tient aux montagnes des solfatares ; elle court vers la mer, qui, à la marée haute, monte jusqu'à elle et l'absorbe.

La bonne harmonie qui régnait depuis quelque temps faillit être troublée par un incident malheureux. Une ligne de démarcation avait été tracée autour du camp anglais établi à terre, et des sentinelles veillaient à ce qu'elle fût respectée par les sauvages. Un jour, quatre ou cinq naturels s'étant obstinés à la franchir, le factionnaire fit feu sur eux, et celui qu'il tua n'était pas le coupable. Ce soldat fut blâmé par Cook ; mais ce blâme ne suffisait pas pour arranger les affaires. Heureusement les insulaires se montrèrent plus affligés que courroucés ; ils apportèrent des fruits sur le rivage pour désarmer ces superbes étrangers, et ne cherchèrent pas à retenir comme ôtage et comme victime Forster, qui, alors en excursion dans l'île, se trouvait à leur merci. Forster revint sans être inquiété. Ayant même rencontré sur sa route deux naturels qui rapportaient le cadavre de leur compatriote, il n'entendit sortir de leur bouche, comme plainte, que le seul mot *markom!* (il est mort!)

Cook quitta le hâvre de Tanna le 21 août : il doubla cette terre par le sud, reconnut l'île basse d'Immer, les hautes terres d'Erronan et d'Annatom, puis laissa porter au N. O. Le jour

Digitized by Google



3. Habitans de Tikopia.

3 Moradores de Tikopia.



4. Pirogue de Vanikoro.

4 Piragua de Vanikoro.

Digitized by Google



Digitized by Google

suivant il prolongea la bande occidentale de l'île Sandwich, rasa à une demi-lieue de distance la pointe S. O. de Mallicolo, dont la plage était couverte d'insulaires. Passant ensuite entre Mallicolo et la terre du Saint-Esprit, il rangea cette dernière dans toute sa partie orientale; puis, le 24 au soir, il laissa porter sur la pointe N. Durant deux jours, son navire louvoya pour pénétrer dans une vaste baie qui forme une échancrure dans les terres. Quelques pirogues se montrèrent; mais, saisies de frayeur, elles n'osèrent aborder. Les hommes qui les montaient étaient nus, à part une ceinture d'où tombaient de larges feuilles qui les couvraient jusqu'aux genoux. Noirs et grêles, ils avaient des cheveux frisés et courts.

Le 26 dans l'après-midi, le navire ne se trouvant plus qu'à deux milles du fond de la baie, Cook expédia deux canots en reconnaissance. De leur côté, les naturels se hasardèrent de nouveau à suivre le bâtiment avec leurs pirogues, mais sans vouloir jamais aborder; seulement ils reçurent de loin quelques cadeaux offerts, et répondirent tant bien que mal aux questions qu'on leur adressait.

L'officier envoyé en reconnaissance parla à son tour. Il dit que, débarqué sur la plage, il y avait trouvé une rivière assez profonde pour que les canots pussent la remonter. Ce fait était assez caractéristique : Cook ne put s'y méprendre. C'était évidemment la baie que Quiros avait nommée Saint-Jacques et Saint-Philippe, et au fond de laquelle il avait bâti sa prétendue ville de *Jérusalem-la-Neuve*. Le capitaine anglais ne chercha plus de nouvelles preuves à l'appui de cette concordance. La nuit venue, il fit route hors de la baie, dont le revers occidental semblait illuminé de feux de la plage au sommet des monts. On pensa que c'était le mode usité pour les défrichemens. Enfin, le 1er septembre, Cook perdit de vue ces terres en leur laissant le nom de Nouvelles-Hébrides, que l'usage a consacré.

Voilà quelle fut l'exploration de Cook. Il a fallu la citer largement et avec détails, car il est le seul qui ait bien vu cet important archipel. En 1793, d'Entrecasteaux se contenta d'une reconnaissance rapide; il releva Erronan, Annatom et Tanna, dont le volcan fut révélé par un grand nuage fixe, au milieu d'un horizon pur et bleu. Krusenstern parle bien d'une relâche de Golownin à Tanna en 1809; mais sa relation, si elle existe, est peu connue. Enfin en 1827, le capitaine d'Urville, passant dans la partie S. du groupe, rectifia la position d'Erronan, et reconnut de plus près que ses devanciers l'île d'Annatom. Le temps l'empêcha de pousser plus loin cette reconnaissance partielle.

CHAPITRE XIII.

NOUVELLES-HÉBRIDES. — GÉOGRAPHIE. — MOEURS

L'archipel des Nouvelles-Hébrides forme une chaîne étroite d'environ 120 lieues d'étendue du N. N. O. au S. S. E., entre le 15° et le 20° de lat. méridionale, et entre le 164° et le 168° de long. à l'E. de Paris. Il comprend neuf grandes îles et beaucoup d'autres d'une moindre étendue. On y relève en commençant par le sud :

Annatom, découverte par Cook en 1774, revue par d'Entrecasteaux en 1793, et reconnue en 1827 par d'Urville : terre formée par de hautes montagnes, avec une bande littorale fort étroite, surtout dans la partie nord. Cette bande est garnie de cocotiers et d'une foule d'autres arbres au tronc blanchâtre et dénudé, que M. d'Urville suppose appartenir à l'espèce *melaleuca leucadendron*, qui fournit l'huile de *Kaïoupouti*. Dans toute cette partie nul indice ne révéla à ce navigateur que l'île fût peuplée. Elle a dix milles de l'E. à l'O. sur six de largeur. Lat. S. 20° 11'. Long. E. 167° 15'. (Pointe O.)

Erronan, découverte par Cook en 1774, revue par d'Entrecasteaux en 1793, et par d'Urville en 1827. Île fort haute, ayant la forme d'un cône isolé, à pans escarpés et largement tronqué au sommet. Suivant Forster ses habitans se rapprochent du type polynésien. L'île a cinq milles de circuit. Lat. S. 19° 31'. Long. E. 167° 46'. (Sommet.)

Immer, découverte en 1774 par Cook, petite et basse, de deux à trois milles de circuit. Lat. S. 19° 21'. Long. E. 167° 10'.

Tanna, découverte en 1774 par Cook, revue en 1793 par d'Entrecasteaux. Île haute, bien peuplée, d'environ 22 milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., sur neuf milles de large. Lat. S. du 19° 20' au 19° 40'. Long. E. du 166° 53' au 167° 10'.

Les insulaires de Tanna sont d'une couleur bronzée, de formes grêles et anguleuses, de taille petite et mince. Leur nez est large, leurs yeux sont pleins et doux, leurs traits respirent la vivacité et l'esprit. Presque tous, au dire de Cook, avaient la physionomie ouverte, mâle et honnête; mais chez un petit nombre, moins heureusement doué, l'air était méchant et faux. Les naturels, agiles et dispos, maniaient les armes avec adresse; mais réservant

Digitized by Google

toutes leurs forces pour les temps de guerre, ils laissaient aux femmes le soin des travaux pénibles. Sur la plage les femmes circulaient chargées de fardeaux ; les hommes ne portaient que leurs armes.

Les femmes de Tanna, petites de taille, sont assez jolies dans leur jeunesse. Leurs yeux sont doux et bons ; leur démarche ne manque pas d'une certaine grâce (Pl. XIV — 2). Le vêtement des hommes consiste en un pagne qui, au lieu de cacher leur nudité, a le privilége de la faire mieux ressortir. « Ils ressemblent, dit Forster, au dieu tutélaire des vergers dans la mythologie grecque. » Les femmes s'enveloppent d'une piece d'étoffe en fibres de bananier, qui les couvre de la ceinture aux genoux.

Outre le tatouage ordinaire par piqûres, le tatouage par incision est pratiqué chez ces peuples. La chair est enlevée avec un bambou ou une coquille acérée ; puis on applique une plante particulière pour faire soulever la peau pendant que la blessure se guérit. Ces tatouages affectent la forme de fleurs, d'animaux, ou d'autres figures ; ils sont en grand honneur dans le pays.

Les deux sexes usent encore, comme ornemens, de divers fards, tantôt d'un noir de plomb, tantôt rougeâtre, quelquefois d'un brun rouge, et ils les disposent sur le visage, le cou et les épaules, en bandes obliques de deux ou trois pouces de large. Rarement la couleur blanche est employée ; mais quelquefois une moitié du visage tout entière est peinte en rouge, tandis que l'autre l'est en noir.

Leurs cheveux, naturellement crépus et frisés, noirs ou bruns, séparés en petites mêches fort menues, ont dans leur partie inférieure l'apparence de cordelettes tortillées. Pour obtenir ce résultat, ils ont soin de les rouler de temps en temps autour d'une menue plante. D'autres, abandonnant leur chevelure à la forme naturelle, se contentent de la rattacher en touffes au sommet de la tête avec une feuille verte. Ils tiennent aussi plantée dans ce chignon une petite baguette dont ils se servent pour se gratter, infestés qu'ils sont de vermine, et en outre un petit bambou garni de plumes d'oiseau. Quelques-uns se coiffent de chapeaux en nattes ou en feuilles de bananier. Les femmes ont généralement les cheveux courts, ainsi que les jeunes gens jusqu'à l'âge viril. La barbe des hommes est courte, forte et épaisse ; quelquefois ils la disposent en mêches tortillées comme les cheveux (Pl. XIV — 1).

Les hommes et les femmes sont chargés de bracelets, de colliers, de pendans d'oreilles et d'amulettes. Ces ornemens sont en pierres dures, en coquillages, en écailles de tortue, en coques de noix de coco, ou simplement en morceaux de bois poli, suivant les moyens de chaque individu. Ils affectionnaient particulièrement pour cet objet le jade vert, que les Anglais avaient apporté de la Nouvelle-Zélande. Les cloisons des narines sont percées pour recevoir une pierre cylindrique, ou un morceau de bambou d'un demi-pouce d'épaisseur.

Ces insulaires n'avaient aucune idée de l'emploi du fer à l'arrivée des Européens : aussi le méprisèrent-ils d'abord. Mais ayant compris son utilité pendant le séjour des Anglais, ils se montrèrent peu à peu jaloux d'en posséder. Un fait digne de remarque, c'est que leurs haches en pierre se rapprochaient plutôt, pour la forme, de la hache ordinaire que de l'herminette des races polynésiennes.

L'industrie de ces sauvages se borne à la culture des terres, à la fabrication de leurs étoffes, de leurs nattes et de leurs armes, à la construction de leurs maisons et de leurs pirogues. Ces pirogues et ces maisons sont fort mal bâties ; leurs armes se composent de la lance, du dard, de l'arc et du casse-tête. Le dard est leur arme favorite ; sa pointe triangulaire est munie de barbes acérées : pour le lancer, ils se servent d'un cordon tressé, de six pouces de long, avec un œillet à un bout et un nœud à l'autre. L'index de la main droite se place dans l'œillet, et l'autre bout se roule autour du dard, tandis que celui-ci est soutenu sur le pouce et les autres doigts pour déterminer la direction. L'impulsion est donnée par l'index, et, quand le trait part, le cordon reste aux doigts. Avec ces dards, ils tuent les oiseaux et les poissons à la distance de vingt à trente pieds, mettent l'arme dans un blanc de six pouces sans jamais manquer leur coup ; mais à une double distance, rarement atteignent-ils le but, bien que les traits puissent porter à plus de quarante toises.

D'habitude, les jeunes gens se servent de frondes et d'arcs ; les hommes de dards et de massues. Les arcs sont en beau bois de casuarina à la fois fort et élastique : de temps en temps ils les frottent d'huile pour en entretenir la souplesse. Les casse-têtes sont de cinq ou six formes ; les plus estimés ont quatre pieds de long, avec un manche à nœud arrondi et une boule étoilée à l'extrémité. Les autres, variant de longueur, ont, ceux-ci un nœud latéral, ceux-là des tranchans qui les distinguent. L'une de ces armes semble être un casse-tête de poche, morceau de corail long de dix-

Digitized by Google

huit pouces, qui, parfois, sert de projectile.

Les soins de la cuisine pèsent sur les femmes; elles rôtissent ou grillent les ignames et les bananes; elles cuisent à l'étuvée les feuilles vertes d'une espèce de figue et de l'*hibiscus esculentus;* elles font des poudings avec une pâte de bananes et de taro, contenant un mélange d'amandes et de feuilles. Diverses espèces de fruits s'y mangent sans préparation. Les cochons et les volailles leur fournissent quelquefois leur viande; mais les poissons et les coquillages sont la base de leurs repas. Leur unique boisson est l'eau mêlée au lait de coco.

On n'a rien pu savoir au sujet de la forme de leur gouvernement. Quelques-uns ont le titre de chef; mais leurs priviléges, s'ils en ont, paraissent bien limités. Le vieux Iogaï seul parut être l'objet de quelque respect. Dans les environs du havre que Cook parcourut, il est certain que les naturels n'obéissaient à aucun chef réel. Ils vivaient dispersés dans de petits hameaux où se groupaient quelques familles, souvent divisées; il faut le croire, car les habitans de l'île marchaient toujours armés. Dans une évaluation évidemment fautive, Forster porte à vingt mille ames la population de Tanna; peut-être n'est-elle que de la moitié. Malgré toutes les questions faites, il fut impossible de savoir quelle était leur religion, et s'ils en avaient une. On se borna à conjecturer que les chants entendus chaque matin sur la plage orientale étaient une prière solennelle.

Quand ces sauvages remarquaient quelque chose de nouveau pour eux, ils s'écriaient: *Hïboul* Ce mot était employé encore pour exprimer d'autres impressions, comme la surprise, l'admiration, le désir. Ils lui donnaient en outre un caractère spécial par la manière dont ils l'accentuaient, et l'un des ces accompagnemens obligés consistait dans la manière de faire claquer leurs doigts. Forster pense que leur langue est aussi différente de l'idiome tonga que de celui de Mallicolo : la plupart des mots contiennent des sons gutturaux et de fortes aspirations. Sonores d'ailleurs et remplis de voyelles, ils sont faciles à répéter. Les connaissances géographiques de ces insulaires s'arrêtaient à Koro-Mango; ils ne connaissaient ni Mallicolo, ni Api, ni même Sandwich, plus rapprochée d'eux.

Les principales productions de l'île sont le fruit de l'arbre à pain, la noix de coco, un fruit semblable à la pêche; un autre fruit semblable à l'orange, mais non mangeable, l'igname, la patate et la figue sauvage. Les fruits de l'arbre à pain, les cocos et les bananes, ne sont ni aussi bons ni aussi abondans qu'à Taïti; mais la canne à sucre et les ignames y excellent pour la quantité, pour la taille et pour la qualité. Une igname fut trouvée qui pesait cinquante-six livres. Les cochons sont assez communs, mais la volaille est rare. Quant aux oiseaux, moins nombreux qu'à Taïti, ils sont peut-être d'un plumage plus brillant. Les Anglais firent le long du rivage des pêches miraculeuses. Forster put remarquer que les forêts produisaient une foule de plantes étrangères à Taïti, les unes communes aux flores asiatiques, les autres particulières à ces groupes.

La constitution géologique de Tanna fut l'objet d'un examen sérieux de la part des naturalistes de Cook. « Une espèce de pierre argileuse, dit Forster, mêlée avec des morceaux de pierre de craie, forme la plupart des rochers que nous examinâmes. Elle est communément d'une couleur brune ou jaunâtre, et elle se trouve en couches horizontales d'environ six pouces d'épaisseur. En plusieurs endroits, nous observâmes une pierre noire, tendre, composée de cendres et des schorls vomis par le volcan, mêlée d'argile ou d'une sorte de tripoli que les mineurs appellent pierre ponce. Cette substance est placée quelquefois en couches alternatives avec la pierre noire. Le même sable volcanique, mêlé au terreau végétal, forme le sol le meilleur de l'île, où, comme je l'ai déjà dit, tous les végétaux croissent en abondance. Le volcan qui brûle sur l'île change sans doute beaucoup ses productions minérales, et nous aurions peut-être fait des observations nouvelles dans cette partie, si les naturels ne nous avaient constamment empêché de l'approcher. Nous avons trouvé le soufre natif dans la terre blanche qui couvre les solfatares d'où s'élèvent les vapeurs aqueuses. Cette terre, très-alumineuse, est imprégnée de particules de sel. Nous avons aussi remarqué près de ces endroits des bols rouges, et les naturels ornent les cartilages de leurs narines d'une pierre blanche (sélénite). Nous y avons vu des échantillons de grosses laves; mais nous ne nous sommes jamais approchés du volcan; nous n'en avons pas trouvé en grande quantité. »

Koro-Mango, découverte par Cook en 1774, n'est pas éloignée de Tanna de plus de vingt milles au nord. Ses terres sont assez élevées, et forment, sur la bande orientale, une baie profonde dont les rives sont basses, et dont les terres adjacentes semblent être fertiles : des deux côtés règnent de vastes forêts d'un coup-d'œil ravissant; au sud le sol s'incline en pente

Digitized by Google

douce et présente une vaste étendue particulièrement cultivée. Cette île a vingt milles du N. au S., sur une largeur presque égale. Lat. S. du 18° 40' au 19° 2'. Long. E. du 166° 30' au 166° 50'.

Les habitans de cette île forment, avec ceux des îles au sud, une variété différente de celles qui habitent les îles plus au nord; ils parlent même une autre langue. Leur stature est médiocre, mais ils sont assez bien proportionnés; leurs traits ne sont point disgracieux; d'un teint très-foncé, ils se peignent le visage en noir ou en rouge, et portent les cheveux frisés ou bouclés. Le peu de femmes que l'on vit étaient fort laides; elles portaient un jupon court fait avec des feuilles, tandis que les hommes n'avaient pas d'autre vêtement que leurs ceintures. Leurs cases sont couvertes de feuilles de palmier, et leurs plantations sont entourées de haies de roseaux.

I. Sandwich, découverte en 1774 par Cook. Elle gît à vingt-deux lieues au N. N. O. de la précédente; elle a vingt-deux lieues de circuit, et sa plus grande dimension est de dix lieues du S. E. au N. O. Cette île, l'une des plus belles du groupe, offrit aux Anglais l'aspect le plus riant. Des plaines et des bosquets de la plus riche verdure y coupent le terrain. On y voyait, à l'ombre de hauts palmiers, de petites huttes assez jolies, et la grève était couverte de pirogues échouées. Ailleurs, des bois touffus et des espaces de terre jaune et cultivée rappelaient la marqueterie des campagnes d'Europe. Lat. S. du 17° 34' au 17° 54'. Long. E. du 165° 47' au 166° 15'.

I. Hinchinbrook, découverte en 1774 par Cook. Petite île près de la côte N. O. de Sandwich. Lat. S. 17° 31'. Long. E. 166° 6'.

I. Montagu, découverte en 1774 par Cook. Petite île haute et habitée, située à cinq ou six milles au N. de Sandwich. Lat. S. 17° 26'. Long. E. 165° 57'.

I. Monument, découverte en 1774 par Cook. Ce n'est qu'un rocher noirâtre, sillonné, couvert de quelques buissons et haut de vingt-cinq toises. Lat. S. 17° 16'. Long. E. 166° 3'.

I. Deux-Collines, découverte en 1774 par Cook. Petite île composée de deux collines taillées à pic et séparées par un isthme étroit et bas, ayant au plus un mille ou deux d'étendue. Lat. S. 17° 16'. Long. E. 166° 1'.

I. Trois-Collines, découverte en 1774 par Cook. Elle a quatre lieues de circuit, et se distingue par trois collines en forme de pic; elle est boisée et habitée par des sauvages semblables à ceux de Mallicolo. Un îlot ras l'accompagne au S. E. et à cinq milles au N. O. gît un récif sur lequel la mer brise. Lat. S. 17° 3'. Long. E. 165° 57'. (Milieu).

I. Stepherd, découvertes en 1774 par Cook. Groupe de petites îles, d'inégale grandeur, peuplées et occupant une étendue de cinq lieues du S. E. au N. O.

I. Api, découverte en 1774 par Cook. Cette île qui a vingt lieues de circuit et huit environ d'étendue du N. O. au S. E. est très-haute, montueuse, entrecoupée de plaines et de bois, et peuplée comme l'annonçaient les fumées qui s'en élevaient. Lat. S. 16° 50' Long. E. 166° 5'. (Pointe S. E.).

I. Paoum, découverte en 1774 par Cook, s'élevant à une hauteur considérable sous la forme d'une meule de foin. Sa plus grande dimension n'est pourtant que de quatre lieues, et Cook pense qu'elle est coupée en deux par un canal étroit. Elle est aussi peuplée. Lat. S. 16° 27'. Long. E. 165° 56'. (Pointe E.).

I. Ambrym, découverte en 1768 par Bougainville, reconnue par Cook en 1774. C'est une terre d'environ sept lieues de circuit, basse sur les bords, et s'élevant graduellement vers le centre pour former une montagne de moyenne élévation. Des fumées parties de ce pic firent croire qu'il recélait un volcan. On la croit bien peuplée. Lat. S. 16° 18'. Long. E. 165° 55'. (Pointe S. E.).

I. Pentecôte, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. C'est une terre d'une hauteur considérable et couverte de bois, à l'exception des terrains cultivés qui paraissent en grand nombre. Elle n'a pas moins de trente-trois milles du N. au S. sur huit à dix milles de largeur. Les compagnons de Cook y remarquèrent dans la nuit des incendies de forêts, et ils en conclurent que les défrichemens occupaient la population de cette île. Lat. S. 15° 26' à 15° 58'. Long. E. 165° 50'.

I. Aurore, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. Terre haute et peuplée d'environ onze lieues du N. au S. sur quatre ou cinq milles seulement de largeur. L'île entière, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes, paraît couverte de bois, et toutes les vallées y sont coupées par des ruisseaux. Le pic central est d'une hauteur considérable. Lat. S. du 14° 51' au 15° 22'. Long. E. du 165° 47' au 165° 53'.

I. des Lépreux, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. Terre haute et peuplée, de forme ovale, et de dix-huit à vingt lieues de circuit. Toute la pointe N.

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Habitans de Vanikoro.

1 Moradores de Vanikoro.



2. Tuke.

3. Uvombe.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

E. parut à Forster plus basse que le reste de l'île et couverte de différens arbres, parmi lesquels figuraient des tiges innombrables de palmiers. De superbes cascades se précipitaient des montagnes. Lat. S. 15° 24'. Long. E. 165° 27'. (Sommet).

I. Mallicolo, découverte par Quiros en 1606, revue par Bougainville en 1768 et reconnue par Cook en 1774. C'est une grande et belle île qui n'a pas moins de dix-huit lieues du N. O. au S. E. sur six ou sept de largeur. Cook l'a dépeinte comme féconde et populeuse. Les terres d'une hauteur moyenne meurent en pente douce vers le rivage et vont aboutir à une petite chaîne centrale. Vers la pointe S. E. gisent le port Sandwich et un peu plus au S. trois îlots nommés *I. Maskelyne*. Lat. S. du 15° 50' au 16° 36'. Long. E. du 164° 47' au 165° 26'.

Au rapport de Cook, les habitans de Mallicolo sont petits, bronzés, avec la tête longue et le visage plat, plus semblables à des singes qu'à des hommes, moins pourtant à cause de la figure que par l'effet de membres grêles et disproportionnés (Pl. XIII — 2). Leurs cheveux, noirs ou bruns, sont courts et crépus sans être laineux. Leur barbe est forte, touffue, ordinairement noire et courte. Ce qui accroît leur difformité naturelle, c'est une ceinture en corde, serrée si fortement autour des reins, que la forme de leur corps approche de celle d'une grosse fourmi. Le sillage creusé par ce lien coupe le corps de la manière la plus disgracieuse.

Les hommes vont nus, en se couvrant les parties naturelles de feuilles ou d'un morceau de natte. Les femmes, non moins hideuses que les hommes, se peignent en rouge la tête, le visage et les épaules.

Les ornemens et les armes de ces hommes sont semblables à ceux de Tanna. La langue de Mallicolo parut à Forster tout-à-fait différente de celles qu'il avait étudiées jusque-là. Elle prodiguait l'articulation *brr* fortement accentuée; ainsi l'un des amis des Anglais se nommait *Mambrroum*, un autre *Bonombrrouai;* ils appelaient le cochon *broa*, et ils avaient souvent à la bouche le mot *Tomarr* (ami). Ces sauvages articulaient du reste bien plus facilement les langues d'Europe que ne pouvaient le faire les Taïtiens. Pour exprimer leur admiration, ils faisaient entendre un sifflement pareil à celui d'une oie.

I. Saint-Barthélemy, découverte par Bougainville en 1768, reconnue par Cook en 1774. Ile boisée, peuplée, peu élevée, avec six ou sept lieues de circuit, et située dans le détroit qui sépare Mallicolo de l'île du Saint-Esprit. Un îlot l'accompagne dans la partie S. E. Lat. S. 15° 42'. Long. E. 164° 50'. (Sommet.)

I. Saint-Esprit, découverte en 1606 par Quiros, retrouvée par Bougainville, et reconnue par Cook en 1774. C'est une île fort étendue, ayant vingt-deux lieues du N. N. O. au S. S. E., sur une largeur de dix à douze lieues, échancrée dans sa partie N. par une vaste baie, et bordée dans la partie méridionale de plusieurs petites îles. Ses terres, du côté occidental surtout, sont d'une grande élévation, et forment une chaîne continue de montagnes qui, en quelques endroits, s'élèvent directement des bords de la mer. L'île entière, à l'exception des plages et de quelques escarpemens où le roc se montre à nu, est couverte de bois et de plantations. Sa végétation offrit à Forster l'aspect le plus riche et le plus varié. D'accord en cela avec Quiros, son devancier de près de deux siècles, il dit que ce pays était l'un des plus beaux du monde. Lat. S. du 14° 40' au 15° 42'. Long. E. du 164° 7' au 164° 55'.

Le petit nombre d'insulaires du Saint-Esprit que les Anglais purent apercevoir étaient plus robustes et mieux faits que les naturels de Mallicolo. On en conjectura qu'ils appartenaient à une race différente. Cette opinion s'accrédita d'autant mieux que la langue n'avait point d'affinité avec celle de Tanna et de Mallicolo, et se rapprochait au contraire de l'idiome tonga. La chevelure de ces hommes était tantôt courte et frisée, tantôt longue et lisse. Leurs ornemens consistaient en bracelets et en colliers; l'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front, d'autres étaient peints d'un fard noirâtre. On ne leur vit d'autres armes que des dards et des harpons pour la pêche. Parmi les cadeaux qu'on leur fit, ils distinguèrent surtout les clous. De leur côté ils offrirent une branche de *piper*.

Pic de l'Étoile, probablement le même qui fut nommé par Quiros *Nuestra-Señora de Luz*, revue par Bougainville en 1768. C'est une petite île ou piton ayant au plus quelques milles de circuit. Lat. S. 14° 22'. Long. E. 165° 32'?

Là se borne la nomenclature des îles de l'archipel auquel Cook donna le nom de Nouvelles-Hébrides; mais on peut y rattacher les terres suivantes:

I. Banks, découvertes par Bligh en 1789, comme il se rendait, dans sa chaloupe, des îles Tonga à Timor. C'est un groupe de quatre îles hautes et peuplées, avec quelques rochers au sud, occupant une étendue de 15 à 20 lieues du N. au S. La plus grande a environ vingt

Digitized by Google

lieues de circuit, et les autres seulement cinq ou six. La plus petite, qui est la plus à l'E., est très-reconnaissable par une montagne en pain de sucre. Nul navigateur après Bligh n'a revu ces îles dont la forme et la position sont par conséquent encore incertaines. Lat. S. du 13° 27' au 14° 11'. Long. E. du 166° 3' au 166° 30? Peut-être sont-ce les mêmes terres que vit Quiros avant d'aborder l'île du Saint-Esprit.

I. Bligh, découverte par Bligh en 1789, terre de moyenne hauteur et de peu d'étendue. Lat. S. 13° 50'. Long. E. 165° 17'.

CHAPITRE XIV.

TIKOPIA. — VANIKORO.

L'Oceanic, ballotté par les vents contraires, était donc arrivé le 15 juin dans l'espace compris entre les îles Fataka et Tikopia. Fataka nous apparaissait sous la forme d'une mitre, qui lui fit donner, en 1791, par le capitaine Edwards, son découvreur, le nom d'*île Mitre*. Depuis cette époque, elle fut revue, en 1822, par le russe Kroucheff; en 1827, par Dillon; en 1828, par d'Urville, qui en fit la reconnaissance. Ce dernier capitaine la place par 11° 55' lat S. et 167° 48' long. E. Il constata que c'était un rocher d'un mille d'étendue au plus, médiocrement boisé, escarpé, haut de soixante à quatre-vingts toises. Il se compose de deux mondrains inégaux, suivis au N. d'un rocher presque détaché, délié, cylindrique, et percé à jour dans le milieu. Dillon raconte que les habitans de Tikopia regardent cet îlot comme une annexe de leur île: ils s'y rendent une fois l'année à l'époque des vents d'O. pour y faire la chasse aux oiseaux et la pêche aux requins, afin de recueillir les plumes des uns, les dents des autres. Pour qu'on ne leur enlevât pas l'île qui fournit à cette double spéculation, ils ont eu le soin d'en raser les cocotiers. Fataka est restée ainsi inculte et déserte.

Au moment où cet îlot disparaissait, nous vîmes, comme un point à l'horizon, l'île Anouda, découverte en 1791 par Edwards qui la nomma *Cherry*, revue par Kroucheff en 1822 et en 1828 par d'Urville. C'est une petite île peu élevée, ayant trois milles de circuit au plus, et peuplée par une tribu polynésienne. Le capitaine d'Urville a fixé sa position par 11° 37'. lat. S. et 167° 27' long. E.

Ces deux îlots, avec les deux bancs *Pandore* et *Charlotte*, découverts le premier par Edwards en 1791, le second par Gilbert en 1788, paraissent être des points culminans de la chaîne sous-marine qui dans l'E. se prolonge par les îles Rotouma, Wallis, Allou-Fatou et Hamoa, et qui, dans l'O., a pour point d'attache Tikopia, Vanikoro, Nitendi et les îles Salomon.

Pendleton avait donné la route de manière à pouvoir ranger Tikopia depuis long-temps en vue, quoiqu'elle fût à une distance de quinze lieues. Arrivés vers les deux heures de l'après-midi à un mille au S. O. de l'île, nous vîmes qu'elle avait plus d'apparence que d'étendue réelle. On ne pouvait guère lui assigner plus de quatre à cinq milles de circuit; mais, dans cet espace étroit, quelle végétation élégante et vigoureuse! On eût dit un bouquet d'arbres au milieu d'une prairie immense, une de ces îles artificielles comme on en crée sur les lacs et sur les bassins (Pl. XV — 1).

Une fois à l'abri de l'île, Pendleton mit en panne pour attendre une pirogue qui s'était détachée du rivage. De loin on pouvait voir que des sept individus qui la montaient, un seul tranchait avec les autres par la couleur de sa peau et la forme de ses vêtemens. Quand l'embarcation accosta on sut le mot de l'énigme. Cet homme distinct des autres était un Anglais, un nommé John Paterson, quelque déserteur sans doute, échappé de la geôle de Port-Jackson, mais qui se donna à nous comme un matelot laissé à terre par son capitaine dans un but commercial.

Peu nous importait qui il fût et d'où il vînt, pourvu qu'il satisfît notre curiosité. Paterson y mit de la bonne grâce. Il nous raconta qu'il était fort bien chez ces insulaires, peuple sociable et doux; il nous présenta son patron Tafoua, qui reçut avec gratitude les cadeaux de Pendleton. Enchanté du rapport de cet Anglais, le capitaine allait faire mettre le canot à la mer pour aller visiter lui-même la plage, quand Paterson l'arrêta: « Non, dit-il, on ne vous laisserait pas débarquer. — Pourquoi cela, insista Pendleton, puisque vous les dites bienveillans et hospitaliers? —Oh! pourquoi! C'est une longue histoire. Des étrangers ont abusé de leur hospitalité, et ils se défient aujourd'hui. Il y a quelques années, un navire portant le pavillon blanc, et ayant à bord beaucoup d'hommes et de canons, parut devant Tikopia. Un canot accosta la terre, et les naturels allèrent à bord. Le navire emporta cinq de ces insulaires et disparut dans l'ouest. Puis peu de temps après une maladie épidémique sévit dans toute l'île; elle moissonna le quart de sa petite population. Cette calamité, suivant les Tikopiens, était l'œuvre du mauvais esprit qui s'était glissé dans l'île avec le navire au pavillon blanc. Ainsi tout bâtiment devant ou pouvant

Digitized by Google

porter avec lui un fléau, ils ont décidé que désormais aucun canot n'aborderait sur leur île. Quant aux Européens isolés, c'est autre chose. Ils les admettent, car l'expérience des naufragés recueillis ne leur a jamais été fatale. »

Tel fut le récit de Paterson; on aurait pu en suspecter la franchise, si l'attitude des naturels ne l'eût confirmé d'une façon assez péremptoire. Autant ces hommes semblaient mettre d'obstacles à ce qu'un canot débordât de *l'Oceanic*, autant ils témoignaient de désir pour posséder sur leur île quelques-uns de nos matelots. Prières, instances, caresses, offres de tout genre, ils n'épargnèrent rien. Ce fut au point que, craignant une désertion, Pendleton orienta de nouveau le sloop, et fit route à l'E.

Tikopia est encore une des îles que découvrit Quiros en 1606. Après lui, elle ne fut revue qu'en 1798 par le navire *Barwell*, dont elle reçut le nom. Enfin, en 1813, Dillon y passa et laissa sur sa grève un matelot prussien nommé Bushart, un lascar nommé Joe et une femme de Viti. Ces trois individus furent fort bien accueillis par les natifs et vécurent sur l'île jusqu'en 1826, époque où Dillon reparut devant Tikopia. Là Bushart et Joe purent lui donner les premiers renseignemens obtenus sur le naufrage de Lapérouse, et cette révélation fut la cause déterminante du voyage du *Research*, navire de la Compagnie des Indes. *Le Research* se montra devant Tikopia en 1827; et, en 1828, le capitaine d'Urville exécuta la reconnaissance de cette petite île.

Enclavés au milieu de groupes mélanésiens, les habitans de Tikopia forment une belle variété de l'espèce polynésienne. Ils sont grands, forts, bien constitués, d'une humeur douce, joviale et hospitalière. Leur barbe est peu fournie; mais leurs cheveux retombent flottans sur leurs épaules. Les femmes, plus blanches que les hommes, ont une taille svelte, une figure heureuse et des formes bien développées (Pl. XV— 3).

Placés aux confins de deux races, les naturels ont emprunté des coutumes à l'une et à l'autre. Ils se tatouent comme les Tongas, et se surchargent le nez et les oreilles d'ornemens en écailles de tortue comme les insulaires de Vanikoro. Ils font tout à la fois usage du kava et du bétel. Les mutilations polynésiennes, comme de se casser une dent, de se couper une ou plusieurs phalanges des doigts, leur sont complètement inconnues. Ils aiment la danse; mais ils n'ont d'autre instrument de musique qu'une planche sur laquelle ils battent la mesure avec deux bâtons.

Les Tikopiens observent une sorte de culte manichéiste comme celui des Tongas. Leurs esprits ou *atouas* ont pour temples des cases dans lesquelles ils sont adorés avec un certain cérémonial. Avant de manger, une portion des alimens est jetée sur le sol. C'est sans doute la part de la divinité. Ils adorent encore certains poissons comme autant d'esprits; et la murène entre autres est l'objet d'une vénération profonde. Une roussette jouit des honneurs divins, sous le nom d'*Atoua-Tapou*.

La population de Tikopia ne s'élève pas à plus de 400 à 500 habitans, distribués dans quatre villages qui reconnaissent chacun leur chef. Le pouvoir religieux est entre les mains d'un grand-prêtre et de trois prêtres subalternes. Ces insulaires vivent en paix entre eux et ne connaissent point le fléau de la guerre. Quand des disputes surviennent, les chefs les apaisent en menaçant leurs sujets du courroux des dieux. Ces chefs sont si respectés que le peuple ne les aborde qu'en se prosternant la face contre terre.

La nourriture des Tikopiens se compose de fruits, de poissons et de coquillages. Ils avaient jadis des cochons; mais, comme ces animaux commettaient quelques dégâts dans la campagne, ils prirent un jour le parti décisif de les tuer tous; et, depuis cette époque, Tikopia n'en nourrit plus.

La puissance des chefs est héréditaire. Le fils succède au père dans ses priviléges, ou bien c'est le frère quand le fils est trop jeune. Les chefs sont inhumés dans leurs propres maisons.

Le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes. Aussi la naissance d'un garçon est-elle bien mieux accueillie que celle d'une fille; on le fête, on le célèbre, et les parens reçoivent des cadeaux de leurs voisins. La polygamie est permise. Certains hommes ont jusqu'à trois femmes. Rien d'ailleurs n'est plus simple que les cérémonies nuptiales. L'homme va rendre visite dans la soirée à sa belle, qui, le lendemain, déclare au chef qu'elle est satisfaite. Le chef ratifie le mariage, et les nouveaux époux lui offrent un panier de fruits.

Les étrangers ne peuvent épouser que des veuves. Le lascar Joe avait ainsi contracté avec une veuve, mère de grands enfans. Un soir qu'il venait chez elle, elle lui fit une proposition de mariage. Et, comme il se taisait, elle prit son silence pour un acquiescement, le barbouilla de rouge, et tout fut dit.

Les femmes de Tikopia sont habituellement fidèles; l'adultère peut être puni de mort par

Digitized by Google

le mari, qui exerce rarement cet acte de vengeance. Les jeunes filles sont libres; aussi pèchent-elles plus d'une fois, et ont-elles recours à l'infanticide pour déguiser leurs fautes. Le suicide est fort rare dans l'île.

Quand une épidémie sévit dans la contrée, ils cherchent à la conjurer par quelque cérémonie expiatoire. Ainsi, en 1827, après le départ du capitaine Dillon, Tikopia ayant été frappée par un fléau pareil, les insulaires construisirent une petite pirogue et la garnirent de bouquets. Quand elle fut prête, les quatre fils des premiers chefs du pays la promenèrent sur leurs épaules, accompagnés de toute la population. Cette procession fit le tour de l'île, en poussant de grands cris et en frappant avec force sur toutes les broussailles. Revenus au point de départ, les assistans lancèrent la pirogue à la mer, et l'abandonnèrent au gré des vents. On a vu que les Chingulais avaient une pratique analogue pour calmer le dieu des tempêtes. Les Tikopiens, du reste, n'attribuaient pas à ce cérémonial plus de valeur qu'il n'en méritait. Ils avaient plus de foi dans le cordon sanitaire établi contre les canots européens.

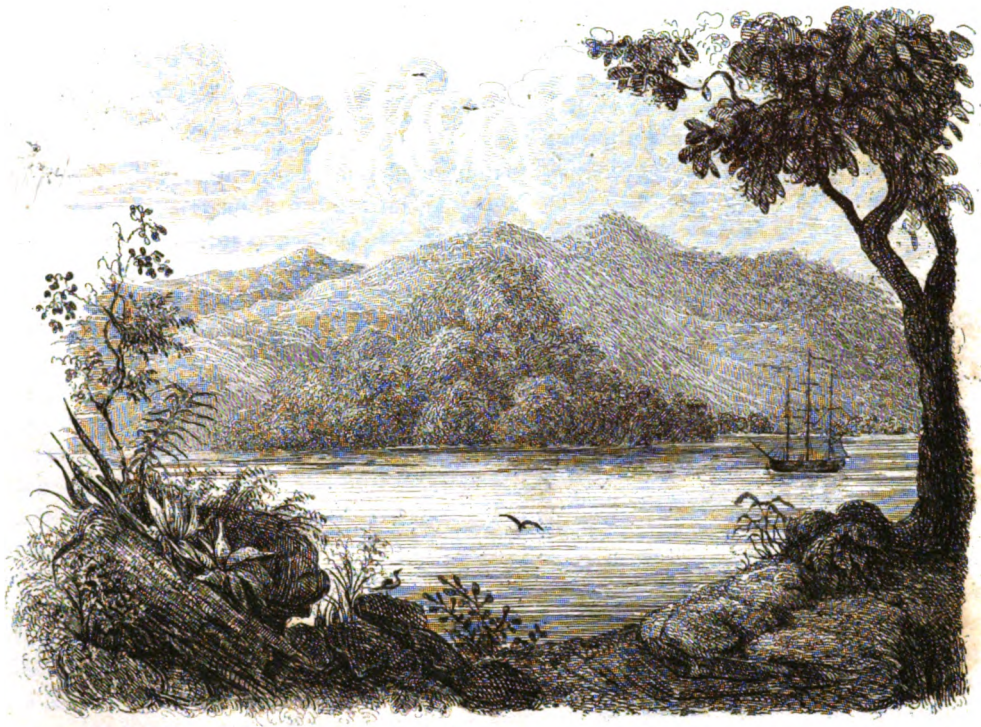
L'Oceanic avait quitté Tikopia avec une brise de S. E., toujours très-fraîche dans cette saison. Aussi, dès le 16 au matin, les sommets de Vanikoro se montrèrent-ils sur l'avant sous la forme de trois îlots aplatis et médiocrement élevés. Peu à peu ces îlots grandirent pour ne plus former qu'une seule et même île. Le soir, au coucher du soleil, le sloop n'était plus qu'à deux lieues de la côte orientale. Vue de cette distance, Vanikoro offrait un terrain bien boisé et bien accidenté. Une barre circulaire de récifs semblait en défendre les abords sur tous les points, excepté du côté de l'est, où se révélait un vaste enfoncement qui mordait bien avant dans les terres.

C'était là Vanikoro, peu fréquentée et peu connue avant que les capitaines Dillon et d'Urville en eussent fait l'objet d'explorations spéciales. Là existait le monument élevé par la nouvelle *Astrolabe* sur le même sol où périt l'ancienne. Comment pouvais-je rester indifférent à ce double épisode, l'un de deuil, l'autre de réparation? Seul Français sur ce navire américain, j'avais à fouler cette terre un intérêt de nationalité que ne partageait aucun de mes compagnons de voyage. Ils la regardaient tous d'une façon indifférente, pendant que je la dévorais de l'œil. Nul ne me comprit, si ce n'est Pendleton. « Nous jouons de malheur, me dit-il. Pour vous et pour moi, j'avais résolu de mouiller à Vanikoro; pour vous, car je vous devine; pour moi, car les travaux de Dillon et de d'Urville ont jeté un grave intérêt sur ce coin de terre. Mais le temps nous sert mal. Voyez l'horizon dans le S. E.; il y a du vent là-bas plus que nos voiles n'en doivent porter sur une côte; et vous ne voudriez pas que le pauvre Pendleton fît le second tome de Lapérouse. Toutefois, ne désespérons de rien. Si le vent est maniable, nous nous maintiendrons à portée du mouillage jusqu'à ce qu'on y puisse jeter l'ancre sans péril. »

Comme le capitaine l'avait prévu, la nuit fut dure. Il fallut prendre la cape sous les huniers au bas ris, et courir un bord au large, babord amures, pour éviter de tomber sur les récifs. Au jour, on reprit la bordée de l'île; mais chassé par la dérive et par le courant, *l'Oceanic* se trouva bientôt entraîné dans l'ouest, et tout ce qu'on put faire en forçant de voiles, ce fut de longer l'île sous le vent à deux ou trois lieues des brisans de la bande occidentale. Cloué sur le pont, je cherchai, à l'aide d'une excellente longue vue, à distinguer les divers points signalés par les récits de Dillon et de d'Urville, les villages de Païou, de Vanou et de Nama, devenus récemment célèbres. Rien ne se détacha d'une manière bien nette; je ne vis que les masses de bois qui couvrent toute l'île depuis la base jusqu'à la cime des monts. Le récif offrait un spectacle plus curieux. Çà et là des roches noirâtres de huit à dix pieds de hauteur se dressaient saillantes sur les eaux, et les lames énormes de l'Océan qui venaient se briser contre ces rocs solitaires formaient, de distance en distance, des jets d'eau élancés au-dessus de la nappe écumeuse et uniforme. De ce côté, la chaîne sous-marine s'étend quelquefois jusqu'à une lieue de terre, laissant entre elle et le rivage un large bassin intérieur dont les eaux restent toujours paisibles comme celles d'un lac, avec des teintes toutes diverses, à cause des brusques variations du fond.

Ainsi, il fallait renoncer à Vanikoro; la brise et la mer s'y opposaient. *L'Oceanic* fut même obligé de passer sous le vent de Toupoua, qu'il rangea d'assez près pour que l'on pût distinguer sur le rivage les cases des naturels. Aucune pirogue ne se risqua au large : le temps était trop mauvais. Enfin, le sloop réussit à doubler la pointe orientale de la grande île Nitendi ou Santa-Cruz; il laissa porter le long de la bande nord jusqu'à la hauteur de la baie Graciosa, dans laquelle nous jetâmes une ancre par quarante

Digitized by Google



3. Rade de Mangadai.

3 Puerto de Mangadai



4. Mausolée de Lapérouse à Vanikoro.

4 Mausoleo de Laperouse en Vanikoro

Tom. 2. — Pl. XII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

brasses, à un mille environ du rivage. C'était le 18 juin à midi.

CHAPITRE XV.

VANIKORO. — HISTOIRE. — NAUFRAGE DE LAPÉROUSE.

Vanikoro est désormais une île célèbre dans les annales de la navigation française. Ce fut sur ses récifs que se perdit Lapérouse. Long-temps on ignora le lieu où avait fini cette grande destinée. De sa lutte avec la mer, il n'était pas échappé un seul homme pour nous dire comment l'illustre marin avait été vaincu. Les voyages récens de Dillon et de d'Urville ont seuls éclairci ce point d'histoire. Pour l'établir ici, il faut remonter à l'origine de l'expédition.

C'était au temps où Cook venait d'illustrer la Grande-Bretagne par une série de voyages hardiment conçus, habilement exécutés. La France, mise en demeure par cet exemple qui avait retenti en Europe, résolut à son tour de combiner un voyage de circumnavigation sur une grande échelle. Le savant Fleurieu en dressa l'itinéraire; Louis XVI, bon géographe lui-même, écrivit de sa main des instructions qui pourraient passer pour un chef-d'œuvre, ne fussent-elles pas venues d'un roi. Enfin, comme chef de cette expédition, on choisit le capitaine Lapérouse, déjà célèbre dans la marine par son expédition contre les établissemens anglais de la baie d'Hudson. On lui donna pour second le capitaine Delangle, son ami, officier fort distingué; des savans et des marins du plus grand mérite furent en outre appelés à partager les travaux de cette aventureuse expédition.

Les deux flûtes *la Boussole* et *l'Astrolabe* furent armées pour ce voyage. Elles appareillèrent de Brest le 1er août 1785, mouillèrent tour à tour à Madère, à Ténériffe, à Sainte-Catherine du Brésil, à la Conception du Chili; elles visitèrent l'île de Pâques, l'île Mawi dans le groupe Hawaii, et commencèrent ensuite l'exploration de la côte N. O. de l'Amérique, travail le plus essentiel de la mission.

Sur ces parages, un premier malheur vint frapper Lapérouse. Dans un havre auquel il avait donné le nom de *Port des Français*, deux embarcations s'étant hasardées sur une barre dangereuse, furent englouties avec tout leur monde. Six officiers et seize matelots périrent dans ce désastre.

Lapérouse quitta cette côte fatale vers la fin de juin 1786, relâcha à Monterey en Californie, traversa l'Océan-Pacifique, faillit se perdre sur deux écueils inconnus qu'il nomma *Ile Necker* et *Iles Basses françaises*, traversa les îles Mariannes à la hauteur de l'Assomption, doubla les îles Bashee, et mouilla enfin à Macao le 3 janvier 1787.

Il resta deux mois dans cette relâche, puis quarante jours à Manille qu'il quitta le 10 avril, piqua au nord, reconnut quelques portions de la côte japonaise, exécuta son beau travail dans le bras de mer inexploré jusque-là, et qu'il nomma *Manche de Tartarie*, releva toute la presqu'île Seghalien, puis quelques-unes des Kouriles, mouilla enfin dans le port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtchatka, d'où il expédia par terre le jeune Lesseps avec un double des matériaux jusque-là recueillis. Cet interprète était le seul homme de l'expédition qui dût revoir la France.

Parti du Kamtchatka vers la fin de septembre 1787, Lapérouse fit voile vers le sud, coupa la ligne le 21 novembre, aperçut, le 9 décembre, l'une des îles Hamoa, où périt le malheureux Delangle, fit voile pour l'Australie, et mouilla à Botany-Bay le 26 janvier 1788. Par une coïncidence assez bizarre, à la même époque, le commodore Phllip se trouvait mouillé près de là, à Port-Jackson, amenant avec lui les hommes qui devaient former le noyau de la future colonie de la Nouvelle-Galles du Sud. Les deux commandans français et anglais firent un échange de politesses et de bons procédés. Le commandant Phllip se chargea des dépêches de Lapérouse, les dernières que l'on ait reçues de lui. Dans une lettre au ministre de la marine, le capitaine traçait les éventualités de son itinéraire. Il avait l'intention, en quittant Botany-Bay, de visiter les îles Tonga, d'explorer ensuite certaines parties de la Nouvelle-Calédonie, des îles Salomon, de la Louisiade, puis de passer le détroit de Torrès pour atteindre l'Ile-de-France en décembre de la même année. Il comptait être de retour en France au mois de juin 1789.

Cependant 1789 et 1790 s'écoulèrent sans qu'aucune nouvelle postérieure parvînt dans nos ports de mer. Des inquiétudes sérieuses commençaient à s'accréditer. La société d'histoire naturelle prit l'initiative, et demanda à l'Assemblée nationale qu'une expédition fût envoyée à la recherche des navires de Lapérouse. L'Assemblée nationale se réunit à ce vœu par son décret du 9 février 1791, sanctionné par le roi. Un armement fut résolu.

Les deux grandes flûtes *la Recherche* et *l'Espérance* partirent de Brest le 28 septembre

Digitized by Google

1791, sous les ordres de d'Entrecasteaux. Cet officier, à son passage au cap de Bonne-Espérance, apprit qu'un rapport du commodore Hunter désignait les îles de l'Amirauté comme le théâtre probable du naufrage de Lapérouse. A l'instant même les deux flûtes se dirigèrent vers cet archipel; mais contrariéees par la saison, et, d'ailleurs, mauvaises voilières, elles n'y parvinrent que le 28 juillet 1792. Leurs recherches furent inutiles; nul bâtiment européen ne semblait s'être perdu sur ces parages. D'Entrecasteaux poursuivit les opérations qui lui avaient été imposées. De beaux travaux scientifiques publiés par MM. Rossel et Labillardière furent la seule compensation obtenue à des frais énormes et d'incalculables fatigues. L'armement fut maltraité dans son personnel plus qu'aucun ne l'avait été; les trois premiers chefs moururent: d'Entrecasteaux, Huon de Kermadec et d'Auribeau; et avec eux une bonne portion des équipages. Enfin, à leur arrivée à Java, les deux navires furent confisqués par le gouvernement hollandais. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce voyage, c'est que les deux conserves passèrent devant l'île qu'elles cherchaient, devant Vanikoro, théâtre du désastre de Lapérouse, où, sans doute, on eût trouvé alors des traces récentes du naufrage et peut-être des hommes encore vivans.

Depuis cette époque jusqu'en 1825, nul autre essai de recherche ne semble avoir été fait. *L'Uranie* et *la Coquille*, expédiées pour les mers du Sud sous la Restauration, ne furent point envoyées dans cette pensée. *La Coquille*, dans la nuit du 1er au 2 août 1823, passa à quatre ou cinq lieues de Vanikoro, sans se douter que cette île gardât des preuves du triste événement.

Ce ne fut guère qu'au moment où le ministère accueillit le projet du capitaine d'Urville, c'est-à-dire vers la fin de 1825, que l'on songea à faire des recherches nouvelles. Il était bruit alors, en France, du rapport d'un baleinier qui avait vu une croix de Saint-Louis et quelques médailles entre les mains des sauvages de la Louisiade et de la Nouvelle-Calédonie. Les détails paraissaient exacts et formels. Le ministre de la marine en tint compte; M. d'Urville fut chargé de s'assurer de leur degré de vérité, et de poursuivre la solution du problème. Le nom de son navire, *la Coquille*, fut changé en celui d'*Astrolabe*.

L'Astrolabe partait de France avec des données bien incertaines; mais sur sa route l'attendaient de précieux indices. Son passage à Port-Jackson, loin de lui rien révéler, mit M. d'Urville en suspicion contre les bruits accrédités en France. Plus heureux à Tonga-Tabou, il sut par la Tamaha que Lapérouse avait relâché à Namouka après avoir quitté Botany-Bay. Ce ne fut pourtant qu'à la fin de 1827, et dans une relâche à Hobart-Town, qu'il fut mis sur la voie d'une nouvelle reconnaissance. A Hobart-Town, on avait connaissance d'une découverte faite par le capitaine Dillon, indice dont il est temps de parler.

Vieux routier de l'Océan-Pacifique, où il naviguait depuis vingt années sur des bâtimens de commerce, Dillon commandait en 1826 *le Saint-Patrick*, qui, dans sa route de Valparaiso au Bengale, passa le 15 mai près de Tikopia. Sur les pirogues qui vinrent accoster le navire, se trouvaient le prussien Bushart et le lascar Joe, qu'il avait, treize ans auparavant, déposés sur cette île. Joe, monté à bord, fit des affaires avec l'équipage, et, entre autres objets, vendit à l'armurier une poignée d'épée en argent, sur laquelle étaient gravés des caractères. Interrogé à cet égard, le lascar répondit que cette poignée, ainsi que d'autres colifichets de fabrique européenne qui se trouvaient à Tikopia, provenaient d'une île voisine nommée Vanikoro, sur laquelle deux grands navires avaient autrefois naufragé. Le lascar affirma, suivant Dillon, qu'ayant fait le voyage de Vanikoro six ans auparavant, il y avait vu deux hommes âgés, marins des bâtimens perdus; il ajouta que des débris du sinistre existaient encore, et qu'on pourrait en retirer quelques-uns. De ce récit Dillon inféra que ces deux bâtimens étaient ceux de Lapérouse. Il décida Bushart à l'accompagner sur Vanikoro; mais, cette fois, les calmes et les courans contrarièrent sa reconnaissance. Retourné à Calcutta, il fit part de ses soupçons à la Compagnie des Indes et à la Société asiatique, dans un rapport officiel plus explicite et plus formel que le récit livré depuis à la publicité.

« En examinant la poignée d'épée, dit-il, je crus y découvrir les initiales du nom de Lapérouse, ce qui fit naître en moi des soupçons et pousser mes questions aussi loin que possible. Par l'intermédiaire de Bushart et du lascar, j'interrogeai quelques insulaires sur la manière dont leurs voisins avaient pu se procurer tous les objets en argent et en fer qu'ils possédaient. Ils me répondirent que les naturels de Mallicolo (Vanikoro) racontaient que, bien des années auparavant, deux grands vaisseaux étaient arrivés près de leurs îles; qu'ils avaient jeté l'ancre, l'un à l'île de Vanou, et l'autre à l'île de Païou, peu éloignées l'une de l'autre. Quelques

Digitized by Google

jours après, et avant qu'ils eussent eu communication avec la terre, une tempête s'était élevée et avait poussé les deux vaisseaux à la côte. Celui qui avait jeté l'ancre à Vanou échoua sur les roches. Les naturels se portèrent alors en foule au bord de la mer, armés de massues, de lances et d'arcs, et lancèrent quelques flèches à bord du vaisseau. L'équipage riposta par des coups de canon, et tua plusieurs sauvages. Le vaisseau battu par les vagues, et continuant de se heurter contre les roches, fut bientôt mis en pièces. Quelques hommes de l'équipage se jetèrent dans les canots, et furent poussés par le vent à la côte, où, en débarquant, ils furent tués jusqu'au dernier par les naturels. D'autres, qui s'étaient jetés à la nage, ne gagnèrent la terre que pour partager le sort de leurs compagnons, de sorte que pas un seul homme de ce vaisseau n'échappa à la mort (Pl. XVIII — 1).

» Le vaisseau qui échoua à Païou fut jeté sur une plage de sable. Les naturels accoururent, et lancèrent leurs flèches sur ce navire comme ils avaient fait sur l'autre ; mais les gens de l'équipage eurent la prudence de ne pas répondre par les armes à cette agression. Au contraire, ils montrèrent aux assaillans des haches, de la verroterie et d'autres bagatelles comme offrandes de paix, et ceux-ci cessèrent les hostilités. Aussitôt que le vent eut un peu diminué, un vieillard poussa au large dans une pirogue et aborda le vaisseau. C'était un des chefs du pays : il fut reçu avec des caresses, et on lui offrit des présens qu'il accepta. Il revint à terre, apaisa ses compatriotes, et leur dit que les gens du vaisseau étaient des hommes bons et affables ; sur quoi plusieurs naturels se rendirent à bord, où il leur fut offert à tous des présens. Bientôt ils apportèrent en retour à l'équipage des ignames, des volailles, des bananes, des cocos, des porcs, et la confiance se trouva établie de part et d'autre.

» L'équipage du vaisseau fut obligé de l'abandonner. Les hommes blancs descendirent à terre, apportant avec eux une grande partie de leurs provisions. Ils restèrent quelque temps dans l'île, et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt que le petit bâtiment fut prêt à mettre à la voile, il partit avec autant d'hommes qu'il en put convenablement porter, après avoir été approvisionné de vivres frais et abondans par les insulaires. Le commandant promit aux hommes qu'il laissait dans l'île de revenir promptement les chercher, et d'apporter en même temps des présens pour les naturels ; mais jamais les insulaires n'entendirent plus parler ni de ce petit bâtiment ni de ceux qui le montaient. Les hommes de l'équipage demeurés dans l'île se partagèrent entre les divers chefs, auprès desquels ils résidèrent jusqu'à leur mort. Il leur avait été laissé, par leurs camarades, des fusils et de la poudre ; et ces objets les mirent à même de rendre de grands services à leurs amis, dans leurs batailles avec les naturels des îles voisines.

» Le Prussien ne s'était jamais hasardé à faire un voyage à Mallicolo avec les naturels ; mais le lascar y était allé une fois ou deux. Il affirma qu'il avait vu à Païou deux Européens qui parlaient la langue des insulaires, et qu'il avait conversé avec eux. C'était des vieillards qui lui dirent avoir fait naufrage plusieurs années auparavant dans un des vaisseaux dont ils lui montrèrent les débris. Ils lui dirent aussi qu'aucun vaisseau n'avait touché aux îles Mallicolo depuis qu'ils y étaient ; que la plupart de leurs camarades étaient morts, mais qu'ayant été disséminés dans les diverses îles, ils ne pouvaient dire précisément combien d'entre eux étaient encore vivans. »

Après la lecture de ce rapport, la Compagnie décida qu'un de ses navires, *le Research*, irait, sous les ordres de M. Dillon, explorer les îles de Vanikoro, et constater le naufrage du capitaine français d'une manière précise. On ne négligea rien pour rendre en outre l'expédition profitable dans les recherches d'histoire naturelle. Le docteur Tytler, connu par quelques ouvrages scientifiques, devint à la fois le docteur, le naturaliste et l'historiographe de la mission. Ses appointemens furent magnifiques ainsi que ceux de M. Dillon : la Compagnie faisait largement les choses. Elle affectait deux mille roupies au seul achat des objets qui devaient être distribués en présens aux naturels de Vanikoro, somme égale à la somme fixée pour les ravitaillemens d'une expédition française dans une campagne de trois années. La Compagnie alla plus loin encore ; elle plaça à bord du *Research* un agent français qui devait constater officiellement les découvertes. Ce fut un nommé M. Chaigneau, alors employé à Chandernagor.

Le 23 janvier 1827, *le Research* prit la mer. A peine comptait-il quelques jours de traversée, quand de terribles discussions s'élevèrent entre le docteur Tytler et le capitaine Dillon. Elles furent si vives, qu'à l'arrivée à Hobart-Town, le docteur porta plainte contre le capitaine devant une cour martiale. Dillon, déclaré coupable, fut condamné à un emprisonnement de deux mois et à une amende de 50 livres sterling ; en outre,

Digitized by Google

une caution de 400 livres sterling était exigée comme garantie de sa conduite à venir. Comme la peine prononcée contre Dillon entraînait un retard dans le voyage, on chercha d'abord à le remplacer; mais le rusé capitaine n'avait révélé à personne le gisement de Vanikoro, et sous la conduite d'un autre la mission avortait. Force fut donc de laisser une partie du jugement inexécutée : on obligea Dillon au paiement de l'amende et au dépôt de la garantie, mais on lui fit grâce de la prison.

Cette triste affaire terminée, *le Research* mit à la voile le 20 mai; il arriva le 3 juin à Port-Jackson où il ne fit que toucher, et mouilla le 1er juillet à Korora-Reka sur la baie des Iles. Reparti de nouveau, il toucha successivement à Tonga-Tabou, à Rotouma et à Tikopia. Sur cette dernière île, il embarqua un naturel nommé Ratia, qui devait lui servir de guide et d'interprète. Il s'y procura aussi divers objets provenant du naufrage. Enfin, arrivé le 7 près de Vanikoro, *le Research*, après six jours employés dans une reconnaissance du mouillage, jeta l'ancre sur le petit havre d'Ocili, dans la baie de l'E.

A peine établi sur ce point, Dillon s'occupa de récolter tous les objets du naufrage qui restaient dans l'île, et grâce aux instrumens en fer, aux étoffes et aux verroteries dont il se montra prodigue, il parvint à en ramasser une quantité prodigieuse. La plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux de chaînes, et autres morceaux en fer; en rouets de poulies, casseroles, cuillères, plateaux et entonnoirs en cuivre; en divers fragmens d'instrumens astronomiques et d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importans fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures; de l'autre, rayonnait un soleil, le tout estampillé au moyen d'une espèce de légende : BAZIN M'A FAIT. Des recherches accomplies depuis ont prouvé que ces marques étaient celles de la fonderie de l'arsenal de Brest vers 1785. On réussit en outre à se procurer, sur les récifs de l'ouest, quatre pierriers en bronze, un boulet de 18, un dollar espagnol, des fragmens de cristaux, porcelaines, faïence, bouteilles et verres; enfin, divers débris en fer, cuivre et plomb.

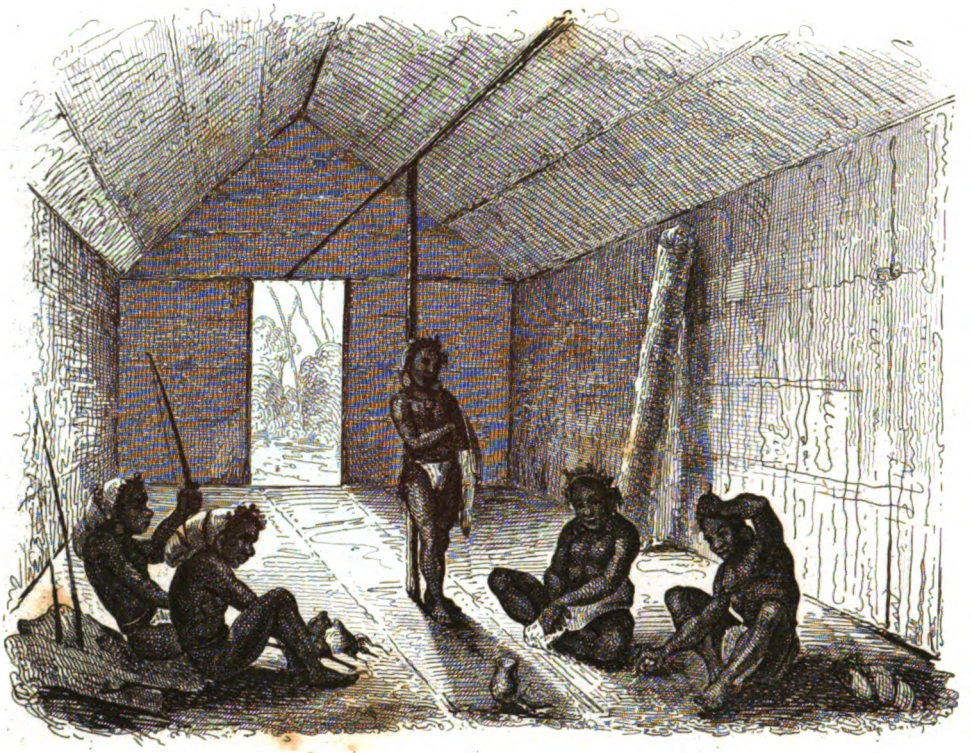
Mais une trouvaille plus précieuse encore, ce fut celle d'un morceau de sapin de quatre pieds de long sur quatorze pouces de large, décoré d'une fleur de lis et de plusieurs autres ornemens sculptés. Cette sculpture, rapportée en France, fut reconnue pour un débris du couronnement d'un des navires de Lapérouse épave incontestable de ce naufrage. A Vanikoro, les naturels en avaient fait un panneau de porte. Une pierre meulière, qui avait dû servir à un moulin à bras, fut trouvée aussi dans le même enclos.

Les naturels, d'ailleurs, ne niaient pas le naufrage. Ils le racontaient chacun à sa manière, et le capitaine du *Research* cite plusieurs versions qu'on lui en fit. Voici la plus précise et probablement la plus exacte de toutes. Elle fut donnée par Valie, second aligui de Vanou (PL. XVI — 2).

« Il y a long-temps, dit cet indigène, que les habitans de cette île, sortant un matin de leurs maisons, aperçurent une partie d'un vaisseau sur le récif, en face de Païou. Il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva de le mettre en pièces. De grandes portions de ses débris flottèrent le long de la côte. Le vaisseau avait été jeté sur le récif pendant la nuit et à la suite d'un ouragan terrible, qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits. Nous n'avions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent et prirent terre près d'ici : nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant un peu de temps, après quoi ils allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Là, ils bâtirent un petit vaissau, et s'en allèrent dedans. Aucun de ces quatre hommes n'était chef; tous étaient des inférieurs. Les objets que nous vendons proviennent du vaisseau qui échoua sur le récif à basse mer; nos gens avaient l'habitude d'y aller plonger et d'en rapporter ce qu'ils pouvaient. Plusieurs débris vinrent à la côte, et nous en tirâmes diverses choses; mais, depuis quelque temps, on n'a rien retiré du vaisseau, parce qu'il est pourri et qu'il a été emmené par la mer. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau; mais il vint à la côte plusieurs cadavres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou et coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent. Ils bâtirent un petit vaisseau, et partirent cinq lunes après que le grand se fut perdu. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient planté autour d'eux une forte palissade de troncs d'arbres pour se garantir de l'approche des insulaires. Ceux-ci, de leur côté, les craignaient, de sorte qu'il y eut peu de communications entre eux. Les hommes blancs avaient coutume de regarder le soleil au travers de cer-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Maison de l'Atoua à Vanikoro.*

1 Casa del Atua en Vanikoro.



2. *Chaloupes de l'Astrolabe sur le lieu du Naufrage.*

2 Lanchas del Astrolabio en el punto del Naufragio.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE.

Digitized by Google

taines choses que je ne puis ni dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons eu aucune de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre un homme qui servait le chef. Le premier mourut il y a environ trois ans : une demi-année après, le chef du canton où résidait l'autre homme blanc fut obligé de s'enfuir de l'île, et l'homme blanc partit avec lui. Le district qu'ils abandonnèrent se nommait Paukori; mais nous ne savons pas ce qu'est devenue la tribu qui l'habitait alors. Les seuls blancs que les habitans de l'île aient jamais vus sont premièrement les gens du vaisseau naufragé, puis ceux que nous voyons aujourd'hui. »

M. Dillon fit plusieurs excursions dans l'île, sans que les naturels, gagnés par ses largesses, l'inquiétassent en aucune manière. Le résultat de cette reconnaissance, consigné dans sa relation, n'offre qu'un intérêt fort médiocre. Un prétendu plan de Vanikoro, dressé par lui, est fort inexact et incomplet.

Dans les premiers jours d'octobre, craignant que les vents d'E. ne le retinssent dans la baie, il franchit heureusement la passe dangereuse de l'E. et mouilla sur la baie tranquille de Manevai, y stationna trois jours, puis sortit par le chenal du N., cingla vers Touboua et Nitendi, et ensuite vers la Nouvelle-Zélande. Après une relâche assez longue, il passa à Port-Jackson, et mit ensuite à la voile pour Calcutta, où il fut rendu le 7 avril 1828. Récompensé généreusement, il obtint de la Compagnie la permission d'aller en France avec les objets qui devaient faire foi de sa découverte. En France le meilleur accueil lui était réservé : il fut présenté à Charles X, obtint la croix de la Légion-d'Honneur, dix mille francs d'indemnité, et une pension de quatre mille francs inscrite au grand-livre. Tout cela se passait un mois avant l'arrivée de *l'Astrolabe*. *L'Astrolabe* fit autant que *le Research* à Vanikoro, et ce ne fut qu'un épisode de sa longue expédition; mais le gouvernement français eut une autre balance pour ses mérites.

Ce fut devant Hobart-Town, le 20 décembre 1827, que le capitaine d'Urville eut connaissance des travaux de Dillon, dont quelques journaux avaient donné des aperçus pleins de réticences. Dillon, il faut le dire, ne jouissait pas d'une grande réputation de véracité dans la colonie; on y tenait ses récits pour fort suspects et fort exagérés. Aller ainsi, sur la foi de données vagues, chercher une île imaginaire, lui demander des preuves qu'elle n'avait peut-être pas, se livrer à cette croisière fantastique et stérile, pendant qu'une reconnaissance inachevée des côtes de la Nouvelle-Zélande demandait encore quelques mois d'explorations studieuses, telle était la position qui s'offrait alors au capitaine d'Urville. S'il réussissait, tout allait bien; s'il parvenait à résoudre le grand problème d'un naufrage mystérieux, tout se justifiait : déviation de route, changement d'itinéraire. Mais dans l'autre hypothèse, dans l'éventualité d'une campagne infructueuse, ne pouvait-on pas l'accuser de s'être abandonné trop naïvement aux rêves d'un aventurier?

Vouloir, d'ailleurs, ne suffisait pas; il fallait pouvoir. Dillon avait parlé de Tikopia et de Vanikoro, mais sans préciser leur gisement. C'était là son secret, la restriction mentale qu'il devait exploiter. Il fallait donc chercher à tâtons l'île problématique. Le capitaine d'Urville ne se laissa pas vaincre par cette difficulté. Sondant les réticences de Dillon, il vit que Tikopia était l'ancienne Barwell des cartes anglaises, et que Vanikoro ne pouvait être qu'une des îles situées au S. E. de Santa-Cruz, ou le groupe découvert par Bligh, au N. des Nouvelles-Hébrides. Dès lors son plan fut fait; il résolut de chercher Tikopia dans Barwell, et là, de savoir par les naturels quelle était l'île du naufrage.

Pendant que le capitaine d'Urville organisait son départ, arrivèrent à Hobart-Town deux lettres de Dillon complètement contradictoires : l'une parlant d'ajourner son voyage à cause d'une prétendue mousson; l'autre annonçant qu'il venait de le réaliser avec les plus beaux résultats. Quoique ces dépêches étranges dussent redoubler l'embarras du commandant français, il n'en persista pas moins dans ses résolutions. *L'Astrolabe* mit à la voile le 6 janvier 1828; elle reconnut l'île Norfolk et le volcan Mathew, les îles Fataka et Anouda, et parut le 10 février devant Tikopia. La corvette était à peine en vue, qu'une pirogue l'accosta. Elle portait le Prussien Bushart, qui avait accompagné Dillon à Vanikoro. Cet homme confirma la réalité du voyage de ce marin, et tira enfin le capitaine d'Urville de sa longue incertitude. C'était déjà beaucoup que d'avoir obtenu cette preuve; mais il restait à la compléter par une reconnaissance; il restait aussi à accomplir un devoir pieux vis-à-vis d'hommes morts pour le progrès de la science et de la navigation.

Quelques officiers et naturalistes mirent pied à terre à Tikopia et furent reçus dans une case publique des indigènes : c'était Bushart qui les conduisait. Cet homme avait promis d'accompagner *l'Astrolabe* à Vanikoro, avec cette condition

Digitized by Google

toutefois, que sa femme, jeune Zélandaise, serait du voyage : mais d'autres influences lui firent retirer sa promesse. L'une des raisons alléguées pour justifier ce refus était l'insalubrité du séjour de Vanikoro. Les naturels auxquels on s'adressa firent la même réponse. Le lascar Joe, prié à son tour, ne se montra pas moins intraitable. Il prétendit n'avoir jamais dit au capitaine Dillon qu'il y fût allé.

Alors le capitaine d'Urville se contenta de prendre à bord deux Anglais, fixés à Tikopia depuis neuf mois, et dont l'un, qui parlait assez bien la langue des naturels, pouvait servir d'interprète. Cinq Tikopiens furent aussi compagnons forcés et involontaires du voyage. On les trouva oubliés à bord, quand toutes les pirogues se furent éloignées.

Le capitaine d'Urville tira droit sur Vanikoro, dont il avait démêlé le gisement à travers les ruses et les réticences de Dillon. Quelques calmes l'ayant attardé en route, il n'accosta l'île que le 14, en prolongea les récifs, envoya un canot pour reconnaître le mouillage, utilisa un vent contraire de N. O. pour aller chercher Taumako, indiquée par Quiros près de Santa-Cruz, et perdue depuis cette époque ; employa trois jours à cette croisière, sans pouvoir trouver cette île ; puis rebroussa chemin vers Vanikoro, et mouilla le 21 dans la dangereuse et petite rade d'Ocili, où *le Research* avait mouillé, et qu'avaient indiquée les naturels du village de Manevai.

Le premier soin de M. d'Urville, quand *l'Astrolabe* se trouva affourchée sur ses ancres, fut de se concilier les naturels à l'aide de quelques présens. En toute autre occasion, les objets qu'il offrit auraient été regardés comme des choses de la plus grande magnificence; mais Dillon, le prodigue Dillon, avait gâté les insulaires : ils reçurent tout avec une froideur marquée. On passa outre : cette circonstance ne fut pas, du reste, la seule où l'on put rencontrer parmi les Vanikoriens de la défiance et de la mauvaise volonté vis-à-vis des Français. Il s'en présenta d'autres par la suite et en si grand nombre qu'il fallut croire à des préventions semées d'avance, à des terreurs habilement produites. D'ailleurs, ces hommes avouèrent plus tard qu'on les avait avertis que les Français étaient compatriotes des naufragés, et qu'ils viendraient sans doute tirer vengeance du funeste événement dont ces côtes avaient été le théâtre.

Malgré ces obstacles si grands et si divers, M. d'Urville ne se rebuta point. Des embarcations furent expédiées sous les ordres des officiers de *l'Astrolabe* pour faire le tour de l'île. On devait recueillir à la fois, le long de la côte, et les objets provenant du sauvetage et les traditions du sinistre ; relever la carte de l'île et en étudier l'histoire naturelle. Tout allait ainsi marcher de front.

La première expédition, commandée par M. Gressien, ne valut à *l'Astrolabe* qu'un petit nombre de débris peu importans. Nul renseignement n'en résulta. A toutes les questions qui leur étaient adressées, les insulaires opposaient un profond silence ou des réponses évasives. Un système de mutisme, délibéré en commun, semblait bâillonner toutes les bouches et fermer toutes les oreilles. Quand l'un d'eux, plus communicatif et plus accessible aux présens, s'apprêtait à donner quelques détails, à l'instant même ses camarades l'entouraient d'un air mécontent et effrayé, le priaient de se taire ou le forçaient à la retraite.

La seconde expédition, commandée par M. Jacquinot, éprouva d'abord des obstacles semblables. A Vanou, l'approche des Français mit l'alarme dans la petite population de ce village; les femmes et les enfans s'enfuirent dans les bois, emportant leurs effets les plus précieux: les hommes s'approchèrent seuls, mais évidemment effrayés et inquiets. On les interrogea, ils nièrent tout; enfin ils avouèrent que long-temps ils avaient eu en leur pouvoir des crânes de *Maras* (ils nommaient ainsi les Européens), mais qu'ils les avaient ensuite jetés à la mer.

Le chef Valie, celui que cite Dillon, fut le seul qui montra plus de confiance. A diverses reprises, il parut sur le point de faire des révélations complètes; mais ses compatriotes l'arrêtèrent avec des menaces. A Nama, même silence, même dissimulation. Nulle offre ne put d'abord décider les naturels à signaler le lieu du naufrage; mais M. Jacquinot s'étant mis à déployer devant eux un morceau de drap rouge, l'un des sauvages, séduit par les couleurs saillantes de l'objet, sauta à l'instant dans le canot, témoignant par gestes qu'il le conduirait au lieu voulu si on lui donnait le morceau d'étoffe. Le marché fut fait, et M. Jacquinot arriva sur le récif où s'était passée la catastrophe. C'était là une recherche essentielle et dont M. Dillon semble ne s'être point occupé. Du moins n'en parle-t-il nulle part.

La chaîne de récifs qui environne Vanikoro occupe un diamètre de deux ou trois milles au large devant Païou et Ambi, tantôt rapproché beaucoup de la côte, tantôt s'en éloignant d'en-

Digitized by Google

viron un mille. Là, dans une sorte de passe à travers le brisant, le sauvage fit arrêter le canot, montrant du geste le fond de l'eau. Les Français regardèrent, et, à une profondeur de douze à quinze pieds, ils distinguèrent, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets et de nombreuses plaques de plomb. Ce spectacle dissipa tous les doutes. Sur les pointes de cet écueil, s'était perdu l'un des navires de Lapérouse. (XVII-2).

Tout le bois mangé par la vague avait disparu; le métal seul restait, plus durable et plus résistant. Le gisement des ancres donnait lieu de présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres auraient pu être mouillées. En outre, l'aspect des lieux permettait de soupçonner que le navire avait donné dans cette passe pour avoir voulu s'introduire en dedans de la chaîne des brisans, qu'il y avait échoué et qu'il n'avait pu se tirer de cette position. Quelques sauvages affirmaient que c'était ce navire dont l'équipage débarqué à Païou avait construit un petit bâtiment, tandis que l'autre navire avait échoué en dehors du récif et s'était complètement englouti.

Arrivé ainsi sur le lieu du sinistre, M. Jacquinot chercha à l'instant même à en arracher quelques débris. Il fit élinguer une ancre; mais elle adhérait si fort au fond, qu'on fut obligé de renoncer à cette drague. Plus tard, M. Guilbert fut plus heureux. Après de violens efforts qui firent craquer la chaloupe, il parvint à extraire de la croûte des coraux qui tapissaient la mer une ancre de 1,800 livres environ, un canon court en fonte du calibre de 8, fortement oxidés et empâtés à deux pouces d'épaisseur. Un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon et une grande plaque de plomb, des fragmens de porcelaine, complétèrent ce sauvetage fait à quarante ans d'intervalle.

Cependant *l'Astrolabe* souffrait dans ce mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de la jeter à toute heure sur une côte aux rochers verticaux, contre les parois desquels elle aurait coulé par quinze brasses de fond. Le commandant songea à changer de station. A l'aide de grelins et d'ancres à jet, il se hâla jusque dans la vaste baie de Manevai, bassin calme et abrité contre tous les élémens (Pl. XV — 2).

Là du moins on rencontra des hommes plus sociables. Les naturels, ennemis de ceux de Tevai, accoururent à bord de *l'Astrolabe*. Les chefs saluèrent le capitaine à la manière du pays, en baisant le dos de leur main, et l'un d'eux, premier ariki et prêtre de Manevai, nommé Moembe, se déclara son ami particulier (Pl. XVI — 2). C'était un homme de cinquante ans environ, petit de taille, laid même parmi les siens, bon homme au demeurant, d'un naturel paisible, point importun, point indiscret, possédant presque du savoir-vivre au milieu de ses maussades compatriotes. Moembe, devenu l'ami de M. d'Urville, vint le visiter souvent. Il répondait de son mieux à ses questions, n'interrogeait pas, attendait patiemment les cadeaux qu'on voulait lui faire et les recevait avec reconnaissance.

Nero, le chef de Tevai, ne s'était pas conduit ainsi. Insatiable quêteur, maussade, désobligeant, il recevait tout de fort mauvaise grâce et continuait de demander après avoir reçu. Un jour ces fatigans procédés faillirent dégénérer en une scène fort sérieuse. Le capitaine d'Urville était allé lui rendre visite à Tevai, accompagné de quelques officiers sans armes. Le vieux Nero reçut, d'un air assez bourru, les visiteurs dans la *maison des esprits*, et entouré de ses guerriers armés d'arcs et de flèches. Comme à son ordinaire, il se plaignit d'abord de ce qu'on ne lui donnait rien; il demanda, à diverses reprises, des haches, disant que *Pita* (Dillon) lui en donnait beaucoup. A quoi le commandant français répondit que, s'il envoyait des vivres à bord et surtout des cochons, il aurait des haches. Il stipula même que trois haches seraient livrées en retour d'un cochon, taux que Nero agréa. Les cochons pourtant se faisant attendre, le commandant voulut retourner à bord; mais alors les sauvages prirent une attitude si menaçante qu'on sentit bien qu'il y avait eu imprudence à s'engager sans armes au milieu d'eux. Pour éviter un malheur, il fallut biaiser. Allant vers le chef, M. d'Urville lui offrit une grosse hache et un collier, en lui disant que c'était un à-compte sur le marché des cochons promis; puis il se leva et s'en alla. Nero, surpris et charmé du cadeau, n'osa pas bouger, et ainsi cette sorte de guet-apens n'eut point de suite. Quant au cochon promis par le chef, on l'attend encore.

Cependant les travaux scientifiques allaient leur train. Le naturaliste Gaimard avait obtenu du commandant de débarquer seul sur la partie occidentale de l'île. Par prudence, on lui avait donné pour compagnon l'Anglais Hambilton, qui parlait tant bien que mal la langue vanikorienne. Les habitans de Nama parurent enchantés de voir ces étrangers : mais, pendant les cinq jours que M. Gaimard et l'Anglais restèrent parmi eux, ils ne se montrèrent pas toujours

Digitized by Google

d'un caractère facile et hospitalier. Cette excursion, du reste fort périlleuse et bien méritante, ne produisit aucun résultat utile. Au bout de cinq jours, le naturaliste revint avec une fièvre intense, ayant eu toutes les peines imaginables à se défendre contre des hommes d'un naturel irritable et turbulent. Aucune confidence ne put être obtenue; et le village même de Nama resta interdit au Français débarqué; il revint outré et fort malade.

Grâce aux découvertes déjà faites, on pouvait alors regarder le naufrage de Lapérouse sur cette côte comme chose prouvée et hors de débat. Le capitaine d'Urville assembla donc ses compagnons de voyage; et, leur montrant les objets recueillis, il leur demanda quelle était leur opinion touchant leur origine. A l'unanimité, ils répondirent que, dans leur conviction, c'était là des débris du sinistre de Lapérouse. Alors il leur communiqua son projet, depuis long-temps formé, d'élever sur le lieu même un mausolée aux mânes de compatriotes morts pour la science. Cette ouverture fut accueillie avec enthousiasme, et chacun voulut concourir à l'érection du monument.

Comme il était impossible de l'élever à Païou, sur le lieu même de la catastrophe, on choisit comme emplacement une touffe de mangliers située sur le récif qui ceignait en partie le mouillage de Manevai. La forme adoptée pour le tombeau fut celle d'un prisme quadrangulaire de six pieds d'arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail, contenus entre des pieux solides fichés en terre, formèrent le massif du monument, et le faîte fut recouvert d'un petit chapiteau en planches achetées à la Nouvelle-Zélande. Pour préserver le pieux édifice contre la cupidité des naturels, on eut soin de n'y employer ni clous ni ferrures. Une fois commencé, le mausolée marcha vite, malgré les travaux du bord, et malgré les fléaux qui fondaient déjà sur la nouvelle *Astrolabe*, dans un lieu si fatal à l'ancienne (Pl. XVI - 1).

La fièvre du naturaliste Gaimard avait empiré; le capitaine lui-même, à la veille d'aller visiter l'emplacement où les naufragés avaient construit leur petit navire, fut saisi par des accès violens et dangereux. Le temps, de sec qu'il était, étant devenu tout-à-coup pluvieux et malsain, cette fièvre prit un caractère épidémique, et frappa successivement plusieurs personnes de l'équipage.

Cependant, le 14 mars, le mausolée fut terminé; son inauguration eut lieu le jour même, en présence d'une portion de l'équipage descendue sur le récif. Un détachement armé salua le cénotaphe d'une triple salve de mousqueterie, à laquelle répondit le canon de la corvette. Cette cérémonie pieuse s'accomplit au milieu d'un silence et d'un recueillement profonds. Tout était deuil sur cette terre néfaste, deuil dans un passé commémoratif, deuil dans le présent lugubre et plein de craintes. La fièvre tenait alors clouée sur les hamacs la moitié de l'équipage de *l'Astrolabe*, et semblait menacer l'autre moitié. Les bras allaient manquer à la corvette pour se tirer de passes difficiles et dangereuses. Encore quelques jours de retard, et le mausolée debout sur le récif servait à constater deux catastrophes. Le capitaine d'Urville sentit l'imminence du péril. Frappé lui-même, il eut encore la force de donner des ordres pour sortir de cet endroit fatal. Chaque tentative augmentait le nombre des malades; enfin, le 17 mars, on redoubla d'efforts. Il faut laisser M. d'Urville rendre compte de cette critique et décisive opération :

« Quarante hommes sont hors de service, et si nous laissons passer cette journée (17 mars) sans bouger, demain peut-être il ne sera plus temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence, je suis décidé à tenter un dernier effort. A six heures du matin, on commence à virer sur les ancres; et on les retire les unes après les autres, manœuvre longue et pénible, attendu que le câble, la chaîne et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres, et que nous avions peu de bras valides.

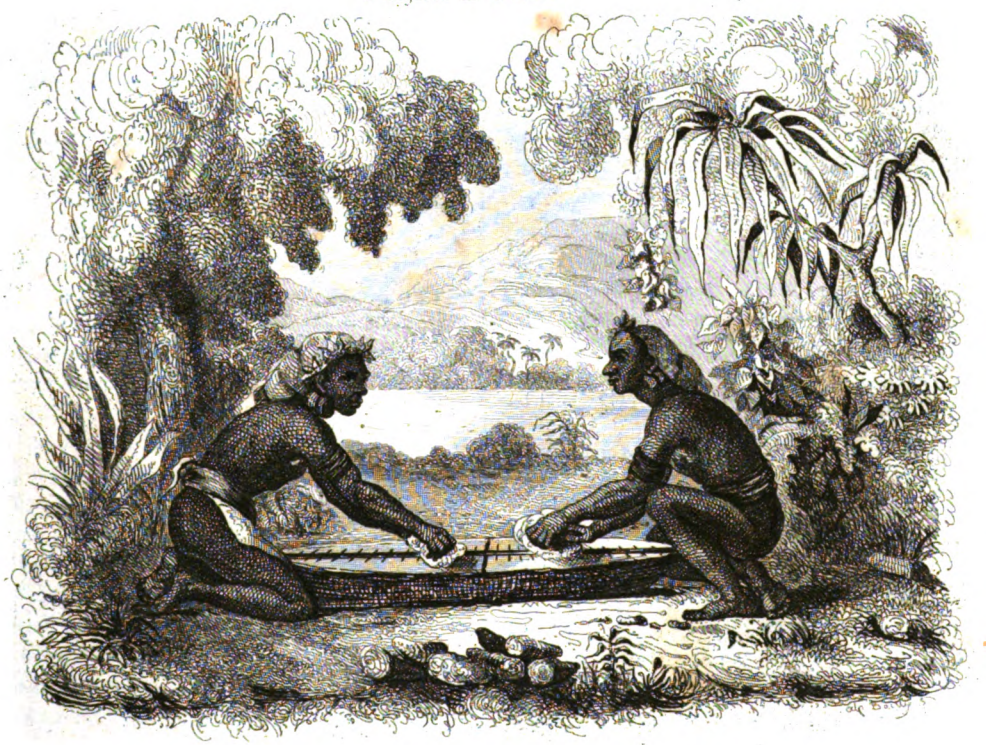
» Sur les huit heures, tandis que nous étions le plus occupés à ce travail, j'ai été fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitans de Manevai qui se trouvaient à bord ne paraissaient en aucune manière effrayés à leur approche, bien qu'ils m'eussent dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient fait la paix avec les habitans de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montèrent à bord d'un air déterminé, se rapprochèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux-pont, et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment,

Digitized by Google



3. Femmes de Vanikoro.

3 Mujeres de Vanikoro



4. Manière de raper le Taro.

4. Modo de raspar el Taro

Digitized by Google

Digitized by Google

quelques personnes de l'équipage me firent remarquer que deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord faisaient ce même manége depuis trois ou quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvemens, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage et avoir entre eux une longue conférence.

» De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent. A l'instant, j'intimai aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues. Ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre mon ordre à exécution. Je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et, d'un front sévère, je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je leur désignais leurs pirogues. L'aspect de vingt mousquets étincelans, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir et nous débarrassa de leur présence.

» Il est plus essentiel qu'on ne pense de contenir ces hommes grossiers par la seule terreur des armes à feu; elle est plus salutaire pour l'Européen que leur effet même. La vue seule d'un pistolet pourra mettre en fuite vingt sauvages, tandis qu'ils seraient capables de se ruer comme des bêtes féroces sur un détachement entier qui viendrait de faire feu sur eux.

» Du reste, nous venions, pour ainsi dire, de rompre la paille avec ces barbares, et notre départ devenait plus indispensable que jamais. J'exhortai donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et je pressai le moment de l'appareillage, autant que le permettaient mes faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtèrent leurs débiles mains à l'ouvrage, et nous pûmes enfin élonger une ancre à jet dans l'E., par trente brasses de fond; quoiqu'elle fût surjalée, nous fûmes assez heureux pour qu'elle tînt jusqu'au bout.

» Ce fut sur ce frêle appui, que le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, *l'Astrolabe* déploya ses voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous fut possible, avec une bonne brise d'E. S. E. assez fraîche; puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint nous borner notre horizon dans un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

» Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la passe. Mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre jetait la corvette sur des écueils d'où rien n'aurait pu la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'anxiété, nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui qu'éprouve un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité; la douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq ou six mille lieues qui nous en séparaient. »

Toutefois ce séjour, si tristement prolongé, eut de beaux résultats pour la science; d'utiles travaux furent réalisés; des observations importantes furent faites; M. Gressien leva le plan le plus exact et le plus complet de toute l'île; sa configuration, ses récifs, ses accidens de terrain y furent minutieusement décrits. La carte qui résulta de ces longues opérations est un des morceaux capitaux du voyage. Naguère inconnue, Vanikoro est à l'heure actuelle un des points les mieux décrits de l'Océan-Pacifique. Les règnes de la nature y ont été étudiés, et des échantillons authentiques existent dans les salles du Muséum. En dehors de ces recherches utiles et générales, il en était une plus spéciale au pays, celle du naufrage même, objet de la mission. Cette question-là fut traitée à fond par M. d'Urville, et son travail, curieux et plein de faits, mérite d'être reproduit :

« Dès le moment de notre arrivée, dit-il, les insulaires de Vanikoro, naturellement farouches et défians, comme tous les sauvages de la race noire océanienne, semblaient avoir adopté un système constant de dénégation touchant cette catastrophe, ou bien ils n'opposaient à nos questions que des réponses évasives, comme : *Je ne sais. — Je n'ai pas vu. — Cela est arrivé, il y a très-long-temps. — Nous l'avons entendu dire à nos pères*, etc. Il était évident que leur conduite à l'égard des infortunés qui échappèrent au naufrage ne fut rien moins qu'hospitalière. Sans doute ils redoutaient que nous fussions

Digitized by Google

venus pour en tirer vengeance, surtout quand ils eurent appris des Anglais et des naturels de Tikopia, que nous étions de la même nation que les *Maras*. Cependant, quand ils furent assurés que nous n'avions aucune intention hostile, et lorsqu'ils virent que nous les comblions d'amitiés et de présens, leur frayeur diminua un peu; quelques-uns devinrent plus communicatifs et répondirent plus volontiers aux questions que je ne cessais de leur renouveler. Je m'attachais de préférence aux vieillards, qui pouvaient avoir été témoins de ce funeste événement, et à ceux plus jeunes, qui paraissaient avoir plus d'intelligence, être doués d'une mémoire plus lucide, et, par là, susceptibles d'avoir mieux retenu ce qu'ils avaient appris de la bouche de leurs pères.

» Dans ma narration, j'ai donné les résultats de ces divers entretiens, et l'on a vu qu'au nombre des premiers figurent Valiko, chef du village de Vanikoro, un chef très-âgé de Manevai, et Moembe, chef religieux du même village. Parmi les autres, les plus remarquables ont été Tangaloa et Kava-Liki, jeunes chefs très-intelligens, qui se disaient avec orgueil issus d'un père de Tikopia et d'une mère de Vanikoro, origine qui les rapprochait de la vraie race polynésienne. En comparant, analysant et discutant leurs différens récits, voici la version la plus vraisemblable que j'aie pu adopter.

» A la suite d'une nuit très-obscure, durant laquelle le vent du S. E. soufflait avec violence, le matin les insulaires virent tout-à-coup sur la côte méridionale, vis-à-vis le district de Tanema, une immense pirogue échouée sur les récifs. Elle fut promptement démolie par les vagues, et disparut entièrement sans qu'on en pût rien sauver par la suite. Des hommes qui la montaient, un petit nombre seulement put s'échapper dans un canot et gagner la terre. Le jour suivant, et dans la matinée aussi, les sauvages aperçurent une seconde pirogue semblable à la première, échouée devant Païou. Celle-ci sous le vent de l'île, moins tourmentée par le vent et la mer, d'ailleurs assise sur un fond régulier de douze ou quinze pieds, resta longtemps en place sans être détruite; les étrangers qui la montaient descendirent à Païou, où ils s'établirent avec ceux de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris du navire qui n'avait point coulé.

» Les Français, que les naturels nommèrent *Maras*, furent, disent-ils, toujours respectés par les indigènes, et ceux-ci ne les approchaient qu'en leur baisant les mains, cérémonie qu'ils ont souvent pratiquée envers les officiers de *l'Astrolabe* durant sa relâche. Cependant il y eut de fréquentes rixes, et dans l'une d'entre elles les naturels perdirent plusieurs guerriers dont trois chefs, et il y eut deux Français de tués. Enfin, après six ou sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé et tous les étrangers quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Quelques-uns ont affirmé qu'il resta deux Maras, mais qu'ils ne vécurent pas longtemps. A cet égard, il y a peu de sujets de doute, et leurs dépositions unanimes attestent qu'il ne peut exister aucun Français ni à Vanikoro, ni à Tikopia, ni même à Nitendi ou dans les îles voisines. Quant aux crânes des malheureux Français qui succombèrent sous les coups de ces sauvages, il est probable que ceux-ci les ont long-temps conservés comme des trophées de leur victoire; mais, s'ils les possédaient à l'époque de notre arrivée, il est vraisemblable qu'ils se seront empressés de les cacher en lieu sûr pour les soustraire à toutes nos perquisitions.

» Tout nous porte à croire que Lapérouse, après avoir visité les îles des Amis, et terminé sa reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au nord, et se dirigeait sur Santa-Cruz, comme le lui prescrivaient ses instructions, et comme il nous l'apprend lui-même par son dernier rapport au ministre de la marine. En approchant de ces îles, il crut sans doute pouvoir continuer sa route durant la nuit comme cela lui était souvent arrivé, lorsqu'il tomba inopinément sur ces terribles récifs de Vanikoro, dont l'existence était entièrement ignorée. Probablement la frégate qui marchait en avant (et les objets rapportés par Dillon ont donné lieu de penser que c'était *la Boussole* elle-même) donna sur les brisans sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut le temps de revenir au vent et de reprendre le large; mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage, leur chef peut-être, à la merci d'un peuple barbare, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils durent tout tenter pour arracher leurs compatriotes au sort qui les menaçait. Ce fut là, nous n'en doutons point, la cause de la perte du second navire. L'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion; car, au premier abord, on croirait y trouver une passe entre les récifs. Il est donc possible que les Français du second navire aient essayé de pénétrer par cette ouverture en dedans des brisans, et qu'ils n'aient

Digitized by Google

reconnu leur erreur que lorsque leur perte était aussi consommée.

» Bien qu'aucun document positif et direct n'ait démontré que ces débris ont réellement appartenu à l'expédition de Lapérouse, je ne pense pas qu'il reste à cet égard la moindre incertitude. En effet, les renseignemens que j'ai recueillis des naturels sont parfaitement conformes, sous les rapports essentiels, à ceux que se procura M. Dillon; et cela, sans que nous ayons pu être influencés l'un par l'autre, attendu que je n'eus connaissance de son rapport à l'Ile-de-France que deux mois après que j'eus expédié le mien au ministère. Ces dépositions ont donc tous les caractères de l'authenticité; elles attestent que deux grands navires périrent, il y a quarante ans environ, sur les récifs de Vanikoro, qu'ils contenaient beaucoup de monde; les naturels se sont même rappelé qu'ils portaient le pavillon blanc. Tout cela, joint aux pieces de canon, aux pierriers rapportés, démontre que ces navires étaient des bâtimens de guerre; mais on sait positivement que, longtemps avant comme après cette époque, nul autre navire de guerre n'a péri dans ces mers que les frégates de Lapérouse, et *la Pandora*, commandée par Edwards, qui fit naufrage sur les récifs du détroit de Torrès. En outre, la nature de quelques-unes des pièces rapportées du naufrage montre qu'elles appartenaient à une mission chargée de travaux extraordinaires. Enfin, l'unique morceau de bois rapporté par M. Dillon s'est trouvé coïncider avec les dessins qui ont été conservés des sculptures de la poupe de *la Boussole*. Que de probabilités réunies qui doivent équivaloir à une certitude complète!

» Comme on s'attendra sans doute à me voir émettre mon opinion sur la route que les Français durent suivre après avoir quitté Vanikoro, je déclarerai qu'à mon avis ils durent se diriger sur la Nouvelle-Irlande, pour atteindre les Moluques ou les Philippines, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. Alors c'était la seule route qui offrît quelques chances de succès à un navire aussi faible, aussi mal équipé que pouvait l'être celui qui fut construit à Vanikoro; car on doit présumer que les Français avaient été singulièrement affaiblis par la fièvre et les combats avec les naturels.

» J'irai même plus loin, et j'oserai dire que ce sera sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourra par la suite retrouver quelques indices de leur passage. »

Cette dernière pensée du capitaine d'Urville était le résultat de conjectures si fortes, qu'en quittant Vanikoro, il voulait aller reconnaître les îles Salomon, pour y suivre, s'il était possible, les traces des Français. Mais l'état désespéré de son équipage l'obligea à tirer directement sur les îles Mariannes, seule relâche où les malades pouvaient espérer quelque secours.

Quand les premières nouvelles des découvertes de Dillon parvinrent en France, on craignit que le capitaine d'Urville, alors en cours de mission, ne pût pas profiter de ces données pour se rendre sur le lieu du naufrage. Pour tout prévoir, le ministre de la marine donna donc l'ordre à M. Le Goarant qui commandait la corvette *la Bayonnaise*, en station alors sur la côte occidentale de l'Amérique, de faire voile vers Tikopia et Vanikoro, à l'effet d'y opérer toutes les recherches nécessaires pour constater le naufrage de Lapérouse.

M. Le Goarant appareilla de Valparaiso le 8 février 1828, visita en route les îles Hawaii, Fanning, Sidney, Phœnix, Rotouma et Tikopia. Sur cette dernière île, il trouva le Prussien Bushart et le lascar Joe. Le premier se montra sourd à toutes les propositions d'embarquement; Joe, qui venait de perdre sa femme, se montra plus accommodant: il monta à bord de *la Bayonnaise*. Cette corvette parut devant Vanikoro le 3 juin, et y passa, suivant le récit du capitaine, douze jours sans mouiller nulle part. Elle fut ainsi préservée des fièvres de l'île; mais sa reconnaissance à la voile resta, par contre-coup, sans résultat pour la géographie et pour la science: la question du naufrage de Lapérouse demeura en outre au même point où le capitaine d'Urville l'avait laissée. Il est à regretter que *la Bayonnaise*, avec un équipage double de celui de *l'Astrolabe*, n'ait pas envoyé un fort détachement à Païou, pour y faire exécuter des fouilles qui auraient peut-être constaté le séjour des Français. Le fait le plus remarquable de l'apparition de *la Bayonnaise* devant Vanikoro, fut que l'un de ses canots fit la découverte du monument qu'avaient élevé naguère les marins de *l'Astrolabe*. Loin de détruire le mausolée, les habitans l'entouraient d'une sorte de vénération, et ils ne permirent qu'avec peine aux nouveaux venus de venir y clouer une médaille attestant le passage de *la Bayonnaise*. Ainsi, on a lieu de l'espérer, ce mausolée durera autant que le permettront les matériaux fragiles dont il est composé. La France ne fera-t-elle, pour des marins morts à son service, rien de mieux que ce simple et périssable monument improvisé dans une pensée pieuse?

D'autres navigateurs ont sans doute vu Vanikoro depuis les deux expéditions de MM. d'Ur-

Digitized by Google

ville et Le Goarant, puisque le musée naval a reçu un tronc d'arbre provenant de cette île, avec le chiffre de 1788, évidemment gravé par un des hommes échappés au naufrage. N'ayant toutefois aucun renseignement sur l'authenticité et sur la provenance de ce morceau curieux, il faut borner ce récit à ce qu'il offre d'exact et d'officiel. Le sort du navigateur célèbre que la France a perdu sur les récifs de Vanikoro méritait bien cette digression historique ; mais il fallait la circonscrire dans les limites du vrai, ou du moins du vraisemblable.

CHAPITRE XVI.

VANIKORO. — GÉOGRAPHIE. — MŒURS.

Découvert en 1788 par Lapérouse qui paya chèrement cet honneur, le groupe de Vanikoro fut revu en 1791 par Edwards et nommé par lui *île Pitt*. En mai 1793, d'Entrecasteaux, envoyé avec *la Recherche* et *l'Espérance* sur les traces de Lapérouse, passa à douze lieues de ses côtes et lui donna le nom de son navire. Ensuite vinrent, comme on l'a dit, en 1823, *la Coquille*, capitaine Duperrey; puis Dillon; puis M. d'Urville; enfin M. Le Goarant.

Deux îles d'inégale grandeur composent le groupe de Vanikoro, et sont entourées d'un récif de coraux d'environ trente-six milles de circuit. M. d'Urville a laissé le nom de *Recherche* à la plus grande, et a donné celui de *Tevai* à la plus petite, du nom du principal village. La Recherche a trente milles de circuit, et Tevai n'en a pas plus de neuf. Les observations de *l'Astrolabe* ont établi le hâvre d'Ocili par 11° 40' de lat. S. et 164° 32' de long. E.

Ces deux îles, sur toute leur surface, sont couvertes d'arbres depuis le rivage jusqu'aux cimes intérieures. Le point culminant du groupe, le mont Kapogo, a 474 toises de hauteur et peut s'apercevoir à vingt lieues de distance.

Indépendamment des deux îles principales, on trouve encore deux îlots dans la baie intérieure, dont l'un porte le nom de Manevai, de la tribu qui l'habite (Pl. XVI — 3), et la petite île Nanounha située dans la partie N. O. du groupe. Chacun de ces îlots n'a guère plus de 500 toises de circuit.

Le brisant qui environne tout le groupe n'est interrompu que dans la partie de l'E., et pendant huit milles environ. Cependant, sur d'autres points, il offre des passes plus ou moins étroites qui donnent accès dans l'intérieur du brisant, où l'on trouve trente ou quarante brasses de fond avec de nombreux pâtés de coraux qui saillent souvent à dix pieds de profondeur.

Un second récif, mais celui-là adhérant à la plage, règne tout autour des îles et en rend l'abord difficile aux canots. Ocili et Païou sont les deux seuls points connus où une plage de sable facilite l'accès de la terre.

Une population restreinte et misérable occupe ces îles d'ailleurs fécondes. Le nombre des habitans ne semble pas s'y élever à plus de 1,500 ames. L'intérieur est une vaste et impénétrable forêt; les côtes seules sont habitées. Les cultures ne s'étendent jamais à plus d'un mille du rivage. Le taro, les ignames, les bananes et le kava sont les plantes que les naturels cultivent avec le plus de soin.

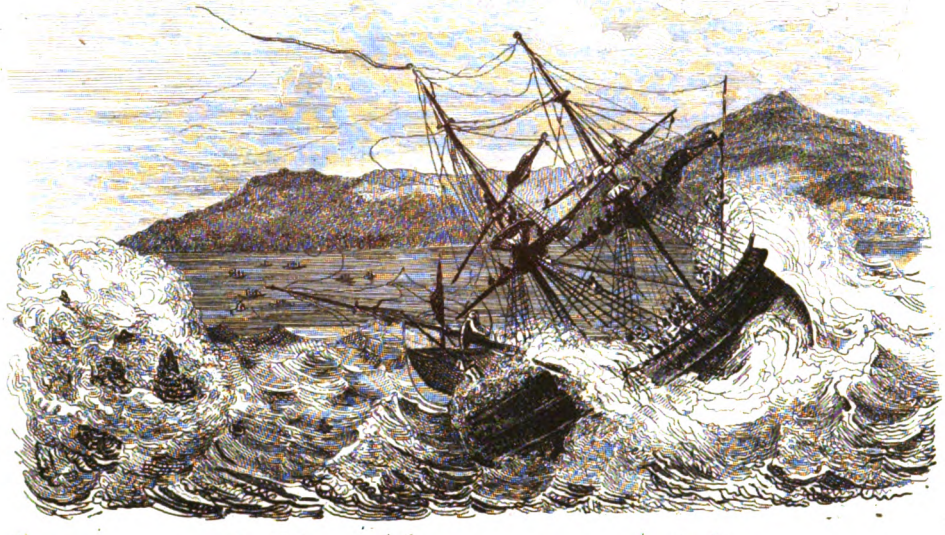
Les habitans de Vanikoro sont en général petits, maigres, grêles, de chétive apparence. Leur peau est noire, leur physionomie disgracieuse. La hauteur démesurée du front et son rétrécissement à la hauteur des tempes donnent à cette race un caractère bizarre et sauvage. Des morceaux de bois ou des coquilles passées dans la cloison des narines ne relèvent guère des nez naturellement camards. Agiles, souples et dispos presque tous, on en voit pourtant qui se traînent attaqués de lèpre et d'ulcères (Pl. XVI — 1).

Les femmes sont relativement plus hideuses encore que les hommes. Mais si hideuses qu'elles soient, les hommes s'en montrent fort jaloux et ne les produisent qu'à leur corps défendant devant les regards des étrangers. Leurs seins, fatigués de bonne heure, tombent d'une façon peu gracieuse, et, comme si la nature ne se prêtait pas assez vite à cette dépression, les Vanikoriennes ont grand soin de serrer leur gorge avec une sorte de ceinture un peu au-dessus du mamelon (Pl. XVII — 2).

Le costume des hommes se réduit ordinairement à une ceinture en étoffe de fil d'*hibiscus* ou en rotin tressé, à laquelle se rattache un petit morceau de toile qui sert de maro. La ceinture est la même pour les femmes : seulement le pagne descend jusqu'au genou. En grande toilette, les cheveux des deux sexes sont retroussés par derrière et enveloppés dans un morceau d'étoffe qui retombe en arrière sous la forme d'un sac alongé (Pl. XVI — 1 et 2). Hommes et femmes se surchargent les oreilles et quelquefois le nez d'une quantité prodigieuse d'anneaux en écaille de tortue. Ils portent aussi des bracelets entièrement tissus en très-petits disques de morceaux de coquilles et de noix de coco, auxquels ils attachent un très-grand prix.

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Naufrage de Lapérouse (suivant les récits des Naturels)*

1 Naufragio de Laperouse (segun las relaciones de los Naturales)



2. *Pirogue des Arsacides.*

2 Piragua de los Arsacides

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

Les Vanikoriens font un grand usage du bétel, ce qui leur défigure horriblement les mâchoires. C'est pour cet emploi qu'ils cultivent le *pipor* ou kava, car son usage comme boisson spiritueuse leur est inconnu. Une petite calebasse ciselée et fermée par un bouchon de bois contient la chaux réduite en poudre très-fine; l'arek et le bétel sont placés dans deux petits sacs. Ils connaissent le tatouage par piqûres, mais ils ne le pratiquent que sur le dos où ils dessinent des poissons, des lézards et des dents de loup. Du reste ce tatouage est à peine visible tant leur peau est noire.

La nourriture de ces insulaires consiste en poissons, tortues, coquillages, taro, cocos, bananes, et une espèce de patate douce. Ils ont aussi deux sortes d'arbre à pain, l'*inocarpus* et le *pandanus*, dont ils mangent les fruits; mais l'arum ou taro qu'ils rapent d'une façon particulière (Pl. XVII — 4) forme leur principale ressource. Les cochons y étaient fort rares lors du passage de *l'Astrolabe*, et l'on n'y aperçut aucune sorte de volaille de basse-cour.

Leurs cases ont de dix à vingt pieds de long sur six à dix de large; le toit, en dos d'âne, est soutenu sur trois rangs de pieux et descend à quatre ou cinq pieds du sol. Des nattes grossières en feuilles de cocotier forment le toit et les parois de la case; à l'une des extrémités se trouve une porte; au centre de la cabane, un foyer carré et de petites plate-formes établies dans les angles intérieurs, reçoivent les ustensiles de ménage.

Certaines cases, jolies, spacieuses et mieux construites, prennent le nom de maisons d'*atouas*, et servent tout à la fois d'arsenal, de salle de conseil et de temple pour le culte (Pl. XVII — 1). Plusieurs d'entre elles sont pourvues d'arcs et de flèches, et des estrades, régnant tout autour, servent de lits de camp aux insulaires.

Leurs pirogues sont d'une forme très-grossière. Le plus souvent c'est une simple poutre, presque cylindrique, creusée en dedans, mais de telle sorte que la fente supérieure est tout juste assez large pour recevoir les jambes des sauvages : souvent même cette fente est recouverte de planchettes, pour que l'eau n'y entre point. Ces pirogues sont garnies de balanciers et d'une voile triangulaire d'une prodigieuse hauteur (Pl. XV — 4). Du reste, ces naturels sont fort en arrière de leurs voisins les Polynésiens, pour les progrès de la navigation.

Jusqu'ici nulle notion positive n'a pu être recueillie sur la religion de ces insulaires; on sait pourtant qu'ils en ont une. Ce doit être une sorte de fétichisme, puisque le vieux Moembe, prêtre de Manevai, invité par le capitaine d'Urville à lui montrer ses atouas, *Loubo* et *Banie*, le conduisit vers une case d'un misérable aspect, et lui fit voir, pour le premier atoua, un trou de crabe terrestre; pour le second, un nid de terre formé par quelques insectes du genre des abeilles ou des fourmis. Lorsque M. d'Urville eut adressé ses offrandes à ces singulières divinités, le pieux Moembe récita de longues prières à chacun d'eux, puis retira les objets déposés, les enveloppa soigneusement et les emporta chez lui. En même temps, Moembe désigna comme la résidence d'un dieu plus puissant, la cime même du mont Kapogo, et spécialement un rocher blanchâtre et dépouillé, d'où se précipitaient les eaux pluviales.

Les Vanikoriens ont toujours nié qu'ils fussent anthropophages; mais ils ont avoué qu'ils laissaient macérer dans la mer les cadavres tués au combat, pour séparer ensuite la chair des os. Ils gardaient aussi les crânes en guise de trophée, et se servaient des ossemens pour fabriquer les pointes acérées de leurs flèches. On a dit que les flèches ainsi armées causaient des blessures mortelles, tandis qu'il n'en était pas de même des flèches ordinaires; mais c'est là un fait fort contestable et que les expériences faites, soit à bord de *l'Astrolabe*, soit à bord du *Research*, n'ont pas confirmé.

La langue de Vanikoro diffère essentiellement des dialectes polynésiens, quoiqu'elle ait des expressions communes avec ces derniers. Du reste, Vanikoro a elle-même plusieurs idiomes, et M. Gaimard a constaté qu'ils variaient d'une tribu à l'autre, d'un cap à un autre cap. Ce langage, assez sonore, n'a rien de déplaisant. Les naturels ont d'ailleurs quelque facilité pour les langues, et prononcent les mots européens mieux qu'aucune race polynésienne.

Les rares habitans de Vanikoro sont distribués dans huit villages, qui se composent chacun de trente à quarante cases. On cite sur la Recherche : Mambili, Vanou, Nama, Païou et Tanema; sur Tevai, les hameaux de Vanikoro et de Tevai; enfin, sur la petite île Manevai, celui de ce nom. Naguère il y avait aussi un village à Ocili; mais il a été entièrement détruit. Chacune de ces tribus reconnaît un chef, un *aligui*, dont il est difficile de préciser les attributions et les prérogatives. Le capitaine d'Urville a appris seulement qu'en cas de guerre, les chefs restaient neutres et ne devenaient jamais ennemis. Si ce fait est vrai, cette coutume en pays barbare serait de bon exemple

Digitized by Google

pour nos royaumes civilisés, où les rois ont l'humeur si guerroyante, quand les peuples l'ont si peu.

Les productions de cette île sont les mêmes que celles de l'Océanie; mais déjà la nature asiatique s'y montre et s'y mêle davantage. Le capitaine Dillon y a trouvé la mangue. Les oiseaux y comptent plusieurs espèces; les poissons y fourmillent dans toutes les variétés, et les récifs y nourrissent une foule de mollusques, dont quelques-uns, inconnus et curieux, ont été décrits dans le Voyage de *l'Astrolabe*.

CHAPITRE XVII.

ILE NITENDI OU SANTA-CRUZ.— ILES TOUPOUA, MINDANA, DUFF, TAUMAKO.

L'Oceanic, chassé des parages de Vanikoro, était, on l'a vu, parvenu à jeter l'ancre sur l'île Nitendi, le 18 juin. A droite et à gauche de la baie dans laquelle nous avions donné, paraissaient des villages populeux et considérables, et déjà, de divers points de la côte, on voyait se détacher des pirogues qui faisaient route vers nous. Toutes ne nous atteignirent point, car c'était un bassin immense, et nous ne serrâmes nos voiles que lorsque nous en eûmes atteint le fond. Mais là, à peine mouillés, on put compter bientôt une centaine d'embarcations autour du sloop, appartenant toutes à deux hameaux qui occupaient la partie du rivage qui nous faisait face. Chacune de ces embarcations portait de trois à cinq hommes, armés d'arcs et de flèches, qui paraissaient habitués à traiter avec des Européens. Quoiqu'ils fissent un tapage horrible autour du navire, ils se conduisirent d'une façon assez paisible et assez loyale. Plusieurs apportaient des vivres, des cocos, des ignames, une espèce de concombre, des spondias, de gros pigeons, un peu de volaille et un très-petit nombre de cochons. Comme nous n'avions pas renouvelé nos provisions depuis Tonga-Tabou, les vivres frais commençaient à s'épuiser à bord de *l'Oceanic*. Nous profitâmes de cette occasion pour en acheter, quoique les prix fussent hors de proportion avec ceux que nous avions payés dans les îles polynésiennes. Les cochons, par exemple, quoique fort petits, ne nous coûtaient pas moins d'une hache.

Outre ces vivres frais, Pendleton avait besoin de bois et d'eau, et il aurait désiré s'en procurer sur ces îles. Il chercha donc à se lier avec quelques chefs; mais il eut beau épuiser tout son vocabulaire océanien, aucun des sauvages présens ne le comprit. Il allait renoncer à ces tentatives inutiles, quand il aperçut dans l'une des pirogues un individu d'une couleur bien moins foncée que les autres, et dont le type différait essentiellement de ces types noirs. Pendleton l'invita à monter à bord, lui parla, s'en fit comprendre et apprit de lui qu'il était originaire de Tikopia, qu'il se nommait Fatakou, et qu'un naufrage l'avait jeté sur la côte de Nitendi.

Cet homme était un interprète tout trouvé; Pendleton s'en servit. Comme le capitaine lui témoigna le désir de s'aboucher avec un chef, le Tikopien lui montra un vieillard d'assez bonne mine, qui, au premier signe qu'on lui fit, monta à bord sans hésitation. Une hache, un morceau d'étoffe rouge et quelques menus objets transportèrent cet homme de joie : heureux et ravi, il montrait ces cadeaux aux gens des pirogues, et prenait la pose d'un triomphateur chargé de dépouilles opimes. Quand il eut ainsi joui de sa propriété nouvelle, il pensa pourtant à donner quelque chose en retour, et fit demander à Pendleton ce qu'il attendait de lui. Le trucheman tikopien expliqua au chef que le sloop avait besoin de bois et de vivres; à quoi ce dernier répondit que dans son village de Mambo on trouverait de tout cela. Ce village de Mambo était à une certaine distance de notre mouillage et sur la côte orientale de la baie. Pour donner des preuves plus promptes de sa bonne volonté, le chef, nommé Lamoa, voulait que l'on y conduisît le navire à l'heure même. Mais il fallait s'assurer auparavant s'il y avait sûreté à le faire.

A cette fin, il fut arrêté que le chef retournerait ce soir-là chez lui; mais qu'il reviendrait le lendemain pour servir de pilote à deux canots qui se rendraient à Mambo. Quand la chose eut été ainsi arrangée, il se rembarqua, et on put le suivre de l'œil au moment où il prit terre, fier des présens qu'il avait reçus et les montrant avec une joie vaniteuse aux naturels rassemblés sur la grève. Ce sauvage avait du reste fort bien compris ce que Pendleton voulait de lui; il savait qu'une liaison d'amitié existait désormais entre lui et le capitaine, et il s'était prêté sur-le-champ à l'échange des noms à la façon polynésienne. Ainsi il appelait l'Américain Lamoa, tandis que lui répondait au nom de Pendleton.

Les pirogues, disparues au coucher du soleil, se rapprochèrent de nouveau du bord dès que le jour eut pointé. Cette fois, elles étaient chargées de quelques provisions, mais peu abondantes, ce qui semblait prouver que cette île n'était pas si féconde qu'elle le paraissait, ou qu'elle ne

Digitized by Google

produisait guère au-delà des denrées suffisantes pour sa population. L'ami de *l'Oceanic*, le chef Lamoa, reparut à bord un des premiers, escorté de l'un de ses fils. Il offrit à Pendleton, en retour de ses cadeaux de la veille, des ignames, des patates douces et des noix d'arèque, le tout en petite quantité et comme si le donateur eût agi avec une pensée de parcimonie. Son offrande faite, il s'embarqua dans l'un des canots, et son fils dans l'autre. J'obtins d'être de la partie comme amateur : nulle occasion plus belle ne pouvait se présenter de visiter une île aussi peu fréquentée.

A sept heures du matin, nous quittâmes le bord, et une heure après nous étions devant Mambo. Un simple examen de l'anse et un coup de sonde jeté eurent bientôt appris au lieutenant Rainbow, que *l'Oceanic* ne pouvait pas être conduit dans cet ancrage sans le plus grand danger pour lui. C'était une plage basse et ouverte, au milieu se déchargeait une petite rivière. Les canots la remontèrent jusqu'à deux ou trois cents toises. Sa largeur était de quarante pieds sur trois de profondeur. L'eau en était parfaitement douce.

On emplit quelques futailles à la hâte, et, pendant ce temps, je pus faire une petite excursion vers le village. Notre ami Lamoa ne voulait pas d'abord se prêter à cette reconnaissance ; mais je fis valoir auprès de lui le seul argument auquel il fût accessible : je lui donnai quelques colliers de verroteries. Ses répugnances ne tinrent pas contre ce cadeau ; il autorisa son fils à m'accompagner à Mambo.

Mambo était un hameau de quarante cases environ, grandes, commodes, pourvues d'une porte sur chaque face, entourées de murs en pierres sèches de quatre à cinq pieds de hauteur, sur une épaisseur à peu près égale. Ce mur était une espèce de retranchement privé ; chaque case, grâce à lui, pouvait devenir une forteresse. Par une porte entre-bâillée, je jetai les yeux dans une de ces cases, et je vis qu'elle était garnie de nattes, même sur le plancher, avec un foyer qui pétillait au centre, sans doute pour des usages domestiques. Les naturels étaient au nombre de soixante ou quatre-vingts. Propres et vigoureux, ils avaient cet air de santé qui fait supposer une nourriture abondante et saine. Aucun, du reste, ne me fit ces avances de politesse hospitalière que j'avais toujours rencontrées chez les Polynésiens les moins communicatifs. Ceux-ci, au contraire, semblaient me considérer avec un air de soupçon et de défiance ; ils semblaient même faire peser sur le fils de Lamoa une partie de leur mauvaise humeur, en lui reprochant du regard de m'avoir initié aux secrets de leurs pénates. Aussi, ce jeune homme ne persista-t-il point dans son rôle officieux de cicérone. Au bout d'une heure de tournée, il me ramena vers nos canots, en me témoignant d'une façon péremptoire que j'en avais assez vu. Dans cette promenade si rapide, j'avais aperçu quelques femmes, créatures d'assez bon air, malgré leur teint fuligineux, et quoique l'usage du bétel et de la chaux défigurât leurs bouches. Elles n'avaient pour tout vêtement qu'un pagne qui descendait de la ceinture jusqu'aux genoux, et un morceau d'étoffe grossière qui leur couvrait la tête et les épaules. Les hommes usent aussi du bétel avec un tel excès, que leurs dents en prennent l'apparence de dents de cochon implantées dans la mâchoire.

Vers deux heures après-midi, nous avions repris la route du sloop, et regagné le bord où Pendleton nous attendait avec impatience. La circonstance qui empêchait de mouiller devant l'aiguade le contrariait d'autant plus que les villages voisins fournissaient fort peu de vivres, et que les naturels commençaient déjà à montrer une turbulence dangereuse.

Entre les épisodes survenus pendant ce séjour, il en est un trop caractéristique pour être omis. Il servira d'ailleurs à témoigner quelle est l'influence des prêtres sur les naturels, et par quelles incroyables fourberies ils l'acquièrent et la soutiennent. Parmi les sauvages venus le long du bord, se trouvait un de ces prêtres, que l'on avait à peine remarqué, quand Lamoa demanda qu'il fût admis à la faveur de monter sur le pont. Les titres à cette préférence étaient, d'après l'ami de Pendleton, sa qualité de prêtre, de magicien, et d'inspiré au besoin par l'esprit. A cause de ces divers dons naturels ou surnaturels, cet homme passait dans le pays pour un personnage fort considérable. Pendleton n'eut garde de refuser ; il donna des ordres pour que le prêtre fût reçu à bord, et il allait même lui faire quelques cadeaux, quand celui-ci le prévint et s'occupa de choses plus urgentes. L'essentiel pour lui était en effet de faire sur-le-champ la preuve de sa science magique ; il était venu, non pour accepter des présens, mais pour montrer son talent en sorcellerie. A peine se trouva-t-il bien posé sur le pont, qu'il jeta un sac dont ses épaules étaient chargées, puis se mit à gesticuler, à rire, à crier, à parler comme un vrai démoniaque : l'esprit venait de l'inspirer. Cependant les naturels qui l'entouraient le regardaient opérer avec une attention révérencieuse,

Digitized by Google

et les pirogues poussèrent le respect jusqu'à s'éloigner du sloop, pour ne point troubler la visite de l'esprit. La pirogue de l'inspiré eut seule le privilége de rester le long du bord. Pendant que l'acteur principal jouait ainsi son rôle, ses deux compères restés dans l'embarcation escaladèrent le sloop pour venir déclarer à diverses reprises qu'il fallait donner une hache au sorcier. Pendleton le fit, et il ajouta même quelques colliers de verre. Cependant le prêtre ne semblait pas s'inquiéter de ces dons, soit qu'il attendît mieux, soit qu'il voulût pousser à bout la comédie. Il continuait à souffler, à crier, à écumer ; le dieu le tourmentait plus que jamais. Enfin, après une demi-heure de grimaces, de hurlemens et de contorsions fatigantes, il termina la scène par un cri prolongé et fort aigu. C'était le dieu qui s'en allait. Alors, ramassant en toute hâte ce qu'on avait déposé devant lui, haches et colliers, le possédé les entassa dans son sac, sauta lestement dans sa pirogue, et se mit ensuite à pagaier vers la terre, en continuant à pousser des clameurs déchirantes. Nous restâmes longtemps stupéfaits de cette visite. Que voulait cet homme ? N'avait-il fait toutes ces grimaces que pour nous arracher un cadeau ; ou bien avait-il eu quelque autre dessein ? Nous ne pûmes pas nous en rendre pertinemment compte. Interrogés là-dessus, ni Fatakou ni Lamoa ne purent ou ne voulurent nous répondre. Seulement, ils nous dirent que c'était un prêtre très-influent dans le pays, et que nous avions eu une heureuse idée, en lui faisant quelques cadeaux de son goût.

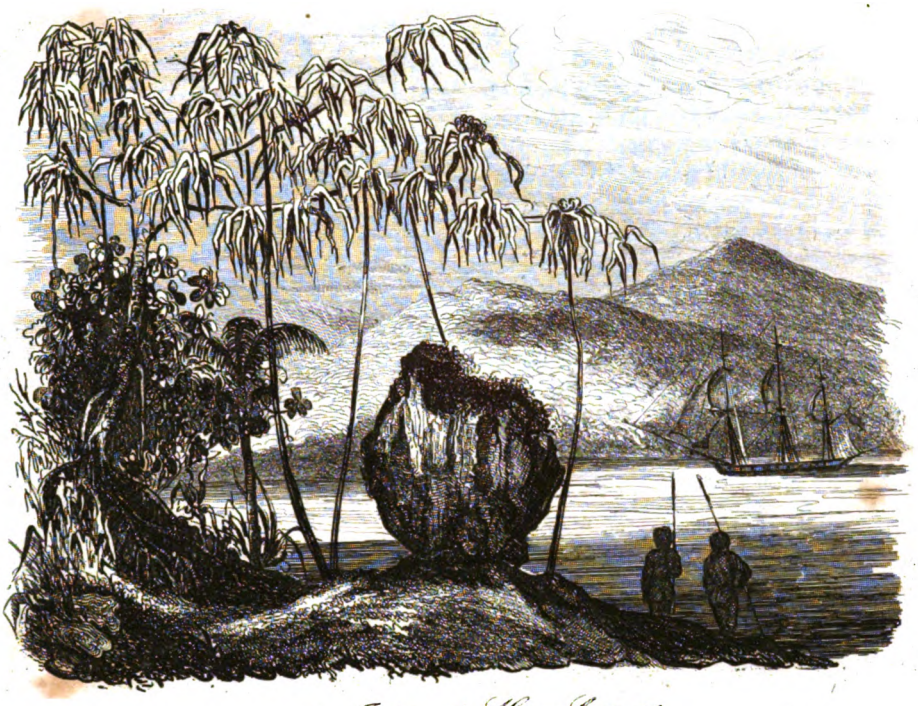
Le jour suivant, les deux canots partirent encore pour Mambo. Cette fois mon projet était de pousser ma promenade plus loin que la veille, et surtout d'aller visiter une magnifique source d'eau vive qui jaillissait d'entre les roches à peu de distance de la grève. Cette source semblait être la même dont il est question dans les récits de l'Espagnol Mindana. Mes plans étaient parfaitement concertés. Connaissant le faible de Lamoa, je l'avais gagné à l'aide d'un magnifique collier. C'était un homme à moi; il eût soulevé l'île pour me plaire. Aussi à peine avions-nous mis le pied sur la plage qu'il se mit lui-même à marcher devant et à me guider vers le lieu où je voulais diriger mes recherches. Tout allait bien, lorsqu'à une centaine de pas dans les terres, je vis venir ce maudit prêtre de la veille, recommençant ses simagrées avec un diabolique acharnement, et me barrant le passage d'une manière formelle. Vainement voulus-je l'apaiser, lui aussi, par des cadeaux, obtenir un permis de route, au moyen de quelques droits de péage. L'endiablé ne tint compte de rien; il joua son rôle jusqu'au bout. Alors Lamoa me pressa lui-même d'obéir à l'ordre d'un dieu, avec qui peut-être il avait réglé par avance le programme de cette sotte comédie. Comme je persistais, en dépit de tout, il se retira; il me laissa aux prises avec le convulsionnaire et une vingtaine de naturels alertes et vigoureux que ses cris avaient attirés. N'ayant aucun motif de ménager un Européen, ces hommes commençaient déjà à me regarder d'un œil farouche et à frapper sur leurs arcs avec une expression menaçante. Je compris ce qu'ils voulaient dire, et me résignai à quitter une partie qui n'était pas égale. Retourné auprès des matelots qui remplissaient les futailles, je me réfugiai dans l'une des embarcations, n'ayant rien observé de saillant sur cette plage, semblable, et pour l'aspect physique et pour la végétation, à plus de vingt plages déjà visitées.

Au moment où nous rejoignîmes le sloop, Pendleton se disposait à mettre à la voile. Une petite brise qui soufflait du fond de la baie servait à merveille son appareillage. Il était d'ailleurs charmé de sortir promptement d'un hâvre peu sûr et de quitter une population farouche et cupide, que nos canons seuls tenaient en respect.

Nitendi, ou *Indendi*, ou *Indeni*, nom indigène diversement saisi par les navigateurs, fut découverte le 7 septembre 1595 par Mindana. Ce général espagnol avait été envoyé du Pérou pour fonder une colonie aux îles Salomon, qu'il avait découvertes dans son premier voyage en 1568. Dans la nuit du 8 octobre, devant Nitendi, le vaisseau amiral se sépara des autres pendant un temps très-obscur, et se perdit sans doute sur quelque île voisine, car personne n'en entendit parler depuis lors.

Le 9 septembre, les trois autres vaisseaux, mouillés dans la baie Graciosa, s'y virent bientôt entourés par une foule de pirogues. Les naturels qui les montaient passèrent devant le navire en poussant de longs cris et en agitant les mains. Les uns étaient basanés, les autres tout-à-fait noirs. Leurs cheveux frisés étaient peints de diverses couleurs, blanche, rouge ou jaune ; ils portaient pour tout vêtement un pagne en toile fine. Le visage et les bras étaient d'un noir luisant nuancé de diverses raies; ils portaient aux bras et aux jambes des bracelets de plusieurs sortes. Leurs armes étaient l'arc, des flèches armées d'os aigus ou de pointes durcies au feu,

Digitized by Google



3. Intérieur du Havre Carteret.

3 Interior del Puerto Carteret.



4. Cascade du Port Praslin.

4 Cascada del Puerto Praslin.

Tom. 2. Pl. XVIII.

PITTORESQUE.

PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

des casse-têtes en bois fort lourd, des lances garnies d'une triple pointe et de grosses pierres. Quelques-uns avaient en bandoulière des espèces de havresacs tissus de feuilles de palmier, et dans lesquels ils mettaient leurs provisions.

Au premier abord, Mindana crut reconnaître dans ces sauvages les naturels des îles Salomon. Ce ne fut guère que lorsqu'il voulut leur adresser la parole dans la langue de ces insulaires, qu'il reconnut sa méprise. Ces sauvages examinèrent long-temps le navire sans qu'aucun d'eux se risquât à monter sur le pont, malgré les avances les plus réitérées et les plus amicales. Pourtant, après s'être consultés entre eux, ils se saisirent tout-à-coup de leurs armes. Le chef principal était un vieillard maigre et décharné, aux ordres duquel ils semblaient obéir avec la plus grande docilité. Enfin, à un cri général qui retentit dans les pirogues, ils lancèrent sur la flotte une volée de flèches qui ne blessa personne.

Depuis quelques instans sur la défensive, les Espagnols ripostèrent par une décharge de mousqueterie qui tua un sauvage, en blessa un second, et jeta l'épouvante parmi tous les autres. Ils s'enfuirent à la débandade. A la suite de cette échauffourée, les trois navires mouillèrent à l'entrée d'une baie peu profonde et d'une mauvaise tenue. L'un d'eux, au changement de marée, chassa sur ses ancres, et ne regagna le large qu'après avoir failli se perdre.

Mindana, ayant couru tout le lendemain à la découverte d'un port, finit par trouver une anse assez propice devant un village et près d'une rivière. Il y établit à l'instant un sergent et douze soldats ; mais les naturels attaquèrent ce petit poste avec une telle vigueur, que les Espagnols furent obligés de se retrancher derrière une cabane, où, sans doute, on les eût forcés, si un canot, accouru du bord en toute hâte, n'était venu les tirer d'embarras. Le jour suivant, s'offrit un mouillage meilleur près d'une rivière et devant plusieurs villages groupés sur la côte. Cette relâche fut signalée par des préludes plus almes ; et le soir, au lieu d'un bruissement d'armes, on put entendre sur la plage l'orchestre sauvage, composé d'un tambour et de deux bâtons, marquer la mesure d'une danse mêlée de cris et de chants joyeux.

Les naturels qui vinrent le long du bord avaient la tête et les mains parées de fleurs rouges. Sur l'invitation réitérée des Espagnols, quelques-uns se décidèrent à monter sans armes sur le pont. Parmi ces derniers figurait un personnage d'une soixantaine d'années, basané plutôt que noir, maigre, avec des cheveux blancs, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, portant un arc et des flèches terminées par des pointes d'os. A ses côtés marchaient deux hommes qui semblaient être des chefs, quoique d'un rang évidemment inférieur au sien. Du reste, la parure du vieillard et l'attitude de ceux qui l'entouraient indiquaient bien qu'il était d'un rang et d'une influence hors de ligne. Dès qu'il fut monté sur le pont, il demanda par signes où était le chef des étrangers, et quand le général fut accouru vers lui les bras ouverts, il lui déclara qu'il se nommait Malope. A cela, le capitaine espagnol répondit qu'il se nommait Mindana, et offrit au sauvage d'échanger son nom avec lui. Celui-ci accepta cette offre avec joie. Une fois en possession de son nom d'échange, il en parut même fort jaloux. Quand on l'appelait Malope, il reprenait l'interlocuteur et lui montrait du doigt le général, ajoutant que, quant à lui, il s'appelait désormais Mindana. Dans le cours de l'entretien, il apprit aux Espagnols qu'on le désignait encore sous le nom de *Taurike*, mot que ceux-ci crurent être simplement la désignation de sa dignité.

Après ces premières galanteries, on en vint à des politesses plus sérieuses. Mindana fit quelques cadeaux aux chefs, et les équipages en firent aux autres naturels. Ces cadeaux consistaient en plumes, en grelots, en verroteries et en quelques morceaux d'étoffe. Les sauvages pendirent tout cela à leur cou. En le recevant, ils répétaient le mot *amigos* (amis), que les Espagnols cherchaient à leur apprendre ; puis ils touchaient dans la main aux matelots et aux soldats, et les embrassaient à diverses reprises. On fit d'eux ce qu'on voulut ; on leur rasa la tête, on leur rogna les ongles des pieds et des mains, ce qui les amusa beaucoup, et leur fit désirer d'avoir des rasoirs et des ciseaux pour cet usage. Etonnés de la couleur toute diverse des habits européens, ils crurent d'abord qu'ils faisaient partie intégrante du corps ; puis, quand on leur eut fait voir qu'ils n'y adhéraient pas et qu'on pouvait les en détacher, ils firent une foule de contorsions bizarres pour exprimer leur surprise.

« La chose dura quatre jours, dit l'auteur de la relation, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres. Malope venait souvent, et paraissait fort de nos amis. Un jour, pourtant, il vint avec cinquante canots, au fond desquels on avait caché des armes. Il monta sur la capitane, mais voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent sur le rivage avec de grandes démonstrations de joie. Ils parurent se

Digitized by Google

consulter ensemble, et, le même soir, ils retirerent tous leurs effets des maisons voisines du port. Toute la nuit, on vit des feux allumés de l'autre côté de la baie, les canots aller et venir d'un village à l'autre, comme entre gens qui se donnent des avis et qui se préparent à quelque chose. Le matin, l'équipage de la galiote étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens qui les poursuivirent à coups de flèches. On fit feu des vaisseaux sur eux pour les contraindre à se retirer. Après que les blessés furent pansés, le général envoya le mestre de camp à la tête de trente hommes pour mettre tout à feu et à sang. Les Indiens firent tête, et ne prirent la fuite qu'après qu'on leur eut tué cinq hommes. Nous ne perdîmes personne dans ce choc. On leur brûla quelques canots et quelques maisons, et l'on coupa les palmiers d'alentour. Le capitaine dom Lorenzo fut renvoyé avec la frégate à la recherche de l'amiral, et le mestre de camp avec des hommes à l'attaque d'un village indien. On voulut essayer si, en leur faisant un peu de mal, on ne pourrait pas se dispenser de leur en faire davantage. Les Indiens ne s'y attendaient pas. Sept d'entre eux, surpris dans les maisons où l'on avait mis le feu, après s'être vaillamment défendus, se jetèrent au milieu des nôtres, sans faire cas de leurs vies, périrent tous, à l'exception d'un seul, qui fut blessé en prenant la fuite. Le mestre de camp revint avec sa troupe et deux soldats blessés. Le village appartenait à Malope, qui vint le soir au rivage en se frappant la poitrine et appelant le général par son nom de Malope, tandis qu'il se donnait celui de Mindana. Il faisait signe qu'on le traitait injustement; que ce n'était pas ses gens qui avaient attaqué les nôtres, mais d'autres Indiens demeurant de l'autre côté de la baie. En bandant son arc, il donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance, si nous le voulions. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié des deux parts. »

Toutefois, le 21 septembre, la flottille alla prendre un meilleur poste dans la même baie. Lorenzo, envoyé à la recherche du navire perdu, n'avait rien vu qui lui ressemblât; mais en côtoyant l'île, du côté du nord, il avait aperçu une baie dont le circuit semblait plus populeux et plus fertile que les terres alors en vue. En outre, à huit lieues au S. O. de Nitendi, il avait découvert une île de huit lieues de circuit (Toupoua, sans doute), et, à dix lieues au N. O., trois autres îles occupées par une race d'un teint plus clair, îles couvertes de cocotiers et défendues par tant de récifs, qu'on ne pouvait en apercevoir les extrémités. Ces dernières devaient être les îles Mindana.

Après la jonction de Lorenzo, l'escadre alla mouiller dans la baie du nord. Tant que dura la nuit de l'arrivée, on entendit les sauvages pousser des éclats de rire et articuler très-distinctement le mot *amigos*. Mais à peine le jour avait-il paru, que les prétendus amis commencèrent à lancer des traits et des pierres. Comme ils étaient hors de portée, ils se jetèrent presque tous à la nage et se précipitèrent sur les bouées; les ayant saisies, ils tirèrent dessus avec de grands cris, dans l'espoir que leurs efforts suffiraient pour entraîner le navire à la côte. Pour empêcher qu'ils n'enlevassent ces balises, on détacha contre eux la chaloupe, qui les attaqua avec vivacité. Malgré l'infériorité de leurs armes, ils se défendirent vaillamment, blessèrent deux Espagnols, et ne se retirèrent qu'après avoir vu trois insulaires tomber morts. Le rivage fut ainsi déblayé, et les Epagnols travaillèrent à leur colonisation.

Cependant la bonne harmonie ne se rétablissait pas entre les étrangers et les naturels, et la chose en vint au point que les Espagnols tuèrent par trahison le chef Malope. Dès ce moment, toute relation amicale cessa, et les sauvages ne respirèrent plus que la vengeance. Pour surcroît d'embarras, une révolte éclata au sein même des colons débarqués, et des officiers s'insurgèrent contre les chefs. Forcé de donner un exemple sévère, Mindana fit trancher la tête à deux des factieux et pendre le troisième. Mais ces actes de sévérité ruinèrent tout-à-fait sa santé déjà compromise. Il y succomba, et sa veuve, doña Isabel de Barretos, qui avait pris le commandement de l'escadre, quitta, après soixante-neuf jours de relâche dans ces ports, cette île funeste de Nitendi, qu'on nomma à cette époque Santa-Cruz.

De ce malheureux essai de colonisation, il ne paraît pas qu'il soit rien resté dans l'île, si ce n'est quelques mots espagnols qu'on a retrouvés plus tard dans la bouche des naturels. Après Mindana, l'île de Santa-Cruz fut oubliée pour ainsi dire jusqu'au jour où l'Anglais Carteret la visita de nouveau. Ce fut le 12 août 1767 que se fit cette seconde découverte. L'équipage de Carteret était alors travaillé par la maladie et les privations de tout genre : son navire, fatigué par d'horribles tempêtes, ne manœuvrait plus qu'avec peine; une voie d'eau venait de se déclarer un peu au-dessus de la flottaison. Une re-

Digitized by Google

lâche pouvait seule sauver cette expédition, et lui donner le temps de réparer ses avaries.

Carteret mouilla d'abord sur la partie N. E. de Nitendi; puis, la place ne lui ayant pas paru favorable, il passa sur la partie septentrionale, où il se tint à la voile, en envoyant un canot avec quinze hommes armés, pour faire une reconnaissance préliminaire. Le maître qui montait ce canot avait l'ordre de s'assurer d'abord d'un ancrage, puis de tâcher de lier quelques relations avec les naturels, et d'échanger quelques vivres contre des présens. Du reste, ses instructions étaient formelles, en ce sens que le canot devait toujours garder la meilleure partie de son équipage, et ne laisser débarquer que deux hommes à la fois.

Cette première embarcation était partie à peine, que des naturels parurent de l'autre côté de la plage, faisant des signes pour qu'on allât vers eux. Carteret y dépêcha un second canot sous les ordres du lieutenant; mais, assailli à coups de flèches, cet officier fut obligé de revenir presque aussitôt. Cette réception faisait mal augurer de celle qu'on avait faite au maître et à ses gens. En effet, une heure s'était à peine écoulée, qu'ils revinrent après avoir essuyé une attaque violente. Le maître avait trois flèches dans le corps; plusieurs matelots étaient blessés plus ou moins gravement. Voici comment s'était passée l'affaire.

Deux ou trois lieues à l'O. de l'endroit où croisait le navire, le maître avait découvert quelques habitations où logeait un petit nombre de naturels. Contrairement à ses ordres, il crut pouvoir débarquer avec quelques hommes armés de fusils et de pistolets. Effrayés au premier aspect, les insulaires s'enfuirent; mais, rassurés ensuite par des présens, ils revinrent et se familiarisèrent. On leur demanda des noix de coco, et ils en apportèrent, en y joignant du poisson grillé et quelques ignames bouillies. Séduit par ces avances amicales, le maître s'avança avec ses hommes jusqu'à des maisons situées à quelques toises du bord de la mer. On l'y reçut à merveille, on lui prodigua des témoignages d'amitié, on lui offrit de nouveau des vivres. Tout allait bien; l'harmonie la plus parfaite semblait s'établir, quand il prit fantaisie au maître de faire abattre un cocotier par un de ses hommes. En vain les insulaires exprimèrent-ils leur déplaisir; l'Anglais persista, il voulut que l'arbre fût jeté à terre. Mécontens d'une telle opiniâtreté, les sauvages ne s'en vengèrent pas d'abord d'une façon violente; ils se bornèrent à se retirer tous, à l'exception d'un seul, qui paraissait avoir quelque autorité sur les autres. Cependant, des rassemblemens de naturels se faisaient aux environs, et il était facile de les apercevoir au travers des clairières. Un des matelots en avertit le maître, qui se contenta de décharger en l'air un de ses pistolets. A cette détonation, le chef sauvage quitta aussi la place et alla rejoindre ses compatriotes. Alors, au lieu d'abandonner ce rivage où se tramait un plan de représailles, le maître perdit un temps précieux, et s'attarda de telle sorte qu'au moment où il regagnait son embarcation, les insulaires parurent nombreux et en armes: une partie d'entre eux marchait vers le canot, l'autre vers le petit détachement. Ainsi, l'attaque allait être simultanée.

Ces sauvages, au nombre de trois ou quatre cents, avaient pour armes des arcs de six pieds et des flèches de quatre pieds de long. Ils tirèrent leur volée avec un certain ordre, tous à la fois, comme auraient pu le faire des troupes exercées exécutant un feu de file. La situation était critique; le maître chercha à en sortir par la vigueur de la résistance. Pour se frayer un chemin vers le canot, il fit feu sur les naturels, dont plusieurs tombèrent tués ou blessés. Au lieu de reculer devant la mousqueterie, ces sauvages continuèrent à décocher leurs volées de flèches avec le même ordre et la même justesse. Les Anglais parvinrent pourtant à s'embarquer; mais un grapin engagé ayant causé quelque retard, la moitié de l'équipage put être atteinte par les traits des sauvages. Quand l'amarre eut été coupée, et que l'embarcation eut regagné le large, les Espagnols ne se virent même pas quittes de ces assaillans forcenés: on les poursuivit dans des pirogues, et, pour couper court à cette chasse, il fallut que le feu de gros mousquetons, chargés chacun de huit ou dix balles, eût fait couler une pirogue, et blessé ou tué une foule de sauvages.

Trois jours après cet événement, le maître et trois des meilleurs matelots succombaient aux suites de leurs blessures. Alors, Carteret se décida à jeter l'ancre dans la baie qui lui faisait face, et qu'il appela *Swallow*, du nom de son bâtiment. Cette fois, avant d'envoyer ses hommes à terre, il eut le soin de tirer deux coups de canon sur le rivage. Malgré cette précaution, les Anglais débarqués pour faire de l'eau furent assaillis par des volées de flèches, qui blessèrent dangereusement l'un d'eux. Les canots furent rappelés à bord; après quoi, un coup de canon tiré à mitraille dispersa une bande de deux cents naturels au moins, qui s'enfuirent vers le village. Ils revinrent pourtant beaucoup plus

Digitized by Google

nombreux, et se formèrent sur un point plus distant du navire, et, d'après eux, à l'abri du canon; mais un boulet qui tomba au milieu d'eux leur fit voir qu'ils n'étaient pas hors d'atteinte. Ils se dispersèrent et on ne les revit plus. Toutefois, avant de se hasarder à terre, les Anglais conservèrent l'habitude de tirer plusieurs coups de canon dans les bois et au hasard, tandis que les canots faisaient des décharges de mousqueterie.

Ayant remis à la voile le 17 août, Carteret côtoya toute la bande septentrionale de l'île. A trois milles dans l'ouest du village où le maître avait été si mal accueilli, se montrait un autre amas de cases beaucoup plus considérable, pourvu du côté de la mer d'un parapet en pierres, de quatre pieds de hauteur, avec des angles saillans et rentrans comme dans des fortifications européennes. Un peu au-delà, coulait une rivière qui s'enfonçait bien avant dans le pays, et qui devait être navigable pour les petits bâtimens. Plus loin, à l'ouest, la côte formait une grande baie. « Dans les environs, dit Carteret, il y a une ville fort étendue; les habitans semblaient y fourmiller comme les abeilles dans une ruche. Lorsque le vaisseau passa en son travers, il en sortit une multitude incroyable d'Indiens, tenant dans leurs mains quelque chose qui ressemblait à un paquet d'herbes vertes, dont ils paraissaient se frapper les uns les autres, dansant en même temps ou courant en cercle. » Un peu plus loin, devant l'île de la Huerta et aux abords de la baie Graciosa, la population était plus nombreuse encore, et la côte entière ne semblait former qu'une succession de villes pleines d'habitans. Un canot, expédié pour sonder ces parages, se vit assailli tout-à-coup par des volées de flèches, auxquelles on répondit avec de la mitraille et de la mousqueterie, ce qui décida les pirogues à la retraite.

Carteret quitta ces îles le 18 août. Quoiqu'il sût pertinemment que c'était les mêmes terres découvertes par Mindana, deux siècles auparavant, il n'en donna pas moins au groupe le nom d'îles *Queen-Charlotte*, à Nitendi le nom d'*Egmont*, et ainsi pour toutes. Sa carte, toutefois, n'était guère qu'une ébauche imparfaite quand d'Entrecasteaux entreprit de relever l'hydrographie exacte de cet archipel. Il parut devant l'île le 19 mai 1793, et la contourna presque en entier durant les jours suivans. Le 21, ayant cru reconnaître une baie profonde, le général y détacha un canot, qui s'assura que ce n'était point une baie, mais un canal qui se prolonge entre l'île Howe et la terre principale. Cette petite excursion fut marquée par un accident. Au moment où rien ne faisait prévoir un acte d'hostilité, un naturel décocha une flèche sur un matelot et le blessa. L'agresseur fut renversé à son tour par un coup de fusil, et ses compagnons s'enfuirent à la nage.

Ensuite, d'Entrecasteaux rangea la côte méridionale, sur laquelle s'échelonnaient des cases peu distantes les unes des autres, entourées de murs en pierre sèche. Des pirogues tirées à sec couvraient le rivage. Le 22, après avoir doublé la partie occidentale, on se trouva sur la côte nord qui semblait plus peuplée que celle du midi. L'île Huerta ou Trevanion semblait fourmiller de sauvages, qui agitaient leurs lances et leurs bâtons avec des gestes de défi.

Les canots de l'escadre communiquèrent le jour suivant avec les habitans d'un hameau situé sur les bords de la mer, dans une position charmante. On s'arrêta sur les acores d'un récif sur lequel les naturels se rendirent en foule, à la vue des objets qu'on leur présentait. Les échanges se faisaient avec tranquillité, mais avec une sorte de défiance : les sauvages ne se dessaisissaient de leurs armes qu'avec la plus grande peine, et quand ils le faisaient, ils donnaient leurs arcs aux hommes de l'un des deux canots, et les flèches à ceux de l'autre. On eut d'eux des bracelets bien travaillés, des colliers et d'autres ornemens. Les seuls objets de fabrique européenne que l'on vit entre leurs mains étaient des grains de verre et une hache faite avec un morceau de cercle de barrique. D'Entrecasteaux pensa que ces objets provenaient du voyage de Carteret; mais aujourd'hui, on doit plutôt croire que les habitans de Nitendi les tenaient des Vanikoriens, et que c'était encore là des débris du naufrage de Lapérouse. Quelques femmes que l'on aperçut sur la plage avaient un pagne qui leur descendait jusqu'au genou, et une pièce d'étoffe qui leur couvrait la tête et le reste du corps.

Après un court séjour marqué, comme on le voit, par des circonstances bien peu significatives, d'Entrecasteaux quitta Nitendi. Sans doute l'île a été visitée depuis, à diverses époques, par des navires européens, baleiniers ou autres. Pourtant le capitaine Dillon est le seul qui depuis en ait fait mention. A son départ de Vanikoro, il tira droit sur elle, tant pour se procurer des vivres que pour obtenir des renseignemens sur le sort postérieur des naufragés dont il venait de retrouver les traces. Le 10 octobre 1827, *le Research* ayant paru sur la côte N. de l'île, plusieurs pirogues se détachèrent du rivage sans pouvoir atteindre le navire. Il continua sa route vers

Digitized by Google





Digitized by Google



1. Aiguade au Hâvre Carteret.

1. Aguada en el Puerto Carteret



2. Naturels du Hâvre Carteret.

2. Naturales del Puerto Carteret.

de Rainsom del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

la baie Graciosa, et, en y donnant, il aperçut éparpillés sur les récifs, une foule de points noirs qui semblaient être autant de têtes de sauvages. Un peu plus loin, vingt-cinq pirogues s'approchèrent du navire, en criant : *Tokil tokil* Mais aucun naturel ne voulut monter à bord, quoique deux Tikopiens, passagers de Dillon, les y invitassent.

Contrarié par le calme, ce fut seulement le jour suivant que Dillon put pénétrer dans la baie. Alors augmenta la foule des pirogues qui apportaient au navire des porcs, de la volaille, de gros pigeons, une espèce de concombre, de mangoustans et des fruits de spondias. On compta bientôt cent trente-cinq pirogues autour du *Research*, si pleines de monde et si bruyantes qu'on ne pouvait s'entendre à bord. Des scènes plus sérieuses vinrent compliquer la situation. Des flèches furent décochées contre des officiers assis sur la dunette, et il fallut se débarrasser par une décharge de mousqueterie de ces turbulens visiteurs.

La chose se passait du côté occidental de la baie. Dillon se rapprocha alors du rivage opposé, qui envoya aussi ses pirogues, mais celles-là plus honnêtes et plus pacifiques. Les naturels qui les montaient blâmèrent même leurs compatriotes, et dirent qu'on avait fort bien fait de tirer sur eux : on parvint ainsi jusqu'au fond de la baie Graciosa. Dillon y fit la connaissance de Lamoa, et envoya un de ses canots faire de l'eau et du bois dans le village de Mambo. Le capitaine fit, dans ce moment-là, une singulière conquête. Ayant remarqué la grosseur des dents des naturels, il voulut en avoir une pour l'examiner avec soin. Voici comment il s'y prit.

« J'avais aperçu la veille, dit-il, un homme qui avait attiré mon attention par une dentition singulière. Il avait sur le devant de sa mâchoire supérieure des dents d'une énorme dimension. Je voulus le faire monter à bord pour l'examiner de près; mais je ne pus y réussir. Je pensai, au premier abord, que ce que je prenais pour des dents n'était autre chose que des morceaux d'os que cet homme avait implantés dans sa mâchoire ou qu'il tenait simplement serrés entre sa lèvre et ses dents naturelles; et bientôt je n'attachai plus d'importance à ce qui ne paraissait être que des dents postiches de la grosseur de celles d'un grand bœuf. Ce matin, ma surprise augmenta en voyant plusieurs insulaires qui avaient des dents encore plus grosses que celles qui m'avaient frappé la veille. Je décidai deux de ces hommes à venir sur le pont, et je priai l'un d'eux de me vendre une de ces dents monstrueuses. En même temps je m assurai qu'elles étaient solidement fixées à sa mâchoire, et non pas des ornemens artificiels. Voulant à toute force en avoir une en ma possession, j'offris un fer de rabot, puis une herminette; mais on ne considéra pas ces objets comme étant d'une valeur égale à celle de la dent que je convoitais. Je finis par proposer une hache. Alors mon homme, qui avait à sa mâchoire inférieure une dent plus grosse qu'aucune de celles qui avaient attiré mes regards, chercha à se l'arracher, mais il fit de vains efforts pour y parvenir. J'envoyai chercher au poste des chirurgiens l'instrument dont se servent les hommes de l'art pour les opérations de ce genre; mais il ne présenta point assez d'ouverture pour saisir la dent de l'insulaire. J'eus recours alors à une tenaille de charpentier. Le docteur, muni de cet outil, saisit la dent comme par manière de jeu, et, d'un coup de poignet vigoureux, l'enleva. La bouche du patient saigna considérablement; mais, sans paraître s'occuper beaucoup de cette bagatelle, il demanda la hache. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il se mit à sauter de joie d'avoir fait un aussi bon marché.

» Ayant examiné avec soin cette dent, je ne tardai pas à découvrir la cause de son accroissement monstrueux. En la taillant avec un canif, ce que je fis assez facilement, je trouvai au centre une dent de grosseur ordinaire, mais qui était recouverte de nombreuses couches d'une espece de ciment qu'y avait formées la chaux mêlée au suc de bétel, et qui, par une longue suite d'années, s'étaient accumulées au point de donner a cette dent le volume qu'elle avait alors. »

Dillon ne prolongea pas son séjour à Nitendi. La fièvre ravageait son bord, et la moitié des hommes étaient gisans sur les cadres. Il appareilla donc le 14, laissant chez Lamoa un Anglais nommé Stewart qu'il avait recueilli sur Tikopia. L'année d'après, c'est-à-dire en 1828, M. Le Goarant eut avec Nitendi quelques communications, tout en restant à la voile. Les naturels se montrèrent probes et bienveillans. Ils accostèrent le navire en chantant et en offrant des provisions aux Français. On fit une foule d'échanges.

L'île Nitendi a vingt-quatre milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. sur une largeur de neuf à dix milles. Sans être très-élevé, le terrain en est montueux et entièrement couvert de bois, à l'exception des espaces cultivés. Très-différente de Vanikoro, elle est exempte de récifs dans presque toute son étendue, ou du moins ils s'éloignent tres-

Digitized by Google

peu de la côte, excepté sur trois ou quatre points isolés où ils s'avancent au plus à un demi-mille au large. Ses limites sont en latitude : 10° 40' et 10° 53' S.; sa longitude 163° 22' et 163° 45' E.

Nitendi est une île fort populeuse. La plupart de ses indigènes sont noirs, avec les lèvres fortes, le nez épaté, les cheveux crépus et le front très-large; du reste vigoureux et assez bien proportionnés, aux jambes près qui sont peu musclées. Quelques-uns des habitans se distinguent des autres par un teint olivâtre et foncé, qui les rapproche de la race polynésienne. Ils ont encore avec elle une analogie frappante, celle du nez et des oreilles percés pour recevoir des anneaux d'écailles de tortue. Les insulaires se parent également la tête avec une fleur rouge. Sous leurs bracelets et à leur ceinture, ils placent diverses espèces d'herbes odoriférantes. Le tatouage et la circoncision sont en vigueur parmi eux.

Leurs maisons sont vastes, et chacune peut loger de trente à quarante personnes. Chaque village contient de trente à quarante maisons, parmi lesquelles une seule est destinée aux cérémonies publiques et religieuses. On affirma à Dillon que l'intérieur de l'île était aussi peuplé que les côtes. Chaque district avait son idiome. Chaque village avait son chef particulier, quoiqu'il arrivât qu'un même chef commandât souvent à quatre ou cinq villages. Les plantations de l'île étaient cultivées avec beaucoup de soin, et entourées de palissades de roseaux pour les garantir contre les ravages des porcs.

« L'île, dit Dillon, abonde en porcs, en volailles, pigeons ramiers, hérons et grives; on y trouve aussi une espèce d'hirondelle. Les productions végétales consistent en cocos, cannes à sucre, fruits d'arbre à pain, bananes de diverses espèces, ignames pesant de trois à quatre livres et patates de diverses sortes. Les insulaires font cuire ces patates dans des fours en terre, ou sous la cendre. Quant au taro, ils le coupent en tranches minces et le font sécher au soleil. En cet état, il peut se conserver plusieurs mois; puis, quand on le fait rôtir, son goût est assez agréable. Il y a aussi des pamplemousses et une sorte de noix commune à Taïti. »

Dans sa partie occidentale, la largeur de Nitendi se trouve réduite à moins de trois milles, par deux baies qui pénètrent fort avant dans les terres. Celle du sud est la vaste et belle baie Graciosa, découverte par Mindana. Vis-à-vis son entrée se trouve une petite île fertile et populeuse, de cinq ou six milles de circuit, que les Espagnols nommèrent *Huerta* (jardin) et Carteret *Trevanion*. Cette île garantit l'intérieur de la baie Graciosa des houles et du vent du large.

Dans la partie S. E. de Nitendi, et séparée seulement par un canal d'un mille de largeur, gît une petite île de hauteur moyenne, n'ayant que trois milles de long sur un de large, et que Carteret nomma *I. Howe*.

A quarante milles au S. E. de Nitendi se trouve l'île Toupoua, terre haute, bien peuplée, divisée pour ainsi dire en deux par une terre basse qui occupe sa partie centrale. Son étendue doit être d'environ dix ou douze milles. Le capitaine d'Urville a établi sa position par 11° 16' lat. S. et 164° 7' long. E.

Découverte en 1595 par Mindana, cette île fut revue de loin, en 1767, par Carteret, qui, trompé par l'aspect de ses deux pitons, en fit deux îles qu'il nomma *Edgecumbe* et *Ourry*. Edwards la revit en 1791, d'Entrecasteaux en 1793, et Duperrey en 1823. Dillon fut le premier qui la visita en 1827; il constata que Toupoua n'était qu'une seule île, bordée en partie par un récif qui s'avance jusqu'à deux milles au large. D'Urville fixa sa position en 1828, et peu de temps après, M. Le Goarant communiqua avec les habitans, qu'il peint comme bons et hospitaliers.

Les canots que Dillon détacha en reconnaissance sur Toupoua observèrent plusieurs baies sur la côte. Les Anglais se dirigèrent sur un joli village dont les habitans les accueillirent d'une façon toute amicale. Interrogés sur le sort des naufragés de Vanikoro, les insulaires déclarèrent qu'il n'en était pas venu un seul sur leur île. Seulement ils avaient pu se procurer du fer du naufrage pour en faire des *toki* (haches). Ces naturels avaient bien meilleure mine que les Vanikoriens. Quoiqu'appartenant à la même race, ils étaient bien plus confians, bien moins craintifs. Leurs maisons, plus grandes, forment des rues qui se coupent à angle droit, et sont ombragées par une double allée de cocotiers. Les Anglais remarquèrent des villages grands et populeux. M. Le Goarant en aperçut aussi plusieurs qui lui parurent considérables; l'un d'eux surtout, qui, comme l'île entière, porte le nom de Toupoua. L'abondance du sol et la salubrité de l'air sont probablement la raison de cette incontestable supériorité que les habitans de Toupoua ont sur ceux de Vanikoro.

A quinze milles au nord de Nitendi s'élève l'I. Tinakoro ou le volcan, île découverte en 1595 par Mindana, revue en 1767 par Carteret, en 1793 par d'Entrecasteaux, en 1823 par Du-

Digitized by Google

perrey, en 1827 par Dillon. C'est un piton conique d'une grande hauteur, et couronné par un cratère en activité. Du temps de Mindana, il vomissait constamment des flammes; Carteret n'y vit que des fumées; les compagnons de d'Entrecasteaux n'y aperçurent aucun indice de feu souterrain; Dillon le vit vomir des flammes de cinq minutes en cinq minutes. Il raconte, en outre, qu'en vue de cette île, l'année précédente, et saisi par des calmes, il vit le volcan jeter une grande quantité de lave, qui roulait en torrent sur les flancs de la montagne. Cette île peut avoir cinq ou six milles de circuit; elle gît par 10° 24' lat. S. et 163° 25' long. E. (Sommet.)

I. Mindaña, situées à quatre ou cinq lieues à l'E. N. E. de Tinakoro. Découvertes en 1595 par Mindana, ces îles sont identiques sans doute avec celles que Carteret nomma, en 1767, *Swallow*. Wilson les revit en 1797, et M. Le Goarant les reconnut en 1828. C'est un groupe de neuf îles, basses, boisées et inhabitées, la plupart petites, mais liées par de vastes récifs. Ce groupe paraît avoir près de trente milles de l'O. N. O. à l'E. S. E. Le centre se trouve environ par 10° 15' lat. S. et 163° 36' long. E.

Dans l'est du groupe et à peu de distance se trouvent les îles Duff, découvertes par le capitaine Wilson en 1797. C'est un groupe d'une dizaine d'îles, dont la plus haute et la plus grande, qu'il nomma *I. Disappointment*, a douze lieues de tour. Sur la partie orientale du groupe est un rocher qui affecte la forme d'un obélisque. Wilson trouva les naturels de ces îles grands, bien faits, cuivrés, appartenant, à ne pas s'y méprendre, à la race polynésienne. Leurs habitations étaient rapprochées les unes des autres en petits villages, et l'un de ceux-ci gisait dans la partie S. O. de l'île Disappointment. Le groupe entier a quinze milles du N. O. au S. E. Disappointment gît par 9° 57' lat. S. et 164° 40' long. E.

Enfin, à peu de distance dans le N. E. ou E. N. E. des îles Duff, doit se trouver Taumako, découverte par Quiros le 7 avril 1606, à moins qu'elle ne soit identique avec les îles Duff elles-mêmes, ce que feraient soupçonner certains rapports de position et de configuration. Il est plus sûr, toutefois, de rapporter Taumako à une île Motou-Iti, découverte en 1801 par le capitaine Kennedy du *Nautilus*, et que celui-ci signale comme une île bien peuplée et d'une certaine hauteur. Elle a été placée par 8° 40' lat. S. et 165° 40' long. E. En 1828, d'Urville l'a cherchée dans cette position sans la retrouver; aussi soupçonne-t-il qu'on l'a placée trop loin dans l'E. Jusqu'ici, nous n'avons donc que le récit de Quiros pour nous guider sur l'existence de cette île. Il est utile de le consigner ici comme point de comparaison, en cas qu'on la retrouve.

« Nous courûmes jusqu'au 7 avril 1606, laissant des terres à bord et à tribord, autant que nous pûmes en juger par la quantité d'oiseaux et de rochers de pierre-ponce que nous apercevions. L'après-midi, le grand navire vit à l'O. N. O. une terre noire et brûlée comme un volcan. On mit en panne durant la nuit, de crainte des basses. En s'avançant le lendemain matin vers la terre, on trouva douze ou quinze brasses de fond pendant deux heures de bonne route, puis une mer sans fond. Il fallut encore différer au lendemain 9. Torrès s'avança dans le petit vaisseau, longeant la bande du S. O. dans un canal entre deux petites îles, où il aperçut, non loin du rivage, diverses cabanes parmi les arbres. On mouilla sur vingt-cinq brasses entre la grande île et les deux îlots : les barques allèrent à terre, d'où elles rapportèrent aux navires quelque eau douce, des patates, des cocos, des palmettes, des cannes douces et autres racines, pour montrer des productions du pays. On prit là-dessus le parti d'envoyer cinquante ou soixante hommes traiter avec les insulaires. Les nôtres, peu après leur départ, découvrirent, au milieu d'un îlot entouré de chaussées, un monticule de pierres vives, qui paraissait fait à main d'hommes, au-dessus duquel il y avait une soixantaine de cabanes couvertes de palmiers et garnies de nattes au-dedans. Nous apprîmes depuis que c'était une forteresse où les insulaires se retirent quand ils sont attaqués par leurs voisins, qu'ils attaquent souvent eux-mêmes, ayant de grandes et bonnes pirogues, avec lesquelles ils font canal en toute sûreté. Nos gens prirent terre et commençaient à marcher vers ce lieu, lorsqu'ils aperçurent près de la côte quelques-unes de ces pirogues pleines d'Indiens. Ils apprêtèrent aussitôt leurs armes à feu et se mirent sur la défensive; mais ce n'était pas le cas. Les insulaires avaient autant d'envie que nous d'avoir la paix. Ils se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour gagner plus promptement la terre, et vinrent de notre côté en nous saluant d'un air joyeux, et marchant vers l'habitation, comme pour nous y guider, ayant à leur tête un capitaine qui portait un arc au lieu d'un bâton. La vue de tant de gens robustes continuait cependant à nous tenir en crainte. Nous nous rapprochâmes du rivage, de peur surtout qu'ils ne vinssent à submerger notre canot si nous nous en éloignions.

Digitized by Google

» Nous fîmes des signaux, pour avoir du renfort, à la barque de la capitane et même à nos vaisseaux mouillés à portée de vue; et, quand nous nous vîmes en force, nous commençâmes à marcher vers l'habitation. Tous ces mouvemens de notre part avaient fait disparaître les Indiens. Nous marchâmes en bon ordre, avec de grandes précautions, regardant autour de nous de tous côtés pour voir s'il n'y avait point d'embuscades auprès des cabanes; mais n'y trouvant plus une ame vivante, il fallut regagner le rivage où nous élevâmes en l'air un linge blanc en signe de paix. Les Indiens revinrent alors à nous d'un air de gaieté. Leur chef tenait en main un rameau de palme qu'il offrit à Paz de Torrès en l'embrassant. Ses compagnons en firent de même, et les nôtres ne se sentaient pas de joie de se voir si bien reçus dans un pays où ils trouvaient de l'eau et du bois, dont l'équipage avait tant besoin. Deux vieillards, survenus dans ces entrefaites, posèrent leurs armes à terre sur le bord de la rivière et nous saluèrent d'une manière soumise. Nous comprîmes par les gestes des insulaires que l'un d'eux était le père ou l'oncle de leur chef nommé Taliquen. Nous nous arrêtâmes ensemble sur une petite esplanade au-devant de la forteresse. Si ces insulaires étaient dans l'admiration de nos armes et de nos vêtemens, nous n'y étions pas moins de les voir si bien bâtis, si agiles, si robustes.

» Quand nous nous vîmes bien en sûreté, et que le chef des Indiens eut disposé son monde de côté et d'autre, ne gardant autour de lui que deux insulaires et un petit garçon, nous résolûmes aussi de prendre un peu de repos après tant de fatigues. On posa deux corps-de-garde, l'un sur la côte, l'autre dans l'habitation, et le reste de nos gens s'étant désarmés se répandirent par la forêt où ils cueillaient des fruits, tandis que les sauvages amenaient dans leurs pirogues du bois et de l'eau pour l'escadre.

» C'était le jour de Pâques fleuries: on célébra la messe dans une cabane, où la plupart des gens de l'équipage firent leurs dévotions. Nous restâmes ici sept jours. Le besoin qu'on avait, pour le reste de la route, de quelques insulaires qui connussent ces parages et entendissent la langue, nous fit prendre la résolution d'en enlever quatre en partant. Leur chef, au désespoir, vint lui-même au vaisseau avec son fils pour les réclamer. N'ayant rien pu obtenir, il s'en retournait fort triste, lorsqu'il aperçut le canot dans lequel on emmenait par force ces quatre malheureux, qui, dès qu'ils virent leur chef, se mirent à pousser des cris lamentables. Celui-ci, déterminé à risquer sa vie pour leur liberté, venait de donner le signal à ses pirogues, quand le bruit d'un coup de canon sans boulet, que nous tirâmes du vaisseau, les effraya tellement, que le chef, faisant un geste aux captifs pour marquer qu'il n'était pas en son pouvoir de les délivrer, s'éloigna d'eux la larme à l'œil. Le lendemain, un des insulaires sauta dans la mer. Ceci nous obligea de veiller sur l'autre que nous avions à bord; car on en avait mis deux sur chaque vaisseau. Cependant nous ne pûmes si bien faire que celui-ci ne se jetât encore à la mer le 21 avril, comme nous étions en vue d'une belle côte située au S. E., pleine de bois, de verdure, de palmiers et de terres cultivées. C'était vers 12° de latitude : nous envoyâmes donner avis de notre perte au vaisseau amiral, ce qui n'empêcha pas qu'un de leurs prisonniers n'en fît autant, et si le quatrième ne suivit pas le même exemple, c'est qu'il était leur esclave et qu'il se trouvait mieux traité parmi nous qu'il ne l'avait été chez ses maîtres de l'île Taumako! »

CHAPITRE XVIII.

ILES SALOMON.

L'Oceanic avait passé, le 20 juin au coucher du soleil, à dix milles du cône imposant de Tinakoro dont un nuage épais couronnait la crête sans qu'on pût dire s'il était formé par les fumées du cratère. La nuit venue, on ne remarqua pourtant point de flammes.

La première terre aperçue ensuite fut l'île Sesarga, que le sloop longea dans la matinée. Sesarga est l'*île des Contrariétés* de Surville. Sur mes instances, et quoique fort mal prévenu envers les naturels, Pendleton consentit à ranger la terre de près. Ainsi, à défaut de communications avec les indigènes, je devais avoir l'aspect du paysage, riche en beautés naturelles. Arrivés à la distance d'une lieue, nous pûmes distinguer des sites ravissans. Des forêts de cocotiers élançaient leurs tiges de dessus une grève élevée, dont la base se composait de roches aux formes bizarres.

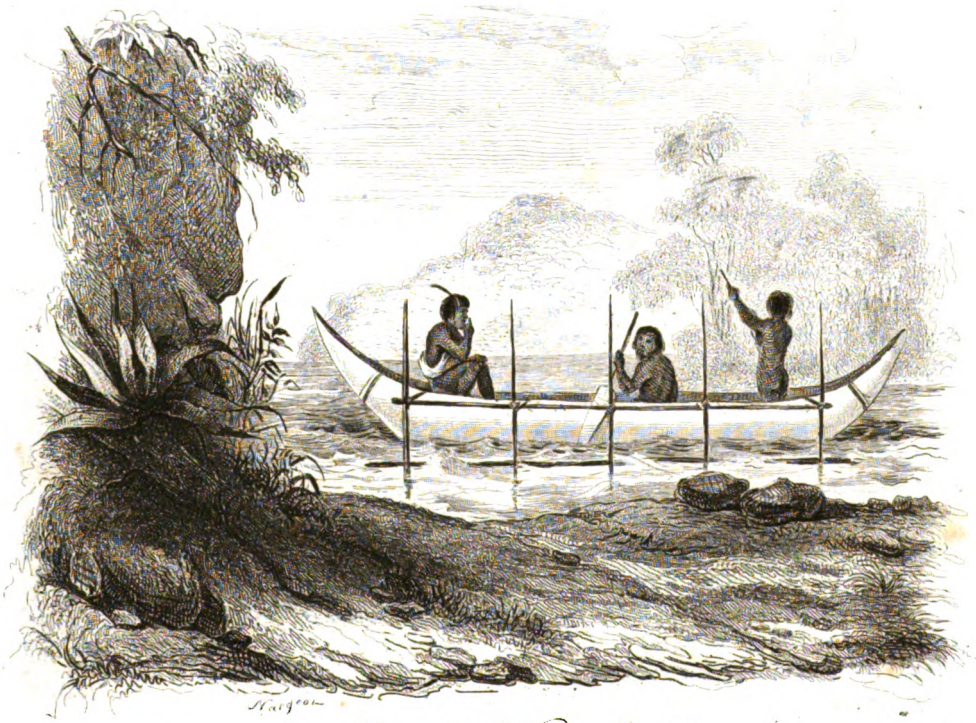
L'Oceanic courait à petites voiles le long de Sesarga, quand une vingtaine de pirogues, portant chacune six à huit hommes, parurent autour du bord. On commença la conversation par offrir aux visiteurs l'accès du pont. Ils refusèrent d'abord; mais quand on leur eut fait voir quelques objets à leur fantaisie, l'un d'eux, qui avait la physionomie et les allures d'un chef, accepta et grimpa le long de l'échelle. Là, son

Digitized by Google



3. Caïman de la Nouvelle Irlande?

3 Caiman de Nueva Irlanda



4. Pirogue de la Nouvelle Irlande.

4 Piragua de Nueva Irlanda

Tom. 2. Pl. XV.

PITTORESQUE.
PINTORESCO.

Digitized by Google

Digitized by Google

premier mouvement fut de porter la main sur ce qu'il vit. Une casaque de matelot était étendue au sec, il s'élança sur cette proie, la saisit et ne la restitua qu'avec beaucoup de peine. Ensuite il bondit vers le pavillon de poupe, qu'il amena pour se l'approprier, et il fallut encore user de grands raisonnemens pour le faire renoncer à son entreprise. Alors il grimpa dans les enfléchures comme aurait pu le faire le meilleur gabier, alla ainsi jusqu'aux barres de perroquet, où il s'accroupit comme eût pu le faire un gros singe, et de là, avec une vivacité de mouvemens presque convulsive, il regarda fort long-temps les moindres parties du vaisseau. Redescendu, il se mit à sauter et à gambader avec une agilité vraiment surhumaine; puis, se retournant vers ses compagnons restés dans les pirogues, il leur adressa une fort longue et très-belle harangue. Sans doute il leur dépeignait ce qu'il avait vu, et les engageait à monter à bord. Pour les décider plus vite, il joignit les gestes aux paroles, frappant ses fesses nues, et s'agitant de cent manières bizarres.

Ces argumens, d'une singulière nature, vainquirent les répugnances de ses compagnons; ils montèrent à bord. On exigea d'eux qu'ils laissassent leurs armes dans les pirogues, qui contenaient déjà une grande quantité d'arcs, de lances et de flèches barbelées. Ces sauvages, complètement nus, semblaient être mi-partis de race noire et jaune. Le chef n'était même que basané; lui et un autre avaient les cheveux longs et lisses; le reste avait le teint noir, la tête grosse et difforme et les cheveux crépus, quelquefois rougis à l'extrémité à l'aide d'une préparation.

L'un de ces hommes, dont la chevelure était saupoudrée de chaux, avait les cloisons des narines traversées d'un morceau de bois; les autres s'étaient contentés d'y suspendre un morceau de nacre triangulaire et arrondi, orné de quelques ciselures. Tous avaient le lobe inférieur de l'oreille fendu pour recevoir des bouquets de feuilles aromatiques, qu'ils portent aussi au cou, aux bras et dans d'autres parties du corps. Au-dessous du coude, ils ont des bracelets en coquilles. Le chef portait, en outre, des bracelets et une ceinture en petits disques noirs et blancs, adroitement tissus, et sur sa tête ondoyait une aigrette de deux plumes, à laquelle il attachait un grand prix, et qu'il ne voulait pas même laisser toucher.

Bien que d'une taille médiocre, ces insulaires avaient la poitrine large, les épaules effacées et les proportions musculeuses. Leurs pirogues, celle du chef surtout, étaient un modèle de goût; elle avait un revêtement de bois de couleur et de morceaux de nacre parfaitement polis, ajustés et incrustés avec beaucoup d'art. Sur l'avant flottait une sorte de pavillon en flocons de paille ou de menus joncs teints en rouge. L'arrière était décoré de sculptures figurant des chiens et d'autres animaux.

Quand une portion de ces indigènes se trouva rendue sur le pont, une conversation s'engagea entre les nouveaux venus et leurs compagnons restés dans les pirogues, conversation longue et vive dont il nous fut impossible de pénétrer le sujet. Pendleton commençait même à la suivre de l'œil avec une sorte de défiance, quand un incident imprévu vint tout-à-coup rompre ces pourparlers. Jusque-là, on avait pu se garantir, par des précautions minutieuses, de tentatives de vol à chaque minute renouvelées; mais enfin l'un des indigènes, plus heureux et plus hardi, se glissa derrière le capitaine, lui arracha son porte-voix des mains même, et sauta à la mer avec sa proie. Quand le coup fut fait, tous ses compagnons se précipitèrent aussi dans l'eau; le chef resta seul : peut-être crut-il de sa dignité de ne pas reculer. Il attendit le résultat de l'escapade, inquiet et agité. Cependant Pendleton ne bougeait pas; il venait même d'arrêter le feu de deux sentinelles qui voulaient tirer sur les fuyards. « C'est votre faute, dit le capitaine; vous deviez surveiller le drôle, quand il se glissait derrière moi. » Le chef indigène ne s'attendait pas à tant de clémence; il en fut touché; il prodigua les marques du regret le plus profond, de l'affection la plus entière; puis, à la suite de cette effusion, il invita les Anglais dans les termes les plus doux, avec les gestes les plus caressans, à venir à terre, en leur faisant entendre qu'ils y trouveraient toutes les provisions qu'ils pourraient désirer.

Pendleton ne se fiait guère à ces peuples; il les connaissait, il savait combien de perfidie se logeait dans leur cœur; et combien de fois ils avaient cherché à attirer des équipages européens dans d'horribles guet-apens. Cependant, j'insistai si bien auprès de lui que l'excellent homme céda. La terre était si belle, le rivage si proche! On amena la yole; six marins bien armés s'y embarquèrent sous les ordres du lieutenant Rainbow, et, comme on le pense, je ne fus pas le dernier à y prendre place : quant au chef indigène, il s'embarqua dans sa pirogue et marcha de conserve avec nous.

A peine nous trouvâmes-nous à deux cents

Digitized by Google

toises du navire, que nous vîmes la petite flottille des pirogues se former comme pour tenir conseil; après quoi, quatre d'entre elles se détachèrent vers notre canot, en faisant la manœuvre de le cerner. Les hostilités allaient s'ouvrir, et les sauvages bandaient déjà leurs arcs, quand Pendleton qui nous suivait de l'œil avec une sollicitude toute paternelle, fit une diversion à cette guerre naissante par un coup de canon tiré à boulet sur le gros de la flottille. Le projectile, ricochant au milieu des sauvages effrayés, jeta du désordre parmi eux; ils quittèrent l'attitude offensive et fuirent vers le rivage.

Cependant nous nous étions rapprochés du bord, et comme il ne paraissait pas sûr de se hasarder sur cette côte en petit nombre, on doubla l'équipage de la yole, et on l'arma de fusils de rechange. Nous repartîmes, ainsi renforcés, avec la défense formelle de tenter aucun débarquement. Pendleton avait même recommandé à Rainbow de ne s'engager qu'avec la plus grande précaution, une fois que nous serions hors de la portée du navire.

Nous tirâmes alors droit vers la côte, gouvernant de manière à doubler une petite pointe qui masquait une baie, au fond de laquelle un village semblait être assis. En effet, à la hauteur de ce cap, quelques cases parurent; mais sur la petite crique qui en baignait le pied, naviguait une armée entière de pirogues, qui salua notre apparition par un cri général et formidable. Cette nuée de barques fondit sur nous comme sur une proie facile, et nous aurions eu en effet beaucoup de peine à nous tirer de leurs mains. Heureusement que Rainbow usa de prudence : on vira sur-le-champ de bord pour regagner *l'Oceanic*. La mer clapoteuse et le vent debout contrariant notre marche, quelques pirogues légères parvinrent bien à nous rejoindre et à nous décocher des volées de flèches; mais deux décharges de mousqueterie calmèrent l'ardeur guerrière de cette avant-garde. Elle se replia sur la ligne de bataille, et la yole eut le temps de regagner *l'Oceanic*. Comme ces embarcations persistaient, la mitraille de six canons en fit justice. « Eh bien! me dit Pendleton avec un sourire plein d'une bonté railleuse, eh bien! avais-je tort de vous dire que la Mélanésie n'était peuplée que de races insociables? » Et il donna l'ordre de continuer la route.

Le jour suivant, nous étions devant l'île des Arsacides, qu'à l'aspect du terrain couvert de plantations, et à de nombreuses fumées s'élevant de tous les points, on devait prendre pour une contrée populeuse et féconde. Mais la leçon reçue la veille n'était pas oubliée, et, l'eût-elle été, je n'aurais pas voulu abuser de la bonté inépuisable de mon capitaine. Aussi, malgré l'attrait de sites ravissans, je ne demandai pas à aller à terre. D'ailleurs, des naturels venaient à nous : trois pirogues s'étaient détachées du rivage, jolies, élégantes, semblables à celles de Sesarga, et montées par six individus. Les deux extrémités de cette barque se relevaient en éperons; l'une d'elles était surmontée d'une espèce de tête d'oiseau; deux houppes pendaient sur l'avant comme sur l'arrière, et les bords extérieurs de la pirogue étaient ornés d'incrustations ciselées. Les pagaies employées pour la manœuvrer avaient une pelle étroite, terminée en longue pointe acérée, de manière à pouvoir servir de lance au besoin (Pl. XVIII — 2).

Ces naturels appartenaient à la même race que ceux de Sesarga. Aussi farouches et plus défians encore, ils regardaient avec une sorte d'indifférence les présens qu'on voulut leur faire, et ils refusèrent de monter à bord. Mais ils nous faisaient signe d'aller à terre, indiquant que nous y trouverions des provisions. On ne fut pas tenté de se rendre à ces offres : la leçon de la veille suffisait. Alors, après avoir fait le tour du navire, les trois pirogues reprirent le chemin de la côte.

Jusque-là favorable, le vent alors varia au nord, accompagné de grains et de calmes. C'était un indice qui annonçait le voisinage de hautes montagnes qui coupent et détournent les vents réguliers. Dans l'une des bordées, on aperçut les cocotiers des îles Stewart, terres basses et entourées de récifs; mais Pendleton ne jugea pas à propos de s'engager par un temps incertain dans une reconnaissance de cette dangereuse côte. On poursuivit la route; le jour suivant, nous vîmes l'île Gower, puis les montagnes élevées d'Isabel et de Choiseul, en vue desquelles nous restâmes pendant deux jours entiers; enfin, le 30, nous rangions, à deux ou trois lieues de distance, les ravissantes îles de Bougainville et de Bouka. La fantaisie me vint bien encore de visiter cette terre; mais le naturel farouche des habitans était un fait d'une telle notoriété, que je n'osai pas risquer une supplique, et que je laissai *l'Oceanic* glisser en paix le long de ces grèves riantes et fleuries. Cependant, le 1er juillet au matin, nous fûmes accostés par deux ou trois pirogues, dont les naturels semblaient habitués à la vue des Européens. Ils se conduisirent d'une façon assez pacifique, et nous offrirent des taros et des ignames contre divers objets du bord. Ces sauvages étaient noirs et à peu près nus, agiles, vigoureux et bien faits;

Digitized by Google

leur figure etait moins disgracieuse que féroce. Nos visiteurs nous engagèrent aussi à débarquer, et nous indiquèrent pour cela un point de la grève où un village blanchissait à travers les arbres. Cette plage était couverte de têtes noires, qui semblaient attendre qu'un canot se détachât du bord. Nous ne leur donnâmes point cette jouissance et continuâmes notre route. Quelques échanges avec les insulaires venus dans les pirogues furent les seuls incidens qui marquèrent notre passage sur cette côte. Pour ma part, j'achetai, moyennant une aune de serge rouge, un superbe arc de six pieds de long, en bois d'aréquier, très-lisse et parfaitement travaillé. C'est une arme aussi difficile à bander que celle de la fable, et les blessures qu'elle faisait devaient être en raison directe de la peine que l'on éprouvait à la manier. Ces naturels, du reste, paraissaient être forts et vigoureux, irascibles et prompts aux voies de fait. A la moindre contrariété, ils saisissaient leurs arcs et ajustaient l'homme qui avait éveillé leur colère. Grâce à notre attitude patiente, nous nous séparâmes pourtant sans éclat et sans hostilités.

L'île Bouka venait à peine de s'effacer à l'est quand d'autres terres parurent à l'ouest. A l'entrée du canal Saint-George, *l'Oceanie* fut encore tourmenté par les courans et contrarié par les brises incertaines. Enfin, le 3 juillet, il arriva en vue de l'île aux Cocos, et mouilla dans le havre Carteret sous le revers oriental de cette île.

Ainsi les îles Salomon avaient été dépassées, en grande partie, sans que le temps m'en eût permis une exploration personnelle. Il fallait se contenter des renseignemens que d'autres avaient recueillis.

L'archipel Salomon fut découvert en 1567 par Mindana qui mouilla sur l'île Isabel dans le port de la Estrella, situé, à ce que l'on croit, sur la bande N. E. Les habitans du pays, dit la relation, adorent des serpens, des crapauds et autres animaux. Leur teint est brun, leurs cheveux sont crépus, et ils n'ont de couvert que les parties naturelles. Ils se nourrissent de cocos et d'une sorte de racine nommée *venaus*; ils ne mangent point de viande et ne boivent que de l'eau. Pourtant on ne peut douter qu'ils ne fussent anthropophages, car leur chef envoya à Mindana comme présent un quartier d'enfant, auquel tenaient encore le bras et la main. Le général, ajoute la relation, fit enterrer ce morceau de cadavre en présence des naturels qui l'avaient apporté. Ceux-ci parurent offensés, et confus du mauvais succès de leur ambassade, ils se retirèrent la tête basse. Ce peuple est divisé en tribus, qui sont entre elles dans un état de guerre continuelle. Les prisonniers sont réduits en esclavage.

Mindana fit alors construire un brigantin qu'il arma de dix-huit soldats et de douze matelots. Avec ce petit bâtiment que montèrent le mestre de camp Ortega et le premier pilote Hernan Galego, on devait aller à la reconnaissance des îles voisines. Ortega passa successivement aux îles Malaïta, Galera, Buena-Vista, Sesarga, sur laquelle il signala un volcan qui vomissait sans cesse de la fumée; puis il en découvrit une beaucoup plus grande qu'il nomma Guadalcanar. Une rivière large et profonde la traversait. Plusieurs pirogues de naturels vinrent à la rencontre des Espagnols, et ayant mis pied à terre, le mestre de camp visita un village assez bien cultivé. De là Ortega se replia sur l'île Isabel, découvrit l'île Saint-George (aujourd'hui Georgia), et y vit une autre bourgade dont les naturels entrèrent en pourparlers avec les Européens. Les perles étaient si abondantes sur ces parages qu'on n'y attachait aucun prix.

Ortega continua cette reconnaissance; il découvrit près de la pointe occidentale d'Isabel une foule d'îlots sur des récifs très-étendus, où l'on observa des chauves-souris qui avaient cinq pieds d'envergure. Quand Isabel eut été doublée, Ortega ne pouvant rejoindre le port Estrella à cause des vents contraires, envoya dans un canot un détachement guidé par un naturel pour rendre compte à Mindana de ses découvertes. Mais le canot s'étant brisé sur les récifs, l'équipage fut obligé de regagner le brigantin qui atteignit lui-même, quelques jours après, le port de la Estrella.

Mindana alors quitta ce mouillage et vint en prendre un autre sous l'île Guadalcanar dans un lieu qu'il nomma *la Cruz*. Là, il prit formellement possession du sol au nom du roi d'Espagne, et voulut planter une croix sur le rivage. Les naturels ayant protesté par une volée de flèches contre cet acte d'investiture, Mindana y répondit par une décharge de mousquets qui tua deux des agresseurs. Le reste prit la fuite. Le pilote Enriquez, à la tête de trente soldats, fut envoyé à la découverte; mais des milliers de naturels arrêtèrent ce détachement devant une petite rivière; il revint rapportant deux poules et un coq, et disant que ce cours d'eau charriait beaucoup d'or.

Une seconde fois le brigantin fut envoyé à la découverte. Il aborda à plusieurs îles et reconnut

Digitized by Google

diverses rivières, tantôt bien reçu, tantôt mal reçu par les insulaires. Quand il revint vers la flotte, il apprit qu'une catastrophe y avait eu lieu. Neuf matelots et l'ordonnateur des vivres avaient été massacrés par les naturels pendant qu'ils étaient occupés à faire de l'eau. Jusque-là le chef du canton s'était montré l'ami de Mindana; mais le général avait enlevé un jeune naturel et n'avait pas voulu le rendre, malgré les réclamations du chef. De là était venue la guerre.

Mindana résolut de tirer vengeance du meurtre. A deux reprises, le capitaine Sarmiento marcha contre le village, y tua une trentaine d'insulaires et incendia presque toutes les cases. Dans l'une d'elles on trouva les dépouilles des Espagnols massacrés.

Après ces voies de fait, la flotte remit à la voile le 13 juin 1567, et alla mouiller sur l'île Cristoval. Le général descendit de sa personne à terre. Quand les naturels l'eurent aperçu, ils se mirent à gesticuler de la façon la plus expressive, en indiquant aux étrangers de se rembarquer; et, comme on n'obéissait point, ils répétèrent leurs premiers signes avec de bizarres démonstrations, grattant la terre avec leurs pieds et avec leurs mains, jetant du sable en l'air, ou courant au rivage, et battant l'eau comme des forcenés.

Au lieu de se déconcerter de ce mouvement et de ce bruit, Mindana fit sonner les trompettes, et Sarmiento accourut avec sa troupe. Les naturels ne reculèrent point devant le combat; ils s'avancèrent armés de lances, d'arcs, de flèches et de casse-têtes. Quand ils furent à portée du dard, on leur fit signe de se retirer : comme ils persistaient, une décharge générale de mousquets eut lieu. Un sauvage fut tué; les autres s'enfuirent. Les Espagnols entrèrent alors dans le village, et y trouvèrent un tel butin en cocos et en amandes qu'un navire n'eût pu le charger tout entier. On en combla les chaloupes.

Une troisième fois, le brigantin fut expédié. Il découvrit les deux îles Anna et Catalina, qui terminent de ce côté l'archipel Salomon. L'île Anna est basse et ronde, avec une colline au milieu qui ressemble à une forteresse; elle est peuplée et fertile. Attaqués encore une fois, les Espagnols firent feu sur les sauvages. Ceux-ci avaient le corps peint de différentes couleurs, la tête ornée de branches d'arbre et les reins ceints d'une écharpe. Leur force musculaire était telle qu'une flèche, lancée sur le chef espagnol, perça son bouclier, lui traversa le bras de part en part et sortit encore de la longueur d'une palme. Cette reconnaissance fut la dernière que fit Mindana sur cette côte. Quand le brigantin eut rejoint, l'escadre appareilla pour le Pérou où elle était de retour au commencement de mars 1568.

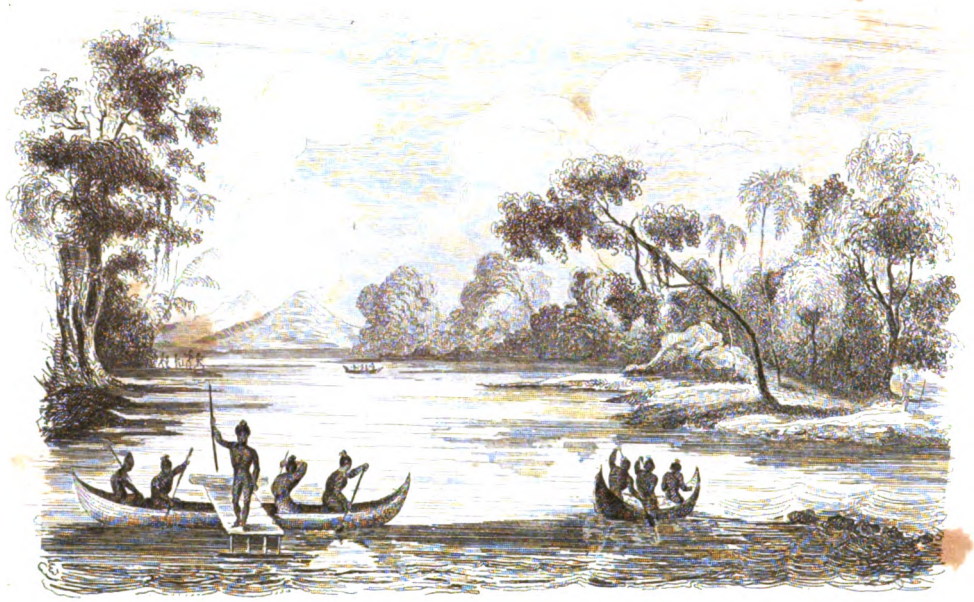
Ces belles découvertes restèrent long-temps sans résultat. Soit que les Espagnols voulussent les tenir cachées à leurs rivaux européens, soit que leur récit entaché d'exagération fût regardé comme une fable, on oublia les îles Salomon, pendant deux siècles, et les géographes en étaient venus à les regarder comme fantastiques. Carteret les retrouva le premier. En 1767, il vit deux points de cet archipel, savoir : les îles Gower, Malaïta (qui fut nommée *Carteret*) et Simpson; puis, la partie septentrionale de l'île Bouka qu'il nomma *Winchelsea*. Un canot, envoyé sur l'île Gower, fut attaqué par les naturels; mais l'équipage anglais resta le maître du champ de bataille et s'empara des pirogues, artistement construites et ornées de coquillages et de figures sculptées. Les naturels se servaient de lances et de flèches, dont les pointes étaient en silex. Carteret ne s'arrêta pas long-temps sur ces îles; il ne soupçonna point qu'elles fussent identiques avec l'archipel Salomon de Mindana, et trouva que la race y continuait celle qu'il avait trouvée à Nitendi.

En juillet de l'année suivante, Bougainville reconnut une plus grande étendue de ces terres, dont il fit la deuxième partie de sa Louisiade. Il l'accosta près du *cap Satisfaction* et aperçut ensuite la grande île qu'il nomma *Choiseul;* à la hauteur de la partie occidentale, une vingtaine de pirogues s'approchèrent du navire, avec quinze ou vingt hommes chacune. Ces insulaires, aussi noirs que des nègres d'Afrique, avaient les cheveux crépus, mais longs, et quelques-uns de couleur rousse. Ils portaient des bracelets et des plaques au cou et au front. Leurs armes étaient des lances et des arcs, qu'ils brandissaient d'une façon menaçante.

S'étant engagées dans le détroit qui sépare l'île Choiseul de l'île Bougainville, les frégates y coururent de grands dangers, à cause des récifs et des courans irréguliers. Quelques canots allèrent reconnaître une belle et large baie située sur la pointe O. de l'île Choiseul. Les opérations du brassiage étaient commencées, quand on vit sortir tout-à-coup d'une anse masquée jusque-là une flottille de pirogues montée par 150 hommes, armés d'arcs, de lances ou de boucliers. Cette flottille s'avança en bon ordre; puis, se séparant en deux troupes, elle fondit sur les canots de toute la vitesse de ses pagaies.

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vue des Iles de l'Amirauté.

1 Vista de las Islas del Almirantazgo



2. Naturels des Iles de l'Amirauté.

2 Naturales de las Islas del Almirantazgo

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

Un cri affreux fut le signal de l'attaque. Les canots français y répondirent par une décharge qui n'intimida point les assaillans; ils persistèrent à inquiéter de leurs flèches les gens de l'escadre; il fallut une seconde décharge pour les mettre en fuite. Le champ de bataille resta donc aux Français, ainsi que deux pirogues, longues, bien travaillées, très-relevées de l'avant et de l'arrière. Sur la proue de l'une d'elles était sculptée une tête humaine, avec des yeux de nacre, des oreilles en écaille, une longue barbe et des lèvres peintes en rouge. Dans les pirogues étaient une provision de lances, boucliers, cocos, noix d'arèque, divers petits ustensiles, des filets à mailles très-fines et très-bien tissues et une mâchoire d'homme à demi-grillée. Noirs, avec des cheveux crépus, teints en blanc, rouge et jaune, ces sauvages n'avaient pour vêtement qu'une ceinture autour des reins. Leurs boucliers, de forme ovale, sont en jonc entrelacé, tissu solide et impénétrable aux flèches.

Ce détroit une fois doublé, Bougainville prolongea en entier la côte orientale de l'île qui reçut son nom, et dont la chaîne centrale est d'une hauteur prodigieuse. Le 4 juillet, il doubla la pointe N. de l'île Bouka, qui lui parut populeuse et bien cultivée. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers, offrait un coup-d'œil charmant. Près de la plage naviguaient une foule de pirogues, dont quelques-unes, détachées au large, se décidèrent à accoster le navire, en criant: *Bouka! Bouka!* et en montrant des noix de coco. Puis ils s'éloignèrent, en faisant signe qu'ils allaient en chercher à terre. Leur adieu fut pourtant une flèche qu'ils décochèrent contre le bord. Ces hommes étaient encore noirs, avec des cheveux crépus, des oreilles percées et fort alongées, des dents rougies par le bétel, armés de grands arcs de six pieds de long et de flèches d'un bois très-dur. Mais leurs pirogues, plus petites que celles de l'île Choiseul, avaient aussi les extrémités moins relevées.

Après Bougainville, et dans l'année qui suivit cette campagne, un autre Français, le capitaine Surville, parut sur cette côte. Il en parcourut la partie méridionale; et les seuls documens un peu étendus que l'on possède sur cet archipel appartiennent à ce voyage.

Surville, attérit le 7 octobre 1769, devant le détroit formé par les îles Choiseul et Isabel; et, deux jours après, il envoya un canot sur une île de ce détroit, à laquelle il donna le nom d'*île de première vue*. Au rapport d'un officier qui la contourna en canot, elle était inhabitée, mais couverte d'arbres fruitiers. Elle abondait en oiseaux, au nombre desquels étaient des perroquets: les poissons fourmillaient sur les récifs. Après avoir lutté les jours suivans contre les brises contraires et contre les calmes, Surville mouilla le 13 sur la partie N. E. de l'île Isabel, dans une vaste baie semée d'îlots à laquelle il donna le nom de *port Praslin*.

On était à peine installé dans la rade, qu'une foule de pirogues entourèrent le navire. Malgré des invitations réitérées, les naturels ne voulurent point toutefois monter à bord; ils se hasardèrent seulement à accepter quelques présens; puis ils se retirèrent, en annonçant qu'on trouverait au fond de la baie de l'eau bonne à boire et des provisions pour manger. En même temps, ils répétèrent à diverses reprises les mots *Aoual aoual* Quand ces deux pirogues eurent quitté le navire, une troisième pirogue survint. Des trois naturels qui la montaient, il y en eut un qui, debout sur l'avant, banda son arc pour lancer une flèche. Quelques présens le calmèrent. Il était tard alors, et toutes les embarcations des sauvages regagnèrent la grève. On les vit bientôt se grouper autour d'un grand feu: quelques-uns d'entre eux cherchaient à contrefaire les bruits qu'ils avaient entendus à bord et qu'ils y entendaient encore, comme les divers commandemens et les intonations du sifflet du maître.

Le lendemain matin, tandis qu'on travaillait à hâler le vaisseau plus avant dans le port, une douzaine de pirogues entourèrent le navire, portant chacune dix à douze hommes. Une de ces pirogues avait cinquante-six pieds de long sur près de quatre pieds de large. Ce jour-là comme la veille, le plus grand plaisir de ces sauvages fut de répéter les commandemens qu'ils entendaient. Le fifre ayant commencé à jouer un air avec accompagnement de tambour, ils se mirent à écouter d'abord muets et ravis; puis, sortant tout-à-coup de cette extase, ils firent pirouetter leurs pirogues avec leurs pagaies, en battant l'eau en cadence et avec toutes les marques de transports d'allégresse.

La musique ayant ainsi établi quelques rapports entre les sauvages et les Français, l'un des hommes des pirogues se hasarda à monter à bord, et bientôt son exemple eut tant d'imitateurs qu'il fallut songer à y mettre bon ordre. Cependant, quoique les communications fussent ouvertes, une défiance, une inquiétude vagues régnaient encore parmi ces naturels; leur attitude, leurs regards, leurs pourparlers, tout trahissait leurs craintes et leurs soupçons. Au

Digitized by Google

moindre mouvement que l'on faisait sur le vaisseau, ils sautaient dans leurs pirogues, et parfois même ils se jetaient à la mer. Quoiqu'on leur fît quelques cadeaux, ils n'étaient pas moins prompts à s'élancer sur toutes les choses qui se trouvaient à leur portée.

Vers midi, Surville expédia deux canots armés sous les ordres de son second, M. Labbé, pour chercher une aiguade. Quand ces canots débordèrent, toutes les pirogues les suivirent: l'une d'elles marchait en avant pour guider les autres. Elle semblait commandée par un naturel qui se tenait debout, avec deux paquets d'herbes dans les mains qu'il élevait au-dessus de la tête, en exécutant différens gestes en cadence. Au milieu de la pirogue, figurait un jeune homme également debout, dans une attitude sérieuse et appuyé sur une longue lance. Des paquets de fleurs rouges étaient passés dans ses oreilles et dans la cloison de ses narines : ses cheveux étaient poudrés à blanc avec de la chaux. Ce mouvement, demi triomphal, demi guerrier, ne s'opéra point sans quelques allées et venues, sans quelque agitation et quelques pourparlers; mais on les prit pour la suite d'une première et inévitable confusion.

Les pirogues qui ouvraient la marche guidèrent les canots vers l'entrée d'un canal étroit garni de broussailles sur les bords, et recelant l'aiguade prétendue. M. Labbé ne trouva pas prudent d'y engager ses canots; il détacha pour une reconnaissance par terre quatre hommes et un caporal. Cette patrouille revint, annonçant qu'elle n'avait point trouvé d'eau, si ce n'est dans des marais où l'on s'enfonçait jusqu'à la ceinture.

M. Labbé, devenu plus défiant, se plaignit de ce qu'on l'avait induit en erreur, et revint à la charge en demandant où il pourrait trouver de l'eau. Alors les sauvages conduisirent les canots derrière un groupe d'îlots, à trois lieues du navire, au pied d'une colline boisée. L'expérience fut de nouveau faite. La même patrouille, envoyée en reconnaissance, trouva un filet d'eau qui découlait d'un rocher goutte à goutte. Une fois en face de cette aiguade, le détachement se vit abandonné par ses guides, et il eut beaucoup de peine à retrouver son chemin.

Pendant ce temps, sur le rivage, les naturels avaient médité une autre scène. D'abord ils avaient, par tous les moyens possibles, cherché à attirer sur la grève les équipages français pour pouvoir ensuite tirer et échouer les canots sur le sable. Ils montraient pour cela les magnifiques noix de coco dont étaient chargés les arbres de la forêt, et comme on ne se rendait pas à leurs instances, ils cherchaient à saisir les amarres des embarcations pour les hâler vers la plage. La scène se prolongea ainsi jusqu'au retour du détachement. Quand il reparut, les sauvages, au nombre de deux cent cinquante, armés de flèches, d'arcs, de lances et de casse-têtes, épiaient une occasion favorable d'attaque. La vue de ces cinq hommes isolés sembla leur indiquer ce qu'ils devaient faire. Ils fondirent sur ce petit groupe, tuèrent un soldat, blessèrent le sergent d'un coup de lance et les autres avec d'autres armes. M. Labbé lui-même reçut deux flèches dans les cuisses et une pierre à la jambe. Attaqués d'une manière aussi inattendue, les Français firent feu, et la décharge fut d'autant plus meurtrière, que les naturels se trouvaient presque à bout portant. Cette riposte terrifia la masse des assaillans, et une seconde décharge la mit en déroute. La mort d'un de leurs chefs fut en grande partie cause de cette déconfiture soudaine et générale. C'était M. Labbé lui-même qui l'avait tué. Remarquant, à l'écart des autres, un naturel qui levait les mains au ciel et qui excitait les guerriers de la voix, il l'ajusta et l'étendit mort sur la place. A ses côtés gisaient quarante de ses guerriers; les blessés avaient été emportés par les fuyards.

Cependant Surville s'obstinait à obtenir de l'eau, et, pour arriver à ce but, il résolut de s'emparer d'un sauvage. Sa première tentative eut lieu contre cinq ou six d'entre eux qui s'étaient aventurés sur un îlot voisin; mais ils lancèrent leur pirogue avant qu'on eût pu les surprendre. Tous, et même l'un d'eux assez grièvement blessé, regagnèrent la terre à la nage. Une autre fois, une pirogue s'étant approchée à une distance raisonnable du navire, Surville dressa un piége pour surprendre les deux hommes qui la montaient. Deux matelots cafres furent embarqués dans une pirogue qu'on avait arrangée à la manière des sauvages. Ces hommes, le corps nu, la tête poudrée à blanc, ornés comme les indigènes du pays, arrangés comme eux, cherchaient, en outre, à imiter leurs signes et leurs gestes. Trompés par de telles allures, les sauvages crurent pouvoir s'approcher du navire autant que leurs prétendus compatriotes. On les laissa s'avancer; puis, quand on les crut à portée, les canots français leur donnèrent la chasse, et, désespérant de les gagner de vitesse, tirèrent sur les fuyards. L'un d'eux fut tué, et, en tombant à la mer, fit chavirer la pirogue. Le second voulut se sauver à la nage, mais on le rejoi-

Digitized by Google

gnit, malgré ses plongeons réitérés, et on l'amena à bord. C'était un jeune homme de quinze à seize ans qui se défendit avec une intrépidité merveilleuse, usant de ses dents à défaut d'une autre arme. Arrivé sur le pont, tout garrotté, il contrefit le mort pendant une heure; mais, comme on essaya de le laisser tomber à diverses reprises de sa hauteur, dans sa chute il eut soin d'avancer l'épaule pour préserver la tête. Enfin, las de jouer la comédie, il ouvrit les yeux, et, voyant l'équipage manger du biscuit, il en demanda et le mangea de fort bon appétit. On eut soin, toutefois, de le tenir encore attaché, de peur qu'il ne se jetât à la mer.

Pour intimider les sauvages, on fit encore feu, dans le jour, sur deux pirogues qui passaient. Le lendemain, le captif indiqua l'aiguade tant désirée, et l'on alla à diverses reprises y faire de l'eau, en ayant le soin de tirer sur les pirogues qui rôdaient autour des chaloupes. Quant aux rafraîchissemens, les seuls que l'on put se procurer furent des cocos, des choux-palmistes, des huîtres et d'autres coquillages. Tout cela n'était guère restaurant pour un navire qui souffrait des fièvres, et dont l'équipage s'en allait presque à vue d'œil. Cette relâche avait d'ailleurs été marquée par des incidens déplorables; le sergent blessé était mort, et M. Labbé lui-même ne vit fermer ses plaies que dix mois après le combat, ce qui fit supposer que ces flèches étaient empoisonnées.

Le seul résultat heureux du passage de Surville consiste en quelques documens recueillis ou par lui-même, ou par ses officiers, documens d'autant plus précieux qu'ils sont à peu près les seuls que nous ayons sur les îles Salomon.

Les indigènes de cet archipel sont de stature médiocre, mais forts et nerveux. Les uns sont vraiment noirs, les autres cuivrés. Les noirs ont les cheveux crépus, le front petit, le bas du visage pointu et garni d'un peu de barbe. L'ensemble de la physionomie a un caractère farouche, presque féroce. Quelques-uns des hommes cuivrés ont des cheveux lisses. En général, les cheveux sont coupés à la hauteur des oreilles. D'autres n'en conservent qu'une touffe sur le sommet de la tête, rasant tout le reste, excepté quelques mèches au bas de la nuque. Plusieurs divisent la touffe de l'occiput en petites queues qu'ils pommadent avec une sorte de gomme. Le plus grand nombre se teint les sourcils et les cheveux en jaune avec de la chaux, et s'applique une raie blanche, d'une tempe à l'autre, au-dessus des sourcils. Les femmes, dont on ne vit qu'un petit nombre, tracent des raies semblables en long sur leurs joues et en travers sur leurs gorges.

Le seul vêtement des deux sexes consiste en un morceau de natte autour des reins. Les hommes se tatouent le visage, les bras et d'autres parties du corps, et ces dessins ne manquent pas de grâce. Le lobe inférieur des oreilles et la cloison des narines sont percés pour recevoir divers ornemens. Les bracelets en coquillage de tridacne et en écailles de tortue sont placés au-dessus du coude, et, à défaut, ils en portent d'autres au poignet composés seulement de petits os de poisson, ou d'autres animaux enfilés à l'aide d'une ficelle. Quelquefois aussi ils suspendent à leur cou une espèce de peigne en pierre blanche très-estimée. D'autres se fixent sur le front un coquillage qui ressemble à de la nacre. Mais les ornemens qui frappèrent le plus vivement Surville et ses compagnons, furent des colliers, des pendans d'oreilles et même des ceintures entières en dents humaines. On dut croire que c'était là les dépouilles des ennemis dévorés à la suites des combats.

L'arc de ces sauvages est d'un bois noir, élastique et médiocrement pliant; la corde est en filamens d'écorce de latanier. La flèche, roseau de trois pieds de long, se compose de pièces soudées entre elles par un mastic très-tenace. Sa pointe est une arête de raie. Ces flèches laissent toujours quelques-unes de leurs barbes dans les plaies qu'elles enveniment. Les lances sont en bois noir de latanier; longues de huit à dix pieds, elles se terminent par un os de six pouces de long, garni de fortes barbes qui rendent les blessures très-redoutables. Les casse-têtes, longs de deux pieds et demi et de la forme d'un losange aplati, sont ordinairement en bois rouge très-pesant; les naturels les portent à leur ceinture. Enfin, leurs boucliers sont en lanières de rotin tressées ensemble, munis d'un côté d'une anse pour passer le bras, et ornés parfois de houppes de paille rouge et jaune. Ces boucliers sont à double fin, ils servent quelquefois de parapluie.

Pour instrumens, ils ont des marteaux d'une pierre noire, fixée solidement à un manche au moyen de liens de rotin; des herminettes en morceaux de tridacne, taillées en biseau et ajustées à un morceau de bois dont la courbure est naturelle. Leurs couteaux sont des nacres tranchantes, et ils se servent de pierres à feu aiguisées pour se couper la barbe et les cheveux. Leurs filets de pêche se fabriquent avec les filamens de l'écorce du latanier. Dans leurs pirogues on trouva une graine d'une odeur bal-

Digitized by Google

samique, qu'on prit d'abord pour une sorte d'onguent ; mais on apprit ensuite qu'elle servait aux naturels d'huile à brûler. Elle donnait en effet une lumière plus claire que les chandelles de cire, et répandait une odeur fort agréable.

Ces îles nourrissaient des cocotiers, des bananiers, des cannes à sucre, des ignames et diverses sortes d'amandes. Le *binao*, évidemment le *venaus* de Mindana, tient lieu de pain aux naturels. Ces paysages riches et verdoyans étaient peuplés d'une grande quantité de cacatoès, de loris, de pigeons ramiers, et de merles plus gros que ceux d'Europe. Dans les marais, volent des courlis, des alouettes de mer, une espèce de bécassine, une sorte de canard, enfin des salamandres, dont quelques-unes ont cinq pieds au moins de la tête à la queue. Quoiqu'on n'eût point aperçu de quadrupèdes, on sut pourtant que le cochon sauvage abondait dans les forêts des grandes îles. Un des officiers, qui s'occupait de sciences naturelles, remarqua une araignée d'une espèce nouvelle, des fourmis d'une grosseur prodigieuse, des mouches de la grosseur d'un taon d'Europe, et dont la piqûre était cruelle. Il rencontra, dans les bois, une petite couleuvre de la grosseur du doigt et de deux pieds de long, avec le dos rayé par carreaux jaunes et gris et le ventre d'un jaune clair. Un reptile qu'il nomme crapaud, mais qui doit être plutôt un basilic, excita surtout son attention. « Son dos, dit-il, sur toute la longueur du corps, est formé exactement en dos d'âne : à peu de distance des épaules, sa tête ou son museau prend la figure d'une lance également en dos d'âne, et à la naissance de cette pointe sont placés les yeux sous une espèce d'écaille ou de cartilage: ses pattes n'ont rien d'extraordinaire, et il va par bonds comme les crapauds d'Europe. »

A ces détails qui résultent des observations de Surville et de ses officiers, il est utile de joindre les renseignemens que leur donna leur sauvage captif, quand il put articuler quelques mots de français. Lova-Sarega (on nommait ainsi ce jeune homme) resta deux ans avec les Français; on put le questionner tout à l'aise. Voici ce qu'en dit M. Monneron, l'un des officiers de Surville.

« Il était à peine depuis deux mois sur le vaisseau, qu'on s'aperçut de la facilité qu'il avait à apprendre notre langue; mais les progrès qu'il avait faits furent retardés par un séjour de trois mois chez les Espagnols du Pérou. Il parvint néanmoins, pendant ce temps, à se faire entendre assez bien dans les deux idiômes.

» Ce qui excita le plus son étonnement à Lima, ce fut la hauteur et la grandeur des maisons. Il ne pouvait se persuader qu'elles fussent solides, et, pour s'en assurer, il essayait d'ébranler les murs. Sa surprise redoublait tous les jours, en voyant les occupations et les ouvrages des Européens, et il ne tarda pas à reconnaître qu'ils avaient une grande supériorité sur ses compatriotes. Pendant la traversée du port Praslin au Pérou, M. de Surville le fit toujours manger à sa table : il reconnut bien que c'était une faveur particulière, parce que le traitement des autres noirs était tout différent du sien. A la mort de M. de Surville, qui se noya par un accident, en arrivant au Callao de Lima, le jeune Lova se retira de lui-même de la table des officiers, et voulut servir comme domestique.

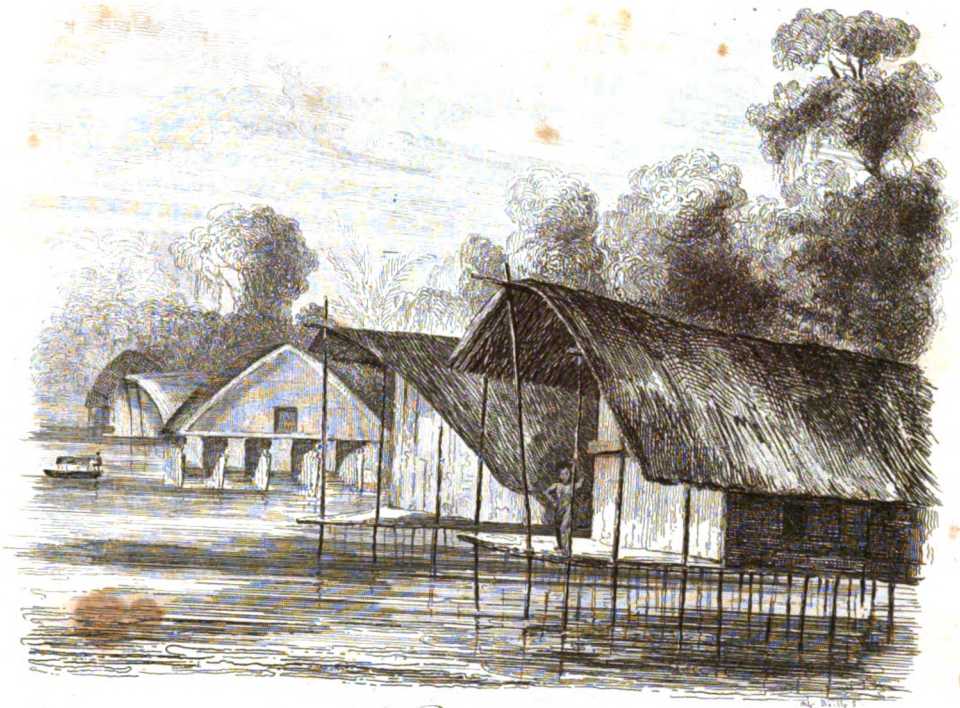
» On a eu pour lui des égards particuliers, et sans doute il les mérita par ses bonnes qualités : les témoignages de sa reconnaissance ont toujours prouvé qu'il sentit le prix des attentions, et jamais il n'a abusé des bontés qu'on avait pour lui.

» Le seul défaut qu'on lui connaisse est un mouvement de dépit ou de désespoir auquel il se livre facilement et qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême sensibilité; mais ce mouvement ne tourne jamais que contre lui-même, et ne dure qu'un instant : c'est la colère d'un enfant. Il a l'esprit pénétrant et apprend avec facilité et avec plaisir tout ce qu'on désire qu'il sache; il apprendrait très-certainement à lire en très-peu de temps, si on s'occupait à le lui enseigner.

» On n'a qu'à se louer de sa probité; il aime assez la parure, mais il s'en détache sans peine. Il connaît très-bien le prix et l'usage de l'argent, et cependant il n'y attache pas une grande valeur. Il ne paraît avoir de vifs désirs que pour satisfaire son appétit. On peut assurer qu'il a les plus heureuses dispositions et qu'il est exempt de beaucoup de défauts dont l'éducation la plus soignée ne garantit pas toujours. »

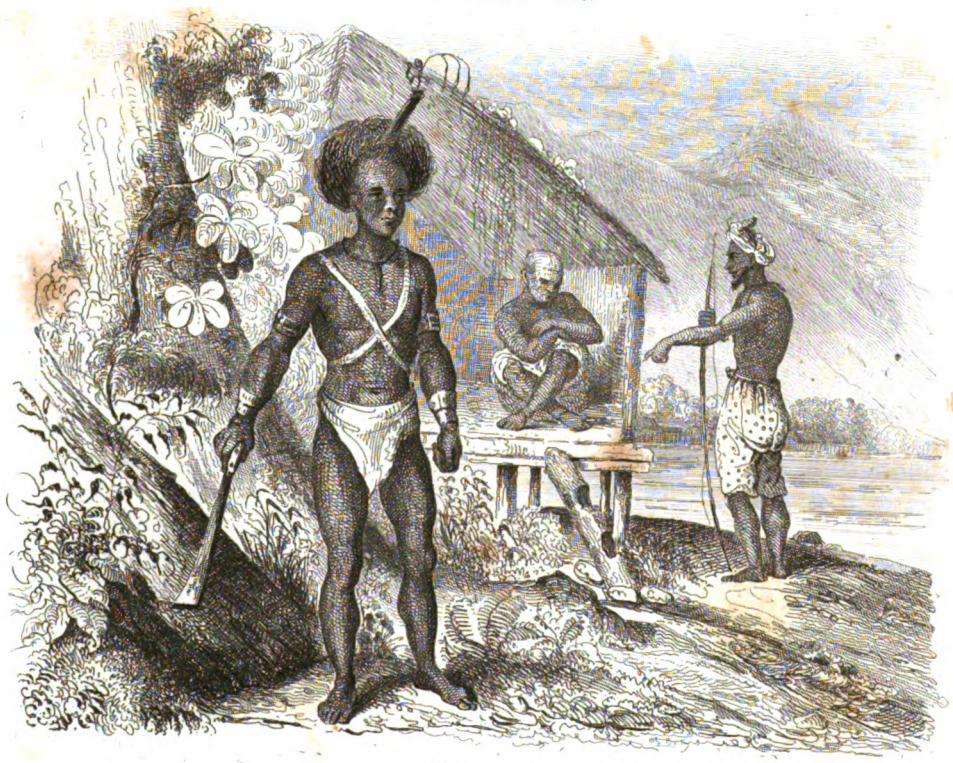
Interrogé sur son pays natal, Lova-Sarega répondit que cet archipel était dévasté par des guerres permanentes, que chaque île y était en guerre avec l'île voisine, et que les prisonniers faits dans les batailles devenaient les esclaves des vainqueurs. L'autorité du roi ou chef est illimitée ; tous ses sujets doivent apporter chez lui le produit de leur pêche, de leurs récoltes, de leurs travaux et du butin fait sur l'ennemi. Le chef retient ce qui lui convient, et abandonne le reste aux propriétaires. Celui qui porterait chez lui quelque chose avant de l'avoir offert au souverain s'exposerait à une peine sévère. Tout sujet

Digitized by Google



3. Village de Dorei?

3. Aldea de Dorei.



4. Naturels de Dorei.

4 Naturales de Dorei

Digitized by Google

Digitized by Google

marchant sur l'ombre de son roi, était sur-le-champ puni de mort. Cependant Lova faisait observer qu'un grand du pays pouvait racheter sa vie par le sacrifice de toutes ses richesses.

Rien de bien positif sur leur religion n'a été articulé par Lova. Il disait seulement qu'après leur mort les hommes montaient au ciel, et qu'ils revenaient de temps en temps sur la terre pour visiter leurs anciens amis. Ces esprits reviennent durant la nuit, ils annoncent les choses bonnes ou mauvaises et désignent les meilleurs endroits pour la pêche. Quand on chicanait Lova à cet égard, il disait que personne ne pouvait savoir mieux que lui ce qui se passait dans son pays.

On avait observé pendant la relâche, au moment où les canots allaient être attaqués, un chef de pirogue qui semblait faire à l'écart une sorte de prière, et dans une autre pirogue un second chef qui, par ses grimaces et ses contorsions, paraissait invoquer l'assistance de quelque puissance surnaturelle.

Les médecins, tous des vieillards, ont une grande influence parmi ces peuples. Même après un long séjour à bord, Lova parlait des médecins de son île comme d'hommes bien plus expérimentés que les médecins d'Europe, bons seulement pour prolonger les maladies.

Les filles, fiancées dès l'âge le plus tendre, vont habiter la maison des parens du futur; on les marie aux premiers indices de puberté. La polygamie est en vigueur dans l'île.

Quand un homme riche meurt, son cadavre est déposé sur une plate-forme à claire-voie, au-dessous de laquelle on a creusé une fosse. On attend que l'action de la pluie, du soleil et de la putréfaction, ait décomposé les chairs et que les fragmens en soient tombés dans la fosse; puis on entasse la tête et les ossemens qui sont transportés dans une sépulture commune. Le trou est recouvert, et au-dessus on élève une case en guise de tumulus. Pour un enfant, on plante seulement des fleurs.

Quoique leurs embarcations paraissent fragiles, les sauvages n'exécutent pas moins des voyages de dix à douze jours. Ils se guident dans leur route sur le mouvement des astres et savent distinguer quelques étoiles. D'après les rapports de Lova, ils trafiqueraient beaucoup avec un peuple presque blanc, ou du moins infiniment moins noir qu'eux. Lova-Sarega assurait avoir vu aborder à son île un bateau qui portait quinze hommes noirs, trois femmes noires et une femme blanche. Les femmes noires ne faisaient que babiller; la femme blanche pleurait; elle pleurait un homme blanc qui s'étant jeté à l'eau pour prendre une tortue avait été dévoré par les poissons. Elle accoucha de deux filles blanches dont l'une mourut. Mais quoiqu'elle eût dû vivre pour celle qui restait, rien ne consola sa douleur; elle s'étrangla avec un petit lacet qu'elle portait à son cou et qui lui servait sans doute (comme les quippos des Péruviens) à marquer par des nœuds le nombre de jours qu'elle avait passés loin de son pays. Lova avait un lacet analogue sur lequel il semblait faire le même calcul. Lova ajouta que cette blanche avait des pendans d'oreilles très-grands et de couleur d'or, que ses cheveux étaient longs, qu'elle avait la cloison du nez percée, et qu'elle était nue avec un simple morceau d'étoffe pour la couvrir des hanches aux genoux. Le bateau qui l'avait amenée contenait une grande provision de cochons et de cocos.

Lova ajoutait que son père faisait souvent des voyages qui duraient dix ou douze jours chez une nation beaucoup moins noire que la sienne, qu'il y échangeait des noirs contre des blancs, et qu'il en rapportait des toiles fines chargées de dessins pour en faire des ceintures. Ces divers récits, nettement précisés, et accompagnés de détails minutieux, donneraient lieu de penser que la race jaune ou polynésienne occupe encore quelques points des îles Salomon. Quoique les environs du port Praslin n'offrissent guère que des hameaux sans importance, l'intérieur de l'île renfermait des villages considérables. Lova énonça ce fait à diverses reprises, mais une chose qu'il oublia, ce fut d'indiquer le nom indigène de son pays.

Surville quitta le port Praslin le 21 octobre, et, le 26, il se croyait hors de vue de toute terre, quand une île s'étant révélée tout-à-coup, il la nomma l'*île Inattendue*. C'était la *Gower* de Carteret. Il découvrit encore le lendemain l'*île des Contrariétés*, qu'il appela ainsi à cause du calme et des folles brises qui le retinrent sur la côte. Dans la journée du 2 novembre, enchaîné sur la mer qui dormait sans un souffle de vent, il fut environné de pirogues, et voulut même en voyer un canot à terre; mais des hostilités éclatèrent et firent renoncer à la descente. Le 3, Surville découvrit les *Trois-Sœurs*, et une quatrième île qu'il nomma *île du Golfe*. Quoique ces diverses îles eussent tour à tour envoyé leurs pirogues vers le bord, aucune d'elles ne voulut se rendre aux signes qu'on leur fit de venir le long du bord. Enfin, le 6, Surville doubla les deux petites îles *Anna* et *Catalina*, qu'il nomma *îles de la Délivrance;* puis, pensant que

Digitized by Google

toutes les terres qu'il venait de prolonger ne formaient qu'une seule et grande île, il les nomma *Terre des Arsacides*, nom qui a été restreint à une de ces îles. Là se borne l'exploration de Surville.

Les découvertes de ce navigateur, jointes à celles de Bougainville, donnèrent l'éveil en Europe sur cet archipel, dont la description semblait concorder avec les récits de Mindana. Le laborieux Buache et l'habile Fleurieu travaillèrent tour à tour à établir cette identité qui, depuis, est devenue un fait acquis à la science géographique. Les îles de Surville et de Bougainville sont réellement l'archipel Salomon de Mindana.

L'Anglais Shortland fut le premier qui revit ces terres. Il accosta, le 31 juillet 1788, la pointe sud de l'île Guadalcanar, et, prolongeant la bande méridionale de l'archipel, il entra dans le même détroit qu'avait pratiqué Bougainville vingt ans auparavant. Comme cette reconnaissance se fit de loin, Shortland crut comme Surville que ce n'était qu'une grande et longue terre. Il la nomma *Nouvelle-Géorgie*, nom qui est resté à une seule des îles vues par lui. Shortland n'eut guère de communications avec les naturels qu'à la hauteur du cap Déception. Des pirogues s'approchèrent du navire anglais pour échanger des bracelets, des bagues, des chaînes en os et en arêtes contre de semblables objets de fabrique européenne, donnant toutefois la préférence aux objets en fer. Ils montrèrent beaucoup de bonne foi dans leurs échanges, et n'eurent aucune velléité de fraude ni de vol. Leur plus grand désir était que l'équipage consentît à visiter le rivage; ils montraient, pour l'y engager, des écorces de fruits et des plumes de volaille, indiquant que l'on trouverait de tout cela à terre. Ces naturels appelèrent *Simbou* l'île d'où ils venaient, et l'on y aperçut des espaces bien cultivés. Leurs pirogues, montées par un équipage de six à quatorze hommes, étaient fort bien construites, bien sculptées et peintes en rouge. Outre les anneaux et les bracelets en os et en arêtes de poisson, ils portaient sur la tête une écaille avec une plume. Ils suivirent le navire pendant deux ou trois heures, puis reprirent le chemin de la côte.

Aucun voyage ne devait être plus fructueux pour la géographie des îles Salomon, que celui de d'Entrecasteaux. Le 9 juillet 1792, il commença ses travaux devant l'île Georgia, puis il reconnut tour à tour les îles de la Trésorerie, l'île Shortland, et la bande occidentale des îles Bougainville et Bouka. Mais cette exploration n'ajouta presque rien aux connaissances anthologiques que l'on pouvait avoir sur l'archipel. D'Entrecasteaux ne toucha nulle part, et communiqua peu avec les naturels. Seulement, se trouvant près des îles de la Trésorerie, l'escadre aperçut quelques naturels et des pirogues naviguant autour des îles. Plus loin encore, et près de la pointe N. de l'île Bouka, plusieurs pirogues se détachèrent de la côte avec huit hommes d'équipage dans chacune d'elles, si ce n'est que la plus grande contenait quarante hommes, dont seize rameurs et vingt-quatre guerriers. Après quelques heures d'hésitation, la flottille accosta les navires : on échangea d'abord quelques objets d'Europe contre des flèches seules, les naturels refusant leurs arcs. Mais un officier, s'étant mis à jouer un air un peu vif sur le violon, à l'instant on vit tous ces sauvages s'ébranler, rire, sauter, gambader sur les bancs de leurs pirogues, et proposer, en échange du violon, non-seulement un arc, mais encore tous leurs casse-têtes qu'ils avaient tenus cachés jusque-là. Ils répétaient divers mots français avec facilité. Leurs pirogues sans balancier marchaient très-vite à la voile.

L'année suivante et le 25 mai, d'Entrecasteaux reprit son exploration aux îles Anna et Catalina, puis sur toute la côte occidentale de l'île Cristoval, qui semblait couverte de villages vers la pointe N. O. Des pirogues qui arrivèrent jusqu'aux navires reçurent tout ce qu'on leur donna sans rien offrir en retour. Dans la nuit, la foule de ces pirogues augmenta : on en compta bientôt soixante qui, enhardies par le nombre, décochèrent quelques flèches contre les Français. On y répondit par un coup de fusil et une fusée, qui suffirent pour disperser les naturels.

D'Entrecasteaux visita ensuite l'île Sesarga, dont sept pirogues vinrent le long du navire; en vain invita-t-on les naturels à monter à bord, ils refusèrent, et firent seulement entendre par signes qu'on se rendît sur le rivage. Ces pirogues semblèrent plus élégantes qu'aucune de celles aperçues jusque-là, et les naturels étalaient un luxe de fort beaux colliers en morceaux de coquilles, de bracelets et de plumes mêlées dans les cheveux. Ensuite, on prolongea toute la côte méridionale et occidentale de la grande île de Guadalcanar; puis, après avoir doublé le cap Marsh, on termina l'exploration par la reconnaissance de la partie méridionale de l'île Georgia. Le 7 juin, l'escadre était hors de vue de toute terre.

Quelques portions des îles Salomon furent

Digitized by Google

vues successivement en 1792 par Manning qui passa entre Isabel et Choiseul; en 1794 par *l'Indispensable* qui passa entre Christoval et Guadalcanar, puis entre Isabel et Malayta; enfin, encore en 1794, par Butler. Mais aucun de ces navigateurs n'a laissé de détails essentiels dans ces reconnaissances opérées à la voile.

CHAPITRE XIX.

ILES SALOMON. — GÉOGRAPHIE.

L'archipel des îles Salomon se trouve compris entre le 5e et le 12e degré de lat. S. et le 152e et le 160e de long. E. Il a 200 lieues d'étendue du N. O. au S. E. sur une largeur moyenne de 40 lieues. On y remarque une dizaine de grandes îles, hautes et peuplées, et un grand nombre d'autres de moindres dimensions. Voici les îles connues, en allant du N. au S.

I. Bouka, découverte en 1767 par Carteret, qui la nomma *Winchelsea*, revue en 1768 par Bougainville, en 1788 par Shortland, reconnue en 1792 par d'Entrecasteaux, et en 1823 par Duperrey. C'est une terre haute, boisée et peuplée, ayant trente-cinq milles du N. au S. sur dix-huit milles de largeur, accompagnée de plusieurs îlots dans sa partie méridionale. La séparation de cette île d'avec la suivante n'a pas encore été bien constatée. Lat. S. 5° 0'. Long. E. 152° 14'. (Pointe N.)

I. Bougainville, découverte en 1768 par Bougainville, revue en 1788 par Shortland, explorée en 1792 par d'Entrecasteaux; île haute, peuplée, de quatre-ving-seize milles du N. N. O. au S. S. E., sur une largeur de dix-huit à vingt milles. Sur sa partie S. E. gisent plusieurs petites îles laissées sans nom. Position de 5° 32' à 6° 55' de lat. S. et de 152° 14' à 153° 25' long. E.

I. Shortland, vue par Bougainville en 1768, revue par Shortland en 1788, reconnue par d'Entrecasteaux en 1792. Ile ou pâté d'îles de trente à trente-six milles de circuit. Plusieurs îlots l'accompagnent dans sa partie occidentale. Lat. S. 7° 9'. Long. E. 153° 20'. (Pointe S.)

I. Trésorerie, découvertes par Bougainville en 1768, vues par Shortland en 1788, reconnues par d'Entrecasteaux en 1792. Groupe de quelques îles peu élevées, bien boisées, de sept milles et demi d'étendue du N. N. E. au S. S. O. Lat. S. 7° 25'. Long. E. 153° 10'. (Milieu.)

I. Choiseul, probablement découverte par Mindana en 1567, mais signalée pour la première fois par Bougainville en 1768, revue par Surville en 1769, par Shortland en 1788, reconnue en partie par le capitaine du *Cornwallis* en 1796. Cependant, la partie orientale est encore très-imparfaitement connue. Ile haute, bien peuplée, de quatre-vingts milles du N. O. au S. E. sur une largeur variable de dix à vingt milles. Position de 6° 36' à 7° 34' lat. S. et de 153° 41' à 154° 57' long. E.

I. Allen et Middleton, découvertes par Shortland en 1788, qui en fit deux caps. Krusenstern pense que ce sont deux îles peu étendues. Lat. S. 7° 28'. Long. E. 153° 54'. (I. Middleton.)

I. Simbou, découverte par Bougainville en 1768, revue par Shortland en 1788. Terre assez étendue et assez peuplée, mais d'une configuration inconnue. Au S. gît la petite île Satisfaction. Position 8° 17' lat. S. 151° 12' long. E. (Pointe S. île Satisfaction.)

I. de la Première Vue, découverte en 1769 par Surville, revue par Manning en 1792. île haute, de cinq ou six milles d'étendue. Lat. S. 7° 20'. Long. E. 154° 59'.

I. Isabel, découverte par Mindana en 1569, vue par Manning en 1792. Ile grande, montueuse, bien peuplée. Sur la carte de Krusenstern, elle est longue de cent cinq milles du N. O. au S. E. et large de quatorze à seize milles; mais ses véritables dimensions sont encore inconnues. Elle est accompagnée dans le N. O. de petites îles, dont deux ont été nommées par Manning *îles Jane* et *Nairn*. Position de 7° 16' à 8° 28' de lat. S. et de 155° 18' à 156° 54' de long. E.

I. Ortega, découvertes par Mindana en 1567, revues par *l'Indispensable* en 1794; deux îles chacune de cinq ou six milles d'étendue, mais peu connues. Lat. S. 8° 8'. Long. E. 157°. (Milieu.)

I. Ramos, découvertes par Mindana en 1567, revues par *l'Indispensable* en 1794 : groupe de deux ou trois îlots entourés d'un récif. Lat S. 8° 24'. Long. E. 157° 42'.

I. Gower, découverte par Carteret en 1767, revue en 1769 par Surville, qui la nomma *île Inattendue*. D'après Carteret, c'est une terre basse, plate et bien peuplée, ayant deux lieues et demie de l'E. à l'O. Position 8° lat. S. 158° 12' long. E.

I. Malayta, découverte par Mindana en 1567, revue par Carteret en 1767, et par Surville en 1769; d'après Carteret, île haute, montueuse et ayant dix lieues de l'E. à l'O. Lat. S. 8° 24'. Long. E. 158° 10'. (Pointe N.)

I. Simson, découverte par Carteret en 1767, revue par Surville en 1769. Suivant Carteret, île petite et basse. Lat. S. 8° 30'. Long. E. 158° 43'.

Digitized by Google

I. des Arsacides, découverte par Mindana en 1567, revue par Surville en 1769. Ile haute, ayant, suivant Krusenstern, trente-six milles du N. N. O. au S. S. E. sur huit de large; mais il n'y a rien de certain dans ces dimensions purement hypothétiques. Position de 8° 36' à 9° 7' de lat. S. et de 158° 37' à 159° 4' long. E.?

I. Galera, découverte par Mindana en 1567, revue par Surville en 1769. D'après Ortega, elle aurait six lieues de circuit, et serait environnée de récifs mal connus. 9° 28' lat. S. 159° 6' long. E.

I. Buena-Vista, découverte par Mindana en 1567, revue par Surville en 1769. Suivant Ortega, terre fertile, bien cultivée et bien peuplée, d'environ vingt-neuf lieues de circuit, entourée de petits îlots peuplés; le tout à peine connu. Lat. S. 9° 42'. Long. E. 157° 18'. (Pointe S.)

I. Sesarga, découverte par Mindana en 1567, revue en 1769 par Surville qui la nomma *île des Contrariétés*, et, en 1790, par Ball qui la nomma *île Smith*, reconnue en 1792 par d'Entrecasteaux. Ile haute, bien peuplée, d'environ sept milles du N. au S. Lat. S. 9° 49'. Long. E. 159° 43'. (Milieu.)

I. Trois-Soeurs, découvertes par Surville en 1769, reconnues par d'Entrecasteaux en 1792. Chaîne de très-petites îles, hautes, occupant une étendue de neuf milles du N. N. O. au S. S. E. Lat. S. 10° 33'. Long. E. 159° 40'. (Celle du milieu.)

I. du Golfe, découvertes par Surville en 1769, reconnues par d'Entrecasteaux en 1792. Deux îles élevées dont la plus grande a au moins quatre milles du N. au S. Lat. S. 10° 14'. Long. E. 159° 27'.

I. Princesa, petite île, d'après la carte d'Arrowsmith, dans le S. O. des îles Hammond; à douze milles au N. N. E. de Princesa est un récif nommé *Bridgewater*. Découverte et date de la découverte inconnues. Lat. S. 9° 5'. Long. E. 154° 46'.

I. Hammond, découvertes par Shortland en 1788, revues par d'Entrecasteaux en 1792. Trois îles hautes, boisées et peuplées, dont la plus grande aurait quatorze à quinze milles d'étendue. d'après la carte de Krusenstern. Du reste très-imparfaitement connues. Lat. S. 8° 32'. Long. E. 154° 55'. (Pointe N. O.)

I. Georgia, découverte par Shortland en 1788, revue de loin par Manning en 1792; partie méridionale explorée par d'Entrecasteaux en 1792. D'après la carte de Krusenstern, île haute, peuplée, de quarante milles d'étendue de l'E. à l'O. sur dix à douze milles de large. Mais sa forme et son étendue vers le N. sont totalement ignorées. Position de 8° 35' à 8° 53' lat. S. et de 155° 14' à 156° long. E.?

I. Murray, probablement découverte par Manning en 1792, reconnue par d'Entrecasteaux en 1792. Petite île haute de cinq ou six milles de circuit. Lat. S. 9° 3'. Long. E. 156° 30'.

I. Marre, découverte en 1788 par Shortland qui n'en fit qu'un cap, vue en 1792 par Manning, par d'Entrecasteaux en 1792. Ile haute d'au moins dix milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., accompagnée de plusieurs petites îles. L'étendue de ce groupe au N. E. est tout-à-fait inconnue. Lat. S. 9° 6'. Long. E. 156° 48'. (Pointe O.)

I. Guadalcanar, découverte en 1567 par Mindana, revue de loin par Shortland en 1788, par Manning en 1792, explorée à demi dans la même année 1792 par d'Entrecasteaux. La route de *l'Indispensable* constate sa séparation de l'île des Arsacides, et celles qui en sont voisines; mais toute la côte N. de Guadalcanar est encore inconnue. C'est une île montueuse, bien peuplée, ayant soixante dix-huit milles de long de l'O. N. O. à l'E. S. E., sur vingt à vingt-cinq milles au moins de largeur. Quelques petites îles se trouvent dans la partie du N. E., vers sa pointe S. E. et en outre dans le détroit de *l'Indispensable*, restées sans nom et vaguement indiquées. Position de 9° 16' à 9° 59' de lat. S., et de 157° 22' à 158° 34' long. E.

I. Cristoval, découverte en 1567 par Mindana, revue par Surville en 1769, par Shortland en 1788, aux deux tiers explorée par d'Entrecasteaux en 1792, vue aussi par *l'Indispensable* en 1794. Ile grande, montueuse, peuplée dans ses soixante-douze milles du N. O. au S. E. sur seize à dix-huit milles de largeur. La côte orientale est peu connue. De 10° 11' à 10° 53' lat. S. et de 159° 2' à 160° 3' de long. E.

I. Anna, découverte par Mindana en 1567, revue par Surville en 1769, en 1790 par Ball, qui la nomma *île Syrius*, reconnue en 1792 par d'Entrecasteaux. Ile haute, de quatre à cinq milles de circuit. Lat. S. 10° 51'. Long. E. 160° 8'.

I. Catalina, découverte par Mindana en 1567, revue en 1769 par Surville, qui la nomma avec la précédente *île de la Délivrance;* en 1790 par Ball, qui la nomma *île Massey;* en 1792 par d'Entrecasteaux. Ile haute, de trois ou quatre milles de circuit. Lat. S. 10° 54. Long. E. 160° 6'.

I. Bellona, découverte par le capitaine Butler du *Walpole* en 1794. Ile de six milles de dia-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Forge des Papous.*

1 Herreria de los Papus



2. *Homme et Femme de Dorei.*

2 Hombre y Mujer de Dorei

de Sainson del.

Digitized by Google

mètre. Comme aucun navigateur, depuis Butler, ne l'a signalée, son existence est encore fort peu certaine. Lat. S. 11° 11'? Long. E. 157° 34'? (Milieu.)

I. Rennel, découverte par le capitaine Butler du *Walpole* en 1794 et revue dans la même année par *l'Indispensable*. D'après Krusenstern, elle aurait douze lieues du N. O. au S. E. Lat. S. 11° 38'. Long. E. 158° 21'. (Pointe S. E.).

Quoiqu'ici se termine la liste des îles Salomon proprement dites, nous devons mentionner encore, comme étant leur prolongement géologique, deux récifs dangereux, situés à peu de distance au S. des îles précédentes, savoir : le *Récif de la Pandora*, découvert par le capitaine Edwards en 1791, sans doute le même qui fut revu en 1794 par *l'Indispensable*, et en 1804 par Ruault-Coutance. Ce brisant dangereux aurait, dit-on, près de quarante milles du N. au S., et sa pointe gît par 12° 8' de lat. S. et 159°? de long. E.; puis le *récif de Wells*, signalé aussi par Edwards en 1791; par la lat. S. 12° 21' et long. E. 156° 22'.

Avant de passer outre, on peut mentionner encore une chaîne de petits groupes océaniens disposés au N. des îles Salomon, et dans une direction presque parallèle à la leur, c'est-à-dire en commençant par le S.

I. Stewart, découvertes par Hunter en 1791, revues par Wilson du *Duff* en 1797. Groupe de cinq petites îles, dont les deux plus grandes ont trois milles d'étendue. Lat. S. 8° 24'. Long. E. 161°.

Le dangereux récif de Bradley, découvert par Hunter en 1791, gît par 6° 52' de lat. S. et 158° 46' de long. E., ayant quinze milles de l'O. N. O. à l'E. S. E. Le récif non moins périlleux de *la Candelaria*, découvert par Mindana en 1567 et revu en 1781 par Maurelle qui le nomma *Roncador*, passe pour se trouver par 6° 20' lat. S. et par 157° long. E. Il est pourtant bien important de fixer avec exactitude des écueils cent fois plus redoutables pour le navigateur que les îles les plus dangereuses.

I. Howe, découvertes en 1791 par Hunter, qui n'en vit que la partie méridionale. Il est probable qu'elles sont identiques avec les îles vues en 1616 par Schouten et revues en 1643 par Tasman, qui les nomma *Ontong-Java*. Peut-être aussi y a-t-il deux groupes distincts. Quoi qu'il en soit, celui que vit Hunter se compose d'un grand nombre d'îles basses et peuplées dont l'étendue resta indécise. Lat. S. 5° 39'. Long. E. 167° 6'. (Pointe S.)

I. Marqueen, découvertes en 1616 par Schouten, revues par Tasman en 1643; probablement les mêmes îles que vit *l'Indispensable* en 1794, et qu'il nomma *îles des Cocos;* les mêmes aussi que vit Mortlock en 1799, et qu'il nomma *Iles Hunter*, bien qu'il les place un peu plus au sud. Quoi qu'il en soit, les îles Marqueen forment un groupe de quatorze ou quinze îles, basses et habitées, et dont l'étendue est au moins de quinze à vingt milles. Lat. S. 4° 30'. Long. E. 154 8'.

I. Carteret, découvertes en 1767 par Carteret, qui les nomma les *Neuf-Iles;* revues en 1781 par Maurelle, qui les prit pour les *îles Ontong-Java* de Tasman; par Shortland en 1788 et par Hunter en 1791. D'après Carteret, une seule de ces îles est d'une certaine grandeur; les huit autres sont petites, basses, et cependant couvertes d'arbres et très-peuplées. Leurs habitants sont des noirs à cheveux crépus, armés d'arcs et de flèches, possédant de grandes pirogues qui manœuvrent à la voile. Lat. S. 4° 42'. Long. E. 153° 10'. (Milieu.)

I. Vertes, découvertes par Schouten en 1616, revues en 1767 par Carteret qui les nomma *îles Hardy;* en 1767 encore, par Bougainville qui ne les vit que de loin; en 1781, par Maurelle qui les nomma *Calmanes;* en 1792 et 1823, par d'Entrecasteaux et Duperrey, qui, l'un et l'autre, ne les virent que de très-loin. Ce sont des groupes d'îles verdoyantes et peuplées, de dimensions encore peu connues. La latitude des îles Vertes est de 4° 33' S.; leur longitude de 151° 49'. (Pointe S.)

CHAPITRE XX.

ARCHIPEL SALOMON. — ILES DU MASSACRE

A l'un des derniers groupes que nous venons de citer se rapporte celui des *îles du Massacre*, qui a fourni à l'Américain Morrell un long et dramatique épisode. Les inexactitudes de position qui abondent dans le livre du navigateur américain font qu'avec lui on est toujours réduit à des conjectures. Aussi doit-on prendre la forme du doute pour avancer que les *îles du Massacre* sont les îles Carteret. Les mêmes réserves doivent être faites pour le récit du capitaine Morrell, récit qui, en bien des endroits, se trouve mêlé de détails extraordinaires qui frisent au moins l'exagération.

Capitaine du joli schooner *l'Antarctic*, M. Morrell, aventurier comme pouvait l'être Pendleton, tomba, le 24 mai 1830, sur les îles du Massacre, où il mouilla dans un lagon tranquille et sûr. A peine s'y trouvait-il, que les indigènes, race presque noire, parurent dans leurs piro-

Digitized by Google

gues : timides d'abord, ils se tinrent à l'écart; puis, enhardis, ils s'approchèrent. Leur chef, auquel Morrell donne le nom fantastique de Nero, se distinguait par des colliers en coquille et par les guirlandes de fleurs dont sa tête et son cou étaient surchargés.

Le premier il se décida à monter à bord du schooner, où tout le frappa de surprise et d'épouvante. Stupéfait d'abord de ce qu'il voyait, il se rassura ensuite peu à peu, examina l'un après l'autre les objets épars sur le pont, faisant une foule de questions dont il n'attendait jamais la réponse; enfin il se mit à gambader comme un fou, riant et poussant des cris. Le cri par lequel son étonnement se manifestait était celui-ci : *Rett stillerl* que Morrell traduisit par « que c'est beau ! »

Nero ne consentit à descendre dans la cabane du capitaine qu'après avoir fait sonder le terrain par trois de ses sujets, auxquels Morrell montra les fusils et les pistolets luisans du ratelier d'armes. Il crièrent *rett stiller* plus que jamais. La vue de miroirs provoqua une scène plus curieuse encore. Leur premier mouvement fut l'égarement et l'effroi; mais ensuite, s'étant assurés que leurs propres traits étaient reproduits par le miroir, ils s'embrassèrent en poussant des cris de joie et des éclats de rire. Cette explosion de gaieté décida Nero; d'un bond il descendit dans la chambre. On s'amusa de la sorte à faire sur eux diverses expériences d'impressions nouvelles. Ainsi, un peu de poudre brûlée sur le pont les fit tous tomber à plat ventre.

Cependant Morrell avait fait divers cadeaux à Nero, qui, se piquant d'honneur, envoya chercher à terre des cocos et d'autres fruits qu'il offrit au capitaine; puis, il invita ses hôtes à le suivre sur la grève. On y entra dans sa case, qui ne différait des autres que par les dimensions. On s'y assit sur des nattes, au milieu d'un cercle de femmes assez jolies, et on mangea du poisson et des fruits qui furent offerts par Nero.

Après le repas, Morrell fit à son tour quelques cadeaux à la reine, et, entre autres objets, il lui donna des ciseaux, qui parurent lui faire le plus grand plaisir. Nero alors, pour la première fois, se prit à toucher les vêtemens de son hôte, et à s'assurer qu'il y avait là-dessous la chair et les os d'un homme. Pendant qu'il se livrait à cet examen, de temps à autre des marques de surprise lui échappaient; puis, quand il eut fini, il se retourna du côté de ses gens et leur débita une longue harangue, que ceux-ci écoutèrent la bouche béante et les yeux immobiles.

Dès que l'intimité eut été ainsi établie, les naturels, à leur tour, hommes et femmes, firent présent à leurs hôtes de colliers d'écaille, de bonnets de plumes et de nattes tressées avec soin. Le nombre des sauvages présens à cette scène avait augmenté peu à peu. On en comptait alors près de quatre cents autour des Américains. Ils entonnèrent un chant solennel qui semblait être un acte de remerciement vis-à-vis du généreux étranger, et celui-ci répondit à cette politesse en imitant de son mieux les gestes et les grimaces des indigènes.

A la suite de ces préliminaires, Morrell fit entendre au chef sauvage qu'il désirait faire un tour dans l'île, et celui-ci s'empressa de contenter ce désir. A l'instant même on se mit en route, Nero guidant son hôte, et les sauvages suivant leur chef avec force gambades. Dès les premiers pas, Morrell remarqua que tous les arbres étaient jeunes, ce qui semblait indiquer une île de création récente. Dans le rayon central, sa vue se fixa sur de petits tas de coraux, disposés par rangées régulières, entrecoupés de sentiers et entourés d'une palissade de pieux fichés en terre. Sur la demande du capitaine, Nero expliqua que c'était des sépultures royales, et que ces amas de coraux indiquaient les tombes des gens de distinction. Les cadavres des hommes du peuple étaient simplement jetés dans la mer.

Dans cette excursion, ayant reconnu, sur la côte S. O., un endroit favorable pour la pêche et la préparation du trépang, Morrell résolut d'y conduire son navire. Nero non-seulement y consentit, mais il lui promit même l'assistance de son peuple dans ce travail. Pour preuve surabondante de ses bonnes intentions, il envoya à bord de *l'Antarctic* une provision de cocos, de bananes et de poissons.

Dès le lendemain, un détachement de vingt-cinq hommes, armés de haches, fut envoyé pour déblayer un espace sur la plage, en face même du navire. On s'occupa ensuite de construire un hangar de 14 pieds de long sur 45 de large et 35 de hauteur. Ces travaux parurent charmer les naturels; ils regardaient, avec une surprise mêlée d'admiration, la rapidité avec laquelle les Européens faisaient tomber les arbres. Morrell, en outre, fit défricher un petit morceau de terrain qu'il sema de graines utiles, en cherchant à expliquer aux naturels de quel usage elles pouvaient être pour eux.

Tandis qu'il poursuivait cette besogne vraiment philanthropique, un naturel s'approcha de lui, lui prit la main avec une expression de reconnaissance et lui fit entendre qu'il comprenait le fond

Digitized by Google

de sa pensée. La physionomie de cet individu exprimait à la fois l'énergie et l'intelligence. Plus tard, on sut qu'il se nommait Hennin et qu'il était chef particulier de cette terre. Nero, plus puissant que lui, était le roi de tout le groupe. C'était par hasard, et à la suite d'une tournée extraordinaire, qu'on l'avait trouvé sur cette île; sa résidence habituelle était dans la plus grande du groupe, située beaucoup plus au sud. Quand le travail des semailles fut fini, Hennin fit entourer de palissades le petit clos, et lorsqu'à son tour Nero eut appris ce que les étrangers venaient de faire pour la prospérité agricole de son île, il parut enchanté, se retourna vers ses camarades et leur expliqua les intentions bienfaisantes du capitaine. Les sauvages présens répondirent par des acclamations.

Le jour suivant, Morrell redescendit avec vingt-huit hommes. Il fit débarquer l'armurier et la forge, afin de poursuivre les travaux. Les naturels s'y prêtaient de grand cœur; ils travaillaient à revêtir le hangar d'un toit en feuilles de cocotier. Quand la forge fut en activité, les témoins du travail furent émerveillés. Jusque-là les choses s'étaient passées au mieux; mais la vue de tels prodiges donna aux naturels l'idée de s'en approprier les instrumens. Quelques vols insignifians furent d'abord commis; puis l'armurier ayant quitté sa forge, elle fut en un instant dépouillée de tous ses accessoires. Toutefois, Morrell s'étant plaint, Nero entra dans une violente colère contre les voleurs et les força tous à restituer les objets.

Ensuite, le capitaine anglais invita les chefs sauvages à l'accompagner à bord. Nero y consentit; Hennin prit un prétexte pour refuser. Quand Morrell eut traité ses hôtes de son mieux, il redescendit à terre, où il apprit que les vols avaient recommencé, et que le chef Hennin en était évidemment complice. On s'adressa de nouveau à Nero; mais cette fois, loin de se fâcher contre les voleurs, le roi entra dans une grande colère contre le plaignant, et déclara qu'il ne voulait pas se mêler de cette affaire. Hennin, pressé à son tour, fit une réponse semblable.

Morrell crut qu'un acte de vigueur ferait avorter dans leur germe ces tentatives malveillantes. Il marcha vers le village d'Hennin, avec six matelots armés jusqu'aux dents, dans l'espoir de surprendre ce chef, et d'obtenir la restitution volontaire ou forcée des objets enlevés : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'au sortir des broussailles, il vit tout-à-coup devant lui deux cents guerriers armés d'arcs et de flèches et peints en rouge pour le combat; et qu'en se retournant, il aperçut derrière lui une troupe non moins nombreuse de sauvages! Ainsi, il était tombé dans un coupe-gorge; il se trouvait cerné de toutes parts.

Prenant sur-le-champ son parti, Morrell (et ici nous donnons sa version sans la nier comme sans la garantir), Morrell marcha droit vers Nero, suivi de deux marins, parvint à le joindre, et lui mit un pistolet sur la gorge, pendant que ses deux hommes tenaient leurs sabres levés sur sa tête. A la vue du péril que courait leur chef, les sauvages laissèrent tomber leurs arcs, et permirent à la petite troupe de Morrell de se retirer vers le rivage, emmenant comme en triomphe le roi indigène. Ils étaient pourtant trois cents contre six. Cette leçon suffit pour cette journée; les sauvages revinrent si bien de leurs pensées d'hostilité, qu'ils travaillèrent encore à la toiture. Quant à Nero, comblé d'égards et de présens, il semblait avoir oublié l'événement du matin.

Le jour suivant 28 mai, vingt hommes de *l'Antarctic* sous les ordres de MM. Wallace et Wiley continuèrent le travail du hangar. De plus en plus caressés et défrayés, les chefs indigènes paraissaient avoir désormais renoncé à toute hostilité nouvelle. Des hommes débarqués travaillaient à la préparation des trépangs. Jusqu'à une heure et demie, tout se passa bien; mais à ce moment, retentit sur la plage le cri de guerre des sauvages. Morrell, alors sur le pont, pressentit un malheur : il fit tirer un canon à boulet qui du moins avertit ses marins occupés sur la grève. Il était trop tard; les sauvages, déjà formés en bataille, leur coupaient la retraite. Deux Américains étaient tombés sous leurs coups; la première volée de flèches en fit tomber trois autres, et blessa presque tout le reste. Un canot avait bien été détaché du navire; mais pendant qu'il voguait vers la plage de toute la force de ses avirons, une foule de victimes tombaient sur le champ de bataille. Quand il accosta, quatorze Américains sur vingt avaient déjà péri ou disparu. La présence d'un renfort donna de l'énergie à ceux qui restaient debout; une décharge combinée facilita la jonction. Sept marins gagnèrent le canot qui prit le large. Il y fut poursuivi par une flotte de pirogues; mais une bordée à mitraille partie de *l'Antarctic* vint faire une heureuse diversion. Deux pirogues volèrent en éclats; les autres s'enfuirent. Maître de ce champ de bataille, *l'Antarctic* était pourtant encore dans une situation déplorable. Onze hommes seulement lui restaient en état de com-

Digitized by Google

battre, et de tous les coins de l'île accouraient des myriades de pirogues qui semblaient couvrir la mer.

Une brise d'E. tira Morrell de ce mauvais pas. *L'Antarctic* quitta cette côte. Morrell prétend que, retenu par le calme, il put voir les jours suivans, à l'aide de sa longue vue, les cadavres de ses compagnons rôtis et dévorés par les cannibales, le butin mis en commun et partagé. Quoi qu'il en soit de ces derniers faits, il nomma ces îles les *îles du Massacre*, et plaça leur mouillage par 1° 50' lat. S. et 153° 50' long. E. (position évidemment inexacte). Il laissait sur l'île les corps de quatorze de ses compagnons, une baleinière, des barils, plusieurs armes et instrumens, beaucoup de cordages, une chaîne de fer et une ancre d'un millier.

Revenu à Manille, Morrell remplaça ce qu'il avait perdu, recruta son équipage décimé de soixante-six matelots du pays, et remit à la voile pour les îles du Massacre, autant pour avoir des nouvelles de ses marins, que pour recommencer l'exploitation du trépang, meilleur sur ces îles que sur aucune île connue.

Le 14 septembre suivant, *l'Antarctic* mouillait de nouveau sur les îles du Massacre, en face même du village. Dès la veille au soir, les naturels avaient reconnu le navire, et ils s'étaient rassemblés de tous les coins du groupe, croyant avoir bon marché de l'Américain dont ils avaient vu naguère l'équipage affaibli et incapable de résistance. C'était là ce qu'attendait Morrell. Quand la flottille des sauvages, arrivée à bonne portée de canon, le salua de ses volées de flèches, il y répondit par toute la mitraille de son bord. Effrayés autant que surpris, les assaillans se retirèrent, et Morrell dirigea alors son feu sur le village même qui se trouvait en face du schooner. Les boulets ramés et la mitraille faisaient voler en éclats les cases de bambous.

Bientôt pourtant une petite pirogue se détacha de la grève. Elle portait un individu peint qui pagayait avec une ardeur extraordinaire. Le feu fut suspendu un instant. La pirogue s'approcha du bord, et, quand on la héla, une voix répondit : « C'est moi, c'est le vieux Shaw qui revient à bord ! » A ces mots, on ne saurait se faire une idée des transports de l'équipage. On entoura Shaw, on le pressa de questions. Il raconta ses douleurs et ses misères. Le détail en était affreux. Alors ce fut un cri de vengeance que le capitaine eut quelque peine à calmer.

Le lendemain, les naturels firent amende honorable ; ils protestèrent de leur repentir et de leurs bonnes dispositions futures. On traita avec Hennin pour l'acquisition d'une petite île où l'on voulait établir des pêcheurs de trépangs. Cette île fut payée en coutellerie et divers autres objets qui furent livrés à Hennin. Shaw servit d'interprète pour ce marché.

Dès que le traité fut conclu, soixante-dix hommes prirent terre sur l'îlot qui fut nommé île Wallace. On décapita deux arbres énormes à une hauteur de quarante pieds, puis on dressa sur leurs troncs une plateforme où cinquante hommes pouvaient se loger à l'abri des intempéries de la saison et des attaques des sauvages. On y monta quatre pierriers en cuivre, et l'on y établit à poste fixe seize des meilleurs matelots de l'équipage, armés de mousquets. On arrivait sur cette forteresse aérienne à l'aide d'une échelle que l'on retirait ensuite après soi. A l'abri de ce petit ouvrage, qui commandait et le rivage et la mer, quatre-vingts hommes travaillaient chaque jour à déblayer un espace de 100 toises environ, sur lequel on construisit un hangar de 140 pieds de long sur 35 de large et 23 de hauteur pour la préparation du trépang. Pendant quelques jours les choses se passèrent tranquillement.

Mais le 19 au matin, cinquante pirogues étrangères parurent sur l'île du Massacre. Shaw dit qu'elles appartenaient aux îles voisines et que leur présence était suspecte. Morrell redoubla alors de précautions. Aucun travailleur n'alla à terre comme les jours précédens. Vers les huit heures, Hennin parut au bout du récif avec des fruits, comme c'était son habitude ; mais nulle pirogue ne se détacha pour aller recueillir ce qu'il offrait. Alors le chef sauvage se hasarda à venir sur l'île Wallace, chose qu'il n'avait pas faite jusqu'alors. En même temps des pirogues se dirigèrent sur ce point de tous les côtés de la baie, et au premier cri de guerre poussé par les hommes qui les montaient, répondirent deux cents sauvages qui avaient passé la nuit dans les broussailles de l'îlot. A ce signal, une volée de flèches vint se ficher sur les flancs et sur le toit de la forteresse. Les pierriers ripostèrent, et lancèrent la mitraille avec tant de justesse et d'à-propos que les sauvages ne songèrent plus qu'à se retirer en emportant leurs blessés. Un grand nombre d'entre eux devaient être mortellement atteints. Les Américains n'avaient que deux hommes légèrement blessés.

Le jour suivant, comme si rien ne s'était passé la veille, Hennin parut au bord du récif. Morrell savait dès-lors tout ce qu'il avait à craindre de la perfidie des insulaires. Il envoya le bot, mais en donnant l'ordre de tirer des

Digitized by Google



3.e Chants et Repas funèbres à Doreï.

3 Cantos y Comidas funebres en Doreï



4 Oiseaux de Paradis, mâle et femelle.

4 Aves del Paraiso, macho y hembra.

Tom. 2. Pl. XXI.

PITTORESQUE.

PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

qu'on soupçonnerait la moindre trahison. En effet, Hennin ayant bandé son arc, un homme du bot ajusta ce chef et l'abattit. A cette vue, la flottille de pirogues accourut, et là eut lieu un nouvel engagement, qui serait devenu funeste à la petite embarcation, si Morrell n'eût envoyé les chaloupes à son secours. Les pirogues prirent la fuite, emportant leur chef blessé qui expira avant de toucher le rivage.

La mort d'Hennin consterna les naturels; ils abandonnèrent leur île pour se réfugier sur les autres îles du groupe. Les Américains descendus à terre n'y trouvèrent plus une ame; mais ils virent devant la porte de Hennin les crânes de cinq de leurs compagnons auxquels ils rendirent les derniers devoirs.

A la suite de cette expédition, on reprit les travaux qui se prolongèrent pendant un mois, malgré des agressions et des voies de fait isolées.

Enfin, désespérant de pouvoir terminer sa cargaison au milieu des hostilités persévérantes des naturels, pressé d'ailleurs par le manque de provisions, Morrell se décida à quitter ces îles avec deux cents pikouls de trépangs de 133 livres chaque. On mit le feu au hangar et à la forteresse, et le 3 novembre *l'Antarctic* fit route à l'E. Le lendemain, il se trouvait près de la côte N. de l'île Bouka, dont les naturels parurent de tout point semblables à ceux des îles du Massacre. Seulement les pirogues étaient plus grandes et marchaient plus vite avec leurs équipages de quinze à quarante-cinq hommes suivant la dimension de l'embarcation.

De cette campagne de Morrell, il ne reste plus qu'à rapporter le récit du matelot Shaw, en atténuant le caractère d'exagération qui y domine.

Shaw s'était enfui dans le bois pendant que tous ses compagnons tombaient sous les massues des sauvages. Mais on fut bientôt sur sa voie. Près d'être atteint, il s'adossa à un arbre et coucha en joue avec une hache l'insulaire qui le serrait de plus près. Ce geste éloigna l'homme, et Shaw s'enfonça plus avant dans le bois. A la nuit il put se traîner sur le rivage; mais qu'on juge de sa douleur quand il vit que le navire était parti. Alors son premier mouvement fut d'aller se livrer aux naturels; il était sur le point de le faire, lorsque, arrivé près de leurs cases, il les vit occupés à dépecer et à dévorer ses compagnons. Ce spectacle lui fit défaillir le cœur; il regagna de nouveau la forêt où il vécut de coquillages durant quinze jours, souffrant beaucoup de la saison pluvieuse qui régnait alors.

Enfin il fut aperçu par un naturel qui donna l'alarme. On accourut; on saisit le pauvre Américain, qui tomba à genoux en demandant grâce et en tendant les bras. Un chef semblait prêt à la lui accorder, quand un sauvage présent lui asséna sur la tête un coup de massue qui le renversa évanoui. Il ne revint à lui que quelques heures après et avec le crâne fracassé. Sur un signe qu'il fit à un chef, s'offrant à lui pour serviteur, il obtint alors la vie sauve. Son maître pansa sa blessure, en la remplissant d'eau chaude, qu'il y laissa séjourner jusqu'à ce qu'elle fût refroidie; puis il remplit la plaie de cendres et laissa le patient tranquille.

Lorsqu'il fut guéri, Shaw dut travailler pour son maître, qui lui fit fabriquer de petits couteaux avec le fer tiré de l'établissement américain, tâche qu'il remplit au milieu des tourmens que lui causaient les petits sauvages, dont il était le jouet et la risée. Ces couteaux fabriqués, on le conduisit vers une autre île, où résidait le roi du groupe, et où il n'arriva qu'après s'être ensanglanté les pieds sur les coraux. Devant l'autocrate sauvage, Shaw fut obligé de s'incliner, de lui baiser les pieds et les mains; après quoi S. M. donna l'ordre qu'on le reconduisît à son gîte. Le malheureux pouvait alors tout au plus se soutenir. On le reconduisit en pirogue. Martyr des hommes, il le fut encore des enfans, qui se mirent à l'épiler poil à poil, et qui ne le laissèrent tranquille que lorsqu'il se fut lui-même, tant bien que mal, coupé la barbe avec des coquilles tranchantes. Une souffrance plus cruelle encore, celle de la faim, tourmenta l'infortuné matelot; sans les rats qu'il tuait, il serait mort; et encore fallait-il faire cette chasse en cachette, les rats étant réservés pour les chefs.

Malgré tous ces tourmens et toutes ces misères, Shaw vécut; il retira peu à peu le sable qu'on lui avait mis dans la tête et guérit de sa blessure. Mais ce n'était pour lui que partie remise. Huit jours avant que *l'Antarctic* parût, il eût été rôti et mangé, si le roi du groupe s'était trouvé exact au rendez-vous du sacrifice. La victime était prête, on avait conduit Shaw sur le lieu même où ses compagnons avaient été dépecés; il était garrotté; il voyait la massue levée sur sa tête. Le roi ne vint pas; il fut réservé pour un autre jour.

Dans l'intervalle, *l'Antarctic* fit sa deuxième apparition devant l'île. Les naturels ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils coururent à la hutte de Shaw. L'Américain voulut d'abord leur faire entendre que ce n'était pas le même bâtiment; mais les naturels l'avaient reconnu. Toute déné-

Digitized by Google

gation fut inutile. La nuit survint, une nuit tourmentée pour le pauvre Shaw. Au jour commença l'attaque des pirogues et la canonnade qui la suivit. Alors épouvantés, les sauvages s'adressèrent à Shaw en le suppliant de vouloir bien leur servir de parlementaire. Shaw biaisa d'abord, craignant un guet-apens; il déclara qu'il ne voulait pas quitter les sauvages et son bon maître Hennin, et protesta qu'il n'avait aucune envie de retourner à bord. Quand on le vit dans ces dispositions, on le pressa d'aller à bord du schooner, et il fut ainsi délivré.

Voilà l'aventure de Shaw; maintenant, d'après lui et d'après Morrell, voici quelques détails ethnologiques sur les îles du Massacre. Les habitans sont, en général, grands, bien faits, vigoureux et agiles. Leur peau, lisse et douce au toucher, est un peu moins noire que la peau des Malgaches. Leurs cheveux sont légèrement crépus, mais soyeux et doux; leurs yeux sont grands, noirs, brillans; leur front est bombé, leur nez bien fait, leurs lèvres moyennes, leurs dents blanches et bien rangées. Quand la joie et le plaisir ne la modifient point, leur physionomie a une expression de férocité mêlée de hardiesse. Le tatouage dont leur corps est couvert ajoute encore à ce caractère d'énergie sauvage. Les femmes, aussi grandes, aussi noires, aussi bien faites que les hommes, avec de petites figures rondes et de grands yeux noirs, ressemblent un peu aux mulâtresses quarteronnes.

Pour tout vêtement, les deux sexes portent quelquefois des pagnes tressés avec des fibres de cocotier; mais, le plus souvent, hommes et femmes vont nus, couverts seulement de quelques parures, comme plumes, coquilles, os, dents de poisson, qui leur couvrent le nez, les yeux, le col, les oreilles, les bras, le poignet, les reins, les jambes et les chevilles. Les chefs se distinguent par des bandeaux de plumes rouges qui leur ceignent le front. Renversées et ajustées aux reins, ces guirlandes de plumes deviennent encore une parure fort élégante.

Leurs armes consistent en arcs, flèches, massues et casse-têtes. Les arcs, de sept pieds de long, sont en bois de cocotier, légers, forts et très-élastiques. L'écorce du même arbre sert à fabriquer les cordes, et les flèches sont faites avec de petits roseaux très déliés qui croissent sur une des îles du groupe. Elles ont cinq pieds de long, et leur pointe est en bois très-dur. Les lances, de quinze pieds de long, sont du même bois que les arcs. Terminées en pointe à chaque bout, polies comme du bois d'ébène, elles ont dans le milieu des ciselures fort élégantes. Les casse-têtes, du même bois, ont quatre pieds de long, avec un des bouts aplati, de cinq pouces de large et tranchant sur les bords. L'autre bout qui sert de manche est arrondi et muni d'un gros nœud ou poignée sur laquelle est figurée une tête de sauvage. Leurs haches d'armes ont huit pouces de long; un bout sert de poignée; l'autre bout, de la grosseur d'un coco, porte la figure d'un guerrier tatoué et prêt pour le combat.

Les pirogues des insulaires, construites d'un bois très-léger, sont taillées dans un bloc solide et ont environ vingt pieds de long sur douze de large et deux de profondeur. Les pagaies, de même bois que les armes, ont quatre pieds de long et six pouces de large à la pelle.

Toutes ces îles obéissaient à un seul chef, autocrate de tout le groupe; chaque île avait en outre son chef particulier avec d'autres chefs inférieurs. Shaw ne put découvrir parmi les naturels aucune trace de religion, ni rien qui ressemblât à la croyance d'un être-suprême. Les chefs se donnaient le passe-temps de la polygamie, mais la plupart des insulaires n'avaient qu'une seule femme. Les femmes du groupe semblaient chastes et réservées, par peur autant que par vertu, car leurs maris les tuaient impitoyablement aux premiers soupçons d'infidélité. Shaw crut remarquer qu'ils immolaient tous les enfans, à l'exception de ceux des chefs. Les cases de l'île étaient construites de la manière la plus simple, avec une cage en bambous et une toiture en feuilles de cocotier.

CHAPITRE XXI.

NOUVELLE-IRLANDE. — NOUVELLE-BRETAGNE ET ILES VOISINES.

En mouillant au hâvre Carteret, Pendleton voulait seulement remplacer l'eau et le bois consommé. Sous tout autre rapport, cette relâche eût été fort inutile. car nulle terre de l'Océanie n'offrait moins de ressources que celle-là. L'île aux Cocos ment à son nom; elle n'a pas même de cocotier, pas un fruit, pas un comestible. La pêche elle-même y est mauvaise et difficile, le fond de coraux déchirant les filets. La chasse restait donc seule; mais les pigeons, les ramiers et quelques loris qui abondent au sein de l'île se tenaient sur la cime d'arbres très-élevés. D'ailleurs, sur toute la bande littorale du hâvre Carteret, s'élève un mur de falaises qui interdit l'accès du rivage. C'est à peine si l'on peut pénétrer jusqu'à une demi-lieue dans les terres, du côté de l'aiguade, en marchant le long du tor-

Digitized by Google

rent. L'île aux Cocos serait plus accessible, mais elle ne nourrit point de gibier (Pl. XIX — 1).

Aussi, après une excursion sur ce territoire ingrat, j'eus assez du hâvre Carteret. Comme le port Praslin promettait des sites plus curieux, j'en parlai à Pendleton. « Nous irons ensemble ; soyez tranquille, me répondit le bon capitaine ; j'avais l'intention d'aller le reconnaître dans la grande chaloupe. »

Nous partîmes en effet le jour suivant, et, favorisés par une jolie brise, nous prîmes terre à huit heures du matin sur la pointe O. de la petite île Lambom (île aux Marteaux de Bougainville). Après un frugal déjeuner à l'ombre d'un calophyllum qui projetait au loin ses rameaux sur la mer, nous cherchâmes sur les récifs quelques-uns de ces coquillages précieux qui lui ont valu son nom français. Dans cette recherche qui resta infructueuse, un de nos matelots fut piqué par un animal qu'il ne put découvrir. La chair se tuméfia promptement, et il en résulta d'horribles souffrances pendant quelques jours. A la longue pourtant le mal cessa.

Au-delà du chenal qui sépare Lambom de l'îlot verdoyant de Latao, nous nous trouvâmes sur la pointe occidentale du port Praslin. Comme nous le doublions, un cri se fit entendre : « Pirogue de sauvages ! » Je regardai. C'était une grande embarcation échouée au fond de l'anse, et autour de laquelle rôdaient quelques naturels. Nos armes furent mises en état et nous nous tînmes sur la défensive, tout en espérant que nos relations resteraient dans des termes pacifiques. Aucun fâcheux antécédent ne pesait sur les insulaires de ces parages ; les marins de *la Coquille* avaient vécu avec eux dans de bons rapports. Il en fut ainsi pour nous. Ces hommes s'avancèrent d'un air confiant et amical ; la vue de nos armes ne parut même leur causer aucune crainte.

Après quelques ordres que dictait la prudence, Pendleton prit terre avec deux hommes. Je le suivis. Un signe fait aux naturels leur indiqua que nous voulions aller voir la cascade. Deux d'entre eux nous y guidèrent. Cette chute d'eau étant située à cinq minutes du rivage, nous arrivâmes bientôt à ses pieds (Pl. XVIII — 4). Bougainville a exagéré l'importance de cette cascade. C'est tout simplement un torrent assez large qui se précipite le long d'un rocher madréporique d'une hauteur de quarante à cinquante pieds. Les saillies du rocher et ses angles rentrans déterminent une multitude de petites chutes partielles et de petits bassins qui varient le jeu de l'eau, spectacle curieux et éblouissant, surtout quand le soleil revêt toute cette nappe blanche des plus belles couleurs prismatiques. Les gerbes de Versailles et de Saint-Cloud donnent une idée assez exacte de la cascade du port Praslin. Seulement, dans les mois pluvieux, elle doit augmenter considérablement de volume. Ce fut sans doute dans un pareil moment que Bougainville la visita.

Différent du hâvre Carteret, le fond du port Praslin offre sur une plaine marécageuse une foule d'arbres du plus beau port et de la verdure la plus riche. Tour à tour brûlant et humide, le climat aide à maintenir cette puissante végétation. L'inocarpus y grandit jusqu'à une hauteur prodigieuse, tandis que son tronc se divise en expansions assez minces, qui s'étendent parfois jusqu'à cinq ou six pieds de son épaisseur moyenne. Il en résulte ainsi des espèces de cellules autour du tronc principal. On y remarque aussi une sorte d'aréquier à la tige déliée, plusieurs cycas, des caryotas et des pandanus épineux. Des guirlandes de lianes descendant en festons sur toute la forêt semblent en former la décoration.

Les oiseaux préfèrent le port Praslin au hâvre Carteret. On y entend le roucoulement plaintif des diverses sortes de ramiers, les cris de plusieurs perroquets et loris, des coucous, des martins-pêcheurs, des drongos, des stournes, des hirondelles, des gobe-mouches et des petits soui-mangas, tous plus ou moins remarquables par leur plumage et par leurs formes. Mais l'animal qui se distingue le plus entre tous, est une espèce de corbeau, dont le cri ressemble, à s'y méprendre, à l'aboiement d'un chien. De magnifiques papillons voltigent à travers ces vastes forêts : les plus beaux de tous sont l'éclatant priam qui, dans son vol, ressemble à un petit oiseau ; le thérate, qui sautille sur les feuilles des végétaux inférieurs ; enfin, le tricondile, qui rampe lentement sur les troncs des barringtonias et des calophyllums. La cigale y chante à côté de l'oiseau ; des phasmas peuplent les tiges de certaines plantes, et d'énormes fourmis se révèlent par des morsures douloureuses. Sur la plage, se posait le blennie sauteur de Commerson, poisson amphibie, qui saute hors de l'eau comme une grenouille, grimpe même quelquefois aux tiges des plantes, et se replonge dans la mer au premier bruit.

Après une heure de promenade, nous revînmes sur la grève, où tout s'était passé au mieux. On échangea quelques armes et quelques bracelets pour des clous et d'autres bagatelles. Les sauvages cédèrent quelques poissons qu'ils ve-

Digitized by Google

naient de pêcher avec des tridens armés de pointes. Ces insulaires étaient, en général, petits, faibles, d'une physionomie peu gracieuse, d'une race assez chétive. Leur teint variait beaucoup. La plupart étaient évidemment des Mélanésiens; mais les autres étaient moins foncés, et l'un d'eux, pour le type et pour la couleur, ne différait pas des races polynésiennes. Tous étaient complètement nus, avec des cheveux poudrés et préparés de vingt manières, avec des brâcelets en coquilles de tridacne, et divers ornemens d'écaille et de bois taillé. L'extérieur de ces hommes était plus timide que féroce. Ils nous accueillirent d'une manière affable, et allèrent jusqu'à nous offrir, sans rétribution, du taro et des ignames. Cependant, une sorte de défiance se reflèta dans tous leurs traits, quand nous leur eûmes demandé où ils habitaient. L'un d'eux, moins réservé que les autres, avait déjà prononcé le mot *Liki-Liki*, et montré avec ses bras l'autre revers de l'île, lorsque ses camarades l'arrêtèrent et l'empêchèrent de pousser plus loin ses révélations. Ils paraissaient se soucier peu de nous faire connaître le lieu de leur résidence : nous n'insistâmes plus; seulement, leur désignant à peu près l'endroit où était le navire, nous les invitâmes à nous apporter des provisions à bord; à quoi ils répondirent, par gestes, qu'ils ne pouvaient pas s'aventurer à de telles distances, à cause de leurs ennemis.

La chaloupe quitta le port Praslin vers midi, et vint aborder, quelques heures plus tard, au fond du port des Anglais, hâvre excellent, où pourraient mouiller en toute sûreté les plus gros navires. Dans cette anse, se décharge une magnifique rivière, et deux ou trois huttes abandonnées témoignent que des naturels fréquentent quelquefois cette plage. Au-delà du port des Anglais, le courant se mit à nous contrarier, ce qui nous obligea à user de rames jusqu'à ce que nous eussions rejoint le schooner. Pour éclairer notre marche, de demi-heure en demi-heure on tirait du bord un coup de canon.

Ce tapage nous valut, le lendemain, la visite de deux pirogues, dont l'une était montée par cinq hommes, l'autre par sept. Ces individus étaient plus disgraciés encore que ceux du port Praslin (Pl. XIX — 2), pauvres, nus, non moins défians que ceux de la veille. Ils refusèrent de monter à bord et d'indiquer leur résidence. Les provisions qu'ils nous apportèrent consistaient en misérables racines de taro, crues ou à demi-cuites. Les pirogues étaient d'une construction légère et fort élégantes (Pl. XIX — 4). Après une ou deux heures passées tranquillement le long du bord, les insulaires poussèrent au large, et regagnèrent la terre de l'autre côté de la baie.

Une fois encore avant le départ, je débarquai sur l'île aux Cocos pour y recueillir quelques coquillages. Nul sauvage ne s'y offrit à moi; mais, en revanche, en détournant la pointe N., je me trouvai tout-à-coup face à face avec un énorme caïman aux yeux à fleur de tête, à la peau écaillée (Pl. XIX—3). Peu habitué à de telles rencontres, je m'apprêtais à rebrousser chemin, quand l'animal, plus timide que moi, s'élança à la mer et disparut dans la lame. Ainsi, ces reptiles se trouvent acclimatés à la Nouvelle-Irlande, et il n'est pas impossible que de là ils soient allés vers l'E. et que d'île en île ils aient atteint l'archipel Viti.

L'Oceanie appareilla de nouveau le 9 juillet; contrarié dans cette manœuvre et par le courant et par la brise, il rasa à quelques toises de distance la pointe N. de l'île aux Cocos, gagna le large, et fit route au N. N. E., le long du canal de Saint-George. Uniforme dans toute son étendue, la côte de la Nouvelle-Irlande forme une longue et haute chaîne couverte d'impénétrables forêts. Les terres de la Nouvelle-Bretagne, qui se montrent à sept ou huit lieues de distance, annoncent un sol plus varié, plus fertile et surtout plus populeux, à en juger par les fumées qui s'en élèvent.

Aux approches de l'île Amakata, la York de Carteret, sept ou huit pirogues s'approchèrent, chacune d'elles montée par sept ou huit naturels. Ils échangèrent paisiblement leurs ustensiles et leurs fruits contre des bagatelles, et surtout contre des objets en fer, qu'ils convoitaient plus qu'aucune autre chose. La dernière pirogue, qui obtint une hache, fut même si ravie de cette acquisition, qu'elle s'éloigna rapidement, poussant un grand cri de joie, et comme si elle eût craint qu'on ne rétractât le marché. Ces hommes ressemblaient à ceux du hâvre Carteret, quoiqu'ils fussent plus robustes et moins couverts de lèpre.

Le jour suivant, *l'Oceanie* était encore à sept ou huit lieues des terres de la Nouvelle-Irlande, d'Amakata et de la Nouvelle-Bretagne. Sur cette dernière se faisaient remarquer les trois montagnes que Carteret nomma la Mère et les Deux Filles. La première, avec sa forme en cône, ses flancs dépouillés et son élévation au milieu de terrains bas, semble accuser une origine volcanique.

Des calmes, accompagnés de chaleurs accablantes, nous retinrent dans ces parages pen-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Village d'Aiambo.

1. Aldea de Aiambo.



2. Tombeau d'un Chef Papou.

2. Sepultura de un Jefe Papu

de Sainson del.

Digitized by Google

dant plusieurs jours. La mer était aussi unie que l'eau du bassin le mieux fermé, circonstance qui s'explique par la configuration de cette côte. La longue et étroite langue de terre qui forme la Nouvelle-Irlande nous défendait des houles de l'E.; la Nouvelle-Bretagne nous abritait au S. Enfin une petite brise du S. E. entraîna le schooner; il doubla à quelques lieues de distance les petites îles Portland, et découvrit, le 13, les îles de l'Amirauté (Pl. XX—1).

La première qui parut sous nos bossoirs fut l'île Vendola, dont la forme est celle d'une colline ronde. Les lieux élevés semblent destinés à la culture des plantes alimentaires, pendant que le littoral présente un amphithéâtre d'habitations. De loin, ces cases semblaient vastes, nombreuses et élégantes. Accourus sur la plage par centaines, les sauvages nous faisaient toutes sortes de signaux pour nous inviter à débarquer. Ils poussaient de grands cris, agitaient des branches d'arbres, nous montraient des cocos et d'autres fruits, ou couraient sur la plage pour suivre la marche du navire. Aussi, furent-ils rendus aussi vite que nous sur le revers occidental de l'île.

Là, on mit la baleinière à l'eau; mais, malgré le désir qu'avait Pendleton d'accoster le rivage, un ressac furieux nous obligea de rester à une demi-encâblure du rivage. Voyant que nous ne pouvions pas aller à eux, ils vinrent à nous, les uns à la nage, les autres marchant à travers le récif, tous avec une physionomie gracieuse et douce. Ils échangèrent d'abord leurs armes, leurs ornemens, les fruits qu'ils avaient sur leur tête, pour des objets insignifians; mais, comme les insulaires de la Nouvelle-Irlande, ils préférèrent le fer à tout, faisant entendre qu'ils en connaissaient l'emploi et la valeur.

Quelques traits nous donnèrent la preuve qu'une certaine hiérarchie sociale existait sur ces îles. Un supérieur usa même devant nous de ses droits d'une façon assez singulière. Au moment où les sauvages nous regardaient de dessus le récif, n'osant s'aventurer plus loin, un naturel que distinguait une espèce de diadème formé d'un double rang de coquillage, donna l'ordre à l'un de ses inférieurs de nous apporter des noix de coco pour un couteau que nous offrions en échange. Intimidé, le sauvage hésitait; mais le chef, peu habitué à de pareilles désobéissances, lui appliqua de tels coups de bâton sur le ventre, que le pauvre malheureux se hasarda à remplir la commission. Pour l'indemniser de ce traitement, nous lui donnâmes, outre le couteau, un morceau d'étoffe rouge et quelques clous qui le comblèrent de joie. Cette générosité de notre part nous concilia tout le peuple; la baleinière fut bientôt entourée de naturels.

Leurs dispositions pacifiques ne se démentirent pas; seulement quelques tentatives de vol nous invitèrent à une surveillance rigoureuse. Les premiers larcins étant restés impunis, bientôt ils s'en donnèrent à qui mieux mieux. Quand ils manquaient un objet, ils se rabattaient sur l'autre. L'un d'eux avait attrapé un couteau; on le lui fit rendre; mais un instant après, le tapis du canot avait disparu, et, quand on s'aperçut du vol, le voleur était loin. Pour ne pas terminer par des voies de fait une journée assez tranquille, nous regagnâmes le bord.

Ces insulaires ont la peau d'un noir peu foncé, quoiqu'avec des cheveux crépus; ils ont la physionomie agréable, et des traits qui s'éloignent peu de ceux des Européens (Pl. XX — 2). Sans contredit, ils sont l'une des plus belles variétés de la race mélanésienne. Leur sol fécond les maintient dans un état de santé qui vient de l'aisance. Les hommes, absolument nus, se couvrent les parties naturelles avec la coquille blanche connue sous le nom d'œuf de Léda; les femmes portent une natte autour de la ceinture. Ils s'épilent sans doute avec une obsidienne tranchante, car ils firent signe à un de nos marins qui portait des moustaches de les couper avec un de ces cailloux

Le bâton semble être l'argument à l'usage de tous les chefs; on a vu comment celui du récif fit obéir son inférieur. D'autres exemples pareils se reproduisirent. Ces sauvages, du reste, se conduisirent avec nous d'une manière fort amicale. Au moment du départ, ils semblaient désolés; ils nous suppliaient de descendre sur l'île; les femmes même, qui jusque-là s'étaient tenues à l'écart sous les cocotiers de la grève, s'avancèrent pour joindre leurs instances à celles des hommes, et elles parurent très-mortifiées de voir que nous ne tenions pas compte de leurs prières.

Le soir même, *l'Oceanic* doubla les petites îles *los Reyes*, et le jour suivant il parut sur la côte septentrionale de la grande île de l'Amirauté, terre montueuse et assez haute, mais bordée d'îles basses, riantes et vertes. Bientôt une flottille de pirogues, montées par sept et neuf hommes, s'avança vers nous; chacune d'elles semblait commandée par un chef qui dirigeait la manœuvre du haut d'une plate-forme. Cette flotille s'étant arrêtée à cent toises de distance,

Digitized by Google

le chef suprême prononça une harangue dont les paroles étaient perdues pour nous. Mais, à ses signes, nous comprîmes qu'ils nous engageaient à descendre sur la plage. Comme nous ne bougions pas de place, ils se décidèrent pourtant à accoster *l'Oceanic* et commencèrent leur trafic, comme l'avaient fait les insulaires de Vendola. Ils montrèrent même plus de respect pour la propriété que ne l'avaient fait ces derniers. C'était la même race, les mêmes mœurs, les mêmes procédés des supérieurs vis-à-vis des inférieurs, le même emploi du bâton en cas de désobéissance.

Ces sauvages connaissent l'usage du bétel et de l'arec. Plusieurs d'entre eux avaient la cloison du nez percée pour recevoir un pendant composé de deux dents canines, deux fois plus longues que celles de l'homme. A leurs poignets sont passés des bracelets en coquilles, et des cerceaux élastiques traversent le lobe inférieur de l'oreille, de sorte que le trou finit par acquérir une dimension prodigieuse. Leurs cheveux, noirs et crépus, sont rougis avec de l'ocre détrempée dans de l'huile, quelquefois encore relevés avec un bandeau en écorce d'arbre. Leur peau, d'un noir foncé, est souvent enduite de rouge. Les pirogues, faites d'un tronc d'arbre renforcé de planches, sont petites, mais jolies et munies de balanciers. Elles marchent rapidement soit à la voile, soit à la pagaie.

La brise d'E. S. E. s'étant faite, Pendleton voulut se tirer de ces îles avant la nuit. En effet, au soleil couchant, nous rangeâmes à une très-petite distance les derniers écueils qui terminent ces îles vers l'O. Sortis de ces passes, nous gouvernâmes vers les côtes de la Nouvelle-Guinée.

Les îles que nous venions de laisser ne furent pendant fort long-temps regardées que comme un prolongement et une dépendance de la Nouvelle-Guinée. Tasman et Schouten, les deux navigateurs les plus distingués du XVIIe siècle, les confondirent. L'Anglais Dampier fut le premier qui rectifia ces données fautives en franchissant, en 1700, le détroit qui sépare la Nouvelle-Guinée de la Nouvelle-Bretagne, détroit auquel il donna son nom. Carteret fit faire un nouveau pas à la géographie, en 1767, en découvrant le canal Saint-Georges. Ainsi, d'une seule terre, on en faisait trois. D'Entrecasteaux et d'Urville, par des reconnaissances détaillées et beaucoup plus exactes que celles de leurs devanciers, ont achevé de tracer la configuration exacte de ces terres.

Nouvelle-Bretagne. Cette terre, découverte par Dampier en 1700, n'a pas été visitée depuis lors. Dampier commença sa reconnaissance au cap Orfort, suivit une partie de la côte, et mouilla, le 14 mars, dans une baie assez profonde, formée par quelques îlots. Il la nomma *port Montague*. Six pirogues portant une quarantaine d'hommes étaient venues reconnaître le navire à quatre ou cinq milles au large. Dampier leur fit signe de retourner à terre, et, comme les naturels n'obéissaient pas, il lâcha un coup de fusil par-dessus leur tête, ce qui les décida à fuir rapidement vers la plage. Là ils rencontrèrent trois autres pirogues dont la plus grande portait une quarantaine d'hommes. Les sauvages se voyant en force retournèrent au navire que le calme retenait; une autre grande pirogue d'une hauteur remarquable et pleine de monde arrivait d'un autre côté. C'était évidemment une attaque combinée. Pour déjouer de tels projets, Dampier fit tirer contre les deux plus grandes embarcations un coup de canon chargé à mitraille. Le bruit et les projectiles causèrent une telle épouvante que tout l'armement sauvage se dispersa. Les pirogues furent tirées à la grève, et les équipages rentrèrent dans les cases. Ne bornant point là ses démonstrations de force, Dampier entra dans la baie, tira sur le village, et finit par mouiller devant une petite rivière où il se proposait de faire de l'eau.

Ce travail eut lieu les jours suivans. Pendant qu'on l'achevait, on découvrit que les naturels avaient une grande quantité de cochons, d'ignames et d'autres racines fort bonnes à manger. Dampier essaya d'en obtenir à l'aide d'échanges; mais, au lieu de s'y prêter, les naturels se contentaient d'admirer les haches et les couperets qu'on leur offrait. Ils cédaient à grand' peine quelques noix de coco, qu'ils donnaient aux Anglais avec toutes sortes de précautions et de défiances. Ils poussèrent même la mauvaise volonté jusqu'à enlever toutes les noix des cocotiers de la plage et à faire disparaître leurs cochons afin que rien de tout cela ne tombât entre les mains des étrangers.

Durant plusieurs jours les choses en restèrent là; on faisait de l'eau et du bois, sans s'inquiéter des défiances des naturels, sans chercher à leur imposer des rapports qu'ils semblaient fuir. Mais vers la fin de la relâche, un vrai tour de flibustier fut commis dans ces îles. Dampier, si remarquable comme marin marchand, comme naturaliste et comme observateur, ne savait pas maintenir à son bord cette discipline rigoureuse qui doit toujours régner sur les bâtimens de

Digitized by Google

l'Etat. Dans cette occasion, l'équipage fut plus fort que le capitaine. Il réalisa, malgré ses ordres, un acte d'écumeur de mer. Voici comment Dampier explique le fait.

« Le lendemain matin (19 mars), je pris nos deux chaloupes pour me rendre à l'aiguade, et voir si, par le moyen de nos bagatelles et de nos instrumens de fer, je ne pourrais pas engager les naturels du pays à quelque échange avec nous; mais je les trouvai remplis de crainte et de friponnerie. Je ne vis qu'un petit garçon et deux hommes, dont un, sollicité par quelques signes, vint à côté de ma chaloupe. Je lui donnai un couteau, un chapelet et une bouteille de verre. Là-dessus, il se mit à crier : *Cocos! cocos!* et nous montra un village voisin, comme s'il voulait y aller prendre de ces noix; mais il n'y retourna plus. C'est ainsi qu'ils en avaient usé plusieurs fois avec nos gens. Quoi qu'il en soit, j'allai moi-même à leurs maisons, accompagné de huit ou neuf de mes hommes, et je les trouvai si misérables que les portes ne tenaient qu'à un morceau d'osier.

» Je parcourus trois de leurs villages, abandonnés des habitans qui avaient emmené avec eux tous leurs cochons. J'y pris quelques petits filets pour nous dédommager de ce qu'ils avaient reçu de nous. Au retour, nous vîmes deux des naturels du pays. Je leur montrai ce que nous emportions, et leur criai en même temps : *Cocos! cocos!* pour leur faire entendre que je l'avais pris, parce qu'ils n'avaient pas tenu ce qu'ils nous avaient promis par leurs signes et par la répétition du mot *cocos*. Pendant que j'étais à cette promenade, nos gens remplirent deux barriques d'eau et tous les barils qu'ils avaient. Nous retournâmes à notre bord vers une heure après-midi, et je trouvai que tous mes officiers et matelots avaient grande envie d'aller à la baie où l'on avait dit que les cochons étaient. Il me faisait beaucoup de peine d'y donner les mains, dans la crainte qu'ils n'en agissent trop rudement avec les naturels du pays. A deux heures, il se leva quantité de nuages noirs sur le continent, et j'espérais que ceci les détournerait de leur entreprise; mais ils me sollicitèrent avec tant d'instance que je fus obligé de le permettre. Je leur donnai les clincailleries que j'avais eues le matin à terre, et je leur recommandai sur toute chose d'employer les voies de la douceur et d'en agir avec précaution pour leur propre sûreté. La baie où ils allaient était à deux milles environ du vaisseau. Dès qu'ils furent partis, je fis mettre tout en état pour les soutenir, en cas de besoin, et les défendre avec ma grosse artillerie. Sur le point d'aborder, les naturels du pays se présentèrent en foule pour s'y opposer; ils secouaient leurs lances et ne respiraient que des airs menaçans; il y en eut même quelques-uns assez hardis pour entrer dans l'eau, armés d'un bouclier et d'une lance. Mes gens eurent beau leur offrir les curiosités qu'ils avaient et leur faire des signes d'amitié; tout cela ne servit de rien, et ils ne purent jamais les engager à un commerce libre et honnête. Résolus pourtant d'avoir de leurs provisions, ils tirèrent quelques coups de mousquet pour les effrayer. Cela ne manqua pas de réussir à l'égard de la multitude puisqu'ils s'enfuirent tous, à la réserve de deux ou de trois qui continuèrent à tenir ferme dans une posture menaçante, jusqu'à ce que le plus hardi laissât tomber son bouclier et prît la fuite. Il y a grande apparence qu'il fut blessé d'une balle de mousquet, et qu'il sentit, avec quelques autres de ses camarades, la vertu de notre poudre, quoiqu'on n'en tuât aucun et que ce ne fût pas non plus notre dessein, mais plutôt de leur donner l'épouvante. Enfin nos gens mirent pied à terre et trouvèrent quantité de cochons apprivoisés autour des maisons. Après en avoir tué neuf et blessé plusieurs autres, ils revinrent au plus vite, parce que la pluie avait commencé en moins d'une heure après leur départ, et que je les avais chargés de ne pas tarder s'il venait à pleuvoir. Ils n'eurent pas plus tôt mis les cochons à bord du vaisseau que le temps s'éclaircit, et qu'ils me prièrent de leur laisser faire ce soir une autre course au même endroit. J'y consentis, pourvu qu'ils revinssent avant la nuit; il était alors près de cinq heures. En effet, ils retournèrent vers le crépuscule, avec huit gros cochons morts et un petit en vie. Les autres étaient déjà dépecés et salés; mais nous ne fîmes qu'éventrer ceux-ci, les échauder et les saupoudrer pour le lendemain. Le jour venu, je renvoyai les deux chaloupes à terre, pour se munir de nouveaux rafraîchissemens, soit de cochons ou de racines. Mais la nuit précédente, les naturels du pays avaient transporté ailleurs toutes leurs provisions, quoique plusieurs d'entre eux fussent retournés vers leurs cabanes, et qu'il n'y en eût pas un seul qui s'opposât à la descente de nos chaloupes. Au contraire, ils étaient devenus si honnêtes, qu'un de leur nombre porta dix ou douze noix de cocos sur le rivage, et qu'il disparut après les avoir montrées à mes gens. Ceux-ci ne trouvèrent que des filets et des images; ils en prirent quelque peu des uns et des autres, les mirent dans un petit canot avec deux matelots,

Digitized by Google

et retournèrent ensuite. J'ordonnai au bosseman d'avoir soin des filets, jusqu'à ce que nous fussions dans un endroit commode pour nous en servir, et je gardai moi-même les images.

» L'après-midi, je renvoyai le canot à l'endroit où on l'avait pris, et l'on y mit deux haches, deux couperets, dont l'un était garni d'un manche, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de chapelets et quatre bouteilles en verre. Mes gens n'eurent pas plus tôt mis le canot à sec, et disposé toutes les choses de la manière qui paraissait le plus convenable, qu'ils retournèrent dans la pinasse que j'avais envoyée pour leur sûreté. »

Suivant Dampier, les hommes du pays avaient la tête ornée de plumes de diverses couleurs. Ils marchaient avec la lance à la main. Les femmes se couvraient avec une ceinture de feuillage; on les voyait portant sur leurs têtes de grandes corbeilles remplies d'ignames.

« Le pays des environs, ajoute Dampier, est montagneux, rempli de bois, de vallées et d'agréables ruisseaux. La terre des vallons est profonde et jaunâtre; mais celle des collines est d'un brun obscur, peu profonde et pierreuse, quoique admirable pour le plantage. Les arbres, en général, n'y sont pas fort droits, ni épais, ni hauts; mais ils paraissent verts et font plaisir à la vue. Quelques-uns portaient des fleurs, d'autres des baies, d'autres de gros fruits de plus d'une sorte, qu'aucun de nous ne connaissait. Les cocotiers viennent très-bien, tant sur les baies proche de la mer, que plus avant parmi les plantations. Leurs noix sont d'une grosseur médiocre; mais le lait et le noyau en sont épais et d'un goût agréable. On trouvait ici du gingembre, des *yams*, et d'autres racines bonnes pour le pot, dont nos gens goûtèrent. Je ne sais point quels autres fruits ou quelles racines il y a dans le pays; mais pour les animaux terrestres, nous n'y vîmes que des cochons et des chiens. A l'égard des oiseaux qui nous étaient connus, il y avait des pigeons, des perroquets, des *cockadores* et des corneilles comme celles que nous avons en Angleterre. Nous vîmes d'ailleurs une espèce d'oiseau de la grosseur d'un merle, et quantité de plus petits. La mer et les rivières abondent en poissons; nous en vîmes beaucoup, mais nous n'en prîmes que peu, et ceux-ci étaient des *cavallis*, des poissons à la queue jaune, et des raies qui sautent. »

Dampier quitta le port Montague le 26 mars. Peu de jours après, il découvrit le détroit qui porte son nom, et quitta les côtes de la Nouvelle-Bretagne, qu'il avait trouvées, dit-il, peuplées de nègres vigoureux et bien taillés, et qui s'étaient montrés hardis et entreprenans en diverses places.

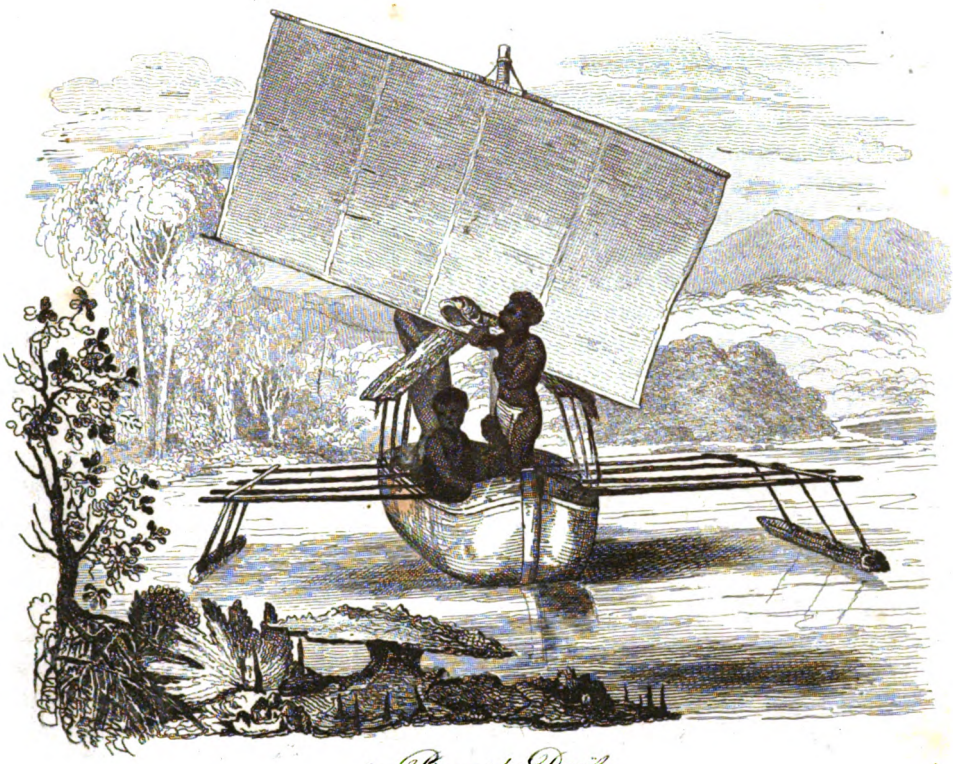
Carteret, en 1767, n'aperçut que de loin la côte orientale de la Nouvelle-Bretagne, mais il en fixa la limite au N., et signala les trois montagnes caractéristiques qui se trouvent près de cette extrémité.

Au mois de juin 1793, d'Entrecasteaux traversa le détroit de Dampier, explora la partie occidentale de la Nouvelle-Bretagne, qu'il trouva fort belle d'aspect, et à laquelle il attribua une population très-nombreuse, le rivage se présentant couvert de cocotiers et jonché de cases. Ensuite il découvrit plusieurs îles nouvelles de diverses grandeurs sur la bande septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, sans avoir toutefois de communications avec la terre. Ses équipages se trouvaient alors dans l'état le plus déplorable, et lui-même mourut quelques jours après.

Au mois de juillet 1827, le capitaine d'Urville accosta cette terre près du cap Butler, avec la pensée de l'explorer dans toute sa partie méridionale. Mais, privé de ses menues ancres, perdues à Tonga-Tabou, assailli par des temps pluvieux et par des rafales violentes, il ne se tira qu'avec la plus grande peine de cette côte périlleuse. Malgré ces obstacles, il resta pourtant treize jours en vue, et parvint à tracer la configuration de la côte dans une étendue de cent lieues environ. Le 2 août au matin, au moment de donner dans le détroit de Dampier, *l'Astrolabe* toucha deux fois sur un récif de coraux inconnu. Si la lame ne l'eût enlevée, elle était perdue. Le travail de M. d'Urville a fait connaître le pic Quoy, montagne conique d'un aspect imposant près du cap Orfort, la baie Jacquinot, et plusieurs petites îles, entre autres le groupe pittoresque des îles Gracieuses. Il résulte de son exploration que la Nouvelle-Bretagne forme une chaîne continue, bien que réduite en de certains endroits à une petite largeur. Le capitaine d'Urville rangea de très-près la pointe occidentale de cette île, de manière à en pouvoir saisir les détails. Voici ce qu'il dit de cette partie de la côte :

« Comme à Dampier et à d'Entrecasteaux, cette terre nous offrit un aspect délicieux. Rarement la nature imprime aux pays dont la main de l'homme n'a point modifié la surface, des accidens aussi agréables, des effets de perspective aussi gracieux, aussi variés. Partout une côte saine, accessible et baignée par des flots tranquilles; un sol s'élevant doucement en amphithéâtre sur divers plans, tantôt ombragé de sombres forêts,

Digitized by Google



3. Pirogue de Dorey.

3 Piragua de Doreí.



4. Etablissement près la Rivière Dourga.

4 Estancia cabe el Rio Durga

Tom. 2. Pl.ᵉ. XXII.

PITTORESQUE.

PINTORESCO.

Digitized by Google

Digitized by Google

tantôt couvert de fourrés moins élevés, tantôt enfin de vastes pelouses dont la teinte jaunissante contraste avec la nuance plus sombre des forêts et des bocages environnans. Les deux pitons du mont Glocester couronnent de leurs masses imposantes cette riante scène, et cachent fréquemment leurs cimes majestueuses sous les nuages de l'équateur. »

En somme, la Nouvelle-Bretagne est une île d'environ 95 lieues de longueur de l'E. N. E. à l'O. S. O., avec une largeur très-variable, quelquefois de trente-six milles, quelquefois de huit ou dix milles seulement, comme dans les baies Jacquinot et Montague. C'est, en quelque sorte, une longue et étroite chaîne de montagnes élevées qui affecte une courbure dont la concavité se présente au N. O. Les pitons de la Mère et des Deux-Sœurs, de Deschamps, de Quoy et de Glocester, se font remarquer dans la charpente montueuse de cette contrée, et semblent tous accuser une origine ignée. Les limites géographiques de cette terre sont, d'une part, les 4° 8' et 6° 30' de lat. S., de l'autre, les 145° 57' et 150° 2' long. E. Sur la côte méridionale sont les petites îles du Cap-Sud, de Roos et Gracieuses, avec quelques autres toutes basses, boisées, et découvertes en 1827 par le capitaine d'Urville. Sur la partie N., et plus ou moins rapprochées de la côte, sont les îles Willaumez, Raoul, Gicquel, Filtz, Duportail et le Danseur, dont quelques-unes sont hautes et assez étendues. Sur la première, qui est la plus considérable, les Français remarquèrent quelques fumées, et les arbres couvraient tout le sol depuis le rivage jusqu'aux sommets les plus élevés.

D'Entrecasteaux, qui découvrit ces îles en 1793, trouva un peu plus loin au N. O. un groupe qu'il nomma *îles Françaises*, et dont les plus remarquables furent appelées îles Mérite, Deslacs, Forestier et du Nord. Ce groupe forme un triangle de trente milles sur chaque côté, et le milieu gît par 4° 41' lat. S. et 146° 55' long. E. Près de la pointe N. E. de la Nouvelle-Bretagne est la petite île Man, découverte en 1767 par Carteret. Elle a six à sept milles de circuit et gît par 4° 8' de lat. S. et 149° 40' de long. E.

Amakata, découverte en 1767 par Carteret qui la nomma *York*, visitée en 1791 par Hunter, reconnue en 1792 par d'Entrecasteaux, et en 1823 par Duperrey. C'est une île haute, populeuse et pourvue d'un bon mouillage dans la partie N. Elle a huit milles du N. E. au S. O., sur cinq milles de large; 4° 10' lat. S.; 150° 4' long. E. (Pointe E.)

Nouvelle-Irlande. Le Hollandais Schouten fut en 1616 le découvreur de cette terre. Il en prolongea, à ce qu'il paraît, toute la bande orientale, ayant, à diverses reprises, des communications avec les naturels. Les premiers que l'on vit lancèrent contre le bord des pierres à l'aide de leurs frondes, et l'on fut obligé de leur riposter à coups de mousquet. On mouilla durant une nuit près de la côte, et les sauvages vinrent, au clair de la lune, rôder autour du navire. On essaya de les attirer soit avec des paroles amicales, soit avec des cadeaux; mais ils furent insensibles à toutes les avances; car, dit la relation, « c'étaient des hommes véritablement sauvages et brutaux. »

Quelques jours après, huit pirogues firent le tour du navire; chacune d'elles était montée par huit ou dix hommes armés de zagaies, de pierres, de massues, de sabres de bois et de frondes. On leur distribua quelques bagatelles, et on chercha à leur faire comprendre qu'on attendait d'eux des cochons, des poules, des cocos et des racines. Au lieu de répondre à cette demande, ils lancèrent leurs zagaies contre le navire qui y répondit avec son artillerie. Dix ou douze sauvages furent tués; une grande pirogue et trois pirogues plus petites furent coulées à fond. La chaloupe poursuivit les fuyards, tua encore quelques sauvages et recueillit trois prisonniers grièvement blessés. L'un d'eux mourut; les autres furent pansés, conduits à terre et rendus à leurs compatriotes contre une rançon en cochons.

Ces insulaires, vigoureux et bien faits, étaient des noirs aux cheveux crépus. Presque tous étaient nus; un petit nombre seulement portait des ceintures en écorce d'arbre. Des anneaux pendaient à leur nez et à leurs oreilles. Ils portaient des bonnets en écorces d'arbre peintes, réunies deux ou trois ensemble par une sorte de cordon, et placées autour du chef comme une coiffe de femme. Ils usaient de l'arec et du bétel. C'était pour eux une marque de civilité que d'ôter leurs bonnets et de mettre leurs mains sur la tête. La poignée de leurs armes est ornée de ciselures. Leurs pirogues varient depuis les plus petites qui ne peuvent porter que deux individus, jusqu'à celles qui arment dix-sept couples de pagaies. On vit une de ces pirogues dont les bordages étaient réunis par des coutures bien goudronnées et frottées de térébenthine.

Parvenu à la pointe N. de la Nouvelle-Hanovre, Schouten lui donna le nom de *Cap Solomon Sweert* et continua sa route à l'O.

Tasman, en 1643, parcourut à son tour la plus grande étendue de cette côte, la prenant,

Digitized by Google

comme son devancier, pour la partie orientale de la Nouvelle-Guinée. La relation donnant le nom de *Cabo Santa-Maria*, fait supposer que les Espagnols l'avaient reconnue même avant l'expédition de Schouten et Lemaire.

En 1700, l'Anglais Dampier prolongea cette même terre dans un sens opposé, c'est-à-dire du N. au S. Vers le milieu de la côte et devant l'île Dampier, le navire fut entouré par quarante-six pirogues montées par deux cents noirs qui ne voulurent point accoster, malgré les signes amicaux qu'on leur faisait et les présens qu'on leur montrait. Mais ils se frappaient souvent la poitrine avec la main droite, et tenaient un gros bâton élevé sur leur tête. Le tout fut pris pour une assurance d'amitié. Le temps empêcha Dampier de mouiller dans la baie et de descendre sur la plage que garnissaient alors près de quatre cents sauvages. Quand le navire reprit le large, les naturels lui lancèrent une volée de flèches et reçurent en échange un coup de canon qui les dispersa après en avoir ou tué ou blessé quelques-uns. Dampier laissa à cet endroit le nom de *baie des Frondeurs*. « Le continent, dit-il, est ici haut et montagneux, couvert de beaux arbres verdoyans. Sur les bords des montagnes, il y avait quantité de grandes plantations et des morceaux de terre défrichée, ce qui, joint à la fumée que nous voyions, était une marque certaine que cet endroit était bien peuplé. »

Après avoir doublé la pointe S. de cette terre, Dampier entra dans l'enfoncement situé à l'E., et qu'il prit pour une grande baie qu'il nomma baie Saint-Georges, puis il fit route vers la Nouvelle-Bretagne.

Carteret, en 1767, mouilla successivement au port Praslin, dans l'anse Anglaise, et au hâvre Carteret, sur la partie S. O. de la Nouvelle-Irlande, où il se procura du bois, de l'eau, quelques choux palmistes et des cocos. Dans aucun de ces endroits, il ne vit de naturels ; il poursuivit sa route au N. N. O. et découvrit le canal Saint-Georges, qui sépare les deux îles de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Bretagne. Entre l'île Sandwich et la Nouvelle-Irlande, il reçut la visite de dix pirogues portant environ cent cinquante hommes, parties de la côte de la Nouvelle-Irlande. Dans leurs échanges, ces naturels préféraient le fer à toute chose. Une de leurs pirogues avait près de quatre-vingts pieds de long, quoique creusée dans un seul tronc d'arbre : sculptée sur les côtés, elle avait un balancier, mais point de voiles, et se trouvait montée par trente-trois hommes. Ces hommes étaient des nègres aux cheveux crépus, au nez plat et aux lèvres grosses. Entièrement nus, ils portaient des bracelets et des coquilles aux bras et aux jambes. Leurs coiffures étaient brillantes, et la plupart attachaient au-dessus d'une oreille une plume qu'on crut provenir de la queue d'un coq. Leurs armes consistaient en lances et en bâtons en forme de massues. La vue des canons semblait leur inspirer quelque défiance.

En juillet 1768, Bougainville mouilla au port Praslin et y passa huit jours, pendant lesquels les travaux de l'expédition furent dérangés par des pluies continuelles. Le soleil n'y parut que dans une seule journée. Le 22 juillet, vers les dix heures du matin, une secousse ébranla le navire. C'était un tremblement de terre et un ras de marée. La mer haussa et baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchaient sur les récifs. Bougainville ne vit point d'insulaires durant sa relâche : seulement il observa plusieurs traces de leur passage et même une pirogue entre deux cases. Ignorant la découverte de Carteret, Bougainville, en quittant le port Praslin, doubla le cap Saint-Georges et prolongea la bande orientale de la Nouvelle-Irlande, comme avaient fait Schouten et Tasman. Le 29, se trouvant sur cette côte, les frégates reçurent la visite de plusieurs pirogues, montées chacune par cinq ou six hommes noirs, crépus, grands, agiles et robustes. Ils invitaient les Français à se rendre à terre ; mais ils ne voulurent pas monter à bord du navire. On leur donna quelques morceaux d'étoffes. Quand ils les eurent reçus, ils se retirèrent en lançant des pierres. Le jour suivant, revenus en plus grand nombre, ils accostèrent sans difficulté. Leur chef, le bâton élevé sur la tête, semblait faire la pantomime du commandement. Ces noirs avaient fait une grande toilette ; cheveux poudrés à rouge, aigrettes de plumes à la tête, hausse-cols, pendans aux oreilles et au nez, bracelets aux jambes, rien ne leur manquait. Vainement voulut-on organiser quelques échanges avec eux, ils prenaient ce qu'on donnait et ne présentaient rien en retour. Après une alerte essuyée le 31 juillet, de la part d'une flottille qui se retira devant le canon, Bougainville appareilla et quitta ces parages.

A son tour, en juillet 1792, d'Entrecasteaux mouilla au havre Carteret et y passa sept jours. Ce fut une semaine diluvienne ; des torrens d'eau tombèrent dans cet intervalle. On put à peine se procurer cinq ou six noix de coco et on ne vit aucun naturel. Après cette station, d'Entrecasteaux reconnut toute la partie occi-

Digitized by Google

dentale de la Nouvelle-Irlande, presque inconnue avant lui. Il observa que sa charpente était généralement formée par deux chaînes de montagnes de deux mille mètres d'élévation perpendiculaire : seulement devant l'île Sandwich, le terrain était beaucoup moins élevé.

Le capitaine Duperrey mouilla en 1823 au port Praslin dont il fit lever le plan. Grâce à un temps tolérable, il put avoir de fréquentes communications avec les naturels accourus dans leur pirogues du village Liki-Liki, situé sur le revers oriental de l'île. Ces hommes se montrèrent pacifiques et défians. Ils avaient peur qu'on allât chez eux. L'élève Blosseville ayant poussé sa promenade jusqu'à leur village, ils essayèrent d'abord de le décider à faire retraite; puis voyant qu'il insistait, ils le surveillèrent et firent cacher leurs femmes. On fit voir au Français un petit temple garni de plusieurs idoles bizarres, placées sur une plate-forme entourée de murs en pierre sèche. M. Duperrey crut saisir que les naturels nommaient la Nouvelle-Irlande *Tombara*, et la Nouvelle-Bretagne, *Birara*; on a employé ces noms sur sa carte. Mais M. d'Urville, dont nous suivons la nomenclature, n'est point convaincu de l'exactitude de cette dénomination. Il pense qu'elle a plutôt rapport à des districts particuliers, et que, jusqu'à plus ample informé, il vaut mieux maintenir ce qui existe.

Enfin, en juillet 1827, le capitaine d'Urville passa douze jours au hâvre Carteret, dont il fit un plan exact et détaillé. Les naturels, venus à diverses fois le long de *l'Astrolabe*, se montrèrent aussi défians, aussi timides que ceux de Liki-Liki. Ils ne voulurent jamais ni indiquer le lieu de leur demeure, ni souffrir qu'aucun Français les y accompagnât. On suppose pourtant qu'ils habitaient une île basse et boisée, située au N. O. du hâvre. On ne trouva pas un seul cocotier sur l'île aux Cocos; en revanche, on y tua un caïman.

Pour se résumer sur la Nouvelle-Irlande, il faut dire qu'elle a cent quatre-vingt-quatorze milles environ du N. O. au S. E., sur une largeur variable de huit à trente milles. Sa partie centrale est formée par une chaîne de hautes montagnes, couvertes d'arbres jusqu'à leurs cimes. Elle est peuplée de noirs mélanésiens, dont le type varie d'une terre à l'autre, mais dont le caractère général est la timidité et la défiance. Limites en lat. 2° 3' et 4° 51' S.; en long. 148° 13' et 150° 48' E. Dans sa partie méridionale, sur le revers occidental, sont les petites îles des Cocos, Leigh, Lambom et Latao, dont il a été déjà question, et sur le revers oriental les îlots Eiroo et Lountass.

Près de l'extrémité N. O. de la Nouvelle-Irlande, est l'île Sandwich, découverte en 1767 par Carteret, et reconnue par d'Entrecasteaux en 1792 C'est une terre haute, boisée, peuplée, de douze milles de l'E. à l'O. sur sept du N. au S. Un pic remarquable, en forme de pain de sucre, s'élève dans la partie septentrionale. Sur les collines de cette île, de vieux troncs d'arbres dépouillés de rameaux et chargés de lianes affectaient la forme de colonnades ornées de festons. Lat. S. 2° 49'; long. E. 148° 33'. (Pointe E.)

La Nouvelle-Irlande n'est séparée de la Nouvelle-Hanovre que par un canal large de six milles, où pointent quelques îlots tout bas, à l'exception d'un seul, caractérisé par un pic remarquable, que Carteret nomma *Byron*, et d'Entrecasteaux, *Mausolée*.

Nouvelle-Hanovre, vue en 1616 par Schouten, qui nomma sa pointe *cap Solomon-Sweert*, revue ensuite par Tasman, Dampier et Bougainville; mais reconnue seulement par Carteret et d'Entrecasteaux. La Nouvelle-Hanovre est une terre élevée, couverte d'arbres, à travers lesquels on distingue plusieurs plantations. La terre du cap Solomon-Sweert est très-basse et boisée de distance en distance. Cette île a trente-huit milles de l'E S. E. à l'O. N. O.; sa largeur, encore incertaine, est au moins de douze milles. Limites d'une part; 2° 32' et 2° 44' lat. S.; de l'autre, 147° 31' et 148° 7' long. E.

I. Portland, découvertes en 1767 par Carteret, revues en 1791 par Hunter, reconnues en 1792 et 1793 par d'Entrecasteaux; chaîne de sept petites îles basses, boisées et entremêlées de brisans, occupant une étendue de huit milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. La plus grande a deux milles de longueur. Position : lat. S. 20° 38'; long. E. 147° 12'. (Pointe S. O.)

Revenu maintenant près du cap Saint-Georges on retrouve une série d'îles qui forment une chaîne parallèle à la Nouvelle-Irlande.

L'île Saint-Jean, en face du cap Maria, à une distance de trente milles, fut découverte par Schouten. Tasman la revit en 1643, et Dampier en 1700. Ce dernier dit qu'elle a de neuf à dix lieues de circuit, et qu'elle nourrit beaucoup de cocotiers. Sa plage est verte et ses collines sont bien boisées. Trois pirogues se détachèrent du rivage à la vue du navire de Dampier, mais aucune d'elles ne voulut accoster. Les insulaires ne différaient d'ailleurs en aucune manière de

Digitized by Google

ceux de la Nouvelle-Irlande. Carteret revit l'île St-Jean en 1767. Bougainville en 1768 la nomma île *Bournaud*; Maurelle la reconnut en 1781. Sa position, mal définie, doit être à peu près 3° 51' lat. S. et 151° 15' long. E.

I. Abgarris, découvertes par le navire *Abgarris* de 1820 à 1825, groupe d'îles basses, de vingt à vingt-cinq milles d'étendue, probablement identiques avec les îles vues par le capitaine Renneck de *la Lyra* en 1826, et qu'il nomma île *Feed* et *Goodman*. Ce sont deux groupes qui s'étendent l'espace de vingt-sept milles du N. O. au S. E., en formant une chaîne d'îles basses, boisées et peuplées, et de bancs de sable, avec un récif détaché dans le S. Limites du 3° 5' au 3° 33' lat. S., et du 152° 2' au 152° 25' long. E.

I. Caen, découverte en 1643 par Tasman. En 1700, Dampier eut des communications avec les naturels, Mélanésiens aux cheveux crépus, grands, robustes, bien faits et barbouillés de diverses couleurs. Dampier leur fit voir des muscades et de la poudre d'or, et s'imagina que les insulaires indiquaient par gestes que ces objets existaient sur leurs îles qu'ils lui montraient en s'écriant : *Mannill mannill* Leurs pirogues bien faites étaient ornées, sur les côtés, de figures de poissons en bas-relief. Ce navigateur donne quatre ou cinq lieues de tour à l'île Caen, qui est haute, couverte de bois et garnie de plantations sur la pente des collines. Le bord de la mer offre beaucoup de cocotiers. Au S. E. sont deux petites îles également couvertes de ces arbres. L'une est haute et pointue, l'autre est basse et plate, mais très-peuplée. La grande contient aussi une nombreuse population. Bougainville vit Caen en 1768, et la nomma île *Oraison*. Maurelle en 1781 l'appela *Refugio*, et les deux petites îles voisines, *Santa-Rosa* et *Magdalena*. L'île Caen doit être par 3° 28' lat. S. et 150° 48' long. E.

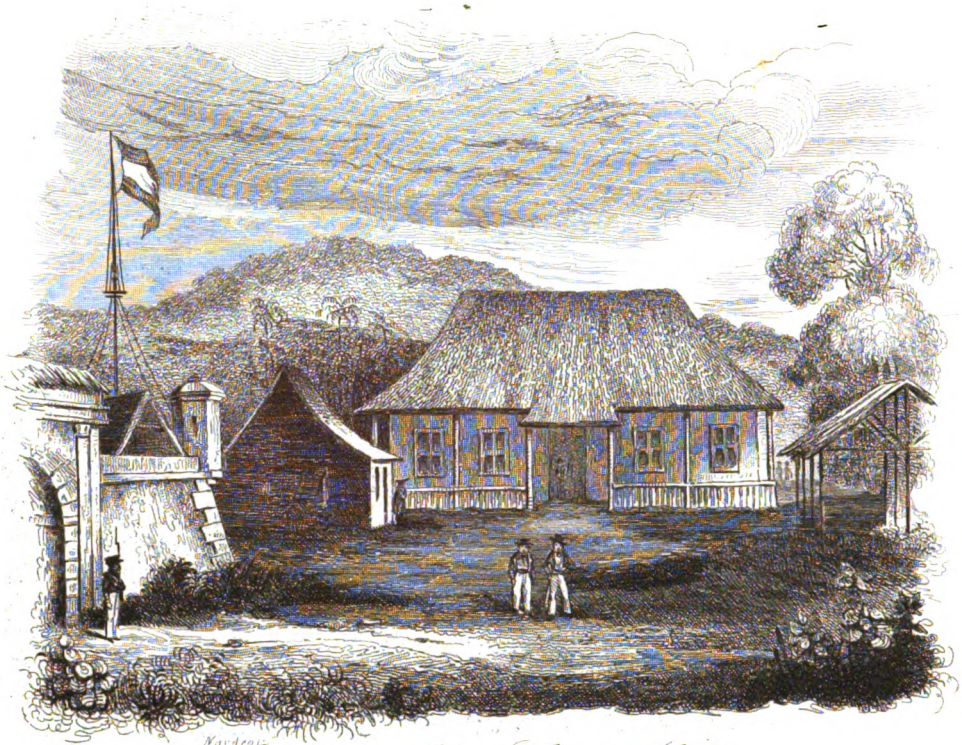
I. Garret-Denys, découverte en 1616 par Schouten, revue en 1643 par Tasman. Dampier qui la côtoya en 1700 est le seul qui ait laissé quelques détails sur elle. « C'est, dit-il, une île haute, montueuse, couverte de bois, ayant quatorze ou quinze milles de circuit. Les plages sont toutes garnies de cocotiers. Quantité de plantations paraissaient sur les collines, et la terre nouvellement défrichée avait une teinte rougeâtre. Cette île est peuplée par des hommes noirs, vigoureux et bien bâtis. Leur tête est grosse, ronde; leurs cheveux sont frisés, courts, teints en rouge, blanc et jaune; ils ont la face large, le nez plat, les narines traversées par une cheville de la grosseur du doigt. Leurs armes sont les lances, les casse-têtes, les frondes, l'arc et les flèches. Ils ont des pirogues étroites et longues, munies de balanciers, ornées sur l'avant et l'arrière de figures bien sculptées, comme poissons, oiseaux, mains d'homme, etc. Leur langage est bien articulé et distinct. Pour inviter les Anglais à se rendre à terre, ils répétaient souvent : *Vakousi alamaï*, en montrant le rivage. Leurs signes d'amitié consistaient à placer un gros bâton ou un rameau d'arbre sur leur tête, et à se frapper souvent la tête de la main. » Bougainville, en 1768, vit cette île qu'il nomma île *Dubouchage*, et Maurelle, en 1781, l'appela *San-Blas*. Sa situation encore peu assurée est environ 3° 12' lat. S. et 150° 15' long. E.

I. Dampier. Dampier, qui la vit en 1700, dit qu'elle a quatre ou cinq lieues de circuit, qu'elle est haute, couverte de bois, et enrichie de plantations sur la pente des collines. C'est probablement la même que Maurelle, en 1781, nomma *San-Lorenzo*, et probablement la même aussi que Schouten, en 1616, appela île *Moïse*. Vingt-cinq pirogues montées par les naturels entourèrent le navire. Les deux ancres à jet étaient au bossoir prêtes à mouiller. L'un des naturels alla se camper avec sa pagaie sur la patte de l'ancre, croyant pouvoir de là conduire le navire à terre. Pendant ce temps, ses compagnons préparaient leur attaque. Elle débuta par une volée de flèches, de lances et de pierres qui tombèrent tout-à-coup sur le bâtiment. Les pierres étaient lancées avec une telle force qu'elles détachaient des éclats de mâts, et tous les matelots furent obligés de s'abriter pour en éviter les atteintes. Les sauvages chantaient déjà victoire, quand une décharge d'artillerie et de mousqueterie vint fondre sur eux. Douze ou treize furent tués, un plus grand nombre blessé; le reste prit la fuite. La chaloupe les poursuivit, et fit prisonnier un jeune homme de dix-huit ans, qui avait été blessé au commencement du combat, et qu'on nomma Moïse aussi bien que l'île. Ces insulaires, ajoute la relation, mangeaient une sorte de pain qu'ils fabriquaient avec des racines d'arbre. La position de cette île fort incertaine est vers les 3° 12' lat. S. et 150° long. E.

I. Vischers ou des Pêcheurs, vue pour la première fois par Schouten en 1616, revue par Tasman en 1643, et en 1700 par Dampier qui dit que c'est une île haute et grande, située à six lieues du continent, et sur laquelle il aperçut quantité de fumées, ce qui l'empêcha d'en approcher. Bougainville, en 1768, la nomma île

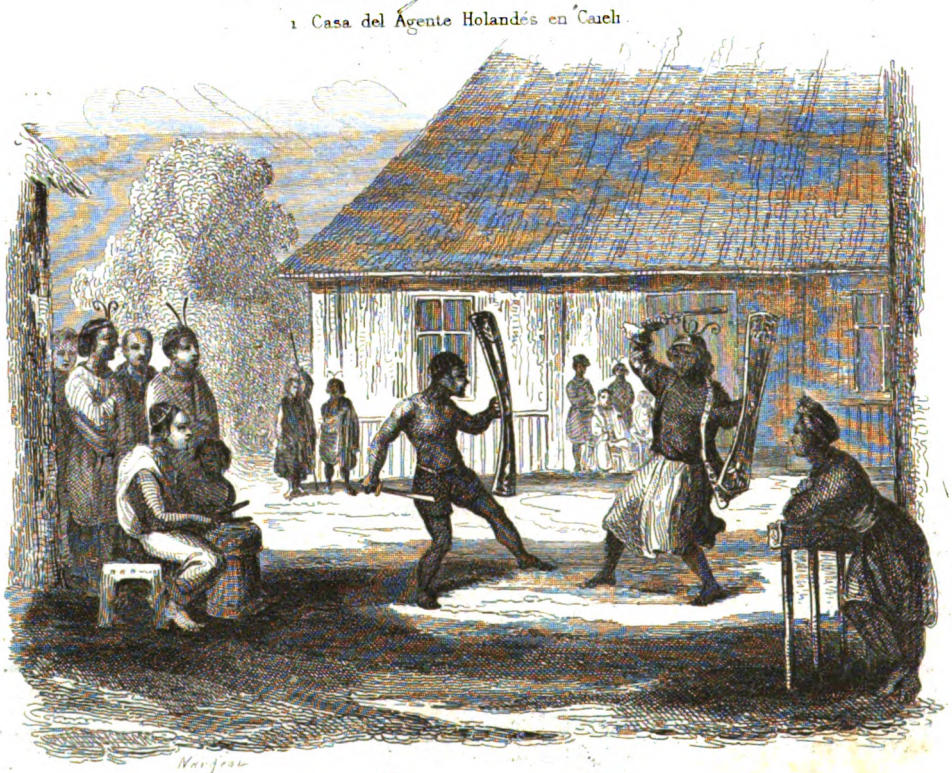
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Maison de l'Agent Hollandais à Cuïeli.*

1. Casa del Agente Holandés en Cueli.



2. *Danse guerrière à Bouron.*

2. Danza guerrera en Buron.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

Suzannet, et Maurelle, en 1781, paraît avoir fait de ses sommets autant d'îles qu'il nomma *San-Francisco*, *San-Jose* et *Sant-Antonio*. Ses dimensions et sa position sont fort inconnues. La pointe N. gît environ par 2° 33' lat. S. et 149° 40' long. E.

I. Orageuse, découverte par Dampier en 1700, revue, en 1768, par Bougainville qui la nomma *île Kerué*, et par Maurelle en 1781. Selon Dampier, elle est basse, unie, couverte de grands arbres verdoyans et très-serrés les uns contre les autres. Elle a deux ou trois lieues de long et à sa pointe S. O. est un îlot plat, boisé, d'un mille de circuit. Position 1° 40. lat. S. et 148° 9' long. E.

I. Mathias, découverte par Dampier en 1700, revue par Bougainville en 1768 et par Maurelle en 1781. D'après Dampier elle est montagneuse, avec des accidens de terrain en bois, savanes et portions de terre qui semblent défrichées. Elle a environ neuf ou dix lieues de long. Position 1° 30' lat. S.; 147° 10' long. E. (Sommet.)

I. de l'Amirauté, découvertes en 1616 par Schouten qui n'en vit que la partie S. E., et se contenta de les nommer les *vingt-cinq Iles*. Elles furent mieux reconnues en 1767 par Carteret qui leur donna le nom qu'elles ont conservé. Ces îles avaient un aspect charmant. Leurs bois étaient épais et élevés, entrecoupés de clairières et de champs en rapport, avec des bocages en cocotiers et des cases nombreuses. Le chef anglais se montre un peu trop voyageur pourtant, quand il dit que chacune de ces îles aurait pu former un grand royaume. Les sauvages s'approchèrent du navire de Carteret, et déjà l'on cherchait à établir avec eux quelques relations amicales, quand ils débutèrent par une décharge de javelines, à laquelle force fut de riposter avec des pierriers et des fusils. Cette leçon ne fut point perdue; les naturels se comportèrent mieux avec Maurelle en 1781, quoiqu'ils se jetassent toujours avec une avidité de larrons sur tout ce qu'ils voyaient, même sur les légumes suspendus dans les filets de poupe. Maurelle donna divers noms à ces îles; on les a conservés sur les cartes en attendant que les noms indigènes soient connus. Enfin d'Entrecasteaux, en 1792, explora soigneusement la partie septentrionale de ce groupe, et eut des relations avec les habitans dont il n'eut point à se plaindre. Voici les incidens de cette relâche.

« Après une heure d'attente, sans avoir pu réussir à les attirer près de nous, dit ce navigateur, je voulus leur donner le spectacle d'une fusée, prévoyant bien que cet artifice commencerait par les étonner, mais qu'il pourrait exciter ensuite leur admiration, puis leur curiosité. Au moment où la fusée partit, ils cessèrent de répondre à nos cris et restèrent dans le silence. Lorsqu'ensuite elle éclata et retomba en pluie de feu, la frayeur s'empara d'eux, et ils s'éloignèrent avec précipitation. Peu après nous les vîmes revenir, mais ils se tinrent toujours à une grande distance. J'imaginai de faire mettre sur une planche, avec des clous et d'autres objets d'échange, une bougie enveloppée d'une lanterne de papier, afin que cet objet flottant pût être aperçu et recueilli par eux. Mais ils parurent plus effrayés de cette lumière qui, détachée de la frégate, semblait s'avancer sur eux en marchant sur l'eau, qu'ils ne l'avaient été de l'éclat de la fusée. Ils soupçonnèrent sans doute qu'il y avait quelque chose de merveilleux dans la marche apparente de ce feu errant sur les flots; car, à mesure que la dérive qui nous éloignait de la bougie leur faisait croire qu'ils s'en rapprochaient eux-mêmes, ils s'écartaient en prononçant à haute voix et d'un ton précipité des mots par lesquels ils avaient l'air de conjurer en quelque sorte un génie malfaisant. Enfin, ils se retirèrent tout-à-fait. Le temps était si calme et la mer si belle, que cette bougie resta allumée près de deux heures. Lorsque les naturels arrivèrent à terre, ils allumèrent des feux, soit qu'ils crussent pouvoir attirer ainsi l'objet qu'ils s'imaginaient voir marcher sur les eaux, soit qu'au contraire ils voulussent l'écarter de leurs habitations. Au reste ce spectacle dont ils parurent si effrayés fut très-réjouissant pour l'équipage. Si j'eusse pu prévoir l'effet qu'il produisit, je leur aurais épargné cet effroi qui pouvait accroître leur défiance naturelle. »

Le groupe des îles de l'Amirauté occupe un espace d'environ cent vingt milles de l'E. à l'O., sur quarante ou cinquante milles du N. au S. Il se compose d'îles plus ou moins étendues, élevées, d'un aspect agréable et varié, et occupé par une race de Mélanésiens du plus beau type. Ses limites géographiques sont à peu près du 1° 53' au 2° 34' latit. S. et du 143° 51' au 145° 50' long. E.

Les principales îles du groupe sont :

La grande île de l'Amirauté, nommée *île Basco* par Maurelle en 1781, explorée en grande partie par d'Entrecasteaux en 1792. Terre élevée, accidentée, boisée et populeuse, ayant environ cinquante milles de l'E. à l'O. sur dix-huit à vingt milles du N. au S. La partie méridionale n'est point encore connue. Limites du 1° 57' au

Digitized by Google

2° 17' de lat. S. et du 144° 10' au 145° 00'? de long. E.

I. Jesus-Maria, ainsi nommée par Maurelle en 1781, reconnue par d'Entrecasteaux en 1792. Ile haute d'environ vingt milles de circuit. Lat. S. 2° 18'. Long. E. 145° 27'. (Milieu.)

I. San-Gabriel, San-Miguel, la Vendola, los Reyes et los Negros, ainsi nommées par Maurelle en 1781 et explorées par d'Entrecasteaux en 1792 et 1793. Les deux premières ont cinq ou six milles d'étendue; les autres sont plus petites. Toutes sont peuplées et bien boisées. Position : 2° 14' lat. S.; 145° 50' long. E. (Ile Vendola.)

Il existe en outre au S. de la grande île de l'Amirauté plusieurs autres petites îles inconnues; et les îles Purdy et Elisabeth, indiquées sur la carte de Krusenstern d'après la carte de Purdy, font peut-être partie de ce groupe. Au S. se trouve le récif Sydney où le capitaine Austin Forrest fit naufrage le 1er mai 1806. Cet écueil est indiqué par 3° 20' lat. S. et 144° 30'.

I. Anachorètes, découvertes en 1768 par Bougainville qui les rangea de près. C'est une chaîne d'îles basses, situées sur un même récif, dans une étendue de trois lieues environ. On y voit beaucoup d'arbres et surtout de cocotiers. Les bords de la mer parurent au navigateur français couverts de cases et prodigieusement peuplés. Ces cases étaient hautes, presque carrées et bien couvertes. Elles rappelaient celles de Taïti. Plusieurs pirogues pêchaient sur les récifs, mais aucune ne daigna se déranger pour les frégates, ce qui leur valut le nom d'*Anachorètes*. Maurelle les revit en 1781; d'Entrecasteaux en 1793. Position : 0° 43' lat. S.; 143° 14' long. E. (Pointe N. E.)

I. Commerson, petite île vue de loin en 1768 par Bougainville, reconnue en 1793 par d'Entrecasteaux, revue par Ibargoitia en 1800. 0° 45' lat. S.; 142° 55' long. E.

I. Hermites, découvertes en 1768 par Bougainville, revues par Maurelle en 1781, reconnues par d'Entrecasteaux en 1792. Les pirogues s'approchèrent des navires de ce marin, mais ne voulurent point accoster, bien qu'elles cherchassent à offrir des fruits qu'ils lançaient sur le navire et qu'on prit d'abord pour des pierres. Ces insulaires étaient grands et bien faits. Ces îles Hermites sont un petit groupe de terres hautes et peuplées, occupant quatorze milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. sur six milles de large. Lat. S. 1° 29'. Long. E. 142° 48'. (Ile du N. O.)

I. Boudeuse, petite île découverte par Bougainville en 1768, revue par d'Entrecasteaux en 1792. Lat. S. 1° 27'. Long. E. 142° 14'.

I. Echiquier, découvertes en 1768 par Bougainville, revues en 1781 par Maurelle, qui les nomma *Mille-Iles*, reconnues en 1792 par d'Entrecasteaux. Groupe composé de plus de trente petites îles basses peuplées et semées de récifs, occupant trente milles du N. N. E. au S. S. O. Lat. S. 1° 13'. Long. E. 142° 2'. (Pointe E.)

I. Dufour, petite île rase, découverte en 1767 par Carteret, revue en 1792 par d'Entrecasteaux, qui la place par 1° 34' lat. S. et 140° 53' long. E.

I. Matty, petite île rase et peuplée, découverte en 1767 par Carteret, qui vit ses habitans courir la nuit sur la plage avec des torches, vis-à-vis du vaisseau. D'Entrecasteaux fixa sa position par 1° 46' lat. S. et 140° 36' long. E.

CHAPITRE XXII.

NOUVELLE-GUINÉE. — LOUISIADE ET ILES VOISINES.

Des îles de l'Amirauté, *l'Oceanic*, on l'a vu, avait cinglé vers la Nouvelle-Guinée. Le 16 juillet au matin, nous n'étions plus qu'à six ou sept milles au N. de l'île Lesson, la plus orientale des îles Schouten. L'île Lesson est simplement un piton conique d'une grande hauteur, de cinq ou six milles de circuit à sa base, et tapissé de la plus riante verdure. Les autres îles du groupe, disposées en demi-cercle, formaient comme un collier de pierres vertes enchâssées dans le bleu foncé de la mer. Sur notre gauche, à l'horizon, pointaient les cimes de l'île Vulcain et de quelques autres montagnes de la Nouvelle-Guinée.

Devant l'île Roissy, île fertile et montueuse, un instant nous crûmes que *l'Oceanic* aurait quelques relations avec les naturels. Deux pirogues détachées de la côte parurent naviguer dans notre direction. On avait mis en panne pour les attendre, et il semblait qu'elles joindraient bientôt le navire; mais, arrivées à un demi-mille de distance, elles s'arrêtèrent, et tous nos signes, toutes nos instances ne purent les décider à s'approcher; puis, comme on fit servir pour gouverner dans leur direction, ils s'enfuirent de toute la vitesse de leurs pagaies. A la lunette, on put voir que chacune de ces pirogues était montée par cinq ou six hommes d'un teint noir, presque nus, aux cheveux laineux, et d'une race inférieure à ceux des îles de l'Amirauté.

Nous passâmes à trois ou quatre lieues de l'île d'Urville, la plus considérable du groupe, ayant de quinze à dix-huit milles de circuit avec une élévation moyenne et un aspect fort agréa-

Digitized by Google

ble; après quoi Pendleton fit route à l'E. N. E., en se maintenant à une distance moyenne de dix lieues de la côte, afin de pouvoir en toute sécurité cheminer pendant la nuit. D'ailleurs, le capitaine américain savait bien qu'il n'y avait rien à espérer de bon des races insociables qui peuplent cet archipel; il connaissait les rapports anciens et récens qui donnaient la mesure de leurs mœurs et de leur caractère. Seul de tout le bord, je me plaignais intérieurement de cette réserve. Se trouver ainsi en vue d'une terre curieuse et peu connue sans l'explorer, sans y poser le pied, c'était le supplice de Tantale. Nous passâmes devant les masses énormes des monts Bougainville et Cyclope, qui indiquaient la position de la baie Humboldt, récemment signalée à la géographie par le capitaine d'Urville. Le vent était doux, le ciel pur, les eaux calmes. On eût dit que nous avions retrouvé la mer des Indes, et que les bourrasques de l'Océan-Pacifique avaient fui. La brise soufflait même tellement faible, que le courant nous poussait plus qu'elle. Il nous faisait faire de vingt à trente milles à l'O. Deux fois sa force fut de quarante milles dans la journée, et une fois seulement de soixante milles. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que cette action des eaux était constamment insensible pour le navigateur. Son seul effet apparent était de déterminer un calme parfait et fort étonnant sur une mer aussi libre.

Dans la nuit du 26 juillet, *l'Oceanic* passa entre les deux petites îles Arimoa et la terre qui était très-basse et couverte de grands arbres. Le lendemain, en face de la pointe d'Urville, nous pûmes remarquer une décoloration qui semblait indiquer des bas-fonds, circonstance déjà observée par le capitaine qui a donné son nom à ce cap. Nul danger pourtant n'existe sur ce point. Au-delà de cette bande décolorée, parut une pirogue que la brise du S. poussait vers le navire. C'était une embarcation assez grande, portant une plate-forme sur laquelle on distinguait une quarantaine de noirs. Au milieu d'eux, et plus caractérisé que les autres, se tenait un individu demi-vêtu, coiffé d'un chapeau conique pareil à celui des Chinois. A mesure que la pirogue gagnait du chemin, cet homme nous faisait des gestes de plus en plus vifs pour nous inviter à aller à terre. Enfin il fit amener sa voile à cinq cents toises du navire, et là il recommença cette pantomime avec une énergie dont on ne peut se faire une idée. Croyant que Pendleton se rendrait à cette invitation si pressante, je demandai à être de la partie. « Vous avez donc bien bonne envie, me dit le capitaine, d'aller pourvoir la table de ces sauvages? C'est une terre diabolique que cette Nouvelle-Guinée; nous en avons su de terribles nouvelles. Il y a un an ou deux, un pauvre baleinier se hasarda à mouiller près de la grande baie de Géelwink. Séduit par les naturels, qui se montrèrent d'abord hospitaliers et prévenans, il envoya chez eux un canot qui ne revint pas. Le jour suivant, un second canot fut détaché à la recherche du premier. On le circonvint; on lui tua deux ou trois hommes; le reste regagna le bord en grande hâte et épouvante. Sans doute les cadavres des victimes auront nourri la peuplade pendant un jour ou deux. Voulez-vous que *l'Oceanic* envoie aussi de la chair fraîche à ces mangeurs d'hommes? » Je me tus; je savais que Pendleton ne s'exagérait jamais les périls.

Pour éviter les calmes du détroit de Jobie, *l'Oceanic* ne s'y engagea point; il gouverna vers le N. pour passer à bonne distance des îles basses des Traîtres, et des côtes de la grande île Mysory dont je vis cependant les sommets. Le 29 juillet, le navire doubla les petites îles de la Providence; puis il découvrit, dans une éclaircie, les pitons majestueux des monts Arfaki, qui se dressaient à une très-grande hauteur dans le S. O. au-dessus de Doreï. Nous en étions pourtant éloignés encore de soixante-quinze milles, ou trente-six lieues environ, ce qui indique une grande élévation. Leur cime était toutefois au-dessous de la zône des neiges perpétuelles sous l'équateur. Ballottés pendant deux ou trois jours, nous atteignîmes seulement le 1er août le hâvre Doreï où nous devions faire une courte relâche.

L'entrée de Doreï offre un coup-d'œil vraiment admirable. Sur la gauche se développe une longue suite d'îles basses et verdoyantes qui vont former un anneau avec une grève élevée. Sur la droite s'étend une lisière de terrains boisées que dominent des coteaux chargés d'une végétation puissante. Enfin, dans le fond du tableau, se dresse comme un mur de basalte la charpente immense des monts Arfaki, s'élevant sur cinq ou six plans successifs, et se terminant par quelques pitons aigus qui paraissent surplomber le hâvre, tant leur pente est rapide.

A peine arrivés en vue, la foule des pirogues nous entoura. On eût dit que ce n'était plus la même race que celle des groupes précédens, tant il y avait chez ces naturels de confiance et d'abandon. C'est qu'ici, à diverses reprises, des navigateurs français étaient venus nouer des relations dont les sauvages n'avaient pas eu à se

Digitized by Google

plaindre. Les Européens étaient en bonne odeur à Doreï; les capitaines Duperrey et d'Urville s'y étaient conduits de manière à se faire regretter de la population. Déjà les indigènes, venus dans les pirogues, s'apprêtaient à monter tous à bord pêle-mêle; mais craignant que la manœuvre n'en fût contrariée, Pendleton ne permit l'accès du pont qu'à un petit nombre de chefs ou *koranos*. Toutefois il leur fit entendre en malais qu'ils comprenaient un peu, qu'aussitôt après le mouillage tout le monde serait accueilli et que les échanges commenceraient. Les koranos ayant expliqué cela aux pirogues, sur-le-champ elles se détachèrent du navire et nous escortèrent d'une manière paisible, sans cris, sans murmures, en se tenant à quelque distance de *l'Oceanic*. Cette conduite, pleine de réserve et de gravité, était non-seulement plus convenable que celle des Mélanésiens, mais elle laissait loin d'elle les habitudes assez bruyantes des peuplades les plus civilisées de la Polynésie.

Nous mouillâmes dans le hâvre de Doreï, bassin bien fermé, de deux à trois cents toises de diamètre, où l'on se trouve à l'abri de tous les vents du large. L'ancrage terminé, on leva la consigne et vingt pirogues accostèrent le bord. Le pont devint un véritable bazar. Chaque indigène étala ses marchandises; celui-ci un ballot d'écorce de missoï, celui-là une corbeille de tabac, l'un des arcs, des flèches, des nattes en feuilles de bananier bariolées d'une manière bizarre, l'autre un bambou qui contenait le précieux oiseau de paradis. Le plus petit nombre apporta des provisions en taro et une espèce de petit légume nommé *abrou*, quelques poissons et des coquillages. Tant qu'il ne s'agit que de vivres, d'armes et d'autres objets analogues, les marchés se concluaient facilement, bien qu'il fût aisé de reconnaître dans ces Papous des négocians fort adroits; mais, dès qu'on en venait à traiter pour des oiseaux de paradis, les échanges se compliquaient. A toutes les propositions qu'on leur faisait, en haches, en coutelas, même en étoffes, les détenteurs hochaient dédaigneusement la tête et ne répondaient que par un mot : *Compan!* Long-temps nous ne sûmes ce que ce mot pouvait signifier. Mais enfin l'un d'eux nous ayant montré un bracelet d'argent massif qu'il portait à son poignet, nous comprîmes que *compan* était le synonyme d'argent. On leur fit voir des piastres pour avoir la preuve du fait, et, à cette vue, ils bondirent de joie, en criant : *Compan! compan!* Ils voulaient des piastres contre leurs oiseaux de paradis. On leur offrit donc des piastres : mais il ne fut pas aisé d'avoir raison de leurs prétentions. Ils exigeaient trois dollars pour des oiseaux médiocres, et cinq ou six pour les plus beaux. C'était exorbitant. Pendleton ne voulut point en acheter. « Ce sont les officiers de *la Coquille* et de *l'Astrolabe* qui nous ont gâté les prix, me dit le capitaine marchand. Il y a quinze ans de cela, on avait un oiseau de paradis pour un grand couteau, pour une pièce de guinée, ou pour quelques livres de biscuit. Aujourd'hui ce sont vraiment des prix fous. Il faut savoir refuser au premier moment; vers les derniers jours, les marchands sont moins tenaces. » Malgré cette recommandation du capitaine, je ne résistai pas à la fantaisie d'avoir sur-le-champ quelques-uns de ces magnifiques plumages. Le hasard me fit même réaliser un fort beau marché. Parmi les objets qui me restaient pour mes petits trafics, se trouvaient quelques tasses de porcelaine achetées à Canton, et que je n'avais eu l'occasion d'utiliser dans aucune île de l'Océanie. Un Papou me les demanda en retour de deux oiseaux de paradis, un *manucode* et un *superbe* assez bien conservés. Je conclus l'affaire.

Le canot étant allé le soir à terre pour y faire de l'eau, j'en profitai pour voir l'aspect du rivage. Nous débarquâmes auprès d'un torrent limpide qui court à travers un lit de coraux. A marée basse, on peut y faire de l'eau très-facilement; mais la marée montante y pénètre et en rend l'eau saumâtre. Pour voir le ruisseau, il faut se tenir dans son lit même; car les bords en sont garnis de broussailles épaisses et épineuses. Le long des bords se trouvaient plusieurs belles coquilles de l'espèce nommée vulgairement *oreille de Midas*, fort estimée des amateurs de conchiliologie.

Le jeune Rainbow, fort habile chasseur, me proposa de le suivre le lendemain dans une partie de chasse aux oiseaux de paradis. Deux ou trois jeunes Papous, connaissant bien la contrée, devaient nous servir de guides. Nous partîmes de fort bonne heure. Les bords de la plage étant partout garnis d'une lisière de fourrés épais où nos vêtemens seraient tous restés par lambeaux, nous pénétrâmes dans les bois par le lit même du torrent. Pendant deux ou trois cents pas, il faut marcher avec de l'eau jusqu'à la ceinture; mais au-delà à peine la cheville est-elle mouillée dans les temps de sécheresse. La lisière maritime une fois franchie, la forêt se dégage, on peut y entrer, et la parcourir dans tous les sens. Elle est composée alors de végétaux immenses, qui forment souvent deux étages de verdure; c'est-à-dire au pre-

Digitized by Google



3. Une Mesquée à Caïeli.

3 Una Mezquita en Caieli.



4. Rade d'Amboine.

4 Rada de Amboine.

Tom. 2. Pl. XXIII

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

mier rang des pterocarpus, des ficus, des inocarpus, une sorte d'acacia ou mimosa, et d'autres espèces que je ne reconnus point, élevant leurs stipes nus jusqu'à une hauteur de cent pieds et s'épanouissant ensuite en hautes cimes qui grandissent encore dans une proportion pareille; au second rang, des arbres moins élevés, comme des tectonas, des hibiscus, des hernandias ou encore des palmiers des genres areca, corypha, sagus, cycas, hauts quelquefois de quatre-vingts pieds et qui ne composent cependant que la forêt secondaire. Sous cette double voûte, le sol qui ne reçoit aucun rayon de soleil n'offre que de rares et maigres arbrisseaux, et presque point de plantes herbacées, si ce n'est des orchidées, des cannées, légumineuses, fougères ou lycopodes communes sous l'équateur. Le sol, qui n'est qu'un terrain noir très-mobile, est souvent sillonné et troué de manière à le rendre très-incommode au voyageur. Ces accidens sont dûs aux cochons sauvages qui abondent dans ces forêts.

Nous tuâmes une foule d'oiseaux; des calaos au vol bruyant, d'énormes et magnifiques pigeons gouras, des nicobars aux couleurs métalliques, de jolies tourterelles, d'élégans martins-pêcheurs, des coucals, des cacatoès, des perroquets, des loris, des perruches de toutes les nuances. Mais l'oiseau de paradis, le brillant émeraude sut se dérober à nos coups. Parfois nous l'entendions appeler sa femelle par son cri glapissant et rauque *ouak, ouak, ouako,* ou bien encore *koua, koua, koua;* mais quand nous allions vers lui, il se taisait, ou perché sur la cime d'un grand arbre, il se dérobait aux regards. On en tira deux ou trois sans pouvoir les atteindre. Quelques-uns furent vus d'assez près, tandis qu'ils traversaient le cours du torrent d'un vol rapide, inégal, capricieux, et procédant comme par ondulations. C'est un spectacle curieux que de voir ce beau panache orangé chatoyer sur le vert des arbres : dans le cours de son vol, les flancs touffus et éclatans de l'oiseau sont les seuls points perceptibles. Abattu sur un arbre, l'oiseau de paradis continue ses mouvemens pétulans et saccadés. On dirait qu'il ne peut rester un instant tranquille : son attitude est inquiète; il bat fréquemment des ailes, hérisse son plumage, secoue tous ses membres, et répète son chant monotone *ouak, ouak, ouako.* La femelle dont le corps n'est pas richement emplumé répète ce cri monotone, mais d'une façon moins distincte. Nous avions été tentés de croire que les femelles étaient beaucoup plus communes que les mâles, parce que nous en vîmes un plus grand nombre; mais les naturalistes de *l'Astrolabe* ont pu constater que cette disproportion n'est qu'apparente. Jeune, le mâle n'a pas sa magnifique parure, de sorte que, au coup-d'œil, on peut le confondre avec la femelle. Le plumage grandit avec l'âge. Ces oiseaux vivent de fruits, et principalement de tek et d'une espèce de figuier. Leur vol par ondulations paraît provenir de la disposition de leurs plumes longues et à barbules désunies. Ce luxe de plumage les oblige à prendre une direction opposée à celle du vent. Cette direction maintient leurs longues plumes collées contre leur corps, tandis qu'un vol contraire les ébourifferait et rendrait leur allure embarrassée. Aussi, à l'approche des orages, ces oiseaux ne s'aventurent-ils point dans l'air, et restent-ils tapis sous des troncs d'arbres. Les mœurs de ces émeraudes sont courageuses et vindicatives; ils poursuivent leur ennemi à outrance. Il n'est point d'exemple qu'on soit parvenu à les amener à la domesticité (Pl. XXI—4).

Notre chasse ne se passa point sans quelques aventures. Au plus épais de la forêt, là où nous ne croyions rencontrer que des animaux, des voix humaines nous frappèrent, et nos guides s'arrêtèrent effrayés. *Arfakis*, dirent-ils, nous faisant signe en même temps d'armer nos fusils. Nous nous tînmes sur nos gardes et avançâmes droit vers le bruit. Les deux jeunes Papous semblaient retenir leur haleine, dans la préoccupation d'une rencontre funeste; mais, arrivés à portée, ils poussèrent un cri de joie. Ils venaient de reconnaître des compatriotes, chasseurs comme nous, plus heureux que nous, et qui préparaient leur gibier de manière à pouvoir le vendre le lendemain aux chalands de *l'Oceanie*. C'était deux sangliers de taille moyenne, deux autres très-petits, et trois ou quatre phalangers. Les sauvages essorillaient ces pièces sur un feu de broussailles et de feuilles sèches. Je leur marchandai cette venaison, et ils me la cédèrent, quoiqu'à regret, moyennant quelques piastres, en prenant l'obligation de la porter à bord.

La journée qui suivit cette incursion fut employée à visiter les villages papous situés sur la grève. On en voyait deux sur la rive N. du hâvre, nommés Doreï et Kouao; et un troisième sur la petite île de Mana-Souari. Tous ont la même forme. Ce sont des hangars d'une grande longueur fabriqués avec des ais et des perches grossièrement taillés, se soutenant sur des pieux à huit ou dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Tous sont ainsi construits sur pilotis; aucun n'est en terre ferme (Pl. XX — 3). De longs pieux fortement entaillés servent d'es-

Digitized by Google

caliers à ces demeures, et sont retirés au-dedans au milieu de la nuit, comme à l'approche de l'ennemi. Cette affectation des Papous à n'avoir des demeures que sur les eaux n'a pas été bien expliquée. Les uns y ont vu une pensée religieuse ; d'autres, le simple désir de se tenir à l'abri d'insectes et de fourmis importunes qui ravagent le pays ; d'autres enfin, un motif de sécurité contre les attaques de leurs adversaires.

J'entrai dans une de ces cases. C'était un vrai château branlant, percé à jour de tous côtés. Un couloir long et étroit, pratiqué dans le milieu, séparait une rangée de cellules, chacune habitée par un ménage. Ces cellules n'avaient pour tous meubles qu'une natte ou deux, un pot de terre, un vase ou deux en faïence et des sacs de farine de sagou. Les appartemens des koranos (chefs), qu'ils nomment aussi *capitans*, mieux montés que les autres, avaient de plus quelques caisses ou corbeilles en feuilles de bananier ou de pandanus, où ils déposent leurs marchandises et leurs richesses. Dans une autre cabane, qui semblait une sorte de harem ou de gynécée, je vis plusieurs femmes rassemblées dans une salle commune et travaillant à divers ouvrages. Les unes tissaient des nattes, les autres pétrissaient de l'argile et en fabriquaient des vases de diverses grandeurs. Une d'elles chantait pendant que les autres semblaient prendre plaisir à cette mélodie. L'un des marins venus avec nous dans cette tournée avait un flageolet dans sa poche. Il se mit à en jouer. On ne saurait dépeindre quel effet produisit cette harmonie inattendue. Toutes ces femmes quittèrent leur ouvrage et vinrent se grouper autour de l'exécutant. Ensuite elles recommencèrent leurs chants qui me semblaient harmonieux et supérieurs aux chants malais, généralement monotones. Nous voulûmes offrir quelques bagatelles à ces virtuoses : elles rougirent et refusèrent d'abord ; puis, étant allées chercher quelques corbeilles de bananes, elles les échangèrent avec nous contre des verroteries. Ce n'était plus alors accepter un don, mais faire un troc. Au lieu d'emporter les bananes à bord, nous les distribuâmes aux petits enfans qui peuplaient la maison ; ils les reçurent d'une manière modeste, réservée, sans avidité et sans gloutonnerie, en élevant chaque fois les mains sur leur tête en guise de remercîment. Des enfans ainsi élevés ne pouvaient manquer de faire des hommes sociables et doux. Pendant tout notre séjour dans la maison des femmes, les Papous semblèrent fort inquiets. Ils nous priaient par signes d'en sortir et furent enchantés quand nous nous rendîmes à leurs instances.

Au milieu de toutes ces maisons alignées le long de la plage, il en est une qui frappa ma curiosité. Elle se composait d'une seule pièce avec un toit triangulaire, ayant pour plancher six grosses poutres transversales, soutenues chacune sur quatre pieux solides. Il en résultait une sorte de colonnades de quatre rangs, dont chacune se composait de six poteaux. Tous ces pieux étaient sculptés en figures humaines d'un travail grossier, si l'on veut, mais fort reconnaissables. Dans ces figures toutes nues, la moitié, celles du rang extérieur, étaient du sexe masculin ; les autres du rang inférieur étaient du sexe féminin. Elles étaient toutes surmontées d'un turban ou shako formant chapiteau, de sorte que leur assemblage avec les poutres supérieures présentait un ensemble d'architecture régulière. Tout ce que nous pûmes savoir de nos guides au sujet de cet édifice, c'est qu'il avait une destination religieuse. Du reste, aucune perche entaillée ne semblait donner accès jusqu'à lui.

Ces naturels ont une religion, dont les hommages aux restes des morts semblent faire essentiellement partie. Ils prennent le plus grand soin de l'entretien des tombeaux et déposent sur le terre des offrandes et des statuettes bizarres. Quelques-uns de ces tombeaux ont des formes compliquées et symétriques (Pl. XXII — 2). Placés aux portes de la Malaisie, des Philippines et de la Chine, les Papous ont dû recevoir de ces pays quelques notions vagues de l'art asiatique et de l'industrie européenne. Déjà ces premiers rudimens se traduisent pour eux en progrès dans l'architecture, le commerce et les constructions. Leurs pirogues sont tout-à-fait différentes de celles des Mélanésiens. Elles ressemblent beaucoup pour la forme au *koro-koro* des Moluques (Pl. XXII—3). L'une de ces embarcations entre autres me frappa surtout pour sa forme et ses proportions. Plus avancée que les barques malaises, elle offrait des analogies avec nos grands bateaux pêcheurs. Les guides nous apprirent que c'était le navire sur lequel les habitans de Doreï envoient tous les deux ans leurs tributs en esclaves, écailles de tortue, oiseaux et écorce de mascoï, au sultan de Tidore, qu'ils reconnaissent pour leur souverain.

La veille de notre départ, un de nos jeunes guides vint nous offrir de nous conduire à une fête funèbre, qui devait avoir lieu la nuit à la lueur des torches. Pendleton y vint seul avec moi. La cérémonie se passait sur la plate-forme ouverte de l'une des maisons. Réunis autour de

Digitized by Google

plats de cochon grillé, de bananes, d'ignames et de taro, la famille du défunt témoignait sa douleur en se gorgeant de vivres à son intention. Des fétiches disposés autour de la table furent promenés à la ronde, et subirent une harangue de la part de chaque convié. Vingt naturels assistaient à cette séance qui se prolongea bien avant dans la nuit. Il était neuf heures quand nous retournâmes à bord. Comme la maison où nous étions se trouvait située à l'extrémité du village, on voulut nous faire traverser les ponts à la manière des naturels. Ces ponts sont tout simplement une tige de bambou, appliquée d'un plancher à l'autre, chemin assez semblable à la corde tendue d'un acrobate. Nos Papous marchaient là-dessus comme ils l'auraient fait sur une chaussée. Quant à nous, n'ayant point encore fait notre éducation d'équilibristes, nous fûmes obligés d'enfourcher le pont, comme nous aurions pu faire d'un cheval, pour arriver sans encombre d'une case à l'autre (Pl. XXI—3).

Le dernier jour que nous passâmes à terre, je voulus déterminer un de mes guides à m'accompagner chez les Arfakis; mais toutes mes instances furent inutiles. Quand on en parle aux Papous, ils secouent la tête et disent « que ce sont là des folies; qu'aller chez ces gens-là, c'est s'exposer à être égorgé. » Ces répugnances semblaient toutefois déterminées par des motifs qu'ils n'avouaient pas. On verra ce qu'ont soupçonné à ce sujet Forrest et le capitaine d'Urville. Obligé de renoncer à ce projet, je fis encore une excursion sur la plage. J'y vis de fort belles plantations, consistant principalement en légumes, abrus, taros, ignames, jeunes hibiscus, etc. Çà et là, au milieu des défrichemens, restaient quelques grands arbres, sur lesquels on voyait voltiger des émeraudes au brillant panache. Comme je revenais vers le village, des coups de marteau frappèrent mon oreille : on eût dit un atelier de forgeron ou de serrurier. Je m'avançai. C'était une forge en effet, une forge papoue en plein vent, ingénieuse à la fois et pittoresque. Les naturels y convertissaient en bracelets les piastres que nous venions de leur donner. La forge se composait d'un soufflet et d'une pierre pour enclume. Le soufflet, de la forme la plus simple, consistait en deux cylindres de gros bambous, disposés verticalement l'un près de l'autre comme deux grands tuyaux de pompe; des roseaux adaptés horizontalement près de la base de ces deux bambous, et qui convergent vers le bout en un seul canal, donnent issue à l'air refoulé alternativement dans chaque tuyau, au moyen de deux pistons sur lesquels agit un homme assis sur un tronc d'arbre de la hauteur des cylindres Pl. XXI — 1). L'enclume est en granit. Comme ils ignorent les moyens de fondre et de couler l'argent, ils se contentent de le ramollir au feu de la forge, et de le façonner ensuite par le martelage. Ils gaspillent ainsi beaucoup de métal, et il leur faut plusieurs piastres pour faire un bracelet. Quelques-uns d'entre eux en portaient trois ou quatre à chaque bras, provenant des piastres échangées avec les Bouguis, les Chinois et les Européens.

Ce désir d'avoir des piastres se manifesta à nous plus vif que jamais le jour de notre départ. Comme nous levions l'ancre le 7 août au matin, les Papous accoururent en foule, offrant au rabais leurs oiseaux de paradis. Il vint même deux grandes pirogues d'Embarbaken, village situé à l'O. de Doreï, où les émeraudes sont plus communs qu'ailleurs. On vendit bien, dans cette matinée seule, cent oiseaux de paradis. Aucun, il faut le dire, n'était dans un parfait état de conservation. Les uns étaient à demi-rongés par les insectes, les autres ternis par les moyens de préservation. Les naturels ont l'habitude d'enlever les pattes à ces animaux pour les mieux conserver, ce qui a fait croire à quelques voyageurs qu'ils n'en avaient point. Ce fut cette erreur qui, sans doute, porta Linné lui-même à nommer le petit émeraude *paradisæa apoda*.

Sorti du hâvre de Doreï, *l'Oceanic* doubla le cap Mamory, pointe avancée de la presqu'île, et gouverna vers l'O. avec une brise très-faible, au milieu de calmes intermittens et de chaleurs étouffantes. Les courans seuls ou presque seuls nous faisaient avancer. Grâce à eux, nous pûmes doubler le cap de *Goede-Hoop* (Bonne-Espérance) de la Nouvelle-Guinée, caractérisé par une montagne que surmonte un pic échancré en forme de croissant. Ce pic a été nommé par M. d'Urville mont *Diceras*. Toute cette étendue de côtes est couverte d'arbres jusqu'à une très-grande hauteur; mais, au peu de fumées qui s'en élevaient et à la rareté des terrains en culture, on pouvait conjecturer qu'elle est médiocrement peuplée.

Les montagnes de la Nouvelle-Guinée étaient encore bien hautes sur l'horizon quand nous apparurent les terres de Waigiou. *L'Oceanic* prolongea lentement, dans les journées des 12 et 13 août, les côtes de cette grande île. Là étaient les sites décrits par les capitaines Freycinet et Duperrey, les bois de Rawak et Fofahak. Cette terre devait pourtant nous échap-

Digitized by Google

per; nous ne pouvions la reconnaître qu'à la voile. Pendleton avait le projet de faire échelle encore sur quelques points des Moluques avant de retourner à Java. Les derniers mois de la mousson du S. étaient arrivés; il fallait en profiter. *L'Oceanic* perdit donc de vue Waigiou, et cingla vers les Moluques.

Les terres que nous venions de quitter sont les dernières de la Mélanésie proprement dite. Elles confinent à la Malaisie; et, sous bien des aspects ethnologiques, elles en ont pris quelques caractères. Les Papous sont comme la race de transition située sur cette limite, pour arriver aux peuplades plus ou moins sauvages qui se terminent aux îles Viti.

La Nouvelle-Guinée ou terre des Papous fut découverte, à ce qu'on croit, vers 1511, par les Portugais Antonio Abreu et Francisco Serrano. A son tour, vers 1526, don José de Meneses, dans sa traversée de Malacca aux Moluques, fut entraîné par les vents et les courans fort loin dans l'E. de Bornéo. Se dirigeant au S., il atteignit, sous l'équateur, un port de l'île des Papous nommé Versija, où il séjourna pour attendre la mousson favorable. Tout ce qu'on sait de cet endroit, c'est qu'il se trouvait à deux cents lieues des Moluques, qu'il était situé sous l'équateur et habité par des Papous aux cheveux frisés. Ce point était sans doute peu éloigné de Doreï.

En 1528, deux ans après, le général espagnol Alvar de Saavedra tomba aussi sur la terre des Papous; il passa même deux mois parmi ces hommes, à deux cent cinquante lieues des Moluques. Les naturels étaient des noirs aux cheveux courts et crépus, qui allaient nus, mais qui possédaient pourtant divers instrumens de fer. Par suite de la manie du temps, on nomma ces îles *Islas de Oro :* les Espagnols voyaient de l'or partout. A cent lieues plus loin, des naturels attaquèrent le navire et on leur fit trois prisonniers. Saavedra, ayant échoué dans sa traversée, revint aux Moluques; puis, l'année d'après (1529), il suivit le même chemin, et côtoya la terre des Papous jusqu'à l'endroit où il avait pris les trois sauvages. A la vue de la terre, deux d'entre eux se précipitèrent dans les flots et gagnèrent le rivage; le troisième, devenu chrétien, s'y rendit aussi du gré des Espagnols, mais dans l'intention de convertir ses compatriotes. Les deux premiers fuyards assommèrent leur confrère avant qu'il touchât au rivage. Saavedra paraît avoir côtoyé cette terre pendant près de cinq cents lieues, et s'être dirigé ensuite au N. E.

En 1537, les navires de Grijalva visitèrent, près de l'équateur, deux îles nommées *Mensum* et *Bufu*, habitées par des Papous. « Les naturels, dit la relation, sont des noirs à cheveux frisés; ils mangent de la chair humaine, sont de grands coquins et se livrent à de telles méchancetés que les diables vont avec eux à titre de compagnons. » La relation fait mention d'un oiseau de la grosseur d'une grue qui ne peut pas voler, mais qui court avec la rapidité la plus grande, et dont les plumes servent aux naturels pour orner la tête de leurs idoles. En 1545, Ynigo Ortiz de Hatez paraît aussi avoir reconnu la plus grande partie de la côte septentrionale de la terre des Papous, en relâchant sur divers points et signalant plusieurs îles nouvelles. Ce fut dans cette expédition que les Espagnols donnèrent à cette grande terre le nom de *Nouvelle-Guinée*, par suite de la ressemblance qui existait entre les indigènes du pays et ceux de la Guinée.

Ainsi déjà vers ce temps, comme il est aisé de le voir par ces récits peu détaillés et confus, la terre des Papous avait été explorée à diverses reprises. Ce qui le prouve mieux encore, c'est une description grossière publiée, en 1753, par Nicolas Sruick, de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, description dans laquelle figurent, pour les diverses localités, une foule de noms portugais qu'il serait difficile de faire concorder aujourd'hui avec les explorations récentes du capitaine d'Urville.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Hollandais Schouten fut le premier à rectifier les notions acquises sur cette terre. Il l'accosta le 7 juillet 1616, devant l'île Vulcain, qui était alors un volcan en activité. Les insulaires accoururent le long du navire avec cinq ou six pirogues à balancier; mais personne à bord ne comprit leur langage, pas même le Mélanésien Moïse, pris quelques jours auparavant à la Nouvelle-Irlande.

Après avoir dépassé, le 9 juillet, les îles qui reçurent le nom de *Schouten*, le navigateur hollandais mouilla devant une île identique avec celle qui fut nommée depuis *île d'Urville*. Suivant la relation, les habitans avaient des cheveux courts, frisés; ils portaient des anneaux aux narines et aux oreilles, des plumes à la tête et aux bras, des colliers de dents de porc au nez, et un grand ornement sur la poitrine. Ils usaient du bétel, et étaient sujets à plusieurs maladies et difformités. Leurs habitations s'élevaient à huit ou dix pieds au-dessus du sol. Deux villages parurent sur la côte, et

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Habitans d'Amboine.

1 Maradores de Amboine



2. Un Marché au Campong Chinois.

2 Un Mercado en Campong Chino

de Sainson del.

Digitized by Google

détachèrent quelques pirogues vers le navire ; mais il fut très-difficile de faire des échanges avec ceux qui les montaient. Ils n'avaient avec eux que quelques cocos qu'ils estimaient à de très-hauts prix, demandant une aune d'étoffe pour quatre de ces fruits. Quant à des cochons, ils ne voulurent point en céder.

Pendant plusieurs jours on navigua le long de la côte, sans qu'on sût dire où l'on se trouvait. Le 15, l'ancre fut jetée près de deux îles fertiles en cocos, séparées de la grande terre par un canal d'un mille d'étendue. Le capitaine ayant envoyé des canots à terre, les naturels se cachèrent dans les bois d'où ils tirèrent quelques volées de flèches. On leur répondit par des décharges de pierriers ; mais le nombre des sauvages augmentant, il fallut se replier sur le navire. Après cette île, on en vit deux autres situées à cinq ou six milles de la côte, et nommées *Arimoa*. Non contens d'aller y cueillir des cocos, les Hollandais y brûlèrent quelques habitations. Quoique furieux et poussant des cris de rage, les naturels n'osèrent pas attaquer les navires, à cause des canons, dont les boulets ricochaient sur la grève. Le soir, la paix fut faite et scellée par quelques noix de cocos. On finit par s'entendre, et des échanges considérables eurent lieu. On eut autant de fruits et de provisions que l'on voulut contre de la verroterie, de vieux clous et des couteaux rouillés. Ces sauvages, du reste, paraissaient avoir déjà eu des relations assez fréquentes avec les Européens. Sans doute, ils étaient en guerre avec des tribus voisines, car des pirogues s'étant montrées du côté de l'E., ils prièrent qu'on tirât sur elles.

Le 21, d'autres îles parurent, probablement les îles des Traîtres, dont les habitans vinrent commercer avec de grandes pirogues chargées de poisson sec, de cocos, de bananes et de tabac. Ils s'approchèrent d'un air timide et doux, versant de l'eau sur leur tête en signe d'amitié. Leur langage différait de celui des îles Arimoa. Un anneau d'étain pendait à leurs narines et ils portaient aux mains des bracelets de nacre. Il vint encore une pirogue d'une autre île, ayant des vivres à bord, ainsi que des porcelaines de Chine. Les naturels qui la montaient étaient d'une taille plus élevée et d'un teint plus foncé que les précédens. Ils aimaient les verroteries et le fer. Leurs oreilles portaient des pendans en verres bleus de diverses couleurs. Après avoir quitté cette île, Schouten en prolongea encore une fort haute, dont la partie occidentale fut nommée *Goede-Hoop*, nom qui fut transféré par Dampier à une pointe plus occidentale. Après cette campagne fructueuse, Schouten rentra aux Moluques.

En 1622, Roggewens vit aussi quelques parties de la Nouvelle-Guinée. Il toucha aux îles Arimoa où deux cents pirogues lui apportèrent des provisions, traversa un groupe qu'il nomma *Mille-Iles* (sans doute les îles des Traîtres), dont les habitans, suivant le journal du voyage, avaient la tête couverte d'une laine épaisse et bouclée, avec la cloison des narines traversée par un morceau de bois. Ils portaient le nom de Papous.

En 1643, le Hollandais Abel Tasman reconnut l'île Vulcain et sa crête ignivome, communiqua avec les habitans de l'île Jama, avec lesquels des provisions furent échangées, vit à l'E. l'île Moa, où il se procura six mille noix de cocos et cent paquets de pisang. Sur cette dernière terre, un matelot ayant été blessé d'un coup de flèche par un des naturels, on livra le coupable aux Hollandais. A part cet incident, les relations furent toutes pacifiques.

Après Tasman, on délaissa pendant soixante ans la Nouvelle-Guinée. L'Anglais Dampier, en janvier 1700, fut le premier qui la tira de l'oubli. Il vit une portion de la côte la plus occidentale, découvrit la petite île de Poudou-Saboude devant le golfe Macluer, passa ensuite sur la bande septentrionale qu'il prolongea à grande distance. Il vit encore l'île Schouten et découvrit l'îlot de la Providence. A son retour, il s'ouvrit une route à travers le détroit qui porte son nom, constata la séparation des deux grandes îles, signala une petite terre ignivome dans le chenal, d'autres îles qu'il nomma Rook, Couronne, Rich, et un volcan l'île Brûlante, reconnut enfin les îles Schouten, entre lesquelles il aperçut des pirogues à la voile. Gouvernant encore à l'O., il passa à la hauteur de Mysory et Providence et quitta ensuite les parages de la Nouvelle-Guinée.

En 1705, le petit navire hollandais *le Geelwink* explora en détail la grande baie qui reçut son nom ; mais soit mystère systématique, soit insuffisance d'observations, il n'est resté aucun document précis de cette campagne. Fleurieu plaça même la baie reconnue à plus de deux cents lieues à l'E. de sa position réelle. Dans la même année, l'Anglais Funnel vit quelques parties de la côte N. O. de la Nouvelle-Guinée, sans que les habitans fissent mine de vouloir accoster le navire.

Ensuite soixante ans se passèrent, jusqu'à ce qu'en 1768 Bougainville approchât des terres de la Nouvelle-Guinée, vers l'endroit où le

Digitized by Google

capitaine d'Urville a placé la baie Humboldt, et la prolongeât à une distance considérable. Cook à son tour, en 1770, en fit autant pour la côte méridionale qu'il aborda aux environs du cap Walsh. Il tenta même un débarquement pour se ravitailler; mais les naturels, placés en embuscade, envoyèrent leurs javelines sur les Anglais, et en outre plusieurs d'entre eux lancèrent, avec une sorte de canon ou de canne creuse, des feux dont personne ne put soupçonner ni l'usage ni la nature ; seulement, à une certaine distance, les décharges ressemblaient entièrement à celles d'armes à feu, sauf le bruit. Les insulaires, suivant l'observation de Cook, ressemblaient aux naturels de la Nouvelle-Hollande, à cela près qu'ils lui parurent d'un teint beaucoup moins foncé. Le navigateur anglais fut le premier à relever quelques détails précis sur la partie méridionale de la Nouvelle-Guinée, quoique, d'après son aveu, elle eût dû être visitée en des siècles antérieurs par des Espagnols, des Hollandais et des Portugais, qui tous avaient gardé le silence sur leur découverte.

En 1774, le capitaine Forrest vint des Moluques, sur un *koro-koro* malais, pour prendre quelques plants de muscadier sur la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée. Il entra dans le havre de Doreï et fut le premier qui recueillit des documens authentiques sur la terre des Papous. En 1790 et 1791, Macluer paraît avoir réalisé des travaux importans sur la partie occidentale de la terre des Papous. On sait qu'il découvrit un canal très-profond qui fait de la partie O. de cette grande île une presqu'île à peu près séparée du reste. Cette exploration, peu connue d'ailleurs, semble être entachée de grandes inexactitudes. En 1792, d'Entrecasteaux reconnut environ quarante lieues de côtes de la Nouvelle-Guinée, aux environs du golfe Huon, sur la partie S. E., et à peu près autant aux environs du cap Goede-Hoop; mais, dans ces reconnaissances à la voile, il n'eut aucune relation avec les naturels.

En 1823, le capitaine Duperrey se contenta de relever les îles Schouten; il aperçut, à quinze ou vingt lieues de distance, quelques-uns des pitons de la grande-terre; mais, l'année suivante, il passa treize jours au mouillage du hâvre Doreï, et en releva la côte dans une étendue de vingt ou trente lieues à l'O. de ce hâvre. Dans la relâche à Doreï, les recherches et les études des naturalistes éclairèrent la science sur les productions du pays en tout genre. La relation de ce voyage n'est point encore publiée, mais nous avons sous les yeux le journal de M. d'Urville, lieutenant dans cette expédition, et nous puisons les détails qui vont suivre à cette source inédite. Il s'agit de la relâche à Doreï et d'une excursion dans les environs du hâvre :

« Les questions que j'avais adressées en malais à quelques naturels m'avaient amené à penser qu'ils retiraient la plupart de leurs productions végétales, comme liqueurs, tabac, taros, des Harfours, et le récit de Forrest ne pouvait que me confirmer dans cette opinion. Il fut impossible à ce navigateur d'avoir aucune relation avec ces hommes; les Papous s'y opposèrent et paraissaient même fort mécontens du désir qu'il témoignait de pénétrer vers eux.

» Ils en agirent de même avec moi et mirent tout en usage pour m'engager à renoncer au projet que j'avais formé de visiter les Harfours. Cette pensée les contrariait singulièrement. Les uns ne voulaient pas m'écouter; les autres faisaient semblant de ne pas m'entendre, et les plus civils employaient toute leur rhétorique pour me dissuader. Enfin, par l'appât d'un *compan* (piastre) et d'un beau couteau, je parvins à déterminer un jeune Papou, d'une physionomie intelligente, à m'accompagner jusque chez les Harfours. Je ne sais s'il communiqua son marché à quelqu'un des siens, ou s'il changea subitement de résolution ; mais à peine fut-il assis avec moi dans le canot, que la peur s'empara de lui, et il allégua pour s'excuser tous les motifs qu'il put imaginer, la faim, la soif, le mal au cœur.

» Quand nous eûmes débarqué près des cases, les manifestations de sa crainte redoublèrent; il s'arma d'un arc et de flèches, assurant que les Arfakis étaient de très-méchantes gens, qui nous tueraient infailliblement si nous n'avions point de fusils. Je n'avais pas voulu en prendre pour ne causer aucune inquiétude aux nouveaux hôtes que j'allais visiter, et je ne portais que la petite bêche qui me servait à arracher les plantes. J'étais accompagné d'un seul homme également sans armes et portant une boîte de botanique.

» Sans écouter mon guide, j'enfilai le premier sentier qui s'offrit à nos yeux et qui semblait conduire vers l'intérieur. Par un hasard assez singulier, j'ai reconnu depuis que c'était le seul sur plusieurs qui devait me conduire à mon but, et ce fut heureux, car dans les dispositions où était mon conducteur, si je m'étais fourvoyé, il est à peu près certain qu'il ne m'eût pas remis sur ma route. Nous traversâmes une lisière assez mince, occupée par des bois taillis d'un aspect fort agréable, et semés seulement çà et là de grands arbres. Mon naturel ne cessait ses jéré-

Digitized by Google

miades et ses efforts pour m'engager à revenir sur mes pas, ou du moins à prendre des sentiers latéraux. Ennuyé de ses doléances perpétuelles, je lui signifiai durement que je n'avais pas besoin de lui, et que j'irais bien tout seul chez les Harfours. Alors il prit son parti, soupira et marcha en avant, voulant sans doute gagner son enjeu.

» Au bout de quinze minutes environ de marche, au moment où on va quitter la bande littorale pour entrer dans la colline qui la surmonte, je rencontrai un grand enclos rempli de bananiers et de taros très-verdoyans, très-touffus, mais assez mal entretenus, le tout entouré d'une solide palissade. Comme je m'arrêtais pour y jeter les yeux, mon sauvage vint brusquement à moi, et me dit que les femmes des Arfakis étaient cachées là-dedans, qu'il ne fallait pas y entrer si je ne voulais pas être massacré. Je ne croyais guère à ces menaces; mais en jetant les yeux autour de moi, j'aperçus sur le coteau qui dominait la vallée un grand édifice perché sur des pieux élevés, offrant l'apparence d'une redoute. Comme je considérais l'étrange aspect de cette habitation, mon Papou se mit à pousser des cris, auxquels répondirent d'autres cris confus, parmi lesquels je distinguai des voix de femmes.

» Le Papou renouvela ses instances pour me faire rétrograder; mais je commençai à pénétrer le but véritable de ses simagrées. Il était impossible que ces individus avec lesquels il échangeait paisiblement des cris fussent ces terribles Arfakis dont il redoutait tellement la rencontre. Tout annonçait au contraire que c'était là que s'étaient retirées les femmes des Papous avec leurs enfans, pour n'être pas exposées aux regards des Français. La veille, avec Duperrey, j'avais visité le village, et j'avais été surpris de trouver la plupart des cases désertes. Pas une femme ne s'y trouvait. Sans doute les naturels, à l'arrivée d'un nouveau navire dont ils ne connaissaient pas le pavillon, avaient conçu des soupçons sur les intentions de ces étrangers, et avaient pensé que le parti le plus sûr était de soustraire leurs femmes et leurs enfans à la vue de ces nouveaux venus, dans la crainte qu'ils ne finissent par les enlever. Le hasard m'avait amené au lieu de leur asile, et de là les craintes, les inquiétudes et les détours de mon Papou.

» J'expliquai donc de mon mieux à mon guide que je n'avais aucune envie de voir les femmes renfermées dans cette enceinte, mais que je voulais absolument voir les Harfours. Ce n'était pas encore là tout ce qu'il demandait. Pourtant cette déclaration le calma un peu, et nous commençâmes à gravir la côte. En certains endroits, elle est assez rude, et les filets d'eau qui coulent sur le granit rendent parfois le chemin fort glissant. Quelquefois encore il est barré par des crevasses ou des fondrières qu'il faut traverser sur des troncs d'arbres qui servent de ponts. Comme nous commencions à monter, une quinzaine de sauvages, armés de couperets, d'arcs et de flèches, parurent au devant de nous. Ils manifestèrent une vive inquiétude. Du reste aucune menace, aucune intention hostile. Je regardai mon Papou; il semblait embarrassé, mais nullement epouvanté. J'en conclus qu'il n'y avait point de danger. M'avancer vers les nouveaux venus, leur offrir quelques cadeaux, et tâcher de leur faire entendre que je n'en voulais point à leurs femmes, voilà ce que je fis. Les sauvages m'écoutaient en me regardant d'un air étonné. Il était évident qu'ils ne comprenaient nullement ce que je voulais leur dire; mais ils se rangèrent paisiblement et me laissèrent passer. L'un d'eux même, en retour de mes présens, m'offrit un oiseau de paradis de l'espèce *superbe*, assez bien conservé, et en outre un jeune kangarou en vie. J'acceptai l'oiseau et envoyai le kangarou à bord.

» Comme je continuais ma route, mon Papou semblait s'être un peu rassuré, me parlait des sauvages que nous venions de rencontrer, et me disait que ce n'était pas des Papous comme lui, mais des bêtes, des animaux, qui ne savaient ni entendre ni parler *malaïo*. Toutes ses expressions sur leur compte étaient empreintes du sentiment du mépris le plus complet. Enfin je me trouvai près d'un vaste enclos qui environnait la grande case du sommet de la colline; j'entrai sans obstacle, et je témoignai à deux ou trois sauvages le désir de visiter la maison. Ils y consentirent sans aucune répugnance apparente et m'y accompagnèrent. Une grosse poutre inclinée, fortement entaillée, servait d'escalier; l'édifice est un vaste hangar, d'environ cent pieds de long, soutenu à une hauteur de vingt pieds environ sur une charpente compliquée. L'intérieur se compose d'un couloir qui règne dans toute son étendue avec de petites chambres de chaque côté. Aux deux extrémités sont deux plates-formes. En un mot, la disposition de ces cases est absolument semblable à celle des édifices bâtis par les Papous au bord de l'eau. Les femmes et les enfans avaient été éloignés. Pourtant mes nouveaux hôtes m'offrirent à manger du pain, du sagou, des taros et d'autres mets; plus polis, plus hospitaliers au moins que les Papous qui ne m'en offrirent jamais autant. Une fois redes-

Digitized by Google

cendu de la case, mon guide et quelques-uns de ses camarades qui l'avaient rejoint, tentèrent de nouveau de me faire rebrousser chemin. Mais je continuai de suivre le sentier battu; je traversai un joli courant d'eau douce; puis je gravis une seconde colline. Au sommet je trouvai une seconde habitation semblable à la précédente, également enclose. Malgré les objections de mes compagnons, j'allai jusqu'au pied, mais je ne montai point dedans. Au-dessous de cette case paissaient de petits cochons aux formes plus sveltes que ceux d'Europe, au pelage entièrement fauve, à la queue plus longue. J'aperçus aussi quelques poules. Cette seconde habitation est située à cent vingt toises environ au-dessus du niveau de la mer, et à une demi-lieue du rivage.

» Mes sauvages et surtout le guide devinrent plus pressans que jamais pour m'engager à m'en retourner. Je leur déclarai d'un ton péremptoire que je voulais absolument voir les Arfakis et leur parler. Les Papous parurent d'abord fort embarrassés, puis mon guide finit par m'avouer que ces deux cases appartenaient aux Arfakis, tandis que celles du bord de la mer étaient aux Papous; et il m'expliqua tout cela de manière à me prouver qu'il disait effectivement la vérité. Les habitans de ces cases, par leurs gestes, semblaient confirmer l'exactitude de ces assertions. Alors, je déclarai que je voulais visiter les Harfours, et tous assurèrent qu'il n'y en avait point. A cet égard, je dus rester dans une véritable incertitude. Cette expression d'Harfour doit-elle s'appliquer aux Arfakis ou habitans des montagnes? Est-elle inconnue à Doreï; ou bien doit-elle désigner des tribus stationnées plus avant dans l'intérieur? Pour résoudre ces questions, il eût fallu mieux connaître l'idiôme de ces peuples.

» Je prolongeai encore ma course à un mille ou deux plus avant; mais je ne trouvai que de sombres et majestueuses forêts, où s'offraient seulement çà et là quelques clairières: les espaces où les arbres étaient en partie brûlés, en partie coupés, semblaient destinés à des plantations. Du reste, je ne retrouvai aucune trace d'habitations. Enfin, le temps se couvrit; mes sauvages ne cessaient de me harceler pour m'inviter à revenir; je sentis que, si je les poussais à bout, quelques flèches me seraient facilement adressées sans que je pusse seulement deviner d'où elles viendraient, et qu'à bord on ne pourrait pas même conjecturer où je serais resté. Je me décidai donc à revenir sur mes pas, et je fis une assez bonne récolte de plantes et d'insectes. Les coléoptères surtout m'offrirent une foule d'espèces nouvelles autour des plantations voisines des cases, que j'aurais vainement cherchées dans les forêts vierges du fond du hâvre. A deux heures, je fus de retour à bord.

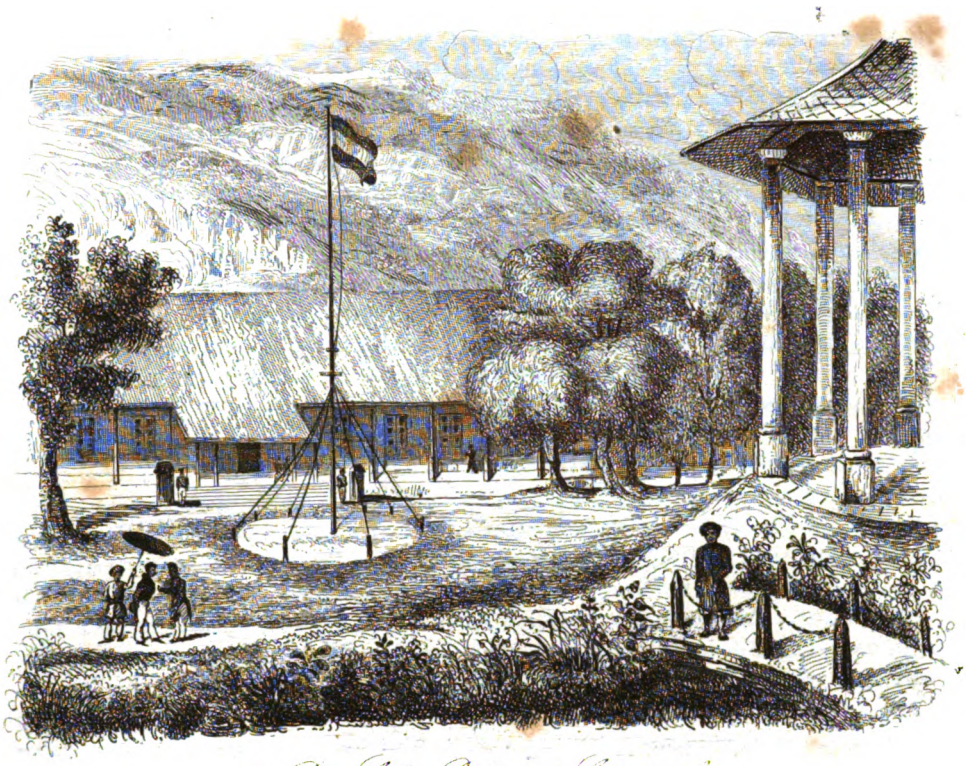
» Quant à mon guide, qui m'accompagna jusqu'aux cases du rivage, je lui fis des reproches sur ses tromperies continuelles et sur la mauvaise volonté qu'il m'avait toujours témoignée dans cette excursion. Le pauvre diable parut sentir mes reproches et se montra si confus, que je finis par en avoir pitié. Dans son système de dénégation, il avait sans doute obéi aux consignes de son chef. Aussi, je lui donnai un couteau, un collier et un miroir, qui lui firent d'autant plus de plaisir, qu'il paraissait avoir perdu tout espoir de rémunération. »

Malgré toutes ces reconnaissances successives, la Nouvelle-Guinée était encore, il y a huit ans, bien imparfaitement connue. On ignorait la configuration de ses terres, les accidens du littoral et le gisement des vastes baies qui l'accidentent. *L'Astrolabe* devait réaliser ce grand travail géographique, quoique les pertes faites à Tonga-Tabou lui rendissent cette opération très-difficile. Cette corvette, après avoir franchi le 2 août 1827 le détroit de Dampier, commença le relèvement minutieux de toute la côte, et le continua sur une étendue de trois cent cinquante lieues, avec la précision des méthodes les plus rigoureuses.

L'Astrolabe reconnut ainsi l'île du Volcan dans le détroit, et trouva son cratère éteint; les îles Rook, Tupinier, Lottin, Longue, Couronne, Rich, à peine indiquées jusqu'alors; elle traça la direction de l'immense chaîne des monts Finisterre; signala la première le golfe de l'Astrolabe, reconnut encore les îles Dampier, Vulcain, traversa toutes les îles Schouten, releva d'autres îles inconnues près de la côte, découvrit la baie Humboldt, flanquée de chaque côté par les énormes pitons des monts Bougainville et Cyclopes. Sans la perte antérieure de ses ancres, qui lui rendait les mouillages difficiles et périlleux, elle eût vérifié le gisement intérieur de cette baie importante.

A dix lieues environ à l'E. de ce port, *l'Astrolabe* s'étant trouvée entraînée vers la côte par le calme et le courant, les naturels, accourus dans des pirogues, firent mine de l'attaquer; mais un coup de fusil et un coup de canon délivrèrent les Français de leurs visiteurs. Ce fut là le seul épisode de ce genre. Le capitaine d'Urville continua sa route, passa entre les îles Arimoa et la terre, franchit la bande d'eaux dé-

Digitized by Google



3. Batou-Gadja Résidence du Gouverneur.

2 Batu Gadja Residencia del Gobernador.



4. Place d'Armes d'Amboine.

4 Plaza de Armas de Amboine.

Digitized by Google

Digitized by Google

colorées, au nord de la pointe qui reçut son nom, et soupçonna qu'un fleuve considérable se jetait dans la mer à cette hauteur. Donnant ensuite dans le canal de Jobie, inexploré jusqu'à lui, il traça la configuration des îles Jobie, Mysory, Bultig et Longue, enfin, le 25, il alla mouiller au fond du hâvre Doreï, où il passa dix jours.

A peine la corvette se trouvait-elle sur son ancre, que des pirogues l'entourèrent et vinrent commercer avec les matelots. La confiance était si bien établie par les précédens de *la Coquille*, que les femmes elles-mêmes ne songèrent plus à quitter leur résidence. L'arrivée des Français ne changea même rien aux habitudes de la peuplade. Il en résulta seulement un redoublement d'activité commerciale. Ayant pris terre sur la grève, M. d'Urville voulut y continuer, à quatre ans d'intervalle, ses explorations aux cabanes des Arfakis, espérant toujours y obtenir quelques renseignemens sur ces mystérieuses peuplades. Il faut encore laisser parler ce capitaine :

« Quatre jeunes Papous, à qui j'avais promis en récompense quelques bagatelles, devaient me conduire aux lieux que fréquentaient les oiseaux de paradis. Après avoir marché durant dix minutes dans une agréable vallée qui borde le rivage, on arrive à une côte d'une pente assez rapide, mais médiocrement élevée, et généralement couverte de très-grands arbres. Les pluies avaient rendu le sentier très-glissant et difficile à pratiquer. Quand on a gravi à la hauteur de cent toises environ, on se trouve sur une espèce de plateau habité et cultivé par une tribu d'Arfakis, amie des Papous de la plage. Toutefois une défiance réciproque règne entre les deux peuplades. Lors du voyage de *la Coquille*, quand je découvris pour la première fois la résidence de cette tribu, les Papous de la plage employèrent tous les moyens possibles pour m'empêcher d'avoir aucune communication avec ces montagnards, tantôt m'affirmant qu'ils allaient me tuer et me couper la tête, tantôt me disant que c'était des imbéciles semblables aux animaux, incapables d'entendre mon langage non plus que le leur, et qui ne méritaient que mon mépris. Il était évident que ces Papous désiraient conserver le monopole du commerce, et paraissaient contrariés de voir les Arfakis participer aux avantages qu'ils retiraient de leurs relations avec nous.

» A cette époque, la tribu tout entière des Arfakis, qui me parut composée d'environ cent cinquante personnes, habitait deux immenses cabanes en bois, perchées sur des pieux de trente ou quarante pieds de hauteur, et dans lesquelles on montait par une pièce de bois entaillée. Cette pièce de bois se retirait durant la nuit et aux approches de l'ennemi. Chaque famille avait une cellule particulière, et chacune des cabanes ou hangars contenait une vingtaine de ces cellules.

» Ces Arfakis me reçurent alors avec beaucoup de politesse, et, plus hospitaliers que les Papous, ils m'offrirent même quelques rafraîchissemens, ce que les autres n'avaient point l'habitude de faire.

» Dans la position qu'occupaient primitivement les deux cabanes sur le bord d'un ravin profond, et de la plate-forme qu'elles terminaient, on jouissait de la vue la plus ravissante. L'ensemble du havre Doreï, les riantes îles de Mana-Souari et Masmapi ; la côte entière fuyant vers le S. jusqu'aux limites de l'horizon, et par-dessus tout cela la chaîne imposante des monts Arfaki, formaient un tableau vraiment admirable. C'était la nature sauvage dans tout son luxe, dans toute sa sévérité ; sous les feux de la ligne, le voyageur contemple avec étonnement cette puissance de végétation, cette surabondance de sucs qui couvre d'arbres, de fougères et de plantes parasites les terrains en apparence les plus arides et les plus rocailleux. Nulle part au monde, je n'ai observé des végétaux d'une hauteur plus démesurée. Les dimensions ordinaires des arbres de ces forêts surpassent tout ce que j'ai jamais vu en ce genre.

» Aujourd'hui les deux grands hangars sont abandonnés et en ruines ; les Arfakis se sont logés dans cinq ou six édifices plus petits, construits dans le même genre, mais moins élevés et situés à deux ou trois cents pas plus loin. Ils sont entourés de belles plantations de taros, de courges, de maïs, de calavanzas, bananiers, etc. Ces hommes sont venus amicalement au devant de moi et m'ont offert quelques rafraîchissemens ; mais je les ai remerciés et j'ai passé outre (Pl. XX — 4 et XXI — 2).

» Bientôt nous nous sommes retrouvés au milieu de vastes et sombres forêts ; alors mes guides m'ont assuré que là vivaient les oiseaux que je cherchais. Soit à cause de la pluie qui était tombée dans la nuit, soit par tout autre motif, je ne vis aucun de ces brillans volatiles, je n'entendis pas même leur cri habituel *koua*, *koua*, si perçant et si remarquable parmi les autres cris d'oiseaux. Ces forêts, peu garnies de sous-bois, sont faciles à traverser et présentent même une promenade agréable sous leurs im-

Digitized by Google

menses et impénétrables dômes de verdure, au moment le plus brûlant de la journée.

» Après avoir marché à grands pas durant plus de deux heures, après avoir franchi plusieurs ravins et quelques fourrés très-épais, sans faire aucune rencontre intéressante, nous descendîmes par une pente beaucoup plus douce que celle que nous avions suivie en montant, et nous nous retrouvâmes sur les bords de la mer, près de l'entrée du canal de Doreï entre le cap Wakalo et la pointe Ambla.

» Toute la portion de côte qui règne depuis cet endroit jusqu'aux villages forme une vallée d'environ un mille de largeur le long de la plage, occupée par des plantations de diverse nature. Sans être bien entretenues, ces plantations offrent du moins un terrain plus découvert et plus praticable que partout ailleurs autour du hâvre Doreï. De petits sentiers permettent à l'Européen de s'y promener sans fatigue. Je remarquai aussi que les diverses espèces d'insectes sont beaucoup plus variées et plus fréquentes dans ces lieux que dans ceux qui sont abandonnés aux mains de la nature. Sur le petit nombre de grands arbres qui ont été conservés au milieu de ces plantations, j'ai vu voltiger quelques émeraudes; mais il m'a été impossible d'en approcher un seul à portée de fusil.

» J'ai cheminé le long du petit sentier qui suit la direction du rivage et qui m'a ramené aux villages de Doreï et Kouao. A notre approche, les femmes ont encore témoigné quelque timidité; mais les hommes et les enfans sont tout-à-fait familiarisés avec nous, et nous accompagnent sans peine partout où nous voulons aller. Après avoir conversé quelque temps avec eux, à l'ombre d'un bel artocarpus, vers trois heures, je suis rentré à bord. La pièce la plus curieuse de ma chasse était un beau maïnate, oiseau que j'avais vu trois ans auparavant à Soura-Baya, chez le colonel Bonnelle, et susceptible d'un certain degré d'éducation, comme en France le merle et l'étourneau. »

La bonne intelligence qui régnait entre les Papous et les marins de *l'Astrolabe* faillit être détruite par un incident imprévu, qui serait resté inexplicable sans les inductions que M. d'Urville avait tirées du caractère des Papous, même avant la querelle. La veille du départ, un des matelots occupés à faire de l'eau sur la grève reçut, à l'improviste et sans hostilité préalable, une flèche qui fut tirée du milieu du bois. Ses compagnons crurent à une attaque combinée; ils poussèrent un grand cri d'alarme, et M. d'Urville crut devoir tirer un coup de canon, tant pour intimider les sauvages que pour rappeler les hommes débarqués dans toutes les directions et surtout une bande de chasseurs, composée de quatre officiers, deux maîtres et deux matelots.

« Dès le premier moment d'alarme, ajoute M. d'Urville, les enfans des sauvages qui restaient à bord s'étaient enfuis dans des pirogues avec précipitation, frappés d'épouvante et criant avec terreur : *Arfaki! Arfaki!* Un instant après, la chaloupe parut hors de l'entrée du ruisseau, et fut de retour avec le grand canot, ramenant le matelot Bellanger, grièvement blessé d'un coup de flèche. Ce trait qui était un simple roseau, garni d'une pointe très-acérée, étant entré par le dos, avait profondément pénétré dans les chairs, et était ensuite tombé dans le mouvement que Bellanger avait fait pour s'enfuir.

» Après avoir repris leurs sens, Quemener et Vigneau racontèrent qu'étant tous les deux occupés à puiser de l'eau avec Bellanger, ils avaient tout-à-coup vu tomber celui-ci percé par une flèche. Au même instant, deux sauvages s'étaient précipités au milieu d'eux pour se saisir d'un seau qu'ils avaient à la main. Nos hommes s'étaient enfuis en toute hâte vers la chaloupe, et, de leur côté, les sauvages avaient disparu vers la forêt. Les hommes que j'avais envoyés vers le grand canot n'avaient rien pu découvrir, et s'étaient contentés de ramasser la flèche meurtrière qu'ils m'avaient apportée et que j'ai conservée.

» D'après ce récit, il paraît vraisemblable que c'était aux Arfakis, seuls habitans des montagnes, que nous devions attribuer cet outrage. Les cris des enfans en quittant le navire et la conduite constamment amicale des Papous donnaient un nouveau poids à cette opinion.

» Toutefois, pour ne négliger aucune des précautions nécessaires en pareille circonstance et pour protéger le retour de nos chasseurs, j'expédiai vers le village de Doreï un canot bien armé et commandé par MM. Gressien et Pâris. Je leur donnai l'ordre de se tenir à bonne portée du rivage et d'observer avec soin les mouvemens des naturels; si ces mouvemens étaient évidemment hostiles, ils devaient revenir sur-le-champ à bord; sinon, leur consigne était de ne faire eux-mêmes aucune démarche suspecte ni imprudente, et d'attendre paisiblement le retour à bord de nos chasseurs. Au cas où les naturels eussent agi hostilement, j'étais décidé à conduire immédiatement la corvette près du rivage, pour le détruire de fond en comble, un châtiment prompt et sévère pou-

Digitized by Google

vant seul arrêter ces insulaires dans le cours de leurs attentats.

» Mais vingt minutes après le départ du canot, les deux maîtres parurent successivement sur la plage de Ninou-Kamondi. Chacun d'eux était accompagné de Papous, qui avaient continué à se montrer à leur égard dans les mêmes sentimens de bienveillance et d'amitié, ce qui me tranquillisa déjà beaucoup sur le sort des autres personnes.

» Bientôt M. Bertrand arriva tout tremblant d'effroi dans une petite pirogue conduite par le capitan Oukema, le seul Papou qui dans cette alerte eût osé se hasarder à venir à bord. L'honnête capitan se trouvait à la pêche; au bruit du canon et au son des conques qui résonnaient parmi les sauvages, il s'était rapproché des villages, avait pris M. Bertrand dans sa pirogue et avait eu la complaisance de le ramener à bord. Celui-ci avait vu tous les habitans des deux villages prêts à prendre la fuite dans les bois : les hommes étaient armés de toutes pièces; les femmes et les enfans étaient chargés des ustensiles les plus nécessaires. Ces malheureux semblaient redouter à la fois l'irruption des Arfakis et la vengeance des Européens.

» Enfin, vers onze heures et demie, le grand canot fut de retour à bord, ramenant sains et saufs les trois derniers chasseurs qui nous manquaient encore, MM. Quoy, Guilbert et Dudemaine. Ces messieurs n'avaient rien observé qui pût donner lieu aux moindres soupçons sur la bonne foi des naturels. Ils étaient dispersés bien avant dans l'intérieur, quand ils entendirent le coup de canon. A ce signal, ils imaginèrent que nous étions aux prises avec les Papous, et comme ils se trouvaient entièrement au pouvoir de ceux-ci, on peut deviner quelle fut leur inquiétude. Mais elle se dissipa à leur arrivée devant le village. Les naturels s'occupaient uniquement à chercher leur propre salut dans une prompte retraite, et ils firent à peine attention aux Français qui n'eurent aucune peine pour rejoindre le grand canot.

» Alors le bon Oukema s'efforça de nouveau, moitié en malais qu'il parlait passablement, moitié par gestes, de me convaincre que les Arfakis seuls avaient pu commettre cet attentat contre nos hommes. Les Arfakis, leurs ennemis irréconciliables, parcourent les bois, se tiennent à l'affût des journées entières pour surprendre un Papou; quand ils réussissent, ils le percent de flèches, puis s'élancent sur leur victime, lui tranchent la tête, et l'emportent en triomphe pour la suspendre aux portes de leurs cabanes. Mais les Papous en agissent de même avec leurs ennemis, et les têtes que nous avions remarquées sur quelques-unes de leurs cabanes et sur leurs tombeaux proviennent de ces sortes d'expéditions.

» Du reste, notre capitan assurait que ni les Papous ni les Arfakis n'étaient anthropophages; mais les Harfours, habitans de l'intérieur, ne se font aucun scrupule de cette pratique horrible. Ce sont eux qui tuent les oiseaux de paradis, et les vendent aux Papous pour des haches, des couteaux et des étoffes, et le principal entrepôt de ce commerce paraît être à Embarbaken. Les Arfakis ne tuent point d'oiseaux de paradis, mais ils cultivent une grande quantité de tabac.

» A mon tour, je mis en usage toute mon éloquence pour persuader à Oukema que les Papous n'avaient rien à redouter de nous, et, pour gage de mes bonnes dispositions, je lui fis présent de deux mouchoirs et d'une médaille en bronze, dont je lui expliquai la destination. Il suspendit la médaille à son cou, et noua les deux mouchoirs autour de sa tête en forme de turban; puis il me demanda la permission d'aller les montrer à ses compatriotes.

» Une heure après, les pirogues sont revenues le long du bord plus nombreuses que jamais, et les naturels ont recommencé leurs marchés avec la même confiance et la même sécurité qu'auparavant. »

Le jour suivant, *l'Astrolabe* s'étant ébranlée pour quitter le hâvre Doreï, les naturels accoururent en foule dans leurs pirogues pour faire encore quelques échanges avec le bord. Mais craignant que la foule n'encombrât le pont et ne gênât la manœuvre, le capitaine donna l'accès du bord au seul capitan Oukema. Trompés dans leur attente, les pauvres Papous regardèrent tristement la corvette qui ouvrait son sillon d'argent sur les eaux bruissantes de la baie.

M. d'Urville prolongea encore la côte de la Nouvelle-Guinée jusqu'aux deux petites îles Mispalu, au-delà du cap Goede-Hoop; puis il quitta cette grande terre après avoir achevé l'une des plus importantes reconnaissances dont la géographie ait profité. Il espérait, l'année suivante, pouvoir réaliser un semblable travail sur la partie méridionale de l'île; mais son séjour à Vanikoro et les fièvres qui en résultèrent le forcèrent à donner une autre direction à son navire. La reconnaissance du S. de la Nouvelle-Guinée reste donc à faire, et ce travail appartient à la France, qui a déjà relevé la partie N.

Digitized by Google

La Nouvelle-Guinée a quatre cents lieues de long dans la direction de l'E. S. E. à l'O. N. O., sur une largeur très-variable, mais dont la moyenne est d'environ soixante-dix lieues. Les limites en latitude sont le 0° 19' et le 10° 2' S., en longitude le 128° 23' et le 146° 15' E. Le canal Macluer et la baie du Geelwink, dans la partie occidentale, forment deux presqu'îles presque entièrement isolées, et l'on ignore encore si la partie orientale au-delà du golfe Huon ne forme qu'une seule terre, ou bien une réunion d'îles semblables à celles de la Louisiade. Jusqu'ici le cap Rodney est considéré comme sa pointe la plus E. Sur toute la bande du N. règne, à peu de distance du rivage, une chaîne de hautes montagnes dont les parties les plus élevées sont les extrémités E. et O., c'est-à-dire à l'E. du golfe de l'Astrolabe d'une part, et de l'autre à l'O. de la baie de Geelvink. Cette chaîne s'affaisse devant la pointe d'Urville, ou du moins recule beaucoup dans l'intérieur. Les îles placées sur sa côte septentrionale sont généralement hautes, d'un accès facile, et dégagées de récifs ainsi que les plages de la grande terre. Il n'en est point de même de celles qui se trouvent sur la partie méridionale, surtout dans l'étendue du détroit de Torrès. La plupart sont des terres basses, réunies par un lacis inextricable de récifs de coraux.

La Nouvelle-Guinée tout entière, ainsi que les îles plus ou moins grandes qui en dépendent, paraissent être entièrement occupées par des Mélanésiens généralement farouches et peu sociables, ainsi que l'ont constaté les relations de presque tous les voyageurs. Les Papous de Doreï et des environs forment une variété remarquable de cette grande famille, si même ils n'ont pas une origine étrangère, comme l'ont pensé quelques écrivains qui les font descendre des Biadjous de Bornéo. Du reste, ces Papous de Doreï sont les seuls habitans de la Nouvelle-Guinée qu'on ait pu observer d'une manière exacte et suivie. A eux se réduira l'appréciation ethnologique de la Nouvelle-Guinée, fondée en grande partie sur les observations personnelles du capitaine d'Urville en 1824 et 1827.

Rien n'est plus variable que les types de ces naturels, parmi lesquels M. d'Urville en distingue trois principaux : celui des Papous proprement dits, celui des Harfours ou indigènes de l'intérieur, et des métis qui tiennent plus ou moins de la race malaise. Les Papous ont, en général, le corps grêle, la taille médiocre (Pl. XX—4), le corps svelte et les membres faibles. La coupe du visage est assez régulière ; les pommettes sont peu saillantes et les lèvres assez minces ; la bouche est petite et le nez bien fait (Pl. XXI—2); leur peau, douce et lisse, est d'un brun prononcé, sans être tout-à-fait noire. Ils ont peu de barbe et de poils ; leurs cheveux sont crépus, moins naturellement que par l'habitude qu'ils ont de les friser sans cesse. C'est chez eux surtout que se pratique l'usage de les disposer en crinières arrondies, ou en buisson d'un volume prodigieux. A Doreï, cette race se montre d'un naturel timide et peu guerrier. Ils ne s'écartent presque point de la bande littorale où ils construisent constamment leurs cases sur pilotis au-dessus des eaux de la mer. Leur nom de *Papous*, suivant l'explication la plus commune, indique leur couleur noire, par opposition à celle des Boughis et des habitans cuivrés des îles Malaises.

Les Harfours, parmi lesquels M. d'Urville comprend les Arfakis de Doreï, sont des hommes agiles, de petite taille et plus vigoureux que les précédens. Ils s'en distinguent encore par leurs traits plus farouches, leur teint plus fuligineux, leur peau plus rude et plus écailleuse, et leur maigreur habituelle, qui rappelle le type mélanésien le plus répandu dans cette mer. Ces sauvages pratiquent le tatouage par cicatrices. Ils vont habituellement nus, ou seulement couverts d'une ceinture. Leurs cheveux flottent au hasard, ou sont seulement tortillés en petites mèches. Cette race semble d'ailleurs former les véritables indigènes de ces îles : c'est elle qui peuple sans doute les régions inconnues encore de la Nouvelle-Guinée. Les mots *Arfour*, *Alfouroue*, *Harafora*, au dire de tous les voyageurs, signifient, dans toutes les Moluques, les sauvages qui habitent l'intérieur, quels que soient d'ailleurs leur teint et leur constitution. Repoussés du littoral par les Papous, ces Harfours se sont réfugiés vers les terres centrales, où ils cultivent quelques portions de terre, et habitent des cases perchées sur des pieux. Les Arfakis ou Harfours du hâvre de Doreï sont tous, à l'exception d'une petite peuplade, en état de guerre avec les Papous qui habitent le rivage. Les Papous exercent évidemment un monopole sur les produits du sol, quoique ce monopole ne soit pas aussi tyrannique que l'a prétendu le capitaine Forrest.

S'il faut en croire ce navigateur, les Harfours seraient tenus de fournir aux Papous des fruits et des légumes, sans que ceux-ci leur donnassent rien en échange. Au contraire, quand un Papou a donné une fois à un Harfour une hache, ou un couperet, ou un autre instrument, désormais les terres de l'homme qui a reçu le présent

Digitized by Google

Digitized by Google



1 Caravane de Voyageurs franchissant un Ravin de Célèbes.

1 Caravana de Viajeros pasando una Torrentora de Celebes

Digitized by Google

sont éternellement vassales du donataire. De temps à autre, l'Harfour est obligé de porter quelque chose au Papou. Quand même l'Harfour perdrait l'outil, il serait encore sujet à la redevance; mais si l'outil se brise ou s'use au dos, le Papou est obligé d'en fournir un autre: à défaut, la taxe cesse. Ce qui explique ce singulier usage, c'est le prix extraordinaire que les Harfours attachent aux outils en fer et l'impossibilité où ils se trouvent de s'en procurer sans le concours des Papous, maîtres du littoral. Malgré cette raison, il est difficile de croire ce vasselage bien sérieux, quand on songe à la frayeur que témoigne un Papou aux approches des cases des Harfours.

Les métis, qui forment la troisième variété indigène, sont des individus de petite taille, trapus, vigoureux, au visage osseux, carré, plat, avec des traits anguleux, des pommettes saillantes, une bouche grande, des lèvres épaisses, un nez épaté, mais souvent pointu. Ils sont confondus avec les Papous et vivent avec eux. A leur peau moins foncée, à leurs cheveux plus droits, à leur coiffure en forme de turban, on peut deviner une origine malaise; telle est du moins l'opinion de M. d'Urville, qui les considère comme le résultat de croisemens plus ou moins anciens entre Malais et Papous. Dans cette variété, se trouvent les Koranos, les Capitans, les Rajahs, et en général, tous ceux qui semblent exercer une autorité quelconque sur les indigènes. La plupart parlent le malais plus ou moins couramment.

Les environs du hâvre de Doreï et les villages qui le bordent ne comptent guere plus de quinze cents ames de population. Les armes de ces naturels sont la flèche, la lance, un bouclier étroit et long, un couperet d'acier nommé aussi parang, qui sert encore à des usages domestiques. Leur nourriture consiste en pain de sagou, chair de tortue, poisson, coquillages, fruits racines et légumes. Les Papous n'emploient point le four en terre comme les Polynésiens, mais ils pratiquent un foyer en plein air sur lequel ils disposent des grillages en bambou pour faire cuire leurs alimens. Ce moyen s'emploie surtout pour préparer les tortues et les poissons.

Les Papous ne connaissent point le kava, mais ils mâchent le bétel. Ils emploient le tatouage par punction, quoique les dessins paraissent peu sur leur peau foncée. La plupart sont nus; les chefs seuls portent des nattes en feuilles de bananier teintes de couleurs éclatantes et bordées de franges découpées avec tant d'art, qu'on dirait des garnitures de dentelles. Leurs ornemens favoris sont des bracelets, des anneaux, des peignes qui se dressent sur leur tête d'une manière étrange, des pendans en coquillages, en écaille de tortue ou bien encore en argent, quand ils parviennent à s'en procurer. Ils fabriquent encore une foule de petits coffrets de toutes les formes en paille de bananier ou de pandanus. Leurs instrumens de musique sont: le tamtam, garni à l'une des extrémités d'une peau de lézard, une guimbarde faite avec une lame de bambou, la flûte de Pan et la trompette marine avec un gros *murex* percé.

La tribu qui habite les environs de ce hâvre n'élève qu'un petit nombre de volailles et de cochons; mais les forêts voisines renferment beaucoup de ces animaux à l'état sauvage. D'après les remarques de M. d'Urville, ce serait là le plus grand quadrupède connu des Papous; les autres sont: le chien, le kangarou d'Arrou, le phalanger et une espèce de péramèle nouvelle. Le casoar existe dans quelques localités visitées.

La langue des Papous n'est guère qu'un idiôme parlé depuis Waigiou jusqu'à Doreï, idiôme qui diffère autant du malais que des dialectes des Harfours. Par le peu que l'on en connaît, elle n'a rien de désagréable ni de dur dans la prononciation; elle est même douce et harmonieuse dans la bouche des femmes. Il est rare qu'on entende chez ces peuplades les cris discordans et rauques qui caractérisent les tribus sauvages.

Alarmés par les tentatives de colonisation anglaise sur la côte australienne, et craignant pour les Moluques le voisinage de ces navigateurs entreprenans, les Hollandais essayèrent, en 1828, de les précéder sur les côtes de la Nouvelle-Guinée, et de s'y établir aux environs du cap Walsh. Ils y bâtirent donc un fort sur les bords d'une rivière considérable qui reçut le nom de Dourga, et dont le voyage de Kolfous nous a donné le croquis (Pl. XXII — 4). Depuis lors, tout ce que l'on sait de cette fondation, c'est que les nouveaux occupans ont été décimés par l'insalubrité du climat. Le fort existe sans doute encore aujourd'hui; mais la garnison est bien réduite.

La Louisiade, à l'E. de la Nouvelle-Guinée, est un groupe d'îles importantes, hautes et peuplées d'une race de sauvages, mais farouches, crépus, comme ceux de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande. Le premier, en 1768, Bougainville aperçut ces terres. Après avoir serré la bande méridionale, pendant cent lieues environ, jusqu'à une grande baie ouverte qu'il nomma le *Cul-de-sac de l'Orangerie*, il revint

Digitized by Google

sur ses pas, doubla le cap de la Délivrance, et fit route pour les îles Salomon. Pendant cette campagne, il n'eut, avec les naturels, aucune communication. Seulement il vit plusieurs pirogues voguant le long de la côte, sur laquelle de grands feux étaient allumés. Voici comment il caractérise la contrée, à partir du Cul-de-sac de l'Orangerie. « J'ai vu peu de pays dont le coup-d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait point de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays que tout annonçait être fertile et riche. »

En 1793, d'Entrecasteaux explora la partie septentrionale de cet archipel et courut de grands dangers dans ces parages semés d'écueils. Entre les îles Bonvouloir et Saint-Aignan, le navire reçut la visite d'une pirogue montée par des hommes timides, d'une médiocre stature, d'une complexion faible, avec les cheveux crépus et le visage barbouillé de noir. On leur fit quelques présens, en échange desquels on obtint à peine quelques ignames, patates et bananes. Ils n'avaient point d'armes et ne voulurent pas céder une hache en pierre pour des instrumens en fer dont ils semblaient faire peu de cas. Leurs pirogues étaient singulières en cela qu'elles avaient deux mâts et un balancier avec un vaste treillage. Bien travaillées du reste, elles étaient peintes de différentes couleurs. La côte aux environs du cap Pierson offrait des sites délicieux. « C'était, dit d'Entrecasteaux, un des paysages les plus rians que nous eussions encore rencontrés ; la verdure en est variée et fraîche; les montagnes sont coupées d'une manière moins uniforme que celles de la côte qui est à l'E. du cap Pierson; les cocotiers que l'on apercevait même sur les parties les plus élevées semblaient annoncer que cette terre était fertile et pouvait alimenter une nombreuse population. On vit plusieurs petits hameaux dont les habitans se rassemblaient sur le rivage pour jouir du spectacle que leur offrait la vue d'un de nos bâtimens. Les cases de ces hameaux étaient de formes variées et meublaient le paysage d'une manière très-pittoresque. »

Dans les pirogues qui s'approchèrent des navires étaient des sauvages semblables à ceux que l'on avait aperçus jusque-là. Ils firent quelques échanges ; puis, à défaut d'autres armes, ils décochèrent sur le navire une grêle de pierres, à laquelle on riposta par des coups de fusil. Un peu plus loin et devant l'île de Well, deux pirogues parties de deux directions opposées donnèrent aux Français le spectacle d'un combat naval. Les sauvages restés spectateurs apprirent aux Européens que les deux embarcations allaient se combattre et que les vainqueurs mangeraient les vaincus. Cette explication était donnée avec des signes extérieurs de contentement et des gestes de cannibales, vraiment hideux à voir. Les deux pirogues en vinrent aux prises. Les combattans se tenaient debout sur le balancier, armés de pierres d'une main et de l'autre d'un bouclier pour parer les coups. Les pierres volèrent ainsi pendant une demi-heure de part et d'autre avec une rapidité et une adresse merveilleuses : mais soit que la partie fût remise, ou qu'une réconciliation eût eu lieu, les deux pirogues cessèrent ensuite le combat et reprirent chacune la direction d'où elles étaient venues.

Ces pirogues étaient d'une dimension plus grande qu'aucune de celles que l'on avait observées jusque-là sur les côtes de la Lousiade. L'une d'elles, de cinquante pieds de long, semblait merveilleusement taillée pour la marche. Les naturels, toujours défians, ne voulaient point monter à bord de l'un des navires, mais ils invitaient les Français à se rendre à terre, probablement dans des intentions peu bienveillantes. Ils montraient des ossemens humains dont ils avaient fabriqué des objets à leur usage. Le fer ne les tentait point ; ils ne se passionnaient que pour les étoffes rouges dont les teintes éclatantes frappaient vivement leur regard. Presque nus, ils n'avaient que les reins couverts d'une ceinture. Ces hommes semblaient d'ailleurs d'un caractère traître et farouche. L'un d'eux, apercevant le second chirurgien de *l'Espérance* en dehors de la préceinte, dirigea contre lui sa zagaie, et fut par bonheur remarqué assez à temps pour qu'on le couchât en joue. Ce signe suffit pour l'arrêter.

La Louisiade occupe un espace de cent vingt lieues environ de l'E. S. E. à l'O. N. O., c'est-à-dire depuis le cap de la Délivrance jusqu'aux îles Lusançay et au Cul-de-sac de l'Orangerie. Elle a peu de largeur dans l'E. ; mais dans l'O. elle doit avoir quarante lieues de large. Les îles qui la composent sont vaguement indiquées sur les cartes; les meilleures et les plus récentes ne portent pas même la délinéation des côtes. Il faut donc se borner à citer les îles Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux, Trobriand, de Lusan-

Digitized by Google

çay, comme les plus remarquables. Les limites connues de cet archipel sont en lat. S. de 8° 19' à 11° 43'; en long. E. de 151° 56' à 147° 10'. Il faut remarquer qu'on ignore sa configuration vers l'O.

Isolé de la Louisiade, et à quarante-cinq lieues au N. de l'île Rossel, gît un groupe de huit petites îles basses, boisées et inhabitées, découvertes en 1812 par le capitaine Laughlan du *Mary* qui leur donna son nom. En 1827, le capitaine d'Urville en fit la géographie et découvrit à neuf milles à l'O. un petit rocher plus élevé qu'il nomma *Cannac*. Le groupe Laughlan n'a en tous sens que cinq milles à peu près de diamètre; mais les îlots qui le composent, couverts d'arbres et surtout de beaux cocotiers, offrent l'aspect le plus riant. On dirait autant de vergers jetés sur un Océan monotone et triste.

Il ne faut qu'indiquer en passant les îles semées au S. de la Nouvelle-Guinée, à travers les récifs du détroit de Torrès, et dont les principales sont les îles Murray, Warmwax, Bristow, Dalrymple, Rennel, Retour, Cornwallis, Talbot et Delivrance. Les plus grandes n'ont que trois ou quatre milles d'étendue. Peu élevées, elles sont peuplées encore de sauvages mélanésiens semblables à ceux de la Nouvelle-Guinée, armés d'arcs et de flèches, farouches, cruels, perfides. A diverses reprises des navires marchands tombèrent sous les coups de ces barbares, entre autres *le Chesterfield* et *le Hormuzier*, qui mouillèrent en 1793 entre les îles Warmwax et Murray. Plusieurs hommes ayant pris terre furent attaqués et égorgés.

Les terres adjacentes de la côte orientale de la Nouvelle-Guinée ayant été à peu près passées en revue, il ne nous reste plus qu'à parcourir ses dépendances occidentales, qui forment l'extrême limite de la Mélanésie. Au-delà, on entre dans les terres malaises.

La première de ces terres est SALLAWATTY, terre haute, peuplée et d'environ quatre-vingts milles de circuit, séparée de la Nouvelle-Guinée par un détroit peu large, sinueux et semé de petits îlots que signala pour la première fois, en 1764, le capitaine Watson. La position géographique de cette île est par 1° 8' de lat. S. et 128° 35' de long. E. (Milieu). L'île Sallawatty passe pour être occupée par une race de Papous, nombreuse et féroce, que gouverne un rajah indépendant. Les peuplades qui l'habitent vivent de poissons, de tortues et de sagou. Naguère ces insulaires se réunissaient aux guerriers des groupes voisins pour aller opérer des descentes formidables sur les points des Moluques occupés par les comptoirs hollandais.

Forrest raconte qu'aux mois de mars et d'avril les Papous de la Nouvelle-Guinée et de Sallawatty se réunirent en grand nombre pour aller faire la guerre à Guilolo, Ceram, Amboine, et jusqu'à Xulla-Bessy. Ils ravagèrent l'île d'Amblou, près de Bourou, et enlevèrent plusieurs des habitans.

« En 1770, ajoute ce capitaine, cent bateaux papous de la Nouvelle-Guinée, des îles Arrou, Sallawatty et Mysol, s'assemblèrent au temps de l'équinoxe du printemps, lorsque les mers sont tranquilles, et remontèrent le détroit de Patience, qui sépare Batchian de Guilolo. Ils ne commirent point d'hostilités; mais la compagnie hollandaise, qui les redoute, leur envoya des députés, et fit aux chefs des présens d'etoffes, etc., ce qui dispersa la flotte; et, après avoir pêché quelques jours et chassé dans les bois, ils s'en retournèrent. Le rajah de Sallawatty eut l'imprudence de rester par derrière. Il faut remarquer que, ni lui, ni aucun des rajahs, ne commirent de ravages.

» Les Hollandais, qui voulaient l'enlever, imaginèrent le stratagème que voici : un messager lui porta un papier signé et scellé du gouverneur de Ternate, en lui disant que c'était un pardon du délit qu'il avait commis en entrant à main armée sur les territoires des Hollandais; qu'il était plus heureux que les autres chefs des Papous, qui avaient regagné leurs foyers sans cette absolution. Il fut invité en même temps à venir à Ternate, où le gouverneur lui rendrait tous les honneurs dûs à son rang, et pour qu'il pût acheter dans les magasins de la compagnie ce qui lui conviendrait : cette invitation fut accompagnée d'un sac de dollars. Le chef indien se laissa séduire : sentant que ses dollars lui seraient inutiles dans son pays, et ayant entendu parler des belles choses que les Hollandais vendaient à Ternate, il ne put résister au désir qu'il avait d'employer utilement cet argent, qu'il venait d'acquérir d'une manière aussi imprévue; il suivit donc le député avec dix ou douze de ses sujets : il entra dans le fort et alla voir le gouverneur, qui lui montra de la politesse et des égards.

» Le gouverneur, renvoyant alors la garde du prince indien, se crut si sûr de son prisonnier, qu'il ne fit pas même fermer les portes. Quand on annonça au rajah qu'il devait se rendre, il dit tout bas à ses gens, qui étaient prêts à *mangamo* ou à courir un *mok* pour sauver leur maître et massacrer quelques Hollandais avant

Digitized by Google

de mourir, de ne pas faire le moindre mouvement pour sa défense, mais de se sauver eux-mêmes : ils prirent effectivement la fuite, tandis que le rajah rendait son *cris* (poignard); et, dès qu'ils furent hors du fort, ils montèrent à bord du koro-koro et s'échappèrent. Peut-être les Hollandais laissèrent-ils volontairement ces Indiens échapper. Le rajah est encore aujourd'hui prisonnier au Cap, où on le garde très-étroitement. »

Comme on le présume, cette trahison infâme n'arranges pas les affaires des Hollandais à Sallawatty et dans les pays papous. Depuis cette époque, ces peuples ont continué, comme représailles, leurs excursions et leurs pillages. Peu de temps avant le passage de M. d'Urville à Bourou, en 1824, cette île avait été attaquée; aussi, les Malais ne parlaient-ils des Papous que comme de tigres altérés de sang. Rien au monde n'était plus redoutable à leurs yeux que ces peuplades farouches, et ils ne pouvaient concevoir comment les Français de la *Coquille* avaient pu traiter amicalement avec eux.

Le détroit de Pitt ou Saggewein sépare Sallawaty de Battanta, terre haute, de vingt-six milles de long sur six de large. Sa pointe O. est le cap Mabo, célèbre dans les récits des premiers navigateurs, qui le prenaient pour l'extrémité de la Nouvelle-Guinée. Près de ce cap, est une baie où l'on peut se procurer du bois et de l'eau, en se tenant en garde contre une tribu farouche de Papous. Position, 0° 50' lat. S. 128° 20' long. E. (Milieu).

Le détroit de Gamen ou de Dampier, reconnu par ce navigateur en 1700, et semé de plusieurs îles, sépare Battanta de l'île Waigiou. C'est par ce passage que se dirigent les navires qui veulent se rendre en Chine à contre-mousson, passage dangereux, que les courans rendent difficile à franchir.

L'île Waigiou, plus considérable et mieux connue que les précédentes, paraît avoir été découverte par les premiers navigateurs européens qui s'établirent sur les Moluques. Dampier fut le premier toutefois qui, en 1700, constata qu'elle était séparée de la Nouvelle-Guinée. Bougainville, en 1768, en prolongea la côte méridionale; Forrest en 1774, d'Entrecasteaux en 1793, Freycinet en 1818, Duperrey en 1823 et 1825; enfin, d'Urville en 1827, continuèrent cette reconnaissance, et recueillirent divers documens sur cette île. Forrest visita les hâvres de Fofahak, Rawak et Piapis, tous offrant de bons mouillages, et où il se procura du poisson, du sagou et plusieurs tortues. L'île entière, au dire des naturels, contenait 100,000 habitans, distribués sous différens chefs, dont le plus puissant prenait le titre de Rajah de Waigiou, et résidait sur une île de la partie méridionale.

Les compagnons de d'Entrecasteaux mouillèrent à leur tour dans la baie de Boni, où ils passèrent douze jours. Leurs relations avec les Papous furent très-amicales; chaque jour, on apportait le long du bord du poisson, des poules, des tortues, des cochons, des légumes et des fruits de toute sorte. Les naturels vivaient dans une grande crainte des Hollandais. On reçut à bord la visite de divers chefs, et, la veille du départ, celui de Rawak soupa et coucha à bord de *l'Espérance*. Mais quand il vit qu'on allait lever l'ancre il se jeta à l'eau, tremblant qu'on ne voulût l'enlever. Cette crainte, d'ailleurs, était assez justifiée par une foule de rapts commis par les Hollandais qui, récemment encore, avaient, au milieu d'une fête donnée à bord, enlevé le frère même du rajah. Cet acte de violence avait amené une guerre qui durait encore. Ralliés sous les ordres du plus grand sultan du lieu, et réunis aux guerriers de Ceram, les habitans de Waigiou étaient allés épier le passage du gouverneur d'Amboine, qui devait longer ces groupes dans une tournée à travers les Moluques. Avant de s'embarquer pour cette expédition, les insulaires avaient mis en sûreté leurs femmes et leurs enfans, ce qui rendait alors les plages presque désertes.

Sur la fin de 1818, M. Freycinet séjourna aussi pendant trois semaines dans le petit hâvre de Rawak, où les Papous de Boni et de Kabareï venaient trafiquer avec les Français. Ces naturels se montrèrent aussi timides qu'on les avait dits entreprenans et belliqueux. Le Papou Srouane, chef de l'île Boni, gagné par des présens, devint l'ami et le commensal du capitaine. Les officiers, les naturalistes, parcoururent librement la contrée, et M. Quoy put saisir un tableau assez complet de la physionomie du pays.

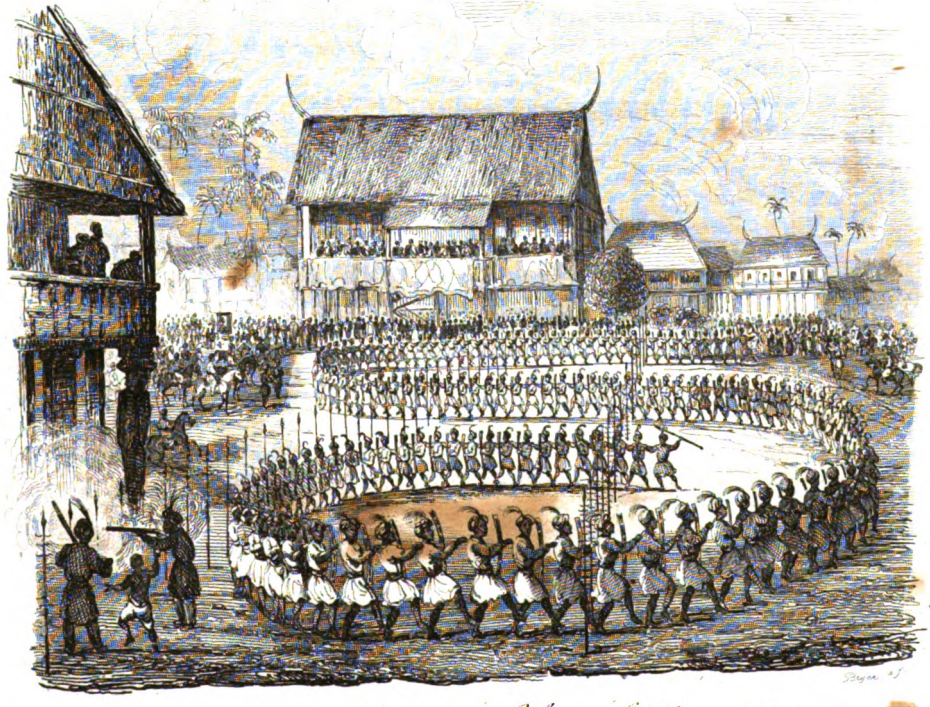
« Dès que le jour parut, dit-il, nous partîmes pour Boni, où, la veille, nous avions aperçu un assez grand nombre de maisons. Arrivés vis-à-vis de l'anse où elles sont placées, nous reconnûmes qu'une ceinture de brisans nous en défendait l'approche. Ayant fait, sans succès, pour franchir cette barrière, quelques tentatives qui faillirent nous être funestes, il fut résolu que nous nous dirigerions vers le côté S. de l'île, où la mer plus tranquille nous promettait un accès moins périlleux; mais là, des arbres qui couvraient les rochers en s'avançant jusque dans l'eau bordaient la côte d'un rem-

Digitized by Google



2. *Manado vue de la Rade.*

2. Manado visto desde la Rada.



3. *Danses Guerrières des Harfours de Célèbes.*

3. Danzas Guerreras de los Harfures de Celebes.

Tom. 2 Pl. XXV.

Digitized by Google

Digitized by Google

part presque impénétrable. Une très-petite anse nous parut être le seul point où l'on pût débarquer. Du reste, nous admirions partout la vigueur et l'éclat de cette végétation; tantôt des perroquets, parés des plus vives couleurs, l'animaient et l'ornaient à la fois; tantôt des cacatoës d'une blancheur éblouissante se dessinaient au loin sur le vert foncé du feuillage; nous en vîmes quelques-uns entièrement noirs, ce qui est assez rare dans cette espèce d'oiseaux causeurs.

» Continuant à côtoyer l'île Boni, l'embouchure d'une petite rivière par laquelle la mer pénetre dans l'intérieur des terres nous fit naître l'idée d'y entrer; nous le fîmes en nous glissant avec peine sous les branches des mangliers dont les racines entravaient à chaque minute la marche du canot, et finirent par lui barrer tout-à-fait le passage. Heureusement une pointe de rocher nous reçut près de là, et nous y recueillîmes quelques échantillons pour joindre à notre collection minéralogique. Peu de temps après, il parut une pirogue qui se dirigeait vers nous; c'était Srouane, chef de l'île Boni, qui nous ayant aperçus lorsque nous cherchions à franchir les brisans, vint à notre rencontre. Prié de nous reconduire au village qu'il habitait, il ne s'y refusa point positivement; mais il mit beaucoup de lenteur à s'y décider. Son air paraissait si inquiet, que nous ne pûmes nous-mêmes nous défendre de quelques craintes. Tantôt il naviguait derrière le canot, tantôt il venait à côté; jamais il ne passait devant; une fois même il alla sur l'île pour prendre un troisième compagnon; enfin, après nous avoir fait suivre assez exactement la route par laquelle nous étions venus, il prit subitement le large, et contournant les brisans qui nous avaient repoussés, il s'engagea entre eux par une passe étroite. Nous le suivîmes alors, mais non en toute sécurité, car il pouvait arriver qu'ayant à franchir une barre, notre embarcation périt dans ce trajet qui, pour la pirogue beaucoup plus légère, aurait été sans danger, et qui sait, disions-nous tout bas, s'il ne nous conduit pas dans un piége pour profiter ensuite de nos dépouilles? Grâce à Dieu, ces soupçons étaient injustes : Srouane nous pilota avec toute la bonne foi possible : notre embarcation, après avoir dépassé les brisans malencontreux, vogua dans une eau paisible, quoique peu profonde. Notre étonnement fut grand, en arrivant à terre, de voir que les vingt cases ou maisons dont se compose le village de Boni venaient d'être à l'instant même abandonnées, et que les naturels s'étaient réfugiés dans les bois. Il fut évident alors que le but des retards apportés par Srouane avait été de faire prévenir les habitans du village, et de leur donner, aux femmes surtout, le temps de se cacher.

» Ce rajah mit en quelque sorte à notre disposition tout le village désert de Boni; il nous en montra les maisons à l'exception d'une seule que nous avons supposée être une espèce de temple. Elles sont construites sur pilotis, au-dessus de l'eau et au bord de la mer. M. Duperrey intima à nos gens l'ordre de ne toucher à rien de ce que les habitans avaient laissé, ce qui fut ponctuellement exécuté. Quant à Srouane, après être demeuré quelque temps avec nous, avoir partagé notre déjeuner et bu du vin qui lui parut excellent, il nous quitta pour aller à la pêche.

» Dans l'impossibilité de communiquer avec les indigènes de cette île, il fut décidé que, sans attendre le retour du rajah, on sortirait par la passe qu'il nous avait fait connaître : nous y réussîmes, non sans peine, et partîmes aussitôt pour le fond du hâvre dans l'intention de visiter la rivière qui servit autrefois d'aiguade à l'amiral d'Entrecasteaux. Elle est étroite, sinueuse, et coule sur un lit de cailloux : ses bords sont couverts d'arbres d'une hauteur immense formant un paysage et des ombrages charmans. Le soleil, sur son déclin, laissait régner autour de nous une douce fraîcheur. Tout-à-coup trois oiseaux de paradis vinrent animer ce superbe tableau : l'un d'eux traversa la rivière en formant des ondulations avec sa queue magnifique; arrivé au milieu du trajet, il s'éleva perpendiculairement sans doute pour saisir quelque proie, ce qui nous procura long-temps le plaisir de le considérer. Je le tirai, mais la distance était trop grande pour que je pusse l'atteindre; et une fois éloignés par le bruit de nos armes, ces admirables oiseaux s'éloignèrent et ne reparurent plus.

» Nous remontâmes le courant pendant l'espace de près d'un mille; mais là notre canot, tirant trop d'eau, fut arrêté par un amas considérable de galets, de schistes, de pétrosilex, etc., qui, encaissant le lit de cette rivière, le forçaient de faire un léger détour.

» Des deux côtés ses eaux débordent et donnent naissance à des marais d'une étendue immense, où croissent une foule de plantes et d'arbres. Nous vîmes sur de petits îlots des cabanes en ruines qui paraissaient désertes depuis long-temps et quelques pirogues à l'abandon. Fallait-il attribuer cette dépopulation à l'in-

Digitized by Google

salubrité du lieu ou au ravage de la guerre?

» Ne voyant aucun asile convenable, nous revînmes à notre gîte de la veille; il s'y trouvait encore du feu, chose agréable, même sous l'équateur, car les nuits y sont fraîches et excessivement humides. En parcourant les environs, je vis des fouilles semblables aux boutés des sangliers; j'imaginai qu'elles annonçaient le passage de cette espèce de cochon sauvage, assez commun dans la contrée; peut-être encore étaient-ce des traces de babiroussas, animaux qu'il ne serait pas surprenant de trouver aussi sur Waigiou. Je dormis, mon fusil sous la tête, précaution inutile, car je n'entendis rien de toute la nuit. »

Pendant le séjour de M. Freycinet à Rawak, le *kimalaha*, ou chef maritime de Guebe, vint lui rendre visite dans son koro-koro armé. A l'arrivée des Guébéens, tous les Papous qui entouraient *l'Uranie* disparurent sur-le-champ. Il était facile de voir que ces étrangers leur causaient une grande terreur, et l'on en conclut que le kimalaha et ses gens traitaient en despotes les pauvres habitans de Waigiou.

A son tour, en 1823, M. Duperrey visita ces terres et mouilla à Fofahak. Comme son devancier, il n'eut avec les naturels que des relations pacifiques et douces. Cependant les habitans de la plage continuaient à dérober leurs femmes aux regards des Européens. Toujours timides et défians, ils n'en étaient pas moins des négocians fort habiles. Quelques notions d'ethnologie et de géographie marquèrent cette relâche, sur laquelle, à défaut de la relation du capitaine non encore publiée, on aimera à retrouver ici un morceau inédit de M. d'Urville.

« Depuis deux jours les naturels n'avaient point encore paru le long du bord; dans mes courses précédentes, je n'avais pu approcher d eux, non plus qu'aucun des officiers de la corvette. Pourtant je désirais observer cette race d'hommes touchant laquelle les dépositions des divers voyageurs avaient été si différentes; les uns les dépeignant comme des sauvages féroces et sanguinaires, qui ne cherchaient que l'occasion de surprendre les étrangers pour les égorger et leur couper la tête; d'autres n'ayant trouvé en eux que des hommes doux, paisibles et timides; en outre, je voulais constater ce qu'il y avait d'exact dans le fait mentionné par Forrest, qu'un isthme étroit séparait le port de Fofahak d'une grande baie méridionale.

» A six heures du matin, je m'embarquai avec MM. Lesson et Rolland dans le grand canot, armé de sept hommes. Parmi ces canotiers, j'avais placé l'Anglais Williams dont le dévouement, la bonne volonté et l'intrépidité m'inspiraient le plus de confiance. Nous passâmes devant la haute péninsule que couronne un morne élevé dont la forme bizarre affecte celle d'un bonnet phrygien, et devant la petite île des Tombeaux qui se réunit à la péninsule par un récif couvert seulement de quelques pieds d'eau à marée basse. Sur le bord de l'île, se trouvaient une dizaine de naturels, postés près de leurs pirogues, qui nous regardaient venir avec inquiétude, et semblaient tous prêts à s'enfuir dans leurs pirogues. La connaissance que j'avais déjà acquise du caractère des sauvages m'avait indiqué que, pour entrer en communication avec eux, rien n'est plus maladroit que de marcher directement vers eux, quand ils ont peur de vous; mais qu'il faut au contraire faire semblant de ne pas les voir ou de ne point se soucier d'eux, et peu à peu leur défiance diminue. On sait du reste que c'est la même marche qu'il faut suivre en général pour s'approcher de tout ce qui est animal sauvage.

» Ainsi je recommandai à mes compagnons de ne pas faire semblant de les regarder, et nous poursuivîmes notre route. Nous ralliâmes la côte méridionale du hâvre qui est fort raide et n'offre pas un seul point où l'on puisse débarquer; elle est en outre couverte d'arbres d'une hauteur médiocre, parmi lesquels les casuarinas sont les plus nombreux. En quittant le bord, le ciel était déjà couvert; mais je comptais arriver sans eau, lorsqu'à sept heures, les nuages parvenus sur nos têtes éclatèrent et nous couvrirent de torrens de pluie, si bien que nous fûmes en peu de minutes trempés jusqu'aux os. En cela mon plus grand regret fut de voir que le temps nuisait infiniment à mes recherches de botanique et d'entomologie.

» Vers sept heures et demie, nous parvînmes au fond de l'anse qui termine le bras occidental du hâvre de Fofahak, éloigné d'une lieue de notre mouillage. En y arrivant, une triste scène s'offrit à mes regards. En place d'une plage dégagée, accessible et même habitée, que je m'attendais à trouver, le rivage n'offrait qu'un marais fangeux couvert d'immenses mangliers du genre *bruguiera*, dont les racines traçantes, arquées et anastomosées dans tous les sens, étendaient une sorte de filet sans bornes sur tout ce marécage. Rien n'est plus pénible, plus difficile, que de s'avancer sur ce sol; en cheminant sur ces racines, le pied glisse à chaque instant, et l'on court le risque de se rompre le cou. Nous restâmes dans le canot pour faire

Digitized by Google

notre frugal déjeuner, dans l'espoir que la pluie cesserait; mais elle continuait avec force. Alors pour ne pas perdre le fruit de cette course, à huit heures je me décidai à pousser une reconnaissance à l'intérieur aussi loin que je le pourrais.

» Je me mis en route accompagné de Rolland, de Williams et de deux autres marins; M. Lesson préféra demeurer près du canot. Nous trouvâmes sur le rivage deux pirogues qui semblaient tout récemment tirées à terre; j'en conclus naturellement que ces lieux étaient visités par les sauvages, et que je pourrais en rencontrer de nouvelles traces sur ma route. Après avoir suivi l'espace de cent pas le lit d'un torrent assez profond, nous tombâmes sur une case qui, par sa forme et par la nature de ses matériaux, ne me parut propre qu'à servir de station pour se mettre à l'abri des injures du temps. Près de là gisaient sur le sol deux édifices plus considérables. Le terrain sur ce point est couvert de mangliers, de palmiers, de lataniers, de pandanus et autres grands arbres. La plupart de ceux-ci ont leurs troncs couverts, jusqu'à une énorme hauteur, de pothos énormes dont quelques-uns m'offraient leurs beaux spadix terminaux. A cette case commence un petit sentier assez nettement tracé, qui nous permit de cheminer à travers ces inextricables lacis de végétaux. Après avoir traversé plusieurs fois un torrent d'une eau très-fraîche, nous nous trouvâmes au pied de la montée. La route devient plus commode, le sol est plus ferme et plus sec, et je recueillis plusieurs sortes de plantes nouvelles pour moi, parmi lesquelles je ne citerai que le curieux *nepenthes mirabilis* aux godets toujours remplis d'eau, que je rencontrai pour la première fois. Par malheur, la pluie tombait toujours à verse, et ces échantillons ne pouvaient être bien conservés.

» A mesure que nous nous élevions, le sentier devenait plus rapide; le sol argileux était si glissant, que nous eussions probablement échoué dans nos efforts, sans des entailles pratiquées par les naturels, qui nous servaient de degrés. Toutefois, il nous arrivait souvent de lâcher pied, et alors nous perdions, en une seule glissade en arrière, le fruit de longs efforts. Nous nous en consolions en riant à gorge déployée de notre déconvenue. Enfin nous arrivâmes au sommet de l'isthme, dont j'estime la hauteur totale à cent toises environ. Là fut résolue sur-le-champ la question qui m'appelait en ces lieux. Dans la direction de la baie de Fofahak, les arbres me cachaient la vue de la mer, et je ne pouvais voir que la haute crête dentelée qui règne au-delà; mais du côté opposé, c'est-à-dire dans la direction du S. S. E., je vis avec joie un immense bassin qui semblait se diriger du S. S. E. au N. N. O., mais dont je ne pouvais apercevoir l'entrée; seulement je remarquai sur la surface quelques îles plus ou moins considérables. Cette découverte m'encouragea, et comme le temps commençait à s'améliorer, je voulus compléter ma reconnaissance.

» Le sentier était bien frayé; nous commencions à redescendre. Comme la pente en est encore plus rapide que sur le revers opposé, les naturels ont placé de grosses branches d'arbres en travers, en guise d'échelons, pour appuyer les pieds. Ces diverses précautions m'annonçaient une communication assez régulière entre les deux baies. En outre, nous distinguions parfaitement dans la boue l'empreinte récente des orteils des naturels. En moins d'une demi-heure, nous parvînmes au bord d'une petite rivière, près de laquelle était un hangar semblable à celui de l'autre côté de la montagne. Tout à l'entour, le sol était couvert de tas de coquillages. Je dois même faire remarquer en passant que dans toute l'étendue de ce chemin que nous venions de découvrir, c'est-à-dire durant une lieue environ, à toutes ces hauteurs, le sol était jonché de coquilles de diverses espèces, surtout d'arches apportées par les sauvages. Il faut que ces gens marchent toujours avec des provisions de coquilles, et qu'ils les mangent tout le long de la route, pour qu'elle en soit pavée de cette manière. Je songeai en moi-même que Voltaire aurait sans doute triomphé s'il avait pu voir et citer ce fait à l'appui de son système touchant la présence des coquilles sur le faîte des montagnes.

» Le chemin s'effaçait à cette case; au-delà, le sol était couvert de mangliers aux racines entrelacées, baignées par les eaux de la mer à marée haute. D'abord, je tentai de cheminer dans le lit de la rivière; mais bientôt j'en eus jusqu'au cou, et force me fut de renoncer à ce moyen. Je voulus ensuite cheminer sur les racines de mangliers, mais deux ou trois chutes assez désagréables me dégoûtèrent encore de cette entreprise. Après une heure consacrée à ces essais aussi pénibles qu'infructueux, je pris le parti de retourner à la case avec Rolland et d'y attendre Williams, qui avait poussé jusqu'à la mer. Sa longue existence avec les peuples sauvages l'avait, pour ainsi dire, formé à tous leurs exercices, et il pouvait marcher sans peine sur ces lacis scabreux, où je ne pouvais me soutenir qu'en chancelant. En rôdant aux environs de la

Digitized by Google

case, je trouvai des fragmens de pagaie, je recueillis quelques plantes nouvelles, et le soleil ayant apparu, quelques papillons aux riches couleurs voltigèrent çà et là et me firent regretter d'avoir laissé mon échiquier dans le canot. Williams, à son retour, m'apprit qu'après avoir cheminé l'espace d'un demi-mille environ sur les racines, il s'était trouvé sur les bords d'une petite anse, entourée de marécages, ayant son entrée au S., et contenant deux petites îles. Du reste, le rivage ne lui avait paru nulle part praticable, ce qui me fit penser que les naturels ne se rendaient qu'en pirogue à haute mer jusqu'à la petite case située au pied de l'isthme. Comme il était déjà dix heures et demie, et qu'il était impossible de rien tenter sans l'aide des sauvages, je repris le chemin du canot.

» Au sommet de l'isthme, je grimpai sur un arbre élevé pour mieux examiner la baie du S. Alors je pus me convaincre que la partie qu'avait vue Williams n'était qu'une anse de la grande baie, qui se prolongeait, d'une part, fort loin dans l'O.; de l'autre, dans le S. S. E. Sur une île assez grande se montraient, au bord de la mer, trois grandes cases entourées de cultures, et je supposai que c'était la résidence du rajah mentionnée par Forrest. En outre, je restai convaincu que le sentier que j'avais découvert était l'unique moyen de communication entre les deux baies; le terrain à droite et à gauche montant considérablement et devenant d'un accès encore moins praticable. Sur la route, Rolland ramassa un jeune phalanger qui venait d'être abandonné par sa mère.

» Nous fûmes de retour au canot à midi et demi; je me dirigeai alors sur l'anse reconnue la veille par nos officiers, au sud de l'île des Tombeaux. Un massif de douze ou quinze cocotiers entourant une petite case sur pilotis nous promettait le suc rafraîchissant de ses fruits et le moyen de nous promener un peu à leur ombre, car partout où se trouvent ces arbres le sol est ordinairement praticable. La mer était basse, et il restait à peine deux pieds d'eau sur la vase, de sorte que nous eûmes toutes les peines du monde à amener le canot jusqu'à la case. J'eus bientôt reconnu que ce n'était guère qu'une grande cage en bambous recouverte de feuilles de latanier, et soutenue sur quatre piliers, à quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau de l'eau, comme toutes les habitations des Papous. Dans l'intérieur, on ne trouvait que cinq foyers carrés, à chaque angle une petite plate-forme, une corbeille et quelques tripangs desséchés.

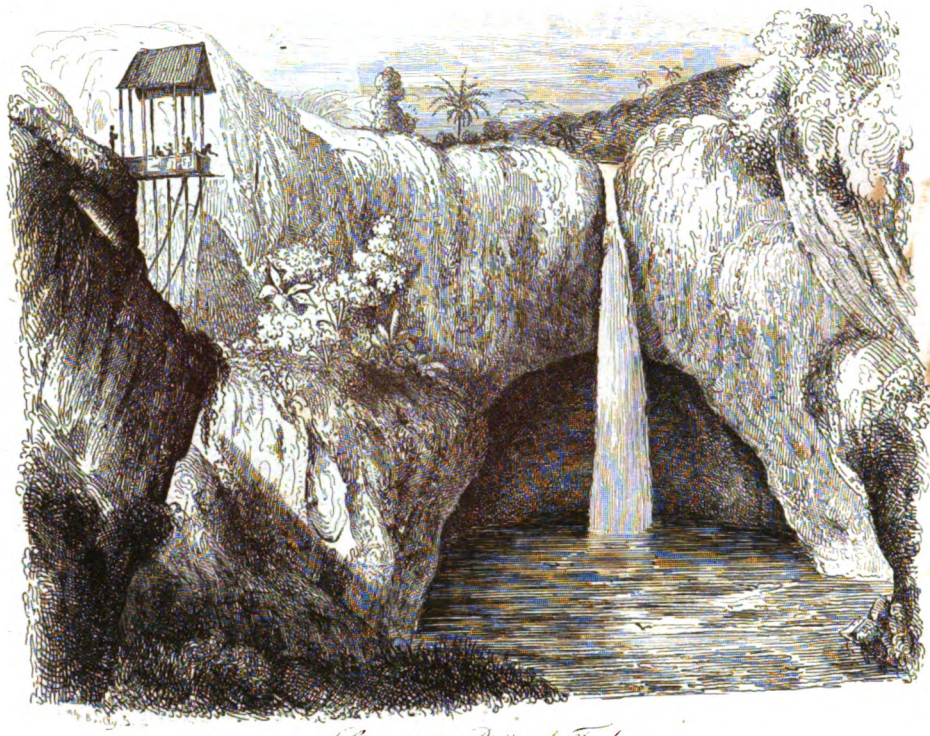
» Nous n'eûmes ensuite rien de plus pressé que d'aller voir si les couteaux laissés la veille par M. Bérard, en place des cocos qu'il avait fait cueillir, avaient été enlevés par les sauvages. Avant d'accoster à terre, j'avais entrevu, à travers les mangliers, un jeune sauvage qui semblait vouloir se cacher pour épier nos mouvemens. J'avais fait semblant de ne pas l'apercevoir, et j'avais défendu aux marins d'aller de ce côté. A quelques pas de la maison, sur la place que je suivais pour aller à la chasse des papillons, je vis étendus sur le sable douze à quinze cocos tout frais attachés deux à deux et avec deux des couteaux laissés la veille fichés dessus. Cette galanterie de la part de notre jeune invisible me parut tout-à-fait d'un bon goût; elle annonçait des dispositions amicales. Nous en profitâmes; nous ouvrîmes ces cocos et nous en bûmes avec délices le suc, mes compagnons et moi, car il faisait alors une chaleur excessive, et nous n'avions même pas d'eau claire pour étancher notre soif. Satisfait sans doute de voir son hospitalité accueillie, le jeune Papou s'avança alors vers nous, seul et sans arme; d'un air confiant, il vint nous donner la main en disant *bangous* (bon), et nous indiquant par signes que c'était lui qui avait placé là ces cocos à notre intention.

» Comme c'était le premier qui se hasardait à nous approcher, je lui fis beaucoup d'amitiés et lui offris des pendans d'oreille et un beau collier. Cette libéralité, sans doute fort inattendue pour lui, parut avoir tout-à-fait gagné son cœur, et il nous fit entendre que tous les cocos étaient à notre service. Je permis alors aux matelots d'aller en cueillir, en leur recommandant de ne point les gaspiller, et de bien traiter les insulaires s'il en venait d'autres. J'errai une heure ou deux dans la forêt, qui, de ce côté, est assez praticable, et je fis une bonne récolte de beaux lépidoptères. Surtout je me procurai plusieurs individus du superbe papillon *urania orontes*, qui se pose sous les feuilles du manglier, à la manière de nos phalènes lichenées, et voltige comme par sauts et par bonds. Cette magnifique espèce abonde en ces lieux marécageux.

» Je rejoignis enfin le canot pour prendre mon dîner; ce fut avec joie que j'y trouvai dix à douze Papous jouant et mangeant avec nos canotiers comme s'ils étaient d'anciennes connaissances. Ils m'ont bientôt environné en me répétant : *Capitan Bangous*, *sobat*, etc., et en me faisant toutes sortes d'amitiés. Ces hommes sont, en général, d'une petite stature, d'une complexion grêle et débile, sujets à la lèpre;

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Chute de la Rivière de Tondano.

1 Despeñadero del Rio de Tondano



2. Tondano.

de Sauvage del.

Digitized by Google

leurs traits ne sont pourtant point disgracieux, leur organe est doux, leur maintien grave et poli, et même empreint d'une certaine mélancolie habituelle bien caractérisée.

« A quatre heures nous quittâmes cette station pour regagner le bord. En passant devant l'île des Tombeaux, je rangeai la plage de très-près, mais sans faire mine de l'aborder. Cette fois l'un des naturels, s'avançant dans l'eau avec un gros pigeon dans les mains, me fit signe d'approcher; nous fûmes bientôt au milieu d'eux et nous examinâmes avec curiosité leur campement. Sur un grand foyer rôtissait un énorme monceau de chair de tortue; un petit abri en branches de palmier, élevé de trois pieds au-dessus du sol, avait été construit pour ceux qui semblaient être les chefs de la bande, et ceux-ci étaient étendus nonchalamment sur des nattes, la tête appuyée sur un petit coussin en bois sculpté. Après avoir échangé quelques mots malais avec eux, je leur fis entendre que, s'ils voulaient porter à bord des vivres ou des objets de leur industrie, ils recevraient en retour divers objets de fabrique européenne : ils promirent d'y aller le jour suivant. Il était cinq heures passées; je pris congé d'eux et fus de retour à bord au soleil couchant, très-satisfait de ma course. »

Les Papous tinrent leur promesse. Le jour suivant, ils parurent autour de *la Coquille* et ne cessèrent d'y venir jusqu'au départ du navire, commerçant avec bonne foi, et se conduisant de la façon la plus honnête. Deux jours après la course de M. d'Urville, l'élève Blosseville poussa avec Williams une reconnaissance jusqu'à la résidence du rajah de l'île, dans la baie du sud, où il trouva une population douce, timide, semblable à celle qui fréquentait déjà les Français. Le rajah vint lui-même à bord de *la Coquille* et offrit au capitaine Duperrey deux beaux oiseaux de paradis; mais il demanda un fusil de munition pour une corbeille d'assez belle écaille et il la remporta quand il vit qu'on lui refusait l'échange.

La population de Waigiou est peu dissemblable de celle de Doreï, et ce qu'on a dit de la première peut se rapporter à la seconde. Seulement il faut ajouter que les officiers de *la Coquille* trouvèrent, dans un village situé à l'E. de la baie, une sorte de chapelle ornée de plusieurs effigies bizarres, barbouillées de diverses couleurs, ornées de plumes et de nattes, disposées d'une manière symétrique. Cette chapelle devait être un temple; ces figures en bois, des images de divinités. On ne put du reste rien savoir de plus sur les croyances religieuses de ces peuples.

Très-haute à l'intérieur, montueuse, et presque entièrement boisée, l'île Waigiou a soixante-six milles environ de l'E. à l'O. sur trente milles du N. au S. La grande baie du S. qui s'enfonce presque jusqu'à la côte du N., semble couper l'île en deux parties. La partie méridionale est du reste à peu près inconnue. Les limites de Waigiou sont 0° 24' S. et 0° 0' en lat.; 127° 49' E. et 128° 57' en long.

Au N. de Waigiou sont disséminées plusieurs petites îles : Boni, Rawak, Manaouaran, les îles En, et la chaîne des îles Vayag qui occupe une étendue de onze milles de l'E. S. E. à l'O. N. O., toutes rocailleuses, boisées et inhabitées. Il faut citer à part Rouib qui a plus de douze milles de circuit et que domine un cône majestueux qu'on aperçoit à quinze ou vingt lieues de distance, ce qui en fait une reconnaissance précieuse pour ces parages. Elle gît par 0° 2' lat. S. et 127° 45' long. E. (Sommet.)

Au N. de Waigiou, et à vingt milles du côté de sa partie orientale, se présente le groupe Aïou, petites îles environnées d'un récif de cinquante milles de circuit. Forrest est le découvreur de ce groupe. Il visita plusieurs de ces îles en 1775, et, suivant lui, elles sont occupées par des Papous qui vivent de poissons et de tortues. Ces naturels font de temps à autre des incursions sur Waigiou pour se procurer le sagou nécessaire à la fabrication de leur pain; ils emmènent leurs femmes et toute leur famille, et font en outre un petit commerce d'écailles de tortue et de nids de salanganes avec les Chinois de Ternate et d'Amboine.

Aïou-Baba, la plus importante et la plus méridionale du groupe, a cinq milles de circuit et 500 pieds d'élévation. Forrest distingue trois principaux chefs, sous les titres de moudo, synagui et kimalaha. Le moudo avait plusieurs femmes dont deux étaient des Malaises enlevées à Amblou près d'Amboine. Forrest ayant témoigné au moudo sa surprise de ce qu'il osait acheter des sujets hollandais, le chef sauvage répondit que dans ces îles on ne s'inquiétait guère des Hollandais, parce qu'ils étaient bien loin; que d'ailleurs les naturels avaient mille moyens d'éluder leurs vengeances, et que, par exemple, lorsque les Hollandais demandaient la tête d'un chef papou, au lieu d'envoyer cette tête, on expédiait celle d'un esclave qu'on décapitait.

Abdou et Konibar, les deux îles les plus importantes après Aïou-Baba, n'ont chacune que trois milles de tour et 200 pieds environ de hauteur. A Konibar il y a, dit-on, des plantations

Digitized by Google

d'ignames, patates, cannes à sucre, et autres productions intertropicales.

Pendant le séjour de M. Freycinet à Rawak, en 1818, le chef d'Aïou-Baba vint lui rendre visite. C'est l'homme que ce navigateur désigne sous le nom de Moro, variante probable de celui de Moudo.

« Les Papous avec lesquels nous avions communiqué, dit M. Freycinet dans sa relation, nous avaient paru intelligens et spirituels; mais aucun n'égalait, sous ce double rapport, Moro, l'un des chefs des îles Aïou, qui vint à notre observatoire. Il parlait le malais avec facilité, nous adressait mille questions et voulait une explication de tout ce qu'il voyait parmi nous d'extraordinaire. Il me demanda avec instance un thermomètre. Je ne sais s'il en comprit l'usage; mais il parla pendant long-temps à ses compagnons, et l'on eût dit qu'il leur en expliquait l'utilité.

» Moro était nu, ne portant qu'un simple *langouti*, en écorce de figuier; il était trapu et avait une immense chevelure, comme tous ses compatriotes. D'un caractère vif et gai, nous flattant avec beaucoup d'adresse lorsqu'il voulait obtenir une chose; il me fit entendre que, pour rester en ma société, il lui fallait un costume plus décent que le sien. En conséquence, il obtint insensiblement un pantalon, puis une chemise, puis un mouchoir pour décorer sa tête, etc. Fier de son nouveau costume, il partit pour la baie de Kabareï, sans doute pour y étaler sa *braverie*.

» Le lendemain, il revint de bonne heure avec deux tortues, qu'il me vendit. Dès-lors, il s'établit notre commensal habituel, au point qu'il couchait même à bord. Il étudiait et imitait nos manières avec une facilité et une aisance qui nous surprirent; à table il se servait du couteau et de la fourchette aussi bien que nous. Il est vrai qu'à travers cette sociabilité improvisée, il perçait, de temps à autre, quelques traits de simplicité native; mais, sur notre remarque, il était le premier à en rire et de bon cœur. Une fois, il imagina de renverser tout d'un coup la poivrière dans le creux de sa main et d'en avaler, d'un seul coup, tout le poivre. Je crus qu'il allait étouffer; mais, bien loin de là, il ne fit que se récrier sur l'excellence d'un tel régal : *bagous! bagous!* (bon! bon!) répétait-il. Il regardait avec tant de satisfaction tout ce qui était sur la table que, pour le contenter, je consentis à lui laisser prendre le verre, la bouteille, l'assiette, etc., dont il s'était servi. Sa joie fut au comble quand je lui eus donné un petit panier pour emballer toutes ces richesses. Il me témoigna sa reconnaissance par le don de plusieurs perles et du plus bel oiseau de paradis que j'aie apporté de ces contrées. Il ne s'en tint pas là, il nous rendit de signalés services. Comme nous étions entourés continuellement d'une multitude de pirogues, il s'établit notre officier de police et notre courtier général. Il faisait nos marchés avec ses compatriotes; c'était toujours à notre bénéfice : il est vrai qu'il y trouvait aussi son compte. Si, par exemple, nous consentions à donner neuf couteaux pour une certaine quantité de denrées, il me disait que c'était assez de cinq, mais n'en livrait que quatre au vendeur, ce qui paraissait le satisfaire, et gardait le cinquième pour lui. Il s'attacha à me démontrer que cette manière d'agir ne m'était pas désavantageuse; j'en convins volontiers, en riant de son industrie. »

A son tour, en 1828, M. d'Urville fit la géographie du groupe d'Aïou. Des pirogues voulurent s'approcher de son navire; mais, comme la fièvre et la dyssenterie régnaient à son bord, il ne voulut pas s'arrêter dans ces parages. De ses opérations, il résulte que les limites géographiques de ce groupe sont en latitude 0° 19' et 0° 41' N.; en long. 128° 21' et 128° 45' E.

A seize milles au N. N. E. des îles Aïou, se voit encore le petit groupe *Asia*, découvert en 1805 par le navire de guerre de ce nom. Revu en 1823 par le capitaine Mackenzie, il fut exploré en 1828 par M. d'Urville. Ce sont trois petites îles basses et boisées. On ne sait si elles sont peuplées. Lat. N. 0° 58'; long. E. 128° 48'.

CHAPITRE XXIII.

MALAISIE. — ILE CÉLÈBES.

Nous avons laissé *l'Oceanic*, le 13 août, à la hauteur de l'île Waigiou. Dans les jours qui suivirent, Pendleton laissa porter pour doubler par le N. l'île Morty, l'une des Moluques, et attaquer ensuite l'île Célèbes. Quoique la brise soufflât assez rondement du S. S. O., la mer était unie comme une glace : on se serait cru dans un bassin, tant l'abri des grandes terres donnait à ces parages un aspect différent de celui de la Mer du Sud. Le 14 au soir, nous aperçûmes le cap Salavaï de l'île Guilolo; le 15, Morty était doublée; le 17, Célèbes était en vue. *L'Oceanic* avait devant lui le cap Coffin qui la termine au N. E. et les petites îles Banka qui la flanquent. Au-delà de la pointe avancée et dans la région intérieure, se révélaient le mont Koblat et celui des Deux-Sœurs. Le mont Koblat est un cône ré-

Digitized by Google

gulier, qu'on aperçoit par un temps serein à d'énormes distances: les Deux-Sœurs sont deux pitons d'une hauteur moitié moindre, mais très-saillans pour ceux qui arrivent de ce côté. A trois milles au N. E. du plus septentrional de ces pitons, gît une troisième montagne, sur laquelle on remarque une cavité à bords aigus, décelant un cratère éteint, puis un autre monticule à l'E., conique, noir, complètement nu, avec tous les caractères d'un sommet ignivome. La première de ces montagnes fut nommée *Volcan* par M. d'Urville. Toute cette contrée semble avoir été, à d'autres époques, profondément travaillée par des feux souterrains, et il ne serait point impossible qu'on y trouvât encore quelques fumerolles.

Le 18 août au soir, saisi par le calme, *l'Oceanic* était encore sous le cap Coffin. Devant sa proue, s'ouvrait le canal de Banka, dans lequel nous donnâmes le jour suivant. La côte étant acore, *l'Oceanic* rangea à un demi-mille de distance le cap Coffin, morne équarri, boisé et de peu d'élévation; puis tour à tour il prolongea les îles de ce chenal, Banka, Ganga, Salice et Kabroukan, passa devant le petit village de Likoupang, où l'on voyait flotter le pavillon hollandais, doubla ensuite à deux ou trois cents brasses de distance le cap N. de Célèbes, découvrit le cône de Toua-Manado et les petites îles Nain, Mantrau, Siandien et Bounakin; puis se présenta devant la vaste baie de Manado, l'âvre immense, mais ouvert et peu sûr, d'un ancrage difficile d'ailleurs, la mer ayant soixante à quatre-vingts brasses de fond à une demi-encâblure du rivage.

L'Oceanic avait déployé son pavillon en tête de la rade, et il venait de s'engager à l'intérieur, lorsqu'une chaloupe néerlandaise accosta le bord. Un officier et trois soldats de marine, montés sur le pont, demandèrent à parler au capitaine. Pendleton les fit descendre dans la chambre où se tint une sorte de conseil qui dura une demi-heure environ. Le résultat fut que la rade de Manado, privilégiée pour les navires bataves, faisait payer beaucoup trop cher aux navires étrangers l'hospitalité de son ancrage, en limitant en outre à un petit nombre de jours le temps d'une relâche. Le capitaine américain ne semblait pas d'humeur à passer sous ces fourches-caudines.

Quand il reparut, il était furieux : « Méchans juifs néerlandais ! s'écriait-il, s'ils pouvaient faire payer l'air qu'on respire dans leur rade, ils le feraient. Non, *l'Oceanic* ne leur donnera pas un seul dollar. Ils ne savent pas à qui ils ont affaire. » Ces mots dits, il se retourna vers l'officier : « Monsieur, ajouta-t-il, je voulais prendre chez vous de l'eau et des vivres; mais, au compte que vous me faites, ils seraient trop chers. Je vais gouverner sur Manille. » A l'instant même, il fit mettre son navire en panne pour ne pas s'engager plus avant dans la baie.

Depuis plusieurs jours, il avait été convenu entre Pendleton et moi que je le quitterais à Manado. La dernière campagne de *l'Oceanic* avait été stérile : avant de rentrer à New-York, Pendleton voulait battre une fois encore la côte N. O. de l'Amérique. Ce nouvel itinéraire contrariait le mien. Une portion de la Malaisie et les plus grandes terres australes restaient encore inexplorées pour moi; elles me promettaient des études curieuses et graves. Elles devaient former l'un des plus précieux butins de ma circumnavigation. Il n'y avait donc pas lieu d'hésiter : il fallait quitter mon digne ami, mon excellent capitaine. Quand je l'embrassai, des larmes me vinrent aux yeux; lui-même était ému. « Nous nous reverrons, me dit-il, nous nous reverrons. Des croiseurs comme nous se retrouvent, fût-ce au bout du monde. Quelque part que vous alliez, recommandez-vous de *l'Oceanic ;* c'est un poisson de mer que tous les parages connaissent. » On porta mes malles dans l'embarcation néerlandaise qui me donnait passage jusqu'à la côte; après quoi m'affalant par l'échelle, je cherchai à abréger cette scène d'adieux. Les rameurs hollandais m'emportèrent; *l'Oceanic* s'orienta pour reprendre le bord au large. Pendant quelques minutes, je pus voir Pendleton debout sur le couronnement, et me saluant encore de son porte-voix. Long-temps j'agitai vers lui mon mouchoir, long-temps je tins mes yeux fixés sur ce joli navire, qui avait été ma seule demeure depuis près de deux années, auquel j'étais attaché comme son équipage. Mais le gracieux *Oceanic* s'ébattait au loin sur la mer avec ses voiles blanches, me fuyant, me laissant seul sur une grève étrangère, et bientôt il disparut entièrement à ma vue.

Les attentions de l'officier néerlandais calmèrent un peu ces regrets d'une brusque séparation. A mi-chemin de la côte, une pirogue nous rejoignit; elle portait deux Européens vêtus de toile blanche à la façon créole et coiffés d'immenses chapeaux de paille. C'étaient deux Français établis depuis long-temps à Manado, MM. Barbier et Martin. M. Barbier, ancien officier de la marine impériale, avait fait dans l'Inde la campagne de *la Sémillante :* destitué pour ses opinions en 1815, il commandait alors une petite

Digitized by Google

goëlette avec laquelle il faisait le commerce des Moluques.

Cette rencontre imprévue, les bontés que ces messieurs et le résident de Manado eurent pour moi pendant ma courte halte, me firent regretter de n'avoir pas plus de temps à donner à cette reconnaissance de Célèbes. A peine arrivé, je songeai sur-le-champ aux moyens de sortir de cette espèce d'impasse au milieu des mers malaises. M. Barbier ne devait partir pour Amboine qu'à vingt jours de là ; et peut-être eût-il fallu patienter pendant ces trois semaines, si un brick de guerre hollandais, *le Siva*, affecté au service de Manado, n'eût reçu l'ordre de mettre à la voile pour une mission urgente. Le résident, M. Pietermat, me fit offrir passage à bord, ce que j'acceptai de grand cœur. Nous devions partir le 23.

Deux jours me restaient donc pour voir Célèbes ; et grâce à M. Barbier, ils furent utilement remplis. Cet excellent compatriote me présenta au Résident, qui me fit le meilleur accueil. Désormais je fus admis à tous les plaisirs, à toutes les fêtes. Une partie devait avoir lieu le lendemain même au lac de Tondano, excursion demi-scientifique, demi-pittoresque, projetée en l'honneur de quelques Hollandais de distinction, voyageurs comme moi. On me convia à cette promenade, et j'acceptai avec reconnaissance. Un jour seul me restait alors pour voir le littoral ; je m'empressai de l'utiliser.

Quand on arrive du large, Manado ne se présente guère que comme un amas de cases basses aux toits inclinés, dominées elles-mêmes par une habitation à deux étages, demeure du Résident. Un mur d'enceinte, garni de quelques canons, est la seule défense de ce château que domine le pavillon hollandais (XXV — 2). Assis sur le bord de la mer, le village est flanqué à sa droite d'une chaîne ondulée dont un rameau va mourir vers la mer, à une ou deux lieues du rivage ; à sa gauche s'élève le Koblat. A gauche et à droite du fort s'étendent les maisons du village, d'un genre d'architecture particulier à Célèbes, élevées sur des pieux équarris, construites en planches, souvent avec des fenêtres ornées de sculptures. Celles des chefs surtout sont des édifices importans précédés d'une sorte de péristyle quadrilatéral, et surmontés d'un faîte très-raide et couvert de chaume. Les Hollandais fixés dans ce pays n'ont pas cherché à y introduire un autre mode de construction. La population de Manado, quoique évidemment d'origine malaise, n'avait point pourtant la face équarrie et osseuse qui caractérise cette race dans les autres groupes. Le teint de ces indigènes était plus clair, leur visage plus rond, leur corpulence moins marquée. Parmi les races de l'intérieur de Célèbes, cette dissemblance devait se prononcer d'une manière encore plus saillante.

Le 21 août, à six heures du matin, tout ayant été disposé dès la veille pour notre pélerinage au lac de Tondano, nous nous mîmes en route en nombreuse compagnie. Pour faire les honneurs de cette partie à ses hôtes, le Résident s'était joint lui-même à la caravane. D'excellens chevaux, doux et pleins de feu, nous attendaient dans les cours de la résidence. Cent cinquante serviteurs, les uns à pied, les autres montés, devaient nous servir d'escorte ou porter nos bagages. C'était vraiment un faste de prince. Quelques palanquins avec leurs relais avaient été réservés pour les personnes qui préféraient ce mode de transport.

Les environs de Manado, semés de jolies maisons qu'encadrent des palissades de sagoutier, me parurent ravissans, par un beau lever du soleil et au milieu de cette espèce de marche triomphale. La route, large et commode, s'ouvrit d'abord sur un terrain légèrement ondulé que couvrent des forêts immenses ; mais bientôt commença une suite de hautes collines boisées, entrecoupées de ravins profonds. Habitués a gravir ou à descendre ces rampes taillées en escalier, nos chevaux ne bronchaient pas sur le revers de ces gorges à pic que terminait un pont en bois jeté sur un ravin et recouvert d'une toiture comme les ponts chinois. Qu'on se figure une longue cavalcade de cent cinquante individus, échelonnés sur des rampes qui serpentent le long des flancs boisés d'une montagne abrupte ; ici les cavaliers de la tête traversant le pont au galop, tandis que d'autres paraissent à peine à la cime de la montagne, et l'on aura une idée du tableau qui s'offrit dans cette pittoresque promenade (Pl. XXV — 1). Les Malais, chargés du service, ne nous laissaient pas le temps de désirer quelque chose ; ils nous prévenaient en tout. Leur nombre était si grand qu'il restait à peine à chacun d'eux quelque chose à faire. Celui-ci ne portait qu'un nid d'oiseau, celui-là une bouteille de vin ; chaque membre européen de la cavalcade en avait douze à ses ordres.

Nous traversâmes ainsi Tawangan, beau village du canton de Darès, distant de cinq milles de Manado, et dont le kapala-balak (chef) faisait partie de notre suite ; puis laissant derrière nous le haut piton du mont Koblat, nous arrivâmes à Passan-Goulang où nous attendait un déjeuner

Digitized by Google

somptueux. Trente ou quarante naturels, habillés de toile blanche et rangés sur deux files, devaient nous servir de garde d'honneur. Derrière cette haie de guerriers, se tenaient quelques femmes du pays, timides, se montrant à peine. Quoique jeunes et assez bien costumées, ces femmes n'avaient rien d'engageant dans les traits. Une bouche fort éloignée des narines, un nez court et épaté, des yeux sans expression et sans harmonie, une face comprimée de haut en bas, tel est le caractère de crétinisme qui se produisait sur toutes ces figures. Les femmes semblent, du reste, dans cette île, se tenir dans un état d'infériorité bien prononcée. Leur intelligence ne ment point à leur physionomie. Elles sont esclaves plutôt qu'épouses; et un homme prend autant de femmes qu'il en peut nourrir.

Au-delà de Paoun-Nereng et à dix milles environ de Manado, commencèrent de sombres forêts, hautes et vigoureuses, impénétrables partout ailleurs que dans la route récemment ouverte par les soins des Hollandais. Ces forêts rappelaient celles de la Nouvelle-Guinée, pour les productions du sol et pour les animaux dont elles sont peuplées. Seulement les oiseaux semblaient, sous ces voûtes fraîches, être plus rares et moins variés qu'à la terre des Papous, tandis qu'au contraire les mammifères offraient déjà de grandes races, étrangères à la Mélanésie, comme le babiroussa et le sapi-outang.

Le babiroussa tient à la fois du cochon et du sanglier, s'apprivoisant comme le premier, armé de défenses comme le second. Comas le nomme cochon-cerf; Valentyn et Seba l'ont tour à tour figuré. Ses formes sont, en général, un peu moins lourdes que celles de ses congénères; sa couleur ordinaire est cendrée-roussâtre, son poil est court et laineux, sa peau mince est presque sans couenne. Cet animal ne se mêle presque jamais aux sangliers sauvages. Poursuivi, il se jette à la mer et plonge fort bien. Valentyn dit qu'il ne fouille pas, mais qu'il se nourrit d'herbes et de feuilles (Pl. XXVI — 4). Le sapi-outang, plus curieux encore, est presque semblable à un veau ou à une petite vache, comme l'indique son nom malai, *sapi* (vache), *outang* (des bois). Il en a le museau, les pattes et l'aspect général, avec deux cornes épaisses et légèrement rabattues sur l'arrière. Son poids est de deux à trois cents livres, et son obésité est d'autant plus caractéristique qu'on l'a classé dans le genre antilope, sous le nom d'*antilopa depressicornis* (Pl. XXVI — 5).

Dans ces forêts peuplées de curieux animaux, on remarquait, parmi les productions végétales, le palmier sagouer ou gomotou (*saguerus gomutus* Rumph), un superbe palmier, épineux seulement au sommet et aux aisselles des feuilles, d'un port qui ressemble à celui du sagoutier, avec un tronc haut de trente à quarante pieds, nu, lisse, très-droit, surmonté, comme le dattier, par une belle touffe de feuilles; de magnifiques aréquiers, s'élançant parfois jusqu'à 80 pieds d'élévation; des lingoas ou *pterocarpus* très-communs, des varinguis, espèce de *ficus*, arbre sacré des Javanais. Quant à la constitution géologique de la contrée, elle consiste généralement en un trachyte ou basalte en décomposition, recouvert d'une couche de terre végétale dont l'épaisseur va parfois de quinze à vingt pieds. A la surface le sol est rarement pierreux, sablonneux jamais.

Nous étions alors dans la partie la plus pittoresque de cette route. Les ravins devenaient plus creux et plus encaissés; à chaque instant il fallait mettre pied à terre; des torrens écumeux, et dans le nombre celui de Manado, barraient fréquemment la route. Cependant cette zône une fois dépassée, on arriva sur le plateau de Tondano, plateau délicieux où de vertes rizières s'agitaient sous la brise beaucoup plus fraîche à de telles hauteurs. Là, après avoir parcouru le village de Tonsea-Lama, où gisent des tombeaux en blocs de basalte couverts de figures hiéroglyphiques, nous arrivâmes à la chute du Manado, déjà considérable alors, quoiqu'il sorte à peine du lac de Tondano. A cet endroit, le torrent barré par une roche de basalte a peu à peu rongé l'obstacle de manière à s'y frayer un passage encaissé comme celui d'un bief de moulin. Comprimé dans cette issue, le volume entier de ses eaux s'en élance avec force pour tomber, en gerbe épanouie et avec un bruit qui remplit tout le paysage, dans un bassin rempli de remous écumeux. Les parois de ce bassin sont formées de rochers noirs, dépouillés vers leur base, mais revêtus, dans leur partie supérieure, d'un tapis de vingt fougères diverses. Au-dessus des gouffres et dans la roche anfractueuse, voltigeaient des salanganes au corps et aux ailes d'un bleu satiné en dessous, métallique en dessus. Pour donner au voyageur le coup-d'œil complet de cette scène, l'un des derniers résidens a fait bâtir à pic sur le précipice et adhérant au rocher comme un nid d'oiseau, un petit pavillon en écorce et en baguettes de sagoutier (Pl. XXVI — 1).

Aux approches de Tondano, la route s'élargit, les habitations deviennent plus grandes, les

Digitized by Google

plantations plus considérables. En notre honneur, l'un et l'autre revers du chemin étaient bordés d'une haie de guerriers armés de boucliers et de sabres de bois. Un corps nombreux de kapala-balaks, chefs supérieurs, et de hokkoums, chefs inférieurs, nous attendait à l'entrée de la petite ville, jolie, propre, élégante, avec des maisons vastes et solides, alignées des deux côtés de la rivière de Tondano (Pl. XXVI — 2). Ce cours d'eau coupe en deux parties égales la ville et le territoire, d'où il résulte deux districts qui ont chacun leur kapala-balak. On estime dans le pays à 2,000 ames la population entière de Tondano. L'un des deux districts se nomme Tondano-Touli-Ang; l'autre Tondano-Touli-Mambo. Le mot générique de Tondano semble avoir deux radicales, *ton*, homme; *dano*, eau (hommes d'eau); sans doute parce que la plupart de leurs cases étaient sur pilotis. Aujourd'hui pourtant la plus grande partie de Tondano est située en terre ferme; mais, comme il est aisé de le voir aux pieux qui subsistent encore, naguère le village se trouvait suspendu au sein du lac même. Il en a été chassé depuis qu'une révolte locale obligea les Hollandais à employer le canon contre les Harfours de Tondano; et depuis lors il leur a été défendu de bâtir ailleurs que sur la grève. Seulement il est encore permis à ce peuple de pêcheurs de se rapprocher de l'eau autant qu'ils le veulent. Toutes les cases de Tondano, très-pittoresques avec leurs cornes recourbées empruntées aux Chinois, se mirent dans les eaux du lac ou de la rivière.

Notre halte à Tondano se fit devant la maison de la résidence, située sur une île que pressent les deux bras du Manado. C'est une délicieuse habitation, crépie à la chaux, bâtie, comme tous les édifices des Harfours, sur d'énormes pieux qui exhaussent le rez-de-chaussée au-dessus du sol et forment une vaste galerie sous la maison même (Pl. XXVII — 1). Dès que nous y fûmes installés, les chefs du pays vinrent nous rendre leurs devoirs, c'est-à-dire nous toucher la main en s'inclinant, puis avaler un verre d'arak et se retirer. Ces formalités accomplies, nous prîmes un délicieux repas avec du poisson du lac, de belles chevrettes d'eau douce et des choux palmistes d'un goût excellent.

Le jour suivant, dès l'aube, nous étions sur le lac, dont nous devions faire le tour sur de petites pirogues munies de tendelets en feuilles. Du côté de la ville et en avant du bassin, règne d'abord une sorte de marécage couvert de cypéracées et de hautes graminées du genre *arundo* ou *saccharum*, parmi lesquelles apparaissent çà et là les cloches éclatantes du *convolvulus*, ou les épis purpurins du *polygonum*. Au-delà de ce marais se développe un bassin magnifique de cinq à six milles du N. N. O. au S. S. E. sur deux milles de largeur moyenne. Ses rives, excepté du côté de Tondano, sont bien dessinées, quelquefois même acores. Une chaîne de montagnes les domine, et celles du S., presque toutes volcaniques, élèvent quelques fumerolles. Faudrait-il en conclure que le lac occupe la place d'un ancien cratère?

Dans la partie N., près de Tondano, le lac n'a guère plus de trois à quatre brasses; mais, dans toutes les autres parties, la sonde rapporte de douze à quatorze brasses avec une régularité remarquable. Desséché, le lac serait donc une plaine toute unie. Sur ses bords sont disséminés cinq ou six villages peuplés de pêcheurs, dont les pirogues sillonnent presque toujours le vaste bassin. L'un de ces villages, Passoun, situé au fond même du lac, présente un aspect assez misérable. Débarqués, nous aperçûmes sur la berge d'énormes et longues poutres, sur lesquelles étaient pratiqués plusieurs trous arrondis, disposés de manière à ce que cinq ou six personnes, armées chacune d'un pilon, pussent piler leur riz à la fois. Une de ces machines, destinée, ainsi qu'on nous le dit, aux occasions solennelles, portait aux deux extrémités deux figures sculptées avec les attributs des deux sexes, prononcés fortement et dans le genre des sculptures que je devais voir plus tard à la Nouvelle-Zélande. Les environs de ces villages, semés autour du lac, étaient plantés de rizières et de riches caféieries dont les récoltes appartiennent au gouvernement hollandais.

Après un coup-d'œil jeté sur ces hameaux et sur cette campagne, nous revînmes vers Tondano dans nos pirogues, pêchant ou chassant le long de la route. On ne prit que peu de poissons assez médiocres; mais, en revanche, on tua une foule d'oiseaux, des canards, des poules sultanes, des poules d'eau, et surtout des hérons blancs, noirs et gris (Pl. XXVI — 3).

Quelque désir que j'eusse de prolonger mon séjour dans un pays si beau et au milieu d'une atmosphère aussi salubre, le jour du départ de Manado approchait; il fallut quitter Tondano. Revenus par une autre route, nous traversâmes de riches plantations de café et des clos immenses couverts de riz. Le premier village sur notre route fut Koïa; puis nous vîmes le gros bourg de Tomohon, peuplé de Harfours qui, prévenus de notre arrivée, avaient préparé pour nous leurs plus magnifiques fêtes.

Digitized by Google

A peine, en effet, avions-nous pris place sous la galerie du kapala-balak que l'enceinte se couvrit de monde. Des danses, des pantomimes, des jeux, furent exécutés tour à tour. La première danse fut celle de dix-huit naturels qui avaient revêtu l'ancien costume national des Harfours. Il consistait en un pagne élégant d'étoffe de soie chamarrée, pagne qui ceignait leurs reins en retombant par-devant comme les franges d'une écharpe. Leur front ceint d'une sorte de turban que surmontait un oiseau de paradis; leur cou chargé de colliers de verroterie; leurs genoux entourés de jarretières munies de grelots bruyans; leur lance emplumée et leur bouclier sculpté; tout cela faisait de ces hommes quelque chose d'assez semblable aux sauvages de convention qui figurent parfois sur notre scène. Le contraste de ce costume primitif était d'autant plus saillant, que près de ces Harfours se trouvaient d'autres Harfours de la garde du gouverneur, vêtus à l'européenne. (Pl. XXVII — 2).

Après cette danse, une autre danse eut lieu, bien plus pittoresque, bien plus générale. Cent cinquante à deux cents jeunes Harfours, revêtus du simple sarong (sorte de blouse malaise), avec le mouchoir en turban et l'oiseau de paradis pour aigrette, s'ébranlèrent tous à la fois, au bruit des pétards, aux sons des goum-goums, des tam-tams et des cymbales métalliques. Ils débutèrent par la danse des boucliers et des lances, exécutant diverses manœuvres très-compliquées sur le simple geste d'une espèce de chorégraphe en chef; simulant des combats, s'allongeant par files, serpentant en arabesques, s'enroulant et se déroulant tour à tour. Après diverses passes variées, la scène finit par une danse en rond, accompagnée d'un chant monotone et lent. La main droite appuyée sur l'épaule de leur voisin, et tenant leur bouclier de la gauche, les naturels prolongèrent pendant assez long-temps cette espèce de danse gracieuse et symétrique. C'était vraiment une fête orientale (Pl. XXV — 3).

Cette bourgade d'Harfours m'offrit l'occasion d'étudier mieux les mœurs de ce singulier peuple. C'est une race évidemment différente de la race purement malaise, avec la peau plus blanche, le visage plus arrondi. Ces deux caractères se reproduisent presque dans tous les sujets. Les yeux sont ovales, horizontaux, non bridés comme ceux des Chinois; les cheveux sont noirs, lisses et longs, surtout chez les hommes. Ceux-ci ont peu de barbe. Du reste, la teinte de la peau varie suivant la zône qu'habitent les naturels, plus foncée sur le rivage, plus claire dans l'intérieur. Les individus provenant de croisemens entre Harfours et Européens sont vraiment de figure et de formes gracieuses. Petits de taille, mais bien faits, les Harfours sont presque tous costumés à l'orientale, quoique peu d'entre eux pratiquent le mahométisme. Toutes les femmes sont vêtues. Les hommes du peuple seuls marchent presque nus, avec une simple chemise, ou un pagne qui leur tombe de la ceinture aux genoux. Ces indigènes sont doux, bons et hospitaliers; ils n'ont rien de cette férocité qu'on reproche aux Harfours des Moluques ou de la Nouvelle-Guinée. Soumis aux Hollandais, ils obéissent au Résident comme à un demi-dieu; et quand il voyage dans l'intérieur, tout le pays est en fêtes. Nous pûmes voir, dans notre tournée, un échantillon de ces réjouissances publiques.

Les Harfours n'ont pas de culte bien saisissable. On ne leur connaît ni temples, ni idoles, ni prêtres. Leur religion semble se réduire à une sorte de manichéisme pareil à celui des Tongas; ils croient aux esprits malfaisans, et, pour les conjurer, ils s'imposent des privations volontaires qui rappellent parfois les rigueurs du *tabou* polynésien. Ces esprits malfaisans ont une foule d'analogies avec les atouas de la Nouvelle-Zélande et les hotouas de Tonga. Les Harfours ont aussi des prêtres, ou plutôt des devins qui consultent, comme les augures romains, le chant et le vol des oiseaux, le mouvement des entrailles palpitantes. Souvent même ils poussent la jonglerie jusqu'à plonger leur tête dans le ventre fumant de la victime; puis, la retirant de là toute sanglante, ils prophétisent l'avenir en langage rythmique.

Avant la conquête, ces tribus d'Harfours, réunies en confédération de Manado, étaient régies par des chefs qui s'assemblaient en congrès pour traiter des affaires communes. Maîtres du pays, les Hollandais laissèrent vivre ces vieux usages. Seulement ils assujettirent à la sanction du gouverneur la nomination des principaux chefs (kapala-balaks), qui, à leur tour, avec l'approbation du Résident, nommèrent les hokkoums, ou chefs de villages. Une foule de contre-poids empêchent que cette autorité des indigènes ne devienne jamais ni menaçante, ni dangereuse pour les Hollandais. Aucun de ces emplois n'est héréditaire, et les kapala-balaks sont sous la discipline du Résident, qui, à la première faute, les met en prison. Aussi ces hommes restent-ils dans une soumission sans bornes. Des esclaves ne seraient ni plus doux ni plus obéissans. Un

Digitized by Google

Hollandais, quel qu'il soit, est pour eux une chose sacrée, et la canne seule du gouverneur, portée par un de ses pions, a une puissance souveraine. Ce signe de l'autorité hollandaise suffit pour commander le respect et l'exécution immédiate d'un ordre.

Après ces observations pleines d'intérêt, nous quittâmes Tomohon et la maison hospitalière du kapala-balak, l'une des plus belles que j'eusse encore vue, bien bâtie, bien meublée, avec des canapés aussi vieux que la conquête, et quelques vases d'argent, produit de l'industrie européenne. Tout le sol que nous parcourions alors était volcanique, avec quelques blocs de basalte semés çà et là, et des obsidiennes noires dans quelques ravins. Nulle part on ne voyait de coulées de lave bien caractérisées. Les principales cultures étaient le riz et le café. Après avoir traversé des plateaux onduleux, nous arrivâmes à la cime du *Gounong-Empong* (mont des Esprits), contrefort du Lokong, et élevé de 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. De ce sommet, une perspective admirable s'offrit à nos yeux. La baie de Manado, ses îles, le terrain d'alentour jusqu'au mont Klobat, tout se déroulait devant nous. D'Empong on descendit vers Lota, où nous attendaient d'autres repas, d'autres fêtes, d'autres danses. Ce village est fort beau; sa rue large et propre est bordée de maisons assises sur des pieux dont quelques-uns sont assez bien sculptés. Parmi ces sculptures, on en voyait qui figuraient des Européens coiffés de bonnets et de chapeaux. De Lota, en quelques heures, nous gagnâmes Manado où la caravane n'arriva que fort tard. Il me resta à peine assez de temps pour faire mes adieux à mes nouveaux amis, et *le Siva* devant lever l'ancre le lendemain à l'aube, j'allai le soir même coucher à bord.

Célèbes est une grande île d'environ deux cents lieues de long, et qui se prolonge de la ligne équinoxiale jusqu'au 6° environ de latitude méridionale, offrant ainsi une surface d'à-peu près 16,000 lieues carrées. Comme division géologique, on peut la scinder en quatre grandes échancrures formant autant de péninsules. Politiquement et administrativement, on peut en outre la séparer en deux parties : les possessions immédiates des Hollandais et les possessions médiates.

Parmi les possessions immédiates, il faut citer :

Les districts de Manado et Gorontalo, dont nous venons de parcourir une partie. Le premier ressortant directement de l'autorité néerlandaise, le second régi par un sultan, vassal du résident de Manado. Ces deux districts, qui forment la péninsule N. E. de Célèbes, fort riches par le sol et la population, sont dans un état de prospérité ascendante. On y récolte du café, du riz, de l'or, et on y fait d'excellens cordages en fil de goumouti. Les trois villes principales des deux districts sont Manado, Gorontalo et Kema;

Le gouvernement de Macassar, subdivisé lui-même en plusieurs districts environnans, le petit district de Macassar avec ses trois bourgs, Campong-Barou, Malayo et Bouguis; puis, les districts méridionaux, la résidence de Bonthain et la résidence de Maros. Le district de Macassar, assez important jadis pour avoir donné son nom à un détroit, et aujourd'hui encore chef-lieu de la puissance néerlandaise à Célèbes, est un petit territoire de huit lieues carrées avec une population de 15,000 ames, y compris les trois îles qui font face à la rade, hâvre immense et sûr. Le district de Macassar n'a point, d'ailleurs, de ville qui porte ce nom. Celle qui existait, et qui s'appelait en malais Oudjong-Padang, est effacée depuis long-temps : à sa place, il n'y a guère que le fort Rotterdam et la ville de Wlaardingen, peuplés de huit cents Européens fonctionnaires ou négocians et d'une garnison de trois ou quatre cents hommes. L'autorité civile y est exercée par un gouverneur ayant sous ses ordres cinq résidens placés dans les districts du nord et du midi, dans ceux de Boulecomba et Bonthain, ainsi que dans les îles Sambowa et Salayer;

Les districts méridionaux (*zuider districten*) forment une résidence de deux cents lieues carrées, divisée en douze régences et renfermant 75,000 ames;

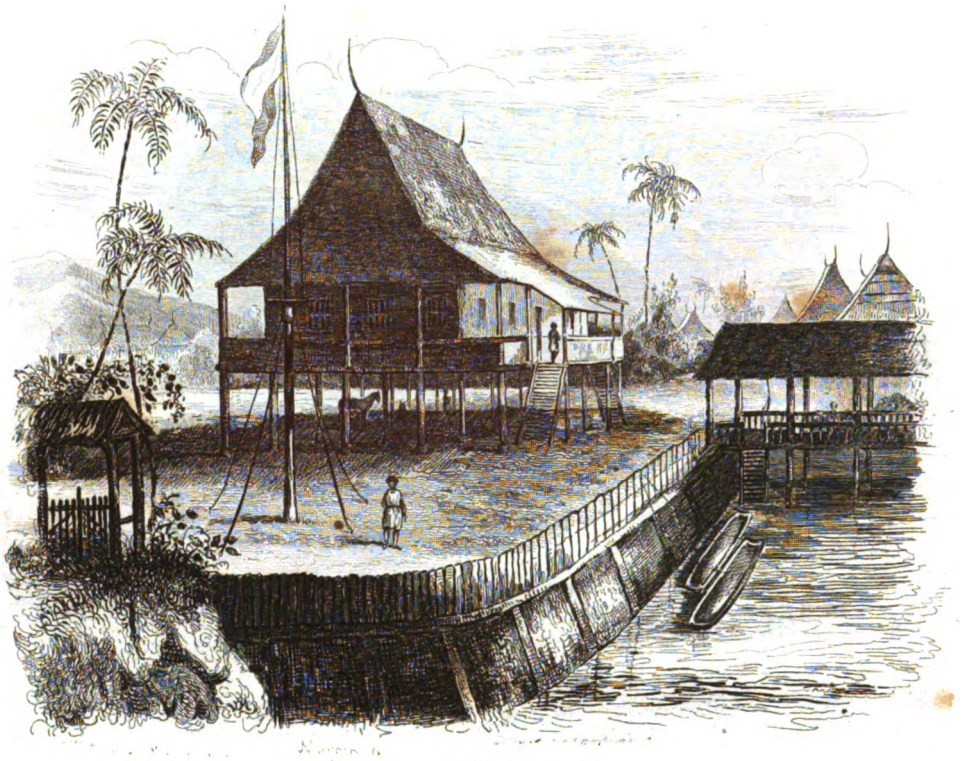
Les districts de Boulecomba et Bonthain, d'une étendue de deux cent soixante lieues carrées et d'une population de 25,000 ames;

Le district de Maros, qui forme la belle résidence de ce nom, toute partagée en régences, dont quelques-unes ralliées, durant la dernière guerre entre la Hollande et l'Angleterre, aux États de Tanette et de Boni, viennent d'être reconquises par les Hollandais et annexées de nouveau à leurs possessions. L'étendue de ce district est de deux cent trente lieues carrées avec 100,000 ames de population.

Les possessions médiates des Hollandais comprennent une grande partie de Célèbes. On pourrait même, avec plus de raison, les appeler la partie indépendante de l'île; car les princes qui les gouvernent ne relèvent guère des Hollan-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Maison d'Harfours à Manado.

1. Casa de Harfures en Manado.



2. Harfours de Manado.

2 Harfures de Manado

de Sauvan del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

dais que pour la forme. Cette partie de Célèbes se subdivise en une foule de petites souverainetés, qui tendent chaque jour à se fractionner davantage par suite de morcellemens apanagers. Tous ces petits princes vivent assez bien entre eux, et forment une espèce de confédération dont le gouverneur-général est regardé comme le *premier allié*. Les droits affectés à ce titre consistent en un rôle de médiateur dans les débats de prince à prince. Il y a, en outre, de la part des titulaires des principautés, serment de fidélité à prêter, obligation de subordonner le choix des nouveaux élus, lors de chaque vacance, à l'approbation du chef européen; enfin, engagement de soumettre la navigation indigène à une patente délivrée par les Hollandais; charges plus vexatoires qu'utiles, plus coûteuses que profitables pour ceux à l'avantage desquels elles ont été stipulées.

Voici quelles sont les possessions médiates des Hollandais :

Le MANPHAR, partagé entre sept princes alliés entre eux;

Les Etats de SIDEREENG;

Le royaume de TANETTE, sur la côte occidentale de l'île;

Les Etats de LOUHOU, WADJO et SOPENG, au N. du golfe de Boni. Le premier, situé sur la côte orientale de l'île, en est une des plus grandes souverainetés : il occupe seul environ un quart de tout le territoire, sans qu'on puisse toutefois préciser sa population. Quant à Wadjo et Sopeng, sur une étendue de deux cents lieues carrées, ils comptent 40,000 ames à peu près de population. C'est la partie la mieux cultivée de toute l'île. Tous ces Etats sont peuplés de Boughis, race marchande et industrieuse, qui fournit de très-bons marins aux équipages des *pros* malais, et se retrouve dans tous les parages de ces divers archipels;

Les Etats du roi de BONI, très-peuplés, mais pauvres, pouvant armer, d'apres un état officiel qui date de 1824, 40,000 hommes, ce qui doit faire évaluer la population à 200,000 ames sur six cents lieues carrées. Cette force territoriale et militaire a donné récemment au roi de Boni le désir d'empiéter sur les principautés voisines, et il en est résulté des guerres qui sont à peine éteintes. Sans l'intervention des Hollandais, le roi de Boni eût sans doute réalisé les envahissemens médités. Déjà les chefs des populations qui habitent les presqu'îles Balante ou orientale et du S. E. semblent avoir été obligés de reconnaître son patronage. La capitale du royaume, Bayoa, est une ville de 8,000 ames.

Les Etats du roi de MACASSAR, souverain bien déchu depuis les temps où il gouvernait le plus puissant royaume de la Malaisie. Tous les voyageurs du XVIIe siècle parlent des Macassarais et de leur monarque : aujourd'hui, c'est à peine si on retrouverait quelques traces de cette puissance maritime. Sur trois cents lieues carrées, le royaume de Macassar compte à peine 65,000 ames de population. Le roi actuel réside à Goa (Goak), dont les murailles ont été détruites en 1778.

Le district de TELLO, administré à l'heure actuelle par une reine vassale du roi de Boni;

Les Etats de TOURATTE, partagés entre trois princes, anciens vassaux de Boni, mais devenus indépendans, lors de la guerre que les Anglais lui firent en 1814.

Quelques îles plus ou moins considérables dépendent en outre géographiquement de Célebes. Dans le nombre, il faut citer le groupe de SALAYER, divisé entre quelques princes indigènes, qui ont reconnu la suprématie néerlandaise; les îles BOUTON, appartenant à un sultan, et où se trouve la petite ville de Kalla-Sousong, qui lui sert de résidence; SANGUR, à l'extrémité N. de la péninsule de Manado; SIAO, plus petite et située au S. de la précédente; BANCA, tres-petite, mais très-fertile; le groupe de XOULLA, dont Xoulla-Mangala semble être la plus grande, et Xoulla-Bessy la plus petite. Cette derniere a un poste hollandais.

L'île de Célèbes, presque toute montueuse, n'en est pas moins fertile dans beaucoup de ses parties. Avant que les Hollandais, par suite des calculs vandales de leurs monopoleurs, les eussent fait arracher, des arbres à épices couvraient tous ces côteaux. Des muscadiers, des girofliers versaient sur le littoral leurs récoltes abondantes. Aujourd'hui, les produits du pays se bornent à la culture d'une excellente espèce de café et à l'exploitation de mines d'or assez productives. A Macassar, on trouve en outre des mines de cuivre et d'étain. Dans les forêts qui couvrent l'île, on remarque des bois de construction, tels que le cèdre, le chêne, l'érable, des bois d'ébène, des bois de fustet, du calembac et du sandal. Il y croît aussi une sorte de bambou, qui s'élève jusqu'à quarante pieds de haut sur un à trois pieds de large. Ce végétal a de distance en distance des nœuds d'où sortent des branches nombreuses, garnies de feuilles semblables à celles du roseau et d'épines longues et dures. Les jeunes branches de cet arbre se mangent en ragoût, et sa tige sert à la charpente des maisons. Tous les arbres à fruits des Tropiques, le

Digitized by Google

palmier, l'arbre à pain, le manguier, l'oranger, le bananier, le noyer, s'y produisent en belles sortes. Parmi les arbres et les plantes utiles, il faut citer le cotonnier, le cafier, la canne à sucre, le riz, le poivre, le bétel, l'arec, le riz de montagne et le riz de terres baignées. La patate, l'igname croissent dans les clos à côté des chicorées, du pourpier, du chou, des raves d'Europe. On y trouve encore le blé de Turquie, la racine de manioc, le sel, le sucre fait avec l'arbre d'areeng, le benjoin et le tabac. Les côtes sont poissonneuses, et l'écaille de tortue y fait l'objet d'un commerce important.

Couverte de pâturages, Célèbes a un grand nombre d'animaux quadrupèdes. Les chevaux macassars sont renommés dans toute l'Inde pour leur beauté, leur feu et leur vigueur. On en exporte pour Java, pour Calcutta, pour Canton, quelquefois même pour l'Ile-de-France, et sur quelque marché qu'ils se présentent, ces animaux sont de prompte et heureuse défaite. Le gouverneur-général de Batavia fit venir, il y a peu d'années, un assez grand nombre de jumens célèbes pour ses haras de Ganjar, et il paraît que cette race croisée avec les étalons javanais a donné de beaux poulains. Les autres bêtes domestiques sont le bœuf, la vache, la chèvre, les moutons et les cochons. Les cerfs, les sangliers, les babiroussas, les sapi-outangs, les lièvres abondent dans la campagne. La race des singes y est malfaisante et multipliée. Sans les boas qui leur font une guerre active, ils seraient les maîtres du pays. Les boas de Célèbes sont d'énormes reptiles, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur sur neuf pouces de diamètre. Sans dard ni dents, ils ne sont point venimeux. Leur langue est fourchue et flexible; leur dos noir, annelé, avec des reflets d'or; leur ventre d'un blanc d'argent. D'autres serpens font encore la guerre aux singes, et, entre autres, un serpent très-vif, qui imite le cri du merle. Il y a aussi des serpens devins, de la taille du boa, qui poursuivent les rats, les mulots et les taupes; et des *cobra di capello*, aussi terribles que ceux de Ceylan, avec le dos d'un gris-brun, parsemé de taches noires, le ventre cendré, les yeux couleur de feu, la tête plate et recouverte d'une crête membraneuse, formant une espèce de casque hideux. Les familles des oiseaux sont aussi variées qu'éclatantes. L'aigle et le vautour planent sur la montagne; le gros corbeau d'Europe couvre presque toute l'île de ses troupes noires; les tourterelles, les faisans, les canards, les poules d'eau, les hérons blancs, fournissent d'excellent gibier. Les oiseaux, les pigeons, les poules ne sont pas moins abondans. Il y a aussi dans les bois des variétés infinies de perroquets: le kakatoë blanc avec son diadème de plumes jaunes, qui se ploient et se déploient comme un éventail; le lori, presque tout rouge, avec la gorge noire et pourpre; enfin, le perroquet vert, le plus commun de tous. Un autre oiseau estimé est le térengoulon, gros à peine comme un moineau, mais couvert des couleurs les plus vives, avec le dos d'un vert émeraude éclatant, le ventre d'un jaune d'or, la queue bleu de ciel, le bec et les pattes écarlates.

Les races qui peuplent cette île sont sans doute diverses, quoiqu'on sache peu de chose sur elles. Deux divisions principales doivent d'abord être établies, les Malais de la côte et les Harfours de l'intérieur, les premiers plus bruns et moins beaux que les seconds, plus dissimulés, moins soumis, moins tranquilles. On a déjà vu ce contraste à Manado. Mais cette nomenclature ne suffit pas; car, outre les dissemblances ignorées, on connaît deux peuplades littorales qui diffèrent essentiellement entre elles de mœurs, d'habitudes, de lois, de culte : les Macassarais et les Boughis.

Les Macassarais sont robustes et grands, aimant le travail et supportant aisément la fatigue. Leurs traits seraient assez réguliers, si, par une coutume assez générale dans les îles malaises, on n'aplatissait le nez des enfans. Les prêtres mahométans ou *agguis* sont en même temps chargés de l'éducation de la jeunesse et des cérémonies du culte. Les hommes sont gais, jaloux, quoique d'un commerce facile; les femmes sont chastes et retenues. Les Macassarais aiment les exercices guerriers, les danses guerrières exécutées au son des goum-goums et des tam-tams; ils sont excellens écuyers, tirent fort bien de l'arc et manient avec adresse le sabre et le *cris*, presque toujours empoisonné.

La nourriture de ces indigènes consiste en viande, en poisson, bouillis et rôtis et assaisonnés d'épices; ils font deux repas par jour, l'un à neuf heures du matin, l'autre au coucher du soleil. Entre les repas, ils mâchent le bétel et l'arec, fument, ou boivent du sorbet, limonade aromatisée avec le girofle et la muscade. Le vin de palme est la boisson ordinaire des repas. L'habillement des indigènes consiste en une longue camisole ou veste qui descend jusqu'au genou et un pantalon d'étoffe légère. Les gens riches ont des vêtemens de brocard; la classe moyenne a de simples pagnes ou guinées. Quelquefois, un petit manteau est jeté par-dessus la camisole. La coiffure est tantôt un bonnet de soie

Digitized by Google

brodé, tantôt une bande d'étoffe semblable au turban des Turcs. Les grands et le peuple se rasent; mais ils gardent leur chevelure. Comme plusieurs peuplades malaises, ces indigènes se font limer et teindre les dents. Cette opération se pratique dès la douzième année. Fort propres d'ailleurs, ils usent du bain comme tous les mahométans et s'oignent le corps avec une graisse odorante. Les femmes portent des chemises de mousseline à manches courtes et étroites, qui se ferment sur le côté, des pantalons de soie tombant jusqu'à la cheville, avec un pantalon de mousseline par-dessus; elles bouclent et tressent leurs cheveux avec art. Comme on le voit, ce sont là les costumes et le luxe de l'Orient.

Les mariages se font, entre Macassarais, vers l'âge de quinze ou seize ans. Parmi les gens riches, le père du futur doit faire bâtir une maison pour loger le nouveau couple. Le matin de la noce, le fiancé, revêtu de ses plus beaux habits et accompagné d'un parrain, se rend à la mosquée, d'où il envoie des présens à sa future. Cette formalité remplie, l'*aggui* conduit le jeune homme dans le temple, lui détaille ses devoirs, puis lui demande s'il veut prendre telle fille pour son épouse; sur sa réponse affirmative, il le prend d'une main et tend l'autre au parrain, puis les conduit l'un et l'autre vers la mariée. A la mariée, il renouvelle la question : « Voulez-vous un tel pour votre mari? » Si elle répond oui, l'aggui réunit les mains des deux conjoints, et l'épouse donne à son mari une bague d'or. Ensuite on se met à table; puis, après le repas, on enferme pendant trois jours les mariés dans une chambre obscure, éclairée par une seule lampe, et fournie de quelques vivres par une vieille esclave. Au bout de ce temps d'épreuve, ils peuvent aller habiter la maison qui a été construite pour eux et où un grand festin termine la fête.

Le gouvernement de Macassar fut autrefois le plus puissant des mers malaises. Cet empire, florissant au seizième siècle, avait des colonies sur la plupart des îles qui l'environnaient; il avait une armée nombreuse, des flottes, des trésors, qui semblent aujourd'hui avoir disparu. Il y a bien encore un empereur de Macassar, mais il n'y a plus d'empire. Cet empereur est un simple membre de la confédération de Célèbes, un pauvre vassal des Hollandais. Jadis la couronne était héréditaire; on comptait même une succession de dix siècles de rois légitimes. L'armée, de 15,000 hommes environ, n'était payée qu'en temps de guerre. Le drapeau national est blanc et rouge, parsemé de croissans, de feuillages et d'oiseaux brodés en or.

Au milieu du seizième siècle, les Macassarais étaient encore idolâtres. Vers cette époque, l'Évangile y fut importé par des marchands de Ternate, et le roi et ses sujets reçurent, dit-on, le baptême des mains des Portugais; mais un demi-siècle plus tard, la foi mahométane pénétra dans le pays, par suite des relations des Macassarais avec les Achinais de Sumatra; et, depuis lors, ces indigènes sont devenus des musulmans fanatiques.

Les Boughis sont aussi musulmans, quoique d'une humeur moins intolérante que leurs voisins. Toute l'industrie maritime et manufacturière de l'île semble s'être concentrée entre les mains de ces Boughis, peuple actif, peuple navigateur. Ils fabriquent une quantité énorme de toiles de coton bleues, blanches et de diverses autres couleurs, des étoffes de soie écrue, des pagnes, des nattes de prix. La pêche et le cabotage semblent être leur occupation la plus essentielle. Non-seulement ils parcourent tous les groupes circonvoisins, les Moluques, Sumatra, Bornéo, Java, les Philippines; mais ils abordent au continent indien, visitent Macao et Canton, Madras, Calcutta, Surate et Bombay, et poussent même leurs pros jusque dans les parages de la Mer-Rouge. Ce sont encore les Boughis, marins hardis et habiles, qui vont sur les côtes de l'Australie, et surtout dans le golfe de Carpentarie, pêcher ces tripangs, l'un des articles les plus avantageux du commerce avec la Chine.

L'île Célèbes appartint d'abord aux Portugais, qui s'y établirent en 1525, et s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. Les Hollandais ne s'en emparèrent que vers 1660, et la conservèrent moins à cause des bénéfices qu'elle leur donnait que par la crainte de la voir tomber entre les mains d'une autre puissance. De tout temps les dépenses occasionées par l'occupation ont excédé les recettes. On espère pourtant que les réformes introduites par le baron Van-der-Capellen rétabliront les choses sur un meilleur pied. Le régime absurde du monopole a pu étouffer à Célèbes toutes les richesses du plus beau sol; mais le commerce et la culture libres doivent lui rendre les avantages dont la nature l'a dotée. Du reste, ce sera une question qui reviendra pour nous, quand nous jetterons un coup-d'œil sommaire et général sur le système administratif qui a si long-temps régi ce que l'on nomme les *Iles à épices*.

Avant les Hollandais, l'histoire locale avait peu de choses à dire qui fussent dignes d'atten-

Digitized by Google

tion. Les peuples de ces îles, qu'on nommait Boughis, comptaient les années par les règnes de leurs princes. Suivant eux, et d'après la chronologie historique qu'ils suivent encore, trente-neuf rois ont régné à Goa-Macassar depuis l'origine de la dynastie actuelle jusqu'en 1809. Ce royaume, en mettant à treize ans la moyenne d'un règne, n'aurait donc que cinq cents neuf ans d'existence, et aurait commencé vers 1302 de notre ère. En 1610, les Macassarais, devenus mahométans et animés de l'esprit de conquête, forcèrent les peuples de Boni et de Wadjou à adopter leurs croyances. En 1640, Lamaderama, roi de Boni, ayant persécuté ses sujets pour les convertir, ceux-ci appelèrent les Macassarais, qui vainquirent le roi de Boni et gardèrent ses États sous leur vasselage. Dès-lors leurs triomphes continuant, les Macassarais soumirent encore Sumbawa en 1650, Xoulla et Bouton en 1655, et ruinèrent sur cette dernière île l'établissement hollandais. Leurs succes durèrent jusqu'au jour où l'amiral Speelman rencontra leur flotte de sept cents navires montée par 20,000 hommes, et l'anéantit. De cette époque date la puissance des Hollandais. Elle remonte à 1672, et au règne du rajah Palaka, empereur de Macassar.

CHAPITRE XXIV.

MALAISIE. — ILES MOLUQUES.

Le Siva, capitaine Norbott, était un joli brick de guerre, comme les Hollandais en ont dans ces parages pour le service de leurs colonies. Parti le 21 août de Manado, il doubla, par une jolie brise de terre, les îles qui terminent Célèbes au N. E.; puis, quand il se trouva à une hauteur suffisante, il prit la bordée du sud qui devait le conduire à Ternate. Cette traversée sur une mer unie, par un beau ciel et une brise favorable, avec un excellent voilier, se passa sans incident remarquable. Le 27, *le Siva* mouillait sur la rade de Ternate, ayant en vue sa jumelle, l'île de Tidor.

Ternate et Tidor sa sœur, quoique petites îles l'une et l'autre, sont les points les plus importans du groupe Guilolo, connu sous le nom de *Moluques propres*. Toutes les deux sont surmontées de sommets coniques élevés de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer et offrant entre eux une grande analogie. Quelques petites îles, comme Banjan, Motir qu'un ancien voyageur nomme l'île de la Volupté, Batchian et Makian qui a un cratère ouvert le long des flancs d'une montagne, sont des annexes de ces deux îles; leurs sultans ont même des colonies vassales sur la grande île de Guilolo.

Située par 0° 52' de lat. sept. et 125° 12' de long. à l'E. de Paris, Ternate a dix lieues de tour. Elle appartient à un sultan mahométan dont le magnifique *dalem* (palais) est bâti entre la ville et le fort néerlandais d'Orange. Ce sultan, que des traités politiques et commerciaux lient à la Hollande, s'était résigné, dans les temps de monopole, à l'extirpation de tous les arbres à épices, mesure désastreuse et absurde que le baron Van-der-Capellen a fait cesser depuis peu. Aujourd'hui, le monopole a fait place au régime du tarif. On paie aux cultivateurs de Ternate et de Tidor dix sous pour une livre de clous, douze sous pour une livre de macis, huit sous pour une livre de muscade.

Bâtie en amphithéâtre sur les bords de la mer, Ternate est une jolie ville peuplée d'environ 5,000 ames. Le sol de cette île fertile et bon comporte toutes les cultures intertropicales. Tout l'intérieur est peuplé d'habitans tranquilles et doux, indolens parce qu'ils ont peu de besoins et que rien ne stimule leur paresse. Les insulaires de Motir fabriquent d'assez jolies poteries qu'ils exportent sur toutes les îles environnantes. De tout temps, Ternate a été considéré par les Hollandais comme un poste très-essentiel, tantôt sous le point de vue commercial, tantôt sous le point de vue militaire. C'est l'une des frontières de la Malaisie néerlandaise. Aussi, attaqué à diverses reprises pendant la dernière guerre, le poste se défendit-il vigoureusement. Comme marché d'échanges, Ternate offrirait une foule d'avantages, si on savait mieux en apprécier l'importance. L'administration néerlandaise y est composée d'un résident assisté d'un secrétaire et de deux employés. On y compte aussi une magistrature, un conseil de justice et une chambre des orphelins.

Tidor, plus peuplée encore que Ternate, avec une ville du même nom, obéit comme sa voisine à un sultan vassal des Hollandais. Le sol, les cultures y sont à peu près les mêmes.

Ces deux sultans ont, comme on l'a dit, l'un et l'autre un pied à terre sur la grande île de Guilolo, la plus vaste des Moluques, reproduisant en petit dans sa forme les quatre péninsules de Célèbes, avec ses grands golfes tournés également du côté de l'E. La partie centrale de l'île obéit à des chefs indépendans. Bitjolie est la partie soumise au sultan de Ternate; Galela, celle qui dépend du sultan de Tidor. L'une et l'autre ont aujourd'hui des résidens hollandais.

Parmi les autres îles qui appartiennent aux

Digitized by Google



3. Coupang sur Timor.

3 Cupang sobre el Timor



4. Cimetière Malais à Coupang.

4 Cementerio Malayo en Cupang

Digitized by Google

Digitized by Google

Moluques propres, il faut citer Motir, Makian, Batchian, dont il a été question; puis les dépendances de cette dernière, Typa, Mya, Mandolly, Tawally et Dammer; enfin Ceramlaut et Goram qui semblent former encore une principauté indépendante. La Grande-Oby, vassale de Batchian; Mysol, vassale de Tidor; Popo avec son annexe du groupe Bo; Mortay, l'une des plus vastes de cet archipel, mais presque dépeuplée, et vassale du sultan de Ternate; Salibabo, groupe partagé entre plusieurs chefs et comportant les îles de Tolury, Salibabo et Kabroang; enfin Mengis, formé de trois îles Namusa, Karotta et Karkarlang, qui semblent plutôt tenir aux Philippines qu'aux Moluques, puisqu'elles reconnaissent le patronage du sultan de Mindanao.

Le Siva ne séjourna que quelques heures à Ternate pour y prendre des dépêches du Résident. Il reconnut tour à tour les sommets de Tawally, de Xoulla-Mangola, de Xoulla-Bessy. A la hauteur de cette dernière île, un koro-koro passa à quelques encâblures du brick. Deux ou trois individus en costume malais, debout sur la plate-forme, semblaient donner des ordres à une foule d'hommes nus au corps bronzé, à la chevelure buissonneuse, pauvres journaliers qui s'épuisaient à agir sur les pagaies. Sur l'avant et sur l'arrière flottaient des pavillons bleus avec un triangle rouge entouré de figures bleues semblables aux carreaux des jeux de cartes. Dans l'intérieur du triangle étaient encore trois ou quatre de ces carreaux. Enfin sur le milieu du koro-koro flottait un troisième pavillon blanc beaucoup plus grand que les autres, et portant vers le centre une sorte de double coutelas dont les tranchans se regardaient. C'était sans doute les armoiries du rajah (le double *parang*, nom du couperet parmi ces peuples). Pour charmer les ennuis du maître et pour animer les rameurs, la navigation se faisait aux sons des tam-tams et des goum-goums.

Dans la journée du 31 août, *le Siva* parut devant le détroit de Bourou, gouverna sur la pointe Rouba, et laissa tomber l'ancre dans la baie de Caïeli, par trente brasses, devant le fort Défense. Le canot du brick ayant été mis à la mer, je m'y embarquai, et accompagnai chez le Résident le capitaine Norbott, qui déjà s'intéressait à moi, et dont je m'étais fait un ami. Le Résident, M. Jansens, nous reçut fort bien, et nous passâmes à terre quelques heures. La maison du Résident, couverte en chaume, et composée d'un simple rez-de-chaussée, avait une espèce de galerie extérieure, sous laquelle on se trouvait à l'abri du soleil (Pl. XXIII — 1). Un jardin richement planté continuait cette habitation. Non loin de là se trouvaient quatre à cinq mosquées d'un style moins simple, surmontées de pyramides quadrangulaires avec deux toitures l'une au-dessus de l'autre : une espèce de frise régnait tout autour, et un perron de six ou sept marches conduisait dans l'intérieur de la mosquée. Sur le sommet d'un cône aigu était un ornement en forme d'olive (Pl. XXIII — 3).

Caïeli offre une suite de jolis points de vue. La rade est vaste et belle, pouvant contenir des escadres, quoiqu'à peine quelques caboteurs viennent de temps à autre y mouiller. Le fort Défense, en assez bon état, commande la rade. Situé au centre, il a, à sa droite et à sa gauche, les cases de bambou qu'occupent les Malais. Grand et assez peuplé, ce village forme ainsi un demi-cercle d'habitations, coupé çà et là de ruisseaux, et ombragé de magnifiques aréquiers, l'un des arbres les plus élégans des Tropiques. Les montagnes qui couronnent Caïeli sont assez reculées dans les terres pour qu'on puisse facilement pénétrer dans la campagne. En suivant un sentier qui longe la droite du fort, on peut marcher pendant une lieue sous une allée de jacquiers, d'arbres à pain et d'autres grands végétaux d'une hauteur prodigieuse. Les perroquets volent dans ces forêts par troupes éclatantes et nombreuses. L'île, dont le nom malais *Bourou* signifie *oiseau*, a des oiseaux de toutes les grosseurs et de toutes les sortes. On y cite surtout le lori, si recherché par nos amateurs d'objets d'histoire naturelle à cause de la variété et du lustre de ses nuances, oiseau frêle, oiseau délicat, qu'on ne réussit pas à acclimater sous nos latitudes froides. Les habitans de Bourou en élèvent pourtant qu'ils font passer à Amboine et à Java. Les volailles sont très-communes dans l'île, et les œufs presque pour rien. Ce bon marché vient du faux calcul des Hollandais, qui interdisent aux pavillons étrangers l'abord de leurs possessions dans les Moluques. Dans les jours où régnait le monopole, quand on craignait que la perspective d'un débouché maritime ne donnât la pensée de cultures défendues, cette précaution, toujours absurde, pouvait être utile; mais aujourd'hui que l'interdiction semble avoir cessé, et que la Hollande paraît revenir aux erremens d'une meilleure économie coloniale, à quoi bon maintenir cette espèce de blocus qui laisse une contrée fertile sans écoulement pour les produits de son sol?

Pendant notre court séjour, le résident voulut nous procurer le spectacle de quelques fêtes.

Digitized by Google

Le divertissement principal fut une danse guerrière exécutée sur la place de Caïeli par des insulaires d'Amblou, île voisine de Bourou et son annexe. Des deux champions, l'un, nu jusqu'à la ceinture, n'avait qu'une espèce de caleçon collant et court comme celui de nos baigneurs, avec une simple calotte sur la tête; l'autre avait un pagne descendant de la ceinture jusqu'au dessous du genou, une camisole ouverte et une calotte surmontée d'un ornement en métal (Pl. XXIII — 2). L'un et l'autre, armés de boucliers et d'une espèce de sabre, portaient et paraient des coups, pendant qu'un musicien, frappant sur un goum-goum, semblait les exciter et régler la mesure du combat. Cette lutte avait lieu au milieu des rires de l'assemblée; car les champions accompagnaient leurs mouvemens des gestes les plus comiques et de la plus expressive pantomime. Après cette danse des insulaires d'Amblou, vinrent des danses nationales des Malais, des Papous et des Harfours. Un enfant que M. Jansens, le Résident, avait eu d'une femme malaise, se distingua dans ces exercices. Ces danses, par leur caractère et leurs détails, rappelaient à nos yeux leur double origine, asiatique et polynésienne, comme le pays lui-même.

L'île de Bourou, très-haute et très-acore, s'élève du milieu de la mer des Moluques comme une muraille. Montueuse et inégale, elle est, à l'intérieur, peuplée d'Harfours moins souples et moins doux que ceux de Manado. Accoutumés dès l'enfance aux jeux guerriers, ces indigènes ne se sont jamais livrés qu'avec défiance aux avances des Hollandais. Ils n'attaquent, sans doute, ni le poste littoral, ni le château qui le défend; mais plus d'un poste isolé de la garnison a eu à souffrir de leurs agressions. La population de la côte se compose de Malais et de Chinois assez misérables. Les Malais professent le mahométisme, hantent les mosquées, ont des imans qui les prêchent et pratiquent la circoncision. Les sépultures sont placées d'ordinaire dans quelque site agreste et reculé; là s'élèvent des tombeaux en bois que le climat humide a bientôt rongés. A Bourou, comme dans tous les pays mahométans, les femmes se montrent très-réservées et fuient l'approche des hommes. Avec des traits agréables, des cheveux longs, noirs et soyeux, des yeux vifs, des pieds et des mains d'une forme délicate, elles ont encore un certain goût et une certaine coquetterie dans leur costume. Une jupe et un manteau d'étoffe, telles en sont les pièces essentielles. Elles aiment les ornemens et les colliers. Sans la hideuse habitude du bétel, qui noircit leurs dents et donne à leurs lèvres une teinte sanguinolente, les femmes de Bourou seraient d'assez belles créatures.

Parmi les habitans, les plus pauvres s'adonnent à la pêche; les plus riches élèvent des bœufs javanais de petite taille, qu'on exporte ensuite pour Amboine où ils sont consommés. L'île Bourou nourrit encore d'autres bœufs à l'état sauvage, des sangliers, des cerfs, des buffles et des babiroussas. Des serpens communs et venimeux infestent les bois de l'intérieur, où se rencontrent de belles essences d'ébénier vert, du cayou-pouti des Malais dont les feuilles donnent le cajeput, de bois de fer et de tek. Sans doute, dans ces sombres profondeurs, le giroflier et le muscadier croissent, depuis des siècles, malgré l'interdit hollandais. L'air de Bourou est très-humide : la mousse y tapisse les arbres et forme autour des fontaines et des ruisseaux une margelle de verdure. La nature y est luxuriante comme dans toutes les contrées équatoriales, belle avec ces reflets de pourpre et d'or que le soleil y verse.

Le Siva ne s'arrêtait pas long-temps sur la même rade. Par sa destination, ce brick était une espèce d'estafette entre les îles de la Sonde et les Moluques, stationnant à peine sur chaque échelle secondaire pendant tout le temps voulu pour remettre et recevoir des dépêches. Cette mission étant remplie auprès des résidens de Caïeli, il remit à la voile le 1er septembre. Nous doublâmes la pointe Pela, et louvoyâmes dans le détroit contre les vents de S. S. E. et de S. Parvenu le soir à la hauteur de la petite île Amblou, satellite de la grande île, nous prîmes le bord à l'E., serrant le vent autant que possible pour attaquer la rade d'Amboine. Contrarié par les vents, *le Siva* ne se présenta à l'entrée de la baie que le 4 septembre. A huit heures du matin, nous avions déjà rangé, à une demi-encâblure de distance, les rochers de Noessa-Niva, après quoi le capitaine Norbott fit gouverner sur le fort Vittoria. A ce moment l'île presque tout entière d'Amboine s'épanouissait devant nous, envoyant jusqu'au large les parfums de ses girofliers. Sur la plage toute verte et basse, se groupaient les maisons, les cases, qui semblaient aller s'adosser à un morne élevé sur lequel les habitations étaient plus rares et les plantations plus clair-semées (Pl. XXIII — 4). Le fort, avec son pavillon au haut d'un mât et les embrâsures de ses bouches à feu; la rade en fer à cheval, peuplée de navires à l'ancre, de pirogues, de korokoros en mouvement; la ville encadrée dans ce

Digitized by Google

paysage, et, dans le lointain, les monts de l'île Ceram qui bornent l'horizon; tel est le premier aspect qu'offre l'île d'Amboine au navigateur qui arrive du large. Sa configuration géographique ajoute quelque chose de singulier à son aspect; car, bien que longue de vingt lieues, Amboine est coupée en deux péninsules à peu près égales par une vaste baie qui l'échancre et lui donne la forme d'un fer à cheval. Cette circonstance divise l'île en deux portions si distinctes que les Hollandais ont affecté un nom à chacune d'elles : Hitou et Leytimor, séparées par une langue de terre qui n'a tout au plus qu'une demi-lieue de large. Ainsi la mer pénétrant dans ce vaste demi-cercle y forme deux baies, bonnes, l'une et l'autre, pour l'ancrage des plus gros navires. C'est devant la plus grande de ces baies, ou baie du midi, que les Portugais avaient bâti le fort Vittoria, où se loge encore aujourd'hui la garnison hollandaise. La ville est à une centaine de toises dans l'intérieur.

Un canot du gouverneur, qui venait d'accoster *le Siva*, nous conduisit à terre. Comme le capitaine Norbott était obligé de partir à l'instant même pour Batou-Gadja, résidence du gouverneur, les officiers du bord s'offrirent à me servir de guides dans une promenade au sein de la ville. Une fois cette tournée faite, nous devions nous diriger nous-mêmes à Batou-Gadja, où nous étions invités à dîner.

Notre première halte eut lieu dans le fort, ouvrage de médiocre défense, bâti par les Portugais et tombant en ruines. La garnison ordinaire s'y compose de sept cents hommes environ, dont la milice indigène forme la plus grande partie. Plus tard, sur la place d'Armes, située dans la ville même, nous eûmes l'occasion d'en passer une partie en revue. Dans un coin de l'enceinte, les plus exercées de ces troupes se formaient par pelotons, simulaient des feux, et exécutaient des manœuvres; tandis que, dans un autre angle, les conscrits indigènes s'exerçaient, devant un officier instructeur, au maniement des armes (Pl. XXIV — 4). Ces troupes étaient bien habillées et proprement tenues; mais composées de recrues du pays, et comptant à peine une quarantaine d'Européens dans leurs rangs, elles feraient sans doute triste figure si elles avaient à se mesurer contre des troupes anglaises ou françaises.

Non loin du fort, et en gravissant la hauteur, nous pûmes déjà voir quelques types des beautés malaises. Auprès d'une fontaine sortant du rocher, était une jeune fille, qui venait remplir ses deux bardaques. Sans chapeau, les cheveux relevés sur le sommet de la tête, vêtue d'une robe à manches qui la couvrait comme une blouse de femme, du cou jusqu'à la cheville, avec des patins élevés comme j'en avais déjà vu à Sincapour, faits d'une simple semelle de bois, et retenus par un petit tolet qui s'engageait entre les doigts du pied, cette jeune fille était vraiment jolie, svelte et gracieuse. Près d'elle, était un milicien en petit uniforme, pieds nus et la casquette sur la tête. Un jeune Malais, posé derrière la fontaine, complétait le groupe (Pl. XXIV — 1).

Nous continuâmes notre chemin vers la ville, par une allée de fort beaux arbres, que bordent de jolies habitations à l'européenne. Amboine s'étend dans la plaine en demi-lune, dont le centre est occupé par le quartier des Européens. De grands édifices, des maisons entourées de galeries somptueuses et vastes, des rues droites, larges, aérées, des jardins plantés de beaux arbres, voilà ce que nous offrit cette partie opulente et privilégiée de la ville.

Le quartier des Malais couvre un espace considérable. S'il a un aspect moins riche, il offre, en revanche, beaucoup plus de parties pittoresques et de beautés naturelles. On y trouve, à chaque pas, délicieusement groupées, des cases en bambous, des murailles en sagoutier, au milieu de portiques élégans et de palmiers qui s'inclinent comme pour ombrager de fort jolies mosquées. Ce quartier malais est occupé par la race la plus pauvre de ce comptoir, par les hommes de peine des Européens et des Chinois, leurs maîtres par la force ou par l'intelligence. Dans toute cette étendue, règnent, dans les rez-de-chaussée des cases, de chétives boutiques, où sont exposés de petits poissons du pays, ou des fruits du territoire. L'occupation principale des Malais est la pêche. Leurs pirogues, chargées de filets, couvrent la rade dans le jour, et vont à la pêche au bruit du tam-tam, sans lequel les rameurs n'auraient sans doute pas d'énergie. Le soir encore, la rade s'illumine des feux des bateaux pêcheurs.

Le troisième et dernier quartier d'Amboine est le quartier chinois. Là, ces marchands nomades ont fondé une colonie, comme à Sincapour, à Manille, à Batavia, comme ils le feront partout où il y aura de l'or à gagner; car les Chinois sont les Israëlites de l'Orient. Ceux que j'y vis ne différaient en rien de ceux que j'avais vus : même activité, même entente des affaires, même propreté dans l'étalage des marchandises, même ordre dans leurs maisons silencieuses, où les femmes restent cloîtrées. Ce qui me frappa le plus, ce fut le *campong* ou

Digitized by Google

bazar. C'était l'heure où les habitans d'Amboine venaient s'y approvisionner de toutes les choses utiles à la consommation journalière. Là, se vendent les plus beaux fruits, les plus beaux poissons, la meilleure viande de boucherie. On y trouve aussi des étoffes, des objets de luxe de Chine et d'Europe, des parasols, des laques, du thé, des tripangs, du poisson salé. Rien ne saurait donner une idée du mouvement qui règne sous cette halle, vaste hangar que supportent une vingtaine de grands poteaux, et dont la toiture est recouverte de chaume. Des officiers hollandais s'y croisent avec les pêcheurs malais; des douaniers chinois, apostés par le gouverneur, y exercent une active surveillance, tandis que toute cette foule d'indigènes se heurte, se croise, parle, se querelle et tourbillonne dans l'enceinte (Pl. XXIV — 2). La nuit venue, ce bazar ne perd rien de son activité; c'est au contraire l'instant où, de préférence, les marchands s'y rassemblent. Ils y restent jusqu'à neuf heures. Chaque boutique s'éclaire d'une ou deux torches de résine, faites de *dammer*, et enveloppées dans des feuilles de sagouer, éclairage qui donne peu de fumée, et dont les frais sont minimes.

Ainsi des Européens, des Malais et des Chinois, voilà de quoi se compose la population d'Amboine. Ces trois races distinctes habitent dans la même ville sans presque se mêler, si ce n'est quelques mariages de Chinois et de Malais, quelques croisemens d'Européens et de jolies filles malaises. Malgré ce contraste de mœurs, d'origine et de religions, Amboine est une ville calme et facile à gouverner. Tout est prévu, tout est réglé pour cette population de 10,000 ames; le flegme paternel des Hollandais a fait la loi, il faut la subir.

Quand nous sortîmes du campong, l'heure était déjà avancée, et nous avions à peine le temps d'arriver pour le dîner du gouverneur. La route de Batou-Gadja, palais de la résidence, est une magnifique promenade, tantôt bordée de massifs de sagoutiers, tantôt se prolongeant sous de beaux portiques de cocotiers et d'aréquiers, ou semée, à droite et à gauche, de bocages peuplés d'oiseaux, de mangliers, de mangoustans, de litchis, de bilimbings, de lansas, de papayers, de bananiers, etc. Quoique nous eussions des palanquins et des chevaux à notre disposition, je fis ce chemin à pied, et nulle fête au monde ne pouvait être plus attrayante pour moi que cette promenade au milieu d'une nature si pleine de beautés élégantes et vivaces. C'était un paysage oriental dans toute sa magnificence, un long jardin enchanté, comme une fée en ferait naître d'un coup de sa baguette. Ainsi émerveillé, j'arrivai à Batou-Gadja, résidence délicieuse, adossée à la montagne, entourée de frais jardins et coupée dans tous les sens d'eaux courantes et limpides. Batou-Gadja se compose de plusieurs bâtimens disposés autour d'une enceinte intérieure que domine un mât de pavillon; ici un vaste hangar à colonnades, galerie fraîche et aérée; plus loin le corps-de-logis qu'habite le gouverneur; plus loin encore les attenances. Çà et là, comme moyens de communication, des ponts ont été jetés sur les petits ruisseaux qui traversent cette charmante villa (Pl. XXIV — 3).

Dans l'avenue, nous trouvâmes le capitaine Norbott qui nous attendait. Il nous présenta au gouverneur, homme affectueux et poli. Le repas fut gai, somptueux, d'un luxe à la fois européen et colonial. La propreté et l'abondance hollandaises en réglèrent les détails. Au dessert, je mangeai, pour la première fois, des durions et des ramboutans. Le premier de ces fruits, avec son goût d'ail très-prononcé, ne provoqua que mes répugnances; je trouvai le second fort bon et d'un goût assez semblable à celui du litchi. Les hommes chargés du service étaient des Malais, mais mieux costumés que ceux que nous avions rencontrés jusque-là; chaussés, coiffés de chapeaux ronds et non de turbans, avec les cheveux lisses et noués en queue.

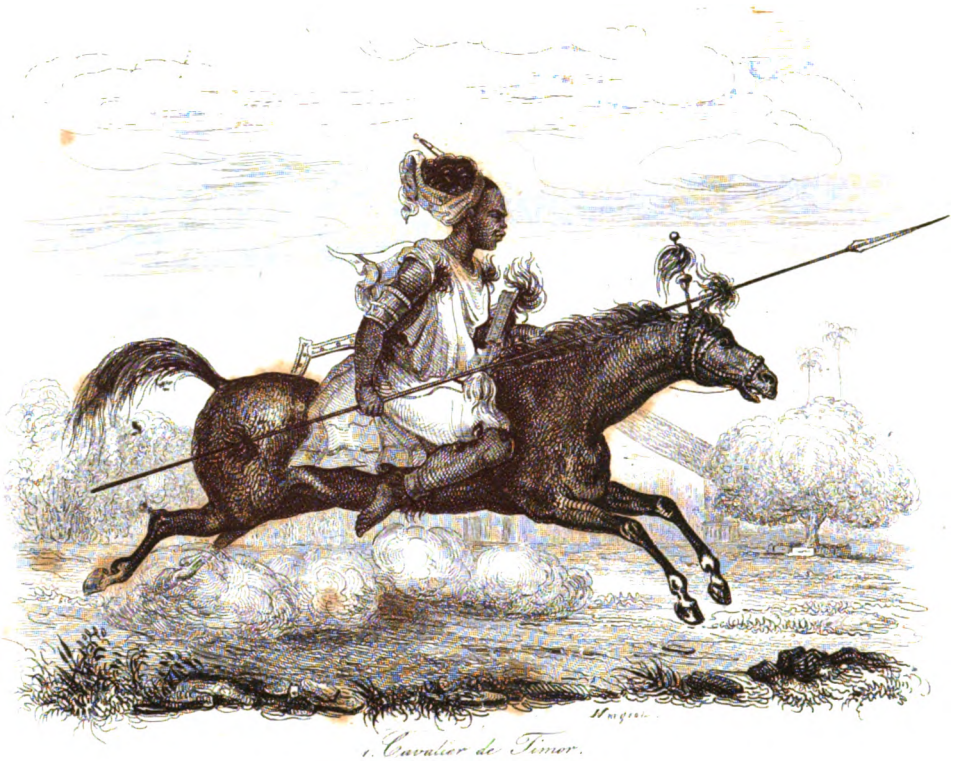
Les jours suivans se passèrent en courses aux environs d'Amboine. Nous vîmes d'abord le jardin de la Compagnie qui offrait peu d'objets remarquables; puis le tombeau du célèbre naturaliste Rumphius, simple mausolée entouré du joli arbuste que l'on nomme *panax fruticosum*. Ensuite, nous nous engageâmes au sein de la campagne, l'une des plus belles et des plus riches que l'on puisse voir. Le premier arbre que nous remarquâmes fut le sagouer, dont les pédoncules, fraîchement coupés, distillent une liqueur agréable que l'on recueille au moyen de morceaux de bambou. Chacun de ces arbres peut fournir par jour, et pendant plus de deux mois, de six à huit litres de liqueur. Pour empêcher sa fermentation, les habitans se servent du bois du *sonlonnea*. Outre la liqueur, il résulte de cette sécrétion de l'arbre, une espèce de sucre noir que les Malais nomment *goula-itan* et qui se forme en pains cristallisés. Le sagouer fournit encore des filamens dont les naturels fabriquent de très-bonnes cordes. A la forme et à la couleur noire de ces filamens, on les prendrait pres-

Digitized by Google





Digitized by Google



1. Cavalier de Timor.

1. Soldado de á Caballo de Timor



2. Combat simulé des Guerriers d'Ombay.

2 Combate simulado de los Guerreros de Ombai

Digitized by Google

que pour des crins de chevaux. Enfin, les jeunes fruits du sagouer, préparés avec du sucre, font une confiture excellente.

Plus loin, nous vîmes un sagoutier qu'exploitait un indigène. Cet arbre, épais d'un demi-mètre, avait été abattu depuis peu, et ouvert dans toute sa longueur. Le sagou était déjà retiré en partie. Ce palmier fournit à peu près autant de sagou dans le haut de sa tige que près de sa racine. Son tronc est rempli d'une fécule qui est traversée, dans toute la longueur du tronc, de fibres ligneuses. Quand on a retiré le sagou de l'arbre, on le broie, puis on le renferme dans des sacs faits d'une espèce de canevas, formé des pétioles du cocotier. On jette sur ces sacs, à plusieurs reprises, de l'eau qui entraîne la fécule, tandis que cette espèce de tamis retient en partie les fibres ligneuses. L'eau, chargée de fécule, est reçue dans des auges successives, jusqu'à ce que toute la partie ligneuse ait été purgée.

D'autres végétaux curieux attirèrent notre attention. Nous remarquâmes tour à tour l'*eleocarpus monogynus*, couvert jusque dans ses branches inférieures de fleurs élégamment découpées; plusieurs plantes de la famille des orchidées; des araelis, désignées sous le nom de *cussonia thyrsiflora*; une *begonia*, remarquable par la petitesse de ses parties; des bouquets entiers d'*agave vivipara*; des mélastomes à trois nervures principales; le *canarium commune*; le *nam-nam* des Malais (*cynometra cauliflora*), dont le goût acide approche de celui d'une pomme à cidre; le palmier *nipa*, dont les folioles servent à recouvrir les cases; le *scævola lobelia*, arbuste qui aime les grèves; l'*heritiera*; le *laurus culilaban*, qui fournit une huile aromatique très-recherchée; l'acanthe à feuilles de houx; l'*erythrina corallodendron*; le *pandanus odoratissima*, dont les fruits sphériques font ployer les branches; l'*eugenia malauensis*, l'*averrhoa carambola* au fruit acide; l'*anona muricata*; le *jatropha curcas*, qui forme de bonnes palissades; le roucou; le bel arbuste *abroma angusta*; puis, dans quelques jardins, le bois de la Chine, la carmanthine panachée et le tournesol bigarré, plantes toutes remarquables par la beauté de leurs fleurs et de leurs feuillages.

Parmi les animaux, nous remarquâmes un lézard volant, joli animal qui, étendant ses deux membres en forme d'ailes, se soutient dans l'air pendant quelques instans: le *lacerta amboinensis*, animal aux couleurs changeantes comme le caméléon, et passant parfois du vert au brun foncé; le *papilio Agamemnon*, aux ailes magnifiques; enfin, le *cancer caminus*, espèce d'écrevisse très-commune dans les rivières qui baignent la campagne.

Les naturels qui peuplent les environs d'Amboine sont des Malais mélangés sans doute avec les premiers indigènes. Nous entrâmes dans une de leurs cases, composée simplement de tiges de bambou rapprochées les unes des autres, et recouvertes de feuilles de sagoutier. Trois femmes se trouvaient dans cette pauvre demeure, et leur premier mouvement, à notre aspect, fut un sentiment d'effroi. Nous demandâmes à acheter quelques objets; mais on ne nous répondit d'abord que par des refus constans. *Trada! trada!* rien! rien! disaient ces femmes; et sans doute, cette défiance de leur part venait de la mauvaise réputation que les Européens s'étaient faite dans ces villages. A peine, en effet, eûmes-nous offert quelques bagatelles à la maîtresse du logis, que nous obtînmes au-delà de ce que nous avions demandé. On nous servit des patates, des ignames, avec du vin de sagouer légèrement fermenté. Des trois femmes qui étaient là, une seule était déjà d'un âge mûr; c'était la maîtresse du logis: les deux autres, ses enfans sans doute, étaient jeunes, jolies, bien prises dans leur taille, à demi-nues, et laissant deviner une grande perfection de formes. Elles n'avaient, en effet, qu'une simple chemise, tombant jusqu'à mi-jambe, et fixée autour des reins par une ceinture. Quant aux hommes qui survinrent, un simple caleçon, semblable au langouti des nègres, servait à cacher leurs parties naturelles. Ils sont doux, sobres, industrieux, quoique indolens. Leurs cases sont presque tout entières le produit du sagoutier. La toiture, comme les parois, était garnie des folioles de cet arbre. Les deux côtés du toit étaient inclinés d'un angle de quarante-cinq degrés, et une partie formait, vers l'entrée de la case, un petit hangar, destiné à prendre le frais et à serrer les alimens. A l'intérieur, pour tous lits, on ne voyait que des treillages en bâtons écartés de trois pouces l'un de l'autre. Au-dessous étaient déposés une portion des ustensiles du ménage, consistant en trois pots de terre de leur fabrique, quelques bouteilles achetées aux Européens, des cuillères taillées dans de grandes coquilles qui sont communes à Amboine, une pioche, et un couteau de la forme d'un couperet.

En quittant cette case pour retourner vers Amboine, nous vîmes au pied de la montagne deux phalangers courant avec la plus grande rapidité. Plus loin, nos guides nous mon-

Digitized by Google

trèrent un *maïe*, monument votif et funéraire sacré pour les naturels. Ces matés sont ordinairement de petits hangars surmontés d'un toit d'environ deux pieds d'élévation, couverts des folioles du nipa, et soutenus par quatre pieds de bambou. Du milieu de ce toit pendait un tronçon de bambou attaché à une corde et couvert d'une moitié de coco. C'était là qu'on avait enfermé, nous dit-on, quelques effets du naturel qui y était enterré. Coco, bambou, poteaux, toiture, tout était sacré, et ne devait pas même être profané par le contact.

A mesure que nous nous rapprochions de la ville, les plantations de muscadiers et de girofliers devenaient plus importantes. Les plus grands parmi les muscadiers n'avaient guère plus de vingt pieds; l'arbre s'élève parfois jusqu'à la hauteur des plus hauts poivriers. Les feuilles sont alternes et ovales, courtement pétiolées, coriaces, glabres, d'un vert brillant en-dessus, blanchâtres et glauques à la surface inférieure. Cet arbre, qui a le port de l'oranger et du laurier, donne des fruits depuis l'âge de dix ans jusqu'à cent. Le giroflier croît à la hauteur de quarante pieds et étend au loin ses feuilles pointues. Ce sont les boutons à fleurs qui constituent l'épine, connue sous le nom de clou de girofle, dont la récolte se fait depuis novembre jusqu'en février. On trouve aussi à Amboine un giroflier sauvage qui diffère de l'autre par ses feuilles plus longues et son tronc plus élevé. Le muscadier sauvage croît aussi dans les îles de Banda.

A peu de distance de la ville, et dans un jardin qui l'avoisine, une musique étrange attira notre attention. Les sons en étaient justes et non sans quelque mélodie. Nous approchâmes pour voir de quel instrument ils sortaient. C'était un bambou de soixante pieds de haut que les naturels avaient fixé sur les bords de la mer dans une situation verticale. Entre chaque nœud se trouvait une fente d'un pouce environ de long, et toutes ces fentes formant comme autant d'embouchures rendaient un bruissement doux et plaintif quand le vent s'y introduisait. C'était la harpe éolienne des sauvages, et la musique qui en résultait vibrait comme celle de l'harmonica. On avait eu soin de pratiquer les trous en sens différens pour que la brise animât l'instrument de quelque côté qu'elle vînt. Tout près de cette flûte naturelle, et comme pour lui servir d'accompagnement, un indigène jouait d'une sorte de violon à corde, composé aussi d'un tronçon de bambou garni à l'une de ses extrémités d'un parchemin comme un tambour. Trois filamens d'écorce de rotin tendus sur un chevalet formaient les cordes de l'instrument; les plus éloignées donnaient l'accord de l'octave; celle du milieu, un accord de quinte avec la corde la plus distante. Le tout était mis en jeu avec une petite lame de cordes de bambou. Cet accompagnement, quoique monotone, semblait jeter en extase les naturels qui entouraient l'exécutant. Un autre de leurs instrumens de musique est une sorte de flûte à bec donc l'extrémité inférieure est terminée par deux branches divergentes percées de trous placés à des distances égales, d'où il résulte des notes à l'unisson.

Mes promenades aux environs d'Amboine me faisaient découvrir chaque jour de nouvelles beautés dans ce magnifique territoire. Située sous une douce latitude, dans une atmosphère égale et salubre, Amboine est une des résidences favorisées des Moluques. Son sol rocailleux donne de la sève aux épices qui font sa richesse. Les flancs de ses montagnes sont d'une grande fertilité, ses plaines et ses grèves élèvent des cocotiers et des sagoutiers. Quoique moins cultivé, le riz y prospère; le café et l'indigo ont réussi dans toutes les expériences que l'on y a faites; le bois de cayou-pouti donne en abondance l'huile médicinale, connue sous le nom de cajeput. Mais de toutes ces richesses la plus grande est celle du giroflier (*caryophyllus aromaticus*), arbre précieux, qui a occasioné des guerres longues et sanglantes. Le monopole de la culture de ce végétal a coûté bien du sang à l'archipel, et les bénéfices qu'il a procurés à ses exploitans n'ont pas offert l'équivalent de ces cruels sacrifices. Les districts d'Amboine, de Harouko, de Larique, de Saparoua et de Hila, ont été plus spécialement affectés à la culture du giroflier : on les a subdivisés en cantons placés sous la surveillance de chefs natifs, qui prennent le titre de *radjas* ou *pattis*, mais plus communément encore celui d'*orang-kaïa*. Dans ces cantons, les parcs ou jardins nommés en malais *tanah-daté* et contenant une certaine quantité de girofliers, sont placés sous la garde des *orang-touas* (anciens), chefs subalternes qui exercent sur les plantations un droit de surveillance, dirigent l'entretien et président à la récolte qui dure deux ou trois mois. On assure que le produit moyen d'un giroflier s'élève à cinq ou six livres de clous, quoiqu'on en ait vu qui donnaient jusqu'à vingt-cinq livres. L'arbre lui-même est magnifique, avec ses branches courtes, ses feuilles oblongues et d'une couleur foncée. A quinze ans, le giroflier porte des fruits; il est dans toute sa force à vingt ans. Le clou, *tjinkéh* en malais, est d'abord d'un vert clair, ensuite jaune orange; puis il prend une

Digitized by Google

couleur foncée qui indique que la récolte peut se faire. Quand on veut garder des clous pour les semer, il faut les laisser un mois de plus sur l'arbre; pendant ce temps, la graine grossit, perd son odeur aromatique et tombe. Semée vingt-quatre heures après, elle germe et pousse des rejetons. Le giroflier se multiplie aussi au moyen de plants et de greffes. Année commune, la récolte des clous de girofle peut être évaluée de deux cent cinquante à trois cent mille livres. Dans de certaines années, cette quantité est surpassée de beaucoup; mais, en d'autres années, elle reste de beaucoup inférieure.

Amboine a été depuis plusieurs siècles le verger exclusif des girofliers, et ce n'est que depuis peu d'années qu'on y a permis la culture du muscadier. Des deux produits essentiels des *Iles aux Epices*, les Hollandais, catégorisant le monopole, en avaient affecté un à une île, l'autre à une autre, le giroflier à Amboine, le muscadier à Banda. Banda ne pouvait pas cultiver de girofles, Amboine ne pouvait pas cultiver de muscades. Il y a plus : on envoyait sur toutes les îles circonvoisines des agens qui avaient l'ordre d'arracher tous les plants de girofliers et de muscadiers, de les raser et de punir de peines très-sévères les Malais et les Harfours qui oseraient se livrer en fraude à ces cultures privilégiées. On a mis des troupes sur pied, on a sonné le clairon de guerre, on a fait de longues et rudes campagnes, des croisières coûteuses, contre des végétaux. Le fer et le feu ont dévasté ces coteaux et ces plaines, afin que la terre ne produisît point au-delà de ce que voulaient les employés. A l'appui de ce calcul stérilisant, il a fallu encore bâtir des forts, entretenir des postes nombreux, payer des pensions aux princes indigènes. Ces actes de vandalisme économique ne restèrent pas circonscrits dans ces contrées lointaines, hors des regards de l'Europe. Quand le système de prohibition locale n'avait pas suffi pour amoindrir les récoltes, de telle sorte que la valeur des épices se maintînt à la hauteur des tarifs de la Compagnie, on organisait à Amsterdam et à Hambourg de grands autodafés de canelle, muscades et girofles, offrant ainsi d'autres victimes au démon du monopole et de la spéculation.

On va croire sans doute que ce système poursuivi avec une persévérance et des rigueurs inouïes a dû couvrir d'or ceux qui l'employaient. Bien au contraire. Jamais la Compagnie n'a pu vendre en Europe pour plus de deux millions de florins de clous de girofle, de noix de muscade et de macis, tandis que l'entretien des Iles aux Epices coûtait près de trois millions aux exploitans privilégiés. Ainsi le monopole (une longue expérience le prouve) est une arme à deux tranchans, blessant ceux qui s'en servent autant que ceux qu'elle frappe. Depuis peu d'années, la Hollande semble être revenue à de plus saines applications d'économie commerciale. Le premier pas a été d'élargir le cercle des cultures et d'annuler des prohibitions ridicules. Peut-être arrivera-t-elle un jour au commerce libre des épices, qui gagnera beaucoup à être émancipé. Sur les rapports lumineux du baron Van-der-Capellen, le cabinet néerlandais a été saisi de la question depuis quelques années, et l'on n'en est plus qu'à calculer comment on conciliera l'ancien système avec le nouveau, et par quels erremens on ménagera une transition devenue urgente et nécessaire.

Amboine peut être regardé comme le chef-lieu des îles Moluques, dépendantes elles-mêmes du gouvernement général établi à Java. Le gouverneur d'Amboine a sous ses ordres plusieurs résidens et sous-résidens; à Ternate, à Banda, à Saparoua, à Hila, à Larique, à Bourou, à Ceram, à Manado, à Gorontalo. Sous les ordres du gouverneur des Moluques est un administrateur en chef (*hoofd administrateur*), chargé de la gestion générale de la colonie, et ayant sous ses ordres des employés assez faiblement salariés. Des tribunaux de justice existent dans toutes les résidences. Sous l'administrateur en chef et ses employés sont les *orang-kaïas*, chefs indigènes que les Hollandais choisissent de préférence parmi ceux qui se sont convertis au christianisme. Chacun de ces orang-kaïas surveille cent naturels. Une épée à poignée d'argent, don de la Compagnie, un costume noir européen, un chapeau tricorne et des souliers, distinguent ces hommes de leurs subordonnés. Leur place est un moyen de faire fortune, et ils en profitent. Le régime hollandais, à la fois paternel et fiscal, fournit matière à une foule d'abus dont les chefs malais et les collecteurs chinois savent merveilleusement tirer parti. Il en résulte que pressuré de toutes parts et sachant qu'il ne travaille que pour ses maîtres, l'Amboinais se laisse aller au découragement et à la nonchalance. Les indigènes parlent la langue malaise dont la prononciation est harmonieuse et douce. Ils usent du bétel presque du matin au soir, ainsi que d'un extrait de plantes amères, connu sous le nom de *gamber*. Ils vivent de poisson, de viande et de légumes. La population générale du pays peut s'élever de 45 à 50,000 ames, dont 2,000 environ sont Européens, le reste Malais ou Chi-

Digitized by Google

nois. On y compte aussi quelques esclaves tirés pour la plupart de Macassar et de Ceram.

Cette dernière île n'est séparée de la côte d'Amboine que par un canal étroit. Après Guilolo, CERAM est la plus grande de toutes les Moluques ; elle est la plus grande du groupe d'Amboine. Une partie considérable de l'île dépend d'un sultan vassal des Hollandais. Le sultan actuel, radjah d'Iloło, touche même à Amboine une pension pour qu'il ait à réprimer seul la piraterie qu'exercent sur ces côtes les korokoros des naturels. On a bâti à ce roitelet, sur la côte septentrionale, un fort, à l'aide duquel il domine ce rayon. Déjà cette mesure a amené des résultats favorables. Les ports principaux de Ceram sont Saway et Warou. Les Hollandais ont établi dernièrement un poste à Atiling, près de Saway. Les principaux chefs indigènes relèvent, les uns du gouverneur d'Amboine, les autres du résident de Banda. Suivant Forrest, Ceram a soixante-sept lieues de long sur treize a quatorze de large. Elle produit du sagou, des girofles, malgré les interdictions hollandaises ; elle est couverte de magnifiques casuarinas. Des torrens coupent dans tous les sens une contrée toute montueuse, et sans les arbres qui, s'abaissant d'une cime à une autre, forment des ponts naturels, les communications intérieures seraient presque impossibles. Les sommets de ce système ont jusqu'a huit mille pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Des casoars habitent dans ces forêts profondes. A Ceram, comme à Célèbes, existe dans l'intérieur une race de Harfours ; mais, s'il faut croire au caractère féroce que lui attribuent les anciens voyageurs, nul autre rapport, si ce n'est celui du nom (hommes des terres), n'existe entre ces Harfours et les paisibles habitans du lac de Tondano. D'après Valentyn, les hommes vont nus, à l'exception d'une ceinture roulée autour des reins, avec des fleurs et des feuilles de palmier attachées sur la tête, les épaules et les genoux. Leur bouclier carré est incrusté d'ivoire, de coquillages et de nacre de perle. Parmi ces insulaires, les faveurs d'une jeune fille ne s'obtiennent qu'au prix de cinq ou six têtes d'ennemis. Pour conquérir de tels trophées, ils se tapissent dans les bois, se couvrent de mousse, se déguisent ainsi en arbres et en plantes buissonneuses, de manière à tromper l'imprudent qui se hasarde sous ces profondeurs. Ils surprennent ainsi l'ennemi, l'attaquent par derrière, lui coupent la tête et rentrent dans leur village au bruit des acclamations. Montanus, prédicateur hollandais, raconte qu'un chef d'Harfours, croyant lui donner un spectacle intéressant, fit exécuter une danse guerrière, qui se termina par des coups d'épée sérieux, par du sang et des cadavres, et quand le pasteur conjura le roi de terminer cette boucherie : « Ce sont des esclaves, » dit-il.

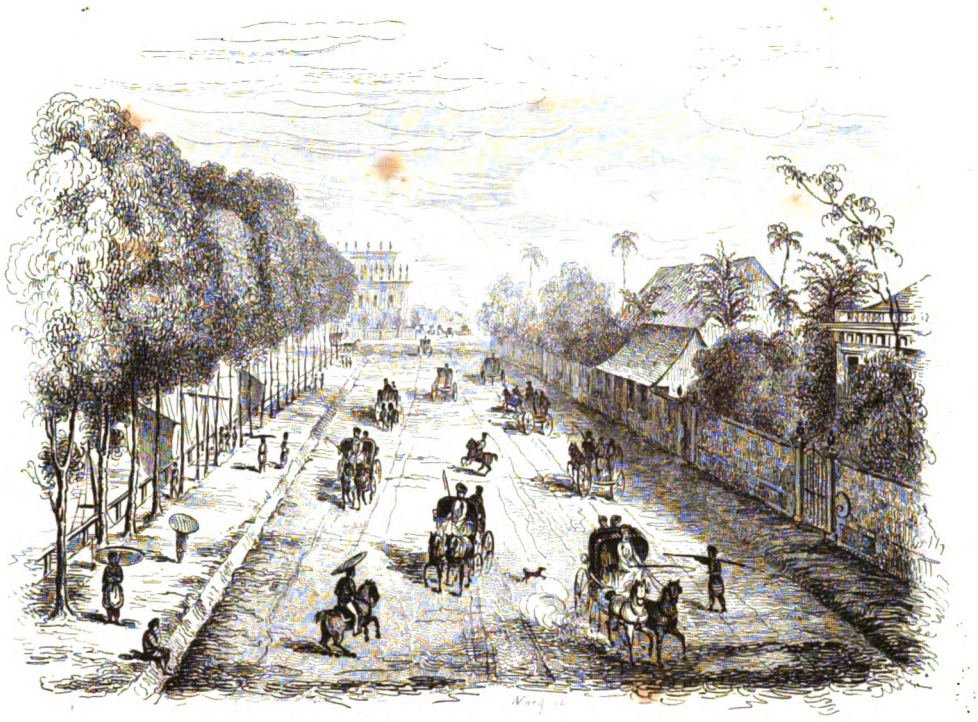
Outre Amboine, Bourou et Ceram, le groupe d'Amboine comprend encore GORAM, l'un des points les plus avancés vers l'Orient où ait été porté le mahométisme ; HAROUKO, MANIPA, SAPAROUA et NUSSA-LAUT, soumis à la domination directe des Hollandais.

Reste encore le groupe de BANDA, l'un des plus importans et des plus riches de tout l'archipel des Moluques, groupe qu'on peut nommer la terre aux muscades. Les principales îles sont BANDA-NEIRA, la plus grande du groupe, et résidence du gouverneur hollandais ; ROSINGAIN, LONTHOIR et POULO-AIJ ; enfin, GOUNONG-API, qui n'a de remarquable que son volcan en activité. De ces îles, l'île Rosingain est la moins habitée, depuis qu'on y a ordonné les extirpations de muscadiers. On dit pourtant que des esclaves libérés s'y sont établis depuis peu, et lui ont donné quelque importance.

Mais les trois points essentiels sont Banda-Neira, Lonthoir et Poulou-Aij, îles qui forment, avec le Gounong-Api, la belle et sûre rade de Banda, que défendent les forts de *Belgica* et de *Nassau ;* ceux de *Hollandia,* sur les hauteurs de Lonthoir. D'après les rapports des ingénieurs hollandais, cette position était inexpugnable, et cependant Banda s'est rendue aux Anglais. Le fort de Nassau, fondé par les Portugais, tombait en ruines, quand l'amiral Peter Willemsz Verhove laissa tomber l'ancre à Neira le 8 avril 1609, et le reconstruisit. Cet établissement ne s'acheva point toutefois sans une catastrophe : l'amiral et une partie de son équipage furent massacrés. Ce fut seulement en 1621 que le gouverneur général Koen, avec quelques troupes auxiliaires d'Amboine, parvint à réduire Banda et les îles adjacentes. Dans l'intervalle, le fort Belgica avait été construit. Informe d'abord, il fut réédifié sur un plan plus vaste par le brave amiral Speelman.

Banda doit sa fortune au privilége de l'exploitation des noix muscades (*boua-pala*) et macis (*kambong-pala*), exploitation chèrement payée par l'insalubrité du climat et par des tremblemens de terre épouvantables. En 1691, les ravages de l'éruption volcanique furent si grands, ils furent accompagnés par un tel soulèvement dans les eaux de la mer et de telles secousses dans la charpente de l'île, que la portion la plus aisée de la

Digitized by Google



3. Une Rue de Batavia.

3 Una Calle de Batavia



4. Chef Javanais.

4 Candillo Javanes

Digitized by Google

Digitized by Google

population émigra pour Amboine, Ternate et Macassar.

Le sol pierreux de Banda ne semble être propre spécialement qu'à la culture de la noix muscade et du macis, quoiqu'on trouve dans les parties boisées l'arbre de canari dont on tire une huile préférable à celle du cocotier, le sagouer, les citronniers, les bambous, les cocotiers. Banda peut fournir annuellement 500,000 livres de noix muscade et 150,000 livres de macis. Ce dernier produit est l'enveloppe interne de la noix.

Nulle part le muscadier n'a encore pris de plus beaux développemens qu'à Banda. Il est vrai que l'arbre est long à croître et que les essais tentés sur les autres îles ne l'ont été que depuis peu. Quand la fleur du muscadier tombe, la noix se forme; elle grossit lentement, prenant la forme d'un abricot. Son écorce d'un vert jaunâtre s'écaille et s'entr'ouvre pour laisser voir la muscade recouverte de son macis d'une belle couleur rouge. Le produit annuel moyen d'un arbre est de cinq à six livres de noix; il en est pourtant qui portent de quinze à vingt livres. Ces noix, détachées de leur écorce verte et du macis, sont exposées sur des claies à la fumée dans les *kombaisen*, bâtimens destinés à cet usage, puis dépouillées de leur écorce intérieure pour être trempées dans de la chaux mélangée d'eau de mer. Cette préparation exige des soins infinis. Quant au macis, il doit être également séché, mais au soleil et au vent. Lorsque, pour accélérer l'opération, on se sert de claies à fumer, le macis prend une mauvaise couleur et suinte plus tard.

L'exploitation du muscadier à Banda diffère de celle du giroflier à Amboine. A Amboine ce sont des indigènes qui soignent ces cultures; à Banda ce sont des créoles nés d'Européens. Ici c'est le travail esclave; là le travail libre. Le contraste provient d'un fait très-ancien. En 1621, quand Banda-Neira et Lonthoir eurent été soumises par la force, la majeure partie des peuplades indigènes périt par les armes ou s'exila volontairement. Pour donner des bras à ce pays désert, la Compagnie colonisa le territoire, et le partagea gratuitement entre tous les Européens qui s'offraient pour l'exploiter. La seule charge pour les acceptans était la vente exclusive à la Compagnie des épices produites, et cela dans les termes d'un tarif stipulé. En revanche, la Compagnie attribuait plusieurs avantages aux colons. On divisa le territoire de Poulo-Aij en trente-un parcs de terre, celui de Lonthoir en trente-quatre parcs, et celui de Banda-Neira en trois parcs, chacun de vingt-cinq *ames de terre*, c'est-à-dire formant l'étendue que vingt-cinq esclaves suffiraient à cultiver. On avait calculé à cette époque qu'un parc pouvait rendre à son propriétaire de 625 à 650 rixdalers. Quand cette concession eut été faite, les planteurs européens firent venir des esclaves et l'exploitation du muscadier commença.

Cet essai, il faut le dire, n'a pas été favorable au système de colonisation au moyen d'aliénation de terres. Loin que la pensée de la propriété fût un stimulant pour les Européens établis, ils laissèrent le soin de cette culture à leurs esclaves, n'y employant que les sujets les plus médiocres, et gardant les plus beaux, les plus robustes, pour le service de leurs maisons somptueuses. Aussi, à la suite de cette vie oisive et molle, presque tous les *perkeniers* (c'est le nom de ces planteurs) se sont peu à peu ruinés, grevant leurs terres d'hypothèques et dépensant dans six mois cinq ans de leurs revenus. En 1796, le passif de cette petite colonie s'élevait à 300,000 rixdalers, et ceux des colons qui étaient restés riches ne devaient qu'à la contrebande leurs scandaleuses fortunes. L'un de ces derniers, devenu millionnaire par ce moyen, ayant été traduit en justice et condamné aux travaux forcés, osa proposer à la Compagnie 100,000 florins pour être autorisé à porter une chaîne d'or au lieu d'une chaîne de fer.

Les dernières îles à citer de tout l'archipel des Moluques sont, dans la Chaine sud-ouest, plusieurs petites îles, régies par des chefs vassaux des Hollandais, comme Letti, Moa, l'une des plus considérables, qui fournit des moutons très-estimés; Dammar avec un volcan; Babber, où les Hollandais avaient un poste; Sermatta, Lackar, Kissir, où se trouve un poste hollandais au milieu d'une population insociable; enfin, Wetter, la plus grande, mais mal peuplée, île qui semble plutôt tenir au système Sumbawa-Timor.

Dans la Chaine du sud-est, régie également par des chefs vassaux des Hollandais, sont les trois îles Keys, fertiles en cocotiers et en orangers, peuplées d'une race malaise, dont quelques coutumes, comme le culte des fétiches, l'onction et l'embaumement des cadavres, font pressentir l'Océanie; Laarat et Timorlaut, îles plus grandes qu'intéressantes, habitées par des tribus pacifiques et indolentes; enfin, le groupe Arrou, que quelques géographes rapportent à la Mélanésie, îles peuplées et fertiles, dans lesquelles les Hollandais comptent plusieurs établissemens.

Digitized by Google

Les îles Moluques ou *îles Royales*, du mot arabe *el melek* (roi), portent le caractère évident de terres volcaniques. L'aspect déchiré des îles, des pics énormes sortant tout-à-coup d'une mer profonde, des rochers bizarrement groupés et s'élançant à une grande hauteur; enfin, une foule de volcans, soit éteints, soit en activité, indiquent une contrée long-temps bouleversée, et qui a dû éprouver quelque cataclisme à une époque inappréciable.

L'histoire de cet archipel, avant que les Portugais y eussent abordé, a un caractere fabuleux qui doit provoquer la défiance. Tout ce qu'on sait, c'est qu'en 1250, une colonie de Gilolo s'établit à Ternate, et y fonda une dynastie dont Chico fut le premier roi. Après lui, vinrent en 1277, le roi Poit; en 1298, Kalabata; en 1304, Komala, qui fut conquérant; en 1317, Panharanga-Malamo; en 1322, Sida-Aarif-Malamo; puis tour à tour Paji-Malamo, assassiné en 1332; Shah-Alem et quelques autres, jusqu'à Molomat-Chaya, qui soumit les îles Xoulla. En 1372, Komala-Poulou rétablit la succession directe violée avant lui; il devint le plus puissant roi des Moluques : puis vint, en 1432, Gasi-Bougouna II; et en 1465, Marhoun qui se fit mahométan. Dès cette époque, les Chinois, les Malais, les Javanais fréquentèrent Ternate, et y firent le commerce des épices. Zainaleldyn, en 1486, conquit Bourou, Amboine et Ceram.

Vers cette époque, l'histoire des Moluques se mêle à l'histoire d'Albuquerque et des navigateurs portugais. Alphonse de Souza parcourt cet archipel; Garcia Henriques, Britto Galvan y abordent à leur tour. La reine régente de Ternate et le roi de Tidor se disputent l'honneur d'avoir dans leurs Etats un fort gardé par des Portugais. C'est la reine qui obtient la préférence. Pour la payer de ses sympathies, Britto, le chef de l'escadre portugaise, la destitue en 1527.

Plus tard, accusé de sorcellerie par son oncle, le jeune roi de Ternate se réfugia dans la citadelle, où il périt en cherchant à sauter par une fenêtre. Mais son peuple se refusa alors à approvisionner le fort, ce qui amena une collision. Le commandant de l'escadre portugaise, Menezes, s'empara des trois chefs, fit couper la main droite à deux d'entre eux, et livra le troisième à deux énormes chiens qui le dévorèrent. Cependant, exaspérés par ses vengeances, les naturels bloquèrent le fort et affamèrent la garnison. La chronique portugaise dit qu'il fallut, pour se tirer de là, vaincre 30,000 indigènes; puis, qu'à la suite de ce miraculeux triomphe, on envoya le roi de Ternate dans l'Inde, pour le convertir au christianisme. Cette phase de succès ne dura pas long-temps : Auro, roi de Ternate, revenu de son voyage, ayant été assassiné par le gouverneur général Lopez de Merquito, le fils du mort, Baber, se retira dans les montagnes avec tous les indigènes; et en 1580, Bab-Ullah, roi de Ternate, parvint à expulser les Portugais, qui furent obligés de se réfugier sur Amboine, où, depuis un demi-siècle, saint François-Xavier avait commencé la prédication du christianisme.

Ce fut vers ce temps que les Hollandais parurent dans l'Inde sous la conduite de Peterboot, le premier gouverneur-général de Batavia. Tour à tour vainqueurs des Portugais et des Anglais vers 1620, ils s'établirent dans les Moluques et y organisèrent un système de colonisation, qui, malgré ses vices, résista aux siècles et sera à peine modifié de nos jours. Le roi de Ternate se vit contraint d'aller à Batavia, et d'y signer un traité par lequel il laissait arracher de son île les muscadiers et les girofliers. On en exigea autant du roi de Tidor. Le prix de ce sacrifice fut pour le premier une pension de 70,000 livres, et pour le second une pension de 13,000 livres.

Ainsi depuis l'époque où Etienne Verhaeye et le vice-amiral Jacques de Heemskerk conclurent leur premier traité avec les orang-kaïas, c'est-à-dire vers les premières années du dix-septième siècle, jusqu'à la fin du dix-huitième, les Hollandais gardèrent sous leur patronage incontesté les *îles aux Epices* et distribuèrent à l'Europe, dans la mesure qui convenait à leurs intérêts marchands, ces produits dont elle était alors avide. Cette possession ne fut inquiétée pendant ces deux siècles que par quelques révoltes locales, que l'habileté des gouverneurs-généraux Both, Reinst, Koen et Van-Diemen sut étouffer par la force ou calmer par la persuasion. En 1796 survinrent des ennemis plus sérieux; les Anglais s'emparèrent, au nom du Stathouder, de toutes les Moluques, d'Amboine, de Banda, de Bourou. Ternate seule ne se rendit qu'en 1801. Dans les années que dura cette occupation, la digue élevée à grand'peine par le monopole hollandais fut rompue. Exploitant son privilége en sens inverse, la Compagnie anglaise des Indes-Orientales exporta de 1776 à 1798, 817,312 livres de clous de girofle, 93,742 livres de muscades et 46,730 livres de macis, sans comprendre dans ce chiffre aucune des exportations particulières. Les traités de 1814 et de 1815 ont rendu aux Hollandais, avec leurs possessions malaises, tous les comptoirs des Moluques. Quel que soit le génie de colonisation entreprenante qu'aient

Digitized by Google

montré les Anglais, ils n'ont pas cette persévérance, cette paternité flegmatique et sévère, cette expérience locale, ces habitudes de sage économie, qui rendaient possible aux Néerlandais la possession de ces groupes lointains, situés hors de la route de tous les vaisseaux. Les Moluques embarrassaient l'Angleterre ; elles profiteront à la Hollande, si elle persiste dans la voie de réformes que l'habile Van-der-Capellen a ouverte le premier.

CHAPITRE XXV.

MALAISIE. — ILE TIMOR.

Le Siva quitta la rade d'Amboine le 10 septembre. Après avoir aperçu quelques-uns des écueils et des îlots bas dont cette mer est semée, il prolongea, le 15, l'île Timor, et mouilla le jour suivant dans sa baie principale, celle de Coupang, connue aussi sous le nom de Babao. C'est une vaste échancrure qui ne semble pas avoir moins de cinq à six lieues de profondeur sur trois ou quatre de large. Ouverte à l'O., elle n'est sûre que depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre. A mesure qu'on pénètre dans l'intérieur de ce bassin, les terres grandissent et se dressent en amphithéâtre. On voit se développer peu à peu une ligne de côteaux verdoyans, couverts de bruyères, d'où s'élancent des bouquets de magnifiques cocotiers. Le fort hollandais de Concordia avec son enceinte de murs, et sur la gauche le petit village malais partagé par une rivière, complètent ce tableau, dont les détails et l'ensemble satisfont le regard (Pl. XXVII — 3). Au milieu de la baie gît une île basse nommée Kea, entourée d'un récif; deux autres îles inhabitées comme la première, les îlots Ticour et Bourou, se trouvent à l'E. du cap Pacoula. On signale aussi, dans la partie S. E. de la baie, un large pâté de corail connu des Malais sous le nom de *Meniki*.

Une demi-heure après notre arrivée, la yole du brick accostait le débarcadère du fort Concordia. Ce fort a du côté de la mer un rempart naturel de rochers, et, du côté de la terre, une enceinte qui le défend contre toutes les attaques des naturels. Mais la disposition du terrain le mettrait à la merci d'une descente de troupes bien disciplinées. A marée haute, on pourrait débarquer devant le fort même, dans une cale située à l'entrée de la rivière. A marée basse, il faut s'échouer sur la plage. Coupée en deux parties par la rivière qui la traverse, la bourgade malaise a pour communication d'un bord à l'autre un pont de bois assez solidement construit. Le fort hollandais est à l'O. : le quartier chinois est à l'E. La bourgade se compose de deux cents maisons à peu près, jetées çà et là, sans ordre, sans plan régulier. Elles sont presque toutes construites en bois ou en bambous fendus, et se composent d'un simple rez-de-chaussée exhaussé de deux marches au-dessus du sol. L'intérieur de la bourgade est aussi vert que la campagne même. Des manguiers et d'énormes figuiers banians forment au-dessus de chaque rue d'impénétrables voûtes de feuillage. Il en résulte pour les maisons qui les bordent une fraîcheur délicieuse, bienfait inappréciable dans cette zône équatoriale.

Nous avions deux jours pour visiter Timor. Notre brick-estafette laissait à peine le temps à ses passagers de respirer l'air des grèves. Il fallut se contenter de relever ce que Coupang et son littoral offraient de plus curieux, et se borner, pour le reste, aux descriptions qu'en ont tour à tour fait Péron, Hogendorp et Freycinet. Dès notre première course dans l'intérieur, nous dûmes regretter de n'avoir pas plus de temps à donner à un pays d'une végétation aussi belle. Les palmiers grandioses, les aréquiers annelés, avec leurs gracieux panaches, ne laissaient voir le paysage que par éclaircies ; mais ce qu'on en voyait se composait de sites ravissans et variés. Aux environs même de la bourgade, et sur une plaine plus découverte, nous aperçûmes le cimetière malais, composé de petits mausolées en pierres semblables aux *tumulus* romains. La forme de ces monumens funèbres semblait varier d'après l'importance du mort. Ici c'était une pyramide quadrangulaire tronquée par le haut, accompagnée d'une voûte intérieure et de quatre pyramidions sur les angles; là, une seule pierre tumulaire portait un anneau de fer scellé dans le milieu; plus loin paraissait une espèce de plate-forme composée de deux assises, et portant au sommet une sorte d'ornement en pierres recourbées sur les angles; ailleurs, une simple maisonnette avec une porte dans le centre révélait ses toits inclinés, tandis qu'isolé sur un tertre et occupant un large espace, s'offrait un massif carré en maçonnerie avec un luxe de contreforts pour lui donner une solidité plus grande (Pl. XXVII — 4).

Tous les environs de Coupang sont embellis de vergers et de jardins situés, pour la plupart, sur les bords de la rivière. C'est là que les riches bourgeois de Coupang se retirent pour se dérober aux chaleurs de la côte. Accueillis dans une de ces habitations, nous admirâmes long-temps

Digitized by Google

ce qu'elle contenait de beautés naturelles et d'aisances somptueuses. Elle était située dans une campagne charmante, à une lieue de la ville. Une foule d'arbres, les uns chargés de fleurs, les autres de fruits, l'air embaumé, l'eau qui bruissait en glissant sur des roches granitiques, les brises qui agitaient le feuillage, le roucoulement des tourterelles, le cri de la perruche et du calao à tête chauve, tout contribuait au charme de cette délicieuse résidence. La rivière, protégée par des rideaux de bambous élevés, semblait être une salle de bains où les propriétaires du voisinage venaient tromper les longues heures caniculaires. A la suite du bain pris en famille, ils se couchaient sur des nattes à l'ombre des bosquets d'orangers et de tamariniers. Là, une chique de bétel à la bouche, ces sybarites s'endormaient, massés par de jeunes esclaves qui protégeaient leur sommeil contre les insectes importuns, à l'aide de chasse-mouches en latanier.

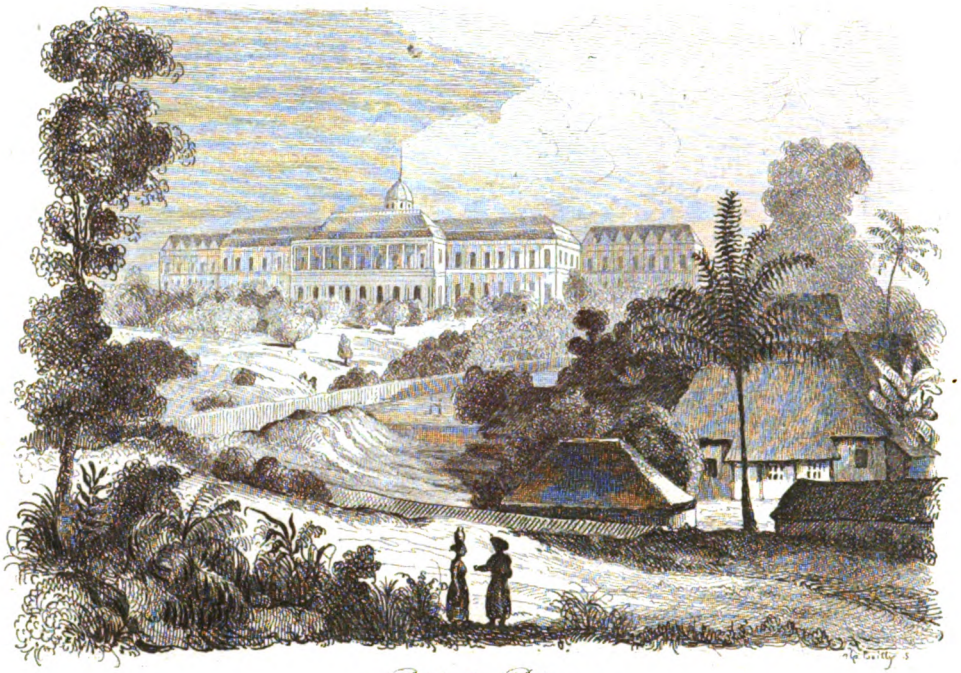
La maison que nous devions visiter s'offrit à nous à la suite d'une longue avenue parallèle à la rivière. L'allée du milieu était vaste et sablée; elle aboutissait à un grand bassin carré, peuplé de beaux poissons. Au-delà, était un large péristyle, supporté pardes colonnes et dont le dessus formait une espèce de kiosque chinois, pittoresque et gracieux. Ensuite venait une cour, puis enfin la maison protégée par deux rangs de galeries extérieures, parquetées et meublées de jolis fauteuils en cannes. Cette résidence appartenait à une riche Malaise, veuve de l'un des souverains du pays. C'était une femme déjà âgée, un peu chargée d'embonpoint, mais ne manquant ni de noblesse ni de dignité. Vêtue de magnifiques pagnes, elle vint à nous avec une escorte de jeunes filles, couvertes d'étoffes blanches et portant les cheveux nattés au-dessus de la tête. Quelques esclaves mâles, en gilets et en pantalons blancs, semblaient attendre qu'on leur donnât des ordres pour le service. Nous étions à peine assis sous la galerie, au milieu de ces bois, de ces fleurs, de ces eaux courantes ou jaillissantes, que toute cette troupe de jeunes filles et de jeunes garçons se mit en mouvement pour la collation qu'on allait nous offrir. Cette collation fut servie avec une rapidité qui tenait de la magie. Les sucreries sur des cabarets chinois, le thé, les confitures, les pâtisseries, les fruits, les essences, circulèrent à l'instant même parmi les convives, pendant que la reine du lieu, la propriétaire de cette résidence vraiment royale, présidait à tout avec la plus affectueuse sollicitude.

Après la collation, nous eûmes le spectacle d'une fête. Les jeunes filles revinrent dans un élégant costume, les cheveux huilés et noirs, réunis à la grecque et retenus par une épingle d'or, avec un pagne léger qui ne leur tombait qu'à mi-jambe, sveltes et gracieuses comme des sylphides. Les jeunes esclaves, tous bienfaits et de bonne mine, se mêlèrent à ces groupes de femmes, et la fête commença, les chants d'abord, les danses ensuite. Le chant, lent et monotone, avait une harmonie sauvage qui vibrait jusqu'à l'ame. La danse des femmes se composait de passes gracieuses, où leurs corps élégans dessinaient leurs sveltes et moëlleuses proportions. La danse des hommes consistait en pantomimes militaires, en combats simulés, qui prenaient souvent un caractère farouche. Nous vîmes figurer un tournoi à cheval, dans lequel les champions couraient l'un sur l'autre au galop, la lance en arrêt, ne s'arrêtant et ne s'évitant que lorsque les haleines de leurs coursiers se confondaient déjà. Rien de plus étrange et de plus hardi que ces cavaliers de Timor, montés sur des chevaux dont les belles proportions rappellent les étalons arabes, avec une camisole blanche et flottante, la tête entourée d'un mouchoir qui laisse échapper de longues mèches de cheveux, le bras ceint d'anneaux, l'arme d'une main, le bouclier de l'autre; pressant du talon le flanc de leur monture, se cherchant, se fuyant, se heurtant, s'esquivant l'un l'autre avec une effrayante et prodigieuse adresse (Pl. XXVIII—1). Après les cavaliers vinrent des insulaires d'Ombay, île voisine, qui fournit souvent des esclaves à Timor. Ces hommes avaient revêtu les costumes de leur pays. Leurs cheveux, redressés en touffes sur leur tête à la façon de quelques Océaniens, étaient quelquefois surmontés de branches de fougère en forme d'aigrette. Leur poitrine et leurs reins étaient cuirassés d'un double bouclier, tandis que leur main gauche en portait un troisième. Le bouclier de devant finissait en hausse-col; celui de derrière avait un appendice qui, s'élevant à la hauteur de la tête, la préservait d'un coup asséné par surprise; le bouclier mobile était échancré vers le haut afin que la vue restât libre, lorsqu'il protégeait le visage du combattant (Pl. XXVIII—2). De ces naturels, les uns avaient le cris pour arme; les autres, la lance barbelée; ils s'en menaçaient tour à tour, de manière à s'effleurer la poitrine. Quelquefois ces évolutions militaires n'étaient plus de simples duels : on assistait à une petite guerre, à une mêlée. Pressés sur deux rangs, les Malais figuraient des hommes qui, à pas de loup,

Digitized by Google



Digitized by Google



1. Palais de Buitenzorg.

1. Palacio de Buitenzorg



2. Costume de Cour. Costume de Guerre.

2 Traje de Corte. Traje de Guerra.

de Sainson del.

Digitized by Google

marchaient à la découverte de l'ennemi; puis tout-à-coup, comme s'ils l'eussent découvert, ils s'élançaient en poussant des cris confus et prolongés.

Le soir venu, la fête continua aux lumières. Cent torches furent allumées et portées par des esclaves qui figuraient comme des candelabres autour de l'enceinte du bal. La musique renforcée se composa de cinquante ou soixante goum-goums et tam-tams qui faisaient retentir au loin leur épouvantable harmonie. Les danseurs reparurent avec des pagnes très-courts, sans armes, sans boucliers, les bras, la chevelure, les jambes ornées de feuilles de latanier et de fleurs de malaty. Ils exécutèrent différentes danses au bruit de l'orchestre et aux chants de l'assistance. Une sorte de maître de ballets réglait les pas, et pressait ou ralentissait la mesure. Ces nouvelles danses représentaient des chasses, des exercices gymnastiques. Le mouvement en était lent, mais tant de contorsions les accompagnaient que bientôt les danseurs devinrent haletans et couverts de sueur. Dans les intermèdes, les jeunes esclaves, vêtues de pagnes bleus et rouges, venaient nous offrir sur des plateaux des fruits, des pâtisseries, du thé, des liqueurs, rangés avec élégance dans des corbeilles.

Conviés à la fête, les rajahs des environs n'y arrivèrent qu'assez tard avec leurs compagnes, parmi lesquelles on pouvait remarquer de ravissantes figures. Ces rajahs étaient tous de jolis hommes, portant avec une gravité fort digne leur robe d'indienne à fleurs et à ramages. Assis sur des fauteuils de cannes, chacun avait devant soi une petite table sur laquelle on mit une boîte renfermant du bétel et des noix d'arec; derrière eux se tenaient leurs sujets bien vêtus, armés de longues piques, commandés par le majordome, facile à reconnaître au jonc à pomme d'argent, attribut de l'autorité du maître; enfin à leurs côtés, sur des siéges beaucoup plus bas, étaient les femmes à demi-voilées, sorties en cette occasion du harem. Ces femmes de distinction étaient beaucoup plus couvertes que les simples esclaves. Un pagne leur descendant jusqu'aux pieds était recouvert encore d'une longue robe, qui ne s'arrêtait qu'à mi-jambe, et qui était fermée sur le sein par des épingles en or. Toutes étaient parfumées d'essences et d'huiles odorantes. Leurs habillemens exhalaient le benjoin et le bois de sandal. Elles mâchaient même du *kakioudel* qui donne à l'haleine une odeur suave. Cette passion pour les parfums est poussée si loin parmi ces femmes, qu'elles jonchent leurs lits de fleurs odorantes; elles en ont des guirlandes, des colliers et des bracelets. Les fleurs ne sont pas seulement un ornement pour ces Malaises; elles deviennent aussi un langage. La manière de plier une fleur ou des feuilles de bétel y a une valeur, une signification dans la langue des amans.

Nous ne quittâmes ce théâtre de féeries que fort avant dans la nuit. Quand le moment fut venu de faire nos adieux à la veuve du rajah, trente de ses serviteurs se détachèrent pour aller chercher de nouvelles torches de résine, et formant deux haies lumineuses sur notre route, ils nous accompagnèrent ainsi jusqu'à Coupang.

Ce fut le seul incident de notre relâche dans cette baie. Nous ne pûmes, comme nous l'aurions voulu, suivre l'itinéraire de Péron dans l'intérieur de Timor et vérifier l'exactitude de ses observations qui ont un caractère tant soit peu romanesque. Voici le résumé de cette reconnaissance dans ce qu'elle a de plus positif.

Au N. O. de Timor est l'établissement portugais de Delly, port situé au sud de l'île Cambi, et dont les passes sont assez dangereuses. Manataty, à vingt-quatre milles de Delly, est un poste portugais, et sans doute le même que Dampier désigna sous le nom de Coupang. Le port de Sicacole est encore une station de cette côte, exposée aux vents du nord et d'une entrée difficile.

A un mille à l'E. de Coupang, et dans le circuit de sa vaste baie, on rencontre Oba, joli village au-delà duquel se trouve une plaine de sable fort étendue nommée *Passer Panguian*, se prolongeant jusqu'à l'embouchure de la rivière Osapa. Ensuite paraissent Calapra, Lima; puis Osapa-Kitkil, village important, en face duquel s'étendent deux îles basses couvertes de palétuviers. La route continue ensuite au milieu de beaux cocotiers festonnés de lianes jusqu'à Osapa-Bessas, bourgade peuplée de 400 habitans, parmi lesquels on compte quelques Chinois. Passé ce point, la route est moins inégale. On trouve alors Nonsouis, où l'on élève les plus beaux, les plus agiles chevaux de la contrée. Paissant en liberté, ces animaux regagnent l'écurie le soir à la seule voix de leurs conducteurs, véritables centaures qui les montent sans mors et sans bride. Plus loin sont Meniki avec 300 habitans, puis les ruisseaux de Tarousse et Pannefenoï; ce dernier sacré à cause des crocodiles qui le peuplent; Nobaki, Panamoutti, petits hameaux; Cebello, où commence une vaste plaine qui s'étend jusqu'aux montagnes d'Amfoa, chaîne septentrionale de la baie de Coupang; enfin Babao après lequel commencent des marécages qui ne finissent qu'à la petite ville

Digitized by Google

d'Olinama. Olinama est une réunion de cabanes spacieuses et charmantes, percées à jour et ombragées par de grands arbres. Là des familles vivaient sous l'autorité de quelques vieillards de mœurs tout-à-fait patriarcales; les femmes filaient le coton; les hommes confectionnaient de petits ouvrages de vannerie; les enfans déjà forts s'ébattaient sous le feuillage, tandis que les plus jeunes, couchés sur des cordes en bambou, étaient balancés à l'ombre des arbres.

Ce fut à Olinama que Péron et ses compagnons tuèrent un crocodile, dont la dépouille existe au Muséum du Jardin-des-Plantes. Le crocodile est, à Timor comme en Egypte, un animal sacré. Les rois de Timor descendent du crocodile; les grands du pays sont tous plus ou moins parens du crocodile. En montant sur le trône, un souverain va faire son offrande à cet amphibie. On dépose dans un certain lieu des vivres dont le crocodile est friand, et l'animal, sur un certain son, se rend dans l'endroit voulu pour y prendre sa pâture. On dit alors qu'il obéit à l'appel, et qu'il se montre au peuple. Jusque-là c'est un divertissement fort innocent; mais ce qui l'est moins, c'est le sacrifice d'une jeune vierge, que l'on donne ce jour-là à dévorer aux crocodiles du rivage. Parée de fleurs et vêtue de ses plus beaux habits, on la dépose de force ou de gré sur le *kaïbla*, endroit fatal, et les amphibies viennent la saisir et l'entraîner sous les eaux. On prétend que la virginité est une condition de rigueur pour la victime, les crocodiles ayant une fois rapporté intacte une jeune fille qui n'était pas vierge. Pendant la fête, on sacrifie un porc dont les soies sont rouges.

Avec une telle vénération pour les crocodiles, on conçoit la répugnance des indigènes à la vue de hardis chasseurs qui venaient tuer ces animaux jusque dans leurs retraites marécageuses. Péron raconte qu'après leur expédition, tous les habitans de Babao les fuyaient comme impurs. « Le roi nous attendait, dit-il, et du plus loin qu'il nous vit, il envoya un de ses officiers pour nous faire déposer sous un arbre, assez loin de son habitation, le fardeau *sacrilége* que nous escortions. Nous fûmes surpris de voir tous les curieux dont nous avions été entourés les deux jours précédens s'éloigner de nous avec précipitation : le rajah lui-même, quoiqu'il nous accueillît avec sa bonté ordinaire, ne voulut pas nous approcher que préalablement nous ne fussions purifiés : il nous le fit entendre, en nous montrant du doigt une auge creusée dans un tronc d'arbre, où nous devions entrer pour recevoir les ablutions d'usage. Cette cérémonie ne nous plaisait guère; mais il n'y eut pas moyen de l'éviter. Tous les Malais, hommes, femmes et enfans, formaient un cercle autour de nous; et, malgré les règles de la bienséance européenne, il fallut nous déshabiller tout-à-fait. L'auge ne pouvant contenir qu'une seule personne, nous y passâmes, M. Lesueur et moi, successivement : deux esclaves apportèrent de grands vases remplis d'eau, et nous les vidèrent sur la tête : nous reçûmes ainsi chacun vingt ablutions. Pendant que tout cela s'exécutait, un Malais se servit d'un long bambou pour enlever nos hardes et les porter, sans y toucher autrement, dans le bassin d'une fontaine voisine. Lorsque nous fûmes ainsi suffisamment purifiés, le rajah nous fit donner de grands pagnes du pays dont nous nous vêtîmes. Dès ce moment, tout le monde nous approcha sans crainte, et chacun plaisantant sur notre nouveau costume, se faisait un plaisir de nous appeler *oran malayo* (hommes malais). »

Après un court séjour à Olinama et à Babao, Péron et ses compagnons rentrèrent à Coupang. Depuis lors, des documens plus sûrs et plus nombreux sont venus compléter ce que cette reconnaissance avait de tronqué et d'inexact.

Située entre les 8° et 11° de lat. méridionale, et entre les 121° et 124° long. E., en la mesurant dans la partie centrale, Timor a soixante-quinze milles de long sur seize à dix-sept de large. Acore et élevée, elle offre peu de mouillages, l'eau demeurant profonde presque jusqu'à terre. La côte O., la mieux connue, a quelques rades, comme Coupang, Lifao ou Delly, et la côte S. le port d'Amacary, d'où les Hollandais tirent leurs bois de construction. A l'opposé des autres îles de la chaîne sumatrienne qui courent N. O. et S. E., elle court S. O. et N. E. dans toute sa longueur. Son territoire est une succession de hautes montagnes boisées, entrecoupées de gorges ondulées et régulières. Dans sa partie méridionale, cette chaîne qui porte le nom d'Anfoa et de Fateleou paraît entièrement calcaire et madréporique. Des flancs de ces montagnes descendent des torrens aurifères. Le sol, fertile presque partout, offre çà et là des plateaux crayeux et blanchâtres, entremêlés de terre glaise comme les *Karrous* du cap de Bonne-Espérance.

Comme toutes les régions intertropicales, Timor a deux saisons qui varient suivant les mousons; la saison sèche de mai en novembre, la saison pluvieuse de novembre en mai. De temps à autre, quelques tremblemens de terre se font sentir, quoique sans danger pour les habitans.

Digitized by Google

On cite même comme un phénomène assez étrange une haute montagne dans le royaume d'Amanoubang, au pied de laquelle est une ouverture de dix à douze pieds de circonférence, d'où sort un vent si violent, qu'on ne pourrait en approcher sans danger. Au milieu de cette alternative de sécheresses et de pluies, le climat, salubre peut-être dans l'intérieur, est malsain sur les côtes. La dyssenterie y règne avec une intensité meurtrière, même parmi les indigènes. Sa violence est telle, qu'à une certaine période du mal, elle est presque incurable.

Les richesses naturelles du pays sont nombreuses et variées. Dans le règne minéral, il faut citer des mines d'or et de cuivre fort abondantes situées près de Delly, d'Ade et de Mantoto; mais il est probable qu'on ne connaît pas dans le pays l'exploitation souterraine de ce métal, et que la quantité obtenue provient du lavage des sables des rivières. Le cuivre de Timor mêlé à l'or produit une sorte de souas aussi bon que celui qui a été composé avec le cuivre japonais.

Parmi les productions végétales, la première à citer est le bois de sandal, principal article d'exportation. Ensuite viennent le bambou, tellement abondant, qu'il forme des forêts impénétrables; le latanier, dont la feuille sert à fabriquer les voiles des pros; le bananier, au fruit doux et pâteux; le cocotier, le plus universel de tous les végétaux d'entre les tropiques; l'oranger de Chine; le manguier avec ses fruits au goût de térébenthine; le pamplemoussier, le papayer, le grenadier, l'attier, le jacquier, le carambolier, le jambosier, le bilimbing, l'eugenia, remarquable par la beauté de son feuillage; le sagoutier, le dattier, l'aréquier, le tamarinier, les bois de teck, de rose, d'acacia, de mimose, de figuier; enfin les casuarinas et l'arbre à pain, qui rappellent encore les groupes océaniens. Cette végétation est déjà celle de la Malaisie centrale, riche, abondante, féconde, n'excluant aucune espèce de cette zône. Les produits agricoles ont aussi une nomenclature étendue. Le riz, le maïs, les patates, le coton, le tabac, la canne à sucre, le caféier, le cacaotier, couvrent les plaines. L'indigo est commun à Timor, mais les procédés de préparation y sont très-imparfaits; on y cultive encore le giraumon, l'igname, l'ananas, le melon d'eau et le melon musqué. Les plantes potagères, médicinales, vénéneuses, y sont innombrables.

Le règne animal n'a pas moins de richesses. Nulle part les singes ne sont plus nombreux; les naturels leur donnent la chasse, les tuent et mangent leur chair, dont ils sont très-friands. Le philandre oriental, très-commun aussi, fait une guerre active aux oiseaux. On le mange, quoique sa chair soit moins estimée que celle du singe. On trouve dans les forêts des buffles et des babiroussas, des kangourous, des chauve-souris roussettes d'une grosseur énorme et fléaux des vergers; des cerfs, des chèvres, parmi lesquelles est la chèvre membrine, qui fournit du lait excellent; des moutons originaires sans doute de l'Inde, couverts de poil et non de laine; des bœufs assez rares; des chevaux très-communs, petits, agiles et bien membrés. C'est aussi dans les bois de l'intérieur que l'on trouve des chats sauvages, la terreur des oiseaux. Ces oiseaux sont de mille sortes; des aigles de mer, des éperviers, des pics, des canards sauvages, des kakatoës blancs, des loris, des perruches gracieuses et couvertes de nuances éclatantes. Outre le crocodile, si vénéré dans le pays, il existe une foule de reptiles dangereux, de serpens dont la morsure est venimeuse, de scorpions, de mille-pieds, d'autant plus à craindre qu'ils se glissent inaperçus. La tortue abonde sur ces parages; la tortue franche et la tortue caret; l'une fort estimée des Malais, qui regardent sa chair comme très-saine, l'autre prisée à cause de son écaille. En fait d'insectes, on cite des moucherons blancs et des sauterelles qui arrivent du S. par nuées et dévastent tout sur leur passage; des papillons aux couleurs magnifiques, des abeilles sauvages qui déposent leur miel dans de grands arbres et donnent une cire magnifique, l'un des articles les plus lucratifs de l'exportation. Dans les rivières et dans la mer, on pêche des poissons exquis, quelques perles de peu de valeur, des huîtres et des coquillages fort beaux. Les crustacés et les testacés se présentent aussi en foule; mais ce qui excite le plus d'intérêt sur cette côte toute madréporique, ce sont ces zoophytes vivans, myriades d'animalcules qui aboutissent à une pétrification graduelle. Toutes les roches semblent s'animer sous les couleurs pures et délicates de ces zoophytes, au milieu desquels le *tubipora musica* étale ses tentacules verts et frangés, et forme, au-dessous des flots, ces grandes masses demi-globuleuses qui offrent l'aspect de pelouses de verdure étendues sur un fond de corail.

Timor a quatre races d'habitans : les Timoriens proprement dits, sorte de Papous ou d'Harfours; les Malais qui occupent le littoral et qui ont probablement donné à cette île le nom qu'elle porte aujourd'hui, *Timor* (Orient); les Chinois, établis dans tous les comptoirs, les Juifs

Digitized by Google

de l'Inde; enfin les Européens, Portugais ou Hollandais.

Ces deux dernières puissances se rencontrèrent sur Timor, au commencement du XVII^e^ siècle, comme elles s'étaient rencontrées sur toutes les Moluques. Maîtres incontestés jusqu'en 1613, les Portugais furent chassés cette année-là de Coupang par une escadre hollandaise. Cette conquête ne détermina point toutefois l'évacuation complète du territoire. Les Portugais, dépossédés de Coupang, fondèrent un établissement à Lifao, qu'ils transportèrent à Delly, en créant, en outre, les succursales de Batou-Gody et Manatouti. Depuis cette époque déjà ancienne, la navigation portugaise ayant marché de jour en jour vers sa décadence, et nuls convois de Portugais n'étant venus renouveler cette population lointaine, il en est résulté une race métisse plus malaise que portugaise. Delly, à l'exception de son gouverneur et de deux ou trois agens, n'est habité que par des races croisées. Le sang hollandais, plus souvent renouvelé par les fréquentes expéditions de la métropole, a cependant aussi une race métisse; mais elle est bien plus blanche, et a les traits du visage bien plus réguliers. En général, aujourd'hui la race métisse domine à Timor. En 1801, quand les Anglais ravirent ce comptoir aux Hollandais, ce fut cette population qui massacra la garnison britannique. Restés de nouveau maîtres de la colonie en 1811, les Anglais la gardèrent jusqu'à l'exécution des traités de 1814 et de 1815.

Les Timoriens sont bien faits et vigoureux, noirs ou cuivrés, avec les cheveux teints en roux ou en noir et laineux. Tous les habitans, hommes ou femmes, ont le nez aplati par suite d'une pratique exercée sur les enfans dès leur naissance; cet usage se retrouve aussi parmi diverses races océaniennes, et cette conformité n'est pas la seule que l'on remarque dans cette île qui confine à l'Australie. Le salut par l'attouchement du nez, le tatouage par incision, le massage comme moyen curatif, l'échange des noms vis-à-vis d'un étranger dont on veut se faire un ami, toutes ces coutumes, que nous avons observées et décrites dans les groupes polynésiens, se retrouvent à Timor, modifiées, mais faciles à reconnaître. Les Timoriens se vêtissent de deux pièces de toile blanche, bordées de rouge, de quatre à cinq pieds de long sur deux de large, brodées sur les bords chez les riches, et accompagnées parfois, comme preuve de grand luxe, de morceaux de toile peinte et de deux mouchoirs autour de la tête. En temps de guerre, les combattans mettent des plumets dépouilles des plus beaux oiseaux du pays. La plus grande parure consiste en plaques d'or et d'argent et en bracelets d'une coquille qui imite l'ivoire par la couleur. Dans les solennités, les rois et les grands placent sur leur tête un morceau d'or en demi-lune. Les vassaux immédiats des Hollandais portent de grandes redingotes à l'européenne. Les femmes des grands, qui ne se montrent que rarement en public, se font remarquer par des bracelets d'or et d'argent et les colliers de coraux et de fils de cuivre dont elles entourent leurs bras et leurs jambes. Presque toutes les parties de leur corps sont marquées ou tatouées de petits points noirs en forme de fleur, pratiqués avec un instrument pointu trempé dans de l'indigo. Dans l'intérieur des maisons, les femmes s'enveloppent d'une ample pièce de coton qu'elles tournent autour de leurs reins; elles gardent alors le sein découvert et se couvrent seulement quand elles sortent. Les hommes du peuple ont les cheveux retenus par un mouchoir, avec un pagne qui leur laisse ordinairement le buste nu. Quand il pleut, ils drapent un autre pagne sur leurs épaules.

La polygamie est permise à Timor. Les filles y sont la richesse des familles : on les vend, comme dans les contrées mahométanes, contre une somme en or ou une valeur en bétail. Si les stipulations faites ne sont pas remplies par le gendre, le père a le droit de reprendre sa fille, et même les enfans issus de cet hymen. Les mariages se font, d'ailleurs, sans de grandes formalités : la demande faite et le prix une fois convenu, on tue un animal pour consulter ses entrailles : si les augures sont propices, le mariage se conclut. En possession de mari, une femme a peu d'occasions de commettre des fautes; mais jeune fille et libre, elle est maîtresse d'elle-même, et l'on ferme les yeux sur ses faiblesses.

La chronologie des Timoriens consiste dans les noms des divers gouverneurs qui ont régné sur leur territoire. Pour caractériser les saisons, ils citent les récoltes qui les accompagnent, la plantation du riz et du maïs, la maturité des fruits, la floraison des tamariniers. Quelquefois aussi, pour désigner un temps écoulé, ils calculent depuis l'âge de la virilité. Si quelqu'un leur doit de l'argent, ils enfilent dans un cordon autant de grains de maïs qu'il en faut pour marquer le montant. Sobres et patiens, les Timoriens ne se nourrissent, dans leurs plus longs voyages, que de maïs rôti et pilé. Quelques grains de ce farineux suffisent pour leurs repas. En revanche, ils offrent aux voyageurs ce qu'ils ont de mieux,

Digitized by Google



3. *Homme & Femme du Peuple.*

3 Hombre y Mujer del Pueblo



4. *Fiancée & Fiancé.*

4 Desposada y Desposado

Tom. 2. Pl. XXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

du lait de buffle chaud dans de grands cylindres de bambou, un mouton tout entier cuit avec du riz. La nourriture habituelle des Malais du littoral se compose de volailles, de poissons, de porcs cuits dans de l'huile de coco, assaisonnés de piment et d'épices.

La forme du gouvernement de Timor est fort peu saisissable. Ce qu'on y nomme des rois, est une sorte de chefs ou rajahs, dont l'autorité semble assez limitée. Ils se disent tous proches parens du crocodile, leur dieu sacré. Parmi ces rajahs, ceux qui dépendent du gouvernement européen ont des pouvoirs subordonnés à des formes imposées par les Hollandais. S'ils y dérogent, le Résident les fait saisir et les envoie prisonniers à Batavia. Un tribut annuel levé avec pompe est le signe public du vasselage. Une fois ce devoir accompli, ils peuvent se faire leur propre part, en prélevant sur les récoltes de leurs sujets une valeur en riz, maïs, cire et bois de sandal. Malgré cela, les rajahs malais semblent moins les maîtres de leurs administrés que leurs compagnons. Il y a dans leur organisation quelque peu d'égalité républicaine. A part quelques ornemens de peu de valeur, une robe d'indienne à fleurs et une case mieux construite, rien ne les distingue de leur peuple. Les rajahs de l'intérieur sont les plus absolus de tous. Ils peuvent mander leurs sujets devant eux toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ils administrent la justice sans avoir besoin de l'intervention du Résident; punissent le coupable, tantôt par l'esclavage, tantôt par des amendes, quelquefois par la mort; mais ce dernier cas est rare. Dans certains Etats, le chef ne peut rendre ces sentences sans le concours des grands.

Dans quelques royaumes, les femmes, à défaut d'héritiers mâles, peuvent monter sur le trône. La plupart des grands sont du sang royal. Dans la coutume ordinaire, le fils succède au père; mais il est rare que les changemens de règnes n'occasionent pas quelques troubles. Chaque royaume a ses trésors, soit en argent, soit en pierres précieuses, qu'on expose, dans les jours de grande cérémonie, à la vénération du peuple. Les sujets pensent que si une seule pièce de ce trésor venait à se perdre, il s'en suivrait de grandes calamités pour le pays. Aussi, ces richesses ne sont-elles pas enfermées : on les place dans de grandes armoires ouvertes au milieu de l'habitation du roi.

Les funérailles d'un roi ne sont pas, comme celles d'un particulier, simples et courtes. A la première nouvelle de la mort du prince, tous ses sujets se font raser la tête. Ses femmes et ses concubines prodiguent les signes de deuil extérieur, se tordent les bras, s'arrachent les cheveux, se frappent la poitrine. On fait des sacrifices publics; on égorge des buffles et des porcs. Ensuite, on pare le cadavre sur une table au milieu de la maison; on le revêt de ses plus beaux habits; on le couvre de plaques d'or, de chaînes et de colliers; on le laisse ainsi pendant deux jours que l'on passe en lamentations déchirantes. Pendant ce temps, on a coupé, dans la forêt voisine, un grand tronc d'arbre, dans lequel on creuse un espace suffisant pour que le cadavre puisse y entrer avec tous ses joyaux. Quand tout y a été enfermé, on bouche l'ouverture avec de la gomme, et l'on porte cette espèce de momie dans une maison voisine, où elle doit rester jusqu'à ce qu'on ait ramassé l'argent nécessaire pour des funérailles très-coûteuses. La somme qu'il faut réunir est si forte, qu'il n'est pas rare de voir des souverains demeurer trois, quatre et cinq ans dans leurs troncs de bois. Enfin, quand la collecte est faite, la cérémonie commence. Les rois voisins y envoient leurs femmes pour pleurer et veiller avec les femmes du défunt auprès du cercueil. Les funérailles débutent par une altercation entre les femmes et les porteurs; celles-ci veulent garder le corps, ceux-là veulent le charger sur leurs épaules. Après une résistance assez courte, les femmes cèdent, et on dépose le corps dans son tombeau, le visage tourné du côté de l'orient, quelquefois debout, quelquefois couché, le tombeau étant en forme de puits. Auprès de l'endroit, on dépose du riz et du pinang, puis on tue des chevaux, des chiens et des buffles. Les funérailles se terminent par des cadeaux aux assistans; au peuple, du maïs et du riz; aux chefs, des plaques d'or. Les agens de la Compagnie hollandaise manquent rarement de s'y trouver.

Quand les Timoriens entreprennent une guerre, ils sacrifient quelques animaux et consultent leurs entrailles avant de commencer la lutte. Ils entrent après cela en campagne, poussant de grands cris et soufflant dans des cornes de buffle. Leur avant-garde se compose de guerriers qui s'enveloppent de peaux de bouc à longs poils noirs, guerriers ou *orang-braani*, faciles à reconnaître à leurs grelots d'autant plus nombreux qu'ils ont tué plus d'ennemis. La guerre commence par le pillage, le ravage et le meurtre. Quand les combattans ont coupé un certain nombre de têtes, ils dansent tout autour en chantant et s'interrompant pour leur demander pourquoi ils ont été leurs ennemis. Quelques auteurs ont même prétendu que les festins don-

Digitized by Google

nés à cette occasion offraient des scènes de cannibalisme. Après ces orgies, ils sacrifient des buffles et des porcs aux mânes de ceux qu'ils viennent d'immoler, et font sécher leurs crânes qui servent d'ornemens à leur maison commune, grande habitation couverte, située auprès de la cabane du roi et revêtue en temps de guerre d'un mur d'épines et de pointes qui les défend contre toute attaque de la part des ennemis.

Les métis qui forment la race mixte de Timor en sont la partie la plus riche et la plus civilisée. Ils sont timides au premier abord, mais doux, bons, hospitaliers, d'un caractère égal et d'un cœur aimant. Produit du croisement d'Européens et de natifs, ils varient de teint suivant le degré du mélange. Comme on les livre de bonne heure aux soins d'esclaves malais, il est rare qu'ils soient fort instruits. L'éducation du plus grand nombre se borne à savoir lire, écrire, et faire valoir ses capitaux. Les demeures de ces riches créoles sont simples, mais commodes, avec la propreté pour tout luxe, entourées d'arbres, coupées en plusieurs pièces et quelquefois pourvues d'eau courante. C'est là que le chef de la maison, accroupi sur des nattes, passe une grande partie du jour soit à fumer, soit à mâcher du bétel. Sa femme et ses enfans, assis autour de lui, travaillent à de petits ouvrages en paille de riz ou en feuilles de latanier.

L'industrie des habitans de Timor consiste presque tout entière dans la construction de leurs embarcations. Ils font des *champans* ou *sampans* qui peuvent porter jusqu'à cent tonneaux, bâtimens frêles, et qui parfois sombrent sous voiles. Les ancres sont en bois, les bouées en bambou, les câbles en rotin ou en crin, les cordages en crin ou en filamens de cocos. Leurs pros plus petits sont aussi bien plus solides. On en voit de pontés et de non pontés. A un mât en bambou est suspendue une voile trapézoïde faite avec la feuille du latanier. Les rames en longs bambous sont terminées par des disques en bois d'environ un pied de diamètre; ces rames sont des auxiliaires en temps de calme et quand le pros serre le vent. Les pirogues sont de diverses sortes, avec ou sans balancier, formées d'un tronc d'arbre enduit d'un mastic impénétrable de mousse d'arbre et de chaux. Les pirogues à balancier ressemblent à celles de plusieurs groupes polynésiens. Leur rapidité est telle que les Européens les ont nommés les *volantes*.

Pour confectionner ces objets, les Timoriens ont des haches et des couteaux de fabrique européenne. Ils ont aussi des sabres, des piques et de la poudre. Ils fondent l'or et en fabriquent de grands anneaux pour leurs femmes. Ils fabriquent en outre des étoffes grossières pour leurs habillemens, des nattes, des vases en terre et quelques oreillers rembourrés de coton ou de ouate.

Autour de Timor, et à une distance de quelques milles, se trouvent plusieurs îles et îlots qu'on peut regarder comme des annexes de la grande île. Les plus grandes sont Simao et Rottie. Simao, séparée de Timor par un simple détroit, a environ dix-sept milles de long sur six milles de large. Moins haute que Timor, elle est boisée et peu fertile; on n'y cultive guère que le maïs. Les habitans obéissent au rajah de Coupang qui y faisait jadis sa résidence. On cite dans cette île une source dont l'eau ferrugineuse et vitriolique a la propriété du savon et blanchit le linge qu'on y trempe. Les bords de cette source sont noirs et d'une odeur fétide. Non loin est un arbre si vaste que mille hommes pourraient tenir sous ses branches. Poulo-Simao a des cavités dans lesquelles on trouve, à une légère profondeur, des couches sulfureuses. Dans le milieu du détroit, entre Simao et Timor, est le petit îlot volcanique nommé Poulo-Kambing (l'île aux cerfs), îlot d'un mille de tour, semblable à un cône tronqué, qui s'élève à une hauteur régulière de vingt-quatre pieds. Des eaux sulfureuses et boueuses sortent aussi du cône. Une plante qui croît en abondance sur ces grèves semble avoir quelques vertus médicales.

Au S. O. de Coupang est Rottie, qui a neuf milles de long sur deux et demi de large. On y compte quinze petites principautés dont celle de Termano, jadis résidence d'un interprète hollandais, est la plus considerable. Les indigènes de Rottie sont plus beaux que les Timoriens. Leurs femmes, Circassiennes de la Malaisie, sont envoyées jusqu'à Batavia pour y être vendues aux possesseurs de harems. Plus dépravés que les insulaires de Timor, les habitans de Rottie sont aussi plus braves et plus entreprenans. Ils ont, à diverses reprises, résisté aux invasions hollandaises. Le sirop de palmier est leur boisson la plus habituelle, souvent même leur nourriture quand ils n'en ont point d'autre. Ils en font une espèce d'arak, connu sous le nom de *laro*, qui semble être un puissant aphrodisiaque. Aussi l'amour est-il la plus grande affaire de ces peuples. A la chair de buffle et de porc, ils mêlent comme boisson le sang de ces animaux. A l'O. de Rottie se trouve Dao, que distingue l'industrie de ses habitans qui sont les orfèvres et les bijoutiers des îles voisines.

Timor et les îles ses annexes font partie d'un

Digitized by Google

archipel qu'on a récemment classé sous le nom de Sumbawa-Timor, et qui comprend en outre les îles suivantes :

Sumbawa, de cent quatre-vingt milles de longueur sur cent quarante de largeur, séparée en deux parties par une baie profonde qui la creuse dans le milieu. A l'entrée de cette baie est la petite Poulo-Mayo, qui a vingt milles de long sur dix à onze de large, continuée à son extrémité orientale par l'île de Sitouda, et par l'île Plate à son extrémité occidentale. Sumbawae est divisée en États secondaires, tels que Bima, Dompo, Tomboro, Sangar, Pekat et Sumbawa, obéissant tous à divers chefs, lesquels, le dernier excepté, sont vassaux de la compagnie des Indes hollandaises. Le district de Bima, situé à l'extrémité orientale de l'île, est de beaucoup le plus puissant ; non-seulement il prime les autres, mais il garde, en outre, une souveraineté sur l'île de Mangaray et sur la partie occidentale de Florès. La capitale de ce district est Bima, petite ville avec un beau port, résidence d'un sultan qui reconnaît le patronage de la Hollande. Dans le district de Tomboro se trouve le volcan de ce nom, qui jouit d'une funeste célébrité, surtout depuis son éruption de 1815, qui fit périr un cinquième de la population du district. Dans cette éruption effrayante, des cendres furent portées en grande quantité jusque dans la portion S. E. de l'île de Java, distante d'une centaine de lieues du cratère, et le bruit souterrain fut entendu à Sumatra, à une distance de deux cent trente-cinq lieues. La grande détonation volcanique fut semblable à une décharge d'artillerie. Elle précéda trois colonnes de feu qui jaillirent du cratère, et de longues coulées de lave qui ruisselèrent sur les flancs de la montagne. Un vent violent qui s'éleva alors déracina les plus gros arbres, les tordit et les fit promener dans l'air; les hommes, les animaux, les cabanes, arrachés du sol, tourbillonnaient dans l'espace; la mer, élevée au-dessus de son niveau, inonda les champs et renversa les maisons. Après ce premier moment de désastre, une nuit épaisse couvrit l'île et se prolongea pendant vingt-quatre heures. Le volcan s'était fait une autre atmosphère de fumée et de cendres ; il lançait des pierres avec une violence soutenue. Le ciel s'obscurcit jusque dans Célèbes. A Sumbawa, les ravages furent horribles. Le toit du résident de Bima s'affaissa sous les pierres. Sandgir s'abîma comme un Herculanum ; Tomboro et Pekat furent engloutis avec leurs cases et leurs habitans. Vingt-six personnes seules échappèrent à Sumbawa. Toute la végétation disparut pour faire place à un sol de laves et de pierres. A peine, près de Tomboro, un tertre conserva-t-il ses arbres pour témoigner de la fécondité du pays avant ce désastreux événement. Après la catastrophe survint une famine horrible. La fille du rajah du district périt de faim, et ce chef serait mort lui-même faute de nourriture, si le Résident ne lui eût envoyé quelques koyangs de riz. Mal relevée de ce triste événement, la ville de Sumbawa n'est plus aujourd'hui qu'un désert peuplé de ruines.

L'île de Lombok, indépendante des Hollandais, doit aussi se lier plutôt au groupe de Sumbawa-Timor qu'au groupe de Java. C'est une terre charmante, dont les hautes montagnes restent parées d'une verdure perpétuelle ; son pic peut avoir huit mille pieds anglais d'élévation. La population de Lombok, aguerrie et nombreuse, n'a pas subi, jusqu'à l'heure actuelle, de colonisation proprement dite. Les naturels, maîtres du sol, l'exploitent par des procédés qui semblent assez avancés ; ils arrosent leurs terres, comme les Hindous, au moyen de grands réservoirs et d'étangs. D'autres analogies, comme celle des *suttics* ou bûchers de veuves, semblent continuer cette corrélation entre ces insulaires et les naturels du Karnate. Les deux principales villes de Lombok sont Appiram et Bali.

Florès doit aussi se rapporter au groupe de Sumbawa-Timor. C'est une île de deux cents milles de long sur quarante ou cinquante de large, dont l'intérieur est peu connu. La partie occidentale de l'île dépend du sultan de Bima : le reste semble être divisé en plusieurs souverainetés indépendantes. Quand on arrive à Florès par le détroit de ce nom, formé par les côtes de cette île et par celles de Solor ou d'Adinara, on aperçoit le volcan élevé de *Lovotivo*, qui semble placé là comme un phare lumineux. Plus au nord, se trouve le village de Larentouka, presque tout chrétien, et la portion la plus connue de cette île. Larentouka, qui obéit à un rajah, offre des communications faciles aux navigateurs et des ressources en plus d'un genre. Les grains, les buffles, les cochons, les chèvres, les volailles s'y échangent contre des pierres et des balles de fusil, de la poudre, des verres à boire et de la coutellerie commune. Jadis, on tirait de cette île du bois de sandal. Dans le S. de Florès, est un établissement de Boughis où les Hollandais n'ont jamais pu pénétrer.

Solor, voisine de Florès, a quarante milles de long. On n'y connaît guère que le district

Digitized by Google

de Lawaijang, dans lequel les Hollandais possèdent le fort Frederick-Henrich. Le bambou est une des richesses de cette île. Sur ses côtes, se pêche le *noord-kaper*, baleine dont la graisse donne de l'huile et dont la vessie renferme de l'ambre. Les peuples du littoral, presque tous mahométans, sont des négocians adroits et d'habiles navigateurs. Ils exportent des nids d'oiseaux, de l'huile de poisson, de l'ambre et d'autres produits, contre des dents d'éléphans, des étoffes de soie et du fer. L'île renferme quelques kangarous d'Arrou.

Entre Florès et Timor, se prolongent quelques îles qui semblent continuer la chaîne malaise courant de Sumatra jusqu'à Timor. Là, se trouvent Sabrao, régie par un sultan qui réside à Adinara; Lomblem, livrée à des rajahs indépendans; Panter et Ombay, habitées par des peuplades guerrières, barbares et même anthropophages.

Au S. de Florès, est l'île Sumba, nommée aussi Sandelbosch ou Sandal-Wood (bois de sandal), dénomination empruntée, sans doute, aux Malais qui la nomment Tchindana. Ses côtes méridionales, acores et escarpées, semblent être désertes. La partie N. se compose de steppes sans végétation. Sur la côte O., se trouvaient ces pêcheries de tripangs, assez renommées avant que le golfe de Carpentarie eût offert ces holothuries en plus plus grande abondance. Le sandal lui-même, qui a donné son nom à l'île, y est moins beau qu'à Timor, et on ne prend plus la peine de l'exploiter. Le coton, en revanche, y fait l'objet d'un commerce assez important. On trouve dans l'île des chevaux, des porcs, des buffles, des faisans, et l'oiseau à gros bec que les Hollandais nomment *jaarvoogel* (oiseau à années), parce que son âge est facile à reconnaître au nombre des boutons qui poussent sur son bec. Les insulaires, mélancoliques et tristes, sont de haute taille, mais assez mal faits. Leurs armes sont des piques, des boucliers et des sabres qu'ils manient adroitement.

Les petites îles Savou sont mieux connues que Sumba. On en compte trois : Savou, Benjoar et le Nouveau-Savou, situées à vingt lieues de Rottie à l'O. N. O. Le Nouveau-Savou est un îlot qu'on croit inhabité, îlot d'ailleurs très-riant, que signale un piton qui le domine. Plus à l'E. est Benjoar, haute et boisée dans ses cinq lieues de diamètre; enfin Savou, la plus importante du petit groupe, couverte de cases et de forêts de cocotiers qui viennent baigner leur pied jusque dans la mer. La meilleure baie de Savou est celle de Timo à la pointe S. E. Cook mouilla à Seba dans le N. O.

D'abord vassale des Portugais, Savou est maintenant une dépendance hollandaise. Elle est divisée en cinq Etats : Laai, Seba, Redguia, Timo et Massara, qui peuvent ensemble mettre sur pied de cinq mille à sept mille combattans. La végétation de Savou, ses produits dans les divers règnes, sont à peu près les mêmes que ceux de Timor. Les naturels, marqués au type mixte de Malais-Océaniens, sont gouvernés par des rajahs qui, depuis un temps immémorial, vivent ensemble dans les rapports les plus pacifiques. Comme à Timor et dans presque toutes les îles malaises, l'esclavage est en vigueur à Savou. La religion des habitans est une espece de polythéisme fort difficile à préciser. Leur nourriture consiste en cochons, buffles, volailles et poissons, en patates, ignames et légumes. Le toddy, liqueur fermentée du palmier, est leur boisson favorite : le sirop nommé *goula* ressemble à de la mélasse. L'usage du bétel et le tatouage continuent à indiquer cette tendance d'emprunts, les uns au continent indien, les autres aux archipels de l'Océanie. Le reste des usages, tels que costume, mœurs, épilation, parures d'or et de pierres précieuses, langue, pratiques civiles et religieuses, trouvent leurs analogues dans les groupes malais que nous avons décrits ou qui nous restent à décrire.

CHAPITRE XXVI.

MALAISIE. — BORNÉO.

Après deux jours de relâche à Coupang, *le Siva* en repartit le 18 septembre, remonta tout de suite vers le N., franchit le détroit entre Ombay et Solor, passa au S. de l'île Madou; puis prolongeant la côte occidentale du groupe Salayer, il reconnut, le 23, la pointe S. de Célèbes, s'éleva un peu en latitude pour dépasser le groupe d'îles basses connues sous le nom de Poulo-Laut, doubla le cap Salatan, et jeta, le 26 septembre, un pied d'ancre à l'entrée de la rivière de Banjermassing, devant le principal poste qu'occupent les Hollandais sur la grande île de Bornéo. Là, le capitaine Norbott ne crut pas prudent de s'engager dans le fleuve; il attendit que l'agent de la résidence fût venu à bord pour conférer avec lui. Le sol de Bornéo n'est pas sûr pour les Européens. La catastrophe récente du major Muller est un exemple fatal de l'accueil que les naturels leur réservent. C'est donc de loin et à l'ancre que je pus observer cette terre.

Bornéo, la plus grande île du globe après Ma-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Palais du Résident à Sourabaya.

1. Palacio del Residente en Surabaya.



2. Un Habitant de Madure.

2. Un Natural de Madure.

de Sainson del.

Digitized by Google

dagascar et après la Nouvelle-Hollande, si tant est que la Nouvelle-Hollande soit une île, Bornéo que les naturels nomment *Brunaï*, suivant quelques auteurs, *Varouni* selon M. Hamilton, et *Klematan*, selon M. de Rienzi, est une terre de trois cents lieues du S. au N. sur une largeur qui varie de cinquante à deux cent cinquante lieues. Elle est comprise entre 4° 20' lat. S. et 7° lat. N. et entre 106° 40' et 116° 45' long. E. L'immense largeur de cette île a empêché les Européens de pénétrer dans cette vaste contrée. A diverses reprises, des essais de colonisation ont été entrepris, puis délaissés. La première tentative fut faite par les Anglais, vers 1774, sur l'île de Balambangan, située à la pointe N. E. de l'île, et à proximité de ce qu'on nomme le Bornéo propre; mais cet établissement, placé à quelques milles de l'archipel Soulou, d'où sortent les plus hardis pirates des mers malaises, fut bientôt dévasté et détruit. Les colons eurent grand'peine à se réfugier sur Poulo-Condor, île cochinchinoise. Une nouvelle expérience sur le même point, en 1803, n'a pas été plus heureuse.

Les Hollandais n'ont pas négligé non plus de se créer des pieds-à-terre sur le littoral. Leur premier essai n'eut toutefois que des résultats diplomatiques. Par suite d'un accord fait avec le sultan de Bantam (district javanais), en sa qualité de suzerain des royaumes de Landanak et de Succadana sur Bornéo, ils purent s'établir à Pontianak, dont ils acquirent alors la suzeraineté. Plus tard encore, à la suite de services rendus au sultan de Banjermassing, ils obtinrent de fonder une espèce de comptoir dans le ressort de ce nom. Ce prince, en reconnaissance d'un secours accordé, s'engagea, en 1787, à accepter le patronage de la Hollande, et à recevoir d'elle ses Etats comme fiefs héréditaires, à l'exception de quelques districts sur la côte et de la moitié de la province de Dousoun, que la Compagnie s'adjugea en propre. En même temps, elle se réserva l'administration des douanes et des mines, dont les revenus devaient être partagés entre elle et le sultan, à l'exception des mines de Doukou-Kanang et de Doukou-Kirie, qui restèrent exclusivement au prince. Ce traité pourrait paraître difficile à comprendre, si on ne se rappelait que Banjermassing était depuis long-temps une succursale du royaume javanais, et qu'à l'époque du florissant empire de Madjapahit, les princes de Bornéo étaient des Javanais tributaires du grand empereur.

Ainsi, d'un côté, Pontianak sur la côte N. O., puis Banjermassing sur la côte S., furent les points sur lesquels les Hollandais cherchèrent à fonder et à maintenir leur suprématie. On ajoute que, depuis lors, ils ont essayé d'en faire autant sur la côte orientale de Bornéo, dans le royaume de Coti, dépendance de Soulou; mais les résultats ne semblent pas avoir été heureux.

En tous temps, et sur tous les points de cette côte, la puissance européenne n'a jamais été ni sûre ni assise. On a pu camper quelques jours sur le territoire bornéen, s'y maintenir, grâce à des amitiés royales inconstantes et chanceuses, y trafiquer en paix et s'y faire respecter pendant quelque temps; mais il est rare que des catastrophes fatales ne soient venues déranger une possession que l'on aurait pu croire durable, et que les perfidies des naturels n'aient dérangé les plans des gouvernemens colonisateurs et des agens qui opéraient en leur nom. Le capitaine Padler, égorgé en 1769; les Anglais chassés en 1774 de Balambangan; un capitaine hollandais massacré en 1788, avec tout son équipage en rade de Bornéo, à l'heure du dîner; le capitaine Pavin, en 1800, tombant dans un guet-apens pareil, que *le Rubis* n'évita à son tour que par miracle; des scènes, des surprises analogues, renouvelées en 1803, 1806, 1810 et 1811; enfin, de nos jours, l'assassinat du major Muller, autre Clapperton, qui s'était dévoué à l'exploration intérieure de Bornéo: tout témoigne combien sont précaires les espérances de ceux qui rêvent des établissemens sérieux sur ce vaste et fécond littoral, et qui, dans l'ardeur de leurs théories d'exploitation, embrassent les mines d'or que recèlent ses montagnes, les bois précieux dont elles sont tapissées. Sans des dangers si grands et si réels, ce serait presque une honte pour la géographie, dans un moment où les moindres coins du globe sont minutieusement explorés, de voir qu'une terre de mille lieues de tour, aux portes de l'Asie, au milieu d'un archipel civilisé et populeux, reste plus inconnue que les contrées les plus sauvages et les plus lointaines.

La côte de Bornéo paraît évidemment le résultat d'attérissemens successifs formés par les fleuves vastes et limoneux qui découlent de l'intérieur de l'île. On va même jusqu'à croire que cette grande terre est composée de plusieurs terres qui, à la longue, ont été réunies. Selon quelques traditions malaises, la montagne de Gounong-Kandang, dans le district de Landak, aujourd'hui située à neuf lieues dans l'intérieur de Bornéo, se trouvait, au commencement du xv^e^ siècle, dans une île séparée de la terre ferme, et nommée Poulo-Kandang. Cette marche d'al-

Digitized by Google

luvions progressives continue encore, surtout sur la côte occidentale de l'île, où les habitans construisent leurs maisons sur des pilotis enfoncés dans la vase.

Cette île est coupée dans tous les sens de fleuves et de rivières, parmi lesquels on doit citer le Banjermassing et le Pontianak. Le Banjermassing prend, à ce que l'on croit, sa source dans le lac Keney-Ballou, situé au N. E. de l'île, lac immense que les naturels appellent une mer et que M. de Rienzi semble seul avoir reconnu. Ces cours d'eau contribuent à faire un vaste marécage de toute la partie littorale. Mais au-delà, et à quelque distance dans l'intérieur, commence un système de montagnes dont le plus haut sommet est celui qu'on a désigné sous le nom de mont de Cristal. Toutes ces roches de l'intérieur semblent être de formation primitive. On n'y voit aucun de ces blocs trapéens si communs dans les îles situées plus au sud, et nommées par les géographes chaîne de la Sonde. On a été porté à en conclure que les tremblemens de terre étaient inconnus à Bornéo. Ces montagnes semblent abonder en minéraux; on y trouve de l'or, de l'antimoine, du zinc, de l'étain et du fer. Les diamans y sont des plus beaux que l'on trouve sur le globe. Ceux des districts de Landak et de Banjermassing sont particulièrement renommés. Parmi les animaux, on distingue l'éléphant, e rhinocéros, une espèce de léopard, l'ours, le cheval, le porc, la chèvre, le chat, le chien et toutes les volailles de basse-cour. L'éléphant, le rhinocéros et le léopard ne paraissent que dans les districts septentrionaux, et on ne les retrouve plus dans aucun archipel à l'E. de cette longitude. Le buffle est aussi originaire de Bornéo, ainsi que l'orang-outang qui y a sa véritable patrie. C'est de là sans doute que ce quadrumane est allé sur l'île de Sumatra, où nous avons déjà observé ses mœurs étranges et curieuses. Dans les mers d'alentour, on pêche des perles, des tortues et des tripangs. Le règne végétal offre le riz, le sagou, le poivrier noir, le camphrier, le citronnier, les ignames, le bétel, etc. Les choux palmistes forment la principale nourriture des indigènes. Les forêts renferment des arbres d'une hauteur prodigieuse; les uns excellens comme bois de construction, les autres comme bois de teinture. Quelques-uns fournissent un camphre très-estimé, d'autres la racine odoriférante qui porte le nom de benjoin. Le rotang abonde sur toutes les parties de l'île et y est l'objet d'une exportation considérable. Le coton, le gingembre, la muscade, le girofle, y ont réussi.

De ces généralités, si l'on passe à des observations spéciales, il faut séparer le pays en régions : 1° les États du Bornéo propre; 2° le pays des Dayaks, ou résidence de Pontianak sur la côte N. O.; 3° les États de Banjermassing, situés sur la côte méridionale et orientale, y compris les États de Cotti. Ces trois divisions principales sont sujettes à une foule de subdivisions, sans compter celles que les indigènes reconnaissent à leur tour pour tous les pays d'intérieur.

Le Bornéo propre confine d'un côté aux Dayaks, de l'autre aux Dousouns et aux Tataos. Il a pour enclaves les îles Malawelli, Banghi et celle de Balambangan, où les Anglais cherchèrent à deux reprises, en 1774 et 1803, à fonder un comptoir. C'est dans son rayon que le celèbre Alexandre Dalrymple voulait fonder la capitale imaginaire d'un royaume polynésien.

Les naturels du Bornéo propre sont un mélange de Kayans, de Souliens, d'Idaans, de Malais originaires de Jehore, de Biadjous, de Tidouns, de Marouts, de Dousouns et d'une foule d'autres peuplades. Parmi eux, les Malais dominent et par le nombre et par la civilisation. Les autres tribus sauvages, qu'on peut appeler, avec M. de Rienzi, les Harfours de Bornéo, vont nues, avec un morceau de toile de coton ou d'écorce d'arbre roulé autour des reins. Quelquefois les guerriers kayans portent des habits et des bonnets de peau de léopard. Leurs armes sont la sarbacane, qui lance des flèches empoisonnées, l'épée, la lance et de longs boucliers. On parle même de canons qui existent dans la capitale des Kayans; mais c'est là peut-être une vision de voyageurs. Ces diverses tribus sont, en général, farouches, sanguinaires, coupant des têtes par plaisir, et s'en faisant des trophées pour orner leurs demeures. Elles habitent ou des maisons immenses élevées sur pilotis, ou de petites cases en bois recouvertes de feuillage. Les grandes maisons logent un hameau entier, cent, deux cents personnes.

On ne sait pas jusqu'ici quel peut être le culte des Bornéens, ni jusqu'à quel point le sentiment religieux se mêle à leur vie sauvage. Ostensiblement, ils n'ont ni prêtres, ni temples, ni idoles. Ils croient pourtant aux bons et aux mauvais présages. Aucun alphabet n'existe pour eux, ce qui les classe au-dessous des insulaires des groupes voisins, dont chacun a le sien.

Tout ce qu'on sait de leur gouvernement ne regarde guère que les côtes où la race malaise domine. Aussi y retrouve-t-on, en grande partie, l'organisation que nous avons analysée en par-

Digitized by Google

lant de Sumatra. Le roi, le sultan, *radjah* ou *jang-gi per toaan* (celui qui est seigneur) n'a pour contrepoids à une autorité presque absolue que l'influence négative des *pandjerans* ou princes du pays, sorte d'aristocratie territoriale qui se retrouve dans les autres archipels. Ces pandjerans se partagent les grandes charges de l'État. L'un est le *bandahara* ou chargé du pouvoir exécutif; l'autre, le *degadong* ou surintendant de la maison du sultan; celui-ci, le *domongong*, général des armées; celui-là, le *pamancha* ou juge. Les revenus du souverain consistent en tributs volontaires, presque toujours perçus en nature.

Cette partie de l'île, connue sous le nom de Bornéo propre, stérile aujourd'hui et presque improductive, serait susceptible de grandes améliorations, soit agricoles, soit commerciales. La capitale, Bornéo, située à quinze milles de l'embouchure d'un fleuve navigable et résidence du sultan, est une ville importante et peuplée de 10,000 habitans. Bâtie sur pilotis et coupée de petits canaux, elle ressemble, d'après M. de Rienzi, à une petite Venise. Comme dans la terre des Papous, les maisons communiquent l'une à l'autre par de petits ponts faits d'une seule planche. La forteresse du pays est seule construite en terre-ferme.

Ainsi placée sur une rivière navigable pour des bâtimens de 300 tonneaux, à portée de la Chine, des Philippines, de l'archipel de Soulou et du royaume de Siam, Bornéo entretenait jadis un commerce considérable que de récentes guerres civiles ont bien amoindri. Dans le temps où ce commerce florissait, deux jonques chinoises venaient annuellement de Siang-Fai (province de Nanking), deux de Lio-Po (province de Chan-Si), une enfin de Canton. Macao y envoyait aussi des navires portugais. Le commerce avec ces ports avait pour agens immédiats des colons chinois, que l'intérêt avait poussés sur ce marché créé et agrandi par eux. Les relations entre Bornéo et Soulou, d'actives qu'elles étaient jadis, sont maintenant nulles; celles avec Manille ont aussi bien déchu. Les affaires les plus suivies de Bornéo sont aujourd'hui avec Sincapour et la presqu'île de Malacca. Depuis que l'anarchie la plus horrible dévaste cette contrée, les Européens n'osent y risquer leurs armemens, quoiqu'ils n'aient jamais eu à se plaindre des Bornéens. A l'époque où les habitans de Soulou chassèrent les Anglais de Balambangan, les insulaires de Bornéo accueillirent les fugitifs avec la plus grande bienveillance, et leur offrirent même de leur céder l'île de Balouan pour y fonder un nouveau poste. Peut-être aurait-on dû essayer cette colonisation nouvelle chez un peuple qui a le sentiment des choses commerciales, et qui possède déjà des notions assez avancées sur la navigation et sur la géographie. Une jonque de cinq cents tonneaux a été construite à Bornéo avec les magnifiques bois que produit cette île.

Les principaux districts en allant du N. au S. sont :

1°. Les États du sultan de Sambas, dont la partie septentrionale, au-delà de *Tanjong-Dati* (cap Dati), est occupée par quelques princes indépendans et pirates. Dans l'intérieur, se trouvent les cantons à mines de Semini et de Lara. La capitale de ce district est Sambas, à quinze lieues dans les terres et sur la rivière de ce nom. On y voit un fort néerlandais.

2°. Les Etats de Mumpawa qui s'étendent fort loin dans l'intérieur, et qui renferment les mines d'or de Mandor et de Montrado, les plus riches de toute l'Océanie. Le district de Montrado ou Montradok, au pied des monts Tradok, semble être entièrement peuplé de Chinois, qui ne permettent même pas aux Malais d'y prendre terre et de s'y fixer. Cette colonie chinoise fut fondée, dit-on, il y a deux siècles, par des navigateurs que la tempête avait jetés sur cette côte. Peu nombreux d'abord, ces naufragés vécurent esclaves et pauvres; puis renforcés peu à peu de tous les aventuriers que la fortune amenait sur ce point, ils formèrent un noyau respectable, qui parvint, à force d'industrie et de ruses, à conquérir une sorte d'indépendance. Aujourd'hui, cette indépendance est un fait acquis : ce pays appartient aux Chinois. Sa plus grande richesse consiste en mines d'or, qu'ils exploitent à l'aide des procédés usités dans l'Amérique méridionale. Ils barrent les ruisseaux de distance en distance; les hommes travaillent d'abord, puis les femmes, ensuite les enfans les plus âgés, et enfin les plus jeunes, qui ramassent ce qui a pu échapper aux investigations antérieures. Ce travail des mines anoblit presque ceux qui l'exercent. Les mineurs constituent, dans la colonie chinoise, une espèce d'aristocratie : les nouveaux venus n'y sont pas admis d'emblée; il faut qu'ils soient auparavant soldats ou détaillans. Les principaux ports par lesquels cette colonie écoule ses produits, sont ceux de Sillaca et de Sounghy-Raïas. C'est à l'un d'eux qu'on aborde ordinairement, quand on veut se rendre à Montradok. Par un chemin tracé au milieu d'une campagne délicieuse et toute arrosée, chemin garni de redoutes qui servent à la fois de défense et de dépôt de minerai, on arrive à la ville de Montradok, assise au

Digitized by Google

milieu d'une plaine, dans un site délicieux. Les maisons en sont bâties dans le goût chinois. Divisée en bazars ou quartiers, cette ville a trois milles de long et près d'un demi-mille de large ; elle contient une population douce, laborieuse et paisible. Ce petit royaume, dont Montradok est la capitale, prendra sans doute de l'accroissement, et il ne serait pas impossible que Bornéo tombât un jour tout entier au pouvoir de ces créoles chinois.

La côte N. O. compte encore :

3°. Le royaume de PONTIANAK, fondé en 1770 par un Arabe nommé Abdoul-Rahman, qui traita vers ce temps avec la Compagnie hollandaise, et qui, assisté par elle, agrandit ses Etats aux dépens de ceux de ses voisins. Il envahit le territoire du sultan de Matan, ravagea la ville de Succadana, et donna en fief à son fils Kassim le pays de Mumpawa. Kassim, devenu roi à son tour en 1808, eut à lutter contre les envahissemens des Chinois qui, organisés en *kong-sies* (sociétés), devinrent si redoutables, qu'il fallut de nouveau invoquer contre eux l'intervention hollandaise. La capitale de ce royaume, Pontianak, est située près de l'embouchure du fleuve qui porte le même nom : elle a, dit-on, 3,000 habitans.

4°. Le pays de LANDAK et celui de SANGOU, situés à l'E. de celui que nous venons de citer. Le pays de Landak est renommé par ses diamans, au nombre desquels on cite celui du sultan de Matan, qui pèse brut 367 karats, et pourrait, poli et taillé, en peser encore 183.

5°. Le pays de SIMPANG, appartenant à un *panum-bahan* (prince), vassal de Matan.

6°. Les Etats de MATAN, ou l'ancien empire de Succadana, long-temps occupé par des princes d'origine javanaise, tous feudataires des rois de Bantam. La capitale de cet Etat est située dans l'intérieur, sur les bords du Katappan : c'est l'ancienne Succadana, fort connue par son commerce étendu et les relations que s'y était créées la Compagnie hollandaise, dans les premiers temps de son existence.

7°. Le territoire du prince de KANDAWAGAN, autre vassal du sultan de Matan.

Les divers pays dont on vient de donner la géographie touchent au territoire des Dayaks, peuplades indépendantes ou vassales des princes cités. Ils composent ce qu'on nomme la résidence du N. O. qui est supposée s'étendre depuis Ayer-Hittam regardé comme la limite méridionale des terres de Matan, jusqu'à Palo, limite septentrionale de ceux de Sambas. D'après une carte du pays dressée par l'infortuné major Muller, la contrée est généralement basse, le Danao-Malaya ne s'élevant pas à 100 pieds au-dessus du niveau de la mer, même à quarante-cinq lieues de son embouchure. On n'y voit pas de chaîne de montagnes continue. A part quelques pics coniques et des collines isolées, le terrain est un plateau d'alluvions traversé par des cours d'eau qui ont tous des barres à leurs embouchures. Le seul lac qu'on y connaisse est celui de Danao-Malaya, situé par 1° 5' lat. N. et 114° 20' long. E., visité pour la première fois par des Européens en septembre 1823. Sa longueur est de huit lieues, sa largeur de quatre : sa profondeur, dans quelques endroits, de dix-huit pieds. Dans ce bassin s'élèvent plusieurs îles, dont l'une fut nommée Van-der-Capellen.

Les mines du canton de Landak sont, comme on l'a dit, la principale richesse du pays. L'areng, ou conglomérat, est une sorte de terre jaunâtre, graveleuse, mêlée de cailloux. On la rencontre à des profondeurs diverses; la plus grande à 60 pieds. Pour cette exploitation, les mineurs creusent un puits d'un ou deux pieds de diamètre. Parvenus à l'areng qui a deux ou trois pieds d'épaisseur, ils y font des excavations qui s'étendent à sept ou huit pieds et enlèvent l'areng à l'aide de petits paniers en bambous. La recherche des diamans se fait par une méthode tout aussi simple. De petites auges circulaires (doulans) convergeant vers le centre sont presque entièrement remplies d'areng. L'ouvrier assis dans la rivière plonge le doulan et remue l'areng avec la main, jusqu'à ce que les particules terreuses commencent à s'en séparer; après quoi, le doulan est ramené à la surface de la rivière où on lui imprime un mouvement de rotation jusqu'à ce que l'eau se sature complètement des matières vaseuses. Quand il ne reste plus au fond que des cailloux, on les trie et on les reconnaît. Les Chinois, plus intelligens que les Dayaks, pratiquent un barrage dans les rivières et font évacuer l'eau chargée de terre à l'aide de vannes. Les diamans les plus beaux que l'on trouve à l'aide de ces procédés pèsent trente-six karats. Les petites pierres sont vendues à Pontianak; les grosses, qui ne trouveraient pas d'acheteurs, sont expédiées à Batavia. Il paraît que, dans les dernières années, la quantité de pierres recueillies a considérablement diminué. L'or continue en revanche à se trouver en abondance. On le rencontre aussi dans l'areng. L'or de Simpang, de Sangou et de Landak, est le plus pur; ensuite vient celui de Mentehari et de Mandor; puis celui de Montradok. Le fer se tire de Djellé; il

Digitized by Google



3. Pasco con el Sultan de Madure.

3. Promenade avec le Sultan de Madure.

Digitized by Google

Digitized by Google

est de qualité supérieure. Les autres objets d'exportation de la côte N. O. de Bornéo sont la cire, les bésoards, la viande de cerf séchée, les cornes de cerf, les nids d'oiseaux en petite quantité.

Les Dayaks, qui forment la classe la plus nombreuse de cette population, peuvent être estimés à 200,000 individus. Leur costume est le même que celui des Bornéens. Des grains de verroterie et des morceaux de laiton leur servent d'ornemens. Le sel est pour eux un aliment recherché; le tabac, une passion. Les Dayaks, presque toujours paisibles, ont cependant des mœurs en apparence féroces: ils les doivent au point d'honneur existant chez eux et qui consiste à posséder, comme ornemens de leurs demeures, le plus grand nombre possible de crânes humains. Ils se les procurent en égorgeant des individus d'une tribu différente. Dans le nombre, les crânes des femmes et des enfans sont réputés les plus honorables, parce que les hommes ont dû faire plus d'efforts pour les défendre. Cette passion, cette soif de crânes humains, compose presque toute la vie guerrière des Dayaks. Ils ne rêvent que surprises de villages, qu'embuscades dans les forêts. Quand ces moyens trompent leur attente, ils se joignent aux forbans malais, avec la seule condition d'obtenir les crânes pour leur part du butin. Plus un homme, dans sa vie, a coupé de têtes, plus il est respectable et respecté : un jeune homme ne peut se marier que lorsqu'il a décollé au moins un ennemi, et le cadavre d'un personnage éminent n'est enterré qu'avec une tête fraîchement coupée. De grandes démonstrations de joie accueillent les expéditions heureuses. Les femmes saisissent les têtes saignantes, entrent dans l'eau et se frottent avec le sang qui en découle. Cinquante crânes humains autour d'une case, voilà le plus beau titre de noblesse qui se puisse obtenir.

On conçoit que, dans cet état d'alerte presque constant, les villages soient fortifiés aussi bien que possible. Pour les défendre, les Dayaks élèvent des *beinting* ou retranchemens. La façade de la maison se compose d'une espèce de *verandah* ou galerie qui sert à communiquer de l'une à l'autre case. Bâties sur des pieux, ces cases n'ont pour entrée qu'une porte ouverte sur une échelle qu'on retire le soir. Elles sont groupées par six ou sept, la maison du plus ancien occupant le milieu.

Quand deux tribus long-temps ennemies signent une trêve, chacune d'elles fournit un esclave qui doit être égorgé par l'autre. Le chef frappe lui-même la victime au milieu de la poitrine, et la tribu entière imitant cet exemple, à l'instant même le cadavre est criblé de coups. Outre ce sacrifice, il y a encore entre peuplades des échanges de vivres, de poudre d'or, de jarres de Siam, fort estimées, et qui servent aux oracles des devins.

La principale tribu des Dayaks est celle des Kayans, dont le chef-lieu Segao est éloigné de vingt-cinq journées de distance de Pontianak. Les Dayaks de cette résidence parlent sept dialectes différens. Leur religion ne paraît consister qu'en une sorte de vénération pour les cerfs.

Après les Dayaks, la race la plus nombreuse est celle des Chino-Bornéens, qui doit aller au chiffre de 100,000. Cette race croisée de Chinois et de Dayaks est connue dans le détroit sous le nom d'Orang-Khé. On a vu ce qu'ils étaient dans leur résidence de Montradok. Il faut ajouter que leurs costumes, faits à la chinoise, sont de grosses toiles bleues et blanches.

Les Malais montent à 60,000 ames; ils sont bûcherons, mineurs ou marins. Les Boughis sont au nombre de 5,000, presque tous marchands ou navigateurs. On compte aussi quelques Arabes et quelques Hindous.

Après la résidence de Pontianak, la plus importante de toutes pour le commerce néerlandais, il reste à citer la résidence des côtes méridionale et occidentale ou de Banjermassing, formée par les Etats du sultan de ce nom et par les districts cédés aux Hollandais. Les divers pays dont cette résidence se compose sont le pays de Komaay le long de la rivière de ce nom, ceux de Pambouan, de Mandawa, le Grand et le Petit-Dayak, et la presqu'île S. E. de Bornéo, connue sous le nom de Tanah-Laut. Dans l'intérieur sont encore les districts de Tatas, Marta-Poura, Karang-Intang, Doukou-Kanang, Doukou-Kirie, ainsi que le Dousoun qui semble être un nom générique des pays d'intérieur.

Le royaume de Cotti, voisin de celui de Banjermassing, semble obéir à un sultan malais, qui a fait de sa capitale une aire de forbans, aussi terrible pour les mers malaises que l'était autrefois Alger pour la Méditerranée. Il imite en cela son voisin le sultan de Soulou, chef de pirates non moins redoutables. Ce sultan de Soulou possède sur Bornéo plusieurs villes littorales comme Malloudou, Abay et Talapan. Des renseignemens plus récens attribuent pourtant toute la partie occidentale de ce territoire au sultan de Bornéo.

Telles sont les données confuses que l'on a

Digitized by Google

sur Bornéo. Rien de tout cela n'est complet ni sans doute exact, tant sous le point de vue géographique que sous l'aspect ethnologique. Plusieurs races sont mal connues ; d'autres, comme celles des Dayaks, font double emploi. Voici, du reste, comment un voyageur moderne a établi cette division ethnographique : « Les aborigènes de l'intérieur, dit M. de Rienzi, ont reçu plusieurs noms : celui de Dayaks au S. et à l'O. ; d'Idaans au N., et de Tidouns dans la partie orientale; mais tous appartiennent à la race primitive des Alforèses (Harfours). Ceux-ci sont indigènes de la plupart des îles de la Malaisie et de l'Australie, et on les trouve quelquefois mêlés avec les Papous ou noirs océaniens. Mais les Alforèses sont moins noirs et surpassent les Papous en force, en intelligence, en vivacité. Les Dayaks sont cultivateurs, mineurs, négocians. Leurs formes corporelles sont supérieures à celles des Malais. Ils adorent *Deouata* (l'ouvrier du monde) et les mânes de leurs ancêtres; ils professent la plus grande vénération pour certains oiseaux qui leur servent d'augures, ainsi que la plupart des habitans de la Polynésie. Après eux, il faut nommer les Biadjous et surtout ceux qui habitent la côte N. O., et enfin les Tidouns qui vivent dans l'état sauvage. Dans la partie N. E. de l'île, ce sont d'intrépides marins; ils se livrent à la piraterie, et quelques-uns sont anthropophages. Au S. de la sultanie de Bornéo sont encore les tribus sauvages des Kayans, des Dousouns, des Marouts. Enfin il existe dans cette grande région, foyer de races diverses, une variété de Biadjous qui parcourent Célèbes, Bornéo et les Philippines, et qui sont un mélange de différens peuples, tels que les Chinois aux cheveux longs et plats et aux yeux obliques ; les Japonais sans barbe et les Macassars aux dents noires et luisantes. » Voilà quels renseignemens incomplets on possède aujourd'hui sur Bornéo. Il faut les reproduire avec cette réserve qui s'attache toujours aux choses conjecturales, et attendre que la géographie nous ait révélé sur l'intérieur de cette vaste contrée autre chose que des hypothèses.

CHAPITRE XXVII.

MALAISIE. — JAVA.

Notre brick voyageur eut bientôt laissé loin de lui et Bornéo et l'embouchure du Banjermassing. Le 2 octobre, par une fraîche brise de S. O., il ouvrit ses voiles, et glissa sur ce calme bassin que l'on nomme la mer de Java, véritable chenal entouré de hautes terres. Pendant deux jours, le vent continua en mollissant, jusqu'à ce que l'abri des hautes terres nous eût envoyé du calme. Enchaînés pendant quelques jours sur ce lac stagnant, nous n'aperçûmes Carimon-Java que le 10, et le 12, après avoir doublé la pointe de Caravan, nous jetions l'ancre dans la vaste rade de Batavia. *Le Siva* mouilla d'abord au large, après avoir envoyé au gouverneur-général les dépêches qu'il avait recueillies sur sa route ; puis ayant reçu l'ordre de venir prendre son poste dans la rade, il se rapprocha davantage de cette forêt de mâts qui se dressait dans le lointain.

Vue de la rade, Batavia offrait dans le lointain la chaîne montueuse à laquelle elle est adossée, chaîne basse toute couverte d'une végétation active et belle ; puis, sur un plan plus rapproché, quelques maisons de plaisance groupées à droite et à gauche de la ville, demeures charmantes, entourées de quinconces et de vergers; enfin, sur le premier plan, la ville elle-même presque noyée dans cette grève plate, ne montrant que ses milliers de toits et les arbres élevés de ses jardins. Plus près encore du *Siva* qui venait de jeter son ancre, quelques îlots se montraient comme des bouquets verts, tandis que la rade laissait apercevoir ses navires, et qu'une foule de barques glissaient dans son vaste demi-cercle, se rendant d'un port à l'autre.

Parmi ces îles, il en est qui sont inhabitées aujourd'hui; mais presque toutes avaient été utilisées jadis par l'ancienne Compagnie des Indes. Elles contenaient des chantiers, des magasins, des hôpitaux ou des ateliers. La principale est Onrust, ou en malais *Poulo-Kappal*, située à trois lieues au N. O. de la ville. Son importance a duré jusqu'au temps de l'occupation anglaise. Prévoyant bien que leur conquête serait précaire, les Anglais détruisirent les travaux de cette île; ils démantelèrent cette tête avancée de la rade. Des chantiers magnifiques où des vaisseaux pouvaient être carenés, des magasins immenses, des greniers de réserve qui pouvaient contenir deux mille koyangs de riz, de fort belles habitations pour les employés, deux moulins et une église, tout fut détruit alors, tout fut mis hors d'état de service. Pourtant, en 1823, Onrust a commencé à renaître de ses cendres; mais une restauration complète sera une chose difficile, longue et coûteuse.

Après l'île d'Onrust, vient l'île d'Edam, ou *Poulo-Dammer*, qui dut ce nom malais à son phare aujourd'hui sans feux. Ensuite paraissent l'île de Purmerend, ou *Poulo-Sakit*, dont on avait fait un hôpital de lépreux ; enfin un peu

Digitized by Google

plus vers le sud, l'île de Kniper ou Poulo-Bourong où se trouvent encore les ruines de grands magasins. Les autres îles plus petites sont : Poulo-Kellor, Poulo-Rambout, Poulo-Ontong Java, Poulo-Obie, Poulo-Ayer, Poulo-Niamok, Poulo-Potrij, ou l'île Vader-Smith, qui a disparu et n'est plus qu'un banc de sable que l'eau recouvre pendant le flux. Les îles bien plus nombreuses qui se montrent dans l'éloignement se nomment *Duizend Eilanden*. Plusieurs d'entre elles sont habitées par des familles malaises qui vivent de la pêche de poisson, de celle d'agar-agar, de tripangs, de pierres de corail (dont on se sert pour fabriquer la chaux). La plus grande de ces îles est Poulo-Pangang qu'habitent trente familles indigènes sous un chef malais.

Je ne débarquai que le lendemain de l'arrivée du *Siva*. Le 13 octobre, à la pointe du jour, la yole me conduisit vers le débarcadère. On prit terre au *Boom*, port qui s'étend devant l'ancienne ville. C'est la portion la plus malsaine, la plus dangereuse d'une ville qui a dans l'Inde une si grande réputation d'insalubrité. A part quatre ou cinq rues fréquentées seulement dans la matinée, ces quartiers sont presque déserts; on les a quittés pour se porter en foule vers le Weltevreden et le Konings-Plein où se déploie la ville nouvelle. Les rues modernes commencent à l'ancien faubourg, ou *Buiten Nieuw-Poort straat;* rues charmantes que bordent de longues allées d'arbres et de jolies maisons avec leurs frais jardins (Pl. XXVIII — 3). Le mouvement de ces rues rappelle celui des grandes villes européennes. Des voitures sans nombre, d'élégantes calèches à deux chevaux, de jeunes cavaliers s'abritant sous de larges parasols, tout anime et embellit ces délicieuses avenues. On reconnaît alors Batavia, élégante capitale de la Malaisie, ville de luxe et de bruit, de plaisirs et d'affaires. Une foule de gracieuses habitations, toutes ombragées, s'étendent aussi le long des canaux de Moolenvliet et de Rijswijk sur une longueur d'environ trois quarts de lieue. Puis se développe une grande plaine carrée, vaste pelouse avec des rangées de maisons européennes. C'est le *Weltevreden* ou quartier militaire, qui a donné son nom à la ville neuve. Plus loin, en prenant à droite, paraît une autre plaine carrée, le *Konings-Plein*, entourée aussi de constructions charmantes et de jardins bien tenus. C'est au-delà du Weltevreden que se prolonge la grande route de Buitenzoorg, chaussée toute unie, bordée de maisons de plaisance et de cases, qui se continue pendant près de deux lieues jusqu'au-delà du fort de Meester-Cornelis. Si l'on ajoute à cela quelques allées latérales qui forment comme autant de rayons autour de ces grands rond-points, le *Prinsen-Laan*, le chemin de *Gonnong Saharie*, le chemin de *Tanaabon*, on pourra se former une idée de l'aspect de Batavia. Entre et derrière ces différens quartiers se trouvent les quartiers des diverses colonies asiatiques établies dans la capitale malaise. Le camp chinois est hors de l'enceinte et à l'ouest de l'ancienne ville, dont il formait jadis un vaste faubourg; mais ce peuple actif et remuant est, à vrai dire, aujourd'hui dans toute la ville comme dans toute l'île.

Située par 6° 12' de lat. S. et 104° 33' long. E., Batavia fut fondée en 1616 sur le terrain qu'occupait la ville indienne de Jaccatra. Elle reçut, le 11 mars 1619, le nom qu'elle a conservé depuis, quand fut bâti le fort qui la commande. En 1629, fut élevé le château des gouverneurs, à l'entrée de la ville du côté du port, et que les gouverneurs-généraux habitèrent plus d'un siècle et demi. A ce château, on adjoignit les bâtimens nécessaires pour les réunions du conseil des Indes, pour les bureaux, pour les magasins de la Compagnie. Toutes ces constructions, encore debout, peuvent donner une idée de la manière large et grande qu'avait adoptée alors l'architecture coloniale, et qu'elle réalisait avec des ouvriers européens et des matériaux tirés de la métropole.

A cette époque, la ville formait un parallélogramme d'environ six cents perches de long sur quatre cents de large, que coupait en deux parties à peu près égales la grande rivière nommée Tjiliwong. Ceinte de murailles, de bastions, et fermée par cinq grandes portes, elle avait, en outre, quatre églises et plusieurs édifices réguliers.

Pendant tout le XVII^e^ siècle, les fonctionnaires de la Compagnie et les négocians habitèrent l'intérieur de la ville; mais vers le commencement du XVIII^e^, quand les guerres avec les Bantamais furent éteintes et que la prospérité de la ville demanda des constructions nouvelles, on commença à bâtir en dehors des fossés et à créer ce qu'on nomme aujourd'hui encore le faubourg du midi. Vers ce temps, les habitans aisés se construisirent des maisons de plaisance le long des canaux extérieurs et sur le chemin de Jaccatra, entre la ville et les forts extérieurs qui composaient la première ligne; puis, enhardis par les dispositions plus pacifiques des indigènes, ils poussèrent ces constructions jusqu'au pied de la seconde ligne de forts, tant sur le chemin de Bantam et de Cheribon, que

Digitized by Google

sur la route des Préangers. Mais ces divers empiétemens n'eurent lieu que peu à peu et l'un après l'autre. Au commencement du XVIIe siècle, le fort de Meester-Cornelis était les colonnes d'Hercule des créoles néerlandais. On parlait d'une course aux environs comme d'une expédition aventureuse, et, il n'y a pas trente ans encore, les églises publiques adressaient des prières au ciel toutes les fois que le gouverneur-général se rendait à sa maison de plaisance de Buitenzoorg. Ce trajet se faisait alors en trois jours; aujourd'hui il se fait en trois heures.

Ce fut seulement sous le gouverneur-général Daendels que l'on songea à sortir de l'ancienne ville et à l'abandonner. La situation politique de Java sembla à cet administrateur assez clairement dessinée pour renoncer à l'enceinte de murs qui la protégeait contre les attaques de l'intérieur. Ses vues se reportèrent sur la seule défense extérieure : « Là, sont des ennemis pour l'avenir, disait le gouverneur-général. De l'intérieur, nous n'avons rien à craindre. » C'était alors le temps où Batavia devenait le tombeau de presque tous les Européens nouvellement débarqués. Des miasmes pestilentiels semblaient, à de certaines époques, envahir l'atmosphère, et une mortalité effrayante régnait même parmi les individus acclimatés. L'épidémie faisait plus de ravages que n'en eût pu faire la guerre. Daendels tourna sa pensée de ce côté. Son premier plan avait été d'abandonner entièrement Batavia et de transporter à Sourabaya la capitale des possessions hollandaises; mais contrarié dans cette pensée et obligé d'adopter des moyens moins décisifs, il fit bâtir, hors de la ville et à une petite distance dans l'intérieur, des casernes et des habitations commodes pour les officiers de la garnison. Un palais du gouverneur fut même commencé à cette époque, mais il ne fut achevé qu'en 1827.

A peine cette initiative eut-elle été prise, que tous les habitans européens, tant soit peu fortunés, désertèrent la vieille enceinte et vinrent habiter des maisons plus fraîches, plus belles, plus saines, le long du Moolenvliet, du canal de Rijswijk, au Weltevreden, plus tard enfin le long du vaste Konings-Plein et sur le chemin de Meester-Cornelis. Un plan régulier avait été d'abord imposé aux architectes; mais l'interrègne qui suivit l'occupation anglaise détermina une confusion telle parmi les constructions, qu'à l'heure actuelle il serait impossible d'organiser un système de défense pour Batavia, sans couvrir de décombres toute la plaine environnante.

L'engouement s'en étant mêlé, bientôt le vieux Batavia fut abandonné. La décadence le frappa comme la foudre. En vingt ans, les plus beaux quartiers furent démolis pièce à pièce, maison à maison. En 1816, quand les traités européens eurent rendu à la Hollande sa plus belle colonie, la ville ancienne comptait à peine pour habitans quelques Européens vieillis dans leurs demeures, quelques Portugais et quelques Chinois. Les bureaux du gouvernement, les comptoirs et les magasins y restaient bien encore, comme dans un lieu plus à portée de la rade; mais, quand le soir venait, on les abandonnait, pour retourner vers les quartiers modernes où tout respire l'insouciance des affaires.

Ce que le gouverneur-général Daendels avait prévu se réalisa. Batavia n'était une ville malsaine que sous les conditions primitives. On avait bâti sur un terrain humide et bas une ville toute hollandaise, une ville à rues étroites sous un ciel des tropiques; on avait, comme à Amsterdam, comme à Rotterdam, entassé des maisons le long de canaux stagnans et bourbeux. A ces causes de mortalité vinrent s'en joindre d'autres, telle que la tolérance accordée aux Malais et aux Chinois, dont les cimetières infectaient les portes même de la ville. Enfin on avait laissé exister, à la barre de la rivière, des dépôts d'immondices qui, frappés par le soleil, exhalaient des odeurs pestilentielles.

En transportant sa résidence hors de l'ancienne enceinte, le gouverneur-général chercha à combattre cette foule d'influences délétères, et, depuis, le gouverneur Van-der-Capellen réalisa les améliorations que Daendels avait seulement projetées.

Ce fut sous Van-der-Capellen que de nouvelles rues furent tracées dans le Konings-Plein, l'endroit le plus salubre de tous ces environs. Des concessions de terrains, des facilités pour les constructions, donnèrent de grands développemens à ce quartier tout moderne. On assujettit les propriétaires et les architectes à des règles d'alignement qui avaient pour but de subordonner les convenances particulières à la salubrité générale. Les Chinois eurent un local assigné pour leur cimetière à une grande distance de la ville. Les canaux de l'ancienne ville, ceux dont l'existence ne présentait aucune utilité, furent comblés par motif d'assainissement, et les canaux maintenus y gagnèrent un plus grand volume d'eau moins chargée de matières putrides. On relégua les tueries à l'extrémité de la ville; on encaissa le fleuve de

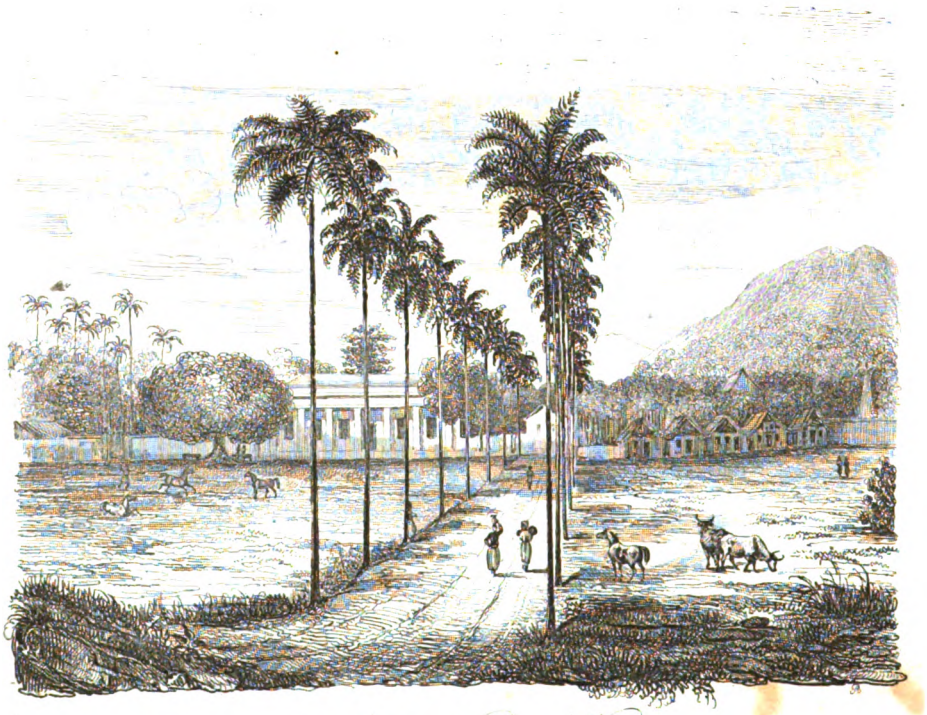
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vue de Sourabaya.

1. Vista de Surabaya.



2. Résidence à Banica Wangui.

2 Residencia en Baniu-Vangui.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

manière à ce que, resserré dans son lit, il coulât toujours sur sa barre et n'en laissât aucune partie exposée à l'action des rayons du soleil. Une belle jetée en bois de teck, môle et débarcadère à la fois, compléta ces grandes et utiles constructions. Depuis qu'elles existent, Batavia n'est pas plus insalubre qu'aucun autre point de l'archipel malais et du continent de l'Inde.

La population de Batavia, extrêmement variable, a été l'objet de beaucoup d'évaluations fausses pour la plupart. En 1824, un dénombrement fait avec la plus grande précision donna le résultat suivant : 3,025 Européens ou descendans d'Européens ; 23,108 Javanais ou Malais ; 14,708 Chinois, 601 Arabes, 12,419 esclaves ; total, ville et banlieue, 53,861 ames, la garnison exceptée. La population de la province entière est divisée en quatre arrondissemens ou quartiers.

La population européenne ou créole se compose d'employés du gouvernement, de négocians, d'officiers retraités, rentiers ou propriétaires, enfin de Portugais, qui à Batavia comme dans toute l'Inde ne sont plus qu'une race métisse, d'un teint plus cuivré que celui des Malais et parlant un jargon presque inintelligible.

Dans son état actuel, Batavia renferme une foule d'édifices publics remarquables. L'ancienne enceinte en offre plusieurs encore debout au milieu des décombres de beaucoup d'autres, vestiges parlans d'une magnificence primitive. Tels sont, entre autres, la douane, les magasins de la marine, beaux bâtimens à deux étages et fort bien conservés ; puis, au-delà des portes, les magnifiques *lombongs* (entrepôts en bois) destinés à contenir les récoltes de café.

De l'ancien château, démoli sous le général Daendels, tout ce qu'on retrouve est une porte qui fait face à la ville. L'architecture de l'hôtel-de-ville, quoique élégante et noble, se ressent de l'époque où ce monument fut construit. Le bâtiment central forme deux grandes pièces, occupées autrefois par la haute cour de justice, la chambre des orphelins et la direction du change. Aujourd'hui ces diverses administrations ont été transférées au Weltevreden. Les deux ailes de l'édifice ont servi de prison jusqu'en 1827 ; mais il est à croire qu'elles ont suivi depuis la destinée des tribunaux.

La vieille enceinte de Batavia ne compte plus qu'une seule église, située entre la maison de ville et la porte de l'ancien château. Cette église luthérienne, grande et bien bâtie, ne déparerait pas une ville d'Europe. Le seul temple à l'usage de la religion réformée est l'ancienne église du faubourg ou *Buitenkerk ;* édifice vieux, peu solide, mais dont l'intérieur est simple et beau. L'église des catholiques, au contraire, est petite et mesquine.

Il n'y a aujourd'hui à Batavia pour les Européens qu'un hôpital militaire, celui du Weltevreden, fort bien organisé et où les malades de la ville sont soignés à côté des malades de la garnison. Pour les indigens chinois et malais, il existe un autre hôpital, situé hors de la porte d'Utrecht. Outre les salles pour les malades ordinaires, on y trouve un quartier pour les lépreux, et un autre pour les fous. Ce vaste établissement peut contenir deux ou trois cents pensionnaires. Le *Stand Verband* est un hôpital secondaire destiné à recevoir provisoirement les personnes blessées. On y pose le premier appareil et l'on renvoie ensuite les individus à leurs familles. Cette institution, due au baron Vander-Capellen, fut provoquée par les accidens graves qui survenaient chaque jour dans les rues et qui rendaient utile cette fondation d'un local spécial, affecté à ces malheurs imprévus.

Un des beaux édifices de la ville est la maison qu'occupe la Société du commerce des Pays-Bas, située dans l'ancienne enceinte et sur le quai de la riviere. Non loin de là, est la Bourse, petit bâtiment avec une colonnade ouverte, simple et peu orné, quoique de construction moderne. Ce qui est bien au-dessus de ce local mesquin, c'est le vaste et superbe bâtiment que le général Daendels a fait construire dans l'angle du canal de Rijswijk et de Moolenvliet. *Harmonie*, tel est le nom de cet édifice vraiment royal. C'est le temple des plaisirs de la vie privée ; destiné aux concerts qui se donnent par souscription et aux bals du gouverneur, il sert aussi tous les jours aux rendez-vous des bourgeois et des militaires aisés, qui viennent y causer, jouer au billard, ou lire les journaux. Ce local est composé de quatre grandes salles contiguës, dont chacune peut contenir quatre cents personnes. Dans les jours d'apparat, quand la société européenne de Batavia s'y réunit à la lueur de mille bougies, ces salles offrent un aspect vraiment magique. A côté de l'*Harmonie*, est un édifice destiné à l'art et à la science. C'est encore une des fondations que Batavia doit au général Daendels. La société des arts et des sciences de Batavia a déjà rendu des services au monde savant. Encouragée dans ses travaux par des gouverneurs qui eux-mêmes en étaient membres, elle a éclairé bien des questions qui étaient

Digitized by Google

de son domaine, elle a fourni au grand faisceau commun son contingent de lumières. La bibliothèque de la société est riche en ouvrages de grand prix.

Batavia a aussi un théâtre, peu remarquable comme construction, où des amateurs s'exercent de temps à autre pour les délassemens d'un public d'amis et de connaissances.

Les gouverneurs-généraux occupent, quand ils habitent Batavia, une grande et belle maison particulière, située à Risjwijk, dans la partie la plus salubre et la plus recherchée de Batavia. Cette demeure, trop petite et trop bourgeoise, sera remplacée par le nouveau palais du Weltevreden. Ce palais, commencé sous le général Daendels et interrompu à diverses reprises, faute de fonds, vient d'être achevé tout récemment. On a transporté dans ce local tous les bureaux civils et militaires de Batavia, en cédant aux particuliers les maisons affectées auparavant aux divers services.

De nombreux bazars ou marchés à jours fixes sont établis à Batavia et dans les environs. Plusieurs de ces marchés, de périodiques qu'ils étaient, sont peu à peu devenus quotidiens, grâce aux Chinois qui apportent dans leur rôle de vendeurs une inébranlable persistance. Parmi les bazars, on cite la poissonnerie à l'entrée de la ville, le bazar Lim-Tonghan dans le camp chinois; le bazar Boroung, dont le gouvernement voulait faire une espèce de passage comme ceux d'Europe, marché où les habitans de Bantam portent leurs toiles, leurs poteries, leurs nattes et la chaux de cette province; le bazar Tanaabon, l'ancien et le nouveau bazar du Weltevreden; enfin treize autres bazars ou foires établis dans un rayon de quelques lieues de la capitale, et quelques autres dans la résidence de Buitenzoorg.

Le commerce de Batavia est de deux sortes, l'un centralisé entre les mains de la Société du commerce des Pays-Bas, l'autre disséminé entre une foule de maisons de premier et de second ordre, néerlandaises, anglaises et américaines. La Société du commerce des Pays-Bas s'est composée de l'agglomération de capitaux particuliers, auxquels le gouvernement a créé une position privilégiée qui ne semble pas trop onéreuse. Les premiers résultats de cet établissement ont été heureux; ils pourront l'être davantage encore si la pensée qui y préside n'est pas celle d'une exclusion injuste pour le commerce individuel. On conçoit que l'association des capitaux soit utile quand elle reste tempérée par une concurrence efficace et active. Ce n'est plus alors du monopole, c'est une simple collection de forces et de moyens, c'est une économie de temps, de main-d'œuvre, de faux frais, c'est une mise en commun de forces qui se gaspilleraient dans l'isolement. Grâce aux ressources des sociétaires, des voies nouvelles ont été ouvertes aux transactions; les marchés se sont étendus, les relations se sont agrandies. Aussi, loin de souffrir de cette suprématie récente, les maisons de Batavia y ont gagné des débouchés plus fixes et plus sûrs, des mercuriales plus élevées et un grand accroissement d'affaires. Malgré cette rivalité puissante on comptait, en 1827, à Batavia, seize maisons néerlandaises, six maisons anglaises et une maison américaine. Dans ce nombre, dix ne s'occupaient que du commerce de seconde main.

La marine marchande de Batavia se compose de quarante-trois navires et d'un bâtiment à vapeur. Parmi les quarante-trois navires, on en compte sept qui jaugent plus de cent tonneaux. Les importations comprennent tous les objets manufacturés d'Europe, tissus de luxe et de première nécessité, armes de prix, draps, mercerie, clincaillerie, soieries, marchandises d'Europe, de Chine, des comptoirs indiens et des Echelles de la Malaisie, étoffes de toutes sortes et de tous prix; puis les denrées et les produits étrangers au sol de Java, comme les vins et eaux-de-vie de France et d'Espagne, le thé de la Chine, le riz de l'Inde et de Manille. En retour, Java fournit à l'Asie et à l'Europe des sucres, des cafés, du riz, du tabac, du katjang, du maïs, du coton, même de l'indigo, enfin les produits d'une foule d'industries locales assez avancées.

Parmi ces industries, il faut citer les distilleries d'arak, les briqueteries, les chaufourneries, les tanneries, les teintureries, les fabriques de chandelles, les poteries et les cartes. Les distilleries d'arak, au nombre de huit, produisent, par année, douze cents barriques de cette liqueur dont les Chinois font un usage habituel, mais non immodéré. Pour fabriquer ce spiritueux, on emploie du riz, du sirop de sucre, du touak, et un mélange, nommé *peka*, de cannelle, d'anis, d'ail et de farine de riz. Les briqueteries sont au nombre de huit; elles ont prospéré surtout à l'époque où la ville moderne s'éleva sur les plans du gouverneur-général Daendels. Les ouvriers chinois exploitent quatre tanneries. Les teintureries sont aussi entre les mains de petits fabricans indigènes qui tissent et teignent les étoffes dans la campagne. Ce sont les femmes qui presque toujours exécutent ces travaux. Les matières dont ils se servent pour leurs bains de teinture

Digitized by Google

sont ordinairement l'indigo, la racine du mankoudou, le roucou, la graine du cotonnier, la racine du curcuma, le gingembre et l'huile de katjang. Pour donner la couleur à l'étoffe, on la plonge et on la fait tremper à diverses reprises dans des cuves où se trouve la décoction. La préparation du batik se fait en couvrant de cire fondue les portions de l'étoffe qui doivent rester unies ou claires, et en les trempant ensuite dans le liquide colorant. On fabrique ainsi des mouchoirs ou sarongs (pagnes) dont le tissu est très-fin et dont les couleurs sont belles et variées.

D'autres industries, telles que fonderies de suif et poteries, sont dans une situation assez prospère. Les fabriques de cartes à jouer occupent également un grand nombre de bras ; les cartes que l'on confectionne sont des cartes chinoises dont les jeux se composent par vingtaine. Les autres industries manuelles s'exercent, comme en Europe, par des maîtres ayant sous leurs ordres des compagnons, et les dirigeant. On trouve à Batavia des charpentiers, des menuisiers, des maçons, des forgerons, des serruriers, des chaudronniers, des ferblantiers, des peintres en bâtimens, des charrons, des selliers, des cordonniers, des boulangers, etc. Ces métiers sont presque tous exercés par des Chinois ou par des Malais qui s'y montrent fort habiles. Peu d'Européens voudraient et pourraient lutter contre eux. La chaleur du climat, la différence des salaires, tout éloigne nos artisans des colonies asiatiques. Ils n'y soutiendraient pas la concurrence de la main-d'œuvre indigène. Ainsi, dans toutes ces possessions lointaines, manquera toujours cette classe moyenne qui fait la force et la durée du nœud social. Quelques Européens superposés à des milliers de Chinois et de Malais ne créeront jamais à Java une nationalité européenne, tandis que les colonies de la Nouvelle-Hollande où existe une classe ouvrière, active, presque riche, ayant des affaires et une clientelle, pourra réaliser ce problème d'une civilisation transplantée.

La vie de Batavia est une vie d'aisance et de luxe. Les Européens ont les premiers donné l'impulsion ; ils ont eu, dès le commencement de la conquête, des meubles fastueux, des maisons montées, de nombreux domestiques, de la vaisselle d'or et d'argent, des voitures, des chevaux, des meutes. Entraînés par l'exemple, les Javanais et les Malais ont voulu avoir à leur tour des habits magnifiques, des bijoux, de riches étoffes ; ils ont mené une vie de bal et de fêtes, comme si chacun d'eux avait eu à sa disposition les trésors d'un rajah. Les Chinois, quoique plus économes, ont aussi leur faste, celui du comfort intérieur, celui d'une grande magnificence dans leurs fêtes annuelles, dans leurs noces, dans leurs enterremens. Parcimonieux pendant les autres jours, ils prodiguent ces jours-là des sommes énormes, surtout quand vient le nouvel-an ou la cérémonie du *Gap-Bomé* qui l'accompagne. Quant aux Arabes et aux Maures, ils préfèrent à tout une valeur durable et réelle : leur luxe consiste dans la possession de pierres précieuses, de vases d'or et d'argent, de joyaux dont se parent leurs femmes.

Les gouverneurs-généraux ont de tout temps plutôt favorisé qu'empêché le développement de ce luxe, qui est en même temps un élément de pacifique civilisation ; mais, au milieu de l'éducation pour ainsi dire matérielle de ces peuples, ils n'oubliaient pas que l'esprit a aussi besoin de culture pour se tenir à la hauteur d'une vie physiquement plus douce. Plusieurs écoles primaires ont donc été instituées à Batavia. La principale, où les Européens envoient leurs enfans, a été fondée en 1817, au Weltevreden, dans le quartier le plus aéré, le plus salubre ; elle est au niveau de nos meilleures institutions en ce genre. Une succursale a été fondée ensuite, dans laquelle se rendent les enfans de la classe que l'on nomme portugaise, auxquels se joignent quelques jeunes Malais ou Chinois. Cette succursale est la pépinière des bureaux néerlandais. C'est là que se forment les copistes, les plumitifs, qui expédient le gros de la besogne. A ces deux fondations, qui déjà ont porté des fruits utiles, avait été ajouté, en 1824, un pensionnat de jeunes personnes, dirigé par des institutrices appelées d'Europe aux frais de l'État. Mais, vers 1826, ce pensionnat a été supprimé, soit que le nombre d'élèves fût insuffisant pour le soutenir, soit que les institutrices, jeunes et belles, aient peu à peu préféré des mariages opulens au plaisir de former des élèves.

L'éducation de la jeunesse indigène est confiée, en grande partie, à des prêtres mahométans, desservant les diverses mosquées. On verra plus tard ce que sont ces prêtres, et quelle influence ils exercent sur le peuple. Ils sont subdivisés en plusieurs classes, que l'on distingue sous les noms d'*iman*, *katih* et *hital*. Le chef des imans a le titre de *panghoulou*. Soldé par le gouvernement, il exerce des fonctions publiques, tant auprès du *land-raad* qu'auprès des autres tribunaux de justice où il reçoit le serment des témoins islamites. Les mosquées que

Digitized by Google

desservent ces prêtres sont au nombre de dix-sept; et chacune d'elles a un personnel proportionné à son importance. Les revenus de ce clergé ne sont pas considérables; ils se composent du produit des terres appartenant aux mosquées, des offrandes recueillies au temps de la moisson ou à l'approche des grandes fêtes, enfin du casuel que procurent les mariages, les funérailles et les solennités religieuses.

Tel était ce Batavia, où je venais de prendre terre, et où m'attendait l'hospitalité la plus affectueuse. Au nombre des lettres depuis longtemps oubliées dans mon portefeuille, il s'en trouvait une de la maison Wilmot de Calcutta pour une des meilleures maisons de la capitale javanaise. Ces lettres de recommandation si banales en Europe, et qui procurent à peine une politesse et un dîner, ont une valeur réelle dans les colonies. Dès que j'eus présenté ces quelques lignes d'introduction, je devins l'hôte de M. Perkus; il fallut, bon gré mal gré, accepter un logement chez lui. Je renonce à dire tout ce que je rencontrai d'égards et de soins, de bontés et de prévenances au sein de cette famille. Pendant le peu de jours que j'y passai, je vécus comme un riche bourgeois du pays, promené de fête en fête, de bal en bal, de repas en repas. J'avais à mes ordres quatre serviteurs, un palanquin, une voiture, deux chevaux de trait et deux chevaux de selle. J'étais accablé d'invitations, tant chez les autorités de la ville que chez d'opulens armateurs. Dans toutes ces réunions régnait un luxe vraiment asiatique; les parfums, les essences, les mets recherchés, les rafraîchissemens de mille sortes, tout était offert avec une prodigalité presque royale. D'une maison à l'autre, c'était comme un assaut de luxe; on eût dit que persomne ne voulait rester en arrière de ses voisins.

Après un an de croisière pénible dans les mers océaniennes, encore sous l'impression des scènes de cannibalisme dont j'avais vu les acteurs, on conçoit combien je dus être saisi de ce faste asiatique, de ces mœurs européennes. Je m'y livrai pendant une semaine entière avec un élan facile à comprendre. Il me semblait que j'avais retrouvé la France, ses coutumes polies et douces, sa société rieuse et spirituelle. Je m'oubliais, je n'observais plus.

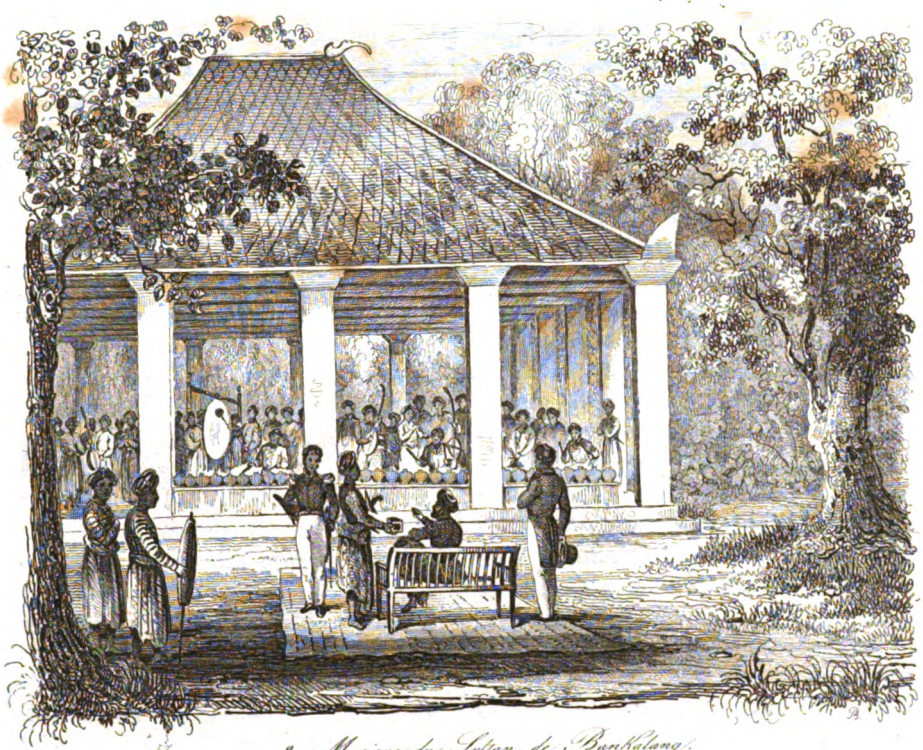
Après quelques jours mollement perdus, je me pris à songer pourtant que j'étais en terre malaise et que je n'y étais pas venu pour voir seulement de riches et nobles armateurs, de jeunes et belles créoles. Alors je cherchai à m'isoler de la partie européenne de Batavia pour en observer la partie indigène. On comprit ma pensée; on la seconda. Quelques excursions furent organisées dans la campagne environnante et dans les districts limitrophes.

Ma première course fut chez un des chefs les plus puissans des environs. Il habitait une magnifique résidence, assise sur les bords d'un petit ruisseau, et précédée d'un long péristyle à colonnes qui fermait une galerie ouverte à la brise. Ce chef était un homme jeune encore, d'une grande famille, très-considérée dans le pays. Son costume consistait en un *jarit* d'indienne plus ample que le *sarong* ou pagne ordinaire. Par-dessus le jarit, il portait un sabuk de soie assez semblable à une veste. Quand il voulut sortir avec nous, il prit un tikopan de velours brodé de dentelles et semblable aux jaquettes de Frise que l'on portait il y a un siècle. Sous le tikopan se voyait une veste blanche boutonnée jusqu'au collet et remplaçant la chemise des Européens. Sa coiffure consistait en un large morceau de drap ou de velours façonné à peu près comme les casquettes des jockeys (Pl. XXVIII — 4).

Ce chef, avec lequel la maison Perkus était en relations d'affaires, nous reçut de la manière la plus gracieuse. Son hospitalité avait quelque chose de grave et de digne qui lui donnait encore plus de prix. Il nous fit voir dans tous ses détails sa riche habitation et les belles cultures qui l'entouraient, des caféieries tenues comme des vergers, des champs de cannes à sucre et des essais de plantations d'indigo. On n'évaluait pas à moins de 200,000 piastres le domaine sur lequel résidait ce noble rajah.

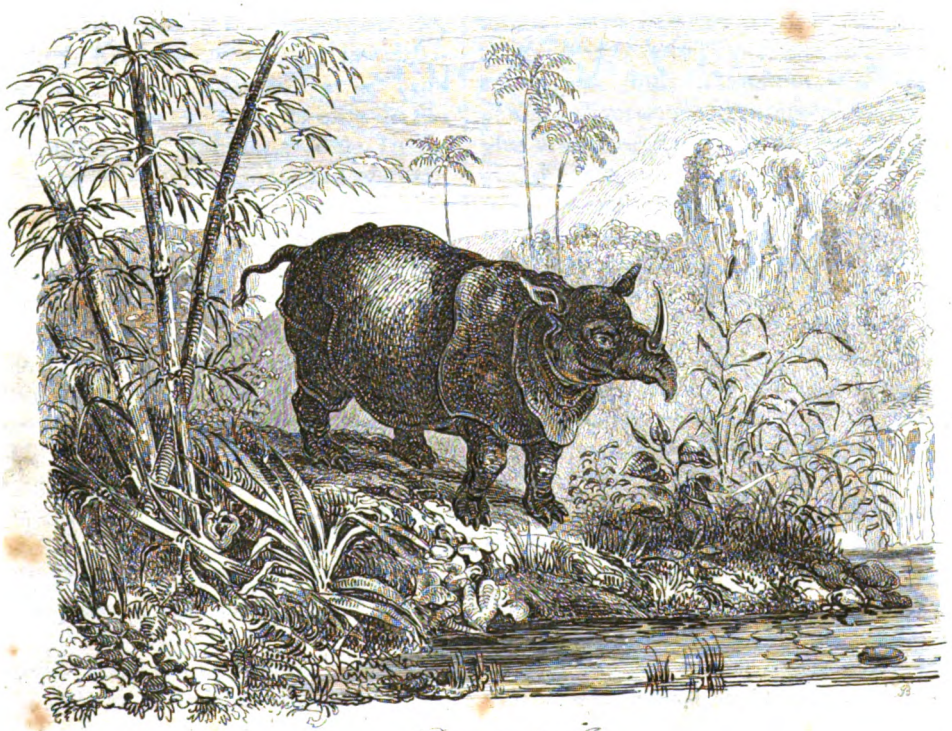
Ma seconde excursion me conduisit à Buitenzoorg. Le gouverneur, en tournée dans les districts voisins, ne pouvait nous recevoir lui-même, mais des officiers-généraux nous firent en sa place les honneurs de la résidence souveraine. La route de Batavia à Buitenzoorg, autrefois tracée à travers une campagne déserte, n'est aujourd'hui qu'une longue allée bordée de maisons, qu'on prendrait presque pour un faubourg de grande ville. Après deux heures de route, on arrive devant le château, dont la façade est vraiment élégante. Le bâtiment se compose d'un corps de logis et de deux ailes. Une galerie à colonnades circule autour du massif central qui fait saillie, et un dôme pointu surmonte sa toiture (Pl. XXIX — 1). Plusieurs autres constructions sont jointes à l'édifice principal. Les unes sont des casernes, les autres des logemens pour la maison du gouverneur, véritable prince de ces contrées. Ce nouveau pa-

Digitized by Google



3. *Musique du Sultan de Bankalang.*

3 Música del Sultan de Bankalang



4. *Rhinocéros de Java.*

4 Rinocerante de Java

Tom. 2. Pl. XXXI.

PITTORESQUE.
PINTORESCO.

Digitized by Google

Digitized by Google

lais ne date guère que de 1816. A cette époque, on reconstruisit ses divers bâtimens avec plus d'ordre et de symétrie. Les jardins antiques et raides furent convertis en jardins anglais ; on utilisa les eaux abondantes de la vallée ; on les fit monter en jets, tomber en cascades ou en gerbes. A ces améliorations de simple agrément, le baron Van-der-Capellen ajouta bientôt des innovations plus utiles. Il établit à Buitenzoorg un jardin botanique qu'il confia à la direction du savant Reinwardt, remplacé depuis par le docteur Blume. Dans ce jardin, furent rassemblés, à grands frais, non-seulement tous les végétaux que produit le sol fertile de Java, mais encore une multitude de plantes des Moluques, du Bengale, du Brésil, de la Chine, du Japon et de l'Australie.

Nous vîmes une à une toutes ces merveilles, le palais et ses beaux salons de réception, le jardin botanique, les pièces d'eau, le parc, les bosquets, les vergers où dominait l'oranger, la campagne que coupaient mille ruisseaux. C'était, dans l'intérieur des terres javanaises, un spectacle qui frappait davantage par le contraste, par la couleur toute asiatique du paysage, par le mouvement du terrain et l'aspect des petites cases malaises qui se trouvent dans le rayon du grand édifice (Pl. XXIX — 1).

Avant que la résidence de Buitenzoorg eût été, comme celle de Krawang, réunie à celle de Batavia, elle formait cinq arrondissemens, celui de Buitenzoorg proprement dit, et ceux de Parong, de Jassinga, de Tji-binong et de Tji-baroussa. Chacun de ces arrondissemens obéissait à un chef indigène chargé de la police, et qui se nommait, dans le premier, *Andipatty*, dans les trois autres, *Demang*. Quoique ces districts soient des plus riches que renferme l'île de Java, leurs revenus auraient à peine suffi à couvrir les frais d'administration, si le gouvernement ne s'était réservé, dans tout leur ressort, le monopole des cafés à un prix qui offre de grands bénéfices. La résidence elle-même, chaque jour plus réduite par suite d'aliénations successives, ne se compose plus aujourd'hui que du château et de quelques terres peu considérables, situées entre les rivières de Tjiliwong et de Tjidanie, distantes à peine d'une demi-lieue l'une de l'autre.

Après avoir ainsi vu les pays vassaux des Hollandais, je brûlais du désir de voir un pays purement malais et où les vieilles mœurs indigènes ne se fussent pas effacées. L'occasion fut heureuse pour moi. Un des commis de la maison hollandaise, brave jeune homme nommé Piter, allait être envoyé dans le pays de Bantam pour surveiller un grand achat de riz qui devait être dirigé sur Anjer, l'un des ports de la contrée. Je devins son compagnon de route.

Nous partîmes de Batavia le 19 octobre, dans une excellente calèche ; et le lendemain, après avoir traversé la rivière Tjikandi et admiré une magnifique campagne, nous entrions à Ceram, la capitale actuelle de l'État de Bantam. Cet État de Bantam, divisé en deux régences, l'une du N., l'autre du S., compte neuf cent quatre-vingt-trois dessas ou villages. C'est un des pays les plus intéressans de Java. Long-temps il fut indépendant de l'autorité batave ; mais, depuis que le gouverneur-général Daendels a soumis par les armes un des sultans du pays qui avait cherché à inquiéter les districts voisins, Bantam est devenue presqu'une annexe des districts de Batavia. Ceram, située dans l'intérieur des terres, est une jolie ville, bien peuplée, bien bâtie. La maison du résident où nous descendîmes est située en face du *dalam* du régent indigène. C'est une habitation élégante, commode, près de laquelle se trouvent la maison du secrétaire de la résidence, quelques autres habitations européennes, le corps-de-garde et les casernes de la garnison.

A Ceram, je vis des Malais avec leurs costumes, leurs mœurs, leurs allures nationales. Déjà, dans les campagnes des environs, j'avais aperçu une foule d'hommes et de femmes du peuple, diversement costumés. Le vêtement le plus ordinaire consistait pour les hommes en un grand *sarong*, sorte de pagne à fleurs, et un *kolambi*, espèce d'habit à manches courtes ; pour les femmes, en une jupe à carreaux, avec un vêtement par-dessus qui leur serre le haut du corps comme un spencer un peu long. Les hommes sont coiffés d'un mouchoir roulé en forme de turban ; ils portent tous le cris à la ceinture. Les femmes ont les cheveux relevés sur le sommet de la tête et d'énormes pendans d'oreilles. L'un et l'autre sexe marchent pieds nus (Pl. XXIX — 3).

Dans les classes plus élevées, le costume varie suivant les circonstances, les temps, les lieux, les fonctions de l'individu. Ainsi il y a, pour les dignitaires qui entourent les sultans, un costume de cour et un costume de guerre. Le costume de cour oblige à garder les épaules, les bras et tout le buste nus ; il ne comporte qu'un seul cris au côté droit, et un instrument tranchant au côté gauche. Ce second instrument, nommé *wedung*, a la forme d'un couteau. C'est une arme presque symbolique, qui signifie que la

Digitized by Google

personne qui la porte est prête à couper l'herbe et les arbres sur l'ordre de son souverain. La coiffure de rigueur est alors le kuluk, bonnet de soie blanche ou de velours bordé d'or, imitation arabe, que le sultan Palang a introduite à Java. Toute la partie découverte du corps est frottée d'une poudre blanchâtre ou d'un jaune brillant. Le sultan lui-même est soumis à cette servitude du cérémonial (Pl. XXIX — 2). Le costume de guerre est encore plus compliqué. Il exige trois cris, le premier acquis par l'officier qui le porte, le second provenant de ses ancêtres, le troisième donné par les parens de sa femme. Deux de ces armes sont placées aux deux côtés de la ceinture; la troisième par derrière. Un baudrier soutient une épée au côté gauche. Le reste du costume se compose du pantalon nommé *chelana*, d'une veste rayée et collante, du gilet blanc boutonné jusqu'au cou, enfin d'un vaste chapeau en velours qui ne doit pas être d'une grande utilité dans la bataille (Pl. XXIX — 2). Parmi les autres costumes, il faut citer celui des deux fiancés quand ils marchent au temple où l'iman doit bénir leur union. Dans cette occasion, on déploie tout ce que la toilette javanaise connaît de raffinemens. Couvert de la ceinture aux talons d'un magnifique pagne; les bras et le buste nus, mais garnis de bracelets ou de plaques d'or; coiffé d'un diadème dentelé, d'où tombent plusieurs rangs de perles, le fiancé marche en avant du cortége lentement, avec calme, avec gravité. La fiancée le suit, vêtue comme lui de ses atours les plus beaux, la gorge à demi-découverte et les bras nus; avec un long pagne, avec un justaucorps prenant au-dessous des bras et retenu par une ceinture; parée ainsi que son fiancé d'un diadème de plaques d'or et de bracelets. Ils portent tous deux des babouches (Pl. XXIX — 4).

Je ne vis ces costumes qu'en courant et comme à la hâte. Nous n'avions que quelques heures à passer à Ceram; mais, de retour à Batavia, j'avais du moins l'impression exacte et vraie des contrées intérieures; j'étais sorti de la sphère d'idées que fait naître cette grande ville plus européenne que malaise. Mon grand pélerinage n'étant point fini encore, il fallait que je me tinsse en défiance contre les mollesses fastueuses de la vie créole. De rudes mers et des contrées sauvages m'attendaient, avec leurs épreuves de mille sortes. Aussi, dès le lendemain de mon retour de Ceram, une occasion s'étant offerte pour les terres australes, je dis adieu à mon hôte qui me conjurait, presque les larmes aux yeux, de ne pas m'exposer de nouveau à des dangers gratuits, de me contenter de mon premier itinéraire, si varié et si long. Je restai sourd à ces avances amicales. J'arrêtai mon passage sur *le Kanguroo*, capitaine Powell, qui devait mettre à la voile le 23 octobre, gagner Sourabaya à l'extrémité E. de Java, y compléter ses vivres et faire voile pour la Nouvelle-Hollande.

Rien ne dérangea ce plan. Le 23, dès l'aube, nous quittions la grande rade, et, à l'aide d'une brise de terre, nous prolongions la partie N. de la côte javanaise. Le temps étant beau et le vent bon, trois jours nous suffirent, en serrant le rivage, pour cette traversée ordinairement contrariée par les vents d'E. Nous doublâmes, presque à les toucher, les caps Bantaman et Bonang qui forment les deux têtes de la presqu'île de Japara; puis, à la hauteur du cap Panka, nous entrâmes dans le détroit qui sépare l'île de Maduré de la grande terre. Tous les accidens de cette île couverte d'une végétation luxuriante se déroulèrent devant nous. Nous pûmes distinguer, étendus au pied de la chaîne intérieure, les beaux champs de café de Cheribon et de Japara. Sur toute cette côte pointaient, à travers le feuillage des arbres, une multitude de villages avec leurs maisons construites en bambous et en rotins. Au-delà de la presqu'île de Japara les cultures paraissaient changer. On voyait moins de cafés et plus de rizières. Les caféieries reparaissaient ensuite dans le district de Sourabaya, tandis que l'île de Maduré offrait plus de champs de riz.

Le Kanguroo, après avoir doublé la pointe Panka, s'engagea dans le détroit alors large de cinq lieues; une foule de bateaux javanais, resserrés dans cet espace, semblaient se jouer autour du navire avec leurs pagaies et leurs voiles triangulaires. On doubla le cap d'Orange, le point le plus resserré de la passe, et sur l'extrémité duquel est bâti un fort qui la commande. Les deux rives étaient garnies de hameaux charmans d'où se détachèrent plusieurs pirogues. *Le Kanguroo*, léger d'échantillon et fin voilier, glissa au milieu de ces passes vaseuses; il aperçut la rade de Grissé, l'une des plus renommées de Java pour les réparations des navires, et laissa tomber l'ancre, le 26 octobre, devant la résidence de Sourabaya.

Sourabaya est, après Batavia, la station qui doit le plus au gouverneur-général Daendels. On y remarque un arsenal maritime, des quais spacieux et solides sur la rivière Kediri qui traverse la ville, de longues jetées pour combattre les envasemens de son embouchure, un atelier de monnaies, des chantiers, une fon-

Digitized by Google

derie de boulets, enfin un palais pour le gouverneur. Situés en dehors de la ville, ces édifices y communiquent par des rues longues et larges que bordent des maisons en pierres ornées de galeries extérieures. Les quartiers riverains, moins beaux et moins salubres, restent noyés pendant une portion de l'année. C'est encore au général Daendels que Sourabaya doit un magnifique chemin pratiqué à travers des marais et des montagnes jusqu'à Samarang, et qui se lie avec la route de Samarang à Batavia.

Le Kanguroo ne devant pas séjourner longtemps à Sourabaya, il me fallut recueillir à la hâte des renseignemens qui pussent servir à juger la valeur d'études et d'observations plus complètes. Débarqué avec le capitaine sur l'une des jetées qui marquent l'entrée du port, nous fûmes obligés de subir d'abord la visite des douaniers, seuls maîtres de cette avenue. Les maisons européennes ne commencent qu'au-delà. Des murailles blanches, des toits en terrasses, de jolies galeries couvertes, avec des colonnettes extérieures, tel est le premier aspect de la ville. Sur la rive opposée à la douane, est une batterie qui commande la rivière et termine ce faubourg. Plus haut, sont les chantiers; puis vient le quartier des Chinois, propre, bruyant, animé, comme dans toutes les villes où ces nomades ont planté leurs tentes marchandes; ensuite paraît la ville créole, bien bâtie, bien peuplée; enfin la maison du résident signalée par son pavillon, édifice dont les deux étages se reflètent dans les eaux de la rivière (Pl. XXX — 1 et XXXI — 1). Les salons de ce fonctionnaire sont le rendez-vous de la bonne société de la ville. Cette société se compose d'un petit nombre de ménages créoles ou européens. Peu de femmes dans le nombre parlent une autre langue que la langue malaise. On trouve chez quelques-unes des figures expressives et belles, et presque chez toutes des manières douces et bienveillantes. Quand vient le soir, toute cette société se réunit dans de vastes et beaux salons, éclairés par des lampes que défendent des globes en verre, et tellement ouverts à la fraîcheur de la brise, que le passant peut, en quelque sorte, assister au mouvement de l'assemblée, à ses plaisirs, presqu'à ses entretiens.

La population de Sourabaya se compose en outre, comme à Batavia, de Malais et de Chinois. Ce poste est aussi fréquenté par les habitans de l'île voisine de Maduré, qui ont un type spécial dans la famille javanaise. *Le Kanguroo* n'ayant pas plus de vingt-quatre heures à sacrifier à cette relâche, je ne pus débarquer sur cette île, dont nous découvrions une partie de la rade de Sourabaya. Là, j'aurais pu saisir les mœurs, les coutumes, l'organisation politique d'un peuple qui ne dépend des Hollandais que d'une manière médiate; j'aurais pu, comme les officiers de *la Favorite*, capitaine Laplace, assister à des fêtes indigènes, m'asseoir à la table des petits sultans du pays, les observer dans leur vie étrange et fastueuse.

Quand *la Favorite* eut stationné quelques jours à l'ancre dans la rade de Sourabaya, elle reçut, de la part d'un des trois sultans de Maduré, le sultan de Bancalang, une invitation si pressante, que le commandant crut devoir accepter pour lui et quelques officiers du bord. On débarqua donc sur la côte de Maduré, où le fils du prince était venu attendre les Français. Après une légère collation de thé et de confitures chinoises, on monta dans deux calèches qui devaient conduire les voyageurs à Bancalang, capitale du souverain. Le fils de ce monarque, introducteur des étrangers, était un grand jeune homme au teint cuivré, qui commandait les troupes maduraises au service de la Hollande, et portait, comme marque distinctive de son grade, l'uniforme d'officier supérieur de cavalerie hollandaise. Le costume n'eût pas trop juré avec l'homme, sans un turban rouge et blanc que le Madurais avait cru devoir conserver sous son chapeau d'uniforme.

La première impression du paysage ne prévint pas en faveur du territoire que l'on parcourait. Ce n'était plus alors la végétation vive et lustrée des plaines de Sourabaya; mais des champs gercés par le soleil, des arbres rabougris, de maigres et incertaines récoltes. L'eau manque à Maduré, et l'eau sous les Tropiques est un bienfait que rien ne peut compenser. Aussi les revenus du sultan de Maduré consistent-ils moins dans les récoltes des denrées que dans celle du sel, assez productive encore malgré le monopole hollandais, et dans une abondance inépuisable de nids de salanganes qui tapissent les roches escarpées et anfractueuses de la côte septentrionale.

Le long de cette route, paraissaient, par intervalles, des villages madurais dont chaque maison, ceinte d'une haie de joncs tressés, semblait une petite île.

En trois heures, les calèches eurent franchi la distance qui sépare Bancalang du lieu où les Français avaient pris terre. On arriva au palais du sultan qui reçut les étrangers avec des manières nobles et distinguées. A ses côtés étai

Digitized by Google

assis le résident hollandais qui servit d'interprète au commandant de *la Favorite*. Le palais du sultan forme l'un des côtés de la plus vaste place de Bancalang .Il ouvre sur une vaste cour que bordent des casernes pour la garde maduraise, et au centre de laquelle se dressent deux magnifiques arbres, preuves vivantes de l'ancienneté du titre du souverain actuel; car son aïeul les planta en grande cérémonie le jour où il fut nommé *bang-horam*. Au-delà de cette cour est le palais, édifice d'une construction élégante et légère, orné de colonnettes sous lesquelles s'étend la pièce principale, vaste galerie de forme rectangulaire, ouverte à la brise dans toutes les directions. Cet immense kiosque est coupé en quatre parties et à angles droits par deux autres rangs de colonnes. Deux de ces salles figuraient mieux un magasin qu'un appartement, tant on les avait encombrées de candelabres, de lustres, de pendules et autres meubles précieux; les deux autres servaient de salles à manger. Autour de cet édifice d'une architecture bizarre étaient une foule de dépendances; une salle de bains, des cuisines, les logemens des femmes ou de la domesticité, enfin la salle des instrumens de musique. Là se trouvaient ces instrumens à une corde, assez semblables à notre violon, et qui consistent en une sorte de boyau tendu sur une moitié de gros coco recouvert d'une peau très-fine dans sa partie concave. On en joue avec un archet dont les crins un peu lâches restent toujours engagés dans les cordes. A côté de ces instrumens, on en vit plusieurs autres d'une harmonie plus effrayante encore. Tel était une espèce de gong ou de djender, composé de huit plaques de métal inégales de dimension, et qui rendent sous la baguette du musicien un son proportionné à leur grosseur; telle était encore une grosse caisse en bois creusé, dans laquelle figuraient côte à côte six vases de cuivre suspendus et de proportions diverses. En frappant chacun de ces globes, le musicien en obtient un son à peu près semblable à celui que rendrait un bassin de cuivre. On trouvait aussi là le chapeau chinois, un gros tambour, des goumgoums de toutes sortes, et un tam-tam qui imite d'une manière complète les éclats bruyans du tonnerre (Pl. XXXI—3).

A peine les Français étaient-ils arrivés que le sultan leur donna le spectacle de quelques divertissemens. Le premier se composa d'une pantomime guerrière, exécutée par de beaux hommes richement habillés, armés de la lance et du cris. Ils s'avançaient sur deux files, chacune précédée d'un chef, et prenaient en marchant des poses martiales. Les bandeaux rouges aux broderies d'or, l'écharpe blanche qui entourait leur cou et retombait sur leurs épaules nues, le pagne aux mille couleurs qui serrait plusieurs poignards autour de leur ceinture, tout contribuait à la beauté de ce spectacle. La pantomime figurait des guerriers allant à la rencontre de l'ennemi, et les gestes et les mouvemens du corps exprimaient cette intention d'une manière si frappante, que les plus habiles comédiens auraient pu prendre des leçons de cette savante mimique. Le repas qui suivit eut un caractère moins national. Le service, la cuisine, les vins, tout était européen; les convives eux-mêmes portaient presque tous l'uniforme hollandais. Le sultan seul avait un affublement moitié malais, moitié batave. Une veste garnie d'épaulettes de général couvrait un gilet d'uniforme qui laissait paraître la poitrine et le col nus; à la place du pantalon figurait un vaste pagne cachant à peine des jambes nues et maigres. Le sultan, homme d'une cinquantaine d'années, quoiqu'il fût d'un brun foncé, qu'il eût un nez épaté, une bouche énorme, des lèvres salies de bétel, des dents noires et cariées, un front bas et saillant, des pommettes fortement accusées, des yeux petits et jaunes, avait pour compenser ces désavantages personnels quelque chose d'ouvert, de gai, et à la fois d'imposant et de communicatif.

Ce chef indigène se montra surtout excellent pour les Français. On eût dit qu'il s'ingéniait a chercher les moyens de les distraire, désireux surtout de ne rien omettre de ce qui pouvait leur donner une idée favorable de sa grandeur et de sa magnificence. Après le repas vint l'éternelle et retentissante musique qu'accompagnait un chœur de femmes aigre et discordant. Ces choristes, pour la plupart vieilles et laides, faisaient partie du harem du voluptueux sultan. Le jeu suivit le concert. On s'assit autour d'une table pour faire un *vingt-un* dans lequel les agens hollandais et les collecteurs chinois se montrèrent passés maîtres. Enfin un magnifique souper termina cette première journée de fêtes.

La seconde journée ne fut pas moins bien remplie. Au lever du soleil, les étrangers gravissaient une petite colline au sommet de laquelle est le lieu de sépulture des rois de Bancalang. C'est une enceinte contenant plusieurs hangars dans lesquels on loge les sarcophages. Sur ces divers monumens on pouvait presque lire la date de leur fondation, tant il y avait entre eux

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Ruines du Palais de Koulassan.

1. Ruinas del Palacio de Kulasan.



2. Danseuse Javanaise.

2. Bailarina Javanesa.

de Sainson del.

Digitized by Google

de différence, soit pour l'ordre d'architecture, soit pour le choix des matériaux. Les plus anciens étaient en briques, d'autres plus récens étaient en pierres grossièrement sculptées, d'autres en marbre blanc et en granit veiné. L'un de ces hangars contenait les tombeaux des anciens sultans de Maduré, tombeaux entourés d'une foule d'autres qu'ils dominaient par leur hauteur, composés presque tous d'une pyramide quadrangulaire tronquée que couronnait un massif de marbre ou de granit gris. Les tombes plus basses étaient celles des femmes ou des parens du sultan défunt.

Dans l'après-midi, les fêtes redoublèrent. Stimulé par quelques cadeaux assez précieux, le sultan chercha à se surpasser lui-même. Ayant fait atteler un superbe landau d'apparat que traînaient six chevaux harnachés à l'européenne, il voulut que les officiers de *la Favorite* fissent avec lui une promenade officielle et pompeuse. Les voitures sortirent de la cour aux sons d'une musique discordante, et rencontrèrent sur leur route une foule d'hommes, d'enfans et de femmes qui tombaient à genoux et joignaient les mains dans un respectueux silence (Pl. XXX—3). Plus loin se trouvaient des régimens madurais nouvellement organisés, et sur lesquels le vieux sultan jeta un regard de complaisance.

Les Madurais sont des musulmans fanatiques et pieux, et chaque année des missionnaires venus d'Arabie réchauffent le zèle de ces ardens islamites. Soit différence de race, soit différence de culte, ils sont bien plus intrépides que les Javanais qui les craignent et les évitent. Maigres et rarement de haute taille, ils ont les membres grêles, le nez large et épaté, les cheveux crépus et durs, les yeux noirs, mais ternes, la bouche abîmée par le bétel, et les dents noircies par une préparation tinctoriale. Ils sont vêtus à peu près comme les Javanais, avec un pagne à dessins, une veste à manches, un turban assez ample et un cris au côté. Ils vont pieds nus. Le Madurais est d'ailleurs sobre, loyal, intrépide, fidèle à sa parole, ami du luxe, pieux, persévérant et tenant à ses traditions (Pl. XXX—2).

La fête du soir attendait les officiers de *la Favorite*, non chez le sultan, mais chez le fils du sultan. Là on bannit l'étiquette de cour, et les dignitaires madurais se montrèrent dans leur négligé. La demeure de l'héritier présomptif du trône était bâtie à l'européenne. Elle avait des galeries à colonnades, des appartemens aérés et vastes, une cour entourée de bâtimens pour les femmes, une musique aussi infernale que celle du sultan, et des choristes aussi laides et aussi criardes. On soupa gaîment, on porta plusieurs toasts qui montèrent les têtes, et quand on se leva de table, officiers de la corvette et chefs madurais se prirent à danser avec les bayadères du harem, chargées de distraire les convives. Bientôt on vit des danseurs en uniforme européen ; de jeunes officiers vinrent se mêler à ces femmes, et former avec elles des passes en tenant à la main une longue écharpe. Entraîné par l'exemple et un peu échauffé par le vin, le bon sultan lui-même se prit à danser. Rien de plus curieux que de voir ce petit vieillard, laid, maigre et voûté, coiffé d'un mouchoir de couleur, sans cravate et sans gilet, avec son pagne et sa ceinture jaune, enlacer amoureusement ses bras autour de ses deux odalisques, balancer son corps et sa tête avec des prétentions à la grâce, recueillir les applaudissemens de la foule, se fâcher quand ils mollissaient, et frapper de sa royale main les spectateurs qui ne mettaient pas assez de chaleur dans leur enthousiasme. Dès que le sultan se fut mêlé à la danse, l'élan devint général. On fit danser les Madurais, on fit danser les Hollandais, on fit danser jusqu'aux collecteurs chinois qui ne souffraient qu'avec une répugnance comique les avances des danseuses piquées au jeu.

Enfin cette série de fêtes se termina par une grande représentation scénique. C'était l'enfance de l'art, des ombres chinoises mises en jeu sur une toile tendue. Le lendemain les officiers de *la Favorite* regagnaient leur corvette, où le jour suivant ils eurent à leur tour l'honneur de recevoir et de fêter le souverain madurais.

La Favorite fit d'autres échelles sur cette côte avant de poursuivre son grand itinéraire de circumnavigation. Elle jeta un pied d'ancre à Passarouang, chef-lieu de la résidence de ce nom, située au fond d'une baie très-ouverte, sur les bords de la Gumpang, petite rivière où ne pénètrent guère que des bateaux. Passarouang fait un grand commerce de riz, de sel et de légumes d'Europe, que l'on cultive avec le plus grand succès sur les hauteurs voisines. *La Favorite* mouilla ensuite à Bezukie, à quatorze lieues de Passarouang, située, comme cette dernière, au confluent d'un petit cours d'eau. Bezukie est une petite ville avec de jolies habitations, parmi lesquelles on distingue celles du résident hollandais et du chef indigène. La résidence de Bezukie, peuplée de 400,000 ames, est une des plus vastes de l'île de Java ; mais le littoral seul en est habité. La partie montueuse est le domaine des ours noirs, des sangliers et des ti-

Digitized by Google

gres. La lisière qui borde la mer est garnie de fort jolis villages, dont les cultures principales consistent en plantations de café et surtout en rizières.

Le bourg de Panaroukan, à quelques lieues au sud de Bezukie, a les rizières les plus considérables du district. C'est une localité charmante, avec une magnifique avenue plantée de beaux arbres, et bordée de belles cases construites en bois et couvertes de chaume. Un autre bourg visité par les officiers de *la Favorite*, est celui de Badican, situé dans l'intérieur à dix lieues de Bezukie et dans la direction des montagnes. Déjà de ce côté les tigres abondent. Le pays plus âpre nourrit de beaux quadrupèdes, au nombre desquels il faut citer le bœuf qu'on élève par troupeaux. On y dresse des taureaux pour le cirque, et l'un des chefs de Badican donna aux Français le spectacle d'un combat de ce genre.

De Bezukie, *la Favorite* mit à la voile pour Sumanap, seconde sultanie de Maduré et située à l'extrémité orientale de l'île. La baie de Sumanap est d'un accès difficile, à cause des récifs qui se projettent au large. La côte de Maduré présente sur ce point une telle ceinture de vase, qu'il fallut mouiller la corvette par quatre brasses d'eau à près de deux milles du bourg.

Le sultan de Sumanap fit au commandant français un accueil moins riant que celui de Bancalang, mais non moins hospitalier. Le palais de ce prince ne différait point de celui de son voisin ; mais sa musique était européenne, et non maduraise. Ce nouveau sultan était la créature des Hollandais à qui son courage avait été souvent utile. Ce fut lui qui, dans la dernière guerre, amena à Java les plus intrépides auxiliaires. D'une taille élevée et replète, fort, vigoureux, avec des traits graves, même durs, des yeux noirs et vifs, le sultan de Sumanap avait tout-à-fait l'extérieur d'un chef asiatique. Sumanap est un bourg peu considérable. Il consiste en une rangée de maisons en pierre et en bois, donnant d'un côté sur la mer, de l'autre sur des jardins. A l'intérieur de l'île, le sol est assez ingrat, et ne produit qu'à force de soins du riz, du maïs et des cannes à sucre. C'est plutôt un point de défense qu'un point de production. Les Hollandais ont surtout chargé le sultan qui commande ce district de veiller sur la sûreté des parages environnans, et de faire une chasse active et constante aux pros des pirates qui infestent les districts de Bali et de Lombok. Parfois ces pirates se réunissent en flottilles, et au lieu d'attendre une attaque, ils la préviennent et opèrent des descentes sur l'île. Pour préserver la côte de pareilles tentatives, Sumanap a un fort, misérable ouvrage dont les remparts gazonnés peuvent recevoir six canons de huit et une garnison de cent hommes.

La relâche de Sumanap eut aussi ses divertissemens et ses fêtes ; des parades de troupes maduraises, de grands festins où le sultan étala un luxe incroyable de cristaux et d'argenterie ; un bal plein de piquans contrastes, où les robes européennes des dames créoles figuraient auprès du costume malais étincelant de pierreries, et des uniformes madurais, plus légers et presque sauvages. Le sultan fit les honneurs de ces fêtes avec autant d'aisance que de dignité.

La Favorite quitta Sumanap pour gouverner sur le détroit de Bali, après avoir doublé le cap de Sandana, point de reconnaissance familier aux navigateurs de ces parages. Bientôt s'ouvrit devant l'éperon de la corvette, ce détroit fatal à plus d'un navire, et dans lequel les insulaires voisins ont établi une sorte de tribut de meurtre et de pillage. Bali est l'un des mille repaires de ces pros qui dévastent les mers malaises. Chacune de ces criques cache un piége, à chaque cap est un danger.

On dit que Bali fut peuplée par une colonie d'insulaires de Soulou que de mauvais traitemens forcèrent à une expatriation. Ils se réfugièrent sur cette île et y fondèrent Bali-Balou, résidence de l'un des trois sultans qui se partagent l'île. Bali-Balou, située au fond d'une petite baie, compte à peine quelques huttes habitées par des demi-sauvages. En dehors de la piraterie, ces indigènes ne connaissent d'autre industrie que celle d'un petit nombre de cultures. Chaque année quelques pros vont porter à Sincapour du coton, des cocos et une foule de fruits délicieux qui croissent dans ces forêts. En retour de ces produits, ils obtiennent quelques marchandises chinoises, des étoffes communes, de la clincaillerie et d'autres objets d'Europe. Bali produit en outre une belle et grande espèce de bœufs que caractérise une tache blanche sur la croupe et sur les cuisses. Ces animaux sont forts et excellens pour le labourage, mais la chair n'en est pas bonne à manger. Les habitans de Bali sont une race d'hommes abrutis, féroces, mais vigoureux. Comme esclaves, ils rendent des services dans les travaux manuels. D'horribles superstitions pèsent sur cette contrée, où les atrocités les plus fanatiques du continent indien sont encore en pleine vigueur. C'est le pays où le culte primitif de Java semble s'être le plus fidèlement conservé. Il paraît que ce culte était jadis le bouddhisme, mais que le braminisme y

Digitized by Google

prévalut il y a trois ou quatre cents ans. Les prêtres de Bali ont le même caractère, la même tenue, les mêmes priviléges que ceux du continent indien; ils suivent la même vie mystique, vie de contemplation et de prières (Pl. XXXIII—3).

La dernière relâche de *la Favorite* sur la côte javanaise eut lieu à Baniou-Wangui. Baniou-Wangui est le district sud-est de l'île. Jadis abandonné et désert, ce territoire est couvert aujourd'hui de riches caféieries. Le chef-lieu, Baniou-Wangui, était autrefois un amas de cases chétives construites auprès d'un fort protecteur de cette côte. Les tigres infestaient les environs, et des cratères voisins envoyaient leurs laves sur le rivage. C'est pourtant au milieu de ces solitudes horribles que le gouvernement voulut fonder des plantations fructueuses et peu coûteuses. Il fallait défricher des forêts, ouvrir des communications dans le sein d'un pays presque impénétrable. A ces travaux affreux, on destina les indigènes condamnés pour meurtre ou pour vol. D'abord ces malheureux ne s'y prêtèrent qu'avec répugnance, aimant mieux périr de faim dans les forêts que de traîner, dans de telles fatigues, une existence misérable. On vit que la désertion allait rendre la colonisation impossible; on y pourvut. Les condamnés purent faire venir leurs familles et s'établir en ménages sur le lieu à eux assigné pour prison. Cette mesure réussit à Baniou-Wangui, comme elle a réussi partout. Les cultures s'étendirent, des hameaux se fondèrent, on gagna du terrain sur les tigres, on bâtit des cases sur les plateaux intérieurs. Celle du résident est située à peu de distance de la grève. C'est une jolie maison à colonnades, environnée de cases (Pl. XXXI — 2). Une longue et belle avenue de cocotiers conduit vers le village et la baie. Sur la gauche est le fort, ceint d'un fossé profond et qui montre dix pièces d'artillerie dans les embrasures de ses remparts gazonnés. Des magasins en pierre de taille, des casernes et une poudrière complètent ce système de défense. La garnison ordinaire est de cinquante hommes. A l'intérieur, croissent d'immenses vergers de café, au milieu de hautes forêts vierges où ils sont comme étouffés. Entourés de tigres, les planteurs semblent s'être entendus avec eux pour vivre sur le pied de rapports inoffensifs. Des tigres d'une taille énorme viennent même parfois se promener au milieu des cases à certaines heures du jour, sans que les femmes et les enfans paraissent s'en effrayer beaucoup. Après avoir obtenu quelque chose à manger, ils retournent vers la forêt pour y chasser les daims et les cerfs. Cependant les tigres ne sont pas toujours aussi débonnaires, des chevaux, des chiens, des bœufs disparaissent assez souvent. Quand ces rapts deviennent trop fréquens, on organise une battue, où l'on prépare des fosses recouvertes de feuillage dans lesquelles le tigre tombe à la merci de ses ennemis.

Le rhinocéros unicorne, connu des naturalistes sous le nom de rhinocéros de Java, se rencontre fréquemment dans ces forêts, et surtout dans leurs profondeurs les plus marécageuses. Il est rare que cet animal attaque l'homme. Doué d'une force extraordinaire, il ne s'en sert que pour se défendre quand on lui dispute le passage. Duvaucel, qui a le mieux décrit ce pachyderme, dit que cette espèce est une des moins grandes connues. Sa corne, qui ne pousse qu'avec l'âge, semble se polir et s'arrondir par le frottement. Sa peau est plissée sous le cou, au-dessus des jambes en arrière des épaules et à la cuisse. Le pli des épaules embrasse tout le corps, et les plis des jambes sont de toute la largeur de celles-ci. Les autres finissent insensiblement avant d'arriver à la limite du corps vers laquelle ils se dirigent; mais le caractère le plus remarquable de la peau de ce rhinocéros se trouve dans les tubercules, pour la plupart pentagones, dont elle est revêtue. On la dirait couverte d'une sorte d'écailles, bien que ces tubercules ne soient que des éminences épidermoïques, qui laissent leur empreinte sur la couche générale de l'enveloppe tégumentaire. Les seuls poils qu'on aperçoive sur le corps prennent naissance dans une dépression qui occupe le centre des tubercules, et ces poils, de couleur noire, sont beaucoup plus fournis en deux endroits seulement, sur les bords des oreilles, et dessous et dessus la queue. Le rhinocéros de Java, comme ses congénères, ne vit que d'herbes, de racines et de jeunes pousses d'arbre. Il se plaît dans les lieux humides et ombragés, et se vautre avec délices dans la fange des marécages (Pl. XXXI—4).

Après une relâche de quelques jours à Baniou-Wangui, *la Favorite* quitta cette baie et appareilla pour Hobart-Town. Elle avait ainsi parcouru presque baie par baie, chef-lieu par chef-lieu, toute la côte orientale de Java, la moins frequentée et la moins connue.

Le Kanguroo était alors aussi par le travers de cette côte. Il avait quitté le mouillage de Sourabaya, et s'engageait, dès le 30 octobre, dans le détroit de Bali pour gagner de là les grandes mers australes. Mais avant de perdre de vue ce territoire javanais, objet de tant d'études,

Digitized by Google

il est utile de résumer ce que l'histoire, l'archéologie, la géographie ont appris, au sujet de cette île, de choses curieuses et neuves, intéressantes et authentiques.

CHAPITRE XXVIII.

JAVA. — RÉSIDENCES DE L'INTÉRIEUR.

La résidence de BATAVIA, si elle est une des plus importantes de la colonie, en est également une des moins étendues. En 1818, à l'époque de la réintégration des Hollandais, elle se prolongeait à l'O. jusqu'à la rivière de Tjikandi, formant, à treize lieues de la capitale, les limites de la province de Bantam; à l'E., jusqu'à la rivière de Tji-jerun, qui la séparait de la résidence de Krawang, distante d'environ treize lieues; enfin, au S., jusqu'aux limites de la résidence de Buitenzoorg, comptant ainsi une surface de cent quatre-vingt-six lieues carrées et une population de 180,000 ames. Depuis cette époque, on a réuni, en 1826, les résidences de Buitenzoorg et de Krawang à celle de Batavia, ce qui en a doublé à peu près l'étendue. Buitenzoorg est l'un des districts les plus peuplés et les plus féconds de l'île; il comprend une douzaine de cantons dont on avait jadis formé plusieurs régences. Le district de Krawang, plus vaste, a pour limites, au N. la mer, à l'O. le district de Cheribon, au midi les Préangers. De belles plantations de cannes à sucre, des moulins pour scier le bois, témoignent en faveur de l'industrie agricole et manufacturière de cette résidence.

On a vu ce qu'était la résidence de BANTAM, avec ses 983 dessas ou villages. Les revenus de ce territoire s'élèvent à près de deux cent mille florins. On y fabrique des guingans communs, du fil d'ananas, de la poterie, des nattes de jonc ou de bambou fort estimées, ainsi qu'une espèce de chaux très-fine qui sert à la fois à crépir les maisons européennes et à préparer le bétel des naturels.

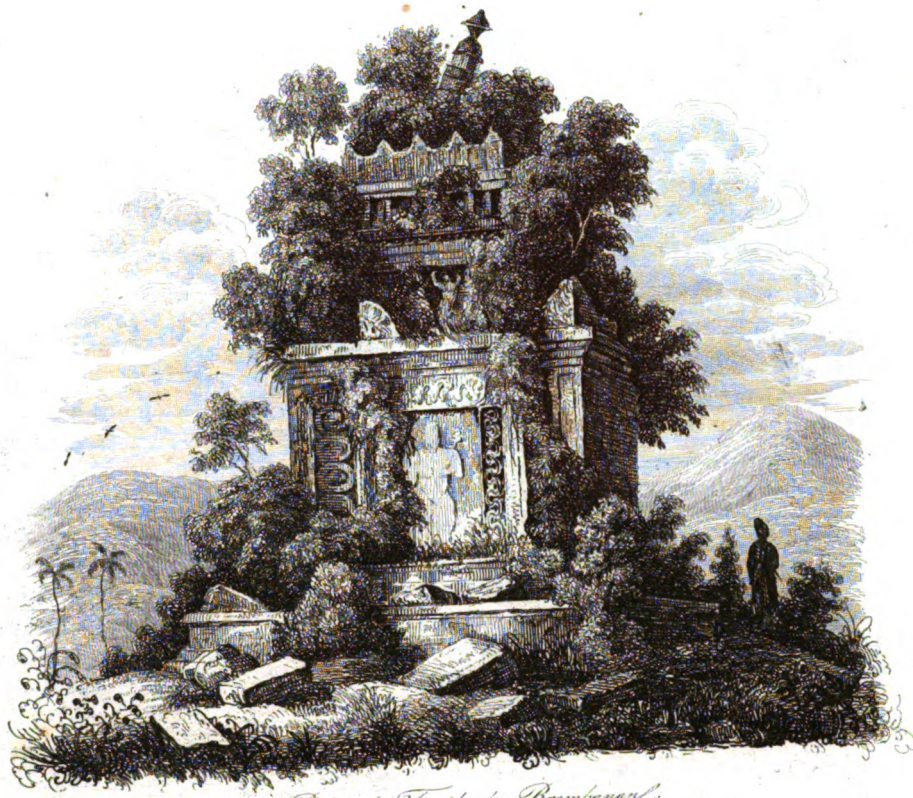
A côté de la résidence de Bantam est celle des PRÉANGERS, la plus vaste, la plus riche, la plus importante de toute l'île. Pour aller de Batavia aux Préangers, quatre buffles suffisent à peine à traîner une calèche le long de rampes escarpées. Au point culminant de la route, on a sur la droite le Mont-Guedé dont le sommet vomit encore une colonne de fumée; puis sur la gauche une longue chaîne ondulée qui s'étend au-delà des limites de l'horizon. Ce sont là les Préangers, province à laquelle les tableaux statistiques de sir Stamford Raffles attribuent les deux neuvièmes de la superficie de Java, ou 10,000 milles carrés anglais.

La résidence des Préangers est subdivisée en quatre arrondissemens ou régences, Sumadang, Bandong, Tjanjor et Limbadang. Les régens ou chefs indigènes en fonctions à l'heure actuelle y sont encore les héritiers et descendans directs de ceux qu'y trouva la Compagnie hollandaise au commencement du XVIIe siècle, et ces souverains descendaient à leur tour de la tige royale de Pandjajaram, qui avait régné sur la partie occidentale de Java avant les révolutions produites par la propagande islamite.

Le chef-lieu de la résidence des Préangers est Tjarjor, gros bourg à six lieues de Buitenzoorg. C'est peut-être la plus jolie de toutes les villes purement javanaises. Les rues sont de larges allées tirées au cordeau, bordées de charmilles ou de haies de bambous. Par-dessus ces barrières on distingue des arbres fruitiers et des arbres à fleurs odoriférantes, qui semblent s'étendre comme des parasols au-dessus de cases basses et jolies. Les ruelles latérales sont propres, régulières et ombragées. Les habitations prises isolément n'ont point de beautés saillantes, mais elles ont toutes un aspect d'ordre, de symétrie et d'aisance. Au milieu de la ville est un beau bazar, d'où les Chinois sont exclus par suite d'une mesure fiscale. Avant 1825, Tjanjor était un bourg d'une médiocre importance, mais le voisinage de Buitenzoorg et les soins du baron Van-der-Capellen en ont fait une ville charmante, une ville industrielle, fournissant des ouvriers à toute la province. Les autres capitales de la résidence, Bandong et Sumadang, ne le cèdent guère à Tjanjor ni pour le site ni pour la population. Le dernier régent de Sumadang, mort il y a quelques années, avait le titre de pandjeran; son palais ou *dalam* était magnifique; il en faisait les honneurs aux Européens avec une grâce vraiment royale. Dans la partie méridionale du district de Bandong, se trouve le *Gounong-Gountour*, volcan terrible dont les éruptions récentes ont laissé de désastreux souvenirs.

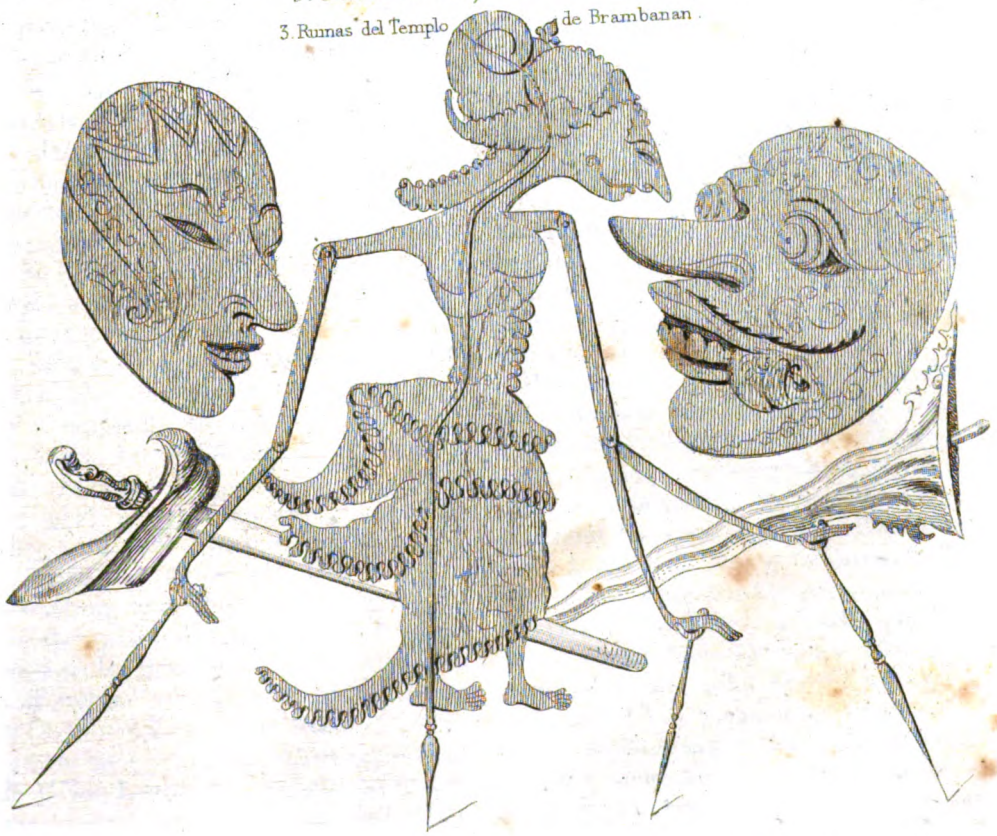
Le territoire des Préangers se trouve encore, d'après la loi coloniale, sous le coup d'un monopole onéreux pour ses planteurs. Pendant que toutes les autres résidences voyaient proclamer la culture libre et le libre choix des débouchés, une loi spéciale plaçait les Préangers hors du droit commun et en faisait une espèce de ferme sous le patronage du gouverneur-général et de ses agens. Les récoltes de café des Préangers ne peuvent être vendues directement

Digitized by Google



3. Ruines du Temple de Brambanan.

3. Ruinas del Templo de Brambanan.



4. Masques de Théâtre, Marionnette & Poignards de Java.

4 Mascaras de Teatro, Títeres y Puñales de Java.

Tom. X. Pl. XXXII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

au commerce; elles doivent être livrées aux employés au prix de 9 florins 12 sous le pickle, quels que soient d'ailleurs le taux de la denrée, sa rareté ou son abondance sur le marché. C'est une espèce de prix fait entre les producteurs et le gouvernement, acheteur unique, prix onéreux qui laisse toujours 30 à 40 p. 100 de bénéfice à l'administration hollandaise. Ainsi les cent mille pickles de café produits par les Préangers ne sont jamais librement vendus au commerce; il faut qu'ils aillent dans les entrepôts du gouvernement.

Quoi qu'on ait pu dire pour défendre cette dérogation au droit commun, elle est non-seulement un fait injuste, mais encore un fait impolitique, un fait ruineux et pour ceux qui en sont lésés et pour ceux à qui elle profite. Si la fertilité du sol des Préangers les met dans la position de prospérer, malgré les entraves du monopole, il faut regretter plus vivement encore que des élémens aussi vivaces soient étouffés dans leurs développemens; il faut oublier ce qu'est ce territoire pour songer à ce qu'il pourrait être.

La résidence de Cheribon est au nord de celle des Préangers. Cinq régences ou districts la partagent : Cheribon, Madja, Galo, Bengawan-Wettan et Kouningan, auxquels ont été réunis les districts d'Indramayo et de Kandang-Ouwier. Sur ces terrains plats se récoltent du riz, du café et du sucre d'areng. On y trouve en outre des bois de teck très-considérables. Dans presque tous les districts, c'est aujourd'hui le système territorial qui a été mis en vigueur. Grâce à ce nouveau régime, Cheribon s'est tenu à l'écart de la lutte indigène, qui, pendant si long-temps, a fatigué l'intérieur de Java. On compte dans cette province 658 dessas ou villages, dans les districts appartenant au gouvernement. L'impôt foncier sur les champs de riz y a rapporté, en 1822, la somme de 302,144 florins. Le chef-lieu de la province de Cheribon, ou en malais Tji-Riboun, du nom de la rivière qui s'y jette, est une ville qui fut autrefois plus considérable. On y trouve un ancien fort de peu d'importance, et, dans les environs, le tombeau du célèbre cheyk Moulana qui fut le premier apôtre islamite dans l'île de Java. Quelques familles européennes et des négocians chinois et arabes font partie de la population aisée de Cheribon. Le reste est malais. C'est sur les limites de cette province que s'étend la vaste forêt de Dayou-Louhour, à laquelle on n'attribue pas moins de cinquante milles anglais de long. Les bois n'y sont pas continus, mais disposés par groupes, dans les intervalles desquels sont des landes sans culture et sans aucun végétal. Les parties boisées se composent d'arbres qui enlacent leurs feuillages et leurs branches de manière à former un dôme si impénétrable, qu'on est obligé, même au milieu du jour, de marcher sous ces voûtes avec des torches à la main.

La résidence qui suit est celle de Tagal, divisée en trois régences, Tagal, Brebes et Pamalang; elle est fertile en riz, café, tabac et kadjang. La population y occupe 1,141 villages. Tagal, petite ville avec un fort, entretient avec l'intérieur un commerce considérable, que les Chinois ont presque tout accaparé. Le climat n'est pas très-salubre.

La résidence de Pekalongang, divisée en deux régences, Pekalongang et Batang, avec un résident à Karang-Kobar, compte 1,656 villages bien peuplés, et abonde en riz, café, tabac, huile, indigo et bestiaux. Le chef-lieu est un petit bourg qui porte le nom de la province; il est habité par des marchands chinois et indigènes, qui font un commerce de cabotage avec Batavia.

La résidence de Samarang, divisée en trois régences, Samarang, Kendalet Damak, est plus importante encore. Elle comprend 1,951 villages. Chef-lieu de la province, la ville de Samarang est bâtie à l'européenne au confluent d'une rivière qui s'envase à l'embouchure. Pourvue de beaux quartiers asiatiques ou chinois, cette ville a 38,000 ames de population.. La chaleur y est plus forte que dans la capitale. Le thermomètre n'y descend presque jamais, même dans la nuit, au-dessous de 80 degrés Farenheit. Le climat de Samarang est très-malsain. Un géographe moderne a avancé l'opinion au moins douteuse que cette ville a été le berceau du choléra asiatique.

De Samarang, située sur la côte nord de l'île, si l'on se rabat vers le sud dans les districts qui suivent les Préangers, on aborde la partie classique de Java, celle qui garde le secret de l'état primitif de la contrée. Là se trouvent ces temples dont les vestiges ne le cèdent en magnificence à aucun de ceux qui existent sur le continent indien. Là le bouddhisme avait enfanté des merveilles d'architecture avant que la propagande mahométane fût venue effacer presque entièrement son culte de cette terre qui lui appartenait. Là se voyaient les temples de Boro-Bodo, de Brambanan, les palais de Koulassan, les mille niches aux statues de Bouddha, calmes et accroupies, traditions monumentales que nous aborderons avec plus de détails; là sont les trois régences dans lesquelles un hardi Javanais,

Digitized by Google

Dipo Negoro, a promené si long-temps cette guerre de partisans qui effraya la suprématie néerlandaise, guerre dont les résidences de Kadou, de Sourakarta et Djocjokarta gardent encore les empreintes.

La résidence de KADOU, divisée en deux régences, Maguelan et Minoreh, ne compte pas moins de 4,205 villages, payant une contribution annuelle de près de six cent mille florins. Le chef-lieu de la résidence est Maguelan, joli bourg entouré de magnifiques cultures. Le riz, le café, l'huile et le tabac abondent dans ce district, et, sur ses gras paturages, errent, à côté d'un superbe bétail, les plus beaux chevaux de toute l'île. C'est sur la frontière de la résidence de Kadou, mais dans les États du sultan de Djocjokarta, que se trouvent les ruines célèbres du temple de Boro-Bodo.

Les résidences de DJOCJOKARTA et de SOURAKARTA sont sous l'autorité immédiate de princes javanais, descendus des empereurs de Mataram dont la puissance fut si grande vers la fin du XVe siècle. Ce fut après la guerre de 1755 que la Compagnie hollandaise partagea entre deux princes ce magnifique apanage. Par un habile calcul on leur affecta une dotation assez considérable, avec le titre de pandjeran. Les successeurs de ces princes, investis par les Hollandais, n'ont pas trahi la confiance des maîtres de l'île. Dans les dernières révoltes de Dipo Negoro, ils ont pris parti contre les insurgés. D'après les calculs statistiques de Raffles, la surface réunie de ces deux Etats est de 11,300 milles carrés anglais, et leur population de 1,657,934 ames, dont 972,727 sujets de l'empereur de Sourakarta, et 685,207 obéissant au sultan de Djocjokarta. C'est, comme on le voit, la partie relativement la plus peuplée du territoire javanais. Les plaines belles et fertiles, les villes vastes et antiques, les trésors archéologiques, le caractère particulier des habitans de ces résidences méritent d'être l'objet d'études graves et spéciales. La capitale, Sourakarta, est une ville assez bien bâtie, à la manière des architectes javanais. Le palais ou *crattan* du sultan est très grand; il se compose d'une foule de bâtimens, chacun avec une destination différente. Sourakarta a aussi son quartier européen défendu par un fort où l'on tient toujours une garnison hollandaise. La ville, ou plutôt l'assemblage d'une foule de villages réunis sur le même bassin, contient, dit-on, une population de 100,000 ames. La population de Djocjokarta s'élève aussi à ce chiffre, suivant M. Hamilton. Elle est située à trois lieues de l'Océan, au S. O. de Sourakarta.

Des ruines d'anciens édifices se rencontrent dans toute cette contrée. On trouve des temples ruinés à Brambanan, à Kobondalam, puis les *tchandis* ou temples de Djongrang et de Siwou, dans les districts de Maddyon, de Kyrtasana, de Ketiré et de Shengat; puis encore les ruines de l'ancienne ville de Dara dont il est souvent question dans les annales javanaises, le temple de la forêt de Santoul, les chambres creusées dans les rochers de Klotock, les décombres de Gidah, les antiquités de Penataran, enfin les belles et intéressantes ruines de Soukou au pied du mont Lavou. La montagne de Gounong-Dieng, située au N. O. du mont Sindoro sur la limite de la résidence de Pekalongang, est encore une localité remarquable par les ruines qui gisent dans les environs sur un plateau situé à mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On y a découvert, dit-on, les restes de quatre cents temples disposés de manière à former des rues à angles droits. Quatre cents temples! Ce serait une prodigalité d'édifices saints, dont l'histoire d'aucune autre nation n'a jusqu'ici donné d'exemple. Ne serait-il pas plus naturel de voir, dans cette immense étendue de décombres, les ruines d'une ville entière? Quoi qu'il en soit, le Gounong-Dieng a été, suivant les vieilles traditions javanaises, le séjour des dieux Ardjouna, Bima et Gatoukatcha. C'est l'Olympe des mythologues malais.

En quittant les résidences des princes aborigènes pour rentrer dans les possessions immédiatement hollandaises, on arrive à la résidence de JAPARA et JOANNA, dont le chef-lieu porte le premier de ces noms. Japara, située à l'extrémité d'une presqu'île, est hors de la route qui longe toute la côte N. de Java, et conduit de Batavia à Sourabaya. La résidence de Japara comprend 947 villages; elle se subdivise en quatre régences, Japara, Koudous, Pattie et Joanna. Le territoire est couvert de belles forêts de bois de teck. Située au bord de la mer, presqu'en face de l'île Mandelique, rendez-vous des forbans malais, Japara est une ville assez importante. On y voit une belle scierie.

La résidence de REMBANG, qui est contiguë, se compose de quatre régences : Rembang, Touban, Radjakwessie et Blora. Son territoire est celui où l'on trouve les plus belles forêts de bois de teck. On y avait établi jadis une direction générale des forêts. On compte dans ce ressort 1,200 villages environ. Le chef-lieu de la résidence est Rembang, avec une des meilleures rades de l'île. La navigation côtière y est assez importante : plusieurs chantiers ont été établis

Digitized by Google

dans cette résidence, à Rembang, à Touban et à Bantjar. Plusieurs navires en sont sortis; des bricks, des schooners, des bâtimens de guerre pour la marine de la colonie, et entre autres la frégate *la Java*, qui fait aujourd'hui partie de la marine royale.

Grissé, avec ses 1,318 villages, formait autrefois une résidence spéciale ; aujourd'hui, elle fait partie de la résidence de Sourabaya. Grissé, ville salubre et belle, est la retraite ordinaire des Européens retirés du négoce, et qu'un luxe coûteux éloigne de la capitale : les vivres y sont à bas prix, les logemens convenables.

On a vu ce qu'est Sourabaya, chef-lieu de la résidence de Sourabaya, qui comprend les cinq régences de Sourabaya, Djapan, Grissé, Sidayo et Lamongang. La résidence de Passarouang qui l'avoisine, se divise en trois régences, Passarouang, Bangil et Malang, et compte 1,688 villages. Dans l'un de ses districts, celui de Gratté, se trouve un lac remarquable, nommé *Ranou-Klindongan*. S'il faut en croire les rapports des indigènes, les crocodiles qui peuplent ce lac vivent en bonne intelligence avec les habitans du voisinage, et n'attaquent que les étrangers. Les Javanais semblent avoir apprivoisé ces monstrueux reptiles en leur fournissant des vivres en proportion de leurs besoins. On donne même, suivant Hogendorp, aux Européens qui visitent le lac un spectacle assez étrange. Le déjeuner des crocodiles ayant été placé sur un radeau, vingt ou trente Javanais se précipitent dans l'eau et poussent devant eux la proie offerte aux hôtes du lac. Ceux-ci, à cet appel, paraissent à fleur d'eau, respectent les nageurs et se contentent d'emporter la volaille ou le gibier qu'on leur a destiné.

Les deux dernières résidences de cette côte orientale sont celles de Bezukie et de Baniou-Wangui, dont on a décrit les chefs-lieux : la première comprend 899 villages; la seconde est encore en état de défrichement.

Les deux plus grandes îles de la dépendance de Java sont Maduré et Bali. Maduré contient 1,100 dessas ou villages et une population de 200,000 ames, répartie dans les deux sultanies de Bancalang et de Sumanap. L'île Bali n'est pour les Hollandais qu'une possession nominale. Cette terre est divisée en huit petits royaumes indépendans, dont l'organisation est mal connue. Stamford Raffles évalue la population à 800,000 ames, Thorn à 100,000 ames seulement. L'île est montagneuse : elle a environ soixante-dix milles de long sur trente-cinq de large. Le sol s'élève graduellement depuis la mer jusqu'aux pics intérieurs. C'est au pied du plus haut de ces pics qu'est situé le village de Karang-Assem, qu'on regarde comme le plus riche de la contrée ; ensuite vient la ville de Bliling.

Ce qui distingue surtout Bali de Java, c'est qu'elle paraît n'avoir pas adopté la réforme islamite. A peine trouve-t-on dans la contrée une centaine de mahométans; les autres naturels sont plutôt bouddhistes ou bramanistes. La religion hindoue se retrouve à Bali avec ses rites sanguinaires et ses catégories compliquées. On y reconnaît les quatre castes des Brames, des Xattryas, des Vaiscias et des Soudras. Les Balinais sont plus grands, plus forts, plus musculeux que les peuples de Java ; ils sont aussi plus fiers, plus sauvages, plus insociables. La polygamie est en vigueur parmi eux. Celui qui désire épouser une jeune fille paie au père de celle-ci une somme qui peut être considérée comme le prix d'achat. Le taux ordinaire est de trente piastres. Quand le prétendant n'a pas les moyens d'acquitter la somme, il se met au service du beau-père et lui vend son travail jusqu'à la concurrence de sa dette. Les Balinais ont un code civil (*digama*), et un code criminel (*agama*). Ces codes sont interprétés par des juges. Le vol est puni de mort; on poignarde le coupable avec le *cris*. Le meurtre et la trahison encourent un supplice qui équivaut à celui de la roue : les membres du patient sont brisés avec une hache. Les propriétés des condamnés font retour aux chefs et aux juges. Les sentences rendues par le juge doivent être confirmées par le rajah.

Les cases des Balinais diffèrent de celles que l'on trouve dans les dessas de Java. Elles sont, comme les habitations hindoues, construites en terre et entourées de briques cuites ou non cuites. Les arts mécaniques sont très-arriérés à Bali. On y fabrique des étoffes de coton et des armes de guerre. Leurs *cris* ont une certaine réputation dans l'archipel malais.

CHAPITRE XXIX.

JAVA. — GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE. — MŒURS, RELIGION. — ANTIQUITÉS. — HISTOIRE.

Java, s'il faut en croire les étymologistes, a été ainsi appelée du *jawa-vut* (*panicum italicum*) qui formait la principale nourriture des aborigènes. Les naturels la nomment aussi Tana.

Cette île s'étend entre le 103° et le 112° de long. E. et le 5° 52' et 8° 46' de lat. australe. Sa longueur, depuis le cap Java jusqu'à la pointe la plus orientale, est de cent quatre-vingt-douze lieues marines; sa largeur entre la pointe S. O.

Digitized by Google

de la baie de Padjitan et le cap Japara est de soixante-six lieues, et entre l'embouchure de la rivière Serayou et celle de Sourabaya, elle varie de seize à dix-neuf lieues. La forme de l'île est celle d'un rectangle et ses côtes sont assez parallèles pour qu'on pût la diviser en cinq ou six parties qui formeraient autant de parallélogrammes. Les côtes de l'O. et du N., fortement découpées, ont des ports abrités et des baies très-sûres.

Java ayant peu de largeur dans toute son étendue n'offre guère que deux cours d'eau que l'on puisse citer, le Solo et le Kediri; le premier parcourant la partie centrale et se jetant dans la mer de Java; le second, descendu des *montagnes sacrées* et allant se perdre à Sourabaya dans le golfe de ce nom. Les autres rivières sont à peine dignes d'une mention; la Tchi-Manok, la Tchi-Tandoni, la plus grande de celles qui coulent au S.; la Tchi-Kanjongan et la Tchi-Taroung. Chaque district a sa rivière principale, presque toujours navigable pour les caboteurs. Java n'a pas non plus de lacs importans. De vastes étendues d'eau se forment dans la saison pluviale; mais ces flaques, nommées *rawas* par les naturels, se dessèchent quand la mousson change et deviennent des champs cultivables. Le plus étendu de ces rawas est le *Buiten Zee* (mer intérieure). La province de Bagalan au S. de l'île a un petit lac très-poissonneux.

Le terrain de Java est uniformément accidenté. Toute la côte septentrionale est comme flanquée de petites îles que forment les attérissemens des cours d'eau; elle est plate, sablonneuse et vaseuse. La côte méridionale est au contraire escarpée et bordée de falaises basaltiques. L'île présente ainsi un amphithéâtre qui va du sud au nord, sauf dans quelques districts que coupent les chaînons intérieurs. Le sol primitif de l'île semble volcanique. Les montagnes ignivomes, toutes terminées en pointes aiguës, ont des flancs sillonnés de ravins qui roulent des torrens d'eau dans la saison pluvieuse. Tantôt de petites chaînes de collines élancent vers les cieux leurs bizarres blocs de basalte; tantôt des chaînes calcaires se présentent sous l'aspect de plateaux élevés; enfin d'autres chaînes, participant de l'une et l'autre nature, demi-calcaires, demi-volcaniques, se prolongent le long des côtes sous toutes les formes et dans toutes les directions. Les sources minérales et sulfureuses, les puits de naphte et de pétrole, les éruptions ignées ou boueuses, enfin tous les phénomènes qui accompagnent une origine volcanique se produisent fréquemment dans toutes les parties de Java.

La géologie de cette île, d'un caractère tout spécial, ne semble pas se lier, au moins d'une manière apparente, au système montagneux de la presqu'île de Malacca et de l'île de Sumatra. Les montagnes de Java ne forment plus des chaînes suivies, mais des groupes détachés, alignés toujours dans le sens de la plus grande longueur des terres. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule différence qui existe entre Sumatra et Java. L'arbre de teck croît dans cette dernière île en grande abondance et ne se produit pas dans la première. Sumatra est riche en minéraux précieux; Java n'en a point; enfin le sol de Java est plus fécond, mais on n'y voit pas de camphrier, richesse principale de Sumatra.

L'élévation des montagnes javanaises du premier rang varie de 4,500 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La première chaîne commence dans le Bantam; le pic le plus remarquable est le Gounong-Karang. La seconde chaîne est celle de Salak que les marins appellent aussi les *Montagnes-Bleues*. La troisième est celle du Gede ou Pangorango, dont plusieurs cimes sont volcaniques. Plus à l'E. est la grande chaîne volcanique où se trouvent les sommets ignivomes de l'Ungarang, du Merbabou, du Merapa, et plus à l'E. encore celui de Japara. Toutes ces chaînes forment trente-huit montagnes bien distinctes recouvertes d'une magnifique végétation, offrant partout les traces de cratères éteints. A diverses époques, ces cratères ont vomi sur Java leurs flots de lave et leur pluie de fumée. Un phénomène plus étrange encore se produisit en 1772, pendant une courte mais épouvantable éruption. Vers la partie occidentale du district de Cheribon, existait à cette époque l'un des plus grands volcans de Java, le Papadayang. Dans la nuit du 11 au 12 août un nuage lumineux d'un aspect extraordinaire enveloppa toute la montagne; puis, quelques heures après, avant que les habitans eussent pu prendre la fuite devant l'horrible phénomène, la montagne s'abîma à la suite d'une détonation effrayante. On eût dit une longue décharge d'artillerie, accompagnée d'éruptions de pierres volcaniques lancées à plusieurs milles de distance. Au jour, la montagne avait entièrement disparu. Tout le sol, sur quinze milles anglais de long et six mille de large, fut bouleversé: 2,957 habitans périrent; toutes les cultures furent détruites. Cette montagne, jadis élevée de plusieurs mille pieds au-dessus du sol, et avec une base de quinze milles de diamètre, fut engloutie

Digitized by Google

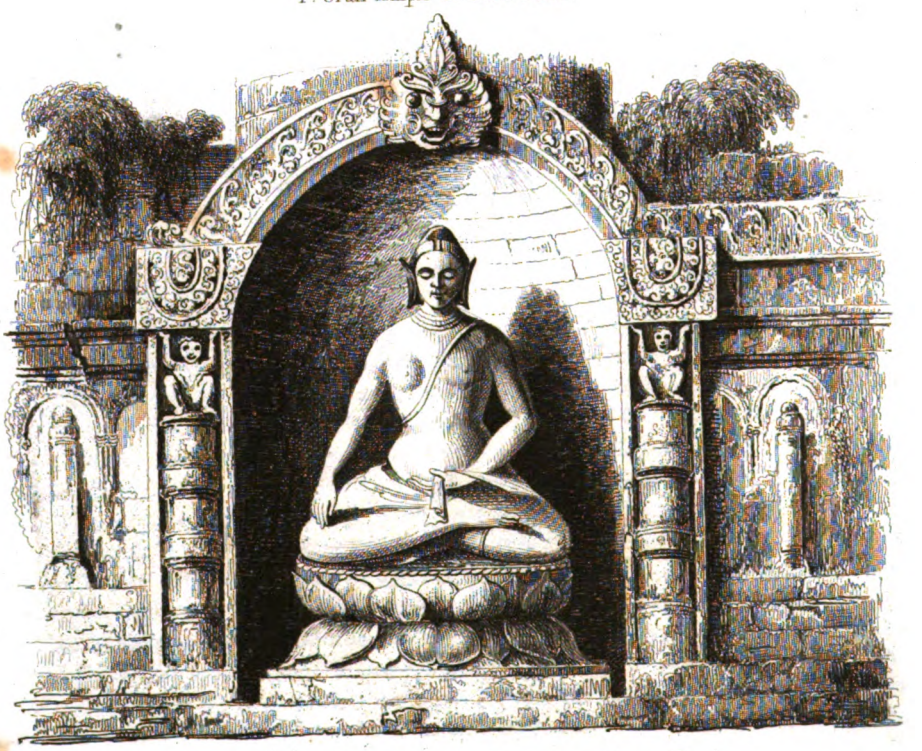


Digitized by Google



1. Grand Temple de Boro-Bodor.

1. Gran Templo de Boro-Bodor.



2. Une des 400 Niches du Temple de Boro-Bodor.

2. Otro de los 400 Nichos del Templo de Boro-Bodor.

de Saisons del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

d'une manière si complète, qu'aujour-d'hui on la distingue à peine de la plaine environnante, au-dessus de laquelle elle a conservé tout au plus un mètre de hauteur.

Ainsi des feux souterrains tourmentent cette grande île, la travaillent et la minent. Son sol est généralement recouvert de roches basaltiques sur lesquelles s'élèvent des masses calcaires faciles à reconnaître à leurs sommets en table. Des débris basaltiques se trouvent aussi roulés dans les lits de toutes les rivières. Il faut en conclure que cet archipel n'est pas composé des parties disjointes d'un continent, mais au contraire d'îles qui se sont formées et soudées graduellement l'une à l'autre.

Malgré sa réputation d'insalubrité, Java jouit d'un climat sain dans presque toutes ses zônes. La température n'y varie guère qu'avec les moussons; plus humide dans la mousson du S. O.; plus sèche dans la mousson du N. E. La mousson du S. E. dure d'octobre en avril, celle du N. E. d'avril en septembre. Les pluies qui règnent sont toujours orageuses; le tonnerre roule avec d'horribles éclats dans les montagnes, et les ruisseaux débordent sur la plaine. La chaleur varie suivant l'élévation du sol. A Gede le thermomètre marque 14° centigrade à six heures du matin; rarement il y dépasse 22° dans la plus grande chaleur du jour. Dans la plaine de Samarang, à 1000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, il est à 7° et au-dessus. Sur l'une des cimes du mont Sundoro, on l'a observé à — 3°, et la glace avait l'épaisseur d'une pièce de cinq francs.

Les mêmes différences se font sentir dans la végétation. Comme il y a six climats distincts depuis la mer jusqu'au sommet des montagnes, il y a également six végétations distinctes; on y retrouve toute l'échelle végétale depuis les plants aquatiques jusqu'aux plantes alpines. Aucune partie de ce territoire n'est dépourvue de végétation, soit que les graminées et les fougères tapissent le sol, soit que les arbustes et les arbres s'élancent dans l'air à des hauteurs prodigieuses. Au premier rang, sont les plantes et les arbres utiles; le riz, dont on compte près de cent variétés, le maïs, les fèves, ou kaojang, la canne à sucre, le cocotier, l'aréquier et une foule d'arbres de la famille des palmiers; l'arbre à pain, cultivé dans quelques cantons; l'arbre du voyageur de Madagascar (*ravenala*), qui fut naturalisé à Java par d'Entrecasteaux; le rarak, ou arbre à savon (*sapindus saponaria*); le cotonnier, divisé en plusieurs espèces; le bendud, d'où découle la gomme élastique; de hautes fougères qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de quatre-vingts pieds; le bois de teck (*tectona grandis*), en malais *pohon jattier*, bois de jattier, d'un grand usage dans les constructions et dont Java possède des forêts entières; le bambou, qui s'élève à la hauteur de trente-cinq pieds avec un diamètre qui varie d'une ligne jusqu'à un demi-pied, végétal précieux dont on fait des colonnes pour soutenir les édifices, des planchers, des parois de maisons, ainsi que divers ouvrages de charpente et de menuiserie. Il faut citer encore, parmi les végétaux, le tamarin (*tamarindus indica*), en malais *pohon assam*, dont les fruits fournissent d'excellentes confitures; le waringuin (*ficus benjamina*), arbre vénéré des Javanais; une foule d'espèces de bois de charpente, le *rosamala* (*liquidambar rosamala*), le *ki-bima* (*pinus dammara*), d'où découle une gomme aromatique et parfumée; le *hourou* (*laurus geminiflora*), le *manglit* (*laurus mangliet*), les différentes espèces de *palaglar micujak* (*dicterocarpus retusus* et *trinervis* de Blume), qui atteignent une hauteur de cent cinquante pieds; le *pohon canary* (*canarium commune*), avec le fruit duquel on fait de l'huile; le *pinang* (*areca catechu*), le *pohon areng* (*arenga saccharifera*) dont on obtient du sucre; les lauriers de plusieurs espèces; le *pohon mienhank* (*styrax benzoë*), dont la gomme a des propriétés médicinales; le *pohon dassap* (*erythrina indica*); le *djarak* (*palma christi*), qui ne s'élève guère à plus de douze pieds, et dont le fruit semblable à une noix triangulaire produit l'huile connue en pharmacie sous le nom d'huile de ricin; le *djarak maïra*, ou djarak à feuilles rouges, dont les Javanais se servent comme d'un remède contre la surdité. La liste des plantes médicinales serait trop longue à faire; celle des arbres fruitiers comprend le mangoustan, le manguier, l'attier, l'oranger, le citronnier, le jambosier, le grenadier, le ramboutan, le namnam, le goyavier, le bilimbing, le papayer, le durion, l'ananas, le bananier, le melon d'eau. Les fruits d'Europe ont presque tous avorté dans l'île, si ce n'est le fraisier. Les plantes à fleurs sont rares faute d'horticulteurs habiles, mais en revanche la nature a prodigué les arbres et les arbustes à fleurs; les premiers comptent : le *pohon tjampaka* (*michelia tjampaka*), le *pohon kananga* (*uvaria odorata*), le *malatti costa* (*gynopachis acuminata*), etc. Parmi les seconds, on remarque le *katja piring* (*gardenia florida*), le *malatti ordinaire* (*jasminum sambac*), le *kampang sapatou* (*hibiscus rosa sinensis*), le *kabang mantega* (*tabernæmontana coronaria*), le *tipies kouliet* (*myr-*

Digitized by Google

tus longifolia), le *gaga mirrha* (*rhododendron*). Enfin parmi les plantes, on remarque le *kambang malan* (*polyanthes tuberosa*), le *poukel ampat* (*mirabilis jalappa*), le *patjar tjina* (*impatiens balsamina*), le *kambang soré* (*mirabilis dichotoma*), le *kambang saharie* (*vinca rosea*). Quant aux légumes, ce sont les Chinois qui en tiennent le monopole. Les potagers qu'ils cultivent fournissent toutes les espèces communes dans leur patrie : des carottes, des haricots, des choux, des pois, des concombres, des raves, des asperges, du pourpier, des épinards, des oignons, des laitues, etc.

Au nombre de ces végétaux, il en est un qui a long-temps servi de thème aux contes les plus étranges et les plus absurdes. C'est le *pohon upas*, ou arbre à poison. Les voyageurs des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ne tarissaient pas sur ses propriétés malfaisantes, sur son énergique et soudaine activité. A les croire, l'arbre qui porte ce poison croissait isolé au milieu d'un désert, tuant toute végétation à la ronde. Un oiseau volant au-dessus de sa cime était frappé de mort; un homme passant sous son ombre était presque toujours engourdi ou asphyxié. Pour obtenir le suc vénéneux de cet arbre, on s'adressait aux malfaiteurs condamnés aux derniers supplices; et ces malheureux succombaient presque tous dans cette périlleuse récolte.

Ces fables aujourd'hui font sourire les naturalistes. Le *pohon upas*, ou arbre à poison, semble être une espèce de strychnos ou d'antiaris, dont les qualités vénéneuses sont définies et bien connues. Deux sortes d'arbres semblent surtout propres à cette famille de végétaux mortels. L'un est l'*arbor toxicaria* de Rumphius, nommé *antiar* à Java, où il croît dans les provinces orientales. A Bornéo et à Célèbes, il appartient à la monoécie. La fleur mâle a un calice écailleux, imbriqué, point de corolle, plusieurs filamens courts en étamines, et couverts par les écailles du réceptacle, dont la forme conique, oblongue, est un peu arrondie à l'extrémité. La fleur femelle n'a point de corolle; elle a un seul germe, ovoïde, élevé, deux styles longs, un seul stigmate aigu. Les feuilles sont alternes et oblongues. L'*arbor toxicaria* est l'un des plus grands végétaux de Java. Sa tige nue, cylindrique et perpendiculaire, s'élève jusqu'à quatre-vingts pieds; l'écorce a un pouce et demi d'épaisseur dans sa partie inférieure; lorsqu'on y fait une piqûre ou une incision, il en découle une liqueur jaunâtre qui est le poison, liqueur plus dangereuse au toucher que celle du *rhus radicans* d'Europe. Le liber est tellement filamenteux qu'il pourrait remplacer le *morus papyrifera*.

L'autre arbre à poison (le *tieuté* de Leschenault) est plutôt une liane qu'un arbre. Sa tige grimpe le long des troncs des arbres qui l'avoisinent; d'un pouce et demi de diamètre et parfaitement cylindrique, elle laisse suinter d'une écorce d'un brun rougeâtre une liqueur âcre et nauséabonde. Cette liqueur est le poison. Les branches terminales sont opposées; les feuilles sont pinnées en deux ou trois paires, ovales, un peu lancéolées, entières, finissant en pointe: complètement lisses en dessus, elles ont en dessous quelques veines parallèles; les pétioles sont courts et recourbés quelquefois. Le tieuté rampe à l'ombre, mais l'antiar couvre tout le voisinage. Le suc vénéneux extrait de ces arbres sert à empoisonner des cris et surtout des flèches très-minces en bambou qui se lancent avec des sarbacanes. A diverses reprises, des expériences ont été faites sur l'effet de ces armes empoisonnées. Un chien mourut une heure après avoir été frappé, une souris en dix minutes, un singe en sept minutes, des poules en dix minutes, un buffle énorme en deux heures et dix minutes.

La zoologie de Java offre aussi un riche et long catalogue. En tête des animaux utiles du pays, il faut placer le buffle (*karbow*, en malais; *manding*, dans l'idiôme des montagnes). Le buffle est, dans l'archipel indien, l'équivalent du bœuf en Europe. Sa chair est un des alimens les plus sains et les plus recherchés du pays; il laboure les champs et transporte les récoltes; on l'attèle même au besoin à des voitures, et il devient ainsi bête de trait dans les passages difficiles. Le buffle de Java est de la grande espèce, à poil ras, à longues cornes placées horizontalement; il y en a de blancs et d'un noir bleuâtre; ces derniers sont plus estimés, plus vigoureux et d'une chair meilleure. La chair des buffles blancs n'est pas un aliment aussi sain. Le buffle se plaît dans l'eau; il passerait sa vie couché dans une rivière. Il aime à être lavé plusieurs fois par jour; et le soir, quand on le dételle, il court à la mare la plus prochaine, s'y plonge avec délices, ne gardant souvent hors de l'eau que son museau pour aspirer l'air. Cet animal, si utile à Java, mériterait que l'on y encourageât davantage sa multiplication. Les indigènes font peu de cas du taureau et de la vache, et c'est seulement dans quelques districts de l'intérieur que ces animaux font partie de l'économie rurale. Ils réussissent mieux à Maduré et dans les résidences de l'E. Cependant Batavia et Buitenzoorg élèvent des troupeaux de six à huit cents bêtes à cornes qui approvision-

Digitized by Google

nent les boucheries de la capitale. Les vaches de Java sont petites et chétives; en vain a-t-on cherché à en améliorer la race en faisant venir des taureaux du Bengale, du Cap, de la Nouvelle-Hollande et même d'Europe. Les progrès de ces croisemens sont lents et peu sensibles encore.

Les chevaux de Java sont vigoureux et vifs, mais petits. Malgré des essais constans pour l'amélioration des races, on est obligé encore d'avoir recours aux chevaux de Célèbes et de Timor qui ont des qualités supérieures. On estime aussi beaucoup à Batavia les chevaux peguans, birmanais et macassarais. Le goût des chevaux est général à Batavia; tout le monde y entretient un attelage de trait et des chevaux de main. Les amateurs y ont leur Epsom et leur New-Market. Le gouvernement y entretient à Tjanjor, dans les Préangers, un haras fondé par le baron Vander-Capellen. On a fait venir à grands frais, pour cet établissement, des étalons anglais, persans et arabes.

Presque tous mahométans, les Javanais n'élèvent point de porcs dont la chair leur est interdite; les Chinois au contraire en ont en très-grand nombre. La chair des porcs de Java est plus fine et de meilleur goût que celle des porcs d'Europe; on la dit même plus saine aux Indes que celle du bœuf ou du mouton. *Kambing wollanda* (chèvre de Hollande), tel est le nom que les indigènes donnent au mouton, nom qui prouve que cet animal n'est point originaire de Java. Maigres en général, chétifs, couverts d'une laine hérissée, ces moutons ne sont pas très-communs dans l'île. Au contraire les chèvres y abondent. Les Javanais en élèvent des troupeaux, et se nourrissent de leur viande, plus succulente que celle des chèvres d'Europe.

Les volailles pullulent dans l'île, et il s'en fait une consommation très-grande, tant chez les Javanais que chez les Européens. Les poules et les canards défraient presque toutes les cuisines riches ou pauvres. Les œufs de canard salés sont un objet d'exportation pour les habitans du district de Dawie, qui élèvent à eux seuls plus de dix mille de ces volatiles. Ces œufs ont, à ce qu'il paraît, une saveur et une bonté particulières.

Le gibier foisonne à Java, en grosses et petites espèces. On y trouve le sanglier, le cerf, le kidang, petit chevreuil très-délicat, le lièvre, le paon, le coq de bruyère, une caille plus grande que celle d'Europe; enfin, dans quelques saisons, la bécassine.

Les animaux dangereux et sauvages vaguent dans toutes les forêts. A leur tête est le tigre royal et le tigre tacheté ou léopard, dont le tigre noir semble une variété. On a, en effet, trouvé, dans un nid de tigres, des tigres tachetés ordinaires et de petits tigres noirs dont la peau avait des dessins tavelés. Ces animaux font de grands ravages dans les campagnes. Ils dévorent, année commune, deux cents à trois cents habitans. Aussi les Javanais ont-ils pour le tigre une sorte de respect superstitieux. On se cotise dans un village pour apaiser la bête carnassière par un tribut de viande, de bêtes mortes et d'abattis, journellement offert. On espère qu'au moyen de cette contribution, le roi des forêts respectera les hommes et les bestiaux. Le pacte, comme on le devine, est souvent rompu de la part du tigre. Aussi le gouvernement colonial, pour aider à la destruction graduelle de ces quadrupèdes, a-t-il affecté une prime à chaque tête qu'on lui porterait. Depuis lors, il se tue ainsi de 350 à 400 tigres par année. Quand on veut chasser le tigre, on place une chèvre au fond d'une fosse large et profonde, au-dessus de laquelle on a préparé une trappe à bascule. Quand la bête est tombée dans ce piége, on l'y tue à coups de pieux pointus, ou bien on l'enferme dans une forte cage en bois, afin qu'elle puisse figurer au combat des buffles.

Le combat du buffle et du tigre, pour lequel les grands du pays sont passionnés, offre un spectacle assez curieux. Grâce à la précaution que l'on prend d'affiler les cornes du buffle, c'est toujours lui qui est vainqueur. Le tigre, d'ailleurs, a peur d'un adversaire qui se présente en face. Pour qu'il soit hardi et agresseur, il faut qu'il ait l'occasion de surprendre son ennemi par derrière ou à l'improviste. Aussi, quand on veut le lancer contre un buffle, souvent, au lieu de sortir de sa cage, se pelotonne-t-il tremblant dans un coin; et alors il faut avoir recours, pour lui faire quitter la place, à une foule de moyens violens, aux aiguillons, aux tisons allumés, à l'eau bouillante. D'autres fois, les princes indigènes se donnent le spectacle d'un *rampok-matjan*. Dans cette autre sorte de combat, au lieu de lancer l'animal contre un buffle, on ouvre sa cage au milieu d'un carré de deux ou trois mille hommes armés de piques, qui forment ainsi comme un mur de fer acéré. Le tigre tourne dans l'intérieur de l'enceinte; puis, stimulé par les cris de la foule, il cherche à s'élancer pardessus la tête des guerriers. Il est rare que, dans ce bond, il ne s'enferre pas de lui-même.

Le rhinocéros de Java est moins dangereux que le tigre; il n'attaque l'homme que lorsque celui-ci veut lui disputer le passage. Le chakal,

Digitized by Google

le chat-tigre, infestent aussi les forêts ; les singes, les cerfs s'y trouvent en variétés nombreuses. L'éléphant ne s'y rencontre nulle part.

Parmi les oiseaux, on retrouve presque tous ceux qui vivent en Europe en état de domesticité. La famille des perroquets y offre une foule d'individus inconnus aux autres contrées de la zône torride. Dans le nombre se font remarquer, et pour leur beauté et pour leur intelligence, le lori rouge, aux ailes irisées en violet, et le catacoua blanc, à l'aigrette jaunâtre. Le lori bleu et noir est célèbre pour avoir fourni le sujet d'un des plus jolis contes des *Mille et une Nuits*. Le casoar, ce haut gallinacé dont les pennes des ailes n'ont pas de barbules, espèce d'autruche par la taille, de sanglier par les plumes, de chèvre par le crâne, est naturalisé à Java. Mais l'un des oiseaux les plus intéressans de la contrée est sans contredit l'hirondelle salangane (*hirundo esculenta*), dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. C'est une petite hirondelle bleuâtre, qui habite par milliers les cavernes profondes et ténébreuses de la côte du sud. On sait quel prix les Lucullus chinois attachent à ces nids de salanganes, dont la forme est exactement celle d'une écorce d'orange. Détrempés dans l'eau et ramollis de manière à se partager en fibres mucilagineuses, ces nids entrent comme assaisonnement dans les ragoûts, dans les soupes, dans les pâtés faits avec soin. Leurs vertus aphrodisiaques ou supposées telles n'ont pas peu contribué à les élever fort haut dans l'estime des Chinois et à en renchérir le prix.

La matière blanchâtre dont se composent ces nids n'a pas été encore bien analysée. Les uns ont parlé d'écume de la mer, d'autres, et c'est la version la plus admissible, du résidu d'insectes dont se nourrissent les hirondelles. M. Hogendorp a soigneusement examiné une caverne des plus riches située dans la terre de Klappa-Noungal, à quelques lieues de Buitenzoorg. Les hirondelles ne semblaient pas s'écarter beaucoup de l'ouverture de la caverne; elles entraient et sortaient par myriades comme les abeilles dans une ruche. Il paraissait donc impossible que ces oiseaux allassent chercher aux bords de la mer des matériaux pour venir ensuite construire leurs nids dans une anfractuosité située tout-à-fait au centre des terres

Les nids de salanganes, si recherchés et d'une défaite si prompte, ont été pour les propriétaires de Java l'occasion de fortunes rapides. Cette terre et cette caverne de Klappa-Noungal dont nous venons de parler rendent annuellement à leur propriétaire de 70 à 80,000 piastres (350 à 400,000 francs). Il y a quarante ans, cette richesse dormait ignorée. Un petit marchand portugais aperçut par hasard l'ouverture de la caverne autour de laquelle tourbillonnaient des nuées d'oiseaux. Il comprit la valeur de ce diamant brut. Il acheta du gouvernement quelques terres incultes, qui s'étendaient au pied de la montagne, en y comprenant la propriété de la précieuse caverne. Aujourd'hui le fils de ce petit marchand portugais est le plus riche nabab de l'île, le plus fort contribuable, le propriétaire de trois districts. Il doit tout cela aux hirondelles.

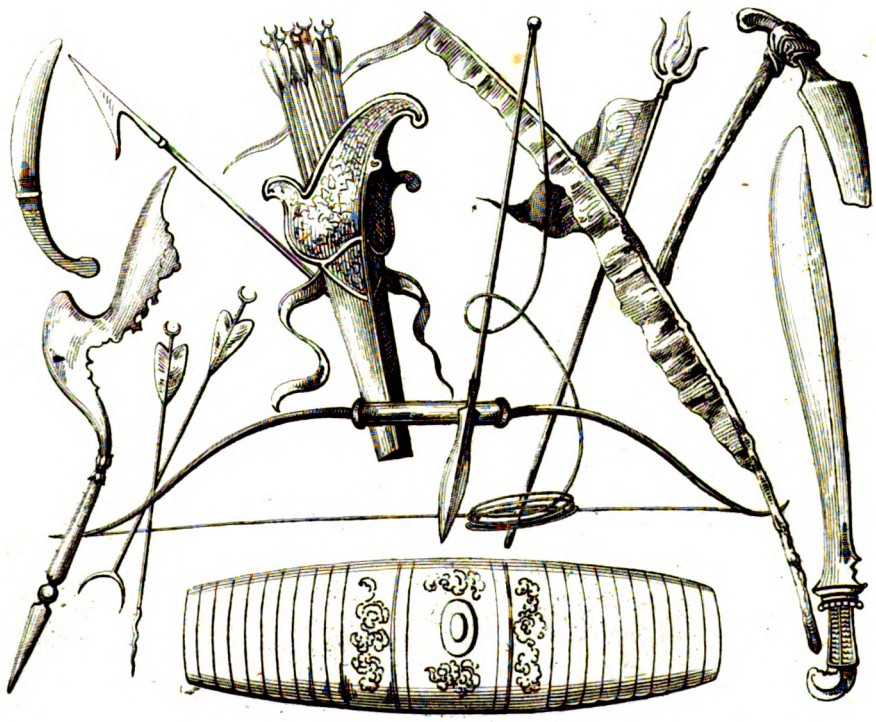
Pour recueillir les nids, les indigènes ont de longues échelles en bambous, au moyen desquelles ils arrivent à toutes les parties escarpées du rocher; grimpant ainsi d'une grotte à l'autre, d'une anfractuosité à une anfractuosité. Quelquefois le rocher n'a qu'un seul souterrain ; d'autres fois il y en a plusieurs de superposés. Pour que les naturels chargés de la récolte ne soient pas tentés d'en prélever la dîme à leur profit, on ne les laisse monter que nus. Avant de mettre le pied sur l'échelle, ils sont bénis par le prêtre mahométan qui doit aussi les bénir au retour; formalité religieuse, qui est simplement une surveillance ; car les prêtres, chèrement payés pour cela, sont les inspecteurs de la récolte. Quand la bénédiction est donnée, le Javanais pénètre dans les souterrains ; il tient à la main une bougie de gomme élastique (*ficus elastica*) sur laquelle est un éteignoir. Lorsqu'il croit toucher un nid, il lève l'éteignoir, et la flamme reparaît, tant la combustibilité de la gomme est prompte. Ainsi, il peut recueillir les nids facilement, sans effrayer les nombreuses habitantes de ces profondeurs. Les soins de cette récolte se bornent à observer l'époque de la ponte et celle où les jeunes oiseaux quittent leurs nids. Pendant ce temps, on les laisse tranquilles. Une portion des nids est recueillie toutefois avant que les œufs y aient été déposés. Ces nids plus nets et plus blancs sont ce qu'on nomme dans ce commerce des nids de première qualité. Les nids de seconde et de troisième qualité sont ceux que l'oiseau construit à la hâte pour la seconde fois et ceux dans lesquels les petits ont été élevés. Moins beaux et bien moins propres, ils sont couverts de petites plumes qui ne s'en détachent qu'avec peine, même avec le secours de l'eau. Le prix des nids est ordinairement pour la première qualité de 3,000 piastres le pickle de 125 livres; chaque livre de seize onces pouvant contenir de cinquante à soixante

Digitized by Google



3. Bramine de Bali.

3 Bramin de Bali



4. Armes & Etendarts des Javanais.

4 Armas y Pendones de los Javaneses

Tom. 2. Pl. XXXIII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

nids. La seconde qualité se paie de 1,400 à 1,500 piastres ; la troisième, de 700 à 800 piastres le pickle. Dans les résidences de Djocjokarta et de Sourakarta, quelques-unes de ces cavernes sont exploitées pour le compte du gouvernement.

L'oiseau de paradis a été importé à Java ; on y en connaît de dix à douze variétés.

Les reptiles sont très-nombreux dans l'île ; on y voit beaucoup de caïmans dans les rivières, et dans les bois, une quantité énorme de serpens. Ces derniers y sont de mille espèces, depuis le boa constrictor jusqu'au biloudak, petite vipère, n'ayant que huit à dix pouces de long, mais dont la morsure venimeuse donne promptement la mort. Comme remède, on conseille la cautérisation avec un fer rouge ou la pierre infernale, ou une potion d'esprit de corne de cerf et d'ammoniaque. Ce dernier spécifique a une vertu au moins douteuse. Parmi les insectes vermineux, on doit ranger les scorpions et les mille-pieds qui infestent les maisons. Contre les piqûres très-fréquentes de ces animaux, les Javanais emploient les cataplasmes d'oignons, ou la chaux fine dont ils se servent dans la préparation du bétel.

Valentyn a compté à Java cinq cent trente-huit espèces de poissons. D'autres naturalistes plus récens, MM. Temminck, Reinwardt, Blume, ont augmenté encore cette longue liste. A ces hommes éclairés, patiens et consciencieux, la science doit des ouvrages spéciaux, où l'histoire naturelle de Java est présentée sous toutes ses faces et dans tous ses détails.

L'ethnologie de cette île n'est pas moins curieuse à étudier. La race qui habite cette terre est une variété de cette race malaise répandue sur la longue chaîne des îles qui va de la pointe achinaise de Sumatra jusqu'à la pointe sud de Timor. C'est une race d'hommes de couleur tannée, robustes, bien pris, avec la bouche large, le nez étroit et court, rarement proéminent, les yeux petits, mais vifs et noirs ; les cheveux noirs, longs et rudes. Les femmes, plus petites de deux pouces que les hommes, ont le teint d'un jaune d'or, et ce teint orangé est célébré dans les poésies javanaises comme celui de nos dames dans nos madrigaux et nos romances. On a même inventé pour les Javanaises des cosmétiques jaunes, comme pour les Européennes la céruse et le fard.

Ces peuples de la race tannée sont actifs, industrieux, agiles, rusés et parfois vindicatifs. On les croit ou autochtones ou originaires de la presqu'île birmane. Cette seconde opinion est celle du docteur Buchanan, mais Crawfurd ne la partage point.

La constitution physique des habitans est vigoureuse et saine. La durée de la vie humaine y est à peu près la même qu'en Europe ; les centenaires ne sont point rares. Les maladies inflammatoires sont moins connues et moins dangereuses qu'en Europe. En revanche, les fièvres y déciment la population. Avant l'introduction de la vaccine, la petite vérole faisait aussi de grands ravages dans l'île. La peste et l'hydrophobie y paraissent inconnues ; mais on dit que l'une des échelles de Java, Samarang, a été le berceau primitif du choléra-morbus.

Dans un pays aussi chaud, et sous la loi mahométane qui en fait une prescription, on conçoit que les bains doivent être une nécessité, une habitude, un devoir. A toute heure du jour, les Javanais se baignent ; ils se jettent pêle-mêle dans l'eau des ruisseaux et des rivières. Le soleil en certaines saisons a des ardeurs si grandes qu'un coup de soleil est mortel. Aussi les hommes marchent-ils rarement sans mouchoir sur la tête. Quant aux femmes, leurs longs cheveux tressés les garantissent suffisamment. Un singulier préjugé veut que la lune soit dangereuse. Les matelots européens sont eux-mêmes persuadés que les rayons lunaires exercent une fâcheuse influence sur la santé. Ils s'en préservent avec soin.

Le caractère des Javanais est doux, indolent et facile. Le maître commande avec bonté, il punit sans rigueurs inutiles. Le Javanais est en outre sobre, patient, vivant de peu, soumis à ses chefs nationaux, hospitalier vis-à-vis des voyageurs, quelle que soit leur nationalité, attaché à ses traditions de race et aux liens de la famille, aimant le sol qui le vit naître. Comme contraste à ces bonnes qualités, il faut ajouter que les indigènes sont jaloux, rancuneux, faux quelquefois et méchans, toujours superstitieux et crédules. Ce dernier défaut est enraciné chez eux d'une manière incroyable. A part quelques esprits que la fréquentation des Européens a mis au-dessus de ces puérilités, tous les Javanais croient aux songes, aux pronostics, aux sortiléges et aux enchantemens. Ils croient que des génies habitent les forêts et les montagnes. Quand des voleurs dévalisent une maison, ils jettent contre elle un peu de terre d'une fosse nouvellement ouverte, et pensent qu'en agissant ainsi, ils versent un sommeil léthargique sur tous ceux qui y demeurent. Quand ils peuvent en jeter sur les lits, ils s'imaginent que le charme agira d'une manière plus efficace encore. Ces croyances vont souvent jusqu'à frapper de folie toute une population. Un jour une vieille sorcière avait rêvé

Digitized by Google

qu'une puissance divine allait descendre du mont Sumbing, l'un des plus élevés du territoire saint. A l'instant même cinq ou six milles ouvriers se mirent à l'œuvre et travaillèrent pendant deux mois pour que la plaine fût plus facilement accessible à la divinité attendue.

A côté des Javanais, plusieurs autres races habitent l'île, toutes déjà décrites et connues: les Chinois, avec leurs mœurs de traficans nomades; les Maures, venus de la presqu'île du Dekkan; les Malais et les Boughis, demi-négocians, demi-pirates; les Arabes, qui sont à la fois industriels et prêtres; enfin la classe métisse, dite portugaise.

Les Javanais sont presque tous mahométans. Il y a trois siècles à peu près que l'islamisme fut introduit dans l'archipel, et ses progrès à Java ont été tels qu'aujourd'hui on ne compte plus que deux hameaux fidèles à la vieille religion bouddhique. L'une de ces tribus, nommée *Beduis*, se trouve dans un endroit retiré de la résidence de Bantam; l'autre, dans la partie orientale de l'île.

Les Javanais sont des islamites assez relâchés, quoique rigoureux observateurs des pratiques extérieures. La circoncision, les ablutions, le jeune du ramadam, l'abstinence de certaines viandes défendues rencontrent peu de contrevenans; mais les naturels sont complètement ignorans sur tout ce qui est morale et dogme, et ne se privent pas toujours de liqueurs spiritueuses comme le doit tout fidèle croyant. Ignorans presque tous, ils n'ont pas même des prêtres instruits. Il en est peu parmi leurs imans qui sachent lire le Koran, encore moins qui aient obtenu le titre de hadgis par le long et pénible pélerinage de la Mekke. Ces prêtres savent à peine lire et écrire, marmotter quelques sourates du livre saint, exécuter quelques gestes auxquels ils donnent la valeur d'un cérémonial. Aussi ces hommes et les fidèles qu'ils dirigent sont-ils presque tous de mœurs très-relâchées. La religion est à Java accommodante et facile; elle admet toutes sortes de tempéramens; elle adoucit, par l'organe des imans, ses pratiques les plus sévères; elle conduit à une morale fort peu édifiante. Souvent encore, elle s'empreint de quelques vieilles traditions du culte primitif et devient un mahométisme mêlé de bouddhisme. Ainsi, outre les deux grandes fêtes prescrites par le Koran, ils en célèbrent une troisième en l'honneur de leurs ancêtres, fête aborigène qui s'est mêlée à leur rituel avec la grande fête de la naissance de Mahomet. Dans leurs cérémonies, ils portent les figures dorées d'un serpent, ou *naga*, d'un animal qui ressemble à une oie, et d'un autre animal qui a la forme d'un daim. Toutes ces figures sont évidemment des allégories bramaniques, espèce de contre-sens avec la religion dominante aujourd'hui.

Comme dans toutes les contrées où règne le mahométisme, la polygamie domine à Java, mais l'usage en est restreint aux hommes des classes riches, qui ont seuls la faculté d'avoir des femmes à prix d'or et d'entretenir un harem. D'ordinaire, les princes et les chefs du premier rang ont quatre femmes légitimes, outre les concubines; les chefs d'un rang inférieur n'ont que deux femmes, trois au plus; enfin, le simple habitant des *campongs* ou villages doit se contenter d'une seule femme en titre. Il est vrai que la loi, très-facile sur ce point, leur permet de nombreux divorces; mais souvent la femme, soit qu'elle ait des enfans, soit qu'elle saisisse l'autorité dans le ménage, parvient à maîtriser cette liberté facultative et à l'annuler à son profit. Les princes et les régens ont une première femme en titre qu'ils ne répudient presque jamais, parce qu'elle est généralement d'un rang et d'une famille égale à celle de l'époux. Dans ce cas, les conventions matrimoniales ont été stipulées de telle sorte, que des causes majeures peuvent seules motiver un divorce. Une femme de ce rang jouit, d'ailleurs, de belles prérogatives. Elle marche l'égale de son époux, fait les honneurs du dalam, y est la souveraine des autres épouses dont elle règle les prétentions et les droits.

Ainsi les femmes ne sont pas dans l'archipel malais réduites à cet état d'abaissement où elles végètent sur les autres terres mahométanes. Un mari paie sa femme; il l'achète, mais il ne se croit pas autorisé pour cela à la traiter avec dédain: elle partage ses repas; elle devient la compagne de sa bonne et de sa mauvaise fortune. La femme peut paraître en public, sans obstacle, sans scandale; elle fait partie des conseils et des festins; elle n'est pas rayée du corps social. Quelques femmes ont régné sur des contrées malaises.

A Java, les femmes sont industrieuses, elles pratiquent divers métiers et circulent dans les rues pour les exercer. Les femmes du haut rang sont seules murées; encore des Européens ont-ils souvent été admis dans l'intérieur de ces harems.

Les Javanaises se marient fort jeunes. A vingt ans, une fille est déjà vieille. Lorsque le père d'un jeune Javanais pense que son fils a trouvé une

Digitized by Google

compagne qui lui convient, il fait des ouvertures de mariage au père de la jeune fille, puis les femmes continuent la négociation qui finit par des fiançailles. Alors le futur envoie ses présens qui consistent en un anneau ou une pièce d'étoffe, accompagnés de noix d'arèque nommées *pienang*, d'où est venu le verbe *manpienang* (fiancer). Après cette première formalité, la famille et les amis du fiancé se présentent à leur tour et font leurs cadeaux de *lamaram*, démarche qui a pour but de donner de la publicité au mariage. On règle ensuite entre parens quel sera le prix de la future, en argent, bijoux, étoffes, riz, buffles, etc.

Quand ces préliminaires sont conclus, le fiancé s'achemine vers la mosquée où le panghoulou lui demande s'il a payé le prix convenu : sur sa réponse affirmative, il prononce la formule sacramentelle : « Je vous joins (un tel) par les nœuds du mariage à (une telle), qui sera votre femme dans ce monde. Vous devez satisfaire à vos engagemens ou vous en resterez débiteur. Vous êtes responsable des actions de votre femme. Si vous êtes absent de votre maison pendant plus de sept mois sur terre et plus d'un an sur mer, sans lui fournir des moyens d'existence, votre mariage sera dissous, si votre femme le requiert, sans autre formalité, et vous serez passible des peines que porte la loi mahométane. » Après cette consécration religieuse, suivant le rite islamite, viennent des cérémonies purement malaises. Elles consistent à promener les époux, chargés de bijoux et d'étoffes précieuses, à cheval ou en litière, dans les lieux les plus fréquentés de la ville ou du village qu'ils habitent. S'il s'agit d'un mariage entre personnes de qualité, un homme, affublé d'un costume bouffon, précède la procession en faisant des gestes et des grimaces. On arrive ainsi dans la maison du père de la mariée où les deux époux sont mis en présence. Ils mangent du riz dans le même plat et prennent du bétel dans la même boîte; c'est presque la *confarréation* des Romains. Quelquefois la mariée est assujettie à laver les pieds de son nouvel époux. Dans quelques cantons, l'usage veut que l'on porte un tison devant la mariée et qu'on l'éteigne ensuite dans l'eau. Le lendemain de la cérémonie, le nouvel époux emmène sa femme dans son domicile, où d'autres fêtes complètent les épousailles.

La polygamie ne semble pas avoir produit, dans cet archipel, un décroissement de population. Les statistiques prouvent que Java a plutôt gagné sous ce rapport. Quelques chefs ont un nombre considérable d'enfans ; le régent de Tuban, par exemple, en a eu soixante-huit. Les naissances se célèbrent avec pompe. Quand une femme est enceinte de son premier né, il y a grande fête; après le septième mois, il y a fête encore; à la naissance, il y a de nouveau fête; on donne alors un nom à l'enfant. Ce nom est purement de fantaisie; il n'y a point de nom de famille. Les personnes pieuses prennent des noms arabes; les autres des épithètes malaises, *bon, aimable, généreux*, etc. Seulement, comme en Arabie, le père ajoute à son propre nom le nom qu'on a donné à son premier né lors de sa naissance. On circoncit les enfans mâles à l'âge de huit à douze ans.

Les enterremens se font avec décence, sans cris, sans bruit : si un individu meurt dans la nuit, on l'enterre le lendemain; s'il meurt dans le jour, on l'enterre avant le coucher du soleil. Un entourage en bois, un tertre de terre indiquent l'emplacement de chaque tombe; rarement on y ajoute une pierre tumulaire ou une inscription. Les cimetières sont entourés de *sambaja* (*plumieria obtusa*) dont la verdure commande le respect. Cependant, à la mort d'une personne riche et puissante, on observe un cérémonial plus pompeux. Tous les parens des deux sexes se transportent au domicile du défunt et y reçoivent quelques pièces d'argent. A chacun des prêtres, on donne une piastre, une pièce d'étoffe et une petite natte. On lave le corps, on l'enveloppe d'une toile blanche, et on le dépose dans une bière couverte d'une toile peinte et de guirlandes de fleurs. Plus un convoi est riche et fastueux, plus on y voit de belles lances et de beaux parasols. Le cortége d'amis et de parens suit le mort jusqu'à sa dernière demeure, et attend pour se retirer que le prêtre ait dit sur la tombe la prière finale. Ces prières se prolongent encore pendant une semaine dans la maison du défunt : chaque jour, les imans y reviennent pour implorer Dieu en faveur de son ame. Les troisième, septième, quatorzième, centième et millième jour, il y a des fêtes nommées *sidikah*, qui consistent en une espèce de service funèbre et commémoratif. On conçoit que de pareilles formalités ne se pratiquent que pour les personnes mortes en laissant une grande fortune. Suivant leurs coutumes nationales, les Chinois ont des funérailles aussi somptueuses et beaucoup plus bruyantes. Chez les Kalangs, on a l'habitude de briser une noix de coco, dont le lait est répandu sur la tombe et dont les fragmens sont placés à la tête et aux pieds du cadavre.

Les Javanais mettent peu de façons à leurs

Digitized by Google

repas. Accroupis à terre sur des nattes, ils mangent leur poisson, leur riz ou leurs viandes avec les doigts; ils se lavent avant et après le repas. L'eau est leur principale boisson; on la fait bouillir avant de la servir, et on l'aiguise parfois à l'aide d'épices. Ils prennent du thé deux ou trois fois par jour. Cet ordinaire frugal est cependant augmenté dans les dîners de cérémonie, où figurent une grande variété de mets. L'habitude est de faire deux repas par jour, l'un un peu avant midi, l'autre à sept ou huit heures du soir. Avant de sortir dans la matinée, les Javanais prennent une jatte de café avec un gâteau de riz.

L'usage du *siri*, préparation du bétel, est général à Java comme dans toutes les contrées hindoues et malaises. On étend avec une cuiller, sur la feuille du siri, une petite quantité de *terra japonica*, substance d'une amertume agréable, et un peu de chaux vive. On y ajoute de la noix d'arec, qui est narcotique, et l'on en fait une boule que l'on mâche. Cette préparation, on le sait, dévaste la bouche, noircit les dents et colore les lèvres d'une salive sanguinolente. Malgré de si hideux inconvéniens, on ne peut faire renoncer les indigènes à l'usage du bétel. Chaque Javanais, homme ou femme, a toujours à ses côtés sa boîte à siri. Le tabac à priser n'est pas non plus inconnu à ces contrées. On l'y connaissait dès 1600 sous le nom de *tabaco*. Les cigarres y sont délicieux.

Les liqueurs fermentées du pays sont de deux sortes, le *badek* et le *brom*. On fabrique le badek en faisant bouillir du riz glutineux dit *ketang*, avec un levain nommé *ragi*, composé d'oignons, de poivre noir et de *capsicum*. La matière, roulée en boules, fournit une transsudation, qui est la liqueur : quant au résidu, qui a aussi un goût de fermentation, on le vend au marché comme une friandise. Pour obtenir le brom, on fait aussi bouillir le ketang avec le ragi, en le laissant transsuder; mais la liqueur qui en provient est enfermée sous terre pendant plusieurs mois, afin qu'elle y prenne plus de consistance; parfois même on la fait bouillir. La couleur du brom est brune, jaune ou rouge, suivant la qualité du riz. Conservée quelques années, cette liqueur a assez de force pour enivrer. On fabrique encore à Sourakarta une espèce de bière avec les feuilles du pari mêlées de sucre et d'épiceries; mais on ne peut guère la conserver plus de cinq ou six jours.

La passion des Javanais pour ces boissons spiritueuses n'existe que chez un petit nombre d'individus. La loi religieuse empêche d'ailleurs qu'elle ne fasse des progrès. Il n'en est pas de même de l'usage de l'opium, qui devient à la longue, pour eux, une fièvre et une frénésie. Quoique l'on nomme, en malais, buveurs d'opium (*minoun wadat*) ceux qui se livrent à cette passion, on ne boit pas l'opium à Java; on le fume. Les naturels se servent pour cela de pipes en bois ou en jonc (*padudan*) de la grosseur et de la longueur à peu près d'une flûte traversière. Un des bouts est ouvert, c'est celui qui se met dans la bouche; l'autre est fermé, mais au-dessus est un trou garni d'un petit entonnoir en cuivre, où se place un paquet de tabac coupé très-fin, mêlé d'opium préparé à cet effet. Le fumeur aspire cette fumée qu'il avale ou qu'il rend par le nez : quelques bouffées suffisent pour déterminer l'ivresse et les sensations qui la suivent. On a déjà dit quelle nature d'extase résulte de l'emploi de ce narcotique, en parlant des fumeurs chinois. Une fois accoutumé à ces jouissances indescriptibles, on ne peut plus s'en passer; on se priverait plutôt de manger et de boire. Il faut chaque jour avoir recours à l'opium, chaque jour en augmenter la dose. Au bout de quelques mois se révèlent pourtant les suites fâcheuses de cette triste passion. L'appétit se perd; les yeux deviennent rouges et égarés, les facultés intellectuelles s'abrutissent; le corps s'étiole, maigrit, et tombe dans un état de marasme et de phthisie.

On a parlé beaucoup, dans tous les écrits sur l'Inde, de ces fumeurs d'opium qui, dans leurs égaremens maladifs, parcourent les rues des villes un cris à la main, poignardant tout ce qui se présente; fous furieux qu'il a fallu mettre hors la loi, en autorisant tous les naturels à les tuer comme des bêtes atteintes d'hydrophobie. M. Hogendorp, long-temps administrateur dans la colonie batave, a ramené tous ces récits dans la limite du vrai; il a mis le fait réel au lieu et place de tous les contes d'*amok*, *amok* (tue, tue), arrangés par des voyageurs plus romanciers qu'historiens.

« Des voyageurs, dit ce judicieux observateur, ont parlé avec exagération des crimes auxquels les fumeurs d'opium se trouvaient entraînés dans leur ivresse. Plusieurs années de séjour parmi les Javanais, et des rapports journaliers avec la police pendant tout ce temps, m'ont convaincu qu'il n'y en avait point ou fort peu d'exemples. La tranquillité qui règne dans les *amfeoenkitten* (lieux où se vend l'opium préparé, et où se réunissent les fumeurs sous la surveillance de la police) est bien rarement troublée : au contraire, ces endroits même

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Bas-reliefs en pierre trouvés près de Boro-Bodor.

1 Bajoreleves de piedra hallados cerca de Boro-Bodor.

F. Bolly del et sculp.

Digitized by Google

sont d'une grande ressource, et plus d'une révélation importante y a été faite, et a conduit sur les traces d'un crime long-temps ignoré. Les anciennes relations faisaient mention souvent des *amokspuwers* qui, dans leur rage aveugle, couraient dans les rues, tuaient ou blessaient tout ce qu'ils rencontraient jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les tuer eux-mêmes. Ces accidens sont devenus infiniment plus rares depuis la cessation de la traite des esclaves. C'était le plus souvent des Bouginais ou des Balinais nouvellement amenés et vendus, parmi lesquels il s'en trouvait qui, regrettant leur patrie, des parens, une amante, une épouse; d'autres qui, ne pouvant exécuter les ordres qu'ils ne comprenaient pas encore et craignant le châtiment, éprouvaient un dégoût de la vie qui parfois dégénérait en une frénésie, pendant laquelle ils se saisissaient de la première arme venue pour en frapper aveuglément autour d'eux, sachant d'avance qu'ils tomberaient à leur tour et n'auraient pas long-temps à souffrir. Parmi les Javanais et dans l'intérieur de l'île, on entend aussi quelquefois parler d'*amok;* mais je n'ai pas vu le cas où ces excès auraient pu être attribués aux suites de l'opium, mais bien à la jalousie, à la vengeance, très-souvent au désespoir d'un criminel pris sur le fait ou sur le point de tomber entre les mains de la justice, et qui devient alors ce que les Malais nomment aveuglé (*matta-glab*); cherchant la mort, il la donne auparavant à tout ce qu'il rencontre.

» Cette expression *matta-glab*, qui signifie littéralement *yeux obscurcis*, est très-commune parmi les naturels des îles de l'archipel indien; il est sûr qu'ayant les facultés intellectuelles assez bornées, ils sont facilement sujets à perdre la tête, quand ils se trouvent dans des dispositions extraordinaires ou dangereuses; mais d'un autre côté, ils abusent aussi très-souvent de ce terme, en le croyant une excuse légitime pour toutes les mauvaises actions. Des voleurs, des incendiaires, des meurtriers, se trouvent-ils sur les bancs des accusés, si le juge leur demande ce qui a pu les porter à commettre ces délits, on peut s'attendre à ce que neuf sur dix répondront : *matta-glab*, voulant dire par là : « J'étais aveuglé, j'avais perdu la tête. »

Les jeux et les divertissemens des Javanais sont nombreux et divers. Ils cherchent à s'amuser, à tuer le temps de mille manières. Les distractions les plus puériles plaisent à leur indolence. Celles des femmes consistent en visites, pendant lesquelles elles mâchent le siri, se racontent des histoires, ou chantent en s'accompagnant sur le tambour de basque. Les hommes ont leurs combats de coqs pour lesquels ils se montrent passionnés comme tous les Malais. Les combats de cailles ou *bouroa-guca* sont aussi l'une des récréations du peuple; par imitation, les enfans font battre des sauterelles. Les hommes même ne dédaignent pas de s'amuser du combat de deux grillons. Ils parient des sommes considérables pour ou contre les insectes combattans, et les excitent en titillant leurs mandibules avec des brins d'herbe.

D'autres fois ce sont des combats plus sérieux. Peu querelleurs par nature, les Javanais se battent à des momens convenus, et après avoir réglé les chances du combat que l'on nomme *arton*. Ce jeu consiste à s'appliquer en cadence des coups de baguette jusqu'à ce que l'un des deux champions s'avoue vaincu. On peut frapper partout; mais, pour éviter des blessures à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert. On ne peut porter qu'un coup à la fois; quand il est porté, on recule pour recevoir la riposte. Cette espèce de duel, au son des instrumens, continue parfois pendant une heure, et les antagonistes n'en sortent guère qu'avec de larges blessures saignantes. Les spectateurs, espèces de juges du camp, les séparent quand la chose ne se passe pas suivant les règles accoutumées.

Ces jeux sont ceux du peuple; ceux des grands sont plus relevés. Le combat du buffle et du tigre, la mort du tigre au milieu d'un carré de piques, spectacles dont il a déjà été question, font partie de ces plaisirs. Autrefois on y ajoutait celui d'une lutte du tigre contre un criminel. Cet usage, qui paraît être tombé en désuétude, fut pourtant ressuscité en 1812 pour deux criminels que cite Crawfurd. On donna à chacun d'eux un cris dont la pointe était émoussée; puis on ouvrit une cage d'où un tigre s'élança. Le premier des deux champions fut bientôt terrassé; mais le second, après une lutte de deux heures, eut le bonheur de tuer le tigre en le frappant plusieurs fois sur la tête, sous les yeux et sous les oreilles. Le vainqueur non-seulement obtint sa grâce, mais encore il fut promu au rang de *montri*. Les combats de taureaux sont communs à Maduré; on a même réussi à organiser des combats de béliers contre des porcs. Les parties de chasse ne sont à Java ni aussi belles, ni aussi fructueuses qu'à Célèbes. Le gibier a presque le champ libre au milieu des plaines immenses de la partie centrale de cette île; et quand il est trop vivement poursuivi, il cherche un asile dans les montagnes où on ne peut l'atteindre.

Digitized by Google

Parmi les autres divertissemens des Javanais, il faut citer les représentations théâtrales. Le théâtre est une espèce de hangar ouvert, autour duquel se rangent les spectateurs. Au centre est un lecteur ou souffleur (*dalang*) armé d'un bâton. C'est lui qui ouvre la pièce par une espèce de prologue; il annonce ensuite les personnages qui vont entrer en scène et leur donne le signal en frappant avec son bâton. On croirait, à les voir ainsi paraître, qu'ils vont à leur tour débiter leurs rôles. Il n'en est rien. C'est le dalang qui continue. Les acteurs se bornent à s'associer à ses paroles par le geste, et la chose dure ainsi jusqu'à la fin, eux poursuivant leur pantomime, lui sa lecture. Tous ces acteurs sont richement habillés à la mode du pays. Les rôles de femmes sont remplis par des jeunes gens qui se couvrent le visage de masques blancs, assez bien sculptés. Ces masques sont, les uns de forme régulière et naturelle, les autres bizarres et chargés à dessein (Pl. XXXII — 4). Les uns sont ceux des acteurs ordinaires; les autres servent aux bouffons. Il est assez singulier de retrouver sur les théâtres javanais les masques qui servaient aux jeux scéniques des Grecs et des Romains. Du reste l'art est encore dans l'enfance sur les théâtres javanais. Voici un des *libretti* recueillis par les voyageurs. La fille d'un roi de Java a épousé un prince de Bali qui l'a répudiée pour vivre avec une de ses concubines. C'est un affront que le père de la princesse délaissée veut venger par les armes. Il arrive chez le perfide et le surprend endormi dans les bras de sa rivale. Là-dessus mêlée générale entre les Javanais et les Balinais; les deux époux sont à la tête des troupes et se rencontrent dans l'action. La princesse, invulnérable parce qu'un dieu veille sur elle, ménage le coupable époux; mais, accablée par le nombre, elle tombe prisonnière. On essaie de la vaincre alors par une foule d'offres qui séduiraient un cœur moins jaloux. Son mari lui cédera tout, sauf sa concubine; il lui donnera la moitié de ses trésors, la moitié de son royaume. La fière Javanaise repousse ces offres, tant et si bien qu'on l'abandonne sur une pirogue pour se défaire d'un attachement aussi opiniâtre. Sauvée de nouveau et d'une manière miraculeuse, la princesse rentre avec des troupes fraîches dans les États de son mari, le bat, et, maîtresse de sa capitale, lui offre encore son cœur et sa main. L'inconstant préfère la mort; il se poignarde, et, suivant l'usage, le diable vient l'enlever pour terminer la pièce.

Ce spectacle est celui que l'on nomme le *topeng*; il offre toujours des sujets puisés dans les annales de Java. L'amour et la guerre en font les frais. Quand on joue devant le souverain, les personnages ne portent point de masque et récitent eux-mêmes leurs rôles. Autrement, c'est le *dalang* ou lecteur en chef qui les récite pour eux. La musique du *gamelan* accompagne les acteurs et leur donne les inflexions. Un topang est ordinairement composé de dix personnes outre le dalang.

Si le topang est le plaisir des grands, le *wayang*, espèce d'ombres chinoises, forme l'amusement du peuple. Ces ombres chinoises ou marionnettes, de seize à vingt pouces de hauteur, sont en cuir de buffle, dessinées et travaillées avec beaucoup de soin. Leurs figures, ordinairement grotesques, ont le nez très-alongé. Les bras, les traits, les longues échasses au bout acéré, les coiffures étranges, tout est fantastique dans ces wayangs auxquels les Javanais attachent sans doute un sens allégorique (Pl. XXXII — 4). Ces figures, dont les divers compartimens sont joints par de petits clous en corne, remuent à l'aide de ficelles qu'on leur attache au bout de chaque main. Une étoffe blanche, en forme de rideau, est tendue devant les spectateurs; on la rend transparente au moyen d'une lampe suspendue par derrière. On compte trois espèces de wayangs: le *wayang poura*, le plus ancien de tous, puisé dans la mythologie javanaise, antérieur au règne de Parakisit, et dans lequel les dieux et demi-dieux du pays sont mis en action d'après les poëmes de Rama et de Mintaraga; puis le *wayang gedod*, qui roule dans la période comprise entre Parakisit et le règne de l'infortuné Panji; enfin, le *wayang klitik*, qui est plutôt un jeu de marionnettes que d'ombres chinoises, avec des figures en bois d'environ dix pouces de hauteur, peintes et dorées avec soin. Pour ce dernier, on ne se sert point de rideau transparent. Le sujet est tiré de l'histoire de l'empire de Panjajaram, jusqu'à la fin de l'empire de Madjapahit. C'est le dalang qui préside à toutes ces représentations: le rôle de dalang, très-honoré dans le pays, répond assez bien à celui des anciens Bardes. Les dalangs donnent la bénédiction au premier né de chaque famille, en répétant divers passages des anciennes légendes.

Outre les wayangs, il y a encore pour le peuple des bouffonneries, comme une espèce de *scenario* entre un singe, un chien et un idiot, ou encore une pantomime nommée *baroungan*, dont les personnages sont habillés en bêtes féroces. Enfin, un dernier divertissement est la danse nommée *tendack*: elle a lieu à la nuit tombante. Alors, au son de la musique, le peuple quitte

Digitized by Google

ses maisons pour se rendre sur les places publiques où les danseuses doivent donner leur représentation chorégraphique. Une tente dressée à la hâte, éclairée par quelques lampes, abrite les spectateurs. Quand ils s'y sont tous groupés, les danseuses paraissent, demi-nues, les cheveux ramassés au sommet de la tête, les bras, le sein, les épaules découvertes, avec une robe qui ne dérobe à l'œil de l'assistance aucune de leurs formes. Elles dansent au son d'instrumens, en s'accompagnant de la voix (Pl. XXXII — 2). Un pagne à fleurs élégantes, une écharpe dont elles tiennent les deux bouts, qu'elles agitent et enroulent autour de leur taille avec de gracieuses ondulations, des mouvemens harmonieux et souples, des voix douces, des gestes lascifs, voilà par quels moyens ces femmes, nommées *ronguen*, cherchent à séduire les Javanais. Quand le spectacle de cette danse les a stimulés, les hommes cherchent à imiter la danseuse, et ne réussissent qu'à faire rire à leurs dépens.

Ces ronguens sont des femmes méprisables et méprisées; mais les sultans ont chez eux d'autres danseuses qu'ils nomment *bedoïos* ou *srampis* et qui rivalisent avec les bayadères de l'Inde. Celles-là forment des ballets réguliers qui peut-être obtiendraient les suffrages des Européens plus que les contorsions bizarres des ronguens; mais jusqu'ici le spectacle de ces danses est resté enfermé dans les dalams des sultans. Les pages de ces princes javanais exécutent aussi devant eux, quand ils paraissent en public, une marche qu'on pourrait appeler *danse*. Ce seul cas excepté, les hommes n'ont point de danses guerrières comme leurs voisins de Célèbes, des Moluques et de Timor.

Les habitations ordinaires du paysan de Java ne sont pas bien coûteuses. Pour quatre roupies (moins de 12 francs), il a une case avec ses parois, ses compartimens en bambou tressé, et son toit en feuilles lancéolées de nipa ou d'une espèce de bambou-sirap. La place qui sert de lit est un peu élevée au-dessus du sol. Les chefs de la famille sont logés d'un côté, les enfans de l'autre. Le jour entre par la porte. Il y a une varangue le long de la façade (Pl. XXXIV — 3). Les maisons des chefs sont plus considérables; elles ont cinq ou six chambres, et leurs supports sont en bois (Pl. XXXIV — 4). Ces maisons diffèrent des habitations malaises tant par la distribution générale que par le percement des croisées (Pl. XXXIV — 2).

Les habitations rurales sont presque toujours réunies en villages. Caché à l'ombre de bosquets touffus chacun de ces villages a ses fonctionnaires et ses prêtres. C'est le régime patriarcal dans sa simplicité. Les villes de Java ne sont elles-mêmes que des amas de villages. Dans les chefs-lieux de districts, se trouve le *kadaton* ou demeure du prince, dont la partie intérieure est le dalam. Le kadaton est presque toujours fortifié. Il a des remparts, un fossé et des canons.

L'ancien gouvernement du pays n'avait pas une hiérarchie bien compliquée. En tête de l'ordre social et politique était le *sousounam* ou sultan, dont le titre était héréditaire par ordre de primogéniture. Le sousounam exerçait une autorité despotique; c'était un souverain absolu avec les plus larges attributions du bon plaisir. Il faisait et défaisait les dignitaires, donnait ou enlevait les propriétés; c'était le maître des personnes et du terrain, un dieu sur la terre, plus qu'un dieu, car il lui était permis d'être injuste. Sous lui gouvernait le vizir ou *raden adipati*, qui avait le souci du pouvoir pendant que le sultan n'en avait que les plaisirs. Après le raden adipati venaient les *bapatis* ou gouverneurs de provinces, qui commandaient à leur tour les *pandjerans*, *toumougongs*, *andjebaïs* et *montris*, gouverneurs de districts et de cantons. Chaque *adipati* ou *pati* avait une espèce de lieutenant chargé de le suppléer au besoin. Tous ces divers fonctionnaires, librement délégués par le sousounam ou par ses ministres, recevaient une portion de cette autorité arbitraire et absolue concentrée dans les mains souveraines. C'était autant de petits despotes. Le seul poste qui eût une origine populaire était celui de chef de village. Le *petindgi* ou chef de la commune était élu tous les ans par les habitans. Il avait autour de lui un conseil de notables et devait en outre s'entendre avec le prêtre ou *moudin* pour les mesures à prendre.

La justice avait deux sortes d'interprètes : les *poughoulous*, grands-prêtres, et les *djasaks*, juges. Les uns appelaient à leur tribunal les délits contre la loi religieuse; les autres, les crimes punis par la loi civile. Toutes ces dignités étaient encore au choix du sultan, qui nommait aussi aux grades militaires. Les titulaires de ces derniers, quand ils appartenaient à la hiérarchie élevée, avaient en même temps la qualité de *sinapati* ou de seigneur de la guerre. Les armées étaient presque toutes composées d'infanterie. Avant que les Hollandais les eussent disciplinées, les armes principales étaient le cris, le *wedung* ou long couteau de chasse, la lance, les flèches, les frondes, les boucliers alongés (Pl. XXXIII — 4).

La distinction des rangs s'observe dans la

Digitized by Google

façon de porter le cris et dans les couleurs du parasol. Le souverain seul peut porter un *payong* ou parasol doré; les payongs de la reine et de ses concubines sont jaunes; ceux de la famille de la reine et des enfans du souverain sont blancs; ceux des *bapatis* ou *toumougongs* sont verts avec des bords et une monture dorés; ceux des *andjibaïs*, des *montris*, des *rouggas* et des officiers inférieurs, sont bleus.

L'ameublement des cases des paysans se compose de nattes fines et d'oreillers recouverts de nattes coloriées. Les ustensiles de ménage se bornent à quelques petits vases de cuivre et de porcelaine. On n'emploie les cuillers que pour le liquide; on se sert rarement de la fourchette et du couteau. Dans les maisons riches, les meubles sont bien plus abondans; il y a partout des nattes, des tapis, des piles d'oreillers et des lits. Partout où les Européens sont en contact direct avec les chefs, le luxe occidental a prévalu; on y voit des miroirs, des chaises, des tables, des canapés, des bronzes, des pendules.

On a déjà vu ce qu'était l'habillement des Javanais. La plupart de nos étoffes européennes sont aujourd'hui employées par eux; ils connaissent le drap, le velours, les guinées, les toiles de l'Inde, et ils apportent à se bien vêtir un raffinement et une recherche incroyables. Parmi leurs vêtemens, on a déjà cité le *sarong*, sorte de pagne qui ressemble à un sac sans fond; le *kolambi*, habit à manches courtes; le *jarit*, jupe plus ample que le sarong; le *sabuk*, veste d'indienne ou de soie; le *sikapang* de soie ou de velours bordé de dentelles; enfin, le *sambong*, sorte de ceinture de soie jaune dont les extrémités sont rouges.

De tout temps, à ce qu'il paraît, les Javanais des deux sexes ont apporté un soin particulier à leur parure. Voici la description d'une toilette javanaise extraite d'un poëme qui date d'avant le mahométisme. Elle pourra servir à la fois à caractériser la civilisation de cette époque et à donner une idée de la poésie javanaise, qui a ses modèles et ses chefs-d'œuvre. C'est un poëte qui parle et qui fait le portrait de sa maîtresse.

« Son visage a l'éclat de la lune; la splendeur du soleil est éclipsée par sa présence; elle en a dérobé les rayons. Elle est tellement belle qu'on ne peut décrire sa beauté. Rien ne manque à sa taille; ses cheveux, lorsqu'ils ne sont pas attachés, tombent à ses pieds en boucles noires ondoyantes. Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre appelé *imbo*; ses yeux sont étincelans; son nez est aquilin; ses dents sont noires, brillantes et bien rangées; ses lèvres sont de la couleur de l'écorce fraîche du mangoustan; ses joues ressemblent à la forme du douran. Ses deux seins, semblables à l'ivoire, sont parfaitement ronds et s'inclinent l'un vers l'autre. Ses bras sont comme un arc; ses doigts longs et flexibles ressemblent aux épines de la forêt: ses ongles sont des perles, sa peau est d'un jaune éblouissant; son pied est aplati sur la terre, sa démarche majestueuse comme celle de l'éléphant.

» Cette belle personne était parée d'un chindipatola de couleur verte, entouré d'une ceinture d'or; à son doigt était une bague, production de la mer; ses boucles d'oreilles étaient d'émeraudes enchâssées de diamans; l'épingle qui attache ses cheveux était d'or; un rubis enchâssé d'or et d'émeraudes les terminait; son collier était formé de sept pierres précieuses. Elle était parfumée de manière à ce qu'il n'était pas possible de distinguer l'odeur d'aucun parfum. »

C'est bien là un amant; c'est bien là un poëte avec toute son exagération orientale. Voyons maintenant dans le *Jaya-Langkara* quelles sont les qualités distinctives du véritable fashionable javanais.

« Un jeune homme de naissance noble se reconnaît à sept points indispensables. Il faut: 1° qu'il soit de bonne famille; 2° qu'il ait de l'intelligence; 3° qu'il soit en état de se conduire lui-même; 4° qu'il se ressouvienne des instructions du sastras; 5° que ses vues soient grandes; 6° qu'il observe sa religion; 7° qu'il pratique sans hésiter les qualités qu'il possède.

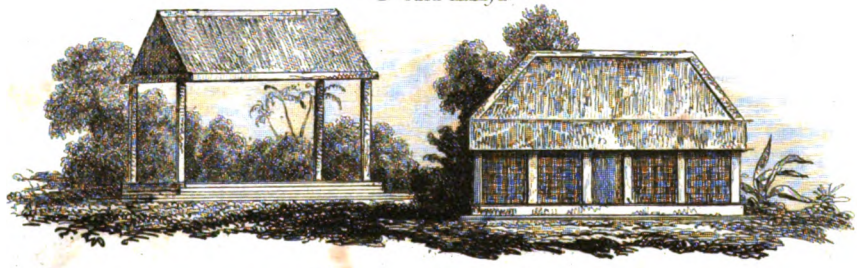
» Son cœur et son esprit doivent être calmes et tranquilles; il saura réprimer ses passions et se taire quand il le faut; jamais il ne dira une fausseté; il ne doit point craindre la mort; il doit être sans orgueil dans sa dévotion et secourir les malheureux. Son aspect et sa taille doivent être sans défauts. Sa contenance doit être douce et semblable à celle de *Batara-Asmara*, le dieu de l'amour lorsqu'il descend sur la terre. Lorsqu'on le regarde, il doit faire naître cette pensée: « Combien il doit être grand dans la guerre! » Les formes de son corps doivent être bien proportionnées; sa peau doit ressembler à de l'or natif, avant que ce métal ait été soumis à l'opération du feu. Sa tête sera grande; ses cheveux longs et droits; ses yeux se rempliront aisément de larmes; ses sourcils ressembleront à la feuille de l'imbo; son nez sera proéminent; il aura une faible moustache à la lèvre supérieure; ses lèvres ressembleront à l'écorce fraîche du mangoustan, ses dents seront coloriées en noir: sa poitrine sera large.

Digitized by Google



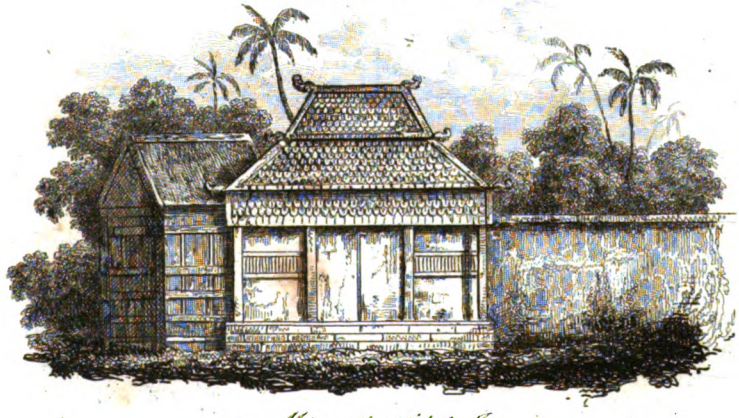
2. Maison Malaise.

2. Casa Malaya.



3. Maison de Paysans Javanais.

3. Casa de Campésinos Javaneses



4. Maison d'un Chef Javanais.

4. Casa de un Candillo Javanes.

Digitized by Google

Digitized by Google

» Tout ce qu'il dira fera impression sur ceux qui l'entendront; les accens de sa voix seront agréables. Il portera un *chelana-chindi* avec un *bodot* vert foncé. La ceinture sera d'or. Son cris aura une gaîne de *satrian* et une poignée de *tung gaksmi*. Le *sumping* (espèce de fleur artificielle qui pend sur les oreilles) sera d'or et à la manière du *sureng peti* (brave à la mort). Il portera une bague d'or au pouce de la main droite. »

Cette poésie peut sans doute paraître un peu étrange; mais son but moral, son ton sérieux et coloré prouvent incontestablement un haut degré de civilisation chez les anciens peuples de Java.

Ce qui prouve ce fait d'une manière non moins péremptoire, c'est la magnificence des ruines dont est jonché le sol javanais. Nulle terre n'est plus féconde peut-être en trésors archéologiques. L'antique culte de Java, que le mahométisme a presque effacé, semble avoir gardé quelques débris de ses vieux temples pour faire rougir son rival heureux à l'aspect des siens. Ces décombres d'édifices se retrouvent dans toute la partie orientale de l'île, dans le district de Brambanan, à Boro-Bodo, à Koulassan, à Singa-Sari, à Brambanan et à Malang. On voit dans tout ce district des groupes de temples en pierre avec une statue au centre; des ruines de temples en briques; enfin des temples moins parfaits et d'une date plus moderne.

Les tchandis ou temples de Brambanan sont entièrement couverts de broussailles à travers lesquelles on pénètre difficilement dans l'intérieur des édifices. Ils sont précédés d'énormes *rechas*, statues des gardiens des temples, que les sculpteurs indigènes représentaient accroupis et un cris ou un *wedung* à la main. Les rechas du petit temple de Brambanan sont de grandeur colossale. Ils ressemblent aux fakirs de l'Inde, ont de larges pendans d'oreilles semblables à ceux des femmes de Java, des bracelets et un collier en chapelet : une ceinture épaisse, descendant jusqu'au genou, soutient du côté droit une petite épée; la main gauche tient un serpent roulé qui regarde la poitrine du recha. Ces gardiens sont placés en avant d'un massif de pierres sculptées, au-dessus desquelles le feuillage des fougères s'élève par touffes confuses. Le monument, carré à la base, se termine par une pyramide quadrangulaire (Pl. XXXII — 3). La pierre de l'intérieur est blanchâtre, d'une cassure semblable à celle des pierres siliceuses. L'architecture extérieure est d'une grande simplicité: celle de l'intérieur est plane. Il y a deux temples de Brambanan, l'un grand, l'autre petit, tous les deux du même caractère et du même style. Près de Brambanan se trouve le *Tchandi-Siwou*, ou les mille-temples, l'une des plus belles réunions d'antiques que l'on puisse voir, couvrant une surface de six cents pieds sur cinq cent trente. Ces temples se groupent quatre à quatre dans une disposition cruciforme, tous de construction pyramidale, tous couverts de sculptures, avec quatre grandes entrées placées aux quatre points cardinaux.

Toute cette ligne est pleine de ruines semblables. On en trouve à Randon-Gonting, sur la route de Djocjokarta; plus loin encore, à Kali-Bening; enfin à Koulassan, village situé à peu de distance de Brambanan. Ces ruines de Koulassan sont un vaste massif de maçonnerie dont la façade est percée de portes et de fenêtres nombreuses (Pl. XXXII — 1). Des niches sculptées, des perrons élégans, une certaine harmouie dans les lignes, voilà ce qui distingue cet édifice.

Mais ces beautés ne sont rien auprès des merveilles du temple de Boro-Bodo. On fait remonter l'origine de cet édifice du VIe au VIIIe siècle de notre ère. C'est un bâtiment élevé au sommet d'une colline conique, grand et carré, avec sept rangs de murailles, chaque rang etant supérieur à celui qui précède. Il paraît que le sommet de la colline a été aplani pour la construction de l'édifice. Il est terminé par un dôme d'environ cinquante pieds de diamètre, et entouré d'un triple cercle de tours au nombre de soixante-douze qui, toutes, sont occupées par des statues dont la figure est tournée vers l'extérieur (Pl. XXXIII — 1). Tout ce monument est couvert de riches et fines sculptures. Quatre cents niches environ sont pratiquées dans le parapet extérieur, et dans chacune d'elles est une statue de Bouddha accroupie, les yeux baissés, la tête raide, le torse nu, avec deux oreilles en saillie et une coiffure qui ressemble à un bonnet phrygien (Pl. XXXIII — 2); enfin, Bouddha tel qu'on le représente dans la plupart des temples hindous. La surface du sol du temple est d'environ six cents pieds carrés. Quoique l'alignement paraisse droit, l'édifice, quand il est vu de loin, est réellement tronqué, parce qu'on a voulu le mettre en harmonie avec la coupe irrégulière du haut de la colline : la même forme a été observée à chaque terrasse. La hauteur totale de l'édifice est d'environ cent pieds. Boro-Bodo est situé auprès du Gounong-Dieng, résidence des dieux. Après ces ruines importantes, il est inutile de citer celles qui sont d'un ordre moins remarquable; les antiquités de Ke-

Digitized by Google

diri, de Singa-Sari et de Malang. Dans toutes ces localités, on trouve des bandes de sculpture qui rappellent les sujets religieux relevés sur les parois des pagodes de Bénarès, la ville sainte des Hindous. Bouddha et tous ses emblèmes; Ganesa avec sa trompe d'éléphant; des figures fantastiques moitié hommes moitié bêtes; des chimères : des dessins aussi indéchiffrables que des hiéroglyphes égyptiens; tels sont les objets curieux recueillis dans ces pays sacrés par d'infatigables archéologues; toutefois le crayon n'a pu en reproduire qu'une très-faible partie (Pl. XXXIV— 1).

Ces monumens, ces édifices religieux attestent que ces pays ont eu d'anciennes et curieuses destinées. Les indigènes ont trois histoires que cite M. Raffles, et dont chacune a évidemment sa partie fabuleuses. L'auteur anglais croit que les premiers habitans de Java furent des émigrés égyptiens. Middlekop les suppose Hindous avec plus de raison. La première date consignée dans leurs livres ne remonte guère qu'à l'an 72 avant l'ère vulgaire. Tout, avant cette époque, est conjectural. Une table chronologique, la plus complète de toutes, cite trente-huit souverains de l'an 1er de Java à l'an 1200, c'est-à-dire environ 1100 de notre ère. On nomme, vers ce temps, le fameux empereur Panji, célèbre dans les poésies javanaises par ses aventures avec une princesse qu'il avait épousée dans l'Inde; ensuite viennent Kounda, Lalian, Munding, Wangi et Baniak; Wedi qui fonda la capitale d'un grand empire sur le lieu où s'était passée la guerre sainte du Brata-Youdha. « Etablissons ici la capitale de ce royaume, dit-il à ses guerriers, nous l'appellerons Madjapahit (c'est-à-dire *amertume*). » Ainsi fut fondé l'empire de Madjapahit vers l'an 1221 de Java. Cet empire ne tarda pas à s'étendre sur toute l'île. Il survécut même à l'établissement du mahométisme qui eut lieu vers l'an 1300 de Java (1400 à peu près de l'ère vulgaire). En 1355, il était à son apogée; tous les archipels voisins, Bali, Florès, Sumbawa, Timor, étaient ses tributaires; mais cinquante ans après, une guerre de religion étant survenue, la vieille dynastie des souverains de Madjapahit succombait sous les coups d'aventuriers islamites. Les temples firent place aux mosquées; les souverains du pays aux sultans; le grand empire de Madjapahit à l'empire de Mataram.

Cette situation dura jusqu'à l'apparition des navigateurs européens. Albuquerque conquit Malacca en 1511 et 1521; Antonio de Britto, allant aux Moluques, reconnut l'île de Maduré. Le premier Hollandais débarqué sur ces parages, fut un nommé Houtman qui, jeté dans les prisons de Lisbonne, y avait reçu d'un prisonnier des confidences précieuses au sujet du commerce des Portugais dans les îles de la Sonde. Houtman créa à Bantam, en 1596, la première factorerie hollandaise; mais ce fut en 1610 seulement que Pierre Both, premier gouverneur-général hollandais, fonda un comptoir sur l'île de Java, aux bords de la petite rivière de Jaccatra : c'est la Batavia actuelle. Depuis cette époque, les Hollandais eurent à lutter tour à tour contre les Portugais, les Anglais et les indigènes, avant que leur autorité fût assise dans les Indes. L'amiral Speelman soumit Macassar; Dewilde débattit avec les divers petits rajahs de Java les conditions de patronage : le chef rebelle Mongkoural Mas vint faire amende honorable aux pieds du gouverneur-général Van-Hoow; le baron Van-Imhof triompha d'une révolte de Chinois, qui menaçait d'envahir toute l'île, et après lui ses successeurs eurent la longue et pénible tâche d'extirper les restes de cette rébellion. Enfin, en 1749, l'empereur de Java ou *sousounam*, à son lit de mort, abdiqua pour lui et ses héritiers, en faveur de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, la laissant libre de désigner son successeur. Quelques guerres eurent encore lieu pour l'exécution de ce testament politique; mais la ténacité batave surmonta peu à peu tous les obstacles, et Java devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, vassale de la Hollande. En 1811, le général Daendels ayant été remplacé par le général Jansens, les Anglais s'emparèrent de Batavia et de toutes les colonies hollandaises et ne les restituèrent qu'en 1814.

Il faut rendre cette justice aux Hollandais, que bien qu'ils gouvernent ces pays d'une manière sévère, ils ont mieux que d'autres compris le régime à suivre pour qu'une colonie profitât à ses maîtres lointains, sans que les sujets indigènes eussent trop à souffrir. En cela la Hollande a été plus sage et plus retenue que l'Angleterre. Elle n'a pas coupé l'arbre pour cueillir le fruit; elle n'a pas épuisé le terrain pour avoir des récoltes meilleures; elle n'a pas agi en prodigue pressé de jouir, et qui, prévoyant une vie courte, veut au moins qu'elle soit bonne. La Hollande a respecté, autant que cela importait à ses intérêts, les mœurs, les habitudes, les lois indigènes; elle a laissé cette population à ses chefs et à ses juges, se réservant seulement de juger elle-même ces juges et ces chefs; elle a respecté les vieilles distributions de propriété,

Digitized by Google

et quand elle a voulu implanter le monopole au milieu des échanges, elle l'a fait avec des ménagemens qui l'ont rendu presque insensible.

Il faut dire pourtant que la Hollande a été mieux servie que l'Angleterre par le caractère des hommes sur lesquels elle avait à régner. Le Javanais n'a rien du fanatisme et de l'intolérance poussés, dans l'Inde, jusqu'à éviter tout contact avec le vainqueur. C'est un peuple bon et facile : ses mœurs se ressentent de sa langue qui est douce, poétique et sonore. Composée de vingt consonnes et de six voyelles, elle semble dériver du sanscrit. La littérature et la poésie javanaises ont des règles et des notions fort avancées. Les chants nationaux sont nobles, majestueux, d'une facture large et hardie. Les sciences ne sont pas étrangères non plus au peuple javanais. Il connaît la numération et les premiers rudimens des mathématiques ; il a le calendrier arabe, qui a remplacé le calendrier bramanique. Jadis l'année civile ou de Salivana servait à calculer l'ère de Java. Elle dura jusqu'à la cent cinquantième année après l'introduction du mahométisme. Ce fut sous le règne du grand-sultan Agoung (1633) qu'on lui substitua l'ère de l'hégire. On compte aussi à Java plusieurs espèces de cycles, entre autres celui de sept ans qui se retrouve chez les Siamois et les Tibétains. Les noms des sept années de ce cycle sont : *mangkara*, le langoustan (poisson) ; *menda*, la chèvre ; *kalabang*, le mille-pieds ; *wichitre*, le ver ; *mintonna*, le poisson ; *was*, le scorpion ; *maïsha*, le buffle, noms tous dérivés du sanscrit.

Les Javanais connaissaient encore la navigation et la géographie. Ils divisaient l'horizon en huit parties. Les cultivateurs ne savaient que distinguer les quatre points cardinaux. La médecine est exercée par des vieillards des deux sexes. Quelques-unes de leurs recettes viennent des Arabes.

CHAPITRE XXX.

AUSTRALIE (NOUVELLE-HOLLANDE). — PORT DU ROI-GEORGE.

Au-delà du détroit de Bali, *le Kanguroo* trouva la mousson de N. E. qui déjà avait pris le dessus dans les mers australes. Il lui ouvrit ses voiles, espérant que la brise aurait les allures régulières et douces qui la caractérisent dans la mer des Indes. Cette attente fut trompée. Soit que la saison ne fût point encore assez avancée, soit que le voisinage d'un continent vaste imprimât aux vents régnans une variabilité et une intermittence fâcheuses, nous perdîmes plus de vingt jours à batailler contre les houles du S. et les rafales contraires. Ce ne fut guère que le 28 novembre que nous pûmes relever les premières terres de l'Australie aux environs du cap Leeuwin. Le jour suivant, nous doublions la pointe de Bald-Head et nous jetions l'ancre à l'entrée du hâvre de la Princesse-Royale, au port du Roi-George, tranquilles, à l'abri du vent et de la mer.

Le premier aspect de cette terre me frappa. La végétation de la Nouvelle-Hollande ne trouvait aucun analogue dans mes souvenirs ; rien, ni dans la Malaisie, ni dans l'Océanie, ne pouvait lui être comparé. Au lieu de ces admirables végétaux si verts, si majestueux, chargés de produits si utiles, je n'apercevais sur des côteaux dénudés que des arbustes maigres, d'une teinte triste et pâle ; quelquefois même des buissons rampans ou des plantes herbacées, charbonnées à demi.

Le Kanguroo avait, dans un premier voyage, laissé sur ce point sept hommes pour la pêche des phoques. Quand il parut en tête de la rade, six d'entre eux accoururent dans la baleinière ; le septième était resté à la garde du dépôt établi sur l'île Michael-Mas à l'entrée du port. La pêche de ces hommes avait été fructueuse, et Powell parut satisfait des résultats qu'ils avaient obtenus. Quant à moi, à qui ces détails importaient peu, j'appris avec plus de plaisir qu'une tribu, composée d'une quinzaine de sauvages, résidait à un mille environ du mouillage. D'après les rapports des matelots, c'étaient des hommes tout-à-fait inoffensifs, et qui de temps à autre venaient rendre aux Européens des visites amicales. Comme je témoignais au capitaine Powell le désir d'étudier promptement cette race si curieuse pour la science ethnologique : « Mon Dieu, répliqua-t-il, vous serez servi à point ! Voici un de ces sauvages. Regardez là, sur l'avant de la baleinière. » Je jetai un coup-d'œil vers le point qu'il m'indiquait, et je vis un objet qui ne pouvait, en aucune manière, passer pour un homme. C'en était pourtant un qui ne montrait alors que la partie dorsale. Dans cette position, on l'eût pris pour une peau de bête étendue au soleil. Sur un appel des matelots, cet objet se tourna de notre côté. Rien de plus hideux au monde. Qu'on se figure une grosse tête garnie de cheveux ébouriffés, avec une face plate, élargie transversalement, des arcades sourcilières très-saillantes, des yeux d'un blanc jaunâtre très-enfoncés, des narines écrasées et écartées, des lèvres passablement grosses, des gencives blafardes et une bouche très-grande ; qu'on y ajoute un teint de suie jaunâtre, un corps

Digitized by Google

maigre et grêle, et des jambes plus grêles encore. La disproportion des bras et des jambes est telle que ces individus peuvent très-bien se comparer à certains oiseaux de la famille des échassiers. Maintenant à un corps ainsi constitué que l'on donne pour vêtement une peau de kangarou bien rapée, ne couvrant guère d'un côté que la moitié de la poitrine et tombant à peine de l'autre jusqu'à la chute des reins, et l'on aura une idée assez complète des autochtones de l'Australie. Encore celui que j'avais alors devant moi n'était-il pas un des êtres les plus disgraciés de cette race. Yalepouol (c'était son nom) était d'ailleurs susceptible d'une certaine civilisation : âgé de dix-huit à dix-neuf ans, il s'était attaché aux Anglais et se plaisait à leur rendre une foule de petits services, heureux d'obtenir en retour une nourriture plus abondante et plus substantielle que celle qu'il pouvait se procurer sur le continent.

Yalepouol, commensal des Anglais depuis quelques mois, avait appris à bredouiller quelques mots de leur langue. C'était un guide utile et presque un trucheman. Powell lui ayant dit que je désirais aller voir ses compatriotes, il s'offrit sur-le-champ et de grand cœur à me conduire chez eux. Le canot nous déposa sur la plage, l'un et l'autre armés de fusils, pour chasser les oiseaux et les kangarous très-abondans sur ce point. Sur la grève, je recueillis bon nombre de phasianelles, coquilles élégantes, long-temps rares dans nos collections, mais devenues très-communes depuis qu'on fréquente le port du Roi-George.

Un peu à gauche de l'endroit où nous étions mouillés, était l'emplacement d'une petite colonie fondée en 1826 et abandonnée depuis peu quand nous parûmes sur ce rivage. Elle se composait d'une dizaine de petites cases, dont deux ou trois seulement en briques, et les autres en torchis ou en gazon, toutes couvertes en jonc et en roseaux. On avait d'abord nommé cette colonie *Frederick-Town*, mais le gouvernement n'avait pas adopté cette dénomination. Des hommes libres devaient venir de Swan-River pour occuper ce point et réaliser la colonisation projetée. Avant cette époque, on ne voyait au port du Roi-George que des soldats et des convicts envoyés de Port-Jackson.

A l'entrée du canal, mon guide me montra une esplanade où avaient campé quelque temps auparavant des Européens qui n'étaient pas des Anglais. Autant que je pus le comprendre à ses gestes et à ses paroles confuses, ces Européens étaient les marins de *l'Astrolabe*, qui en effet avaient planté leurs tentes sur ce point. A mon tour, je cherchai à faire connaître à cet homme que j'appartenais à la même nation. Il me comprit et en parut très-satisfait, donnant à entendre que ses compatriotes et lui n'avaient eu qu'à se louer des Français, que d'excellens rapports avaient existé entre ces étrangers et les indigènes, enfin qu'une portion de l'équipage de *l'Astrolabe* avait même un jour passé la nuit sous les huttes des sauvages.

Près de l'endroit où nous avions pris terre, glissait, entre les herbes et les brousailles, un petit courant d'eau qui vient former, au bord de la mer, une aiguade assez commode. En le suivant, nous atteignîmes le sommet de la presqu'île, où se dessinaient plusieurs troncs de xanthorrea et de kingia, aux longues feuilles linéaires, réunies en touffes épaisses, et retombant en dehors sous la forme d'une coupe antique. La première fournit une gomme tenace, que les sauvages emploient à souder à des manches les pierres tranchantes qui leur servent de couteaux, de scies ou de marteaux.

Quoique la crête de ce petit promontoire n'ait guère plus de cinquante-huit toises d'élévation, on découvre de là un point de vue admirable (Pl. XXXV — 1); au N., les étangs paisibles qui bordent la plage, puis la baie du hâvre aux Huîtres avec son îlot verdoyant du Jardin, que bordent des massifs d'énormes eucalyptus; dans le S. E., le beau hâvre de la Princesse-Royale, accompagné des deux côtés de dunes où reluit un sable fin et éblouissant; au S., la chaîne aride de la péninsule de Bald-Head, sur laquelle la houle de la haute mer vient se briser en écume; du côté de l'E., les deux îlots rocailleux de Michael-Mas et de Break-Sea, placés à l'entrée du port du Roi-George; plus loin enfin, le piton conique et régulier du mont Gardner. Sous nos pieds et près du détroit, était un monticule couronné par d'énormes fragmens de granit détachés les uns des autres, entourés à leur base de végétaux divers, mais absolument dénudés sur toute leur surface. Autour de nous voltigeaient plusieurs oiseaux de mer, tels que sternes, mouettes et gôëlands, qui venaient presque nous effleurer dans leur vol.

En descendant le revers opposé de la péninsule, commencèrent à paraître quelques eucalyptus d'une très-grande taille, avec des banksias et autres espèces ligneuses; mais leurs troncs charbonnés, leur ombrage douteux, leurs cimes difformes et dépouillées, donnaient au paysage un aspect de maigreur et d'étiolement. Sur ce point, mon guide commença à pousser

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Le Port du Roi George.

1. El Puerto del Rey Jorge.



2. Naturels du Port du Roi George.

2 Naturales del Puerto del Rey Jorge.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

deux ou trois *kou-hi* très-perçans, auxquels on répondit par des *kou-hi* à peu près sur le même ton. Ces cris partaient de quelques cases que nous aperçûmes bientôt au pied de la colline, dans un petit bocage, à l'abri des vents d'O. Ces cases, au nombre de quatre ou cinq, étaient bâties à la façon du pays, et près d'elles étaient assis deux insulaires qui semblaient nous attendre. L'un d'eux, d'une cinquantaine d'années, s'avança vers moi et me présenta un couteau fabriqué avec quatre dents en scie, et soudé à une sorte de manche avec de la racine de xanthorrea. En retour, je lui offris un petit couteau de pacotille dont il parut enchanté. L'autre sauvage, plus vigoureux et plus jeune, mais non moins hideux, était resté accroupi près du foyer, s'occupant moins de ma visite que de sa cuisine. Cette cuisine se composait de petits poissons, de coquilles, de lézards, de petits serpens et de racines demi-bulbeuses de restiacées. Durant quelques minutes, j'observai son manége, et je pus me convaincre que ce qu'il en faisait était une pure complaisance de sa part; cuits ou crus, ces alimens lui eussent procuré le même régal : il y eut même un instant où un lézard ayant paru à sa portée, il le saisit, l'exposa seulement à la chaleur de la flamme; puis il le croqua à belles dents, comme si c'eût été un petit oiseau rôti avec soin.

Les cases les plus belles parmi celles que j'avais alors sous les yeux, pouvaient se comparer à une ruche hémisphérique coupée en deux par un plan vertical, ayant trois ou quatre pieds de rayon. La charpente était en menues branches, et des feuilles de xanthorrea formaient comme un toit de chaume. L'unique meuble que l'on trouvât à l'intérieur de ces demeures était une large pierre placée sur le devant. Sur cette pierre, les naturels broient l'ocre rouge dont ils se peignent dans leurs jours de toilette. Le plus vieux des deux indigènes me montra un morceau de cet ocre qu'il nomma *boïel;* il en râcla avec l'ongle du pouce une poudre qu'il recueillit dans la paume de la main et dont il se peignit la figure avec une certaine symétrie; puis, se rengorgeant, il eut l'air d'avoir grandi beaucoup dans sa propre opinion à la suite de ce coloriage. Le malheureux n'en était pourtant ni plus beau ni plus propre. Aussi trouva-t-il en moi un homme complètement insensible aux charmes de la toilette indigène.

Au-delà de ce triste hameau, nous traversâmes une petite prairie naturelle que coupait un torrent limpide; puis devant nous s'ouvrit une forêt plus considérable composée d'eucalyptus, de banksias, de casuarinas, etc., dont quelques-uns atteignaient de grandes dimensions. Ces lieux, quoique déserts et étrangers à toute espèce de culture, sont d'un accès facile; on y marche sans danger et sans peine, et une foule de sentiers naturels s'y forment par suite de l'usage qu'ont les Australiens de mettre le feu aux herbes dès qu'elles sont sèches, pour déblayer le sol, faciliter la chasse des kangarous et des autres animaux qui servent à leur nourriture. Ils allument ces incendies avec des cônes de banksia enflammés, qu'ils portent soigneusement avec eux, autant pour se chauffer, que pour avoir constamment du feu sans recourir au procédé fatigant de la friction de morceaux de bois sec. Ces cônes restent très-long-temps allumés sans se consumer. Le vieux sauvage que nous avions trouvé dans le premier hameau tenait à la main, outre sa lance et son bâton, un de ces cônes, et s'amusait, de temps à autre, à enflammer les broussailles pendant que nous cheminions.

Comme nous marchions, le long des étangs d'eau douce, dans un espace couvert de roseaux et d'herbes paludiennes, un bruit assez fort, suivi de coups périodiques et sourds, comme celui que produit un corps pesant tombant sur le sol, vint frapper mon oreille et saisir mon attention. Pendant quelques minutes, je regardai çà et là, sans rien voir; puis j'aperçus une tête assez menue qui s'élevait au-dessus des roseaux, et s'éloignait comme en bondissant. C'était un kangarou (Pl. XXXV — 4). Je l'ajustai et le tirai; mais l'agile animal était déjà loin. Yalepouol me fit entendre qu'il était fort difficile de le tuer ainsi. « Quand nous les chassons, me disait-il dans son expressive pantomime, nous avons soin de les cerner de manière à ce que, d'un côté ou d'un autre, ils passent à la portée de nos lances. » Les Anglais, dans leur chasse, mettent sur leurs traces de grands chiens qui les forcent à la course. Ne pouvant tuer des kangarous, je pris ma revanche sur les canards qui peuplent ces étangs. Tout en observant le pays et en ajustant le gibier, je poussai jusque sur les bords du hâvre aux Huîtres, où l'îlot nommé du Jardin s'arrondissait en effet comme une corbeille de verdure. De grands oiseaux, réunis en troupes, occupaient l'un de ces caps avancés.

De ce point, je gagnai de nouveau l'intérieur et pénétrai dans la forêt, où les kangarous bondirent encore à mes côtés sans que je pusse en atteindre un seul. Rien de plus bizarre que le bond de cet animal qui franchit des distances énormes sur ses deux pattes de derrière et sur

Digitized by Google

sa queue, tandis que les deux pattes de devant, beaucoup trop courtes pour qu'il s'en serve dans sa course, semblent ne former que deux appendices superflus. En approchant du lieu où les masses de granit se présentent à la surface du sol, les *kou-hi* de mes compagnons recommencèrent et d'autres *kou-hi* leur répondirent. Peu de minutes après, nous étions entourés de naturels de tous les âges, vêtus de peaux de kangarous et quelques-uns armés de lances (Pl. XXXV — 2). Yalepouol leur dit quelques mots, et alors ce fut à qui me comblerait de plus d'amitiés. Seulement m'étant dirigé vers un côté où j'avais cru entendre des voix d'enfans et de femmes, je remarquai qu'ils mirent de l'affectation a m'en détourner en m'attirant dans une direction contraire. Ainsi l'hospitalité chez eux n'était pas absolue; elle était moins forte que la jalousie. C'est là, du reste, le caractère général des races mélanésiennes qui n'aiment pas à produire leurs femmes aux regards de l'étranger. Quand je vis cette répugnance, je n'insistai pas, et suivis l'impulsion que mes hôtes me donnèrent. Peu à peu, nous reprîmes le chemin du navire avec une escorte de plus en plus amoindrie; quand je me retrouvai sur la plage, Yalepouol restait seul à mes côtés.

Le jour suivant, j'accompagnai Powell, qui fit une reconnaissance dans sa baleinière le long de la rivière des Français. En passant près de l'îlot du Jardin, nous voulûmes surprendre les pélicans abattus dans les buissons de cette île; mais, avant que nous fussions arrivés à portée, ils s'enfuirent à tire-d'ailes et formèrent un long ruban dans les airs. Plus tard pourtant, nous parvînmes à les rejoindre dans les hautes graminées qui poussaient sur la grève. Un de nos marins prit même trois ou quatre jeunes pélicans, dont le plumage n'était qu'une sorte de duvet cotonneux. Leur chair, accommodée en ragoût, se trouva être un mets assez délicat.

Dans le fond de la baie, nous donnâmes aussi la chasse à quelques bandes de cygnes noirs, de céréopsis et de canards. A mesure que le canot s'engageait plus avant dans ce bassin, il trouvait un fond de plus en plus inégal et bas. Enfin, nous entrâmes dans le lit de la rivière des Français, qui se trouve fort étroit à un mille de son embouchure. Sa largeur près de la mer est d'environ cinquante à soixante toises sur huit à dix pieds de profondeur. Les deux rives abondent en jolis paysages, où de beaux eucalyptus dominent d'élégans buissons. Pendant cinq milles environ, le cours de cette rivière n'offre aucun obstacle à la navigation d'un canot; mais à cette distance, une chaîne de gros rochers barre entièrement son cours, et interdit une plus longue navigation vers l'intérieur (Pl. XXXV — 3). Près de cette barre, sont trois îlots dont les insulaires ont fait des pêcheries d'une disposition aussi simple qu'ingénieuse. Ce sont des digues en pierres, formant de petits parcs arrondis, dont les issues sont tournées du côté de la mer. Le flot, en montant, y amène des poissons qui restent engagés dans ces labyrinthes, dont les issues ont l'ouverture intérieure beaucoup plus étroite que l'ouverture extérieure. Vers l'embouchure de la rivière, et même le long des plages du hâvre, sont plusieurs autres pêcheries, construites d'après le même système, mais sur une échelle beaucoup plus grande. Dans celles-ci, les issues ont été fermées par de petites baguettes fichées en terre, et assez rapprochées les unes des autres pour que les poissons d'une certaine taille ne puissent passer au travers des interstices.

Nous mîmes pied à terre sur l'un des bords de la rivière, et marchâmes pendant quelques heures, tantôt à l'ombre de grands eucalyptus, tantôt sur une pelouse belle et rase, d'autres fois à travers de hautes fougères entrelacées, qui livrent difficilement passage. Nous suivîmes ainsi le lit de la rivière, jusqu'à deux ou trois milles au-dessus de la barre; au point où nous la quittâmes, elle avait à peine de quatre à cinq toises de largeur. Une cascade de cinq pieds de hauteur la barre encore dans son cours, et au-dessus ce n'est plus qu'un torrent rapide dans un lit semé de blocs de rochers. Tout semble annoncer que ce cours d'eau ne remonte guère plus haut, et qu'il a sa source au pied même des montagnes qui s'élèvent dans le N. O. Ce territoire est rempli de kangarous, et le long de la rivière, au retour, des cygnes noirs, des céréopsis et des canards partaient à droite et à gauche. Nous tuâmes un cygne noir, et comme il n'était que blessé, nous eûmes une peine infinie à le rejoindre. Il plongeait dans l'eau, et ne reparaissait qu'à de grandes distances : pour l'achever, il fallut deux ou trois coups de feu. Ce cygne est un noble et bel oiseau; mais pour la majesté du port, pour l'élégance des formes, il ne peut se comparer au cygne blanc d'Europe.

En repassant devant l'îlot du Jardin, un bruit épouvantable s'y fit entendre. C'était celui d'une myriade d'hirondelles de mer et d'huîtriers qui s'y étaient abattus. Les pélicans, qui s'y trouvaient tenus en éveil par le tapage, se levèrent encore et disparurent. On eût dit que ces oi-

Digitized by Google

seaux, comme plusieurs espèces de singes, plaçaient, avant de se reposer quelque part, des sentinelles qui veillaient à la sûreté de la troupe. Aussi, sont-ils très-difficiles à surprendre et à tuer. Il n'en est pas de même des huîtriers qui sont un gibier excellent.

Ainsi, malgré des orages essuyés, malgré des fatigues sans nombre, je poursuivais mes explorations sur ces grèves australiennes. Dans une de mes courses, en compagnie de Yalepouol, je me trouvai vis-à-vis d'une tombe où un naturel, au dire de mon guide, venait d'être récemment enterré. Cette tombe avait quatre pieds de long sur trois de large : de chaque côté, la terre était disposée en forme de croissant. Des touffes de rameaux verts étaient plantées sur tout le tertre funéraire, et au-dessus de l'endroit qu'occupait le cadavre, étaient les armes, les ustensiles et les ornemens du défunt. Enfin, sur l'écorce des arbres voisins, et à la hauteur de six ou sept pieds, étaient gravés des cercles de diverses grandeurs. Dans la fosse, Yalepouol me le dit du moins, le corps était placé les bras croisés et les genoux recourbés jusqu'à la poitrine. Sur le cadavre, avait été jeté un grand nombre de branches vertes, puis la fosse avait été remplie de terre. Ceux qui avaient assisté aux funérailles s'étaient barbouillés de taches noires et blanches, qui devaient durer pendant quelque temps comme signe de deuil. Ils s'étaient, dans le même but, ouvert le bout du nez. Tant que se prolonge le deuil, il est défendu de porter aucune sorte d'ornemens. Ainsi, ces sauvages, en apparence si bruts, si ignorans de toute civilisation, ont néanmoins des cérémonies régulières instituées en l'honneur des morts.

Une coutume bien remarquable en ce genre, est la défense de prononcer, durant un temps, le nom du défunt après sa mort, dans la crainte de provoquer par cet acte l'apparition de son *gnoit* (esprit). Comme il peut arriver que deux individus portent le même nom, l'homonyme doit même changer le sien pendant tout le temps que dure l'interdiction. Cette croyance aux esprits, ces précautions à l'égard des morts, pouvaient faire soupçonner que ces sauvages avaient le sentiment d'un état futur après la mort, et il est possible qu'en effet il existe chez eux quelque chose de semblable. Mais pour émettre là-dessus une opinion précise, il faudrait mieux connaître leur langue. Quand je questionnai à ce propos mon compagnon Yalepouol : « Dans la lune, » me répondit-il. Etait-ce là une idée spontanée, ou bien une réponse suggérée par les Anglais? Le fait est qu'un autre sauvage à qui je demandai où étaient allés ses pères, me répondit en dirigeant le doigt vers l'ouest.

Le docteur Scott Nind, qui a pu observer ces sauvages à loisir, nous apprend qu'ils ont des espèces de prêtres-médecins qu'ils nomment *mulgaradocks*. Ces jongleurs sont distribués en divers ordres, dont le pouvoir et les priviléges varient suivant leur prééminence relative. Le mulgaradock passe dans le pays pour avoir la puissance de chasser le vent ou la pluie ; il peut à son gré envoyer la foudre ou la maladie sur l'objet de sa haine. Quand le prêtre veut chasser une tempête, il se tient debout en plein air, agite les bras, secoue son manteau et se roule avec des contorsions violentes. Ce manége dure long-temps avec des intermittences de repos si la tempête n'obéit pas promptement. Pour chasser la maladie, le procédé est à peu près le même; seulement le mulgaradock fait moins de bruit, et il ajoute à ses simagrées quelques frictions avec de certaines branches vertes qu'il a soin de chauffer au feu; il souffle sur la partie malade comme pour enlever le mal. On pense encore dans le pays que le mulgaradock peut conférer la force ou l'adresse, et plus d'une fois les naturels ont recours à lui pour obtenir le don de ces qualités. L'opération de la part du mulgaradock consiste simplement à promener plusieurs fois sa main, en l'appuyant avec force sur le bras du consultant, depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts qu'il tire de manière à en faire craquer les articulations. Les frictions ne sont point toutefois le seul moyen curatif de ces docteurs. Ainsi pour la dyssenterie, à laquelle les sauvages sont fort sujets, le mulgaradock administre au patient la gomme de xanthorrea, et quelquefois les jeunes pousses d'une plante tubéreuse nommée par eux *mirnes*. Les maladies auxquelles ils sont le plus exposés sont celles qui proviennent du refroidissement, comme les maux de gorge et les douleurs d'entrailles; ces dernières occasionent souvent la mort, surtout parmi les enfans.

Les mulgaradocks se montrent surtout habiles à guérir les blessures faites par les sagaies. Ils sont très-adroits pour extraire l'arme ou les fragmens restés dans la blessure, puis ils appliquent sur celle-ci un peu de la poudre de *boïel* qui leur sert de fard, et ils lient étroitement la plaie avec des bandes d'écorce tendre; après quoi ils se montrent très-scrupuleux sur le régime diététique du blessé, indiquant pour chaque phase de la maladie une certaine espèce d'alimens, d'abord des végétaux, puis des lézards, puis du poisson.

Nind n'observa chez ces naturels aucune es-

Digitized by Google

pèce de difformité. Les cas de surdité et de cécité étaient aussi fort rares. Un jour, ayant vu quelques Anglais pris de vin, ils remarquèrent surtout l'un d'eux qui ne pouvait se soutenir sur ses jambes et coururent alarmés vers le docteur, témoignant leurs craintes de voir mourir cet homme dans la journée. Des individus de leur nation avaient été, disaient-ils, saisis de vertiges semblables, et ils avaient succombé. Nind, les ayant questionnés à ce sujet, crut comprendre qu'ils voulaient parler de coups de soleil.

Pour la morsure des serpens, ces indigènes ont un remède simple et rationnel. Au-dessus de la blessure, ils font une ligature avec un jonc, étendant la plaie avec l'ongle de la griffe d'un kangarou ou la pointe d'une lance; puis ils sucent le venin, en ayant le soin de se laver fréquemment la bouche avec de l'eau. S'ils n'ont point d'eau à proximité, cette opération est regardée comme dangereuse. Un naturel qui avait été mordu au doigt, dit Nind, se trouva mal pendant un jour ou deux, et parut maigre et mal à l'aise pendant quelque temps.

On doit encore au docteur Nind une foule de détails curieux touchant les coutumes et les mœurs de ces sauvages. Ainsi il a réussi à découvrir que dans cette portion de l'Australie les indigènes se divisent en deux classes générales, les *Ernioung* et les *Tem* ou *Taaman*. Ces deux classes doivent constamment s'allier entre elles par des mariages. Un homme ernioung doit épouser une femme taaman, et *vice versa*. Un nom particulier, *yuredanguer*, est assigné à ceux qui enfreignent cette loi, et l'infraction peut en outre déterminer une punition très-sévère. Les enfans appartiennent à la classe de leur mère. Ainsi un homme ernioung aura des enfans taamans, tandis que ses neveux par ses sœurs seront Ernioungs. La seule tribu de Murran, aux environs du port du Roi-George, paraît être étrangère à ces sortes de conventions publiques.

Les jeunes filles sont fiancées dès l'enfance, et souvent même d'une manière conditionnelle avant qu'elles soient nées. Ces pactes sont ordinairement mutuels entre les pères de famille, et quelquefois des jeunes filles se trouvent destinées d'avance à des hommes d'un âge mûr qui ont déjà plusieurs femmes. Pour les enfans du sexe masculin, il existe également une espèce d'adoption qui a quelques rapports avec les fonctions de parrain parmi nous. Cette coutume se nomme *kotertaï;* elle a pour but d'assurer à l'enfant l'aide et la protection de l'homme qui accepte cette parenté volontaire.

Ces sauvages ne paraissent point avoir de cérémonie nuptiale proprement dite. La jeune fille est présentée au futur; mais les présens de ce dernier s'adressent moins à elle qu'à son père. Ces présens consistent en gibier et en provisions; quelquefois même le beau-père reçoit un manteau, des lances ou des ustensiles. A l'âge de onze ou douze ans, la jeune fille est livrée à son mari. Dans ces sortes de mariages, l'époux est dit *parn-yocker*. Ceux qui dérobent leurs femmes, ce qui arrive assez fréquemment, sont tenus à plus de soins pour captiver leurs bonnes grâces. Quelquefois encore la violence est employée et la jeune fille est entraînée malgré elle; ou bien, destinée à un vieil époux, elle se livre de plein gré à un homme plus jeune et plus agréable. La tribu entière connaît et tolère le fait. Durant quelque temps, les deux amans se tiennent à l'écart; ils changent souvent de résidence et fuient avec soin les poursuites de l'époux outragé, car celui-ci ne rêve que vengeance. Il y a danger pour le couple fugitif jusqu'à ce que la femme soit enceinte. Alors les amis interviennent; on apaise le mari avec quelques présens, et les premiers liens sont rompus. S'enfuir ainsi et courir les bois avec la femme d'un autre, s'appelle en australien *marr in kolata*. Le plus souvent, il arrive que l'épouse infidèle est rattrapée. Ramenée au logis, son mari la bat rudement ou lui perce la cuisse avec sa lance. L'infidélité est un cas assez fréquent dans ces ménages. Le mari craint toujours cet accident; l'œil ouvert sur sa moitié, au moindre sujet de plainte il la corrige vigoureusement. Presque tous les hommes restent célibataires jusqu'à trente ans, quelquefois jusqu'à un âge plus avancé. Les vieillards ont non-seulement plusieurs femmes, mais des femmes de tous les âges.

Cet état de choses assez bizarre est tempéré par une coutume plus bizarre encore, le *tarra manakkarak*, institution voisine du sigisbéisme italien. L'usage consiste à faire la cour à une femme du vivant même du mari, à la condition bien reconnue de tous qu'elle deviendra l'épouse du galant après la mort du vieil époux. C'est une manière de vivre dans un adultère licite et toléré, mais qui doit être pourtant accompagné d'une réserve et d'un décorum suffisans pour n'exciter ni la jalousie du mari en titre, ni le scandale des autres couples de la tribu.

Quand un homme meurt, ses jeunes femmes vont ordinairement, pendant toute la durée du deuil, résider chez leur père : elles doivent, pendant ce temps, éviter toute espèce d'intimité

Digitized by Google

avec celui auquel elles ont ensuite l'intention de s'unir. Violer ce dernier respect à la mémoire du mort, ce serait de leur part s'exposer à de rudes châtimens : mais si, plus tard, elles s'enfuient avec leur amant, on y fait peu d'attention.

Les femmes ont des couches très-faciles et très-peu douloureuses : le jour qui les suit, elles vont, comme à l'ordinaire, chercher leur nourriture. La durée de l'enfance se divise en diverses périodes, qui ont chacune leur désignation particulière. Dans les premiers jours, l'enfant est porté sur le bras gauche, dans un pan du manteau; plus tard, il est suspendu aux épaules de la mère. Les enfans demeurent tout nus, jusqu'à ce qu'ils puissent marcher seuls. Si deux enfans viennent ensemble au jour, l'un d'eux est tué : s'ils sont de sexe différent, c'est la fille qui est conservée. La raison que donnent les sauvages de cette coutume barbare, c'est qu'une femme ne peut avoir du lait pour deux enfans, et qu'elle n'est pas assez forte pour les porter tous les deux à la fois, quand elle va chercher sa nourriture. Les enfans tètent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans; mais long-temps avant d'être sevrés, ils savent déjà se procurer des vivres. Une jeune fille de neuf à dix ans est la gardienne ordinaire des enfans en bas âge : elle les conduit aux environs du lieu où la tribu est campée, pour y arracher des racines avec des piquets aigus. Si la petite troupe aperçoit un étranger, tous se cachent à l'instant dans l'herbe comme un gibier qu'on aurait surpris, et se tiennent tapis contre terre.

Dans leurs danses, ils sont complètement nus; ils se vêtissaient pourtant quand les Anglais y assistaient. Alors ils se couvraient les reins de leurs manteaux, laissant seulement le haut du corps sans vêtement. Le visage de ces naturels est d'habitude peint en rouge, avec diverses figures peintes en blanc sur les bras et sur le corps. Le blanc est l'emblème du deuil; mais on l'emploie également pour la danse, parce que cette couleur se distingue mieux la nuit. Les mulgaradocks ne dansent jamais.

Dans les jours de danses solennelles, un grand feu est allumé sur un terrain uni, et derrière ce feu s'assied un vieillard qu'on peut appeler le président de la fête. Les danseurs observent tous les mêmes positions; ils font des gestes, des pas symétriques qui varient seulement de temps en temps. Quelquefois ils s'arrêtent tout court, grommelant entre leurs dents, tournant la tête d'un côté et d'autre, en prenant les allures les plus grotesques. Ces danses paraissent être d'une nature allégorique ou symbolique; elles figurent souvent des parties de chasse, autant qu'on peut en juger par les cris qu'ils profèrent : *warre*, *wait*, *tourt*, etc. (ému, kangarou, chien). En dansant, ils agitent des rameaux verts, s'avancent chacun à leur tour, et vont les déposer devant le vieillard qui préside à leurs jeux. D'autres fois, armés de lances, ils font semblant de tuer un de leurs compagnons; après quoi, lances et rameaux verts sont encore remis au vieillard. Celui-ci, durant toute la scène, reste assis par terre, affectant un air digne et grave, et tourne la tête çà et là, comme pour diriger et surveiller les mouvemens des danseurs. En outre, il tire et agite sa barbe alternativement de chaque main. Le docteur Nind n'a pas vu les femmes danser avec les hommes, et il ne croit pas que ce mélange ait jamais lieu. La danse s'accomplit au bruit de cris qui ne révèlent aucune espèce de sentiment musical. Chaque individu répète à chaque bond les mots *woou woou*, dont la signification est restée ignorée. Seulement on sait que lorsqu'ils battent les buissons et les fourrés avec des bâtons pour en faire sortir le gibier, ils appellent cela *woou e nia tour*, expression complexe où se retrouve le mot *woou*. Par moment, ils s'arrêtent court pour pousser un cri perçant. Ces danses n'ont jamais lieu que lorsqu'ils sont réunis en troupes et dans des momens de paix. En temps de guerre, elles les exposeraient aux surprises de l'ennemi, en trahissant le lieu de leur campement.

Les Anglais, dans les premières années de la colonisation, crurent long-temps que deux ou trois individus de la bande étaient réellement les chefs des autres. C'était des hommes remarquables par leur taille, leur belle conformation, leur activité, et surtout par les peintures dont ils étaient toujours couverts. Leurs noms étaient *Naïkennon*, *Gnewit* et *Warti*. Mais on reconnut plus tard que leur prééminence se bornait à une sorte d'influence qui provenait de leur supériorité intellectuelle ou physique, et qu'au fond nulle suprématie positive, incontestable, n'existait pour eux. Naïkennon se donna pourtant comme le capitaine et le roi des hommes noirs. Long-temps il hésita à compromettre sa dignité dans une visite aux hommes blancs; et, quand il se décida à cette démarche, ses camarades le présentèrent avec une sorte d'étiquette, parlèrent long-temps et avantageusement de lui, semblèrent enfin le donner pour leur supérieur.

Naïkennon était un des plus beaux hommes de la contrée. Ses cheveux étaient ramassés

Digitized by Google

en arrière en une touffe étroitement ceinte par un cordon, et surmontés par une masse de plumes blanches. A son bras gauche était une touffe semblable. Sa poitrine et ses épaules étaient ornées de nombreux tatouages en relief (*oumbin*). Il se distinguait par une grande réserve dans ses manières : il parlait peu, et demandait fort rarement quoi que ce fût. Pendant long-temps, il se refusa à accompagner les colons dans leurs parties de chasse, et à leur rendre les petits services que l'on recevait habituellement des autres membres de la tribu. Pourtant il finit par s'humaniser ainsi que son frère Maukorraï, et devint ensuite si intimement lié avec les étrangers qu'il quittait rarement leur camp. Ce fut alors que les Anglais purent constater facilement qu'il ne possédait aucune autorité positive sur ses compatriotes.

Dans leurs mariages, ils n'ont point de restrictions quant aux tribus; mais ils pensent que le mieux est de se procurer une femme des cantons les plus éloignés. Dans ce cas, les fils ont le droit d'aller chasser dans la patrie de leur mère. Les naturels sont fort jaloux des droits de propriété, et le sol est divisé en districts, dont chacun est affecté à une famille. En certaines saisons de l'année, les jeunes gens qui vont en partie de plaisir rendent visite à leurs voisins, et vont quelquefois jusqu'à quarante ou cinquante milles dans ce but. Leur séjour, qui est ordinairement assez court, est célébré par des festins et des réjouissances. Ces visites n'ont lieu qu'entre tribus amies ; elles sont accompagnées de formalités qui témoignent des intentions amicales des nouveaux venus. Les visiteurs se présentent habituellement vers midi.

« Un jour, dit Nind, que j'étais à la chasse, accompagné de Maukorraï et de cinq ou six de ses compagnons, nous entendîmes le cri *kou-hi, kou-hi kâ-kâ* retentir dans les bois. Mon compagnon s'arrêta tout court; il dit que des étrangers arrivaient, que c'était des ennemis, et témoigna l'envie que je l'aidasse à les attaquer. Mais bientôt il reconnut que c'était des amis, et nous nous avançâmes vers eux. C'était cinq ou six hommes de la tribu Murran qui s'approchaient de nous, en dansant le long de la route.

» Leurs lances et leurs *mearas*, ou bâtons pour envoyer la lance, étaient portés par un seul d'entre eux, et les autres étaient désarmés. Ils étaient peints et barbouillés sur tout le corps; chacun avait le front ceint d'un bandeau dans lequel étaient passées des feuilles de xanthorrea qui retombaient autour du visage en guise de bandelettes. Chacun d'eux tenait aussi dans sa main un rameau vert.

» En attendant, les hommes des deux tribus tournèrent quelque temps dans une direction circulaire, et ils s'embrassèrent plusieurs fois. Chacun passait le bras autour de la taille de son ami, le soulevait un peu de terre et lui baisait les mains, politesses qui étaient sur-le-champ rendues dans les mêmes formes. La danse recommença ensuite, et alors je les laissai à eux mêmes. »

Les rameaux verts que ces sauvages promènent dans presque toutes leurs cérémonies, semblent être un gage de paix ; ils jouent aussi un grand rôle dans leurs danses. Si des querelles s'élèvent entre deux individus, les deux familles respectives interviennent et les apaisent. Si un homme est tué, à l'instant même la tribu se met en mesure de venger sa mort par la mort d'une victime ; mais peu importe que ce soit le meurtrier lui-même ou tout autre personnage de la tribu. Ce sentiment de représailles est poussé à un tel point, que si un homme périt par accident, en tombant d'un arbre, en se noyant dans la mer, ou de toute autre manière, ce malheur est attribué par les amis du défunt au maléfice de quelque mulgaradock d'une tribu ennemie, et le point d'honneur les oblige à tuer à leur tour un individu de cette tribu. Quand un homme se sent dangereusement malade et qu'il a perdu tout espoir de guérison, il cherche à tuer quelqu'un, persuadé que la mort d'un autre peut seule le rétablir.

Dans leurs querelles particulières, ils se servent, pour s'entre-frapper, de leurs maillets, de leurs bâtons et de leurs casse-têtes; mais il est rare que dans ces combats ils se portent des coups mortels. Quoiqu'ils n'aient point de boucliers, ils savent éviter les coups de lances avec la plus grande adresse. Le motif le plus ordinaire de leurs disputes, ce sont les femmes. Dans les autres cas peu graves, comme la violation du territoire, ils ne cherchent point à se tuer, mais seulement à se blesser aux cuisses ou aux jambes. Dès que le sang coule, le combat cesse.

Sur d'autres points de l'Australie, les naturels ont des rencontres publiques et régulières, ils vident leurs querelles dans un champ de bataille ; mais aux environs du port du Roi-George, ils ne font pas la guerre si noblement; ils procèdent par surprises, souvent furtives et nocturnes, et se bornent presque toujours à de simples escarmouches. A l'approche de l'ennemi, un cri est poussé, et tous les combattans,

Digitized by Google

armés de leurs lances, accourent sur le terrain, mordant leurs barbes et faisant d'horribles grimaces qui leur donnent l'aspect de furieux et de possédés. Rarement plus d'un ou de deux guerriers combattent à la fois de chaque côté. Pendant ce temps, les autres, au lieu de combattre, s'efforcent de les séparer, ce qui amène une confusion extraordinaire. Placés à quelques pas l'un de l'autre, ils s'envoient leurs lances, et leur dextérité à les éviter est vraiment merveilleuse; un mouvement imperceptible leur suffit pour cela. Aussi faut-il qu'ils échangent un bon nombre de lances avant que l'un des deux champions soit atteint.

En temps de guerre, les indigènes du port du Roi-George quittent leur résidence habituelle, et se retirent dans des lieux éloignés pour mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans; ou bien encore ils se réunissent en grand nombre de manière à former des campemens imposans et inattaquables. Rarement alors ils allument d'autres feux que ceux nécessaires pour la préparation de leurs alimens; et afin de tromper l'ennemi, ils transportent souvent leurs tentes d'une localité à une autre. Les guerriers sont ordinairement des célibataires. Ils voyagent par petits détachemens de trois ou quatre individus, et tâchent de laisser sur leur passage le moins de traces possible, évitant pour cela les sentiers connus et fréquentés. Pour peu qu'un corps ait laissé de traces, les naturels savent deviner sa route et la suivre. Une fois qu'ils ont découvert leur ennemi, ils s'avancent par troupes, mais la nuit seulement, rampant sur les pieds et sur les mains jusqu'à ce qu'ils soient à portée; puis, quand ils se voient arrivés à un point qui leur permet d'user de leurs armes, ils décochent leurs lances. Le parti surpris s'enfuit alors sans se défendre, sans essayer de résister; il profite de la nuit pour abandonner la place et chercher un autre asile. S'il s'opposait à l'attaque, une confusion horrible en résulterait, à ce qu'ils s'imaginent, et ils ne pourraient dans ce pêle-mêle distinguer leurs ennemis de ceux de leur propre parti, tandis qu'ils en seraient parfaitement distingués eux-mêmes, à cause des feux du campement. Dans ces surprises, les femmes et les enfans sont quelquefois massacrés, quoique souvent une seule victime suffise au vainqueur dans chaque attaque. La guerre est pour ces malheureuses tribus un état permanent qui doit nuire au développement de la population. Comme personne ne succombe sans laisser des amis qui le vengent, de représailles en représailles, la lutte est interminable.

La langue des indigènes du port du Roi-George n'a rien de disgracieux; elle a au contraire une certaine harmonie. Généralement ils parlent avec vitesse, et quand ils se trouvent en bandes nombreuses, ils célèbrent quelquefois par un chant improvisé un événement important pour eux. Cela arrive fréquemment aux femmes quand elles sont seules. Alors elles donnent libre carrière à leur humeur caustique et entonnent des chansons qui souvent sont fort outrageantes pour les hommes. Dans tous les instans, leur camp est tumultueux; le silence ne s'établit qu'à l'approche d'un étranger, et ne dure que le temps nécessaire pour reconnaître l'arrivant.

Depuis quelques jours j'étais sur cette côte, sans avoir pu satisfaire mon désir d'une chasse au kangarou. L'occasion, le temps propice m'avaient manqué. Enfin le vent du S. O. s'étant mis à souffler avec violence, mon ami Yalepouol vint me prévenir que c'était là le moment favorable pour cette chasse et qu'il fallait en profiter. Malgré la tempête qui régnait, je partis avec quatre sauvages et gagnai un marécage couvert de roseaux où, à diverses reprises, j'avais aperçu quelques-uns de ces mammifères. Les naturels savaient en outre que l'un d'eux y avait son gîte. En approchant de ce gîte, ils eurent soin de conserver le vent droit au milieu du visage; puis, à une certaine distance, ils me firent signe de m'arrêter. Alors ils se dépouillèrent de leurs manteaux et continuèrent à s'avancer à pas de loup, rampant sur les pieds et sur les mains, et ne bougeant plus dès que le vent cessait. Si le kangarou inquiet, étonné, se tournait par hasard vers eux et les découvrait, ils restaient immobiles et comme morts. Après avoir fait ce manége pendant dix minutes environ, ils ne se trouvèrent plus qu'à quelques pas de l'animal, et lui lancèrent tous leurs sagaies. Une des sagaies le blessa à l'une des pattes de derrière, une autre à la tête. L'animal tomba et fit encore quelques bonds; mais se précipitant sur lui, les sauvages l'achevèrent bientôt en lui assénant de grands coups de marteau sur la tête. Au moment où je m'approchai d'eux, le kangarou était déjà presque tout dépecé, les chasseurs ayant songé d'abord à en enlever les parties les plus recherchées et les plus utiles. L'un d'eux arrachait de la mâchoire inférieure les deux dents de devant qui servent à garnir les pointes de leurs lances. Un autre s'étant saisi de la queue en avait coupé le bout avec ses dents et en retirait les fibres nerveuses. Ces fibres, qu'ils roulent autour d'un bâton pour les faire sécher, leur de-

Digitized by Google

viennent fort utiles soit pour coudre leurs manteaux de peaux, soit pour attacher les pointes de leurs lances. Les naturels se rendirent ensuite à leur camp, portant leur proie en triomphe, et la tribu tout entière les accueillit par des cris de joie. J'eus pour ma part un morceau du derrière de l'animal. Hachée et cuite à l'étuvée avec un quartier de porc, cette viande fait un plat assez estimable connu des Anglais sous le nom de *steamer*.

Quand les naturels se trouvent réunis en grand nombre, ils ont un autre moyen de chasser le kangarou. Pour cela ils forment autour de lui un cercle compacte dont peu à peu ils diminuent la circonférence, jusqu'à ce que l'animal débusqué vienne s'offrir à leurs coups. Pour le kangarou de la petite espèce, ils emploient un moyen analogue. Lorsqu'ils soupçonnent le gîte de quelqu'un de ces animaux, ils coupent tout à l'entour, dans une largeur considérable, les broussailles et les fougères, en ne touchant point au milieu ; puis ils entassent en dehors les broussailles coupées ou arrachées, de manière à former une sorte de rempart circulaire, capable d'arrêter les kangarous dans leur fuite. Cela fait, un ou deux chasseurs, suivis de leurs chiens, parcourent l'espace réservé pour faire lever le gibier. Les kangarous bondissent, ils traversent l'espace libre ; mais, arrêtés par les broussailles, ils sont facilement abattus par les chasseurs. Ainsi la chasse pratiquée avec un grand nombre d'hommes est toujours abondante et facile. Pour les kangarous de toute sorte, les naturels emploient aussi des piéges dressés dans les lieux humides où ces animaux viennent se désaltérer. Ce sont des fosses profondes, recouvertes de broussailles et sur lesquelles on a semé une légère couche de terre. Cette chasse a lieu surtout dans l'intérieur.

Les naturels du port du Roi-George font la chasse de l'ému, ou casoar, principalement en hiver, saison dans laquelle ces oiseaux couvent. Quand ils ont trouvé un nid, ils se cachent derrière un buisson et font en sorte de tuer d'abord le mâle, à peu près sûrs ensuite de tuer la femelle. C'est un gibier qu'ils attrapent du reste assez rarement, bien qu'ils en fassent le plus grand cas.

CHAPITRE XXXI.

AUSTRALIE. — ILE DES KANGAROUS. — PORT WESTERN.

Powell n'avait plus rien à faire au port du Roi-George le 6 décembre : il remit à la voile. Nous cinglâmes vers l'E. par une mer et une brise assez dures, bien que cette saison fût l'été de l'Australie. Après dix jours de triste navigation, nous laissâmes tomber l'ancre le 16 décembre à Napean-Bay, sur l'île des Kangarous. Le nom de cette île lui a été donné au moment de sa découverte : quand Flinders y aborda en 1802, les kangarous y étaient si nombreux et si peu farouches, que son équipage tua, en une soirée, trente-un de ces animaux, dont le plus petit pesait soixante livres, et le plus gros cent vingt-cinq. Ils paissaient par bandes le long d'une pelouse qui bordait la lisière d'un bois. Non moins nombreux sur la plage, des phoques monstrueux se traînaient jusqu'auprès des bandes de kangarous, et semblaient vivre avec ces derniers dans la plus parfaite intelligence. Flinders observa que les phoques, à l'approche des hommes, montrèrent une sagacité bien plus grande que leurs commensaux les kangarous. Ceux-ci ne s'inquiétèrent pas de l'arrivée des Anglais ; on eût dit qu'ils les prenaient pour des phoques, et qu'ils n'avaient pas à se déranger davantage pour les uns que pour les autres ; tandis que les phoques ne se montrèrent pas assez sots pour confondre les Anglais et les kangarous. Flinders aurait dû ajouter à cela, qu'il était possible que les phoques eussent pu faire connaissance avec les hommes sur d'autres plages de l'Australie, tandis que les kangarous, isolés et relégués sur leur île, n'avaient pu acquérir la même expérience. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette expérience leur est acquise aujourd'hui, et qu'elle a changé complètement leurs mœurs confiantes. En effet, quand nous arrivâmes près de Kanguroo-Head (Pl. XXXVI—1), que Flinders donne pour la résidence favorite de ces animaux, sur une dizaine d'entre eux qui s'y trouvaient occupés à paître, neuf décampèrent à toutes jambes, dès qu'ils nous aperçurent, et dans le nombre, à peine pûmes-nous en tirer deux, que nos chiens poussèrent vers un endroit où deux des nôtres s'étaient embusqués. On tira aussi, mais vainement, quelques coups de fusil aux casoars. Ces oiseaux tombent difficilement sur le coup, et, quelque blessés qu'ils soient, dès qu'ils peuvent s'enfuir, ils sont introuvables.

L'île des Kangarous est un Eden de verdure, auprès des plages stériles et nues de l'Australie. Une fraîche pelouse règne le long de rochers d'ardoise, disposés par couches parfaitement horizontales. Cette végétation, cette plage belle comme un tapis, doivent sans doute avoir attiré là un grand nombre de kangarous et favorisé leur multiplication. Un

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vista de un Pais en la Islas de los Kangarus.



2. Caza a los Focas.

Digitized by Google

bois assez épais couvre toutes les autres parties de la baie.

Quand Flinders fit la découverte de ce point, il remarqua que les arbres alors en végétation paraissaient bien plus chétifs qu'une foule d'autres, dont les troncs morts étaient debout, et dont les débris jonchaient le sol. Comme ces gigantesques végétaux semblaient avoir tous péri le même jour et par suite d'une incendie général; comme d'ailleurs rien n'indiquait que les hommes eussent jamais mis le pied sur cette terre, il en conclut que la foudre ou le frottement accidentel de deux arbres morts pouvait avoir mis le feu à ces forêts. D'après son calcul, cet accident avait pu arriver de dix à vingt-cinq ans auparavant.

L'île des Kangarous a près de trente lieues de long sur une dizaine de lieues de large, avec un sol d'une hauteur médiocre. L'intérieur de l'île est inconnu : on n'y a point encore découvert d'habitans; seulement on sait que les terres du cap Jervis, séparées de l'île des Kangarous par un simple canal de deux ou trois lieues, nourrissent la même race d'hommes, chétive et farouche, que celle qui campe au port du Roi-George. Quelques mois avant notre passage à Nepean-Bay, leur férocité avait causé la mort d'un brave officier anglais, victime de son amour pour la science. Du point du mouillage où nous étions alors, on pouvait même apercevoir le sommet du mont Lofty, théâtre de la catastrophe. En voici le récit, tel qu'il m'a été fait plus tard à Port-Jackson. Ces nobles dévouemens, accomplis sur des terres lointaines, méritent d'avoir des échos qui les répètent au monde, afin que les noms des martyrs de la science soient honorés comme ceux des autres martyrs.

Le lieutenant Sturt, dont il sera plus tard question, venait de reconnaître le cours du fleuve Murray et de découvrir le vaste lac Alexandrina, qui communique à la baie Encounter près du cap Jervis par un canal impraticable pour les plus petits navires, quoique assez large pourtant. A la suite de cette découverte, Sturt avait soupçonné que ce lac pourrait bien communiquer avec le golfe Saint-Vincent par un autre canal plus profond. C'était là un fait important à constater. Il se liait à tout le système de colonisation de l'Australie méridionale et à la nature des relations qu'on pouvait entretenir avec le contrées de l'intérieur.

Le capitaine Barker, de retour d'une mission au port du Roi-George, entreprit de résoudre cette grande question géographique. Le 10 avril 1831, il arriva près du cap Jervis, prolongea de très-près la rive orientale du golfe Saint-Vincent et s'assura qu'il n'y existait point de canal apparent dans une étendue assez considérable.

Afin d'être plus sûr de ses investigations, le 17, le capitaine Barker descendit à terre, accompagné de M. Kent, attaché au commissariat, de deux soldats et de son domestique. Ils débarquèrent près d'un petit canal, dont l'embouchure était obstruée par une barre, et dont le cours, qui n'était que de quatre milles, s'enfonçait jusqu'au pied de la chaîne parallèle à la côte. Le paysage offrait un aspect fertile. Les bords du chenal se composaient de prairies naturelles, légèrement boisées et tapissées d'herbes de toutes espèces. Le sol était un terreau fécond, d'une couleur chocolat, qu'on supposa provenir de la décomposition de la pierre à chaux bleuâtre qui se montrait le long de la côte. Au fond du canal, un vallon encaissé de rochers conduisait dans les montagnes. On y trouva beaucoup d'eau douce, déposée dans les mares qui s'étaient remplies durant les dernières pluies. La petite troupe bivouaqua sur ce point.

Le lendemain, le capitaine Barker, escorté de M. Kent et de son domestique, se mit à gravir le mont Lofty, en suivant la crête de la chaîne. Les parties inférieures parurent formées de schiste argileux; les flancs et les sommets, couverts d'arbres qui atteignaient des dimensions extraordinaires. A l'E., la vue était bornée par d'autres chaînes parallèles à celle que l'on suivait; mais à l'O., on avait en vue les bords ravissans du canal.

Dans le cours de la journée, on passa sur les bords d'un ravin profond, dont les flancs portaient un tapis d'herbes gracieux au regard. A six cents pieds de profondeur roulait, dans le fond de cette gorge, un petit torrent brisé sur un lit de rochers. Çà et là, des blocs énormes opposaient comme une digue à son cours, et dans ces endroits l'eau avait tellement usé et poli la pierre, que les veines de quartz rouge et bleu qui la traversaient figuraient des ouvrages en mosaïque. A quelques milles de ce ravin, nos voyageurs firent leur seconde halte de nuit.

Le jour suivant les conduisit à la cime du mont Lofty, à 2,250 pieds environ au-dessus du niveau de la mer et à une distance de onze milles de la côte. Ce qui les surprit le plus, au sommet de ce mont, ce fut la grosseur des arbres qui le couronnaient. L'un des troncs se trouva avoir plus de quarante pieds de circonférence, et ces robustes végétaux ne sem-

Digitized by Google

blaient souffrir, ni des vents régnans, ni de leur position élevée. La plupart appartenaient au genre eucalyptus, et l'un d'eux était remarquable par le parfum particulier à son écorce.

Nos voyageurs redescendirent par le côté septentrional du mont et atteignirent le point où la chaîne se termine au N. N. E. Là ils jouirent d'une vue plus étendue que du sommet même du mont. Ils dominaient la plus grande partie du golfe; ils pouvaient distinguer les montagnes qui le cernent au N. N. O., et, droit à l'E., un autre mont tout-à-fait semblable au mont Lofty, mont élevé qui semblait terminer la chaîne sur ce point en masquant la vue du lac Alexandrina. Barker en conclut que ce piton était celui signalé par le lieutenant Sturt, comme s'élevant des bords même du lac, et confondu par lui avec le mont Lofty, plus reculé vers l'O. Ce dernier reçut, à juste titre, le nom de mont Barker.

Tout-à-fait au-dessous du point où s'arrêtèrent les voyageurs, se prolongeait au N., aussi loin que la vue pouvait s'étendre, un terrain plat, légèrement ondulé, tantôt découvert, tantôt boisé en partie, mais partout tapissé de verdure. Ce terrain courait aussi vers l'E. et semblait contourner les flancs du mont Barker. Les voyageurs passèrent encore la nuit sur le sommet de la chaîne, près d'un grand bassin qui ressemblait à la bouche d'un cratère; d'énormes fragmens d'un granit grossier et grisâtre s'y trouvaient amoncelés dans le plus effrayant désordre. Les parties culminantes de toute la portion septentrionale de la chaîne du mont Lofty viennent de cette formation, qui se trouve ainsi placée entre les formations schisteuses qui environnent le canal situé à la croupe de cette chaîne.

Cette première expédition fut heureuse. La troupe voyageuse se retrouva le 21 avril sur la grève. Mais elle débarqua de nouveau, quelques jours après, dans une petite baie assez sûre, située immédiatement au N. du cap Jervis, et trouva dans le fond une vallée de neuf à dix milles de longueur sur trois à quatre milles de largeur. Cette vallée, flanquée de deux ramifications de la chaîne principale, abondait en pâturages dans lesquels se montrèrent de nombreux kangarous. Quoique pierreux en certains endroits, le sol était, en général, fertile et d'un agréable aspect. Tirant droit vers l'E., Barker et ses compagnons traversèrent la première chaîne de collines, puis entrèrent dans une vallée stérile, pierreuse et couverte de broussailles. Ils la traversèrent, franchirent une seconde chaîne, d'où ils eurent vue sur la baie Encounter. Étendue à leurs pieds, une plaine aboutissait à des dunes de sable ou à des collines couvertes d'arbrisseaux. Le capitaine Barker monta sur le point le plus élevé, et, de là, il découvrit enfin le lac Alexandrina et le canal par lequel il communique à la baie Encounter. Il descendit alors vers ce point, atteignit les bords du canal, et le suivit en foulant des dunes de sable jusqu'à ce qu'il pût apercevoir la pointe S. E. du cap Jervis. A cet endroit, le chenal devait avoir environ un quart de mille de largeur, et M. Barker se disposa à le traverser à la nage pour gagner une dune située sur l'autre rive et où il comptait obtenir un plus grand développement de perspective sur les contrées situées à l'E.

Malheureusement il était le seul de sa bande qui sût nager : personne ne put le suivre. On voulut vainement le détourner de son projet; quoique souffrant et maladif, il persista. M. Kent lui attacha sa boussole sur la tête; il se déshabilla et partit. En dix minutes, il était sur l'autre rive. Gravissant la berge, il prit quelques relèvemens à l'aide de ses instrumens, puis descendit du côté opposé. On ne le revit plus.

Voilà où s'arrête le journal de M. Kent; et le sort du malheureux capitaine Barker serait encore une énigme, si une femme du pays, qui resta long-temps au service des pêcheurs anglais, n'avait donné les détails de la catastrophe.

D'après elle, M. Barker, après avoir gravi la première dune, se dirigea sur une autre située à une grande distance. Ce fut dans ce trajet que trois naturels qui s'en allaient alors des bords de la mer vers le campement de leur tribu, aperçurent de loin cet étranger. Ils le suivirent et n'osèrent l'accoster, retenus par la crainte de l'instrument qu'il portait. Voyant des hommes décidés à l'attaquer, le capitaine Barker chercha d'abord à les calmer; puis, aimant mieux les prévenir, il s'élança sur l'un d'eux; mais son attaque ne fut point heureuse; il ne fit aucun mal à son homme, tandis qu'un des sauvages lui lança une sagaie qui l'atteignit à la hanche. Pour se sauver des mains de ces trois assaillans, Barker se jeta vers la mer et courut à travers les brisans. Il y reçut une nouvelle lance dans l'épaule, puis une troisième au milieu de la poitrine. Tombé dans l'eau sur son séant, il y fut achevé à coups de lance; il en reçut plus de cent; après quoi les naturels traînèrent son corps par les jambes sur les récifs, le jetèrent dans l'eau profonde, où la marée le prit et l'entraîna au large.

Digitized by Google

Suivant la femme qui donna ces détails, les trois sauvages, en tuant le capitaine Barker, n'avaient pas d'autre but que celui de s'assurer si l'on pouvait tuer un homme blanc. Mais Sturt est plutôt disposé à croire que ces naturels exerçaient un acte de vengeance, comme représailles des atrocités que les pêcheurs de phoques avaient si souvent commises à leur égard. Cette même tribu avait témoigné, peu de temps auparavant, les dispositions les plus hostiles envers Sturt et ses compagnons, et les trois meurtriers de Barker furent sans doute enchantés de pouvoir satisfaire sans péril une haine de tribu.

Le 18, *le Kanguroo* quitta le mouillage de Neapan et donna dans le passage de Backstaire, entre le cap Jervis et l'île des Kangarous; puis il gouverna vers le détroit de Bass. Dans cette traversée, plus d'une fois le brick longea la côte qui se montra généralement basse, sablonneuse, d'un triste et morne aspect. De temps à autre des brumes épaisses la dérobaient à nos regards. Le 21, nous doublions la pointe du cap Otway, composée de mornes et de hautes falaises, boisées, vertes, plus gracieuses qu'aucune des terres aperçues jusque-là. Le soir même, nous étions mouillés dans le port Western, sur la partie nord de l'île Phillip.

A l'instant même, je voulus faire une excursion sur les bords de la crique profonde qui échancre les terres de cette île. Tant que je me tins sur la grève même, je pus marcher tout à l'aise sur un sable fin et mouvant; mais dès que je voulus pénétrer dans l'intérieur, une végétation d'arbrisseaux et de plantes buissonneuses me présenta une barrière tellement épineuse et serrée, qu'après avoir déchiré plusieurs fois mes vêtemens, je me vis obligé de retourner sur le bord de la mer. A marée basse, le rivage est bordé d'une couche de vase molle qui empêche de regagner les canots. Plus loin la grève se couvre de galets arrondis, noirâtres et lourds, qui, au premier abord, sembleraient provenir d'une formation ignée; mais ce sont des géodes qui doivent leur pesanteur et leur couleur à une proportion de fer assez considérable.

Il fut plus facile de se promener sur la pointe de sable qui forme la partie occidentale de la baie. De ce côté, c'est une belle plage, bordée par des dunes couvertes d'arbres de diverses espèces. A l'intérieur, le paysage est magnifique; il offre des promenades délicieusse. On peut choisir entre des pelouses charmantes, émaillées de fleurs diverses, traversées par des sentiers bien battus, ou bien de beaux massifs d'arbres entre lesquels on peut circuler sans peine. A voir cette nature soignée et partout accessible, on croirait reconnaître le travail de l'homme. C'est pourtant quelque chose d'incontestable, que l'homme n'y a jamais rien ajouté, ni retranché. Les misérables tribus qui habitent ces plages ne songent guère à l'embellissement de leurs campagnes. Le soin de leur nourriture est déjà une occupation suffisante. Il est même douteux que les petits sentiers que l'on aperçoit çà et là soient l'œuvre de leurs mains; on les attribue plutôt aux animaux qui, dans leurs courses, suivent toujours la même direction. C'est du moins ce que disent les pêcheurs habitués de ces parages.

Dans un endroit de la plage assez éloigné, nous aperçûmes trois ou quatre phoques de la plus grande taille, qui venaient s'ébattre et s'alonger sur les dunes. On courut vers eux; mais, redoutant et prévoyant le péril, ces amphibies se rejetèrent et disparurent dans la mer avec une vitesse et un élan incroyables pour de telles masses (Pl. XXXVI—2). Ces phoques appartiennent à l'espèce que les naturalistes ont nommée *otarie cendré*. Leur taille, quand ils sont adultes, varie de sept à dix pieds de longueur. Ils ont une grosse tête, le front élevé, le museau carré et court, la lèvre supérieure dépassant l'inférieure. De la tête au milieu du tronc, leur grosseur augmente progressivement, puis décroît peu à peu de la même manière, de sorte que, au premier abord, ces animaux offrent, pour ainsi dire, la forme de deux cônes réunis par la base. Le pelage, en dessus, est d'un gris cendré uniforme. Le menton, les aisselles et les deux côtés du corps sont roux; les membres postérieurs presque noirs, et les antérieurs d'un brun foncé tirant sur le rougeâtre. Les poils de la tête et du cou sont longs rudes et grossiers; ceux des autres parties sont plus courts et plus serrés. Leur couleur cendrée provient du mélange de ces poils, dont les uns sont d'un blanc jaunâtre et les autres noirâtres. En les écartant, on trouve en outre, à leur base, un feutre roux assez doux.

Les individus jeunes sont noirs et ont les poils très-soyeux. Leur tête est arrondie, et leur aspect est moins disgracieux qu'à un âge plus avancé. Au bout de quelques jours de domesticité, ils se montrent aussi familiers et aussi caressans que de petits chiens. Ils ont un bêlement qui approche de celui du chevreau, et viennent recevoir la nourriture de la main de celui qui les appelle. Dans le bas âge, ces phoques se meuvent plus facilement que lorsqu'ils ont grandi,

Digitized by Google

attendu que leurs membres ne sont point encore aussi disproportionnés qu'ils doivent le devenir par la suite.

Comme la peau de ces animaux est une fourrure estimée dans plusieurs contrées du N. de l'Europe, et que leur espèce est très-commune sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande, surtout aux environs du détroit de Bass, des pêcheurs anglais, américains, russes et français, ont exploité pendant trente années cette branche de commerce avec de grands succès et de grands profits. Mais ces battues actives et multipliées ont complètement détruit, sur plusieurs points, cette race d'animaux, et l'ont considérablement diminuée sur tous les autres. Aussi, les pêcheurs de phoques sont-ils aujourd'hui obligés d'encourir beaucoup de fatigues et de périls pour aboutir à des récoltes médiocres. Souvent ils vont relancer les phoques sur des rochers stériles et nus, sur des plages basses et presque inaccessibles. Aujourd'hui le métier de pêcheur de phoques est un des plus ingrats que l'on puisse imaginer. Pourtant il est encore une foule d'armateurs anglais et américains qui s'y vouent de gaieté de cœur, et y consacrent leur vie et leur fortune.

Nous fîmes plusieurs autres excursions sur cette plage, et notamment dans la partie orientale de la baie, où nous accostâmes près de la passe de l'E. sur une belle grève sablonneuse. A notre arrivée, nous fûmes salués par le gazouillement d'une foule de philédons, hôtes habituels des arbres qui entourent ce point. La plupart de ces arbres, excentriquement éparpillés à travers de riantes pelouses du plus beau gazon, appartenaient aux genres banksia, eucalyptus, casuarina, podocarpus, leptospermum, etc. Le sol dans tout ce rayon est mollement accidenté. On peut aller partout sans obstacle et sans peine, excepté en certains endroits où les pieds s'embarrassent dans les tiges sarmenteuses et rameuses d'une fougère et d'une sorte de *dampieria* aux fleurs jaunes.

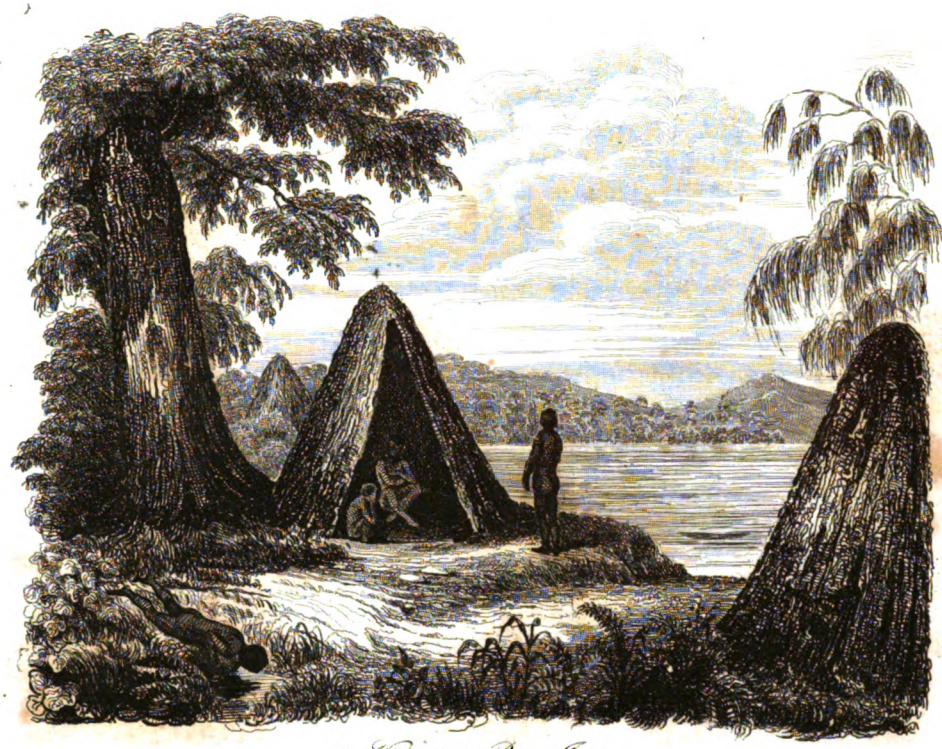
Ces lieux fourmillaient d'oiseaux appartenant aux genres coucou, martin-pêcheur, philédon, perroquet, etc. En deux ou trois heures, nous eûmes fait une chasse abondante. Plusieurs kangarous s'enfuirent à notre approche, et quelquefois ils s'élançaient presque d'entre nos jambes; mais leur fuite était si rapide, qu'aucun de nos coups ne put les atteindre. Près du rivage, nous trouvâmes une cinquantaine de huttes, plus ou moins détruites, entourées de traces de foyers et de débris de coquillages, preuves évidentes du séjour récent des insulaires. J'aurais été curieux de visiter ces naturels, attendu qu'au rapport de Tuckey qui les vit lors de la fondation de la colonisation de Port-Jackson, ils paraissaient plus nombreux, mieux faits et plus civilisés que ceux des autres cantons. Ils reconnaissaient, dit-il, des chefs qui s'ornaient la tête de plumes de cygne noir, se peignaient en rouge, blanc et jaune, et se faisaient porter sur les épaules de leurs sujets. Du reste, cette peuplade, fière de sa supériorité, déployait un caractère féroce et inhospitalier. Sa malpropreté dépassait tout ce qu'on peut imaginer en ce genre.

Il y a quelques années, des rixes sanglantes s'élevèrent entre eux et les pêcheurs de phoques; il paraît que, depuis cette époque, ils se sont retirés dans l'intérieur, et ne reparaissent sur le littoral que lorsque les blancs sont absens du port Western. Quand on tient compte, d'une part, du caractère farouche des naturels; de l'autre, des mœurs licencieuses et déréglées des pêcheurs, on peut en conclure que les torts étaient réciproques, et que les naturels ont agi sagement en opérant leur retraite.

Les phasianelles abondent sur toutes les plages du port Western, mais ces coquilles y arrivent toujours vides de leur animal. La drague près du navire rapportait beaucoup de térébratules, dont un petit nombre seulement offrait le mollusque. Cette espèce se rapproche de celle qui abonde à l'état fossile dans diverses contrées de la France, notamment aux environs de Paris.

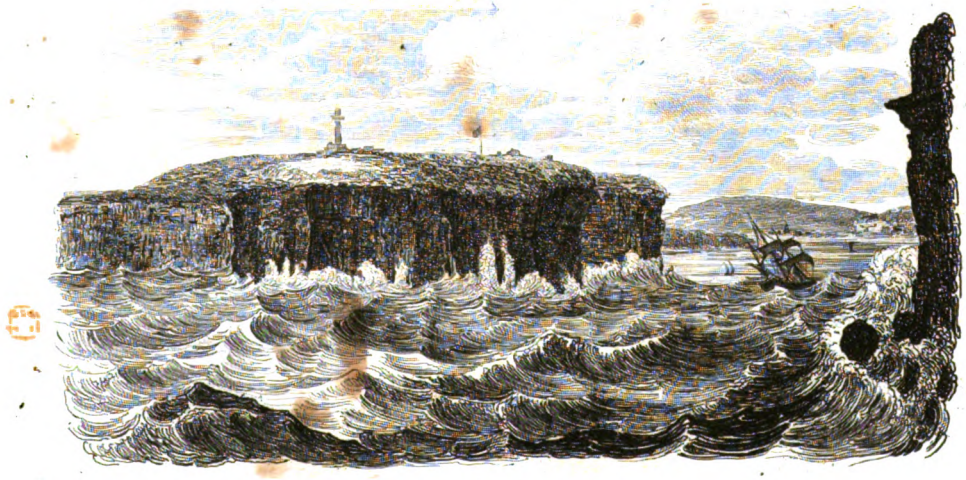
Des voyageurs anglais qui avaient fait par terre, au commencement de 1826, la route de Twofold à Port-Western, rapportèrent qu'ils avaient trouvé, sur la côte orientale de cette baie, une rivière magnifique, des plaines immenses d'une grande fertilité, et une foule d'autres merveilles de ce genre. Déterminé par ces récits, le gouvernement de Port-Jackson expédia vers ce point un détachement de soldats et de convicts qui devaient y fonder une colonie. Ces convicts et ces soldats y arrivèrent sur la fin de 1826, quelques jours après le passage du capitaine d'Urville: mais au lieu de la belle rivière fastueusement annoncée, c'est à peine si l'on trouva un large torrent, dont le lit était complètement à sec. Après un séjour de peu de durée, le manque d'eau douce força le gouvernement à rappeler ces hommes à Port-Jackson, et à renoncer, du moins pour le moment, au projet de coloniser Port-Western. Il est toutefois difficile de supposer qu'il n'y existe point d'eau; et d'ailleurs il serait très-facile d'y creuser des puits abondans. Port-Western offre un magnifique mouillage pour les navires de tout rang, et sa position au milieu du détroit de Bass

Digitized by Google



3. Village à la Baie Jervis.

2. Aldea en la Bahia de Jervis.



4. Entrée du Port Jackson.

4. Entrada del Puerto Jackson.

Digitized by Google

Digitized by Google

ne peut manquer de lui donner un jour une grande importance.

CHAPITRE XXXII.

AUSTRALIE. — NOUVELLE-GALLES DU SUD.

Le 23 au soir, *le Kanguroo* quitta le port Western. Il passait, le jour suivant, entre le promontoire Wilson, masse énorme de granit, qui termine l'Australie vers le S., et l'île Redondo, cône imposant par sa forme, sa hauteur et son isolement, escarpé à sa base et couvert d'une belle végétation. Dans les jours qui suivirent, on prolongea, à douze ou quinze lieues de distance, cette plage sablonneuse qui s'étend depuis Ram-Head jusqu'au promontoire de Wilson. Déjà, l'on peut apercevoir, à vingt lieues de distance, la chaîne des monts Warragong, qui domine toute cette partie de la côte, et que les Anglais nomment Alpes australiennes ou Montagnes-Blanches. On rangea d'assez près le cap Howe, plage de sable sans verdure et sans eau; puis plus loin, le mont Dromadaire, plus remarquable par sa forme que par sa hauteur, qui n'est guère que de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer. La plage est une montueuse bande de sables; mais à l'intérieur l'œil découvre de riantes pelouses, ombragées par de beaux arbres. Il était rare, toutefois, que nous pussions voir nettement la terre. Le plus souvent, des brumes intenses ou des tourbillons de fumée, provenant des incendies habituels à tous les Australiens qui brûlent les fougères de leurs plages, nous en dérobaient totalement l'aspect et la configuration.

Le 30 au matin, en montant sur le pont, je fus surpris de trouver *le Kanguroo* à l'entrée d'une passe assez étroite, bordée de chaque côté par des falaises escarpées, noirâtres et tristes au regard. Sur la gauche, se dressait un phare élégant et élevé, qui aurait trahi à l'instant même la civilisation anglaise, quand même un pilote monté à bord et dirigeant le navire n'eût pas mieux encore rappelé les coutumes d'Europe, transportées sur la côte australienne (Pl. XXXVI—4). Quand nous eûmes dépassé ce chenal, nous vîmes s'ouvrir et s'agrandir devant nous un immense bassin, capable de contenir à la fois toutes les flottes du monde. Ces bords sont agréablement accidentés de criques, de calangues et de pointes. C'est un magnifique lac salé. Sur la droite, le sol est en majeure partie sans cultures : il offre quelques bouquets d'arbustes et un vêtement de fougères élevées. Mais sur la gauche se déroule toute une colonisation agricole; des villages, des maisons de plaisance, des métairies, le tout avec un aspect d'aisance et de richesse. Au milieu de ce mobile panorama, se trouve la ville et le port ou anse de Sydney-Cove (Pl. XXXVII—1). Là, est une ville vraiment européenne, plus européenne que tout ce que j'avais pu voir dans les mers de l'Inde. Vaisseaux, forts, magasins, rues et maisons, tout rappelle l'Angleterre. On croirait être mouillé dans un petit port de la Manche. En quarante ans, la construction de cette ville a été conçue et réalisée dans un pays antipode. Il y a quarante ans, on ne voyait pas ici pierre sur pierre; tout était solitude et barbarie.

A peine l'ancre fut-elle au fond, que je débarquai avec mon bagage. Powell m'indiqua dans George-Street un hôtel où je fus bien traité, et dont les prix étaient à peu près les mêmes que ceux d'un hôtel de second ordre à Londres. Les domestiques qui me servaient, les hommes de peine qui faisaient mes commissions, étaient tous des condamnés pour vol ou pour d'autres crimes en Angleterre; et pourtant, pendant mon séjour, je pus m'assurer que les délits ne sont pas plus fréquens à Port-Jackson que dans nos contrées les plus civilisées de l'Europe. Le dépaysement, une longue traversée, une vie nouvelle à se faire sur une terre inconnue et à demi-sauvage, tout contribue à ramener les criminels à une meilleure entente de leurs intérêts, et à leur prouver que la moralité est aussi un bon calcul.

Quelques heures de promenade dans Sydney m'eurent bientôt fait connaître cette ville, dont la plus grande merveille est son existence. Comme la plupart des maisons y sont éparpillées, isolées entre cour et jardin, elle occupe un espace immense. Les maisons n'y ont guère plus d'un ou deux étages. Les rues sont, pour la plupart, bien alignées, d'une belle largeur et assez bien tenues. Comme elles ne sont point pavées, la poussière y est quelquefois incommode : la boue y est rare, grâce à la sécheresse à peu près constante du climat. La principale rue de Sydney, George-Street, a près d'un mille de longueur; elle est coupée par intervalles à angles droits par des rues transversales, tandis que d'autres rues courent dans un sens parallèle (Pl. XXXVII—2). L'eau dont usent les habitans provient de puits ou citernes creusés dans le roc. La ville n'est traversée que par un mince ruisseau, qui prend sa source dans un marais voisin, et dont les eaux sont bientôt infectées par les immondices de toute nature.

Digitized by Google

La partie de Sydney située sur la bande orientale du port renferme la plupart des édifices publics et des habitations des riches particuliers. Dans le nombre, on distingue le palais du gouverneur, résidence agréable et commode entourée d'un vaste parc, de jolies promenades et de bosquets délicieux. La partie de cet édifice qui frappe l'œil le plus vivement, sont les écuries, construction bizarre et hors de proportion avec les autres, anomalie monumentale dans laquelle l'architecte a employé le gothique au milieu d'une cité qui date d'hier. Aussi, au premier abord, prend-on ce bâtiment plutôt pour une église que pour une écurie.

Sur le revers occidental de Sydney-Cove est le quartier vulgairement nommé *Rocks*, parce que sa base est, en effet, sur le roc nu. C'est la cité des artisans et du bas peuple. Les patriciens de la Nouvelle-Galles du Sud se hasardent rarement dans ces bas quartiers, et quand je témoignai le désir d'aller les visiter, on me conseilla de prendre garde à mes poches. Il ne m'arriva pourtant rien de désagréable ni de fâcheux.

Les maisons de Sydney sont presque toutes bâties avec un grès que fournissent les rives du canal de Port-Jackson. Aussi remarque-t-on déjà dans cette ville des édifices importans, tels que d'élégantes casernes (Pl. XXXVIII—2), les prisons des condamnés, les magasins de la marine, et l'église catholique, commencée sur un plan trop étendu pour les moyens de la population catholique, ce qui a forcé d'en suspendre les travaux. Plus modeste, le temple des protestans est surmonté d'un clocher pyramidal qui est jusqu'à ce moment l'édifice le plus élevé de Sydney.

Insoucieux de l'avenir, les premiers colons avaient jadis abattu les arbres qui avoisinaient la ville. Aussi l'aspect de ses environs est-il aujourd'hui triste et dépouillé. On cherche depuis quelques années à réparer cet inconvénient par des plantations d'arbres d'Europe; mais ces végétaux poussent lentement, et souvent ils dégénèrent sur ce sol brûlant et aride. Les arbres indigènes n'ont eux-mêmes qu'une croissance très-lente, ce qui voue pour quelque temps encore la campagne d'alentour à une triste nudité.

La population actuelle de Sydney est évaluée à 15,000 ames, dont 2,000 convicts et 400 militaires. On peut la diviser en cinq classes bien caractérisées : les agens du gouvernement, les marchands et les cultivateurs, les individus de tout état et de tout rang qui n'ont jamais subi de condamnation, les émancipistes et les convicts.

Les émancipistes sont ceux qui, venus dans la colonie sous le poids d'une condamnation, y ont recouvré la liberté soit par l'expiration, soit par la remise partielle ou entière de la peine. Cette classe est assez nombreuse, et plusieurs de ces émancipistes ont acquis déjà des propriétés importantes. Si la pensée de la colonisation australienne était comprise de tous ceux qui en sont aujourd'hui membres, ces hommes rentrés dans le giron social, lavés de leur faute par le temps et par la peine, devraient être regardés à l'égal des autres, et se voir accueillis, comme si le passé n'était plus, par les membres qui n'ont jamais eu maille à partir avec la justice. Il n'en est rien pourtant. Les individus d'origine libre ont déjà constitué à Sydney une aristocratie insultante pour les émancipistes. Ces pauvres repentis ne sont admis dans aucune société patricienne; ils sont exclus de fait de tous les postes un peu distingués, et leurs tentatives pour rétablir une égalité qui est dans leurs droits ont souvent donné lieu aux scènes les plus scandaleuses. Cette réprobation ne s'arrête pas même à la personne de celui qui l'a encourue, elle passe d'une génération à l'autre; la tache au front va du père au fils, et sur cette terre qui devait être le purgatoire humain des fautes humaines, non-seulement le délit ne s'expie pas, mais il devient héréditaire. Changez donc les institutions pénitentiaires pour rencontrer des préjugés qui combattent si obstinément contre elles.

Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, par suite de ce faux et injuste système, les émancipistes ont eux-mêmes établi entre eux des catégories, tant il est vrai que l'exception crée l'exception, que l'injustice enfante l'injustice. On divise cette classe en *émancipistes purs*, ceux qui n'ont subi aucune condamnation dans la colonie même, et *émancipistes impurs*, ceux qui ont été repris pour délits locaux. Ces deux classes s'excluent l'une l'autre avec un acharnement pareil à celui des hommes libres à l'égard de toutes les deux. Un dîner public ayant été donné, il y a quelques années, par les émancipistes purs, un émancipiste impur parvint à s'y introduire. Malheureusement on s'en aperçut, et à l'instant même des cris partirent de tous les côtés : *A la porte, à la porte! chassez-le!* On se préparait à en venir au fait, après avoir épuisé les paroles. L'impur avait tout prévu; il savait son rôle. Son intention, en bravant l'orage, était de se procurer un bon repas; coûte que coûte, il voulut s'en donner le plaisir. Seul contre tous, il avait imaginé de rouler le coin de la nappe autour de son bras, de telle manière

Digitized by Google

que si on en venait à la violence et à une expulsion par la force, la nappe entraînât tout le service et renversât tout le dîner. Quand on le menaça, il montra son bras, et continua bravement à manger sa soupe, comme un homme qui n'était pas venu là pour autre chose. A l'aspect de ce singulier moyen de défense et de ce sang-froid non moins singulier, la masse des convives se mit à rire. L'impur dîna; c'était tout ce qu'il voulait.

Quelques excursions dans Sydney et au sein des campagnes environnantes ne m'avaient pu donner qu'une idée imparfaite de cette partie de l'Australie. Je résolus de pousser plus loin mes courses, et de visiter les endroits les plus remarquables de la Nouvelle-Galles du Sud. Ma première excursion fut dirigée vers Parramatta. Deux chemins y conduisaient, l'un par mer, l'autre par terre. J'usai de l'un et de l'autre, de l'un pour aller, de l'autre pour revenir. Partis de bonne heure avec le flot, nous doublâmes la pointe Dawer, au-delà de laquelle se déroulèrent entièrement devant nous le quartier des Rocks, le hâvre Derbing, le bel établissement de feu John Mac-Arthur, puis de délicieux cottages disséminés sur la côte. Quand nous arrivâmes en face de l'un d'eux, le batelier, jusque-là taciturne, s'écria avec un soupir : « Ici était le cottage du pauvre William Bardley. » Au ton de cette exclamation, je devinai qu'il y avait là-dessous quelque drame. « William Bardley, qu'est-ce que cet homme? un gouverneur, un lord, un capitaine?—Non, monsieur, ni un capitaine, ni un lord, ni un gouverneur, mais un pauvre vieillard qui gagnait honnêtement sa vie à l'aide de son travail. Il vivait là, dans cette maisonnette que vous voyez sur la berge du canal, content de peu, cultivant son petit jardin, ou pêchant pour sa nourriture quelques poissons de la baie. Des gentilshommes de la ville s'arrêtaient de temps à autre pour causer avec le vieux Bardley, qui était gai, spirituel et bavard. Un jour, l'un d'eux remarqua l'absence de Bardley, et s'aperçut que sa maison était fermée. Il passa sans s'inquiéter autrement du vieillard. Seulement, au bout de quelques jours, la maisonnette restant close, il conçut des soupçons, et se fit débarquer sur la plage. Que vit-il? Une porte forcée, une cabane vide de meubles, un intérieur dévasté. Un chien seul restait, étendu sur le plancher et rongeant un os. Le gentleman le lui arracha : c'était un os humain. Evidemment Bardley avait été assassiné, et le chien rongeait le cadavre de son vieux maître. Mais où était ce cadavre? D'abord on ne put le découvrir : la justice, les magistrats y échouèrent. Alors le gentleman eut l'idée d'affamer le chien, pour qu'il allât de nouveau arracher un lambeau de chair de la sépulture du vieillard. Ce moyen réussit : le chien alla vers le lieu où le corps avait été inhumé. On le déterra dans un état de décomposition très-avancé. Un convict qui avait été long-temps au service de Bardley fut saisi et emprisonné : il fit l'aveu de son crime et fut pendu à Sydney. Mais tout cela ne rendit pas ce pauvre Bardley à la vie : c'était un brave homme; nous l'avons tous pleuré. »

Au-delà de ce point et jusqu'à la moitié de la route, les deux bords du canal offrent peu de terrains en culture. Ses bords se composent de rochers de grès, couverts de plantes buissonneuses, tandis qu'à l'intérieur court une suite de collines peu élevées et mollement ondulées, collines que tapissent des buissons et des arbrisseaux verts. Çà et là, dans les criques et les anses du canal, on aperçoit des cases, habitations temporaires des bûcherons, des laboureurs et des distillateurs ambulans. Quand ces derniers y logent, des fumées continuelles décèlent leur présence.

A une distance de sept milles environ, et sur la rive droite, paraît la taverne de Squire et ses débarcadères, ses attenances, ses vergers entourés de vertes palissades. Son fondateur, mort depuis peu, fut le premier brasseur de la colonie, et sa bière eut long-temps une célébrité éclatante sur le continent austral. Plus loin, et du même côté, s'échelonnent des métairies et des habitations. Sur la gauche défilent les vastes salines de M. Blaxland, avec sa jolie maison, ses jardins et ses parcs, délicieux paysage dont la verdure s'élève en amphithéâtre. Après un moulin à blé sur la droite, le terrain n'offre plus qu'une succession d'enclos, les uns en pacages, les autres en champs de blé, jusqu'à ce qu'on se trouve en face de la magnifique résidence de M. Hannibal Mac-Arthur, cachée dans un coude du canal, sous des touffes d'orangers couverts de fleurs et de fruits, et peuplée de kangarous domestiques qui courent et s'ébattent le long de la grève.

Un peu plus loin vient l'école des orphelines, située sur une éminence entourée de toutes parts de jardins et de pâturages, faisant face au cottage de M. John Mac-Arthur, dont les bâtimens jaunes se detachent sur un fond de délicieuse verdure. A cette hauteur, le canal se rétrécit tout-à-coup, et prend le nom de rivière, quoique l'eau en soit toujours salée. L'eau douce ne commence qu'au-delà du pont de Parramatta, où l'eau de la mer se trouve contenue par une chaussée qui l'empêche de

Digitized by Google

remonter plus avant (Pl. XXXVII — 3). Cette circonstance suffit pour indiquer combien le sol s'élève peu depuis Sydney jusqu'à Parramatta, dans une étendue de quatorze milles environ.

On débarque sur la rive gauche, devant un grand bâtiment en briques qui forme les magasins du commissariat; après quoi, en un quart d'heure de marche, on se trouve à Parramatta. Cette ville occupe une surface considérable; mais la plupart des maisons sont isolées et à un seul étage, souvent même avec un simple rez-de-chaussée entouré de cours et de jardins. Les rues sont larges, tirées au cordeau, quoiqu'inhabitées encore en grande partie. Le sol n'étant pas ferme comme celui de Sydney, le manque de pavés s'y fait sentir d'une manière plus fâcheuse, surtout après les pluies. Le gouverneur a une résidence agréable à Parramatta, qui est destinée à devenir la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Cependant les gouverneurs continuent à résider à Sydney, et les autorités locales y maintiennent le centre des affaires administratives. Parramatta en souffre, et sa population ne va guère au-delà de 3 à 4000 ames.

Les édifices les plus remarquables de Parramatta sont les casernes des soldats, celles des convicts, les deux églises et l'hôtel de la Toison-d'Or (*golden fleece*). Ce dernier, bâti en briques, élevé de deux étages, offre sur le devant un boulingrin entouré d'un chemin pour les voitures, et fermé par une belle grille en fer. Dans cet hôtel sont accueillis les étrangers de distinction qui y trouvent le comfortable anglais le plus complet et le plus raffiné. A un quart de lieue de la ville est un vaste bâtiment nommé *female Factory*. Là sont enfermées les femmes auxquelles on ne trouve point convenable d'accorder la liberté dès leur arrivée dans la colonie, et celles qui ont mérité d'en perdre l'usage depuis qu'elles l'habitent. Quoique cette prison soit entourée de toutes parts de murs de douze pieds de haut, les recluses trouvent souvent le moyen de franchir ces barrières.

Parramatta se trouvant située dans une plaine entourée de côteaux, les rayons du soleil s'y concentrent de toutes parts, et il y a toujours dans sa température de trois à six degrés de chaleur de plus qu'à Sydney. Il en résulte de longues et désolantes sécheresses dans les mois d'été. Alors ces tapis verts, ces bosquets en fleurs, ces côteaux rians, tout se dépouille et se flétrit. Au lieu d'une végétation active et lustrée, on n'a plus qu'un paysage poudreux, sans brise, sans feuillage et sans eau.

Powell ne devant pas séjourner à Sydney plus de deux semaines, je ne pus, malgré tout mon désir, pousser jusqu'aux plaines de Bathurst au-delà des Montagnes-Bleues; mais ce temps me suffisait au moins pour visiter les points les plus remarquables du Cumberland et la Nouvelle-Galles du Sud. Un jeune médecin anglais, nommé Harry, avec qui j'avais promptement lié connaissance, s'offrit à me servir de guide dans un pays qu'il avait traversé dans tous les sens. Nous louâmes à Parramatta un joli gig attelé de deux chevaux pleins d'ardeur, et, dès l'aube du jour suivant, nous roulions vers Windsor.

De Parramatta à Windsor, on compte vingt-un milles qui se font en quelques heures. Windsor est située sur les rives de l'Hawkesbury, belle rivière dont les eaux ne sont douces qu'à soixante milles au-dessus de son embouchure, à trente milles avant Windsor. C'est une charmante bourgade située sur la croupe des Montagnes-Bleues, que l'on voit s'élever par terrasses successives, tapissées dans toute leur étendue de forêts toujours vertes, et cela jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon vers l'ouest.

Jusqu'ici la ville n'a qu'une seule rue méritant ce nom, bordée de maisons et de jardins disposés et tenus avec goût. On y trouve une jolie maison du gouvernement, deux églises, une prison, un tribunal, des casernes pour les militaires et pour les convicts, deux bonnes hôtelleries, enfin des boutiques où sont étalés les objets nécessaires à la consommation des habitans. La fertilité du sol, sans cesse renouvelée par les alluvions du fleuve, fait de Windsor un lieu important. Chaque année, il s'en exporte des quantités de grains considérables.

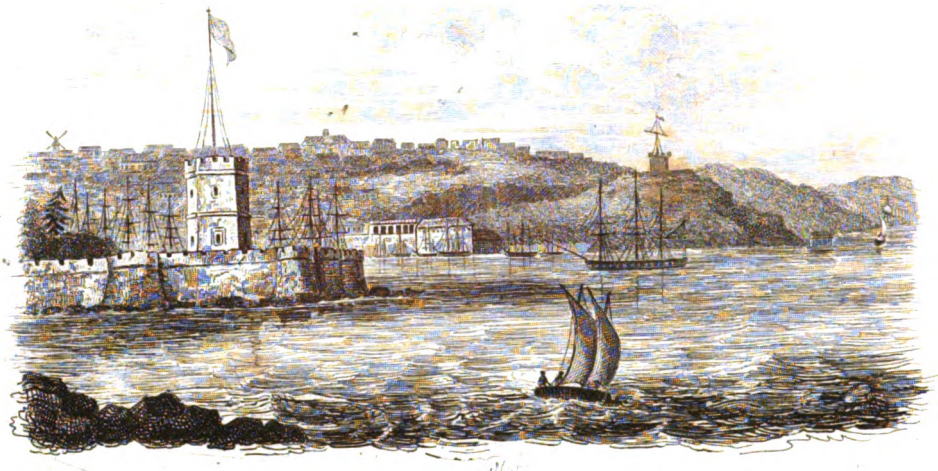
En face et sur l'autre rive de l'Hawkesbury, on trouve le village de Wilberforce, puis en-deçà celui de Richmond, l'un et l'autre bourgs fort importans et à une distance de cinq milles environ de Windsor.

A douze milles de Windsor, on trouve Emu-Ford, au point où la route de Bathurst traverse la rivière au moyen d'un gué pour entrer dans les vastes et fécondes plaines d'Emu, qui forment de ce côté la lisière des Montagnes-Bleues. Dans une étendue de douze milles, le sol est d'une fertilité singulière, quoique exposé aux ravages occasionés par les débordemens du fleuve. Devant Emu-Ford, est la ferme du gouvernement, où de nombreux convicts sont employés à diverses cultures, et surtout à celles du blé et du tabac.

Nous fîmes une halte à quelques milles plus haut, chez sir John Jamison, qui possède une magnifique habitation au sommet d'une colline,

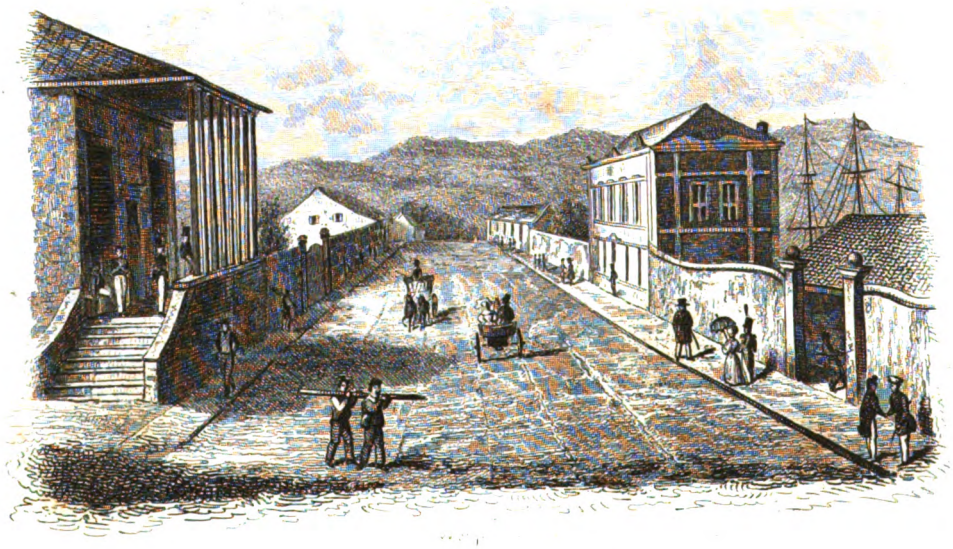
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vue de Sydney.

1. Vista de Sidney.



2. George Street à Sydney.

2. Calle Jorge en Sidney

de Sainson del.

Digitized by Google

d'où se découvre le plus beau et le plus vaste paysage: les eaux du fleuve, les plaines riantes du fertile Emu et une vue magnifique des Montagnes-Bleues. Une source d'eau fraîche, trésor inestimable à la Nouvelle-Hollande, coule près de l'habitation. La propriété de M. Jamison occupe une immense étendue : un millier d'arpens environ sont déjà défrichés et donnent en abondance toutes sortes de productions. Sir John est reputé dans la colonie pour son inépuisable hospitalité. Sa maison de campagne est le rendez-vous de la meilleure société de Sydney. Son parc abonde en kangarous apprivoisés. Quand j'allai m'y promener, l'un d'eux s'approcha de moi. A sa haute taille, à son air vénérable et grave, je jugeai que c'était le patriarche de la bande. Il s'approcha de moi de l'air du monde le plus inoffensif et le plus benin, se coucha à mes côtés, puis me flaira amicalement pour m'inviter à le caresser. « Défiez-vous, s'écria Harry, c'est un mauvais plaisant; vous allez voir. » En effet, le jeune Anglais fit alors semblant de se prêter à ces caresses. L'animal continua son jeu, plaça ses pattes de devant sur Harry; puis, tout d'un coup s'appuyant brusquement sur sa queue, il lui donna avec ses pattes de derrière une vigoureuse poussée qui, bien que prévue, envoya mon compagnon de route tomber sur l'herbe, à quatre ou cinq pas plus loin. Le facétieux kangarou entendait par là prier les promeneurs de songer à lui, de fouiller dans leurs poches, pour voir s'ils n'y trouveraient pas quelques friandises dont on pût lui faire hommage. Cette humeur gourmande semblait être l'instinct dominant de cet animal. Quand vint l'heure du souper, il se glissa par la porte du salon qu'on avait laissée entr'ouverte, et vint se poster gravement derrière la chaise de Harry, debout comme un serviteur, observant tous les mouvemens de son voisin, le frappant de temps en temps avec sa patte, pour lui demander sa part de ce qu'il avait sur son assiette. Ne croyant pas les kangarous susceptibles de cette familiarité intelligente, ce spectacle m'amusa et m'intéressa beaucoup.

A peu de distance de la maison de sir John, le Hawkesbury, dont le nom est Warragamba en langue indigène, traverse des gorges sauvages, où des rochers barrent souvent son cours et forment des cascades. On va quelquefois visiter en canot le Regent-Glen. Là, les bords de la rivière sont resserrés, élevés et escarpés; les arbres étendent leurs rameaux et semblent former une voûte au-dessus du fleuve, tandis que des buissons chargés de fleurs couvrent çà et là la nudité des parois, en sortant des crevasses.

La première ville qui vient ensuite est Liverpool, dans le district de Bringelly, que borde à l'O. la chaîne des Montagnes-Bleues, et qui s'étend au S. vers les plaines de Cow-Pasture. Pour la grandeur, Liverpool vient immédiatement après Windsor : elle est située sur le George-River, qui va se jeter à la mer dans Botany-Bay. Jusque-là, son cours entier n'est que de douze milles en droite ligne, et du double environ, en tenant compte des sinuosités. De petits navires peuvent remonter jusqu'à Liverpool. Cette ville, qui occupe une grande surface, a des rues bien alignées, une église, un tribunal, une prison, des casernes de soldats et de convicts, un hôpital général, plusieurs bonnes auberges et des magasins. La population ne s'y élève guère au-dessus de 1,000 ames. Il y a quinze ans, tout ce que l'on voyait aux lieu et place de ces maisons, de ces rues, de ces édifices, de ces habitans, était un large écriteau cloué sur un arbre et portant ces mots : « *This is Liverpool* — c'est ici Liverpool. » Pas un toit, pas une caserne n'existaient encore. Mais Liverpool était le point d'embranchement de deux routes; l'une qui conduit aux fertiles districts d'Aird, d'Appire, d'Illawara, et aux comtés d'Argyle et de Cambden vers le S. La colonisation prompte et progressive de ces contrées naguère désertes a hâté le développement de Liverpool, et tout indique qu'il prendra de jour en jour plus d'extension.

Rien de plus curieux et de plus merveilleux que d'aller voir, dans les plaines de Cow-Pasture, quel parti les Anglais ont su tirer de ce territoire. A Cow-Pasture, sont les fermes et les bergeries de M. Mac-Arthur, dont les produits ont commencé la célébrité commerciale de la Nouvelle-Galles du Sud. L'habitation et ses attenances sont situées sur une éminence, à un demi-mille de la rivière, et la propriété entière contient plus de mille acres de terrain. C'est presque un district, consistant en une suite de côteaux dégarnis et doucement accidentés, sur lesquels s'étendent d'excellens pacages. La lisière de la rivière, fecondée par les alluvions, donne aussi du blé et du maïs de la plus belle espèce.

Le temps me manquait pour aller reconnaître toutes les richesses intérieures du pays. Après un séjour de vingt-quatre heures à Liverpool, je remontai avec Harry dans notre gig rapide, et un jour nous suffit pour regagner Sydney par une route unie comme une avenue, large, bien alignée, macadamisée, une route comme les

Digitized by Google

Anglais en percent dans toutes les colonies qu'ils fondent. Nul élément, nul moyen de progrès n'est plus fort, plus actif que celui-là.

A notre rentrée à Sydney, comme nous approchions de notre hôtel, nous vîmes la porte assiégée par une demi-douzaine d'individus, dont l'un était remarquable par son chapeau garni de torsades et surmonté d'une longue plume noire, par une grande redingote bleue à brandebourgs, assez semblable à celles que portent les officiers supérieurs anglais, par ses bottes, par son pantalon, le tout extrêmement sale et presque en haillons. Sur la poitrine de l'individu, brillait une large plaque en cuivre. Les compagnons de cet homme n'avaient guère pour vêtemens qu'une chemise déchirée ou un caleçon troué. « Que font là ces mendians, dis-je à Harry, et ce grand estafier qui semble leur chef? » Harry éclata de rire. « Quoi! dit-il, vous ne connaissez pas notre roi Boungari? » Je fis un signe de tête négatif. « Boungari est le chef de la tribu à qui appartenait le territoire de Sydney. C'est vous, sans doute, qu'il vient voir. Un étranger de quelque distinction n'arrive pas à Sydney qu'il ne se croie tenu à le saluer pour en recevoir un présent. C'est une charge pour l'étranger, mais elle a son côté curieux, et d'ailleurs elle est peu coûteuse. On contente facilement Boungari avec un peu de gin et de brandy. Regardez; voici à ses côtés, dans cette robe en loques, sa noble et majestueuse épouse, et derrière eux cinq ou six gentlemen qui constituent les principaux officiers et les chefs les plus vaillans de la tribu de Gouïa-Gal. Sans doute, à l'arrivée du *Kanguroo*, Boungari était absent; mais aujourd'hui il répare sa faute; il se rend à son devoir. »

En effet, à peine avions-nous mis pied à terre que l'illustre Boungari s'avança vers moi, me tira son chapeau et me fit à diverses reprises de profondes salutations que je lui rendis gravement. Ensuite, en fort mauvais anglais, il me félicita sur ma bienvenue, insinuant, avec assez d'adresse, que, comme roi du pays, il avait lieu de compter sur ma générosité. Harry m'avait soufflé ma leçon. Je fis la sourde oreille. Alors S. M. précisa mieux sa demande et borna ses prétentions à une bouteille de brandy (eau-de-vie). « Sans doute, lui dis-je, grand Boungari, une bouteille pour vous; mais pas aujourd'hui; demain. » A cette réponse dilatoire, il fallait voir quelle révolution s'opéra sur la figure de mon sauvage. Ce n'était plus du patelinage suppliant, mais bien une bouderie piteuse et refrognée : « *No, massa*, disait-il dans son jargon, *no tamara; derekle, brandy, derekle.* (*No, master, not to morrow; directly, brandy, directly.* » Non, monsieur, pas demain, tout de suite de l'eau-de-vie, tout de suite). Je ne voulus pas contrarier plus long-temps ce brave amateur de brandy, d'autant qu'il pouvait m'être utile pour quelques renseignemens sur les mœurs des indigènes avant la colonisation. Je lui tendis une piastre. Cette générosité inattendue produisit un coup de théâtre. Rayonnant de joie, Boungari se mit d'abord à gambader seul, puis donnant le signal à son épouse et à sa troupe, il exécuta avec tout ce monde une danse en grand qui formait le plus singulier tableau que l'on pût voir. Cette danse consistait en une sorte de marche qui procédait par sauts et par bonds brusques et pesans, de manière à imiter la course du kangarou. Ensuite, s'approchant de moi et me serrant la main avec la plus grande cordialité, il me déclara qu'il était, lui et son épouse, tout-à-fait à mon service. J'en profitai pour lui faire subir, à l'aide de Harry qui le comprenait fort bien, une espèce d'interrogatoire auquel il répondit dans son baragouin. Nous montâmes dans mon appartement où je ne laissai entrer que Boungari et sa femme, et afin de disposer mon nouvel ami à une confiance illimitée, je lui fis apporter un ver d'eau-de-vie qu'il avala sans sourciller, mais non sans nous avoir fait à l'un et à l'autre un profond salut, en inclinant sa tête presque jusqu'à terre. Malgré son avidité pour le brandy, il eut l'attention d'en laisser un doigt environ au fond du verre, destiné à son auguste moitié qui l'avala aussi tranquillement que si c'eût été du lait.

Boungari répondit ensuite avec toute la complaisance possible aux questions de mon compagnon. Nous apprîmes que, dans ce moment, le noble chef était absorbé par des soins de la plus haute importance. Il s'agissait d'une espèce de congrès pour vider à toujours les différends existans entre les diverses tribus voisines de Sydney. C'était aussi le moment où les *Kerredais* devaient exécuter la cérémonie du *gna-loung*. Cette cérémonie consiste à arracher une dent de devant à plusieurs jeunes garçons arrivés à l'âge requis. Les préparatifs de ces deux solennités, le choix du lieu de la scène et les formalités sans nombre qui s'y rattachaient avaient nécessité déjà plusieurs réunions et conférences entre les chefs, et Boungari lui-même, le roi Boungari avait été obligé de s'absenter de sa capitale Sydney pour aller régler divers détails avec ses voisins. L'eau-de-vie agissant sur la langue de mes sauvages,

Digitized by Google

ils dégoisèrent tant de merveilleuses choses au sujet du *gna-loung* que je témoignai le désir d'assister à l'une et à l'autre cérémonie. Boungari m'offrit de m'y conduire lui-même, et j'acceptai avec empressement. Comme il était tard, nous renvoyâmes les deux Majestés à moitié ivres de l'eau-de-vie qu'elles avaient bue.

Quand nos Australiens furent partis, je me retournai vers Harry. « Docteur, lui dis-je, voilà des bêtes brutes au premier degré. Depuis quarante ans qu'ils vivent en face de la civilisation européenne, ils sont restés aussi sauvages, aussi stupides que le premier jour : la seule chose qu'ils aient comprise, c'est le brandy. — Vous avez raison, me répondit Harry ; ces êtres tiennent de la bête autant que de l'homme, et pourtant on a essayé de tout pour les polir et les humaniser. Rien n'y a fait, ni les intentions philanthropiques des colons, ni les prédications des missionnaires. Tout a été tenté en pure perte ; l'instinct sauvage et vagabond a toujours repris le dessus. Dans le but de les amener à des dispositions plus sédentaires, le gouverneur Macquarie fit construire aux portes de Sydney une maisonnette assez propre, entourée d'un jardin. Il la mit à la disposition de la tribu qui habite le territoire de Port-Jackson. Ce fut inutilement. Le jardin resta en friche, et ils se bornèrent à venir de temps à autre s'abriter sous le toit de la maison, sans vouloir renoncer à leur existence errante. Un jour un Anglais demandait à Boungari quel cas ils faisaient des maisons : *Mari boudjiri, massa, poss i rain*, répliqua le sauvage (très-bonnes, monsieur, à supposer qu'il pleuve). Le même gouverneur avait fondé, à quelque distance de Parramatta, une école gratuite pour l'éducation des jeunes indigènes. L'attrait d'une nourriture facile et succulente y attira d'abord quelques individus ; mais bientôt, dégoûtés de l'assiduité qu'on leur demandait, ils préférèrent à cette vie sédentaire l'existence précaire et pénible de leurs compatriotes. Aujourd'hui l'établissement est presque désert.

» Des divers essais vainement tentés pour amener ces sauvages à la civilisation, voici les deux plus remarquables. Le fondateur de la colonie, le gouverneur Phillip, avait admis à sa table, en 1788, l'Australien Benilong qui s'était fait bien venir par divers services rendus aux premiers colons. Quand Phillip retourna en Angleterre, en 1792, il emmena avec lui Benilong et le garda dans sa maison jusqu'en 1795, époque où le capitaine Hunter fut nommé au gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud. Benilong reparut dans sa patrie à la suite du nouveau dignitaire, et fut admi à sa table, comme il l'avait été à celle de son prédécesseur. Pendant quelque temps, il se comporta d'une façon assez convenable. On le croyait presque civilisé ; on ne lui supposait pas la fantaisie de quitter cette existence tranquille pour la vie sauvage des forêts. C'est pourtant ce qui arriva. Il fréquenta d'abord quelques Australiens sans se ressentir en aucune manière de ce contact ; puis, petit à petit, il en revint à sentir comme eux, à rêver comme eux les solitudes de l'intérieur. Un beau jour il se dépouilla de ses vêtemens et disparut pour toujours ; il ne remit plus le pied dans la ville. Le révérend Marsden, chapelain de la colonie, qui vit Benilong dans la forêt, raconte que cet homme, redevenu sauvage, ne regrettait aucune des jouissances de la civilisation.

» Voici un autre fait cité par la même autorité. « Un autre naturel que j'avais connu dès sa plus tendre enfance, dit le narrateur, appartenait à la tribu de Parramatta ; son nom anglais était Daniel ; c'était un fort beau jeune homme. M. Caley, le botaniste, l'avait recueilli chez lui, où il le garda pendant quelques années. Quand M. Caley retourna en Angleterre, Daniel l'accompagna et y resta long-temps. Comme M. Caley était employé par feu Joseph Banks, Daniel fut introduit dans les principales sociétés de Londres. Enfin il revint à la Nouvelle-Galles du Sud, et la première fois que je le vis après son retour, il était assis tout nu sur le tronc d'un arbre dans les bois, à huit milles environ au nord de Parramatta. Je lui exprimai mon étonnement de le voir en cet état, et lui demandai pourquoi il avait quitté ses vêtemens pour vivre dans les forêts ; il me répondit que les bois étaient tout ce qu'il aimait le mieux. Peu de temps après, Daniel rencontra une jeune femme qui était venue libre d'Angleterre, à trois milles environ de Parramatta, comme elle retournait chez son père ; il se permit de l'attaquer et de la violer. Il fut arrêté et exécuté pour ce crime, et mourut comme un sauvage, malgré tous les avantages dont il avait joui dans l'état social de la civilisation. »

» Découragé de tous ces essais infructueux, le gouvernement a pris le parti de laisser ces hommes vaguer à leur gré ; seulement on les oblige à respecter les propriétés dans les campagnes, et les lois de la pudeur quand ils se présentent dans les villes. A cela près de quelques infractions, ces deux injonctions sont assez scrupuleusement respectées. Les indigènes du littoral vivent d'une façon pacifique au milieu des Anglais ; ils se contentent de mendier auprès d'eux

Digitized by Google

quelques vivres et de l'eau-de-vie pour laquelle ils sont passionnés. Mais dans l'intérieur surviennent souvent des rixes violentes entre les sauvages et les Anglais. Il y a des voies de fait et du sang versé. Quelquefois ce sont les sauvages qui attaquent; d'autres fois ce sont les Anglais, et, dans l'un et l'autre cas, il faut envoyer des détachemens de troupes qui font des exemples sévères. Il est à peu près certain que les naturels de la zône maritime ne sont point cannibales, mais divers témoignages attestent que les habitans des montagnes et des vallées intérieures ont quelquefois massacré des Anglais pour les dévorer ensuite.

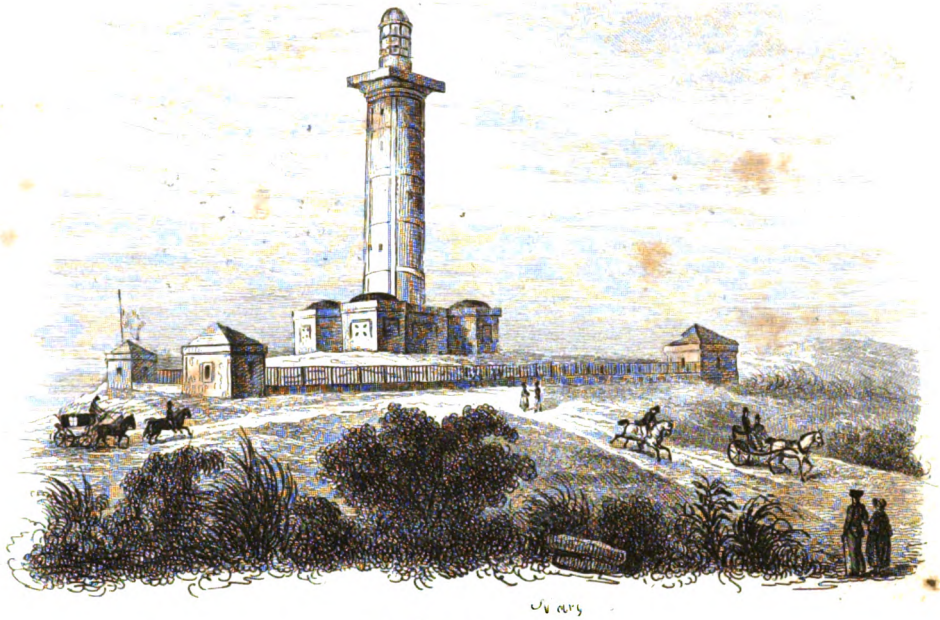
» Ces sauvages, si grossiers et si stupides en apparence, ont pourtant une certaine intelligence. On raconte de Boungari un trait de mémoire fort plaisant. Il accompagna, il y a dix ou douze ans, le capitaine King dans ses reconnaissances sur la partie septentrionale de l'Australie, et montra en cette occasion du zèle et de l'activité. Sa présence fut souvent utile pour les relations que l'on voulait établir avec les indigènes. Comme interprète, il ne put servir à rien; car les idiômes australiens varient à des distances très-rapprochées. Ainsi, le dialecte du N. de la Nouvelle-Hollande n'a aucune analogie avec celui de la Nouvelle-Galles du Sud. Dans une relâche à Timor, Boungari étant descendu à terre, se présenta chez un marchand pour boire un coup de gin; il but et présenta une piastre pour paiement, sachant bien qu'on devait lui donner de la menue monnaie en retour. Le marchand n'ayant pas la contrevaleur, prit la piastre, et ajouta qu'il rendrait le solde une autre fois. Cependant, le navire ayant mis à la voile, Boungari fut obligé de laisser cette créance. Il ne l'oublia point toutefois; car l'année suivante, le navire ayant encore relâché sur cette île, Boungari s'achemina bravement vers le vendeur de gin, et lui demanda du spiritueux pour le reste de son argent. »

Comme il me l'avait promis, Boungari vint, au jour de la fête, me chercher à mon hôtel. Vers neuf heures du matin, des cris perçans et bizarres m'annoncèrent l'arrivée de sa bande. Je me mis à la croisée, et je vis venir une douzaine de sauvages, peints de blanc, de noir et de rouge, à la tête desquels marchait gravement Boungari. Ce dernier monta seul chez moi; il renouvela ses salutations, mais d'un air bien plus leste et bien plus dégagé que la veille. Il paraissait pénétré de sa dignité de chef de tribu et des importantes fonctions qu'il allait avoir à remplir. Il n'y avait plus rien chez lui de l'humble mendiant qui demandait la veille de l'argent et du gin. Décrassé, le visage et le corps barbouillés d'ocre rouge irrégulièrement distribué, il avait vraiment une meilleure façon; il semblait rajeuni de vingt ans. Je lui offris un verre de rum, mais il n'en but que la moitié, me faisant signe qu'il devait menager sa tête pour les combats qu'il allait avoir à soutenir. Puis il m'engagea à me hâter, car ses guerriers l'attendaient et semblaient s'impatienter à l'idée d'entrer les derniers dans la lice.

Nous suivîmes donc, Harry et moi, la troupe sauvage à quelques pas de distance. Elle se composait d'à peu près vingt hommes, qui marchèrent assez paisiblement tant qu'ils se trouvèrent dans l'enceinte de la ville. Mais une fois dans la campagne, ils commencèrent leurs parades, tantôt courant avec précipitation et serpentant à travers les broussailles, tantôt s'arrêtant tout-à-coup pour exécuter une danse nationale. Ainsi gambadant et bondissant, ils arrivèrent sur un petit plateau qui domine les rades de Port-Jackson et de Botany-Bay. C'était un vaste espace dégagé de buissons, qui semblait merveilleusement disposé pour les joutes des Australiens. Déjà nombre de tribus se trouvaient campées dans les bois environnans. Quand nous arrivâmes sur le champ clos, la troupe de Boungari exécuta certaines parades, dont le but semblait être de défier leurs ennemis et de s'exciter au combat. Ce préliminaire accompli, elle se retira pour céder la place à d'autres qui en firent autant.

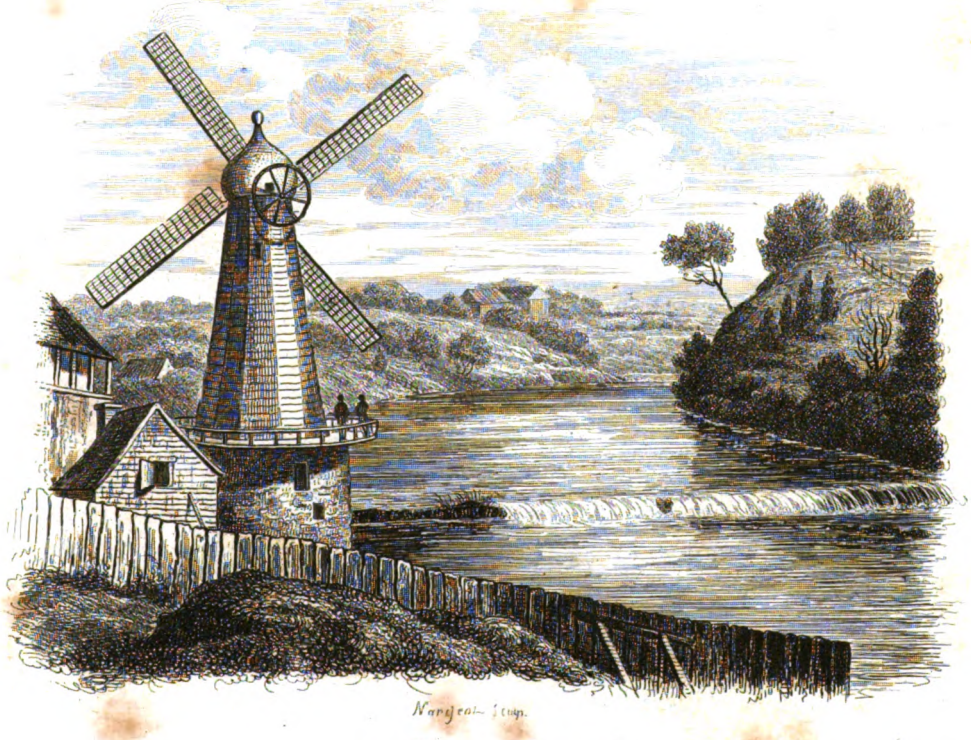
Bientôt, à un signal, toutes les tribus sortirent des broussailles, et cheminèrent vers l'arène par bandes de quinze ou vingt hommes, chacun d'eux armé de lances, boucliers, casse-têtes et *womerangs*. Pour nous servir de cicérone, Boungari avait placé à nos côtés un de ses sujets qu'une blessure grave empêchait de prendre part à l'affaire. Ce fut lui qui tour à tour nous signala les noms des tribus qui entraient en lice : Sydney, Parramatta, Emu, Botany-Bay, Windsor, Illawara, Marrigong, Morrumbidji, et une foule d'autres dont les noms m'ont échappé. Tous les guerriers étaient ornés de desseins rouges, blancs et noirs. Chaque tribu se distinguait par la forme et la couleur de ces peintures. Parmi tous ces guerriers, je remarquai principalement ceux de Marrigong, qui étaient presque tous des hommes petits, il est vrai, mais vigoureux, agiles, dont les membres charnus et bien proportionnés contrastaient singulièrement avec les formes émaciées et grêles

Digitized by Google



3. Phare de Port Jackson.

3 Fanal del Puerto Jackson.



4. Rivière de Parramatta.

4 Rio de Parramata.

Digitized by Google

Digitized by Google

des naturels du littoral. Sans doute ils devaient cet avantage à une nourriture plus abondante et plus substantielle. Leurs peintures figuraient sur leurs poitrines des espèces de cottes de mailles, et n'ajoutaient pas peu à leur attitude martiale.

Les scènes commencèrent vers midi. Un jeune homme, d'une figure farouche, vint se poser au milieu de l'arène. Seul et nu, il n'avait pour arme qu'un bouclier en bois étroit et oblong. Ce champion était connu : dans un combat singulier qui avait eu lieu quelque temps auparavant entre lui et un membre d'une tribu voisine, il avait lâchement assommé son antagoniste au moment où il ramassait son casse-tête. C'était un acte qui criait vengeance. Le vainqueur ne l'attendit pas; il s'enfuit vers les bois. Mais, fatigué de sa vie misérable et nomade, il reparaissait et venait s'offrir à une punition publique. Cinq amis du défunt devaient, tour à tour, lui décocher six lances, à quinze pas de distance. C'était la première épreuve. Il s'en tira admirablement; avec son bouclier et un léger mouvement de corps, il para tous les coups. La seconde épreuve était d'éviter les sagaies lancées toutes à la fois et à diverses reprises. Deux volées furent évitées par le patient, mais a la troisième une lance le toucha à la cuisse. Un cri général suivit cet accident; les amis du blessé intervinrent, et quoique les champions du mort voulussent pousser plus loin la vengeance, il fut décidé que la réparation était suffisante. Le blessé se retira parmi les siens et y fit panser sa plaie.

Après cette première scène, cinq femmes parurent et furent placées en demi-cercle, munies chacune d'un bâton court; puis survinrent et se mirent un peu à l'écart trois hommes ayant chacun un bouclier. Tous ces individus étaient collectivement accusés d'un meurtre commis sur un naturel d'une tribu voisine. La punition des femmes consistait à recevoir un certain nombre de coups de bâton sur la tête; mais pour quatre d'entre elles les exécuteurs se contentèrent du simulacre, car elles présentaient leur bâton en travers de leur front, et les hommes déchargeaient là-dessus leur casse-tête. La cinquième n'en fut pas quitte à aussi bon marché : elle tendait bien son bâton comme les autres; mais, esquivant la parade, l'exécuteur lui portait sur la poitrine un coup si violent qu'à chaque fois elle en était renversée. A diverses reprises, elle tomba ainsi et se releva. Cette femme, nous dit-on, était beaucoup plus sérieusement incriminée que ses compagnes.

On passa ensuite aux hommes. Une douzaine de naturels se placèrent à quinze ou vingt pas d'eux, et leur décochèrent successivement des sagaies qui furent parées avec la plus grande habileté. Ces traits étaient pourtant ajustés avec une précision remarquable. Plus d'un s'enfonça d'un pouce ou deux dans les boucliers d'écorce, et les autres allaient se ficher sur le sol à trente pas plus loin. Un individu, posté près des accusés, renvoyait ces lances à leurs propriétaires. D'autres fois, les coupables les renvoyaient eux-mêmes, et ils y ajoutaient quelques railleries sur la maladresse des tireurs. Ces hommes subirent ainsi, sans accident, la décharge d'une cinquantaine de lances; après quoi ils furent renvoyés absous de l'accusation portée contre eux.

Un instant après, parut un indigène de la tribu d'Illawara, convaincu d'avoir porté de nuit et traîtreusement des coups de poignard à un membre de la tribu de Marrigong. Cette fois, c'était l'offensé lui-même qui devait infliger la punition au coupable. Celui-ci n'avait que son bouclier, mais il réussit, à l'aide de cette seule arme, à parer les quinze coups de lance que lui adressa l'autre à quinze pas de distance. On lui enleva son bouclier, et il esquiva encore dix autres lances, soit avec un léger mouvement de corps, soit en détournant le coup avec son bras. Alors on lui rendit le bouclier en lui attachant le bras gauche au-dessus du coude autour du corps. Cette fois, une sagaie l'atteignit au bras ainsi lié, et, quoique la blessure fût peu grave, le sang coula en grande abondance. La punition s'arrêta là; le guerrier fut renvoyé.

Tout-à-coup deux bandes s'élancèrent, chacune d'elles de vingt-cinq hommes armés de lances et de boucliers; elles se portèrent l'une l'autre des coups vigoureux et terribles. Quoique confus en apparence, ce combat avait une ordre et une précision étranges. Les combattans déployaient un sang-froid et une dignité vraiment admirables. Boungari faisait partie de ce tournoi, et y figurait avec la plus grande distinction. Il n'était pas un des moins agiles à décocher ses lances et à parer celles de ses adversaires. Seulement il fallait que les spectateurs, qui se trouvaient en nombre considérable, veillassent avec soin à leur sûreté; car, dans leurs évolutions, les deux troupes changeaient souvent de direction et semblaient s'inquiéter fort peu si leurs lances allaient ou non inquiéter les spectateurs. Il n'en résulta pourtant rien de fâcheux, quoique plusieurs sagaies fussent venues mourir même à nos pieds. L'engagement se prolongea encore pendant quelques heures avec la même

Digitized by Google

régularité et sans offrir d'incident remarquable.

Nous n'en attendîmes point la fin, Harry et moi; nous préférâmes aller reconnaître les environs de la scène et toute la partie des bois où campaient les diverses tribus réunies sur ce plateau. Nous reconnûmes les cases qu'habitaient alors les femmes et les enfans. Les femmes semblaient inquiètes du résultat de ce pas-d'armes; elles désiraient retourner dans leurs solitudes et semblaient craindre que les chefs de ménage ne revinssent blessés. Toutes ces femmes avaient en général des physionomies désagréables; les plus jeunes avaient pourtant des formes plus gracieuses, et leurs grands yeux noirs avaient quelque chose de touchant, malgré leur expression sauvage. Dans la tournée que nous fîmes, nous calculâmes qu'il pouvait y avoir alors, réunis sur ce point, cinq cents Australiens des deux sexes et de tout âge. Des réunions aussi nombreuses sont, à ce qu'il paraît, fort rares dans le pays, et pour former celle que nous avions sous les yeux, il fallait que plus de la moitié de la population indigène à trente lieues à la ronde s'y fût rendue.

Comme je cherchais le lieu où pouvait s'être retirée la femme qui avait reçu le plus rude châtiment, un cri perçant et général retentit dans l'assemblée. Harry parut inquiet : « Tenons-nous sur nos gardes, me dit-il; quelquefois ces combats, de fictifs qu'ils étaient, deviennent sérieux. » Il n'y avait pourtant rien qui dût provoquer une mêlée générale; c'était seulement un homme qui avait été assez grièvement blessé et qu'on emportait du champ de bataille. Une lance l'avait atteint dans le côté et s'y était enfoncée profondément. La pointe avait été retirée, la plaie sucée, puis bandée avec un morceau de linge. Quoique la blessure fût profonde et l'opération difficile, le malheureux ne proféra pas un soupir. Les femmes et les enfans de sa famille gémissaient pour lui et poussaient des cris lugubres. Je sus que le blessé se nommait Ourou-Mare, qu'il était natif de la tribu de Windsor, et qu'il était accusé du meurtre d'un de ses parens. Au nombre des preuves invoquées pour établir sa culpabilité, était un rêve fait par un des anciens de la tribu du défunt. Cela avait suffi pour qu'on le punît cruellement dans l'assemblée générale. Mais, soit que sa position offrît un intérêt particulier, soit à cause de l'insuffisance des preuves, il avait été permis à ses amis et à ses parens de se présenter et de combattre à ses côtés sur le terrain, bien que pour sa part il n'eût point le droit de rendre les coups qu'on lui portait. Long-temps le malheureux avait esquivé les sagaies; mais, comme il était le but spécial des attaques, il avait fini par recevoir une blessure grave. Après ce coup, ses amis continuèrent encore la lutte pendant quelques minutes, mais plutôt pour la forme que pour la réalité; car dès-lors les antagonistes mollirent et finirent par se retirer, satisfaits sans doute d'avoir vengé la mort de leur camarade.

Là devaient se terminer les opérations de cette espèce de congrès; car je ne vis plus que des joutes simulées, des danses grotesques et des guerriers qui s'amusaient à envoyer leurs lances contre des troncs d'arbres. D'autres encore faisaient pirouetter leurs womerangs, singuliers projectiles qui s'élèvent à une hauteur considérable en tournant et oscillant sans cesse pour revenir tomber auprès de ceux qui les ont décochés. L'un de ces sauvages ne manquait jamais de faire descendre le sien à ses pieds même. Cet instrument paraît leur servir plutôt d'objet de parade que d'arme véritable, attendu qu'elle ne saurait être bien dangereuse, et qu'il est facile de l'éviter quand on a un peu étudié sa marche bizarre.

Le premier acte de cette fête était terminé, et la plupart des assistans faisaient leurs préparatifs de départ, quand un événement inattendu vint troubler la tranquillité qui avait régné jusque-là. D'un des coins de l'arène, partaient des cris aigus et déchirans. C'était une jeune femme que deux guerriers entraînaient de force vers le milieu du champ de bataille. La malheureuse résistait de tous ses efforts : elle se cramponnait aux arbustes et aux troncs d'arbres; mais les deux sauvages, sans s'inquiéter ni de ses cris, ni de sa lutte, continuaient à l'entraîner violemment. Sa tête se heurtait aux cailloux et aux branches; et le sang mêlé à ses larmes en faisait un objet digne de pitié. Un instant je voulus aller au secours de cette pauvre créature. « Gardez-vous en bien, me dis Harry; c'est un mariage qui s'accomplit : la femme est peut-être d'accord avec ses ravisseurs; elle doit appartenir à l'un d'eux après la comédie jouée. » Harry n'avait pourtant qu'à moitié raison : des tiers devaient survenir (Pl. XXXIX — 2).

Quand les deux ravisseurs se trouvèrent au milieu de l'arène, un troisième sauvage, proche parent de la femme, s'avança avec un air martial, comme pour disputer leur proie aux deux premiers. Ils s'arrêtèrent pour lui répondre, et déjà on se mesurait de l'œil, quand accoururent des sauvages des autres tribus pour arranger l'affaire. Profitant de ce vêle-mêle, un

Digitized by Google

Anglais, spectateur de la lutte, fond sur la femme, la saisit, l'entraîne et écarte avec son bâton les naturels qui la lui disputent. La jeune victime, de son côté, semble se prêter avec reconnaissance à l'intervention de l'Européen; elle s'attache à son libérateur, et paraît fort heureuse d'échapper aux poursuites de ses compatriotes. Ce fut à ce moment que l'affaire commença à se compliquer. Forts de leur droit, les sauvages entourèrent en foule l'Anglais, et allaient peut-être lui faire un mauvais parti, si d'autres Anglais n'étaient venus à bout de le faire renoncer à sa folle entreprise. Le chevaleresque Breton lâcha enfin la femme, mais avec la plus vive répugnance, et celle-ci, ressaisie par ses deux ravisseurs, fut remise sous la garde des guerriers de leur tribu; après quoi ils se posèrent de nouveau sur l'arène dans une attitude de défi. Ce petit incident se termina encore par quelques coups de lances échangées sans résultat.

Cette scène, inexplicable alors, ne s'éclaircit que plus tard pour moi. La tribu de Marrigong avait eu deux de ses jeunes filles enlevées par des guerriers de la tribu des environs de Sydney, et son honneur exigeait qu'elle prît à son tour deux filles appartenant à la tribu des ravisseurs. C'était donc une scène préparée et arrangée d'avance. On avait désigné les filles à enlever, et le rapt devait être accompli en assemblée générale, afin que son authenticité lavât pleinement l'honneur de la tribu de Marrigong. Mais un artisan de Sydney (celui qui était intervenu dans la scène) avait déjà retiré chez lui l'une des deux jeunes filles, et vivait maritalement avec elle depuis un ou deux mois. Non content de cela, il revenait sur le champ de bataille, pour ravir également l'autre. C'était un outrage trop direct aux coutumes des sauvages, pour qu'il pût en venir à bout sans danger. Aussi, l'opiniâtre Européen fut-il obligé de céder, et la belle dut aller vivre avec l'homme que lui destinaient les lois de son pays.

Le plateau où nous étions alors n'était pas fort éloigné de South-Head, distant lui-même de cinq ou six milles de Sydney. On y va par une belle route, bien battue, qui aboutit à un phare élégant perché au sommet d'une haute falaise de grès, phare que nous avions aperçu de la mer. Cependant ce district n'a guère que des plantations insignifiantes. Çà et là paraissent quelques maisons de campagne d'un agréable aspect, mais le sol est en général peu fertile et il est encore en majeure partie couvert par les végétaux que la nature prit soin d'y répandre. Grand nombre d'entre eux forment des bosquets d'une verdure agréable et offrent des fleurs élégantes et variées. Vers le milieu de la route, un sentier conduit à un plateau nommé *Belle-Vue*, d'où l'on découvre d'un côté la mer, de l'autre la contrée à une grande distance. La route de South-Head est pour les élégans de Sydney une promenade favorite; le dimanche elle se couvre de cavaliers et d'équipages qui poussent leur course jusqu'au pied du phare. C'est un bruit, un mouvement, une gaieté, un air de civilisation et d'opulence, qui rappellent les plus riches villes de l'Europe (Pl. XXXVII — 3).

Le ponctuel Boungari m'avait promis le spectacle du gna-loung; il ne me manqua point de parole. Nous allâmes à deux milles de distance assister à cette cérémonie bizarre, dont le gouverneur Collins a donné une description si exacte et si vraie, qu'aujourd'hui encore il n'y a rien à y ajouter, rien à en retrancher. Voici ces précieux détails.

Sur un terrain préparé à l'avance, les naturels vinrent d'abord, dans leurs plus beaux atours, exécuter des danses et des joutes. Ce terrain, de vingt-cinq pieds de long sur seize de large, se nommait *you-lang*. Ces petits préludes accomplis, parurent les *kerredais*, ou prêtres, auxquels est dévolu le privilége d'arracher les dents. Ces kerredais appartiennent presque tous à la tribu de Kemmiraï. Arrivés sur le lieu de la cérémonie, ils se placèrent debout et armés à l'un des coins de la place, tandis que les pauvres enfans destinés à subir l'opération se tenaient à l'autre extrémité, entourés de leurs parens et amis.

La cérémonie commença par l'entrée en scène d'une troupe d'hommes armés qui poussaient un cri particulier et frappaient leurs boucliers et leurs lances, en soulevant autour d'eux des tourbillons de poussière. L'un d'eux, en arrivant près des enfans, se détacha de la troupe, enleva l'un des garçons, puis retourna vers ses collègues qui l'accueillirent par un cri, en faisant semblant de prendre le jeune enfant sous leur protection. Tous les enfans présens, au nombre de quinze, furent ainsi enlevés tour à tour et transportés à l'autre extrémité du you-lang, où ils demeurèrent assis, les jambes croisées, la tête basse et les mains jointes. Ils devaient passer la nuit dans cette position et sans prendre aucune nourriture.

Après avoir ainsi disposé leurs victimes les kerredais accomplirent quelques rites mystiques. L'un d'eux s'étendit par terre et s'y roula comme un forcené jusqu'au moment où il fut

Digitized by Google

délivré d'un certain os. Une foule de naturels l'entouraient en poussant des cris et le frappant sur le dos comme pour l'aider à se débarrasser de cet os fâcheux. Après une suite d'efforts et de cris, le maniaque se retira épuisé de fatigue et baigné de sueur, mais feignant d'être délivré de toute souffrance. Cette jonglerie se répéta plusieurs fois, et chaque fois le kerredai montrait un os dont il s'était muni à l'avance. Suivant l'explication qui fut donnée à Collins, cette parade n'avait lieu que pour persuader aux enfans qu'ils n'auraient pas beaucoup à souffrir, la douleur des kerredais, dans l'extraction de ces os, étant à déduire de leurs propres souffrances.

Tels sont les préludes de la cérémonie et le programme du premier jour. Le second jour, au lever du soleil, les enfans étant encore dans la posture qu'on leur avait imposée la veille, les kerredais se levèrent, et, au nombre de quinze ou seize, défilèrent plusieurs fois de suite autour du you-lang, en marchant à quatre pattes et imitant l'allure d'un chien; un sabre de bois passé derrière eux et retenu par leur ceinture figurait assez bien la queue de l'animal. Chaque fois qu'ils défilaient devant les enfans, ils faisaient sauter sur eux la poussière et le sable avec les pieds et avec les mains. Cette figure avait pour but d'accorder aux enfans le pouvoir et la prééminence sur le chien, dont les qualités utiles se trouvaient ainsi signalées.

Peu après, arrivèrent deux naturels, dont l'un portait un kangarou façonné avec des joncs et des herbes, et l'autre un paquet de broussailles. Malgré la légèreté du fardeau, l'un et l'autre semblaient en être accablés : tous les deux se traînaient et s'arrêtaient de temps à autre, comme pour prendre du repos. Enfin, ils déposèrent leur charge auprès des jeunes garçons, et se retirèrent avec l'air d'hommes exténués de fatigue et de peine. Par cette nouvelle figure, on accordait aux enfans le droit de tuer les kangarous, dont la retraite était indiquée par les broussailles.

Cette scène fut suivie d'un long entr'acte, durant lequel les enfans restèrent toujours immobiles dans la même position. De leur côté, les kerredais s'étaient retirés à l'écart, pour s'ajuster derrière le dos une longue queue en touffes d'arbre. Puis, ils se rapprochèrent du lieu de la scène, en imitant la démarche du kangarou, tantôt bondissant sur leurs pattes de derrière, tantôt s'arrêtant pour se gratter avec leurs pattes de devant. Deux naturels armés les suivaient dans les broussailles, et semblaient épier le moment de les frapper avec leurs lances, tandis qu'un autre sauvage battait la mesure sur un bouclier à l'aide de son casse-tête. Cette pantomime figurait la chasse au kangarou, et les naturels chargés de représenter ces animaux jouaient leur rôle avec un talent vraiment étonnant.

Arrivée sur la place du you-lang, cette troupe grotesque défila devant les enfans, en continuant ses bonds et ses gambades; après quoi, jetant au loin sa queue d'herbes, chacun se saisit d'un jeune garçon, le chargea sur ses épaules, et l'emporta au lieu où devait se jouer le dernier acte de cette comédie. A peu de distance, les enfans furent déposés à terre et réunis en un groupe qui devait se tenir debout, la tête basse et les mains jointes, dans l'attitude du plus profond recueillement. Derrière eux, se placèrent plusieurs kerredais, la lance à la main; devant, étaient deux troncs d'arbres, à douze ou quinze pas de distance l'un de l'autre. Sur chacun de ces troncs, s'assit un naturel, tenant un autre homme sur ses épaules, et tous les quatre avaient les bras tendus en avant. Entre ces deux groupes assis, étaient plusieurs naturels couchés, la face contre terre, les uns auprès des autres.

On fit marcher les enfans près de ces groupes, et, comme ils approchaient, ceux qui étaient assis sur les troncs commencèrent à faire, avec les yeux, la bouche et toute la figure, les contorsions et les grimaces les plus hideuses. Les enfans furent ensuite promenés par-dessus les corps étendus à terre, et ces corps se tordirent comme des agonisans, en rendant un bruit sourd et lugubre. Cette scène avait pour but d'aguerrir les enfans, et de les endurcir aux dangers et au spectacle des batailles. Aux questions que l'on peut faire là-dessus, les naturels répondent que c'est une *très-bonne chose*, et qu'après cette épreuve les jeunes gens se battent avec courage.

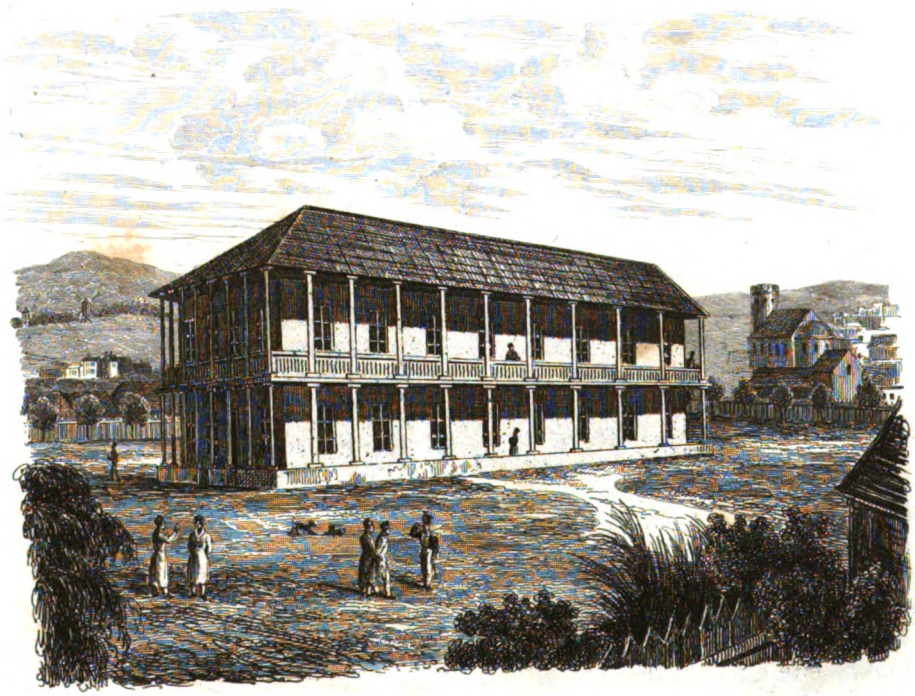
Après ce nouvel épisode, la troupe entière, kerredais et enfans, fit encore quelques pas; puis elle s'arrêta dans un endroit où les enfans furent de nouveau placés et assis l'un près de l'autre. Munis de leurs lances et de leurs boucliers, les kerredais se rangèrent en demi-cercle devant eux. Au milieu et faisant face aux autres, se tenait le kerredai qui avait joué le principal rôle dans la cérémonie. D'une main il tenait un bouclier, et de l'autre un casse-tête avec lequel il battait la mesure. Au troisième coup frappé par cette espèce de pontife, tous les kerredais agitaient leurs lances, les baissaient, et venaient en même temps toucher le centre de son bouclier, manœuvre qui produisait un effet

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Sydney à son Origine.*
1. Sidney en su Principio.



2. *Caserne à Sydney.*
2. Cuartel en Sidney.

de Sainson del.

Digitized by Google

assez curieux par sa précision et sa simultanéité. Elle était pour les enfans le symbole de l'usage de la lance.

Quand cela eut duré quelques minutes, les kerredais procédèrent à l'extraction de la dent, but principal de la réunion. On débuta par un jeune garçon qui n'avait que dix ou douze ans, et qu'on plaça sur les épaules d'un naturel. Le kerredai qui devait l'opérer représenta un des os qui était censé avoir été extrait la veille du corps de l'un des prêtres. C'était une espèce d'instrument taillé en biseau de manière à pouvoir couper la gencive à la racine de la dent. On coupa ensuite un *womara* (bâton à jeter la lance) à huit ou dix pouces de son extrémité; on appliqua l'un de ses bouts sur la base de la dent, puis on la fit tomber en frappant avec une grosse pierre sur l'autre bout du petit bâton (Pl. XXXIX — 1). La dent partie, on emmena l'enfant à l'écart, où l'on travailla à raffermir la gencive avec des compresses; puis on le revêtit du costume qu'il devait porter pendant plusieurs jours de suite. Ce costume, espèce de toge d'adulte, consiste en une ceinture à laquelle est suspendue une épée de bois. Sa tête est enveloppée d'un bandeau surmonté de bandelettes de xanthorrea, dont la blancheur tranche sur la couleur enfumée de l'individu. La main gauche est appliquée sur la bouche qui doit rester fermée tout le jour, sans que l'enfant puisse ni manger, ni parler. Tous les jeunes garçons furent ainsi opérés tour à tour, pendant que les spectateurs criaient à leurs oreilles sans relâche *wah-wah! gaga gagal* avec l'intention apparente de distraire leurs douleurs et d'étouffer leurs plaintes; mais cette précaution nous parut inutile, car ils supportaient tous l'opération avec un stoïque courage. Le sang qui coulait des mâchoires ne fut point essuyé; on le laissa couler sur l'enfant et sur la tête de l'homme qui le portait sur ses épaules. Le nom de ce porteur s'ajoutait ensuite à celui de l'enfant, ce qui établissait entre eux une sorte de *parrainage*. Le sang qui établissait cette parenté adoptive ne se lavait pas de plusieurs jours, et chaque individu, homme et enfant, en gardait assez long-temps la trace.

A la suite de ces épreuves, les enfans sont admis à tous les droits de la virilité, comme ils sont obligés d'en supporter toutes les charges. Ainsi ils peuvent user de la lance et du casse-tête, figurer de leur personne dans les combats, et même enlever les filles dont ils voudraient faire leurs femmes. Le *gna-loung* serait donc, par le fait, une véritable initiation marquant le passage de l'enfance à l'âge adulte, circonstance singulière chez des hommes aussi barbares, institution qui ne s'est rencontrée jusqu'ici que chez des peuples avancés dans la civilisation.

Cette excursion aux environs de Sydney, outre le spectacle du *gna-loung*, l'un des plus curieux de ces contrées, me fournit aussi celui d'une inhumation. Le guerrier blessé la veille dans le tournoi, le jeune Ourou-Mare, était mort à la suite du coup de lance, et le brave Boungari vint me prévenir qu'on allait procéder à ses funérailles. Je m'y rendis. Le cadavre reposait sous une petite hutte en ramée, caché sous une méchante couverture de laine qui lui avait servi de manteau quand il vivait. Tout autour étaient assis ses parens et ses amis dans une attitude douloureuse; les enfans et les femmes se lamentaient et poussaient des cris plaintifs et continuels. De temps à autre et sans aucun motif apparent, des hommes se levaient deux à deux et se portaient, en l'honneur du défunt, de vigoureux coups de lance et de casse-tête. Après quelques heures d'un pareil manége, deux naturels apportèrent une petite pirogue en écorce, coupée de la longueur convenable, et le cadavre y fut placé avec ses armes et ses instrumens de pêche. Durant ces apprêts, les hommes gardaient le plus religieux silence, mais les femmes et les enfans poursuivaient leurs lamentations. La pirogue fut ensuite placée sur la tête de deux naturels, et pendant qu'on la soulevait, les assistans agitaient au-dessus du cadavre des paquets d'herbes qui devaient avoir la propriété de chasser l'esprit malin. Puis le cortége se mit en marche, ayant en tête Boungari et un autre sauvage qui précipitaient le pas, agitant de temps en temps des touffes d'herbes, tantôt en se retournant vers le corps, tantôt en ayant l'air de fureter du côté des broussailles. Quand ils faisaient face au corps, les porteurs détournaient la tête et évitaient de les regarder.

Pendant quelque temps la marche eut lieu dans le sentier battu; mais, à un instant donné, Boungari et son compagnon entrèrent dans le bois, en faisant semblant d'y chercher quelque chose et en agitant toujours leurs touffes d'herbes. Après cette excursion, ils rejoignirent en toute hâte le cortége qui atteignait le lieu de la sépulture, où se trouvaient déjà réunis les femmes et les enfans éplorés. Un naturel décocha deux lances sur cette foule, mais avec l'intention évidente de n'atteindre personne. Presque en même temps, Boungari, ayant saisi deux petits enfans proches parens du défunt, les présenta devant le cadavre, malgré les cris de ces

Digitized by Google

pauvres créatures qui ne se prêtaient à la cérémonie qu'avec une répugnance extrême.

Le moment de l'inhumation était arrivé. Une fosse peu profonde avait été creusée à l'avance dans un endroit solitaire et sous un grand eucalyptus. Un des naturels aplanit le fond de la fosse, y sema de l'herbe, puis s'y étendit de son long, s'y retourna dans tous les sens comme pour essayer si le défunt s'y trouverait à l'aise et pourrait s'y mouvoir. Ensuite on déposa avec précaution le corps dans la fosse; on le couvrit de terre, on disposa des rameaux, de l'herbe et des fougères en demi-cercle du côté de la tête et des pieds, et on assujettit le tout à l'aide d'une grande planche. Tout cela fut accompagné d'une foule de formalités minutieuses dont il est impossible de donner le détail et moins encore de soupçonner les motifs (Pl. XXXIX — 3).

Tout étant terminé, les hommes adressèrent aux femmes quelques paroles menaçantes et sévères; puis chacun se retira dans le plus profond silence. Conformément aux coutumes du pays, deux individus qui portaient le même nom que le défunt furent obligés de le quitter, au moins pour un temps.

Telles furent les funérailles d'Ourou-Mare; mais il paraît qu'il ne faut pas, pour de pareilles cérémonies, conclure du particulier au général. Les services funèbres ne sont assujettis en Australie à aucune règle fixe et invariable. D'autres voyageurs ont vu les indigènes brûler leurs morts, pour recueillir leurs cendres et les inhumer avec soin. D'autres fois, on a vu des guerriers tués dans les batailles, dépouillés et brûlés par leurs camarades, sans qu'on ait pu dire ce qu'ils avaient fait de leurs restes. Voici ce que raconte le lieutenant Britton au sujet d'Australiens inhumés à la suite d'un engagement.

« Dans une querelle qui s'éleva entre deux tribus, sur les bords du Wollombi, quatre hommes et deux femmes de l'une de ces tribus furent tués, puis enterrés dans un lieu très-agréable, de la manière suivante : les corps des hommes furent placés en croix, étendus sur le dos, tête contre tête, chacun d'eux étant lié à une perche par derrière le corps, au moyen de bandages au cou, à la ceinture, aux genoux et aux chevilles des pieds. Les deux femmes avaient les genoux recourbés et attachés au cou, tandis que les mains avaient été attachées aux genoux, puis elles furent placées le visage en bas. Leurs tombes formaient ainsi deux petits tertres de trois pieds de hauteur, un peu plus éloignés de la croix formée par la tombe des hommes. Cette disposition tient à des idées d'infériorité touchant les femmes, idées qui ne permettent point que celles-ci soient inhumées avec les hommes. Du reste, la propreté et le soin avec lesquels les deux cônes et la croix furent exécutés étaient fort remarquables : la terre en était si bien nivelée, si bien arrangée, qu'il était impossible de reconnaître la moindre irrégularité dans leur forme. A une certaine distance tout à l'entour, les arbres, jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds, furent couverts de figures grotesques, censées représenter des kangarous, des emus, des opossums, des serpens, entremêlés des figures grossières des instrumens dont ils se servent. Autour de la croix, ils tracèrent un cercle d'environ trente pieds de diamètre, dans lequel ils dégagèrent soigneusement le sol de toute espèce de broussailles. En dehors, ils pratiquèrent un second cercle semblable, et, dans l'intervalle étroit laissé entre les deux cercles, ils placèrent des morceaux d'écorce, disposés comme les tuiles d'une maison. Le malin esprit, disaient les naturels, ne saurait sauter par-dessus les morceaux d'écorces, et ne saurait non plus se glisser par-dessous.

» Quatre casse-têtes furent aussi fichés en terre au centre de la croix, et les naturels dirent qu'ils étaient placés là, afin qu'au moment où les défunts se relèveraient, ils ne se trouvassent point sans armes, et qu'ils fussent en état de repousser le même esprit qui voudrait les faire rentrer en terre. Ces réponses annonçaient certaines notions touchant un état futur; mais il serait assez difficile de bien préciser en quoi elles consistent. Quelques colons ont assuré que les indigènes s'imaginent que leur condition future sera surtout heureuse, en ce qu'au moment de la résurrection ils seront des *hommes blancs*, qu'ils posséderont alors toutes les jouissances qui sont à la disposition des Anglais, qu'ils pourront boire et manger tout à leur aise, et qu'un soleil continuel les entretiendra dans une douce chaleur. »

Quinze jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Sydney; je les avais mis à profit : j'avais visité toute la colonie, et le hasard m'avait fait assister à plusieurs cérémonies des indigènes. Je sus donc prendre mon parti quand Powell vint m'annoncer que *le Kanguroo* était prêt à mettre à la voile pour la Tasmanie. Je dis adieu à Harry, et m'embarquai le 15 janvier 1832. Peu d'heures après, le léger brick avait le cap au S. et prolongeait de nouveau la côte australienne.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIII.

AUSTRALIE. — DÉCOUVERTE ET GÉOGRAPHIE.

On ne peut guère douter que long-temps avant l'arrivée des Européens dans la mer des Indes, les Malais et surtout les Macassarais et les Boughis, n'aient eu connaissance des terres de l'Australie. Presque tous les ans, ils s'y rendaient, avec leurs bateaux, pour faire la pêche des tripangs ou des holothuries sur les plages septentrionales de la grande île, et les navigateurs ont souvent rencontré des flottilles entières occupées à cette pêche. Mais, attirés par ce but spécial, ces hommes ne songeaient pas à l'importance géographique de leur découverte. Ils savaient que des côtes abondantes en tripangs existaient dans le S.: cela leur suffisait.

L'abbé Prévôt et le président de Brosse ont voulu naguère réclamer, en faveur de Paulmier de Gonneville, la précieuse découverte des terres australes. Mais tous les deux ont basé leur réhabilitation sur une erreur évidente. Le portrait qu'a tracé Paulmier des habitans de la terre où il aborda en 1504 n'offre aucune espèce de rapport avec ce que l'on sait aujourd'hui des chétifs et grêles Australiens. En pesant et combinant les détails du journal de Gonneville et ce que dit ce voyageur des insulaires qui l'accueillirent, il y a lieu de croire que ce fut à Madagascar qu'il aborda, et qu'il prit son prince Essomeric, revenu avec lui en Europe.

Dès les premières années de leur établissement dans l'Inde et aux îles des Épices, les Portugais eurent connaissance des terres australiennes. Non-seulement les pêcheurs de tripangs purent les informer de l'existence de ces îles, mais quelques-uns de leurs navires, accidentellement détournés de leur route, y abordèrent sans doute. Cette opinion tire une valeur presque incontestable de l'examen d'une vieille carte qui porte la date de 1542, sur laquelle est tracée, au S. des Moluques, une grande terre avec le nom de *Grande-Java*, et dont le tracé de la côte approche assez de la vérité pour la partie septentrionale.

L'Australie resta toutefois une terre mystérieuse jusqu'à l'année 1606 où le navire hollandais *le Duythen*, expédié de Bantam pour explorer les îles de la Nouvelle-Guinée, reconnut une étendue de près de trois cents lieues des côtes septentrionales de l'Australie, dans l'O. du détroit de Torrès. Tout ce qu'on put apprendre de ce voyage se trouve réuni en ces quelques mots textuellement reproduits : « Cette vaste contrée fut trouvée, en majeure partie, déserte; cependant, en certains endroits, on rencontra des sauvages noirs, cruels et farouches, qui massacrèrent quelques hommes de l'équipage. Ainsi on ne put apprendre d'eux rien qui concernât le pays; on ne put même s'y procurer de l'eau et des vivres; et la disette des navires fut cause qu'on ne put pas pousser fort loin cette reconnaissance. Le point où les Hollandais longèrent la terre fut nommé par eux *cap Keer-Weer*, ou cap du Retour. »

Précisément dans la même année et dans les mêmes parages, vers le mois d'août à peu près, un navigateur espagnol eut connaissance de la partie septentrionale de l'Australie. Ce fut Luis Vaes de Torres, second commandant de l'expédition dirigée par Fernandez de Quiros. On a vu comment échoua sa tentative de colonisation sur la terre du Saint-Esprit. Après avoir quitté cette île, Torrès se sépara de l'amiral et poursuivit sa route à l'O. Au mois d'août, par la latitude de 11° 1/2 S., il tomba sur une terre qu'il prit pour le commencement de la Nouvelle-Guinée, mais qui est probablement la même que Bougainville nomma plus tard Nouvelle-Louisiade.

Après avoir côtoyé cette terre pendant trois cents lieues environ, Torrès arriva sur un espace embarrassé d'îlots et d'écueils, à travers lesquels la navigation devint extrêmement pénible. Vers le 11°, on tomba sur plusieurs grandes îles dont les habitans étaient noirs, nus et robustes. Leurs armes étaient des lances, des flèches et des casse-têtes en pierre. Torrès recueillit une vingtaine d'individus de diverses nations afin d'acquérir par eux quelques renseignemens sur ces contrées. On employa près de deux mois pour franchir ce passage, puis on fit route au N.

Il n'est pas douteux que ce passage ne fût le détroit connu aujourd'hui encore sous le nom de détroit de Torrès, et que les grandes îles dont il est ici question ne soient celles qui avoisinent le cap York, et peut-être ce cap lui-même, extrémité septentrionale de l'Australie. Ainsi à Torres appartient la gloire d'avoir séparé cette grande terre de la Nouvelle-Guinée; mais ce fait ne fut guère avéré qu'après les travaux de Cook.

Le Hollandais Dirck Hatichs, capitaine du navire *Eendracht*, reconnut, en 1616, une portion de la côte occidentale à laquelle il donna le nom de son navire; ce qui fut constaté par une plaque en étain, successivement retrouvée, en 1697 et en 1801, sur une des îles de la baie des Chiens-Marins. On y lisait en hollandais : « 1616, *le 25 octobre, est arrivé ici le navire*

Digitized by Google

l'Eendracht *d'Amsterdam ; premier marchand, Gilles Miebacs de Liége ; capitaine, Dirck Hatichs d'Amsterdam. Le 27 du même mois, il remit à la voile pour Bantam. Sous-marchand, Janslins ; premier pilote, Pieter E. Dooves Van Bil. Année* 1616. »

Le Mauritius, navire de la même nation, semble avoir, en 1618, fait à son tour quelques découvertes aux environs de *Willem's River*, mais aucun détail précis n'existe sur ce voyage. Long-temps aussi on présuma qu'un nommé Zeachem avait, dans la même année, découvert la terre d'Arnheim et celle de Van-Diemen; mais il est aujourd'hui prouvé qu'aucun navigateur de ce nom ne figure parmi ceux qui visitèrent les premiers la Nouvelle-Hollande.

J. de Edel, en 1619, donna son nom à la portion de côte qui s'étend au S. de la terre d'Eendracht. Le grand récif d'Houtman's Abrolhos passe pour avoir été découvert, à la même époque, sinon par Edel lui-même, du moins par un navigateur contemporain. Trois ans plus tard, le navire *le Leeuwin* étendait du côté du S. la portion de côte déjà reconnue. En 1623, Jan Carstens, commandant les navires *Pera* et *Arnheim*, fut expédié d'Amboine pour explorer les côtes septentrionales de l'Australie, que l'on confondait encore avec la Nouvelle-Guinée. Carstens périt dans cette reconnaissance, massacré par les sauvages, avec huit hommes de l'*Arnheim*. L'expédition n'en poursuivit pas moins sa mission ; on découvrit des terres qui reçurent les noms d'Arnheim et de Spult, après quoi les deux navires se séparèrent. *L'Arnheim* retourna à Amboine, mais *le Pera* continua de prolonger la côte jusqu'à Staten-River, d'où il fit voile pour les Moluques. « Dans cette découverte, dit la relation, on ne trouva partout que des bas-fonds, des côtes stériles, des îles maigrement peuplées par diverses nations cruelles, brutales et misérables, qui ne pouvaient offrir que très-peu d'utilité à la Compagnie. »

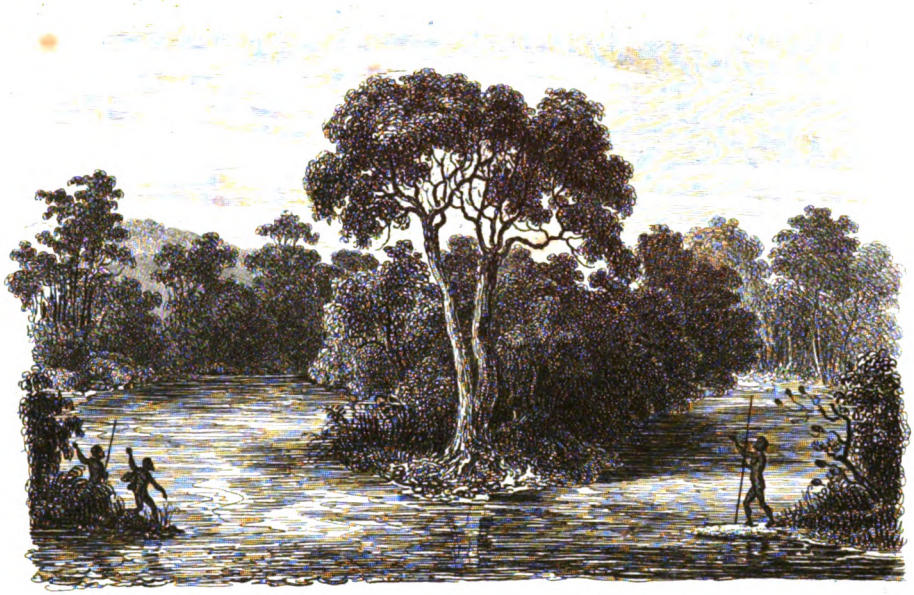
En 1627, Pieter Nuyts, qui montait le *Gulde Zeepaard*, longea pendant 1,000 milles environ la côte méridionale de l'Australie. Le journal de l'expédition ne fut jamais publié ; mais on supposa que la terre visitée par Nuyts, comprise entre les 34° et 36° de lat. S., devait offrir, comme tous les autres pays de cette zône terrestre, des terrains habitables, riches et fertiles. L'année d'après, de Witt donna son nom au pays qui se prolonge entre le 14° et le 21° de lat. méridionale. Il paraîtrait toutefois que peu de mois auparavant le navire *Vianen* avait côtoyé cette île l'espace de 200 milles et y avait reconnu, au milieu d'une plage stérile et dangereuse, quelques terrains verdoyans qu'occupaient des peuples noirs et barbares.

En 1629, Francis Pelsart perdit son navire, *le Batavia*, sur les rochers nommés Houtman's Abrolhos. N'ayant point trouvé d'eau douce sur ces îlots, ce capitaine fit ponter un de ses canots et chercha à gagner le continent avec une portion de son équipage. Après plusieurs jours d'efforts pénibles et infructueux, et à la suite d'une navigation de 400 milles le long des côtes, il prit le parti de se rendre à Batavia d'où il revint avec le yacht *le Sardam* pour reprendre les hommes laissés sur les Abrolhos. Ceux-ci avaient fini par découvrir de l'eau dans le creux des rochers; mais avec la certitude de pouvoir vivre sur cet écueil étaient venues des pensées d'insubordination et de révolte. A son retour, Pelsart fut obligé de sévir; on exécuta quelques mutins et on en déposa deux autres sur le continent vis-à-vis des Abrolhos.

En 1636, Gerrit Tomaz Pool fut expédié de Banda avec les yachts *Klyn Amsterdam* et *Wezel*, pour le même objet que Carstens; mais par une fatalité singulière, il fut, comme ce navigateur, massacré par les sauvages et presque au même endroit. L'expédition n'en fut pas moins continuée sous la direction du subrécargue Pieterz Pietersen. On ne put, à cause des vents contraires, atteindre la côte occidentale du golfe de Carpentarie, mais on reconnut celle de Van-Diemen's Land dans ce golfe, dans un prolongement de 120 milles environ. Puis on s'en retourna sans y avoir vu d'habitans, malgré plusieurs apparences de fumées.

Dès 1643, Tasman avait découvert la partie la plus australe de la Tasmanie, sans soupçonner que cette terre formait une île à part, et lui avait donné le nom de Van-Diemen's Land, bien qu'une portion considérable du nord de l'Australie eût déjà reçu le même nom. Ces désignations étaient, de la part des divers navigateurs, des hommages rendus à Van-Diemen, alors gouverneur-général de Batavia. En 1644, Tasman fut envoyé de nouveau en reconnaissance vers les terres australes. Cette fois il explora soigneusement le golfe de Carpentarie, la terre d'Arnheim et celle de Van-Diemen. Malheureusement l'esprit étroit et mercantile qui présidait aux opérations de la Compagnie hollandaise ensevelit ces beaux travaux dans un profond mystère. Aussi en est-on, de nos jours encore, réduit à de simples conjectures sur

Digitized by Google



3. Confluent du Murray et du Darling.

3. Confluencia del Murray y del Darling



4. Sépulture des Naturels de l'Australie.

4 Sepultura de los Naturales del Australia

Tom. 2. Pl. XXVIII.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

les découvertes de Tasman. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il communiqua fréquemment avec les naturels, et voici ce qu'on trouve à ce sujet dans Dalrymple : « Par la lat. de 13° S., la côte est stérile; les naturels sont mauvais et méchans; ils attaquèrent les Hollandais à coups de flèches à leur arrivée à terre, sans avoir été provoqués. Cet endroit est très-populeux. Par 15° lat. S., le peuple est sauvage et marche nu; personne ne peut comprendre leur langage. Par 17° lat. S., Tasman trouva un peuple noir, nu et à cheveux frisés, méchant et cruel, employant pour armes des arcs et des flèches, des sagaies et des casse-têtes. Un jour ils se présentèrent au nombre de cinquante, armés de toutes pièces, et se divisèrent en deux bandes pour surprendre les Hollandais qui étaient débarqués au nombre de vingt-cinq; mais le feu de l'artillerie les affraya et les mit en fuite. Leurs pros sont en écorces d'arbres; leur côte est dangereuse; il y a peu de végétaux; les naturels n'ont point de maisons. Par 20° lat. S., les habitans sont fort nombreux; ils lancèrent des pierres aux embarcations envoyées à terre par les Hollandais. Ils firent des feux et de la fumée tout le long de la côte, et l'on conjectura que c'était pour donner connaissance à leurs voisins de la présence des étrangers. Ces gens paraissaient vivre très-misérablement; ils marchaient nus et mangeaient des ignames et d'autres racines. »

Il paraît, du reste, que ce fut à la suite des reconnaissances de Tasman que cette grande terre reçut définitivement le nom de Nouvelle-Hollande, tandis qu'avant lui on l'avait habituellement indiquée sous le nom générique de Grande-Terre du Sud, ou Terres australes. Le nom de Nouvelle-Hollande a long-temps prévalu parmi les géographes; mais il doit faire place à celui d'Australie, plus rationnel et plus vrai, que les Anglais établis sur ce territoire ont adopté et maintenu, et que nous employons ici de préférence à tout autre.

En 1688 et 1699, l'Anglais Dampier longea une certaine étendue des côtes du N. O., et ce fut à cet observateur judicieux que l'on dut les premières notions détaillées et fidèles sur ces contrées jusqu'alors imparfaitement connues. Il décrivit plusieurs des productions singulières du pays. Quant aux habitans qu'il vit en 1688, il les dépeint comme des hommes noirs, nus, avec des cheveux crépus et laineux; il ajoute qu'ils portaient autour des reins une ceinture à laquelle étaient suspendus une poignée d'herbe et trois ou quatre rameaux verts qui servaient à couvrir leur nudité. Chez tous ces sauvages, hommes et femmes, jeunes et vieux, manquaient les deux dents de devant de la mâchoire supérieure; aucun n'avait de barbe. Quand les Anglais mirent pied à terre, les naturels les menacèrent avec leurs lances et leurs casse-têtes; mais l'explosion d'un canon les mit en fuite. Ces naturels n'avaient ni canots ni pirogues; mais on en vit quelques-uns passer à la nage d'une île sur l'autre.

Dans son second voyage, en 1699, Dampier revit la même race d'hommes, mais il n'eut pas l'occasion de remarquer s'ils avaient également perdu deux de leurs dents de devant. L'un d'eux, que l'on supposa être un chef, avait les yeux entourés d'un cercle blanc peint avec de la chaux, avec une raie qui descendait du front jusqu'au bout du nez; certaines parties de la poitrine et des bras étaient peintes de la même couleur. Ils ne se servaient ni d'arcs ni de flèches, et l'on imagina qu'ils n'avaient point de cases, car on n'en vit aucune. Le sol était sablonneux, stérile, ne nourrissant que fort peu de plantes. On ne trouva point de courans d'eau douce, on ne put même pas s'en procurer en creusant la terre.

En 1696, William Vlaming fut chargé aussi de faire une reconnaissance sur les côtes occidentales de l'Australie pour y découvrir des traces des naufragés du navire *Ridderschap* qu'on supposait avoir échoué sur ces plages en 1684 ou 1685. Sur la fin de décembre, Vlaming mouilla sous l'île Rottenest. On aborda une terre sur laquelle étaient trois huttes abandonnées, et on remonta jusqu'à la distance de quinze ou vingt lieues une rivière qui fut nommée *Black Swans River* (rivière des cygnes noirs). C'était la première fois que l'on voyait de ces oiseaux, et l'expédition en porta deux à Batavia. En continuant l'exploration de la côte, on vit, le 23 janvier 1697, deux sauvages en marche sur les dunes; mais tout ce que l'on put remarquer, c'est qu'ils étaient noirs, nus et d'une taille ordinaire. Le 3 février, on trouva à l'entrée de la baie des Chiens-Marins la plaque d'étain déposée par Dirck Hatichs. Vlaming la fit remettre sur un tronc d'arbre, après lui avoir fait ajouter une seconde inscription qui rappelait son propre voyage. Ensuite il poussa son exploration jusqu'à la baie située derrière le cap N. O. qu'il nomma Wilhem's River; enfin, le 21, il se remit en route pour Batavia, après avoir exploré une étendue de près de deux cents lieues de côtes.

Les rapports de ces divers navigateurs, tant sur l'histoire naturelle que sur l'ethnologie de la Nouvelle-Hollande, n'étaient pas de nature à

Digitized by Google

exciter ni la cupidité, ni la curiosité des Européens. Aussi cessa-t-on de s'en occuper pendant de longues années. Ses limites vers l'orient restaient toujours ignorées. Bougainville, en 1769, découvrit, il est vrai, plusieurs des bancs qui la bordent de ce côté; mais la crainte d'un échouage le retint, et cette crainte l'empêcha de révéler le premier à la science la géographie de l'Australie orientale.

Cette gloire était réservée à Cook qui déjà en cumulait tant d'autres. En 1770, il attaqua la terre près du cap Howe, et ne cessa de la conserver en vue jusqu'au cap York, qui forme son extrémité septentrionale. Cet admirable travail suffirait seul pour classer le marin anglais au rang des plus célèbres navigateurs : il ne s'accomplit pas sans que de nombreux périls missent en danger et la fortune du navire, et le précieux butin de découvertes dont il était porteur. La plus terrible alerte eut lieu dans la nuit du 10 au 11 juin 1770, devant un cap qui reçut le nom de cap *Tribulation*. Là, le navire du capitaine anglais se trouva tout-à-coup échoué sur les pointes de coraux qui forment comme une chaîne continue autour de la côte. Long-temps la houle le secoua dans cette position périlleuse : elle lui enleva des planches du doublage et une portion de sa fausse quille avant qu'il pût se remettre à flot. Cook ne croyait pas pouvoir se dégager des pointes aiguës qui déchiraient le flanc de sa frégate. Cependant après douze heures d'échouage, après avoir jeté à la mer, pour l'alléger, les canons, le lest, les futailles et les provisions les moins urgentes, on parvint à se relever et à gagner un hâvre voisin, près d'une rivière qui reçut le nom d'Endeavour. En y abattant le navire en carène, on vit avec effroi quel danger sérieux on avait couru. Parmi les déchirures que les roches avaient faites dans les bordages et même dans la membrure, il y en avait une assez large pour que le bâtiment eût coulé en peu de temps, même avec le jeu de toutes les pompes; mais par une sorte de prodige, l'angle de la roche qui avait fait le trou s'était brisé dans l'ouverture, et y était resté engagé, de telle sorte qu'il en bouchait la majeure partie. Sans cette circonstance presque miraculeuse, jamais peut-être n'eût-il été question des magnifiques découvertes de Cook. En quittant la rivière d'Endeavour, l'intrépide capitaine ne se crut pas au bout de son immense tâche; il franchit le détroit de Torrès, et ne quitta la Nouvelle-Hollande qu'après avoir tracé le gisement de sa côte orientale dans une étendue de plus de six cents lieues. Secondant les géographes, les naturalistes Banks et Solander recueillirent les notions les plus précieuses et les plus authentiques sur la nature du sol et sur ses productions.

Le contour de l'Australie était enfin connu. On savait que ce n'était qu'une île immense, et il avait fallu renoncer définitivement à la chimère si long-temps caressée, du continent austral, supposé indispensable pour faire contre-poids à celui de l'hémisphère nord. Toutefois les notions acquises sur cette grande terre étaient encore bien incomplètes et bien vagues, même sous les rapports purement nautiques et géographiques. De nouvelles reconnaissances de détail étaient devenues nécessaires, et elles furent exécutées successivement par les ordres des gouvernemens anglais et français.

On ne fera que nommer ici Saint-Allouarn qui, en 1772, sur la flûte le *Gros-Ventre*, visita quelques parties de la côte occidentale, mais sans rien réaliser de bien important; Macluer, qui, en 1791, explora une portion de la côte septentrionale; Bligh, Edwards et Pertlock, qui, en 1789, 1791 et 1798, ajoutèrent des notions utiles à la navigation du détroit de Torrès. Il faut se hâter d'arriver au voyage de Vancouver qui, en 1791, découvrit le beau port du Roi-George, et traça, avec une précision remarquable, une petite étendue de la cote voisine. Au port du Roi-George, il ne vit point de naturels, mais il trouva de nombreux vestiges de leur séjour. L'année suivante, d'Entrecasteaux reconnut à son tour une fort grande étendue de côtes dans les mêmes parages et fixa leur gisement avec plus de précision.

Le chirurgien Bass, en 1797, pénétra avec une simple chaloupe dans le détroit qui sépare l'Australie de la Tasmanie et qui reçut son nom. En 1800, Grant signala aussi une étendue de côtes d'environ cent vingt lieues que personne n'avait encore vue, au N. O. du cap Otway. Baudin et Flinders, le premier pour la France, le second pour l'Angleterre, dans les années 1801 et 1802, explorèrent en détail, chacun de son côté, la majeure partie des côtes occidentale et méridionale. Les relations de leurs voyages répandirent en Europe une foule de documens du plus haut intérêt sur cette grande contrée terrestre ignorée jusque-là. Les naturalistes Péron et Brown en éclairèrent sur divers points la géognosie et l'histoire naturelle.

Plus récemment encore, et dans les années 1818, 1819, 1820, 1821 et 1822, le capitaine King a complété la reconnaissance détaillée de toute la partie septentrionale de l'Australie.

Digitized by Google

Monté sur des navires d'un petit tonnage et d'un faible tirant d'eau, il put se tenir constamment entre les brisans et la terre et pénétrer dans une foule de criques où ses devanciers n'avaient pu se hasarder avec leurs gros bâtimens. Son travail est un modèle de précision et de patience, et d'ici à long-temps il sera difficile de rien ajouter à ce qu'il a fait. Grâce aux observations du naturaliste Cunningham, qui faisait partie de l'expédition, la flore et la faune de ces régions ont été plus complètement connues.

Enfin on doit aux capitaines Freycinet et d'Urville les derniers détails fournis par des navigateurs : le premier, en 1818, recueillit quelques documens nouveaux sur la baie des Chiens-Marins ; le second, en 1827, explora le port du Roi-George, le port Western et la baie Jervis. Sur deux de ces points, le capitaine d'Urville eut des communications amicales avec les naturels ; il remarqua qu'à la baie Jervis ils avaient une apparence plus robuste et des formes plus régulieres. Leur intelligence paraissait en outre supérieure à celle de leurs compatriotes du port du Roi-George, et les Français n'eurent qu'à se louer de leur probité, de leur douceur et de leur réserve. On leur vit une pirogue. Leurs huttes, construites avec de longues bandes d'écorces rapprochées au sommet et recouvertes de gramen et de feuilles de zostera, étaient propres à l'intérieur et spacieuses : chacune pouvait recevoir huit ou dix individus. Enfin les Français observèrent, sur les roches de grès de la côte, des esquisses de cutters et de chaloupes de leur façon assez bien dessinées.

Si le périmètre entier de l'Australie est aujourd'hui bien tracé et bien connu, nous n'avons encore, en fait de notions exactes et un peu étendues touchant les pays du centre, que les explorations de la côte méridionale sur laquelle semblent s'être concentrés tous les efforts des voyageurs. L'établissement des Anglais sur la côte amena aussi la reconnaissance de cette zône. Cette reconnaissance démontra que cette grande île, aride le plus souvent et dépouillée sur les bords de la mer, ne tarde pas à offrir, quand on y pénètre, des terrains fertiles susceptibles de recevoir un grand nombre de cultures, et surtout de vastes et excellens pacages pour toute espèce de troupeaux.

La nature du sol n'offrit aucun obstacle au progrès des colons jusqu'à la base d'une chaîne de montagnes, qui furent désignées sous le nom de Montagnes-Bleues. La difficulté ne provenait pas pourtant de la hauteur de cette chaîne, dont les sommets les plus élevés n'ont pas plus de quatre cents toises ; mais chaque fois qu'on voulut se frayer un chemin vers les cimes de la montagne, en longeant des ravins plus ou moins praticables, on se trouva toujours, au bout d'un certain temps, arrêté par d'immenses murailles naturelles, terminées à pic et infranchissables. Ainsi échouèrent les efforts de Bass, de Caley et de Bawallier ; après des efforts inouïs et des privations cruelles, ils furent tous obligés de renoncer tour à tour à l'espoir de franchir les Montagnes-Bleues. L'opinion qu'elles étaient inacessibles s'accrédita peu à peu parmi les colons, et cela avec d'autant plus de facilité que les indigènes eux-mêmes ne purent indiquer aux Anglais aucun passage par lequel on pût pénétrer dans les contrées intérieures.

Enfin, dans l'année 1813, une sécheresse affreuse vint frapper la colonie. L'herbe était brûlée depuis le littoral jusqu'au pied des montagnes ; les sources avaient disparu ; les cours d'eau étaient taris ; les bestiaux mouraient de toutes parts. Alors trois braves colons, MM. Blaxland, Wentworth et Lawson, se décidèrent à tenter encore une reconnaissance pour voir si l'on ne trouverait pas quelques ressources au-delà des Montagnes-Bleues. Par une heureuse inspiration, au lieu de s'engager dans les ravins et dans les défilés, ils eurent l'idée de suivre constamment les crêtes des montagnes. Après une foule de détours qui les obligèrent plus d'une fois à revenir sur leurs pas, ils se trouvèrent enfin à l'extrémité occidentale de cette chaîne, environ vingt-cinq milles à l'O. de la rivière Nepean. On devine quelle fut leur joie lorsqu'ils découvrirent sous leurs pieds une magnifique vallée couverte d'herbes et bien arrosée. L'ingénieur de la colonie, M. W. Evans, marchant sur les traces de ces voyageurs, découvrit bientôt les plaines de Bathurst et les rivières Macquarie et Lachlan qui les traversent. Dès l'année suivante, un chemin fut tracé à main d'homme à travers les montagnes, et aujourd'hui de promptes et belles communications existent entre la bande maritime et les contrées de l'intérieur.

En 1817, Oxley et Cunningham suivirent le cours du Lachlan, qu'on avait long-temps regardé comme un affluent du Macquarie, et ils reconnurent qu'il parcourait une suite de côteaux et de plaines légèrement ondulées, sans recevoir même un seul cours d'eau qui fût digne d'être cité. Le terrain portait, en outre, des traces évidentes de submersion dans la saison des pluies. A 100 milles à peu près dans

Digitized by Google

l'intérieur se termina cette longue et précieuse reconnaissance : les voyageurs se virent alors arrêtés par des marais infranchissables.

L'année suivante, M. Oxley tenta la reconnaissance du Macquarie; mais, après l'avoir suivi au N. O. l'espace de cinquante lieues environ, au-delà du mont Harris, colline située sur la rive et dominant de deux cents pieds la plaine environnante, il vit la tête du fleuve se perdre en d'immenses marécages qui semblaient former une sorte de mer méditerranéenne. Oxley se dirigea alors vers l'E., découvrit encore les riches t pittoresques plaines de Liverpool, puis atteignit la côte au port Macquarie.

Après ces diverses et précieuses reconnaissances, les tentatives des colons se portèrent vers le S. de la colonie. L'Argyle fut exploré, et l'on découvrit une troisième rivière courant vers l'intérieur, rivière que les naturels nomment le *Morrumbidgi*. En 1823, un officier de marine remonta ce fleuve très-près de sa source, vers un pays de pâturages qu'il nomma Brisbane-Downs. Il fut alors à peu près constaté que la ligne de partage des eaux qui coulaient vers l'O. et vers l'E. devait être déterminée par la chaîne des Montagnes-Bleues, dans toute l'étendue de la Nouvelle-Galles du S., et, plus au S., par les monts Warragong qui semblaient courir sans interruption jusqu'au promontoire de Wilson.

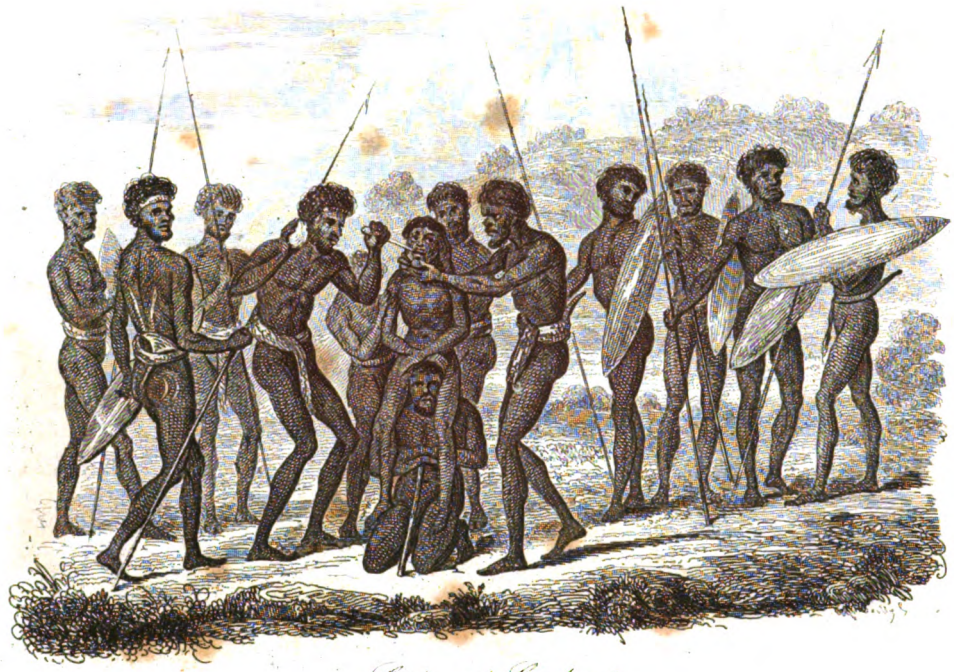
Vers la fin de 1824, deux hardis voyageurs, MM. Hovell et Hume, se rendirent par terre des bords du lac George dans l'Argyle jusqu'aux rives du port Phillip dans le détroit de Bass. Cette excursion pénible ajouta beaucoup à la connaissance de l'Australie méridionale. Les pays que rencontrèrent ces voyageurs, souvent montueux, leur présentèrent des terrains fertiles et d'excellens pâturages. Au retour, ils prirent leur route plus à l'O., et y trouvèrent un terrain plus uni et moins accidenté. Ils y découvrirent divers cours d'eau dont les principaux furent nommés Hume, Oven, Goulburn, tous se dirigeant déjà vers l'intérieur.

Cunningham, dans plusieurs excursions aux plaines de Liverpool, ajouta quelques détails aux faits déjà connus ; mais, en 1827, il fut officiellement chargé d'une mission plus importante. Il s'agissait de reconnaître tout le pays compris entre la rivière Hunter et la baie Moreton, en pénétrant jusqu'à une certaine distance dans l'intérieur. Parti le 30 avril des bords de la rivière Hunter, Cunningam traversa la chaîne des montagnes, haute sur ce point de 3,000 pieds et continua sa route à travers un pays élevé qui borde les plaines de Liverpool du côté de l'orient. Au 30° de latitude, il suivit, pendant seize milles environ, une vallée verte et fertile, puis il se vit sur les bords d'une rivière assez considérable qui avait reçu le nom de Peel. Son lit n'avait pas moins de 120 toises de largeur; il devait recevoir un volume d'eau d'au moins douze ou quinze pieds d'épaisseur. La sécheresse l'ayant réduit alors à la proportion d'un petit ruisseau, il fut facile de le passer à pied sec. Sur ce point, on trouvait quelques traces du passage des naturels. Au 29° de latitude, parurent de vastes plaines, où l'œil, s'étendant à perte de vue, cherchait en vain à distinguer quelques fumées qui lui révélassent la présence de l'homme. Le lit d'un torrent considérable, le Dumerang, fut encore traversé, et l'on y vit quelques lagunes d'une eau profonde, malgré les sécheresses qui avaient régné.

Cunningham, se trouvant alors à cinquante lieues de la mer, commença à se diriger au N. E. avec l'intention de s'en rapprocher peu à peu. Sa route eut lieu d'abord sur des terrains extrêmement stériles où ses chevaux eurent à peine quelques poignées d'herbes pour se soutenir. Ce ne fut que vers le 28° qu'il trouva les Darling-Downs et Peel-Plains, pays plus fertile et plus habitable. Le 16 juin, le voyageur était parvenu à vingt lieues à peu près de la baie Moreton, mais l'état des chevaux le força à rebrousser chemin. Comme il se dirigea au retour plus à l'E. qu'il n'avait fait en allant, sa route devint infiniment plus pénible à travers un terrain montueux et rocailleux dont la base était un granit très-compacte où le quartz se trouvait en forte proportion. Il repassa le Dumerang, à cinquante milles plus près de sa source que la première fois, et les indications du baromètre indiquèrent une élévation de 900 pieds au-dessus du niveau de la mer pour cette portion de son cours. Il traversa encore une autre rivière considérable qui fut nommée Gwyder, rivière formée par la réunion du Peel avec un autre torrent nommé le Horton. Ensuite il rangea de près la chaîne des monts Harkwick, dont la charpente est formée par un granit rougeâtre où sont disséminés des fragmens de feldspath. Quelques-uns de ses sommets, taillés à pans écarris comme de hautes cheminées, devaient avoir de cinq à six cents toises d'élévation. De ce point, après une foule d'autres reconnaissances trop longues à reproduire, Cunningham se trouva de retour sur les bords de la rivière Hunter après une absence de treize semaines, pendant lesquelles il avait fait près de 1,800 milles à travers des contrées jusqu'alors inconnues.

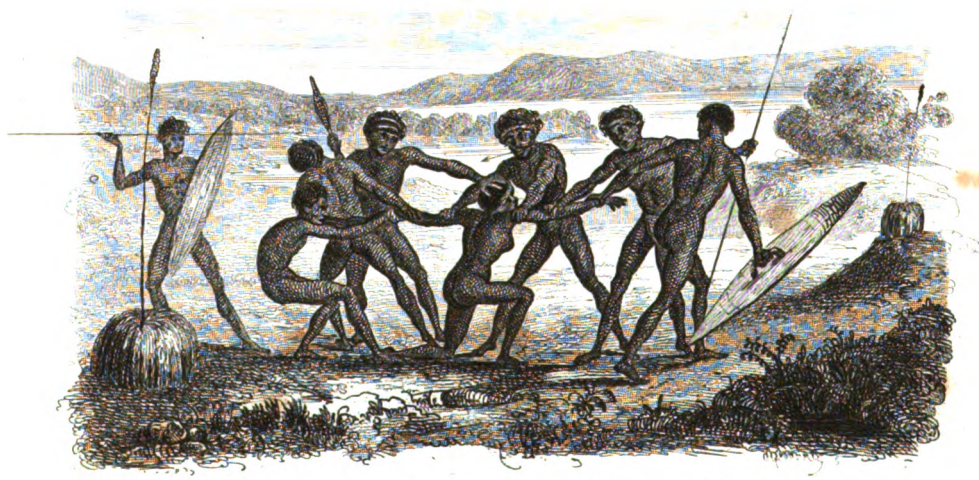
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Cérémonie du Gna-loung.

1. Ceremonia del Gna-lung.



2. Cérémonies Préliminaires d'un Mariage Australien.

2. Ceremonias Preliminares de un Casamiento Australeo.

L. Bichy del.

Digitized by Google

Il reprit le cours de ses voyages l'année suivante. Des bords de la baie Moreton il put atteindre, à travers la chaîne des montagnes, le point où il s'était arrêté dans sa grande excursion, et s'assurer qu'une communication facile pouvait être ouverte entre les fertiles dunes de Darling-Downs et l'établissement formé à Moreton-Bay. C'était là un fait très-important pour la prospérité de cette colonie. Ensuite il remonta la rivière Brisbane jusqu'au point où elle n'était plus qu'un mince ruisseau formant des mares d'espace en espace. Il était déjà à peu près démontré que cette rivière prenait simplement sa source sur le revers occidental des montagnes de la côte, tandis qu'on avait longtems supposé qu'elle formait l'embouchure de la rivière Macquarie, laquelle, au sortir des marais où elle s'oblitérait, aurait repris son cours au N. E. pour aller se jeter dans la baie Moreton. Mais ce fait devait être établi d'une manière bien plus positive dans deux reconnaissances pénibles et fécondes du brave capitaine Sturt.

Le capitaine Sturt opérait presque à la même date où Cunningham reconnaissait les environs de la baie Moreton. C'était l'époque où depuis trois ans d'horribles sécheresses pesaient sur la colonie, et l'on pouvait croire que les marécages qui avaient barré la route à Oxley seraient alors sûrs et praticables. Le 20 décembre 1827, le capitaine Sturt se trouvant sur le sommet du mont Harris et jetant un coup-d'œil sur la plaine, reconnut en effet avec surprise et avec joie que les vastes nappes d'eau stagnante reconnues par son devancier n'existaient plus. A leur place se prolongeait une plaine verte, d'un terrain uni, sans la moindre éminence. Sturt traversa cette plaine dont le sol était çà et là crevassé, et, à cinquante milles plus loin, le lit du Macquarie, effacé jusqu'alors, se reproduisit dans une petite rivière qui allait réunir ses eaux à celles du Castlereagh découvert un peu plus au nord.

Alors Sturt poursuivit ses recherches vers le N. O. dans la direction de ces immenses plaines où plus d'une fois sa troupe eut à souffrir du manque d'eau. A peine, par intervalles, quelques côteaux isolés rompaient-ils la monotonie de ces steppes ingrates. Un petit courant d'eau qu'il suivit le mena sur les bords d'une grande rivière qu'il nomma Darling, et dont la vue lui donna de grandes espérances. C'était vers le 30e degré de latitude et à 150 lieues environ des rives de la mer orientale. Mais quel fut le désappointement des voyageurs quand ils s'aperçurent que les eaux du Darling étaient complètement salées! Pendant quarante milles environ ils suivirent son cours dans la direction du S. O. et ne trouvèrent aucun changement dans la nature de ses eaux. La largeur de son lit, au point où ils se trouvaient, pouvait être de trente toises environ, et l'élévation de ses rives de trente à quarante pieds. Enfin, le manque d'eau potable, l'aridité du sol et le défaut de provisions, déterminèrent Sturt et ses compagnons à revenir sur leurs pas. Le point où ils quittèrent le cours du Darling est situé par 30° 16' de lat. S., et 144° 50' long. E.

Dans cette reconnaissance, les voyageurs eurent, avec les naturels, des rapports nombreux et journaliers. Le capitaine Sturt évalue à deux cent cinquante le nombre des sauvages qu'il eut l'occasion d'observer. Leur conduite fut toujours amicale, et ils rendirent plus d'un service aux Anglais. Sturt, du reste, trace de ces régions lointaines le tableau suivant : « Les naturels, dit-il, étaient errans dans le désert, et la mauvaise qualité de l'eau qu'ils étaient obligés de boire leur avait fait contracter une maladie cutanée qui les emportait promptement. Les oiseaux que l'on voyait sur les arbres semblaient soutenir avec peine le poids de l'existence, au milieu d'une atmosphère lourde et embrasée. Le chien sauvage ou *dingo* se traînait çà et là en plein jour, et sa faiblesse l'empêchait de fuir l'approche des hommes. Tandis que la petite végétation était complètement consumée, les arbres eux-mêmes périssaient de langueur à cause de la grande profondeur où la sécheresse avait pénétré dans l'intérieur du sol. Plusieurs personnes de l'expédition furent affligées d'ophtalmies, occasionées par la réverbération de la chaleur sur les plaines que l'on avait parcourues. Le thermomètre, à l'ombre, indiquait 50° (centigrade) à trois heures après midi, et 38° au coucher du soleil. »

Les résultats importans obtenus par le capitaine Sturt dans les régions situées au N. O. de la colonie, déterminèrent le gouvernement à l'envoyer dans le S. O. pour examiner le cours du Morrumbidgi. Tout ce qu'on savait jusque-là de cette rivière, c'est qu'après avoir pris sa source sous le flanc occidental des monts Warragong dans le comté de Murray, à 80 milles environ de la côte orientale, elle recevait d'abord le tribut de plusieurs torrens peu importans, puis qu'elle poursuivait son cours vers l'O. pendant l'espace de plus de 300 milles, en formant une foule de sinuosités, mais sans recevoir le moindre affluent. Le Lachlan offrant déjà un caractère semblable à trente ou

Digitized by Google

quarante lieues au nord, on conçoit facilement pourquoi les plaines situées entre ces deux cours d'eau offrent en général un aspect assez aride.

En décembre 1829, M. Sturt commença cette nouvelle reconnaissance. Il suivit la rive droite du Morrumbidgi, jusqu'à ce qu'il eût dépassé tous les rapides et toutes les barres qui auraient pu mettre un obstacle à sa navigation. Là, à une distance presque égale des mers de l'Est, du Sud et de l'Ouest, il établit une espèce de dépôt, mit à flot le canot qu'il avait apporté par terre de Sydney, et réussit à construire un second canot sur place. Ce point n'était situé qu'à vingt-sept milles environ de celui où Oxley avait perdu de vue le cours du Lachlan dans de vastes marais. Sturt, en effet, retrouva le lit du Lachlan se déchargeant dans le Morrumbidgi, à douze milles environ de son dépôt. Çà et là le fleuve était coupé par des barrages qui déterminaient des rapides et des tourbillons dangereux pour les pirogues. Enfin, après 90 milles de navigation à travers une contrée unie et monotone, le 7 janvier 1830, les voyageurs arrivèrent au terme du cours du Morrumbidgi qui déchargeait ses eaux dans une belle rivière. Cette riviere coulait à son tour avec cet affluent dans un lit large de quatre cents pieds et avec une vitesse de deux milles et demi à l'heure. Elle fut nommée le *Murray*, et tout annonce qu'elle est formée par les eaux réunies du Hume, du Goulburn et de l'Oven, découverts, en 1824, par MM. Hovell et Hume (Pl. XXXVIII — 3).

Après neuf jours et demi de navigation le long du Murray, durant lesquels on fit environ 100 milles à l'O., sans qu'on vît changer l'aspect triste et uniforme du pays, l'expédition parut devant une rivière qui descendait du N. E., avec un fort courant peu inférieur à celui du Murray lui-même. Le capitaine Nicols le remonta pendant quelques milles et trouva qu'il avait une largeur d'environ cinquante toises. Ses rives, peuplées de naturels, étaient d'une plus belle apparence que celles du Murray. Ses eaux avaient onze pieds de profondeur; elles étaient troubles, mais parfaitement douces au goût. Sturt n'hésita pourtant point à écrire que cette rivière n'était autre que le Darling qu'il avait découvert l'année précédente. Il resterait toutefois à expliquer comment ses eaux, de salées qu'elles étaient, seraient devenues entièrement douces.

Après avoir reçu le Darling, le Murray se grossit encore, à vingt ou vingt-cinq lieues plus à l'O., d'un nouveau torrent assez considérable qui vient du S. et qui fut nommé Lindsay, bien qu'il soit probablement identique avec le Goulburn de MM. Hume et Hovell. Au-delà, le pays changea tout-à-fait d'aspect et devint montueux. La rive septentrionale du fleuve offrait de hautes falaises qui semblaient en partie d'origine volcanique. Plus loin, d'autres montagnes calcaires se dressaient le long du fleuve en parois verticales de deux cents pieds de hauteur, parois dans lesquelles on distinguait en grande abondance des fossiles et des coraux engagés. Enfin le 3 février, après une longue et pénible navigation, les voyageurs se trouvant par le méridien de 137° 25' environ, la direction du Murray changea tout-à-coup du N. au S., pendant que ses eaux, devenues profondes, troubles et paisibles, coulaient au milieu de sinuosités, et dans un espace de trente lieues environ, jusqu'au vaste lac salé que l'on nomma Alexandrina. C'est un réservoir d'eau immense auquel Sturt n'attribue pas moins de 50 milles de longueur sur 30 où 40 de large. Dans le milieu même, ce lac n'a guère plus de quatre pieds de profondeur, d'où il résulte que ce n'est, dans le fait, qu'un vaste marais salant communiquant par un canal sinueux avec les eaux de la baie Encounter.

Du sommet de quelques dunes de sable, Sturt put voir la mer à ses pieds et prendre des relèvemens sur le cap Jervis. Sur les bords du lac, on observa des phoques, et, sur la rive méridionale, on aperçut de loin quelques naturels armés et le corps peint, ce qui n'indiquait pas des intentions bienveillantes. Ces indigènes ne firent aucune tentative pour se rapprocher des Anglais. On eût dit qu'ils voulaient se tenir sur le qui-vive. Alors Sturt s'embarqua de nouveau : il revint avec son monde, et par le même chemin, au dépôt qu'il avait fondé. Ainsi il eut le premier la gloire d'avoir traversé l'Australie dans l'une de ses moindres largeurs, il est vrai, mais dans une étendue suffisante pour ouvrir la voie à d'autres recherches, et pour résoudre l'important problème du système hydrographique de cette vaste contrée.

Vers les premiers jours de 1832, le major Mitchell partit à son tour pour explorer les pays du N. O. On voulait vérifier alors ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les rapports d'un convict fugitif qui avait, durant cinq années, vécu avec les naturels de l'intérieur, et qui en avait adopté toutes les habitudes. Cet homme, nommé Barber, récemment repris par un détachement de la police à cheval, avait fait le récit dont nous allons donner la substance.

Deux fois Barber avait traversé l'Australie entière dans la direction du N. O., en sui-

Digitized by Google

vant le cours d'une rivière qui prend sa source vers l'extrémité occidentale de la chaîne de montagnes qui borde les plaines de Liverpool. Cette rivière roulait ses eaux dans un lit large et profond, pendant plusieurs centaines de milles, sans que rien lui fît obstacle; puis elle se déchargeait dans un lac d'une grande étendue dont Barber n'avait pu apercevoir la communication avec l'Océan. Les naturels lui dirent que, de temps à autre, des étrangers venaient le visiter, pour couper sur ses rives des bois de senteur, dont ils emportaient de grandes quantités. Ces étrangers, très-redoutés par eux, étaient armés de deux lances, l'une grande, l'autre petite, dont la dernière seule se décochait. Cela voulait dire, sans doute, que les naturels étaient armés d'arcs et de flèches. Ils arrivaient sur la côte, ajoutaient les indigènes, dans des canots fabriqués avec du bois, tandis que ceux du pays étaient faits avec la simple écorce de l'arbre : leur vêtement était une espèce de chemise qui allait jusqu'au coude et un pantalon qui ne descendait pas au-dessous du genou. Toutes ces indications semblaient convenir aux Malais. A ces récits des sauvages, Barber ajoutait qu'il avait vu des troncs d'arbres coupés avec une hache, et un des naturels portant encore les traces d'une blessure faite avec une des courtes lances dont il a été question, lances que ces étrangers décochaient, disait-on, avec la plus grande justesse.

Le major Mitchell resta quatre mois absent. La perte d'une partie de ses provisions et de deux de ses hommes, tués traîtreusement par les naturels, l'empêcha de pousser cette reconnaissance aussi loin qu'il l'eût désiré. Il ne fit point de découvertes nouvelles; mais il reconnut les cours d'eau que Cunningham avait longés dans son voyage, le York, le Gwyder et le Dumerang ou le Karaula, et constata qu'ils n'étaient, en réalité, que des affluens du Darling.

Sur les bords du Karaula, les naturels ne tentèrent point d'attaquer ouvertement la caravane du major Mitchell; mais ils cherchèrent à la surprendre, soit en la suivant par derrière, soit en marchant par groupes de cent hommes sur une ligne parallèle. Il en résultait que les Anglais devaient rester perpétuellement sur leurs gardes, et que, chaque soir, ils étaient obligés de choisir pour leurs campemens des lieux naturellement fortifiés, afin de se trouver à l'abri d'attaques nocturnes. Ce fut pendant une nuit que deux hommes furent égorgés, au moment où ils dirigeaient vers le camp du major du bétail et des bagages à son usage.

Sur la côte occidentale, la plus grande distance à laquelle on put parvenir, fut celle de 120 milles environ et sous le parallèle du 32e degré de lat. S. Le sol, dans cette zône, était gracieusement accidenté, fertile en apparence, bien arrosé et offrant partout de magnifiques pâturages. A mi-chemin, une jolie rivière que l'on nomma Avon se dirigeait du S. au N. Son cours fut reconnu l'espace de 30 milles environ. Sur ses bords, et sous une grande roche de granit, M. Dale découvrit une vaste caverne, dont la voûte arquée offrait l'apparence d'une ruine antique. « Sur un côté, dit M. Dale, était gravée une image grossière du soleil : c'était un cercle d'environ dix-huit pouces de diamètre, lançant des rayons du côté gauche, et ayant dans l'intérieur des lignes qui se coupaient presque à angle droit. Près de la figure du soleil étaient les images d'un bras et de plusieurs mains. » M. Dale, dans cette course, ne rencontra que trois naturels qui se montrèrent honnêtes et désireux d'être utiles; mais il observa les traces de plusieurs autres.

Le lieutenant Roe se rendit par terre de la colonie de Swan-River à celle du port du Roi-George, en se maintenant à une distance de soixante ou soixante-dix milles de la côte dont il était séparé par la chaîne des monts Darling, qui régnait dans toute cette étendue. Cette chaîne est de formation granitique : sa hauteur moyenne va à mille pieds environ, et le point culminant qui se trouve devant le port du Roi-George n'a guère plus de 550 toises de hauteur. Au-delà on trouve, sur une étendue de quatre-vingts lieues environ, un pays légèrement ondulé, avec de vertes plaines et d'excellens pâturages, arrosés par une foule de ruisseaux et de torrens. Aucun fleuve considérable ne s'est montré dans toute cette étendue de terrain. Les plus forts n'avaient que de quinze à vingt toises de large.

Enfin le docteur Wilson a tout récemment exploré les contrées de l'intérieur devant le port du Roi-George, jusqu'à la distance de 100 milles environ. Il a pu s'assurer que la rivière des Français prenait effectivement sa source près des hautes montagnes déchirées, situées au nord du hâvre, et que son cours entier pouvait avoir de trente à quarante milles d'étendue. Il visita, à quarante-cinq milles de la mer, le lac Katarina, abondant en cygnes noirs et autres oiseaux aquatiques; découvrit ensuite les rivières Sleeman, Hay et Denmark, qui vont toutes les trois se jeter dans les lagunes, derrière la pointe Hillier, après avoir parcouru trente à

Digitized by Google

quarante milles. On put s'assurer que dans cette zône la terre était fertile et pouvait se cultiver avec le plus grand succès.

Voilà où en est, à l'heure actuelle, la reconnaissance intérieure du vaste continent australien. Avant d'arriver à une description générale, il fallait constater les explorations récentes des voyageurs anglais, dont les détails étaient encore inconnus en France.

L'Australie, ou Nouvelle-Hollande, a pour limites en latitude le 11e et le 39° de lat. méridionale, et en long. le 111e et le 162° de long. à l'est du méridien de Paris. Ainsi cette terre a environ mille lieues terrestres de longeur sur une largeur moyenne de quatre cent cinquante lieues, et sa surface peut égaler environ les trois quarts de celle de l'Europe. Sur un globe ou sur une mappemonde, cette grande terre dans sa configuration offre plusieurs traits de similitude avec l'Afrique. L'une et l'autre se prolongent en pointe vers leur extrémité, l'une et l'autre sont échancrées dans la partie du sud-est, et leur largeur se dilate beaucoup vers le milieu. Le seul détroit de Bass, dans l'Australie, établit une différence saillante.

L'Australie est séparée de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès, et de la Tasmanie par le détroit de Bass. A l'est, un canal de trois à quatre cents lieues de large la sépare des terres de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie, et à l'ouest l'Océan-Indien tout entier s'étend entre l'Australie et l'Afrique.

Un grand nombre d'îles de diverses grandeurs sont disséminées sur les côtes de l'Australie, surtout dans la partie septentrionale où elles forment souvent une barrière continuelle soudée par des brisans, au devant de la grande terre. Les plus importantes de ces îles sont : au nord les îles du prince de Galles, Wellesley, Groote et Melville; à l'ouest, les îles Dampier, Barrow, Dirck-Hatichs et Rottenest; au sud, les îles de la Recherche, Nuytz, Kangarou, King et Great; enfin à l'est, les îles Moreton, Capricorn, Northumberland et Cumberland.

Le vaste golfe de Carpentarie, qui n'a pas moins de cent trente lieues de profondeur sur cent dix de large, échancre considérablement l'Australie vers le N. Les autres enfoncemens les plus remarquables sont le golfe de Van-Diemen, de Cambridge, d'Exmouth, la baie des Chiens-Marins, les golfes Spencer, Saint-Vincent, les baies de Glass-House et Hervey. Les côtes de cette grande île offrent encore une quantité de bons mouillages capables de recevoir et d'abriter de nombreuses flottes, comme Port-Jackson, Botany-Bay, le port Western, le port Phillip, le port du Roi-George, et enfin la magnifique baie Jervis, si spacieuse et si sûre (Pl. XXXVI—3).

Sur une terre aussi vaste, il est facile de comprendre que la nature du climat doit varier dans ses diverses zônes, suivant leur élévation en latitude. Sur toute la bande septentrionale, les chaleurs sont brûlantes et presque continuelles. Dans la partie moyenne, du 23e au 30e de lat. S., le climat se tempère déjà; enfin sur toute la bande méridionale, l'année peut se diviser par saisons, les étés et les hivers, offrant toutes les alternatives ordinaires de chaud et de froid, de pluie et de sécheresse. Ces saisons n'y sont point toutefois nettement dessinées comme dans nos climats d'Europe. Des observations faites avec soin en 1822 et 1823 à Parramatta ont donné pour le plus grand froid en hiver, — 3° du thermomètre centésimal, et 41° en été. Cependant les mêmes observations démontrent qu'en hiver la température moyenne varie de 10 à 11°, et en été de 22 à 23°. Les variations de température sont d'ailleurs brusques et fréquentes; on a vu plus d'une fois dans la même journée le thermomètre osciller de 12 à 15° dans ses indications.

D'affreuses sécheresses désolent toute l'étendue de la Nouvelle-Galles du Sud, et souvent six ou sept mois s'écoulent sans qu'il tombe une goutte d'eau. Alors des incendies immenses, les uns fortuits, les autres provenant du fait des naturels, dévorent toute la végétation, compromettent la sûreté des habitations et la vie des troupeaux. Pendant tout le temps que durent ces incendies, l'atmosphère est chargée de tourbillons d'une fumée suffocante, et, long-temps après, le pays garde encore un aspect triste et calciné. D'autres fois ce sont des pluies qui arrivent, et elles tombent avec une impétuosité telle que l'on dirait un véritable déluge. Le lit des rivières s'élargit tout d'un coup; les eaux débordent et inondent les campagnes voisines, au point d'en former de vastes lacs, du milieu desquels surgissent seulement les cimes des grands arbres. Ainsi, en 1799, le lit du Hawkesbury monta rapidement à plus de quarante pieds au-dessus de son niveau, et en 1806 jusqu'à la hauteur prodigieuse de quatre-vingts pieds. On a bien, il est vrai, attribué ces crues rapides et subites au voisinage des Montagnes-Bleues, et à la nature même du sol que baigne le Hawkesbury; mais les récits des voyageurs qui ont vu dans les mêmes lieux, les uns de vastes lacs, les autres

Digitized by Google



3. Enterrement des Naturels de l'Australie.

3. Entierro de los Naturales del Australia.



4. Naturel de l'Australie.

4 Natural del Australia

5. Femme de la Tasmanie.

5 Mujer de la Tasmania

Digitized by Google

Digitized by Google

des plaines desséchées, indiquent que cette alternative de pluie et de sécheresse est le caractère général de tout le continent australien. Un autre fait observé, c'est que la quantité d'eau pluviale tombée à Parramatta dans le cours d'une année est à peu près égale à celle qui tombe en Ecosse, c'est-à-dire de vingt-quatre pouces.

L'Australie n'a encore présenté aucune montagne comparable, pour la hauteur, à celles du premier ordre en Europe. Sur la bande de l'E., la chaîne des Montagnes-Bleues, qui règne parallèlement à la côte à une distance de quinze à vingt lieues, s'élève rarement à plus de 400 toises au-dessus du niveau de la mer; Sea-View-Hill, point culminant de ce système, est seul évalué à une hauteur de 700 toises. Cette altitude suffit toutefois pour déterminer le point de partage des eaux qui coulent à l'E. et à l'O.

Les monts Warragong, nommés encore par les Anglais Alpes-Australiennes ou Montagnes-Blanches, continuent dans le S. les Montagnes-Bleues. Leurs pics, dit-on, sont couverts de neiges perpétuelles. Entre ces monts et la mer règne la chaîne des Montagnes-Noires, visibles à vingt ou trente lieues de distance en mer. Ces deux faits semblent supposer une élévation d'au moins 1,000 toises, quoiqu'il n'y ait point eu encore de mesures exactes. Sur la côte occidentale, les monts Darling s'étendent depuis la rivière des Cygnes jusqu'à la baie du Roi-George. Le mont William, l'un de leurs sommets, n'a guère que 450 toises d'élévation, et le reste est beaucoup plus bas.

Jusqu'ici la partie septentrionale n'a guère présenté que des terres basses, accidentées, çà et là, de mamelons isolés et peu hauts, qui ne forment même pas un système continu de montagnes. Il est vrai que l'on ne connaît de ce côté que la bande maritime, plage sablonneuse et unie. La bande australe, au contraire, se coupe presque tout entière par de hautes falaises qui offrent dans l'intérieur des sommets d'une élévation moyenne.

Pendant long-temps, on avait imaginé que l'Australie ne contenait aucune rivière véritable; car en explorant les canaux qui annonçaient au premier abord l'existence d'un fleuve, on n'avait trouvé presque toujours que des filets d'eau peu importans, ou des torrens laissés à sec pendant les chaleurs. Le Nepean ou Hawkesbury, près de Port-Jackson, faisait seul exception à cette règle; les rivières de Macquarie, Lachlan, George, Hunter et Hastings n'offraient guère que des volumes d'eau insignifians. Mais les découvertes opérées depuis une dizaine d'années ont apporté à cette opinion accréditée des modifications importantes. Les rivières Brisbane, Darling, Murray, Avon ne sont pas sans doute des fleuves comme il en coule en Europe ou en Asie; mais ce sont des rivières considérables et profondes, navigables pendant une assez longue étendue. Ainsi le Murray ou Morrumbidgi, le plus considérable de ceux qui ont été reconnus dans toute leur étendue, a environ 200 lieues en ligne droite de l'E. N. O. à l'O. S. O.

CHAPITRE XXXIV.

AUSTRALIE. — HISTOIRE NATURELLE.

Au temps de la découverte, il n'y avait sur le continent australien aucun quadrupède qui rappelât l'ancien monde, si ce n'est le chien. Les autres étaient des espèces nouvelles qu'il fallait classer presque toutes dans la famille des marsupiaux ou animaux à poches.

Le chien du pays a de l'analogie avec le renard, quoiqu'il soit un peu plus grand, ayant environ deux pieds de hauteur sur deux pieds et demi de longueur. Sa tête ressemble à celle du renard, ses oreilles sont droites, sa couleur est variable, bien que, le plus souvent, elle soit d'un brun rougeâtre: il hurle d'une manière lugubre, sans aboyer. Cet animal donne la chasse aux brebis et aux volailles, et en fait souvent un grand carnage. Sa morsure passe pour être mortelle aux troupeaux. Il est extrêmement vivace et fort difficile à tuer. Quand il s'adresse au kangarou de moyenne taille, il se contente de s'élancer sur son dos pour le déchirer, et si le kangarou se retourne pour le combattre, le chien se retire; mais il recommence son attaque dès que le kangarou veut s'en aller, de sorte que ce dernier finit par succomber sous cette manœuvre opiniâtre. Des colons qui l'ont observé ont souvent profité du gibier ainsi abattu par le chien.

Les kangarous se divisent en plusieurs espèces, et l'on n'en compte pas moins d'une dizaine dans la seule Nouvelle-Galles du Sud. La grande espèce, longue de cinq pieds, dépasse à la course les chiens les plus agiles, et les terrasse quelquefois d'un coup de queue. La femelle porte rarement plus d'un petit, et jamais plus de deux. Leurs bonds ordinaires sont de douze à quinze pieds; mais on a vu l'un de ces animaux franchir, sur une pente douce, un espace de plus de quarante-deux pieds. Le kangarou a plusieurs ennemis à redouter, parmi lesquels l'aigle n'est pas le moins opiniâtre.

Digitized by Google

Les autres animaux sont le koala, vulgairement nommé paresseux par les colons, de la grosseur d'un chien ordinaire, avec une belle fourrure, et se nourrissant des feuilles et de l'écorce des arbres sur lesquels il grimpe; le wombat ou desman (Pl. XL — 6), petit animal dont la forme a quelque analogie avec celle de l'ours, et dont la chair est estimée; les opossums et les écureuils volans, autrement nommés phalangistes et pétauristes par les naturalistes, petits quadrupèdes qui habitent communément les arbres, où ils se nourrissent d'insectes et de végétaux; les péramèles, autres espèces de petite taille qui vivent dans les troncs d'arbres en décomposition.

On dit avoir rencontré au-delà des Montagnes-Bleues des dasyures, animaux de proie dont les plus grands ont la taille d'un loup; mais le fait n'est pas prouvé, et on croit ces quadrupèdes particuliers à la Tasmanie. L'ornithorynque est un animal singulier qui est devenu récemment, pour les naturalistes, l'occasion de thèses et de controverses sans nombre. Sa forme tient tout ensemble du phoque et de l'oiseau : il habite les rivières et les marécages (Pl. XL — 5). Les zoologistes ont long-temps discuté s'il était ovipare ou vivipare, et il paraît que la question a été plutôt résolue dans le premier sens que dans le second. Du reste, c'est encore là une de ces espèces intermédiaires qui exerceront long-temps les recherches physiologiques de l'homme; animal au corps de poisson, au bec et aux pattes palmées de canard. L'échidné est dans le même cas. L'échidné, qui ressemble à un hérisson, habite sur terre. Il est pourvu d'un bec très-délié; ses griffes sont armées de pattes qui lui servent à s'enterrer promptement, mais sa piqûre a été regardée à tort comme venimeuse.

Il y a trente ou quarante ans, la plage méridionale de l'Australie offrait encore de nombreuses troupes de phoques, surtout de ceux qui rentrent dans le genre otarie; mais les poursuites incessantes des pêcheurs qui les tuaient pour en extraire l'huile et pour en avoir les précieuses fourrures, ont singulièrement diminué leur nombre. Certaines espèces ont même entièrement disparu, soit qu'elles aient été totalement détruites, soit qu'elles aient gagné d'autres îles. On a soupçonné que le dugong habitait certains points de la bande occidentale, mais ce fait est encore à constater.

Les crocodiles ou alligators, comme les nomment les Anglais, abondent dans les canaux de la partie septentrionale, et atteignent de fort grandes dimensions. La tortue verte existe sur plusieurs points. Les lézards sont d'espèces variées, et quelques-uns ont jusqu'à quatre pieds de long. L'un d'eux, découvert par Cunningham sur la côte N. O., long de deux pieds, est paré d'une large membrane sur le derrière de la tête et autour du cou, et cette espèce d'écharpe lui donne un aspect tout-à-fait extraordinaire. On y trouve plusieurs sortes de serpens, dont quelques-uns sont venimeux, comme le *black-snake*, le plus redouté de tous. Un autre, nommé par les Anglais serpent-diamant ou *diamond-snake*, atteint jusqu'à quinze pieds de long, mais les individus de cette taille sont rares. Les uns disent qu'il est venimeux; les autres qu'il est inoffensif. Une autre espece, appelée *death* ou *deaf-adder*, c'est-à-dire *la mort* ou le *serpent sourd*, serait bien funeste à l'homme si sa morsure avait les suites terribles qu'on lui a attribuées. Un colon ayant été, dit-on, récemment mordu par un de ces animaux, mourut presque subitement. Le sang lui sortait par les yeux, le nez, la bouche et les oreilles; à peine expiré, la putréfaction s'opéra, et, au bout d'un court espace de temps, son corps fut dans un état tel, qu'on eut beaucoup de peine à le transporter jusqu'à la fosse. Ajoutons, toutefois, que le voyageur qui rapporte ce fait ne semble pas convaincu de la vérité de toutes ses circonstances.

Les oiseaux offrent un bon nombre d'espèces. Quant à la taille, on a remarqué d'abord l'emu, sorte de casoar, d'une haute stature et d'une chair succulente (Pl. XL — 3); les pélicans, les cygnes noirs, les céréopsis, les ménures à la queue lyriforme, diaprée des plus riches teintes d'orange et d'argent (Pl. XL — 2); les aigles, les faucons, les cacatoës noirs, blancs et gris; les perroquets et les perruches aux plumages nuancés de toutes les couleurs; les hérons, diverses espèces d'oies et de canards, des corbeaux, des martins-chasseurs et pêcheurs, souvent d'une forte taille; puis encore des pigeons, des tourterelles, des perdrix, des huitriers, des philédons à la langue en pinceau, des pies-grièches, des corbi-calaos au crâne cuirassé, des coucals, des cassicans causeurs, des gobe-mouches, l'admirable loriot prince-régent, l'éclatant épimaque royal; enfin des traquets, oiseaux tout petits, mais au plumage jaspé et riche en reflets éclatans.

Sans être aussi étendue que dans l'ancien monde, la famille des insectes a offert à l'entomoligiste des types nouveaux particuliers à l'Australie. Les lépidoptères n'y sont pas très-abondans, et rarement ils brillent par l'éclat de

Digitized by Google

leurs couleurs, excepté pourtant dans la partie du N., où se représentent plusieurs espèces de mollusques de la Nouvelle-Guinée ; mais en revanche on rencontre en Australie plusieurs coléoptères de formes curieuses. Les mouches, les fourmis et les moustiques sont communs et très-incommodes ; on a trouvé des fourmilières qui ont jusqu'à trente et quarante pieds de circuit sur dix ou douze pieds de hauteur. Ces insectes dévastent et ravagent les plantations, et mettent quelquefois les troncs d'arbres en poudre. Les chenilles sont un autre fléau qui, dans de certaines années, ruine entièrement les plus belles espérances de récoltes.

On a recueilli sur les côtes de cette grande île une foule de coquilles inconnues, qui furent, dans les premiers temps de la découverte, grandement recherchées des amateurs. Les phasianelles abondent sur les côtes de l'O. ; les térébratules, au port Western. Péron et Quoy trouvèrent sur cette plage la trigonie vivante, coquille qui n'était encore connue qu'à l'état fossile. Les poissons de mer sont très-abondans et presque tous fort bons. Malgré leurs petites dimensions, les rivières y sont aussi très-poissonneuses. Divers cétacés de toutes les tailles fréquentent les côtes australiennes. Enfin les naturalistes eux-mêmes ont fait de nombreuses découvertes parmi les zoophytes propres à ces parages.

La flore de la Nouvelle-Hollande a enrichi le règne végétal d'une foule d'espèces nouvelles douées des formes les plus élégantes et les plus variées. L'horticulture s'est emparée d'un grand nombre de ces charmans végétaux, et plusieurs sont déjà cultivés avec succès dans les jardins des amateurs, principalement en Angleterre. Mais, d'un autre côté, la nature semble avoir pris à tâche de n'offrir à l'homme, dans ces vastes solitudes, aucune plante alimentaire. On y chercherait en vain quelqu'un de ces végétaux précieux qui croissent sur toutes les îles de l'Océanie; le cocotier lui-même, cet arbre nourricier et cosmopolite qu'on retrouve dans toutes les îles sauvages ou malaises, le cocotier manque sur les plages les plus chaudes de l'Australie. Aussi pas un des végétaux dont les naturels tiraient une nourriture maigre et précaire, n'a-t-il offert d'intérêt aux colons anglais. Ces derniers ont travaillé sur-le-champ à introduire dans la contrée des espèces européennes, et la plupart ont réusis sur ce sol étranger.

Les arbres les plus touffus de l'Australie n'offrent qu'un ombrage équivoque à raison de la forme et de la disposition de leurs feuilles. Les eucalyptus, les casuarinas ou leptospermums les plus beaux, et qui de loin semblent annoncer une voûte fraîche et ombreuse, n'offrent pas, vus de près, une verdure suffisante pour garantir le voyageur des rayons du soleil.

Les familles qui comptent le plus grand nombre d'espèces, à la Nouvelle-Hollande, sont les protéacées, les myrtacées, les légumineuses, les composées, les épacridées et les diosmées. Ce sont celles surtout qui apportent le contingent le plus fort dans la haute végétation. Les arbres les plus utiles sont plusieurs espèces d'eucalyptus dont le bois sert à toutes sortes d'usages, quand le stipe est sain, ce qui est rare; le *red cedar* (*cedrela australis*) qui donne des planches d'une teinte rougeâtre, fort légères et pourtant d'une grande durée ; le tristania et le melia azedarach qui servent à la construction des canots, le xylomelum dont on fait des bois de fusil. On peut citer encore un ou deux araucarias, deux callitris, un flindersia, divers casuarinas, un trichilia à odeur de rose, un angophora, un dacrydium, un brisbania, divers banksias, etc., et une foule d'autres arbres dont le bois est employé à divers usages.

On doit à Cunningham la découverte récente d'un arbre de la famille des légumineuses, dont les gousses contiennent de larges graines d'un goût assez agréable, quand elles sont torréfiées. Certains mimosas donnent une belle gomme; une sorte d'eucalyptus fournit une manne sucrée tout-à-fait analogue à celle de l'Orient.

On a trouvé, dans l'Australie, quelques espèces de palmiers, mais toutes inutiles quant à leurs produits. Une superbe liliacée, le *doryanthes excelsa*, pousse sa tige jusqu'à dix-huit et vingt pieds de hauteur. Le xanthorrea et le kingia se terminent par de larges touffes de feuilles longues, linéaires et disposées en vastes rosettes, retombant sous la forme d'une nappe d'eau qui déborde d'un vase. La première fournit une gomme-résine fort tenace.

L'écorce de l'*hibiscus heterophyllus* serait propre à faire des cordages. Le *caladium macrorhyzum* produit des tubercules qu'on pourrait manger bouillis en temps de disette. Le *leptomeria* et le *billarderia* portent de petites baies que recherchent les naturels et les enfans des colons, quoiqu'elles soient d'une saveur peu délicate. Malgré la proximité des Moluques et la similitude du climat, les arbres à épices n'ont point passé la mer et ne se sont point reproduits sur l'Australie. On y a pourtant trouvé un muscadier, *myristica insipida*, fort inutile, ainsi que le témoigne son nom.

Digitized by Google

Parmi les plantes maritimes qui tapissent les roches du rivage, il en est une qui mérite d'être citée à cause de ses larges frondes dont les naturels fabriquent des vases grossiers pour boire. De là le nom de *fucus potatorum* que lui imposa Labillardière.

Le règne minéral, mal exploré, offre peu de chose à dire. On ne possède encore que des renseignemens fort insuffisans sur la géologie de l'Australie. Les montagnes ont présenté, dans divers endroits, des roches primitives et secondaires. Les rochers du port du Roi-George sont de granit, comme ceux des montagnes comprises entre ce point et Swan-River; le mont Lindsay, l'un des points culminans de cette chaîne, se termine par un plateau écarri de quinze cents toises de côté, très-uni, semé de fragmens de quartz et terminé à chaque angle par une masse énorme de granit. On croit que cette substance forme la base de la plupart des hautes montagnes de cette terre.

Le grès, en couches ou *strates* horizontaux, forme la charpente de toutes les falaises de la bande méridionale, tandis que le calcaire madréporique domine sur les plages septentrionales; cette substance abonde encore sur les bords de la baie des Chiens-Marins. A la rivière des Cygnes, on rencontre fréquemment des incrustations calcaires et sablonneuses par lits horizontaux; elles enveloppent les coquilles, les racines et jusqu'aux troncs des arbres.

La présence du fer est annoncée sur plusieurs points sous la forme de paillettes de fer oligiste, et dans quelques terrains récens d'argile sablonneuse. Des traces de cuivre et de plomb ont été observées dans la Nouvelle-Galles du Sud et à la rivière des Cygnes : le plomb de cette dernière localité semblait même contenir de l'argent ou du mercure. Du reste aucun métal, ni aucune pierre précieuse n'ont encore été signalés avec certitude sur toute l'étendue de cette grande terre; mais en revanche on y a fait une découverte bien plus précieuse, celle de mines de charbon de terre dans les environs de New-Castle et sur les bords du Hunter. Le charbon s'y trouve par veines riches et d'une grande étendue, par couches de trois pieds d'épaisseur, et à une profondeur de quinze à vingt pieds seulement. Depuis on en a rencontré ailleurs; mais nulle part en aussi grande abondance.

Dans les lits de grès et d'ardoises situés au-dessous des couches de houille, on a observé des impressions de végétaux dont plusieurs offraient, dit-on, des plantes en fleurs; dans le nombre on a cru distinguer le *zamia spiralis*. On a également trouvé des empreintes nombreuses de phytolithes dans la lignite stratiforme qui se présente vers les sommets du mont York dans les Montagnes-Bleues.

La pierre à chaux n'existant point dans la Nouvelle-Galles du Sud, les colons y suppléent par des coquilles de testacées, dont les coraux du voisinage offrent souvent des masses compactes. Sur divers autres points de l'Australie, la chaux se montre à l'état de sulfate ou de carbonate. L'alun natif a été souvent rencontré dans l'argile cristallisée à un grand degré de pureté. Aux environs même de Sydney on trouve de la pierre de pipe d'une qualité supérieure.

Quoiqu'on ait recueilli de la pierre-ponce sur plus d'un point de la côte, la présence d'aucun volcan en activité n'a été constatée dans toute l'Australie; on n'a même observé aucun indice d'éruptions récentes. Les pierres-ponces, trouvées plus abondamment du côté de Moreton-Bay, ont fait soupçonner que deux pics du voisinage pouvaient receler quelques cratères. Examinés avec soin, ils n'ont toutefois rien offert de semblable.

Il est vrai qu'on a découvert, en 1818, une montagne enflammée dans une assez grande étendue, le mont Wingen, et l'on crut d'abord que c'était un véritable volcan; mais cette combustion semble étrangère à toute espèce d'action volcanique. Comme c'est du reste un fait bien curieux en lui-même, on va reproduire ici le récit d'une reconnaissance de ce mont opérée en 1830 et 1831 par le révérend Wilson, chapelain à New-Castle, la colonie la plus voisine.

« Le mont Wingen, dit-il, se trouve sur le revers oriental de la chaîne qui sépare le bassin de la rivière Hunter des plaines de Liverpool, par 31° 54' lat. S. et 148° 36' long. E., et l'élévation de la partie embrasée ne peut être moindre de 1,300 à 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'époque de ma première visite, au commencement de 1831, l'incendie s'étendait sur les deux sommets d'une même montagne composée de grès compacte. Le feu s'était d'abord propagé du haut en bas de l'éminence septentrionale qui est la plus élevée, et il remontait maintenant sur l'éminence opposée située au sud. Le feu occupait comme une sorte d'enfoncement entre deux pitons de la même montagne, et cette circonstance avait pu faire regarder ce piton comme un cratère au premier voyageur qui le visita; mais le fait est qu'à mesure que le feu souterrain a augmenté d'intensité, la roche s'est fendue en plusieurs crevasses de diverses largeurs, et je pus examiner à mon aise la plus

Digitized by Google

grande fente. Le roc, qui était une masse de grès solide, offrait une fente de deux pieds de largeur, laissant la partie supérieure et méridionale en évidence, et le reste ayant glissé et tombé dans la cavité qui forme le fond de la roche embrasée. En examinant cette fente à la profondeur d'environ quinze pieds, on voyait que les parois du roc étaient chauffées à blanc, comme celles d'un feu à chaux; en même temps des vapeurs sulfureuses et alumineuses sortaient de cette fissure, au milieu de grondemens souterrains qui éclataient avec la plus grande violence. Je me plaçai sur la partie du roc qui avait été détachée de la partie supérieure et lançai des pierres dans la fente; le bruit qu'elles faisaient en tombant semblait s'éteindre dans un abîme immense situé au-dessous de mes pieds. L'espace de terrain sur lequel le feu exerçait son action, pouvait avoir un acre et demi d'étendue. Çà et là sur toute cette surface étaient plusieurs fentes de largeur variable, par où s'échappaient sans cesse des colonnes d'une fumée sulfureuse, accompagnées d'une flamme brillante; les bords de ces soupiraux étaient ornés de cristaux de soufre efflorescent, dont la couleur variait depuis le rouge orangé le plus foncé, dû au mélange de fer, jusqu'à la couleur de paille la plus pâle, là où l'alun dominait. Une matière noire, lustrée et poisseuse, sans doute une sorte de bitume, abondait sur les bords de plusieurs de ces crevasses. Ce fut avec peine que je pus m'en procurer quelques échantillons, à cause de la chaleur intense du sol sous mes pieds et de la nature suffocante des vapeurs qui s'en exhalaient. Ni lave, ni trachyte d'aucun genre ne se rencontraient en ces lieux; il n'y avait même pas d'apparence de charbon de terre, bien que cette substance abonde dans le voisinage. Il était évident que cette montagne était en feu depuis long-temps; plusieurs acres de terrain, au-dessous de la portion maintenant enflammée, sur laquelle sont des arbres très-anciens, portent également des traces d'une pareille combustion, et plusieurs des pierres qui s'y trouvent disséminées semblent avoir été vitrifiées. Le feu sévit encore avec violence, et tout annonce que cette violence s'accroîtra encore. De temps en temps, soit par l'effet de l'électricité, soit par toute autre cause, les matières souterraines s'enflamment et le pouvoir expansif de la chaleur et de la vapeur fait éclater en fragmens énormes le roc de grès solide, et forme ainsi des crevasses continuelles. Les produits sulfureux et alumineux de cette montagne ont été employés avec succès pour le traitement de la galle des moutons. »

Le long de la côte, à quatre milles de New-Castle, on avait aussi observé, en 1828, un rocher enflammé qui exhalait des vapeurs sulfureuses, et sur les bords des fentes on avait recueilli un minéral bien cristallisé qui parut, à l'examen, être un muriate d'ammoniaque entremêlé de soufre. Ce feu toutefois s'éteignit en 1830; différent en cela de celui du mont Wingen que M. Wilson revit encore en 1831.

« Je trouvai que le feu, dit cet observateur, loin de s'être amorti depuis ma première visite, s'était étendu l'espace de plus de deux acres; il agissait avec une fureur redoublée sur l'éminence du S. et du S. S. O., et même sur la partie jusqu'alors intacte de la montagne, c'est-à-dire sur la colline du N. Il y avait encore de brillans cristaux de soufre sur les bords des principales crevasses, et sur la plus petite des cristaux d'ammoniaque; des uns et des autres, il sortait continuellement des vapeurs suffocantes. Le feu continuait de mugir sous terre; les pierres lancées dans la crevasse retentissaient à une grande profondeur dans un abîme intérieur. La scène de bouleversemens, les roches de grès massifs séparés en éclats, les fissures innombrables opérées à la surface du sol, l'éboulement des strates de grès, les troncs d'arbres renversés et consumés à demi, d'autres qui n'attendaient que la chute prochaine du rocher qui les portait pour tomber à leur tour, les vapeurs délétères qui s'élevaient autour de moi, au milieu du rugissement des feux souterrains, la chaleur rouge ou blanche des crevasses enflammées, tout cela formait un spectacle que l'observateur ne pouvait contempler sans étonnement, et en même temps, sans éprouver le regret de ne pouvoir expliquer avec quelque degré de vraisemblance les premières causes naturelles de cet étrange phénomène.

» Sur le mont Wingen, nous trouvâmes, à quelques toises seulement de la partie actuellement enflammée, le moule en grès d'une sorte de coquille bivalve qui paraît être une espèce de térébratule; d'autres échantillons semblables ont été rencontrés sur un autre point de la montagne. Jusqu'à présent, on n'a trouvé que deux échantillons de débris organiques, de la nature des os pétrifiés, dans le voisinage du mont Agabe près du mont Wingen, savoir le sacrum de quelque grand animal sur les dunes de Holdsworthy et la seconde vertèbre cervicale d'un autre à dix milles environ à l'ouest de Moreton; mais, dans aucune de ces deux circonstances, la pétrification n'était engagée dans les couches, mais seulement posée sur la sur-

Digitized by Google

face du sol. C'est pourquoi, suivant toute apparence, elles étaient contemporaines avec le bois pétrifié qui se trouve disséminé en grande quantité sur toute cette étendue de pays. Près de la chaîne des marais du Kingdom, qui forment une des sources du Hunter, et à quelques milles seulement au N. O. du mont Wingen, sont des troncs d'arbres encore debout sur le sol, qui semblent avoir été pétrifiés sur le lieu même où ils crurent jadis. En quelques endroits, ce bois est fortement imprégné de fer. Le long de la côte, à trois milles au N. de New-Castle, à la marque de la marée haute, dans la falaise et sous un lit de houille, fut dernièrement découverte la tige d'un arbre pétrifié dans une position verticale; en la brisant, elle présenta une belle couleur noire, annonçant que le bois passait à l'état de jais. Sur le sommet du mur qui porte le télégraphe à New-Castle, on trouva le tronc d'un autre arbre, étendu dans une position horizontale et enseveli à un pied au-dessous de la surface du sol; le grain du bois était d'un beau blanc. Dans ces deux échantillons se trouvaient d'ailleurs des veines minces de calcédoine. »

Pour en terminer au sujet de la géographie physique de l'Australie, il faut ajouter qu'il est impossible d'accepter, pour elle, les dénominations que les anciens découvreurs ont imposées tour à tour à chacune de ses parties, telles que Terre-de-Nuytz, d'Eendracht, de Witt, d'Arnheim, de Leeuwin, etc. Toutes ces divisions arbitraires et vagues ne précisaient rien, et dans tous les cas elles s'arrêtaient au littoral. Il eût été bien plus curieux, en revanche, de connaître les dénominations données par les naturels à chaque portion de cette contrée, dénominations qui devaient coïncider sans doute avec celles des diverses tribus; mais personne encore n'a pu réunir pour ce travail des matériaux suffisans. D'un autre côté, les Anglais forment aujourd'hui des divisions nouvelles avec des noms empruntés à la mère-patrie. Ces noms seuls sans doute resteront; et, pour les générations qui suivront la nôtre, la Nouvelle-Hollande pourra être appelée, à meilleur droit, la Nouvelle-Angleterre.

CHAPITRE XXXV.

AUSTRALIE. — INDIGÈNES.

Les tribus qui peuplent l'Australie appartiennent au type le plus commun et le plus dégradé de la race mélanésienne. S'il est possible d'avancer à ce sujet une hypothèse plausible, sans doute ce vaste continent a pu recevoir sa population des terres de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. Ces sauvages, d'écueil en écueil et d'île en île, sont probablement parvenus jusque sur les plages ingrates de la Nouvelle-Hollande, et là, privés des végétaux nourriciers de la patrie primitive, astreints à une vie de chasseurs nomades, souffrans, malheureux, ils déchurent sans doute, s'étiolèrent, et descendirent où ils sont restés, au dernier degré de l'échelle des êtres. Si ce système d'émigration était admis, on pourrait se demander encore comment ces hommes auraient pu perdre l'usage de l'arc et des flèches, de la fabrication des étoffes, de certaines notions industrielles et agricoles qu'ils avaient autrefois. Cette objection ne resterait toutefois point sans réponse, car la nouvelle terre n'offrait aux émigrans aucune des ressources de celles qu'ils avaient quittée; ils n'y retrouvaient ni le même bois pour fabriquer leurs armes, ni les mêmes matières pour confectionner leurs étoffes, et de ces causes résultèrent sans doute une décadence et un abrutissement graduels. Ces émigrations d'ailleurs n'étaient pas, il faut le croire, spontanées et volontaires : les tribus qui abordèrent sur les plages de l'Australie, et purent s'y fixer, avaient été chassées probablement par la guerre des terres fertiles de l'équateur.

Quoi qu'il en soit, l'Australien n'est guère plus noblement organisé que le difforme Saab de l'Afrique méridionale et le Pécherai de la Terre-de-Feu. Toute notion d'agriculture lui est demeurée étrangère, et c'est à peine si quelques tribus sont arrivées jusqu'à entrevoir quelques faibles idées de navigation, sans les développer au-delà de la fabrication d'un radeau ou d'une petite pirogue en écorce d'arbre.

L'Australien est, en général, petit et d'une conformation chétive : ses extrémités sont grêles et disproportionnées avec le reste du corps; le ventre est souvent proéminent, le front comprimé, le nez épaté; les narines sont évasées, les yeux enfoncés et petits, la bouche très-large, les mâchoires saillantes, la barbe noire, touffue et hérissée. Sa couleur varie depuis le jaune ou cuivre foncé jusqu'au noir assez prononcé. Les cheveux sont tantôt longs et lisses, tantôt noirs et crépus, le plus souvent ébouriffés et frisés; mais ils ne sont jamais vraiment laineux, et c'est là le seul trait qui sépare réellement ces hommes des nègres d'Afrique dont ils se rapprochent sous d'autres rapports d'une manière surprenante (Pl. XXXIX—4). Quelques tribus seules, soit

Digitized by Google

par l'influence du climat, soit par suite d'une nourriture plus abondante, offrent des caractères plus nobles d'organisation. Dans le nombre, les voyageurs citent les tribus de Marrigong, de la baie Moreton, de la baie Jervis et du port Western.

Jeunes, les femmes ne sont pas aussi désagréables. Leurs formes, souples et légères, ont même une certaine grâce sauvage. Mais tout s'en va au premier enfant, et, dans leur vieillesse, ce sont les créatures les plus hideuses qu'on puisse imaginer.

Les Australiens sont fort agiles à la course; ils grimpent à la cime des arbres avec la souplesse et la rapidité d'un chat; leur vue est perçante, leur ouie fine et subtile; leurs dents sont belles et très-bonnes. L'huile de poisson est en grand usage parmi eux; ils s'en oignent le corps, ce qui leur donne, à la longue, une odeur repoussante. Souvent, pour cela, ils posent les entrailles du poisson sur leur chevelure, et laissent à l'ardeur du soleil le soin de les fondre. L'huile qui dégoutte de la sorte sur tout leur corps sert du moins à les garantir des piqûres des moustiques.

Les naturels du littoral trouvent de grandes ressources dans les poissons et dans les coquilles. A l'intérieur, ces ressources manquant, les naturels en sont réduits aux racines de fougère, à certains tubercules, aux oiseaux, aux serpens, aux lézards et aux chenilles qu'ils peuvent recueillir. Pour les préparer, ils se contentent le plus souvent de les présenter un instant à la chaleur du feu, pour les torréfier d'une manière assez légère. Quand ils peuvent attraper un kangarou, ce qui n'est pas très-fréquent, c'est un grand régal pour eux; mais une bonne fortune extraordinaire, c'est lorsqu'arrive sur la côte le cadavre d'une baleine échouée. Ils s'en gorgent pendant plusieurs jours et ne l'abandonnent que lorsque la chair est dans un état de décomposition complète. Une bizarrerie assez singulière, c'est que ces mêmes sauvages, si peu difficiles dans le choix des alimens, ne veulent goûter à aucune sorte de raie.

Long-temps on avait pensé que les Australiens n'étaient point anthropophages; mais des faits récemment signalés ne permettent plus de douter que les peuplades de l'intérieur ne le soient. P. Cunningham raconte que, se trouvant chez un colon de ses amis, à quarante milles environ de Sydney, une tribu du district d'Argyle y passa, au retour d'une campagne contre les tribus de Bathurst qui avaient envahi leur territoire. Sur une question du voyageur anglais, l'un des guerriers montra ses cinq doigts pour dire qu'on avait tué dans cette guerre cinq ennemis, dans le nombre desquels se trouvait une femme. La poitrine de cette malheureuse se trouvait encore dans un sac que l'on ouvrit devant Cunningham. Les sauvages ne se cachèrent pas pour déclarer qu'on mangerait ce morceau de chair comme le reste du corps avait été déjà mangé. A l'appui de ce fait, un colon certifia à Cunningham avoir vu quelque temps auparavant une cuisse d'homme enveloppée dans un sac pareil et destinée à servir de provision. Quand, à la suite de rixes, des pâtres anglais sont tombés entre les mains des naturels, leurs cadavres ont été dévorés par ces cannibales.

Dans la partie australe de cette terre, la plus froide et la plus montueuse, les sauvages portent de petits manteaux en peaux de kangarous ou d'opossums; mais ces vêtemens, n'abritant guère que le dos et les épaules, laissent à peu près le reste du corps à découvert. Pour ornemens, ils mêlent à leurs cheveux des plumes, des touffes de poil, des os de poissons et d'oiseaux, des dents de quadrupèdes, fixés à l'aide d'une espèce de gomme. La plupart ont la cloison des narines traversée par un os ou un cylindre en bois. Dans les jours de grande toilette, ils se teignent le visage et le corps de blanc, de noir et de rouge, qu'ils obtiennent de la chaux des coquilles, de la terre d'ocre et du charbon: la distribution des couleurs et la forme des dessins caractérisent les diverses tribus.

Le tatouage en relief est en grand honneur parmi toutes les tribus australiennes. Ce sont des entailles assez profondes dans la peau, formant diverses sortes de figures en bosse plate, quand les plaies se sont cicatrisées. Les cérémonies de ces peuples ne manquent pas d'un certain apparat, comme on l'a vu par les détails du *gna-loung;* et l'acte lui-même, qui est l'admission de l'enfant à la condition d'homme fait, moyennant la perte d'une dent de devant, est une chose très-remarquable pour un peuple resté, d'ailleurs, dans une si profonde ignorance. Les dents sont arrachées par les kerredais, privilégiés pour cette opération. Les kerredais jouent, en outre, aux environs de Port-Jackson, le même rôle que les mulgaradocks du port du Roi-George. Partout, dans ce continent, se retrouve cette classe de prêtres, médecins et jongleurs, qui exploite à son profit les maladies, les terreurs et les superstitions des indigènes.

Les jeunes filles des environs de Port-Jack-

Digitized by Google

son sont également obligées de subir, dans leur enfance, l'amputation de deux phalanges du petit doigt de la main gauche. Le vrai but de cette mutilation n'est pas bien connu. On ne sait si une idée superstitieuse s'y rattache, ou si la mutilation n'a d'autre but que de donner plus d'adresse et de facilité aux femmes dans la fabrication des filets de pêche.

On a remarqué peu de difformités parmi ces sauvages. Les femmes accouchent très-facilement. Dans leurs rares maladies, les médecins ou [illegible]dais emploient des espèces de conjurations, auxquelles ils joignent l'effet de frictions réitérées. Quelquefois ils font prendre au malade de la gomme de xanthorrea et d'autres remèdes en crédit parmi eux. Les mulgaradocks, de l'aveu même des médecins anglais, sont d'habiles opérateurs, surtout pour l'extraction des lances dans les cas les plus dangereux. Le bois une fois retiré, la plaie est saupoudrée avec une poudre particulière, puis pansée avec un morceau d'écorce souple et tendre fixée par une ligature.

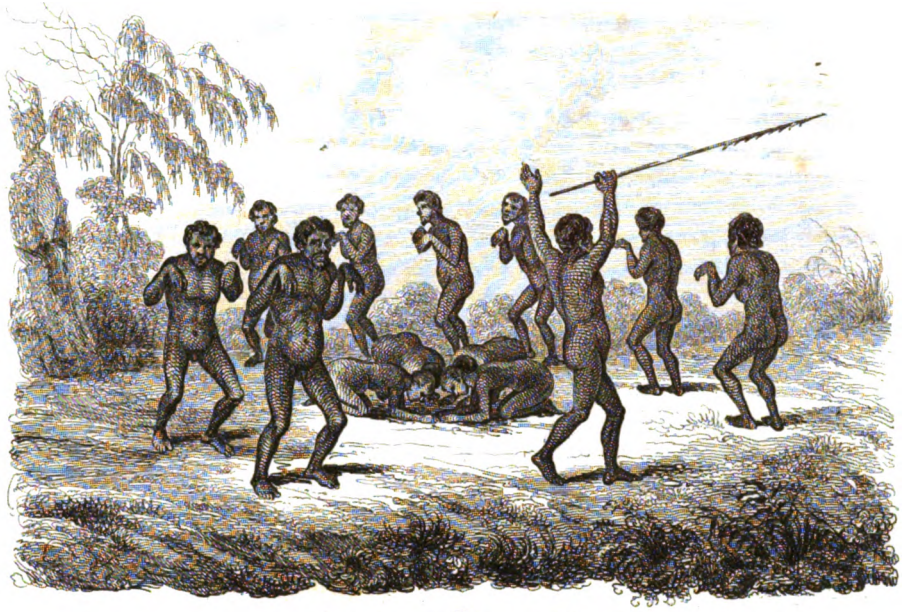
Chez les peuplades les plus avancées de l'Australie, les habitations sont des huttes en larges fragmens d'écorces, réunies au sommet en forme de ruches (Pl. XXXVI — 2), recouvertes de terre et tapissées d'herbes marines qui les mettent parfaitement à l'abri de l'eau. Le plus souvent la cabane de l'Australien n'est qu'un hangar en branchages, couvert de roseaux, de joncs, ou de feuilles de xanthorrea. Parfois encore, dans leurs courses, ils ne prennent pas la peine de construire ces huttes, et pour s'abriter les reins contre le vent et la pluie, ils se contentent d'un large morceau d'écorce enlevée à l'eucalyptus le plus voisin, tandis qu'ils chauffent le devant de leur corps à un petit foyer autour duquel ils s'endorment. Chaque soir, ils campent ainsi, et quand on parcourt les forêts des Montagnes Bleues, on rencontre à chaque instant de ces débris de foyers, autour desquels sont semés des morceaux d'écorce et les restes des végétaux dont les indigènes se sont nourris. A ces signes, on reconnaît une halte de naturels. Quant à la construction des pirogues, les tribus les plus avancées n'avaient pu fabriquer que des embarcations en écorces d'arbres, réunies aux deux extrémités et cimentées avec une sorte de résine (Pl. XL — 1).

Dans quelques endroits, ces peuples sont troglodytes ; ils vivent dans des cavernes naturelles. Sur le plateau de Clark près du cap Melville, le botaniste Cunningham examina l'une de ces cryptes dont les parois, enduites d'une couche d'ocre rouge, avaient été décorées d'un grand nombre de figures de poissons, de reptiles, oiseaux, pirogues et gourdes. Ces figures, au nombre de plus de cent cinquante, étaient passablement exécutées avec des points blancs d'une terre argileuse, amenée à l'état de pâte. Tout grossier qu'il pouvait être, ce travail était l'informe pensée d'un art, de la peinture.

L'arme nationale des Australiens est la lance en bois dur, dont ils doublent la force à l'aide d'un petit bâton de deux ou trois pieds de long, muni d'un adent à l'une des extrémités. Quand ils se servent de cette arme, le bâton est tenu presque verticalement de la main droite, tandis que la lance est contenue, vers son milieu, entre les doigts de la main gauche, et que son extrémité repose sur l'adent du bâton. Après avoir balancé et ajusté un instant la lance, ils la poussent avec une grande force et une étonnante justesse, jusqu'à d'incroyables distances ; ils frappent souvent leur but à soixante-dix et quatre-vingts pieds. Ces lances sont ou simplement acérées, ou barbelées, quelquefois armées d'arêtes ou de morceaux de coquilles. Leurs casse-têtes ou *waddis*, aux environs de Sydney, sont fabriqués avec du bois très-dur et souvent terminés par un gros bouton, ce qui rend leurs coups très-redoutables. Nous avons déjà mentionné le *womerang* et la manière bizarre de s'en servir.

Dans leurs pêches, ces naturels emploient une sorte de foëne ou harpon, ou bien ils poussent le poisson dans de vastes enceintes, soit en pierres, soit en pieux entrelacés de rameaux, qui restent presque à sec lorsque la marée se retire. Le long des rivières, ils font la pêche avec des filets qui barrent quelquefois tout leur lit. Leurs ustensiles sont des haches et des couteaux d'une fabrication très-simple. Les premières ne sont que des morceaux de cailloux assez durs, grossièrement aiguisés sur les deux bords, puis soudés à un manche de bois avec de la gomme de xanthorrea. Ces haches servent en même temps de marteaux. Quant aux couteaux, ils sont fabriqués avec des fragmens tranchans de quartz, soudés le long d'un manche de bois avec la même gomme. Ces instrumens scient plutôt qu'ils ne tranchent. Les naturels font un grand cas des morceaux de culs de bouteilles de verre des Européens, et les ramassent avec soin pour remplacer le quartz. Ils allument du feu, comme les autres peuples sauvages, en faisant tourner rapidement et avec force une pièce de bois sec dans un trou formé sur une autre pièce. Pour éviter d'avoir recours à ce procédé pénible, on a vu qu'ils conservaient

Digitized by Google



4. Danse des Naturels de l'Australie.

4 Danza de los Naturales del Australia.



5. Ornithorinque.

5. Ornitorinque

6. Wambat ou Desman.

6 Vambat ó Desman.

Tom. 2. Pl. XL.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

avec soin des cônes allumés de banksia. Chez eux, c'est une coutume générale de mettre le feu aux plantes et aux herbes quand elles sont desséchées, et cette habitude n'a pas peu contribué à rendre les forêts de l'Australie d'un accès facile aux Européens.

Les tribus de l'Australie, tout errantes qu'elles sont, ont des idées assez bien arrêtées sur la propriété. Chacune d'elles reconnaît ses limites et les fait rigoureusement respecter par ses voisins. Souvent la violation du territoire donne lieu à des luttes meurtrières. D'autres fois ces querelles sont portées devant l'assemblée générale des tribus, et alors, assujetties à des règles de convention, elles prennent le caractère d'un tournoi plutôt que d'un combat. Les femmes assistent et se mêlent à ces réunions et y prennent souvent une part active.

Dans l'Australie méridionale, les tribus qui ne comptent guère plus de trente à quarante individus se réunissent en famille sous l'autorité du plus ancien ou du plus courageux. Le pouvoir de ce chef est assez précaire, s'il faut en croire quelques voyageurs; suivant d'autres, c'est une influence active et réelle, qui confère quelques priviléges, comme celui de pouvoir par exception prendre plusieurs femmes, et prélever la meilleure part sur les produits de la chasse et de la pêche.

Les Australiens ont apprivoisé le chien qui leur est utile pour chasser les petites espèces d'opossums et de kangarous, et pour conserver la piste des grands kangarous et des emus, plus difficiles à rejoindre. Les naturels attachent un grand prix à ces chiens, et les femmes leur présentent quelquefois le sein pour les allaiter. Le lieutenant Breton a même entendu raconter, que des femmes australiennes avaient fait périr leurs propres enfans pour pouvoir donner leur lait à de petits chiens; mais c'est le seul voyageur qui relate ce fait monstrueux.

Aux environs de Port-Jackson, les mariages se forment d'une manière barbare. Le jeune homme qui veut prendre femme cherche à surprendre quelque jeune fille d'une tribu voisine, la renverse à coups de bâton, la charge sur ses épaules, et la porte jusqu'au sein de sa tribu où le mariage se consomme de la manière la plus brutale (Pl. XXXIX — 2). Ainsi enlevées, ces jeunes filles s'attachent pourtant à leur époux et finissent par devenir d'excellentes mères de famille. Cette coutume sauvage ne semble pas d'ailleurs générale dans l'Australie; dans toutes les autres régions, les mariages se consomment d'une manière moins violente et plus convenable.

Les honneurs rendus aux morts ne varient pas moins de tribu à tribu, de zône à zône. Les uns les enterrent avec un certain cérémonial; d'autres les brûlent en entier sur des foyers; quelques-uns livrent le corps aux flots. Enfin (et cela a été observé notamment près de la baie Moreton), en certaines circonstances, les parens ou amis enlèvent la peau du défunt, et le reste du corps est consumé par le feu; mais on n'a point su ce qu'ils faisaient de la peau. En tout cas, c'est une coutume presque générale de s'abstenir de prononcer le nom du défunt durant un certain espace de temps, dans la crainte de rappeler son esprit. Ces hommes évitent en outre de passer devant la tombe d'un mort, de peur de voir apparaître son fantôme qui pourrait les étrangler. Aux kerredais seuls appartient le droit de hanter impunément ces terribles lieux; et, pour être reçu kerredai, il faut avoir eu le courage de dormir une nuit entière près d'une tombe. Durant ce sommeil, disent les naturels, l'esprit du mort a ouvert le ventre de l'initié, lui a retourné les entrailles, puis a remis le tout à sa place. Grâce à cette opération, il peut braver désormais la visite des esprits.

Quand une femme laisse en mourant un enfant à la mamelle, il est enterré sans pitié avec elle, si personne ne se présente pour en prendre soin. Des placards noirs et blancs sur le visage sont les signes caractéristiques du deuil, et on les conserve plus ou moins long-temps, selon le degré d'affection que l'on portait au défunt. On s'écorche en outre le nez et on s'interdit tout ornement.

Les danses des Australiens ont un caractère symbolique. D'ordinaire, les deux sexes y figurent séparément, comme on l'a vu dans les danses du port du Roi-George. Breton raconte qu'il fut témoin d'une danse de la tribu des Wollombis, dans la Nouvelle-Galles du Sud, où l'on procéda comme il suit. Les hommes se placèrent en cercle autour de quatre femmes, et se mirent à danser. Les femmes agenouillées se tenaient à quatre pattes, la tête basse, comme si elles allaient se heurter l'une l'autre, lançant les jambes par intervalles à la façon d'un animal qui rue. Cependant, les bras ramassés en l'air comme les pattes d'un ours, le regard lascif et la tête oscillante, les hommes tournoyaient, dans une sorte de cadence, autour de ces quatre créatures ainsi accroupies (Pl. XL—2). Au bout de quelques minutes de ce manége, les femmes se levèrent, tandis que les hommes continuaient; et bientôt ce premier épisode assez peu décent se termina par des détails d'une obscénité trop

Digitized by Google

révoltante pour qu'il soit possible de les raconter.

L'Australien croit aux esprits, à l'influence des songes, aux charmes et aux sortiléges; il attribue à ces influences malfaisantes presque toutes ses maladies : aussi les remèdes les plus ordinaires employés par les kerredais et les mulgaradocks sont-ils des conjurations ou de nouveaux charmes pour détruire l'effet des premiers. Quelques tribus de la Nouvelle-Galles du Sud admettent un bon esprit nommé *Koyan*, et un mauvais esprit nommé *Potoyan*. Koyan n'est occupé qu'à leur rendre de bons offices; mais ils redoutent beaucoup Potoyan, sans cesse occupé à leur jouer de mauvais tours. Son arrivée s'annonce par un sifflement particulier, bas et prolongé. Les colons, qui connaissaient cette superstition, s'en servaient pour se débarrasser des importunités des sauvages : ils sifflaient à leurs oreilles comme Potoyan. Par la même raison, jamais les naturels ne sifflent quand ils passent sous une roche; ils auraient peur que la roche ne tombât sur eux. Ils s'imaginent qu'en faisant rôtir des poissons durant la nuit, ils s'exposent à faire souffler des vents défavorables. Collins raconte même à ce sujet une anecdote assez singulière.

« L'un des canots au service de la colonie ayant été un jour retenu dans le port par des vents contraires, les matelots s'amusèrent à ramasser quelques coquillages, qu'ils voulurent faire rôtir ensuite pour leur repas du soir. Un naturel qui les observait secoua la tête et ajouta : « Le bon vent ne viendra point, puisqu'on fait cuire du poisson la nuit. » Les matelots n'en firent que rire alors; mais le lendemain, le pronostic du sauvage s'étant vérifié, et les vents défavorables ayant redoublé de force, les Anglais maltraitèrent le pauvre prophète, disant que c'était à lui que l'on devait cette contrariété. Lesquels étaient les plus ignorans et les plus brutes de l'un ou des autres ? »

Les montagnards australiens croient que le *warwi*, sorte d'amphibie approchant du crocodile, habite les rivières de l'intérieur, et en sort quelquefois pour enlever des enfans qu'il dévore ensuite. Suivant les mêmes récits, le *coupir*, autre monstre à figure humaine, se retire dans des cavernes inaccessibles : il peut faire périr les noirs, mais les blancs sont hors de ses atteintes.

La population indigène de l'Australie a jusqu'ici échappé à toutes les évaluations statistiques. Si l'on voulait toutefois établir un calcul en allant du connu à l'inconnu, on n'atteindrait pas un chiffre plus élevé que celui de 100,000 ames, dont la moitié dans le rayon littoral sur une bande de dix lieues environ. D'immenses intervalles ont été parcourus à l'intérieur, sans offrir d'autres habitans que quelques tribus clairsemées, et la chose se conçoit facilement, quand on songe au peu de ressources qu'offre cette région pour la nourriture de l'homme. Si quelques canaux considérables se découvrent jamais et fraient une route vers la partie centrale, ce chiffre augmentera sans doute; mais il est douteux qu'il arrive au nombre de 150,000 ames.

Partout, d'ailleurs, où les races plus civilisées ont mis le pied, il est immanquable de voir disparaître graduellement les races primitives et sauvages. Toutes les colonisations ont abouti à la dépopulation des indigènes, et l'Australie ne manquera pas plus que l'Amérique et l'Afrique à cette nécessité. A Port-Jackson, les tribus vont chaque jour s'affaiblissant, et cette décroissance amènera bientôt leur extinction. Toute race qui ne peut se ployer à la civilisation disparaît devant elle. C'est la loi du progrès lent, mais continu de l'humanité. Ainsi l'Australien, demi-homme, demi-brute, n'ayant aucune des conditions d'amalgame qui peuvent créer, comme ailleurs, une classe métisse, périra tout entier. Dans deux siècles, l'Australie sera l'Europe de l'autre hémisphère, et peut-être y cherchera-t-on vainement alors des aborigènes. Ils n'existeront plus que dans nos livres, échos des récits des vieux voyageurs.

CHAPITRE XXXVI.

COLONIES ANGLAISES DE L AUSTRALIE.

Vers les dernières années du siècle passé, la Grande-Bretagne cherchait un lieu de déportation pour ses criminels, une terre expiatoire où elle pût envoyer l'écume de sa population, en la faisant servir à ces vastes pensées de colonisation lointaine qui absorbaient alors le cabinet de Saint-James. Grâce à Banks, il songea à l'Australie et à Botany-Bay que ce marin avait visitées dans son premier voyage avec Cook. Le lieu était propre, en effet, pour une destination pareille. Distance de la métropole, position commerciale entre l'Océanie et la Malaisie, heureuses dispositions des indigènes, tout semblait militer en faveur du projet.

La première tentative eut lieu en 1787. Neuf bâtimens furent armés pour transporter les condamnés dans la nouvelle colonie, avec quelques soldats d'escorte et des munitions. La frégate

Digitized by Google

le Sirius et le brick *Supply* devaient protéger la marche de ce convoi, et le commodore Phillip, premier gouverneur de ce poste pénitentiaire, mit son pavillon sur la frégate. Cette petite escadre emmenait 1,017 personnes; savoir: en condamnés ou *convicts* (expression anglaise dont nous usons de préférence), 565 du sexe masculin et 192 de l'autre sexe; puis les diverses autorités et les soldats chargés de l'organisation et de la police de la colonie.

Partie des ports de l'Angleterre le 13 mai, l'escadre toucha successivement à Ténériffe, à Rio-de-Janeiro et au cap de Bonne-Espérance où elle se ravitailla en faisant provision de graines et d'une bonne quantité de bétail. Le 20 janvier 1788, tous les navires étaient à l'ancre dans la rade de Botany-Bay, n'ayant, dans cette longue traversée, perdu que 32 hommes.

A peine mouillé, on reconnut le terrain. Il fut facile de comprendre qu'il était tout-à-fait impropre à une colonisation, et on modifia le projet de Banks en ce sens que le poste fut fondé à quelques milles plus au nord devant Port-Jackson, où Phillip alla jeter l'ancre avec toute l'escadre.

Alors on fonda sur cette plage la ville de Sydney, premier nom de l'établissement; on déblaya le terrain, on éleva des tentes, on procéda à des essais de culture qui réussirent tous, à part les blés dont la première récolte avorta complètement. Ces débuts furent ingrats et difficiles: les convicts, à peine libres, retournèrent à leurs vieux penchans; il y eut des pillages et des meurtres, dont quelques exemples sévères arrêtèrent à peine le cours. Une cour martiale fut établie en permanence; elle ne prononçait pourtant la peine de mort qu'à la majorité de sept voix contre cinq; et encore fallait-il que le gouverneur donnât l'ordre formel d'exécuter la sentence.

Au mois d'avril assez de baraques étaient déjà construites pour mettre à l'abri les nouveaux colons pendant les rigueurs de l'hiver. Malgré les ravages du scorbut et des maladies vénériennes, l'état sanitaire était assez satisfaisant, et tout laissait croire qu'on pourrait encore l'améliorer par la suite. A son arrivée, l'établissement possédait 5 vaches, 2 taureaux, 3 poulains, 29 moutons, 19 chèvres, 25 cochons, 49 pourceaux, 5 lapins, 18 dindons, 35 canards, 29 oies, 122 poules et 85 poulets.

Ces détails ne sont pas sans importance; il faut savoir d'où est partie Sydney pour apprécier le chemin qu'elle a fait en quarante années.

De nouveaux approvisionnemens arrivèrent en 1789 du Cap de Bonne-Espérance par la frégate *le Sirius*. Ce bâtiment portait, entre autres objets, cent vingt-sept milliers de farine, provision précieuse, au moment où la récolte des blés venait de manquer tout-à-fait. Cependant elle devint meilleure dans l'année courante, et l'on put obtenir deux cents boisseaux de blé, soixante d'orge, et quelque peu d'avoine et de maïs.

La colonie, en 1790, souffrit encore de la disette. Envoyé aux approvisionnemens, *le Sirius* s'était perdu sur l'île Norfolk, et il fallut se réduire à une ration très-mesquine jusqu'à l'arrivée du *Lady Juliana* qui, avec des vivres, portait deux cent vingt-deux femmes condamnées. Il fut suivi de trois autres bâtimens chargés de mille nouveaux convicts.

La question de la colonisation était vidée: elle marchait. On donnait des terres aux soldats qui voulaient se fixer à Sydney. On en donnait aux convicts qui voulaient user de leurs bras pour se créer une position meilleure. Chacun d'eux recevait trente acres de terrain s'il était célibataire, cinquante s'il était marié, plus dix acres pour chaque enfant né au moment de la concession. La seule condition que l'on imposait aux adjudicataires, était de résider sur le sol et de le cultiver. Un système d'indulgence était en outre adopté pour que les criminels prissent goût peu à peu au travail et s'attachassent à leur nouvelle patrie.

Depuis lors la situation devint de plus en plus prospère. Long-temps hostiles aux nouveaux débarqués, les tribus indigènes leur laissèrent quelque trêve, et finirent par faire la paix avec eux. Le chef de la tribu de Sydney, Benilong, vint même s'établir pres du gouverneur qui l'accueillit et l'admit à sa table. En même temps les défrichemens de l'intérieur s'organisaient sur une échelle plus importante: on fondait le village de Parramatta, autour duquel s'établissaient des colons; dix-sept cents convicts arrivaient comme renfort agricole à la colonie nouvelle, et, en avril 1791, James Ruse venait déclarer le premier, au gouverneur, qu'il renonçait à sa ration sur les magasins publics, son travail pouvant, désormais, suffire à sa subsistance. Cet exemple devait bientôt avoir une foule d'imitateurs. Le gouverneur recevait alors le droit de gracier et de commuer les peines, et la colonie, dont l'importance croissait chaque jour, devenait la Nouvelle-Galles du Sud. 921 acres de terrain étaient défrichés.

Cependant les instincts particuliers à la nature d'hommes qui peuplaient la colonie ne tar-

Digitized by Google

rent pas à se reveiller. Avec les richesses créées, avec les propriétés qui se fondaient, vinrent les velléités de vol et de larcin. En 1792, malgré les châtimens les plus rigoureux, ces délits s'accrurent d'une manière vraiment effrayante. Il est vrai que, plus d'une fois, la misère et la faim poussèrent les coupables à ces actes condamnables. Vers la fin de la même année, le gouverneur Phillip quitta la colonie au moment où les concessions faites aux cultivateurs s'élevaient déjà à 3,470 acres. Plusieurs officiers de la garnison avaient choisi, sur les bords du canal de Sydney à Parramatta, des terres étendues et fertiles qui, exploitées par des convicts, prirent assez promptement une valeur considérable. Plus tard encore, des colons libres étant arrivés d'Angleterre sur les vaisseaux de l'État, on mit à leur disposition des terres et des convicts pour les défricher, puis les rations de la colonie pendant deux ans. Déjà ces rations se composaient de grains provenant du territoire.

L'année 1794 vit s'accroître les défrichemens d'une manière prodigieuse. Les seuls colons de l'île Norfolk, dont les récoltes avaient été magnifiques, purent céder au gouvernement colonial onze mille boisseaux de maïs. On s'attendait à une récolte de trente mille boisseaux sur les bords de l'Hawkesbury; mais les pluies et les débordemens en emportèrent une portion. En revanche, on reconnut que les bestiaux perdus en 1788 sur l'île Nepean y avaient multiplié. Au lieu de deux taureaux et de cinq vaches, on y trouva un beau troupeau de soixante bêtes à cornes de la plus belle venue. Il fut décidé qu'on laisserait ce bétail prospérer seul et tranquillement, en le reservant pour les besoins imprévus de la colonie.

Vers cette époque, le gouverneur-général Hunter vint administrer la Nouvelle-Galles du Sud, et l'année de son installation fut marquée par une pluie de glaçons qui ruina les récoltes de quatre fermes dans l'Hawkesbury, hacha les blés, cribla les arbres et détruisit les plantations de maïs. Quoique le temps fût assez doux, la glace resta deux jours sur le sol, et quelques blocs qui furent trouvés le second jour avaient six ou huit pouces de long sur deux doigts d'épaisseur. Le recensement, au 1er septembre 1796, constatait dans la colonie 4,848 ames, dont 889 pour l'île Norfolk. Sur ce nombre, 321 seulement n'étaient point nourris par l'État. Le bétail consistait en 57 chevaux et jumens, 101 vaches et génisses, 74 taureaux et veaux, 54 bœufs, 1,531 moutons, 1,427 chèvres et 1,869 cochons.

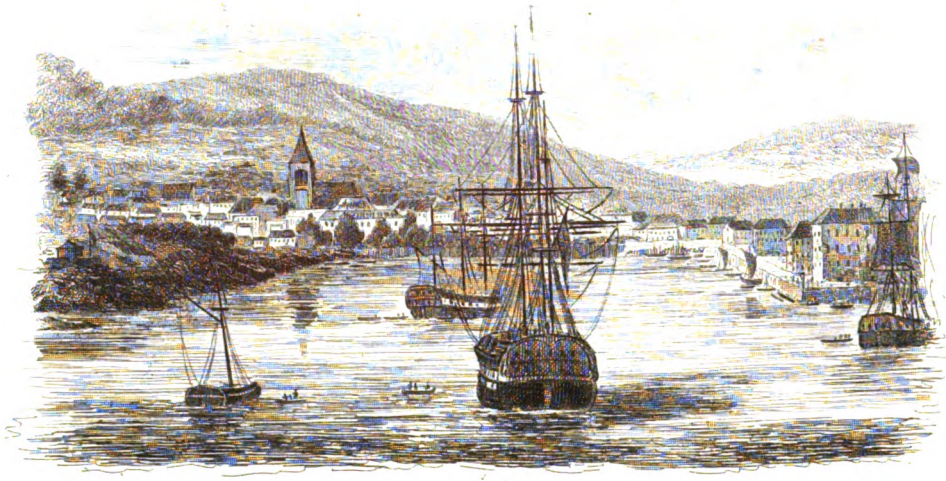
Les villes commencèrent alors à s'organiser régulièrement. Les maisons de Sydney et de Parramatta furent numérotées et divisées par quartiers. On établit des magistrats, des constables et des watchmen; on construisit une prison en bois dans l'une et l'autre localité; on fonda des écoles, des hospices et des églises. Le nombre des colons libres, jusque-là assez restreint, alla en augmentant d'une manière sensible. Ils poussèrent leurs exploitations dans le cœur du pays, et, à l'aide de convicts que le gouverneur mettait à leur disposition, ils eurent bientôt décuplé la masse des terres en culture (Pl. LII — 2). A mesure que la civilisation agricole empiétait ainsi dans l'intérieur, elle avait davantage à se défendre des attaques des insulaires, dont elle abordait les solitudes. Plus d'une fois les fermes furent pillées, et il fallut que les colons anglais se réunissent pour aller, à leur tour, attaquer et contenir ces sauvages. Ces harcellemens presque continuels, suivis de tentatives de pillage, et les débordemens de l'Hawkesbury, furent une double plaie qui affligea long-temps ces industrieux et braves cultivateurs. Malgré ces obstacles, on comptait, vers la fin de 1798, 7,865 acres de terres en culture.

Ce fut deux ans plus tard, et vers la fin de 1800, que mourut un nommé Wilson, convict anglais qui avait acquis une espèce d'ascendant sur les indigènes. Pour atteindre ce but, il s'était dit de leur race, et il avait même poussé l'impudence jusqu'à désigner une vieille Australienne comme sa mère. La pauvre femme l'avait cru, et la peuplade avait accepté Wilson comme une espèce de chef. Il usa et abusa de l'autorité, surtout pour accaparer les plus jeunes et les plus jolies femmes. Pendant quelque temps, on supporta cette fantaisie despotique; mais un beau jour que Wilson usait de violence vis-à-vis d'une jeune femme, les parens de la victime le tuèrent à coups de lances.

En septembre 1800, lorsque Hunter quitta le gouvernement de la colonie, Sydney comptait une foule d'édifices publics. Deux petits navires étaient sur les chantiers: une monnaie de billon apportée d'Angleterre fut appropriée au service de la colonie, et défense fut faite d'exporter ou d'importer en monnaie de cuivre aucune somme au-dessus de cinq livres sterling. Au mois de juin 1801, la population était de 6,508 personnes; mais dans les années suivantes, sous le capitaine Gidley King, elle s'accrut dans des proportions énormes, non pas à l'aide des convicts, mais par suite d'émigrations d'ouvriers honnêtes, qui vinrent d'Angleterre pour cher-

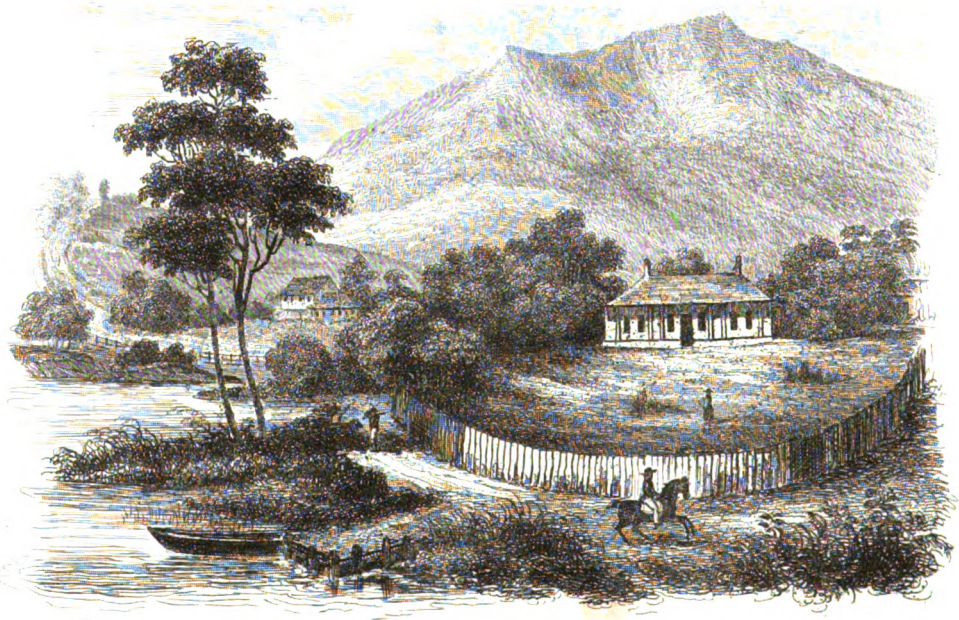
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vue de Hobart-Town en Tasmanie.

1 Vista de Hobart-Town en Tasmania.



2. Vue de New-Town.

2 Vista de New-Town.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

cher fortune sur les terres australes. Ce fut dans cette ère de progression que passa à Sydney l'expédition française commandée par le capitaine Baudin; et, au retour, le naturaliste Péron révéla à l'Europe l'existence à peine soupçonnée de cette colonie, dans les termes d'enthousiasme et d'exagération qui lui étaient habituels.

En 1806, le capitaine Gidley King céda le poste de gouverneur au capitaine Bligh, déjà célèbre par la révolte de l'équipage du *Bounty*, homme dur, impitoyable, despote, qui souleva contre lui toutes les haines coloniales. Son administration devint bientôt si odieuse, que les plus notables habitans et propriétaires de Sydney se liguèrent pour l'arrêter et le traduire devant une cour martiale. Le gouvernement métropolitain, mis au défi par cet acte de hardiesse, n'osa pourtant pas maintenir au pouvoir sa créature; mais il fit punir les principaux agens de la destitution de Bligh. A la suite de ce petit coup d'Etat, la colonie resta long-temps sans gouverneur; enfin, en décembre 1809, arriva l'homme qui devait lui imprimer le plus rapide et le plus fructueux élan.

C'était le colonel Lachlan Macquarie, débarqué à Sydney avec le 73e régiment. A cette époque, la colonie comptait 15,000 habitans, dont 4,277 seulement recevaient des rations des magasins du gouvernement. 21,000 acres de terre étaient en culture; 74,000 acres servaient de pacages aux bestiaux, qui se composaient de 524 chevaux, 593 jumens, 193 taureaux, 6,351 vaches, 1,782 bœufs, 33,818 brebis, 1,732 chèvres et 8,992 cochons. Quand l'Hawkesbury ne débordait pas, les récoltes suffisaient pour la consommation générale.

Mais bientôt des travaux importans marquèrent l'administration de Macquarie. Sydney, confuse et mal ordonnée jusque-là, devint une cité régulière et belle. Cinq autres villes furent fondées: Windsor, Richmond, Wilberforce, Pitt et Castlereagh. Des troupeaux considérables et des magasins remplis de grains tinrent toujours la colonie rassurée contre le besoin. en 1814, on découvrit les régions situées au-delà des Montagnes-Bleues; et, en 1817, une ville y fut fondée, en même temps qu'on pratiquait entre le littoral et les plaines de l'intérieur un chemin accessible aux plus lourdes voitures.

Ces améliorations matérielles n'absorbèrent pas Macquarie au point de lui faire négliger l'état moral de la colonie. Ce fut lui qui le premier chercha à lui imprimer une organisation sociale, en harmonie avec les élémens divers qui la constituaient. Avant son administration, des fermens de discorde et d'anarchie existaient dans la population; il s'appliqua à les neutraliser et à les combattre. Dans l'origine, comme on l'a vu, Sydney n'avait que deux classes d'habitans, des convicts et des fonctionnaires. Ces convicts, une fois libérés, formèrent la troisième classe, que l'on nomma des *émancipistes*. Quoique cette purification dût replacer ces hommes dans tous leurs droits antérieurs, les émancipistes restèrent pourtant, vis-à-vis des fonctionnaires, dans un état d'infériorité relative. Satisfaits de leur amnistie, ils se trouvaient toujours sur le pied d'affranchis en face de leurs anciens maîtres.

Plus tard, le grand nombre de colons libres arrivés d'Angleterre forma une nouvelle catégorie d'habitans dans la communauté australienne. On pouvait croire que ce troisième élément servirait de lien entre les deux classes primitives, jusque-là incompatibles, et qu'il en résulterait, à l'avantage de tous, une fusion graduelle. Il n'en fut rien. Les nouveaux colons, d'origine libre, firent sur-le-champ bande à part de la classe émancipiste, et se rapprochèrent au contraire de la partie privilégiée. Les émancipistes, exposés au mépris et aux affronts des fonctionnaires publics et des émigrans volontaires, furent tenus à l'écart de toutes les réunions distinguées; exclus des fonctions civiles, sinon de droit, du moins de fait, ils se virent réduits enfin à une espèce d'ilotisme semblable à celui qu'ont long-temps subi aux Antilles les hommes de couleur. Ce préjugé d'origine fut même aussi tenace que celui de la peau, puisqu'on fit peser sur les enfans les fautes paternelles, et que l'exclusion des émancipistes devint indélébile et héréditaire.

Cependant cette classe, mise ainsi hors de la loi sociale, grandissait chaque jour en importance et en richesses. Propriétaires d'une grande partie des terrains en culture, les émancipistes étaient en outre devenus pour la plupart des hommes de mœurs pures et de conduite irréprochable. Ils subissaient sans se plaindre ces exclusions blessantes, car leurs antagonistes avaient contre eux la force du pouvoir et du nombre. D'autres parlèrent pour eux; des philanthropes d'origine libre, choqués de plus en plus de l'arrogance des patriciens du nouvel État, prirent en main la cause des émancipistes, et la plaidèrent avec une chaleur éloquente. De là des haines et des querelles.

Le sage et bienveillant Macquarie chercha à rétablir la concorde dans cette jeune colonie, en donnant lui-même l'exemple de la conciliа-

Digitized by Google

tion et des prévenances. Il admit au rang de magistrats quelques émancipistes de mérite, invita à sa table les hommes les plus distingués de cette classe, et interdit aux militaires toute espèce d'affaires commerciales.

Cet exemple ne porta toutefois d'autres fruits que d'indisposer la classe privilégiée contre le gouverneur, à qui l'on reprocha ses préférences pour des hommes que la justice avait flétris. Quelques patriciens poussèrent la résistance plus loin encore; ils refusérent ses invitations pour ne pas se trouver en présence des émancipistes reçus par le gouverneur. Enfin, par une dernière et perfide vengeance, ils dénoncèrent Macquarie aux autorités de la métropole comme coupable de spéculations criminelles et d'intentions honteuses.

La calomnie eut assez de succès à Londres pour déterminer l'envoi d'une commission d'enquête. Elle arriva sur les lieux en 1819, avec le mandat d'y faire les investigations les plus minutieuses. Macquarie sortit dignement et noblement de cette épreuve; mais scandalisé de la partialité des commissaires pour les plaignans, accablé de tracasseries, et frappé d'impuissance par suite du mauvais vouloir qui se manifestait autour de lui, il donna sa démission et quitta la colonie le 4 décembre 1821, emportant les regrets des hommes de bien et des hommes judicieux. L'histoire dira que Macquarie fut le premier administrateur qui fit entrer Sydney dans une voie de prospérité et de progrès. A son départ, 9,000 acres de terre étaient semés en blés; on avait 30,000 bêtes à cornes et 200,000 brebis.

Au général Macquarie succéda le général Brisbane, homme affable, doux, probe, estimé des savans pour ses connaissances astronomiques, mais froid, timide et peu propre à ses hautes fonctions. Son seul système fut de rester toujours complètement effacé entre les deux partis qui divisaient la colonie. Cédant toutefois à l'influence des colons libres, il n'accorda aucune faveur publique aux émancipistes, et nul d'entre eux ne parut à sa table. En outre Brisbane eut à mettre à exécution diverses mesures d'économie qui rendirent son administration peu populaire.

Ce fut pendant cette administration que l'autorité jusqu'alors absolue du gouverneur fut modifiée par un acte du Parlement en date du 19 juillet 1823, lequel acte devait avoir force de loi dans la colonie jusqu'au 1er juillet 1827. D'après sa teneur, on devait créer un conseil législatif, composé de cinq à sept membres nommés par le gouverneur ou son suppléant, et ce conseil à son tour avait à examiner les lois et ordonnances proposées par le gouverneur et soumises ensuite à l'approbation du grand-juge. Si le conseil rejetait la loi proposée, il était encore facultatif au gouverneur de passer outre, jusqu'à ce que l'intention du roi fût connue. Ainsi l'influence réelle de ce conseil se réduisait à bien peu de chose.

Une institution plus utile fut la création d'une cour suprême tenue par un grand-juge et deux juges chargés de toutes les attributions des divers tribunaux du royaume, puis encore d'une cour inférieure connue sous le nom de *general quarter sessions of peace*, pour prendre connaissance de tous les crimes et délits qui n'entraînaient pas la peine de mort; comme aussi de tous les faits du ressort correctionnel. Par là, l'autorité civile se substituait à l'action dure et absolue de la justice militaire.

Du reste, les dissentimens entre le parti aristocratique et le parti populaire ou émancipiste prirent sous Brisbane un caractère de plus en plus âpre et tranché. Le rapport du commissaire d'enquête Briggs, œuvre souverainement impolitique, réveilla de vieilles blessures et de vieilles haines; il fournit aux patriciens une justification complète de leurs dédains à l'égard des émancipistes; il devint pour la colonie un nouveau brandon de dissensions sourdes et interminables. Le mal n'eût été que fort circonscrit si le gouvernement eût laissé dormir cette pièce dans ses cartons; mais on l'imprima et on la répandit dans le public à un grand nombre d'exemplaires. Il est possible, comme le dit M. d'Urville, que jalouse des rapides progrès réalisés en si peu de temps dans la Nouvelle-Galles du Sud, la métropole ait vu alors naître avec plaisir ces divisions et ces querelles qui empêchaient la colonie de songer à proclamer son indépendance.

Brisbane quitta l'île en 1825, et le général Darling lui succéda. C'était un homme qui n'avait ni la même affabilité, ni la même douceur de caractère. Juste, mais âpre et sec, il lui suffit de quelques actes arbitraires à son début pour soulever contre lui de grands mécontentemens. Ce ne fut qu'à la longue qu'on s'apaisa.

Cependant l'établissement du conseil colonial n'avait nullement répondu à ce qu'on attendait de lui. On l'avait composé des autorités supérieures, de deux grands propriétaires et d'un négociant, ce qui en avait fait une espèce de tribunal aristocratique dont tous les arrêts portaient le cachet de la morgue et de l'injustice patriciennes. Parmi les journaux qui s'impri-

Digitized by Google

maient à Sydney, il y en avait un nommé *Monitor* qui était l'organe avoué de l'opposition et qui enregistrait dans ses colonnes les plaintes du parti démocratique. Ce parti formulait pour le moment assez bien ses désirs en demandant pour la colonie la création d'une assemblée représentative, du jugement par jury et de la liberté de la presse. Mais le ministère anglais promettait et ne tenait pas ; il procédait par tâtonnemens et par demi-expériences.

A ce moment on estimait la population totale de la Nouvelle-Galles du Sud à 60,000 ames environ, dont 22,000 convicts. Parmi ceux-ci, les uns, et c'est le plus petit nombre, ont des congés qui leur donnent une liberté provisoire dont la continuation dépend de leur conduite future. Autrefois, ces congés (*tickets of leave*) étaient laissés à la discrétion du gouverneur. Aujourd'hui, des restrictions sévères viennent d'être imposées à cette faveur. Ainsi aucun déporté ne peut plus recevoir son pardon ou son congé sans avoir accompli une partie de sa peine, c'est-à-dire quatre années de travaux, s'il a été condamné à sept; six, s'il a été condamné pour quatorze années; huit, s'il est déporté à vie. En outre, les hommes pourvus de ces congés ne peuvent plus posséder de propriété, ni plaider devant les tribunaux : ils restent toujours dans une espèce de déchéance et de tutelle. Plusieurs de ces individus sont employés comme constables ou comme surveillans pour le compte des colons.

Le plus grand nombre des condamnés est remis par le gouvernement local aux particuliers qui les demandent à leur service et qui s'engagent à leur fournir les vêtemens et les rations que les réglemens prescrivent. Le vêtement consiste en deux jaquettes, trois paires de souliers d'un cuir très-fort, trois chemises, deux paires de pantalons, un chapeau et un bonnet. La ration est également établie pour la semaine; savoir : douze livres de blé en grain, ou neuf livres de farine, ou encore trois livres et demie de maïs et neuf de blé; sept livres de bœuf ou de mouton, ou bien quatre livres et demie de porc salé; deux livres de sel et deux livres de savon. La dépense obligée qu'occasione un serviteur de ce genre se monte à 250 francs environ par an; mais la plupart des colons leur accordent en outre du thé et du sucre, du tabac et quelquefois du rum, selon qu'ils sont satisfaits de leur conduite. On va même jusqu'à leur donner des gages en sus de leur entretien.

Le reste des condamnés est entretenu aux frais du gouvernement et employé pour son compte aux travaux publics. Dans les villes, des casernes sont destinées à les recevoir; dans la campagne, on se contente de baraques en bois et en écorce. Les réfractaires encourent le fouet, suivi quelquefois de grands travaux sur les routes avec les fers aux pieds; mais, pour les crimes plus graves qui toutefois n'emportent point la peine de mort, ils sont envoyés dans les établissemens pénitentiaires de l'île Norfolk ou de Moreton-Bay, où ils sont traités avec une rigueur excessive. Aussi préfèrent-ils souvent la mort à cette seconde déportation.

On désigne sous le nom de *bush-rangers* les convicts qui se sont enfuis dans les bois et qui préfèrent une vie indépendante et vagabonde à une vie régulière et honnête. Il y a deux ou trois ans, le nombre de ces convicts était assez considérable, et leurs pillages inquiétaient surtout les voyageurs et les propriétaires des campagnes; mais, depuis lors, les recherches de la police à cheval et les primes offertes à qui les découvre en ont beaucoup diminué le nombre. On a remarqué que ces bandits ne commettaient guère d'assassinats, et que, quand ils tuaient, ce n'était qu'à leur corps défendant.

Durant l'année 1832, la dépense occasionée par la Nouvelle-Galles du Sud, pour l'entretien des militaires et des convicts, a été de 115,629 livres sterling : les objets importés se sont élevés à la somme de 659,881 livres sterling, et les exportations à 371,174 liv. sterl. Le revenu colonial a été, dans la même année, de 121,066 liv. sterl. Les navires entrés à Port-Jackson jaugeaient ensemble 40,000 tonneaux.

Les divisions actuelles de la Nouvelle-Galles du Sud sont les districts d'Ayr, de Cambridge, de Durham, de Roxburgh, de Northumberland, de Londonderry, de Westmoreland, d'Argyle, de Camden et de Cumberland. Jusqu'à ce moment, le dernier seul comprend près des trois quarts de la population entière : plusieurs des autres districts sont à peine peuplés; ils ne contiennent que des métairies isolées ou des cabanes de pâtres. La statistique de cette province n'existe, d'ailleurs, nulle part encore; et, comme elle se trouve dans un état d'ascendance graduelle, cette statistique ne pourrait être vraie qu'au moment même ou on la dresserait. Elle serait fautive l'année suivante.

Après la Nouvelle-Galles du Sud, la colonie australienne la plus importante est, sans contredit, celle de la Rivière des Cygnes, fondée en 1829 par les soins du capitaine Stirling. On sait peu de chose à cet égard, et ce que l'on sait est tellement contradictoire, qu'il faut attendre

Digitized by Google

des nouvelles plus authentiques et plus complètes. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que la contrée offre des ressources plus grandes peut-être que celles qu'offrait, à l'origine, la Nouvelle-Galles du Sud. Ces ressources, les nouveaux colons sauront les utiliser sans doute; et, comme leur établissement n'aura point de convicts, il en résultera une société plus homogène et moins disparate dans ses élémens. De cette façon, on évitera la vie jalouse et tourmentée qui semble déjà miner dans sa base la belle colonisation de Sydney, et mettre en question son avenir.

Le nom d'Hespérie méridionale avait été proposé pour cette colonie nouvelle, dont les premiers colons faisaient les récits les plus exagérés et les plus pompeux. On a, toutefois, préféré le nom plus modeste de Swan-River. Les fondemens de quatre villes y ont déjà été jetés, savoir: sur la côte, Freemantle, vers la rive S. de l'embouchure de la rivière; Clarence-Town, au bord de la mer, devant Cockburn-Sound; Perth, à neuf milles de Freemantle, sur la rive N.; enfin Guildfort, à cinq ou six milles plus haut, et toujours sur le bord de la rivière. D'après les rapports du lieutenant Bretton, Perth, la capitale, est située sur une colline, dans une position superbe sur la rivière qui, dans cet endroit, a près d'un demi-mille de large, quoique si peu profonde, qu'on peut quelquefois la passer à gué. En 1831, Perth avait déjà 120 maisons, et la colonie entière ne comptait pas moins de 3,000 habitans. Freemantle, établie dans une situation bien plus ingrate, a végété sur une plage de sable que les reflets du soleil rendent cuisante à la vue. Les opinions varient sur son état actuel. Les uns ont écrit qu'elle était presque abandonnée, d'autres qu'elle comptait près de 500 maisons. Lesquels croire?

En 1824, un autre établissement fut fondé sur l'île Melville par le capitaine Bremer, qui lui donna le nom de fort Dundas. Le principal intérêt de ce poste était dans les communications que l'on pouvait établir avec les Malais qui viennent pêcher le tripang sur la côte N. O. de l'Australie. Mais les Malais n'ayant pas répondu aux avances qu'on leur faisait, et les naturels ayant montré à diverses reprises des dispositions hostiles, les Anglais évacuèrent cette île, que, d'ailleurs, la sécheresse, la chaleur et l'infécondité du sol rendaient presque inhabitable.

Il en fut de même des postes que l'on voulut essayer en 1826 à Port-Western et à King-George-Sound. Il était, toutefois, question récemment de reprendre celui de King-George, non pour un établissement de condamnés, mais pour en faire une colonie libre qui, désormais, ressortirait du gouvernement de la Rivière des Cygnes.

D'autres projets d'établissemens dans le golfe Saint-Vincent avaient en outre suivi les belles découvertes du capitaine Sturt; mais la mort déplorable de Barker avait jeté quelque froid sur ces lointaines entreprises. Toutefois, au milieu de ces tentatives intermittentes, il est un fait visible aujourd'hui, c'est que l'Australie, occupée peu à peu par les Anglais, formera bientôt un nouveau monde, et ce monde créé tout entier de leurs mains leur appartiendra à bien plus juste titre que l'Inde; car là du moins en abordant ils n'ont trouvé que des solitudes incultes.

CHAPITRE XXXVII.

TASMANIE (TERRE DE VAN-DIEMEN). — HOBART-TOWN ET SES ENVIRONS.

Quoique les parages qui séparent la Nouvelle-Galles du Sud de la Tasmanie soient exposés à des tourmentes très-fréquentes, nous eûmes le bonheur de faire cette traversée par un temps serein et avec une mer magnifique. Point de coup de vent, point de rafales, point de bourrasque; mais au contraire une brise régulière et douce qui nous poussa, le 25 janvier, dans la vaste baie des Tempêtes, hâvre de la Tasmanie. Le jour suivant, à l'aide de la marée et d'une petite brise du S. et du S. S. O., Powel remontait la rivière du Derwent pour aller mouiller devant Hobart-Town. Déjà, dans cette courte traversée, on pouvait se faire une idée de cette terre nouvelle. Semées çà et là, des métairies offraient des plantations récentes, au milieu desquelles vaguaient quelques troupeaux. Sur l'une et l'autre rive, on devinait la main intelligente de l'Européen, qui seule peut donner à la terre un aspect d'ordre, de propreté et de symétrie. Vingt-quatre heures de navigation fluviale suffirent pour remonter jusqu'à Hobart-Town, devant laquelle *le Kanguroo* laissa tomber son ancre.

Hobart-Town occupe une surface considérable sur un terrain légèrement ondulé qui s'étend au pied du mont Wellington; mais si l'on voulait évaluer sa population sur son étendue, on tomberait dans une appréciation fautive, car les maisons de la ville ont rarement plus d'un étage, et elles sont presque toutes entourées de cours et de jardins (PL. XLI — 1). Les

Digitized by Google



3. Vue d'Elisabeth-Town (Tasmanie.)

3. Vista de Jasabel-Town (Tasmania)



2. Le Havre Macquarie.

4. El Puerto Macuaria

Digitized by Google

Digitized by Google

rues sont larges, bien alignées, macadamisées pour la plupart. La pierre à bâtir, fort dure et fort belle, est si difficile à tailler, que le plus souvent on l'emploie brute en la recrépissant de plâtre. Quelques édifices en pierre de taille sont pourtant dignes d'être cités, entre autres l'arsenal, les magasins aux vivres, les casernes (Pl. XLII — 1), l'église et son chœur, le palais de justice, la prison, les maisons de correction et de réclusion, les bureaux de la police, la chapelle catholique, diverses écoles et maisons d'éducation, etc. Le palais du gouverneur est un édifice vaste, mais irrégulier, commode d'ailleurs, agréable, environné de belles pelouses, de jardins et de bosquets qui descendent presque au bord de la mer.

Un ruisseau traverse la ville, et, quoique peu considérable, il fournit aux besoins des habitans et à la mise en activité de plusieurs usines. Sur ses bords croissaient une foule d'arbres que les colons, mieux avisés que ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, ont eu le bon esprit de ne pas détruire. Aussi la ville et ses environs surtout offrent-ils un aspect moins triste et moins nu que la capitale de l'autre colonie.

En 1832, la population d'Hobart-Town s'élevait à 9,600 habitans, mais sur ce nombre la moitié seulement appartenait à la classe libre; le reste se composait de convicts employés aux travaux publics. Cette conformité d'organisation originelle entre Hobart-Town et Sydney conserve à ces deux pays une physionomie à peu près analogue : ce sont les mêmes mœurs, les mêmes préjugés, les mêmes catégories, les mêmes haines, à quelques nuances près. Là aussi se retrouve la scission entre les hommes libres et ceux qui ne le sont pas, entre les colons patriciens et les colons affranchis. Aucun de ces détails n'était nouveau pour moi. Aussi, après avoir visité la ville, et à la suite de quelques courses dans les plus jolies fermes des environs, m'empressai-je d'utiliser notre relâche, en poussant une reconnaissance jusqu'à Launceston, située sur la partie opposée de l'île. Un jeune officier de la garnison s'offrit obligeamment à moi comme compagnon de route, et nous partîmes montés sur d'excellens chevaux.

La première halte sur cette route est à New-Town, village de dix à douze maisons, agréablement situé sur la rive droite du Derwent, au milieu d'une campagne riante, entrecoupée de jardins et de plantations en plein rapport. New-Town est le lieu de plaisance des habitans de Hobart-Town. Comme ce petit bourg n'est qu'à deux milles de la capitale, ils poussent jusque-là leurs parties de plaisir et leurs promenades du soir (Pl. XLI — 2).

A sept milles plus loin, on traverse le Derwent sur un bac; puis, gagnant à travers une forêt dégagée, on arrive, après sept milles de route, à Brighton, située près du petit ruisseau le Jordan, au milieu d'une plaine charmante, environnée d'un terrain rocailleux. Plus loin encore apparaissent la délicieuse vallée de Bagdad et tout le pays connu sous le nom de Green-Pounds, pays qu'occupent de petits fermiers.

Au-delà de ce point, et à quarante milles de la capitale, on franchit la colline appelée Spring-Hill, éminence boisée qui sert de station aux naturels quand leurs excursions les amènent dans cette zône. Douze ou quinze ans auparavant, ils avaient égorgé un colon du voisinage et ravagé ensuite complètement sa cabane.

Sur notre route se trouvèrent encore tour à tour la cité naissante de Jéricho, au nom biblique, comme le sont une foule d'autres noms de la Tasmanie; Oatlands, à cinquante-un milles d'Hobart-Town, situé sur un sol pauvre et de triste apparence; puis au-delà de forêts touffues, Rossbridge, autour duquel s'étendent d'excellens pacages; ensuite Campbell-Town et ses vastes steppes désertes que termine une forêt marécageuse; enfin Clarendon, dernière étape avant Launceston; Clarendon, située à cent huit milles de Hobart-Town, sur l'un des coudes du South-Erk, dans une vallée qui a soixante milles de longueur sur vingt de largeur. Parmi les sommets qui la bordent est le Ben-Lomond, l'un des plus hauts pics de la Tasmanie orientale, couvert de neige pendant la plus grande partie de l'année.

Ainsi, après trois jours de route, nous arrivâmes à Launceston, capitale de la Tasmanie septentrionale. Le pays qui environne cette ville est boisé, agréable, fertile et assez peuplé. La ville elle-même est située au confluent du North-Erk et du South-Erk, dont la réunion forme la rivière de Tamar, distante alors de quarante-cinq milles de la mer. A cette hauteur, quoique la rivière n'ait guère plus de trente toises, la marée se fait sentir, et les navires de cent cinquante tonneaux peuvent remonter jusque dans le voisinage de Launceston. Néanmoins, comme le vent fixé du N. au S. suit presque toujours la direction du fleuve, il en résulte que les navires emploient souvent deux ou trois semaines pour atteindre Launceston.

Une partie de la ville est située dans la plaine; l'autre est disposée en amphithéâtre sur une éminence. Bien qu'elle ne contienne que 2,500 ha-

Digitized by Google

bitans, son étendue est assez grande; mais ses rues sont détestables, et, dans les temps de pluies, il s'y forme des fondrières telles, qu'on ne saurait dégager les chariots et les bœufs qui s'y trouvent engagés.

Les édifices de la ville ont peu d'importance : on ne peut guère citer que l'église, un grand magasin, les casernes des militaires, et un collége qui fut fondé, en 1826, par souscription. Les souscripteurs pour la somme de cinquante livres sterling peuvent y placer leurs fils moyennant une pension annuelle de trente livres sterling.

Ce côté de l'île est bien plus riche, bien plus fertile que les environs de Hobart-Town. C'est de ce territoire que l'on retire la plus grande partie des grains qui servent à l'approvisionnement de la Tasmanie. Aussi ne trouve-t-on pas, dans tout ce rayon, un seul coin de terre qui ne soit exploité.

A quarante milles au nord de Launceston, et près de l'embouchure du Tamar, se trouve George-Town, où les navires d'un fort tonnage devaient décharger leurs cargaisons. Le gouvernement anglais, attachant une grande importance à cette position, y a dépensé beaucoup d'argent; mais, peu à peu, la nudité et la mauvaise qualité du sol ont fait déserter ce poste ingrat. Aujourd'hui ce n'est plus guère qu'un établissement militaire. On y a formé un dépôt de convicts gardé par un détachement de vétérans.

Pour revenir de Launceston à Hobart-Town, nous ne suivîmes pas la route qui nous y avait conduits. Variant notre itinéraire, nous pûmes voir successivement les plaines de Patterson composées d'un terreau fécond et argileux, localité peuplée de jolies métairies; les plaines de Norfolk, où se trouve un établissement agricole de deux milles acres de terrain. Nous vîmes encore Elisabeth-Town, charmant village à vingt-deux milles de Hobart-Town, composé d'une cinquantaine de maisons parmi lesquelles on remarque le cottage du gouverneur dans un site fort agréable (Pl. XLI—3). Elisabeth-Town, située sur la Derwent, a des communications faciles avec la capitale, grâce aux bateaux qui remontent la rivière. On y voit une auberge excellente et une jolie église en briques. Non loin de là, et dans le Sussex, se trouve le riant village de Sorrell-Town composé d'une quarantaine de jolies habitations avec une église en pierres de taille, une prison, une école et une caserne. De petits sloops naviguent continuellement entre cette bourgade et Hobart-Town. Nous remarquâmes encore Richmond, autre emplacement pour une ville future, qu'entourent de nombreuses métairies, et qui compte déjà une prison, un marché et plusieurs maisonnettes; puis Lawrenny, superbe propriété de quatorze mille acres de terre, entourée de palissades, mais dont une partie seulement est en culture. Ces fermes de Lawrenny, placées dans une campagne que baignent le Derwent et deux autres torrens, renferment de précieuses ressources agricoles qui n'attendent plus qu'une exploitation. Le sol y est fertile jusqu'à plusieurs centaines de pieds au-dessus du bassin de la plaine. Déjà on y compte un troupeau de dix mille brebis; mais ce nombre pourrait être facilement doublé.

De l'autre côté du Derwent est la ferme de Dunrobbin tout aussi fertile, mais moins spacieuse et plus resserrée par les forêts. C'est à peu de distance de l'une et de l'autre plaine cultivable, que commencent les mornes inféconds de l'intérieur, masses confuses de montagnes d'un aspect ingrat, sauvage et monotone.

Après six jours d'absence et de voyages, j'étais de retour à Hobart-Town; Powell n'était pas prêt encore. Quatre ou cinq journées de brises violentes soufflant du N. O. avaient contrarié ses opérations. Quand ce vent souffle, tout mouvement devient presque impossible dans la rade. Les rafales descendent du mont Wellington sur la ville et sur la baie, avec une impétuosité sans égale. Les rues de Hobart-Town ne sont plus tenables alors; le vent y soulève la poussière et les cailloux pour les lancer au visage. Ce vent, cette montagne qui a l'aspect de celle de la Table, ces cailloux et cette poussière soulevée, donnent à Hobart-Town quelque ressemblance avec la ville du Cap de Bonne-Espérance. Cette similitude pèche toutefois en ce sens que la rade d'Hobart-Town est sûre pour les navires, tandis que celle du Cap est féconde en sinistres.

Le mont Wellington, que Flinders avait surnommé le mont de la Table, était d'une conformation assez curieuse pour que la fantaisie me vînt de gravir jusqu'à son sommet. Mon jeune compagnon de route arrangea la partie; il choisit un guide et loua des chevaux. Partis dès l'aube, nous galopâmes l'espace de quatre milles dans une plaine gracieusement accidentée, présentant une foule d'aspects variés, ici un bouquet de bois, là un champ en rapport, ou bien une prairie naturelle. Au pied du côteau, était un cottage qui nous offrit l'hospitalité, l'abri du toit et le repas du matin. Le thé, le café au lait, le jambon, les côtelettes, nous eûmes de tout cela dans la Tasmanie, comme

Digitized by Google

chez un fermier du Derby ou du Middlesex. Ainsi restaurés et renforcés d'un nouveau guide, nous gravîmes le mont dont les trois premières terrasses, d'un accès facile, sont couvertes d'arbres des genres eucalyptus, acacia, podocarpus et casuarina, qui ne donnent que de maigres ombrages. Sur la première pente, le sol est jonché de pierres blanchâtres et molles, couvertes d'empreintes végétales qui semblent appartenir surtout à des lycopodes, à des fougères, ou à des plantes marines à frondes très-divisées.

A mesure que nous montions, le soleil devenait plus chaud et l'air plus calme; l'atmosphère semblait embrasée; car dans ces climats on ne connaît pas les rosées matinales qui tempèrent la force des rayons solaires jusqu'à leur complète évaporation. Nous continuâmes toutefois à gravir la montagne par un petit sentier bien frayé, et cela avec assez de facilité, jusqu'à ce que nous fussions parvenus au pied du dernier piton qui, à lui seul, a une hauteur presque égale aux trois autres ajoutés ensemble, c'est-à-dire à peu près trois cents toises. A cette hauteur disparut toute trace battue, et il fallut se frayer une route ardue à travers les buissons et les rocs, se cramponnant avec les mains, de peur de rouler au fond des précipices. A une certaine distance du sommet se présenta un nouvel obstacle; c'étaient des amas confus de rochers à peine adhérens au sol, et sur lesquels la marche devenait difficile et pénible. Leurs surfaces glissantes offraient une grande difficulté pour garder l'équilibre; et, quand on cherchait à s'y accrocher, des blocs se détachaient, en entraînaient d'autres dans une débâcle horrible, et roulaient ainsi pêle-mêle jusqu'au pied de la montagne. Notre guide, quand nous marchions sur ces roches mouvantes, prenait plaisir à nous raconter comment des voyageurs s'y étaient brisés et meurtris.

Heureusement, nous en fûmes quittes pour une grande fatigue. Arrivés au sommet du mont, qui se termine en un plateau spacieux, uni, et de quatre à cinq cents toises de large, nous n'y aperçûmes pas un arbre, pas même un arbuste, mais un tapis serré de verdure, où l'on remarquait réunies, par masses compactes de deux ou trois pouces seulement de hauteur, des plantes qui, dans la plaine, atteignent quelquefois un ou deux pieds quand elles naissent isolées.

Ce rabougrissement singulier doit être attribué sans doute à la violence des vents qui règnent à cette hauteur. Du côté qui regarde la ville, le bord de la montagne forme un précipice immense avec d'énormes colonnes de basalte, dont plusieurs sont si régulières, qu'on les dirait taillées par la main de l'homme. Des milliers de fragmens dispersés çà et là attestent que quelque convulsion a dû avoir lieu à une époque reculée. Dans certains endroits, les fragmens de colonnes ont été empilés par masses de quarante à cinquante pieds de hauteur. En d'autres lieux, on voit des colonnes isolées de dix à vingt pieds de haut. Souvent ces dernières sont surmontées par un grand morceau de basalte détaché du pilier même, et qui semblerait y avoir été placé à la main. Il est un endroit ou deux de ces colonnes, surmontées chacune d'un large bloc de basalte, qui semblent figurer, par leur rapprochement, un portail de dix-huit pieds de large.

Sur le plateau du mont Wellington se trouvent plusieurs sources d'une eau excellente et fraîche, qu'on pourra réunir dans des aqueducs pour les faire descendre vers la ville. Aujourd'hui elles vont toutes se jeter dans la petite rivière Huon, qui elle-même va aboutir au canal de d'Entrecasteaux.

Quand le temps est clair, on jouit, du haut du mont Wellington, d'une vue vraiment magnifique. Du côté du N., elle s'étend, à vol d'oiseau, jusqu'au-delà de Swan-Port, l'espace de plus de quarante milles; à l'O., l'étendue est à peu près la même; au S., elle est bornée par une rangée de montagnes, et à l'E. elle se perd sur l'immensité de l'Océan.

A une heure et demie, nous commençâmes à descendre, œuvre bien plus pénible et bien plus dangereuse que celle de l'ascension. Le moindre faux pas nous exposait à une chute, et une chute était une mort infaillible.

Enfin, après une marche de quelques heures, nous pûmes rejoindre la demeure qui, le matin, nous avait donné une hospitalité si bienveillante, et de là, après avoir repris nos montures, nous regagnâmes promptement Hobart-Town. C'était le dernier jour que j'eusse à y passer. Powell avait terminé ses affaires. Dans la nuit, profitant de la marée et d'une légère brise de terre, il descendit la rivière et se laissa dériver jusqu'à la baie des Tempêtes, d'où l'appareillage est toujours facile.

CHAPITRE XXXVIII.

TASMANIE. — DÉCOUVERTE. — COLONISATION. — INDIGÈNES.

Tasman, ce navigateur hollandais dont le nom a si souvent figuré dans notre récit, est encore le découvreur de la Tasmanie, qu'il nomma

Digitized by Google

Van Diemen's land, en l'honneur du gouverneur-général de Batavia. Ce nom a été, toutefois, changé depuis long-temps par les colons mêmes, qui ont adopté celui de Tasmanie, nom plus juste, plus convenable, et qui restitue du moins au célèbre navigateur l'honneur de la découverte.

Ce fut le 24 novembre 1642 qu'il aperçut cette terre. Il passa plusieurs jours à la reconnaître, et, le 1er décembre, il mouilla dans une baie qui fut nommée Frederick Hendrik's Bay. Les hommes du premier canot envoyé à terre entendirent des voix humaines, et l'on observa plusieurs fumées qui ne permirent pas de douter que le pays ne fût habité.

Le 3 décembre, Tasman s'approcha lui-même du rivage dans sa chaloupe, et fit planter sur la grève, par son charpentier, un pilier sur lequel était gravée une boussole, et que surmontait le drapeau du prince. « Quand le premier charpentier, dit Tasman, eut fait cela en présence de moi, Abel J. Tasman, du maître Gerrit Sansz, et du sous-marchand Abraham Coomans, nous allâmes avec la chaloupe aussi près que possible du rivage, et ledit charpentier revint à la nage au travers du ressac. Nous nous en retournâmes alors à bord et laissâmes ce pilier comme un souvenir pour la postérité des habitans du pays. Ils ne se montrèrent point; mais nous conjecturâmes que quelques-uns d'entre eux n'étaient pas éloignés, épiant avec soin toutes nos actions. »

Deux jours après, Tasman perdit la terre de vue. « On ne sait, dit-il, si cette terre de Diemen, située au S. O. de la Nouvelle-Hollande, la touche ou non. »

Personne ne revit cette terre jusqu'à Marion qui mouilla ses deux vaisseaux sur la baie de Frederick Hendrik, le 4 mars 1772. Les feux et les fumées qu'on voyait en différens lieux annonçaient que le pays était très-peuplé, et une trentaine d'individus s'étaient groupés sur le rivage à l'aspect de la manœuvre des navires qui s'approchaient pour jeter l'ancre. Le jour suivant, ils allèrent sans défiance au devant des canots français; ils leur présentèrent un tison enflammé comme pour les inviter à mettre le feu à une pile de morceaux de bois qu'ils avaient préparée. Ignorant le but de cette cérémonie, les Français cédèrent à leur invitation; ils allumèrent le bûcher sans qu'il en résultât aucun changement dans l'attitude des naturels. Ils continuèrent à se tenir auprès des Français, comme auparavant, avec leurs enfans et leurs femmes.

Ces naturels, suivant le capitaine français, étaient noirs, de taille moyenne, tous nus, hommes et femmes. Les hommes étaient armés de lances et de haches en pierre. Ils avaient en général les yeux petits, la bouche grande, les dents blanches et le nez plat. Leurs cheveux, comme ceux des Cafres, étaient séparés en mèches et poudrés avec de l'ocre rouge. Du reste, ils étaient sveltes, assez bien faits, avec les épaules rentrées et la poitrine ornée de tatouages en relief. Leur langue était dure et gutturale.

Les Français voulurent gagner les indigènes à l'aide de quelques petits présens; mais ceux-ci repoussèrent presque tous les objets offerts, même le fer, les miroirs, les mouchoirs et les étoffes. On leur montra des canards et des poules, en leur faisant entendre par signes que l'on désirait avoir des animaux semblables; mais, au lieu de répondre à cette demande, ils jetèrent au loin les poules et les canards avec un air de colère.

Depuis une heure environ, les Français se trouvaient à terre, quand le capitaine Marion y descendit lui-même. S'avançant au devant de lui, l'un des naturels lui offrit un tison enflammé pour qu'il pût mettre le feu à un tas de bois amoncelé sur la plage. Marion s'y prêta, croyant que c'était une formalité capable de rassurer les sauvages. Mais à peine le petit bûcher était-il en feu, que les naturels se retirèrent en masse vers une petite hauteur d'où ils lancèrent ensuite une volée de pierres qui blessa les deux capitaines. On leur riposta par quelques coups de fusil, puis on alla prendre terre sur un lieu découvert au milieu de la baie, d'où l'on ne pouvait harceler l'équipage. Pendant ce temps les sauvages, ayant renvoyé dans les bois leurs femmes et leurs enfans, s'étaient mis à suivre les canots le long du rivage, et au moment où ils accostèrent, les indigènes, sur les cris de leurs chefs, décochèrent tous leurs lances. Un nègre, au service des Français, fut blessé. La mousqueterie joua de nouveau; on tua un naturel, on en blessa plusieurs, et les autres s'enfuirent en hurlant vers les bois. Dans leur fuite ils cherchaient à entraîner ceux de leurs camarades dont les blessures étaient assez graves pour les empêcher de les suivre; un détachement de quinze Français, envoyé à leurs trousses, ramena pourtant un indigène blessé qui mourut quelques heures après. Cet homme avait cinq pieds trois pouces. Il paraissait noir comme un Cafre; mais, après avoir lavé le cadavre, on s'aperçut que la peau était plutôt rougeâtre, et que la crasse et la fumée seules lui donnaient

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Hobart-Town, du côté des Casernes.*

1 Hobart Town del lado de los Cuarteles



2. *Groupe de Convicts dans un Défrichement.*

2 Grupo de Convictes en un Descuaje

de Sainson del.

Digitized by Google

cette teinte noire. Maître de la place, Marion fit chercher vainement de l'eau douce et des arbres propres à la mâture. Les chasseurs du navire aperçurent un chat-tigre; ils tuèrent des corbeaux, des merles et des tourterelles, une perruche à bec blanc et des pélicans. La pêche fut abondante en poissons et en coquillages. On ne trouva aucune habitation, car on ne pouvait appeler ainsi de misérables hangars en branchages.

L'année suivante, le compagnon de Cook, le capitaine Furneaux, mouilla sur la baie de l'Aventure, où il fit du bois et de l'eau, sans voir aucun naturel. Cook à son tour, en janvier 1777, parut sur le même mouillage où, plus heureux, il trouva des indigènes avec lesquels il eut quelques communications. Ses relations arrivèrent même à un tel degré d'intimité, que les officiers de *la Découverte* essayèrent de faire des avances aux femmes; mais leurs galanteries furent repoussées avec dédain, et un vieux sauvage, ayant vu le manége, ordonna aux femmes de se retirer, ce qu'elles firent, en montrant toutefois quelque répugnance. Dans cette relâche, le naturaliste Anderson recueillit, sur l'histoire naturelle de la contrée, une foule de documens. Il reconnut que le pays avait l'aspect des environs du cap de Bonne-Espérance, et que les sauvages offraient une foule d'analogies avec ceux de Tanna et de Mallicolo. Enfin Cook lui-même rectifia toute la géographie de la Tasmanie méridionale.

Ensuite vint Bligh, en 1788, lequel passa douze jours sur cette baie. Les naturels parurent une fois sur la plage au nombre de vingt; mais, comme le ressac empêchait le débarquement, les relations furent courtes. On jeta quelques présens aux indigènes qui ne parurent pas en faire grand cas. Après Bligh vint, en 1788 aussi, le capitaine Hunter qui prolongea les côtes de la Tasmanie; puis, en 1789, Cox qui découvrit la baie aux Huîtres sur l'île Maria; puis encore, en 1791, Vancouver, qui se contenta de reconnaître à la voile quelques points de la Tasmanie; enfin, en 1792 et 1793, d'Entrecasteaux qui fit deux stations importantes dans le sud de la Tasmanie, et explora, avec beaucoup de soin, le beau canal qui reçut son nom. Ce fut dans cette reconnaissance que les officiers français remontèrent le Derwent jusque vers l'endroit où il commence à couler à l'O. Le botaniste Labillardière étudia avec soin les productions naturelles du pays, et raconta avec naïveté les entrevues amicales que l'on eut avec les habitans. C'est à lui que l'on doit les meilleurs documens sur les mœurs et les coutumes des aborigènes. Nous citerons le passage suivant de sa relation, quoiqu'il soit un peu long :

« Le lendemain, dit-il, nous débarquâmes près du port d'Entrecasteaux avec un grand nombre de personnes des deux navires, pour tâcher de revoir les sauvages. Quelques-uns ne tardèrent pas à venir à notre rencontre en nous donnant des marques de la plus grande confiance. D'abord ils visitèrent avec beaucoup d'attention l'intérieur de nos chaloupes; ensuite ils nous prirent par le bras et nous engagèrent à les suivre le long du rivage.

» A peine eûmes-nous fait deux kilomètres de chemin que nous nous trouvâmes au milieu de quarante-huit naturels; savoir, dix hommes, quatorze femmes et vingt quatre enfans, parmi lesquels on remarquait autant de filles que de garçons. Sept feux étaient allumés, et autour de chacun était rassemblée une petite famille.

» Les plus petits enfans, effrayés du spectacle que leur offrait un aussi grand nombre d'Européens, allèrent aussitôt se réfugier entre les bras de leurs mères qui leur prodiguèrent les marques de la plus grande tendresse.

» Nous savions déjà que ces sauvages avaient peu de goût pour les sons du violon. On se flatta pendant quelque temps qu'ils n'y seraient pas insensibles si l'on jouait des airs vifs et d'une mesure très-marquée. D'abord ils nous laissèrent quelque temps dans l'incertitude. Notre musicien redoubla d'efforts, comptant obtenir leurs applaudissemens; mais son archet lui tomba des mains lorsqu'il vit cette nombreuse assemblée se mettre les doigts dans les oreilles pour ne pas l'entendre davantage.

» Ces peuples sont couverts de vermine. Nous admirâmes la patience d'une femme qui fut long-temps occupée à en délivrer un de ses enfans; mais nous vîmes avec beaucoup de répugnance que, comme la plupart des noirs, elle écrasait avec ses dents ces dégoûtans insectes, et les avalait sur-le-champ. Il est à remarquer que les singes ont les mêmes habitudes.

» Les petits enfans étaient fort curieux de ce qui avait un peu d'éclat; ils ne se cachaient pas pour détacher les boutons de métal de nos habits. Les mères, moins jalouses de leurs propres parures que de celles de leurs enfans, nous les présentaient afin que nous leur attachassions les ornemens que nous leur donnions pour elles-mêmes.

» Je ne dois pas oublier de citer une espiéglerie d'un jeune sauvage à l'égard d'un de nos matelots. Celui-ci avait déposé au pied d'un

Digitized by Google

rocher un sac rempli de coquillages. Aussitôt le naturel se transporta furtivement ailleurs et le laissa chercher pendant quelque temps; puis il le rapporta à la même place et il s'amusa beaucoup du tour qu'il venait de jouer.

» Cette nombreuse assemblée fut transportée d'admiration en voyant les effets de la poudre à canon, lorsque nous la jetions sur des charbons ardens. Tous nous invitèrent à les faire jouir plusieurs fois de suite du même spectacle.

» Ne pouvant se persuader qu'il n'y eût que des hommes parmi nous, ils crurent long-temps, malgré ce que nous leur dîmes, que les plus jeunes étaient des femmes. Leur curiosité à cet égard alla beaucoup plus loin que nous n'eussions pensé· enfin ils ne furent convaincus qu'après avoir obtenu de s'assurer du fait par eux-mêmes.

» Il est difficile de savoir si c'est par coquetterie que les femmes ont mis en usage un moyen qui certainement ne fera jamais fortune parmi nos petites maîtresses, quoiqu'il fasse disparaître une bonne partie des rides produites par la grossesse. La peau de leur ventre était marquée de trois grandes élévations demi-circulaires placées les unes au-dessus des autres.

» Un des sauvages avait à la tête plusieurs traces fort récentes de brûlure. Peut-être qu'ils appliquent le cautère actuel dans diverses maladies, usage établi chez beaucoup d'autres peuples, et notamment parmi la plupart des Indiens.

» Nous les vîmes faire leur repas vers le milieu du jour. Nous n'avions eu jusqu'alors qu'une faible idée des peines que se donnent les femmes pour procurer les alimens nécessaires à la subsistance de leur famille; bientôt elles prirent chacune un panier et furent suivies de leurs filles qui les imitèrent; puis elles gagnèrent des rochers avancés dans la mer, et de là elles s'aventurèrent au fond des eaux pour y chercher des crustacés et des coquillages. Comme elles y étaient déjà depuis long-temps, nous eûmes de vives inquiétudes sur leur sort; car elles avaient plongé au milieu de plantes marines d'une grande longueur, parmi lesquelles on remarque le *fucus pyrifer;* nous craignions qu'elles ne s'y trouvassent engagées, et qu'elles ne pussent regagner la surface de la mer; enfin elles reparurent et nous montrèrent qu'il leur était facile de rester sous l'eau deux fois aussi long-temps que nos plus habiles plongeurs. Un instant leur suffisait pour respirer; puis elles replongeaient à diverses reprises jusqu'à ce que leur panier fût à peu près rempli. La plupart étaient munies d'un petit morceau de bois taillé en forme de spatule, et dont j'ai déjà parlé : elles s'en servaient pour détacher de dessus les roches cachées sous les eaux, à de grandes profondeurs, de fort grosses oreilles-de-mer; peut-être les choisissaient-elles, car celles qu'elles apportaient étaient toutes très-volumineuses.

» A la vue des gros homards qui remplissaient leurs paniers, nous craignîmes que ces crustacés ne déchirassent ces malheureuses femmes avec leurs énormes pinces; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'elles avaient eu la précaution de les tuer dès qu'elles les avaient pris. Elles ne sortaient de l'eau que pour venir apporter à leurs maris les fruits de leur pêche, et souvent elles retournaient plonger presque aussitôt, jusqu'à ce qu'elles eussent fait une provision assez abondante pour nourrir leurs familles; d'autres fois elles se réchauffaient, pendant quelque temps, le visage tourné vers le feu où grillait leur pêche, et elles avaient allumé derrière elles d'autres petits feux pour se chauffer dans tous les sens à la fois.

» Il semblait qu'elles regrettassent de rester oisives un seul instant, car tout en se réchauffant, elles étaient encore occupées à faire griller des coquillages qu'elles mettaient sur les charbons avec la précaution la plus grande; mais elles prenaient beaucoup moins de soin des homards qu'elles jetaient indifféremment au milieu des flammes; dès qu'ils étaient cuits, elles en distribuaient les pattes aux hommes et aux enfans, se réservant le corps qu'elles mangeaient quelquefois avant de retourner au fond de la mer.

» Nous fûmes tous on ne peut pas plus affligés de voir ces pauvres femmes condamnées à un si rude travail. D'ailleurs elles s'exposaient à être dévorées par des requins ou à se trouver engagées au milieu des fucus qui s'élèvent du fond de ces mers. Plusieurs fois nous invitâmes les maris à partager au moins leurs peines; mais ce fut toujours en vain, ils restèrent auprès du feu, se régalant des meilleurs morceaux : ils mangeaient aussi des fucus grillés et des racines de fougères. De temps en temps, ils étaient occupés à casser par petits morceaux des branches pour alimenter le feu, ayant soin de choisir les plus sèches. Leur manière de casser du bois nous fit connaître qu'ils avaient le crâne fort dur, car ils s'en servaient comme de point d'appui. Les mains fixées vers les extrémités de chaque morceau, ils le courbaient fortement jusqu'à ce qu'il se rompît. Leur tête étant constamment à découvert et souvent exposée à toutes les injures du temps, par cette haute latitude, acquiert

Digitized by Google

la faculté de résister à de semblables efforts; d'ailleurs leurs cheveux forment un coussin qui amortit cette pression et la rend beaucoup moins douloureuse sur le sommet de la tête que sur toute autre partie du corps. La plupart des femmes n'auraient pu en faire autant; car les unes avaient les cheveux coupés assez ras et portaient à la tête une corde qui en faisait plusieurs fois le tour; les autres n'avaient qu'une simple couronne de cheveux. Nous fîmes encore la même observation à l'égard de plusieurs enfans, mais jamais sur les hommes; ceux-ci ont le dos, la poitrine, les épaules et les bras couverts de poils cotonneux.

» Deux des plus robustes de la troupe étaient assis au milieu de leurs enfans, et avaient chacun à leurs côtés deux femmes; ils nous indiquèrent par des signes qu'elles leur appartenaient, et nous donnèrent encore une nouvelle preuve que la polygamie est établie parmi ces peuples. Les autres femmes qui n'avaient qu'un seul mari avaient également le soin de nous le faire connaître. Il est difficile de savoir lesquelles sont les plus heureuses. Chargées les unes comme les autres des travaux les plus pénibles du ménage, les premières ont l'avantage de les partager, et cela compense peut-être le partage des témoignages d'affection du mari.

» Leur repas durait déjà depuis long-temps, et nous étions fort surpris qu'aucun d'eux n'eût encore bu; mais ils attendirent d'être entièrement rassasiés. Alors les femmes et les filles allèrent chercher de l'eau avec les vases de goémon dont j'ai parlé; elles la puisèrent à l'endroit le plus proche, et la déposèrent tout près des hommes qui la burent sans répugnance, quoiqu'elle fût très-croupie et très-bourbeuse. Ce fut ainsi qu'ils terminèrent leur repas.

» Lorsque nous nous rembarquâmes pour aller à bord, ces braves gens nous suivirent des yeux pendant quelque temps avant de quitter le rivage, puis ils s'enfoncèrent dans les bois. Leur chemin les conduisait parfois sur les bords de la mer, et aussitôt nous en étions avertis par des cris de joie dont ils faisaient retentir les airs.

» Pendant tout le temps que nous passâmes avec eux, rien ne nous indiqua qu'ils eussent des chefs. Chaque famille nous sembla au contraire vivre dans une parfaite indépendance; seulement nous remarquâmes parmi les enfans une grande subordination à l'égard de ceux qui leur avaient donné le jour, et dans les femmes pour leurs maris. Il nous parut qu'elles prenaient bien garde d'exciter leur jalousie; cependant à notre retour, un homme de l'équipage se vanta d'avoir été très-bien accueilli par une des beautés du cap Diemen; mais il est difficile de savoir jusqu'à quel point la chose était fondée. »

L'Anglais Hayes visita en 1794 la rivière nommée Rivière du Nord par d'Entrecasteaux, et lui donna le nom de Derwent qui a prévalu; puis vint en 1798 le chirurgien Bass, qui le premier constata la séparation existant entre l'Australie et la terre de Van-Diemen. Dans une baleinière armée de six hommes, il eut le courage de descendre la côte depuis Port-Jackson jusqu'à Port-Western, et donna son nom au détroit qui sépare les deux terres. Presqu'à la même époque, le lieutenant Flinders exécutait des reconnaissances utiles sur diverses îles situées dans la partie orientale du détroit. Enfin, dans les derniers mois de la même année, Flinders et Bass exécutèrent ensemble, sur le sloop *le Norfolk*, la circumnavigation de Van-Diemen's-Land. Aussi, lorsqu'en 1802 le capitaine Baudin parut sur les mêmes côtes, il ne fit guère que compléter ce travail, et les relevés géographiques de cette expédition ajoutèrent peu aux documens recueillis. Il n'en fut pas de même des travaux des naturalistes, et entre autres de Péron, qui décrivit avec cette chaleur de style et cette vivacité d'imagination qui le caractérisaient plusieurs de leurs entrevues avec les naturels du pays.

« . . . . . A peine avions-nous mis le pied sur le rivage, dit-il, que deux naturels se présentèrent à nous sur le sommet d'un morne taillé presqu'à pic. Aux signes d'amitié que nous leur fîmes, l'un d'eux se précipita du haut du rocher plutôt qu'il n'en descendit, et dans un clin-d'œil il fut au milieu de nous. C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une constitution généralement forte, n'ayant d'autre défaut que la gracilité des jambes et des bras qui caractérise sa nation. Sa physionomie n'avait rien d'austère et de farouche : ses yeux étaient vifs, spirituels, et son air exprimait à la fois la bienveillance et la surprise. M. Freycinet l'ayant embrassé, j'en fis autant; mais à l'air d'indifférence avec lequel il accueillit ce témoignage de notre intérêt, il nous fut facile de juger qu'il n'avait aucune signification pour lui. Ce qui parut d'abord l'affecter davantage, ce fut la blancheur de notre peau : voulant s'assurer sans doute si cette couleur était la même pour tout le corps, il entr'ouvrit successivement nos gilets et nos chemises, et son étonnement se manifesta par de grands cris de surprise, et surtout par des trépignemens de pieds et trèmement vifs.

Digitized by Google

» Cependant notre chaloupe paraissait l'occuper encore plus que nos personnes, et, après nous avoir examinés pendant quelques minutes, il s'élança dans cette embarcation. Là, sans s'inquiéter nullement des matelots qui s'y trouvaient, il parut comme absorbé dans son nouvel examen. L'épaisseur des courbes et des membrures, la solidité de la construction, le gouvernail, les rames, les mâts, les voiles, il observa tout avec ce silence et cette attention profonde qui sont les signes les moins équivoques d'un intérêt et d'une admiration réfléchis. Dans ce moment, un des canotiers, voulant sans doute ajouter à sa surprise, vint lui présenter une bouteille de verre remplie de l'arack qui formait une partie de la ration de l'équipage. L'éclat du verre fit d'abord pousser un cri d'étonnement au sauvage, qui prit la bouteille et qui l'examina pendant quelques instans ; mais bientôt sa curiosité se trouvant ramenée sur la chaloupe, il jeta cette bouteille dans la mer sans paraître avoir aucune autre intention que celle de se débarrasser d'un objet indifférent, et tout de suite il revint à son premier examen. Ni les cris du matelot qui s'affligeait de la perte de sa bouteille d'arack, ni l'empressement d'un de ses camarades à se jeter dans l'eau pour la pêcher, ne parurent l'émouvoir ; il essaya, à diverses reprises, de pousser la chaloupe au large ; mais le cabliau qui la retenait attachée rendant impuissans tous ses efforts, il fut contraint de l'abandonner et de revenir nous joindre, après nous avoir donné l'exemple le plus frappant que nous ayons jamais eu de l'attention et de la réflexion chez ces peuples sauvages.

» Arrivés au haut du morne dont j'ai déjà parlé, nous trouvâmes, M. Freycinet et moi, le second naturel : c'était un vieillard de cinquante ans environ. Sa barbe était en partie grise, ainsi que ses cheveux ; sa physionomie, comme celle du jeune homme, était ouverte et franche ; à travers quelques signes non équivoques de trouble et de frayeur, on distinguait aisément de la candeur et de la bonhomie. Ce vieillard, après nous avoir examinés tous les deux avec autant de surprise et de satisfaction que le premier, et après avoir vérifié, comme lui, la couleur de notre poitrine en écartant nos gilets et nos chemises, fit signe à deux femmes qui se tenaient à l'écart d'approcher ; elles hésitèrent quelques instans, après quoi la plus âgée vint à nous. La plus jeune suivit, plus timide et plus troublée que la première ; celle-ci paraissait avoir une quarantaine d'années, et de larges rides sur le ventre annonçaient, à ne pas s'y méprendre, qu'elle avait été mère de plusieurs enfans : elle était absolument nue et paraissait, comme le vieillard, bonne et bienveillante. La jeune femme, de vingt-six à vingt-huit ans, était d'une constitution assez robuste : comme la précédente, elle était entièrement nue, à l'exception d'une peau de kangarou dans laquelle elle portait une petite fille qu'elle allaitait encore. Son sein, déjà un peu flétri, paraissait d'ailleurs assez bien conformé et suffisamment pourvu de lait. Cette jeune femme, comme le vieillard et la femme âgée, que nous présumâmes être son père et sa mère, avait une physionomie intéressante : ses yeux avaient de l'expression et quelque chose de spirituel qui nous surprit et que depuis nous n'avons jamais trouvé dans aucune femme de cette nation : elle paraissait d'ailleurs chérir beaucoup son enfant, et ses soins pour lui avaient ce caractère affectueux et doux, qui chez tous les peuples se montre comme l'attribut particulier de la tendresse maternelle.

» Nous nous empressâmes, M. Freycinet et moi, de combler de présens cette bonne et intéressante famille ; mais tout ce que nous pûmes offrir fut reçu avec une indifférence qui nous surprit et que nous avons eu depuis l'occasion d'observer souvent chez d'autres individus de la même race.

» Le jeune homme, s'étant aperçu que nos matelots voulaient allumer du feu, s'empressa de ramasser des branches d'arbre autour de nous ; puis, avec une espèce de torche qu'il avait déposée tout près de l'endroit où nous étions, il nous procura dans quelques instans un très-grand feu, qui nous fit d'autant plus de plaisir que le thermomètre de Réaumur se soutenait à peine à 9°. Dans ce moment, la jeune femme éprouva une surprise dont la cause pourrait paraître bien frivole, mais que je ne crois pas devoir passer sous silence, parce que ce sont précisément ces petits détails qui peuvent donner une idée plus exacte et plus vraie de l'état des peuples qui se trouvent placés à de si grandes distances de notre état social. Un de nos matelots portait une paire de gants fourrés, qu'en approchant du feu il retira de ses mains et mit dans sa poche. La jeune femme, à cette vue, se mit à pousser un si grand cri que nous fûmes d'abord alarmés ; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître la cause de cette espèce d'effroi, et nous ne pûmes douter à ses expressions et à ses gestes qu'elle n'eût pris ces gants pour de véritables mains, ou du moins pour une espèce de peau vivante qu'on pouvait ainsi quitter, mettre en poche et reprendre à son gré. Nous rîmes

Digitized by Google



3. *Naturels de la Tasmanie pêchant des Coquillages &c.*

3. Naturales de Tasmania pescando Conchas.



4. *Dasyures dévorant un Phoque.*

4. Dasiures devorando un Foca.

Digitized by Google

Digitized by Google

beaucoup de cette singulière erreur; mais il n'en fut pas ainsi d'un enlèvement que le vieillard nous fit un instant après d'une bouteille remplie d'arack. Comme elle contenait une grande partie de notre boisson, nous fûmes obligés de la lui faire rendre, ce dont il parut conserver quelque ressentiment, car il ne tarda pas à partir avec sa famille, malgré toutes les instances que je pus faire pour le retenir plus long-temps. »

Péron eut avec les sauvages une seconde entrevue qui n'offre pas moins d'intérêt.

« Nous rencontrâmes bientôt une case de naturels. Ce n'était qu'un seul abat-vent d'écorces disposées en demi-cercle et appuyées contre quelques branches sèches : un aussi frêle abri ne pouvant avoir d'autre objet que de préserver l'homme de l'action des vents trop froids, j'observai que sa convexité se trouvait en effet opposée à ceux du S. O., qui sont les plus glacés, les plus constans, les plus impétueux de ces parages. En avant du pauvre *ajoupa* que nous venions de découvrir se trouvaient les débris d'un feu récemment éteint, et de gros tas de coquillages d'huîtres et d'*haliotis gigantea* se montraient à peu de distance, exhalant, par la corruption des débris d'animaux que les coquilles pouvaient conserver encore, une odeur putride et nauséabonde. Sur le bord du rivage, nous aperçûmes trois pirogues formées chacune de trois rouleaux d'écorce grossièrement réunies et maintenues par des lanières de même nature.

» Ces cases, ces feux récemment éteints, ces débris de coquilles et ces pirogues ne nous permirent pas de douter que la famille avec laquelle nous venions d'avoir une entrevue n'habitât cette partie du rivage. Nous ne tardâmes pas en effet à voir les mêmes individus qui s'avançaient vers nous en prolongeant la grève. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie et doublèrent le pas pour nous rejoindre. Leur nombre se trouvait alors augmenté d'une jeune fille de seize à dix-sept ans, de deux petits garçons de quatre à cinq ans et d'une petite fille de trois à quatre.

» Cette famille revenait alors de la pêche qui, sans doute, avait été heureuse; car presque tous les individus étaient chargés de coquillages appartenant à la grande espèce d'oreille-de-mer particulière à ces rivages. Le vieillard, prenant M. Freycinet par la main, nous fit signe de le suivre, et nous conduisit à la pauvre cabane que nous venions de quitter. Le feu dans un instant fut allumé, et, après nous avoir répété plus d'une fois *medi, medi* (asseyez-vous, asseyez-vous), ce que nous fîmes, les sauvages s'accroupirent eux-mêmes sur leurs talons, et chacun se mit en devoir de manger le produit de la pêche. La cuisine n'était ni longue ni difficile à faire. Ces grandes coquilles étaient mises sur le feu, et là, comme dans un plat, l'animal cuisait; on l'avalait ensuite sans aucune espèce d'apprêts ni d'assaisonnement. En goûtant ces coquillages ainsi accommodés, nous les trouvâmes très-tendres et très-succulens.

» Tandis que nos bons Diémenois prenaient ainsi leur simple repas, il nous vint à l'idée de leur faire de la musique, bien moins sans doute pour les divertir que pour connaître l'effet de nos chants sur leur esprit et sur leurs organes. Au premier instant les sauvages parurent troublés encore plus que surpris; mais, après quelques momens d'incertitude, ils prêtèrent une oreille attentive; le repas fut suspendu, et les témoignages de leur satisfaction se manifestèrent par des contorsions et des gestes si bizarres, que nous avions peine à contenir l'envie de rire qui nous prenait. Pour eux, ils n'éprouvaient pas moins d'embarras à étouffer, pendant le chant, l'expression de leur enthousiasme : mais à peine une strophe était-elle finie que de grands cris d'admiration partaient en même temps de toutes les bouches; le jeune homme surtout était comme hors de lui-même : il se prenait par les cheveux, il se grattait la tête avec les deux mains, s'agitait de mille manières, et prolongeait ses clameurs à diverses reprises. Après une musique forte et guerrière, nous entonnâmes quelques-uns de nos petits airs tendres et légers; les sauvages parurent bien en saisir le véritable sens, mais il nous fut aisé de connaître que les sons de ce genre ébranlaient trop faiblement leurs organes.

» Le repas interrompu par nos chants ayant été terminé, la scène prit tout-à-coup un caractère plus intéressant. La jeune fille dont je viens de parler se faisait remarquer à chaque instant davantage par la douceur de sa physionomie et par l'expression de ses regards affectueux autant que spirituels. Oure-Oure, comme ses parens, était parfaitement nue, et ne paraissait guère soupçonner qu'on pût trouver ailleurs, dans cette absolue nudité, quelque chose d'immodeste et d'indécent; d'une constitution beaucoup plus faible que sa sœur ou son frère, elle était plus vive et plus passionnée qu'eux. M. Freycinet, qui s'était assis à côté d'elle, paraissait être plus particulièrement l'objet de ses agaceries. Oure-Oure nous fit aussi connaître de quelle espèce de fard usaient les femmes du pays.

Digitized by Google

Après avoir mis quelques charbons dans sa main, elle les écrasa de manière à les réduire en poudre très-fine. Alors, conservant cette poussière dans la main gauche, elle en prit avec sa main droite, et, s'en frottant d'abord le front, puis les deux joues, elle se mit dans un instant d'un noir à faire peur. Ce qui nous parut surtout singulier, ce fut la complaisance avec laquelle cette jeune fille semblait nous regarder après cette opération, et l'air de confiance que ce nouvel ornement avait répandu sur sa physionomie. Ainsi donc ce sentiment de la coquetterie, ce goût de la parure, sont des besoins pour ainsi dire innés au cœur de la femme.

» Pendant que ceci se passait, les petits enfans imitaient les grimaces et les gestes de leurs parens, et rien n'était plus curieux que de voir ces petits négrillons trépigner de joie en entendant nos chansons : ils s'étaient insensiblement familiarisés avec nous ; et, sur la fin de l'entrevue, ils en usaient aussi librement à notre égard que s'ils nous eussent connus depuis long-temps. Chaque petit présent que nous leur faisions les comblait de plaisir, et redoublait leur empressement pour nous : en général, ils nous parurent vifs, espiègles et malins.

» Les meubles et les outils de la famille étaient aussi simples que peu nombreux ; une feuille de *fucus palmatus*, plissée par les deux bouts au moyen d'une petite broche de bois, servait de vase à boire; un éclat de granit tenait lieu de couteau pour détacher les écorces des arbres et pour aiguiser les sagaies; une spatule en bois était destinée plus particulièrement à enlever les coquillages de dessus les roches : Oure-Oure seule portait un sac de jonc d'une construction élégante et singulière que je désirais beaucoup obtenir. Comme cette jeune fille me témoignait aussi quelques distinctions plus amicales, je me hasardai à lui demander ce petit sac. Aussitôt, et sans hésiter, elle me le mit à la main, accompagnant ce cadeau d'un sourire obligeant et de quelques phrases affectueuses que je regrettais de ne pouvoir entendre. En retour, je lui offris un mouchoir et une hache à marteau, dont je montrai l'usage à son frère; ce qui fut, pour toute la famille, un grand sujet d'étonnement et d'admiration.

» Enfin nous regagnâmes le rivage, et nous nous rembarquâmes dans nos deux chaloupes. Nos bons Diémenois ne nous quittèrent pas un instant, et, quand nous poussâmes au large, leur chagrin se manifesta de la manière la plus touchante. Ils nous faisaient signe de revenir les voir, et, comme pour nous indiquer l'endroit, ils allumèrent un grand feu sur le petit morne dont j'ai parlé; il paraît même qu'ils y passèrent la nuit, car nous aperçûmes ce feu jusqu'au jour. »

De ce récit tout pastoral du naturaliste Péron, on aurait tort de conclure que les Diémenois se montrèrent toujours aussi prévenans et aussi bons pour les Français. Dans la narration de son voyage, Péron a usé et abusé de la méthode alors en vogue, d'embellir ces explorations lointaines, et de faire des circumnavigations couleur de rose. Il paraît, d'après le journal de ses compagnons de route, que des actes de perfidie ne tardèrent pas à suivre ces premières relations amicales. Un officier français, sans y avoir donné lieu par la moindre provocation, reçut à l'improviste un coup de sagaie qui faillit lui percer la gorge ; une autre fois, des officiers furent assaillis à coups de pierres ; ailleurs un dessinateur de l'expédition eut à lutter contre des sauvages qui voulaient à toute force lui arracher un croquis qu'il venait de tracer, et une volée de flèches blessa grièvement le capitaine Hamelin. Enfin, une autre entrevue entre les Français et les sauvages sur les bords de la baie aux Huîtres, entrevue amicale à ses débuts, faillit avoir un dénouement tragique. Voici ce qu'en dit Péron:

« Je viens de parler de la mobilité du caractère des hommes sauvages avec lesquels nous nous trouvions en rapport; nous ne tardâmes pas à en acquérir une preuve nouvelle et bien remarquable. Tandis que nous étions le plus occupés, M. Petit et moi, de nos recherches diverses, nous entendîmes tout-à-coup de grands cris dans l'intérieur de la forêt. A ces cris, les sauvages se lèvent précipitamment, saisissent leurs armes, et portent vers la mer des regards de surprise et de férocité. Ils paraissaient très-agités, lorsque nous découvrîmes une embarcation de nos vaisseaux qui longeait la côte à peu de distance. Je ne doutai pas que ce ne fût cette embarcation qui, signalée de différens points par des espèces de sentinelles et peut-être par leurs femmes, établies à cet effet sur des roches ou sur des arbres élevés, était la cause de leur agitation et de leurs alarmes. Bientôt de nouveaux cris se firent entendre, et, comme ils indiquaient sans doute que le canot s'éloignait du rivage, les naturels parurent se calmer un peu; je saisis cette occasion pour tâcher de leur faire comprendre que les hommes qu'ils avaient vus étaient, comme nous, leurs amis; qu'ils n'avaient à en attendre que des bienfaits et des présens. Ils parurent concevoir mes protestations et mes gestes : ils se rassirent et déposèrent de nouveau leurs

Digitized by Google

armes. Nous voulûmes continuer alors, M. Petit à dessiner, et moi à recueillir des mots de leur langue; mais, toujours de plus en plus inquiets et distraits, ils refusèrent de répondre à mes questions, et M. Petit n'éprouvait pas moins d'embarras à terminer les dessins qu'il avait commencés.

» Insensiblement ils parurent devenir plus entreprenans; ils se parlaient entre eux d'un air fort agité; leurs regards, en se portant sur nous, avaient quelque chose de plus sombre et de plus farouche qu'auparavant: ils semblaient méditer quelque violence; mais le fusil de M. Rouget et la contenance de ce jeune homme, l'un des plus intrépides et des plus beaux hommes de notre équipage, paraissaient leur en imposer. Soit curiosité, soit perfidie, ils le tourmentaient à chaque instant pour l'engager à tirer les oiseaux qui se trouvaient perchés sur les arbres voisins : mais nous étions trop peu sûrs de notre arme, et nous nous jugions dans une position trop critique pour nous rendre à leur invitation; ce qui devint contre nous un nouveau sujet de soupçon et d'inquiétude.

» Leur audace croissait avec leur défiance. L'un d'eux voulait avoir le gilet que je portais et qui, par la vivacité de ses couleurs, avait fixé son attention. Déjà plusieurs fois il m'en avait fait la demande, mais je le lui avais si positivement refusé, que je ne pensais pas qu'il dût revenir à la charge. Il en arriva pourtant autrement; car, dans l'instant où j'y faisais le moins d'attention, il me saisit par mon gilet, en dirigeant la pointe de sa sagaie contre moi; il la brandissait avec force et semblait me dire : « Donne-le moi, ou je te tue. » Dans une position aussi délicate, il eût été dangereux de se fâcher; car le misérable m'eût infailliblement percé de sa sagaie. J'affectai de prendre ses menaces pour une plaisanterie; mais, saisissant à propos la pointe de son arme, je la détournai, et lui montrant M. Rouget qui venait de le coucher en joue, je lui dis un seul mot de sa langue, *mata* (mort). Il me comprit et déposa son arme avec la même indifférence que si rien d'hostile ne lui eût échappé contre moi.

» A peine je sortais de ce danger que je me trouvai compromis d'une manière, sinon aussi périlleuse, du moins très-désagréable. Un des grands anneaux d'or que je portais à mes oreilles excita les désirs d'un autre sauvage qui, sans rien dire, se glissant derrière moi, passa subitement son doigt dans l'anneau et le tira avec tant de force qu'il m'eût infailliblement déchiré l'oreille, si la boucle ne se fût ouverte.

» Qu'on se souvienne maintenant que tous ces hommes avaient été comblés de présens par nous; que nous les avions pour ainsi dire chargés de miroirs, de couteaux, de rassades, de perles, de mouchoirs, de tabatières, etc.; que je m'étais dépouillé pour eux de tous les boutons de mon habit, qui, se trouvant de cuivre doré, leur avaient surtout paru précieux, à cause de leur éclat; qu'on se rappelle que nous nous étions prêtés à tous leurs désirs, à tous leurs caprices, sans exiger rien en retour de tous nos présens, et qu'on juge ensuite combien tous leurs procédés envers nous étaient injustes et perfides : je pourrais même assurer très-positivement que, sans M. Rouget et son épouvantail, M. Petit et moi nous fussions devenus leurs victimes. Certes, par caractère comme par principe, personne plus que moi n'était disposé à supporter leurs inconséquences et leurs caprices; mais je dois le déclarer franchement, toutes leurs actions portaient un caractère de perfidie et de férocité qui me révolta, de même que mes camarades, et rapprochant tout ce que nous voyions de ce qui précédemment était arrivé dans le canal d'Entrecasteaux à plusieurs de nos compagnons, nous en tirions la conséquence qu'il ne faut se présenter devant ces peuples qu'avec des moyens suffisans pour contenir leur mauvaise volonté et repousser leurs attaques. »

Quoi qu'il en soit de ces griefs des Français contre les habitans de la Tasmanie, le moment n'était pas loin où ces indigènes allaient être dépossédés de ces forêts et de ces plages, leurs domaines et leur propriété. Proscrits, fugitifs, traqués dans les solitudes intérieures, ils devaient bientôt échanger leur vie calme et libre contre une vie de terreurs perpétuelles et de servitude toujours menaçante.

En effet, en juin 1803, une colonie partie de Port-Jackson, composée d'un détachement de soldats, de quelques officiers libres et d'un petit nombre de convicts, dirigée par le capitaine John Bowen, vint mouiller dans la baie de Hobart-Town, et jeter les fondemens de cette ville, capitale de la Tasmanie. Les débuts de cette colonisation furent pénibles; on eut à lutter contre la disette, le nombre des bestiaux importés ne pouvant suffire à la fois et à la nourriture des Anglais et à la propagation du bétail. L'établissement n'était guère prospère, lorsqu'en février 1804, le lieutenant-colonel Collins vint en prendre le commandement. Ce fut cet administrateur qui imprima à la Tasmanie son plus rapide essor. On agrandit la ville, on

Digitized by Google

exploita les environs; on poussa des reconnaissances intérieures dans toutes les directions. L'élan donné à cette époque ne fit que se continuer depuis, et aujourd'hui la colonie compte 30,000 habitans, dont 13,000 sont d'origine libre. Long-temps le gouvernement de Van-Diemen's Land resta subordonné à celui de la Nouvelle-Galles du Sud. C'est seulement en 1825 que Van-Diemen devint une colonie indépendante, sous la direction d'un lieutenant-gouverneur; encore celui-ci doit-il prendre les ordres du gouverneur voisin, dans le cas où ce dernier se transporterait officiellement sur le sol de la Tasmanie.

A côté du lieutenant-gouverneur siégent un conseil exécutif et un conseil législatif. Le premier, composé de quatre membres, réunit le chef de la justice, le secrétaire de la colonie, le trésorier et le chef de la police. Le gouverneur préside ce conseil et doit prendre son avis pour toutes les délibérations importantes; en cas d'opposition de la part du conseil, le gouverneur peut passer outre, sauf à exposer ses motifs par écrit au gouverneur de la métropole.

Le conseil législatif est composé de sept membres, dont trois font déjà partie de l'autre, et de quatre autres personnes choisies parmi les plus considérables de la colonie. A eux appartient de consentir les impôts et de discuter les lois : leurs séances sont secrètes jusqu'au moment où la gazette officielle en publie les résultats.

La composition de ce conseil et sa manière de procéder furent dès l'origine l'objet de récriminations très-vives. Comme dans la colonie-mère, on vit les hommes indépendans réclamer avec instance l'établissement du jury et la représentation nationale. Des journaux libéraux, organes de l'opinion opposante, formulèrent à leur tour ces plaintes en polémique quotidienne. Mais, jusqu'ici, tous ces efforts sont restés comprimés dans ces terres lointaines; on a persécuté les hommes les plus ardens, et tué, à force d'amendes, les feuilles les plus opiniâtres; le mal subsiste.

L'île de Van-Diemen a été divisée, par les habitans actuels, en deux grandes parties, savoir : le comté de Buckingham, partie méridionale de l'île, dont Hobart-Town est la capitale; et le comté de Cornwall, comprenant le nord de l'île et la capitale Launceston. Ces deux divisions ont pour limites le lit de la rivière Macquarie, dans la partie qui se rapproche de sa source. Jusqu'ici les établissemens des Anglais ont presque tous été agglomérés dans la bande centrale de l'île, la plus fertile et la plus habitable. Les régions voisines des côtes orientale et occidentale sont en grande partie couvertes de montagnes impénétrables qu'occupent des tribus indigènes.

Quelque temps après la fondation de la colonie, les naturels essayèrent de se lier avec les nouveaux venus; mais, par un malentendu fâcheux, l'officier qui commandait en ce moment les accueillit à coups de canons et de fusils : plusieurs de ces malheureux furent tués ou blessés. A la suite d'un accueil pareil, les insulaires conçurent pour les Anglais une haine profonde, et repoussèrent toutes les avances qu'on voulut leur faire par la suite : retranchés dans des lieux presque inaccessibles, ils n'en sortirent plus que pour exercer des actes de vengeance et de pillage. Aujourd'hui que la domination anglaise a pris dans cette contrée de plus grands développemens, ces agressions de la part des sauvages se font plus rares de jour en jour. Chaque jour les Tasmaniens reculent devant la civilisation européenne, et il arrivera que, dans quelques années, l'on cherchera vainement un seul indigène sur l'île. Déjà leur nombre est, dit-on, réduit à 2,000.

Ces indigènes, simple variété de la famille mélanésienne, se rapprochent par tous leurs caractères des races déjà décrites de l'Australie. Les mœurs, les habitudes, le genre de vie, tout est à peu près identique : seulement les Tasmaniens ont, en général, le teint plus foncé, les cheveux plus crépus, et même laineux, si l'on en croit quelques voyageurs (Pl. XXIX — 5 et XLII — 3). La chasse et la pêche fournissent leur subsistance, surtout la pêche des crustacés et des coquillages. Les Anglais ont observé que chaque tribu reconnaissait pour chef un homme auquel les autres accordaient une véritable obéissance. Pour traverser les rivières et les bras de mer, ils se servent de radeaux ou catimarons formés de troncs d'arbres assemblés et réunis ensemble au moyen de traverses plus menues assujetties par des liens d'écorce. Ces radeaux, montés chacun par dix personnes, sont habilement manœuvrés à l'aide de pagaies. On les fabrique quand on en a besoin; puis on les abandonne sur la plage.

Les deux sexes vont nus, quoique parfois, comme leurs voisins de l'Australie, ils se couvrent dans l'hiver de petits manteaux en peaux de kangarous cousues ensemble. Les femmes surtout conservent plus habituellement ce vetement qui s'attache sur les épaules, et qu'une corde maintient autour des reins. Quoique les

Digitized by Google

mœurs de ces naturels n'aient été que très-imparfaitement étudiées, il semble prouvé qu'ils sont étrangers à plusieurs des coutumes barbares qu'on observe sur divers points de l'Australie. Ainsi ils ne font point sauter de dents aux adultes, ils ne coupent pas une phalange du doigt aux jeunes filles, ne tuent point les nourrissons à la mort des mères, et n'enlèvent pas brutalement les femmes. Les Tasmaniennes ne semblent pas avoir beaucoup à se louer des procédés de leurs maris, car elles les quittent souvent pour s'attacher aux marins qui viennent à la pêche des phoques et des baleines. Quelque misérable que soit cette existence, elles la trouvent douce en comparaison de celle qui leur est réservée dans leurs affreuses solitudes.

CHAPITRE XXXIX.

TASMANIE. — GÉOGRAPHIE ET PRODUCTIONS.

La Tasmanie ou île de Van-Diemen, que le détroit de Bass sépare de l'Australie, se prolonge du 41e au 44° de lat. S. et du 143e au 146° de long. E Sa largeur et sa longueur sont d'environ 150 milles, et l'on peut évaluer sa superficie à 12,000 milles carrés.

Le climat de cette île est tout à la fois pur et salubre. En hiver, le thermomètre y descend rarement au-dessous de zéro, et en été on y éprouve rarement ces chaleurs insupportables qui rendent si pénible le séjour de Sydney. On n'y est pas non plus exposé à ces longues et désolantes sécheresses qui font périr les récoltes et tuent les bestiaux. Le seul inconvénient de ce climat consiste en bourrasques impétueuses et fréquentes. Encore cet inconvénient, qui se remarque plutôt aux environs d'Hobart-Town, semble-t-il tenir à la configuration de cette partie de l'île. En tirant vers l'intérieur, l'état atmosphérique ne semble pas sujet à des commotions aussi violentes.

Quoique les dimensions de cette terre soient trop resserrées pour contenir aucun fleuve considérable, on y trouve néanmoins de nombreux cours d'eau qui l'arrosent dans tous les sens. Sous ce rapport, la Tasmanie est bien plus favorisée que le territoire australien. On y voit au moins deux rivières importantes, le Derwent au S. et le Tamar au N., navigables durant un espace considérable. Après elles on peut nommer encore le North-Erk et le South-Erk, le Lake-River, le Jordan, la Clyde, le Shannon, l'Oose, l'Arthur, etc., et une foule de torrens qui fécondent ces vallées verdoyantes. On trouve encore dans la Tasmanie bon nombre de marais d'une étendue notable, tels que ceux qu'on a nommés Lemoon's-Lagon, Antill's-Ponds, Macquarie-Springs, Arthur, Fergus, Echo, etc. Il en est un dans le nombre qui serait très-remarquable, si ce qu'on en rapporte était vrai. Situé sur le sommet des montagnes de l'O., ce lac n'aurait pas moins de 50 milles de circuit. En temps ordinaire, l'excédant de ses eaux s'en irait par diverses issues peu considérables; mais, dans la saison pluvieuse, ces débordemens deviendraient énormes. Le Derwent passe pour prendre sa source dans cet immense réservoir; et on y trouverait l'explication de l'irrégularité de ses marées. L'hypothèse est subordonnée à l'existence du lac, douteuse elle-même.

Le sol de la Tasmanie est très-montueux, particulièrement sur ses bords. Les espèces de plantes y sont à peu près les mêmes que les espèces australiennes; seulement le sol n'y produit plus ni le cèdre (*cedrela toona*), ni le mahogany (*eucalyptus robusta*), ni le bois de rose (*trichilia glandulosa*). D'un autre côté, on y trouve deux espèces de bois, vulgairement nommés blackwood et pin d'Hum, très-utiles pour les constructions. Le dernier, qui appartient au genre *dacrydium*, croît en abondance au fond du hâvre Macquarie (Pl. XLI — 4). Il en serait de même du pin de la baie de l'Adventure (*podocarpus asplenifolius*), s'il n'était très-rare.

Tous les animaux de la Nouvelle-Hollande se retrouvent sur la terre de Van-Diemen, à l'exception du chien sauvage. On y trouve de plus le grand dasyure (*thylacinus cynocephalus*), animal carnassier qui parvient quelquefois à une longueur de six pieds et demi du bout du nez à l'extrémité de la queue (Pl. XLII—4). Il attaque les troupeaux; mais il fuit la présence de l'homme. Un autre dasyure d'une taille plus petite (*dasyurus ursinus*), vulgairement nommé *native devil* (diable du pays), se trouve également particulier à cette île. Il est tout noir, muni de fortes dents, de la taille d'un basset et d'un naturel indomptable. Un de ces individus, au bout de deux ans de captivité, s'est montré tout aussi farouche que le premier jour; ces animaux peuvent vivre long-temps sans manger, et celui dont on parle peut rester trois semaines entières sans recevoir aucune espèce de nourriture. Le naturel indomptable de ces animaux contraste vivement avec celui des autres mammifères de ce pays; car les kangarous, les wombats, les opossums et même le grand dasyure, peuvent se familiariser en peu de jours au point de suivre celui qui les nourrit comme le ferait un chien.

Les productions minéralogiques de la Tasma-

Digitized by Google

nie ont encore très-peu été étudiées. On assure pourtant que l'île renferme des mines de cuivre, de fer, d'alun, d'ardoise et de charbon de terre. Aucune n'a encore été exploitée. La pierre à chaux y est rare ; dans le S. il y a d'excellente pierre de taille, mais la partie du N. est moins favorisée. Quelques marais salans fournissent du sel en abondance.

CHAPITRE XL.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — BAIE DUSKY. — CANAL DE LA REINE-CHARLOTTE.

Le 6 février 1832, *le Kanguroo* leva la seule ancre à jet qui le retînt dans la rade d'Hobart-Town, et se laissant dériver par une petite brise de N. N. O., il atteignit la baie des Tempêtes, où il trouva les vents de l'O. et de l'O. S. O. qui le mirent à même de gagner le large. Quand la côte fut hors de vue, Powell fit gouverner à l'E. S. E., pour atteindre la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande. C'était alors l'été de cet hémisphère, et l'on aurait pu espérer d'y rencontrer des mers tranquilles et des brises douces. Il n'en fut rien. *Le Kanguroo* eut au contraire à se débattre contre d'épouvantables bourrasques qui soulevaient des mers très-dures et très-fatigantes. Notre petit schooner bondissait sur l'eau avec une violence inouïe ; on eût dit qu'à chaque minute il allait se briser et s'entr'ouvrir. Aucune mer n'est plus tourmentée que les mers australes ; les parages du Cap-de-Bonne-Espérance, si célèbres par leurs sinistres, sont calmes et clémens comparés à cette mer qui s'étend entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Il est rare que les eaux y retrouvent leur équilibre.

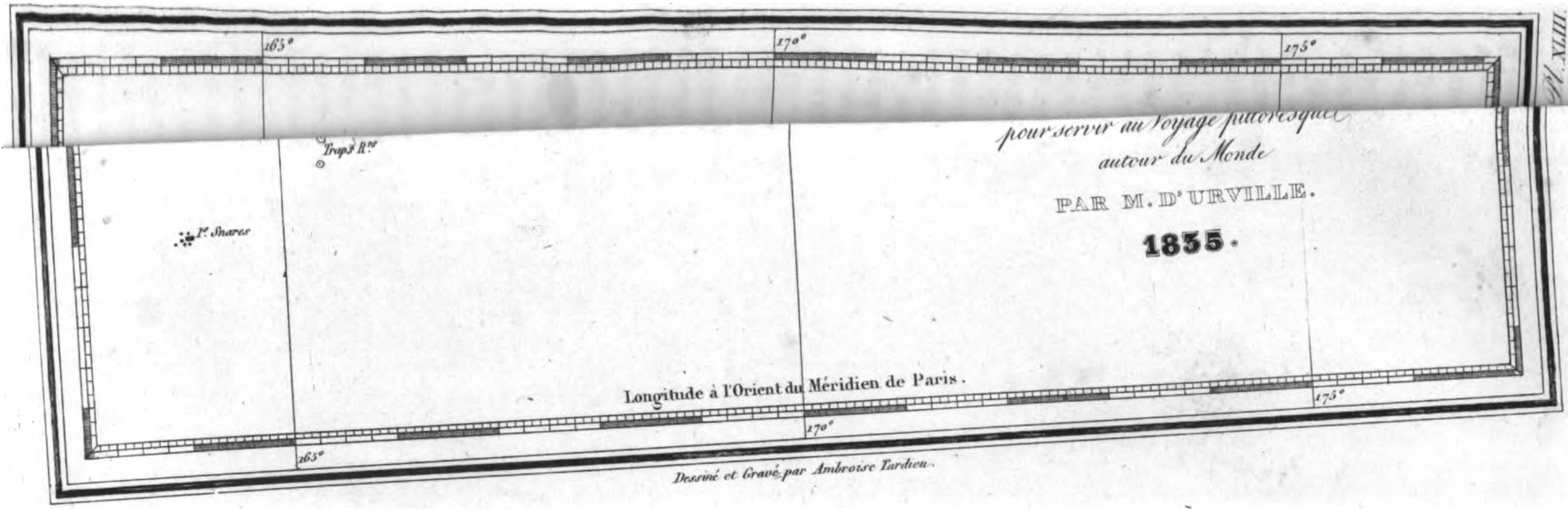
Le Kanguroo se comporta admirablement dans ces mers tempétueuses. Pendant trois jours, il soutint la cape avec une constance opiniâtre et en fut quitte pour un foc et un hunier emportés. Quant à nous, passagers ou marins, le pont fut à peine tenable pendant ces bourrasques ; il fallait, sous peine d'être saisi par la lame et lancé à la mer, se tenir accroché à une corde ou ramper sur le pont.

Enfin, après dix jours d'une navigation ainsi tourmentée, le schooner arriva devant le port Mason, sur la côte occidentale de l'île Stewart, où un détachement de six hommes travaillait depuis trois ou quatre mois à la pêche des phoques, pour le compte de l'armateur de Powell. Nous devions, en passant, leur donner des vivres ; mais devant l'entrée du port, à deux lieues environ de terre, un calme plat nous surprit et nous abandonna à la merci d'une longue houle qui continuait à nous balancer d'une manière fort maussade. Heureusement que les pêcheurs avaient reconnu le schooner : ils accoururent avec leur canot que montaient deux ou trois Nouveaux-Zélandais, naturels du détroit de Foveaux, qui devaient retourner vers leurs familles aussitôt que leur engagement serait terminé. On questionna le patron sur la pêche et sur les besoins de son équipage. Il répondit que la pêche avait été heureuse ; qu'il avait ramassé six mille peaux, et qu'il espérait doubler cette quantité pour l'époque où il pourrait venir les reprendre, c'est-à-dire à la fin du mois de mars ou au commencement d'avril. Quant aux provisions, grâce à la pêche et à la chasse, ils avaient pu les économiser de telle sorte qu'il leur restait encore assez de viande salée et de légumes pour atteindre l'époque de leur départ ; seulement, ils demandèrent du rum, du tabac, du thé, du sucre et un peu de savon, toutes choses que Powell leur fit donner sur-le-champ. Renonçant alors à la relâche de Port-Mason, le capitaine préféra conduire son navire dans la baie Dusky, où il aurait, espérait-il, plus de facilités pour se procurer du bois et de l'eau, et faire les réparations nécessitées par les avaries éprouvées durant la traversée.

Une brise du S. E. s'étant élevée, Powell congédia les pêcheurs, et gouverna vers le N. O., pour doubler le cap ouest. Ainsi, nous quittions l'île Stewart sans pouvoir la reconnaître autrement qu'à la voile. A la distance où nous étions, c'est-à-dire à deux lieues environ, cette île offrait un aspect montueux, sauvage et stérile. Sa surface très-tourmentée semblait avoir éprouvé l'effet de grandes convulsions terrestres. L'un des pêcheurs, plus intelligent que les autres, nous raconta qu'aux environs du hâvre se trouvait de l'eau douce d'une qualité assez médiocre, et qu'on y voyait des buissons touffus, composés de ronces, de lianes et de fougères, mais pas un seul grand arbre. Le terrain se composait en général de roches stériles et de terreau formé par les végétaux en décomposition. Le phormium y croissait par touffes magnifiques, mais peu abondantes. Certaines feuilles y atteignaient jusqu'à quinze pieds de longueur. Les oiseaux fourmillent aussi sur ce coin de terre.

Le 17 février, au point du jour, *le Kanguroo* rangeait, à deux ou trois lieues de distance à l'O., les îles Solander, deux rochers stériles et hauts, séparés l'un de l'autre par un canal fort étroit. Ces deux écueils servent de point de reconnaissance à l'entrée du détroit de Foveaux, dangereux pour les grands navires, soit à cause des écueils dont il

Digitized by Google


165°
170°
175°
Trop.c N.re
Pte Snares
pour servir au Voyage pittoresque
autour du Monde
PAR M. D'URVILLE.
1835.
Longitude à l'Orient du Méridien de Paris.
175°
170°
165°
Dessiné et Gravé par Ambroise Tardieu.

est semé, soit à cause des vents qui, en quelques heures, y font le tour du compas, au milieu d'épouvantables rafales, soit enfin à cause de courans impétueux et irréguliers qui tourmentent ses eaux.

Quand nous eûmes dépassé les îles Solander, la grande terre s'offrit à nous. C'était la pointe S. O. de Tavaï-Pounamou, se composant de montagnes escarpées d'une grande hauteur, dont quelques-unes étaient couvertes de neige. Ce sol paraissait âpre, mais non complètement stérile. L'œil distinguait à travers ces déchirures profondes de vastes espaces boisés, vallons ou plateaux. Dans la soirée, *le Kanguroo* rasa la terre de plus près encore, et doubla le cap ouest, morne médiocrement élevé, remarquable seulement par un rocher très-blanc situé dans sa partie méridionale.

Favorisé par une jolie brise du large, *le Kanguroo* donna le lendemain dans le bras le plus méridional de la grande baie Dusky, et vers midi il se trouva mouillé, à l'abri de la houle et du vent, dans la jolie petite anse de la Cascade. On ne peut se faire une idée de l'aspect solitaire et silencieux de ce rivage. *Le Kanguroo* seul semblait, dans toute cette enceinte, contenir des êtres animés. A peine quelques oiseaux se faisaient-ils entendre sous ces voûtes muettes, et si l'on n'eût aperçu çà et là quelques arbres entaillés ou abattus, on eût pu croire que jamais l'homme n'avait mis le pied sur cette terre. La végétation de la grève avait aussi une physionomie toute inaccoutumée. Ce n'était plus ces merveilleux paysages de la Polynésie, où les palmiers, les bananiers, les pandanus déployaient leurs formes élégantes et caractéristiques; ce n'était pas non plus la flore de l'Australie, si variée et si riche, quoique dépourvue de fraîcheur. Sur les bords de la baie Dusky, la nature végétale reprenait un aspect sombre et sévère, tel que l'affectent les contrées les plus septentrionales de notre Europe; mais cette similitude ne portait que sur l'ensemble; car, à part quelques familles de l'organisation la plus simple, comme les lichens, les mousses et quelques fougères, les autres plantes appartenaient à des espèces étrangères au reste du globe.

Cette végétation est, du reste, active et puissante dans les vallées : le sol, formé par les végétaux en décomposition, offre un aliment fécond à ceux qui les remplacent. Aussi le pays est-il presque entièrement couvert de buissons touffus et de plantes sarmenteuses, à travers lesquelles il est fort difficile de se frayer un passage. Les plantes herbacées y sont proportionnellement en fort petit nombre, et nul espace ne se présente qui puisse, en aucune manière, ressembler à un pâturage ou à une pelouse. En revanche, il y a de véritables forêts où l'on rencontre de grands arbres, dont les plus beaux semblent appartenir aux genres *dacrydium* et *podocarpus*. C'était un des arbres dont Cook employait les jeunes pousses en guise de *spruce* pour confectionner la bière qu'il donnait à son équipage. Les feuilles et sommités d'un arbrisseau fort commun (*melaleuca scoparia*), infusées dans de l'eau bouillante, formaient une boisson aromatique d'un goût assez agréable, que le capitaine et ses compagnons buvaient en guise de thé. Du reste, le céleri et le cresson d'eau sont les seules plantes comestibles du pays, et l'un et l'autre sont en trop petite quantité pour offrir aucune sorte d'utilité.

Le règne animal offre plus de ressources. On peut tuer dans les marais et sur la grève jusqu'à cinq espèces de canards qui s'y montrent par milliers. Les forêts recèlent des poules d'eau dont la chair est excellente, et une foule d'oiseaux particuliers au pays et qui sont presque tous un fort bon gibier.

La pêche donne une profusion de poissons savoureux, particulièrement l'espèce que les compagnons de Cook nommèrent *poisson-chou*. Les équipages de relâche dans cette baie se nourrissent presque entièrement de cette pêche. Quant à nous, elle suffisait à la nourriture de dix-huit personnes, dont deux seulement étaient employées à prendre le poisson. Une autre ressource est encore celle des veaux marins, qui pourraient aussi pourvoir aux provisions des plus gros navires. Cook en trouvait la fressure aussi bonne que celle du porc, et la chair comparable quelquefois à celle du bœuf. Pour notre part, nous ne fûmes pas là-dessus de l'avis du célèbre navigateur. Les veaux marins que nous apprêtâmes nous parurent tous d'une chair lourde, peu délicate et parfois même nauséabonde.

Ce fut Cook qui donna à cette baie le nom qu'elle porte, à cause d'une cascade curieuse qui se trouve à son entrée sur la côte méridionale. Une colonne liquide de quinze à vingt pieds de volume tombe d'un rocher vertical, haut de cinquante toises environ. Au quart de cette hauteur, cette colonne, venant attaquer une saillie du roc un peu incliné en avant, se transforme en une nappe limpide et transparente de douze à quinze toises de largeur. Dans la chute, les eaux s'éparpillent, bouillonnent, se brisent sur le roc, ou jaillissent en prenant mille

Digitized by Google

formes diverses, jusqu'à ce qu'elles viennent se réunir dans un beau bassin d'environ cinquante toises de circuit. Cerné de tous côtés par les flancs de la montagne, et au devant par des fragmens énormes entassés au hasard les uns sur les autres, le torrent se fraie un passage entre ces blocs, puis se précipite du haut de la colline vers la grève. Les alentours de la cascade, dans un rayon de plus de cent cinquante toises, sont chargés de vapeurs humides, produites par les eaux dans leur chute. Ce brouillard est si épais, qu'en quelques minutes il pénètre les vêtemens comme pourrait le faire une pluie fine ; le bruit est si fort qu'on peut à peine s'entendre dans le voisinage. Aussi les oiseaux séjournent-ils peu dans les environs ; ils fuient cette poussière humide qui mouille leurs ailes et ce tapage qui les assourdit. Les roches de la cascade sont tapissées de mousses, de fougères et d'autres plantes, pendant que les bords du torrent s'ombragent d'arbrisseaux et d'arbres dont quelques-uns s'élèvent jusqu'à une hauteur de quarante pieds. Enfin, cette cascade présente un admirable aspect, surtout quand on se place, pour la considérer, dans une position qui la domine. Alors on embrasse d'un coup-d'œil tous les accidens sans nombre qui caractérisent cette nappe d'eau écumante ; au-delà, pour compléter le tableau, une baie spacieuse, parsemée d'îles verdoyantes ; et enfin, aux limites de l'horizon, d'un côté des montagnes imposantes avec leur cime couronnée de neiges, de l'autre les plaines sans bornes de l'Océan-Antarctique.

A diverses reprises nous allâmes visiter ce joli réduit, parfois nous bornant à ce coup-d'œil toujours nouveau, d'autres fois poussant plus loin nos reconnaissances intérieures. A mesure que nous nous éloignions de la mer, il était aisé de voir que les montagnes devenaient plus hautes, plus escarpées et plus stériles. Alors aussi la taille et les dimensions des grands arbres diminuaient progressivement, jusqu'à ce qu'on ne rencontrât plus que des buissons. De ce point se découvrait très-distinctement la chaîne intérieure avec ses sommets blanchis par la neige.

Cependant, au milieu de ces courses, nous n'avions trouvé d'autres vestiges humains que les débris de deux cases, près d'une anse de l'île aux Tonneliers. Ces cases étaient l'indice du séjour antérieur de quelque tribu ou de quelque famille. En effet, Cook raconte qu'il trouva les plages de la baie Dusky peuplées de naturels. Mais Vancouver, qui vint plus tard, constata que de son temps elles étaient inhabitées. Nulle ame vivante ne s'y montra durant notre séjour.

Après une semaine passée sur cette baie dans les plaisirs de la chasse et de la pêche, *le Kanguroo* mit à la voile le 23 février pour sortir de la baie Dusky, soit à l'aide d'une brise folle du S. E., soit avec le secours du jusant. Mais à peine avions-nous gagné le large que la brise sauta brusquement au S. O., au milieu d'affreuses rafales et de grains mêlés de grêle et de pluie. La mer devint dure et clapoteuse, le ciel tempétueux, la bourrasque violente et opiniâtre. Ce nouvel ouragan dura soixante et douze heures, pendant lesquelles nous laissâmes courir vent arrière sous le petit foc seulement, en faisant un chemin de quarante à cinquante lieues par jour. Pendant tout ce temps, nous n'aperçûmes pas une seule fois la terre, et par intervalles le ciel devenait même si brumeux qu'on ne distinguait pas un matelot de l'avant à l'arrière du navire. Enfin le 26 au soir, dans une accalmie, le vent passa au N. O., plus modéré, plus tolérable. Au coucher du soleil, de hautes montagnes se révélèrent, et leur configuration, jointe à la latitude observée, fit penser à Powell qu'il se trouvait vis-à-vis de la pointe des Rochers. Il courut alors toute la nuit à l'E. N. E., et, en effet, le lendemain matin, nous rangions à quelques milles de distance le cap de Farewell pour donner dans le détroit de Cook, poussés par une fraîche brise du N. sur une mer calme et unie.

Quand nous eûmes doublé la longue pointe basse qui se prolonge en forme de corne à l'E. du cap Farewell, Powell laissa porter au S. pour aller mouiller sur l'anse de l'Astrolabe, découverte en 1827 par le capitaine d'Urville. Il voulait s'assurer si, dans cette localité peu fréquentée, les naturels ne pourraient pas lui fournir du chanvre de phormium en bonne quantité et à un prix meilleur que sur les points plus battus. Dans l'après-midi, *le Kanguroo* jeta donc l'ancre près de l'aiguade ; et, pour annoncer son arrivée aux sauvages, Powell fit tirer deux coups de canon chargés à poudre.

C'est un joli petit hâvre que l'anse de l'Astrolabe, un hâvre recueilli, sûr, tranquille, où les bâtimens se trouvent à l'abri des vents et de la houle. Les plus violentes tempêtes du large y envoient à peine une lame longue et sourde qui n'a pas le moindre danger. La côte se compose de mornes d'une hauteur médiocre qu'entrecoupent des ravins au sein desquels coulent de petits ruisseaux. Sur le second plan se dresse une rangée de montagnes plus élevées. Plu-

Digitized by Google

sieurs grèves d'un beau sable offrent une foule de points sur lesquels il est facile de débarquer. Quand on y jette la seine, elle rapporte d'excellent poisson en abondance. L'anse de l'Astrolabe est située vers le milieu de la côte occidentale de la grande baie Tasman, qu'a fait connaître depuis peu l'exploration complète du capitaine d'Urville. Ce vaste bassin, qui dans toute son étendue offre un beau fond de vase, n'a pas moins de quarante milles de largeur de l'E. à l'O., sur quarante-cinq milles de profondeur. A l'E. et à l'O., l'immense baie est bordée de terres élevées avec quelques petites vallées sur le rivage, tandis qu'elle se termine dans le fond par une vaste plaine qu'encaisse une chaîne de montagnes aux neiges perpétuelles. Cette plaine semble traversée par une rivière assez considérable, et l'on y remarque de loin des massifs d'un vert sombre formés sans doute par des podocarpus.

A peine *le Kanguroo* fut-il mouillé dans le petit hâvre, que je sollicitai comme une faveur d'être débarqué sur cette terre vierge. Un canot me porta à terre avec le chirurgien du bord, et bientôt l'un et l'autre, armés d'un fusil, nous foulâmes l'une des plages voisines. Pendant quelque temps nous suivîmes le cours d'un joli ruisseau encaissé au fond d'un ravin, et dont les bords étaient ombragés de magnifiques fougères (Pl. XLIV — 2). Autant que je pus m'en assurer, ces fougères appartenaient au genre cyathée, et les arbres qui les dominaient au genre myrtacée. Cette végétation se prolongeait pendant quelque temps; mais, à soixante ou quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer, elle disparut tout d'un coup. Plus d'arbres ni de hautes fougères : le sol, devenu très-sec, offrait à peine la fougère comestible dont les rameaux sarmenteux s'entrelacent de manière à former des fourrés très-épais hauts de cinq à six pieds, et presque impénétrables, tant leur tissu est compacte. Çà et là, pourtant, se présentaient quelques buissons formés par des leptospermums et deux ou trois autres arbrisseaux rabougris. Quelquefois encore le sol, tout-à-fait nu, n'était tapissé que de lichens des genres *cenomyce*, *sticta* et *ramalina*.

Du reste, à ces faibles hauteurs le règne animal semblait lui-même frappé d'impuissance. Plus d'oiseaux, point d'insectes, pas même de reptiles de la plus petite espèce. Aussi en résultait-il un silence lugubre et absolu, une immobilité profonde qui font éprouver au voyageur les sensations les plus singulières. On dirait une nature morte et pétrifiée, une terre où nul être ne peut vivre, si ce n'est quelques plantes rabougries.

Nous étions dans cette zône ingrate, quand nous aperçûmes dans la baie une grande pirogue qui semblait se diriger vers notre mouillage de toute la force de ses pagaies. Jaloux de voir des insulaires, nous rebroussâmes chemin; mais ayant mal pris notre direction, nous n'arrivâmes sur la plage que le soir au coucher du soleil, et après trois heures d'une course pénible. La pirogue avait alors quitté le bord, mais elle venait d'accoster la grève au lieu même où nous retrouvions notre chemin, et les naturels venaient de s'installer dans deux cases en ruines (Pl. XLIV — 1) pour y passer la nuit. Ils prenaient alors leur repas, composé de pommes de terre, de racines de fougère rôties et de poisson desséché. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils vinrent à nous en poussant des cris de joie et exécutant une sorte de parade militaire, accompagnée de gestes menaçans avec leurs casse-têtes et leurs lances. Cette démonstration martiale aurait pu nous effrayer, si mon compagnon, au courant des habitudes indigènes, ne m'eût dit de rester tranquille, attendu que ce n'était là qu'un témoignage d'honneur et une simple formalité de réception. En effet, après cinq ou six minutes d'évolutions guerrières, ces hommes nous tendirent amicalement la main. Les chefs frottèrent gravement leurs nez contre les nôtres, puis nous conduisirent autour de leurs foyers.

Ce fut à la lueur des flammes et aux clartés douteuses du crépuscule que j'examinai ces sauvages. Je ne pouvais m'y méprendre ; c'était bien le type polynésien que je revoyais, mais plus mâle, plus énergique que je ne l'avais observé à Tonga, même à Hamoa. Quelques hommes surtout, qu'à leur air de supériorité naturelle et à leurs nattes plus fines et mieux ornées, on pouvait reconnaître pour des *ranga-tiras*, ou gentils-hommes, se faisaient remarquer par leur bonne mine, autant que par leur attitude digne et pleine de gravité. La figure de ces naturels était presque entièrement couverte par un tatouage composé de dessins symboliques et réguliers, profondément gravés dans la peau. Il en résultait que leur figure, qui, sans cela, eût été simplement d'un jaune cuivré, affectait une couleur presque noire. A part cette espèce de difformité, leurs traits avaient de la régularité et de la distinction. Chez quelques-uns, la figure avait presque le caractère européen. Grands et bien faits, leurs mouvemens accusaient en général la vigueur et l'agilité. On ne trouvait point d'embonpoint chez eux; mais leur tête haute,

Digitized by Google

leurs épaules effacées, leur démarche assurée et droite respiraient une fierté naturelle, particulière à cette race d'hommes. Les personnages de qualité se caractérisaient par d'élégantes nattes de phormium, qui leur couvraient presque entièrement le corps jusqu'à mi-jambe, et se rattachaient devant la poitrine. Un petit nombre portait en outre une seconde natte rattachée autour de leurs reins. Leurs cheveux étaient relevés et noués au sommet de la tête, et, chez quelques-uns, surmontés de plumes flottantes d'oiseaux de mer. Les esclaves et les hommes du peuple n'avaient que des nattes en jonc, ou en tissu très-grossier de phormium, avec un simple pagne autour des reins. Leurs cheveux en désordre, leurs figures sans tatouage, leur constitution maigre et chétive, tout signalait leur état d'infériorité et de misère.

Ces naturels nous offrirent de bon cœur de partager les vivres qu'ils avaient devant eux, les pommes de terre, les racines de fougère et le poisson desséché. Ils nous répétaient d'un air amical : *Ka-paï*, *ka-paï* (c'est bon, c'est bon !). Je mangeai avec plaisir les pommes de terre qui sont dans ce pays d'une qualité supérieure. Quant à la racine de fougère, quel que fût alors mon appétit, je ne fis guère qu'y goûter et la rejeter aussitôt, la trouvant coriace, insipide et sans aucune saveur agréable. Le poisson lui-même n'était pas mangeable, quoiqu'il eût assez bonne mine. Les sauvages mangèrent de tout cela avec un air de satisfaction indicible et un appétit sans égal. Pour rendre à nos hôtes politesse pour politesse, je voulus offrir à deux ranga-tiras quelques gouttes de rum tirées de ma gourde. Chacun d'eux porta la liqueur à ses lèvres; mais à peine l'eurent-ils dégustée, qu'ils la rejetèrent avec une horrible grimace, en s'écriant : *Kawa*, *kawa*, *ka kino* (fort, fort; c'est mauvais). C'était la première fois que je voyais des Polynésiens rejeter une boisson spiritueuse. Ceux que j'avais vus jusque-là en avaient paru au contraire fort avides, et ne cessaient d'en demander à tous les Européens qui venaient les visiter.

Après une demi-heure de séjour parmi ces sauvages, nous nous étions levés pour venir attendre le canot, lorsqu'un des ranga-tiras vint me prendre mystérieusement par le bras pour me conduire derrière un rocher du rivage. Je cherchais à comprendre ce que cela voulait dire, lorsque je me sentis poussé dans les bras d'une jeune fille dont la nuit ne permettait pas de distinguer les traits. Mon honnête sauvage, qui semblait glorieux du métier qu'il faisait alors, me disait d'un ton caressant : *Ka-paï*, *ka-paï* (c'est bon, c'est bon !) La jeune fille ne soufflait mot. Cette politesse singulière et inattendue me laissa d'abord interdit; néanmoins je tâchai de faire comprendre au ranga-tira que les ténèbres étaient déjà noires, et que l'on commençait sans doute à s'inquiéter de nous à bord. Il insistait toutefois ; il ne voulait pas perdre le fruit de son entremise, et peut-être ne m'en serais-je point tiré ainsi, si je ne lui eusse cédé un fort joli couteau que j'avais dans ma poche.

Une fois à bord, on nous raconta les événemens de la journée. Deux pirogues y étaient venues, l'une grande, l'autre petite, mais toutes les deux à peu près vides, n'apportant que quelques coquillages, des armes et fort peu de chanvre à échanger. Quand Powell leur eut annoncé qu'il achèterait tout le chanvre qu'on lui fournirait, l'une des deux pirogues retourna vers le village, afin de donner cette nouvelle à leurs compatriotes. Les naturels qui montaient la seconde pirogue n'avaient pas voulu s'écarter du navire, et quatre ou cinq d'entre eux étaient restés à bord pour y coucher, profitant des vivres qu'ils tenaient de la générosité de quelques matelots. Tous ces sauvages se montraient d'ailleurs doux, familiers et bienveillans. Quoique assez vifs, ils savaient se taire dès qu'on leur en faisait signe et évitaient de se rendre importuns.

Le lendemain de bonne heure parurent quatre autres pirogues des villages de Maï-tehé et de Skoï-tehé, qui pouvaient contenir ensemble quatre-vingts insulaires, parmi lesquels se trouvaient huit ou dix femmes et autant d'enfans. Deux ou trois de ces femmes seulement pouvaient passer pour jolies à cause de leur fraîcheur et de leur jeunesse; bien faites, elles étaient pourtant au-dessous des femmes de Tonga pour la régularité des traits, pour la souplesse des formes, et surtout sous le rapport de la propreté. Malgré ces petits désavantages, elles eurent bientôt trouvé des adorateurs parmi nos compagnons de voyage, et usèrent amplement de la faculté que la loi du pays accorde aux jeunes filles de disposer librement de leurs personnes.

Dans cette journée, Powell acheta tout le chanvre que lui apportèrent les pirogues, c'est-à-dire quatre à cinq quintaux, moyennant un vieux mousquet et quatre livres de poudre environ. Les sauvages avaient préféré ces objets à tout ce qu'on avait pu leur offrir, en bèches, haches, et même en étoffes de laine qu'ils prisent beaucoup. Les armes devaient leur servir, selon

Digitized by Google

eux, pour se défendre contre les tribus de Tera-Nake et de Tera-Witi, situées de l'autre côté du détroit, qui venaient souvent les combattre. Autrefois ils pouvaient se défendre par eux-mêmes contre ces étrangers; mais depuis que les Européens avaient fourni des armes à feu à leurs ennemis, ils avaient été obligés de céder. Quand ceux-ci se présentaient, ils les désarmaient par des présens, ou fuyaient en toute hâte vers les montagnes, laissant leurs cases à leur discrétion. « Voilà pourquoi nous voulons des armes à feu, ajoutaient-ils; c'est le seul moyen de soutenir notre indépendance. Malheureusement nous voyons rarement des navires. » Ils ajoutèrent encore que nous devrions revenir plus souvent et qu'ils tiendraient beaucoup de chanvre prêt pour les échanges.

Vers midi, un canot de pêche s'étant dirigé sur une grande plage de sable située au S. de notre mouillage, j'en profitai pour me faire débarquer de nouveau. Une lisière d'un terrain uni et couvert de quelques herbes occupe le bord de la grève; puis, au delà, règne une forêt majestueuse d'un abord facile. Au milieu, coule un large torrent à travers de gros blocs de granit; et ces blocs forment parfois sur la pente du sol des cascades charmantes surmontées par des voûtes d'une verdure admirable. Sous ces ombrages, s'ébattaient une foule d'oiseaux dont le chant animait cette scène, aussi vivante, aussi gaie que celle de la veille s'était montrée triste et morne. A quelques trente ou quarante toises plus haut, ma chasse fut abondante; car aucune de ces espèces emplumées n'avait encore appris à craindre le fusil du chasseur. Parmi ces oiseaux, je remarquai plus particulièrement une colombe à reflets métalliques, le glaucope cendré et un étourneau, tous les deux revêtus de caroncules rougeâtres, le gros perroquet nestor au plumage sombre, le philédon avec sa jolie cravate de plumes blanches recoquillées autour du cou, de petites perruches vertes presque semblables à celles de l'Australie, des tourterelles, des fauvettes, des mésanges, etc. Il faut citer encore un grimpereau d'une couleur brune, si familier qu'il vient se poser tout près des passans. L'un d'eux eut l'audace de venir se camper sur le bout même du canon de mon fusil, d'où il me regardait avec un air de curiosité complaisante.

Revenu sur le rivage, j'y tuai encore quelques huîtriers et chevaliers qui sont un gibier excellent; puis j'assistai à la levée des filets, qui revenaient pour la troisième fois chargés de superbes poissons appartenant surtout aux genres scombre, serran et labre. Ce fut là notre adieu à cette baie. Un coup de canon parti du *Kanguroo* nous avertit que le navire allait virer sur l'ancre et qu'il était temps de rallier. Aussitôt que sa provision de chanvre eut été faite, Powell avait voulu profiter d'une brise de S. O. pour quitter l'anse de l'Astrolabe. A peine étions-nous à bord que le schooner s'ébranlait déjà et cinglait vers la côte sauvage et rocailleuse de l'île d'Urville; le jour suivant, il doublait les îles Stephen, passait devant la baie de l'Amirauté et allait mouiller sous l'île Motou-Aro, dans le canal de l'île Charlotte, où l'illustre Cook jeta l'ancre tant de fois.

A peine étions-nous à poste fixe sur cette baie, que nous vîmes cinq grandes pirogues déborder de l'anse des Cannibales qui nous faisait face, et s'avancer vers *le Kanguroo*. A la lunette, il était aisé de reconnaître que des guerriers armés et parés encombraient ces embarcations. « Ce ne sont plus là des marchands de chanvre, dit Powell, il faut se défier de ces visiteurs. » Et dans un instant les filets d'abordage furent tendus, les canons mis en état de faire feu et les autres armes préparées. Les pirogues accostèrent hardiment (Pl. XLIV — 3); nous les tenions comme en arrêt. Pas une femme, pas un enfant n'étaient mêlés à cette troupe; mais en revanche on y comptait cent cinquante guerriers bien tatoués, vigoureux, robustes et armés de casse-têtes, de lances et même de fusils. C'étaient évidemment des aventuriers qui cherchaient fortune. Powell les héla; il leur signifia que les chefs seuls monteraient à bord du schooner, et encore sans armes; il ajouta que, s'ils faisaient le moindre mouvement suspect, ses canons et ses grenades leur apprendraient à respecter ses volontés. A cette déclaration ferme, un sourd murmure éclata d'abord dans cette troupe; mais alors le chef de la grande pirogue se leva et imposa silence à ses compagnons. C'était un homme d'une trentaine d'années, d'une taille majestueuse et d'une physionomie imposante, se drapant dans une fort belle natte de phormium marquetée de raies rouges et bordée d'une belle frange bigarrée. Cet homme parla au nom des siens; il déclara qu'ils étaient venus visiter les *Yuropi* dans des intentions amicales, et qu'ainsi il ne voyait aucun motif qui pût s'opposer à ce qu'on satisfît les défiances du capitaine. Alors il donna l'exemple lui-même, remit entre les mains d'un de ses officiers son fusil et ses casse-têtes de jade, puis monta à bord avec hardiesse. Deux de ses compagnons le suivirent, mais les chefs des deux

Digitized by Google

autres pirogues, sauvages à la figure farouche, ne voulurent point se dessaisir de leurs armes et restèrent dans leurs embarcations.

Lorsque le chef principal fut parvenu sur le pont, il tendit la main à Powell, en lui disant qu'il se nommait *Te Matangui na Rangui* (le vent du ciel), qu'il était le premier ariki de l'île Entry, dans le détroit de Cook, et que ses compagnons étaient des chefs de districts voisins; après quoi, tirant le capitaine à l'écart, il lui dit en mauvais anglais qu'il désirait l'entretenir en particulier, et qu'il ordonnât à ses gens de distraire ses compagnons sur le pont pendant qu'il lui ferait quelques confidences. Powell donna des ordres; on amusa les chefs en leur montrant des armes à feu, et on surveilla rigoureusement les pirogues.

Descendu dans la chambre du capitaine, Te Matangui na Rangui lui déclara franchement que ses compagnons avaient conçu le projet d'enlever son navire. Deux ans environ auparavant, un capitaine anglais avait eu la perfidie d'aider leurs ennemis de ses canons et de ses fusils pour ravager leur district et détruire bon nombre de leurs compatriotes, et cela, pour un misérable chargement de chanvre promis par la tribu de leurs adversaires. Cet acte de déloyauté demandait un *outou* ou satisfaction, suivant la coutume de la Nouvelle-Zélande, et c'était contre *le Kanguroo* qu'on voulait l'exercer. Les guerriers des pirogues avaient, en conséquence, juré d'exterminer son équipage; mais le chef ajouta que lui, Matangui, savait qu'une pareille vengeance était injuste; il dit qu'il aimait les Européens, ayant vécu quelques années auparavant, pendant six mois, chez M. Marsden, où il avait toujours été traité de la manière la plus bienveillante. « Ne pouvant dissuader mes compagnons de leurs projets sanguinaires, ajoutait ce chef, j'ai fait semblant d'y entrer pour les faire avorter. » Il confia alors à Powell leur plan d'attaque. On devait aborder le navire avec des dispositions amicales en apparence, et, si tout le monde était reçu à bord, l'enlever à un signal donné; il ajouta qu'au cas contraire, ils devaient chercher à se faire admettre en aussi grand nombre que possible, armés de *meres* (casse-têtes) cachés sous leurs nattes; qu'ils demanderaient à passer la nuit à bord; que les pirogues feindraient de se retirer à la brune pour revenir tout doucement vers minuit tenter l'abordage, surprendre l'équipage dans le sommeil, et se réunir aux naturels restés à bord et qui auraient déjà commencé le massacre. Le complot avait échoué en partie par la seule précaution de Powell, et ses mesures avaient jeté quelque hésitation parmi les meneurs; mais, malgré ce désappointement, les guerriers n'avaient pas renoncé à leur *outou*, et, pour l'accomplir, ils comptaient encore sur l'audace bien connue des trois chefs montés à bord. Comme preuve à l'appui de son récit, Matangui tira de dessous sa natte deux beaux casse-têtes en serpentine, puis les remit au capitaine en lui disant qu'il les lui offrait en présent, loin de vouloir s'en servir. Enfin il l'engagea à feindre de n'avoir rien appris, à lui permettre, ainsi qu'à ses deux collègues, de passer la nuit sur le navire, ajoutant que, lorsque les autres viendraient pour accomplir leur guet-apens, deux ou trois coups de canon suffiraient pour les mettre en fuite.

A cette déclaration si étrange et si précise, Powell resta un instant étonné et indécis. Il ne doutait point de la réalité du complot; mais il connaissait l'astuce de ces sauvages, et il craignait que les confidences même de Matangui ne fussent combinées pour le faire tomber dans quelque piége. Quel parti prendre, toutefois? Appareiller? Il était trop tard; d'ailleurs la mer était presque calme. Force était donc de s'en tenir au parti indiqué par l'ariki, qui était le plus exécutable et le plus sûr. Powell regarda son homme en face : l'attitude du Nouveau-Zélandais était digne, grave, calme, assurée, confiante. Il n'y avait pas à s'y méprendre; Matangui disait la vérité. Pour toute réponse, Powell lui tendit la main, en lui disant : « Votre conseil sera suivi. »

Cette conférence avait duré à peine dix minutes. Aussi, quand Powell et Matangui remontèrent sur le pont, les deux autres chefs étaient-ils encore occupés à examiner les armes, ne se défiant nullement de cette absence. Cependant quelques échanges avaient eu lieu entre les matelots et les naturels des pirogues. Ces derniers avaient vendu quelques corbeilles de pommes de terre et quatre ou cinq de leurs lances dont ils ne paraissaient se défaire qu'avec une répugnance extrême. L'une des pirogues semblait se refuser à ce commerce quoiqu'elle eût sous ses bancs douze corbeilles soigneusement recouvertes. Voyant l'obstination des sauvages à ne vouloir ni céder ni ouvrir aucun de ces paniers, un de nos matelots s'affala dans la pirogue, et s'approchant de ces objets, se mit à les marchander. *Kai-kaï* (des vivres pour manger), répondirent les Nouveaux-Zélandais. Sans se contenter de cette réponse, le matelot s'apprêta à découvrir l'une des corbeilles. On allait l'en empêcher

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Cases à l'Anse de l'Astrolabe.

1. Casillas en la Ensenada del Astrolabio.



2. Ravin de la Nouvelle-Zélande.

2. Torrentera en la Nueva Zelanda.

de Sainson del.

Digitized by Google

violemment, quand le chef, l'un de ceux dont l'air féroce m'avait déjà frappé, fit signe avec un sourire ironique et méprisant de le laisser faire. Le matelot ne se déconcerta point; il souleva la fougère qui couvrait le dessus des corbeilles. Qu'aperçut-on? Des tranches de viande à demi-boucanées qu'à leur blancheur on pouvait prendre pour de la viande de porc, mais qui étaient réellement des morceaux de chair humaine. Dans ce moment, le matelot tenait en main un morceau de cuisse de femme, et comme il le rejetait avec dégoût, le chef le reprit, le porta à sa bouche, y mordit à belles dents et dit : *Ka-paï! ka-paï!* (c'est bon ! c'est bon !) L'équipage du *Kanguroo* semblait fait à ce spectacle et à ces mœurs; mais tout cela était nouveau pour moi, qui avais parcouru tant de contrées de l'Océanie et visité des peuplades cannibales sans jamais avoir eu l'occasion de voir de mes propres yeux une preuve aussi péremptoire de cette horrible coutume.

Cependant la nuit approchait, et tout avait été fait ainsi que Matangui l'avait prescrit. Les trois chefs seuls avaient obtenu l'autorisation de passer la nuit à bord, et dans le nombre était l'ami de Powell. Quand le jour eut baissé, Matangui monta sur le bastingage, et d'une voix forte il ordonna à ses camarades de se retirer; il ajouta que ses deux compagnons et lui allaient rester à bord, et qu'ils attendraient leur retour pour l'heure convenue. A ces paroles, les pirogues répondirent par un hourra sauvage qui fit retentir les échos de l'île Motou-Aro. Quelques coups de fusil, tirés en signe de réjouissance, accompagnèrent cette retraite, et les pirogues, se dirigeant vers l'anse des Cannibales, ne tardèrent pas à se dérober aux regards.

A peine ces ennemis furent-ils éloignés, que Powell donna l'ordre au maître d'hôtel de faire servir à souper aux trois chefs; après quoi il nous réunit en conseil dans la chambre, ses officiers, le maître et moi. Quand j'appris les ouvertures de Matangui et le sort qui nous menaçait, un frisson involontaire me saisit; je me rappelai les corbeilles remplies de chair humaine et la figure atroce du chef de la pirogue. Cependant il n'y avait plus à reculer; le plan de défense fut approuvé : on chargea les canons; on tint sur pied tout l'équipage. Les chefs sauvages, de leur côté, ne dormaient pas; ils semblaient épier la mer et attendre la coopération promise. On s'observa ainsi jusqu'à minuit. A cette heure, nous regardions avec attention l'anse des Cannibales par où les sauvages avaient disparu, quand Matangui tira brusquement à l'écart le capitaine, et lui montrant la pointe S. de l'île Motou-Aro, exactement à l'opposite du point que nous surveillions : « C'est là, dit-il, qu'il faut regarder; » puis après un coup-d'œil jeté sur la mer : « Les voici, » s'écria-t-il, et il rejoignit ses deux compagnons. Deux minutes après, on pouvait voir les pirogues s'approcher doucement du bord, au milieu du plus profond silence. Elles arrivèrent ainsi, perceptibles à peine, jusqu'à une distance de cinquante toises environ, et elles auraient pu s'avancer plus près encore sans être vues, si on n'eût déchargé à temps les canons sur la petite flottille. Trois coups suffirent pour arrêter les assaillans et les décider à la retraite. En même temps qu'on faisait ainsi justice de l'agression extérieure, on se précipitait sur les deux chefs restés à bord avec des intentions hostiles; chacun d'eux était saisi, lié, garrotté et mis aux fers séparément. En présence des autres, Matangui fut traité comme eux; puis Powell s'empressa de le délivrer, l'appela dans la chambre et le combla d'amitiés. Pour compléter cette espèce de victoire, des salves de mousqueterie furent tirées de temps à autre, durant la nuit, afin de tenir les pirogues constamment éloignées des alentours de la goëlette.

Cependant Matangui était toujours auprès de nous dans la chambre. Comme marque de reconnaissance, Powell voulait lui faire accepter un fusil de chasse à deux coups; mais le chef sauvage, tout en disant qu'il sentait le prix de ce cadeau, ajouta qu'il ne pouvait l'accepter sans se rendre suspect à ses compagnons. « Quoique je sois content de vous avoir sauvés, disait-il, je ne veux pas passer pour un traître parmi les miens; ils ne comprendraient pas les motifs qui m'ont fait agir ainsi. » Refusant donc obstinément l'arme à feu, il pria Powell de lui donner un certificat attestant ce qu'il venait de faire pour *le Kanguroo*, afin qu'il pût, à l'aide de cette pièce, obtenir la confiance des capitaines anglais qui visiteraient ces parages. Il n'est pas besoin de dire que Powell rédigea ce certificat dans les meilleurs termes qu'il put trouver.

Matangui nous raconta ensuite, entre autres choses, que ses compagnons et lui se trouvaient depuis quinze jours occupés à faire la guerre sur les bords du canal de la Reine-Charlotte; qu'ils y avaient perdu beaucoup de monde, mais en faisant le plus grand tort aux tribus ennemies; que, dans ces rencontres diverses, ils avaient ravagé leurs terres, brûlé leurs villages et tué une centaine d'individus des deux sexes. En ce moment, ils s'apprêtaient à retourner chez eux

Digitized by Google

avec leur butin. Je parlai à Matangui des corbeilles pleines de chair humaine, et lui témoignai mon étonnement de ce qu'un homme doux et généreux comme lui, qui avait vécu avec des Européens, pût prendre part à de pareilles horreurs. Mon observation le contraria d'abord; puis, reprenant sa figure calme et sereine: « Cela est mal, je le sais, dit-il; mais comment voulez-vous que je fasse? Puis-je à moi seul réformer les mœurs barbares de mes compatriotes? Si je ne prends point part aux combats, je serai dégradé de mon rang, et méprisé par les esclaves eux-mêmes, qui taxeraient ma conduite de lâcheté. Quant aux festins de chair humaine, si je ne puis les empêcher, au moins je n'y prends plus part. On a vu de mauvais œil d'abord cette dérogation à nos usages; mais comme j'ai dit que le dieu des blancs m'était apparu en songe, pour me dire que la chair de l'homme était *tapou*, on a respecté mon scrupule, et on a fini par convenir que j'avais raison d'obéir à l'atoua. »

Matangui ajouta ensuite qu'il voudrait bien voir des missionnaires s'établir dans son île, et qu'il seconderait leurs efforts de tout son pouvoir. « Mais, ajoutait-il, quelques missionnaires, cela ne suffirait pas; il faudrait qu'à leur suite vinssent d'autres Européens, bons et bien disposés pour les naturels, qui leur apprissent les métiers utiles de l'Europe et l'art de cultiver la terre, qui fussent en même temps assez puissans pour les protéger contre les insultes de leurs voisins, en leur interdisant toute attaque contre ceux-ci. Sans cela, poursuivait-il en soupirant, les Zélandais voudront toujours combattre, et personne ne pourra les en empêcher, tant qu'ils auront des armes. »

Nous sentîmes que tout ce qu'il disait était vrai, et nous plaignîmes le pauvre ariki, assez éclairé pour désirer l'amélioration des mœurs de son peuple, mais que l'impuissance et la nécessité obligeaient à rester dans l'état de barbarie où il se trouvait. Cependant, comme le jour approchait, l'ariki fut le premier à nous prier de le remettre aux fers, afin de détruire tout soupçon dans l'esprit de ses deux collègues. La brise venait alors de s'élever du fond de la baie, et Powell avait fait orienter la goëlette pour gagner le large. A la vue de l'appareillage, les pirogues se rapprochèrent de nouveau du bord, mais cette fois avec des allures toutes pacifiques : les armes même avaient été cachées. Alors, les trois chefs furent remis en liberté; les deux compagnons de Matangui n'avaient cessé, avant ce moment, de protester de leur innocence. Bien que Powell sût à quoi s'en tenir, il fit semblant d'ajouter foi à leurs paroles et à celles des autres chefs qui avaient dirigé l'attaque nocturne. Pour faire oublier aux deux chefs la mauvaise nuit qu'ils avaient passée, ou plutôt pour trouver l'occasion d'offrir quelque chose au généreux Matangui, le capitaine fit présent à chacun d'eux d'une large pièce d'étoffe, et au chef, notre ami, d'un bel uniforme de fantassin anglais, qu'il accompagna en secret d'un serrement de main expressif dont l'ariki sembla encore plus frappé que du brillant uniforme. A la vue des cadeaux faits à leurs chefs, les guerriers poussèrent de bruyantes acclamations de joie, et s'éloignèrent en faisant jaillir l'eau avec leurs pagaies. Matangui nous adressa aussi de loin des saluts de la main, jusqu'à ce que la lame le dérobât à notre vue. « Adieu, digne chef! lui disait Powell, en répondant à ses gestes d'amitié par des gestes semblables; sans toi, le pauvre *Kanguroo* pouvait bien laisser ses membres sur cette grève. » Depuis que les sauvages de la Nouvelle-Zélande ont appris l'usage des armes européennes, cette côte est devenue en effet de plus en plus dangereuse pour les navires marchands, et bientôt les bâtimens de guerre pourront seuls mouiller dans ces baies, sans crainte d'être surpris par une agression indigène.

Comme nous doublions le cap Koamaro, près des arides îlots des Deux-Frères, un courant violent nous saisit et nous emporta, malgré toutes nos manœuvres. En peu de temps, nous fûmes jetés près du cap Poliware, d'où nous apercevions déjà le vaste bassin de la baie Inutile. Eclairé par les découvertes toutes récentes du capitaine d'Urville, Powell craignait d'être obligé d'y pénétrer quand la marée nous ramena et nous chassa en quelques heures jusqu'à une lieue du cap Campbell, que termine une pointe basse et près duquel s'élève le mont Tako surmonté d'un piton couvert de neiges.

Profitant d'une brise du S., *le Kanguroo* gouverna vers le cap Kawa-Kawa; il prolongea ensuite, le 2 mars, à toutes voiles, la côte S. E. de Ika-na-Mawi, terre haute, boisée et bordée d'une étroite lisière de terrain. De nombreuses fumées indiquent que cette plage est habitée dans toute son étendue. Le jour suivant, comme nous rangions à un mille de distance l'îlot stérile de Motou-Okoura dont les cases s'échelonnent le long de la pente d'un côteau, Powell mit en panne, tira un coup de canon et arbora un pavillon rouge en tête du grand mât. C'était un signal convenu, dans son voyage précédent,

Digitized by Google

avec les naturels de cette île. Une heure après, trois pirogues étaient amarrées le long du bord, apportant environ six quintaux de chanvre, dix cochons et une quarantaine de corbeilles de pommes de terre, dont l'acquisition se fit à la satisfaction réciproque des parties contractantes. Ces naturels avaient un air paisible et doux; mais ils étaient inférieurs, sous le rapport physique, à ceux du détroit de Cook. Leur costume était aussi plus négligé; il est vrai qu'ils n'étaient point parés comme ils le sont pour une expédition guerrière.

Devant Tea-Houra, devant Houa-Houa, devant Waï-Tepari et devant le cap Runawaï, Powell fit la même cérémonie, et partout les naturels accoururent au navire, apportant leur chanvre et leurs provisions. Powell se procura ainsi trente quintaux de chanvre dans ces quatre endroits. Quant aux cochons, on lui en présenta en si grande abondance et à si bas prix devant Houa-Houa, qu'il fut obligé de les refuser. Les naturels de cette localité se distinguaient par leur bonne mine, par leur démarche altière et par une grande vigueur. Tout en eux annonçait l'audace et la résolution. Aussi Powell mit-il dans ses rapports avec ces tribus la plus grande prudence. L'exemple de Rutherford enlevé par le chef Emaï et obligé de faire pendant dix ans l'apprentissage de la vie zélandaise, était une leçon qui devait rendre les autres Anglais bien défians et bien circonspects.

Nous quittâmes Runawaï le 5 mars, chassés par une houle longue et creuse qui venait du N. Cette houle inquiétait Powell; elle allait contre la brise qui jusque-là avait soufflé de l'E. à l'E. N. E. Ce contraste s'expliqua vers deux heures; alors, au milieu de grains de pluie et de rafales violentes, le vent souffla du N. au N. N. E. Le soir c'était une tempête. Affalés sur la côte, de manière à ne pouvoir laisser porter vent arrière, il fallut, à toute force, tenir la cape, au risque de voir le petit schooner s'abîmer sous les lames pyramidales qui venaient déferler sur le pont. Heureusement, le 6 au matin, le vent s'apaisa en passant au N. O., et quand nous nous trouvions à peu près à mi-chemin des îles Pouhia-i-Wakadi et Motou Kora. La première, de médiocre hauteur, et de quatre à cinq milles de circuit, contient un volcan en activité perpétuelle, dont nous ne vîmes guère que la fumée. Motou-Kora, petite île située près de la côte, n'a pas plus d'une demi-lieue de long sur un mille de large; mais vers sa partie S. E. se trouve un cône fort élevé et bien boisé. Presque en face de cette île et à peu de distance du rivage, paraît un second cône isolé d'une forme semblable, mais bien plus important, que Cook nomma mont Edgecumbe. Tout annonce que ces deux masses sont aussi des volcans éteints.

A une demi-lieue au vent de Motou-Kora, Powell mit en panne et fit son appel ordinaire. Une pirogue seulement s'y rendit, montée par dix ou douze naturels, dont un seul paraissait être le chef des autres. Après lui avoir livré trois quintaux de chanvre, cet homme ajouta qu'une quantité de chanvre plus grande lui avait été réservée, mais que la plupart des chefs et des guerriers étaient partis depuis quinze jours pour aller au secours de leurs alliés, les Ngate-Awa, à Tauranga. Cette tribu s'attendait à une attaque combinée de toutes les forces du nord, et elle avait invoqué le secours de tous ses alliés dans la baie d'Abondance.

Le vent ayant passé au S. et au S. S. E., Powell prit les amures à babord, et força de voiles pour Tauranga, qu'il atteignit au coucher du soleil. L'entrée de cette baie, assez étroite, n'est praticable que pour de petits navires à cause de son peu de fond; mais à l'intérieur elle s'élargit considérablement, et le terrain qui l'environne offre un aspect assez riant. Naguère, ses rives étaient bien peuplées, et de nombreux espaces de terrain étaient plantés en pommes de terre, patates et taro; mais les invasions désastreuses des tribus du nord ont beaucoup diminué la population, et les cultures ont été reportées plus loin dans les terres pour les soustraire aux ravages de l'ennemi.

Quand nous entrâmes dans la baie, un petit schooner s'y balançait à l'ancre. « C'est *l'Active*, dit Powell, petit bâtiment qui appartient aux missionnaires. Il paraît que ces messieurs s'enhardissent, et qu'ils accompagnent les naturels dans leurs expéditions militaires. » En effet, les évangélistes avaient essayé de s'entremettre dans les querelles des tribus; mais les haines étaient si vives et les rancunes si ardentes, qu'ils n'avaient pu déterminer une réconciliation. A la première vue, Powell jugea donc que la place n'était pas tenable pour lui à Tauranga, et qu'il n'avait rien de mieux a faire que de gagner la baie Shouraki. Quant à moi, l'occasion était trop belle d'observer la manière dont ces peuples font la guerre, pour que je la laissasse échapper. Je songeai aux missionnaires, en estimant que, si j'étais admis à partager leur fortune, je pourrais tout observer sans courir de grands dangers. Je fis part de mon projet à Powell. « Sans doute, dit-il, c'est le meilleur parti à prendre; mais il est douteux que les missionnaires vous

Digitized by Google

acceptent. Ils craignent les nouveaux venus, et ils craindront un Français catholique plus que tout autre. Mais si votre désir est de rester ici pour assister à la guerre des Zélandais, je vous présenterai à Tetore. Tetore est l'un des chefs de l'armée de la baie des Iles : c'est un de mes amis, mon obligé de vieille date. Moyennant une dizaine de livres de poudre, il vous prendra avec joie sous sa protection et vous traitera comme son fils : vous partagerez sa bonne comme sa mauvaise fortune.—Ne vaut-il pas mieux voir d'abord les missionnaires ? — Non; assurez-vous d'abord du chef sauvage. » Il fut convenu que la démarche aurait lieu le lendemain.

Durant la nuit, quelques décharges de canon nous apprirent mieux que nous étions sur un théâtre de guerre. Au jour, la yole était prête; Powell m'accompagna sur le rivage, pour me présenter au chef Tetore. Nous eûmes à traverser une immense flottille de pirogues, parmi lesquelles régnait la plus grande activité (Pl. XLV — 1). Tous les sauvages étaient en mouvement : les uns mettaient leurs barques à flot; les autres préparaient leurs armes. Au milieu de cete agitation, nous vîmes Tetore, un peu à l'écart, donnant des ordres à ses officiers, d'un air calme et grave. Une belle natte de guerre le couvrait : il tenait à la main un mousquet étincelant, tandis que deux *meres* pendaient à sa ceinture. Trois longues plumes blanches, insignes de son rang, flottaient au-dessus de ses cheveux rattachés au sommet de sa tête, et son visage était entièrement noirci par les dessins du tatouage. Powell s'avança vers le chef, lui donna le salut nasal avec toute la gravité possible, lui offrit un paquet de poudre d'environ dix livres, lui fit part de mon désir, et ajouta qu'il lui saurait gré de tout ce qu'il ferait pour moi dans cette circonstance. A cette ouverture, Tetore sourit, soupesa avec un sourire de satisfaction le paquet de poudre pour s'assurer de la valeur du cadeau, puis répondit gracieusement à Powell qu'il savait bien qu'il était son ami, que cela devait suffire entre eux, et qu'en conséquence il me traiterait comme le propre enfant du capitaine.

J'avais ainsi un protecteur assuré parmi les chefs indigènes; il ne me restait plus qu'à sonder les missionnaires. Leur chef, M. Williams, ne se trouvait point alors à bord de *l'Active;* il campait sous une jolie tente déployée sur la grève, et qui contrastait avec les huttes en branchages des naturels. A la porte étaient cinq ou six naturels, qu'à leur air recueilli, à leurs manières composées et timides, on reconnaissait sur-le-champ pour des disciples de la Mission. Quand nous voulûmes ouvrir la tente, ils nous arrêtèrent : « Le maître est en prières, » dirent-ils. Nous attendîmes dix minutes, au bout desquelles nous fûmes introduits auprès de M. Williams, qui nous reçut de la manière la plus glaciale. Powell parla pour moi; il expliqua mon désir; puis, à mon tour, je pris la parole. Je tâchai de faire comprendre au missionnaire que je n'étais pas guidé dans cette démarche par un simple sentiment de curiosité, mais bien par le désir de signaler à l'Europe, à mon retour, les travaux utiles des apôtres de la Nouvelle-Zélande. M. Williams répliqua froidement que, bien qu'il eût la volonté d'être utile, les circonstances s'y opposaient, et qu'il en était au désespoir. Alors je vis qu'il fallait employer un argument décisif: « Monsieur, lui dis-je, quelle que soit votre décision, je resterai ici pour accomplir mon dessein; si ce n'est en votre société et celle de vos collègues, du moins avec le brave chef Tetore, qui m'a pris sous sa sauve-garde, moyennant un beau fusil de chasse à deux coups. » Cette brusque déclaration eut l'effet d'un coup de théâtre. Le visage de M. Williams se dérida; il me tendit la main avec un sourire agréable : « Vous êtes bien vif! me dit-il. Allons, puisque vous y tenez tant, vous serez des nôtres. Je voulais vous éviter une vie pénible et dure; vous insistez : je ne m'y oppose plus. Vous voici notre compagnon et notre frère. » Dès ce moment, la glace fut rompue, et M. Williams fut pour moi un tout autre homme. Sans démonstrations outrées, il devint bon, obligeant et affectueux. Supérieur à ses collègues, M. Williams avait servi comme lieutenant de vaisseau dans la marine royale, et il touchait même encore la demi-solde de son grade. Aussi se distinguait-il par l'étendue de ses connaissances et l'énergie de son caractère.

L'affaire ayant été ainsi conclue, Powell prit congé de nous. Il allait remettre à la voile. Il était resté convenu entre nous qu'il laisserait à la baie des Iles le reste de mon bagage, en le confiant aux missionnaires de Paï-Hia, si, d'ici à quinze jours, nous ne nous étions pas revus. Je ne pris alors avec moi qu'un petit porte-manteau contenant les effets nécessaires pour mon séjour à Tauranga.

Je me trouvais donc en terre inconnue et au milieu d'événemens au moins singuliers. Embarrassé dès le début, j'aurais sans doute eu un long apprentissage à faire, si M. Williams ne m'eût mis à l'aise presque sur-le-champ. Il avait tracé jour par jour, fait par fait, le récit de

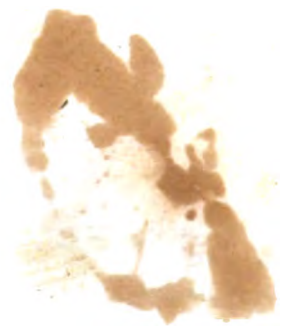
Digitized by Google



3. Le Schooner entouré de Pirogues Hollandaises.

2 El Schoner rodeado de Piroguas Zelandesas

Digitized by Google



Digitized by Google

cette campagne depuis le départ de la baie des Iles. Comme j'en pus prendre copie, je reproduis ici le texte exact de son journal, document précieux écrit en pays sauvage, et en face même des événemens. Nulle peinture plus naïve et plus intéressante n'a été faite des mœurs de ces naturels, et de la conduite des missionnaires, qui cherchaient, au milieu de ces troubles civils, à réaliser leur pensée de propagande chrétienne.

On verra plus tard, dans le précis historique, quelles causes amenèrent chez les peuples du nord cette levée générale de boucliers contre ceux de Tauranga. Le journal ne remonte pas aussi haut : il prend la guerre au moment du départ de la baie des Iles. Pour l'intelligence des détails qui vont suivre, il faut dire que Tetore, Rawa-Rawa, Waro-Rahi, Wara-Paka, Tareha, Moka, etc., sont les noms des principaux chefs de l'armée de la baie des Iles. Tohi-Tapou en est le grand-prêtre, le chef des chefs, vénéré de toutes les tribus, véritable Calchas de cette Iliade sauvage. MM. Kemp et Faiburn sont des missionnaires, collègues de M. Williams, établis comme lui à Paï-Hia.

JOURNAL DE M. WILLIAMS.

3 *janvier* 1832. — A six heures du matin, ayant repris congé de nos familles et de ceux que nous laissions derrière nous sans savoir pour quel temps, nous partîmes pour notre excursion à Tauranga. M. Faiburn et moi, nous nous embarquâmes dans notre canot; Tohi-Tapou et Tohe montèrent dans leurs pirogues. Nous poussâmes ainsi au large au milieu des acclamations de tous ceux qui s'étaient réunis pour assister à notre départ. Les circonstances qui s'y rattachaient rendaient cette scène fort intéressante (Pl. XLV — 1).

Nous doublâmes Tapaka avec un bon vent, et nous parlâmes à Tetore devant Ko-Pito : il voulait nous faire débarquer, et attendre que le vent devînt plus favorable, car il soufflait alors avec force; mais c'était trop près de chez nous. Nous poussâmes jusqu'à Koro-Kawa, petite anse ombragée et tranquille dans la baie de Paroa. Notre tente fut plantée, et nos lits préparés; nous nous étions pourvus de quatre pièces de canevas, de sept pieds de long sur quatre de large, pour nous garantir de l'humidité du sol et renforcer notre tente en cas de pluie. Nous nous rassemblâmes pour le service du soir au nombre d'environ quarante. Matoui pria d'une manière très-édifiante; il supplia la divine Providence de marcher avec nous, de nous faire trouver faveur aux yeux de tous, de terminer les maux de la guerre et de préparer les voies pour la propagation de l'Évangile, afin que ces hommes, long-temps les esclaves de Satan, pussent devenir les enfans de Dieu par les mérites de J. C. Plusieurs de nos jeunes gens s'acquittèrent de ces graves devoirs beaucoup mieux que nous ne pouvions le faire, attendu qu'ils parlaient d'abondance leur langage riche en figures. La nuit fut belle.

5 *janvier* 1832. — Ce matin les naturels ne semblaient nullement disposés à bouger de place, quand la décharge de plusieurs mousquets, qui nous parut venir du côté de Tetore, mit tout en mouvement. En un instant nous fûmes en route. Une heure de chemin nous conduisit à Ko-Paria, endroit bien abrité. Tetore s'était placé près de nous; à marée basse nous allâmes lui rendre visite, et restâmes quelque temps avec lui. Quelques guerriers étaient occupés à préparer des cartouches; d'autres taillaient des pagaies; mais le plus grand nombre dormaient. Notre devoir le plus important sera de saisir toutes les occasions favorables pour visiter ces hommes, converser avec eux, et faire en sorte de calmer leurs ressentimens.

6 *janvier* 1832. — Au point du jour, Tohi-Tapou s'écria qu'une tempête allait avoir lieu, ce qui détermina les naturels à attendre encore. C'était une terrible épreuve pour notre patience que d'être ainsi exposés à être inutilement retardés par les craintes de ces gens. M. Faiburn et moi nous nous levâmes pour examiner l'état de l'atmosphère : il soufflait une jolie brise du S. O. avec beau temps. Enfin tous commencèrent à s'ébranler; Tetore mit à la voile, et nous doublâmes le cap Brett (ou cap Kokako) à sept heures du matin. Ainsi nous avions mis trois jours pour avancer de vingt milles; mais ces peuples sont si superstitieux, particulièrement dans leurs expéditions militaires, qu'ils ne doivent prendre aucune nourriture cuite dans leurs pirogues, et si quelques gouttes d'eau venaient à y être embarquées, sur-le-champ ils mettraient pied à terre en grande alarme. S'ils ne pouvaient mettre pied à terre sur-le-champ, ils garderaient le silence et réciteraient leurs *karakia* (sortiléges). Mais notre objet étant de nous tenir près des chefs de l'armée, nous devions endurer leurs retards.

Nous déjeunâmes à Waï-Kari, et bientôt nous vîmes que l'intention des naturels n'était pas d'aller plus loin. Nous allâmes faire une visite à ceux qui étaient près de nous. Tandis que nous causions avec Rewa, la brise du large se fit aussi

Digitized by Google

favorable qu'on eût pu le désirer; mais ils ne voulurent pas bouger, attendu qu'il était contraire à l'usage de se presser. Tous étaient occupés à boire, manger ou dormir. Du reste, chacun fut honnête envers nous, et Rewa nous adressa des questions touchant les moyens de faire la paix.

Tetore nous proposa de partir de bonne heure le jour suivant, ce qui s'accordait avec nos désirs. Je lui demandai pourquoi les naturels ne se maintenaient pas plus près les uns des autres: il répondit que c'était l'habitude de chaque troupe d'aller où cela lui convenait; que chaque chef était maître de ses actions. Quel défaut de sagesse, même sous le point de vue de leur intérêt! Mais ils sont ainsi. N'ayant personne pour les diriger, non-seulement chaque tribu agit séparément, mais chaque individu jouit de la même liberté. Si l'un d'eux est disposé à mal faire, un autre ne peut l'en empêcher. C'est ainsi qu'une tribu entière pâtit souvent par l'entêtement d'un seul individu.

7 *janvier* 1832. — Tout fut en mouvement avant le jour. Ayant terminé nos dévotions du matin, tandis que nous étions encore à terre, il était nuit quand nous nous rembarquâmes, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu d'une flotte formidable. Les rameurs des pirogues furent souvent en dispute; mais nous conservâmes parfaitement notre position, bien que l'équipage de notre canot fût faible vis-à-vis de celui de plusieurs pirogues; nous débarquâmes à Mangati pour déjeuner. Là, se trouvaient les débris de plusieurs hangars en branchages élevés par les guerriers d'une troupe qui nous avait précédés : les naturels se mirent à calculer leur nombre d'après celui des pierres éparses çà et là, et qui avaient servi à écraser la racine de fougère, en comptant un certain nombre d'hommes par chaque pierre. On conclut que c'était la troupe de Rewa-Rewa, et l'on montrait même où il avait dû se placer ainsi que d'autres chefs de sa suite. Au bout d'une heure, nous remîmes à la voile avec la brise de mer. La côte était déchirée et sans apparence d'habitans. Nous arrivâmes ainsi vers midi à Toutou-Kaka, joli petit endroit, dentelé de criques profondes, où, malgré quelques roches à fleur d'eau, de petits navires pourraient se mettre à l'abri en tout temps. Tous relâchèrent ici, parce que la pirogue de Tetore avait touché : on s'écria même qu'elle avait chaviré, et chacun gagna le rivage aussi vite qu'il le put : on ne bougea plus de tout le jour.

8 *janvier*. — A huit heures du matin, tous les naturels qui nous entouraient se rassemblèrent et se comportèrent bien. C'était le premier jour du Seigneur qui eût été célébré dans ce lieu depuis la création; il était vraiment agréable d'être ainsi rassemblés. Là une réunion de guerriers zélandais faisaient trêve aux horribles entretiens qui leur étaient habituels pour chanter les louanges du Seigneur et écouter nos paroles touchant l'amour qu'il faut porter au Rédempteur. Tous avouèrent que c'était une bonne chose que de prier ainsi. Quelques-uns des hommes de Tetore allèrent contre sa volonté tuer des pigeons dans les bois et chasser des cochons. Après le dîner, nous rendîmes visite à Rewa, Ware-Porka, etc., et nous célébrâmes le service devant eux d'après leur désir spécial.

13 *janvier*. — Tetore, Rewa, etc., sont venus mouiller; Ware-Porka a passé outre, attendu la mauvaise conduite de ses gens qui étaient allés tourmenter ceux des environs. Après le déjeuner, nous allâmes les visiter; ils furent contens de nous voir et nous donnèrent le salut ordinaire : *Hare maï, hare maï*. Ils décidèrent que comme le jour suivant était un samedi, il convenait de se mettre en route de bonne heure pour se reposer le dimanche, et ils exprimèrent le désir de faire une revue générale de leurs forces, ce qui n'avait pas eu lieu depuis le départ de la baie des Iles. Vers quatre heures du soir, tous se préparèrent à cette cérémonie, et s'occupèrent à nettoyer leurs fusils, à orner leurs têtes de plumes, et à se nouer autour des reins des châles et des mouchoirs de diverses couleurs en guise de tabliers. Quelques-uns des principaux portaient des manteaux de drap écarlate, garnis de poils de chien, et les autres de brillantes nattes du pays. Ainsi équipés, chaque individu ayant un ou deux cartouchiers et quelquefois un sabre, les tribus se formèrent chacune en troupe séparée, et à son poste particulier, attendant le signal pour se mettre en marche. Un moment ce ne fut que tumulte et confusion, chacun voulant donner son avis touchant ce qu'il fallait faire. Les femmes, les enfans, les chiens, contribuaient beaucoup, pour leur part, à ce désordre, en criant et en courant çà et là. A la fin un détachement se mit en marche avec les fusils droits, d'un pas lent, mais sans régularité, vers le rivage qui, à marée basse, offrait l'espace le plus uni et le plus commode pour la parade. Ce détachement ayant pris son poste fut suivi par un second, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute l'armée s'y trouvât. Toutefois un corps de réserve alla se placer à l'ouest à quelque distance pour simuler un en-

Digitized by Google

gagement. C'est une manœuvre universellement usitée parmi ces sauvages, de s'élancer les uns sur les autres, ou bien les deux partis se dépassent mutuellement, puis reviennent l'un sur l'autre et se confondent. Ils passèrent ensuite à leur danse de guerre ou *haka*, accompagnée de cris et de hurlemens affreux. Dans ces occasions, ils donnent à leurs corps des attitudes horribles, font des gestes hideux, tournent leurs langues presque autour de leurs têtes, et roulent les yeux dans leur orbite (Pl. XLVIII — 1). Chacun saute aussi tant qu'il le peut, agitant en même temps le bois de son mousquet pour en montrer le cuivre qui est toujours étincelant. Cela se répète deux ou trois fois, au grand contentement de tous. Puis ils s'asseoient en cercle, en laissant, au milieu d'eux, un espace libre dans lequel peuvent marcher en avant et en arrière les orateurs qui veulent faire entendre leur avis. Cette fonction est d'ordinaire dévolue aux chefs, bien que chaque individu ait la liberté de parler. En cette occasion, les orateurs furent très-médiocres. Le nombre des guerriers présens devait être d'environ 400, ce qui, joint à ceux qui avaient d'abord pris les devans, peut porter toute l'armée à 800 guerriers. Quelques-uns de nos amis exprimèrent le désir de se régaler de *stirabout* (mets composé de farine et d'eau bouillie), et comme nos jeunes gens avaient pris une grande quantité de poissons, nous cédâmes sans peine à leur demande. Cependant Moka, ce mauvais caractère, trouva moyen d'exciter du trouble en voulant exiger une portion double pour lui, ce qui occasiona du tumulte et des expressions injurieuses. Plusieurs des chefs firent à Moka des représentations sérieuses sur sa conduite. Nos jeunes gens furent très-affligés de ce qui venait de se passer.

15 *janvier* 1832. — Vers neuf heures, une pirogue s'approcha de *l'Active*, à la pagaie, en faisant grand bruit et en chantant d'un air de triomphe. En passant près de nous, les naturels nous crièrent qu'ils avaient pris quatre Anglais. Nous leur dîmes de venir à bord. Ces Anglais appartenaient à l'équipage de *la Lucy Ann*, mouillée dans la Tamise; ils avaient quitté leur navire depuis vingt-trois jours, et se trouvaient alors en route pour la baie des Iles. Les naturels les avaient dépouillés d'à peu près tout ce qu'ils possédaient; mais ils leur rendirent ensuite quelques-uns de leurs effets. Ils se consultèrent long-temps pour savoir ce qu'ils devaient en faire. La plupart étaient d'avis de les atteler aux canons, pour les manœuvrer contre l'ennemi. Les naturels furent très-occupés toute la soirée pour se préparer à partir avant le jour.

16 *janvier*. — La matinée belle. Tout fut en mouvement à deux heures. On porta les bagages dans le canot qui rejoignit les pirogues à l'aviron. Les gens de Tareha nous hélèrent pour savoir ce qu'il fallait faire des quatre Anglais. Nous leur conseillâmes de les laisser aller, ce qui fut fait.

A Mangawaï, nous observâmes de grands quartiers de pierre de taille, ce qui sera un jour d'une haute importance pour les constructions. En cet endroit, Moka tira plusieurs salves de ses canons. Cela s'appelait *paura mamaï* (poudre sacrée), et il brûlait cette poudre parce que c'était à cet endroit qu'il avait reçu naguère une blessure à la cuisse. On y voit plusieurs jolis sites et des vestiges d'anciens établissemens; mais la population en a été détruite par les ravages de la guerre. A chaque instant, on nous indiquait les lieux où résidaient d'anciennes tribus qui ont cessé d'exister; mais on peut espérer que le jour est proche où le Seigneur voudra bien délivrer ce peuple, et mettre un terme aux fléaux qui causent sa destruction. Les pirogues continuèrent d'arriver jusqu'à quatre heures; elles étaient si éparpillées que nous ne pûmes les compter; mais on peut supposer qu'il y en avait de quarante à cinquante.

18 *janvier* 1832. — Les naturels avaient grand' peur que Tareha ne s'en fût retourné à la baie des Iles; car il n'avait pas encore rejoint le gros de sa flotte, et il se trouvait dans une grande pirogue avec trois de ses femmes seulement pour manœuvrer les pagaies. Cette pirogue était tabouée, pour avoir transporté le corps de Shongui, le principal chef tué à Korora-Reka, dans sa résidence; et maintenant il fallait qu'elle fût conduite aux lieux où les deux fils de Shongui avaient été tués, pour y être démolie et réduite en cendres. En conséquence elle était appelée *Waka mamaï* (pirogue sacrée). Il y a, parmi les différentes tribus qui sont en marche, plusieurs objets, comme pagaies et instrumens de guerre, que l'on porte pour être offerts, si l'on peut s'exprimer ainsi, aux mânes des défunts. Tous ces objets sont sacrés, et l'armée est souvent retardée dans sa marche, parce que personne ne peut mettre les pieds dans la pirogue sainte, à l'exception du vieux Tareha et de ses trois femmes. C'est déjà pour la deuxième fois qu'elle se trouve en retard.

Cet après-midi, un incident a failli être funeste à plusieurs naturels et peut-être à tous. On a pris un grand requin qui s'est entortillé et s'est accroché à l'épaule d'un homme. Sur-le-

Digitized by Google

champ, ses compagnons sont venus à son aide; mais, n'ayant pu réussir à le dégager, ils ont essayé de tuer le requin à coups de hache, et le malheureux homme a reçu une entaille sur le dos. Les insensés, sans songer que c'était simplement un accident, ont sur-le-champ couru aux armes, et étaient prêts à combattre les uns contre les autres, dans le but d'obtenir satisfaction. Que la condition de ces peuples est déplorable, même sous le simple point de vue temporel!

21 *janvier.* — Nulle apparence de gagner du chemin. Cela serait peu de chose, si les naturels étaient doués de quelque raison; mais ce sont des drôles ingouvernables. J'ai eu quelque inquiétude en apprenant que les Popotos, habitans du Shouki-Anga, se proposaient de remonter la Tamise par un autre chemin, pour essayer de tomber à l'improviste sur les femmes et les enfans des alliés de Tauranga. Quelques-uns des chefs ont voulu s'y opposer; mais nous sommes obligés de nous en rapporter à la volonté du grand dispensateur de toutes choses.

Dimanche 22 *janvier.* — J'ai passé une meilleure nuit, ayant envoyé chercher mon lit à bord du *Karere* (nom du canot), puisqu'il n'y avait pas apparence qu'on bougeât encore, le vent étant contraire. Jusque-là, mon lit n'était qu'un monceau de fougères. Les naturels se sont récriés à la vue d'une racine de fougère d'excellente qualité qui a été arrachée hier. Aussitôt, Moka a donné l'ordre de lancer sa pirogue à l'eau pour aller en cueillir. Tout a été en confusion. Je sentais que toutes mes remontrances seraient perdues, et pourtant, comme c'était mon devoir, je n'hésitai point. J'envoyai donc dire au chef que c'était le *ra tapou* (jour sacré), et qu'il ne devait pas résister à l'ordre de Dieu. J'ajoutai que le lendemain nous irions tous. Moka engagea ses hommes à rester en repos, ce qui provoqua des marques d'approbation de la part de ceux qui étaient près de nous. C'est ainsi que soutenus seulement par notre foi dans le Seigneur, nous marchons droit à notre but. Ce Moka, frère de Ware-Rahi et de Rewa, est un sauvage téméraire, impudent, égoïste, toujours disposé au mal et jouissant d'une grande influence. A huit heures et demie du matin, tous nos voisins se réunirent pour assister au service, et se comportèrent très-bien. Après le dîner, j'allai visiter les Popotos qui sont en petit nombre. Du reste, j'eus une conversation satisfaisante avec Tau-Nouï et d'autres : il paraît être un homme plus réfléchi, et qui observe mieux que la plupart de ses compatriotes. Vers la fin de l'après-midi, les naturels placés aux environs avaient bien de la peine à s'empêcher de travailler. Houki, homme d'une grande considération, assis au bout du rivage, était au travail avec ses gens; mais, quand je m'approchai de lui, il mit à l'instant son ouvrage de côté. Dans la soirée, Moka et Tohi-Tapou préparaient leurs pirogues pour se mettre en route le lendemain matin; d'après quelques paroles qui leur échappèrent, je pus comprendre qu'ils avaient des intentions sinistres vis-à-vis des naturels qu'ils pourraient rencontrer. Ils me dirent qu'ils avaient faim; que puisque le vent restait à l'E., il fallait qu'ils allassent arracher de la racine de fougère; qu'ils traverseraient la rivière dans un endroit plus étroit, et que je ferais mieux de demeurer avec Tareha et Tetore. Mais comme je les voyais disposés à quelque mauvais coup, je résolus de les suivre de près, et de laisser *le Karere* à la garde de Tetore, après lui avoir envoyé un message dans la matinée. Je suis très-affecté de toutes ces inspirations de Satan. Oh! quand le bras du Seigneur se révélera-t-il dans la Nouvelle-Zélande!

27 *janvier.* — Pour changer, j'ai fixé mon quartier à terre, où je suis beaucoup mieux. Point de nouvelles, point de mouvemens. Toute perte de temps, qui deviendrait insupportable, si ce n'était l'espoir de rendre d'importans services spirituels et temporels à ce peuple. J'ai pu passer mon temps assez bien à terre, à lire, à écrire et à dessiner. Ce dernier travail a beaucoup surpris les naturels, quand ils ont vu les effets de quelques coups de crayon sur le papier.

28 *janvier* 1832. — Les naturels m'ont conté leurs craintes superstitieuses, pour avoir brûlé quelques bâtons qui étaient sacrés, les restes de quelques vieux hangars ainsi qu'un peu de chanvre. Un fils du vieux Tareha, mort depuis long-temps et changé en *Tanewa* (dieu de la mer), s'est montré à son père, et lui a reproché sa méchanceté et celle de ses compagnons, ajoutant qu'il ne serait point apaisé qu'on ne lui eût sacrifié quelques hommes en satisfaction du sacrilége commis; que les vents violens qui régnaient étaient causés par ce motif; qu'il chavirerait leurs pirogues, et que la mer resterait houleuse pendant fort long-temps. Le vieux Tohi-Tapou et d'autres écoutaient avec beaucoup d'attention ce récit, et soutenaient l'opinion que la tempête était une conséquence de ce qu'ils avaient profané des terrains consacrés. Ils ont une grande frayeur du Tanewa. Ils ne doivent point garder de vivres cuits dans leurs pirogues de guerre : il leur est défendu de manger ou de cracher tant qu'elles sont à flot, ni même d'y avoir du feu et

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Flotte de Guerre à la Nouvelle-Zélande.

1. Flota de Guerra en Nueva Zelanda.



2. Vue de la Baie-des-Îles.

2 Vista de la Bahía de las Islas.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

de fumer leurs pipes, privations qui témoignent vivement de leur foi. Je leur dis que les Anglais étaient les premiers marins du monde; qu'ils allaient partout sans craindre Tanewa; que si les navires des naturels étaient plus solides, ils pourraient aussi naviguer sans crainte comme ceux des Anglais; mais ils ne pouvaient comprendre cela, et ils se contentèrent de dire qu'ils attendraient plusieurs jours, pour que la mer fût tout-à-fait calme.

25 *février*. — Les îles Mercure sont à cinq ou six milles à l'E., et nos gens ne s'y montrent nulle part. Il est fort à craindre qu'ils n'aient pris les devans, et ils auront probablement commencé leurs opérations coupables et meurtrières, à moins qu'ils n'aient été arrêtés par la puissante main de Dieu. Pauvres créatures! Combien ils ont besoin de nos leçons! La main de chaque homme est levée contre son frère; et, sans doute, la terre est souillée de sang. On nous montre des endroits où des combats ont eu lieu récemment; mais nous levons les yeux vers le Seigneur, qui peut seul les délivrer de leur présent esclavage, et leur inspirer le désir de se tourner vers lui.

Dimanche 26 *février* 1832.—A sept heures du matin, nous sommes entrés dans la baie, dans l'espoir de voir nos amis, ou du moins d'y trouver un abri contre la tempête qui nous menace. Nous avons couru presque jusqu'au fond de la baie, sans y trouver aucune anse où nous pussions jeter l'ancre : la mer, toujours grosse, pousse directement sur la côte. Dans le doute, nous avons envoyé le canot en reconnaissance : au bout d'une heure il nous fit le signal d'avancer; et, en effet, peu de momens après, nous trouvâmes sous une pointe une entrée dans une rivière belle et commode qui pouvait recevoir toute espèce de navire. Le pays semblait bien boisé, mais sans habitans, quoiqu'on y vît des traces d'anciennes maisons. Hélas! que la guerre est un terrible fléau, même sur ce coin de terre éloigné!

3 *mars* 1832. — Beau temps. Au point du jour, nous fîmes voile pour Taï-Roua. Comme nous nous approchions de l'entrée, nous aperçûmes des pirogues qui sortaient. Nous fûmes satisfaits de trouver notre canot parmi elles, et nos jeunes gens qui se portaient bien. Tout le monde fut content de nous revoir. Je repris ma place dans le canot avec beaucoup de satisfaction, et nous fîmes route à l'aviron avec les pirogues pour Wanga-Mata, belle rivière pour de petits navires. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous allâmes au-devant du cutter pour le faire entrer. Le pays paraît beau, bien boisé et arrosé; mais il n'y a plus d'habitans, bien qu'autrefois ils fussent nombreux. Dans l'après-midi, les naturels passèrent leurs forces en revue, et il ne se trouva pas plus de 400 combattans : c'est là ce qui s'appelle ici une armée. Est-il rien qui puisse mieux démontrer la pauvreté de cette terre sous le rapport de la population, après les grands efforts qui ont été faits pour ouvrir cette campagne? Il est vrai qu'il faut ajouter à cela les hommes qui ont suivi Rewa-Rewa et Ware-Porka, qui peuvent aller en tout à 600, sans compter les femmes et les enfans. Les discours des orateurs ont encore été insignifians. J'ai été bien désolé d'apprendre que Ware-Rahi, avec une forte troupe, eût passé par terre pour surprendre les Nate-Watouas. J'ai long-temps conversé avec les chefs, et Tetore m'a paru bien disposé. Les naturels semblent, en général, avoir montré du respect pour le dimanche, pendant mon absence, pour ce qui regardait les mouvemens de leur marche : aujourd'hui ils s'étaient mis en route pour pouvoir se reposer demain.

Dimanche 4 *mars*.—Les naturels faisaient grand bruit et parlaient de tous côtés long-temps avant qu'il fît jour. Quand je demandai mon déjeuner, on me répondit que le feu et l'eau étaient tabous, et que personne ne devait ni manger ni boire avant que l'oracle eût été consulté; enfin que le tohounga ou prêtre se préparait pour cette cérémonie à une petite distance. J'y allai, et je trouvai sept ou huit chefs assemblés dans un lieu retiré et ombragé; d'abord on me défendit d'approcher; mais, après une courte consultation, on me le permit, eu égard, toutefois, à ce que j'étais un homme blanc. Ils étaient tout-à-fait nus et occupés à planter en terre de petits bâtons d'un pied de long, par rangs, suivant le nombre de leurs pirogues; ils en plantèrent aussi pour représenter le nombre des chefs du parti ennemi. Devant chacun de ces bâtons, ils en plaçaient deux autres de la même longueur : autour de chaque bâton était attaché un morceau de plante de phormium. Quand tout fut prêt, on nous fit retirer tous, à l'exception d'un vieux et pauvre diable qui n'avait pas cinq livres de chair sur les os. Une demi-heure après, le vieillard vint s'asseoir au milieu de nous; il demanda à Tohi-Tapou quels avaient été ses songes, et il raconta celui qu'il avait fait lui-même la nuit précédente, songe qu'il serait trop long de répéter ici. On nous fit approcher ensuite avec de grandes précautions de l'endroit où le prêtre était resté à travailler, et nous trouvâmes les bâtons dans un grand désordre, tout

Digitized by Google

comme si un chat se fût amuse à y prendre ses ébats. Un tiers environ était étendu par terre, et ces bâtons désignaient ceux qui devaient succomber dans la bataille. On avait aussi planté un assortiment particulier de bâtons pour mon canot, c'est-à-dire, pour moi et mes jeunes gens; ils étaient tous demeurés intacts. Quelques minutes après, les naturels arrivèrent en foule et avec grand bruit pour apprendre le sort de l'expédition; chacun faisait des questions touchant son propre sort avec tant d'instance et d'une façon si bruyante, qu'il était impossible de rien entendre. A la fin un demi-silence s'établit, et le vieillard commença à entrer dans des détails. Il n'alla pas loin sans s'embrouiller, et l'on fut obligé de recommencer la cérémonie. Le terrain sacré fut, en conséquence, débarrassé de la présence de tous les spectateurs, et nous allâmes sur le rivage attendre le bon plaisir de ses inspirations. Quelques individus demandaient si j'avais mangé mon déjeuner, et parurent bien aises d'apprendre que je n'avais encore rien pris. Durant cet intervalle, je conversai avec tous ceux qui m'entouraient. Ils semblaient attacher tout autant de confiance dans les indications qui allaient résulter des opérations du tohounga, qu'ils en auraient eu sur la direction du vent, d'après la marche des nuages. Je leur assurai qu'ils abandonneraient bientot ces pratiques, comme avaient fait nos ancêtres, et qu'ils embrasseraient l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelques-uns acquiesçaient à mes paroles; d'autres point. A dix heures, tout étant tranquille, nous sonnâmes la cloche pour le service. Elle venait d'être apportée par le navire qui appartenait à Pi, et nous nous en servions pour la première fois. C'était un son bien agréable dans cette contrée sauvage, et au milieu de cette bande plus sauvage encore. Nous nous réunîmes au nombre de cent environ; Rewa et Te Kohi-Kohi furent les seuls chefs de distinction; mais tous les assistans furent attentifs. Après le service, Rewa me dit qu'ils ne tarderaient pas à croire à nos paroles. Tous étaient déjà ennuyés de leur expédition. Dans l'après-midi, je fis une course au milieu des groupes pour leur adresser quelques paroles quand l'occasion s'en présentait. J'eus même un entretien fort agréable avec Temarangaï et plusieurs de ses compagnons.

5 *mars* 1832. — Nous voilà arrivés à sept milles de Kati-Kati, rivière qui remonte jusqu'à Tauranga, que nous avons en vue, ainsi que les fumées du *vá* (c'est le nom que les naturels donnent à leurs villages). Je flotte entre la crainte et l'espérance; mais dans peu de jours cette importante question sera décidée : plusieurs des nôtres parlent de se contenter d'emmener des esclaves; mais ils ne considèrent pas que ce projet lui-même offre des inconvéniens. A midi, la mer ayant beaucoup monté, nous avançâmes vers l'entrée, mais nous n'y arrivâmes pas avant deux heures, où la marée était déjà contre nous. C'était le moment le plus critique, attendu que les brisans nous cernaient de toutes parts. Plusieurs pirogues allaient en avant pour nous montrer la route, et, en les suivant, nous pénétrâmes sans accident, en nous frayant un chemin à travers des récifs. Quand cela fut fait, je fus plus tranquille, et je suis encore à comprendre comment les naturels avaient osé s'y risquer. La rivière me parut fort spacieuse en cet endroit qui deviendra tôt ou tard une station très-importante. Nous prîmes terre sur un point du rivage, où Rewa-Rewa et Ware-Porka se trouvaient quelques jours auparavant. Je montai sur un morne à l'entrée de la rivière pour reconnaître, sur la demande de quelques chefs, le pays à l'aide de ma lunette. J'eus ainsi une idée complète du pays et des deux pâs; mais je ne pus découvrir Rewa-Rewa. Les pâs semblaient environnés de tourbillons de fumée. La côte entre ce point et Tauranga forme une île qui est très-unie, et qui dut être jadis très-peuplée, d'après le nombre des pâs abandonnés; mais les ravages de la guerre l'ont réduite à l'état le plus désastreux.

6 *mars*. — Au point du jour, on remit à flot pour continuer de remonter, et vers dix heures on débarqua à Mala-Kawa, pour la journée. Une vieille femme, appartenant aux Nate-Marous, qui fut prise par les hommes de Tareha, débita de grandes nouvelles. Elle raconta qu'une brillante victoire avait été remportée par Ware-Rahi et ses guerriers sur les habitans du Waï-Kato. J'étais sûr que tout ce qu'elle disait était faux; mais il était douloureux d'observer avec quel transport étaient accueillies les horreurs qu'elle contait. Du reste elle nous apprit que Rewa-Rewa ne se trouvait qu'à quelques milles de distance de l'autre côté de la rivière. En peu de temps, cinq pirogues l'eurent traversée pour avoir de ses nouvelles. Nous apprîmes bientôt que les Nate-Awas avaient eu quatre ou cinq rencontres avec Rewa-Rewa, et que des engagemens sérieux avaient eu lieu; mais je fus bien content d'apprendre que personne n'avait été tué ni blessé de part et d'autre. Vers minuit, comme tout le monde dormait,

Digitized by Google

le camp fut alarmé par la décharge de quatre fusils sur le rivage : chacun fut bientôt sous les armes, ne sachant si ces coups venaient des amis ou des ennemis. Le sifflement des balles, ces messagers de mort, en nous arrachant de notre sommeil, avait quelque chose de lugubre et me rappelait l'affreuse condition dans laquelle vivent ces malheureuses créatures. Du reste, nous apprîmes bientôt qu'ils annonçaient un exprès de Rewa-Rewa. Cet exprès s'avança en silence, ce qui frappa d'épouvante toute l'assemblée assise par terre : plusieurs feux épars çà et là, pour répandre de la lumière, ajoutaient encore à l'effet de la scène. Le personnage qui se trouvait alors devant nous m'était inconnu. C'était un homme de bonne mine, malgré son air sauvage. D'abord il se tint debout, gardant le silence, appuyé sur le canon de son fusil. Un crochet brillant comme de l'argent retenait sa ceinture par devant, et une belle natte en poil de chien était négligemment jetée sur ses épaules. A la lueur des feux, cet homme offrait un bel échantillon de la noblesse sauvage. Il parla d'abord de l'expédition de Ware-Rahi contre les Nate-Watouas; puis de leur entrevue avec l'ennemi même, et d'un rendez-vous qui leur avait été assigné pour cet après-midi. Plusieurs saluts d'armes furent échangés, mais avec tant de précaution qu'il n'en résulta aucun accident.

Ici finissait l'écrit du missionnaire, et je reconnus que les derniers mots venaient d'être tracés à l'instant même. J'étais donc arrivé au moment le plus sérieux de la campagne : on allait ouvrir les opérations militaires. Après avoir déjeuné avec M. Williams, nous partîmes ensemble pour aller visiter les lignes des naturels. A mesure que nous passions devant une hutte de guerriers, ils en sortaient pour venir questionner le missionnaire au sujet de l'usage de leurs armes; celui-ci leur refusait toute espèce de conseil, disant que ce n'était pas à un homme de paix d'enseigner la guerre, mais qu'en revanche ses avis ne leur manqueraient pas s'il s'agissait de mettre fin aux hostilités. A dix heures, tous les guerriers s'embarquèrent ; les pirogues serrèrent leurs rangs et présentèrent une flottille vraiment imposante, avec leurs pavillons déployés; on y comptait une foule de yachts qu'ils s'étaient procurés par des échanges avec les baleiniers. Il y en avait environ quatre-vingts. Vers midi, nous arrivâmes à Karo-Poua, où Rewa-Rewa se trouvait occupé. Le pâ des Nate-Awas, nommé Otoumo-Etoï, était éloigné de nous d'environ un demi-mille, et plusieurs des habitans étaient sortis de leurs retranchemens pour contempler notre arrivée. Le schooner *l'Active* et le cutter de Pi arrivèrent aussi peu de temps après.

A la marée basse, tous nos gens s'armèrent pour aller fourrager dans les plantations jusqu'auprès du pâ ; cependant, il n'y en eut qu'un petit nombre qui y marchèrent directement, en suivant le lit d'un torrent profond. Longtemps deux des ennemis résistèrent seuls au feu des Nga-Pouïs; mais peu à peu le nombre des combattans s'accrut des deux côtés, et, séparés seulement par la rivière, ils firent un feu très-vif les uns et les autres. La brune seule et la marée montante les forcèrent à se replier. Aucun des principaux chefs ne prit part à cette échauffourée qui dura une heure et demie; et je ne pouvais que m'étonner de ce que personne n'eût été blessé de part et d'autre. Du reste, les naturels passèrent toute la nuit à parler de cette escarmouche. La plus grande animosité présidait à leurs discours; ils voulaient tuer et manger leurs ennemis, et le prêtre Tohi-Tapou était l'un des plus exaspérés de la troupe. En vain M. Williams voulut-il lui faire quelques remontrances : le sauvage n'en tint compte et ne se montra que plus énergumene.

Durant les deux journées suivantes, la fusillade continua encore sans résultat sur l'un et l'autre bord de la rivière. Alors, voyant l'inutilité de leurs tentatives, nos chefs résolurent d'attaquer le pâ par derrière et de l'enlever d'assaut. Dans la nuit du 9 au 10 mars, un peu après minuit, tous les guerriers s'embarquèrent au milieu d'un désordre épouvantable. Cette heure avait été choisie pour éviter le feu des ennemis auquel ils auraient été exposés pendant le jour, parce qu'il leur fallait franchir la rivière dans un endroit dangereux. Si les ennemis avaient eu un peu de présence d'esprit, en venant se poser à cet endroit, ils auraient jeté le désordre dans nos rangs; mais ils n'y songèrent pas. Nos pirogues couvrirent donc la rivière, et, comme on avait mis le feu aux fougères et aux broussailles, il en résulta bientôt une scène d'un caractère satanique. Ces reflets rouges dans l'eau et dans l'air, ces figures noires et ces corps nus, ces pirogues étranges, ce bruit entrecoupé de silence, tout formait un tableau digne d'être reproduit par un Dante ou par un Milton. Nous debarquâmes sur l'arrière du pâ, et, au bout de quelques minutes, trois cents torches s'y montrèrent et l'animèrent comme par magie. C'était l'ennemi.

Par prudence, nous restâmes, M. Williams

Digitized by Google

et moi, couchés jusqu'au jour dans notre canot. Mais, dès que l'aube parut, nous montâmes sur une colline voisine, que couronnait un pâ en ruines, et d'où nous pouvions suivre de l'œil les mouvemens des deux partis. Aux premières lueurs de l'aurore, nos gens s'étaient dirigés vers le pâ, tous absolument nus, à l'exception d'un très-petit nombre qui portaient une chemise ou un mouchoir autour des reins, et un cartouchier attaché autour de la poitrine. Les Nate-Awas étaient sortis pour les recevoir, et le feu commença bientôt des deux côtés. Nous vîmes les Nga-Pouïs débusqués d'un fourré de broussailles où ils s'étaient cachés, et les Nate-Awas, armés et en grand nombre, se rangeant en ordre de bataille. Le feu dura environ trois heures, au bout desquelles les nôtres reprirent la route du camp, apres avoir consommé toutes leurs munitions. Ils emmenaient avec eux un homme mort et un autre blessé qui n'avait dû son salut qu'au cartouchier placé sur sa poitrine. Il était difficile de savoir si l'ennemi avait aussi des morts. Au moment où le feu cessa, un hourra général partit du milieu des Nga-Pouïs, comme pour célébrer leurs exploits dans cette occasion.

Quand M. Williams se fut retiré dans sa tente, ses deux compagnons, MM. Kemp et Fairburn, vinrent le voir; et, à la suite d'une courte délibération, il fut convenu entre eux que M. Williams retournerait avec ses collègues à bord de *l'Active*, attendu que, tous les conseils pacifiques ayant été rejetés, il n'y avait plus maintenant qu'à abandonner les naturels à eux-mêmes. Pour ma part, curieux de continuer mes observations, je n'accompagnai les missionnaires que jusqu'à leur canot, et sur la route nous vîmes plusieurs chefs qui semblaient fort abattus; aucun d'eux ne dit mot aux missionnaires, si ce n'est Moka qui voulut exiger d'eux la promesse qu'ils ne soigneraient point leurs ennemis blessés : « Tous les Nouveaux-Zélandais sont nos amis, répliqua M. Williams; nous ne ferons acception de personne, nous secourrons tous ceux qui auront besoin de nous. »

Quant à moi, si je persistais à rester sur le rivage, c'était moins peut-être pour ces hostilités que pour voir ce qui allait survenir au sujet d'un cadavre transporté avec mystère. Tetore m'avait dit qu'une grande cérémonie allait avoir lieu à l'Atoua, et je ne voulais pas manquer une occasion aussi belle. D'abord je crus que c'était quelques funérailles; mais le cadavre en question était celui d'un ennemi, et on lui destinait des honneurs d'un autre genre.

C'était le cadavre d'un guerrier vulgaire tué la veille; mais, comme le premier tombé dans le combat, il était taboué et devait servir à des rites d'une haute importance. Tetore me fit admettre à cette solennité interdite aux profanes. Quand j'arrivai, le corps venait d'être préparé et dépecé par les chefs, qui en mettaient alors les morceaux sur de grands brasiers. Lorsque tout fut rôti, cinq prêtres, et le vieux Tohi-Tapou à leur tête, placèrent chacun un morceau de viande dans une petite corbeille, qu'ils suspendirent à des bâtons fichés en terre. C'était là le *kaï-atoua* (vivre de Dieu), la portion des divinités qu'ils se proposaient de consulter tout à l'heure. Puis les tohoungas se mirent à faire des prières, qu'ils interrompaient de temps à autre pour manger de petits morceaux de la chair consacree.

Cependant, les chefs assis en cercle autour des prêtres silencieux, graves, recueillis, se couvraient le visage de leurs mains et de leurs nattes; car leurs regards eussent profané ces mystères. Seul de toute l'assistance, j'osai envisager la sainte cérémonie, et ma curiosité scandalisait évidemment Tohi-Tapou, qui, plus d'une fois, m'obligea à baisser la tête.

Quand ces rites furent accomplis, Tohi-Tapou déclara que les Atouas avaient accueilli les offrandes, qu'ils seraient favorables à la cause de Tetore et des siens, et qu'on pouvait continuer la guerre en toute confiance. A cette déclaration, les chefs satisfaits relevèrent la tête : chacun d'eux se saisit d'un morceau du corps, et se mit à le manger, mais avec gravité et recueillement, attendu qu'une pensée religieuse plutôt que sensuelle devait présider à ce repas. S'il y avait eu d'autres cadavres, ils auraient été préparés et mangés sans l'assistance des prêtres par les autres guerriers.

Comme le reste de la cérémonie n'offrait plus que dégoût et horreur, je laissai les chefs achever leur hideux festin, et me mis à parcourir le camp. Les guerriers y étaient disséminés dans le plus grand désordre : les uns, étendus sous leurs ramées, dormaient à leur aise; d'autres nettoyaient leurs fusils avec tout le soin qu'y mettrait un fantassin à la veille d'une revue; quelques-uns fondaient des balles, ou taillaient, pour en tenir lieu, de petits cailloux en granit ou en basalte; le plus grand nombre préparaient de la racine de fougère pour leurs repas. Ailleurs, se formaient des groupes où l'on conversait avec gravité sur les événemens de la guerre. A tout cela se mêlaient les cris des enfans, les aboiemens des chiens, et quelquefois même les chants des coqs; car plusieurs chefs aimaient ces ani-

Digitized by Google



3. Établissement des Missionnaires à Pahia.

3. Habitacion de los Misioneros en Pahia



4. Village de Korora-Peka.

4. Aldea de Korora Peka.

Digitized by Google

Digitized by Google

maux, et les emmenaient avec eux quand ils marchaient en campagne. Enfin, les esclaves préparaient le poisson qu'ils avaient pêché, et en faisaient, par la dessication au soleil, de véritables provisions de guerre.

Cette excursion me conduisit jusqu'à un endroit écarté, où j'eus un singulier spectacle, celui d'une femme occupée à tatouer un homme. Le patient subissait cette opération sur la joue droite, la gauche étant déjà toute couverte de ces honorables marques. Celle qui opérait avait étendu sur la peau une préparation noire, figurant les dessins qu'elle voulait exécuter. Elle se servait ensuite d'un petit instrument composé d'un os d'albatros, ajusté à angle droit sur le bout d'un petit manche de bois, ressemblant à une lancette de vétérinaire, ou bien à un très-petit pic de mineur. L'os était tranchant à son extrémité, de manière qu'en frappant sur le dos du manche avec un petit bâton, il ouvrait la peau et l'incisait profondément. Le sang coulait en abondance; mais l'artiste en tatouage avait soin de l'essuyer au fur et à mesure, tantôt avec le revers de la main, tantôt avec une spatule en bois. Lorsque la peau était entaillée, la couleur ou *moko* était déposée dans l'incision, au moyen d'un petit pinceau. Le patient devait souffrir cruellement, et pourtant il ne poussait aucun soupir (Pl. XLVIII — 3).

Pendant que j'étais occupé à regarder cette scène bizarre, Tetore survint, et je lui exprimai la pitié que j'éprouvais pour les souffrances du tatoué. Il sourit dédaigneusement, et me dit que cela n'était rien. « Mais, ajouta-t-il, voici qui est dur à souffrir ! » et il me montrait les dessins qui ornaient les coins de ses yeux, ses lèvres, mais surtout le bord et la cloison de ses narines. « Oh ! s'écria-t-il en parlant de ce dernier tatouage; voilà qui cause des douleurs au-dessus de toute idée. »

Ce jour-là, ne pouvant rejoindre le bord de *l'Active*, je me décidai à dîner avec Tetore, qui m'avait offert de partager son repas. Le dîner fut moins mauvais que je ne m'y serais attendu; il se composait de pommes de terre, de poisson excellent et de deux beaux homards cuits sur des charbons. Je mangeai de tout avec appétit et avec plaisir. Quant à Tetore, il ne touchait de la main à aucun mets; mais il avalait ce que ses serviteurs portaient à sa bouche, comme on aurait pu faire à un enfant de quelques mois (Pl. XLVII — 4). Je pris d'abord ce cérémonial pour une chose habituelle; mais Tetore m'expliqua qu'il cesserait le soir même, et que c'était seulement une conséquence du sacrifice du matin. Il était lui, comme les autres chefs, *tapou* pour vingt-quatre heures : ses mains ne devaient toucher aucun aliment. Cette coutume n'est qu'à demi-gênante pour ceux qui ont des esclaves; mais ceux qui n'en ont point sont obligés de se coucher à plat ventre, et de saisir leurs alimens avec leur bouche à la manière des animaux. Un des hommes de Tetore, qui se trouvait dans le cas du tapou, pour avoir préparé le corps des prisonniers, prenait son repas de cette manière.

Cette prohibition n'était pas la seule qui résultât de la cérémonie du jour. Pendant que nous dînions en plein air, un grain de pluie survint, et je voulus courir, avec un morceau de poisson à la main, pour m'abriter sous la cabane de Tetore. « Gardez-vous en bien, me dit le chef en me retenant; ma tente est tapou pour tout le jour : il n'y faut point manger, sous peine d'attirer sur elle les vengeances de l'Atoua. » Force fut donc d'achever notre dîner à la pluie. Je devais ce jour-là dormir sous le même toit que le brave chef qui, pour me faire place, avait envoyé ses femmes et ses enfans dans une hutte voisine. Quand la nuit fut venue, je m'étendis sur un tas de fougères, couvert d'une couple de nattes, et appuyant ma tête sur un tronc d'arbre, seul oreiller des Nouveaux-Zélandais.

Au jour, le canot des missionnaires vint à terre, et j'en profitai pour aller chercher à bord un peu plus de comfortable européen. J'y passai la journée, prenant à la ligne, dans cette mer poissonneuse, de magnifiques spares, pendant que les missionnaires employaient leurs heures à la prière. Le soir, la fusillade recommença sur le rivage, et continua toute la nuit avec un grand acharnement. Le 12 mars, au point du jour, les Nga-Pouïs se groupèrent en masse, et serrèrent le pâ de très-près. Un moment, ils ne se trouvèrent qu'à cent pas des palissades. Une cinquantaine d'entre eux avaient pris une forte position dans un fourré de broussailles et de hautes herbes; mais ils furent bientôt délogés par les Nate-Awas, bien que ceux-ci fussent obligés de les combattre à découvert, ce qui était un grand désavantage pour eux. L'endroit où l'engagement était le plus vif se trouvait précisément en face de notre navire; et nous pouvions voir une foule d'enfans sortir du pâ pour chercher les balles, et les recueillir à mesure qu'elles tombaient autour d'eux.

Le 13 au matin, les deux partis étaient au repos, et un profond silence régnait dans la baie. Les missionnaires Williams et Fairburn voulurent profiter de cette trêve pour aller voir

Digitized by Google

ce qui se passait dans le pâ et visiter un chef de leurs amis, nommé Kia-Roa, arrivé dans la matinée même au secours des assiégés. Je les accompagnai dans cette visite. Les gens du pâ nous reçurent à bras ouverts; ils ne pouvaient tarir en expressions de gratitude au sujet des secours que l'on avajt donnés à leurs blessés. Il y avait là une foule d'enfans de la figure la plus intéressante, et il était horrible de penser au sort que les assiégeans réservaient à ces infortunés. Les fortifications dont s'étaient entourés ces sauvages présentaient, quoique informes, quelques combinaisons bien calculées. Doubles palissades, doubles fossés, cavaliers près des portes, et jusqu'à des ouvrages avancés pour défendre le dehors, rien n'y manquait. Mais les Nga-Pouïs avaient l'avantage du nombre, des fusils et de l'expérience. Les chances de la guerre n'étaient pas pour les malheureux Nate-Awas.

Pendant que nous parcourions ainsi l'enceinte palissadée, les Nga-Pouïs s'ébranlèrent de nouveau pour combattre. Une jeune femme rentra dans le pâ blessée au bras, et la fusillade devenue plus vive nous avertit qu'il était temps de nous retirer. De retour à bord, nous pûmes voir le gros du combat; la fusillade dura trois heures et il y eut quelques morts de part et d'autre. La nuit survint, et avec elle des lamentations qui semblaient partir du camp des assiégés. Sans doute on y rendait aux morts les honneurs funèbres, cérémonie qui était accompagnée de coups de fusil tirés par intervalles. Ces cris et ce bruit serraient le cœur et le remplissaient d'impressions lugubres.

La guerre s'était jusqu'alors maintenue avec des chances à peu près égales; mais un événement déplorable et inattendu vint changer cette situation. Un schooner anglais venait de mouiller sur la rade, et son capitaine, moins homme que marchand, avait offert aux Nga-Pouïs des canons, des fusils et des munitions, à la condition que ceux-ci lui compléteraient gratis sa cargaison de chanvre. L'offre avait été accueillie avec enthousiasme par les Nga-Pouïs, et, au point du jour, on débarquait déjà les canons auxiliaires. Ce trafic infâme s'opérait sous les yeux des missionnaires et par des mains chrétiennes, sans qu'ils pussent y opposer rien de plus que de stériles remontrances.

Désormais il ne restait rien a faire sur les lieux à des entremetteurs pacifiques; l'esprit de guerre et de discorde y prévalait. Toutefois, avant de quitter la place, les missionnaires voulurent essayer une dernière démarche. Ils se rendirent d'abord au pâ, où ils ne restèrent pas long-temps. Les habitans semblaient moins abattus qu'on n'aurait pu le penser. M. Williams voulut emmener quelques jeunes gens à la baie des Iles; mais la crainte de leurs ennemis les arrêta. Les missionnaires allèrent ensuite chez les assiégeans, et visitèrent tour à tour les divers chefs des Nga-Pouïs. Le nouveau renfort les avait exaltés au-delà de toute croyance; les plus honnêtes se contentèrent d'éconduire les porteurs de paroles; les autres les regardèrent d'un air dédaigneux et sans faire semblant de les écouter. Le soir même, une assemblée eut lieu, dans laquelle tous opinèrent pour la guerre, et où Tohi-Tapou se prononça avec une violence extrême. Un des chefs de Waï-Mate, nommé Tinana, alla même jusqu'à dire que les missionnaires étaient des espions qui, le matin, s'étaient rendus au pâ pour y trahir le plan de guerre des Nga-Pouïs. Heureusement les paroles de ce furieux ne trouvèrent point d'écho dans cette assemblée.

Les missionnaires, perdant tout-à-fait l'espoir d'amener un arrangement entre des partisans si acharnés, se décidèrent à quitter le théâtre de la guerre dont l'issue ne pouvait plus être douteuse. Déjà plus forts que leurs adversaires, les Nga-Pouïs venaient d'obtenir l'appui d'une artillerie qui avançait, pour les Nate-Awas, l'instant fatal d'une prise d'assaut. Toute la guerre se résumait alors dans cette catastrophe sanglante. Aussi m'apprêtai-je avec plaisir à quitter ces parages avec *l'Active*. Peu d'heures avant le départ, plusieurs des guerriers nate-awas, et Kia-Roa parmi eux, vinrent nous faire leurs adieux. Ils semblaient beaucoup plus rassurés sur leur sort que nous ne l'étions nous-mêmes, et insistèrent beaucoup auprès des missionnaires pour qu'on envoyât quelques apôtres auprès d'eux à l'effet d'y prêcher l'Évangile. M. Williams leur promit de le faire à la cessation des hostilités. « Hélas! dit-il, il sera trop tard, il n'en restera peut-être plus un seul debout. »

L'Active appareilla; mais, au moment de débouquer de la rade, le vent lui refusa tout-à-coup; et, dans les trois jours qui suivirent, il fut obligé, tantôt de mouiller son ancre, tantôt de courir de petites bordées à la bouline. Dans l'état de conflagration où était la côte, et au milieu de tentatives de partis si nombreux et si divers, la station était dangereuse. Dans l'une de ces journées, une dizaine de Nga-Pouïs s'approchèrent de nous et débarquèrent sur la plage qui nous faisait face. Ils nous avaient pris pour le navire qui avait fait avec eux un mar-

Digitized by Google

ché d'armes, et nous firent signe d'aller les voir à terre. C'étaient notre ami Tetore et le fanatique Tohi-Tapou. Quoique ce dernier eût conservé ses allures fanfaronnes, l'air de ces guerriers et de leur chef était en général plus sérieux et moins fier que les jours précédens. Quand on leur parlait de la guerre, la plupart hochaient la tête avec découragement pour indiquer qu'ils en étaient las; d'autres se plaignaient du manque de vivres. Enfin il y avait réaction complète. Nous avions en effet trop tôt désespéré des Nate-Awas, et la confiance des chefs assiégés n'était pas une vaine bravade. Tous les assauts des Nga-Pouïs avaient échoué; leur artillerie, traînée devant le pâ deux jours après notre départ, n'avait rien produit contre ses fortifications, et une sortie audacieuse avait tourné à l'avantage des assiégés. On ajoutait même que ces derniers venaient de recevoir un renfort important de Waï-Kata. Il était donc à croire que cet échec inattendu allait amener une trêve qu'aucun conseil n'avait pu déterminer; et sans doute l'armée des guerriers du nord se verrait bientôt réduite à reprendre le chemin de la baie des Iles.

Enfin, *l'Active* quitta les parages de Tauranga. Nous passâmes entre la grande terre et les îles Touhoua et Aldermans, puis nous doublâmes les îles Mercure; le 24 mars, nous passions devant le cap Moe-Hao, quand un schooner vint croiser notre route. C'était *le Kanguroo* qui se dirigeait vers la baie des Iles. Ma campagne étant alors finie, je m'empressai de me rendre de nouveau à son bord, en remerciant vivement les missionaires de tout ce qu'ils avaient fait pour moi. M. Williams me donna des lettres pour sa famille, et, comme *le Kanguroo* était plus fin voilier que *l'Active*, nous eûmes bientôt laissé le schooner en chemin.

Depuis notre séparation, Powell avait fait échelle sur plusieurs points de la baie Shouraki. Rassurées contre les attaques des Nga-Pouïs dont toutes les forces étaient alors concentrées devant Tauranga, une foule de tribus, celles de Mogoïa, de Manou-Kao et de Waï-Kato entre autres, lui avaient apporté de bonnes quantités de chanvre, tellement qu'il estimait à près de quarante quintaux ce qu'il avait récolté dans cette course.

Une belle brise du S. E. nous poussait alors, et le lendemain nous donnions à pleines voiles dans la baie des Iles (Pl. XLV — 2). Nous doublâmes la pointe Tapeka et laissâmes tomber l'ancre devant le village de Korora-Reka. Parmi ses cases en joncs et en branchages, s'élevaient deux ou trois bâtimens en briques et en planches, qui annonçaient déjà l'industrie européenne (Pl. XLV — 4). Du côté opposé, se montrait l'établissement des missionnaires de Païa-Hia, agréablement situé au pied d'un monticule. Mais un nouvel objet attira bientôt plus directement mon attention. Parmi les trois navires qui se trouvaient déjà au mouillage, l'un d'eux déployait fièrement à sa baume les étoiles des Etats-Unis. A peine l'eus-je aperçu qu'il me frappa comme une vieille connaissance: « Est-ce une illusion? me disais-je; mais non, voilà bien sa mâture penchée, son couronnement, sa poulaine effilée! C'est lui, c'est bien lui, mon *Oceanic!* » Et quoique nous en fussions alors à un mille de distance, j'allais m'écrier: Pendleton! *L'Oceanic*, mon *Oceanic* était bien là; mais comment? par quel hasard inexplicable? Son excellent capitaine se retrouverait-il encore à bord? A l'instant même je priai Powell de mettre le canot à ma disposition, pour que je pusse aller vérifier mes doutes. J'abordai *l'Oceanic*, et quelle fut ma joie quand j'aperçus Pendleton sur la lisse et me tendant les tire-veilles. « Soyez le bienvenu, » me dit-il. Je lui sautai au cou. « Oh! nous sommes destinés à nous rencontrer, m'écriai-je; vous ici! — Oui, venez dans la chambre, nous causerons. » Je touchai la main à Raimbow, au maître de l'équipage, aux matelots même, tant j'étais ravi; puis je descendis avec le capitaine.

Il me fit d'abord raconter mes aventures; puis il me détailla les siennes. « Après vous avoir laissé à Manado, me dit-il, entre les mains de ces juifs de Hollandais, j'allai droit à Canton, où, tout en réparant quelques avaries, je plaçai à un bon prix les tripangs, le sandal, l'écaille et le missoï, dont *l'Oceanic* était encombré, toutes drogues qui ne pouvaient guère convenir qu'à ces coquins de Chinois. En retour, je pris du thé, des soieries et quelques autres articles que j'allai porter sur les marchés de Panama, de Guayaquil et de Lima. Mes traversées furent heureuses, et mes affaires encore plus. Après m'être ravitaillé à Callao, je repris mes campagnes, moitié marchandes, moitié hydrographiques; je revis plusieurs îles de l'archipel Pomotou, je trouvai l'occasion de quelques bons échanges; puis, sur le conseil d'un compatriote établi à Taïti, je me décidai à pousser une pointe vers la Nouvelle-Zélande, où m'attendaient, disait-on, de magnifiques bénéfices. Voici un mois à peu près que je suis arrivé sur cette côte. Nos débuts y ont été assez heureux. Nous y avions ramassé quelque peu de chanvre de phormium, et coupé quel-

Digitized by Google

ques pièces de bois assez belles. Les vivres, d'ailleurs abondaient. Tout marchait ainsi à souhait, lorsque, il y a dix jours, une horrible catastrophe vint frapper *l'Oceanic*. Ayant envoyé une de nos baleinières bien armée, pour chercher quelques barriques d'eau, dans une baie voisine du cap Waï-Apou, les naturels, jusqu'alors très-doux, tombèrent tout-à-coup, au nombre de quarante ou cinquante, sur nos pauvres matelots. Ceux-ci se défendirent avec le plus grand courage, et tuèrent une vingtaine de leurs agresseurs : mais la partie était inégale, et bientôt cinq de nos hommes succombèrent sous les casse-têtes des indigènes. Les cinq autres ne parvinrent à se sauver dans la baleinière qu'avec des blessures plus ou moins graves. Quand l'attaque commença, une pirogue de naturels stationnait le long du bord, et, aux premiers coups de fusil, je fis main basse sur elle et sur le monde qu'elle contenait. Ce n'est qu'au moyen de pareils ôtages que j'ai pu obtenir la restitution des corps de nos pauvres compagnons, qui, de la sorte, n'ont pas été dévorés. Comme vous le pensez, nous avons à l'instant même quitté la rade fatale, et nous sommes venus ici, où j'ai recruté quatre matelots, pour remplacer ceux que les sauvages ont massacrés. Du reste, nous avons ici de trop funestes souvenirs pour y séjourner long-temps. Nous partons après-demain.

» —Et quel est votre itinéraire, capitaine ?— La Nouvelle-Calédonie, l'île de Rotouma, les Carolines et les Mariannes.—Et ensuite ?—Oh ! ensuite ; vous m'en demandez plus que je n'en sais moi-même. Ensuite, nous pourrons nous rabattre sur le nord de l'Amérique pour regagner mon New-York, que j'ai tant envie de revoir après une aussi longue absence. — Eh bien ! capitaine, voulez-vous de votre ancien passager, de votre inséparable ? — Brave jeune homme, vous savez bien que vous êtes un enfant de *l'Oceanic*. »

Mon déménagement fut bientôt fait : j'embrassai cordialement Powell, qui s'était montré plein d'égards et de procédés pour moi. La mer, d'ailleurs, lie si vite et si fortement ; les périls courus ensemble donnent tant de force à la fraternité du bord !

Comme il me restait peu de temps pour visiter les établissemens de la baie des Iles, Pendleton organisa sur-le-champ pour moi une excursion au village de Kawa-Kawa, en passant par la maison des missionnaires de Paï-Hia. Le 27, dès cinq heures du matin, nous nous embarquâmes dans la baleinière avec six robustes marins, qui nous eurent bientôt conduits devant ce dernier établissement dont j'admirai la propreté et la belle tenue (Pl. XLV — 3). Le frère de mon hôte dans la baie Shouraki, M. W. Williams, m'y fit un gracieux accueil, surtout quand il sut que j'avais partagé avec ses collègues les missionnaires une portion des périls de la campagne des Nga-Pouïs et des Nate-Awas. Il me présenta à sa femme et à sa belle-sœur, l'une et l'autre aimables et jeunes. On nous fit les honneurs de la maison et ceux d'un déjeuner improvisé. Quand il fut fini, nous partîmes pour Kawa-Kawa, en compagnie de M. W. Williams, qui s'offrit à être notre guide. Ordinairement froid envers les étrangers, le missionnaire faisait évidemment une exception pour moi, l'hôte et le commensal de son frère.

Peu après notre départ de Paï-Hia, nous entrâmes dans le lit du Waï-Kawa qui n'a pas moins d'un mille de large pendant trois à quatre milles. Sur ses bords, la nature me rappela cet aspect grave et sauvage qui caractérisait l'anse de l'Astrolabe. Au milieu d'un petit vallon couvert de quelques arbres, M. Williams nous montra la résidence du fameux Tohi-Tapou, ce pontife zélandais que j'avais vu à Tauranga. Dans le premier temps de leur installation à Paï-Hia, les missionnaires avaient eu à souffrir beaucoup des incartades et des prétentions de ce personnage ; mais leur attitude ferme et calme avait fini par le ramener à des sentimens meilleurs.

Après un coude très-brusque sur la gauche, le lit du canal se resserre et s'encaisse entre des rocs fort escarpés ; puis il s'élargit encore pour se développer en un beau bassin qu'alimentent deux branches : on remonte celle qui vient du S. et qui seule conserve le nom de Kawa-Kawa. Celle-ci forme une jolie rivière d'un cours paisible, de trente à quarante toises de largeur, mais peu profonde, comme le prouvaient les détours que nous faisait faire M. Williams pour empêcher la baleinière de toucher. Des vols de canards hantaient cette branche ; mais bien différens de ceux de la baie Dusky, ils ne se laissaient pas approcher à portée de fusil. De leur côté, les naturels qui naviguaient dans leurs pirogues semblaient tellement habitués à voir des Européens, qu'ils ne se donnaient pas la peine de se déranger quand nous passions devant eux.

La rivière se réduisit enfin à un torrent de vingt à trente pieds de large, dont le cours était souvent embarrassé de troncs d'arbres et de plantes aquatiques. Il fallut mettre pied à terre près des

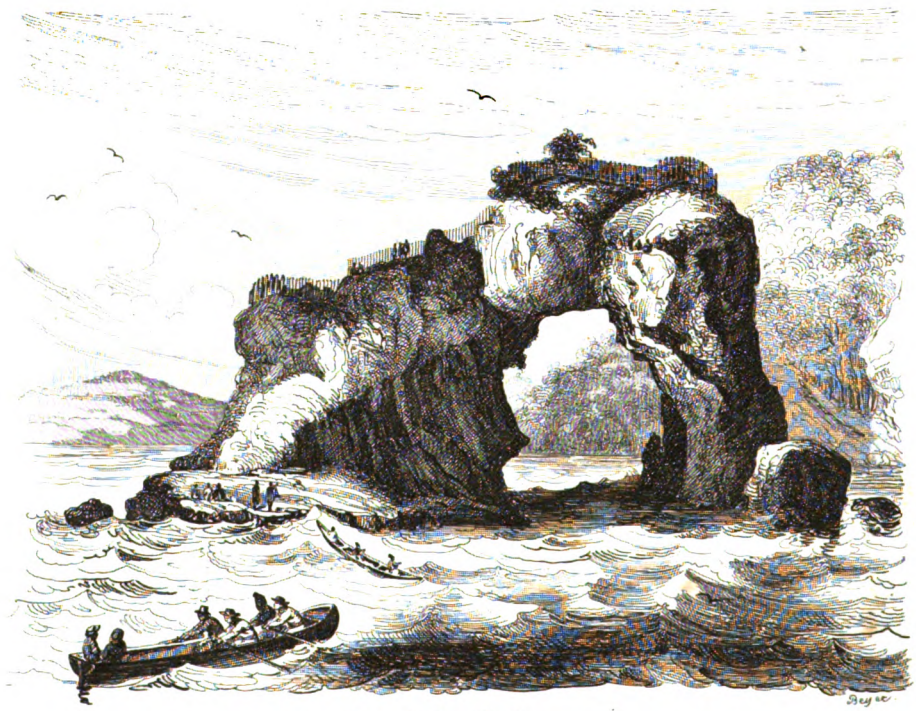
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Pà ruiné de Parroa.*

1 Pa arruinado de Paroa.



2. *Pà ou Village fortifié sur un rocher.*

2 Pa ó Aldea fortificada sobre un penasco.

de Sainson del.

Digitized by Google

premières cases de Kawa-Kawa. Là se trouvaient des naturels, et à leur tête quelques ranga-tiras qui vinrent nous recevoir. Le ranga-tira, chef du village, était avec eux.

Notre première excursion eut lieu vers la forêt, où Pendleton voulait voir le *koudi*, ce beau pin dont les insulaires fabriquent leurs plus grandes pirogues, et que les Anglais ont exploité avec succès comme bois de construction. Pour y arriver, nous fûmes obligés de traverser le village de Kawa-Kawa, composé de cent cases environ, situées au milieu d'une riante vallée. Parmi ces cases, on en remarque plusieurs qui sont fort bien construites en belles planches et ornées de sculptures à l'extérieur. Cinq ou six ont déjà l'aspect d'habitations européennes. Le sol est arrosé par les eaux de deux torrens et divisé en champs de pommes de terre, patates, maïs, citrouilles, etc.

Les plantations de *koumaras* ou patates douces sont protégées pendant un certain temps par un *tapou* rigoureux. Pendant tout ce temps, le terrain est tabou, aussi bien que les individus chargés de la culture. On construit alors sur le lieu même des cases temporaires, et les hommes employés à cette culture sont astreints à résidence jusqu'à ce que les travaux soient terminés (Pl. XLIX — 2). La récolte des koumaras est aussi une grande époque qui marque le retour de l'année. Elle ne s'opère qu'à la suite de la bénédiction du prêtre, et on la termine par un tapou imposé sur les magasins où se dépose cet aliment sacré. Tandis que tous les autres objets sont livrés au pillage, on respecte, durant les plus rudes guerres, les endroits où les koumaras ont été empilées.

Quelque désir que nous eussions d'abréger notre chemin, il fallut nous défendre de fouler les terrains plantés de patates et faire plus d'une fois de longs circuits pour les éviter. Peut-être eût-on accordé le passage dans ces champs à M. Williams seul; mais le chef prétendit que l'accorder à Pendleton et à moi, c'était s'exposer à la colère de l'atoua. Que répondre à cela? Il fallait bien s'y soumettre. Enfin, après une longue course, nous arrivâmes sur un plateau enfoncé qui doit être entièrement couvert d'eau à l'époque des pluies. Ce terrain est presque uniquement occupé par d'énormes *kaï-kateas*, bel arbre du genre podocarpus. Son aspect rappelle celui du cyprès sur une échelle bien plus grande, mais son bois lourd et cassant offre peu d'utilité. Un peu plus loin, et sur le penchant d'un coteau, nous trouvâmes des koudis aux tiges colossales, arbre qui fournit le bois le plus estimé de la Nouvelle-Zélande. C'est un végétal magnifique, présentant une forme pyramidale, et s'élançant quelquefois jusqu'à 150 et 180 pieds de hauteur, tandis que son tronc s'élève jusqu'à 100 pieds, sans pousser de branches. M. d'Urville pense qu'il appartient au genre *braucaria*, mais M. Richard en a fait un *podocarpus* qu'il a nommé *zamiæfolius*. Dans ces mêmes forêts, croissent d'autres arbres d'un port admirable, au-dessus desquels vivent plusieurs arbustes de formes élégantes et des fougères variées. Un joli torrent coule au pied du coteau et y entretient une fraîcheur délicieuse. On nous dit que ce fut aux environs de cette forêt que Marion fit jadis couper les mâtures dont il avait besoin. Les naturels de ce district ne parlaient qu'avec affection et respect du capitaine Marion, l'un des Européens qui ont le plus longuement fréquenté les naturels; ils disaient que c'était un fort brave homme, et ajoutaient que la funeste querelle qui causa sa mort provenait des naturels de Wangaroa qui voulurent se venger de l'enlèvement de Nagui-Nouï par Surville. Depuis lors les Français sont tous devenus des Marion aux yeux des Nouveaux-Zélandais, et quand on sut que j'appartenais à cette nation, on s'empressa de me dire que naguère un capitaine Marion était encore débarqué et qu'il avait fait des cadeaux aux indigènes; qu'il faisait ramasser beaucoup d'herbes de la Nouvelle-Zélande, même de celles que les cochons ne voulaient point manger, ce qui avait été pour eux l'occasion d'un grand étonnement. Ce nouveau capitaine Marion n'était autre que le capitaine d'Urville.

Après cette longue reconnaissance, nous revînmes vers le canot. Comme la marée commençait à baisser, nous touchâmes plus d'une fois, et ne regagnâmes les grandes eaux que vers les quatre heures. M. Williams voulut à toute force nous retenir à un dîner où rien ne manquait, ni chair de porc, ni gibier, ni volaille, ni légumes, ni pâtisseries et confitures, le tout parfaitement apprêté par les dames du logis. Ce repas européen, ces femmes vêtues comme à Londres, ces jolis enfans jouant dans une salle bien meublée, tout cela, ce n'était plus un tableau sauvage; ce n'était plus la Nouvelle-Zélande. Dehors seulement, on trouvait des hommes à demi-nus, couverts de nattes et de chanvre, au milieu desquels paraissaient pourtant quelques individus qui poussaient le luxe jusqu'au pantalon.

Tekoke, chef de Paï-Hia et de Kawa-Kawa, et sa femme Tapa-Tapa, furent admis au dessert, et

Digitized by Google

ne parurent pas médiocrement flattés de cet honneur. C'était un couple déjà sexagénaire, d'une figure bienveillante et sereine, et dont la physionomie n'était point trompeuse. Les missionnaires ne tarissaient point en éloges sur leur compte. Je me hasardai à leur demander des nouvelles de leur fils Rangui-Touke, dont le capitaine d'Urville a fait mention dans sa relation. Leurs figures se couvrirent de larmes; ils ne purent me répondre. M. Williams me raconta qu'il avait été tué dans un combat peu de temps après l'époque où le capitaine d'Urville l'avait vu. Du reste, ils avaient été bien malheureux dans leurs enfans. Dix ou douze années auparavant, leur fils aîné, beau jeune homme de la plus belle espérance, qu'ils avaient envoyé à Port-Jackson avec M. Marsden, y fut emporté par une maladie subite. Ce fut M. Marsden, alors de retour à la baie des Iles, qui reçut cette nouvelle. Il envoya chercher Tekoke et lui en fit part. Le pauvre père pleura et demanda à voir la lettre fatale; puis, se faisant indiquer le lieu précis où se trouvait cité le nom de son fils, il y porta les lèvres avec recueillement. Toutes les personnes de la famille en firent autant tour à tour. Tekoke essuya ensuite ses larmes, et dit à M. Marsden qu'il était bien sûr qu'on avait eu de son fils tout le soin possible; il le supplia de lui envoyer le corps de son enfant à son retour à Parramatta, pour que la famille pût lui rendre les derniers devoirs, et réunir ses os à ceux de ses ancêtres. M. Marsden le lui promit.

Nous quittâmes un peu tard le logis hospitalier des missionnaires : c'était notre jour d'adieu. Le lendemain, nous devions appareiller pour aller faire une courte relâche sur l'île de Motou-Roua, où vaguent beaucoup de cochons sauvages, et où gisent les ruines de l'ancien pâ de Koro-Koro. Nous y arrivâmes de bonne heure et prîmes terre devant la petite vallée où existèrent jadis l'hôpital et le jardin de Marion. Les seules traces qui en restent aujourd'hui, sont les choux et les raves, qui continuent à s'y reproduire en grande abondance. Le reste de l'île est montueux et couvert d'arbustes et de fougères entrelacées. De la cime de Motou-Roua, on jouit d'une vue admirable de toute la baie et des îles qui lui ont valu son nom. Comme les naturels l'avaient dit, nous trouvâmes quelques cochons sur Motou-Roua, mais si farouches qu'il fut impossible de les approcher. Nous vîmes ensuite le monticule où fut jadis le pâ de Kahou-Wera, qu'occupait la tribu de Paroa, tant qu'elle fut dirigée par Koro-Koro et Touai. Les cases y sont toutes à peu près détruites, et la végétation qui pousse avec vigueur sur ce sol engraissé par le séjour de l'homme, aura bientot couvert leurs chétifs débris. Cependant, les fossés profonds et les hautes palissades encore visibles attestent que ce lieu fut autrefois bien fortifié (Pl. XLVI — 1).

Dans un petit vallon situé derrière le pâ et près de l'ancienne maison de campagne de Koro-Koro, se trouvait encore debout un tombeau consistant en un large coffret orné de sculptures et supporté sur un pieu à trois ou quatre pieds du sol. Le tapou imposé sur ce petit monument l'avait préservé des profanations de l'homme, et sa solidité lui avait donné quelques années de plus d'existence qu'aux fragiles cabanes des vivans.



De retour à bord de *l'Oceanic*, nous y trouvâmes une prêtresse célèbre nommée Waka-Taï. Au don de prophétie, elle joignait l'art des sortiléges, et les insulaires avaient une grande confiance dans ses oracles. Son rang et sa dignité étant d'une nature trop sublime pour permettre des relations intimes entre elle et les hommes de sa tribu, cette prêtresse avait jugé convenable de n'accorder ses faveurs qu'à des Européens. Instruit de sa haute dignité, Pendleton lui fit faire quelques petits présens qui la disposèrent très-favorablement pour nous. Personne toutefois à bord de *l'Oceanic* ne se présenta pour profiter de la bonne grâce de la prêtresse d'une manière aussi complète qu'elle l'eût désiré. Il faut dire qu'elle n'était ni jeune ni jolie. Se voyant ainsi délaissée, elle demanda du rum et un cigarre; après avoir bu un verre de l'un et fumé l'autre, elle se mit à causer d'une manière très-communicative. Ayant aperçu notre maître-d'hôtel, homme d'un certain âge et d'une tournure un peu grotesque, elle demanda quelles étaient ses fonctions. A quoi Pendleton, voulant plaisanter, répondit que c'était notre *tohounga* (notre sorcier, prêtre et médecin), et qu'en sa qualité de confrère, il serait enchanté d'avoir avec elle

Digitized by Google

des rapports plus doux. Prodigue d'avances, Waka-Taï s'approcha de lui pour lui donner le salut du pays qui consiste dans le frottement des nez. Malheureusement, le maître-d'hôtel, en baissant la tête pour se prêter à la politesse, fit un geste brusque qui dérangea l'économie de sa perruque. Ce couvre-chef tomba par terre et laissa à nu le crâne du pauvre homme. Ce n'était là qu'un petit inconvénient, si Waka-Taï n'avait cru y voir un résultat de sortilége. Elle s'imagina que cet homme, par un effet de son art, venait tout-à-coup de faire disparaître la peau de sa tête, et, à cet acte de puissance magique, elle poussa des cris d'effroi. Les femmes de sa suite, non moins épouvantées, s'enfuirent dans toutes les directions en criant : « Un magicien ! un sorcier ! » Quant au maître-d'hôtel, auteur involontaire de tout ce bruit, il ramassa tranquillement sa perruque et la remit sur son crâne nu, ce qui fut un second objet de surprise, quand ces femmes, le regardant de nouveau, le virent dans son état naturel.

Cependant la prêtresse avait triomphé de ses frayeurs ; elle s'était rapprochée de son confrère le magicien, tout en l'épiant d'un air craintif pour le surveiller dans ses nouveaux sortiléges. « Pourrait-il enlever sa tête aussi facilement que ses cheveux ? » demanda-t-elle à Pendleton. Pendleton répondit sans hésiter qu'il croyait tout possible à ce grand sorcier ; et comme la prêtresse désirait savoir à combien d'esprits il commandait, le capitaine ajouta qu'il serait difficile d'en préciser le nombre.

Cette question et cette réponse inspirèrent à nos officiers l'idée de jouer un nouveau tour à la prêtresse. Ils appelèrent le maître-d'hôtel. C'était ce même Dig dont nous avons raconté les frayeurs à Nouka-Hiva, chez le premier peuple anthropophage visité dans cette campagne. Dig s'était bien aguerri depuis, et quand on lui offrit l'occasion de rendre aux sauvages les frayeurs que ceux-ci lui avaient causées, il la saisit avec empressement. L'un des officiers mit la tête du maître-d'hôtel à nu, et y peignit en rouge la plus épouvantable figure qu'il pût imaginer, puis recouvrit le tout par la perruque. Il ne s'agissait plus alors que d'avoir une occasion de découvrir le chef du sorcier Dig. Ce fut la prêtresse qui la fournit elle-même. Pendleton lui avait servi assez de rum pour la guérir de ses craintes ; elle était alors devenue un esprit-fort ; elle pouvait supporter de sang-froid les plus terribles expériences de sorcellerie. Elle s'enhardit au point de demander à Pendleton d'inviter le docteur à ôter sa tête, sans quoi ses compagnes et les naturels présens à cette scène auraient peine à croire à un semblable pouvoir. Pendleton hésitait déjà, et ne savait comment se tirer de ce mauvais pas, quand le maître-d'hôtel s'avança gravement et dit qu'il allait satisfaire le désir de la prêtresse. Il la salua profondément, puis, par un mouvement brusque, il abaissa tout-à-coup sa perruque sur son visage, et lui présenta l'horrible effigie qui ornait son crâne. Pendleton et moi, qui n'étions pas préparés à cette scène, nous en fûmes presque effrayés nous-mêmes ; qu'on juge de l'effet qu'elle dut produire sur la prêtresse et sur les femmes qui l'accompagnaient. Le premier mouvement fut la stupeur, le second l'épouvante. Hommes, femmes, enfans, prêtresse, chef, tout s'enfuit, tout quitta le pont en poussant de grands cris. Les uns descendirent dans leurs pirogues, les autres se jetèrent à l'eau. On avait beau les rappeler, ils ne voulaient plus reparaître à bord. Quant au maître-d'hôtel, il triomphait de l'effet terrible qu'il avait produit sur les pauvres naturels. Son triomphe, toutefois, ne fut pas de longue durée. M. Williams, qui était venu nous voir, voulut profiter de cet épisode pour donner une leçon à ces hommes. Il leur fit voir comment ce fait, surnaturel en apparence, s'expliquait par des causes simples et naturelles. A sa voix les sauvages remontèrent à bord. Alors le maître-d'hôtel expia à son tour ses malices. Les jeunes filles et les enfans ne cessèrent de lui tirer son chapeau et sa perruque pour s'assurer que ses sortiléges ne tenaient pas à des causes surhumaines.

Le 29 mars, le vent étant devenu favorable, *l'Oceanic* appareilla ; il doubla la pointe Tapeka, sortit de la baie, et le soir, au coucher du soleil, on perdit de vue le cap Otou ou cap Nord de la Nouvelle-Zélande.

CHAPITRE XLI.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — DÉCOUVERTE ET HISTOIRE.

Tasman venait de découvrir les terres de Van-Diemen, quand il accosta, le 13 décembre 1642, les côtes de la Nouvelle-Zélande dont les Européens n'avaient avant lui aucune connaissance. Après avoir cotoyé la terre pendant quelques jours, il entra, le 17, dans le détroit de Cook qu'il prit pour une baie profonde, et alla mouiller le jour suivant près de la terre. Deux canots furent sur-le-champ expédiés à la recherche d'une aiguade, et ne revin-

Digitized by Google

rent qu'une heure après le coucher du soleil. Ils étaient suivis de deux pirogues chargées de naturels qui parlaient d'une façon bruyante. Elles se tinrent à la distance d'un jet de pierre du navire. Les sauvages ayant sonné de la trompe marine, les Hollandais leur répondirent avec leur trompette. Ce manége dura quelque temps, au bout duquel les sauvages se retirèrent; mais, le jour suivant, l'entrevue se passa d'une manière moins pacifique. Nous laisserons parler Tasman lui-même. Les récits naïfs de ces vieux navigateurs ont toujours un charme particulier :

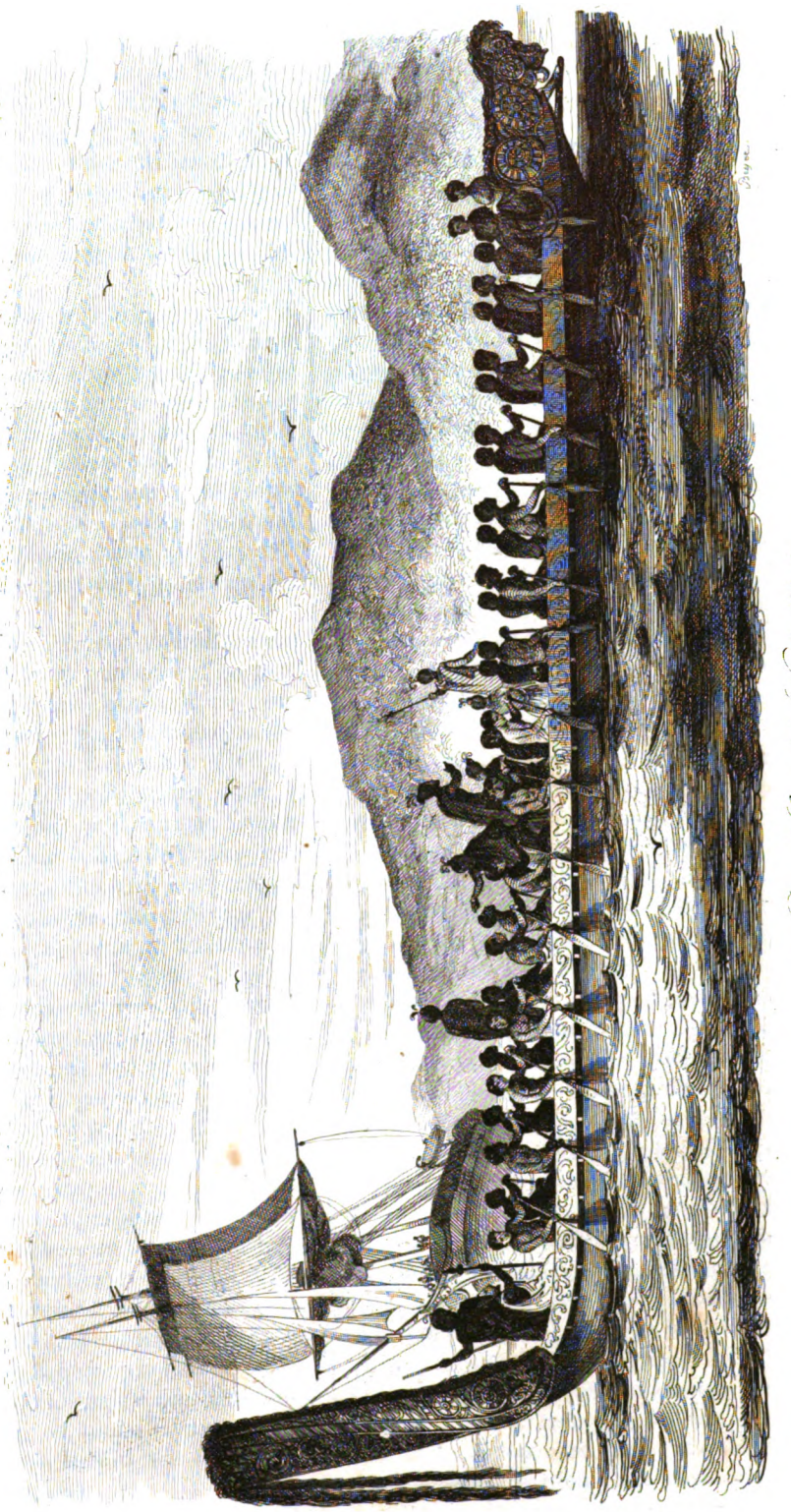
« Le 19 au matin, un canot des naturels, monté par treize hommes, s'approcha de notre navire, à la distance d'un jet de pierre seulement. Ils nous appelèrent plusieurs fois; mais leur langage ne ressemblait en rien au vocabulaire des îles Salomon, qui nous avait été remis à Batavia par le général et le conseil. Ces hommes, autant que nous pûmes en juger, étaient d'une taille ordinaire; ils avaient les os saillans et la voix rude. Leur couleur est entre le brun et le jaune. Leurs cheveux sont noirs, liés sur le sommet de la tête à la façon des Japonais et surmontés d'une grande plume blanche. Leurs embarcations étaient de longues et etroites pirogues réunies deux à deux, et recouvertes de planches pour s'asseoir. Les pagaies avaient plus d'une toise de long et se terminaient en pointe. Leurs vêtemens semblaient être en nattes ou en coton; mais la plupart d'entre eux avaient la poitrine nue.

» Nous leur montrâmes du poisson, de la toile et des couteaux pour les décider à s'approcher de nous; mais ils s'y refusèrent et s'en retournèrent à la fin vers le rivage. Sur ces entrefaites, les officiers du *Zeehann* vinrent à notre bord, et nous résolûmes d'approcher de la côte avec nos navires, vu qu'il y avait bon mouillage et que les habitans semblaient désirer notre amitié. Aussitôt que nous eûmes pris cette résolution, nous vîmes sept embarcations qui venaient de terre. L'une d'elles, montée de dix-sept hommes, arriva très-promptement et vint se placer derrière *le Zeehann*. Une autre portant treize hommes vigoureux s'approcha à un demi-jet de pierre de notre navire. Ils se hélèrent plusieurs fois les uns les autres. Nous leur montrâmes encore, comme auparavant, de la toile blanche; mais ils restèrent immobiles. Le maître du *Zeehann*, Gérard Janszoon, qui se trouvait à notre bord, donna ordre à son canot, armé par un quartier-maître et six matelots, de se rendre sur leur navire pour recommander aux officiers de se tenir sur leurs gardes, et dans le cas où les naturels l'accosteraient, de ne pas permettre à un trop grand nombre d'entre eux à la fois de monter à bord. Quand le canot du *Zeehann* déborda de notre bâtiment, les naturels, dans les pros ou pirogues les plus voisines de nous, appelèrent à grands cris ceux qui se trouvaient derrière *le Zeehann*, et firent avec leurs pagaies un signal dont nous ne pouvions deviner la signification. Mais quand le canot du *Zeehann* fut tout-à-fait au large, les pirogues qui se trouvaient entre les deux navires coururent dessus avec impétuosité et l'abordèrent avec une telle violence qu'il tomba sur le côté et se remplit d'eau. Le premier de ces traîtres, armé d'une pique grossièrement aiguisée, donna au quartier-maître Cornelius Joppe un coup violent dans la gorge qui le fit tomber dans la mer. Alors les autres naturels attaquèrent le reste de l'équipage du canot avec leurs pagaies et de courtes et épaisses massues que nous avions d'abord prises pour des *parangs* grossiers, et les taillèrent en pièces. Dans cet engagement, trois des hommes du *Zeehann* furent tués et un quatrième blessé à mort. Le quartier-maître et deux matelots se mirent à nager vers notre navire, et nous envoyâmes le canot qui les recueillit en vie. Après ce combat, les meurtriers prirent un de nos hommes morts dans leur pirogue : un autre des morts tomba à l'eau et coula. Ils laissèrent aller le canot. Notre vaisseau et *le Zeehann* firent feu sur eux avec les mousquets et les canons, mais sans les atteindre, et ils pagayèrent vers le rivage. Nous envoyâmes notre canot pour ramener celui du *Zeehann;* nous y trouvâmes un homme mort et un autre blessé mortellement.

» Après cet événement, nous ne pouvions plus établir de relations amicales avec les naturels, et il n'y avait pas d'espoir de se procurer chez eux de l'eau, ni des vivres. Ainsi nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes. Quand nous fûmes sous voiles, vingt-deux de leurs pirogues partirent de terre et s'avancèrent sur nous. Onze étaient pleines de monde. Quand elles se trouvèrent à la portée de nos canons, on leur tira deux coups, mais sans effet. *Le Zeehann* fit aussi feu et atteignit un homme de la pirogue la plus avancée, qui était debout avec un pavillon blanc à la main, et que le coup fit tomber. Nous entendîmes le bruit de notre mitraille sur leurs pirogues, mais nous ne savons pas quel en fut l'effet : seulement il les força d'opérer tout-à-coup leur retraite vers la côte, où ils demeurèrent tranquilles et ne revinrent plus contre nous. »

Alors Tasman quitta cette baie qu'il nomma

Digitized by Google



3. Piraqua de Guerra de la Nueva Zelanda.

3 Piragua de Guerra de Nueva Zelanda

Digitized by Google

Digitized by Google

Moordenaar's Bay (baie des Meurtriers), prolongea toute la côte occidentale d'Ika-na-Mawi, et arriva le 4 janvier près de sa pointe N. Le jour suivant, il mouilla près d'une des îles Manawa-Tawi qu'il nomma *île des Trois-Rois*. On tenta d'y débarquer pour faire de l'eau; mais on en fut empêché par le ressac qui brisait avec une grande violence sur la plage, aussi bien que par les dispositions hostiles des insulaires qui ne paraissaient pas d'humeur à bien accueillir ces étrangers.

En conséquence, Tasman remit encore à la voile, et laissa aux terres qu'il venait de découvrir le nom de *Staten-Land*, soupçonnant qu'elles devaient aller se réunir aux terres découvertes par Schouten à l'E. de la Terre-de-Feu, et nommées par lui également *Staten-Land*. Ces dernières ayant été toutefois reconnues comme bien distinctes, les découvertes de Tasman reçurent le nom de *Nouvelle-Zélande*, nom qu'elles ont conservé, sans qu'on puisse dire quelle en fut l'origine.

Ces terres, du reste, furent complètement oubliées pendant cent vingt années, et l'on peut presque dire que Cook les découvrit de nouveau. Dans une navigation par les latitudes élevées des mers australes, le 6 octobre 1769, il retrouva la Nouvelle-Zélande, attérit dans sa partie orientale sur un cap qu'il nomma Young-Nicks et vint mouiller dans la baie de Taone-Roa.

De même que Tasman, Cook vit ses premiers rapports avec les insulaires marqués par des scènes sanglantes. Le capitaine et les deux naturalistes Banks et Solander, ayant débarqué sur la plage, s'acheminaient vers des cabanes voisines, lorsque quatre sauvages, armés de longues lances, s'élancèrent sur le petit canot qu'ils auraient enlevé si le patron de la chaloupe n'eût tiré un coup de fusil par-dessus leur tête. Cette explosion les arrêta un instant; puis ils recommencèrent leur attaque, qu'un second coup tiré en l'air ne réussit pas mieux à contenir. Il fallut ajuster les assaillans et étendre l'un d'eux raide mort pour intimider les trois autres. A l'aspect de ce cadavre, ils demeurèrent comme pétrifiés, essayerent un instant d'entraîner le corps de leur compagnon, puis finirent par l'abandonner. Comme il était tard, les Anglais retournèrent à bord de leur navire: et toute la nuit on put entendre les naturels se livrant sur le rivage à de bruyantes conversations.

Le lendemain, Cook et ses compagnons débarquèrent sur le bord d'une rivière dont une cinquantaine de naturels garnissaient la rive opposée. A l'approche des Anglais, les sauvages se levèrent, chacun d'eux armé d'une longue lance, ou d'une hache de pierre verte bien polie. Le Taïtien Toupaïa tenta d'entrer en pourparler avec ces hommes, mais ils ne répondirent qu'en agitant leurs armes et en faisant signe aux étrangers de se retirer. Pour les intimider, Cook fit tirer un coup de fusil dont la balle tomba dans la rivière qui séparait les deux partis. Ensuite il fit ranger en bataille ses soldats de marine dans les environs, et marcha vers les sauvages avec les naturalistes et le Taïtien Toupaïa. Ce dernier leur adressa de nouveau la parole, et leur expliqua ce que voulaient les Anglais. Les Zélandais comprirent cette fois; ils répondirent qu'ils consentaient à commercer et firent signe qu'on s'approchât d'eux. Après quelques hésitations, ils se décidèrent à passer la rivière à la nage avec leurs armes: On leur fit quelques cadeaux de verroterie et de fer dont ils parurent faire peu de cas; mais ils demandèrent avec instance d'échanger leurs armes contre des fusils. Après quelques tentatives inutiles pour s'emparer des mousquets, l'un d'eux finit par enlever un coutelas de la ceinture de l'astronome Green, puis l'agita autour de sa tête en signe de triomphe. L'insolence de la bande s'en étant accrue, M. Banks tira sur le voleur de coutelas un coup de fusil à petit plomb. Cet homme se tut d'abord, puis recommença ses gestes de défi en se retirant lentement. Alors l'un des officiers l'ajusta avec un fusil chargé a balle et l'étendit raide mort. Ses compagnons marchèrent vers les Anglais; mais trois coups de fusil à petit plomb en blessèrent quelques-uns et les décidèrent à la retraite.

L'opiniâtre Cook, voyant que ces sauvages ne s'intimidaient pas facilement, résolut de s'emparer de vive force de quelques-uns d'eux qu'il comblerait de cadeaux et de bons traitemens, afin d'amener ainsi les autres à des dispositions plus amicales. Le but était sans doute louable, mais à son ordinaire l'intrépide marin y mit des formes un peu acerbes. Comme il cotoyait la plage, deux pirogues arrivées du large tombèrent inopinément au milieu de ses canots. Le capitaine leur cerna le passage vers la côte; mais les pirogues gagnaient les embarcations de vitesse, et allaient leur échapper à l'aide de leurs pagaies. Cook, voyant cela, fit tirer un coup de fusil en l'air. A ce bruit, les sauvages s'arrêtèrent et se mirent nus. On crut qu'ils allaient se jeter à l'eau. Il n'en était rien; ils voulaient combattre; ils commencèrent l'attaque au nombre de sept, avec des rames et des pierres. Il fallut faire feu sérieusement; on en tua quatre et l'on prit les trois autres qui s'étaient jetés à l'eau.

Digitized by Google

Quand ils se virent prisonniers, tout dans leur attitude témoigna qu'ils s'attendaient à une mort certaine. Aussi leur joie fut-elle grande lorsqu'ils virent que non-seulement on ne voulait point les tuer, mais qu'on les traitait avec amitié, et qu'on leur donnait même des habits et des alimens. Ils dînèrent et soupèrent de grand appétit, firent une foule de questions et allèrent se coucher très-contens en apparence. Cependant il fallut encore que Toupaïa allât les rassurer, mais il y réussit si bien qu'ils finirent par entonner un chant grave et lent qui n'était pas sans harmonie.

Ces trois individus, dont les deux plus âgés étaient frères, se nommaient Ahou-Rangui, Koïke-Rangui, et Mara-Kowete. Ils avaient tous les trois une physionomie expressive et intelligente : le plus jeune surtout, âgé de quinze ans à peine, avait un air ouvert et des manières aisées qui frappèrent tout le monde.

Le jour suivant, après les avoir comblés de cadeaux, on annonça qu'on allait les reconduire à terre; ce qui d'abord leur causa la plus vive satisfaction. Mais quand ils virent l'endroit où l'on voulait les débarquer, leur figure s'assombrit, et ils finirent par déclarer que, si on les laissait là, ils seraient tués et dévorés par les habitans qui étaient leurs ennemis. Toutefois, après s'être consultés, ils se décidèrent à prendre terre. Nul mal ne leur survint : ils furent entourés par une foule curieuse qui leur faisait redire les circonstances de leur séjour à bord, et l'on voyait que ce récit ne parvenait pas à guérir toutes leurs défiances.

Cependant une pirogue accosta le navire qui venait de mettre à la voile. Quelques hommes montèrent à bord : on leur fit des présens et ils cédèrent sans peine leurs armes et leur casse-têtes en serpentine. Ces naturels déclarèrent qu'ils ne s'étaient décidés à venir au vaisseau que sur les récits que leur avaient fait leurs camarades.

Cook s'avança ensuite vers le S. En passant près de l'île Tea-Houra, il remarqua des terres cultivées et des palissades qui servaient de fortifications. Les naturels débordèrent de terre dans cinq pirogues, tous armés et animés d'intentions hostiles, comme il était facile de le voir à leurs cris et à leurs gestes menaçans. Un coup de fusil n'ayant point suffi pour les calmer, on déchargea au milieu d'eux un coup de canon à mitraille. « Alors, dit Cook, ils se levèrent brusquement, poussèrent de grands cris, se rassemblerent, et, après une courte délibération, ils se retirèrent tranquillement. »

Les habitans de la presqu'île Tera-Kako se montrèrent plus avisés; ils s'approchèrent dans deux pirogues, écoutèrent les explications de Toupaïa, lui répondirent avec politesse, refusèrent de monter à bord, mais acceptèrent quelques présens, et s'en retournèrent satisfaits en apparence.

En parcourant la baie d'Hawke, *l'Endeavour* fut souvent accompagné de pirogues de naturels qui, quelquefois, poussaient des cris de défi, et provoquaient les Anglais au combat par des gestes insultans. Le 14 octobre, neuf de ces pirogues, remplies de sauvages armés, entourèrent le navire dans le dessein de l'attaquer; déjà ils avaient entonné l'hymne guerrier et se préparaient à faire usage de leurs lances, quand un canon à mitraille refroidit leur ardeur belliqueuse et les détermina à regagner la côte. Toutefois une de leurs pirogues, séduite par les discours de Toupaïa, se rapprocha paisiblement du navire, et déjà les naturels qui la montaient commençaient à s'humaniser, quand ils en furent détournés par les cris et les menaces partis des autres pirogues.

Le jour suivant, sur la même côte, parut une autre pirogue, la plus grande qu'on eût encore vue. Elle s'avança lentement sous les flancs du navire, comme pour trafiquer. Après avoir essayé quelques petits vols, les sauvages qui la montaient en tentèrent un plus audacieux. Le Taïtien Toupaïa avait pour serviteur un enfant nommé Taï-Abo. Un Zélandais le saisit, et l'entraîna dans sa pirogue, qui se mit à pagayer vers le rivage. On fit feu; un des voleurs tomba sur le coup, et les autres étant restés stupéfiés, le petit Taï-Abo en profita pour se jeter à la mer et nager vers le navire. La pirogue essaya bien de poursuivre le fuyard, mais une mousqueterie très-vive l'arrêta.

Après avoir poussé jusqu'au cap Topolo-Polo, Cook revint sur ses pas. Comme il repassait devant Tera-Kako, une pirogue montée par cinq naturels accosta le navire. Deux de ces hommes qui paraissaient être des chefs eurent bientôt tant de confiance en leurs hôtes, qu'ils sollicitèrent la faveur de passer la nuit à bord. Ils examinèrent avec beaucoup de soin et d'attention tout ce qui frappait leurs regards, et parurent fort reconnaissans des présens qu'on leur fit. Aucun des deux ne voulut ni boire ni manger; mais, en revanche, leurs serviteurs dévorèrent avec une avidité sans pareille tout ce qu'ils purent attraper. Le jour suivant ils rejoignirent la côte.

Le 20 octobre, Cook mouilla sur une baie

Digitized by Google

qu'il nomma *Tegadou*, la même, sans doute, que M. d'Urville nomme *Toko-Malou* sur sa carte. Les habitans de cet endroit se comportèrent avec les Anglais d'une façon toute pacifique, ce qui permit aux naturalistes de faire quelques excursions dans l'intérieur. Ils y observèrent des plantations de patates douces, de taro et de citrouilles, tenues avec beaucoup de soin et de régularité. Deux cents arpens étaient ainsi en culture par lots d'un à deux arpens. La population ne s'élevait guère au-dela de cent ames. La bonne harmonie se maintint si bien, sur ce point, entre les habitans et les Anglais, que les botanistes furent souvent transportés à bord par les pirogues des naturels, quand aucune embarcation des navires ne se trouvait sur la plage.

De là on passa sur la baie Houa-Houa, où les naturels ne se montrèrent pas moins bienveillans. On put observer leurs habitudes, leurs maisons, leurs fortifications et leurs pirogues. Une de ces dernières avait jusqu'à soixante-quatre pieds de longueur, cinq de large, et trois pieds et demi de profondeur. Les planches des flancs, de soixante pieds de long, étaient ornées de bas-reliefs d'un goût bizarre. Ces ornemens se retrouvaient avec plus de profusion sur l'avant.

Cook prolongea la côte, doubla le cap E. de Waï-Apou, et fut obligé, devant le cap Runawaï, d'avoir encore recours au canon pour repousser plusieurs pirogues qui s'avançaient avec des intentions évidemment hostiles. L'une d'elles était montée par une quarantaine de naturels, dont trente, disposés sur deux rangs, de l'arrière à l'avant, faisaient l'office de rameurs (Pl. XLVI—3).

Le 1er novembre, dans la baie d'Abondance, le navire fut environné, un matin, par une cinquantaine de pirogues. Après quelques échanges assez tranquilles, se manifestèrent tout-à-coup des intentions perfides et même des insultes directes. Cook fit tirer sur les agresseurs quelques coups de fusil, puis un coup de canon, dont le boulet, ricochant au milieu d'eux, les mit promptement en fuite.

Dans l'après-midi, comme on se trouvait près de l'île de Motou-Hora, une grande pirogue double, la première de ce genre qu'on eût encore vue, s'approcha de *l'Endeavour*. Les guerriers qui la montaient conversèrent assez long-temps de bonne amitié avec Toupaïa, et répondirent à toutes ses questions; mais, au moment de se retirer, ils saluèrent les Anglais d'une grêle de pierres. La côte devant Motou-Hora était peu élevée, unie, sans bois, couverte de plantations et de villages. Ceux-ci, plus grands que tous ceux qu'on avait déjà vus, étaient situés sur des éminences, fortifiés en dehors par un parapet et un fossé, et entourés en outre de hautes palissades. Un peu plus loin, le pays était encore plus peuplé : plusieurs bourgades étaient en vue, et dans la baie se croisaient des centaines de pirogues. On sut bientôt que le pays obéissait à un chef puissant nommé Teratou.

Le 3 au soir, Cook mouilla sur la baie Miti-Anga, qu'il nomma *Baie-Mercure*. Bientôt plusieurs pirogues entourèrent *l'Endeavour*, et les naturels ne répondirent que par des menaces aux avances des Anglais. Quelques coups de fusil tirés au-dessus de leurs têtes ne servirent qu'à les irriter sans leur faire peur; mais, comme la nuit arrivait, ils se retirèrent, promettant de revenir le lendemain en plus grand nombre pour mettre tous les Anglais à mort; ce qui ne les empêcha pas de tenter, durant la nuit, deux surprises qui furent déjouées et repoussées.

Douze pirogues se présentèrent le jour suivant. Elles portaient cent cinquante guerriers armés de toutes pièces. A l'invitation de Toupaïa, ils débutèrent par quelques échanges, mais ils y apportèrent tant de mauvaise foi et d'insolence, qu'on fut obligé d'avoir recours contre eux à l'argument du fusil. Le lendemain, leur conduite fut tout autre. Ils semblaient alors obéir à un vieux chef nommé Toïava qui tint une conduite pleine de probité, de modération et de sagesse. Ce chef monta à bord, reçut quelques présens et promit ses bons offices. Sur sa parole, les officiers et les naturalistes descendirent à terre sans être inquiétés; mais, dans la journée du 10, la vivacité d'un officier amena un fâcheux incident. Il venait de livrer à un Zélandais un morceau d'étoffe pour en obtenir une natte en échange, quand le naturel se refusa à lui remettre la natte, et ne répondit à ses reproches que par des railleries et des menaces. L'officier coucha en joue le sauvage et l'étendit raide mort. Cependant le fait ayant été jugé par les chefs, on estima que le naturel était dans son tort et que l'officier avait eu le droit de le tuer. L'affaire n'eut point d'autres suites.

Dans une de leurs excursions, les officiers anglais visitèrent un fort ou pâ, bien plus important qu'aucun de ceux qu'on avait aperçus jusque-là. Voici comment le décrit le narrateur:

« Après déjeuner, j'allai avec la pinasse et la yole, accompagné de MM. Banks et Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avions re-

Digitized by Google

connus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation était la plus pittoresque qu'on puisse imaginer; il était construit sur un rocher détaché de la grande terre, et environné d'eau à la haute marée. Ce rocher était percé dans toute sa profondeur par une arche qui en occupait la plus grande partie. Le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer qui coulait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher au-dessus de l'arche était fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace n'en était pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons; il n'était accessible que par un sentier escarpé et étroit par où les habitans descendirent à notre approche et nous invitèrent à monter (Pl. XLVI — 2). Nous refusâmes cette offre, parce que nous avions dessein d'observer un fort beaucoup plus considérable de la même espèce situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présens aux femmes, et sur ces entrefaites nous vîmes les Indiens du bourg vers lequel nous nous dirigions s'avancer vers nous en corps, au nombre de cent environ, y compris les hommes, les enfans et les femmes. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains en nous criant : *Hare maï;* ils s'assirent ensuite parmi les buissons de la grève. On nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis, et quand nous les abordâmes, nous leur fîmes quelques présens, en demandant la permission de visiter leur pâ; ils y consentirent la joie peinte sur le visage, et sur-le-champ ils nous y conduisirent. Il est appelé *Ware-Tawa*, et il est situé sur un promontoire ou pointe élevée qui s'avance dans la mer, sur le côté septentrional et près du fond de la baie. Deux des côtés, baignés par les flots de la mer, sont entièrement inaccessibles : deux autres côtés sont contigus à la terre; il y a, depuis la grève, une avenue qui conduit à l'un de ceux-ci qui est très-escarpé; l'autre est plat. On voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut qui environne le tout et qui est composée de gros pieux joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, était aussi défendu par un double fossé dont l'intérieur avait un parapet et une seconde palissade : les palissades du dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une grande distance du bord et du fossé intérieur, pour que les Indiens pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors se trouvaient entre les deux fossés, et elles étaient enfoncées obliquement en terre, de sorte que leurs extrémités supérieures étaient inclinées vers le second fossé. Ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; tout près et en dedans de la palissade intérieure, il y avait une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large; elle était soutenue par de gros poteaux et destinée à porter ceux qui défendent la place, et qui peuvent de là accabler les assaillans avec des dards et des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plate-forme de la même espèce et placée également en dedans de la palissade commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève. De ce côté de la colline, il y avait quelques petits ouvrages de fortification et des huttes qui ne servaient pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant se loger faute de place dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà observé, environnaient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre; le terrain qui originairement était une montagne, n'avait pas été réduit à un seul niveau, mais formait plusieurs plans différens qui s'élevaient en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, et dont chacun était environné par une palissade séparée; ils communiquaient entre eux par des sentiers étroits qu'on pouvait fermer facilement; de sorte que, si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les Indiens défendissent opiniâtrément chacun de ces postes. Un passage étroit, d'environ 1,200 pieds de long, et qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée : elle passe sous une des plate-formes, et quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pouvait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très-dangereuse et très-difficile que d'essayer de la forcer : en un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattans déterminés se défend aisément contre les attaques que pourrait former avec ses armes tout le peuple du pays. En cas de siége, elle paraissait bien fournie de toute espèce de provisions, excepté d'eau. Nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère qui leur servent de pain et des poissons secs amoncelés en tas; mais nous ne remar-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Shongay. 2. Tonai'



3. Cases sculptées des Chefs de Nouvelle Zélande.

3 Casas con esculturas de los Jefes (Nueva Zelanda)

de Sauvage del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

quâmes point qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près et au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siége, ou s'ils connaissent la manière de la conserver dans des citrouilles ou d'autres vases : ils ont sûrement quelques ressources pour se procurer cet article nécessaire à la vie, car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense. Un jeune Indien monta sur une des plate-formes de bataille qu'ils appellent *parawa*, et un autre descendit dans le fossé : les deux combattans entonnèrent leurs chansons de guerre et dansèrent avec les mêmes gestes effrayans que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui chez toutes les nations sauvages est le prélude du combat.

» Nous aperçûmes sur le côté de la colline, près de ce fort indien, l'espace d'environ un demi-acre de terrain planté de citrouilles et de patates douces, et qui était le seul endroit cultivé de la baie. Il y a deux rochers au pied de la pointe sur laquelle est construite cette fortification, l'un entièrement détaché de la grande terre, et l'autre qui ne l'est pas tout-à-fait : ils sont petits tous les deux, et ils paraissaient plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes. Cependant il y a des maisons et des places de défense sur chacun d'eux. Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espèce sur de petites îles, des rochers et des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres villages fortifiés qui semblaient être plus considérables que celui-ci. »

Au moment où *l'Endeavour* sortait de cette baie, deux grandes pirogues parties de la pointe septentrionale s'approchèrent avec des démonstrations hostiles. Les raisonnemens de Toupaïa n'ayant pas suffi pour les calmer, un coup de fusil fit plus d'impression, et les obligea à virer sur-le-champ de bord. Cook s'enfonça tout de suite dans une baie profonde qui se terminait par une belle rivière, dont l'eau était parfaitement douce à trois milles de son embouchure. On remonta cette rivière l'espace de quatorze milles, et l'on observa sur les bords une espèce de pin qu'on jugea propre à la construction. Plusieurs de ces arbres avaient près de dix-huit pieds de tour, à six pieds au-dessus de terre, et leur tronc avait plus de quatre-vingts pieds de hauteur jusqu'aux premières branches.

Cette rivière et la grande baie qui l'accompagne reçurent de Cook le nom de *Tamise;* mais le vrai nom de la première est Waï-Kahou-Rounga, et celui de la baie est Shouraki. Les naturels s'y montrèrent assez sociables : seulement, on crut devoir fustiger l'un d'eux, qui avait dérobé des pièces d'un télescope. Cook raconte que les autres approuvèrent cette punition ; toutefois, ils jugèrent prudent de s'éloigner du navire, et n'y revinrent plus.

Devant la baie Wangari, le canon dut encore gronder pour refroidir l'ardeur belliqueuse des naturels qui étaient accourus, au nombre de deux cents, sur de grandes pirogues. Instruits par cette leçon, ils revinrent avec quatre pirogues, et se comportèrent d'abord d'une façon paisible et honnête. Plusieurs d'entre eux paraissaient être d'un rang distingué, à en juger soit aux ornemens qui couvraient leurs pirogues, soit aux tatouages nombreux dont ils avaient le corps et le visage couverts. L'entrevue finit par un coup de fusil provoqué par la fourberie d'un naturel infidèle dans un échange.

Les naturels des îles Motou-Kawa provoquèrent aussi des voies de fait de la part des Anglais par des attaques à coup de pierres. Contrarié par le vent, Cook se rendit ensuite dans une vaste baie parsemée d'un grand nombre d'îles, circonstance qui lui valut le nom de *Baie des Iles*. Là encore, il fallut avoir recours au fusil et au canon, pour arrêter les naturels qui voulaient enlever les bouées du navire. Quand les Anglais descendirent à terre, les naturels essayèrent de prendre leur revanche : ils entonnèrent le chant du combat, et s'élancèrent sur les canots. Avec quelques coups de fusil et une décharge d'artillerie on en fut bientôt quitte. Cette preuve de force une fois donnée, les naturels ne cherchèrent pas à en provoquer d'autres : désormais ils se montrèrent animés des intentions les plus pacifiques. Chaque jour, ils accouraient le long du bord, pour y commercer paisiblement et de bonne foi. Les officiers purent débarquer partout où il leur était agréable, sans péril, sans inquiétude : on leur faisait au contraire l'accueil le plus cordial. Ce canton parut très-peuplé : on y remarquait plusieurs villages entourés de belles plantations, et plusieurs cases dispersées dans la campagne. Dans celles-ci, on observa quelques pieds de *morus papyrifera*, dont l'écorce sert aux Taïtiens pour fabriquer leurs plus belles étoffes. Mais cette plante semblait rare à la baie des Iles, et les naturels n'en usaient que pour confectionner quelques pagnes de petite dimension.

Digitized by Google

En quittant cette baie, le navire de Cook courut le risque de se défoncer sur une roche à fleur d'eau située devant l'entrée. Echappé à ce danger, il gouverna vers le N. O., reçut par un temps calme, et à la hauteur de la baie Oudoudou, la visite de quelques pirogues, dont les hommes vendirent quelques étoffes et du poisson, et donnèrent à Toupaïa des renseignemens sur la nature de leur pays et sur la direction des terres. Cook leur ayant fait demander s'ils connaissaient quelque autre pays que le leur, ils répondirent qu'ils n'en avaient jamais visité d'autres; mais que leurs ancêtres leur avaient dit qu'au N. N. O. il existait une contrée fort étendue, appelée *Ulimaroa*, où quelques-uns de leurs compatriotes étaient allés sur une grosse pirogue; qu'il n'en revint qu'une partie, et qu'ils rapportèrent qu'après une traversée d'un mois, ils avaient vu un pays où les habitans mangeaient des cochons.

Cook fut horriblement contrarié par les vents et les tempêtes dans son exploration de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, et là comme partout ailleurs il déploya une constance infatigable. Enfin, le 1er janvier 1770, il doubla le cap Reinga et parut sur la côte occidentale qu'il reconnut jusqu'au cap Borrell. Le plus souvent, elle ne lui offrit que des falaises inaccessibles ou des dunes escarpées et de l'aspect le plus triste et le plus rebutant. Aussi ne fut-il tenté de mouiller nulle part. Il signala seulement la présence d'un pic fort élevé qu'il compara au pic de Ténériffe, et qu'il nomma *mont Egmont;* mais son véritable nom est Pouke-e-Aupapa. Ensuite Cook s'engagea dans le vaste enfoncement que Tasman avait pris pour un golfe, et alla mouiller, le 15 janvier, dans une baie située sur la côte méridionale, à laquelle il imposa le nom de *canal de la Reine-Charlotte.*

Quand les Anglais descendirent pour faire de l'eau, les naturels parurent assez bien disposés; pourtant on fut encore obligé de tirer à petit plomb sur l'un d'eux qui montra de la mauvaise foi et de l'insolence. Ce fut dans cette station que Cook acquit la preuve que les Nouveaux-Zélandais mangeaient les corps de leurs ennemis tués dans les combats. Des ossemens humains à demi-rongés gisaient, çà et là, sur le sol, et ils ne se cachaient pas pour dire que c'étaient les restes d'un festin. Ils ajoutèrent que de toute la tête ils ne mangeaient que la cervelle et conservaient le reste. Sur le désir que témoigna le naturaliste Banks de voir une de ces têtes, un vieillard lui en apporta quatre dont les cheveux et le crâne étaient encore dans leur état naturel. La chair avait dû en être conservée à l'aide d'une certaine préparation, car, bien que molle, elle n'avait point d'odeur désagréable. Le naturaliste acheta l'une de ces têtes, mais l'insulaire ne voulut point consentir à en céder une seconde. En revanche, il se fit un grand commerce d'ossemens humains que les Anglais achetèrent avec empressement comme preuves à l'appui du cannibalisme de ces sauvages.

Dans une partie du village, on remarqua avec surprise une croix ornée de plumes et parfaitement semblable à celle d'un crucifix. Quand on leur demanda l'usage de cet emblème, ils répondirent qu'il avait été élevé en l'honneur d'un mort. Comme ils avaient déclaré auparavant qu'ils n'inhumaient pas leurs morts, mais qu'ils les jetaient à la mer, on voulut savoir si le cadavre existait sous cette croix; mais ils ne voulurent jamais répondre.

Cook désira encore savoir s'il n'existait dans le pays aucune tradition touchant le passage de Tasman. Pour s'assurer du fait, il fit interroger le chef Topaa par le Taïtien Toupaïa. A la demande qui lui fut faite, si jamais il avait entendu raconter qu'un vaisseau eût paru sur ces côtes, Topaa répondit que non; mais il ajouta que ses ancêtres lui avaient dit qu'autrefois il était arrivé, en ce même endroit, un petit bâtiment venant d'une contrée éloignée, nommée *Ulimaroa*, et que dans ce bâtiment se trouvaient quatre hommes qui furent tués lors du débarquement.

Cook resta sur ce point trois semaines, au bout desquelles il remit à la voile. Se dirigeant au S. E., il reconnut que l'enfoncement pris par Tasman pour une simple baie était dans le fait un détroit véritable, qui reçut le nom du capitaine anglais. Après avoir remonté la côte de la terre du nord (*Ika-na-Mawi*) jusqu'au cap Topolo-Polo, et avoir constaté que c'était une île, il se dirigea vers la terre du sud (*Tavaï-Pounamou*) pour l'explorer à son tour.

Sur toute la bande du S. E. de Tavaï-Pounamou, Cook ne vit des naturels qu'une seule fois, dans un lieu qu'on nomma *Lookers*, où quatre ou cinq pirogues chargées de naturels vinrent contempler le navire d'un œil d'étonnement. Malgré les invitations pressantes de Toupaïa, ils ne voulurent point communiquer avec les Anglais, et retournèrent à terre, contens d'avoir satisfait leur curiosité. Dans la journée du 9 mars, on doubla le cap sud de la Nouvelle-Zélande, et l'on passa à l'exploration de la bande N. O. de l'île méridionale. Toute cette étendue de côte

Digitized by Google

le plus souvent escarpée, sauvage, inculte et battue par les fortes houles de l'ouest, n'offrit aux navigateurs aucun épisode intéressant. Le 28 mars, on mouilla sur une baie du détroit de Cook, qui reçut le nom de *baie de l'Amirauté*, où l'on consacra trois jours à se procurer de l'eau et du bois. Le pays paraissait abandonné depuis long-temps. A peine y trouva-t-on quelques huttes en ruines. Le sol environnant était montueux, couvert d'arbres, de buissons et de fougères qui le rendaient presque inaccessible.

Enfin, le 31 mars 1770, Cook perdit de vue la Nouvelle-Zélande, après avoir reconnu toutes ses côtes et recueilli les plus précieux documens géographiques, tandis que de leur côté ses compagnons Banks et Solander dotaient la science d'une foule de notions nouvelles sur l'ethnographie et l'histoire naturelle de ces contrées.

Au moment même où Cook passait devant la baie Oudoudou, le capitaine Surville, dont il a été déjà question à propos des îles Salomon, s'y trouvait aussi mouillé. C'était le 17 décembre qu'il avait jeté l'ancre sur cette baie qu'il avait nommée *baie de Lauriston*. Surville étant descendu à terre, le chef du village vint à sa rencontre sur la plage, tandis que les sauvages épars çà et là haussaient et baissaient alternativement des peaux de chiens et des paquets d'herbes qu'ils tenaient à la main. Ces gestes qu'on prit pour une sorte d'hommage occupèrent toute la durée de la première entrevue; mais le jour suivant, les insulaires se montrèrent réunis en troupes et sous les armes. Sur la prière du chef, Surville se rendit seul au rivage auprès de lui. Là il lui demanda son fusil qu'il refusa, puis son épée dont il consentit à se dessaisir. Le chef la montra à ses compatriotes avec une sorte d'orgueil et en prononçant une harangue très-animée. Dès cet instant, la meilleure intelligence régna entre les Zélandais et les Français, et ceux-ci purent se procurer des vivres et des rafraîchissemens de toute nature pour leurs nombreux malades. Le chef avait demandé à Surville la permission de visiter le navire, et il se disposait à partir dans son canot, lorsque les naturels alarmés poussèrent des cris qui le forcèrent de revenir à la côte.

Tandis que Surville se trouvait sur cette baie, une tempête violente fit courir à son navire les plus grands dangers; par ses manœuvres, il parvint à le sauver, mais la chaloupe qui était à terre avec les malades fut obligée de fuir devant le mauvais temps et de se réfugier dans une petite anse près d'un village où commandait un chef nommé Nagui-Nouï. Ce chef reçut les malades dans sa propre habitation et leur prodigua tous les rafraîchissemens en son pouvoir, sans vouloir rien accepter en retour. La tempête avait en outre détaché du bord un canot amarré à la poupe et qui était allé s'échouer près du village de Nagui-Nouï. Le capitaine envoya sur-le-champ à sa recherche, mais les naturels s'en emparèrent et le cachèrent si bien qu'il fut impossible de le retrouver. Surville ne craignit pas de faire lui-même des perquisitions minutieuses dans une petite rivière où il pensait qu'on avait pu le couler; puis, quand il vit que toutes ses peines étaient stériles, il résolut de tirer vengeance du vol. Des sauvages se trouvant dans le voisinage, il leur fit signe d'approcher, en saisit un qui accourut avec confiance, le conduisit à bord, s'empara d'une pirogue, brûla celles qu'il trouva sur le rivage, mit le feu au village, puis appareilla pour quitter la Nouvelle-Zélande. C'était là une vengeance atroce et bien peu justifiable.

Ce qu'il y avait de plus affligeant, c'est que le naturel saisi se trouvait être le chef Nagui-Nouï, le même qui avait accueilli les malades avec une hospitalité si désintéressée pendant les trois jours de la tempête. L'un des lieutenans, Potier de l'Orme, qui commandait la chaloupe dans cette circonstance critique, parle ainsi de l'événement: « Je fus très-surpris de voir que l'Indien qu'on amenait à bord, pieds et poings liés, fût le même chef qui, à mon arrivée à l'anse du Refuge, m'avait fait apporter du poisson séché, sans exiger de paiement, avec l'air du monde le plus honnête. Cet infortuné ne m'eut pas plus tôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières d'intercéder en sa faveur et de le protéger, parce qu'il m'avait rendu service dans une circonstance où j'en avais le plus grand besoin. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire de mal. Il me serrait dans ses bras, et il me montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner. Heureusement pour moi, le capitaine le fit mener dans sa chambre de conseil; car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. » Le pauvre Nagui-Nouï se figurait, en vrai Zélandais, qu'on allait l'assommer sur-le-champ, le rôtir et le manger. Ce ne fut guère qu'à la longue qu'il se remit de ses craintes. On remarqua que ce naturel était extrêmement vorace, et qu'après avoir mangé ce qu'on lui donnait, il allait encore auprès des matelots mendier les restes de leurs vivres. Néan

Digitized by Google

moins il regrettait souvent sa nourriture primitive, la racine de fougère. Ce chef zélandais mourut le 12 mars 1770, en vue des îles de Juan-Fernandez.

A son tour, le 24 mars 1772, le capitaine Marion, commandant des navires *le Mascarin* et *le Castries*, accosta la Nouvelle-Zélande à la hauteur du cap Borrell, devant le mont Pouke-e-Aupapa; puis il prolongea toute la bande occidentale de Ika-na-Mawi, et, le 4 mai, il mouilla sur la baie des Iles. La veille, trois pirogues étaient allées au-devant des navires jusqu'à trois lieues en mer, et les hommes qui montaient l'une d'elles consentirent, après quelque hésitation, à venir à bord des vaisseaux de Marion. Ils mangèrent le pain qu'on leur offrit, mais n'acceptèrent les liqueurs fortes qu'avec une extrême répugnance. Des chemises et des caleçons qu'on leur donna leur firent le plus grand plaisir; ils attachaient beaucoup de prix aux outils en fer qu'on leur présenta. Contens de la réception qu'on leur avait faite, ils en parlèrent aux naturels des autres pirogues, qui se décidèrent aussi à accoster le bord. Cinq ou six d'entre eux demandèrent à passer la nuit sur les navires. Ils mangèrent de bon appétit, mais ne voulurent boire ni vin ni liqueur. Parmi eux se trouvait un chef nommé Tekouri, qui témoignait une vive inquiétude toutes les fois que le vaisseau prenait une bordée au-large pour se soutenir au vent.

Le 12 mai, les navires se trouvant amarrés dans un bon mouillage, Marion fit établir des tentes sur une île voisine, nommée Motou-Roua, pour y soigner les malades. Un corps-de-garde reçut les soldats chargés de les protéger, ainsi que les matelots occupés à faire le bois et l'eau. Dès l'instant où les bâtimens avaient mouillé, ils s'étaient vus entourés de pirogues dont les naturels apportaient quantité de poissons, qu'ils échangeaient avec empressement pour de vieux clous, des morceaux de fer et quelques verroteries. Tous ces hommes affectaient un air doux et décent; ils montraient de la sagacité et de l'intelligence. Bientôt ils surent les noms de tous les officiers. Ils vinrent chaque jour à bord en si grand nombre, qu'on fut obligé d'établir une police sévère, en ne laissant pénétrer dans la chambre que les chefs, les femmes et les enfans. Les chefs se distinguaient des autres par les touffes de plumes qu'ils portaient plantées au sommet de la tête. On reconnaissait les femmes mariées à une tresse de jonc qui rattachait leur chevelure sur le sinciput, tandis que chez les jeunes filles les cheveux étaient flottans (Pl. XLVIII — 4). Les sauvages, en indiquant eux-mêmes ces distinctions, avaient averti que les hommages des Français pouvaient s'adresser aux filles libres, mais qu'il fallait respecter les femmes mariées.

Bientôt, les naturels invitèrent les Français à venir les visiter à terre, et l'on se rendit à leur invitation. Sur les bords de la baie, on compta une vingtaine de villages, dont plusieurs pouvaient contenir 400 habitans. Les plus petits en avaient 200. Aussitôt que les officiers débarquaient devant un village, les habitans accouraient au devant d'eux, et les pressaient avec instance de venir dans leurs maisons.

Marion, après plusieurs courses dans l'intérieur, avait découvert une forêt de magnifiques cèdres, distante de trois lieues du mouillage, et où il trouva des arbres propres à remplacer la mâture qu'il avait perdue dans une tempête. Un établissement fut aussitôt formé en cet endroit. On y laissa des ouvriers pour abattre les arbres, les tailler et les traîner jusqu'à la mer, d'où l'on devait les transporter à bord des navires. Chaque jour, la chaloupe allait y porter les vivres nécessaires aux ouvriers. Trois postes se trouvaient ainsi établis à terre: l'un, sur Motou-Roua, pour les malades, la forge et les hommes qui faisaient l'eau et le bois; le second, à une lieue et demie des vaisseaux, au bord de la mer, pour servir d'entrepôt; puis l'atelier des charpentiers, établi à deux lieues du rivage et dans la forêt. Chacun de ces postes était défendu par un détachement de soldats, commandé par un officier.

Les naturels fréquentaient habituellement ces postes; ils y apportaient du poisson, des cailles, des pigeons ramiers et des canards sauvages: ils mangeaient avec les matelots et les aidaient dans leur besogne. A leur tour, attirés par les avances des jeunes filles, les hommes des canots ne craignaient plus de s'aventurer dans l'intérieur, partout fêtés, choyés et bien accueillis. Quand ils étaient fatigués, les sauvages poussaient la complaisance jusqu'à les porter dans leurs bras; enfin, l'harmonie la plus parfaite, la confiance la plus grande paraissant affermies à toujours, Marion donna l'ordre de désarmer les embarcations qu'il envoyait à terre.

Le plus grand bonheur du capitaine était de se trouver au milieu de ces hommes: sa chambre en était toujours remplie; il les comblait de cadeaux et commençait à pouvoir converser avec eux. De leur côté, les sauvages le servaient comme l'eussent fait des esclaves, lui portant chaque jour les plus beaux turbots de

Digitized by Google



4. Personnages Tatoués.

4. Personajes Pintados.



3. Idoles, Armes, Ustensiles, Instrumens de la Nouvelle-Zélande

4. Idolos, Armas, Utensilhos, Instrumentos de Nueva Zelanda

Digitized by Google

Digitized by Google

leur pêche, parce qu'ils savaient le capitaine friand de cette sorte de poisson. Quand il descendait à terre, les sauvages le portaient en triomphe, en poussant des cris de joie; les femmes, les filles, les enfans même, venaient lui faire des caresses ; tous l'appelaient par son nom. L'un des chefs qui montraient le plus d'égards pour lui était Tekouri, qui gouvernait un des principaux villages voisins. Chaque officier avait parmi les sauvages un ami particulier qui l'accompagnait partout. Bref, ce peuple semblait le plus humain, le plus hospitalier, le plus doux qui fût sur la terre.

Le 8 juin, Marion, descendu à terre, fut accueilli avec des témoignages d'amitié plus vifs, plus éclatans que jamais. Rassemblés en conseil général, les chefs le proclamèrent le grand-chef du pays, et, comme insignes de cette nouvelle dignité, ils lui placèrent sur la tête quatre magnifiques plumes blanches. Cependant le lieutenant du bord, Crozet, remarqua vers ce temps qu'un jeune sauvage qu'il avait pris en affection, jovial garçon jusque-là, devint tout-à-coup triste et soucieux. Crozet lui ayant fait des présens, il les refusa; il refusa aussi des vivres, s'en alla d'un air morne et ne reparut plus. Il en fut de même de quelques amis sauvages des autres officiers. Ces hommes avaient-ils connaissance d'un complot tramé et s'étaient-ils retirés soit pour y prendre part, soit pour s'abstenir au contraire d'un crime qui leur répugnait? On ne le sut point. D'ailleurs, dans l'état de bonne intelligence qui régnait alors, on s'aperçut à peine de ces absences individuelles. Pour ouvrir les yeux aux Français, il ne fallait pas moins qu'une catastrophe soudaine, horrible et imprévue. Laissons Crozet lui-même la raconter.

« Enfin, le 12 juin, à deux heures après midi, M. Marion descendit à terre dans son canot armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. Vaudricourt et Le Houx, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau. Le nommé Tekouri, chef du plus grand village, un autre chef et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion dont le projet était d'aller manger des huîtres, et de donner un coup de filet au pied du village de Tekouri.

» Le soir, M. Marion ne vint point, comme à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot; on n'en fut pas inquiet; la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous qu'on ne se défiait point d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans une de nos cabanes, pour être plus à portée le lendemain de voir les travaux de l'atelier, qui était à deux lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture était fort avancée, et une partie des matériaux se trouvait transportée déjà assez près du rivage. Les sauvages nous aidaient tous les jours à ces transports très-fatigans.

» Le lendemain 13 juin, à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtimens, qui envoyaient ainsi alternativement tous les jours pour les provisions communes. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux; on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord. Cet homme était un des chaloupiers qui s'était seul sauvé du massacre de tous ses camarades, assommés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et se trouvait fort maltraité. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé la terre sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui craignaient de se mouiller, qu'ils s'étaient montrés enfin, comme à l'ordinaire, bons camarades; mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors les sauvages, armés de casse-têtes, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur par troupes de huit ou dix sur chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se trouvant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles; que, de là, il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de tenter de gagner un des vaisseaux à la nage.

» Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et les seize hommes du canot dont on n'avait aucune nouvelle n'eussent éprouvé la même fin que les hommes de la chaloupe.

» Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens

Digitized by Google

de sauver les trois postes que nous avions à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandé par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe ; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts pour porter promptement à ce poste, le premier et le plus important, du secours, avec l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit en passant la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion échoués ensemble dans le village de Tekouri, et entourés de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux après avoir égorgé nos gens.

» L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta point à cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les embarcations ; il craignait de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma donc à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement secours, avec l'avis des événemens tragiques de la veille et du matin.

» Je me trouvais heureusement au poste ; j'y avais passé la nuit, et, sans rien savoir du massacre de M. Marion, j'y avais fait faire bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures après midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires du vaisseau.

» Je compris aussitôt que ce détachement venait m'annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent qui marchait à la tête fut à la portée de ma voix, je lui criai d'arrêter, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pourrait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste. Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils et les armes : je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste : je fis ensuite abattre la baraque, et donnai l'ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

» Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades. J'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent toute leur tête. J'étais entouré de sauvages, chose dont je ne m'étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait rejoint et après que le sergent m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

» Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie à la tête, précédés du sergent, et partie à la queue : les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre ; je faisais l'arrière-garde. Nous partîmes au nombre d'environ soixante hommes ; nous passâmes à travers plusieurs troupes de sauvages, dont les différens chefs me répétaient souvent ces tristes paroles : *Tekouri mate Marion* (Tekouri a tué Marion). L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que nous avons reconnu que chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

» Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer, où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable, et si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans une occasion plus favorable.

» Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous serrer de plus près. Je donnai l'ordre aux matelots chargés de s'embarquer les premiers ; puis, m'adressant à un chef sauvage, je plantai un piquet en terre à dix pas de lui, et je lui fis entendre que, si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre de mille hommes, s'assirent tous.

Digitized by Google

» Je fis successivement embarquer tout le monde, ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagages à mettre dans la chaloupe, que ce bateau chargé, tirant beaucoup d'eau, ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, poussèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javelots de bois et des pierres qui ne firent de mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menacèrent avec leurs armes qu'ils frappaient les unes contre les autres, en poussant des cris affreux.

» Aussitôt que je fus embarqué, je fis lever le grapin de la chaloupe ; je fis ensuite ranger nos gens de manière à ne pas embarrasser les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de regagner promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Roua relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

» A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des sauvages augmentaient, de sorte que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces barbares la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs qui paraissaient plus agités et animaient tous les autres; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas, comme leurs casse-têtes et leurs massues. A chaque coup de fusil, ils redoublaient leurs cris et leurs menaces, ils s'agitaient horriblement sans changer de place; ils restaient sur le rivage comme un troupeau de bêtes. Nous les eussions détruits jusqu'au dernier si j'avais voulu faire continuer la fusillade. Après en avoir fait tuer malgré moi beaucoup trop, je fis ramer vers le vaisseau, et les sauvages cessèrent de crier. »

Crozet fit ensuite ramener les malades à bord et prit toutes les mesures nécessaires pour que les navires fussent à l'abri d'un coup de main de la part des sauvages. Le jour suivant, il envoya un détachement sur l'île pour continuer la provision d'eau et de bois : il s'y trouvait un village de 300 naturels environ, et, dans l'après-midi, ceux-ci se présentèrent en armes et se disposèrent à livrer le combat. Pour les prévenir, les Français marchèrent sur eux, la baïonnette en avant, et les repoussèrent jusqu'à leur village où ils se préparèrent à résister, en poussant des cris affreux.

« Parmi les naturels, ajoute la relation, on remarquait Malou, chef de ce village, et cinq ou six autres chefs qui s'agitaient avec violence, haranguaient leurs guerriers et les excitaient à marcher sur l'ennemi; mais les guerriers n'osèrent le faire. Parvenus à une portée de pistolet du village, les Français firent halte et commencèrent leur fusillade par abattre les six chefs, ce qui mit en fuite les autres guerriers. Le détachement les poursuivit sans pitié, en tua une cinquantaine, en culbuta plusieurs dans la mer, et mit le feu au village. Cette opération fit que les Français restèrent maîtres de l'île entière, et ils en furent quittes pour un homme blessé à l'œil d'un coup de lance »

Crozet fit enterrer les morts sur l'île. Il recommanda expressément qu'on leur laissât à chacun une main saillir hors de terre, pour prouver à leurs ennemis que les Français n'étaient point cannibales comme eux. Il avait aussi recommandé de tâcher de prendre quelques jeunes gens en vie, promettant même une prime de cinquante piastres pour chaque sauvage qui serait ainsi arrêté. Mais les insulaires avaient eu soin de faire évacuer sur la grande terre les femmes et les enfans. Quant aux blessés, on essaya d'en saisir quelques-uns; mais les malheureux se débattaient avec frénésie, mordant comme des bêtes féroces, et rompant comme des fils les cordes avec lesquelles on tenta de les garrotter. Il n'y eut pas moyen d'en retenir un seul.

Les travaux nécessaires pour fabriquer les mâts du *Castries* et compléter le bois et l'eau retinrent encore les Français sur ce point pendant un mois. Durant cet intervalle, à diverses reprises, les sauvages tentèrent de les surprendre; mais leurs manœuvres furent déjouées, et ils perdirent encore plusieurs hommes en diverses occasions.

Avant de quitter cette terre funeste, le capitaine voulut faire un dernier effort pour se procurer quelques renseignemens sur le sort de Marion et de son escorte. Une chaloupe bien

Digitized by Google

armée de pierriers et d'espingoles fut envoyée avec un détachement vers le village où commandait Tekouri, village qui, d'après les récits des naturels, avait été le théâtre de la catastrophe. L'officier commandant aborda au lieu même où l'on avait vu les canots échoués ; mais ils n'y étaient plus : les naturels les avaient brûlés pour en tirer le fer. Le détachement monta vers le village : à son approche, les habitans s'étaient enfuis, et l'on remarqua de loin Tekouri ayant sur ses épaules le manteau de Marion, qui était de deux couleurs, écarlate et bleu. A peine restait-il dans le hameau quelques vieillards qui n'avaient pu fuir et qui se tenaient paisiblement assis devant les portes de leurs cases. L'un d'eux qu'on voulut emmener captif frappa, sans s'émouvoir, un soldat avec un javelot. On tua le récalcitrant, mais on ne fit aucun mal aux autres. Les fouilles opérées dans les cabanes firent découvrir dans celle de Tekouri le crâne d'un homme mort depuis quelques jours, et auquel adhéraient encore quelques parties charnues à demi-rongées ; on trouva aussi un morceau de cuisse humaine fichée dans une broche en bois et dévorée aux trois quarts.

Dans les autres maisons, on recueillit une chemise ensanglantée qui avait appartenu à Marion, les vêtemens et les pistolets du jeune Vaudricourt, tombé victime de la catastrophe ; enfin on découvrit diverses armes du canot, et plusieurs lambeaux des hardes des matelots. Après avoir acquis ces tristes preuves du meurtre de leurs compagnons, les Français mirent le feu aux cases, et le village entier fut réduit en cendres.

En même temps, on s'aperçut que les insulaires abandonnaient un autre village des environs, village très-fortifié que commandait un chef nommé Piki-Ore. Comme on avait de fortes raisons de le croire complice de Tekouri, on se porta sur ce hameau que l'on trouva désert. Mais, en visitant les cases, on y découvrit, comme dans l'autre village, plusieurs objets provenant des canots et des lambeaux de hardes des hommes massacrés. Dans l'habitation de Piki-Ore, entre autres, on trouva des entrailles humaines nettoyées et cuites. Ce village fut aussi réduit en cendres. On saisit deux grandes pirogues qui furent lancées à l'eau et conduites aux navires. Les plus grandes planches furent utilisées ; on brûla le reste.

Après ces représailles exercées contre les perfides Zélandais, les deux navires quittèrent la baie des Iles le 14 juillet 1772, laissant dans la mémoire des sauvages des souvenirs terribles du passage des Français. Ils n'ont pas toutefois oublié que c'est à Marion qu'ils durent la plupart des plantes potagères qui abondent aujourd'hui aux environs de la baie des Iles, comme navets, raves, oignons, choux, etc. Aussi ont-ils plus d'une fois rappelé cette circonstance au capitaine d'Urville, en parlant de Marion comme d'un nom illustre et vénéré parmi eux.

Quant aux motifs qui purent amener l'assassinat de Marion et de ses compagnons, voici, d'après les renseignemens recueillis par M. d'Urville, la version la plus vraisemblable qu'on puisse admettre. Ce meurtre fut une conséquence des idées adoptées par les naturels sur la nécessité indispensable de venger les insultes reçues. Les dépositions unanimes des chefs de la tribu de Paroa, dont Touï, le principal d'entre eux, était le petit-fils de Malou qui périt sur Motou-Roua, tendaient à établir que Tekouri, auteur du massacre de Marion et de ses compagnons, appartenait, lui et ses guerriers, à la tribu de Wangaroa. Nagui-Nouï, traîtreusement enlevé deux ans auparavant par Surville, était aussi de cette tribu, et pouvait être proche parent de Tekouri. Dans cette circonstance, la loi de l'honneur, en vigueur dans ce pays, imposait à ce chef l'obligation d'obtenir satisfaction de cet outrage. S'il attendit aussi long-temps, ce fut sans doute pour se procurer une occasion favorable.

Dans son second voyage, en mars et avril 1773, Cook fit une longue relâche dans la baie Dusky, près du cap ouest de la Nouvelle-Zélande. Les officiers et les naturalistes parcoururent tout le pays des environs, et plus d'une fois ils eurent occasion d'admirer le caractère sauvage et souvent pittoresque du paysage. Du reste, on n'y trouva qu'une famille zélandaise composée de sept à huit individus, qui semblaient vraiment exilés sur ce coin de terre. Les Anglais n'eurent avec eux que des relations amicales et les comblèrent de petits cadeaux.

De là, Cook alla mouiller, le 18 mai, dans le canal de la Reine-Charlotte où il retrouva son compagnon de route, le capitaine Furneaux, dont il était séparé depuis quatorze semaines. Les naturels vinrent commercer régulièrement et amicalement à bord ; les jeunes filles, en ayant obtenu la permission des hommes, moyennant une légère rétribution, se livraient aux marins à l'envi et pour quelques bagatelles. Quelques-unes ne cédaient pourtant qu'avec répugnance, et les femmes mariées se montrèrent d'une chasteté scrupuleuse. On essaya d'acclimater sur ce point quelques végétaux et quelques

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Danse Guerrière des Nouveaux-Zélandais.



2. Guerriers Zélandais tatoués.

de Sainson del.

Digitized by Google

animaux d'Europe. Les végétaux réussirent; mais une brebis et un bélier moururent au bout de fort peu de jours, tandis que les chèvres se propagèrent avec facilité.

Le 7 juin, les Anglais quittèrent la Nouvelle-Zélande. Le 21 octobre de la même année, Cook reparut près de la baie d'Hawke, où il donna à deux chefs qui vinrent le visiter des cochons, des poules, des semences et des racines utiles. Le Taïtien Hidi-Hidi se trouvait alors à bord des navires anglais. Apprenant que les îles ne renfermaient ni cocos, ni ignames, il alla en chercher pour en offrir aux chefs; puis, sur l'avis que les cocos ne pouvaient germer sur cette terre, il se borna à leur démontrer l'utilité des ignames. Les chefs le comprirent, et en signe de reconnaissance l'un d'eux offrit aux Anglais sa hache de combat dont la poignée était ornée de plumes rouges de perroquet et de poils de chien blancs. Avant de quitter le navire, les chefs exécutèrent une danse guerrière, en frappant du pied, agitant leurs casse-têtes, faisant des contorsions effrayantes, tirant la langue et poussant des hurlemens affreux.

Une nouvelle relâche dans le canal de la Reine-Charlotte fournit aux Anglais la preuve certaine que les Nouveaux-Zélandais étaient anthropophages. Quelques officiers, ayant trouvé à terre des lambeaux de la chair d'un jeune homme préparés pour être rôtis, les apportèrent à bord. Là, on les fit cuire, et on les abandonna aux naturels présens, qui les mangèrent avec un avide plaisir. Cette expérience plusieurs fois répétée bannit enfin les doutes des plus incrédules. Hidi-Hidi était plus scandalisé, plus affecté de ce spectacle que les Européens mêmes : le pauvre Taïtien ne put en supporter long-temps la vue; il fut obligé d'aller se cacher pour donner un libre cours à ses larmes.

Parmi les scènes qui marquèrent cette relâche, il en est une que nous laisserons raconter à Forster lui-même. « Notre ami Tawa-Anga, dit-il, vint nous voir avec toute sa famille, et monta sur-le-champ à bord, ainsi que son fils, le petit Koa, et sa fille Kopari. On les introduisit chez le capitaine, qui leur fit plusieurs présens, et qui revêtit l'enfant d'une de ses propres chemises. Cet enfant fut si transporté de joie, que nos caresses ne purent le retenir dans la chambre : sa vanité voulait absolument se montrer à ses compatriotes sur le pont, et il ne cessa de nous importuner jusqu'à ce que nous l'eûmes laissé sortir. Mais il essuya un malheur : un vieux bouc, qui rôdait près de lui et effrayait tous les Nouveaux-Zélandais, s'offensa de la forme grotesque du pauvre Koa, qui se perdait dans les amples plis de sa chemise, et il lui marcha dessus et le foula aux pieds avec beaucoup de complaisance. Il semblait prendre plaisir à lui donner de légers coups de corne, et à l'étendre tout de son long pour mieux salir sa chemise. Les efforts inutiles de l'enfant pour se relever et ses cris provoquèrent tellement le bouc, qu'il allait recommencer si les matelots n'étaient accourus. Sa chemise était alors noire, et son visage et ses mains couverts de boue. Dans cet état piteux, il regagna la chambre du capitaine. Il avait l'air très-affligé, les yeux remplis de larmes, et il paraissait guéri de sa vanité. Il raconta ses malheurs en pleurant à son père; mais, loin d'en ressentir de la pitié, le sauvage se mit en colère et le battit pour le punir. Nous nettoyâmes sa chemise et lui lavâmes tout le corps, ce qui ne lui était peut-être pas arrivé depuis sa naissance. Son père cependant, craignant un pareil malheur, roula soigneusement la chemise, et ôtant son propre habit, il en fit un paquet dans lequel il plaça tous les présens que lui et son fils avaient reçus. »

Cook quitta ce mouillage, et ne tarda pas à y être remplacé par le capitaine Furneaux, qui devait y essuyer une catastrophe. Après une relâche sur la baie Houa-Houa, où il se procura de l'eau et du bois, Furneaux arriva en effet dans le canal de la Reine Charlotte le 30 novembre 1773, six jours seulement après le départ de Cook.

Furneaux ne comptait pas faire un long séjour dans cette baie; il allait même en repartir le 18 décembre, quand un canot envoyé à terre, sous les ordres d'un officier subalterne, nommé Rowe, pour cueillir des plantes comestibles, ne revint pas à bord. Inquiet, Furneaux envoya le lieutenant Burney et dix soldats armés pour aller à la recherche de ce canot. Long-temps Burney battit la côte sans rien découvrir; il examina inutilement plusieurs anses et plusieurs habitations, et ce ne fut qu'en abordant sur une grève près de l'anse de l'Herbe qu'il aperçut quelques indices. A la vue de l'embarcation armée, les sauvages prirent la fuite vers les bois. Alors, sur cette grève restée déserte, on reconnut les débris du canot, puis des souliers, dont l'un avait appartenu à un officier marinier; plus loin encore, une vingtaine de corbeilles, dont les unes étaient pleines de fougères, les autres de chair humaine rôtie, plusieurs souliers et une main d'homme, qui portait tatouées les lettres T. H. C'était la main du matelot Thomas Hill. On s'apprêtait à fouiller

Digitized by Google

un espace où la terre fraîchement remuée semblait promettre quelques révélations, quand une grande fumée qui s'éleva dans les environs força les Anglais à se rembarquer dans la chaloupe. Alors ils gagnèrent une baie voisine de celle de l'Herbe, où se trouvaient quatre pirogues avec un petit nombre de naturels. A l'approche des Anglais, ils quittèrent la place, et se replièrent sur une éminence éclairée d'un grand feu, et au pied de laquelle étaient éparpillés quinze cents sauvages. Pour disperser cette troupe, les Anglais, à leur arrivée à terre, firent deux décharges de mousqueterie. Les sauvages s'enfuirent à la seconde, en poussant de grands hurlemens. Deux seulement eurent le courage de tenir bon et de rester. Quand ils virent que l'on continuait à tirer sur eux, ils se retirèrent d'un pas calme et fier. L'un d'eux fut atteint par une balle à quatre cents pas de distance.

Quand la place eut été ainsi nettoyée, Burney ne tarda point à y découvrir des débris du canot, et, à quelques pas de là, les têtes, les cœurs et les poumons de plusieurs hommes fraîchement égorgés. Cette reconnaissance faite, Burney crut qu'il était temps de songer à la sûreté de ses marins : il était tard; les sauvages se rassemblaient de tous les côtés; une pluie survenue annulait presque l'avantage des armes à feu : il regagna donc la chaloupe, et reprit ensuite le chemin du navire.

Dans ce fatal guet-apens, Furneaux perdit dix des meilleurs hommes de son équipage. Comme les antécédens des naturels ne donnaient pas lieu de supposer une trahison de leur part, il pensa qu'une querelle imprévue avait causé ce triste événement. Du reste, pendant les quatre jours qu'il resta au mouillage, aucun des naturels ne se remontra.

Au mois d'octobre suivant, Cook reparut sur la même baie, où il stationna vingt jours. Timides d'abord, les naturels redevinrent familiers, quand ils virent que les Anglais n'avaient pas changé de manières avec eux. Alors ils furent les premiers à parler de la catastrophe de Furneaux; mais tout ce qu'on put comprendre de leurs récits, c'est qu'il y avait eu une bataille et des morts. Les sauvages demandaient souvent avec inquiétude aux Européens s'ils n'étaient point fâchés, et les protestations d'amitié les rassuraient à peine. Cependant, à la longue, ils reprirent confiance, et les Anglais, de leur côté, parurent oublier complètement le guet-apens de l'année précédente. A plusieurs reprises, les officiers et les naturalistes se hasardèrent seuls et sans armes à faire des courses dans l'intérieur et à de très-grandes distances du navire, sans qu'il en résultât rien de fâcheux.

Au début de son troisième voyage en 1777, Cook passa encore quinze jours dans ce hâvre, qu'il affectionnait, soit à cause de la sécurité dont les navires y jouissaient, soit pour les ressources qu'il offrait, soit enfin pour la salubrité du climat. Cette fois encore, les habitans commencèrent par se tenir sur la réserve : ils semblaient croire que les Anglais ne revenaient que pour tirer vengeance du meurtre de leurs compatriotes. Après plusieurs protestations amicales, on parvint enfin à les rassurer, si bien que le chef Kahoura lui-même, que la voix publique désignait comme principal auteur du meurtre des hommes de Furneaux, n'hésita point à monter à bord de *la Résolution* et à paraître devant le capitaine Cook. Cette assurance était d'autant plus étrange, qu'il n'ignorait pas qu'on l'avait dénoncé, et que ses compatriotes eux-mêmes sollicitaient Cook de punir en lui l'auteur de l'attentat. Nul ne semblait plus désireux de voir faire un tel exemple, que le Taïtien Maï, qui se trouvait alors sur le navire anglais. Quand pour la troisième fois Kahoura revint à bord, il pressa Cook de la manière la plus vive : « Tuez-le, tuez-le! » disait-il; et comme le capitaine ne l'écoutait pas, il apostropha Kahoura lui-même. « Si tu reviens ici, lui dit-il, je te poignarde de ma propre main. » Au lieu de s'intimider de cette menace, l'intrépide Zélandais reparut à bord le jour suivant avec toute sa famille, hommes, femmes et enfans, en tout vingt personnes. Cook ayant permis qu'il fût reçu, Maï bondit furieux auprès de Cook. « Voilà Kahoura, tuez-le! » Puis il s'éloigna, croyant que l'exécution allait se faire : mais à son retour, retrouvant Kahoura vivant, il s'écria avec indignation : « Pourquoi ne le tuez-vous pas? Vous m'assurez qu'on pend en Angleterre un homme qui en tue un autre : ce barbare en a tué dix, et vous ne voulez pas lui donner la mort, quoique la plupart de ses compatriotes la désirent, quoique cela soit juste! » Cook sourit, et ordonna à Maï de demander à Kahoura pourquoi il avait tué les Anglais. A cette question, l'énergie de Kahoura l'abandonna; il baissa la tête, tendit les bras d'un air suppliant, et sembla s'attendre à la mort. Cependant, quand Cook lui eut dit qu'il ne lui serait fait aucun mal, il reprit sa sérénité habituelle, et répondit qu'un Zélandais ayant voulu échanger une hache en pierre avec un Anglais, celui-ci s'en était emparé de force, sans vouloir rien donner en retour; qu'alors le Zélandais avait voulu se faire justice lui-même, et prendre

Digitized by Google

comme équivalent quelques morceaux de pain ; mais que les Anglais étaient tombés sur lui, et qu'ainsi avait commencé la querelle. En effet, d'après les enquêtes faites, les choses avaient dû se passer à peu près ainsi. Les autres sauvages avaient raconté que les Anglais s'étaient mis à dîner sur l'herbe, environnés de plusieurs naturels, et que, pendant le repas, ceux-ci dérobèrent du pain et du poisson ; les Anglais irrités les frappèrent ; la querelle s'anima ; deux Zélandais tombèrent morts de deux coups de fusil ; mais, avant qu'ils pussent recharger leurs armes, les Anglais furent enveloppés et assommés.

Cook quitta ces parages pour la dernière fois le 25 février 1777. Il emmenait avec lui deux jeunes naturels, Tawai-Aroua et Kokoa, qui ne devaient plus revoir leur patrie. Cette relâche fut aussi utile que les deux autres aux progrès des sciences naturelles. Le laborieux Anderson ajouta une foule d'observations précieuses à celles recueillies dans les campagnes antérieures par Banks, Solander et les deux Forster.

Vancouver, au mois de novembre 1791, stationna trois semaines dans la baie Dusky ; il n'y vit que deux misérables huttes désertes. Menzies, botaniste de l'expédition, trouva sur ce point la véritable écorce de Winter.

A son tour, en 1793, d'Entrecasteaux releva les îles Manawa-Tawi et la partie N. d'Ika-na-Mawi, dans une étendue d'environ vingt-cinq milles. Du reste, il n'eut, à la voile, que des communications insignifiantes avec les naturels.

Au mois d'avril de la même année, le capitaine Hansen du *Dedalus*, qui avait porté des vivres à Vancouver, enleva par surprise deux insulaires nommés Oudou et Touki, appartenant au district de Wangaroa, et les emmena sur l'île Norfolk. Par leur intermédiaire, les Anglais espéraient avoir des renseignemens sur la fabrication du chanvre de phormium ; mais ce travail étant presque exclusivement du ressort des femmes, ni l'un ni l'autre ne purent rien spécifier à cet égard. Pour faire excuser l'enlèvement brutal dont ces jeunes Zélandais avaient été victimes, le gouverneur de l'île, King, eut pour eux toutes sortes d'égards ; il poussa la complaisance jusqu'à les reconduire lui-même dans leur patrie six mois après. Ces attentions habilement prodiguées se gravèrent dans l'esprit des naturels, et les disposèrent favorablement, par la suite, envers les Anglais. Le pavillon britannique commençait alors à se montrer sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où la pêche de la baleine et surtout celle des phoques attiraient une foule d'armateurs. Ils s'y procuraient, en outre, des bois de construction, du chanvre de phormium et des vivres à très-bas prix. Les aventuriers abondèrent bientôt sur ces parages, et y firent connaître tour à tour le détroit de Foveaux, par lequel l'île Stewart est séparée de Tavai-Pounamou, la jonction de l'île Banks de Cook à la terre voisine, et divers mouillages dans la partie la plus australe de la Nouvelle-Zélande. Dans tous ces voyages, les Européens apprirent à connaître les Zélandais. Ils surent que, s'ils étaient des ennemis sanguinaires, intrépides, implacables, et poussant leur vengeance jusqu'à dévorer les cadavres des vaincus, ils pouvaient être également des amis fidèles, dévoués et courageux. De leur côté, les Zélandais étudièrent les Européens, les apprécièrent, les ménagèrent. Comme ils virent que leur supériorité la plus réelle était dans la possession des armes à feu, ils n'épargnèrent rien pour s'en procurer. Dans le principe, ils donnèrent jusqu'à douze cochons ou plusieurs centaines de corbeilles de patates pour un fusil. Ainsi, la possession d'un instrument de mort affamait un village pour un mois.

Long-temps tous ces sauvages se refusèrent à s'embarquer sur les navires anglais pour aller visiter une colonie européenne. Le premier qui s'y décida fut un chef de la baie des Iles, nommé Tepahi. Vers 1805, il se laissa conduire avec ses cinq fils à l'île Norfolk, d'où il passa à Port-Jackson. Fort bien traité par le gouverneur King et par les personnes les plus distinguées de la colonie, il retourna chez lui comblé de présens, d'outils et d'instrumens utiles. Sur le navire qui le ramenait se trouvait un jeune Anglais nommé George Bruce, qui demanda et obtint la permission de rester avec lui à Rangui-Hou. Bientôt George eut acquis et mérité toute l'affection du chef sauvage, qui lui donna sa fille en mariage et le nomma son premier général. Pour obtenir ce double honneur, il fallut que Bruce subît un tatouage complet, après quoi il fut jugé digne d'obtenir la main de la jeune Etoki, la plus jeune des filles de Tepahi, alors âgée de quinze ans à peine. Ainsi naturalisé, Bruce devint un personnage important dans sa tribu, et, plus d'une fois, il rendit des services essentiels aux navires de ses compatriotes. Ceux-ci ne se montrèrent pas toujours reconnaissans ; et l'un d'eux, entre autres, se conduisit à son égard comme ne l'aurait point fait un boucanier ou un pirate. C'était le capitaine Dalrymple du navire *General Wellesley*. Ce capitaine, quoique mouillé sur un point assez éloigné du district de Tepahi, s'était réclamé de Bruce pour obtenir une provision d'espares. Bruce s'y prêta. Alors Dalrymple

Digitized by Google

demanda un autre service : il s'agissait de l'accompagner au cap N. pour l'aider dans ses échanges. Malgré quelques répugnances, Bruce y consentit ; il s'embarqua avec sa femme sur *le General Wellesley*, sous la condition formelle qu'on les ramènerait dans leur tribu. Au lieu de tenir sa promesse, le flibustier Dalrymple fit route pour l'Inde abandonna Bruce à Malacca, et vendit sa femme à Penang. On assure pourtant que Bruce parvint à rejoindre sa femme, et qu'ils revirent ensemble la Nouvelle-Zélande. Quoi qu'il en soit, on n'en entendit plus parler.

Ces actes de perfidie et de brutalité, qui se reproduisaient de temps à autre, provoquèrent bientôt, de la part des naturels, des représailles terribles. Telle fut, entre autres, l'aventure du *Boyd*, capitaine John Thompson. Ce navire allant charger des espares à Wangaroa, avait reçu à bord plusieurs naturels pour les reconduire dans leur patrie. Dans le nombre se trouvait le fils d'un des chefs de Wangaroa, nommé Taara, mais plus connu sous le nom de George. Quoique Taara eût payé son passage, il se prêtait au service du bord, et mettait la main à la manœuvre. La maladie seule l'empêcha de continuer ce travail gratuit et volontaire. Alors le brutal capitaine le fit châtier sévèrement, lui refusa sa ration et le menaça de le jeter à la mer. En vain Taara représenta-t-il qu'en sa qualité de chef il ne devait pas être frappé comme un esclave ; on ne l'écouta point et on le déchira de coups. Alors Taara dissimula ; mais, arrivé au milieu des siens, il assembla ses amis, et la perte du *Boyd* fut décidée.

Aussi imprévoyant que cruel, Thompson s'était rendu à terre avec son équipage presque entier, laissant le navire à la garde de quelques matelots seulement. A peine parut-il devant Tepouhi, que celui-ci lui reprocha vivement sa conduite envers son fils, et l'assomma d'un coup de casse-tête ; tous ses compagnons eurent le même sort. En même temps se passait à bord une autre scène de carnage. Accourus en grand nombre dans leurs pirogues, les naturels sautaient à l'abordage et surprenaient le reste des matelots (Pl. XLIX — 3). Quelques-uns d'entre eux s'étant réfugiés dans le gréement, furent sauvés par le chef Tepahi, qui venait d'arriver de la baie des Iles, et qui les reçut dans sa pirogue ; mais à peine furent-ils arrivés à terre, que les naturels de Wangaroa se précipitèrent sur eux et les égorgèrent. Les corps des victimes furent ensuite rôtis et dévorés par les vainqueurs. Des soixante-dix personnes qui montaient *le Boyd*, il ne réchappa que deux femmes et un enfant, qui s'étaient cachés durant le premier moment du massacre. Découverts plus tard, ils ne subirent aucun mauvais traitement, et furent remis, peu de temps après, à un capitaine qui relâcha dans la baie. Le mousse de la chambre fut aussi sauvé. C'était un bon petit enfant qui, pendant la traversée, avait eu quelques attentions pour le chef Taara. Celui-ci l'avait pris en affection. Au fort du carnage, il aperçut le chef et courut se jeter dans ses bras, en s'écriant : « George, vous ne voudriez pas me tuer ! » Malgré l'irritation du moment, George le prit sous sa sauve-garde : « Non, mon garçon, je ne vous tuerai point, lui dit-il ; vous êtes un bon enfant. » Et, en effet, il fut épargné. La prise du *Boyd* fut, du reste, fatale au vainqueur lui-même. Le père de Taara, une fois maître du navire, voulut essayer son mousquet. Comme il était près d'un baril de poudre défoncé, la poudre prit feu, fit sauter le vieillard et brûla le navire. Cet incident acheva d'exaspérer Taara contre les Européens, auxquels il imputait la mort de son père.

On a vu que le chef Tepahi avait essayé, mais en vain, de sauver de ce désastre quelques matelots anglais. Loin de lui valoir l'amitié des Européens, cette conduite, mal comprise, lui attira leurs ressentimens. On confondit, ou on feignit de confondre son nom avec celui de Tepouhi, le père de George, et il passa pour l'un des auteurs du massacre. Pour en tirer vengeance, quelques mois après, plusieurs capitaines baleiniers vinrent mouiller dans la baie des Iles et attaquèrent de concert l'île où résidait la tribu de Tepahi. Les naturels furent très-maltraités dans cette agression injuste et imprévue ; plusieurs furent tués, un plus grand nombre blessé ; enfin leur village fut complètement détruit. Quoique blessé grièvement, Tepahi réussit à s'échapper, mais il mourut à quelque temps de là dans une bataille contre la tribu de Wangaroa, dont l'enlèvement même du *Boyd* était la cause primitive.

A la même époque, divers insulaires, à l'exemple de Tepahi, quittèrent leur pays pour suivre des Européens, et se faire à leurs mœurs en résidant parmi eux. Maounga de Korora-Reka se rendit en 1805 en Angleterre sous la protection du docteur Savage ; il y fut présenté à la famille royale et à diverses personnes de distinction qui lui firent de riches cadeaux. De retour dans son pays, il en fut peu de temps après banni par l'Ariki pour un vol commis à bord d'un navire. Long-temps exilé, il y rentra ensuite et y jouit d'un certain crédit sous le nom de *King-Harry*.

Digitized by Google



3. Opération du Tatouage à la Nouvelle-Zélande.



4. Jeunes Filles de la Nouvelle-Zélande.

Digitized by Google

Digitized by Google

Un autre jeune Zélandais, Mawi, neveu de Tara, ariki de Korora-Reka, à peine âgé de neuf à dix ans, fut aussi confié par son père en 1806 à un capitaine qui avait réussi à le convaincre des avantages de la civilisation et des bienfaits du christianisme. Mawi apprit à lire et à écrire chez un colon de l'île Norfolk qu'il suivit, en 1812, à la Nouvelle-Galles du Sud. Là, le jeune Zélandais passa sous la direction de M. Marsden, principal chapelain de la colonie, et qui eut pour lui la plus tendre affection. Mawi accompagna les premiers missionnaires dans son pays, où il leur fut très-utile comme interprète. Peu de temps après, il passa en Angleterre où il fut reçu dans l'établissement de la société des Missions. Sa conduite fut exemplaire. Il montrait la plus grande ardeur pour s'instruire, et le chef des Missions fondait sur lui la plus grande espérance, quand une fièvre putride l'emporta le 28 décembre 1816.

Doua-Tara, neveu de Tepahi, chef de Rangui-Hou, eut une destinée plus singulière encore. Dominé du désir de s'instruire à l'école des Européens, le pauvre insulaire ne put jamais arriver à la réalisation de son projet. Jouet de la mauvaise foi des capitaines, il ne connut de notre civilisation que ses côtés perfides. Embarqué en 1805 sur le baleinier *l'Argo*, il y fit pendant plus d'un an le service de matelot et de rameur dans les embarcations, au bout duquel temps il fut débarqué à Port-Jackson, sans la moindre indemnité. Alors Doua-Tara monta sur le baleinier *l'Albion*, capitaine Richardson, et passa six mois à pêcher sur les côtes de la Nouvelle-Zélande. *L'Albion* ayant mouillé à la baie des Iles, Doua-Tara retourna chez ses amis; mais cette fois du moins il reçut du capitaine divers articles d'Europe en paiement de ses services.

Six mois après, *le Santa-Anna*, capitaine Moody, étant survenu, il s'embarqua de nouveau, fut mis à terre à l'île Bounty avec un autre Zélandais, deux Taïtiens et dix Européens, pour tuer des phoques et préparer leurs peaux. Abandonnés sur cette plage aride, avec une faible provision de pain, de salaisons et d'eau, ces hommes y restèrent cinq mois en butte à de grands besoins et à des souffrances inouïes. Au bout de ce temps seulement, *le Santa-Anna* reparut, prit huit mille peaux de phoques préparées et mit à la voile pour l'Angleterre, l'Angleterre que le pauvre Doua-Tara rêvait depuis si long-temps. *Le Santa-Anna* entra dans la Tamise en juillet 1809. Doua-Tara demanda à voir le roi, ce que Moody lui promit; mais, au bout de quelques jours, ce perfide capitaine fit transborder le sauvage sur le navire *Ann* qui portait des convicts à la Nouvelle-Galles du Sud. En vain le pauvre insulaire réclama-t-il quelques hardes et des gages pour ses longs services; on lui répondit qu'à Port-Jackson on le paierait avec des mousquets. Malade, autant de chagrin que du changement de climat, Doua-Tara arriva à bord de *l'Ann* souffrant, exténué, à demi-mort. Heureusement M. Marsden retournait sur ce même navire à Port-Jackson; pourtant ce ne fut qu'au bout d'un certain temps qu'il fut instruit de la présence de Doua-Tara à bord de *l'Ann*. La première fois qu'il l'aperçut, il était tristement assis sur le gaillard d'avant, enveloppé de haillons et souffrant d'une toux violente. Interrogé, Doua-Tara raconta ses aventures; il dit les misères excessives qu'il avait souffertes à bord du *Santa-Anna;* il ajouta que les marins anglais l'avaient cruellement battu, ce qui lui avait occasioné des crachemens de sang; que le capitaine, de son côté, l'avait frustré de ses gages et l'avait empêché de voir le roi.

Instruit de ses malheurs, M. Marsden vint au secours du pauvre Doua-Tara; on le soigna, on le mit à un régime sain et fortifiant qui le rétablit assez vite, et il fit dès-lors avec zèle et intelligence le service de matelot. Arrivé en février 1810 à Port-Jackson, il demeura huit mois chez M. Marsden à Parramatta, s'occupant de travaux d'agriculture. Enfin, M. Marsden passa un marché avec le capitaine du baleinier *Frederick* pour le reconduire dans son pays avec trois autres Zélandais alors employés chez M. Marsden. Le capitaine avait seulement stipulé la condition que les naturels travailleraient pour l'aider à faire sa cargaison tant que le navire serait sur la côte de la Nouvelle-Zélande.

Près du cap Otou, Doua-Tara passa deux jours à terre, pour procurer à l'équipage une provision de porcs et de patates; après quoi le capitaine s'occupa de faire sa cargaison d'huile, qui fut prête au bout de six mois environ. Le navire se trouvant alors aux environs de la baie des Iles, Doua-Tara et ses compagnons rappelèrent au capitaine ses engagemens vis-à-vis d'eux et de M. Marsden, et le supplièrent de les déposer dans leur patrie dont ils avaient les côtes devant les yeux. Ces pauvres gens étaient loin de s'attendre à une perfidie nouvelle. Quelle fut leur surprise, quand le capitaine leur répondit qu'il allait à l'île Norfolk, et que sur sa route il accosterait pour les débarquer sur quelque autre point de la Nouvelle-Zélande! Arrivés à l'île Nor-

Digitized by Google

folk, Doua-Tara et ses trois compagnons furent envoyés à terre pour y faire de l'eau : chavirés par la houle, ils faillirent se noyer sous des rochers creux du rivage. Pour exprimer ce qu'il avait éprouvé, Doua-Tara disait que, dans ce moment périlleux, « son cœur était plein d'eau. » Le pauvre Zélandais n'était pas au bout de ses infortunes. Quand il fut de retour à bord, le capitaine du *Frederick* déclara à ses passagers qu'il ne retournerait plus à la Nouvelle-Zélande, mais qu'il allait mettre à la voile pour l'Angleterre ; qu'en conséquence il allait les laisser sur l'île Norfolk. On les abandonna en effet sur cette terre déserte et sans ressource. Ils y furent trouvés par le capitaine Gwyner du baleinier *l'Ann*, qui les recueillit mourant de faim, et les ramena à Parramatta auprès de M. Marsden. Enfin, à la suite d'un nouvel accord et d'une nouvelle campagne de cinq mois, le pauvre Doua-Tara fut rendu à sa patrie en 1812, avec des semences de blé et des instrumens d'agriculture qu'il avait apportés de Parramatta.

A son arrivée, Doua-Tara fut investi sur-le-champ de l'autorité de son oncle Tepahi, qui venait de mourir. Préoccupé d'améliorations agricoles, à l'instant même il rassembla ses amis, leur expliqua tous les avantages qui pouvaient résulter de la culture des terres, leur montra son blé, leur expliqua que cette graine était la base du pain et du biscuit qu'ils mangeaient avec tant de plaisir à bord des navires européens ; puis leur en distribua une partie, et réserva le reste pour lui et son oncle Shongui, l'un des chefs les plus influens de cette contrée de la Nouvelle-Zélande. Tous semèrent leur grain ; mais tous, à l'exception de Shongui, impatiens de jouir de leurs récoltes, et s'imaginant que le fruit devait pousser à la racine, comme aux patates et aux pommes de terre, arrachèrent leur blé encore vert ; n'ayant rien trouvé au bout, ils brûlèrent toutes leurs plantes ; après quoi ils vinrent auprès de Doua-Tara pour se railler. « Parce que tu as beaucoup voyagé, lui dirent-ils, tu t'es cru en droit de nous abuser. » Doua-Tara eut beau leur expliquer leur méprise, ils refusèrent de croire à rien. Cependant, lorsque les blés de Doua-Tara et de Shongui furent arrivés à maturité, on les montra aux incrédules. « Oui, dirent-ils, c'est du grain ; mais il ne sert pas à faire du pain. » Doua-Tara chercha à moudre le blé dans un moulin à café, ce qui ne lui réussit pas et sembla donner gain de cause aux récalcitrans. Mais l'année suivante, M. Marsden ayant envoyé un moulin à blé, Doua-Tara fit de la farine devant les chefs assemblés, puis un gâteau qu'il partagea entre tous. Alors, ils furent convaincus, poussèrent des cris de joie, et témoignèrent le désir de cultiver cette utile semence.

Ce fut à la nouvelle des bonnes dispositions des naturels, que M. Marsden songea à envoyer sur les lieux deux personnes attachées aux Missions, MM. Kendall et Hall, pour examiner les localités et calculer les chances d'un établissement. Ces deux évangélistes arrivèrent à la baie des Iles le 1er juillet 1814, et passèrent six semaines à visiter les tribus voisines de la baie. On leur fit partout le meilleur accueil, et les chefs du pays, Shongui de Waï-Mate, Koro-Koro de Paroa, et Doua-Tara de Rangui-Hou, voulurent accompagner les missionnaires à leur retour à Port-Jackson, pour que M. Marsden se décidât plus promptement à fonder une mission chez eux.

M. Marsden ne voulut pas confier à d'autres cette importante affaire. Il s'embarqua le 19 novembre 1814, avec MM. Kendall, Hall, King et leurs familles. En passant devant Wangaroa, il eut la satisfaction de pouvoir apaiser une guerre qui existait alors entre ses tribus et celles de la baie des Iles. A son arrivée sur ce dernier point, il visita plusieurs des tribus, fut accueilli partout avec joie et respect, reçut les hommages de tous les chefs de ces côtes, Shongui, Koro-Koro, Doua-Tara, Tara et Tareha. Ayant poussé même jusqu'à la baie Shouraki, accompagné d'une escorte nombreuse de naturels, il y reçut un accueil distingué de la part de l'ariki Houpa, l'un des chefs les plus puissans de la contrée. A son retour à la baie des Iles, M. Marsden convoqua une assemblée des chefs du pays, et là, en présence de tous, se conclut un marché qui attribuait, moyennant le prix de douze haches, deux cents acres de terre sur le territoire de Rangui-Hou à la société générale des Missions. Comme sceau du traité, le chef qui vendait apposa sur le papier la copie du tatouage qui lui couvrait la

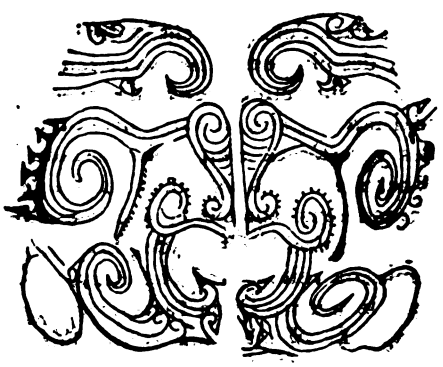


figure ; c'était sa signature. Sur ce terrain, des

Digitized by Google

cases furent promptement élevées, dans lesquelles les missionnaires se logèrent avec leurs familles et des ouvriers qui les avaient suivis. L'établissement se composait, dans l'origine, de vingt-cinq Européens de tout sexe et de tout âge.

Cette installation faite, M. Marsden quitta Rangui-Hou le 26 février 1815. Il eut le regret, en partant, de laisser Doua-Tara très-malade d'une affection d'entrailles qui l'emporta peu de temps après. Ce fut pour la Nouvelle-Zélande une perte irréparable. Seul de ses compatriotes, Doua-Tara avait vécu assez de temps parmi les Européens, pour comprendre leur civilisation et en saisir toutes les ressources. Quand il avait vu les missionnaires coloniser un morceau de terrain sur Rangui-Hou, il avait dit à M. Marsden : « Maintenant que j'ai introduit la culture du blé à la Nouvelle-Zélande, elle va devenir une terre importante. Je pourrai porter du blé à Port-Jackson, et j'y achèterai des pioches, des haches, des bêches, du thé, du sucre, etc. » Il voyait déjà la Nouvelle-Zélande prendre l'aspect des environs de Sydney ; il projetait des défrichemens sur une grande échelle, et avait dressé le plan d'une ville régulière. Tels étaient les projets qui occupaient son esprit, quand la maladie l'enleva à vingt-huit ans. Cependant, il ne faut pas croire que Doua-Tara soit parvenu à se mettre entièrement au-dessus des préjugés zélandais. Dix ans de séjour parmi les Européens, un intelligence rare et un jugement solide n'avaient pu contrebalancer l'influence des souvenirs du premier âge. Le même homme qui se moquait, chez les Anglais, des superstitions de son pays, en redevint, quand il fut atteint par la maladie, l'esclave comme ses compatriotes. Il se soumit aux plus rudes exigences du tabou, et répondit, quand on le lui reprocha, par des défaites puériles.

Les missionnaires, une fois établis, eurent à redouter les effets de ces coutumes superstitieuses, toute-puissantes dans la contrée. Ainsi tranquilles en apparence, ils auraient pu être envahis à l'improviste à la mort de Doua-Tara, par suite d'un usage bizarre qui veut, en pareil cas, que les nations voisines viennent ravager en armes le territoire du défunt. Grâce à l'intervention du puissant Shongui et de quelques autres chefs, ils furent préservés, cette fois, de cette invasion sauvage.

Cependant, ces pieux colonisateurs s'occupaient avec zèle de la culture des terres, de l'instruction des enfans et de la conversion des naturels. Le sol répondit mieux à leurs efforts que l'esprit des indigènes. La plupart des produits d'Europe réussirent dans leurs champs; mais, à part quelques enfans qui apprirent à lire et à écrire, leurs efforts spirituels restèrent sans succès. Le caractère de cette race avide de sang et de combats semblait presque incompatible avec une religion toute de mansuétude et de paix. Au lieu de parvenir à éteindre les guerres, la présence des Européens ne servit qu'à les rendre plus meurtrières, en amenant l'introduction des armes à feu parmi les naturels. Pour en obtenir des colons, qui ne s'y prêtaient pas, ils employèrent tour à tour la douceur et la menace, allant même, à la suite de refus multipliés, jusqu'à leur refuser des vivres, pour les porter aux baleiniers qui se montraient moins scrupuleux.

Au mois d'août 1815, deux navires nommés *Trial* et *Brothers* ayant mouillé dans une baie située près du cap Moe-Hao, les naturels les attaquèrent en plein jour, et réussirent à s'en emparer d'abord; mais les Anglais, à la suite d'une lutte opiniâtre, reprirent leurs navires, restés pendant plusieurs heures au pouvoir des sauvages. Cinq Européens et cent Zélandais furent tués dans cet engagement.

Vers ce temps encore, l'un des missionnaires, M. Hall, étant allé résider sur un autre point de la baie des Iles nommé Waï-Tangui, y reconnut un sol bien plus fécond que celui de Rangui-Hou. Un établissement fondé dans cette localité, sous la protection du chef Waraki, donnait déjà les plus grandes espérances, quand ce chef mourut. Les naturels, d'après l'usage rapporté plus haut, vinrent piller la maison de M. Hall, et se portèrent même à quelques voies de fait contre lui. Ce missionnaire quitta donc, en 1816, le séjour de Waï-Tangui, qui passait pour le jardin de la Nouvelle-Zélande.

Dans le mois de mars de la même année, le brick américain *l'Agnès* ayant mouillé aux environs du cap Est, sur la baie de Toko-Malou, de bons rapports s'établirent entre les sauvages et le navire. On fit quelques échanges, et l'on vécut amicalement pendant deux jours; mais le troisième, quelques symptômes fâcheux ayant alarmé le capitaine, il donna l'ordre d'appareiller. Il était trop tard : les sauvages, au nombre de plusieurs centaines, tombèrent sur l'équipage, massacrèrent trois hommes, et terrassèrent les douze autres, qu'ils emmenèrent prisonniers au rivage. Là, des douze prisonniers, six furent assommés, rôtis et mangés en présence des survivans. Les six autres, dès le lendemain, se virent emmenés à l'intérieur, dans un village nom-

Digitized by Google

mé Rangadi, où ils subirent la douloureuse opération du tatouage sur la figure. Cinq d'entre eux restèrent six mois à Rangadi ; après quoi on les sépara, et deux seulement accompagnèrent un chef puissant, nommé Emaï, dans les provinces centrales. L'un de ces hommes, Anglais de naissance, se nommait Rutherford : c'est à lui que l'on doit les détails de cette aventure. La relation qu'il publia après son retour dans son pays est accompagnée de son portrait offrant le dessin du tatouage dont sa figure et son corps étaient couverts. Nous en donnons ici une reproduction fidèle.



Arrivés chez Emaï, les deux Européens vécurent d'une manière assez tranquille pendant un an, allant à la pêche et à la chasse pour le compte de leur chef, tuant quelques ramiers avec un beau fusil à deux coups, qu'Emaï avait eu, avec des munitions, pour sa part du pillage de *l'Agnès*. Un événement assez bizarre vint frapper, au bout de ce temps, le compagnon de Rutherford. Emaï était allé un jour assister à une fête dans le voisinage, et les deux blancs gardaient le logis dans lequel se trouvaient la vieille mère d'Emaï malade et un médecin qui la soignait. Par hasard, le camarade de Rutherford prêta à un esclave son couteau, pour couper des joncs destinés à réparer une case; puis, le reprenant, il tua un cochon, et en mit quelques morceaux cuire dans une marmite, avec des patates pelées avec le même couteau. Rien de tout cela n'était indifférent, comme on va le voir. Les patates une fois cuites, la vieille malade en eut envie, et en demanda aux blancs, qui lui en donnèrent en présence du médecin. Le lendemain, presqu'au moment du retour d'Emaï, elle mourut.

Les funérailles furent faites avec la pompe due à son rang. Rien n'y manqua; ni l'exposition publique du cadavre, oint d'huile et paré de plumes blanches, ni les décharges de mousqueterie, ni les visites des chefs voisins, ni les lamentations et les déchiremens (Pl. XLI — 3). Cela dura trois jours; mais le quatrième, les chefs se réunirent solennellement autour du cadavre, pour examiner dans une enquête sévère la conduite du médecin, et s'assurer si la malade n'avait pas succombé par suite de quelque négligence dans les rites prescrits, auquel cas, suivant la coutume du pays, la mort seule pouvait expier sa faute.

Le docteur fut donc appelé et obligé de détailler minutieusement les circonstances de la maladie. Il raconta tout, jusqu'au fait des patates, puis se retira. Alors un vieux chef prit la parole, fit quelques tours dans le cercle, et déclara gravement que la mort de la femme provenait de ce qu'elle avait mangé des patates pelées avec le couteau d'un blanc, après que ce couteau avait servi à couper des joncs destinés à réparer une case; il ajouta qu'il pensait que le blanc devait être immolé, ce qui, d'ailleurs, serait un grand honneur pour l'esprit de la défunte. Cette opinion fut accueillie par un assentiment général. Le pauvre coupable ne trouvant pas la force de se défendre, Rutherford tenta de plaider sa cause : il dit que son compagnon, en faisant cela, n'avait eu aucune mauvaise intention; qu'il ignorait, à cet égard, les usages du pays; puis, s'adressant à la commisération d'Emaï, il l'implora en faveur de son camarade. Mais celui-ci, comme absorbé dans sa douleur, ne fit pas semblant de l'entendre; et le vieux chef, s'étant avancé près de la victime, l'assomma d'un coup de *mere* pendant que Rutherford parlait encore. Du reste, Emaï ne voulut pas permettre qu'on mangeât son corps; il le donna à l'Anglais pour qu'il l'inhumât de la manière qu'il le jugerait convenable.

A quelque temps de là, Rutherford devint une autorité dans le pays. On le nomma chef, et Emaï lui accorda deux de ses filles en mariage. Depuis ce jour, il prit part à toutes les expéditions guerrières de son beau-père, et partagea ses priviléges. Dans une de ces excursions, il poussa jusqu'à Tara-Nake sur les bords du détroit de Cook, et y vit un Anglais échappé

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Réception par un Chef de la Nouvelle Zélande.

1. Recibimiento hecho por un Caudillo de Nueva Zelanda.



2. Défrichement d'un Champ de Patates.

2. Desmonte de un Campo de Patatas.

Digitized by Google

au massacre d'un navire, et marié à la fille d'un chef du pays. De Tara-Nake, il gagna le cap Waï-Apou, où il trouva le fameux Pomare et ses guerriers poursuivant leurs conquêtes sur le littoral de la Nouvelle-Zélande.

Une autre fois, Rutherford accompagna Emaï qui se rendait en auxiliaire auprès des chefs de Kaï-Para, alors en guerre avec les tribus de la baie des Iles. Leur troupe employa cinq semaines pour se rendre à Kaï-Para, où se trouvaient déjà près de mille guerriers rassemblés sur les bords d'une rivière. Les ennemis occupaient l'autre bord. Avant le combat, Rutherford put passer la rivière pour aller s'entretenir avec un blanc qui était dans le camp ennemi; et, dans le cours de cette entrevue, il vit Shongui assommer d'un coup de casse-tête un de ses esclaves, et dévorer ensuite son cœur tout palpitant. Pour motif de cette action, Shongui allégua que cet esclave lui avait dérobé une armure, avec laquelle il avait été repris comme il s'enfuyait à l'ennemi.

La bataille se livra le jour suivant. Le chant du combat fut d'abord entonné, puis la fusillade eut lieu. Les armes ne se rechargèrent point, et le combat se continua corps à corps avec les casse-têtes. L'armée de la baie des Iles fut mise en déroute; mais en passant auprès de Rutherford, un des fuyards lui lança un dard barbelé qui s'enfonça fort avant dans la cuisse. Deux femmes en retirèrent la pointe au moyen d'une large incision qu'elles firent autour de la blessure avec une coquille d'huître acérée; ensuite elles y appliquèrent quelques herbes fraîches, au moyen de quoi la plaie se guérit assez promptement. Quand les vainqueurs eurent bien festoyé sur le champ de bataille avec les corps des ennemis tués, Rutherford put retourner avec Emaï et ses compagnons au sein de leur tribu.

Peu de temps après cette expédition, des fumées s'élevèrent des montagnes voisines, et, à leur vue, les naturels s'écrièrent : « *Kaï-pouke! kaï-pouke!* (navire! navire!) » Sur-le-champ Emaï se mit en route avec Rutherford et plusieurs guerriers, ainsi que des esclaves qui poussaient devant eux des cochons vers Toko-Malou, où ils arrivèrent en deux jours. Le navire se trouvait alors assez loin au large, le vent contraire l'empêchant de rallier la côte. Les chefs tinrent un conseil, dont le résultat fut que, si le navire entrait dans la baie, ils s'en empareraient et massacreraient l'équipage. Dans la crainte qu'il n'osât point aborder la côte, ils se décidèrent à envoyer Rutherford à bord pour l'attirer par de belles promesses. Celui-ci feignit de se prêter en tout à leurs désirs, rendant au fond du cœur grâce au ciel du hasard qui lui offrait la chance de recouvrer sa liberté. En effet, costumé en guerrier zélandais, il pagaya vers le bâtiment dans une pirogue conduite par un fils de chef et montée par quatre naturels. Arrivé au navire qui était un brick américain, Rutherford raconta au capitaine ses dramatiques aventures, et il obtint de lui la faveur d'être reçu à bord. Tout s'arrangea donc en conséquence. Le fils du chef qui avait commencé à commettre quelques vols fut fustigé d'importance, puis renvoyé avec ses esclaves; après quoi le capitaine reprit le large, peu curieux d'aller subir le sort de *l'Agnès* sur ces parages perfides. Ainsi, après une captivité de dix ans environ, Rutherford fut délivré le 9 janvier 1826.

Cependant les progrès des missionnaires, quoique assez lents, ne discontinuaient pas. Au mois d'avril 1817, M. Kendall avait réuni dans son école jusqu'à soixante-dix enfans, moitié de l'un, moitié de l'autre sexe. Ces enfans montraient pour apprendre à lire et à écrire une aptitude presque égale à celle des enfans européens. Si les parens ne les eussent souvent dérangés de leurs leçons pour les envoyer à la recherche des vivres nécessaires à leur subsistance, sans doute ils eussent fait des progrès bien plus grands encore. Vers ce temps, M. Marsden envoya à la baie des Iles six bêtes à cornes. Ce fut aussi à cette époque qu'eut lieu une guerre entre les peuples de la baie d'Abondance et Shongui d'accord avec Houpa, ariki des bords du Shouraki. Il s'agissait de venger trois meurtres commis sur des membres de la tribu de Shongui. Les forces réunies des deux chefs ne se montaient qu'à huit cents guerriers; mais les armes à feu leur donnaient un grand avantage. Cinq cents villages furent livrés aux flammes. Outre une quantité considérable de morts, il y eut deux mille prisonniers de tout sexe et de tout âge, que les chefs se partagèrent comme esclaves. Une seule pirogue de Rangui-Hou rapporta soixante-dix têtes préparées suivant les procédés du pays.

En 1817, Touaï et Titari, de la tribu de Paroa, s'embarquèrent pour Port-Jackson, et de Port-Jackson pour l'Angleterre sur le brick *le Kanguroo*. Arrivés à Londres l'année suivante, les deux Zélandais passèrent dix mois dans les écoles de la Société des Missions, mais ils ne prêtèrent un peu d'attention qu'aux arts mécaniques. La civilisation n'avait fait qu'effleurer ces sauvages, quand ils retournèrent dans leur patrie en 1819, avec M. Marsden et trois

Digitized by Google

nouveaux missionnaires suivis de leurs familles. Ceux-ci s'établirent à Kidi-Kidi sous la protection de Shongui, sur un territoire de treize mille acres, acheté de ce chef moyennant quarante-huit haches. Koro-Koro, à la vue de cette nouvelle organisation, montra un regret si vif de n'avoir point de missionnaires chez lui, que M. Marsden se décida à fonder une petite annexe dans un lieu nommé Manawa-Oura, sur les domaines de ce chef.

La puissance et l'influence de Shongui sur toute la partie septentrionale d'Ika-na-Mawi étaient alors en voie de progression. Ce chef, l'une des têtes les plus caractérisées de cette race (Pl. XLVII — 1), affectait déjà des prétentions à l'autorité suprême, en se gardant, toutefois, de heurter l'esprit essentiellement indépendant des chefs zélandais. Comme il voulait arriver à son but par la terreur des armes, il ménageait les missionnaires parce que leur présence attirait des navires anglais, et le mettait à même de faire beaucoup plus souvent des acquisitions de fusils; d'ailleurs, les ouvriers de la Mission savaient seuls entretenir et réparer les armes de ses guerriers. Tel était le motif de ses égards pour les missionnaires. Aucune pensée religieuse ne s'y mêlait. Suivant lui, les dogmes du christianisme ne pouvaient convenir qu'à une nation d'esclaves; tandis que les idées nationales touchant la gloire militaire et la destination future de l'ame, proportionnée au rôle que l'homme a joué dans le monde, étaient des dogmes bien plus dignes d'un peuple fier, noble et indépendant.

M. Marsden cite un fait qui prouve comment Shongui savait faire respecter son rang. Un jour, des habitans du district de Wangaroa s'emparèrent d'une baleine échouée sur une portion du littoral qui appartenait à Shongui et la mangèrent. C'était la seconde injure à venger; car déjà, avant ce temps, les naturels d'un autre village, situé dans le même district, avaient déterré les ossemens du beau-père de Shongui, les avaient dispersés, en avaient fait des hameçons, et fiché le crâne sur un pieu. Le sang seul pouvait laver une pareille insulte. Pour en tirer vengeance, Shongui marcha donc avec ses guerriers d'abord contre la tribu qui avait profané la sépulture de son beau-père. Arrivé à une portée de fusil du village, il déclara qu'il venait demander satisfaction de cet outrage. Les coupables confessèrent leur tort; alors Shongui ordonna le feu et tua cinq hommes. Le village supplia le chef de borner là ses vengeances, disant que la mort de cinq hommes était une expiation suffisante. Shongui se laissa désarmer; mais, passant sur le territoire de ceux qui avaient volé sa baleine, il s'empara de leurs cochons et détruisit la pirogue qui avait servi au rapt.

Au mois d'octobre, M. Marsden parcourut à pied une grande étendue de la partie septentrionale de Ika-na-Mawi. Il s'avança jusqu'à l'embouchure du fleuve Shouki-Anga; puis visita le fertile district de Tae-Ame, où l'on trouve des traces encore récentes de l'action des volcans. Dans toutes ces courses, M. Marsden fut parfaitement accueilli par les naturels; il reçut partout l'hospitalité la plus cordiale et la plus franche. Chaque village lui fournissait une escorte d'honneur pour l'accompagner jusqu'au village voisin; et quelques hommes de ces escortes restaient avec lui pour lui servir de guides dans tout le voyage. On eût dit la marche d'un grand-prêtre, image de la Divinité (Pl. L — 3).

Sur la fin de 1819, Temarangaï, l'un des chefs de Tae-Ame, déclara la guerre à Shongui pour quelques coquillages que les gens de ce dernier avaient ramassés dans un lieu taboué appartenant à l'autre. Shongui ayant, on ignore pour quel motif, ordonné à ses gens de ne se servir que de leurs armes nationales, les pierres et les lances, eut d'abord le dessous contre un ennemi armé de haches et de mousquets; mais il reprit bientôt ses avantages en rétablissant la parité des armes. Les gens de Temarangaï quittèrent le champ de bataille, après avoir eu huit hommes tués, tandis que Shongui n'avait que trois morts; mais, en revanche, ses champs de patates avaient été dévastés et ses pirogues de guerre brûlées. La paix fut rétablie peu de jours après par l'entremise de quelques chefs.

Voici un autre exemple de la persistance que ces peuples mettent dans leurs haines et dans leurs vengeances. Une nièce de Temarangaï avait été enlevée quelques années auparavant près du cap Wangari par un brick anglais, puis vendue un peu plus loin à un chef de Witi-Anga, qui, à la suite d'une querelle, tua sa jeune esclave et la fit manger à ses amis. C'était une grave insulte à sa famille; Temarangaï jura de la venger. Ne se trouvant point en force, il dissimula seize ans; mais, en janvier 1820, après avoir passé la revue de son armée de six cents hommes, il cingla vers Witi-Anga, et mit pied à terre à l'embouchure de cette baie. Warou vint, dans sa pirogue, lui demander quel motif l'amenait dans ce pays; à quoi Temarangaï répondit que Warou ayant rôti et mangé sa nièce, il se présentait pour demander satisfaction. « Toute la satisfaction que je puis te donner, répliqua Warou,

Digitized by Google

sera de te tuer, puis de te rôtir et de te manger toi-même. » Cette réponse ne fit qu'irriter Temarangaï. « Eh bien! la guerre en décidera, s'écria-t-il. — Veux-tu combattre aujourd'hui même? s'écria Warou. — Non, demain, répondit l'autre; aujourd'hui je ne suis pas prêt. » Et, pour ne pas perdre de temps, ils choisirent le terrain. Le jour suivant, les deux armées se trouvèrent en présence, au lieu et à l'heure convenus. Temarangaï avait trente-cinq hommes armés de mousquets : Warou n'avait que des guerriers armés de lances. Ce fut lui qui commença l'attaque; mais ses javelots ne blessèrent qu'un chef ennemi, tandis que la première décharge des fusiliers de Temarangaï jeta sur le carreau dix-huit guerriers et deux chefs, dont l'un était le père de Warou. A l'aspect de ce désastre, les gens de Warou prirent la fuite, et Temarangaï s'arrêta, disant que le sang versé suffisait. Malgré des conseils contraires, ce chef chercha Warou pour faire la paix. Mais, loin de se prêter à un arrangement amical, Warou reparut le lendemain pour engager de nouveau la bataille. Cette fois elle fut épouvantablement désastreuse pour ceux de Witi-Anga : tombant sous les coups des armes à feu, quatre cents d'entre eux restèrent sur le champ de bataille. Un grand nombre périt dans la mer, et deux cent soixante furent partagés entre les chefs de la baie des Iles. Le soir même, Temarangaï parvint à rejoindre Warou, qui s'était sauvé dans les bois. Il lui reprocha ses violences dans les premières entrevues. « J'ai eu tort, dit Warou qui reconnaissait enfin la puissance des armes à feu et l'impossibilité pour lui d'y résister; je me soumets; où sont ma femme et mes enfans? » Comme Temarangaï lui apprit qu'il avait épargné leur vie, il en parut fort reconnaissant, et il l'accompagna au camp où sa famille lui fut rendue. Il n'avait à regretter que son vieux père, tué au début de l'action. Pour le consoler de cette perte, Temarangaï lui donna un mousquet, et les autres chefs lui firent quelques présens; après quoi le vaincu Warou quitta le théâtre de sa défaite. Quant aux vainqueurs, ils y demeurèrent encore trois jours, se régalant de la chair des ennemis morts; puis ils firent voile avec leurs prisonniers, et cinglèrent vers la baie des Iles.

Au mois de février 1820, M. Marsden revint à la baie des Iles. Il employa plus de six mois à parcourir les différens établissemens du N. de la Nouvelle-Zélande jusqu'à Witi-Anga. Il visita ainsi les districts du Shouki-Anga, de Tae-Ame, du Shouraki, du Kaï-Para, où il fit connaissance avec le célèbre Moudi-Panga, le plus vaillant des rivaux de Shongui. Ce chef, d'un esprit vif et pénétrant, était plein d'intelligence et avide de s'instruire. D'une taille moyenne, actif et robuste, avec un regard fier et spirituel, il avait, malgré ses cinquante ans, une physionomie martiale et belle, qui commandait le respect et l'obéissance. Seul, il avait pu, vainqueur dans presque toutes les occasions, opposer une digue aux empiétemens de l'ambitieux Shongui. Dès 1808, Shongui avait marché contre lui avec des forces supérieures : Moudi-Panga tailla ses armées en pièces, tua deux de ses frères et la plus grande partie de ses officiers. Shongui lui-même ne trouva son salut, en cette occasion, que dans une prompte fuite. Long-temps après, les chefs de la baie des Iles voulurent prendre leur revanche; ayant réuni leurs forces, ils firent une nouvelle invasion sur le territoire de Moudi-Panga. Ils comptaient beaucoup sur le grand nombre d'armes à feu qu'ils possédaient; mais ce chef adroit sut neutraliser cette supériorité. L'ordre était donné à ses guerriers de se jeter à plat ventre contre terre quand on les coucherait en joue, puis, la décharge faite, de se relever et de courir sur l'ennemi. Le stratagème eut un plein succès : les balles passèrent au-dessus de la tête des hommes de Moudi-Panga, sans leur faire le moindre mal; mais ceux-ci, à leur tour, étant tombés sur leurs ennemis avec leurs casse-têtes, s'en servirent avantageusement, tandis que les autres ne savaient plus que faire de leurs fusils. Aussi, en cette occasion, l'armée de la baie des Iles fut-elle presque entièrement détruite. A peine s'en échappa-t-il quinze hommes : tout le reste fut tué ou pris.

Malgré ces glorieux exploits, Moudi-Panga désirait vivre en paix; il ne combattait que pour sa défense et celle de son peuple, et déplorait la nécessité qui l'y contraignait. Il témoigna souvent à M. Marsden le désir qu'il avait de voir une paix durable s'établir entre les chefs de la Nouvelle-Zélande, et souhaitait ardemment l'arrivée des missionnaires sur son territoire, parce qu'il les regardait comme les agens les plus sûrs d'une civilisation prochaine.

Dans sa longue pérégrination évangélique, M. Marsden trouva encore d'autres chefs animés de vues justes et de sentimens droits. Il en revint avec la connaissance complète et approfondie de ce peuple : il s'assura par lui-même de tous les élémens de grandeur et de richesse que renfermait la contrée, constatant d'une manière irrécusable que les seuls obstacles à ses progrès futurs, étaient dans ses superstí-

Digitized by Google

tions nombreuses et bizarres, et surtout dans ses habitudes belliqueuses, qui la constituaient en état de constantes représailles et d'hostilités interminables.

De tous les chefs qui contrariaient les enseignemens pacifiques des missionnaires, nul n'était plus intraitable, plus avide de combats que Shongui. Shongui aspirait à la domination universelle, il rêvait l'extinction des tribus qui voulaient s'opposer à ses projets. Il avait juré surtout de tirer une vengeance signalée des défaites que lui avait fait essuyer Moudi-Panga. Il s'imagina qu'avec des munitions et des mousquets il viendrait facilement à bout de son rival. Or, où se procurer ces mousquets et ces munitions? Shongui ne vit rien de mieux que d'aller les chercher en Angleterre. Il s'en ouvrit aux chefs de la mission, et ceux-ci, dans des vues toutes différentes, se prêtèrent avec joie à son désir.

Ainsi Shongui s'embarqua au mois de mars 1820, avec un guerrier de confiance nommé Waï-Kato, et arriva à Londres au mois d'août suivant. Accueilli fort amicalement par la Société des Missions, reçu chez le roi et chez les plus nobles lords de la Grande-Bretagne, le fier insulaire ne démentit pas un instant son sang-froid et sa dignité. Parmi les nombreux présens que lui fit le roi George, il ne parut attacher de prix qu'aux armes, à une cuirasse et à un uniforme. A son passage à Port-Jackson, lors de son retour, il échangea contre de la poudre et des fusils les plus riches cadeaux que lui avait faits le souverain de la Grande-Bretagne.

En l'absence de Shongui, le missionnaires firent des progrès. Plusieurs naturels consentirent à se livrer à des travaux manuels; ils s'adonnèrent à l'agriculture, apprirent à couper, à scier et à tailler le bois. On les avait comme journaliers en leur donnant seulement la nourriture, et, grâce au concours de leurs bras, les établissemens agricoles prospéraient à vue d'œil. Le retour de Shongui, le 11 juillet 1821, changea la face des choses. De son voyage d'Europe, Shongui ne rapportait qu'un sentiment de déconsidération pour les missionnaires dont il avait pu comparer la position humble et modeste avec le faste éclatant des lords. Ce qui l'irritait le plus contre ces hommes de paix, c'est que non-seulement ils lui refusaient de la poudre et des armes, mais qu'encore ils mettaient tout en œuvre pour empêcher les capitaines marchands de lui en céder. A son retour dans le pays, il rassembla ses guerriers, leur raconta son voyage et ajouta : « Le roi d'Angleterre a beaucoup de fusils, de munitions et de soldats; je lui ai demandé s'il avait ordonné de ne pas me donner d'armes; il m'a répondu que non. Les missionnaires ont écrit pour qu'on m'en refusât; mais le roi ne s'y est point prêté, et les missionnaires sont des esclaves du roi George. » Avec de telles insinuations, Shongui fit bientôt entrer dans l'esprit des hommes les mieux intentionnés quelques préventions contre les missionnaires. Lui-même se mit à la tête de cette réaction funeste. Il ordonna aux ouvriers de la mission d'avoir à cesser leur travail, à moins qu'on ne les payât avec de la poudre et des fusils, ou de l'argent pour en acheter. Les ouvriers obéirent. Bientôt des brutalités sans nombre arrivèrent à la suite de ces premières vexations. Les sauvages forçaient les palissades, enlevaient les bestiaux, volaient ce qui leur tombait sous la main, souvent même menaçaient la vie des colons. Sans le chef Rewa, les choses auraient été poussées à des violences extrêmes. Shongui lui-même sentit qu'il était impolitique de forcer ces hommes à quitter son territoire pour aller s'établir ailleurs. Sans revenir à sa première conduite toute pleine d'égards, il ménagea les colons, à la charge par eux de nettoyer ses armes et de les tenir en bon état. En outre, il venait fréquemment visiter les missionnaires, car il aimait leur thé, leur café et leur cuisine, quand il n'avait pas à faire en plein air quelque bon repas de chair humaine.

Cependant le chef ambitieux ne resta pas long-temps sans poursuivre son projet d'arriver à une domination générale. Il avait alors tout ce qui devait lui rendre ses conquêtes faciles : des guerriers vaillans et de nombreux fusils. Aussi, en septembre 1821, quitta-t-il la baie des Iles sur une flottille qui portait près de trois mille combattans, dont cent étaient armés de mousquets. Jamais pareille armée n'avait été vue dans ces cantons. Shongui marcha à la rencontre des habitans du Shouraki et de Witi-Anga. La mêlée fut terrible; un grand nombre de morts resta de part et d'autre sur le champ de bataille; on en compta mille du côté des vaincus, et Shongui vainqueur donna trois cents cadavres à dévorer aux siens. Ce fut dans cette affaire que ce chef féroce tua de sa propre main le vaillant Inaki, l'un des principaux chefs du Shouraki, homme d'un caractère doux et pacifique. Shongui lui coupa la tête, versa son sang dans sa main et l'avala. Deux mille prisonniers échurent en partage au vainqueur. En revanche Shongui perdit un bon nombre de ses guerriers, et entre autres son gendre Tete. Pour venger cette mort, le chef marcha de nouveau contre les peuplades

Digitized by Google



3. Enlèvement du Boyd par les Néozélandais.

3. Robo del Boyd por los Nuevos Zelandeses

Digitized by Google

Digitized by Google

du Shouraki, en février 1822. Deux pirogues de sa flottille tombèrent entre les mains de l'ennemi qui tua et dévora ceux qui les montaient. Shongui et ses compagnons eurent toutefois l'avantage, et dans un seul endroit, sur les bords du Waï-Kato, ils exterminèrent quinze cents individus.

Touaï, frère de Koro-Koro, qui avait longtemps vécu avec les Européens, reparut à la baie des Iles en juin 1822, après une absence de deux années, durant lesquelles il avait continuellement guerroyé avec les peuples du sud. Dans ses expéditions, Touaï avait couru de grands périls et reçu plusieurs blessures. Bloqué dans une forteresse par une armée considérable, il y tint bon vingt jours, sans boire ni manger. Déjà l'ennemi croyait avoir raison de cette petite troupe, déjà il avait apprêté le bois pour les faire cuire, quand ils furent délivrés par leurs alliés de la baie Witi-Anga. Touaï était un homme au-dessus de ses compatriotes. Doué d'une grande intelligence et d'une remarquable faculté d'imitation, il avait réussi à copier les Anglais dans leurs manières; il parlait passablement leur langue, si bien que, sans le tatouage, on eût pu le prendre pour un *gentleman*. Souvent il venait assister d'un air recueilli aux prières des missionnaires et se comportait fort décemment (Pl. XLVII — 2).

Cependant les missionnaires travaillaient à consolider leurs premiers établissemens et à en créer de nouveaux. Dans le cours de 1823, deux d'entre eux poussèrent une reconnaissance jusqu'à la baie Shouraki pour s'établir dans le district de Wangari. Mais la guerre avait dépeuplé tout ce canton, et ses derniers habitans s'étaient réfugiés dans les forêts. Les deux missionnaires vinrent alors à Wangaroa, où ils achetèrent un peu de terrain du chef George ou Taara, et se bâtirent une petite habitation où deux de leurs collègues les rejoignirent pour prendre part à leurs travaux. M. Marsden parut encore cette année, au mois de juillet, à la baie des Iles. C'était le quatrième voyage de cet infatigable évangéliste. Le navire *Brampton*, sur lequel il était venu, ayant fait naufrage dans la baie, à l'entrée de la rivière Waï-Tangui, les naturels se comportèrent avec une probité et une convenance qui eussent fait honneur à un peuple civilisé. Le sauvetage du bâtiment fut même respecté, et pas un vol ne se commit à la suite de ce désastre. Vers la fin de 1823, un renfort de missionnaires arriva à la Nouvelle-Zélande et y fonda l'établissement de Paï-Hia sous la protection du chef Tekoke, vieillard d'un caractère doux et bienveillant. Ce renfort d'apôtres se composait de MM. H. et W. Williams et de M. Fairburn, hommes éclairés, actifs, patiens et industrieux.

Pendant ce temps, la mort opérait quelques changemens parmi les chefs de la contrée. Koro-Koro et son oncle Kaïpo, chefs de la baie Shouraki, étant morts, l'un de maladie, l'autre dans un combat, leur successeur fut Touaï, Zélandais qui avait fait le voyage d'Angleterre et qui aimait, comme nous l'avons déjà dit, à singer les mœurs anglaises. Touaï avait un oncle nommé Pomare, chef de Mata-Ouwi, près de Korora-Reka, guerrier illustre parmi les siens, et d'une bravoure personnelle au-dessus de toute croyance. A cette époque, Pomare, à la tête de cent trente hommes d'élite, porta la guerre chez toutes les tribus du sud. Il poussa, dit-on, jusqu'au détroit de Cook, passant d'une victoire à l'autre, ravageant tout sur sa route; puis retournant par la bande occidentale d'Ika-na-Mawi, il fit ainsi tout le tour de l'île, sans qu'aucune tribu fût assez puissante pour l'arrêter et l'anéantir. Cette expédition plaça Pomare au premier rang dans l'estime des Zélandais. Touaï, qui avait vu Napoléon à Sainte-Hélène et avait entendu raconter les merveilles de sa vie, disait aux Français de *la Coquille* que Pomare était le *Panapati* (Bonaparte) de la Nouvelle-Zélande.

Ce fut en avril 1824 que la corvette française *la Coquille* mouilla devant le village de Paroa. A la prière de M. Marsden, M. Duperrey avait embarqué, à Port-Jackson, le missionnaire Clarke et sa famille, ainsi que deux insulaires, dont l'un était neveu de Shongui. Ce chef fit d'abord le meilleur accueil au missionnaire qu'on avait destiné à la tribu de Kidi-Kidi. On lui avait dit que M. Clarke était forgeron, et il espérait pouvoir l'utiliser en cette qualité; mais quand il vit que l'Anglais, oublieux de son ancien métier, n'avait à cœur que de gagner des ames à la foi chrétienne, l'irréligieux Shongui ne dissimula point son désappointement, et M. Clarke eut besoin de toute sa patience pour vaincre la première prévention du chef.

La meilleure intelligence régna entre les Français et les Zélandais. Touaï ne quittait presque point *la Coquille*. Plein d'attention pour ses hôtes, il procura au lieutenant d'Urville, pour lequel il se prit d'amitié, une foule de documens pleins d'intérêt. Quelques officiers, dans cette relâche, tentèrent de petites reconnaissances intérieures. Ceux qui se rendirent à Kidi-Kidi, dans la tribu de Shongui, n'eurent point à se louer des procédés des indigènes. M. d'Urville trouva, en revanche, un meilleur accueil

Digitized by Google

à Paï Hia, chez Tekoke, et à Mata-Ouwi, où vivait M. Kendall sous la protection de Pomare. Ce missionnaire était alors en dissidence avec la Société, dont il ne partageait pas toutes les vues. Du reste, les résultats géographiques obtenus par *la Coquille* se bornèrent au relèvement du plan d'une portion de la baie des Iles.

Au mois d'octobre suivant, Touaï étant mort à la suite d'une longue et douloureuse maladie, Touao, son cousin, lui succéda; mais, sous ce chef, la tribu de Paroa, long-temps florissante et jalousée par les peuplades du nord de la baie des Iles, perdit toute sa force et toute son influence. Les Nga-Pouïs, réunis aux guerriers de Waï-Mate, fondirent sur le pâ de Kahou-Wera, en saccagèrent les habitations, et obligèrent les naturels à se disperser dans les tribus voisines. Sans y prendre part directement, Shongui fut l'instigateur de cet acte de violence. Ce chef ne pouvait rien souffrir qui pût porter ombrage à sa suprématie; et, sous les lois de Koro-Koro, le peuple de Paroa l'avait souvent entravé dans ses projets ambitieux. L'occasion venue, il se vengea.

Bientôt Shongui reprit lui-même les hostilités. En février 1825, il quitta la baie des Iles avec quatre cents guerriers, et alla rejoindre une armée beaucoup plus considérable d'alliés. Il s'agissait d'aller combattre son rival d'autrefois, le vaillant Moudi-Panga, à l'intention duquel il avait fait naguère le voyage de Londres. Malgré la résistance opiniâtre de la tribu de Kaï-Para, Shongui resta maître du champ de bataille; il y perdit son fils aîné, beau jeune homme de vingt ans, mais il eut la joie de tuer Moudi-Panga et de le dévorer impitoyablement.

Shongui expia bientôt ses victoires par des chagrins domestiques. Après son fils, son gendre mourut dans les combats. Sa fille aînée périt de consomption; sa favorite se pendit pour avoir été surprise en flagrant délit avec l'époux de la malade; sa sœur faillit être tuée par lui-même pour avoir aidé la favorite dans son suicide. Deux fois il déchargea son fusil sur elle, deux fois il la manqua. Enfin une autre de ses femmes fut immolée publiquement pour cause d'adultère, et, pour comble de désastre, des voisins avides le dépouillèrent de plusieurs de ses propriétés.

Exaspéré par tant de revers, Shongui voulut quitter alors Kidi-Kidi pour aller se fixer à Wangaroa. Wangaroa était, en ce moment, occupée par les tribus des Nga-te-Oudous qui comptaient environ deux cents guerriers, et par celles des Nga-te-Pos qui en comptaient six ou sept cents. Dans la première de ces peuplades, se trouvaient les missionnaires de Wesley, dont l'établissement était dans l'état le plus prospère. On y voyait un jardin en plein rapport, une belle pièce de terre de quatre acres environ cultivée en blé, enfin une habitation solide et commode, une grange, un atelier de charpentier et diverses dépendances.

A la nouvelle de l'invasion de Shongui, les Nga-te-Oudous prirent tous la fuite. Les missionnaires restèrent sans défense et à la merci de maraudeurs qui pillèrent de fond en comble leur établissement. Ce fut à grand'peine et en courant le risque d'être massacrés plusieurs fois qu'ils purent regagner la baie des Iles. Quant aux Nga-te-Pos, ils ne cédèrent pas la place sans résistance. Retranchés dans leur pâ, ils s'y défendirent vaillamment pendant plusieurs jours. Mais le nombre eut enfin le dessus, et les assiégés payèrent chèrement leur résistance. A peine dix hommes de la tribu échappèrent-ils à ce massacre. La tête de son chef, du vieux Matapo, resta long-temps plantée sur une perche dans la baie des Iles, comme un trophée de cette victoire. Du reste, Shongui faillit payer cher son triomphe. A l'attaque de la forteresse, une balle l'ayant percé de part en part, il en résulta une blessure qui fit craindre long-temps pour sa vie.

Ce moment fut critique pour les missionnaires. Quoique Shongui ne se montrât pour eux bienveillant qu'à demi, c'était cependant à l'ombre de son nom qu'ils s'étaient jusqu'alors maintenus dans la contrée. Sa mort pouvant causer des troubles interminables, ils envoyèrent vers ce temps à Port-Jackson tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Quand même des navires anglais ne se fussent point trouvés en rade dans cette pénible conjoncture, ils avaient alors un moyen de salut, un petit schooner de 60 tonnaux, *l'Herald*, construit sur les lieux mêmes par les missionnaires, et lancé à la mer aux acclamations de tous les sauvages étonnés. Plus tard, il fallut remplacer ce petit navire, qui se perdit sur la côte en 1828, et fut pillé par les naturels.

Les sauvages pillèrent aussi vers ce temps le baleinier anglais *Mercury* qu'ils surprirent, et dont l'équipage gagna à grand'peine la baie des Iles. Parmi les Européens qui se montrèrent sur ces parages dans la même année (1826), il faut citer le capitaine Dillon qui conclut avec Pomare un marché par lequel celui-ci s'engageait, moyennant cinq fusils et deux barils de poudre, à lui couper sur les bords du Shouraki autant de bois

Digitized by Google

qu'il en faudrait pour sa cargaison entière. Pomare partit en effet avec plus de deux mille hommes armés pour tenir son marché; mais, au retour, il ne trouva plus Dillon; le capitaine était parti. Cette expédition avortée fut l'occasion de la mort de Pomare. S'étant engagé dans une crique étroite, il fut assailli par une troupe nombreuse d'ennemis. Abattu par une balle, il fut achevé à coups de *mere*. Sa tête et celle de son fils aîné furent ensuite apprêtées et conservées à la manière du pays.

Le 12 mars 1827, *l'Astrolabe* mouilla sur la baie des Iles devant le village ruiné de Paroa. Ce navire venait d'accomplir sur les côtes de la Nouvelle-Zélande de grands travaux hydrographiques, durant lesquels il avait couru plus d'un danger imminent. Après avoir essuyé des temps affreux dans sa traversée de Port Jackson à la Nouvelle-Zélande, M. d'Urville avait accosté l'île Tawaï Pounamou, à la hauteur du cap Foul-Wind, le 10 janvier 1827; puis il avait rangé la côte jusqu'au cap Farewell. Pénétrant ensuite dans le détroit de Cook, il avait exploré avec soin la grande baie Tasman, où, pendant une relâche de quelques jours, il avait eu avec les naturels des relations fréquentes et amicales. De là on s'était engagé dans des passes inconnues où deux fois *l'Astrolabe* avait failli périr. Sorti du détroit de Cook, le capitaine d'Urville avait relevé avec la plus scrupuleuse exactitude toute la côte orientale de l'île Ika-na-Mawi. Il avait mouillé à Houa-Houa et sur divers points de la baie Shouraki, où il avait découvert des îles et des canaux inconnus jusqu'alors. Là, il reçut successivement la visite de Rangui-Touke, fils de Tekoke, chef de la tribu de Paï-Hïa, qui allait faire la guerre aux habitans du Shouraki, et, quelques jours après, la visite de Rangui et des guerriers du Shouraki qui lui auraient donné la tête du fameux Pomare, s'il avait pu attendre qu'on fût allé la chercher au pâ de Waï-Kato. Ensuite le capitaine d'Urville continua de relever la côte jusqu'au cap Nord; puis, revenant sur ses pas, il vint jeter l'ancre dans la baie des Iles, après avoir accompli la reconnaissance d'un développement de trois cents cinquante lieues de côtes.

Durant sa courte relâche sur la baie des Iles, le capitaine d'Urville fit plusieurs excursions à Paï-Hia, à Korora-Reka, et jusqu'à Kawa-Kawa; et, sur tous ces points, s'abouchant avec les naturels et les missionnaires, il recueillit une foule de renseignemens utiles. Ces documens, réunis à ceux qui ont été le résultat de ses observations en 1824, pendant la relâche de *la Coquille*, forment un travail étendu et presque complet qui a paru avec le *Voyage de l'Astrolabe*.

Des chefs de la baie des Iles, M. d'Urville ne vit que Warou, neveu et successeur de Pomare, et Maounga, oncle de King-George, chef de Korora-Reka, tous les deux en partance pour la baie Shouraki. Presque tous les autres étaient déjà en marche.

Dans le bois de Kawa-Kawa, où Marion fit autrefois couper ses mâts, M. W. Williams fit remarquer au capitaine d'Urville un emplacement où les missionnaires avaient voulu former un établissement agricole et un parc de bestiaux. Mais les naturels n'avaient point voulu y consentir, alléguant que les animaux profaneraient leurs lieux *tapous* et leurs plantations de patates douces, où le *tapou* règne aussi tant que les patates sont jeunes. Les poules et les coqs leur donnent souvent du tourment, à cause de leur parfaite indifférence pour toutes les interdictions religieuses.

Au départ de *l'Astrolabe*, les missions zélandaises semblaient un peu plus rassurées sur leur avenir. Les colons avaient repris leurs travaux habituels, et deux nouveaux missionnaires de la société de Wesley étaient allés fonder un établissement sur les bords du Shouki-Anga, dans un lieu nommé Mangounga. Ils se trouvaient là sous la protection d'un chef puissant, nommé Patou-One, homme d'une grande réputation de talent et de bravoure, qui leur donna des preuves de la plus grande bienveillance

Le célèbre Shongui mourut enfin à Wangaroa, dans le pâ de Pinia, qu'il habitait depuis le jour où il y était entré de vive force. A sa dernière heure, ce chef, conservant toute sa présence d'esprit, appela ses enfans, les exhorta à rester unis, leur recommanda les missionnaires; et, ce qui est plus extraordinaire pour un homme si cruel et si avide de sang, il défendit expressément d'immoler à sa mort aucun de ses esclaves, comme c'était l'usage en pareil cas. Son successeur dans le commandement de Kidi-Kidi fut son cousin Rewa, ami des missionnaires, et qui s'était toujours montré d'une humeur beaucoup plus pacifique que les autres chefs. Aussi les colons virent-ils son avènement avec plaisir.

Quelques mois après la mort de Shongui, un événement imprévu faillit plonger le pays dans une conflagration générale. Un chef de la baie des Iles ayant été tué dans une rixe sur les bords du Shouki-Anga, une armée partit pour aller prendre connaissance de l'affaire et agir en conséquence. Tout était sur le point de se terminer à l'amiable, quand un malentendu

Digitized by Google

amena une bataille générale, qui causa la mort d'un chef et de plusieurs guerriers. Les Nga-Pouïs eurent le dessous et furent mis en fuite. Brûlant du désir de venger la mort des leurs, les vaincus cherchèrent à rallier à leur cause tous les habitans de la baie des Iles, et à les conduire contre ceux du Shouki-Anga. Cependant, quand la première effervescence fut apaisée, ils écoutèrent la voix des missionnaires Williams et Davis. Grâce à leur médiation, la paix fut conclue. A diverses reprises, ces pasteurs apaisèrent des querelles soulevées de tribu à tribu, et, entre autres, un conflit qui allait mettre les armes à la main aux Nga-Pouïs et aux habitans de Kawa-Kawa.

L'année 1829 paraît s'être écoulée d'une manière assez paisible. Les missionnaires ne faisaient pas sans doute un grand nombre de prosélytes; mais leur influence s'étendait visiblement, et leurs établissemens prenaient de l'extension. Les naturels allaient volontiers écouter leurs prédications et leurs services. En outre, le caractère des insulaires semblait en général s'adoucir : plusieurs chefs paraissaient las de la guerre, et soupiraient après un état de choses moins précaire et plus stable. En un mot, les missionnaires se flattaient de l'espoir d'obtenir bientôt des succès plus complets.

Selon les missionnaires, la conduite infâme d'un capitaine baleinier qu'ils ne nomment point fut la cause première d'une guerre qui se déclara alors entre les naturels de la partie septentrionale de la baie des Iles et ceux de la partie méridionale. Le 5 mars 1830, les premiers, commandés par Oudou-Roa, débarquèrent à Korora-Reka, où les autres les attendaient réunis sous les ordres de Rewi-Rewi. Là, une conférence solennelle eut lieu entre les chefs des deux armées. Le grand-prêtre Toï-Tapou débita une harangue pour inviter Oudou-Roa à se contenter d'avoir ravagé les plantations de patates de ses rivaux, et à ne pas pousser plus loin son ressentiment. Les missionnaires de Paï-Hia parlèrent à leur tour; ils employèrent tous les argumens qu'ils purent imaginer pour exhorter les deux partis à la paix. Les chefs écoutèrent tous ces discours avec une profonde attention; cependant rien ne fut conclu, et les missionnaires s'en retournèrent, espérant qu'il ne surviendrait rien de fâcheux.

Mais le jour suivant, 6 mars, à neuf heures du matin, la fusillade ayant commencé à Korora-Reka, MM. W. Williams et Davis s'y transportèrent et se rendirent auprès de Rewa, qui fit signe à ses troupes de cesser le feu. Les deux partis étaient à douze toises de distance environ l'un de l'autre, et l'on pouvait estimer alors à une centaine le nombre des hommes tués ou blessés. Lorsque les missionnaires eurent fait comprendre aux combattans combien cette guerre était impie, les deux partis se confondirent ensemble. Les assaillans eurent la permission de retirer du champ de bataille les corps de leurs guerriers; mais ils laissèrent ceux des esclaves. Le corps d'un chef ayant été aussi abandonné, un des vainqueurs alla lui ouvrir le ventre avec une hache, et en enleva un morceau de foie, dont il fit hommage à la divinité. Cependant, les hostilités n'étaient guère que suspendues. Le 7, au point du jour, les pirogues d'Oudou-Roa tirèrent quelques coups de fusil et se retirèrent sur Motou-Roa. De leur côté, dans l'après-midi, les habitans de Korora-Reka mirent le feu à leur village, puis se retirèrent avec leurs femmes, leurs enfans et leurs bagages, sur d'autres points de la baie, et surtout vers le pâ de Kawa-Kawa. Au coucher du soleil, Oudou-Roa, Rewa et Toï-Tapou allèrent camper près de la mission de Paï-Hia.

La guerre sévissait donc avec une nouvelle fureur, quand arriva de Port-Jackson M. Marsden, si considéré de tous les partis. Son retour eut les plus heureux résultats. Les Nga-Pouïs, qui semblaient décidés à poursuivre leurs avantages contre leurs rivaux, cédèrent aux représentations de M. Marsden. A la suite de diverses conférences, la paix fut conclue le 18 mars, et on la scella par une formalité assez singulière. Un chef du parti d'Oudou-Roa récita un long chant, tenant un petit bâton à la main : son chant fini, il rompit le bâton et le jeta aux pieds d'un des envoyés du parti contraire. Celui-ci, à son tour, répéta la même cérémonie. Cette formalité avait pour but d'indiquer que les hostilités étaient terminées. Plusieurs naturels eurent foi en cette paix, parce qu'elle s'était conclue sous la médiation des Européens; mais d'autres la regardèrent comme peu solide, attendu qu'aucun chef de distinction du côté de Kawa-Kawa n'avait été tué comme satisfaction de la mort du nommé Shongui, premier chef du canton de Tako, entre Rangui-Hou et Wangaroa. En effet, les fils de Shongui, nommés Mango et Kakaha, ne donnèrent leur adhésion à la paix qu'avec une répugnance extrême; et quand, à grand'peine, ils y eurent consenti, ne pouvant désormais obtenir cette satisfaction dans le nord, ils se rabattirent sur les peuplades du sud.

Ils se mirent donc en campagne avec soixante-dix de leurs parens et de leurs amis. Commeu-

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Teupe Kongui.



2. Salut (Shongui) des Nouveaux-Zélandais.

2 Salutacion (Shongui) Nuevos Zelandeses.

de Sainson del.

Digitized by Google

çant leurs massacres sur les bords du Shouraki, ils passèrent sur l'île Touhoua, dont les habitans étaient depuis long-temps en paix avec les Nga-Pouïs, tuèrent tous les hommes qu'ils purent trouver, et firent esclaves les femmes et les enfans, à l'exception d'un petit nombre qui parvint à se sauver durant la nuit à Tauranga, où ils répandirent l'alarme. Les Nga-Pouïs de la suite de Mango et de Kakaha passèrent ensuite sur l'île Motiti (île Plate) où ils commirent les mêmes excès; mais tandis qu'ils se régalaient de la chair de leurs victimes, les habitans de Tauranga tombèrent sur eux, les massacrèrent tous à leur tour et les dévorèrent. Quand la nouvelle de cette catastrophe fut arrivée à la baie des Iles, les Nga-Pouïs et leurs alliés jurèrent de venger la mort de leurs compatriotes sur les naturels de Tauranga. De grands préparatifs de guerre eurent lieu, et une flottille considérable fut armée pour marcher contre les peuples du sud.

Tels furent les préliminaires de la campagne dont il a été question plus haut, et à laquelle les missionnaires assistèrent comme spectateurs. On a vu que cette campagne aboutit à un avortement, et que les Nga-Pouïs rentrèrent chez eux sans avoir pu soumettre les Nate-Awas, tout en ajournant leur vengeance à des temps plus favorables.

A cette époque les missionnaires semblaient avoir fait de grands progrès dans l'esprit des naturels. Un grand nombre assistaient régulièrement aux offices divins et aux prières. Quelques-uns même avaient été baptisés et aidaient les Européens dans leurs travaux. Par malheur, aucun chef influent ne s'était laissé persuader; et, à part le chef Temarangaï, peu d'entre eux donnaient de l'espoir pour une conversion.

Le plus grand obstacle à la propagation de la religion nouvelle, c'est l'état social des Nouveaux-Zélandais, qui fractionne le pays en une foule de petits États, formant comme autant de républiques gouvernées par des chefs influens. Entre ces diverses tribus règnent sans cesse des guerres opiniâtres et sanglantes qu'éternisent les préjugés d'honneur militaire et la nécessité de laver le sang par le sang. Si une tribu se faisait chrétienne, il faudrait qu'elle fût assez puissante pour se faire respecter par les peuplades voisines, soit à l'aide de ses propres forces, soit avec le secours des Européens; autrement elle serait promptement détruite. Quand les partisans que les missionnaires travaillent à se faire autour de leurs établissemens seront assez nombreux pour former une sorte de garnison ou de garde permanente, il est très-probable que ce but sera atteint.

Un autre obstacle au progrès des évangélistes, c'est la présence de gens sans aveu, de convicts échappés des prisons de Port-Jackson, au milieu des naturels. Cette écume sociale, ces hommes de mauvaise vie et de mauvaises mœurs, contribuent plutôt à dépraver qu'à améliorer les dispositions natives des indigènes, et leur conduite a plus d'une fois occasioné des rixes et des combats sanglans. Souvent les missionnaires ont sollicité leur expulsion du sol de ces îles, mais cela ne pouvait se faire que du consentement des chefs. On attend maintenant les effets de la présence d'un agent consulaire nommé Busby, que le gouvernement anglais a désigné pour résider à la baie des Iles. Peut-être que, tenus en respect par une autorité politique, les capitaines baleiniers seront plus réservés dans leur conduite vis-à-vis des insulaires et n'exposeront plus les colons à de cruelles représailles.

Cinq ou six mois avant notre passage à la baie des Iles, le bruit ayant couru, on ne sait sur quelle autorité, que les Français allaient prendre possession du territoire de la Nouvelle-Zélande, treize chefs signèrent alors une pétition au roi d'Angleterre, pour qu'il les prît sous sa protection et qu'il empêchât les hommes de la tribu de Marion de s'emparer de la contrée. Parmi ces chefs, figuraient les noms déjà cités de Temarangaï, Patou-One, Rewa, Tetore, Matangui, Ware-Rahi, etc. Les missionnaires eurent soin de me montrer une copie de cette pièce ridicule. Je souris en la lisant, et je pense que le bruit qui y avait donné lieu n'était probablement qu'un ruse de ces dignes serviteurs de Dieu pour déterminer les chefs de la Nouvelle-Zélande à réclamer officiellement la protection du roi d'Angleterre. C'était là une momerie semblable à celle de Vancouver à Hawaii, à celle de Porter à Nouka-Hiva, à celle de Wallis à Taïti, mais qui aujourd'hui n'a aucune valeur et n'excite qu'un sentiment de pitié.

Voici quelles sont, à l'heure actuelle, les missions existantes à la Nouvelle-Zélande : à Rangui-Hou, deux missionnaires; à Kidi-Kidi, trois; à Paï-Hia, cinq; à Waï-Mate, six. Tous ces missionnaires appartiennent au *Church Missionary* et résident sur les bords de la baie des Iles, sauf ceux de Waï-Mate, qui se trouvent à huit ou dix lieues dans l'intérieur.

Deux missionnaires de la société de Wesley habitent à Mangounga sur le fleuve Shouki-Anga, dans l'intérieur des terres. On estimait à trois cent vingt environ le nombre des jeunes

Digitized by Google

gens des deux sexes qui suivaient les écoles des missionnaires. Plusieurs d'entre eux, après avoir appris à lire et à écrire, s'attachaient à leur service, et les assistaient dans leurs travaux, moyennant une rétribution fort légère, et souvent pour leur seule nourriture. Les missionnaires n'avaient encore baptisé que trente insulaires, mais un plus grand nombre témoignaient le désir de recevoir le baptême, et s'y préparaient. Temarangaï, celui des chefs qui montrait le plus de dispositions pour le christianisme, faisait bâtir sur son territoire une chapelle, afin que les missionnaires pussent y prêcher et y officier quand ils viendraient à Tae-Ame.

CHAPITRE XLII.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — GÉOGRAPHIE. — PRODUCTIONS.

Sous la désignation de Nouvelle-Zélande sont comprises les terres australes renfermées d'une part entre le 34° et le 48° de latitude S.; de l'autre, entre le 164° et le 176° de longitude à l'E. du méridien de Paris. Toutefois la superficie de leur sol ne peut guère se comparer qu'à celle d'une zône de quatre cents lieues terrestres de long avec une largeur très-variable, mais dont la moyenne serait de vingt-cinq lieues. Vers son milieu, cette bande se trouve partagée en deux parties par le canal de Cook, sorte d'entonnoir dont la bouche est tournée vers la mer occidentale et qui se termine par une étroite issue dans la mer de l'E.

Pour désigner les deux îles principales, Cook employa les noms de *Tovy-Poenammou* et *Eahi-Nomauwe*, qu'il tenait des naturels. Pour la dernière, il y eut évidemment erreur de transcription. M. d'Urville a constaté que les deux noms étaient usités parmi les naturels du détroit de Cook pour indiquer les deux terres situées, l'une au S., l'autre au N.; mais il doute qu'ils soient unanimement reçus dans les deux îles. Toutefois, il les a consacrés sous la forme rectifiée de *Tăwaï-Pounamou* et *Ika-na-Mawi*. Le premier nom indique le lac où se recueille le *pounamou* ou jade vert, qui se trouve effectivement sur l'île australe. L'autre, qui signifie *poisson de Mawi*, a trait à certaines idées superstitieuses dans lesquelles les naturels comparent cette terre à un poisson, dont les membres sont représentés par quelques-uns des caps principaux. Suivant leurs traditions, Mawi est le nom du fondateur de leur race.

Ces terres, celles du nord surtout, jouissent d'une température uniforme et modérée qui rend le climat salubre et le sol fécond. Les arbres conservent leur feuillage jusque dans l'hiver, et aux mois d'avril et de mai, correspondant à nos mois d'octobre et de novembre, les plantes potagères de nos climats y sont encore en pleine floraison.

D'un autre côté, les vents soufflent avec une grande fureur sur les côtes de la Nouvelle-Zélande et en rendent la navigation pénible et dangereuse. Tasman, Surville, Cook, Marion et d'Urville éprouvèrent successivement d'horribles bourrasques qui compromirent le sort de leurs bâtimens. Ces tempêtes auraient des effets plus dangereux encore si la côte n'offrait une suite d'excellens ports et de hâvres abrités. Tous ne sont point connus encore; nous nous bornerons à dire que les navigateurs européens ont déjà fréquenté et nommé le port Facile, le port Pegasus et le port Marion sur l'île Stewart; la baie Chalky, la baie Dusky, la baie Tasman, la baie de l'Amirauté, le canal de la Reine-Charlotte, la baie Cloudy, le port Otago et le hâvre Molyneux sur Tavaï-Pounamou; enfin, sur l'île Ika-na-Mawi, la baie Tara-Nake, la baie Mounoukao, le hâvre Kaï-Para, la rivière Shouki-Anga, la baie Nanga-Ounou, la baie Oudoudou, la baie Wangaroa, la baie des Iles, le golfe Shouraki et ses nombreux hâvres, la baie Taone-Roa et la baie Hawke.

Les îles secondaires les plus remarquables sont l'île Stewart au S. de Tawaï-Pounamou, l'île d'Urville dans la baie Tasman, l'île Résolution devant la baie Dusky, et sur la carte de M. O'Donnell, une île Résolution qui paraît avoir été récemment détachée de terre, un peu au midi de la baie Dusky. Puis, sur la côte d'Ika-na-Mawi, sont les îles Sugar-Loaf (île Pain de Sucre), Tea-Houra, Pouhia-i-Wakadi, Touhoua, les îles Mercure, Otea, Shoutourou, les diverses îles de la baie Shouraki, les îles Tawiti-Rahi, Motou-Kawa, enfin les îles Manawa-Tawi ou les Trois-Rois.

Les principaux promontoires sont le cap Sud sur l'île Stewart; puis, sur Tawaï-Pounamou, le cap Ouest, la pointe des Cascades, le cap Foul-Wind, la pointe des Rochers, le cap Farewell, le cap Stephen, le cap Jackson, le cap Koamaro, le cap Campbell, le cap Akaroa et le cap Saunders; enfin sur Ika-na-Mawi, le cap Kawa-Kawa, le cap Poliwero, le cap Borrell, la pointe Albatros, la pointe Woody-Head, le cap Reinga, le cap Otou ou cap Vert, la pointe Kari-Kari, le cap Kokako, le cap Tawara, le cap Moe-Hao, le cap Runawaï, le cap Waï-Apou ou cap Est, le cap Table, le cap Mata-Mawi et le cap Topolo-Polo.

Digitized by Google

L'île du Sud est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes fort élevées, dont les cimes sont couronnées de neiges. Près du cap Campbell, se distingue la masse isolée du mont Tako. Dans l'île septentrionale, une chaîne de montagnes assez élevées paraît aussi régner parallèlement à la côte de l'Est et former le prolongement de la chaîne de Tawaï-Pounamou. De ce système général, il faut détacher l'énorme pic du mont Pouke-Aupapa ou Egmont, le mont Oudou-Raria au centre de l'île, le majestueux Ikou-Rangui, près du cap Est, le mont Edgecumbe, enfin le mont Ohoura, moins remarquable par sa hauteur que par son isolement au milieu de dunes de sables.

Parmi les bassins, il faut citer le lac Roto-Doua, situé vers le centre d'Ika-na-Mawi, qui aurait, suivant quelques rapports, vingt-cinq brasses de profondeur et cinquante ou soixante milles de circuit. Plusieurs rivières l'alimentent, et une source d'eau chaude se rencontre sur ses bords. La petite île Mokoia, ayant trois milles d'étendue, s'élève dans le milieu. Dans le canton de Waï-Mate est le lac Maupere, beaucoup plus petit, mais poissonneux et couvert de canards sauvages et autres oiseaux fluviatiles. Sur la carte de Mac-O'Donnell, on voit figurer dans l'intérieur de Tawaï-Pounamou trois grands lacs, mais on ignore d'après quelle autorité.

Quant aux cours d'eau, ils sont encore peu connus. Sur l'île du Sud, la carte déjà citée en présente un assez considérable qui se déchargerait dans une baie profonde située devant le détroit de Foveaux. Dans Ika-na-Mawi, on connaît déjà le Shouki-Anga, le Waï-Roa, le Waï-Tamata, le Waï-Kato et le Waï-Pa. Ces deux derniers prennent leur source près du centre de l'île.

Les seuls quadrupèdes connus sur cette terre avant sa découverte étaient le chien et une sorte de rat plus petite que celle d'Europe. Cook y introduisit les cochons, et les missionnaires y ont apporté plusieurs des animaux domestiques d'Europe, qui y réussiront très-bien, si les naturels veulent le supporter. Les mammifères amphibies étaient plus variés : les phoques appartenant à l'espèce *P. ursina* abondaient sur ces côtes, surtout dans le S. : les baleines et les marsouins sillonnaient les mers qui baignent les côtes de la Nouvelle-Zélande.

Dans l'ordre des reptiles, les recherches des naturalistes n'ont fait connaître qu'un petit lézard très-inoffensif. Pourtant les indigènes ont des notions relatives à l'existence de serpens dangereux et de lézards monstrueux susceptibles de dévorer des enfans. Les contrées intérieures recéleraient-elles, en effet, des serpens et des crocodiles, ou bien n'est-ce là qu'un conte populaire?

La famille des oiseaux a offert un plus riche tribut à l'histoire naturelle, et les bois de la Nouvelle-Zélande ont accru les catalogues des ornithologistes de plusieurs espèces nouvelles. Telles sont le perroquet-nestor, le philédon à cravate, deux ou trois sortes de colombes, un carouge à caroncules, le glaucops cendré. Une espèce fort remarquable est une sorte de casoar nain, que les naturalistes ont désigné sous le nom générique d'*apterix*. Quant aux indigènes, ils le nomment *kiwi*, et son plumage sert à fabriquer des nattes très-estimées. On dit au capitaine d'Urville que cette espèce est commune sur les flancs du mont Ikou-Rangui, et qu'on en fait la chasse aux flambeaux avec des chiens. Le perroquet-nestor, nommé dans le pays *kaka*, et le philédon à cravate, nommé *touï*, étaient les seuls oiseaux qu'on eût tenté d'apprivoiser, l'un pour sa familiarité, l'autre pour lui apprendre à parler et à siffler. Aujourd'hui, quelques familles nourrissent des poules, et le chant du coq plaît beaucoup à ces sauvages ainsi que son attitude belliqueuse.

La tribu des insectes est pauvre en grandes espèces. Quelques papillons nocturnes et un très-petit nombre de coléoptères ont été recueillis sur cette grande terre; mais on y voit des fourmis, de petites sauterelles, des araignées et des mouches. Les moustiques, les mouches de sable et les mouches bleues de la viande sont les seuls insectes importuns et malfaisans. Les mille-pieds se trouvent, dit-on, seulement sur les îles Manawa-Tawi, et non pas sur la grande terre.

Sur les rivages de la Nouvelle-Zélande, vivent diverses sortes de coquilles marines, dans les genres turritelle, fuseau, murex, struthiolaire, moule, haliotide, paten, monodonte, telline, onchidie. Les ampullaires foisonnent sur les rives fangeuses des torrens. Il y a beaucoup de crustacés, surtout le long de Tawaï-Pounamou; car les habitans ont été nommés, pour ce motif, *Kaï-Kohoura*, ou mangeurs d'écrevisses, par ceux de l'autre île. Les sauvages plongent dans la mer, du fond de laquelle ils détachent ces crustacés avec leurs pieds.

Nous n'énumérerons pas ici tous les poissons qui se trouvent dans les baies et les canaux de ces îles, et dont plusieurs fournissent une chair exquise. Qu'il suffise de nommer les genres spare, scombre, serran, trigle, raie, labroïde, etc., représentés chacun par une ou plu-

Digitized by Google

sieurs espèces, tandis que d'autres se rapprochent des soles, des carrelets, des morues, des mulets et des anguilles de nos contrées. Un petit poisson d'eau douce, voisin des galaxies, infeste l'aiguade de la baie des Iles, et il est si visqueux de sa nature, qu'il s'introduit dans les seaux et les tonneaux, dont il corrompt ensuite le contenu en se putréfiant.

Sans être riche et majestueux comme dans les îles équatoriales, élégant et varié comme dans l'Australie, le règne végétal est dignement représenté à la Nouvelle-Zélande. Une flore d'environ quatre cents espèces résulte déjà des recherches opérées jusqu'à ce jour par les herboristes, et de nouvelles investigations accroîtront sans doute ce chiffre. Dans le nombre, les seules familles de fougères comptent quarante-cinq espèces qui jouent un grand rôle dans l'ensemble de la végétation. En effet, à elle seule, la fougère comestible occupe presque tous les côteaux dépourvus de bois; deux sortes de cyathées arborescentes couvrent, avec les autres arbres et arbustes, certains ravins humides, et d'autres espèces bien plus petites tapissent les rochers ou les troncs des vieux arbres.

Parmi les arbres les plus importans, sont deux espèces de *podocarpus*, un *dacrydium*, le *phyllocladus*, espèces qui atteignent quelquefois des dimensions gigantesques, et le *melicythus ramiflorus*, ressemblant tout-à-fait au mûrier blanc par le port et le feuillage. D'autres arbres sont encore remarquables; mais nous ne pouvons citer que leurs noms indigènes, savoir: le *demou*, le *karaka*, le *maï-tao*, le *hinou*, le *tawa*, le *rewa-rewa*, le *kaïkatea* et le *koa*. Une sorte de liane très-forte et très-coriace promène quelquefois ses tiges sarmenteuses le long du sol, à la distance de cinquante ou soixante pieds de sa base.

Le *dracæna australis* fournissait aux compagnons de Cook une véritable nourriture suppléant au chou palmiste : ils faisaient du thé avec les feuilles du *leptospermum scoparium;* mangeaient, en guise d'épinards, les feuilles du *tetragonia expansa* et du *lepidium oleraceum*. Les marins de *l'Astrolabe* employaient volontiers, pour leur soupe comme pour leur salade, les jeunes plantes de *sonchus oleraceus*. Le céleri abonde dans certaines localités.

Le *phormium tenax* est aujourd'hui connu dans tout le monde; mais sa patrie véritable est la Nouvelle-Zélande, où il se plaît dans les terrains humides. C'est avec ses fibres solides et soyeuses que les naturels tissent leurs nattes. Les Anglais et les Américains en font grand cas pour la fabrication de certains cordages. De grandes et belles espèces de fucacées habitent en outre sur les plages maritimes. Les lichens et les mousses tapissent les rochers, les troncs d'arbres et les côteaux arides. Dans ces dernières familles seulement, on a retrouvé plusieurs types déjà connus dans l'Europe et diverses autres parties du globe.

Dans le règne minéral, la Nouvelle-Zélande a déjà offert une assez grande variété de substances, telles que granit, schistes, basalte, grès, silex, agathe, jade vert, etc. Sur divers points, on a rencontré des substances volcaniques, et la petite île Pouhia-i-Wakadi dans la baie d'Abondance est un volcan en activité constante. Les bords du lac Maupere présentent des stalactites, du quartz et des morceaux de cristal incrustés dans des roches. Les rochers de grès, en certains endroits de la côte, forment des arcades naturelles du style le plus pittoresque, et contiennent souvent des échantillons de cristal.

Près du cap Nord existe, dit-on, une fontaine très-limpide, dont les eaux ont la propriété de pétrifier les objets qui s'y trouvent immergés. L'ocre rouge est partout très-fréquente; il y a de belle argile à poterie. Sur un point, à deux milles de la côte, aux environs du cap Est, un banc entier d'écailles d'huîtres règne à deux pieds sous terre.

M. Quoy a recueilli des coquilles fossiles dans l'argile sablonneuse d'une colline située sur les bords de la baie Houa-Houa; ce sont jusqu'à présent les principaux échantillons authentiques à l'état fossile que l'on possède de ce pays. Si l'on en croit les naturels, le beau jade vert qui leur sert à fabriquer leurs instrumens les plus précieux, vient d'un lac de Tawaï-Pounamou : on l'y recueille à l'état liquide; puis il se durcit par son exposition à l'air. D'autres vont plus loin et affirment que c'est un poisson qu'on harponne et qui se change en pierre, une fois qu'il est amené sur le rivage. D'où peuvent provenir ces idées bizarres?

CHAPITRE LXIII.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — INDIGÈNES.

A tous ses caractères, il est aisé de reconnaître que la population de la Nouvelle-Zélande appartient à la grande famille polynésienne qui habite les îles Hawaï, Taïti, Hamoa et Tonga; mais sur ces terres australes et sous leur climat plus sévère, elle a acquis un degré d'énergie et de vigueur remarquable. Chez elle la soif des combats, le mépris de la mort et le point d'hon

Digitized by Google



3. Missionnaire de la Nouvelle Zélande avec sa suite.

3. Misionera de Nueva Zelanda con su comitiva

PITTORESQUE.
PINTORESCO.

Tom. 2. Pl. 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

neur individuel ont été portés à un degré inconnu parmi les peuplades plus amollies de la zône-torride.

Voici comment on peut généraliser le type zélandais : Taille moyenne, conformation régulière, membres vigoureux, peu d'embonpoint, physionomie caractérisée, teint d'un jaune peu foncé, cheveux longs, plats, lisses, le plus souvent noirs, quelquefois châtains, yeux grands et bien fendus, nez bien fait quoiqu'un peu dilaté, enfin peu de poils sur le corps (Pl. XLVIII — 2). Parmi ces hommes se trouvent mêlés, dans une certaine proportion, des individus plus petits, plus trapus, plus larges de carrure, au teint foncé sans être noir, avec des cheveux crépus, la barbe frisée, les yeux petits, enfoncés, perçans et le corps bien plus velu. Quelques voyageurs ont cru devoir faire deux races distinctes de ces deux nuances : M. d'Urville n'y voit que deux variétés, et la dernière serait due au mélange des conquérans qui appartenaient à la race polynésienne pure, avec les autochtones qui pouvaient être des Mélanésiens semblables aux indigènes des Nouvelles-Hébrides ou de la Nouvelle-Calédonie. Aujourd'hui, il ne paraît pas qu'il existe aucun individu de sang pur appartenant à cette dernière race. Du reste, ce caractère général de physionomie comporte une foule de nuances expressives dont quelques-unes rappellent les plus beaux types de l'antiquité, et d'autres la coupe régulière des figures juives.

Les femmes sont en général bien inférieures aux hommes. Leur visage manque d'expression et de délicatesse ; leurs membres sont trop gros, leur sein trop fort, leur taille trop courte et trop ramassée (Pl. XLVIII — 4). Dès qu'elles deviennent mères, elles perdent toute leur fraîcheur de jeunesse. Quelques-unes, plus favorisées, conservent bien leurs traits gracieux, leurs longs cheveux noirs, leurs yeux pleins de feu et de vivacité ; mais ce sont là des exceptions très-rares.

Les maladies les plus fréquentes des Nouveaux-Zélandais sont les douleurs d'entrailles, les maux de tête, d'yeux, les marasmes, les phthisies et diverses sortes de fièvres. Toutefois, malgré les privations auxquelles ils sont souvent exposés, ces sauvages ne sont guère plus maladifs que les Européens. On trouve même chez eux beaucoup plus de vieillards que dans les autres îles de la Polynésie. Malgré leur grand âge, ces hommes conservent leur vigueur et leurs facultés d'une manière surprenante. Leurs cheveux blanchissent à peine, leurs dents résistent aux années, et leurs rides ne paraissent point sous les lignes du tatouage.

Les premiers rapports qu'eurent les Européens avec les Zélandais, presque toujours accompagnés de catastrophes sanglantes, valurent à ces indigènes un renom de barbarie et de férocité que semblaient justifier mieux encore leurs horribles habitudes de cannibalisme. Plus tard, pourtant, on en vint à reconnaître, en examinant les causes de ces catastrophes, que les torts n'avaient pas toujours été de leur côté. Plus d'une fois, l'agression vint des Européens, et d'autres fois encore ce fut l'ignorance des coutumes des insulaires qui amena des méprises déplorables. L'étiquette et l'honneur voulaient qu'on ne se présentât devant les étrangers que les armes à la main, et en faisant des démonstrations belliqueuses qui, au fond, n'étaient qu'une parade militaire, qu'un honneur rendu à des hôtes inconnus (Pl. XLIX — 1). Loin de répondre à ces avances par des avances analogues, les Européens gardaient un silence défiant, ou faisaient feu sur les visiteurs. Dans le premier cas, c'était une marque de mépris à laquelle les naturels ripostaient par des outrages ; dans le second cas, c'était une hostilité directe qui exigeait toujours des représailles, ou, comme le disaient les indigènes, un *outou* (satisfaction). On conçoit qu'au milieu d'un pareil dilemme, les premières entrevues ne pouvaient pas manquer d'avoir des suites fatales.

Mieux connus, ces peuples prouvèrent qu'ils avaient plus de qualités que de défauts. Honnêtes, probes, hospitaliers, amis dévoués et fidèles, parens tendres et affectueux, ils sont, d'un autre côté, irascibles, fiers, pointilleux et implacables dans leurs vengeances. Le trait le plus singulier de leur caractère, c'est leur disposition à passer tout-à-coup des sentimens de la bienveillance et de l'amitié à des transports de rage et de colère, aussitôt qu'ils s'imaginent que leur vanité est offensée. Du reste, cette fureur subite s'apaise aussi promptement qu'elle s'élève. Il suffit pour cela de lui opposer du calme et du sang-froid. Parmi ces traits de rage si subitement apaisée, nous citerons le suivant emprunté au Voyage du capitaine d'Urville :

« En 1824, nous ramenions de Sydney dans sa patrie Taï-Wanga, petit neveu de Shongui. Ce jeune homme était gai et facétieux ; ses plaisanteries et ses grimaces amusaient beaucoup les gens de l'équipage, qui se plaisaient quelquefois à lui faire des niches. Cela réussit durant un temps ; mais un matelot s'étant avisé de saupoudrer de farine un vieil habit que ce naturel rapportait de Port-Jackson et qui lui servait à faire le *gentleman*, cette plaisanterie le mit dans

Digitized by Google

une colère épouvantable. Dans sa rage, il s'arrachait les cheveux, trépignait, proférait mille menaces et pleurait comme un enfant; il finit par lancer son habit à la mer. J'eus connaissance du désespoir de Taï-Wanga, je le fis appeler et le questionnai; il me répondit qu'il n'était pas juste de le traiter ainsi, attendu qu'il était ranga-tira de naissance, que c'était bon pour son compagnon Pahi, qui n'était qu'un esclave, et qu'à son arrivée chez lui, il se vengerait de ces insultes. Je tâchai de l'apaiser et défendis sévèrement aux matelots de le molester davantage. Mais ce qui consola le mieux le pauvre Taï-Wanga, ce fut de recevoir une bonne capote grise qu'il endossa à l'instant même pour remplacer son vieil habit; car il sécha sur-le-champ ses larmes et reprit toute sa bonne humeur. Ce naturel avait conçu beaucoup d'affection pour moi; comme j'avais témoigné le désir de faire une longue incursion dans l'intérieur, il s'était offert à me servir de guide et d'ôtage parmi ses compatriotes; il revint même deux ou trois fois à bord, malgré la distance de Kidi-Kidi au mouillage, pour me renouveler ses offres de services; mais des raisons particulières m'empêchèrent d'exécuter mon projet. »

Quoique passionnés pour la vengeance, ces peuples ne sont pas étrangers aux sentimens de générosité. Ils sont d'humeur joviale et plaisante, et l'un de leurs délassemens favoris est de parodier les gestes et la tournure des Européens, ce qu'ils font d'une manière fort comique et souvent spirituelle. Pourtant leur maintien habituel est sérieux et réfléchi. On a vu quelle opiniâtreté ils mettent à poursuivre leurs projets de représailles, sans que de longues années écoulées puissent les leur faire perdre de vue.

A l'école des Européens, ces sauvages sont devenus de bons ouvriers dans les métiers qu'ils ont appris; ils font d'habiles charpentiers, des maçons, des forgerons, des armuriers intelligens, et aussi, avec un peu de pratique, d'excellens matelots. Leurs relations avec les Européens leur ont donné quelques idées de négoce. Aventureux et hardi, le Zélandais aime les grands voyages. Cependant il chérit sa patrie, et la revoit avec de grands transports de joie.

Ces insulaires portent une vive affection à leurs enfans, à leurs pères et à leurs amis. Cette affection se manifeste durant la vie par des preuves de dévouement, et après la mort par les regrets les plus vifs et des mutilations volontaires. Les survivans se déchirent le visage et le corps avec des coquilles et des pierres tranchantes (Pl. LI — 3). Quand ils voient les Européens supporter plus paisiblement des pertes semblables, ils prétendent qu'ils sont étrangers aux véritables sentimens d'affection; car, disent-ils, il n'y a point de douleur là où le sang ne coule pas. Ces démonstrations sanglantes ont lieu encore quand ils doivent se séparer pour long-temps des objets de leur tendresse. Les Européens ont été touchés plus d'une fois du spectacle que leur offraient ces scènes de désolation. Dans ces occasions, des guerriers, impitoyables sur le champ de bataille, se montraient aussi éplorés que des femmes.

Le respect pour la vieillesse est aussi en grande vigueur parmi ces peuples. Partout, aux repas, aux conseils, dans les grandes cérémonies, les places d'honneur sont réservées aux vieillards. Quand l'âge les éloigne des combats, on écoute leurs avis avec respect. Ces égards s'étendent jusqu'aux esclaves, et les chefs continuent d'entretenir ceux qui parviennent à un âge avancé, même lorsqu'ils ne peuvent plus en recevoir de services. L'hospitalité est aussi une vertu si générale parmi les Zélandais, que leur plus grand étonnement dans les colonies anglaises était de voir des hommes exposés à mourir de faim devant des boutiques de boulangers et de bouchers. C'était là pour eux une monstruosité inexplicable, une énigme sans mot. Aussi, quand ils voulaient parler d'un chef avare, ne trouvaient-ils pas de point de comparaison plus saillant que celui de l'hospitalité anglaise. Taï-Wanga offrant un jour à M. d'Urville des patates qu'il prenait dans la corbeille de son oncle Shongui, et voyant que cet officier hésitait à les accepter, lui dit : « Prends, ranga-tira, nous ne sommes point à Port-Jackson; il n'est pas nécessaire de donner de l'argent pour avoir de quoi manger. »

Ajoutons que ces peuples, par leur commerce avec les Européens, ont perdu plusieurs de leurs qualités natives. Ainsi ils sont devenus défians, dissimulés, avares, exigeans et cupides. Peu de vertus nouvelles leur sont venues en échange, et d'ailleurs pas une de leurs barbares coutumes n'a encore réellement cédé au contact de la civilisation. Sans doute, ce progrès arrivera, mais à la longue, et quand les guerres, devenues plus sanglantes encore par l'introduction des armes à feu, auront décimé les populations zélandaises, et quand ils auront sous les yeux d'autres modèles que ceux que leur offrent les baleiniers anglais et américains.

Rien de plus simple que la constitution politique de ces peuples. Chaque tribu, et probablement ce n'était qu'une seule et même famille, reconnaissait un chef chargé de veiller à ses in-

Digitized by Google

térêts, et de la conduire au combat en temps de guerre. L'autorité de ce chef n'était définie par aucune loi, ni même par aucune coutume bien positive; elle semblait dépendre uniquement de l'influence personnelle de l'individu et de la confiance qu'il avait su inspirer à ses subordonnés. Du reste, chaque ranga-tira ou noble était totalement maître dans sa propre sphère, et cette liberté individuelle semblait même s'étendre sur tous les individus qui pouvaient se créer une existence indépendante du chef de la famille. Ainsi la société se composait de trois classes : les *ranga-tiras*, nobles ou possesseurs du sol; les *tangatas*, hommes du peuple sans propriétés; enfin les *taorekas* ou esclaves, plus souvent appelés aujourd'hui *koukis*, corruption du mot anglais *cook* (cuisinier), provenant des prisonniers faits à la guerre. Parmi les ranga-tiras étaient choisis les chefs de tous les rangs et les guerriers les plus distingués; les hommes du peuple étaient employés à la pêche et à la construction des cases et des pirogues : ils marchaient à la suite des ranga-tiras; les esclaves étaient employés aux fonctions les plus viles, surtout à préparer et à faire cuire les alimens.

Les principaux chefs des tribus portent le titre de *ranga-tira-rahi* ou *ranga-tira-nouï*. Il parait qu'en quelques occasions un ranga-tira supérieur à ceux-là présidait à certaines portions de territoire assez considérables, sous le titre d'*ariki* : mais personne jusqu'ici n'a pu constater en quoi consistaient réellement les priviléges d'ariki, d'autant plus que ce même titre s'attribue souvent à des personnages investis d'un caractère plus religieux que politique. Il est vrai que le ranga-tira de tout rang, à défaut de tout autre moyen direct pour soutenir ses droits, n'a guère d'autres ressources que les priviléges négatifs du *tapou*. Moyennant ce *veto*, dont l'usage est toujours à sa disposition, il peut forcer à l'obéissance ses sujets même les plus récalcitrans.

Le titre de chef se transmet ordinairement du fils aîné aux cadets, pour retourner aux enfans du frère aîné. Aux environs de la baie des Iles, il fallait faire preuve d'habileté militaire pour conserver le commandement, et, quand le chef ne se sentait pas le talent nécessaire pour guider les autres au combat, il résignait ses pouvoirs de lui-même. En d'autres lieux, le chef se fait remplacer par une sorte de généralissime sorti quelquefois des rangs du peuple, mais illustré par ses exploits. On a même cité des peuplades dirigées par des femmes.

Les ranga-tiras tiennent beaucoup à leur rang, et, devant les Européens, ils s'efforcent d'en maintenir la dignité avec une gravité quelquefois grotesque. Quand un équipage arrive, à l'instant même ils s'informent du rang des diverses personnes qui le composent, et établissent ensuite des comparaisons avec leurs catégories sociales; mais la tentation qu'excitent chez eux les objets que de simples matelots peuvent offrir à leurs regards, détruit bientôt tout ce vain échafaudage d'étiquette improvisée. Entre eux, les barrières ne s'abaissent pas aussi facilement : tout chef, tout ranga-tira est fort susceptible sur le chapitre des honneurs et de la préséance. Les moindres infractions à ses règles peuvent entraîner des guerres sanglantes, et par suite l'extermination de tribus entières. En effet, le motif apparent de toute guerre est de réclamer satisfaction (*outou*) pour une offense réelle ou supposée. Si le parti attaqué la refuse, la guerre s'engage et ne cesse qu'au moment où l'un des partis succombe. Toutes les fois qu'on fait la paix, il faut que l'un des deux partis accorde l'*outou* à l'autre, sinon aucun des deux camps ne regarderait la paix comme sincère et solide. Aussi, même dans leurs querelles avec les Européens, les sauvages réclamaient-ils l'*outou* comme garantie de la paix.

Comme ces guerres opiniâtres et perpétuelles pourraient à la longue dépeupler le pays, ordinairement plusieurs tribus se fédèrent pour former une sorte de ligue offensive et défensive. Longtemps les tribus réunies de la baie des Iles et du Shouki-Anga ont fait la guerre à celles du Shouraki et de Viti-Anga; celles-ci ont combiné parfois tous leurs efforts contre les habitans de Tauranga et du cap Est. Mais ensuite, ces fédérations se divisant, il en résultait une guerre acharnée parmi les anciens alliés. En suivant les récits des missionnaires seulement depuis douze ou quinze mois, on est douloureusement affecté de la dépopulation causée par les guerres. Dans plusieurs combats, il est resté jusqu'à quatre ou cinq cents cadavres sur le champ de bataille.

Quand une tribu déclare la guerre à une autre, cette guerre lui est communément dénoncée d'une manière authentique. Quelquefois pourtant les guerriers tombent à l'improviste sur leurs ennemis. Dans leurs marches, ces guerriers couchent en plein air, et se mettent à l'abri sous des branchages. Leurs provisions consistent en poisson sec et en racine de fougère. Cette dernière substance, commune sur tous les côteaux, forme leur principale ressource. Ce sont des esclaves qui portent les provisions, et on les renvoie quand ils ne sont plus utiles.

Digitized by Google

Dans les batailles rangées, les guerriers débutent par une volée de lances ; après quoi, ils en viennent à combattre corps à corps avec le casse-tête, dont ils se portent des coups furieux. L'introduction des armes à feu a rendu les rencontres générales plus rares, et la guerre d'escarmouches et de surprises a acquis un plus grand développement. Avant d'en venir aux mains, les deux partis entonnent le chant guerrier, accompagné de gestes et de hurlemens affreux. Une de leurs grimaces les plus familières est de tirer la langue d'une manière démesurée, en roulant les yeux dans leur orbite, au point que le blanc seul en est visible. Pour eux, c'est l'emblème de la gloire, *oudou*, et on retrouve cet emblème dans la plupart de leurs figures sculptées. Les guerriers qui tombent sur le champ de bataille sont assommés et dévorés sans pitié. Les femmes et les enfans des vaincus sont quelquefois mis à mort, quelquefois emmenés en esclavage. En certaines circonstances les chefs passent la revue des guerriers de leur tribu. Ces guerriers sont répartis par troupes de cent hommes, commandées chacune par un rangatira. Cette revue a lieu nécessairement lorsque la tribu entre en campagne.

Dans un pareil état social, les notions du bien et du mal étant fort peu distinctes, on conçoit qu'il n'existe pas de code criminel. Tout se règle selon le droit du plus fort ; il faut que le faible s'incline devant le puissant. Les esclaves dépendent entièrement de leurs maîtres ; les hommes du peuple, des chefs qui les commandent ; les ranga-tiras inférieurs, des ranga-tiras principaux, quoique, dans ce dernier cas, l'obéissance soit peu onéreuse. Entre eux, les ranga-tiras principaux sont assujettis à quelques formalités traditionnelles, à certaines règles de convention, dont l'assemblée des ranga-tiras surveille l'observance. Si l'un d'eux les viole, ses voisins se rassemblent, décident quelle punition il doit subir et la mettent à exécution, soit en le dépouillant de ses biens en tout ou en partie, soit en le maltraitant et en le frappant. D'autres fois les querelles des chefs se vidaient dans un combat singulier, en présence des chefs rassemblés. Véritables duels, comme nos anciens jugemens de Dieu, ces combats se changeaient parfois en tournois, quand les amis respectifs des champions prenaient fait et cause pour eux.

La peine du talion est la plus usitée. Ainsi le pillage est opposé au vol, le sang aux blessures, la mort au meurtre. En cas d'adultère, les coupables sont quelquefois exécutés. Seulement on semble faire une distinction dans la peine, suivant le lieu où le crime a été commis ; quand c'est chez l'homme, la femme est sacrifiée seule ; quand c'est chez la femme, l'homme est seul immolé. Lorsque l'époux craint les ressentimens d'une famille puissante, il renvoie chez ses parens la femme adultère. On bannit de la tribu les adultères et les voleurs. Si ces derniers meurent, on suspend leur corps ou leur tête à un poteau en forme de croix.

Les occupations de ces sauvages, dans les classes élevées, consistent dans la culture de leurs terres, dans la fabrication des cases et des pirogues, dans les travaux de la pêche et de la chasse. Parfois encore ils passent leur temps à exécuter divers objets en bois, en os ou en pierre, comme coffrets, flûtes, hameçons, casse-têtes, etc. ; ils fabriquent aussi des lances, des pagaies, des bêches et autres instrumens (Pl. XLVII — 5). Plusieurs de ces objets sont ornés de ciselures parfaitement travaillées, quoique d'un goût bizarre et quelquefois monstrueux. Cette industrie était d'autant plus admirable, qu'avant l'introduction du fer, ils n'avaient, pour exécuter leurs ciselures, que des outils grossiers en pierres ou en coquilles. Les femmes sont plus spécialement chargées des plantations et de la recherche des coquillages ; elles portent aussi en voyage les vivres et l'eau nécessaires. A elles seules appartient la préparation du chanvre de phormium dont elles font des nattes de toutes qualités.

Habituellement les Nouveaux-Zélandais font deux repas, l'un au lever du soleil, l'autre un peu avant son coucher. Hormis les cas particuliers de tapou, les femmes peuvent manger avec les hommes, bien qu'elles ne le fassent pas ordinairement pour leur commodité ; mais les esclaves ne peuvent manger avec les maîtres. On trouve, en général, chez eux beaucoup moins de prohibitions pour les vivres qu'on n'en rencontre à Taïti et à Hawaii. Cependant, dans quelques repas de cérémonie, chacun a sa portion séparée, à laquelle, seul, il peut toucher, et ils emportent chez eux ce qu'ils ne peuvent manger. La corbeille de jonc dans laquelle chaque portion a été servie doit être détruite immédiatement après le repas, pour qu'on ne puisse l'employer ensuite d'aucune manière Dans les grands festins, la part de chaque convive se compose d'une ration de patates jointe à une portion de cochon ou de poisson. La boisson commune est de l'eau contenue dans des courges, et chaque convive boit tour à tour, en ayant soin de faire couler l'eau

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Sacrifice humain à la Nouvelle-Zélande.*

1. Sacrificio humano en Nueva Zelanda.



2. *Cérémonie à un Baptême Zélandais.*

2. Ceremonia de un Bautismo Zelandes

del. Quenon del.

Digitized by Google

dans sa bouche sans y porter les lèvres. Des feuilles de fougère remplacent la vaisselle et les nappes, et les doigts tiennent lieu de fourchettes.

Le lit des Nouveaux-Zélandais est un monceau de fougère étendu dans un coin de la cabane, avec un billot en bois pour oreiller. L'hiver, des nattes leur servent de couvertures; l'été, ils dorment nus. Les feux qu'ils entretiennent dans leurs cases les rendent chaudes comme de véritables fours. Quoiqu'ils veillent assez tard, ils se lèvent toujours avec le soleil.

Ces peuples ont quelques notions confuses d'astronomie et d'uranographie. Les constellations et les grandes étoiles ont reçu d'eux des noms particuliers auxquels se rattachent des idées religieuses ou des traditions nationales. Souvent ils passent des heures à épier l'apparition d'une étoile sur l'horizon, et ils s'inquiètent quand elle ne se montre pas. La plus grande utilité de ces connaissances est dans l'application qu'ils en font pour se diriger dans leurs courses nocturnes. Passionnés pour les voyages, ils en entreprennent souvent de longs et de pénibles, dans un intérêt soit politique, soit commercial, quelquefois même pour un simple but de curiosité. Malgré la défiance qu'ont dû engendrer de longues guerres, les voyageurs indigènes sont presque toujours bien accueillis dans leur route, et, à leur départ, on leur fournit des vivres et des guides.

Les hommes se marient entre vingt et vingt-quatre ans; les femmes beaucoup plus tôt. Tant que ces dernières ne sont point mariées, elles peuvent disposer à leur gré de leurs faveurs; toutefois, dans ces liaisons éphémères, les convenances du rang doivent être observées. Sans doute, avant l'arrivée des Européens, les jeunes filles abusaient peu de cette licence; mais les sollicitations des étrangers et la séduction des présens ont bientôt amené ces malheureuses à l'état de dévergondage où elles sont arrivées aujourd'hui. Dès qu'une femme est liée à un homme, elle perd toute la liberté dont elle jouissait étant fille; il faut qu'elle devienne fidèle et chaste, ce que les Zélandaises semblent faire autant par goût que par crainte des châtimens. Ces châtimens sont corporels, et ils peuvent être infligés, soit par le mari, soit par la famille. Une femme répudiée devenant *tabou* pour un autre homme, la coupable se trouve encore sous le poids de cette interdiction et des peines qui s'y rattachent. Ce sentiment de la fidélité conjugale se retrouve jusque dans les esclaves qui vont offrir leurs faveurs à bord des navires. Dès qu'un matelot déclare à l'une d'elles qu'il la prend pour sa femme, à l'instant même celle-ci s'impose les devoirs de ce titre, et rien ne peut la déterminer à enfreindre cet engagement, ni promesses, ni prières, ni cadeaux.

Le mariage entraîne peu de formalités. L'homme choisit parmi les filles libres celle qui lui convient, déclare son choix aux parens, et emmène sa femme chez lui après qu'on a réglé le cadeau d'usage. Quelques voyageurs ont dit que le consentement de la jeune fille n'était même pas nécessaire; d'autres ont prétendu que si la fiancée pleurait la première fois, puis persistait dans son refus une seconde et une troisième, le futur était obligé de s'adresser ailleurs. Peut-être cette dernière condition n'est-elle requise que pour les femmes d'un certain rang; car, dans les unions conjugales, les hommes font plus d'attention au rang et à la naissance de la future qu'à ses agrémens personnels, leur but principal étant de fortifier leur propre influence par la considération de la famille où ils vont prendre femme. Un homme peut épouser plusieurs femmes; mais il est obligé de fournir à chacune d'elles une habitation particulière, car il est très-rare que deux femmes habitent ensemble. Quelques ranga-tiras ont jusqu'à huit ou dix femmes. L'une, dans le nombre, occupe le premier rang : c'est celle qui appartient à la famille la plus puissante. Elle partage seule les honneurs rendus à son mari; ses enfans succèdent également seuls au pouvoir et aux possessions du père. Le même homme épouse souvent plusieurs sœurs; le vieux Tepahi avait eu pour femmes les quatre filles d'une même famille. Celui qui se mésallie en épousant un esclave est exposé à une sorte de dégradation. L'homme est chassé de ses domaines; la femme est punie par ses parens. Tepahi enferma dans une cage durant plusieurs années une de ses filles qui s'était mésalliée. L'enfant issu d'un chef et d'une esclave est esclave, à moins que, pour légitimer sa naissance, le chef n'affranchisse la mère et ne la demande ensuite à sa famille avec les formalités requises.

Il n'est pas rare de voir les femmes, lorsqu'elles ont perdu leur mari, se donner volontairement la mort, et celles qui accomplissent cet acte d'héroïsme sont un grand objet d'admiration pour leurs amis et leurs parens. Quelquefois, mais bien plus rarement, c'est le mari qui s'immole sur le cadavre de sa femme. Une veuve ne peut se remarier avant d'avoir accompli la cérémonie de relever les os de son mari, et même, après ce délai, c'est encore

Digitized by Google

une sorte de tache que de convoler en de nouveaux liens. Pour éviter cet affront, parfois les parens et les amis du défunt vont jusqu'à immoler la pauvre veuve. Les femmes sont d'une grande susceptibilité à l'égard des reproches que peuvent leur adresser leurs maris. On en voit qui poussent ce sentiment jusqu'à se détruire sur-le-champ. Le suicide est fort commun parmi les deux sexes, et souvent pour des motifs très-insignifians.

Sur le point d'accoucher, une femme devient *tapou ;* elle est complètement séquestrée de la société. On lui affecte alors une case particulière, où elle est servie par une ou plusieurs femmes tabouées comme elle. Cette réclusion dure encore quelques jours après l'enfantement. Les femmes accouchent en plein air sans pousser un seul gémissement, et, à la vue du nouveau-né, les assistans s'écrient : *Tane, tane!* La mère elle-même coupe le cordon ombilical, se lève et reprend ses occupations ordinaires.

En certaines occasions, la mère fait périr son enfant aussitôt qu'il a vu le jour, en lui enfonçant le pouce dans la partie supérieure du crâne. L'infanticide se commet surtout sur les filles qui surpassent le nombre désiré par les parens, et sur les fruits d'unions honteuses ou illégitimes. Cinq ou six jours après la naissance de l'enfant, on lui administre une sorte de baptême. La mère, assistée de ses amis et de ses parens, étend une natte sur deux monceaux de bois, et y dépose le nouveau-né. Puis toutes les femmes viennent, l'une après l'autre, tremper une petite branche d'arbre dans un vase rempli d'eau, et en aspergent le front de l'enfant. C'est en ce moment qu'on lui impose un nom et qu'on demande pour lui aux dieux la force et le courage, la victoire sur les ennemis, enfin les jouissances de la gloire, *oudou*, dans ce monde comme dans l'autre. Ce nom change quelquefois, particulièrement à la suite de quelque événement dont le nom nouveau doit consacrer le souvenir, et alors, dit-on, le baptême est aussi renouvelé.

L'éducation des enfans est toute simple; ils grandissent sous les yeux de leurs parens; les garçons se forment de bonne heure aux exercices de l'âge viril, au maniement des armes et aux danses guerrières; les jeunes filles s'occupent, sous la direction de leurs mères, aux travaux dévolus à leur sexe. Malgré la liberté dont ils jouissent, les enfans sont en général d'un caractère doux et uniforme; ils sont étrangers à ces caprices qui rendent souvent ces petits êtres fort maussades dans les sociétés civilisées. A la Nouvelle-Zélande comme à Tonga-Tabou, les adoptions sont fréquentes. Souvent des jeunes gens donnent le titre de père à des vieillards qui n'ont point d'enfans, et cette adoption confère tous les droits d'une vraie paternité.

A la Nouvelle-Zélande, le tatouage porte le nom de *moko*, et cette décoration, dans ce pays, comporte des idées de distinction beaucoup plus positives que dans les autres archipels. Le moko n'est permis qu'aux guerriers, et aucune considération n'est accordée à ceux qui n'ont pas subi ce bariolage, interdit aux esclaves, aux hommes du peuple, et même aux hommes de race noble qui ne se présentent point au combat. Ordinairement, après chaque campagne, le guerrier ajoute de nouveaux traits à son moko, et l'on repasse le tranchant du stylet sur les mêmes dessins jusqu'à trois ou quatre reprises différentes. Aussi les traits du tatouage qui, dans les autres îles, se bornent à de simples dessins superficiels, deviennent, à la Nouvelle-Zélande, de véritables sillons qui creusent dans la peau d'une manière sensible. Un ranga-tira est d'autant plus honoré que les traits de son moko sont plus profonds et plus rapprochés. Les femmes ne peuvent se faire tracer sur le visage que des dessins insignifians; mais, en revanche, elles ont le droit d'avoir des incisions plus profondes et plus compliquées sur les épaules et sur le reste du corps.

Le moko est pour les Zélandais ce que sont les armoiries pour les Européens. Un naturel, voyant un jour des armes gravées sur le cachet d'un officier anglais, demanda ce que signifiait cet emblème, et quand on le lui eut expliqué : « Bien, s'écria-t-il, je vois ce que c'est; c'est le moko de la famille de M..... » Certaines familles ont, en effet, leur moko particulier que d'autres ne pourraient usurper sans encourir le ressentiment des premières. En certaines circonstances, comme on l'a vu, les naturels apposent leur moko en guise de signature. Un chef répétait souvent que son nom était écrit sur les dessins de son visage. Pendant son séjour en Angleterre, le chef Toupe-Koupa consentit à ce qu'on fît son portrait, mais il tenait par-dessus tout à ce que les dessins de son visage fussent fidèlement reproduits (Pl. L — 1). Toupe donnait toujours son nom au dessin qu'il désignait précisément au-dessus de la partie supérieure de son nez en disant : « L'Européen écrit son nom avec une plume; le nom de Toupe est ici. » L'étranger s'habitue

Digitized by Google

facilement à cet ornement bizarre. Il ajoute un grand degré d'expression et d'énergie à la figure. Il met à l'abri des piqûres de moustiques, des intempéries des saisons; il diminue singulièrement l'effet de l'outrage que les années font à la figure de l'homme. Enfin, mieux que toute autre décoration extérieure, il révèle à l'instant la condition et le rang de celui qui le porte.

Industrieux et actifs sous tant de rapports, les Nouveaux-Zélandais sont restés bien en arrière dans leur architecture. Leurs cabanes ont rarement plus de sept ou huit pieds de long sur cinq ou six de large et quatre ou cinq de hauteur. Des pieux plantés les uns près des autres, avec des branches entrelacées, voilà ce qui en forme les parois recouvertes à l'intérieur et à l'extérieur d'espèces de paillassons en plantes fluviatiles, surtout en feuilles flexibles de *typha* ou massette. Le toit se compose d'une pièce de bois qui en forme le faîte avec une couverture en chaume. Quelques cases de chefs ont des dimensions doubles, et leur toit est alors soutenu intérieurement par une rangée de pieux. A l'une des extrémités, se trouve une porte de trois pieds de hauteur sur deux de large, qui se ferme au moyen d'une sorte de battant en planches ou en nattes épaisses. Une seconde ouverture à côté et un peu au-dessus de la porte tient lieu de fenêtre, et se ferme au moyen d'un treillis de jonc. Sur le côté où se trouve la porte, le toit se prolonge de trois ou quatre pieds en saillie extérieure, de manière à former une sorte d'auvent. Là, se tiennent les maîtres de la maison; là, ils prennent leurs repas, puisqu'il leur est interdit de le faire dans l'intérieur de leurs cases. Parfois les habitations des chefs sont ornées de figures sculptées et de montans décorés de bas-reliefs, le tout rougi ensuite avec une peinture d'ocre (Pl. XLVII—2). Certains voyageurs prirent d'abord ces effigies pour des statues de dieux, pour de vraies idoles; mais il est prouvé aujourd'hui qu'elles n'ont jamais eu cette destination. Ce sont de simples ornemens auxquels les insulaires ne rendent aucune espèce de culte. Rutherford prétend toutefois que ces statues sont placées aux portes des chefs pour en interdire l'accès aux esclaves, qui seraient punis de mort s'ils violaient cette défense.

Le plancher de la case est une aire en terre, bien battue et peu exhaussée. Le foyer est un petit carré creux, entouré de pierres, et la fumée s'échappe par la fenêtre, ou par la porte, quand il n'y a point de fenêtre. Aussi ces cases sont-elles constamment enfumées, et, pour peu qu'il y ait de feu, leur température est toujours fort élevée.

Le mobilier des cabanes consiste en instrumens en pierre ou en os, en corbeilles de jonc, courges et nattes. Les objets plus menus, tels qu'aiguilles, poinçons, hameçons en os ou en coquilles, sont réunis dans de petits coffrets ovales, taillés dans un bloc de bois massif, et très-ingénieusement ornés de ciselures et de bas-



reliefs. Sous le vestibule, sont déposés la pierre et le maillet pour écraser la racine de fougère. Les bâtimens destinés à contenir les provisions, les armes, les instrumens de la tribu, sont construits avec plus de luxe et de solidité que les simples cases. Ils atteignent quelquefois de vingt-quatre à trente pieds de long, sur douze ou quinze de large et dix ou douze de hauteur. On les exhausse parfois de trois ou quatre pieds au-dessus du sol, et on les décore de bas-reliefs. Sur les bords de la baie Shouraki, M. Nicholas observa un bâtiment de quatre-vingts pieds de long, que divisait en deux une cloison régnant dans toute sa longueur : il conjectura qu'il était destiné à loger des cochons.

Outre les cabanes disséminées dans la campagne, cabanes que ces naturels occupent en temps de paix, chaque tribu possède son *pâ* ou forteresse, dans laquelle tous les membres se réfugient en temps de guerre. Ces pâs, déjà décrits, sont ordinairement construits sur des collines ou des rochers naturellement fortifiés, et rendus presque inexpugnables par la main de l'homme. Dans ces pâs, les cases de chaque famille, disposées par gradins sur la pente du terrain, présentent un coup-d'œil très-pittoresque. Celle du chef principal est toujours située au sommet même du pâ, et celles des principaux ranga-tiras sont placées à l'entour. Dans les cantons fréquentés par les Européens, ce système de construction s'est déjà un peu modifié. Aux environs de la baie des Iles, quelques chefs se sont bâti des maisonnettes en planches, avec des portes, des fenêtres et des toits véritables. Pour meubles, ils ont des chaises, des bancs, des malles, des tables, des buffets, quelquefois même des couchettes.

Digitized by Google

La base de la nourriture, dans toute la Nouvelle-Zélande, est la racine de fougère (*pteris esculenta*) légèrement torréfiée, puis ramollie, après avoir été battue quelque temps sur une pierre avec un maillet. Pour lui trouver une saveur agréable, il faut être habitué à son usage. La racine de fougère est la principale provision des Zélandais; ils en remplissent toujours leurs pâs pour le cas de guerre. Ils emploient encore la moëlle de la tige inférieure d'une fougère en arbre (*cyathea medullaris*), qu'ils font cuire dans des fours en terre. La patate douce et le taro étaient cultivés dans ces îles dès avant l'arrivée des Européens : la première est le mets favori des chefs, et le peuple n'en mange guère que dans les grandes occasions. De tous les légumes d'Europe apportés sur les lieux par Cook et Marion, il n'est guère que la pomme de terre qui s'y soit multipliée. Elle foisonne aujourd'hui dans toute l'île du nord.

Parmi les quadrupèdes, le chien et le chat leur offraient seuls jadis une chair mangeable; celle du chien était surtout fort estimée. Aujourd'hui, le cochon est commun sur Ika-na-Mawi, quoique sa viande soit encore réservée pour les chefs, et que les hommes du peuple n'en mangent qu'après l'avoir dérobée à l'ennemi. Naguère les indigènes prenaient au lacet certains oiseaux, comme des colombes, des canards et des cormorans, pour les faire rôtir. L'introduction des armes à feu leur a rendu cette ressource moins précaire. Plusieurs d'entre eux élèvent aussi des poules qu'ils nomment *kakatouas*, dont ils aiment beaucoup les œufs. Seulement, leur manque de respect pour les lieux tabous leur cause souvent de l'inquiétude. Un motif semblable leur fait repousser l'introduction des bêtes à corne.

La mer, avec ses poissons exquis et ses coquillages variés, leur offre une de leurs plus grandes ressources. A certaines époques, ils pêchent de grandes quantités de poissons, les vident, puis les font sécher au soleil. Une fois préparés, ils les conservent dans leurs magasins pour l'hiver. Les sauvages mangent ce poisson avec délices, bien qu'il exhale souvent une odeur repoussante et qu'il fourmille de vers. C'est encore une bonne fortune pour eux quand une baleine, un marsoin ou quelque dauphin viennent échouer sur leurs côtes. Tous les habitans de la tribu accourent pour se régaler, et la possession du cétacé échoué devient parfois un objet de querelle pour les tribus qui se le disputent. L'huile de phoque est aussi pour eux un mets exquis.

Mais le principal régal de ces sauvages, c'est la chair de leurs ennemis tués sur le champ de bataille. Des motifs superstitieux sont, sans doute, la première cause de ces festins. Cependant la sensualité y entre aussi pour quelque chose. Les missionnaires ont constaté que, plus d'une fois, les chefs ont assommé des esclaves sur le plus frivole prétexte, mais, au fond, avec le désir réel de se repaître de leur chair (Pl. LI — 1). De la tête, ils ne mangent ordinairement que la cervelle, après quoi ils préparent le reste du corps et le font cuire dans leurs fours en terre, absolument comme ils feraient pour un cochon. Ils établissent une différence très-grande dans le goût de la chair entre un Nouveau-Zélandais et un blanc, et donnent la préférence au premier; cette différence, ils l'attribuent à l'habitude qu'ont les Européens d'user de mets salés. Eux-mêmes n'emploient jamais de sel dans leurs alimens, et tandis qu'ils se montrent passionnés pour les légumes gâtés et le biscuit pourri, ils touchent rarement aux viandes salées des marins. Comme beaucoup d'autres sauvages, ils avalent souvent la vermine qu'ils trouvent sur leur tête.

Avant l'arrivée des Européens, les Zélandais ne connaissaient aucune espèce de liqueur spiritueuse : ils ne buvaient que de l'eau. Nos boissons fermentées ne leur inspirent que de la répugnance et du dégoût : en revanche, ils savourent avec plaisir le thé, le café, le chocolat et tout ce qui est sucré.

La cuisine de ces indigènes est de la plus grande simplicité : elle se réduit à faire cuire les vivres dans leurs fours en terre, ou bien à les faire rôtir à la broche ou sur des charbons ardens. Ensuite ils les découpent avec des coquilles tranchantes. Pour le poisson, ils ont une manière de le préparer à l'étuvée, en l'enveloppant de plusieurs feuilles de chou, puis en le plaçant sur une pierre plate chauffée à l'avance, et le tournant de temps en temps. Cuit de cette façon, il prend un fort bon goût. Comme en d'autres îles, ils allument le feu en faisant tourner rapidement un morceau de bois dur sur un morceau de bois plus mou, puis en lui imprimant un mouvement de rotation semblable à celui du moussoir à chocolat.

Le vêtement ordinaire des deux sexes se compose de deux nattes en phormium, l'une jetée simplement sur les épaules et rattachée pardevant, l'autre enveloppant les reins, descendant jusqu'à mi-jambe, et retenue dans le milieu par une ceinture. D'habitude, la natte de dessus est d'un tissu grossier, quelquefois même de

Digitized by Google



3. Scène de Deuil à la Nouvelle Zelande.

3 Escena de Luto en Nueva Zelanda



4. Funérailles d'un Ariki.

4 Funerales de un Ariki

Digitized by Google

Digitized by Google

joncs noircis à la fumée et disposés de manière à ce que toutes les pointes se rabattent les unes sur les autres comme des soies de porc-épic. Accroupis à terre avec ces nattes, qui les recouvrent presque tout entiers, ces sauvages offrent au premier abord l'aspect de ruches en paille semées sur le sol. Mais dans les grandes occasions, dans les fêtes, dans les solennités, le guerrier d'un certain rang porte une magnifique natte de phormium d'un tissu éclatant et soyeux, avec des bordures de couleurs variées garnies de touffes de poils, de plumes de kivi, ou de laine rouge obtenue des Européens. Les cheveux sont relevés sur le sommet de la tête et ornés de belles plumes blanches qui flottent au gré du vent.

Les enfans vont habituellement nus jusqu'à l'âge de huit ans. Dans le cours de leurs occupations, les hommes ne gardent quelquefois que leurs ceintures, mais les femmes ne quittent jamais leurs nattes de dessous. Ces femmes sont, en général, plus modestes que dans les autres îles de l'Océanie.

Ces sauvages tiennent beaucoup à pouvoir s'affubler de quelques guenilles européennes. Quand ils ont obtenu quelques vieilles hardes, ils s'en parent comme si elles devaient leur donner une grande importance. Le fait est, pourtant, qu'ils ont bien meilleur air sous leur costume national, lequel, noble et simple, cadre mieux avec leurs habitudes. Quel que soit l'habit qu'il porte, le Zélandais est, en général, malpropre ; il est inférieur en cela aux autres Polynésiens, qui, sous un ciel moins rigoureux, se baignent plus souvent et n'offrent pas des corps aussi hideusement en proie à la crasse et à la vermine.

Les deux sexes portent comme ornemens des dents de requin, des morceaux de bois, de petits coquillages, des rouleaux d'étoffes, des plumes d'albatros, qu'ils suspendent à leurs oreilles, et dont ils garnissent leurs cheveux. Ils ont aussi des colliers en morceaux de roseaux, en os et en petites coquilles du genre sertulaire. Mais leur ornement le plus précieux, sans contredit, est la bizarre figure en jade vert nommée *pounamou*, qu'ils gardent suspendue à leur cou (Pl. XLVII — 5). Cet ornement semble être l'attribut des chefs d'un certain rang, ainsi que de petites baguettes de la même matière, longues de deux à trois pouces, recourbées à l'un des bouts, et qui se suspendent devant la poitrine, à l'un des angles supérieurs de leurs nattes. Ces décorations ne sont qu'une partie de la toilette solennelle d'un Zélandais. Dans les occasions importantes, il se barbouille le visage d'ocre détrempée dans de l'huile de poisson, et se frotte d'huile tout le reste du corps. Cette coutume fait contracter à ces naturels une odeur désagréable et forte; mais cette toilette est de rigueur, surtout avant le combat.

Les travaux agricoles de ces peuples se bornent aux plantations de pommes de terre, de patates et de taro. D'abord ils mettent le feu aux broussailles et aux herbes pour dégager le sol et l'améliorer avec des cendres ; puis ils remuent la terre avec des pioches en bois, et plantent les racines (Pl. XLIX — 2). Quand tout cela est fait, ils entourent leurs plantations de palissades. De temps à autre, ils ont soin de sarcler ces champs, et d'y ménager des canaux d'irrigation, s'il en est besoin. Peu étendues, ces cultures ont un aspect bien tenu et régulier. On fait dans l'année deux récoltes de patates. Retirées de terre, on les laisse sécher en plein air, puis on les entasse dans des magasins. Les patates et les pommes de terre se transportent et se conservent dans de petites corbeilles de jonc contenant, l'une dans l'autre, dix-sept livres de ces racines. Quelquefois, ils cultivent aussi le *phormiun tenax*, au moyen de jeunes pousses qu'ils plantent symétriquement dans un terrain marécageux, quoiqu'ils se contentent le plus souvent des plants qui croissent naturellement.

Ces naturels ont des filets d'une grande dimension. On en a mesuré qui avaient trois à quatre cents brasses de long sur quinze à vingt pieds de large ; les flotteurs étaient des morceaux de bois fort légers, et les plombs pour les faire plonger de petits cailloux fort pesans. Ces filets sont tissus, les uns de chanvre de phormium, les autres simplement de jonc. Les naturels pèchent aussi à la ligne avec des hameçons en nacre ou en autre coquillage. Rutherford dit qu'ils sont si habiles plongeurs, qu'ils vont quelquefois saisir le poisson dans l'eau avec leurs mains.

Les pirogues sont de deux sortes ; les unes ont de vingt ou trente pieds de long sur deux ou trois de large, et peuvent porter de dix à vingt personnes ; les autres ont de soixante à quatre-vingts pieds sur cinq à six de large et quatre de profondeur, et peuvent contenir de quatre-vingts à cent personnes. Les premières, qui appartiennent à des particuliers, sont des pirogues d'usage journalier ; les secondes sont la propriété de la tribu, et ne servent qu'au combat. Toutes ces pirogues sont faites d'un tronc d'arbre creusé dans toute sa longueur, exhaussé de cha-

Digitized by Google

que côté à l'aide d'une longue planche d'un pied de large cousue à la carène. La couture est remplie par du chanvre et calfeutrée avec une espèce de résine. Les pirogues, naviguant d'ordinaire à la pagaie, ne déploient la voile qu'avec un vent favorable. Leurs voiles triangulaires sont en nattes de paille cousues ensemble. Avec ces frêles embarcations, souvent des centaines de guerriers entreprennent des courses de cent ou deux cents lieues sur les mers tempétueuses de la Nouvelle-Zélande. Il est vrai que chaque année plus d'une périt à la mer. Quand les naturels débarquent, ils tirent leurs pirogues à sec, en les traînant souvent à de grandes distances du rivage, de crainte qu'on ne les vole. Pour enduire leurs maisons et leurs pirogues, les Zélandais ont une peinture composée d'huile et d'ocre, qu'ils appliquent avec un pinceau de plumes.

Les armes nationales des Zélandais étaient autrefois des lances de différentes grandeurs, depuis cinq jusqu'à trente pieds, des casse-têtes en jade, en obsidienne, en os de baleine, ou simplement en bois dur; enfin, des haches d'armes qui avaient cinq pieds, et se terminaient par un quart de cercle tranchant sur les bords. Ces haches portaient le nom de *patou-patou*, ou simplement *patou*.

Le casse-tête nommé *mere* (Pl. XLVII—5) est une arme que les chefs ne quittent jamais. Il a dix-huit à vingt pouces de longueur sur quatre à cinq de large, et sa forme ordinaire est celle d'un battoir. Au manche, est un trou pour passer une corde destinée à le suspendre au poignet : avec ce petit instrument, les insulaires brisent la tête d'un homme. Quelques chefs portent aussi, comme marques de leur autorité, de longues côtes de baleine bien ciselées sur les bords, et dont la figure donne l'idée d'un long sceptre. Suivant Nicholas, cet insigne porte le nom de *heni;* suivant le capitaine d'Urville, il se nomme *patou-waïroa*. Les Zélandais se servaient encore de pierres comme projectiles, et les lançaient avec beaucoup de force; mais ils ignoraient l'usage de la fronde, de l'arc et du bouclier.

Toutes ces armes ont cédé aujourd'hui le pas aux armes à feu, dont les sauvages ont promptement reconnu la supériorité. Aussi, tous leurs vœux sont-ils tournés vers l'acquisition de fusils et de mousquets. La puissance d'une tribu ne se mesure plus au nombre d'hommes, mais au nombre de ses mousquets. Heureux celui qui peut avoir un fusil à deux coups, qu'ils nomment *pou-doua tangata*, parce qu'il peut tuer deux hommes à la fois.

C'est avec le chanvre de phormium que les Zélandais fabriquent leurs plus belles nattes. Le métier qu'ils emploient est tout simplement un châssis rectangulaire de la dimension de la natte. Les fils de la chaîne sont fixés aux deux extrémités du châssis, puis la trame est conduite à la main, à travers les fils de la chaîne, avec une aiguille qui tient lieu de navette. Il y a de ces nattes de divers tissus, de différentes couleurs et de dimensions diverses. Les plus grandes ont douze ou quinze pieds de long sur cinq ou six de large; elles coûtent cinq ou six mois de travail.

Les seuls instrumens de musique de ces sauvages sont des flûtes de deux ou trois espèces, pourvues d'un petit nombre de trous. Toutes se jouent avec le souffle des narines; mais on n'en tire que des sons sourds et discordans quoique doux et plaintifs. Ces flûtes sont quelquefois en bois, d'autres fois en tibias humains, toujours ornées de ciselures. Ils ont encore une lyre grossière à trois ou quatre cordes, qui ne rend que des sons disgracieux. La trompette marine, *murex tritonis*, leur sert de trompette de combat.

Ces naturels ont diverses sortes de chants, érotiques, satiriques, élégiaques et guerriers. Pour s'accompagner, ils se frappent quelquefois la poitrine, ce qui produit un effet bizarre; mais cette musique est bien fatigante pour l'exécutant. Quand ils chantent ainsi en chœur, l'un d'eux donne le ton, et les autres terminent le couplet en se frappant la poitrine. D'autres fois, ce chorus a lieu par un refrain commun à tous les couplets.

De tous leurs chants, le plus remarquable sans contredit est cet hymne solennel nommé *Pihe*, qui s'exécute dans les grandes occasions, avant le combat et au milieu des cérémonies funéraires. Les naturels y apportent un recueillement et un enthousiasme qui frappent l'étranger témoin de cette scène. Ce chant sacré semble faire vibrer en eux des sensations de la nature la plus extraordinaire. S'il était bien compris, peut-être fournirait-il quelques documens sur les opinions religieuses de ces peuples; peut-être y trouverait-on un symbole, un *compendium* de leurs croyances, un exposé de leurs espérances futures. Malheureusement nul Européen n'a pu jusqu'à ce jour en donner une traduction même approximative. Il est utile cependant de reproduire ici ce morceau comme échantillon de leur poésie et de leur langue. Le voici tel que M. d'Urville l'a recueilli de la bouche des chefs Touaï et Shongui, en présence

Digitized by Google

du missionnaire Kendall, l'homme qui, à cette époque, possédait le mieux la langue zélandaise.

Papa ra te wati tidi	E tapou
I dounga neï	E tapou tou mata tara roa.
Kou ana, kana pou i e o	E ngaro
E ahi o	E ngaro tou ki tana e iwa.
Tou ka didi	E iwa
Rongo maï, ka heke	E iwa tou houa ki te maraï
Ta tara	Wero wero.
Te waï pouna	Wero wero, te tara o maï ra,
Te aha kohoudou,	Wero hia, ki taï hia,
Ko nga nana,	Waka rawa, waka rawa
Ko waï parangui	Te tara ki a taï,
Ko kapi te ono,	Me ko tahi manawa reka
Ko kapi te ono	Te manawa ki a tou.
Te iki iki,	Haï, haï, ha!
Te ra marama	Haï, haï ha!
Te weti, te weta	Kia oudou, haï, haï, ha!
Te toto roï aï	Pihe
Wano,	Iki iki
Wano, wano, wano,	Iki iki wara wara
Maï toki oumi e.	Ko iaï tanga roa
Ka didi tou,	I tawa.
Ka ngou'ia tou,	O maï ra,
Ko wewei tou,	E ki na tou.
Ko wa wana	Wanga hinga;
Toue toue toue	Ki a taï
Ka taka	Koro pana
Raro poudi aï	Te koua ki te maraï
Ka taka te waro.	Witi doua
Pi pi ra ou e dou ko i e	Te ika tere ki painga
Pi pi	Kia oudou, haï, haï, ha!
Ra ou e dou ko i e.	Haï, haï, ha!
Ke koti kotia,	Kia oudou, haï, haï, ha!
Te oudou o te ariki	Haï, haï, ha!
Pi pi ra ou e dou ko i e	Kia oudou, haï, haï, ha!
Pihe	Pihe

Quoique cet hymne du *Pihe* paraisse être national dans toute l'île Ika-na-Mawi, M. d'Urville a néanmoins remarqué qu'il était connu moins intégralement, à mesure que l'on descendait vers le sud. Les habitans de la bande nord du détroit de Cook n'en récitaient que des passages incomplets, et il est tout-à-fait ignoré des naturels de la baie Tasman.

Les Nouveaux-Zélandais comptent le temps par nuits, *po;* par lunes, *marama;* par mois, *tau*. Au-delà de vingt ou trente lunes, leurs supputations sont fort inexactes. Pour un événement d'une date éloignée, il leur est à peu près impossible d'assigner son époque autrement qu'en le comparant à quelque circonstance importante de leur vie. Les distances itinéraires se mesurent par journées de marche et par demi-journées. La profondeur de la mer s'évalue par *koumou*, mesure qui représente tantôt une brasse, tantôt deux brasses. Un singulier moyen d'arpentage usité parmi eux, c'est de se coucher à plat, la main droite étendue au-dessus de la tête, et de se relever et s'étendre ainsi jusqu'à ce qu'ils aient mesuré tout le terrain. C'est ainsi qu'ils se rendaient compte de la longueur des navires européens, en les parcourant d'un bout à l'autre.

Quant à leurs croyances religieuses, quoiqu'on les connaisse encore fort mal, on a beaucoup écrit sur ce sujet. Voici le résumé de ces recherches. Chez eux, le mot *atoua*, comme à Hawaii et à Taïti, s'applique à la divinité en général; celui de *waïdoua*, aux esprits spéciaux et surtout aux esprits des personnes défuntes. Leurs atouas, autant qu'on peut en juger, sont des êtres de raison, des êtres immatériels; jamais idole n'est destinée à les représenter. Les principaux dieux seraient *Mawi-Ranga-Rangui*, chef suprême du ciel, véritable Jupiter; *Tipoko*, dieu de la colère et de la mort; *Tauwaki*, maître des élémens et du tonnerre; *Mawi-Moua* et *Mawi-Potiki*, deux frères qui travaillèrent ensemble à la formation de la terre; *Heko-Toro*, dieu des larmes, etc. Outre ces divinités principales, il en est une foule d'autres pourvues d'attributions particulières. Un insulaire auquel on demandait un jour comment il se figurait l'atoua, répondit : « Comme une ombre immortelle. » Touaï, auquel M. d'Urville adressait la même question, dit : « C'est un esprit, un souffle tout-puissant. »

L'atoua peut revêtir une forme particulière; il peut, suivant eux, prendre la forme d'un lézard pour s'introduire dans les entrailles et les ronger. Aussi, ce reptile leur a-t-il inspiré en tout temps une crainte religieuse. L'atoua signale sa présence par un sifflement sourd et léger qui n'est souvent perceptible que pour le prêtre. C'est encore l'atoua qui, sous la forme d'un immense poisson, produit le grondement du tonnerre, et, quand la foudre se fait entendre, ils lui adressent des prières; car le culte des Nouveaux-Zélandais, comme celui de presque tous les Polynésiens, est un culte de terreur : ils conjurent les dieux malfaisans plutôt qu'ils n'adorent les divinités bienfaisantes.

Les prêtres zélandais se nomment *tohoungas*. Interprètes de la divinité, on les consulte dans toutes les grandes occasions et on a foi en leurs conseils. Ils peuvent, suivant les indigènes, prédire l'avenir, calmer les orages, apaiser les vents, guérir les maladies, etc. Ces priviléges ne sont pas toujours le résultat d'une jonglerie; il est des tohoungas de bonne foi, lesquels s'imaginent posséder en réalité le pouvoir qu'on

Digitized by Google

leur attribue. Les fonctions de tohounga sont héréditaires, et les pères y forment de bonne heure leurs enfans. Tolérans, d'ailleurs, ces prêtres montrèrent, dès les premiers temps, les plus grands égards aux missionnaires, qu'ils appelaient *atoua-tangatas* ou *tohoungas* (hommes de Dieu ou prêtres). Ils ne demandaient même pas mieux que de reconnaître le dieu des chrétiens et de lui rendre les hommages qui lui étaient dus. Mais quand on les pressait de quitter leurs atouas, ils refusaient formellement; ils disaient: « Sans doute, le dieu des chrétiens est puissant; il peut suffire aux chrétiens; mais nous, il nous faut encore, avec lui, les atouas de notre patrie. Si nous les délaissions, ils feraient fondre sur nous mille maux, mille désastres. » Et, à l'appui, ils débitaient des contes absurdes dans lesquels ils ont une ferme croyance.

Ces prêtres-médecins se rendent auprès d'un malade quand son état inspire des inquiétudes, et ne le quittent que lorsqu'il est guéri ou enterré. Leur rôle au lit du moribond est moins de le guérir que de surveiller l'observance rigoureuse des lois du tapou. A part cela, le reste est pure jonglerie. Quant au traitement, la diète la plus absolue en est la base; ensuite, au lieu de donner au malade des boissons tièdes et de le tenir dans un lieu fermé, ils l'exposent à l'air et lui font boire de l'eau froide. En certaines localités, on fait, après la mort du malade, une enquête sévère pour juger la conduite du médecin et pour vérifier si aucune condition du tapou n'a été enfreinte. Si l'affirmative était prouvée, la tête du docteur servirait à apaiser l'ame du défunt. Mauvais médecins, les tohoungas sont des chirurgiens bien plus habiles, et, à l'aide de simples coquilles tranchantes, ils pratiquent souvent des opérations délicates qui feraient honneur à nos praticiens d'Europe.

Les Zélandais croient à l'existence distincte d'une partie intelligente et immatérielle de l'homme, qu'ils nomment *waïdoua;* ils ont foi aussi à une vie future et rémunératoire. A la mort, le waïdoua se sépare du corps par une sorte de déchirement; il reste trois jours à voltiger autour de sa dépouille mortelle, puis il se rend au rocher Reinga, extrémité d'Ika-na-Mawi, où un atoua le saisit, soit pour l'emporter dans le *Rangui* (ciel ou séjour de la gloire), soit pour le précipiter dans le séjour des ténèbres ou *Po-nouï* ou *Po-kino*. Cette distinction n'est fondée que sur le degré de gloire ou de honte acquis dans ce monde par l'individu défunt, et nullement sur aucune idée positive de bien et de mal, de vertu ou de vice. La gloire acquise dans les combats ou la honte d'avoir succombé devant l'ennemi sont seules mises en balance dans cette épreuve définitive. Une croyance plus étrange encore, est celle qu'en dévorant le corps de leur ennemi, non-seulement ils anéantissent sa substance matérielle, mais qu'en outre ils s'assimilent son esprit ou waïdoua. De là cette pensée, que manger son ennemi est faire un acte glorieux, un acte de divinité, les dieux étant souvent occupés à manger des hommes.

Dans leurs demeures futures, les waïdouas passent, ajoutent-ils, leur temps en festins et en combats toujours glorieux pour eux. De là ils reviennent souvent pour se montrer aux vivans sous la forme d'ombres, de rayons du soleil, de souffles violens, etc. Aussi, les naturels n'approchent-ils jamais de la tombe d'un mort, dans la crainte de voir apparaître son waïdoua. Au dire des indigènes, l'ame siége dans l'œil gauche, et cet œil est représenté par une étoile, d'où sont venues diverses allusions entre cette étoile et l'ame ou waïdoua de chaque chef. L'étoile suit la destinée du chef; elle acquiert ou perd de son éclat, suivant que celui-ci est plus ou moins favorisé par la fortune. D'autres imaginent que l'astre ne se montre qu'à la mort du chef et lorsque son waïdoua est allé l'occuper. D'après cette explication, on conçoit pourquoi plus d'un guerrier, après avoir terrassé son ennemi sur le champ de bataille, lui arrache l'œil pour l'avaler : c'est dans le but d'absorber son waïdoua. D'autres boivent aussi son sang encore chaud pour mieux s'identifier l'esprit du défunt et éviter par là les effets de son ressentiment.

Le *tabou* polynésien se retrouve dans toute sa rigueur à la Nouvelle-Zélande, où ce mot s'articule *tapou*. Il y est encore le tyran des consciences, le régulateur des actions, l'unique ressort pour soutenir l'autorité des chefs. Toute chose sur laquelle le tapou est imposé se trouve placée sous le pouvoir spécial de la divinité, et doit être soustrait à l'usage ordinaire des hommes. Une infraction, quelque légère qu'elle soit, encourt les châtimens les plus sévères. Pour les esclaves et les hommes du peuple, il y va de la vie. Quant aux hommes d'un certain rang, la peine se borne à des expiations assez désagréables. La conviction de ces peuples est que, si le violateur du tapou n'est pas châtié par sa tribu, la divinité frappera la tribu entière. Le tapou est, à ce qu'il paraît, à la merci des chefs et des prêtres, qui s'entendent pour en faire un instrument d'autorité, si nécessaire parmi ces races belliqueuses et indociles. Les plus généraux,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Site à la Nouvelle Calédonie.

1. País en Nueva Caledonia.



2. Homme de la Nouvelle Calédonie.

2. Hombre de Nueva Caledonia.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

parmi les tapous, sont ceux qui frappent les vivres qu'il est défendu de manger dans les maisons, les plantations de patates ou koumaras; les malades en danger qu'on séquestre de la société des individus sains, les tombes, les cheveux, la barbe et tout ce qui appartient à la tête d'un chef de haut rang. Il y a aussi des tapous accidentels et temporaires, soit pour la construction des maisons et des pirogues, soit pour les couches des femmes, pour l'opération du moko, pour la pêche de certains poissons, pour tous les objets enfin que des motifs superstitieux ou purement politiques les décident à frapper de cette interdiction. L'énumération de ces puérilités serait trop longue et trop fastidieuse. On peut d'ailleurs consulter à ce sujet le travail complet de M. d'Urville sur la Nouvelle-Zélande.

Les *makoutous* sont des espèces de charmes fort redoutés des Zélandais. Ils s'accomplissent au moyen de prières, de mots magiques, de certains gestes, grimaces ou stratagèmes. Le plus souvent, ce sont les prêtres même qui en sont les auteurs, et il faut recourir, pour en neutraliser l'effet, à des charmes contraires. A ces causes surnaturelles sont attribuées une foule de maladies et de morts. Les songes ont aussi sur l'esprit des insulaires une assez grande influence, particulièrement dans la bouche des prêtres, qui deviennent alors les interprètes de la divinité même. On a vu souvent des armées près d'entrer en campagne se débander tout-à-coup et renoncer à leur projet sur la foi d'un songe défavorable.

Les funérailles d'un ariki ou chef se font avec quelque pompe et avec une certaine solennité. Durant trois jours, le corps du défunt reste exposé avec ses ornemens, et les parens, hommes et femmes, viennent se lamenter devant lui, en poussant des cris, se déchirant la poitrine et les épaules, de manière que le sang se mêle aux larmes (Pl. LI — 3). Le troisième jour, on place le corps dans une espèce de chaise, que deux hommes chargent ensuite sur leurs épaules comme on ferait d'un palanquin (Pl. LI — 4). On le transporte ainsi dans un endroit isolé et rigoureusement tabou. Un pieu, une figure sculptée et rougie d'ocre, le tout entouré d'une palissade, signalent la tombe d'un ranga-tira; un tas de pierres seulement indique celle d'un homme du peuple; le cadavre d'un esclave est jeté à la voirie, ou précipité dans la mer. Après l'inhumation, on laisse le corps dans la terre tout le temps nécessaire pour que la chair se détache des os. Au bout de ce temps, c'est-à-dire six mois ou un an après, les parens les plus proches du défunt viennent accomplir la cérémonie de relever ses os. Alors on les nettoie avec soin; puis un nouveau deuil a lieu, après quoi on les porte et on les dépose sur des plate-formes ou dans des caisses qui se rangent dans les sépulcres de famille. Ces sépulcres sont le plus souvent des grottes naturelles; quelquefois ce sont tout simplement des plate-formes élevées de deux ou trois pieds au-dessus du sol et entourées de palissades. En certaines occasions, les morts ne sont pas inhumés : leurs corps sont conservés dans des coffrets hermétiquement fermés et supportés sur des pieux sculptés et peints en rouge.

A la mort d'un chef de tribu, on sacrifie habituellement plusieurs esclaves dont les corps sont enterrés à peu de distance de celui de l'ariki. Ainsi son waïdoua aura encore des serviteurs dans l'autre monde. Quand les esclaves sont immolés, les chefs réunis marchent en armes avec leurs guerriers vers le territoire de la tribu dont l'ariki vient de mourir; ils le dévastent et le pillent comme pour punir la tribu d'avoir laissé mourir son chef.

Une coutume qui caractérise particulièrement le peuple zélandais parmi les nations polynésiennes, c'est de préparer les têtes des ennemis tués dans le combat, pour les conserver comme des trophées de leurs victoires. Cette opération, qui se fait à l'aide de fumigations lentes et minutieuses, ne se pratique guère que pour les guerriers distingués et les chefs de renom. Ces têtes deviennent d'une grande importance pour les possesseurs, car il est certain que les parens et les amis de ceux auxquels elles ont appartenu feront les plus grands sacrifices pour les racheter. Aussi, ne manquent-ils pas de les porter avec eux quand ils vont de nouveau faire la guerre aux tribus que ces restes intéressent, et si la sort des combats les force à demander la paix ils sont sûrs de l'obtenir en offrant la restitutio de ces précieux gages. Bien préparées, ces têtes conservent tous les traits qu'avait l'individu de son vivant. Les cheveux, la barbe et les sourcils persistent; on ne voit qu'un faible raccornissement dans le nez et dans les oreilles. Si on ne les expose point à l'humidité, elles peuvent durer très-long-temps.

Comme dans toute l'Océanie, les Nouveaux-Zélandais se saluent en se frottant les nez l'un contre l'autre (Pl. L — 2). Seulement ils ne prodiguent pas ce salut comme les autres Océaniens, et c'est un acte solennel de bienveillance et d'affection mutuelles. S'il faut en croire

Digitized by Google

M. d'Urville, il y a dans cet acte, outre l'action physique du contact, une exhalation lente et forte des haleines des deux individus, comme pour les confondre. L'haleine est pour eux l'emblème sensible de leurs esprits ou waïdouas.

La langue zélandaise, aujourd'hui passablement connue, grâce aux travaux de MM. Kendall et Lee, est radicalement la même que celles des autres archipels polynésiens. Harmonieuse et riche, elle semble féconde en ressources oratoires; et, plus d'une fois, les missionnaires ont jugé de l'effet qu'elle produisait dans la bouche des chefs qui haranguaient leurs troupes pendant des heures entieres.

A défaut de données positives, on ne peut que former des conjectures sur la population des îles de la Nouvelle-Zélande. Nous nous bornerons à citer les chiffres hypothétiques que donne M. d'Urville, c'est-à-dire 200,000 ames pour Ika-na-Mawi et 50,000 pour Tawaï-Pounamou. Mais il est bon d'observer que les guerres d'extermination occasionées par l'introduction des armes à feu doivent réduire ce chiffre de jour en jour, et si quelque circonstance heureuse et imprévue ne vient brusquement couper court à ce funeste fléau, il est à croire que cette population décroîtra de plus en plus jusqu'à ce qu'elle arrive à une extinction complète.

CHAPITRE XLIV.

ILES MACQUARIE, AUCKLAND, CAMPBELL, CHATAM, MACAULEY ET NORFOLK.

Avant de reprendre notre route vers l'Océanie intertropicale, nous allons passer rapidement en revue quelques îles peu importantes qui accompagnent les grandes terres de la Nouvelle-Zélande dans le S. E. et dans le N. E. Par là se trouveront complétées toutes les notions que nous avons déjà données sur la Polynésie.

Le point le plus austral de cette grande division est le petit groupe MACQUARIE. Découvert en 1811 par un pêcheur de phoques qui put s'y procurer 80,000 peaux, ce groupe fut revu en 1820 par le Russe Bellinghausen et par Kingdon en 1822. D'après Bellinghausen, l'île principale a dix-neuf milles de long sur cinq ou six de large, et offre deux mouillages ouverts. Malgré sa haute latitude, l'île est couverte de végétation; elle nourrit de jolies petites perruches vertes qui vivent dans l'herbe. A peu de distance au N., sont deux rochers nommés *Judge* et *Clerk*; puis, au S., deux îlots désignés sur les cartes anglaises par les noms de *Bishop* et *Clerk*. Lat. S. 54° 39'; long. E. 158° 21'.

L'île CAMPBELL fut découverte en 1810 par le navire baleinier *Perseverance*. C'est une terre montueuse de dix lieues de circonférence. D'après M. Freycinet qui, en 1820, rangea ses côtes dans leur prolongement O. et S., l'île n'offre que des rochers anguleux, entrecoupés de couches blanches horizontales. A l'intérieur, s'élèvent plusieurs pitons escarpés et considérables, dont le plus grand forme un cône droit à sommet aigu. Sur quelques plateaux élevés on distinguait des apparences de verdure; mais on n'apercevait point d'arbres. Position géographique : 52° 43' lat. S.; 167° 2' long. E. (îlot du S. O.).

I. AUCKLAND, découvertes par le capitaine Briston du navire baleinier *Ocean;* visitées depuis par plusieurs bâtimens pêcheurs ou marchands, et notamment, en janvier 1830, par Morrell qui y passa huit jours au mouillage. Suivant ce marin, ces îles seraient couvertes d'une riche végétation; sur les hauteurs s'élèvent des arbres magnifiques dont on remarque surtout deux grandes et belles espèces : l'une, une espèce de sapin; l'autre, une sorte d'érable; la première, plus propre à la mâture; la seconde, plus convenable pour les constructions. Sur le rivage, on trouve le céleri et le cochléaria à côté d'autres plantes moins utiles. L'unique quadrupède de l'île est le rat; mais on y voit beaucoup d'oiseaux d'un fort beau plumage et d'un chant très-agréable, entre autres des pigeons, des perroquets, des perruches, un coucou, un gros-bec et d'autres espèces inconnues. Il y a quantité d'excellens poissons. Parmi les coquillages les plus abondans et les plus délicats sont les moules, dont quelques-unes ont jusqu'à douze ou quinze pouces de longueur. Le climat du groupe Auckland est doux, salubre et tempéré. Morrell affirme avoir entendu dire à des capitaines qui avaient visité cette île au fort de l'hiver, que le thermomètre n'y était jamais descendu au-dessous de 3 ou 4° dans les vallées, et que les arbres à cette époque y conservaient leur feuillage comme dans la belle saison. Lui qui s'y trouvait au milieu de l'été n'y vit jamais le mercure au-dessus de 25° 6'. Morrell termine le tableau de ce petit Eden par le conseil d'y aller former un établissement, attendu que nul point de l'hémisphère austral ne présente plus de richesses et plus de ressources. Jusqu'à vérification, on fera bien néanmoins de se tenir en garde contre les pompeuses descriptions du brave Américain, tant soit peu suspect d'optimisme et d'exagération. Ce qui est positif, c'est que ce groupe offre plu-

Digitized by Google

sieurs bons mouillages. L'île principale a vingt milles du N. au S. sur huit milles de large, et la côte O. est si élevée qu'on peut l'apercevoir à dix-sept lieues de distance par un temps clair. Les petites îles qui entourent Auckland se nomment *Enderby*, *Disappointment* et *Adams*. Lat. S. 50° 40'; long. E. 164° (milieu).

I. Antipode, découverte en 1800, et visitée par le capitaine Pendleton de *l'Union*, qui y laissa un détachement pour la pêche des phoques. Tout ce que l'on sait, c'est que l'île est de médiocre hauteur. Son nom lui a été donné parce qu'elle est située à peu près aux antipodes de Londres. Lat. S. 49° 40'; long. E. 177° 20'.

I. Bounty, découvertes en 1788 par Bligh, et visitées depuis par divers pêcheurs de phoques. Groupe de treize îlots ou rochers occupant un espace de trois milles et demi E. et O., et de un mille et demi du N. au S. Lat. S. 47° 44'; long. E. 176° 47'.

Toutes les îles mentionnées ci-dessus sont désertes, et jusqu'ici les pêcheurs de phoques seuls les ont foulées. Voici maintenant un groupe plus important occupé par des sauvages appartenant à la race polynésienne.

C'est le groupe Chatam que découvrit, le 23 novembre 1791, le capitaine Broughton, compagnon de Vancouver. Il mouilla dans la partie N., sur une petite baie qu'il nomma *baie de l'Escarmouche*. Ayant aperçu des naturels sur la grève, Broughton y alla en canot. On accosta le rivage; on leur fit quelques présens qu'ils reçurent, mais sans vouloir rien donner en échange. Seulement, par leurs signes multipliés, ils invitaient les Anglais à descendre à terre; mais comme les sauvages, au nombre de trente ou quarante, étaient armés de lances, on hésitait à se fier à eux. Comme ils étaient assez tranquilles, Broughton, cependant, finit par mettre pied à terre, prit possession de l'île au nom de son roi, puis examina les pirogues des naturels, frêles barques de huit à neuf pieds de longueur sur deux ou trois de large et deux de profondeur, à fond plat, et construites d'un bois si léger que deux hommes pouvaient facilement les porter sur leurs épaules. Chacune de ces embarcations ne pouvait contenir que deux ou trois hommes, et semblait tout au plus propre à pêcher le long des rochers de la côte. Broughton admira encore leurs filets fabriqués avec un beau chanvre à deux brins, à nœuds bien serrés, et d'un tissu très-solide.

Quoique les Anglais se fussent aventurés bien au loin dans la forêt, ils n'y découvrirent aucune habitation. Cette forêt, n'ayant point de sous-bois, donnait une ombre délicieuse; on y marchait sans difficulté. Les arbres y croissaient jusqu'à une certaine hauteur sans pousser de branches; toutefois on n'en remarquait point de grandes dimensions

Quand les sauvages et les Anglais se furent tout-à-fait approchés les uns des autres, on se salua à la manière zélandaise, par le frottement des nez. Alors les propositions d'échange commencèrent: on offrit aux naturels quelques bagatelles, en retour desquelles ils cédèrent avec grand'peine une mauvaise lance. Broughton voulut essayer sur eux l'effet du bruit des armes à feu. Il tira en l'air un coup de mousquet. Tous s'enfuirent effrayés, à l'exception d'un vieillard qui resta impassible avec sa lance au côté, remuant son pied comme s'il battait la mesure, et regardant les Anglais d'un air menaçant. Broughton déposa son fusil, alla vers le vieux sauvage et lui tendit la main. De son côté, le vieillard remit à l'un de ses camarades une natte où étaient enveloppés des casse-têtes en pierre semblables à ceux des Nouveaux-Zélandais. Ces naturels avaient aussi des lances de six à dix pieds de long, dont deux neuves étaient sculptées à la poignée; mais ils ne paraissaient pas décidés à les échanger. Ils avaient pourtant envie du fusil et du ceinturon du capitaine, et répétaient souvent le mot *tao-wata!*

Accompagné de cinq de ses hommes, Broughton se mit à marcher le long de la grève, tandis que le canot le suivait en serrant de près le rivage pour les recevoir en cas de besoin. Les Anglais s'étant assis, plusieurs insulaires ramassèrent de gros bâtons qu'ils agitaient d'un air menaçant, et celui qui avait les casse-têtes les attacha au bout de bâtons longs de deux pieds. Ces démonstrations en restèrent là pour le moment, car les naturels se retirèrent et s'accroupirent autour d'un grand feu qu'ils venaient d'allumer. Quatorze seulement suivirent Broughton, qui continua à marcher avec ses hommes le long de la baie, croyant avoir gagné l'amitié des insulaires par quelques cadeaux qu'il leur avait faits; il ne tarda pas à être désabusé sur leur compte. Laissons le capitaine raconter lui-même la fin de cette entrevue:

« Après avoir fait, dit-il, environ une demi-lieue autour de la baie, nous arrivâmes à la place derrière laquelle, du haut du grand mât, on avait aperçu de l'eau au-delà du rivage. En marchant sur la grève, nous reconnûmes que cette eau formait, à l'O., une vaste nappe autour d'une montagne qui nous empêcha d'en voir plus au loin le développement. Vers l'extrémité

Digitized by Google

supérieure de ce lac, le pays nous parut agréable et le terrain de niveau. L'eau était d'une couleur rougeâtre, et avait un goût saumâtre qu'elle devait probablement à l'eau salée qui filtrait à travers la grève, ou peut-être avait-elle, à l'O., avec la mer, quelque communication que nous n'avions pu découvrir. Nous essayâmes d'expliquer aux naturels qui nous accompagnaient que cette eau n'était pas bonne à boire, et alors ils retournèrent au bord de la mer. Quand ils furent vis-à-vis le bateau, ils devinrent extrêmement bruyans, parlèrent très-haut, et se séparèrent comme pour nous entourer. Un jeune homme s'avança vers moi avec une attitude menaçante. Il disloquait tous ses membres, retournait ses yeux, faisait de hideuses grimaces, et se donnait de la sorte, ainsi que par ses gestes, l'aspect le plus féroce. Dès que je l'eus couché en joue avec mon fusil à deux coups, ses contorsions cessèrent. Les intentions hostiles des insulaires étaient trop évidentes pour s'y méprendre, et afin de n'avoir pas à recourir à de fâcheuses extrémités, le canot eut ordre d'avancer pour nous recevoir. Alors, quoique nous fussions sur nos gardes, ils commencèrent l'attaque ; et, pour éviter d'être battu, avant de pouvoir faire retraite, je fis partir à regret un coup de fusil chargé de menu plomb, que j'espérais devoir suffire pour les intimider sans en blesser dangereusement aucun, et pour les empêcher de troubler notre embarquement. Une lourde massue dirigée contre M. Johnstone vint frapper son mousquet avec une telle force, que l'arme tomba à terre ; mais il la releva avant que son antagoniste eût pu s'en saisir, et il fut obligé de faire feu pour parer un second coup dont il était menacé. Un soldat de marine et un matelot qui étaient placés auprès de lui furent, par le même moyen, forcés d'entrer dans l'eau, mais non sans avoir fait usage de leurs armes, le danger imminent auquel ils étaient exposés ne leur ayant pas permis d'attendre des ordres. Le commandant du canot, nous voyant serrés de près par les insulaires et obligés de faire retraite, fit feu aussi, ce qui les mit en fuite. J'ordonnai de cesser à l'instant, et je fus charmé de voir nos ennemis s'éloigner sans qu'aucun d'eux parût blessé. Cette illusion fut de courte durée ; on découvrit qu'un homme était tombé, et je suis affligé d'ajouter qu'on le trouva sans vie. Une balle lui avait cassé le bras et percé le cœur. Nous dirigeâmes immédiatement nos pas vers le canot ; mais le ressac l'empêchant de s'approcher, il fallut nous rendre d'abord à l'endroit où nous avions dessein de nous rembarquer. Pendant que nous nous retirions, nous vîmes un des naturels sortir du bois où tous s'étaient réfugiés, et s'étant placé près du mort, nous l'entendîmes distinctement exprimer sa douleur par des lamentations semblables à des hurlemens.

» Lorsque nous approchâmes du lieu où nous avions débarqué, nous ne vîmes aucune apparence d'habitations, quoique nous dussions supposer que les femmes et les enfans nous regardaient du fond du bois pendant que nous conversions avec les hommes à l'instant de notre arrivée. Quelques traces que l'on suivit ne conduisirent qu'à des monceaux de coquilles et à des retraites entourées d'une simple palissade et formées de la même manière que celles que nous avions vues à notre débarquement. Pour donner à connaître aux naturels les bonnes intentions avec lesquelles nous étions venus vers eux, et pour leur faire aussi quelque réparation de l'injure que nous leur avions faite en nous défendant contre une attaque que nous n'avions point méritée, nous plaçâmes dans une pirogue le reste des bagatelles que nous avions apportées. Pendant que nous faisions route pour gagner le vaisseau, nous en vîmes deux qui accouraient vers le lieu où ces pirogues étaient mouillées ; mais quand nous fûmes à bord, il nous devint impossible de les distinguer, même avec nos lunettes.

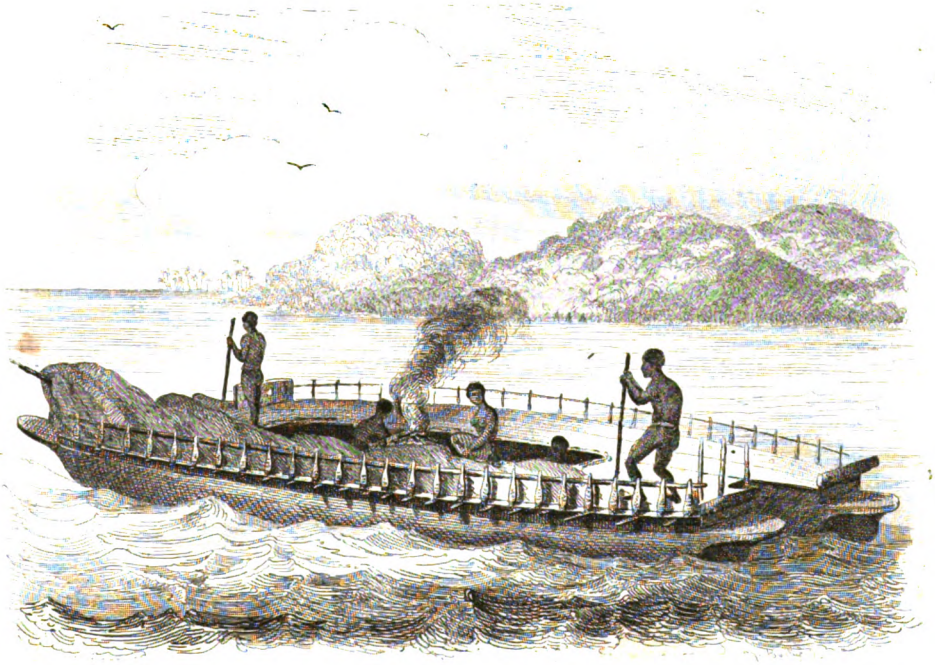
» Les hommes étaient de moyenne taille, vigoureux, bien proportionnés, et ils avaient les membres pleins. Leurs cheveux et leur barbe étaient noirs, et quelques-uns les portaient longs. Les jeunes gens avaient leur chevelure relevée en nœuds sur le sommet de la tête, et entremêlée de plumes noires et blanches. Quelques-uns d'entre eux s'étaient arraché la barbe. Ces insulaires ont tous le le teint d'un brun obscur, les traits prononcés et de mauvaises dents. Leur peau n'offrait aucun signe de tatouage, et ils semblaient très-propres. Pour vêtement ils portaient une peau d'ours ou de veau marin attachée autour du cou avec un cordon natté, et qui leur tombait jusqu'aux hanches, le poil tourné en dehors. D'autres avaient en place des nattes très-artistement faites, attachées de même et qui leur couvraient les épaules et le dos. Quelques-uns étaient nus, à l'exception d'une natte d'un tissu fin, qu'un cordon fixait autour des reins. Nous ne remarquâmes pas qu'ils eussent les oreilles percées, ni qu'ils portassent des ornemens sur leurs personnes, excepté cependant quelques-uns d'entre eux qui avaient un collier de nacre de perles. Plusieurs

Digitized by Google



3. Site sur l'Ile des Pins à la Nouvelle Calédonie.

3. Pais en la Isla de los Pinos en Nueva Caledonia.



4. Pirogue double de la Nouvelle Calédonie.

4. Piragua doble de Nueva Caledonia

Digitized by Google

Digitized by Google

avaient leur ligne, qui était faite avec la même espèce de chanvre que leurs filets, passée autour du corps comme une ceinture; mais nous ne vîmes point leurs hameçons. Nous distinguâmes deux ou trois vieillards, qui, toutefois, ne paraissaient revêtus d'aucune autorité. Tous annonçaient beaucoup d'enjouement, et notre conversation excita fréquemment de grands éclats de rire parmi eux. Il est difficile de se faire une idée de leur surprise et de leurs exclamations lorsque nous débarquâmes. Ils indiquaient du doigt le soleil, puis nous-mêmes, comme pour nous demander si nous en descendions. Le manque d'habitations nous fit supposer que cette partie de l'île n'offrait aux habitans qu'une résidence temporaire, où ils se rendaient pour se procurer du poisson et des coquillages. Il se trouve ici différentes sortes de ces derniers qui doivent être très-abondans. Nous vîmes des bras d'écrevisses dans les pirogues; et comme les oiseaux étaient en grand nombre sur le rivage et qu'ils volaient autour des naturels, comme si ceux-ci ne les inquiétaient jamais, nous jugeâmes que la mer fournit à ces hommes leur principale subsistance. Des pies de mer, noires avec un bec rouge, des courlis tachetés de noir et de blanc avec un bec jaune, de gros pigeons ramiers comme ceux de la baie Dusky, des canards d'espèces très-variées, de petites alouettes et des guignettes de sable étaient en grand nombre sur le rivage. »

Depuis Broughton, rien n'a été publié sur les îles Chatam, quoiqu'elles aient été revues en 1809 par le capitaine Stewart du *Pegasus*. Ce groupe se compose d'îles hautes et peuplées dont la plus grande, proprement île Chatam, a douze lieues de longueur de l'E. à l'O. Les autres, moins considérables, portent les noms d'îles des Deux-Sœurs, Pitt, Pyramide et Cornwallis. Ce petit archipel peut avoir cent vingt milles d'étendue du S. E. au N. E.; il a pour limites géographiques en lat. S. 43° 38' et 44° 40'; en long. O. 179° et 177°.

Un autre archipel, plus petit encore, au N. de la Nouvelle-Zélande, se compose des îles Raoul, Macauley, Curtis et Espérance. Curtis et Macauley furent découvertes en 1788 par Watts, capitaine du *Penrhyn;* ce sont deux petites îles de médiocre hauteur, couvertes de broussailles. Raoul et Espérance furent découvertes en 1793 par d'Entrecasteaux. La première, qui porte le nom de *Sunday* sur les cartes anglaises, est une île haute, triangulaire, boisée, ayant treize milles de circuit. Espérance n'est qu'un rocher nu et élevé. Le capitaine d'Urville reconnut ces îles en 1827. Pas une d'entre elles n'est habitée; mais si la Nouvelle-Zélande dut sa population à des migrations des régions intertropicales, il est permis de croire que ces îlots servirent de station aux pirogues qui exécutèrent la traversée des îles Tonga à Ika-na-Mawi. Position: du 29° 20' au 31° 28' de lat. S. et du 178° 43' au 179° 36' long. E.

Notre navigation entre le cap Otou de la Nouvelle-Zélande et l'île Norfolk n'offrit rien de remarquable qu'un violent coup de vent du N. O., qui nous fatigua cruellement durant deux jours. Ce qu'il eut de plus fâcheux fut d'empêcher Pendleton de toucher à Norfolk comme il en avait l'intention. Nous pûmes cependant distinguer sa forme; car, dans la journée du 5 avril, nous n'en passâmes qu'à trois ou quatre lieues de distance, et sur sa partie méridionale nous aperçûmes un massif de ces magnifiques arbres connus sous le nom vulgaire de pin de Norfolk (*araucaria excelsa*).

Norfolk fut découverte par Cook au mois d'octobre 1774. Il la trouva déserte, mais étalant une brillante végétation, dans laquelle on reconnut une foule d'espèces de la Nouvelle-Zélande, et notamment le *phormium tenax*, qui y poussait avec une vigueur remarquable. Une espèce de pin magnifique appartenant au genre *araucaria* y frappa les regards des naturalistes. Sur cette île, on retrouva plusieurs des oiseaux de la Nouvelle-Zélande, et l'on s'y procura en abondance des choux-palmistes, de l'oseille sauvage, du laiteron et du fenouil marin. Les équipages y firent une pêche abondante.

Dès l'origine de la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, au mois de février 1788, un petit établissement fut formé sur l'île Norfolk; on y essaya quelques plantations qui réussirent à souhait, et donnèrent les plus riches produits. Dès 1794, ce petit poste avait pu fournir onze mille boisseaux de maïs à la colonie mère. Malgré le succès de ces tentatives, l'un des derniers gouverneurs avait fait évacuer Norfolk par les convicts et les troupes qui l'occupaient, et ce n'est que depuis quelques années qu'on a de nouveau destiné cette île à être le siége d'un établissement pénal pour les plus grands criminels.

La population actuelle de Norfolk est de 800 personnes, dont plus des 500 sont des convicts, 124 des militaires, et le reste des employés du gouvernement. Les condamnés construisent des bâtimens, abattent des arbres, ouvrent des chemins et cultivent la ferme publique, dont le maïs est le principal produit.

Située par 29° 2' lat. S. et 165° 42' long. E.,

Digitized by Google

l'île Norfolk a environ vingt-un milles de circonférence. Son sol est montueux, et le mont Pitt, qui en est le point culminant, a environ 1100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ce mont est d'une nature basaltique, tandis que le reste des rochers est une craie jaunâtre. Çà et là se retrouvent quelques fragmens d'une lave rougeâtre et poreuse. La surface générale de l'île est très-tourmentée et n'offre guère qu'une suite confuse de hauteurs et de ravines. Presque toutes les ravines sont arrosées par de petits torrens de l'eau la plus pure, quelquefois imprégnée d'une assez grande quantité de fer. Sur la partie S. de Norfolk, est un îlot, et à quatre ou cinq milles de distance du même côté, une petite île montueuse, de six ou huit milles de circuit, qui a reçu le nom d'*île Phillip*.

Sur cette île, l'air est très-pur, le climat beau et tempéré, semblable à celui du Portugal, mais sujet à de soudaines bourrasques, surtout dans la partie du S. E. Le sol, d'une fertilité prodigieuse, peut se prêter à la culture de tous les fruits et de tous les végétaux; il faut abriter cependant les arbres contre les vents du S., dont le souffle leur est mortel. L'île est couverte de broussailles fort épaisses et de diverses sortes d'arbres, dont quelques-uns, comme le pin de Norfolk, s'élèvent à une hauteur de deux cent vingt pieds, et fournissent des bois précieux propres à divers usages. Un médecin anglais qui a long-temps résidé dans l'île a mesuré un de ces arbres, dont le diamètre près de terre était de onze pieds : à la hauteur de soixante-quinze pieds, il avait encore un diamètre de plus de huit pieds; mais à ce point le tronc, jusque-là parfaitement droit, s'inclinait légèrement. La hauteur totale de l'arbre était de deux cent cinquante-un pieds!

On cite encore, dans cette île, le *blood-wood* (bois de sang), ainsi nommé à cause de sa couleur. Les limoniers, les citronniers, les goyaviers, les vignes, les grenadiers, les caféiers et les figuiers abondent aujourd'hui dans presque tous les ravins de l'île où ils se sont propagés. Tous les grains peuvent y être cultivés avec succès : le sucre et le tabac y réussissent à merveille.

Norfolk compte plusieurs routes qui conduisent dans l'intérieur de l'île. Sans ces routes, les broussailles sont si touffues, qu'on y perdrait son chemin. Les seuls quadrupèdes à l'état sauvage sont le chat et le rat; encore le premier y a-t-il été introduit. L'établissement est situé sur la partie méridionale où le débarquement est fort difficile à cause du ressac. Des navires ont quelquefois attendu plusieurs semaines au large, avant de pouvoir débarquer leurs passagers et leurs cargaisons. Un autre inconvénient est celui du voisinage d'un terrain marécageux. Norfolk, toute féconde qu'elle est, ne sera jamais qu'un point insignifiant, à cause du manque complet de mouillages et du peu de sûreté de ses côtes.

Entre Norfolk et l'Australie, sont deux petites îles inhabitées, l'île Howe, découverte par Ball en 1788, terre fort haute, de deux lieues d'étendue du N. N. O. au S. S. E., qu'accompagne un rocher isolé et fort élevé, lequel, situé à trois lieues dans le S. E., a reçu le nom de *Pyramide de Ball*. L'île Howe git par 31°, 31' lat. S. et 156°, 50' long. E.

L'île Middleton fut découverte par Shortland en 1788. C'est une île fort élevée avec un pic remarquable; elle doit avoir au moins vingt milles d'étendue du S. S. E. au N. N. O. C'est là tout ce qu'on en sait. Lat. S. 20°, 10'. Long. E. 157°, 30'.

Entre les deux îles précédentes règnent les dangereux récifs de Middleton et de Seringapatnam.

CHAPITRE XLV.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

La traversée de *l'Oceanic* de la Nouvelle-Zélande à la Nouvelle-Calédonie ne fut signalée par aucun épisode remarquable. Jusqu'à la hauteur de Norfolk, les vents du N. O. fatiguèrent le navire; mais au-delà se reproduisirent les brises régulières du S. E., qui nous poussaient presque vent arrière. Aussi, dès le 8 avril, eûmes-nous connaissance de l'île des Pins, que nous rangeâmes à deux lieues de distance. Sur ses rives, on pouvait voir ces pins à forme bizarre qui intriguèrent si long-temps les compagnons de Cook (Pl. LII—3). On sait aujourd'hui que c'est une espèce voisine de celle qui croît sur l'île Norfolk. Après avoir longé cette île, *l'Oceanic* gouverna au N. Déjà, le jour suivant, apparurent aux limites de l'horizon les îles Britannia et Chabrol, qui, à six ou sept lieues de distance, se montraient sous l'aspect d' une bande uniforme coupée çà et là à angles droits comme un mur garni de crénelures de distance en distance. De là, cinglant à l'O. S. O., on aperçut les hautes montagnes de la Nouvelle-Calédonie; enfin, le 10 avril, après avoir rangé de près les récifs qui bordent le hâvre de Balade, *l'Oceanic* donna à pleines voiles dans la passe, et alla jeter l'ancre près de la petite île de Poudioua, à quatre cents toises environ de la grande-terre.

Digitized by Google

En donnant dans ce hâvre, Pendleton voulait s'assurer si le pays n'offrait pas quelque ressource commerciale; car, à l'aspect d'une plage ne produisant que des arbres maritimes, il désespéra d'y trouver des rafraîchissemens et des provisions (Pl. LXII — 1). Cette île, en effet, toute stérile et ingrate, semble former une disparate avec les archipels situés sous la même latitude. Elle se rapproche plutôt, quoiqu'avec des modifications remarquables, de la partie de l'Australie à laquelle son parallèle correspond.

A peine avions-nous jeté l'ancre dans la baie, que des pirogues de naturels arrivèrent le long du bord. Ces pirogues n'avaient rien de la forme élégante de celles de Tonga et de Viti, et même de Vanikoro. Elles figuraient plutôt des espèces de caisses quadrangulaires, manœuvrant fort mal et marchant plus mal encore. Les naturels qui les montaient étaient des Mélanésiens au teint noir assez foncé, aux cheveux frisés, d'une petite stature, grêles, peu vigoureux et d'un aspect assez chétif. Après quelques instans d'hésitation, plusieurs d'entre eux montèrent à bord et consentirent à échanger divers objets de leur industrie, des sagaies, des haches en pierre, des pioches en bois, des peignes et des frondes, contre divers objets en fer qu'ils nomment *pitiou*, bien qu'ils fissent plus de cas des étoffes. Ils avaient apporté avec eux des cocos et des cannes à sucre, qu'ils refusèrent de céder, à quelque prix que ce fût, ce qui nous indiqua sur-le-champ à quel point le pays était pauvre. Plus nous insistions pour avoir ces objets, plus ils témoignaient par leurs gestes qu'ils leur étaient nécessaires, donnant à entendre qu'ils étaient affamés, et montrant leurs ventres pour faire remarquer combien ils étaient aplatis. Les cochons leur semblaient inconnus, et ils en eurent même quelque frayeur. Quant aux poules, à peine leur en eut-on montré, qu'ils imitèrent le chant du coq, ce qui nous prouva qu'il y en avait sur leur terre.

A la suite de ces entrevues le long du bord, nous nous décidâmes à aller nous-mêmes sur le rivage. On arma le canot, et nous prîmes terre, un officier et moi, sur la grève que couvrait une nombreuse troupe de naturels accourus de toutes parts. Comme ils se montrèrent paisibles et doux, nous ne craignîmes pas de nous aventurer jusqu'à un demi-mille dans les terres.

Chemin faisant, nous vîmes des cases, tantôt isolées, tantôt groupées par trois et quatre. Ces cases étaient construites sur un modèle à peu près uniforme, c'est-à-dire qu'elles ressemblaient à de grandes ruches de neuf à dix pieds de diamètre, terminées par une pointe (Pl. LIII — 4.) Chacune d'elles avait une porte de trois pieds de haut sur dix-huit pouces de large, quelquefois pourvue de deux montans en planches, ornés d'une tête d'homme grossièrement sculptée. Un poteau central supportait toute la charpente, et son extrémité supérieure sortait pardessus le toit unique. Parmi ces huttes, quelques-unes étaient entourées de palissades en feuilles de cocotier, plantées à trois ou quatre pieds des parois de la case. Auprès de quelques autres s'élevaient de petits tertres d'un pied à dix-huit pouces de hauteur, surmontés, dans le milieu, d'un treillage de six ou huit pieds de haut. Les insulaires nommaient ces espèces de monumens *nbouat*, et indiquaient d'une manière assez claire que c'était des tombes, en baissant la tête de côté, la soutenant dans leur main et fermant les yeux, pour exprimer qu'ils renfermaient des morts.

Quand nous revînmes vers le canot, les insulaires se trouvaient sur la grève au nombre de deux ou trois cents, qui paraissaient assez paisibles; mais quelques-uns se montrèrent impudens voleurs. L'un d'eux, entre autres, nous joua un tour assez plaisant. On venait de conclure avec lui un marché relatif à un petit sac rempli de pierres ovales, taillées pour servir de projectiles aux frondes. Il le dénoua de sa ceinture, et me le tendait d'une main, tandis qu'il avançait l'autre pour recevoir le prix convenu. L'échange allait se faire régulièrement, quand un compère placé derrière nous poussa un cri si perçant, qu'il nous fit retourner la tête, et cet instant suffit pour que le filou disparût avec sa marchandise et la nôtre.

Du reste, laids, disgracieux et misérables, ces sauvages avaient encore l'odieuse habitude du cannibalisme. Devant nous, l'un d'eux se mit à ronger un os auquel adhérait un morceau de chair. En l'examinant avec quelque attention, je soupçonnai que ce pouvait être de la chair humaine, et j'interrogeai celui qui le tenait. Loin de s'en cacher, il m'avoua sans embarras que c'était un fragment d'épaule, qui avait appartenu à un jeune homme de quinze à seize ans, m'indiquant, pour cela, un adolescent de cet âge, et cherchant à me faire comprendre que c'était un morceau vraiment délicat.

De retour à bord, nous n'y vîmes plus aucun insulaire. Ils s'étaient montrés voleurs si effrontés, que Pendleton n'avait pu les supporter long-temps, et qu'il les avait fait chasser à coups de cordes. Dans le nombre, deux seulement n'ayant pu rejoindre à temps les pirogues,

Digitized by Google

et n'ayant pu gagner la côte à la nage, étaient revenus à bord, où ils se chauffaient au feu de la cuisine; car, malgré une latitude élevée, les soirées et les nuits sont très-froides à la Nouvelle-Calédonie. Ces gens-là restèrent assez tranquilles pendant quelque temps; mais les matelots qui les entouraient revenant sans cesse à la charge au sujet du goût de ces peuples pour la chair humaine, ils finirent par se persuader que les Anglais étaient eux-mêmes cannibales, et qu'ils étaient destinés à être dévorés. A peine se furent-ils communiqué leurs craintes, qu'on les vit disparaître brusquement. L'un d'eux, quelque effort qu'on fit pour le désabuser, s'élança à la mer par un sabord; l'autre alla se tapir dans la baleinière suspendue au couronnement.

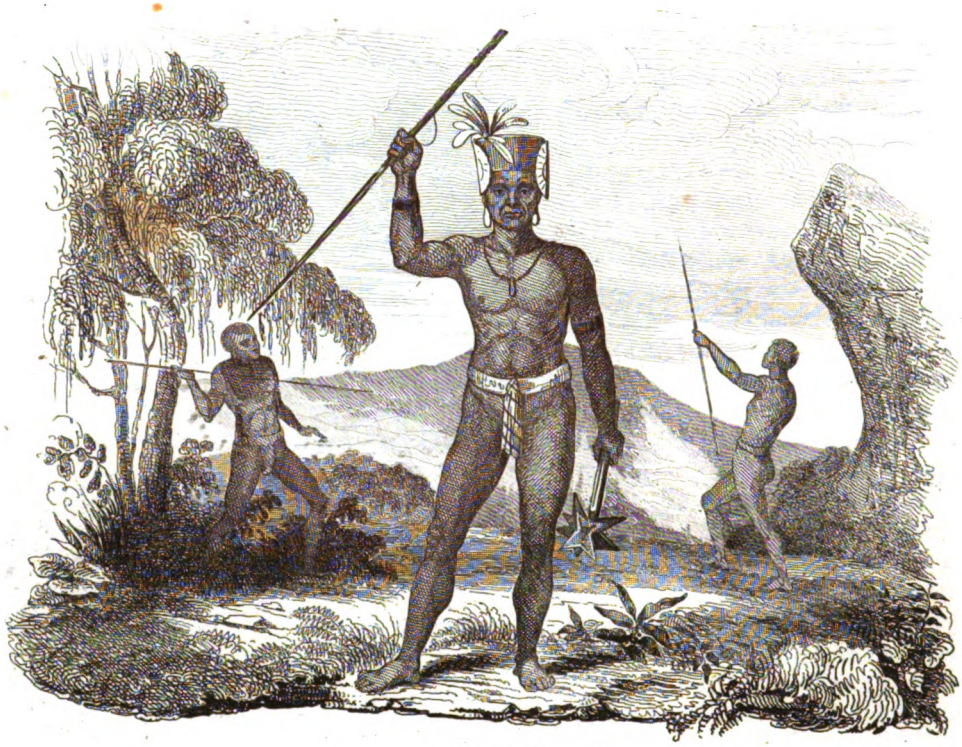
Désirant reconnaître plus à fond le pays, Pendleton prit terre le lendemain au point du jour, accompagné de six hommes bien armés: je le suivis dans cette course. Nous traversâmes d'abord un terrain assez bas, où se trouvaient clairsemées quelques plantations d'ignames et de patates. Au pied de la montagne, cinq ou six sauvages se réunirent à nous dans des intentions évidemment bienveillantes. Sans que nous l'eussions demandé, ils nous servaient de guides. Au tiers de la montagne, nous remarquâmes de petits murs élevés par étages, de manière à soutenir les terres et à empêcher leur éboulement; ce genre d'industrie nous surprit chez un peuple aussi grossier, mais il prouvait en même temps toute la pauvreté du sol. A peine étions-nous au milieu de la montagne, que nos sauvages s'arrêtèrent; ils ne voulaient pas pousser plus loin leur marche, et tâchaient de nous faire entendre que les habitans du revers de la chaîne étaient des ennemis, et qu'ils nous tueraient. Pour réponse, nous leur montrâmes nos armes, en leur indiquant que nous tuerions ceux qui voudraient nous tuer. Cette démonstration rassura trois de nos guides; les trois autres ne s'y fièrent point et partirent.

Le soleil commençait à darder avec force, et, pour apaiser une soif ardente, nous ne trouvions point d'eau. Nous vîmes nos guides cueillir et mâcher les jeunes pousses de l'*hibiscus*, mais cette manière de tromper le besoin nous parut pire que le besoin même. Nous trouvâmes que les pousses de l'hibiscus avaient un goût peu agréable. Nous les rejetâmes sans pouvoir les sucer. En nous reposant par intervalles, nous arrivâmes enfin au sommet de la montagne qui s'élève jusqu'à quatre cents toises au-dessus du niveau de la mer. Ce sommet n'était qu'un prolongement de la grande chaîne qui traverse l'île dans toute sa longueur, et qui s'élève par degrés à l'E. S. E. jusqu'au point culminant situé à quinze lieues de distance. Dans la partie que nous explorâmes, nous trouvâmes surtout du quartz, du mica, une stéatite plus ou moins dure, du schorl vert, des grenats, etc.

Du sommet de cette montagne, l'œil dominait le mouillage, sa ceinture de récifs et les brisans qui pressent à une grande distance la côte occidentale. Au sud, sous nos pieds, le regard plongeait sur une belle vallée entourée de grandes plantations de cocotiers, à travers lesquelles les fumées des huttes montaient en spirale vers le ciel. Des cultures assez étendues annonçaient en outre un terrain plus fertile et mieux peuplé que le versant voisin de notre mouillage. Après avoir fait quelque chemin au S. O., nous trouvâmes deux hommes et un enfant assis sous une grotte naturelle, occupés à faire rôtir des racines dont ils nous offrirent une portion. L'une de ces racines qu'ils nommaient *pawa* ressemblait à celle du topinambour, les autres me parurent appartenir au *dolichos tuberosus*. Non loin de cet endroit, était une petite source d'eau fraîche, auprès de laquelle nous fîmes un frugal déjeuner avec du biscuit et du fromage. Nos guides mangèrent du biscuit avec plaisir, mais ils ne voulurent ni du fromage ni de nos boissons spiritueuses. Ils mangeaient, puis se désaltéraient à la fontaine d'une manière assez singulière. Le visage penché vers la source, à deux ou trois pieds de distance, ils se lançaient l'eau à la figure avec leurs mains et en recueillaient ce qu'ils pouvaient dans leur bouche ouverte. De temps à autre, ils s'approchaient des Européens, tâtaient les parties charnues de leurs bras et de leurs jambes, puis articulaient le mot *kaparak*, avec un cri d'admiration mêlé de sensualité. Cette exclamation était-elle simplement causée par la curiosité, ou par la réflexion que ces chairs pourraient former un excellent repas? Le fait est que les malheureux avaient un effrayant appétit. Après avoir dévoré une portion de nos vivres et une énorme quantité de tubercules, ne se sentant point repus, ils se mirent à manger de gros morceaux de stéatite très-tendre, d'une couleur verdâtre. Nous crûmes d'abord que c'était une simple fantaisie, un tic d'un ou deux sauvages; mais il nous fut facile de reconnaître ensuite que ce goût dépravé était général, et que cette race était géophage. Suivant Labillardière, quoique cette stéatite ne puisse fournir aucun suc nourricier, son emploi ne laissait pas que d'être utile à des hommes exposés à de

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Guerriers de la Nouvelle Caledonie.

1 Guerreros de Nueva Caledonia.



2. Armes & Ustensiles de la Nouvelle Caledonie.

2 Armas y Utensilios de Nueva Caledonia

de Sainson del.

Digitized by Google

longues privations alimentaires, parce qu'elle sert à amortir le sentiment de la faim en remplissant l'estomac et soutenant les viscères attachés au diaphragme.

La caravane s'étant remise en route, nous trouvâmes à quelques centaines de pas plus loin deux ou trois femmes qui nous accostèrent en chantant. Le chant ne manquait pas de mesure, mais il était d'une aigreur et d'une discordance incroyables. Pour récompenser ces sirènes de l'intention, Pendleton leur fit quelques présens, auxquels pour ma part je joignis une paire de ciseaux. Je voulus leur en montrer l'usage, et je m'approchai de la plus jeune pour lui couper une mèche de cheveux; mais la pauvre enfant se mit à pleurer, croyant que c'en était fait d'elle. Son père me comprit mieux, la rassura, saisit les ciseaux et les essaya sur-le-champ avec un certain orgueil. Les habitans de ces hauteurs, plus amaigris et plus hâves que ceux de la plaine, paraissaient vivre aussi dans une plus grande misère. Cette différence doit tenir à la plus grande stérilité du sol. En effet, les arbres sur le plateau de la montagne se rabougrissent et deviennent des arbustes. Le *melaleuca latifolia* qui, sur les bords de la mer, atteint jusqu'à trente et quarante pieds, parvient à peine sur ces hauteurs à trois ou quatre pieds. Le seul avantage qu'on y rencontre, c'est de n'être pas tourmenté par les moustiques qui abondent dans les régions inférieures.

Au retour, je recueillis, dans une fente de rocher, des faisceaux de belles aiguilles de schorl vert dans une stéatite assez tendre, et un peu plus bas de petits fragmens de cristal de roche très-transparent. La stéatite que je rapportais fut, sur le rivage, l'objet des convoitises des naturels affamés. Nous la leur donnâmes, ainsi que le restant de nos vivres, et ils dévorèrent le tout avec avidité.

Nous avions pu remarquer déjà que, parmi ces individus, il en était quelques-uns nommés *tea-boumas*, qui semblaient exercer une certaine influence sur les autres, sans avoir cependant une autorité directe. Plus d'une fois, nous nous étions adressés à eux, pour qu'ils eussent à réprimer les larcins des naturels, et jamais leur pouvoir n'avait pu aller jusqu'à obtenir l'obéissance sur ce point. A notre retour à bord, ces tea-boumas nous présentèrent un chef auquel ils donnèrent le titre d'*aliki*, en nous faisant entendre que c'était un chef fort distingué qui venait nous rendre visite. Pendleton fit à cet homme quelques présens qui nous valurent son affection. Quand il se fut bien familiarisé, on chercha à lui faire comprendre que notre intention était d'entreprendre quelques incursions intérieures, et que nous désirions avoir de sa bouche l'assurance de pouvoir parcourir l'île en toute sécurité. On crut comprendre à ses gestes qu'il accordait sa protection; mais cette protection pouvait-elle être efficace? C'est ce qui nous parut au moins douteux. Du reste, l'aliki fit présent à Pendleton d'une espèce de coutelas, fabriqué avec une pièce ovale de serpentine, parfaitement polie, tranchante sur les bords, et ajustée proprement à un manche en bois avec des tresses en poils de roussette. L'un des tea-boumas nous apprit que cet instrument nommé *nbouat*, comme leurs tombeaux, servait à dépecer les membres des ennemis tués dans le combat, et il s'offrit à nous faire la démonstration théorique de l'instrument sur un de nos marins qui, à son invitation, s'étendit sur le dos. Le sauvage débuta par simuler un combat, dans lequel le mort était censé avoir été abattu sous les coups de sa sagaie et de son case-tête; une danse guerrière succéda à cet exploit; puis il feignit d'ouvrir le ventre du vaincu avec le nbouat, arracha les entrailles avec une sorte de petite fourchette à deux dents fabriquée avec deux os de cubitus humains fixés ensemble, et les rejeta au loin. Il continua cette pantomime en enlevant les organes sexuels que le vainqueur réservait pour lui; les jambes et les bras étaient coupés aux articulations, et distribués, ainsi que le reste du corps, entre les divers combattans qui les emportaient dans leurs familles. La chair des bras et des jambes était coupée par tranches d'un ou deux pouces d'épaisseur, et les parties musculeuses étaient principalement appréciées. Tout cela nous était indiqué, par le brave tea-bouma, à l'aide de gestes fort expressifs et d'un léger sifflement qu'accompagnaient plusieurs clappemens de la bouche, semblables à ceux que pourrait faire entendre un gourmet qui vient de goûter d'un bon plat. A cette pantomime, on ne pouvait plus s'y méprendre, ce peuple était cannibale par goût, et l'on ne pouvait plus se faire illusion sur la nature de leurs gestes, quand ils pressèrent de nouveau les membres blancs et dodus de nos jeunes matelots.

Malgré cette découverte peu rassurante, nous n'en continuâmes pas moins nos reconnaissances dans le pays. Pendleton les dirigea lui-même. Seulement il eut soin de doubler notre escorte, et d'ordonner qu'aucun canot ne se rendît à terre pendant son absence. Pour nous, débarqués dès quatre heures du matin, nous tirâmes à l'O. et

Digitized by Google

entrâmes dans un bois où l'on abattit quelques oiseaux, entre autres une espèce de pie d'un beau plumage, entièrement noire, à l'exception de la partie supérieure du dos, du ventre et du cou qui sont blancs. Après une demi-heure de marche, parut un village de plusieurs cases, et auprès de l'une d'elles se dressait un monceau d'ossemens humains dont quelques-uns avaient subi l'action du feu. Au-delà, sur les bords d'un ruisseau, étaient quelques maigres plantations de deux espèces de taro, savoir l'*arum esculentum* et l'*arum macrorhizon*, puis de jeunes bananiers et des plants de canne à sucre.

A un demi-mille plus loin, nous trouvâmes un autre village, mais plus considérable et situé sur le bord d'une petite rivière qui venait du sud. Des femmes y étaient occupées à faire cuire les alimens du ménage dans un grand pot en terre, que trois gros cailloux servant de trépied soutenaient au-dessus du feu. Les alimens étaient des écorces d'arbres et diverses sortes de racines. Ce fut près de ce hameau que nous trouvâmes l'aliki notre protecteur et deux de ses compagnons. Comme nous étions alors très-proche de sa demeure, l'aliki nous pria d'y entrer. Quelques femmes étaient occupées à torréfier les fruits d'un grand figuier qui ombrageait l'habitation.

Nous continuâmes à suivre le cours ascendant de la rivière, en rencontrant à mesure que nous avancions des pentes de plus en plus raides, et obligés quelquefois de gravir des roches très-escarpées. Dans ces passages pénibles, les guides sauvages se montraient fort obligeans; ils portaient les bagages et nous soutenaient par le bras. Arrivés au sommet de la chaîne, leur complaisance fut plus grande encore. Mourant de soif, et voulant déjeuner, nous demandâmes de l'eau, et en vingt minutes ils allèrent en chercher dans un ravin situé à trois cents toises au-dessous. Pour les indemniser, on leur donna du biscuit et du porc frais qu'ils mangèrent avec délices : ils ne voulurent point de salaisons.

De l'autre côté de la montagne, la caravane trouva un canal profond qui, pénétrant sous la roche, servait de hâvre aux pirogues des insulaires. L'aliki qui s'était mêlé à notre escorte en détacha une, et nous traversâmes le canal. Sur l'autre rive, s'élevaient quelques huttes en ruines, avec des plantations que la guerre avait sans doute dévastées. A cet endroit, nous étions à cinq lieues environ du mouillage. Alors nous tirâmes au S. E. pour aller reconnaître une vaste plaine que nous avions vue de loin seulement dans notre première reconnaissance. Pour y arriver, il fallut traverser un joli petit vallon, planté de choux-palmistes et d'aleurites si verts, si frais, si bien alignés, qu'on l'eût dit arrangé par la main de l'homme. Ensuite un sentier battu nous conduisit dans la grande plaine que sillonnait le canal.

Là nous changeâmes de guides. L'aliki et ses compagnons, nous montrant d'un geste significatif le soleil près de se coucher, reprirent le chemin de leurs cases, tandis que d'autres sauvages de la plaine se chargèrent de notre conduite. Dans le nombre se trouvait un individu borgne et estropié que nous avions vu à bord, et qui parut enchanté de nous faire les honneurs de son territoire. La caravane fit une lieue ainsi, laissant de chaque côté de la route des huttes éparses et environnées de cocotiers; puis, après une courte halte auprès d'une case où l'on cueillit des cocos, elle poussa jusqu'aux bords du canal, simple bras de mer, d'une eau parfaitement salée, qui mordait bien avant dans les terres.

Rien n'excitait plus notre curiosité dans cette plaine monotone, et, comme la nuit approchait, il nous parut plus prudent d'aller camper sur la montagne. On choisit pour le bivouac une jolie colline au sommet de laquelle étaient trois hangars circulaires, alors déserts, et assis sur le bord d'une mare entourée d'*hibiscus tiliaceus* et de plantations d'ignames. Quand nous y arrivâmes, il était presque nuit, et déjà nous pouvions, dominant la mer et la vallée, voir d'un côté le fanal mobile de *l'Oceanie*, de l'autre les feux immobiles des sauvages. Comme le froid se faisait sentir à cette hauteur, nous allumâmes nous-mêmes un grand feu que les sentinelles alimentèrent durant la nuit. Aucun incident fâcheux ne marqua ce campement nocturne : seulement, vers l'aube, trois sauvages qui paraissaient s'avancer vers nous à pas lents se retirèrent effrayés par les cris de nos vedettes.

Le jour suivant ne fut pas aussi tranquille. Dans les premières heures de la route, un de nos hommes s'étant écarté du gros de la troupe, rencontra inopinément un sauvage qui prit une attitude menaçante et brandit sa lance sur lui. Si nous n'étions survenus, peut-être eût-il mis ses menaces à exécution. Mais, à notre vue, il se contenta d'examiner nos armes et nos vêtemens, après quoi il se retira dans la forêt. Plus loin, auprès d'une case qu'habitait une famille entière, un homme nous présenta un masque taillé dans un morceau de bois de cocotier et sculpté avec art. Il n'y avait point de trou pour les yeux, mais il y en avait un

Digitized by Google

pour la bouche, et nous ne pûmes douter de l'emploi de cet objet lorsque le naturel se le fut appliqué sur le visage. Quant aux femmes, elles étaient occupées à faire cuire des figues, qu'ils nommaient *ouïou*, dans un pot sans eau, pour leur enlever la qualité corrosive qu'elles auraient dans l'état naturel. Enfin les trois enfans se régalaient d'araignées fort communes dans ces îles, après les avoir fait rôtir un instant sur des charbons. Ces araignées, dont les bois fourmillent, y tendent des toiles tellement serrées et nombreuses, qu'elles sont un obstacle réel pour ceux qui y pénètrent. Non loin de cette case habitée était une case isolée et déserte, entourée de palissades et flanquée d'une rangée de colonnes en bois. Chacune de ces colonnes avait un pied d'écarissage et neuf pieds de haut, et le sommet était surmonté d'une tête humaine grossièrement sculptée : c'était une sépulture de famille. A côté d'elle s'étendait une terre marécageuse que défrichaient alors des naturels, hommes et femmes, se servant pour cela d'un instrument en bois dur, muni d'un bec recourbé et pointu, instrument à double fin peut-être, pioche et arme à la fois (Pl. LIII — 2).

Avant d'arriver à la grève, nous fîmes de nouveau l'expérience du prix que les naturels attachent à leurs vivres, et surtout à leurs cocos. La caravane venait d'arriver, mourant de soif, près de quelques huttes qu'entouraient de beaux cocotiers : Pendleton voulut la faire rafraîchir. Il montra donc aux naturels une hache et quelques couteaux, en leur expliquant qu'il voulait vingt cocos en échange. C'était une affaire magnifique : dans toute autre île, on eût donné non pas vingt, mais deux cents cocos pour les objets proposés. Cependant ces sauvages hésitèrent : il fallut qu'ils tinssent conseil ; enfin, ils se décidèrent. L'un d'eux grimpa comme un singe sur un cocotier, et lança d'en haut la quantité de fruits convenue. A mesure que nous en buvions l'eau, les enfans s'emparaient de la coque, pour manger l'écorce encore tendre, mais d'un goût acerbe et intolérable.

Nous étions à quelques centaines de toises du rivage, quand le bruit de plusieurs coups de fusil nous fit hâter le pas, dans la crainte d'un événement fâcheux. Voici ce qui était arrivé. Le second de *l'Oceanie*, nous ayant vus de loin descendre d'un petit côteau, avait envoyé, pour nous recevoir sur la plage, une baleinière armée de six matelots qui, en nous attendant, s'étaient occupés à pêcher au tramail, le long de la côte qui est fort poissonneuse. A la vue d'une pêche aussi abondante, les trente ou quarante naturels présens éprouvèrent le désir de se l'approprier. Comme on le pense, les matelots défendirent leur bien, ce qui occasiona une lutte, dans laquelle les sauvages blessèrent deux marins à coups de pierres. On riposta alors à coups de mousquets, tout en se retirant avec l'embarcation. L'affaire en était là, quand nous parûmes avec notre escorte armée de fusils, et cette circonstance changea brusquement la face du combat. Les matelots se rallièrent, et les sauvages s'enfuirent de toutes parts dans le plus grand désordre. Un seul d'entre eux, un vieillard, l'un des tea-boumas qui venaient souvent à bord, eut la présence d'esprit de saisir une branche de cocotier, et de s'avancer vers Pendleton d'un air calme et grave, comme pour demander la paix. Pendleton lui tendit la main, lui dit qu'il voulait bien consentir à faire la paix, mais que ses compagnons en avaient agi avec ses gens comme des voleurs. « C'est vrai, répliqua le tea-bouma; ce sont de misérables *kaïas* (voleurs); tuez-les, tuez-les : je vous aiderai moi-même, et nous les mangerons ensemble. » Que répondre à cela ? Nous en rîmes et emmenâmes à bord le tea-bouma, enchanté de lui et de nous.

Il y était à peine depuis un quart-d'heure, que six pirogues se montrèrent autour du navire, pour nous réclamer le tea-bouma. Les insulaires avaient peur ou qu'on ne le retînt prisonnier, ou qu'on ne le fît rôtir pour la table du capitaine. Aussi, quand ce sauvage parut sur le bastingage, un cri d'allégresse accueillit sa venue : il fit signe qu'il voulait parler ; le silence s'établit. Alors le tea-bouma débita une harangue aux siens, pour leur reprocher leur conduite envers nous; à quoi un autre tea-bouma, se levant du milieu des pirogues, répondit par une allocution semblable. Pendant qu'on les sermonait ainsi, les sauvages secouaient la tête par momens, comme pour acquiescer à ce que disaient leurs chefs. Ces préliminaires finis, notre tea-bouma se retourna vers nous, et autant que nous pûmes le comprendre à ses gestes, il nous supplia de nous tenir pour satisfaits de la vengeance que nous avions tirée des naturels, ajoutant que l'un d'eux en était mort. Pendleton consentit à tout par un signe de tête, et les pirogues se remirent à circuler autour du navire, comme si aucunes voies de fait n'avaient eu lieu. Le lendemain, 15 avril, *l'Oceanie* reprenait la mer de grand matin.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

NOUVELLE-CALÉDONIE. — HISTOIRE. — HABITANS. — PRODUCTIONS.

Ce fut Cook qui le premier, le 4 septembre 1774, aperçut cette grande île à la hauteur du hâvre de Balade, sur lequel il passa huit jours. Les relations qu'il eut avec les naturels, durant le cours de cette relâche, furent de la nature la plus amicale ; d'où il résulte que Cook et Forster tracèrent de ces tribus le portrait le plus flatteur. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnèrent qu'ils étaient antrhopophages, et Forster, au contraire, vante à diverses reprises leur confiance et leur douceur. Voici quelques-unes des observations du savant naturaliste.

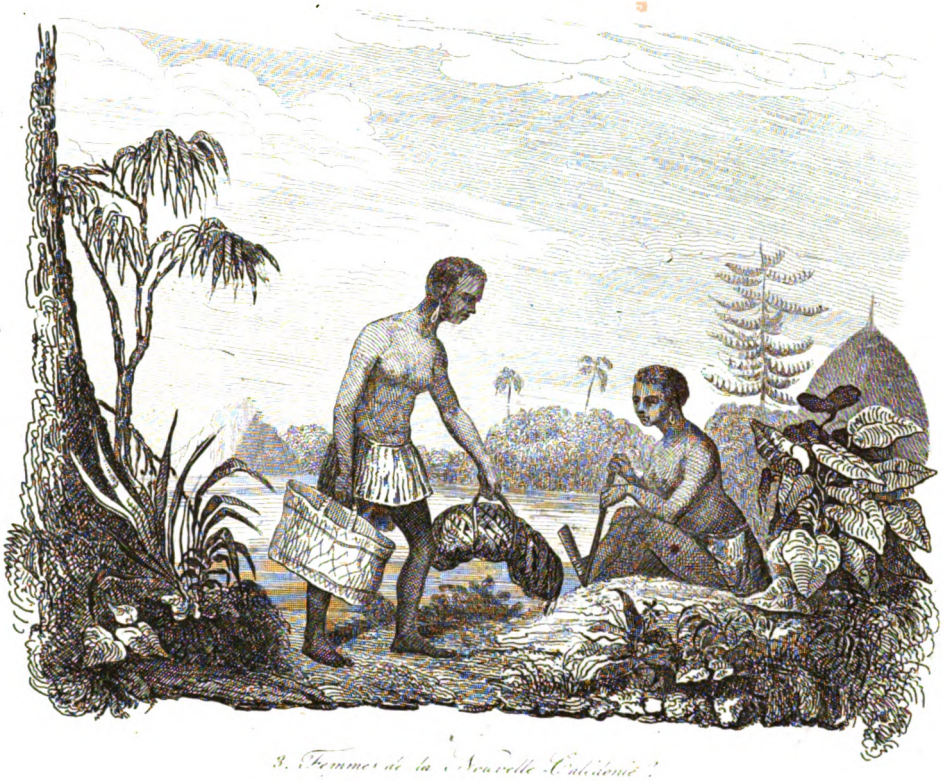
« Après avoir mis pied à terre, dit-il, à l'endroit où nous débarquâmes la veille, nous longeâmes la grève qui était sablonneuse et bornée par un fourré d'arbrisseaux sauvages. Nous atteignîmes bientôt une cabane d'où les plantations se prolongeaient derrière la grève et le bois ; nous parcourûmes ensuite un canal qui arrosait les plantations, mais dont l'eau était très-saumâtre. Au-delà, nous gravîmes une colline qui était près de nous et où le pays paraissait changé. La plaine était revêtue d'une couche légère de sol végétal, sur lequel on avait répandu des coquilles et des coraux brisés, pour le marner, parce qu'il était très-sec. L'éminence, au contraire, était un rocher composé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croissait des herbes sèches d'environ deux ou trois pieds de haut ; mais elles étaient très-clairsemées dans la plupart des endroits, et à quinze ou vingt verges les unes des autres. Nous vîmes de grands arbres noirs à la racine, qui avaient une écorce parfaitement blanche, et des feuilles longues et étroites comme nos saules. Ils étaient de l'espèce que Linné appelle *melaleuca leucadendra*, et Rumphius, *arbor alba*. Ce dernier écrivain dit que les habitans des Moluques tirent l'huile de cajeput des feuilles qui sont extrêmement odorantes. Il n'y avait pas le moindre arbrisseau sur cette colline, et la vue se portait fort loin sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes de là une ligne d'arbres et d'arbustes touffus qui se prolongeaient du bord de la mer vers les montagnes.

» Nous gagnâmes bientôt le ruisseau, où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au-delà desquels un petit nombre d'autres plantes et arbres occupaient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une couche de terreau végétal chargé d'humidité, et d'un lit verdâtre de gramen où l'œil aimait à se reposer, après avoir contemplé un canton brûlé et stérile. Les arbrisseaux et les arbres qui bordaient la côte nous offraient des richesses en histoire naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, et nous y vîmes une grande variété d'oiseaux de différentes classes, qui pour la plupart étaient entièrement nouveaux ; mais le caractère des naturels et leur conduite à notre égard nous causèrent plus de plaisir que tout le reste. Le nombre de ceux que nous aperçûmes était peu considérable, et leurs habitations étaient très-éparses. Nous rencontrions communément deux ou trois maisons, situées les unes près des autres, sous un groupe de figuiers élevés dont les branches étaient si bien entrelacées, que le firmament se montrait à peine à travers le feuillage ; une fraîcheur agréable entourait toujours les cabanes. Cette charmante position leur procurait un autre avantage ; car des milliers d'oiseaux voltigeaient continuellement au sommet des arbres, où ils se mettaient à l'abri des rayons brûlans du soleil. Le ramage de quelques grimpereaux produisait un concert charmant et causait un vif plaisir à tous ceux qui aiment cette musique simple. Les habitans eux-mêmes s'asseyaient au pied de ces arbres qui ont cette qualité remarquable : de la partie supérieure de la tige, ils poussent de larges racines aussi rondes que si elles étaient faites au tour ; elles s'enfoncent en terre à dix, quinze ou vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite très-exacte, extrêmement élastique, et aussi tendue que la corde d'un arc au moment que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffes qui leur servent de pagnes.

» Ils nous apprirent quelques mots de leur langue qui n'avait aucun rapport avec celle des autres îles. Leur caractère était doux et pacifique, mais très-indolent ; ils nous accompagnaient rarement dans nos courses. Si nous passions près de leurs huttes et si nous leur parlions, ils répondaient ; mais si nous continuions notre route sans leur adresser la parole, ils ne faisaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuses et elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer ; mais elles ne consentaient à venir près de nous qu'en présence des hommes.

» Ils ne parurent ni fâchés, ni effrayés de ce que nous tuions des oiseaux à coups de fusil ; au contraire, quand nous approchions de leurs

Digitized by Google



3. Femmes de la Nouvelle Calédonie.

3 Mujeres de Nueva Caledonia.



4. Habitations de la Nouvelle Calédonie.

1. Habitaciones de Nueva Caledonia.

Digitized by Google

Digitized by Google

maisons, les jeunes gens ne manquaient pas de nous en montrer pour avoir le plaisir de les voir tirer. Il sembla qu'ils étaient peu occupés dans cette saison de l'année; ils avaient préparé la terre et planté des racines et des bananes dont ils attendaient la récolte l'été suivant. C'est peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état que dans un autre temps de vendre leurs provisions; car, d'ailleurs, nous avions lieu de croire qu'ils connaissent ces principes d'hospitalité qui rendent les insulaires de la mer du Sud si intéressans pour les navigateurs. »

Un autre jour, Forster fit les observations suivantes :

« En descendant à terre, nous trouvâmes sur la grève une grande masse irrégulière de rocher de dix pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant partout de grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles. Cette découverte nous persuada davantage qu'il y a des minéraux précieux sur cette île qui, dans la partie que nous avions déjà reconnue, différait de toutes celles que nous avions examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordaient la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain, qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit; mais ils semblaient être venus sans culture, et ce sont peut-être les arbres indigènes sauvages de la contrée..... Je me séparai de mes compagnons; je parvins à un chemin de sable creux, rempli, des deux côtés, de liserons et d'arbrisseaux odorans, et qui paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau; il me conduisit à un groupe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'observai un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit ou dix ans, dont il examinait la tête. Il fut d'abord surpris de me voir; mais reprenant bientôt sa tranquillité, il continua d'abord son opération; il avait à la main un morceau de quartz transparent, et comme l'un des bords du quartz était tranchant, il s'en servait, au lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille. Je leur donnai, à tous les deux, des grains de verre noir, dont ils semblèrent fort contens. Je me rendis alors aux autres cabanes, et j'en trouvai deux placées si près l'une de l'autre, qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds en carré, entouré en partie de haies. Trois femmes, l'une d'un âge moyen, la seconde et la troisième un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un de ces grands pots de terre dont il a été question plus haut; dès qu'elles m'aperçurent, elles me firent signe de m'éloigner; mais voulant connaître leur manière d'apprêter les alimens, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames; peut-être que quelquefois on les cuit sous un monceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leur pot; elles m'avertirent de nouveau, par signes, de m'en aller, et, montrant leurs cabanes, elles remuèrent leurs doigts à diverses reprises sous leur gosier; je jugeai que si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait ou on les tuerait. Je les quittai donc et je jetai un coup-d'œil furtif dans ces cabanes qui étaient entièrement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le docteur Sparman, et nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir et de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes tout de suite des grains de rassade qu'elles acceptèrent avec de grands témoignages de joie; mais elles réitérèrent cependant les signes qu'elles avaient faits pendant que j'étais seul; elles semblèrent même y joindre les prières et les supplications, et, afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant. Quelque temps après, nous rejoignîmes le reste de nos compagnons, et, comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux de la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de cocos, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays; nous retournâmes à l'aiguade par terre et en chaloupe, et, chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'île est remplie, entre autres une espèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels; quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent, en sortant de la chaloupe ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse pour que les bateaux vinssent jusque sur le rivage; nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule et s'amusaient à répondre aux caresses et aux avances des matelots. Elles les invitaient à venir derrière les buissons; mais dès que ceux-ci les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant de rapidité qu'on ne pouvait les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs ado-

Digitized by Google

rateurs, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle. »

Un jour Cook envoya une embarcation à l'île Balabea, distante de quatre ou cinq lieues du mouillage. Le chef de Balabea, nommé Tea-Baï, et tous les habitans se réunirent sur la grève pour recevoir les Anglais. Les rapports furent d'une nature bienveillante. Pour se garantir de toute surprise, les officiers de l'embarcation tracèrent une ligne de démarcation sur le sable, et enjoignirent aux naturels de ne point dépasser cette barrière. Les sauvages se conformèrent à cette défense; mais l'un d'eux en fit bientôt la parodie : il avait quelques noix de cocos qu'un marin voulait acheter et qu'il ne jugea pas à propos de vendre. Il se retira, et, voyant que l'acheteur le suivait, il traça un cercle autour de lui sur le sable, et fit signe à l'Européen de ne point passer outre.

L'aspect général de Balabea ressemblait à celui du pays aux environs du mouillage; mais le sol était plus fertile et mieux cultivé; il était surtout couvert d'un plus grand nombre de cocotiers. Les habitans étaient aussi de la même race; leur caractère était doux et bienveillant, et ils échangèrent volontiers leurs armes contre de petits objets en fer ou des étoffes de Taïti.

Le soir, le détachement anglais se retira sous des buissons pour y souper avec le poisson qu'on avait acheté. Quelques naturels restèrent auprès de l'officier qui commandait la petite troupe; ils lui parlèrent d'une grande terre qu'ils disaient située au nord et qu'ils appelaient *Mingha*. Les habitans étaient leurs ennemis; adonnés à la guerre, ils faisaient souvent des descentes sur la Nouvelle-Calédonie, et un sauvage indiqua même un *tumulus* où était enterré un chef tué par des guerriers de Mingha. Cependant, les matelots se mirent à prendre leur repas, et comme l'un d'eux rongeait un os de bœuf salé, les sauvages tranquilles jusque-là se mirent à converser entre eux avec inquiétude; ils regardèrent les Anglais d'un air surpris et indigné et finirent par s'en aller tous, en témoignant par signes qu'ils les soupçonnaient de manger de la chair humaine. En vain essaya-t-on de les détromper; ils ne voulurent rien entendre. Il eût été d'ailleurs fort difficile d'en venir à bout, car ils n'avaient jamais vu de quadrupèdes, même en vie.

Après avoir quitté le hâvre de Balade, Cook suivit toute la côte N. E. de la Nouvelle-Calédonie, mais en s'en tenant toujours à une grande distance. Le 23, il atteignit la pointe S. E., formée par un promontoire fort élevé; puis il aperçut une île haute et assez grande, sur laquelle il remarqua des objets qui ressemblaient à des colonnes, quelquefois isolées, plus souvent réunies par groupes. Mais, quand on eut mis pied à terre, on reconnut que c'était une espèce de pin, propre à fournir des bois de mâture. Les branches croissaient autour de la tige, en formant de petites touffes; elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds et étaient comparativement fort minces. C'était là ce qui donnait à ces arbres un forme si extraordinaire. Cook en fit couper plusieurs pour les besoins de son navire; puis il quitta définitivement ces terres, en laissant à cette dernière le nom d'*île des Pins* (Pl. LII — 3).

En 1792, d'Entrecasteaux compléta la reconnaissance du capitaine anglais. Il la commença près de l'île des Pins, prolongea les brisans qui bordent dans toute son étendue la côte du S. O. et constata que cette redoutable barrière s'étendait encore à près de 170 milles au N. O. de la partie septentrionale de la Nouvelle-Calédonie. Ce travail dangereux fit beaucoup d'honneur au navigateur français, d'autant plus qu'aucun épisode brillant, aucune observation curieuse ne pouvaient s'y rattacher. L'année suivante, il alla mouiller au hâvre de Balade, où il passa trois semaines. Ce fut dans cette relâche que mourut le capitaine Huon de Kermadec, dont le corps, à l'insu des sauvages, fut inhumé sur la petite île de Poudioua.

Dans leurs relations journalières, les naturels se montrèrent voleurs, cupides, audacieux et entreprenans. A diverses reprises, ils insultèrent les Français qui se virent obligés d'avoir recours aux armes à feu. En outre, on put constater par diverses épreuves qu'ils étaient cannibales. Aussi le tableau que les Français tracèrent de ces peuples diffère-t-il entièrement des descriptions laissées par Cook et Forster. Pour expliquer des récits aussi contradictoires, on serait vraiment tenté de penser que ces Minghas, que les naturels de Balabea avaient indiqués comme des anthropophages, auraient fait, peu de temps après le passage de Cook, la conquête de la partie septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, et auraient chassé et exterminé ses paisibles habitans. Ce qui semblerait donner encore quelque crédit à cette hypothèse, ce sont les traces récentes de pillage, de ruines et d'incendie, que Labillardière observa sur toute la surface du sol dans le cours de ses nombreuses excursions.

En quittant le hâvre Balade, d'Entrecasteaux gouverna au S., et reconnut la bande orientale des brisans dont il avait exploré le bord occi-

Digitized by Google

dental l'année précédente ; puis il quitta cet archipel.

Depuis Cook et d'Entrecasteaux, nulle reconnaissance authentique ne semble avoir été faite sur la Nouvelle-Calédonie. On sait seulement qu'en 1793 le capitaine Kent du *Buffalo* découvrit, à travers les brisans de la partie S. O., un excellent hâvre dans lequel il séjourna six semaines, et qu'il nomma *Port Saint-Vincent*. Il y fut abondamment pourvu, par les insulaires, de cannes à sucre, d'ignames et de poissons qu'ils échangeaient contre tout ce qu'on voulait leur donner. Le drap commun paraissait leur plaire par-dessus toute autre chose : le fer leur était inconnu; aussi n'en faisaient-ils aucun de cas.

Quelques géographes avaient exprimé le doute que les immenses brisans qui accompagnent cette terre dans le nord se terminassent effectivement au point où d'Entrecasteaux les quitta. Le capitaine d'Urville, en 1827, résolut cette question; il constata qu'au lieu de se prolonger au N., les brisans forment au contraire, sur ce point, un petit arc concave, où *l'Astrolabe*, entraînée par des courans violens, faillit trouver sa perte.

En se résumant sur la Nouvelle-Calédonie, il faut dire qu'elle forme une île de deux cents milles environ de longueur du S. E. au N. O., sur une largeur presqu'uniforme de vingt-cinq à trente milles, de manière à figurer sur la carte un long boyau, ou bien une sorte d'holothurie. Une chaîne de montagnes fort élevées la traverse dans toute sa longueur. Dans toute la partie du vent ou du N. E., ses brisans s'étendent, en général, peu loin de la côte; mais, sur toute la bande du vent, ils forment une barrière continuelle, souvent éloignée de huit ou dix milles du rivage. Ces brisans s'étendent jusqu'à trente milles au large de la pointe méridionale, et, dans la partie septentrionale, ils forment une sorte de prolongement d'environ cent soixante milles de longueur, sur lequel sont disséminées quelques petites îles basses et peuplées, que Cook et d'Entrecasteaux nommèrent *Balabea*, *Moulin*, *Reconnaissance*, *Surprise* et *Huon*. Les plus grandes n'ont guère plus de six milles d'étendue; mais à trente milles au S. E. de la pointe S., gît l'île des Pins, terre haute, bien peuplée et boisée, ayant au moins trente milles de circuit. L'île de la Nouvelle-Calédonie proprement dite s'étend du 20° 10' au 22° 30' lat. S. et du 161° 39' au 164° 32' E.; mais si l'on entend parler de l'archipel entier avec tous ses brisans, ses limites seront en latitude 17° 53' et 23° 4' S.; en long. 160° 17', et 165° 6' long. E.

Suivant Cook, les habitans de la Nouvelle-Calédonie se rapprochent beaucoup des insulaires de Tanna, dont il a été question : seulement, le navigateur anglais trouve aux premiers des traits plus réguliers, un air plus agréable. Du reste, ils ont les lèvres épaisses, le nez aplati, le teint très-foncé, et qui le devient davantage encore par une teinture d'un noir luisant dont ils se frottent le visage. Leurs cheveux bouclés et frisés sont noirs ainsi que leur barbe. Les uns laissent croître leur chevelure, pour la rattacher au sommet de la tête; d'autres n'en laissent croître qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin. Quelques-uns enfin, comme les femmes, les portent coupés court. Ces naturels sont, en général, d'une taille médiocre et d'une petite corpulence. Cook et Labillardière en ont pourtant vu qui avaient presque six pieds de haut; mais c'était des exceptions (Pl. LII—2).

L'unique vêtement des hommes est un pagne en écorces d'arbres ou en feuilles, et ils emploient à cet usage les morceaux d'étoffe et de papier que leur donnent les Européens. Ils ont aussi des nattes grossières, mais qu'ils ne semblent pas employer comme vêtemens. Quelques chefs portent de grands bonnets noirs, à forme cylindrique, sans fond. Les femmes sont couvertes d'une sorte de jupe courte en fibres de bananier, attachée par un cordon autour des reins. Les filamens extérieurs de cette jupe sont teints en noir, et garnis de nacre de perle sur le côté droit (Pl. LIII—3.)

Comme ornemens, les deux sexes portent des pendans d'oreilles en écaille de tortue, et des bracelets en pierres ou en coquillages. Certaines parties de leur corps sont tatouées; mais les piqûres n'en sont point noires. Pour se gratter et se peigner les cheveux, les hommes ont habituellement des peignes fabriqués avec de petits bâtons fort menus et ajoutés parallèlement les uns aux autres, comme les peignes des Papous. Ils ont ordinairement des ulcères aux pieds et aux jambes, et Labillardière en vit un grand nombre horriblement maltraités par l'éléphantiasis.

Leurs armes sont des casse-têtes, des lances, des dards et des frondes. Les casse-têtes, généralement de deux pieds de long, affectent diverses formes : les uns sont en faux, les autres en forme de hache ordinaire; ceux ci sont un battoir arrondi; ceux-là se terminent par une sorte de bec. Tous sont proprement travaillés, souvent même ornés de ciselures, comme leurs lances et leurs javelots. Les frondes sont de la

Digitized by Google

forme la plus simple; ils se donnent la peine d'arrondir leurs pierres en forme d'œuf, ce qui leur donne une plus grande vitesse, et rend leurs blessures plus dangereuses. Pour imprimer le mouvement de projection à leurs lances, ils ont, comme à Tanna, un bout de corde, muni d'une gance à un bout pour placer le doigt, et à l'autre, d'un bourrelet pour retenir la lance. Pour la pêche, ils emploient le harpon et quelquefois les filets. Labillardière donne la figure d'un guerrier prêt à envoyer sa lance avec le cordon dont nous venons de parler, et tenant de la main gauche un casse-tête terminé par une étoile à cinq rayons (Pl. LIII—1). Ils ont des nattes de toutes les formes, et l'instrument qu'ils nomment *nbouat* paraît leur tenir lieu de couteau (Pl. LIII—2).

Comme on l'a déjà dit, leurs habitations ressemblent à des ruches d'abeilles surmontées par le poteau central, orné de bas-reliefs ou de coquillages. A l'intérieur, quelques poteaux debout soutiennent de petites plate-formes, où les naturels posent leurs provisions ou d'autres objets. Sur le plancher, sont des nattes ou simplement de l'herbe sèche, qui servent de siége le jour, et de lit la nuit. Plusieurs cases ont deux foyers, dont l'un est presque toujours allumé. Cette chaleur constante et une fumée qui ne peut s'échapper que par la porte rendent ces habitations presqu'inaccessibles aux Européens. Cook supposa que les naturels ne se résignaient à subir une pareille atmosphère, que pour chasser les moustiques, qui sont fort importuns dans le pays.

Une grande jarre en terre est à peu près l'unique ustensile des naturels. Chaque case en possède une au moins; quelques-unes en ont plusieurs. C'est dans ces jarres qu'ils cuisent leurs alimens. Le foyer de la cuisine est en plein air, hors de l'habitation; il est pourvu de cinq pierres pointues, disposées en carré : quatre aux angles et la cinquieme au centre. Elles sont toutes de six pouces à peu près, et servent de trépied pour les jarres qu'on y place, en ayant soin de les incliner sur le côté.

La nourriture des naturels se compose principalement de poissons, coquillages, racines, fruits, et de certaines parties de végétaux. Labillardière constata qu'ils mangeaient de la chair humaine et de gros morceaux de stéatite verdâtre. La première de ces deux ressources ne pouvait être qu'éventuelle; la seconde n'était guère substantielle; elle trompait la faim sans donner de forces. Les araignées que mangeaient quelques naturels n'étaient pas non plus un aliment bien nutritif. Sans doute, ces sauvages n'avaient recours à ces tristes mets, que parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autres. En effet, cette île, différant de toutes les îles équatoriales dont la végétation est si riche et si féconde, n'a, comme nous l'avons déjà dit, qu'une végétation pauvre et maigre.

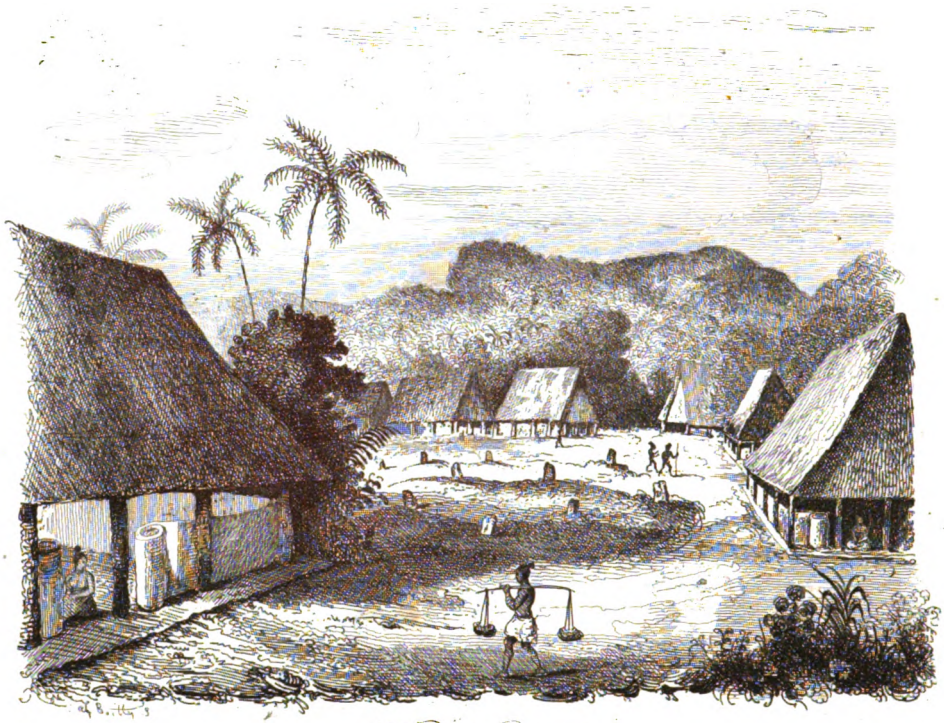
Forster estime à cinquante mille ames la population totale de la Nouvelle-Calédonie, et si toutes ses parties ressemblent aux environs du hâvre Balade, ce chiffre est plutôt au-dessus qu'au-dessous de la vérité. Voici ce que dit Forster des naturels et de leur manière d'être :

« Ils n'ont point encore atteint ce degré où l'esprit est assez perfectionné pour ne point mépriser le sexe. Leur caractère trop grave ne peut être captivé par les caresses d'une femme ni apprécier les jouissances domestiques; ils sont quelquefois obligés de travailler beaucoup pour pourvoir à leur subsistance, mais ils passent dans le repos leurs heures de loisir; ils ne se livrent jamais à ces petites récréations qui contribuent tant au bien-être des hommes, et qui répandent la gaieté et la vivacité sur les îles de la Société et des Amis. Excepté le sifflet dont il a été question plus haut, nous n'avons remarqué aucun instrument de musique à la Nouvelle-Calédonie; nous ne savons pas non plus s'ils ont des danses et des chansons; mais nous avons lieu de supposer qu'ils ne rient presque jamais; ils parlent aussi très-peu, et peu d'individus prenaient plaisir à converser avec nous. Leur langue paraît informe, et leur prononciation est si confuse que les vocabulaires faits par diverses personnes de l'équipage différaient beaucoup entre eux; quoiqu'ils aient peu de consonnes dures, ils reviennent souvent aux gutturales et ils ont quelquefois un son nasal ou *rhinismus* qui embarrassait communément les personnes qui ne connaissaient d'autre langue que l'anglais. L'éloignement de leurs plantations prévient peut-être cette communication familière qui introduirait peu à peu le besoin de la société. Comme leur pays n'est pas susceptible d'une grande culture, le meilleur moyen de hâter leur civilisation serait d'y transporter les quadrupèdes que peut nourrir l'île, par exemple des cochons et des chèvres; les chèvres réussiraient très-bien dans cette contrée sèche.

» La simplicité des insulaires doit régner aussi dans le gouvernement : Tea-Bouma, chef du district opposé à notre mouillage, vivait comme le reste de ses compatriotes : ils ne lui donnaient aucune marque extérieure de déférence, et la seule chose qui annonçât quelques égards de

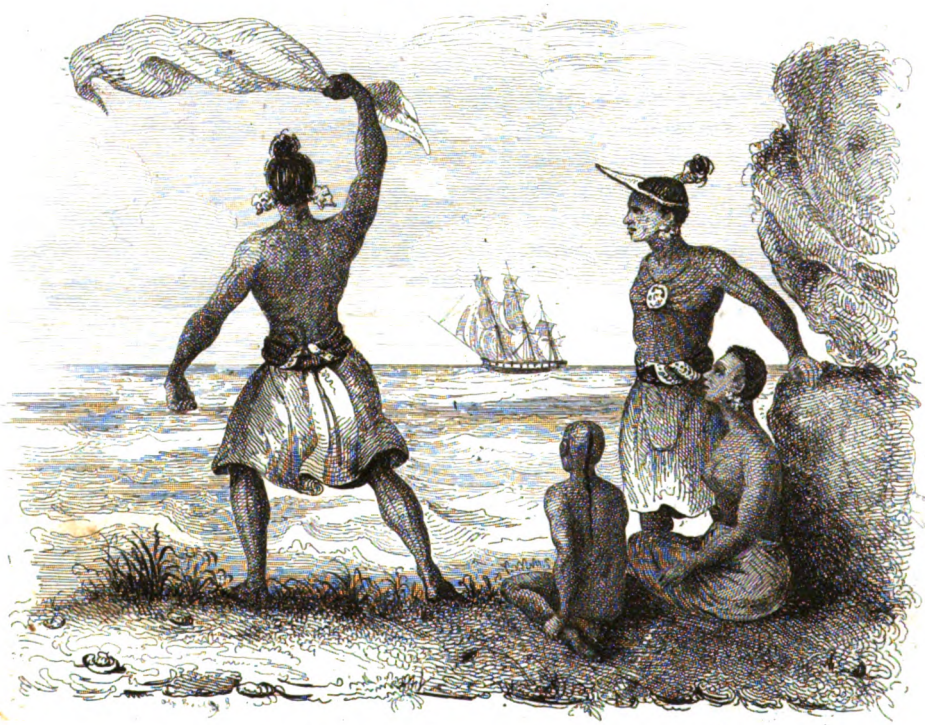
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Village de Rotuma.

1. Aldea en Rotuma.



2. Naturels de Rotuma.

2. Naturales de Rotuma.

de Sainson del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

leur part, c'est qu'ils lui remirent les présens que leur fit M. Pickeregill à la première entrevue. Les cantons voisins sur lesquels ne s'étendait pas l'autorité de Tea-Bouma ont probablement leurs chefs particuliers, ou peut-être que chaque famille est gouvernée par le père.

» Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la religion, et nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère. On a dit un mot plus haut de leurs cimetières : sans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas.

» On ne sait pas si les insulaires vivent longtemps, ni quelles maladies sont les plus funestes sur cette île. Nous n'y avons remarqué que l'éléphantiasis, qu'on y dit être fort commune ; mais je ne l'ai jamais vue être assez dangereuse pour que le malade risquât de perdre la vie. Les cheveux blancs et les rides des naturels annonçaient une grande vieillesse ; mais, en supposant qu'ils se donnent la peine de compter leurs années, il eût été difficile de causer avec eux sur une idée aussi abstraite que leur âge. Nous n'avons jamais pu nous faire comprendre des Taïtiens, lorsque nous leur avons proposé de pareilles questions, quoique notre connaissance de leur langue fût très-étendue, comparée au petit nombre de mots que nous avions rassemblés à la hâte à la Nouvelle-Calédonie. »

Dans cet archipel, les femmes ont paru, aux navigateurs, plus chastes et plus réservées que celles des autres îles océaniennes. Forster et Labillardière n'ont pas eu connaissance qu'elles se soient livrées à aucun Européen ; et, sous ce rapport, on ne peut les comparer à celles de Tanna. Ce fait particulier confirme l'observation générale de M. d'Urville, que les hommes de la race mélanésiene sont beaucoup plus jaloux de leurs femmes que ceux de la couleur jaune.

Leurs pirogues, d'une construction lourde et grossière, n'ont aucune élégance dans la forme ; étant écarries aux deux extrémités, elles présentent l'aspect d'une longue auge. Il y en a de doubles, formées avec deux pirogues assujetties parallèlement l'une à l'autre par des traverses à la distance de trois pieds. Sur ces traverses est établi un pont ou plate-forme de planches et de petites rondelles en bois. Ces embarcations sont pourvues d'une ou deux voiles latines en nattes de fibres de bananier et de tresses qui servent de haubans aux mâts. De chaque bord une rangée de chevilles fait l'office de bastingages et sert à retenir les objets placés sur le pont, où se trouvent aussi un foyer où l'on entretient du feu, et une jarre pour faire cuire les provisions. La longueur ordinaire des pirogues est de trente pieds, et, dans celles qui sont doubles, le pont ou plate-forme peut avoir vingt-six pieds de long sur dix de large. Toutes ces embarcations manœuvrent fort mal à la pagaie, et ne paraissent pas susceptibles de marcher vite à la voile (Pl. LII — 4).

Le règne végétal de la Nouvelle-Calédonie présente peu d'espèces qui lui soient propres ; les autres plantes appartiennent soit à la flore de la Polynésie, soit à celle de l'Australie. Le règne animal n'offre pas encore de quadrupèdes connus. Les oiseaux, les poissons, les coquilles et les insectes, y sont très-nombreux et d'espèces variées. Quant à la charpente de cette grande île, on a vu qu'elle était d'une nature toute différente de celle qui constitue les îles polynésiennes, et déjà l'on rencontre sur ce point une foule de substances étrangères aux autres localités. Forster soupçonna même que la Calédonie devait offrir quelques pierres précieuses ; et peut-être le fait se vérifiera-t-il dans quelque reconnaissance plus complète que celles dont nous avons le récit. Toujours est-il que les quartz et le mica se sont rencontrés à profusion sur les points que l'on a effleurés.

CHAPITRE XLVII.

ILES ONOU-AFOU, WALLIS, ALLOU-FATOU ET ROTOUMA.

Au moment où *l'Oceanic* quitta les plages ingrates de la Nouvelle-Calédonie, l'intention de son capitaine était de serrer le vent de manière à pouvoir atteindre au moins les îles Gilbert. Cet itinéraire n'avait été ainsi réglé par lui que comme pis-aller, car nous manquions de vivres, et il lui tardait d'atteindre une terre féconde en ressources.

Le vent le servit mieux que ses projets. Au lieu de garder ses allures régulières entre le S. E. et l'E. S. E., il souffla, au sortir du hâvre Balade, du côté du S. O., avec tous les caractères tempétueux qui signalaient la queue d'un ouragan dont la tête était dans les mers australes. Chassé par lui, *l'Oceanic* courut sous son foc et sa misaine, en servant à l'E., de manière à se rapprocher le plus possible des îles Viti. Dans la matinée du 17, nous étions à la hauteur des îles Hébrides, à distance égale des îles Sandwich et Koromango, l'une et l'autre enveloppées de brumes si épaisses, que c'était à peine si l'on

Digitized by Google

pouvait discerner confusément leurs masses. Quand elles furent dépassées, nous continuâmes pendant trente-six heures notre route à l'E.; après quoi, un calme profond étant survenu, le vent sauta au S. E., brise régulière dans ces parages. Vers le soir, comme Pendleton semblait regarder tour à tour avec inquiétude sa carte et l'horizon, interrogeant de temps à autre la vigie des barres, je compris que nous approchions de parages semés d'îles et d'écueils, et je m'approchai de lui pour lui demander ce qu'il cherchait. « C'est l'île HUNTER, dit-il, nommée *Onacuse* par son découvreur, le capitaine Hunter du navire *Dona Carmelita*. Il la vit en 1823, et eut avec les habitans des communications paisibles. Comme on sait peu de chose sur le compte de cette terre, j'aurais désiré la reconnaître et relever ses côtes. Je ne vois rien, et nous sommes pourtant par 15° 31' de lat. S. et 173° 51' long. E., exactement le point fixé par le capitaine. Ou il se trompe, ou je me trompe. D'autres seront plus heureux que moi; nous allons gouverner vers Rotouma, où *l'Oceanic* trouvera peut-être quelques vivres. » Pendant que Pendleton parlait, j'avais jeté les yeux sur la carte. Je saisis cette occasion pour lui demander des renseignemens sur des îles que je voyais situées entre les archipels Hamoa et Viti. C'étaient les îles Onou-Afou, Wallis et Allou-Fatou, que Pendleton n'avait pas le dessein de visiter. « Ma foi! dit le capitaine américain, je suis assez embarrassé pour vous répondre d'une manière précise. Ces îles ont été signalées à diverses époques et par divers capitaines : elles n'ont jamais été vues par des navigateurs dont les observations puissent être adoptées avec confiance. Leur existence est donc quelque chose de vague; leur position est plus vague encore. On croit toutefois que l'île ONOU-AFOU est identique avec l'île *Goede-Hoope* que Schouten découvrit et nomma en 1616 en quittant l'île des Traîtres, et voici ce qu'on lit à ce sujet dans la relation de cet ancien voyage. » Pendleton prit un vieux livre tout maculé de tabac, et me lut ce qui suit :

« Le 14 mai 1616, à cinquante lieues plus loin que l'île des Traîtres, on découvrit une île où l'on espéra trouver de l'eau. Dès-lors les matelots la nommèrent *Goede-Hoope* (Bonne-Espérance). Dix ou douze canots nous approchèrent sans qu'on voulût recevoir les Indiens à bord. On se contenta de leur marquer de la douceur, et on leur donna de petits paquets de verroterie pour quatre poissons volans qu'on tira par l'arrière avec une corde. Cependant la chaloupe sondait toujours le long du rivage. Les Indiens qui étaient dans les canots l'ayant vue, nagèrent à elle, et ayant commencé par des paroles qu'on n'entendait point, ils l'environnèrent avec leurs canots, qui étaient alors au nombre de quatorze, et il y en eut quelques-uns qui sautèrent à la mer, croyant s'en rendre maîtres ou les faire tourner sens dessus dessous.

» Parmi l'équipage de la chaloupe, il y avait huit mousquetaires, et les autres bien armés de piques et de sabres. Les mousquetaires tuèrent deux hommes dans leurs canots, dont l'un tomba dans le même moment, et l'autre demeura encore un peu sur son séant, essuyant de ses mains le sang qui lui sortait de la poitrine; mais bientôt après il tomba aussi à la mer. Ces morts si imprévues effrayèrent les autres, qui se retirèrent au plus vite. On vit aussi beaucoup de gens sur le rivage, qui criaient et hurlaient de toutes leur forces *bou, bou, boul* Le capitaine leur avait précédemment demandé des cochons et des poules, en leur disant : *Waka en omo;* mais il parut qu'ils ne savaient ce que c'était, ou qu'ils n'entendaient pas ce langage. Comme on n'avait point trouvé de bon mouillage, on remit la chaloupe dedans, et l'on fit le S. O. pour gagner plus facilement au S., où l'on espérait faire des découvertes. D'ailleurs, la mer brisait si fort contre cette île, qu'il n'aurait presque pas été possible d'aller au rivage, où l'on ne voyait que des rochers élevés, verts par le haut, et des terres noires avec des cocos et de la verdure. Il y avait sur la côte des maisons en divers endroits et un gros bourg. L'île était montueuse; mais les montagnes n'étaient pas fort hautes. »

En 1791, le capitaine Edwards revit cette terre et la nomma *île Proby;* mais il ne laissa aucun renseignement sur elle, et ne sut pas même fixer exactement sa position. Aussi ne doit-on que médiocrement se fier à celle qu'elle occupe sur la carte, de 15° 53' lat. S. et de 178° 11' long. O.

Les îles WALLIS furent découvertes en 1767 par le capitaine de ce nom. « Le terrain, dit-il, paraissait élevé dans l'intérieur; mais au bord de l'eau il était bas et d'un aspect agréable. L'île était entièrement environnée de récifs qui s'étendaient à deux ou trois milles dans la mer. La côte était couverte de cocotiers. Des cabanes et de la fumée se remarquèrent en plusieurs endroits. Les canots envoyés en découverte trouvèrent que les arbres croissaient jusqu'au bord de l'eau, et quelques-uns d'entre eux étaient fort grands : on remarqua aussi plusieurs petits ruis-

Digitized by Google

seaux. Dès que les Anglais furent près de la côte, plusieurs pirogues se détachèrent, portant chacune cinq ou six hommes, et accostèrent les canots. Ces Indiens, robustes et actifs, n'avaient pour tout vêtement qu'une sorte de natte qui leur ceignait les reins. Ils portaient de grandes massues semblables à celles qu'on donne à Hercule dans les tableaux ; ils consentirent à en céder deux au maître pour un ou deux clous et quelques colifichets. »

Les Anglais tentèrent de s'informer si l'île nourrissait quelques volailles, mais ils ne purent se faire comprendre des naturels. Pendant ces pourparlers, les sauvages conçurent tout-à-coup le projet de se saisir du bateau qui portait les étrangers, et l'un d'eux se mit sérieusement en devoir de l'entraîner vers les rochers. On tira alors un coup de fusil, qui ne fit de mal à personne, mais qui les mit tous en fuite. Alors le canot voulut regagner le bord; mais la mer avait tellement baissé que les marins eurent toutes les peines du monde à trouver une passe. Wallis demeura en panne toute la nuit, afin de revoir et de relever l'île le jour suivant; mais ayant été affalé sous le vent, et loin de la côte, il fallut renoncer à cette reconnaissance. Son texte donne peu de renseignemens sur la configuration de l'île; mais, d'après la carte qui l'accompagne, ce serait un groupe de six à huit milles de circuit environ, composé de deux petites îles et de six ou huit îlots.

Maurelle revit ce groupe en 1781, et lui donna son nom. Deux pirogues qui voulaient accoster le navire en furent empêchées par la distance et la nuit qui s'approchait. Edwards le reconnut en 1791; mais depuis cette époque aucun navigateur n'en a parlé, de sorte qu'il faut regarder comme douteuse sa position de 13° 26' lat. S. et 178° 20' long. O.

Les îles Allou-Fatou semblent être les îles de *Horn*, découvertes par Schouten en 1616. Ce navigateur, dont nous suivons le récit naïf, se trouva à la hauteur de ce groupe le 19 mai. A peine était-il en vue de terre, qu'une vingtaine de pirogues entourèrent le navire; ceux qui les montaient avaient un certain air de douceur et de cordialité. Cependant l'un d'eux ayant levé une massue sur un Européen, pendant que les autres poussaient un grand cri, Schouten prit cette démonstration pour un signal de guerre, et fit tirer sur la flottille deux coups de petits canons et quelques coups de mousquets. Deux sauvages tombèrent blessés ; les autres s'enfuirent à la nage en rejetant une chemise qu'ils avaient volée. Quand la mer parut libre, on envoya une chaloupe pour sonder. Enveloppée, à son retour, par sept pirogues, elle fut obligée de faire feu encore sur des sauvages qui tentèrent de désarmer les matelots. Un bon nombre d'insulaires fut blessé de nouveau.

Le lendemain, on mouilla dans une petite anse offrant un ancrage sûr vis-à-vis d'un petit ruisseau qui descendait de la montagne. Le navire fut affourché de manière à ce que les canons du bord pouvaient à toute heure protéger les canots qui iraient à terre. Cependant les naturels ne se rebutaient pas. Des pirogues apportèrent à bord des noix de cocos, des racines d'ignames, un cochon vivant et deux rôtis, et, en échange de ces objets, les sauvages reçurent des clous, des couteaux et de la verroterie. Les insulaires montraient un grand penchant au larcin; ils nageaient et plongeaient avec habileté. Leurs cabanes situées près de la plage, revêtues et couvertes de feuilles, étaient arrondies et terminées en pointe. Elles avaient environ vingt-cinq pieds de tour, sur dix ou douze de hauteur; pour porte elles n'avaient qu'une seule issue par où l'on ne pouvait guère pénétrer qu'en rampant. Il n'y avait aucune espèce de meubles, et l'on n'y voyait que des hameçons et des casse-têtes.

Le 22, les pirogues revinrent apporter des cocos ; mais sur la grève s'attroupaient une multitude de sauvages armés de lances et de bâtons, qui semblaient tenir conseil pour une attaque. Une cinquantaine de pirogues, munies de pierres et de lances, étaient réunies près d'eux. Il paraît cependant que la paix fut conclue ; car on échangea des ôtages. Six insulaires restèrent à bord en cette qualité, tandis que trois Hollandais, parmi lesquels était un personnage important du navire, nommé Aris Claesz, se rendirent à terre. L'hospitalité fut noblement exercée de part et d'autre.

« Le roi, dit la relation, fit beaucoup d'honneur aux trois étrangers ; il tint près de demi-heure ses deux mains l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant presque jusqu'à terre, et demeurant dans cette posture jusqu'à ce qu'Aris lui fît une pareille révérence. Alors il se releva et baisa les pieds et les mains d'Aris. Un autre homme assis près du roi pleurait comme un enfant et disait beaucoup de choses à Aris qui n'en entendait rien. Enfin il retira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il était assis, et se les mit sur le cou, s'humiliant et se roulant comme un ver de terre.

» Les présens qu'on leur fit leur furent fort

Digitized by Google

agréables; néanmoins le roi marquait une si grande envie d'une chemise blanche qu'Aris avait sur le corps, que celui-ci en envoya quérir une autre pour la lui donner. En reconnaissance, il donna aux ôtages quatre petits pourceaux. On traita aussi pour pouvoir faire de l'eau, et il fut résolu d'y envoyer deux chaloupes, dont l'une serait armée pour la défendre de ceux qui iraient à l'aiguade en cas de besoin.

» Malgré la foule des naturels qui se rassemblèrent autour des matelots, ce qui les gênait quelquefois dans leur travail, il n'arriva aucun accident; car le roi faisait exercer une police active et rigoureuse par ses officiers. Il paraît qu'il avait des moyens pour faire respecter ses ordres, car les naturels s'empressaient d'y obéir. Un sauvage ayant volé un sabre dans la chambre, comme on ne put le rejoindre, on porta plainte au roi; bien qu'il se fût déjà enfui à une assez grande distance, le larron fut poursuivi, saisi et amené. Le sabre fut restitué à son maître, et le voleur châtié à coups de bâton. Après cet exemple, rien ne fut plus dérobé, ni sur le vaisseau ni à terre.

» Ils avaient une frayeur extrême des armes à feu. Une décharge de mousquets les faisait trembler et fuir de toutes leurs forces : mais on les épouvanta bien davantage quand on leur fit entendre par signes que ces grosses pièces qu'ils voyaient tiraient aussi. Le roi désira qu'on les fît tirer une fois devant lui; mais, quand on le fit, ils furent tous saisis d'un si grand effroi, que les deux rois mêmes, nonobstant tous les avis et toutes les assurances qu'on leur avait données, ne purent se contenir, et tous s'enfuirent dans les bois, laissant là les Hollandais. Ils revinrent pourtant quelques heures après; mais il n'y avait pas moyen de les rassurer et de les remettre de leur frayeur.

» Le 26, les commis Le Maire et Aris retournèrent sur l'île, suivis des trompettes et portant un petit miroir et d'autres bagatelles pour le roi. Ils trouvèrent sur le rivage un homme tout courbé sur les pierres, les mains jointes ensemble, le visage contre terre comme s'il eût voulu prier à la turque. C'était le roi qui leur faisait ainsi la révérence. Ils le relevèrent et allèrent ensemble dans sa maison ou *belaï* (sans doute *malaï*) parce qu'il pleuvait. Elle était pleine de gens qui étendaient devant eux deux petites nattes pour s'asseoir, et le roi s'assit auprès d'eux.

» Les trompettes ayant alors commencé à sonner, il parut autant d'étonnement que de frayeur sur tous les visages, et ils se prirent tous à crier : *Awo, awo!* Cependant le vice-roi ou le second roi entra le visage tourné vers les étrangers, quoiqu'il marchât le côté tourné vers eux. Quand il fut devant eux, il courut vite derrière, prononçant tout haut et avec rapidité quelques paroles d'un ton d'autorité. En même temps, il fit un grand saut en l'air, et se laissa tomber tout d'un coup sur son derrière, les jambes croisées sous lui, et, comme c'était sur des pierres, les Hollandais s'étonnèrent de ce qu'il ne s'était pas cassé les jambes; mais ces gens-là sont agiles et robustes plus qu'on ne peut se l'imaginer. Après cela il fit une harangue ou prière avec beaucoup de gravité, et quand elle fut finie, on commença à manger d'une sorte de fruit dont un domestique fit distribution à tout le monde. C'était une espèce de limon, à peu près du goût des limons d'eau, étant écaillé comme une pomme de pin. Le breuvage était fait de feuilles d'*athona* bouillies.

» Parmi les honneurs qu'on fit aux étrangers, on leur étendit partout des nattes pour marcher dessus. Le roi et le vice-roi leur firent présent de leurs couronnes, qu'ils ôtèrent de dessus leurs têtes, et mirent sur celles de Le Maire et d'Aris. Le Maire leur fit aussi quelques présens de très-peu de valeur, qui devinrent des choses très-précieuses pour eux. Il leur donna surtout un petit miroir rond ou globe, leur faisant entendre que c'était la figure du soleil et de la lune qui étaient ainsi ronds et luisans, et que dans ce miroir on pouvait voir toutes les choses qui lui étaient opposées, de quoi ils témoignèrent beaucoup de surprise. Ils firent entendre qu'ils le suspendraient à la poutre de leur maison, et ils le firent bientôt après. Ces couronnes étaient de plumes blanches, longues et étroites, ornées par-dessus et par-dessous de quelques autres petites plumes rouges et vertes, venues de perroquets, y en ayant dans leur île, où il y a aussi une sorte de pigeons qui y sont fort estimés, car chacun des conseillers du roi en avait un perché auprès de lui sur un bâton. Ce jour-là, on fit encore beaucoup d'eau, et on eut par troc des noix de cocos avec des racines d'*ubas;* mais on ne put avoir de pourceaux, parce qu'il n'y en avait pas trop pour les habitans, qui n'avaient pour nourriture que ces trois sortes de vivres et quelques bananes. Ils nous firent entendre, en se serrant le ventre, qu'ils n'avaient pas de quoi se rassasier eux-mêmes, et que nous leur ferions plaisir de leur donner des vivres. Le capitaine Schouten vint à terre avec les trompettes que le roi prenait beaucoup de plaisir à entendre sonner. Les insulai-

Digitized by Google



3. Transmission du pouvoir à Rotuma.

3 Trasmision del Poderio en Rotuma



4. Sépulture des Rois à Rotuma.

4 Sepultura de los Reyes en Rotuma

Digitized by Google

Digitized by Google

res se prirent à rire à gorge déployée, en voyant nos gens danser au son des instrumens : mais rien ne les réjouit davantage que l'escrime qu'Aris Claesz et Nicolas Jensz se mirent à faire l'un contre l'autre, l'épée à la main. Nous leur avions porté du pain et du vin pour les régaler, mais ils n'en firent pas grand cas, car ils aimaient bien mieux le poisson tout cru. Le roi de l'autre île étant venu le même jour visiter celui-ci, ils se firent beaucoup de révérences, de gesticulations, et se régalerent de racines; mais enfin il y eut un grand démêlé entre eux, et il se fit un bruit terrible. Le roi de l'île voisine voulait que l'autre retînt ce qu'il y avait de Hollandais entre ses mains et qu'on tâchât de s'emparer de leurs navires; et celui-ci ne voulait pas y consentir, craignant, après tout ce qu'il avait vu, qu'il ne lui en arrivât du mal.

» Le vice-roi ou fils du roi, ayant passé à bord et visité le vaisseau, ne fut pas moins surpris qu'il l'avait été de le voir extérieurement. Vers le soir, on alla pêcher avec la seine. Comme on prit beaucoup de bons poissons, on en fit présent d'une partie au roi, qui en mangea sur l'herbe de tout crûs, têtes, entrailles, queues, arêtes, sans en rien jeter. On ne saurait croire quel appétit ces gens-là ont, et avec combien de gourmandise, ou plutôt de voracité, ils mangent le poisson. Quand la lune fut levée, les matelots allèrent danser au bord de la mer, avec les sauvages qui y prirent un grand plaisir. Ce fut une joie à l'équipage d'avoir enfin trouvé des gens avec qui ils pussent être sans appréhension, et avec qui ils fussent aussi familiers que s'ils avaient été dans leur pays.

» Le 29, sur le midi, le commis, le sous-commis et l'un des pilotes, après avoir fait une promenade dans l'île, revinrent à bord, amenant avec eux le jeune roi et son frère, à qui l'on ne manqua pas de donner à dîner. Pendant qu'ils étaient à table, on leur fit entendre qu'on voulait partir dans deux jours, de quoi le jeune roi marqua tant de joie qu'il sortit de table, courut dans la galerie, et cria vers le rivage que dans deux jours le vaisseau ferait voile, ce qui fit encore plus connaître qu'il craignait qu'on n'envahît leur pays, quoique cette crainte ne les empêchât pas d'en user amiablement. Ce roi promit que, si l'on voulait partir dans deux jours, il ferait présent de dix pourceaux et de quantité de noix qu'ils nomment *ati*.

» Le repas fini, le grand roi ou premier souverain vint aussi à bord. Il paraissait âgé de soixante ans. Il avait bonne mine vis-à-vis des autres, eu égard à la manière dont ils sont tous faits. Il était suivi de seize personnes qui composaient son conseil. On les reçut avec toute la civilité possible. En entrant dans le vaisseau, il se coucha sur le visage et fit sa prière; puis on le mena dans les dedans où il recommença de prier. Il paraissait dans la surprise et dans l'admiration de tout ce qu'il voyait, et les Hollandais n'étaient pas moins supris de ses manières. Ses gens leur voulant baiser les pieds, ils les retirèrent les prenant par la main. Ensuite ils se mirent les mains sur la tête et sur la gorge pour marquer qu'ils étaient sujets. Le roi visita tous les endroits du navire, les hauts, les bas, l'arrière, l'avant, et paraissait extasié, comme s'il eût fait un rêve. Ce qu'il admirait le plus était le gros canon, dont il avait ouï le bruit à son honneur, deux jours auparavant. Lorsqu'il eut été partout, il désira s'en retourner promptement, et il fit beaucoup de civilités en se retirant. Les commis le reconduisirent jusqu'à l'entrée de sa demeure où il était ordinairement assis; ensuite ils allèrent se promener avec le jeune roi jusqu'au soir qu'ils se rembarquèrent.

» Aris ayant fait une bonne pêche au clair de la lune, en porta une partie au roi, auprès de qui il trouva une troupe de jeunes filles nues, qui dansaient, jouant sur un bois creux comme une pompe, qui rend quelques sons, sur lesquels les jeunes filles se réglaient pour danser. Les Hollandais étaient assez surpris de voir toutes ces choses pratiquées par des sauvages, n'ayant pas encore ouï dire qu'on en eût trouvé qui parussent si civilisés.

» Le matin du 30 du même mois, le roi envoya par présent deux petits pourceaux, quantité de noix de cocos et d'autres fruits, dans l'espérance que le vaisseau partirait. Le même jour, le roi de l'autre île le revint visiter, et lui amena seize pourceaux avec trois cents hommes, qui avaient tous, autour de la ceinture, certaines herbes vertes dont ils font du breuvage. Dès qu'il découvrit celui qu'il allait voir, il lui fit un grand nombre d'inclinations, et se mit la face contre terre, priant d'une voix fort haute qui approchait d'un grand cri, mais paraissant prier avec beaucoup d'ardeur.

» Le roi qui recevait la visite alla au-devant de l'autre, et, en l'abordant, ne fit pas moins de gestes et de postures. Enfin, s'étant relevés, ils s'en allèrent dans le belaï du roi visité, où il s'assembla environ neuf cents hommes autour d'eux. Quand ils furent assis, ils recommencèrent leurs prières, joignant les mains et baissant la tête jusqu'à terre.

Digitized by Google

» Aris étant allé avant midi dans l'île, après midi il envoya quérir Le Maire et Ban, qui menèrent avec eux quatre trompettes et un tambour, que les rois ouïrent avec un plaisir singulier. Ensuite il vint une troupe de paysans de la plus petite île, qui apportèrent quantité d'herbes vertes qu'ils nommaient *kava*, semblables à celles que les trois cents hommes avaient autour du corps, et ils commencèrent tous à la mâcher. Quand ils les eurent mâchées, ils les retirèrent de leurs bouches, et ayant tout mis ensemble dans un grand vaisseau de bois, ils jetèrent de l'eau douce, la mêlèrent et la pétrirent avec les herbes, et en présentèrent aux rois et à leurs officiers, qui en burent. Ils en offrirent aussi aux Hollandais; mais ils étaient trop dégoûtés de ce qu'ils avaient vu. On servit encore devant le roi quantité de racines d'*ubas* rôties et seize pourceaux, à qui, pour apprêt, on avait tiré les entrailles du corps, et qui étaient encore tout sanglans, n'ayant point été lavés. Il n'y avait que la soie qu'on avait fait brûler en les flambant, et on leur avait mis des pierres ardentes dans le corps. C'était là le rôti dont ils se régalaient, et la manière dont ils rôtissaient.

» Les cérémonies de ce festin furent, qu'ils servirent d'abord des racines de kava qu'ils mirent en monceaux par rangs, dansant et chantant devant les *arikis* ou rois. Puis, le roi étranger s'assit, et ses femmes et les gens de sa cour s'étant assis derrière lui en cercle, on mit à manger au milieu d'eux, et chacun en prit. Après ce mets, on apporta de grandes civières de vingt à trente pieds de long chargées d'*ubas* ou *ouas*, et d'autres racines crues et rôties qui furent aussi distribuées. Enfin vinrent les pourceaux rôtis remplis d'herbes, les foies y étant attachés avec de petites chevilles. Ils furent mangés, non-seulement avec beaucoup d'appétit, mais avec autant d'avidité que s'ils eussent été admirablement bouillis ou rôtis. Tout ce qui se servait devant le *hereier* ou roi y était porté sur la tête par respect, et l'on se mettait à genoux pour le poser devant lui. De ces seize pourceaux, chaque roi en fit présent d'un aux Hollandais, qui furent tous apportés sur la tête de ceux qui en étaient chargés, et ils se mirent à genoux pour les leur poser aux pieds. Avec cela, les rois leur firent encore présent d'onze petits pourceaux en vie et de quelques autres d'une moyenne grandeur. D'un autre côté, les Hollandais leur donnèrent trois petits gobelets en cuivre, quatre couteaux, douze vieux clous et quelques verroteries qu'ils avaient avec eux. Ils se firent beaucoup de plaisir de voir cette fête, et, vers le soir, ils se rendirent à bord.

» Le dernier de mai, les deux rois allèrent ensemble visiter le vaisseau, et menèrent presque toute la cour. Les principaux avaient des feuilles de cocos vertes autour du cou pour marque de dignité et aussi de paix. On les reçut avec autant de cérémonie qu'il fut possible pour répondre aux honneurs qu'ils avaient faits; on les mena dans la chambre du capitaine et partout ailleurs; puis ils firent présent de six pourceaux, dont chaque roi en apporta un lui-même sur sa tête, qu'ils mirent aux pieds du capitaine et du commis, s'inclinant jusqu'à terre avec beaucoup de respect. On fit emporter les pourceaux, et l'on ramena les rois dans la chambre. On fit sonner les trompettes, dont le grand bruit et l'harmonie les remplissaient d'admiration. Ce fut bien autre chose, quand ils ouïrent les décharges de la grosse artillerie retentir dans les vallons. Nous leur montrâmes un portrait du prince Maurice, armé de pied en cap, en leur faisant entendre que c'était là notre *hereier*. Le principal de ces deux rois se nommait le *Granklay*. On leur donna à chacun deux couteaux, et un clou à chacune des principales personnes de leur suite, puis ils s'en retournèrent. L'un des rois, voyant un de ses gens voler une tarière en sa présence, lui déchargea, de colère, un si grand coup sur la tête, qu'il pensa le tuer. Le Maire alla les reconduire. Ils lui firent encore présent de trois pourceaux, et quand ils furent à bord, on appareilla, au grand étonnement des insulaires, qui craignaient toujours qu'on ne les tuât et qu'on ne voulût s'emparer de leur île.

» Ces insulaires étaient hauts et puissans. Les gens de la taille ordinaire étaient aussi grands que les plus grands Hollandais; mais les plus grands étaient d'une taille bien plus avantageuse. Ils étaient vigoureux et bien proportionnés, légers à la course, nageaient et plongeaient fort bien. Leur peau était d'un brun jaunâtre. Ils étaient assez ingénieux et aimaient à parer leurs cheveux et à les accomoder de diverses manières; les uns les ayant crépus et les autres bien frisés, et d'autres en cinq ou six tresses nouées adroitement ensemble, et d'autres hérissés et droits sur le sommet de la tête, de la longueur d'un quart d'aune de Hollande, comme si c'avait été des brosses ou des vergettes de crins de pourceau.

» Le roi avait au côté gauche de la tête une longue tresse, pendante sur le côté gauche de son corps jusqu'à la hanche, et le reste était noué d'un ou deux nœuds. Les courtisans avaient

Digitized by Google

deux tresses aux deux côtés. En général tout était nu, hommes et femmes, rois et sujets, hormis le peu de couverture qui cachait leurs parties naturelles.

» Les femmes étaient fort laides de visage, mal faites de corps, de petite taille, et avaient les cheveux courts, comme les hommes les portent en Hollande. Elles avaient de longues mamelles qui leur pendaient comme des sacs de cuir jusque sur le ventre, étaient fort luxurieuses et se mêlaient sans honte avec les hommes publiquement, même tout proche du roi.

» On ne put remarquer s'ils adoraient un dieu ou des dieux, et s'ils pratiquaient quelque autre culte que la prière qu'on leur avait vu faire; mais on remarqua bien qu'ils vivaient sans souci, comme des oiseaux dans un bois. Ils ne savaient ce que c'était que de commercer, de vendre et d'acheter. Ce qu'ils donnèrent aux Hollandais ne fut point par forme de trafic et de troc; cela se fit par boutades et par saillies, selon qu'il leur venait dans l'esprit de donner, et les Hollandais réglaient leurs présens à proportion de ceux qu'ils recevaient.

» Ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne font aucun ouvrage; ils recueillent ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leur vie, et qui ne consiste presque qu'en noix de cocos ou *ubas*, en bananes et en un petit nombre d'autres fruits. Lorsque la mer se retire, les femmes vont quelquefois chercher sur le rivage, dans des creux, de petits poissons qui y demeurent; ou bien, lorsqu'elles ont grande envie d'en manger, elles vont pêcher avec de petits hameçons, et les mangent tout crus; de sorte que l'on vit là comme dans le premier âge dont les poëtes ont tant parlé; car on peut dire, en vérité, que l'on trouve encore ici les prémices de l'homme tout simple et tout brut, tel qu'il est sorti des mains de la nature. En partant, on nomma ces îles les îles de *Hoorn*, du nom de la ville où le vaisseau avait été équipé, la patrie de la plupart des gens de l'équipage. La baie fut nommée *Concordia*, du nom du navire. »

D'après tous ces détails, il est évident que les naturels d'Allou-Fatou appartiennent à la race polynésienne, et que même ils se rapprochent beaucoup des peuples de Tonga par leurs habitudes. La carte d'Arrowsmith porte les noms d'Allou-Fatou et de Podou-Natou pour ces deux îles, sans que l'on sache bien d'après quelle autorité figurent ces désignations. Sans doute, elles auront été recueillies de la bouche des insulaires par quelque navigateur. On présume que ces îles sont identiques avec celle que Bougainville aperçut le 11 mai 1768, et qu'il nomma *l'Enfant-Perdu*. On crut d'abord y distinguer deux îles séparées; mais, le jour suivant, on reconnut que ce n'était qu'une seule et même terre, dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse qui semblait se courber en arc, et former au N. E. une baie ouverte. Pourtant, comme Bougainville ajoute, immédiatement après, que le vent l'empêcha d'approcher cette île de plus de six à sept lieues, on doit se tenir en garde contre l'observation précédente. On doit aussi regarder comme des à-peu-près les données suivantes : lat. S. 14° 20'; long. E. 179° 40'.

Tandis que Pendleton complétait ainsi mes notions sur les îles polynésiennes, *l'Oceanic* quittait les mers de la Mélanésie, et filait rapidement vers Rotouma. Pour neutraliser l'action perfide des courans, notre prudent capitaine avait été obligé de courir plus loin à l'E. qu'il n'eût été nécessaire sans cela, et ce fut seulement le 21 avril au point du jour que nous aperçûmes, à quatre lieues devant nous, les terres de cette île. Elles sont médiocrement élevées; mais, quand on s'en approche, elles se présentent sous la forme d'un vaste tapis de verdure, doucement accidenté, parsemé de riantes plantations et de cabanes, depuis les plages maritimes jusqu'au sommet des collines. Sur les bords de la mer, de grandes cases élèvent çà et là leurs toits à travers des bocages de cocotiers, d'arbres à pain et d'inocarpus.

A une lieue de terre, une multitude de pirogues entourèrent *l'Oceanic;* les unes grandes, les autres petites, toutes montées par des naturels qui nous accueillirent avec des témoignages non équivoques de bienveillance et de joie. Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était là mes Polynésiens, mes naturels de Tonga et de Taïti, mais avec plus de bonté, plus de candeur et plus de simplicité. Cependant, je fus étonné de la différence qui existait entre leur langage et celui de toutes les familles polynésiennes que j'avais déjà visitées; aussi mes études linguistiques me firent-elles défaut, et je fus obligé de me contenter de quelques mots décousus, communs à la langue tonga et à celle de Rotouma. Heureusement, sur l'une des grandes pirogues, se trouvait, à côté d'un des principaux chefs de l'île, un Anglais, nommé Young, fixé depuis long-temps dans le pays : ce fut un interprète tout trouvé.

La première question de Pendleton fut celle-ci : « Pouvons-nous obtenir des légumes et des cochons? — Quant aux légumes et aux fruits, répliqua Young, rien de plus aisé : vous en aû-

Digitized by Google

rez tant que vous voudrez pour quelques verroteries et quelques instrumens en fer. Pour les cochons, ce sera un peu plus difficile. Il y a douze ou treize ans, un affreux ouragan souffla sur Rotouma, abattit les cocotiers, les bananiers et ravagea les plantations. Une horrible famine s'ensuivit; dans cette déplorable extrémité, les naturels tuèrent tous leurs cochons pour assouvir leur faim, et la race entière de ces animaux fut anéantie. Ce ne fut que quelque temps après cet événement, que les naturels obtinrent d'un baleinier un petit nombre d'individus, à l'aide desquels la race s'est reproduite. Pour faciliter cette nouvelle propagation, les insulaires s'imposèrent la loi de ne tuer aucun de ces animaux, et, grâce à cette loi rigoureuse, on en compte déjà trois ou quatre cents dans l'île. Depuis cette époque, on ne dispose des cochons que dans les grandes occasions, et jamais en faveur des étrangers.» Pendleton qui manquait de vivres frais ayant paru contrarié de cette nouvelle, Young s'approcha de lui et lui dit tout-bas : « Calmez-vous; nous ferons un peu de contrebande : mon chef vous cédera dix cochons contre un fusil et dix dents de cachalot. Est-ce marché fait? — Soit, dit Pendleton; » et le visage de mon impassible capitaine retrouva sur-le-champ sa sérénité habituelle.

Rien n'était plus curieux à observer que le manége des naturels qui nous entouraient. D'abord ils avaient pris la précaution de demander si le navire n'était point tabou, et, sur la réponse négative, ils s'étaient décidés à monter sur le pont. Là, ils se promenaient avec un air de joie et de ravissement difficile à décrire. Quand un matelot se rencontrait sur leur passage, ils le saisissaient à bras-le-corps, frottaient leur nez contre le sien, puis, d'un ton doux et caressant, ils lui disaient, en montrant le rivage: « *Rotouma lailei* (Rotouma est bonne). » Comme ces démonstrations et ces cajoleries, à chaque instant réitérées, ne laissaient pas que de gêner la manœuvre, Pendleton voulut renvoyer les visiteurs dans leurs pirogues; mais ils prirent alors une attitude si soumise et si obéissante qu'ils désarmèrent la sévérité du capitaine. Bientôt pourtant il leur devint plus difficile de contenir leur joie quand ils virent que le bâtiment gouvernait vers le mouillage. Ils gambadaient, sautaient, riaient comme des enfans qui auraient revu des parens chéris après une longue absence.

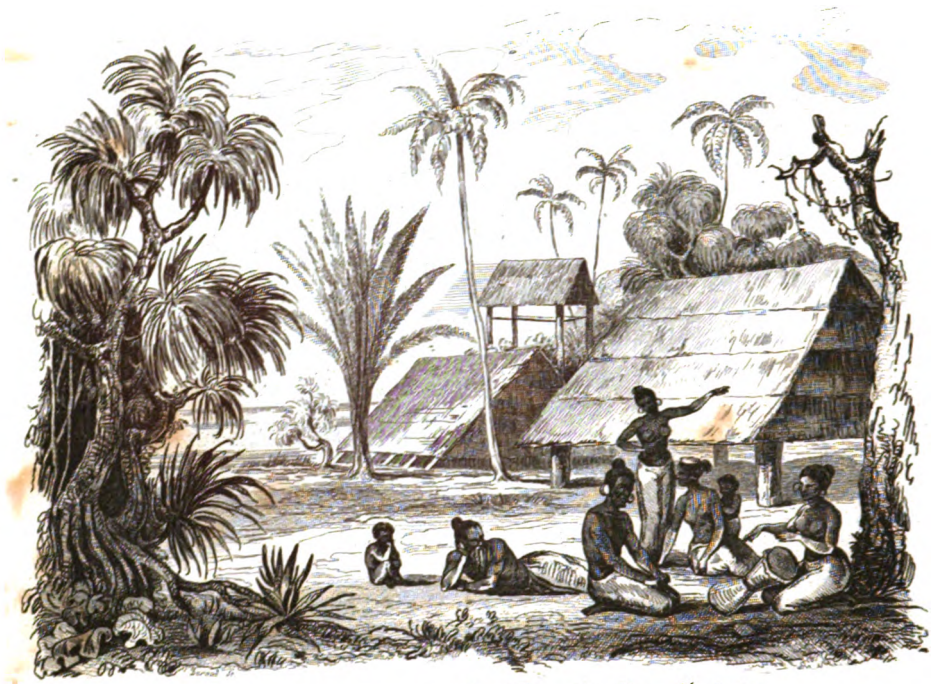
L'Oceanic mouilla par dix-huit brasses sur la côte septentrionale de l'île. Un canot ayant été sur-le-champ envoyé à terre pour acheter des provisions, je m'y embarquai. Nous ne devions pas faire un long séjour à Rotouma; il fallait donc se hâter de voir. A notre arrivée sur la grève, nous fûmes accueillis à bras ouverts par les insulaires qui se précipitaient au-devant de nous en poussant des cris de joie. Ce fut à qui nous comblerait de plus d'amitiés, à qui nous ferait le plus de caresses. Ceux-ci nous offraient des légumes et des fruits, ceux-là des poissons et des coquillages. D'autres, exagérant les devoirs de l'hospitalité, nous amenaient de jeunes filles, avec des signes qui ne nous permettaient pas de douter du motif qui les guidait. Sans être positivement laides, ces femmes étaient inférieures à celles de Tonga. Leurs traits n'étaient point aussi réguliers; elles n'avaient non plus ni leur propreté, ni leur maintien décent et réservé. A Rotouma, comme dans la plupart des îles polynésiennes, les filles seules peuvent disposer librement de leurs faveurs : les femmes mariées doivent rester chastes et toutes à leurs époux. L'adultère est puni de mort.

Nous débarquâmes près d'un des plus grands villages de l'île; la demeure du chef en était le principal édifice : elle avait quarante pieds de long sur vingt-cinq de hauteur. Les autres cases n'ont d'ordinairement que quinze à vingt pieds de long; comme à Tonga, elles sont couvertes de toits en feuilles de cocotier supportés sur des pieux. Les côtés sont entourés de nattes. Des nattes, des coussinets et quelques vases en bois forment tout le mobilier de ces demeures, tenues d'ailleurs avec une grande propreté. Les insulaires font trois repas; leurs ressources habituelles sont le poisson, les coquillages, le fruit à pain, le taro ou *arum esculentum*, les ignames, les bananes, etc. Leur manière de préparer les alimens est la même que dans les autres îles de la Polynésie; mais ils ne mangent jamais le poisson cru, comme à Tonga.

Tout sur cette grève me rappelait Tonga, Taïti et Nouka-Hiva. C'était la même race, les mêmes mœurs, la même végétation, les mêmes cultures, et sans doute aussi le même ordre social et politique. Du premier coup-d'œil, il me fut aisé de voir qu'un plus long séjour ne m'eût servi qu'à constater des analogies et à faire des rapprochemens. Mais l'heure pressait; il fallait partir. Quand on vit que le canot allait quitter la plage, il y eut parmi cet excellent peuple un sentiment de regret et presque de douleur. Il n'est aucun genre de séductions, de promesses, de caresses, d'offres, de protestations, que les naturels ne missent en usage pour nous décider à rester parmi eux. Comme j'avais paru répondre avec complaisance

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vue dans l'une des Iles Radak (Iles Marshall).

1 Vista en Otra de las Islas Radak



2. Chef des Iles Radak.

2 Cabo de las Islos Radak

L. Bailly del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

aux questions dont nous avions été l'objet durant notre courte relâche, le digne chef mit tout en œuvre pour me séduire. Il me fit passer sous les yeux, une à une, toutes les jouissances qui m'étaient réservées, si je consentais à devenir citoyen de Rotouma. Tantôt c'était une jolie case avec de riches plantations; tantôt c'était une de ses filles, fraîche et joyeuse créature de quatorze ou quinze ans. Enfin il alla plus loin encore, si mon interprète Young a dit vrai. En ma faveur, il consentait à se dessaisir de son autorité. Je devenais son chef et le chef de tout ce peuple, si je consentais à passer le reste de mes jours sur ce rivage. Comme on le pense, je fus inflexible. Alors le pauvre homme se mit à pleurer à chaudes larmes, et comme si un grand malheur venait de le frapper. Ce fut au point que j'en eus pitié. Pour le calmer, je lui fis dire que je reviendrais l'année suivante et qu'alors je pourrais céder à ses vœux. Cette assurance le consola un peu, et il me quitta avec moins de regret. L'affection de ces naturels pour les Européens est d'autant plus inexplicable, qu'elle semble être complètement désintéressée. Jusqu'ici les Anglais qui ont vécu avec eux ne leur ont pas été d'une grande utilité; plus d'une fois, au contraire, ils ont compromis, par leur mauvaise conduite, la paix et la bonne harmonie qui règnent parmi ces sauvages. A coup sûr des missionnaires trouveraient sur cette terre les mêmes élémens de succès qui ont conduit à bien leurs prédications à Taïti.

Malgré les larmes de nos bons amis, nous nous embarquâmes pour regagner le bord, où Pendleton venait de terminer son marché de cochons. Au lieu de dix, il en avait vingt-cinq. D'autres chefs s'étaient prêtés à imiter leur collègue, de sorte que nous pûmes remettre à la voile, avec l'assurance que nous avions assez de provisions pour les deux mois qui devaient s'écouler jusqu'à notre arrivée à Gouaham.

Rotouma fut découverte au mois d'août 1792, par le capitaine Edwards de *la Pandora*, qui la nomma *I. Granville*. La relation dit que les naturels se présentèrent d'abord armés de casse-têtes et animés d'intentions hostiles; mais que la vue d'une frégate de guerre et le bruit d'un mousquet les mirent en fuite. En 1797, Wilson du *Duff* eut avec les habitans des communications tout amicales. L'île lui sembla populeuse et fertile. Dans une étendue d'un mille, la grève offrait deux cents cases apparentes. Wilson la désigne déjà par son véritable nom.

Une foule de navires baleiniers fréquentèrent cette île au commencement du siècle, et apprirent aux naturels à faire des échanges réguliers. Dans ce nombre, figure *le Rochester* qui, en 1823, après avoir harponné beaucoup de baleines aux environs de Rotouma, mouilla sur l'un des hâvres de cette île. L'équipage s'était déjà plusieurs fois révolté, et l'esprit d'insubordination continuait de régner à bord. Des matelots envoyés à terre pour se procurer des rafraîchissemens ne reparurent plus; mais le capitaine ayant mis aux fers cinq des chefs de l'île, les déserteurs lui furent ramenés. Une autre fois, les mutins furent plus heureux. C'était au moment du départ: dans le premier quart de nuit, le nommé Young, beau-frère du capitaine, l'aide-charpentier et quatre hommes mirent un canot à la mer, et quittèrent le bord, emportant des armes, des livres, des instrumens et divers autres objets. Arrivés à terre, ils eurent à subir quelques violences de la part des naturels, qui brisèrent leurs instrumens, déchirèrent leurs vêtemens et leur linge, pour se parer de ces lambeaux; mais, à cela près, ils furent bien accueillis et bien traités. On leur donna des nattes pour se couvrir; on les combla d'attentions et d'égards. La seule chose à laquelle on mit quelque obstacle, ce fut la concession d'épouses légitimes. Il fallut auparavant qu'ils déclarassent que le séjour de Rotouma leur convenait. Quand, à deux reprises, ils eurent fait cette demande, le roi assembla son conseil, et il fut décidé qu'on leur accorderait des esclaves pour leur faire prendre patience. Enfin, au bout d'un mois, quand l'épreuve eut paru suffisante, on rassembla toutes les jeunes filles nubiles, et les matelots purent choisir dans le nombre. Celles qui furent agréées parurent enchantées de la préférence des blancs.

Le 1er mai 1824, *la Coquille*, capitaine Duperrey, passa la journée entière près de Rotouma; on eut des communications de la nature la plus paisible et la plus amicale avec les insulaires, qui restèrent long-temps à bord, au nombre de plus de cent. Ils se montrèrent bons et affectueux: plusieurs d'entre eux néanmoins se livrèrent au vol. D'abord, on se contenta d'exiger d'eux la restitution de l'objet volé, ce qu'ils faisaient sur-le-champ et sans paraître y attacher la moindre importance. Mais les larcins devinrent si répétés et si audacieux, qu'il fallut employer des moyens de répression. Des matelots armés de bouts de corde furent chargés de surveiller les voleurs. Aussitôt qu'un de ceux-ci était découvert, il était chassé ignominieusement. Cette scène se passait au milieu des éclats de rire des naturels: aucun d'eux ne parut s'en

Digitized by Google

formaliser, et les voleurs, châtiés et fustigés, étaient souvent les premiers à rire de leur mésaventure. Malgré ces précautions, on reconnut, quand ils furent tous partis, qu'il manquait à bord bon nombre d'objets en fer et en cuivre.

Au milieu des naturels, se trouvaient quatre des déserteurs du *Rochester*, qu'au premier abord il était assez difficile de distinguer des sauvages, attendu qu'ils étaient vêtus, tatoués et même barbouillés de poudre jaune, comme ces indigènes. Mais, après quelques instans, on les reconnaissait à leur peau plus blanche et aux traits de leur visage, qui annonçaient une intelligence plus développée. Ces hommes racontèrent leurs aventures et leur manière de vivre chez les insulaires : ils affirmaient que cette existence, douce et facile, leur plaisait infiniment, et qu'ils comptaient finir leurs jours à Rotouma. L'un d'eux pourtant, nommé Williams John, tonnelier de son état, lassé sans doute des plaisirs de la vie sauvage et regrettant sa famille et sa patrie, demanda et obtint de rester à bord de *la Coquille*. Quand le chef de l'île vit qu'il allait perdre un Européen, il entra dans un profond désespoir, pleura, se lamenta; puis, voyant que ni ses prières, ni ses caresses, ni ses larmes, ne pouvaient changer la résolution de John, il alla supplier le capitaine d'interposer son autorité, pour le renvoyer du bord. Il ne se consola que lorsqu'on lui eut annoncé qu'en échange du tonnelier, on lui donnerait deux Anglais pris à Port-Jackson, et qui demandaient à être débarqués à Rotouma. Le chef les embarqua sur-le-champ dans sa pirogue, comme s'il eût craint qu'ils ne vinssent à changer d'avis. Il perdait à l'échange, car on lui donna deux fort mauvais sujets pour un bon ouvrier.

Le 1er octobre 1827, le capitaine Dillon mouilla à Rotouma, où il ne passa que quelques heures, l'interdit établi sur la vente des cochons y pesant alors dans toute sa rigueur. Trois déserteurs du *Rochester* et cinq autres Européens se trouvaient sur l'île. La plupart avaient deux ou trois femmes et plusieurs enfans. Les naturels se montrèrent voleurs comme à leur ordinaire. Un d'eux fut surpris dérobant une pince en fer; et le chef pria Dillon de faire fusiller le coupable. « Pourquoi voulez-vous qu'on le tue? lui demanda Dillon. — Parce qu'on aurait pu punir un innocent pour lui, répliqua le chef. Nous avons sur l'île un certain nombre de voleurs qui se mettent à notre suite quand nous allons rendre visite à d'autres chefs; ils entrent dans les maisons avec nous, et, après avoir commis quelque vol, ils cherchent à s'évader. S'ils y parviennent, le chef volé s'en prend à tous leurs compagnons; ses gens tombent sur ceux du visiteur, et quelquefois massacrent tout le monde. Si l'homme qui voulait prendre votre morceau de fer eût réussi, vous auriez pu me mettre à mort, puisque je suis en votre pouvoir : c'est pourquoi je vous ai prié de tuer celui qui mettait ainsi ma vie en danger. »

Le dernier navigateur qui ait visité Rotouma est M. Le Goarant Tromelin. Il parut devant l'île au mois de mai 1828, et voici le passage de son journal relatif à sa relâche : « Le 26, j'arrivai devant Rotouma par 12° 30' lat. S. et 174° 40' long. E., et j'y mouillai dans le N. E., à un mille de terre. Cette île a environ sept lieues de tour : elle est composée de terres basses et d'autres de moyenne hauteur. Elle possède une population d'environ 5,000 habitans, assez belle race rouge cuivrée, cheveux longs, les meilleures gens possible, un peu subtils pour s'approprier les objets en fer : mais nous n'avons pas eu à nous en plaindre, ayant eu la précaution de ne laisser monter à bord que les chefs, puis les jeunes filles, qui eurent la curiosité de nous rendre visite en assez grand nombre, et qui, presque toutes, nous tinrent compagnie pendant les trois jours que nous nous y arrêtâmes. L'île est, en général, bien cultivée, mais on y manque de beaucoup d'espèces de fruits et de légumes. Je fis de l'eau, du bois et un fort approvisionnement de racines diverses et de cocos. Après trois jours de relâche dans cette île agréable, je la quittai, au grand regret de nos jeunes gens, qui chantaient :

Les femmes y sont belles,
Les maris complaisans!

Les bons Rotoumiens étaient, de même, peinés de notre départ, et nous assuraient que, si nous voulions y retourner, ils seraient fort joyeux de nous revoir. »

Suivant Dillon, l'île est divisée en six districts, ayant chacun un chef particulier. Ceux-ci se réunissent en une espèce de congrès tous les six mois pour élire un président et délibérer sur les affaires de l'État, comme pour écouter les griefs et terminer les différends entre les districts, sans avoir besoin de recourir aux armes. Par ce moyen, les guerres intérieures sont rares et peu meurtrières. Un Anglais, qui avait habité l'île quatre ans, estimait à quarante le nombre des individus tués dans les combats pendant cet espace de temps. Parfois le président, nommé pour six mois, refuse de résigner ses fonctions au bout de ce terme. Alors on le

Digitized by Google

laisse continuer ses fonctions plutôt que de risquer une guerre civile; mais s'il veut les prolonger au-delà d'une seconde période, les autres chefs se réunissent pour le déposer. Le président est désigné sous le titre de *chaou*, et les chefs prennent celui de *hinhangatcha*. Quelquelques jours avant le passage du *Rochester*, les insulaires avaient élevé au rang de chaou un nègre convict échappé de la Nouvelle-Galles du Sud sur le brick *Macquarie*. Ce nègre mourut à Rotouma.

De tous les détails fournis sur cette île, nuls ne sont plus circonstanciés que ceux que le tonnelier John donna à M. Lesson, naturaliste à bord de *la Coquille*.

« Les habitans de Rotouma, dit-il, sont grands et bien faits; un très-petit nombre nous parut au-dessous de cinq pieds; d'autres avaient de trois à cinq pouces au-dessus, et quelques-uns même davantage. Leur physionomie est douce, prévenante, pleine d'enjouement et de gaieté; leurs traits sont réguliers, et les jeunes gens, à la teinte près, offraient des visages très-agréables (Pl. LIV — 2). Ils portent la chevelure longue, relevée sur le derrière de la tête en grosse touffe. En montant à bord, ils dénouèrent leurs cheveux, qui sont longs et noirs, et les laissèrent épars sur leurs épaules, comme une marque de respect et de déférence. C'est l'hommage qu'ils rendent à leurs chefs. Quelques hommes avaient des cheveux disposés en mèches frisées dont le bout était rouge, ce qui peut tenir de leur habitude de les couvrir de chaux dans certaines circonstances. Leurs yeux sont noirs, grands et pleins de feu; leur nez est un peu épaté; leur bouche est grande, meublée de deux rangées de dents très-blanches. Ils ne portent point la barbe longue, et ils la coupent avec des coquilles; seulement ils conservent sur la lèvre supérieure la moustache qu'ils maintiennent courte. Les lobes des oreilles sont percés, et ils y placent, comme à Taïti, des herbes odorantes, des fleurs suaves de *gardenia* ou des corolles rutilantes de la rose de Chine (*hibiscus*). Leurs membres sont bien proportionnés, leur jambe est bien faite, et plus d'un des jeunes gens qui étaient à bord aurait pu servir de modèle à un statuaire. Le corps a un embonpoint raisonnable; leur peau est douce, lisse, de couleur de cuivre clair, plus foncée chez quelques-uns. L'habitude qu'ils ont d'être fréquemment dans l'eau les rend très-propres, et ils sont aussi soigneux de leur chevelure. Quelques enfans avaient la tête rasée, à l'exception d'une longue natte à la chinoise conservée sur le sommet du crâne (Pl. LIV — 2).

» Ces insulaires vont presque nus, ou du moins ils n'ont qu'un étroit *maro*, qui couvre les parties naturelles et sur lequel ils ajoutent une natte qui ceint le corps et tombe jusqu'aux genoux; ils ont la tête nue, ou la recouvrent parfois d'un morceau de filet de pêche qui enveloppe les cheveux dans son réseau, ou bien encore ils fabriquent avec une feuille de cocotier tressée une visière qu'ils nomment *ischao*, et qui, par sa forme, est absolument semblable à celle dont les Taïtiens font usage. Toutes les étoffes que nous leur donnâmes étaient aussitôt placées sur leurs têtes. Les chemises servaient à leur faire des sortes de turbans. Ce qu'ils aimaient était les culottes d'étoffes de couleur dont ils faisaient des coiffures, bien que ce vêtement fût peu convenable pour envelopper le visage; ils étaient contens de voir pendre sur la poitrine les deux jambes du pantalon. Ils s'enduisent le corps avec une poussière rouge, orangée et jaune, mêlée à de l'huile de coco. Ils retirent ce fard de la racine de curcuma diversement préparée et qu'ils conservent sous forme de cônes. Tantôt le corps est recouvert d'une peinture uniformément répandue, ou parfois de larges bandes isolées. Ce vernis, peu tenace sur la peau, rend leur voisinage intime très-incommode. J'observai quelques hommes entièrement épilés. Tous montraient le plus grand dégoût à la vue des poitrines velues de nos marins. Ils pratiquent la circoncision, à ce que je crois; deux du moins m'offrirent cette opération de propreté.

» La parure principale des hommes qui vinrent nous voir, et qui paraissaient jouir d'un certain rang, consiste en une large valve d'huître perlière qu'ils portent sur la poitrine et qu'ils nomment *tifa*. Il paraîtrait que l'huître à perles ne se trouve point sur leurs côtes, puisqu'ils recherchaient celles que quelques personnes leur offraient, et donnaient une natte de paille très-fine pour cinq ou six valves de ce testacé. Quelques-uns portaient des porcelaines ovales qu'ils nomment *poure;* d'autres avaient sur la poitrine une natte blanche qu'ils nomment *touï;* quelques-uns se passent autour du corps de longs chapelets de morceaux de coquilles enfilées; mais de toutes ces chétives décorations, aucune ne paraît être exclusive pour désigner le rang ou marquer l'autorité. Je remarquai au cou de plusieurs jeunes gens des boules en ivoire disposées en collier. Cet ornement, plus particulièrement propre aux femmes, est tellement prisé par les insulaires qu'ils recherchent, avec une avidité sans exemple, les dents de cachalot

Digitized by Google

dont les baleiniers font un excellent article d'échange; ils les préfèrent aux étoffes et même aux haches en fer, quoiqu'ils n'en fassent autre chose qu'un objet de parure, auquel ils attachent peut-être des idées superstitieuses.

» Leur vêtement habituel se compose de nattes très-belles et très-fines; parfois ils s'enveloppent la ceinture avec des feuilles de curcuma, et ce haut-de-chausses assez peu modeste laissait facilement entrevoir ce qu'il devait cacher. Les nattes avec lesquelles ils se drapent sont d'une grande beauté et bien supérieures à celles que fabriquent les Taïtiens; elles sont tissées avec des bandelettes très-étroites d'une paille dorée qu'ils retirent du chaume d'un gramen. Le travail en est long, car la trame est serrée et la tresse faite avec soin; elles sont festonnées sur les bords, parfois teintes en jaune, ou bigarrées d'autres couleurs; elles servent probablement à d'autres usages que celui de l'habillement, car il y en a de très-grandes. Ces objets se donnaient pour quelques étoffes d'Europe, ou pour des instrumens en fer, surtout pour des haches.

» La seule arme que nous ayons eu occasion de voir dans les mains des habitans de Rotouma est le casse-tête; ils ne firent aucune difficulté d'échanger tous ceux qu'ils avaient apportés. Cette arme, travaillée avec assez de soin, est un bâton long de trois à quatre pieds, de bois rouge très-dur, aplati et tranchant sur les côtés de son extrémité vulnérante, qui est ciselée. Deux jeunes hommes nous montrèrent comment ils s'en servaient; ils cherchèrent à prendre un air guerrier en dressant leur chevelure, roulant leurs yeux et donnant mille contorsions à leur visage. Le casse-tête en leurs mains semble être dirigé par un bâtoniste européen; il tournoie dans tous les sens et dans toutes les directions.

» L'ornement le plus remarquable et le plus caractéristique de ce peuple est le tatouage qu'ils nomment *chache*. Le corps, depuis le bas de la poitrine jusqu'au-dessus du genou, est complètement recouvert d'un tatouage très-régulier qui n'imite pas mal les cuissards de nos anciens preux. Une longue raie derrière la cuisse empêche aux bandes tatouées de faire le tour de la circonférence de ce membre. Le ventre et les reins sont recouverts de lignes courbes festonnées, dont le noir tranche agréablement sur les parties de la peau qui sont intactes. La poitrine et les bras reçoivent un autre genre de dessin : autant le premier est remarquable par la masse noire qu'il forme sur la peau, autant celui-ci se distingue par la légèreté des dessins qui se composent de linéamens ténus, imitant des poissons volans, des fleurs et autres objets délicats. Quelques naturels ont sur les jambes des rangées de points noirs, et deux ou trois nous offrirent, sur leurs épaules, des cicatrices en relief, genre d'ornement qui semble propre à la race nègre africaine, comme à ses rameaux épars dans le Grand-Océan.

» L'île de Rotouma est divisée en vingt-quatre districts gouvernés par autant de chefs qui portent le titre de *hinhangatcha*. Chacun d'eux, par rang d'âge, parvient à l'autorité suprême, et l'exerce pendant vingt lunes sous le nom de *chaou*. Chaque matin, il tient conseil avec une douzaine de chefs et règle les affaires. La cérémonie du changement de chaou n'est pas accompagnée de grandes formalités : tous les chefs s'assemblent et le plus ancien chaou remet une branche de feuillage au nouveau chaou (Pl. LIV — 3). Le pouvoir des chefs est très-grand : ils possèdent toutes les terres, forcent les habitans à travailler, et disposent à leur gré du mariage des jeunes filles : ils sont à la tête de leur tribu dans une bataille, remplissent les fonctions sacerdotales dans les baptêmes, les mariages et les enterremens, et administrent la justice. Au reste, chez un peuple dont les mœurs sont si douces, l'autorité d'un chef est celle d'un père; elle n'est ni oppressive, ni cruelle. Partout où un chef passe, on se dérange pour lui, et devant le roi on est obligé de s'asseoir en détachant sa chevelure; ce qui est le salut ordinaire. Les honneurs qu'on rend aux chefs, le respect pour les vieillards, la soumission du peuple, l'obéissance des enfans, annoncent un grand système d'ordre, et les usages des Rotoumiens font l'éloge de leur morale. La guerre les trouble quelquefois; mais leur caractère les en éloigne. Il y a cinq ans environ que la jalousie et des limites mal fixées allumèrent la guerre civile entre deux districts et le reste de l'île. On en vint à un engagement et une centaine de naturels furent tués de part et d'autre. La paix fut offerte et acceptée, et toute haine disparut aussitôt. Quelque temps avant cette guerre, Rotouma fut attaquée par les naturels anthropophages d'une île nommée Noué, qui se trouve à trois ou quatre journées de navigation. Les agresseurs furent vaincus, et se retirèrent en laissant quelques-uns des leurs qui sont encore dans l'esclavage. Lorsque les chefs vont au combat, ils portent quatre petites nattes de grandeur différente, et leur tête est ornée de quatre coquilles de nacre attachées comme un bandeau : ils commencent le combat en attaquant les chefs ennemis, et l'action devient aussitôt générale.

Digitized by Google



3. Intérieur d'une Case, Iles Radak.

3. Interior un Casilla (Islas Radak)



4. Femme du Groupe des Iles Saltikoff.

4 Mujer del Grupo de las Islas Saltikoff.

Digitized by Google

Digitized by Google

Les seules armes qu'ils emploient sont la lance, qui a de douze à quinze pieds de long, le casse-tête, et des pierres du poids de deux livres qu'ils lancent avec la main. Après l'affaire, les morts sont enterrés sur le champ de bataille.

» Les villages sont bâtis sur les bords de la mer, et disposés en rond autour du cimetière, le *thamoura* du district. La cabane du chef est la plus près du rivage et la plus grande. Elles sont formées de poteaux plantés en terre qui supportent un toit aigu recouvert de feuilles de cocotier (Pl. LIV — 1).

» Les usages relatifs au mariage, à la naissance et à la mort, sont fort remarquables. Les chefs marient les jeunes filles à qui il leur plaît, et celles-ci ne sont pas libres de refuser celui qu'on leur offre : souvent, elles ne l'ont jamais vu. Lorsque les Anglais s'établirent dans l'île, les chefs de leur district firent rassembler les jeunes filles et leur laissèrent le choix. Quant aux filles des chefs, l'aînée doit épouser un chef; les autres, l'homme que leur père désigne sans égard au rang. Le choix ainsi fait, les deux futurs époux doivent, pendant une ou deux nuits, coucher sur la même natte; mais des chefs veillent à ce que le mariage ne se consomme pas. Le jour où il doit être accompli se passe en danses, en festins, et, vers le soir, les amans, conduits au bord de la mer, entrent dans l'eau. La fille se couche sur le dos, et l'homme lui lave le corps; ensuite celui-ci se couche dans le sens opposé, et la femme pratique le même cérémonial. Ceci se passe devant un bon nombre de témoins des deux sexes qui ont apporté des nattes en présent et qui chantent pendant qu'ils sont dans l'eau. Au bout de cinq minutes, ils sortent de la mer, et sont ainsi liés l'un à l'autre pour la vie : on les conduit à la maison, où, en présence des spectateurs et à l'aide des instructions d'une femme âgée, la virginité est détruite. Si par l'inspection des nattes, l'existence de ce trésor était problématique, la femme doit être renvoyée, et le jeune homme est libre d'en choisir une autre : celle-ci est alors réduite à vivre en libertinage public. Les femmes d'ailleurs ne sont point esclaves; mais elles sont, au contraire, aimées et respectées. Ainsi liée, si la femme commet quelque infidélité, la mort que le chef lui donne d'un coup de casse-tête venge l'honneur du mari, et l'homme avec lequel elle s'est rendue coupable est lancé en pleine mer, attaché sur une pirogue. Quant aux chefs, l'infidélité leur est permise. Hors l'état de mariage, toute fille est maîtresse d'accorder ses faveurs à qui bon lui semble; mais la virginité leur est précieuse, car sans elle elles ne pourraient se marier, et lorsqu'elles se vantent de l'avoir, elles se poudrent le dessus de la tête avec de la chaux de corail, se peignent les côtés jusqu'au bas de la figure en rouge, et le derrière jusqu'au milieu du dos, en noir. Une fois mariées, elles abandonnent cette singulière parure. Leurs cheveux, plus courts que ceux des hommes, sont presque ras autour de la tête; un simple pagne forme tout leur costume : leurs seins sont découverts.

» Lorsqu'un enfant naît, le chef se rend dans la maison de l'accouchée et s'assied au milieu : une femme mariée apporte l'enfant devant lui, et mêle, dans le fond d'une de ses mains, de l'huile de coco et de l'eau salée, en frotte la figure de l'enfant, et ensuite ses dents et ses lèvres. Ceci terminé, il demande aux parens quel nom ils donnent à l'enfant, le publie à haute voix, et les assistans le répètent. Cette cérémonie qui dure environ une demi-heure se renouvelle pendant six jours. Pour l'enfant d'un chef, on reste assemblé pendant trois ou quatre heures, mangeant, chantant et buvant le kava.

» Lorsqu'une personne meurt, elle est exposée dans sa case sur une natte, un oreiller en bois sous la tête, la partie inférieure du corps couverte d'une natte, et l'autre peinte en rouge. Lorsque le cadavre est resté dans cet état un jour et une nuit, on l'enveloppe dans six nattes des plus fines, et on le porte au *thamoura* (cimetière), sur une planche tenue par quatre naturels, au milieu des pleurs et des gémissemens. La tombe est creusée dans la terre, à cinq pieds de profondeur, et le cercueil est remplacé par des pierres plates, qui forment une espèce d'auge dans laquelle le corps est placé. Les interstices des pierres sont soigneusement bouchées avec la résine d'un certain arbre. Pendant la cérémonie, le chef se tient assis à une extrémité de la tombe, et chante seul un hymne funèbre. Lorsqu'on a jeté la terre sur le tombeau et placé une grosse pierre funéraire, on se réunit à la maison du défunt, où un grand repas a été préparé par ordre du chef.

» Pour marquer sa douleur, une femme qui perd son mari coupe sa chevelure, et, avec un bâton rougi au feu, couvre sa poitrine de points brûlés; le veuf, au contraire, se taillade le front et les épaules avec une pierre aiguë. A la mort d'un chef, ses sœurs portent le même deuil que sa veuve. Mais c'est ici qu'on découvre avec peine le seul trait sanguinaire qui déshonore à Rotouma l'espèce humaine. Aux funérailles d'un chef, toutes les familles se rassemblent dans le

Digitized by Google

thamoura, et là, deux garçons de dix à douze ans, que la voix du sort appelle à cet honneur, sont tués par le successeur du décédé. D'un coup de casse-tête, ils sont abattus, et on les enterre dans des fosses particulières, de chaque côté du personnage. Un pareil honneur est rendu à l'épouse d'un chef, et deux jeunes filles sont les victimes qu'on lui sacrifie.

» Outre le thamoura de chaque village, il y a un lieu de sépulture sur la plus haute montagne de l'île, où sont placés les rois qui meurent dans l'exercice de leurs fonctions. Ce lieu, qui contient à présent une vingtaine de tombes, est entretenu avec soin, et entouré des plus beaux arbres de l'île. A la tête de la tombe, s'élève une pierre de huit pieds de haut; une qui n'en a que quatre indique les pieds, et deux autres, d'une forme longue, sont placées sur les côtés (Pl. LIV—4).

» Leurs idées de religion sont, à ce qu'il paraît, très-légères; ils croient seulement à un être ou génie suprême, qui leur donne la mort en les étouffant; aussi appellent-ils la mort *atoua*. Ils croient qu'après la mort tout est dissous. On essaya de leur faire entendre les dogmes de la religion chrétienne, la punition des mauvais, la récompense des bons: tout ce qu'ils en purent comprendre les étonna beaucoup.

» Leur douceur et leur humanité s'étendent jusqu'aux bêtes. Ils ne souffrent pas qu'on tue une mouche, un rat, un serpent: les moustiques seuls ne trouvent pas grâce devant eux. Il paraît qu'ils respectent les serpens : il en existe dans l'île une très-belle espèce, très-grande; le dos en est d'un brun foncé, les côtés dorés et le ventre jaune; elle ne passe point pour venimeuse.

» Dans une famille, les maris ou les hommes faits mangent au même instant, mais sur des tables ou des feuilles séparées. Lorsque le repas est fini, les femmes et les enfans commencent le leur. Dans les grands repas, on suit le même usage : autant de convives, autant de tables. Ils s'éclairent avec des branches de cocotier bien sèches, avec lesquelles ils forment des torches qui brûlent pendant dix minutes environ, en jetant une vive clarté. »

Comme échantillon de la langue des insulaires de Rotouma, il faut se borner à citer la strophe suivante d'une de leurs chansons, recueillie par M. de Blosseville, sans qu'il lui ait été possible d'en avoir le sens.

Chi a leva, chi a leva
Ole tou lala
Olele ona chedi
Ona nehea papa opiti
Chi a leva, chi a leva
Che e chita, che e chita!

Ces insulaires ont connaissance de plusieurs îles de leur voisinage, des îles Viti, Tonga, Niouha et Waï-Toubou. Ils font de fréquens voyages sur cette dernière, pour y aller chercher des coquilles blanches fort estimées à Rotouma. Ils disent que les habitans de Niouha sont des cannibales de la même race qu'eux, mais d'une couleur un peu foncée. On a vu que, dans leurs excursions maritimes, ces naturels ont été quelquefois entraînés jusque sur les îles Anouda, Tikopia et Vanikoro.

Des opérations exactes ont assigné Rotouma six milles et demi d'étendue de l'E. à l'O. sur deux milles environ de large, et la position géographique du milieu de l'île a été fixée par 12° 30' lat. S. et 174° 56' long. E. Dans l'O. se trouve un récif isolé de quatre milles d'étendue du N. E. au S. O., sur lequel sont semés plusieurs îlots.

CHAPITRE XLVIII.

ILES GILBERT ET MULGRAVE.

Après avoir pris congé des bons Rotoumiens, l'*Oceanic* cingla droit au N. pour attaquer l'île *Gran-Cocal*. Ainsi nous laissions sur notre droite et à une petite distance diverses îles récemment découvertes et encore peu connues; savoir :

I. Independance ou *Rocky*, petite île découverte par le capitaine Barrett du navire *Independance*, sans autre document que la position suivante, elle-même peu certaine : 10° 45' lat. S., 176° 45' long. E.

I. Mitchell, groupe d'îles basses, découvertes par le même Barrett. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'elles sont habitées. 9° 18' lat. S., 177° 25' long. E.

I. Oscar. Celles-ci forment un groupe de quatorze îles basses; elles parurent inhabitées au capitaine Peyster du *Rebecca*, qui en fit la découverte en 1819. Lat. S. 8° 30'. Long. E. 176° 46' (partie N.).

I. Peyster, groupe de dix-sept petites îles basses et habitées, découvertes par le même marin en 1819. 8° 5' lat. S.; 176° 57' long. E. (partie S.).

I. Nederlandisch, découverte en 1825 par le capitaine hollandais Koerzen du navire *Maria Reigersbergen*, qui nous a appris qu'elle était peuplée. Position : 7° 7' lat. S.; 175° 13' long. E.

Ces îles, avec celles de Wallis et Rotouma, semblent former une chaîne qui unit les îles

Digitized by Google

Hamoa et le reste de la Polynésie avec toute la Micronésie. Naguère les cartes offraient, dans ces parages, de larges vides qui tendent chaque jour à se combler. Déjà le plus grand intervalle qui sépare une île de la suivante est de soixante lieues, et l'on conçoit que l'homme ait pu, de proche en proche, se répandre sur toute l'Océanie et atteindre jusqu'aux régions les plus éloignées de cet immense bassin.

Le 25, au lever du soleil, parut l'îlot GRAN-COCAL, terre basse dont nous n'approchâmes pas à plus de quatre lieues. A cette faible distance, c'est à peine si nous apercevions la cime des arbres. Ce que nous en vîmes nous prouva, toutefois, qu'elle méritait le nom de *Gran-Cocal*, que l'Espagnol Maurelle lui imposa en 1781. Voici ce qu'en dit ce navigateur :

« Le 5 mai, nous trouvâmes une île très-rase environnée d'une plage sablonneuse qui aboutissait à un récif impénétrable, au voisinage duquel je ne trouvai point de fond avec une ligne de plus de cinquante brasses. L'île était couverte d'un plant épais de cocos. Cette vue fit d'autant plus de plaisir à l'équipage, que les provisions faites à l'île de Consolation étaient, ce jour-là même, épuisées.

» J'envoyai la chaloupe armée pour nous amener, s'il était possible, plusieurs voitures de cocos : le brisant du récif ne le permit pas. La frégate avança néanmoins à une telle proximité de la côte, que les insulaires nous parlaient de dessus le rivage; mais nous ne vîmes aucun moyen de pousser plus avant. Cependant les Indiens jetèrent leurs canots à la mer, non sans une peine extrême, vu l'obstacle du récif. Ils arrivèrent à bord en grand nombre : la difficulté de la navigation ne leur avait permis que de se charger d'un très-petit nombre de cocos. Ils essayèrent de remorquer la frégate, en amarrant divers câbles à la proue, et voguant tous ensemble vers l'île, d'où l'on jetait même des cordages pour nous tirer vers la terre. Voyant qu'en six heures de temps on n'avait pu réussir, et n'espérant aucun succès ultérieur, je fis voile au N. O.

» Les habitans de cet îlot commençaient déjà à varier beaucoup dans la prononciation de plusieurs mots communs aux autres îles. Ils vinrent à bord tellement barbouillés, qu'on aurait été tenté de les prendre pour des figures de démons. La plupart avaient des barbes si longues, qu'elles leur pendaient jusque sur la poitrine. Près du plant de cocos, il y avait un si grand nombre de cases, disposées en un fort bon ordre, qu'on pouvait en conclure que cette île est extrêmement peuplée. »

Cet îlot fut revu en 1809 par le navire *Elisabeth*, qui le nomma *Sherson*, et, en 1824, par M. Duperrey, qui fixa sa position par 6° 6' lat. S. et 173° 53' long. E.

A peine avions-nous perdu de vue les arbres du Gran-Cocal, que nous vîmes pointer à l'horizon la petite île de Saint-Augustin, dont nous pûmes prolonger la bande occidentale, à deux ou trois milles de distance. A travers une forêt clairsemée, on pouvait distinguer des cabanes couvertes de toits très-inclinés, et supportées, à deux ou trois pieds de terre, sur des pieux en bois. Quelques groupes de naturels, assis paisiblement sur la grève, nous regardèrent passer, sans paraître en aucune manière curieux de venir nous visiter.

Découverte par Maurelle en 1781, l'île SAINT-AUGUSTIN fut revue en 1809 par *l'Elisabeth*, qui la nomma *Taswell*, et par Duperrey en 1824, qui fixa sa position par 5° 40' lat. S. et 173° 47' long. E. C'est une terre basse, ayant seulement six milles d'étendue du N. O. au S. E. sur deux milles de large, en y comprenant même les récifs.

C'est ici le cas de faire remarquer combien il importerait d'obtenir des observations positives sur la langue et les mœurs des naturels qui occupent les îles que nous venons de citer. Alors seulement pourra être tracée définitivement la ligne de démarcation qui doit séparer la Polynésie de la Micronésie.

Au-delà de Saint-Augustin, commencèrent pour nous les calmes qui règnent sous la bande équatoriale. Nous n'avançâmes dès-lors qu'à l'aide de petites risées, qui nous portèrent, le 29, en vue des îles Gilbert. *L'Oceanie* les atteignit à la hauteur de l'île Drummond, qu'il prolongea à l'O. dans une étendue de quarante milles environ. Le lendemain, on reconnut et on prolongea aussi l'île Sydenham. Ces terres ne sont guère que de vastes récifs, d'où surgissent çà et là de petits îlots couverts d'arbres. A l'aide de la longue vue, on pouvait cependant apercevoir plusieurs cabanes et quelques groupes assez nombreux de naturels. Deux ou trois pirogues parurent avoir envie de nous accoster ; mais Pendleton, qui redoutait pour la santé de son équipage les calmes de la ligne, et ne se souciait pas de perdre son temps le long de ces misérables plages, ne voulut point attendre les insulaires et poursuivit sa route. Ainsi, nous filâmes le long des îles Gilbert, sans avoir de communications avec la terre, et nous gouvernâmes vers les îles Mulgrave.

Le groupe Gilbert que nous laissions comprend, en allant du S. au N. :

Digitized by Google

Les petites îles basses de Chase et Francis, récemment découvertes par un baleinier, et situées, la première par 2° 28' lat. S. et 174° long. E.; l'autre, par 1° 40' lat. S. et 173° 15' long. E.

Ensuite, vient l'île Drummond, découverte en 1799 par le capitaine Bishop du *Nautilus*; reconnue en 1824 par Duperrey, et en 1825 par le navire *Dolphin*. Voici ce que dit M. d'Urville, dans son journal inédit de *la Coquille*, au sujet des habitans de cette île:

« Nous pouvions facilement distinguer plusieurs naturels avec leurs femmes, leurs enfans et leurs chiens, occupés sur la plage à nous considérer attentivement. Pendant ce temps, une quinzaine de pirogues, dont chacune contenait de trois à neuf hommes, faisaient tous leurs efforts pour nous atteindre, en s'aidant à la fois de leurs voiles et de leurs pagaies; ils agitaient aussi de loin des nattes pour nous faire signe de les attendre. Deux ou trois d'entre elles, parvenues à une demi-encâblure de l'arrière du navire, furent encore long-temps à nous rattraper, bien que nous fissions à peine trois milles à l'heure, ce qui ne prouve pas en faveur de la vitesse de ces embarcations. Nous mîmes enfin en panne, et l'une d'elles, montée par trois naturels, accosta, après un instant d'hésitation. Ces hommes, d'une taille moyenne, avaient un teint très-foncé, et la peau couverte d'écailles de lèpre. Leur unique vêtement se réduisait à de petits morceaux de natte grossière passés autour du cou, et à des bonnets de la même étoffe. Leurs traits n'étaient point agréables; leurs membres étaient assez grêles, et leur langage différait complètement des idiômes polynésiens. Leurs pirogues étaient d'une construction fort grossière ainsi que leurs voiles. Aucun d'eux n'était tatoué, et, pour toute provision, ils n'apportaient que quelques mollusques de bénitier (*tridacne*), qu'ils échangèrent contre des couteaux et des hameçons. Ces insulaires annonçaient fort peu d'intelligence, et tous nos efforts pour obtenir les noms de leurs îles furent en pure perte. Au bout d'une demi-heure, ils nous quittèrent et regagnèrent leur île. »

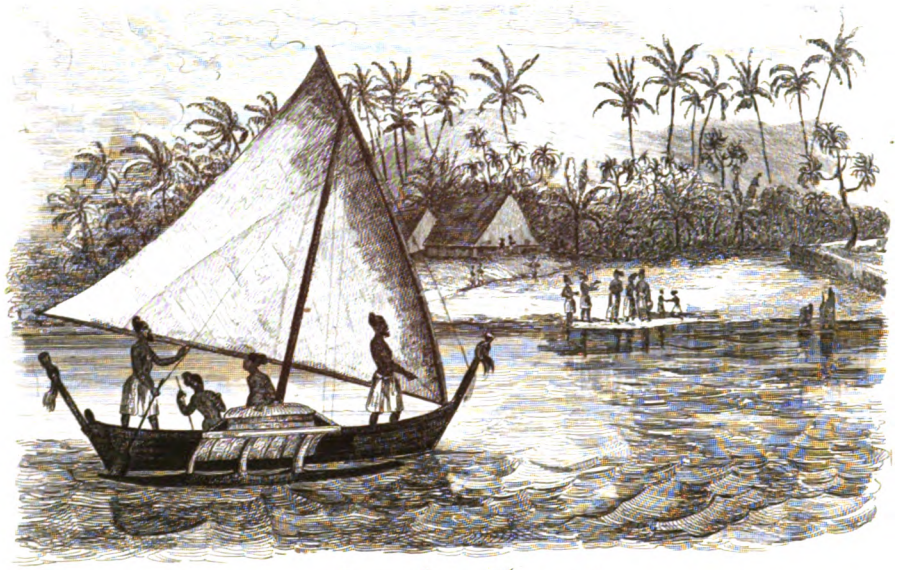
Quand *le Dolphin* passa le long de Drummond, on put y distinguer vingt ou trente villages, sans compter les maisons isolées, et l'île parut nourrir une population fort nombreuse. Plus de cent pirogues environnèrent le navire, et chacune d'elles était montée par deux hommes et une femme, cette dernière occupée à vider l'eau. Les naturels, d'abord timides, se hasardèrent peu à peu le long du bord, où ils troquèrent des noix de cocos et des poissons volans contre des morceaux de fer-blanc et de vieux clous. Devenus plus hardis, ils se montrèrent effrontés voleurs, et cela, au point qu'il fallut tirer sur eux des coups de fusil. Le capitaine envoya même saisir un des voleurs dans sa pirogue, et lui fit administrer une fustigation à bord, dans l'intention, dit Paulding, de leur donner une leçon pour leurs futures relations avec les blancs. Du reste, peu jaloux d'avoir long-temps affaire à de pareils flibustiers, Paulding n'osa s'arrêter sur Drummond, comme il en avait eu d'abord l'intention. Il passa outre.

Découvertes par Bishop en 1799, les îles Sydenham furent revues en 1809 par *l'Élisabeth* qui les nomma *îles Blainey*, et reconnues en 1824 par Duperrey. Elles forment un groupe d'îles basses et boisées de vingt milles environ du N. O. au S. E. sur huit milles de large. Les deux plus grandes îles de ce groupe ont jusqu'à dix milles de long, mais à peine deux ou trois cents toises de large, de sorte qu'elles ne forment guère que des langues de terre fort étroites. Lat. S. 0° 38'; long. E. 172° 5' (milieu). Suivant le capitaine d'Urville, les habitans de Sydenham ressemblent parfaitement à ceux de Drummond. Ils paraissaient fort misérables, et ne témoignaient pourtant aucun empressement pour se procurer les objets de fabrique européenne qu'on leur présentait. On ne vit aucune arme entre leurs mains, quoique les nombreuses cicatrices dont leurs corps étaient couverts fussent la preuve qu'ils livraient souvent des combats. Quelques-uns avaient sur les cuisses des lignes d'un tatouage très-fin et très-peu profond. Tout ce qu'ils apportèrent se bornait à des nattes grossières, à un petit nombre de cocos, et à une hache en coquille mal travaillée. Ce qui frappa le plus M. d'Urville, ce fut d'en voir quelques-uns portant des gilets et des pantalons en fibres de coco solidement tressées. On eût dit des vêtemens d'un tricot fort grossier.

I. Henderville, découvertes en 1788 par les capitaines Gilbert et Marshall. Les insulaires accostèrent le bâtiment de Marshall, mais n'osèrent monter à bord. En retour des petits présens qu'on leur fit, ils offrirent au capitaine quelques grains de collier et des dents d'animaux qu'ils portaient au cou en guise d'ornement. « Ces insulaires, dit Marshall, paraissent être une belle race d'hommes. Ils sont de couleur de cuivre, vigoureux et bien faits; leurs cheveux sont longs et noirs, ainsi que leurs sourcils, et ils ont de très-belles dents. La seule parure qu'on leur ait remarquée était un collier fait de

Digitized by Google

Digitized by Google



1 Ile du Groupe Krusenstern.

1 Isla del Grupo Krusentern.



2 Femme de l'Ile Tchitchagoff. 3 Labeleloa Chef de l'Ile Koutousoff.

2 Mujer de la Isla Tchitchagoff 3 Labeleloa Jefe de la Isla Kutusoff

F. Bobby del.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

grains mêlés de dents ; mais beaucoup d'entre eux avaient la figure peinte en blanc. » Ce capitaine ajoute que ce qu'il a observé de ces insulaires suffit pour le convaincre qu'ils ont de l'esprit, de la vivacité et de l'expérience.

Au mois de mai 1824, M. Duperrey reconnut de près l'île Henderville ; on aperçut un grand nombre de naturels sur le bord de la plage. Les hommes étaient entièrement nus et les femmes ne portaient qu'un court tablier. Pour tout ornement, on leur vit des œufs de Léda et de petites pélerines rouges suspendues au cou. Quelques pirogues tentèrent d'accoster *la Coquille*, mais ne purent y réussir.

Henderville forme un groupe de petites îles basses et boisées, dont la plus grande a cinq ou six milles de longueur sur un demi-mille de large au plus. Le groupe entier a de quinze à vingt milles de circuit. Lat. N. 0° 6' ; long. E. 171° 23' (pointe sud).

Les îles Woodle, découvertes en 1788 par Marshall et reconnues en 1824 par Duperrey, sont deux petites îles basses, boisées, longues chacune de deux ou trois milles et réunies par un banc de sable. La pointe S. O. est située par 0° 16' lat. N., et 171° 10' long. E. Sur les bords de la mer, M. d'Urville remarqua une case longue de quatre-vingts pieds au moins et couverte d'un toit immense. Çà et là se montraient des enclos entourés de palissades. Près de deux cents naturels étaient disséminés sur la plage. Quelques-uns vinrent le long de *la Coquille ;* tous étaient nus, épilés, et légèrement tatoués sur le dos et sur les cuisses. Ils n'apportaient aucune sorte de provisions et se contentèrent d'échanger quelques colliers en coquille et en écaille pour des couteaux, des hameçons et des clous. Ce dernier article était ce qu'ils préféraient à tout.

I. Hopper, découvertes en 1788 par le capitaine Marshall, revues en 1809 par Bishop, qui les nomma *Simpson*. C'est encore un groupe d'îles basses, boisées et peuplées, d'une assez grande étendue. La partie méridionale doit être environ par 0° 15' lat. N. et 171° 40' long. E.

I. Hall, découvertes en 1809 par Bishop, reconnues en 1824 par Duperrey. Groupe de vingt-cinq à trente milles de circuit, composé de sept ou huit petites îles basses, boisées et habitées. La plus grande a sept milles de longueur, sur trois cents toises au plus de largeur. Position 0° 49' lat. N. ; 170° 43' long. E. (pointe S. O.)

I. Gilbert et Marshall, découvertes par les capitaines de ces noms. Ce sont de petites îles basses, sur lesquelles on ne possède aucuns renseignemens précis. La première par 1° 17' lat. N. et 170° 49' long. E. (pointe S.). La seconde par 1° 30' lat. N. et 170° 54' long. E.

I. Knox, découvertes en 1788 par Marshall et reconnues en 1824 par Duperrey. C'est un groupe d'îles basses, boisées et peuplées, ayant vingt-quatre milles d'étendue du N. au S. L'île nommée *Cook* par Bishop en 1809 fait partie de ce groupe. Position 1° 31' lat. N. ; 170° 34' long. E. (milieu de la bande O.)

I. Charlotte, découvertes en 1788 par Marshall et Gilbert, revues en 1809 par Bishop qui les nomma *Six-Iles*, reconnues par Duperrey en 1824. Groupe d'îles basses, boisées et peuplées, ayant environ vingt milles de circuit. Un petit îlot occupe le milieu du lagon intérieur. 1° 55' lat. N. ; 170° 27' long. E. (pointe O.)

I. Mathews, découvertes par Gilbert et Marshall en 1788, revues de loin par Duperrey en 1824. Groupe d'îles basses, boisées et peuplées, ayant environ soixante milles de circuit. Position 2° 4' lat. N. ; 170° 56' long. E. (partie N.)

I. Pitt, mentionnées sur la carte d'Arrowsmith comme des découvertes de Gilbert en 1788, sont deux îles sans autre indication, gisant environ par 2° 55'? lat. N. et 171° 5'? long. E.

Un peu à l'E. des îles Gilbert est l'île Byron, récemment visitée par le capitaine américain Percival du *Dolphin*. Le 10 novembre 1825, ayant mouillé près du récif qui borde l'île, il vit bientôt les naturels monter à bord avec un air fier et décidé, armés de lances munies de dents de requin. Ils prirent et emportèrent une foule d'objets qui se trouvaient sous leur main. Durant la nuit, l'îlot fut illuminé de feux nombreux, autour desquels on entendait les naturels crier et parler à haute voix. Le jour suivant, de fort bonne heure, les naturels reparurent le long du bord, et ils ne tardèrent pas à encombrer le pont du navire. Alors ils se montrèrent si turbulens, si pillards, qu'il fallut employer la violence pour se débarrasser de ces hôtes importuns. Un vieux chef, d'une taille athlétique, que le capitaine avait traité avec des égards particuliers, lui sauta brusquement au cou, et l'étreignit dans ses bras avec une force telle que l'Américain fut obligé d'appeler au secours. Une corde fut jetée autour du cou du sauvage, et l'on parvint ainsi à dégager le capitaine, qui en avait déjà trop des embrassemens de son nouvel ami.

Un autre sauvage semblait se rire des menaces du sentinelle. Chaque fois que celui-ci dirigeait sur lui son mousquet, lui, de son côté, brandissait fièrement sa lance. Ce manége ayant

Digitized by Google

été répété plusieurs fois, un officier impatienté finit par tirer sur lui un pistolet chargé de petit plomb. Le sauvage prit la fuite, et les autres parurent ensuite plus disposés à respecter la consigne des sentinelles.

Le capitaine voulut descendre sur le rivage; mais les démonstrations et même les actes hostiles des naturels le forcèrent à revenir à bord. Ayant tenté une seconde fois le débarquement à la tête de plusieurs canots, celui qu'il montait fut brisé en accostant les récifs, et M. Percival resta exposé la plus grande partie du jour aux attaques des naturels. Sans le canon du bord qui protégea les naufragés, de grands malheurs auraient pu s'ensuivre. Les embarcations ne rejoignirent le navire qu'à la nuit.

« Les habitans de l'île Byron, dit Paulding, sont d'une haute taille, actifs et bien faits. Tous sont nus et couverts de cicatrices; quelques-uns portent des bonnets faits avec une sorte d'herbe et des colliers en petits disques de noix de cocos. Leurs ornemens sont grossiers et rarement usités. Ils consistaient en coquilles et en colliers fabriqués avec quelque chose qui ressemblait à des os de baleine, que les uns portent autour de la ceinture, et les autres autour du cou. Leurs cheveux sont longs et nattés, et leur teint très-foncé. Leur barbe est peu fournie, et frisée sur le menton comme celle des nègres. Un petit nombre de femmes vinrent dans les pirogues : leur air était grossier, et elles semblaient presque aussi robustes que les hommes. Autour des reins, elles portaient une petite natte d'un pied de large, dont le bas était orné d'une frange. Peu d'hommes étaient tatoués; encore l'étaient-ils très-peu. Leurs pirogues étaient habilement travaillées, fabriquées avec un grand nombre de pièces d'un bois léger, réunies ensemble au moyen de coutures faites avec des tresses en bourre de coco; mais elles faisaient tellement eau qu'un homme était continuellement occupé à les vider. Ces pirogues étaient fort étroites, en pointe à chaque extrémité, et garnies d'un côté d'une plate-forme pour les maintenir droites. Les voiles des pirogues, dans toutes ces îles, sont des nattes de paille ou d'herbe. »

L'île Byron est une chaîne d'îlots bas et boisés, très-peuplés, situés sur un récif commun. Sa position est indiquée par 1° 18' lat. S., et 175° 0' long. E. ?

Un peu à l'O. des îles Gilbert est l'île Océan, découverte en 1804 par le vaisseau *l'Océan*, reconnue en 1823 par le capitaine Joy du *Boston*. Cette île diffère de toutes les précédentes en ce qu'elle est haute. On ne sait d'ailleurs rien de plus sur son compte; sa situation est elle-même douteuse. Lat. S. 0° 48'; long. E. 168° 29'.

L'île Pleasant est encore une île haute, découverte en 1798 par le capitaine Fearn du *Hunter;* elle est, dit-on, grande et peuplée. C'est là tout ce qu'on en sait. Lat. S. 5° 25', long. E. 165°.

L'île Atlantique est aussi fort peu connue. Découverte en 1827, sa position serait par 1° 20' lat. N., et 160° 40' long. E.

Le groupe Gilbert ayant été dépassé, *l'Oceanic* gouverna vers les îles Mulgrave, qu'il découvrit le 4 mai au matin. Avec les indications sous les yeux, Pendleton gagna le mouillage qu'avait occupé *le Dolphin*. Nous y étions ancrés à peine, que les naturels parurent le long du bord, nous offrant, d'un air affectueux et désintéressé en apparence, du fruit à pain, des cocos et des fruits de pandanus, le tout en petite quantité, car ces îles n'étaient pas riches et les naturels cherchaient à le faire comprendre. Mais le peu qui était offert par ces sauvages, l'était avec une telle franchise et une telle cordialité que la valeur du présent était décuplée par le procédé même. Ces bons insulaires nous faisaient entendre que plus tard ils nous apporteraient des poissons et des coquillages, si nous restions quelques jours avec eux.

Les habitans des îles Mulgrave différaient essentiellement de ceux des îles que nous venions de visiter, tant sous le rapport physique que sous le rapport moral. Loin d'être brusques, farouches et grossiers comme ces derniers, ils se montraient doux, honnêtes, affables et réservés dans leurs manières. Leurs traits plus agréables et plus effilés, leur tournure plus svelte, leurs formes plus souples et moins osseuses, leurs cheveux longs massés sur la tête, rappelaient à l'instant le type général attribué aux Carolins par la plupart des navigateurs. Enfin leurs cheveux étaient proprement rattachés au sommet de la tête.

Quand nous fûmes descendus à terre, chacun des insulaires accourut à nous pour nous convier à entrer dans leurs cabanes et à prendre quelques rafraîchissemens. Par mesure de prudence, nous préférâmes ne point nous séparer, et nous marchâmes tous ensemble vers la case du chef Lugoma, plus grande que les autres, qui n'ont ordinairement que quinze pieds de longueur sur dix de large, et douze ou quinze de hauteur. Ces maisons sont divisées en deux étages; celui d'en bas est ouvert sur les côtés, avec un plan-

Digitized by Google

cher exhaussé tant soit peu au-dessus du sol et couvert de menus morceaux de corail blanc; mais il est si bas qu'on ne peut y entrer qu'en rampant et s'y tenir qu'assis ou couché. L'étage supérieur a un plancher formé avec des bâtons et des feuilles étroitement entrelacés; plus élevé que l'autre, il a aussi une meilleure apparence. C'est là que les naturels emmagasinent leurs provisions pour les mettre à l'abri de l'avidité des rats. C'est aussi là qu'ils dorment dans la saison humide. Un trou, suffisant seulement pour laisser passer le corps d'une personne, est pratiqué tout au milieu du plancher, assez loin des côtés, pour que les rats ne puissent y arriver.

Entrés dans la cabane du chef Lugoma, il nous offrit quelques fruits à pain et un peu de poisson rôti; puis il appela une de ses filles, jeune personne d'une figure douce et gracieuse, à laquelle il ordonna de chanter; ce qu'elle fit en s'accompagnant d'une espèce de petit tambour semblable à ceux que j'avais observés à Nouka-Hiva. Tout en chantant et jouant de son instrument, la fille de Lugoma exécuta avec une admirable prestesse plusieurs gestes et prit diverses attitudes. L'une des plus fréquentes était d'étendre rapidement un de ses bras en plaçant l'autre sur sa poitrine. Autant qu'il me fut possible de le comprendre par les gestes de la jeune fille et par les explications de Lugoma, cette improvisation avait trait à quelque combat récemment livré. Cela dura dix minutes environ; puis la jeune musicienne se retira.

En sortant de la maison de Lugoma, nous vîmes un terrain sacré destiné aux sépultures royales, espace assez resserré comprenant seulement quelques verges de terrain. A la tête de chaque tombe s'élevait un cocotier, dont le tronc était entouré de feuilles sèches, ce qui indiquait que les fruits étaient interdits au peuple. Nous étions alors accompagnés d'un fils du chef, enfant de douze ans environ. Il nous montra deux tombeaux comme étant ceux de deux chefs qui avaient joui d'une haute distinction; l'âge avancé des cocotiers plantés près d'eux annonçait que leur mort devait dater d'une époque déjà bien éloignée. Tout en nous servant de cicérone dans cette enceinte funéraire, le jeune homme semblait préoccupé de la crainte que nous ne vinssions à marcher sur les tombeaux de ses ancêtres. En effet, une grave responsabilité pesait sur la tête du pauvre adolescent; car Lugoma accourut bientôt lui-même en personne, en nous invitant d'un air effaré à quitter cet endroit. « Vous troublez nos morts, disait-il; et, à leur tour, les morts viendront nous troubler dans nos cabanes. » Il fallut bien céder aux scrupules superstitieux du brave chef. Nous nous éloignâmes des bocages sacrés.

Revenu vers le village, je remarquai dans plusieurs cabanes d'énormes piles de poisson qu'on avait rôti pour le conserver. Quand je demandai à Lugoma comment il pouvait se procurer une aussi énorme quantité de poisson, le chef me montra le rivage en face, et ajouta que, si je voulais passer la nuit dans sa case, il me donnerait le spectacle d'une grande pêche, dont une portion serait pour le navire. Moitié par curiosité, moitié pour procurer au bâtiment quelques approvisionnemens frais, j'acceptai avec empressement la proposition du chef. Pendleton, à qui j'en référai, non-seulement y consentit, mais encore me donna une escorte de six matelots.

Nous soupâmes d'assez bon appétit avec nos provisions du bord, auxquelles nous joignîmes des fruits à pain et des cocos que notre hôte nous fournit de la façon la plus libérale; puis nous songeâmes à nous arranger pour la nuit, en veillant deux par deux et à tour de rôle, de manière à ce que, à la moindre alerte, la décharge de nos mousquets pût avertir les homme du bord. Le plus difficile était d'installer nos deux sentinelles de manière à ne pas blesser les susceptibilités de Lugoma, dont l'accueil ouvert et cordial ne méritait pas cette défiance. Le vieux chef s'aperçut, en effet, quand le moment fut venu d'aller se reposer, que deux de nos matelots restaient debout, le mousquet au bras. Il alla vers eux et leur dit qu'il y avait place pour tout le monde, et qu'ils pouvaient se coucher comme les autres. Force fut donc de lui expliquer que ces hommes étaient placés en faction pour veiller à ce que personne ne vînt nous surprendre. « Personne ne songe à vous faire du mal, répliqua Lugoma un peu mortifié; tout cela est inutile. » J'excusai, du mieux que je pus, et le fait et l'intention, disant que c'était notre habitude constante, et que notre devoir était de nous y soumettre sous peine de reproche; alors Lugoma étendit à terre des nattes pour nous tous. Je me plaçai à l'un de ses côtés, tandis que sa femme et sa fille dormaient de l'autre. A part le vent et la pluie, la nuit fut tranquille.

Au point du jour, le ciel s'éclaircit; Lugoma et ses enfans ramassèrent et brisèrent autant de morceaux de bois sec qu'il en fallait pour chauffer les fours en pierre, et les tenir prêts pour sécher le poisson qu'ils allaient prendre : ensuite, on prépara tout pour la pêche. En face des maisons, s'étendait, à une grande dis-

Digitized by Google

tance du rivage, un banc de corail, dans lequel les poissons s'engageaient par troupes nombreuses, pour filer de là entre les divers îlots. Sur le bord de ce banc, on avait enfoncé, à quelques pieds sous l'eau, une longue chaîne de feuilles de cocotier rougeâtres et desséchées. L'une des extrémités de cette chaîne était attachée au rivage, dans un endroit où l'on avait pratiqué une sorte de parc en pierres. La rangée de feuilles faisait ensuite le tour du récif, dans une direction demi-circulaire, de manière à en envelopper une portion considérable, tandis que l'espace compris entre l'autre extrémité et le rivage restait libre. Quand une bande de poissons venait à se montrer, les naturels se mettaient à leur poursuite, de manière à les faire entrer par l'espace libre, puis ils les poussaient en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans le parc en pierres, où il était ensuite facile de les prendre avec des filets à la main. Deux ou trois heures de cet exercice nous procurèrent plus de trois quintaux de beaux et excellens poissons, dont la moitié fut portée à bord. Ce qui était le plus surprenant dans cette manière de pêcher, c'est que le poisson n'était jamais tenté de passer par-dessous la chaîne de feuilles de palmier, quoiqu'il restât souvent, entre elle et le fond de l'eau, un espace de plusieurs pieds.

Quelque désir que j'eusse de prolonger mon séjour sur cette île, et surtout de suivre Lugoma dans une visite qu'il allait faire au tamoulatouano, chef principal du groupe des îles Mulgrave, je dus me rendre à l'ordre formel de Pendleton de regagner le bord avant midi. Son intention était de remettre le jour même à la voile; car il craignait les calmes, assez fréquens dans cette zône, et les retards qui en seraient résultés pour lui. Nous dîmes donc adieu à nos hôtes, à cet excellent Lugoma qui avait eu de si bons procédés pour nous, et vers deux heures de l'après-midi nous montions à bord de *l'Oceanic*.

Le groupe des Mulgraves fut découvert en 1788 par les capitaines Marshall et Gilbert. Plusieurs naturels ayant accosté le navire *Charlotte* que commandait ce dernier, se signalèrent sur-le-champ en volant tout ce qui se trouvait à leur portée. L'un d'eux s'empara sans façon d'une brimbale de pompe, et il allait sauter hors du bord avec sa capture, quand un matelot l'arrêta. Du reste, dit la relation, ils paraissaient fort civilisés, et tous avaient un voile autour de la ceinture : leur parure consistait en colliers faits de grains de chapelets, d'où pendait une croix dans le genre de celle que portent les Espagnols.

Dans la journée du 26 mai 1824, le capitaine Duperrey fit la géographie des îles Mulgrave; mais il n'eut aucune communication avec les habitans.

Presqu'à la même époque, un navire baleinier des Etats-Unis, nommé *le Globe*, étant occupé à la pêche de la baleine dans l'Océan-Pacifique, par 8° lat. S. et 162° long. O. de Paris, une portion de l'équipage se révolta, massacra les officiers et conduisit le navire aux îles Mulgrave, où les mutins se proposaient de former un établissement. Toutefois, arrivés dans ces îles, les hommes qui n'avaient point trempé dans la révolte parvinrent à se rendre maîtres du bâtiment, et à gagner Valparaiso, sur la côte du Chili, où ils donnèrent connaissance au consul américain des événemens survenus.

L'année suivante, le secrétaire de la marine des Etats-Unis donna l'ordre au commodore Hull d'expédier le schooner *le Dolphin* à la recherche des révoltés restés sur les îles Mulgrave; l'expédition avait le double but de faire un exemple salutaire en punissant les coupables, et de délivrer quelques innocens restés avec eux. Parti de la rade de Chorillos, sur la côte du Pérou, le 18 août 1825, *le Dolphin* mouilla sous le vent des îles Mulgrave le 19 novembre au soir, à moins d'une encâblure du récif. Le premier accueil des naturels fut hospitalier et bienveillant; mais dès que ils virent que l'on cherchait à obtenir des renseignemens sur les mutins *du Globe*, ils prirent l'alarme et disparurent tout-à-fait. Plus tard, quand, à l'aide de perquisitions minutieuses, on eut acquis la preuve du séjour des Américains, au lieu d'en convenir, les sauvages continuèrent à se tenir dans un système de réserve et de dénégation qui semblait trahir une culpabilité assez grave.

Voici, en effet, ce qu'on sut bientôt de la bouche des nommés William Lay et Cyrus Huzzy, les seuls hommes *du Globe* qui fussent restés vivans, et que *le Dolphin* parvint à retrouver.

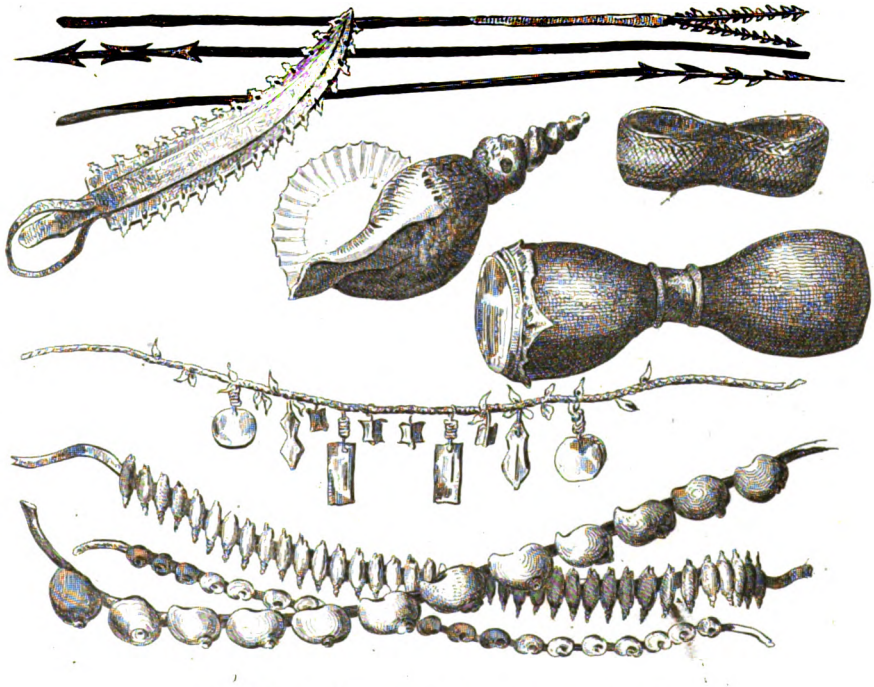
Le Globe était monté par trente ou trente-cinq individus, parmi lesquels s'ourdit un complot. Les chefs des mutins étaient les nommés Comstock, Paine, Oliver et Lilliston; ce dernier était un nègre qui remplissait à bord les fonctions de maître-d'hôtel. Dans une nuit, ils massacrèrent le capitaine et les trois officiers, et forcèrent le reste de l'équipage à leur obéir. Lilliston ne jouit pas long-temps de son crime; ayant été surpris pendant qu'il chargeait un pistolet contre la défense formelle de Comstock, devenu commandant du *Globe*, il fut jugé, condamné et

Digitized by Google



4. Natural des Iles Radak.

4 Natural de las Islas Radac.



5. Armes, Ustensiles et Ornemens des Iles Radak.

5 Armas, Utensilios, Alhajas de las Islas Radak

Digitized by Google

Digitized by Google

pendu. Comstock conduisit le navire aux îles Mulgrave où il comptait fonder une colonie. Pendant qu'il s'occupait du débarquement des objets nécessaires à son projet, ses complices Paine et Oliver, déjà fatigués du nouveau chef, le tuèrent à coups de fusil. Paine prit alors le commandement, qu'il ne conserva pas long-temps. Lorsque le navire eut été emmené par les hommes de l'équipage qui n'avaient pas pris part à la révolte, les naturels, qui s'étaient d'abord montrés doux et bienveillans, devinrent plus entreprenans, en raison de la faiblesse de leurs hôtes, et se permirent quelques larcins. Un jour Paine ayant voulu recouvrer de vive force plusieurs objets enlevés, une lutte survint à la suite de laquelle tous les blancs furent égorgés, à l'exception de Lay et de Huzzy. Ces hommes durent leur salut à deux sauvages qui les prirent sous leur protection. Depuis lors, ils avaient vécu paisiblement avec les naturels, partageant leurs occupations et leur manière de vivre. On s'était tellement habitué à les regarder comme des frères que leur départ causa le plus vif regret. Le capitaine du *Dolphin* calma cette douleur à l'aide de quelques présens, et la meilleure intelligence régna entre les insulaires et les Américains, jusqu'au départ de ces derniers, qui eut lieu le 9 décembre 1825.

L'archipel Mulgrave est composé de petits îlots bas et très-étroits, disséminés sur un récif de cent quarante milles de circonférence, qui sert de ceinture à un grand lagon intérieur, parsemé de bancs de corail. Le fruit à pain des deux variétés, les cocos et les fruits de pandanus, sont toutes les ressources que le règne végétal offre à la subsistance des habitans, qui sont même souvent réduits aux seuls fruits du pandanus, aliment d'un goût peu agréable et par lui-même peu substantiel. Le nombre des plantes qui croissent sur ces îles est très-borné, et le seul quadrupède qu'on y trouve est une sorte de petit rat qui pullule partout, et dont les naturels maudissent l'importunité. Il suffit de laisser une poignée de racines près d'une cabane pour voir aussitôt le sol couvert de ces animaux.

Les mœurs des naturels sont assez bizarres. Quand un homme tombe malade, ses amis se rassemblent dans la hutte où il est couché, et chantent autour de lui pour apaiser l'esprit qui l'obsède. Pour toutes les maladies, quelles qu'elles soient, ils n'ont qu'un remède, une sorte de thé fait avec une herbe indigène. Quand la mort s'ensuit, les amis du défunt se rassemblent pour pleurer sur son corps, qu'ils conservent jusqu'à ce que l'odeur en devienne insupportable. Souvent, au milieu de leurs lamentations les plus amères, un des assistans se lève tout-à-coup pour dire ou faire quelque chose qui puisse exciter le rire; alors tous se livrent à la gaieté la plus immodérée pour quelques instans; puis ils reviennent à leurs hurlemens et à leurs chants plaintifs. Quand le cadavre ne peut plus se conserver, on songe à l'inhumation; la fosse est creusée, et le corps transporté sur des bâtons par les amis du défunt; la foule du peuple les accompagne sans observer aucun ordre, et souvent, au milieu de la cérémonie, une facétie inattendue excite un rire universel auquel succèdent de nouveau les gémissemens et les plaintes. Lorsque le corps, descendu dans la fosse, a été recouvert de terre, une petite pirogue, munie de sa voile et pourvue de quelques provisions, est abandonnée au gré du vent; elle doit, dans la pensée des naturels, emporter loin de l'île l'ame du défunt qui de la sorte ne troublera point le repos des vivans. Après cette cérémonie indispensable, on plante une noix de coco en tête de la fosse. L'arbre qui pousse est considéré comme sacré, et ses fruits ne sont jamais mangés, même dans les besoins les plus urgens. Les lieux de sépulture sont ordinairement placés à une petite distance derrière les maisons, et il est sévèrement défendu aux femmes d'y pénétrer.

Peu de formalités accompagnent leurs mariages. Si un homme désire une femme pour épouse, il s'adresse à elle, et, s'il est agréé, il consulte les amis de la future. Ceux ci se rassemblent; ils délibèrent si l'union est convenable et si elle peut avoir lieu. Si la demande de l'homme est écartée, il n'en est plus question. Une fois unis, les époux sont fidèles et jaloux l'un de l'autre. Lay et Huzzy rapportent une aventure qui eut lieu pendant leur séjour, et qui démontre à quels excès la jalousie peut porter ces insulaires. Un jeune homme avait pris pour épouse une jeune fille qu'il croyait être vierge. Cependant, après qu'ils furent unis, il s'aperçut qu'elle était enceinte; en effet, elle mit au jour un enfant avant l'époque où il aurait dû en attendre. Indigné et furieux, l'époux arracha l'enfant des bras de sa mère, et, sous ses yeux, lui écrasa la tête sur une pierre. En toute autre occasion, il aurait subi la mort, d'après la coutume du pays, qui défend de faire périr aucune créature humaine. Cette loi lui aurait été d'autant plus sévèrement appliquée que la femme, fille d'un chef, était d'un rang supérieur à celui de son mari. Les amis de l'épouse demandèrent la punition du coupable, et

Digitized by Google

l'affaire fut déférée au conseil des chefs. Ceux-ci, après un examen sérieux, déclarèrent que la femme avait trompé son mari, et, en conséquence, il fut acquitté.

Les hommes peuvent avoir autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir; mais comme les vivres sont rares, et que ce serait une charge, peu d'entre eux, même parmi les chefs, en ont plus d'une. Pendant le séjour du *Globe*, le chef, principal faisait seul exception : il avait six femmes. Ce chef, nommé Latou-Ano, passait pour le plus grand guerrier que ces îles eussent possédé depuis long-temps. Paulding fut frappé de sa ressemblance avec Bolivar. « Sa stature, dit-il, était à peu près la même, et sa physionomie portait le même caractère soucieux et réfléchi, quand son attention n'était point dirigée vers quelque objet particulier. Lorsque sa figure était animée par la conversation, la même expression de vivacité éclatait sur ses traits réguliers et dans ses yeux d'un noir étincelant. En considérant Latou-Ano, je ne pouvais m'empêcher de songer que, si le général Bolivar et lui avaient été placés l'un près de l'autre et revêtus du même costume, il eût été difficile de dire lequel des deux était le chef sauvage ou le héros colombien. »

Ce chef exerce une autorité absolue, excepté dans l'administration de la justice, surtout quand il s'agit de la vie d'un individu. Alors l'affaire doit être soumise au jugement des chefs les plus distingués. Lay assista à l'exécution d'un homme durant son séjour. Le coupable ne fut ni enchaîné, ni renfermé; mais à peine sa mort avait-elle été prononcée, que plusieurs hommes l'attaquèrent à coups de lances et de pierres. Il résista jusqu'au dernier moment en désespéré, prodiguant à ses exécuteurs les épithètes de lâches et de meurtriers; puis, demeuré inébranlable jusqu'au bout, il expira avec des expresssions de mépris et de haine sur les lèvres.

Comme les autres insulaires de l'Océanie, les habitans des îles Mulgrave admettent divers rangs dans leur petite communauté, depuis le chef principal jusqu'à ceux qui touchent de très-loin seulement à la famille royale. Les différens îlots habités sont partagés presque tous entre divers chef qui reconnaissent leur subordination au chef principal, en lui envoyant une partie de tout ce qui croît dans les limites de leur gouvernement, c'est-à-dire des cocos, des fruits à pain, des fruits de pandanus, les poissons et les oiseaux que leurs gens peuvent prendre. Tel est le tribut exigé par le chef principal pour le soutien de sa nombreuse famille. Outre ses femmes et ses enfans, il a ordinairement, avec lui, plusieurs naturels qui manœuvrent sa pirogue et remplissent diverses fonctions pour son service. Plusieurs chefs habitent aussi sans cesse avec lui. Rien ne distingue sa famille du reste du peuple. Le chef seul a le droit de porter une natte en paille bien travaillée qui lui descend jusqu'au genou; encore Paulding pense-t-il qu'elle ne lui sert qu'en certaines occasions.

On n'observe chez ces naturels aucune espèce de culte, quoiqu'ils reconnaissent un grand esprit nommé *Kennit*, qui peut ou les faire mourir ou les rendre malades; mais ils n'attendent rien de bon de cette divinité, et semblent n'avoir aucune notion d'une nouvelle existence après la mort. Certains jongleurs ou sorciers jouissent parmi eux d'un grand crédit. Toute leur science se borne à savoir lier d'un grand nombre de manières différentes une grosse poignée de brins de paille, et à pouvoir ensuite retirer chacun de ces brins sans qu'il s'embrouille avec les autres. Celui qui ne sait point accomplir ces importans mystères ne doit point boire à la même coupe que celui qui y est initié. Ils n'aiment pas qu'on siffle dans leurs maisons : siffler attire des esprits qui peuvent les tuer ou les rendre malades. Lors du massacre des Américains et du pillage de leurs effets, Huzzy avait réussi à sauver une Bible, qu'il lisait dans ses heures de loisir. Cela inquiétait vivement les naturels, qui pressèrent souvent l'Américain de mettre son livre en pièces, en le menaçant de le faire eux-mêmes, s'il ne se rendait à leurs désirs. Ils alléguaient pour motif que ces lectures amèneraient dans leurs cases des esprits qui les tueraient. Huzzy ne put conserver sa Bible qu'en leur déclarant un jour d'une façon solennelle qu'à ce livre était attaché leur salut, et que, s'ils le détruisaient, le grand esprit viendrait et les tuerait tous. Cette menace leur imposa silence.

Peu de temps après le massacre des blancs, une maladie cruelle ayant exercé de grands ravages parmi les naturels, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à l'influence de Lay et de Huzzy qui vengeaient la mort de leurs compatriotes. Plus d'une fois, ils menacèrent de mort ces deux étrangers à cause de ce fait, et ils ne furent retenus que par la crainte d'attirer sur leurs têtes des calamités plus grandes.

Le groupe des îles Mulgrave est situé entre 5° 50' et 6° 20' lat. N. d'une part; et de l'autre entre 169° 28' et 170° 14' long. E.

—

Digitized by Google

CHAPITRE XLIX.

ILES MARSHALL.

En quittant les îles Mulgrave, Pendleton fit gouverner vers Otdia, non pas qu'il espérât trouver la moindre ressource sur ces îles pauvres et infécondes, mais il désirait jeter un coup-d'œil sur ces peuplades devenues célèbres par les récits du navigateur russe Kotzebue. Laissant donc à peu de distance sur la droite les îles Podder, Mediuro, Aur et Kawen, dont on voyait souvent les arbres pointer à l'horizon, *l'Oceanic* rangea de près, dans la journée du 7 mai, la bande orientale de l'île Eregup, et alla mouiller près des récifs d'Otdia, à l'endroit même que Kotzebue avait coutume de choisir pour ses relâches.

Il était alors un peu plus de midi. Les habitans, rangés en foule sur la grève, semblaient examiner avec un air inquiet et défiant notre navire au pavillon inconnu pour eux. Vainement attendîmes-nous pendant une heure que quelqu'un d'entre eux se présentât à bord pour entamer les premières relations. Pas une pirogue ne se hasarda dans la rade; au contraire, inquiets sur la nature de nos dispositions, les sauvages commencèrent bientôt à battre le tam-tam et à pousser des cris plaintifs, afin d'appeler leurs dieux à leur secours.

« Nous n'avons qu'un moyen de rassurer ces pauvres gens, me dit Pendleton, c'est de nous recommander du nom de Kotzebue ; la recette est indiquée dans la relation du second voyage de ce capitaine : suivons-la. » Et à l'instant même il fit armer le bot, dans lequel nous descendîmes avec deux matelots. Les insulaires nous observaient avec la plus grande attention. Pendleton avait attaché un mouchoir blanc au bout d'une longue perche : à ce signal, leurs clameurs cessèrent tout-à fait, et le plus profond silence s'établit parmi eux. Mais quand nous eûmes touché le rivage, et que Pendleton eut prononcé les mots suivans : *Aïdara Totabou* (ami de Kotzebue, ou Kotzebue l'ami), à ces paroles magiques, cette foule éclata subitement en bruyantes démonstrations de joie, répétant en chœur : *Heï Totabou, Totabou!* Ils s'empressèrent tous autour de nous, nous serrant dans leurs bras avec effusion, et nous portèrent en triomphe sous les arbres du rivage. Là, se trouvaient deux chefs, qui s'annoncèrent bientôt pour être Rarik et le vieux Laguediak (Pl. LV—2).

Quand ces premiers transports furent passés, les deux chefs demandèrent avec empressement si leur ami Totabou était à bord du navire. Sur la réponse négative, ils parurent affligés; mais ils se consolèrent quand nous leur assurâmes que Totabou se portait bien, que nous étions chargés de ses complimens pour ses amis des îles Radak, et que sous peu il reviendrait les voir. Dès ce moment, nos rapports avec ces braves gens furent des plus intimes et des plus agréables. Nous ne pouvions nous empêcher de remarquer leurs manières réservées et décentes, leur bienveillance et leur probité parfaites. Ce n'était plus ce que nous avions observé jusqu'alors parmi les peuplades polynésiennes, ces habitudes de vol, ces cris bruyans, ces incartades de tout genre; on distinguait, au contraire, chez ces tribus de Carolins, de la tenue, de la douceur, de la dignité et de la grâce. Après une petite halte sous les cocotiers de la grève, Rarik nous conduisit à sa cabane, qu'ombrageaient des arbres à pain touffus, et qu'entourait une verte et riante pelouse. Nous nous assîmes là sur des nattes, en face des deux chefs, et à côté de la vieille mère de Rarik, âgée de quatre-vingts ans. Les naturels formaient autour de nous un double cercle, ceux de devant assis, les autres debout par derrière, pour contempler à leur aise des étrangers amis de Totabou. Pour mieux jouir de ce spectacle, quelques adolescens grimpaient sur les arbres; les pères élevaient leurs enfans dans leurs bras. Cependant, nous étions l'objet des attentions les plus touchantes. Des femmes avaient apporté des corbeilles pleines de fleurs, et en tiraient des guirlandes dont elles nous décorèrent. La mère de Rarik, qui semblait m'avoir pris en grande affection, détacha de ses oreilles une belle fleur blanche, ornement habituel des dames, et s'efforça de la susprendre aux miennes avec une tresse en herbe. Des jeunes filles étaient occupées à exprimer dans des coquilles de moule le jus du fruit de pandanus, qu'elles mêlaient avec une conserve du même fruit nommée *mogan ;* elles nous le présentèrent ensuite d'un air gracieux. Pendant tout ce temps, le peuple répétait souvent le mot *aïdara*, qui signifie tout ensemble *bon* et *ami*.

Bientôt le cercle s'agrandit autour de nous, et je compris que nos hôtes se préparaient à nous procurer le spectacle d'une espèce d'opéra de leur façon, auquel ils donnent le nom d'*eb*. Le vieux Laguediak lui-même ne dédaigna pas d'y prendre part. Voici ce que je pus remarquer.

Le nombre total des acteurs était de vingt-six, treize hommes et treize femmes, qui s'assirent par terre dans l'ordre suivant : dix hommes se placèrent en demi-cercle avec dix femmes

Digitized by Google

devant eux, aussi en demi-cercle, de manière à former un cercle entier, dont les deux portions n'étaient séparées que par un intervalle de six pieds environ. Dans chacun de ces espaces, se tenait une vieille femme munie d'un tambour, instrument fait avec un tronc d'arbre creusé, long de trois pieds, ayant six pouces de diamètre à chaque extrémité, et moitié moins dans le milieu. Les deux fonds étaient couverts d'une peau de requin : on le tenait sous le bras, et on en jouait avec la paume de la main. Au milieu du cercle et assis dos à dos, se placèrent le vieux Laguediak et une jeune et belle fille. Tous les acteurs avaient la tête parée de guirlandes de fleurs, et les femmes en portaient en outre autour de leur ceinture. En dehors du cercle, se tenaient deux hommes qui, à l'aide de trompettes marines, indiquaient le moment où toute la troupe devait accentuer ses chorus, accompagnés de mouvemens violens des bras et de gestes sans doute en harmonie avec les paroles. Quand le chœur cessa, un duo, exécuté par le couple du centre, fut accompagné par les tambours et les trompettes. Laguediak ne restait point en arrière de sa jeune compagne pour la vivacité du jeu et l'expression des paroles. Après le duo, le chœur reprenait; ce mouvement alternatif se répéta plusieurs fois de suite, jusqu'au moment où la jeune chanteuse, dont les mouvemens étaient devenus de plus en plus violens, tomba tout-à-coup par terre comme frappée de mort. Alors le chant de Laguediak devint plus bas et plus plaintif; il se courba sur le corps de la jeune personne, et parut exprimer la douleur la plus amère. Tous les acteurs unirent leurs lamentations aux siennes, et la pièce finit ainsi.

Ce drame chanté figurait, autant que nous pûmes le comprendre, un mariage mal assorti. On voulait unir une jeune fille à un vieillard, et celle-ci, plutôt que d'accepter un époux qu'elle n'aimait point, se donnait la mort. Après le spectacle, les jeunes filles se réunirent autour de nous, et dans le nombre je reconnus bientôt la jeune et gentille actrice qui venait de mourir devant nous. Plusieurs de ces femmes étaient fort agréables avec leurs ornemens de fleurs; mais leur plus belle parure était surtout la pudeur et la réserve de leurs attitudes et de leurs manières. Rien auprès d'elles ne rappelait les provocations indécentes et effrontées des femmes de la Polynésie. Leur pudeur et leur retenue étaient un indice des progrès opérés par les Carolins dans les voies d'une civilisation assez avancée.

Après le spectacle vint le dîner, auquel furent admis un petit nombre de naturels et seulement quelques femmes. Nous nous assîmes en cercle sur des nattes, au centre desquelles les vivres furent disposés sur des feuilles de cocotier. Une feuille de cocotier servait aussi d'assiette, et chaque assiette était pourvue d'une cuillère en bois. On nous expliqua que cette innovation était due à Kadou, qui long-temps avait été l'hôte de Kotzebue dans son premier voyage.

Quand le repas fut terminé, les chefs nous donnèrent le spectacle d'évolutions guerrières. Rarik et Laguediak rassemblèrent deux troupes qu'ils placèrent à peu de distance l'une de l'autre, comme si elles eussent été ennemies. Le premier rang de ces troupes était composé d'hommes; le second, de femmes. Les hommes étaient armés de bâtons qui figuraient des lances; les femmes avaient des corbeilles remplies de graines de pandanus en guise de pierres. Leurs cheveux, au lieu d'être, comme de coutume, attachés avec goût, flottaient échevelés et en désordre, ce qui leur donnait un air sauvage. Rarik se plaça alors à la tête de l'une des deux troupes; Laguediak à la tête de l'autre. Tous les deux donnèrent le signal de l'attaque en soufflant dans leurs trompettes. Les deux partis se rapprochèrent; mais, au lieu d'en venir aux mains, ils se mirent à exécuter une danse comique où chacun luttait de grimaces, de gestes furieux, de roulemens d'yeux et de contorsions. Les femmes, de leur côté, faisaient entendre un chant guerrier barbare et discordant. Quant aux chefs des deux troupes, au milieu de ces démonstrations violentes, ils restaient presque impassibles, se contentant d'animer leurs soldats aux accens de leurs conques. Bientôt les trompettes se turent, et les deux armées se bornèrent à s'entreregarder jusqu'au moment des combats singuliers entre les plus vaillans champions de l'une et l'autre troupe. Ces combats étaient figurés par des danses, des chants, et souvent par des mouvemens du bras imitant l'action de jeter la lance, tandis que l'adversaire cherchait à l'éviter en sautant lestement de côté. Chaque troupe encourageait son champion par des chants. Cependant les trompettes retentirent de nouveau; les armées se rapprochèrent lentement l'une de l'autre; les champions rentrèrent dans les rangs, et l'action devint générale au milieu d'un tumulte prodigieux; les lances voltigèrent dans l'air, et les graines de pandanus, que les femmes lançaient par-dessus la tête des guerriers, tombaient comme la grêle sur la troupe ennemie. Toutefois les deux troupes ne se trouvèrent jamais assez rapprochées, pour que l'ac-

Digitized by Google

Digitized by Google



Isla Ujalan en baja marea

de Sainson del.

Digitized by Google

tion dégénérât en mêlée. Les chefs demeuraient toujours en avant du gros de leurs soldats, soufflant vigoureusement dans leurs conques et donnant parfois des ordres. A la fin, soit par accident, soit à dessein, un des hommes de Laguediak tomba par terre : la bataille fut terminée et la victoire décidée; on sonna la retraite. Les guerriers des deux troupes étaient si épuisés de cet exercice, qu'ils se jetèrent sur l'herbe pour se reposer, au milieu des cris de joie de la foule.

La journée s'écoula ainsi dans des divertissemens curieux et variés. Quand nous voulûmes regagner le bord, à la nuit tombante, les insulaires cherchèrent à nous retenir par la perspective d'autres fêtes; mais Pendleton avait résolu de reprendre la mer le jour suivant, et il se refusa aux vives instances de ses hôtes. Dans la courte relâche qu'on venait de faire sur ce point, on avait pu s'assurer que les îles renfermaient peu de ressources pour des navires en relâche.

Le groupe d'Otdia paraît avoir été vu pour la première fois en 1788 par les capitaines Gilbert et Marshall qui nommèrent ces îles *Iles Chatam*. Presque oubliées depuis cette époque, elles furent explorées avec soin, en 1817, par Kotzebue qui les nomma *Iles Romanzow;* mais il eut soin d'avertir que les naturels du pays les nomment *Otdia*, du nom de l'île principale du groupe, et il est incontestable que ce nom indigène doit être préféré à tout autre. Le groupe n'a pas moins de trente milles d'étendue de l'E. à l'O. sur treize de largeur : il contient soixante-cinq îlots bas et boisés dont le plus grand n'a que deux ou trois milles d'étendue. Il se prolonge du 9° 21' lat. N. au 9° 34', et du 167° 28' long. E. au 167° 58'.

La flore de ces îles, étudiée par le naturaliste Chamisso, est fort pauvre; elle n'offre que cinquante-neuf espèces de plantes, en y comprenant les sept qui subissent une sorte de culture : celles-ci sont le pandanus, le cocotier, l'arbre à pain, trois espèces de taro ou *arum*, et le bananier pour la nourriture. Une espèce de *boemaria* nommée *aroma* dans le pays et l'*hibiscus populneus* donnent avec leurs écorces fibreuses du fil et des cordages. Les tabliers des hommes sont le plus souvent fabriqués avec les filamens bruns du *cassyta*. Enfin les fleurs élégantes et brillantes des *guettarda*, *volkameria*, *ixora*, *crinum* et *sida* servent à l'ornement des deux sexes. Quant aux autres végétaux, les plus communs sont le *scævola Kœnigii*, *tournefortia sericea*, *nurinda citrifolia*, *terminalia moluccensis*, *rhyzophora gymnorhiza*, *hernandia sonora*, *calophyllum inophyllum*, *dodonea viscosa*, *cordia sebestena*, *suriana maritima*, *lythrum pemphis*, etc.

Le seul quadrupède de ces îles est le rat, si importun dans certains endroits que les insulaires lui donnent quelquefois la chasse pour le détruire. En fait d'oiseaux, on n'y trouve guère, outre les oiseaux de mer, que le pigeon de la mer du Sud, et la poule qui y vit dans un état presque sauvage, les naturels n'en faisant point usage pour leur nourriture. Quelquefois seulement, ils en élèvent par pure curiosité, ainsi qu'une sorte de petit héron blanc.

Le poisson est peu abondant sur les récifs d'Otdia; il y acquiert même une qualité vénéneuse qui le rend dangereux. Deux sortes de raies qui atteignent de grandes dimensions sont surtout dans ce cas. On recherche leur peau pour couvrir les tambours.

Les coquilles y sont variées et nombreuses, et plusieurs fournissent comme aliment la chair de leurs mollusques. Le *murex tritonis* sert de trompette; les *tridacne* et autres grandes bivalves servent à la fois d'écuelles et d'instrumens tranchans; l'huître perlière est taillée en divers ornemens, ainsi que d'autres coquilles plus petites, pour faire des colliers, des pendans d'oreilles et des bracelets.

Les tripangs couvrent les récifs d'Otdia sans que les insulaires songent à y goûter, même dans leurs temps de disette. Les insectes y sont rares; mais il y a une sorte de petite scolopendre et le scorpion de l'Australie. La morsure de l'un et la piqûre de l'autre paraissent fort peu redoutées des habitans.

Ces naturels ne sont remarquables ni pour la stature, ni pour la force corporelle; mais ils sont bien faits et agiles; ils jouissent d'une bonne santé et sont susceptibles d'arriver à un grand âge : leur caractère est gai, vif et plein d'enjouement. Les enfans restent long-temps à la mamelle, souvent même quand ils peuvent déjà parler et courir. Ces insulaires ont le teint plus foncé que les Hawaiiens; mais ils ont en revanche la peau plus propre; ils sont aussi à l'abri des effets du *kava* et des maladies cutanées. Les deux sexes portent leurs longs et beaux cheveux noirs rattachés proprement sur le derrière de la tête; mais les enfans les laissent flotter à l'abandon. Les hommes laissent croître leur barbe qui devient longue sans être touffue. Leurs dents sont généralement gâtées par l'habitude de mâcher les fruits coriaces et fibreux du pandanus, et sont souvent brisées sur le devant : les chefs, pour

Digitized by Google

lesquels on a coutume de préparar davance ces fruits, sont moins exposés à voir leurs mâchoires ainsi maltraitées. Le principal ornement des hommes et des femmes est une feuille de pandanus roulée et passée dans une ouverture pratiquée au lobe inférieur de l'oreille. Pour les hommes, ce rouleau a jusqu'à trois pouces de diamètre; pour les femmes, il est de moitié moins gros. Quelquefois il est garni d'une mince doublure en écaille de tortue.

Leur tatouage élégant et bien tracé diffère pour les deux sexes; mais il est uniforme chez chacun d'eux. Les hommes tracent sur la poitrine un triangle, dont la pointe est dirigée vers le nombril, et qui consiste en plusieurs raies diversement combinées ensemble; des raies semblables occupent le derrière du corps. Chez les femmes, les bras et les épaules seulement sont tatoués. Au nombre des dessins figurés, Chamisso observa souvent la figure d'une croix romaine (Pl. LV — 4).

L'habillement des hommes consiste en une ceinture avec des franges pendantes, à laquelle s'ajoute souvent une petite natte carrée en guise de tablier. Les enfans marchent tout-à-fait nus jusqu'à l'âge de la virilité. Les femmes ont deux nattes plus longues, attachées aux hanches par des cordes; les filles portent de bonne heure un petit tablier. Outre les fleurs et les colliers de coquilles qui servent à l'ornement des deux sexes, les hommes portent souvent à leur cou des colliers de dents de dauphin enfilées et des plaques en ossemens du même cétacé, ou en écaille de tortue. Ils font encore usage, dans leur toilette, des plumes de la queue de l'oiseau des Tropiques, de la frégate, et ont des bracelets fabriqués avec la coquille de quelque grande univalve, parfaitement polis (Pl. LVI — 4).

Les *irous* ou chefs se distinguent souvent par leur grande taille, mais jamais par leur corpulence. Pour eux, le tatouage occupe généralement les parties du corps qui en sont dépourvues chez les gens du commun, c'est-à-dire, les côtés, les hanches, le cou et le bras (Pl. LV—2; LVI—3).

Les maisons d'Otdia ressemblent à celles des Mulgraves pour la structure. Ce sont des toits soutenus sur quatre pieux, divisés en deux étages; celui d'en bas n'a que la hauteur nécessaire pour qu'un homme puisse s'y tenir assis. On pénètre, par une ouverture carrée, dans l'appartement supérieur qui contient tout le mobilier du ménage (Pl. LV—1 et 3). Les naturels dorment tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre, et plusieurs huttes ouvertes, dispersées autour de la case principale, servent de chambres à coucher séparées. Les toits sont en feuilles de cocotier ou de pandanus; le plancher est en petits fragmens de coraux et de coquilles. Une natte grossière sert de lit, et un morceau de bois d'oreiller.

Le pandanus sauvage semble être une propriété générale. Un faisceau de feuilles de cet arbre, lié à la branche sur laquelle le fruit mûrit, assure sa possession à celui qui l'a découvert. Souvent les insulaires dévorent ce fruit, quand il n'est pas encore mûr. Les cocotiers sont des propriétés particulières. Ceux de ces arbres qui sont situés près des habitations ont souvent leur tronc entouré de feuilles, destinées, sans doute, à trahir, par leur bruissement, les voleurs de cocos.

Chamisso ne tarit point en éloges sur la décence et la modestie des femmes, sur les soins des parens à l'égard de leurs enfans, sur la douceur des relations entre les chefs et les hommes du peuple. Malgré sa pauvreté et sa simplicité, cette peuplade n'a aucun des vices qui dégradent la plupart des tribus polynésiennes. Ces tranquilles insulaires connaissent pourtant les ravages de la guerre. Naguère l'ambition poussa Lamari, chef de Aur, à soumettre à son pouvoir la plupart des îles Marshall ou Radak de Kotzebue. Plusieurs avaient déjà reconnu sa suprématie: Otdia, qui résistait encore à ses prétentions, avait eu plusieurs invasions à repousser, et craignait de nouvelles tentatives de la part de ce chef entreprenant. Il pouvait mettre trente pirogues en campagne, ce qui était une force assez imposante. Les combats entre ces sauvages ne paraissaient pas être fort sanglans; car on citait comme une des rencontres les plus meurtrières celle où vingt hommes étaient tombés de part et d'autre.

Ces naturels adorent un dieu invisible qui réside dans le ciel : ils lui présentent des offrandes de fruits, en plein air, sans temples ni prêtres. Dans leur langue, *Iagueach* signifie *dieu;* le nom de leur dieu est *Anis*. Quand on entreprend la guerre ou quelque affaire importante, des offrandes solennelles sont faites, toujours en plein air. Un homme de l'assemblée (tout autre que le chef) consacre les fruits au dieu, en les tenant dans ses mains; la formule de l'invocation est : *Ouidien Anis mine jeo*. Le peuple assemblé répète les derniers mots. Quand un chef de ménage va à la pêche ou entreprend quelque chose d'important, il fait son offrande en famille. Sur plusieurs de ces îles, il y a des cocotiers sacrés, sur la cime desquels Anis, disent les naturels, se plaît à descendre. Au pied

Digitized by Google

de ces arbres, quatre planches sont disposées en carré. Il ne paraît point, pourtant, qu'aucune interdiction particulière se rattache à ces enceintes, et les fruits de l'arbre sont mangés comme à l'ordinaire.

L opération du tatouage s'associe à certaines idées religieuses, et ne peut être pratiquée sans certains signes divins. Les personnes qui désirent être tatouées passent la nuit dans une maison, sur laquelle le chef qui doit exécuter l'opération invoque la divinité. Un certain son sensible, une sorte de sifflement indique l'acquiescement du dieu. Si ce signe ne se manifeste point, l'opération n'a pas lieu. De là vient que quelques individus ne sont jamais tatoués. S'ils passaient outre, la mer submergerait leur île et toute la terre serait détruite. C'est la mer seule que redoutent ces insulaires, et, pour arrêter l'effet de son courroux, ils ont recours aux conjurations. Kadou dit à Chamisso qu'un jour il avait vu la mer monter jusqu'au pied des cocotiers; mais elle fut conjurée à temps, et se retira dans ses limites.

Les habitans d'Otdia refusèrent, sous divers prétextes, de conférer la décoration du tatouage aux officiers russes qui le demandaient. Le plus souvent, ils alléguaient les conséquences pénibles de cette opération, l'enflure, la douleur, etc. Enfin un chef de Aur désigna sa maison à l'un des Russes pour y passer la nuit, promettant de le tatouer le lendemain matin; mais le jour venu, le chef éluda de nouveau toutes les instances de l'étranger.

Bien qu'aucune marque particulière de respect ne soit accordée aux chefs, ils jouissent toutefois d'un privilége arbitraire sur les propriétés. « Nous-mêmes, dit Chamisso, nous vîmes souvent des chefs, auxquels nous avions fait des présens, les cacher aux regards des plus puissans. Ils semblent reconnaître entre eux plusieurs degrés de hiérarchie qu'ils ne sauraient définir. Rarik était l'homme le plus considérable d'Otdia; son père Saur-Aur, peut-être le véritable chef du groupe, résidait à Aur. Rarik et son fils, jeune garçon d'environ dix ans, portaient autour du cou des bandelettes de pandanus, munies de nœuds; et cet ornement est une sorte de privilége. Dans les maisons des chefs, on trouve souvent de pareilles bandelettes, qui semblent être des objets consacrés, ainsi que des têtes de poisson desséchées, des cocos verts, et certaines pierres qu'on y remarque aussi. Le droit d'hérédité ne se transmet point directement du père au fils; mais bien du frère aîné aux cadets, jusqu'à ce que tous les frères soient morts; puis le fils aîné du frère est aussi appelé à l'héritage. Les femmes en sont exclues. Quand un chef s'approche d'une île, de sa pirogue on fait un signal et à l'instant même on s'empresse de satisfaire à tous ses besoins. Ce signal est donné par des cris que pousse un homme placé en avant de la pirogue, en même temps qu'il lève en l'air son bras droit. Quand des officiers russes naviguaient dans des pirogues, ils employaient fréquemment ce signal pour faire comprendre leurs demandes et leurs besoins. Du reste, les chefs se distinguaient au premier abord des autres naturels par des manières plus libres et plus nobles.

Quand les princes réunissent leurs sujets pour la guerre, le chef de chaque groupe va rejoindre l'armée avec ses pirogues. Ils tâchent de surprendre l'ennemi avec des forces supérieures; mais ils ne combattent jamais qu'à terre. Les femmes prennent part au combat, non-seulement dans le cas de défense, mais même dans les attaques. Seulement les hommes se placent sur la première ligne, armés de frondes, de lances et de bâtons. Les femmes, placées sur le second rang, sont occupées, les unes à battre le tambour suivant le commandement du chef, les autres à lancer des pierres. Après le combat, elles servent de médiatrices entre les deux partis. Les femmes devenues prisonnières sont bien traitées, mais on ne fait point les hommes prisonniers. Tout guerrier adopte le nom de l'ennemi qu'il a tué dans le combat. Quand une île est conquise, tous ses fruits sont pillés, mais on respecte les arbres.

Le mariage est fondé sur un libre consentement des deux parties; il peut se dissoudre comme il a été contracté. Un homme peut avoir plusieurs femmes. La femme est la compagne de l'homme; elle semble lui obéir volontairement et sans contrainte, comme au chef de la famille. Dans les excursions, l'homme marche en avant comme le protecteur; la femme le suit. Quand on discute une affaire, les hommes parlent en premier; les femmes, si on les consulte, prennent part à la délibération, et on prête attention à leurs discours. Les femmes non mariées jouissent de leur liberté, tout en observant un certain décorum. La jeune fille exige que son amant lui fasse des cadeaux; mais les relations intimes des deux sexes restent toujours enveloppées d'un certain mystère. Chamisso remarqua que le salut par le frottement des nez, usité dans toute la Polynésie, ne se pratiquait, dans les groupes des Carolines, qu'entre hommes et femmes, et seulement lorsqu'aucun étranger ne pouvait être témoin de ce gage d'affection mystérieuse.

Digitized by Google

Entre deux amis intimes, les droits de l'amitié obligent l'un d'eux à céder, au besoin, sa femme à l'autre. Mais une coutume barbare et qu'on regrette d'avoir à signaler chez des peuples de mœurs aussi douces, c'est celle qui oblige chaque mère à ne pas nourrir plus de trois enfans. Elle est forcée d'enterrer vivans ceux qui dépassent ce nombre. Les seules familles des chefs ne sont point assujetties à cette loi cruelle, que Kadou justifia en alléguant la stérilité des terres et la disette des vivres.

Les enfans naturels sont élevés de la même manière que les enfans légitimes. Quand ils sont en état de marcher, le père les prend avec lui. Si aucun homme ne reconnaît l'enfant, c'est la mère qui le garde, et, quand la mère meurt, une autre femme en prend soin.

Les corps des défunts sont liés avec des cordes dans la posture d'hommes assis. Les chefs sont enterrés sur les îles, dans des enceintes carrées, entourées d'un mur de pierres et ombragées de palmiers. Les cadavres des hommes du peuple sont jetés à la mer. Suivant le rang, les corps des ennemis tués dans le combat sont traités de la même manière. Un bâton enfoncé en terre, et marqué d'incisions annulaires, indique la tombe des enfans auxquels la loi indigène n'a pas permis de vivre.

CHAPITRE L.

CAROLINES-ORIENTALES. — ÎLE UALAN.

Sorti le 8 mai des récifs de l'île Otdia, *l'Oceanic* contourna par le S. le groupe Eregup, passa entre les groupes Wadelen et Namou, bas, boisés, et peuplés par une race semblable à celle que nous venions d'observer; puis il cingla directement vers Ualan. Par un temps propice, la traversée eût été courte; mais les calmes et les brises variables nous retinrent une semaine dans ces parages, et ce fut seulement le 15 au soir que nous aperçûmes les pitons élevés de l'île. Accoutumés depuis long-temps à l'aspect triste et monotone des terres basses et à fleur d'eau, nous retrouvâmes avec plaisir les formes changeantes et accidentées des terres hautes et pittoresques.

Durant toute la nuit du 15 au 16 mai, le temps fut favorable; mais au matin, quand nous nous trouvâmes devant les récifs de la côte ouest, à deux milles au plus du hâvre de *la Coquille*, un calme plat survint et nous empêcha de pouvoir donner dans les passes. Nous voyions, à l'aide de longues-vues, les naturels occupés à pêcher sur les récifs; nous distinguions les signes qu'ils nous faisaient pour nous engager à descendre sur le rivage, et nous ne pouvions ni avancer ni reculer, enchaînés que nous étions sur cette mer sans mouvement (PL. LVII — 1). Durant trois jours entiers, nous cherchâmes à nous engager dans le chenal qui aboutissait au mouillage; tous nos efforts échouèrent. *L'Oceanic* faillit même aller en dérive sur des récifs vers lesquels il était porté par le courant. Vaincu enfin par un contre-temps aussi opiniâtre, Pendleton renonça à cette relâche qu'un mauvais génie semblait nous interdire. De cette île, je ne vis que trois naturels, hommes du peuple, venus à bord dans une pirogue. C'étaient des hommes de manières affables et douces. Il fallut même se contenter d'une courte entrevue; car la brise s'étant faite, nous prîmes le bord au large. Ualan d'ailleurs n'était point une terre inconnue; elle avait été tour à tour visitée et explorée à fond par les Français de *la Coquille* et par le capitaine russe Lütke, observateur intelligent et consciencieux.

Ualan est certainement la même île que vit, en 1804, l'Américain Crozier qui la nomma *Strong*. Désignée sous le nom d'*Hope*, en 1807, elle figure aussi dans quelques cartes sous celui de *Teyva*. Mais le premier qui la visita fut M. Duperrey. Ce navigateur la signala aux géographes, et ses compagnons de voyage commencèrent par leurs travaux à la faire connaître au monde savant. Il faut se borner à constater les résultats de cette exploration par des citations textuelles empruntées aux récits des voyageurs qui y ont pris part. MM. Lesson, d'Urville et Duperrey parcoururent l'île tour à tour; nous rapporterons successivement les impressions de chacun d'eux.

« Le 6 juin 1824, dit M. Lesson, à peine *la Coquille* était-elle mouillée dans le hâvre qui porte son nom, que nous nous fîmes débarquer, M. de Blosseville et moi, et comme personne n'avait encore mis pied à terre, nous résolûmes de connaître enfin si ces naturels qui couvraient le rivage étaient doués de mœurs bienveillantes et hospitalières; nous désirions d'ailleurs nous rendre au grand village, situé dans la partie orientale de l'île et que nous avions vu du bord en longeant le rivage.

» Nous étions encore assez loin de la côte, lorsque notre petit canot, nagé par un de nos domestiques, ne put avancer plus loin. Nous nous jetâmes aussitôt à l'eau, et nous attérîmes devant une grande cabane, où plus de cent naturels étaient accroupis et prenaient leur repas.

Digitized by Google



2. Naturel de Ualan.

2. Natural de Ualan.



3. Femmes de Ualan.

2. Mujeres de Ualan.

Digitized by Google

Digitized by Google

A notre vue, ils poussèrent tous un *bou-ai-ai* prolongé dont le bruit nous assourdit, et dont nous ne savions trop la signification. Nous ne tardâmes pas à savoir que c'est ainsi qu'ils expriment leur étonnement. Les naturels nous pressèrent de nous asseoir au milieu d'eux. Là chacun d'eux vint satisfaire sa curiosité. L'un cherchait à voir si la couleur blanche de notre peau n'était pas l'effet d'une peinture ; mais tous manifestèrent l'étonnement le plus singulier, lorsqu'ils nous virent enlever notre chapeau et nos souliers, ou ôter notre veste. Ces bonnes gens imaginaient peut-être que ces objets faisaient partie de notre organisme. Comme cette circonstance se reproduisit dans toutes les cabanes où nous allâmes et de la part de tous les naturels que nous rencontrâmes, il nous suffira de dire une fois pour toutes que le *bou-ai-ai* éternel, accompagné de mille contorsions et de mille grimaces plus singulières les unes que les autres, suivit nos moindres gestes pendant tout le jour. L'un des indigènes s'empressa de nous apporter des cocos et des fruits à pain, ainsi qu'une noix pleine de schiaka, dont je goûtai seulement. Nous récompensâmes leurs soins par quelques bagatelles qui les rendirent heureux, et nous leur demandâmes alors des guides pour nous accompagner au grand village en traversant l'île. Ils comprirent parfaitement nos signes : trois d'entre eux se détachèrent et marchèrent en avant. L'un s'empara de ma boîte à herborisation, et la porta soigneusement jusqu'au village, en me parlant avec volubilité, quoique je n'entendisse pas un mot des jolies choses qu'il me débitait sans doute. Le chemin que nous prîmes se dirige d'abord à travers des fondrières marécageuses, couvertes de mangliers, puis sur une colline médiocre et longeant à l'E. Le sol devenait très-fertile, couvert de cabanes et de plantations de cannes à sucre ou de bananiers bien entretenues. De beaux arbres, unis aux citronniers, aux arbres à pain, formaient des massifs délicieux sur les tombeaux des habitans que recouvrent des cabanes légères. Nous jouissions en silence de la scène neuve qui s'offrait à nos regards, en suivant notre guide, dont l'empressement à nous être agréables nous charmait. Nous parcourions la riante vallée du centre de l'île, ayant à notre droite le pic le plus élevé et la montagne aux deux pitons. Dans toutes les cabanes, nous recevions l'hospitalité la plus empressée, les prévenances les plus simples. Notre vue, en produisant la surprise, portait aussi la frayeur dans l'ame des femmes et des jeunes filles ; bientôt nos guides et nos procédés les rassuraient, et la confiance s'établissait d'une manière solide. Dans une cabane, une jeune femme dérangea mon gilet et entrevit ma poitrine qu'il recouvrait. Elle parut si frappée de cette vue, qu'elle voulait absolument me dépouiller de tout vêtement pour mieux juger, sans doute, si nous appartenions à une race d'hommes formés sur un type différent du leur. Je ne crus pas devoir pousser la complaisance jusqu'à ce point. Ces jeunes femmes avaient les plus beaux yeux du monde, une bouche magnifiquement meublée, des traits assez réguliers ; mais, du reste, elles étaient mal faites. Une étroite bande d'étoffe était le seul voile qui couvrît leurs charmes (Pl. LVII — 3). Elles ne tarissaient point en paroles, et, quoique nous ne pussions nous exprimer autrement que par gestes, et souvent sans nous faire comprendre, elles ne cessèrent point de parler, et nous prouvèrent que partout, civilisé ou sauvage, le sexe féminin aime à babiller. Près d'elles étaient leurs jolis métiers pour fabriquer les toiles employées en maro. Après nous être reposés quelques instans, nous continuâmes notre route. Nous suivîmes d'autres guides, les premiers ne voulant pas aller plus loin ; car ils nous dissuadaient depuis quelques instans d'avancer davantage vers l'intérieur. Nous suivîmes le lit d'une rivière, dont l'eau fraîche, sous les sombres voûtes d'arbres séculaires, m'occasiona un rhumatisme à la jambe qui me mit presque dans l'impossibilité de me rendre à bord. Cette eau coule sur un lit de gravier formé de petites cascades, en descendant une haute colline, et se rend au rivage, après un mille de cours. Là elle coule au milieu des mangliers, et ses rives sont formées d'un épais limon. Nous y trouvâmes une grande pirogue que les naturels mirent à flot, et sur laquelle nous nous placâmes. Bientôt nous naviguâmes dans la baie de Pane, à la partie orientale de l'île, ayant devant nous la petite île de *Lele*, sur laquelle réside le roi de Ualan et la majeure partie de la population. Cette petite île tient à la grande terre par un plateau de récifs sur lequel on peut marcher, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. On nous débarqua sur la grève comme en triomphe : nos guides paraissaient enorgueillis de conduire devant leurs chefs des objets aussi curieux que nous paraissions l'être à leurs yeux. Nous traversâmes un grand nombre de rues tortueuses, bordées de larges murs en grosses pierres de corail et pleines d'eau. Nous observâmes avec étonnement une muraille composée de blocs, de forme vraiment colossale, et nous cherchâmes à concevoir comment et dans quel but on avait

Digitized by Google

élevé ces masses à quinze pieds de hauteur. Les cabanes élégantes de ces insulaires bordent les rues sur des tertres élevés, car toute la partie déclive de *Lele* paraît être recouverte par les eaux de la mer, et c'est pour cela, sans doute, qu'elle est enveloppée entièrement d'une ceinture de murailles. De toutes parts une population empressée sortait de ces demeures, et hommes, femmes et enfans, se précipitaient sur nos pas avec le même empressement que les Européens civilisés manifestent pour un appareil de supplice. Leur curiosité, ici, avait heureusement un but plus honorable.

» Toutes les fois que nous nous arrêtions, nos guides paraissaient s'impatienter. Sans doute que nous manquions à l'étiquette; car ils nous défendaient même de parler à ceux qui nous formaient une suite aussi nombreuse. C'est avec ce cortége que nous arrivâmes à une grande maison commune, autour de laquelle la population entiere était assise en rond et par terre.

» Lorsque nous traversâmes l'assemblée pour nous rendre devant les chefs, nous fûmes salués d'un *bou-ai-ai* général : l'ébahissement le plus complet était peint sur toutes les physionomies. Un chef vint nous prendre pour nous introduire ; nos guides alors parurent rentrer dans le néant, en se traînant sur les genoux et sur les mains, au milieu de plus de trois cents hommes. Les femmes étaient à part, au nombre d'environ deux cents, sans y comprendre les enfans. Sous la grande cabane publique, sans murailles, étaient assis sur des nattes séparées et distantes, cinq chefs âgés, n'ayant aucune marque distinctive, et nus comme les autres insulaires, ou, comme eux, n'ayant qu'un étroit maro autour des reins. Les scènes très-réjouissantes de leur surprise se renouvelèrent, et les présens que nous leur fîmes achevèrent de nous mériter les applaudissemens universels. Plus de mille yeux suivaient nos moindres mouvemens, et notre position sur des nattes, au milieu de cette douce population, près de chefs âgés et vénérables, dans des cabanes gracieusement construites, ressemblait assez à quelques-uns des tableaux des *Mille et une Nuits*. La circonstance dans laquelle nous nous trouvions était si nouvelle qu'on peut la sentir, mais difficilement la peindre. Enfin, un chef vint nous prendre par la main et nous conduire dans une cabane attenante, ayant une varangue de joncs. C'était la demeure du roi de l'île, ou, comme ils l'appelaient, de l'*urosse-tône*. Nous le trouvâmes couché sur une natte, et il se couvrit la tête à notre approche. Nous lui fîmes des présens qui le rassurèrent, car on n'aborde point ces monarques sauvages sans avoir les mains pleines. Nous remarquâmes que tous les dons que nous avions déjà faits aux chefs lui avaient été remis, et que ma boîte de fer-blanc, pleine de plantes et d'autres objets d'histoire naturelle, qu'un indigène portait avec tant de complaisance, avait déjà été offerte au roi. C'est en vain que je la réclamai ; il paraît que ce qui entre à la cour n'en sort plus. J'en fis le sacrifice, et je regrettai seulement ce qu'elle contenait. Cet urosse était un vieillard sur le bord de la tombe, accablé par le poids des ans, dont l'œil mourant semblait nous dire avant de se fermer : « Quelle singulière et bizarre espèce d'hommes ! » Car la couleur de notre peau et nos vêtemens opposés à leur manière d'être doivent, sans doute, leur paraître bien étranges ! Pendant que nous reposions, les chefs seuls revinrent s'asseoir près de nous, et le peuple ne quitta point sa place. Les femmes paraissaient jouir d'une liberté plus étendue ; car elles formèrent un cercle à une faible distance de nous, sans qu'on les en fît retirer. Le deuxième urosse était un vieillard plein de vigueur, très-jovial, dont les traits sereins et calmes respiraient une douce autorité. Sa chevelure et sa longue barbe blanche, ondoyant sur sa poitrine, lui donnaient une physionomie vénérable. Le respect que leur portent les habitans est tellement servile, que mieux que tous les raisonnemens il annonce bien une origine asiatique.

» Le soleil précipitait sa course, et nous hâtâmes la visite. Nous préférâmes nous rendre à bord par une autre route et, pour ne point nous écarter des grèves, en contournant la côte. La longueur du premier chemin que nous avions pris, n'est, d'après la carte, que de cinq milles marins, mais il est fort mauvais ; celle du second se trouve être de huit milles. Nous suivîmes les récifs, rencontrant çà et là des cabanes, des bouquets de cocotiers, et suivis d'un grand nombre de naturels. Nous n'arrivâmes que fort tard à bord, et jamais je n'éprouvai autant de fatigue dans des courses bien autrement longues. Le récit que nous fîmes à nos collègues les engagea, dès le lendemain, à se rendre à *Lele*, où déjà les naturels, revenus de leur première émotion, se montrèrent moins curieux ; et à quelques visites qui suivirent, leur étonnement éta t complètement éteint. »

Voici maintenant comment M. d'Urville raconte l'excursion qu'il fit à Lele le jour suivant :

« Retenu à bord par les devoirs de mon grade, je n'avais pu, dès le premier jour, satisfaire la

Digitized by Google

curiosité que j'éprouvais de visiter le chef-lieu de la population d'Ualan, que les insulaires nous disaient être *Leilei*, située sur la bande opposée de l'île. M. Lesson, auquel la nature de ses fonctions laissait plus de liberté, avait employé la journée du 6 à faire cette excursion avec l'élève de Blosseville. Il était revenu fort tard dans la soirée, tout-à-fait sur les dents : il assurait avoir marché pendant plus de dix milles pour se rendre à Leilei, et le double au moins pour en revenir, sans parler des difficultés inouïes du voyage. Cela m'étonnait ; car par les relevemens qui avaient été pris, je savais déjà que l'île entière avait à peine vingt milles de circuit, et la distance de notre mouillage à Leilei faisait à peine le tiers de la circonférence. Mais je savais aussi, par plus d'une expérience, que notre confrère Lesson était un bien triste piéton ; la fatigue avait sans doute triplé les distances pour lui, et je réussis à déterminer à m'accompagner quelques officiers, qu'avaient effrayés d'abord les doléances du naturaliste.

» En conséquence le 7 juin, à six heures du matin, accompagné de MM. Jacquinot, Bérard, Lottin et Gabert, je m'embarquai dans un canot; deux novices portaient nos provisions et une belle hache bien aiguisée que nous devions offrir à l'*uros-ton* ou premier chef de l'île. Long-temps avant d'accoster au rivage, l'eau se trouva si basse qu'il fallut nous jeter tous à la mer et renvoyer le canot. Puis nous parvînmes au village de Lual en suivant l'embouchure d'un petit ruisseau où nous eûmes souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Dans ces circonstances, nous eussions volontiers échangé nos incommodes vêtemens pour la ceinture légère des Ualanais, qu'un rayon de soleil séchait au sortir de l'eau.

» A Lual, nous fûmes reçus dans une grande case publique, qui servait en même temps d'atelier de construction, car j'y remarquai une grande pirogue que façonnaient deux ou trois ouvriers avec leurs herminettes en fragmens de *tridacne* acérés. Je m'étais toujours imaginé qu'il fallait un temps immense à ces sauvages pour terminer de semblables travaux avec des outils aussi imparfaits; mais je vis qu'ils allaient encore assez vite; chaque coup de leur hache de coquille faisait voler des copeaux de bois assez gros, et je remarquai même que leurs lames, par leur forme, convenaient beaucoup mieux à leurs travaux que celles de nos instrumens d'acier. Aussi le maître de cet atelier, tout en admirant la hache que nous portions à l'uros et surtout le pouvoir prodigieux de son tranchant, essaya un moment de s'en servir; puis il nous la remit en disant qu'elle coupait beaucoup trop.

» Ayant demandé un guide pour nous conduire à Leilei, ce ne fut pas aussi facile d'en obtenir un que nous l'avions imaginé. Après une demi-heure de pourparlers, l'affaire en était toujours au même point; et il me parut évident que la visite de la veille avait déjà éveillé les craintes des potentats de Leilei, et que les naturels de Lual avaient peur de se compromettre en conduisant de nouveaux étrangers dans la capitale. Déjà mes compagnons étaient indécis sur ce qu'ils allaient faire, quand je fis comprendre aux insulaires que je voulais absolument voir l'uros-ton, et que si personne ne voulait m'accompagner, malgré la récompense que j'offrais, j'allais me mettre en route et saurais bien trouver le chemin seul. Puis je commençai à m'acheminer. En me voyant si bien déterminé, un naturel, jugeant sans doute qu'il valait mieux pour lui gagner la récompense promise, s'offrit de bon cœur pour guide, et ne demanda que quelques instans pour faire sa toilette qui fut aussi simple qu'expéditive. En effet, elle se borna à rattacher ses cheveux sur le haut de la tête, à passer autour de ses reins une ceinture neuve, et à placer sur sa lèvre inférieure une valve de vénus.

» Enfin, vers sept heures, nous partîmes et suivîmes long-temps un sentier étroit et fangeux qui traverse un grand nombre de plantations. Là sont cultivés des taros, des bananiers et des cannes à sucre; celles-ci sont l'objet des soins les plus assidus, chaque touffe est rattachée le long d'un pieu, et les espaces intermédiaires sont tout-à-fait dégagés de mauvaises herbes. Les palissades qui les environnent sont formées avec des tiges élégantes de *dracæna terminalis*, traversées par des baguettes de cannes proprement ajustées. Ces jolis enclos contiennent la plupart des sépultures de l'île, qui portent le nom de *lomsi*. Ce sont tout simplement de petites cases de six ou huit pieds de long sur quatre ou cinq de large.

» Sur la route, on traverse plusieurs courans d'une eau fraîche et limpide. Une voûte presque continuelle d'arbres majestueux en ferait une promenade délicieuse, si les naturels avaient seulement l'attention de placer de temps en temps de grosses pierres pour y poser les pieds, au lieu des fondrières où l'on enfonce quelquefois jusqu'à mi-jambe (Pl. LVIII—3).

» Au bout de trois quarts d'heure, nous fîmes halte dans un petit village où la population rassemblée au nombre de quarante personnes environ de tout âge et de tout sexe nous attendait

Digitized by Google

paisiblement ; ils avaient eu l'attention de nous préparer des fruits à pain, des cocos et des bananes. Tous ces sauvages nous examinaient avec une avide curiosité, et chacune de nos actions excitait de leur part des cris d'admiration. Pourtant leur curiosité, d'ailleurs si naturelle, ne se trahissait par aucune démarche importune et indiscrète. Seulement, de temps en temps, un homme ou une femme s'approchait tout doucement de l'un de nous et semblait solliciter, par ses regards, la permission de considérer et de toucher notre peau. Si cette faveur lui était accordée, alors il la palpait doucement, la flairait et semblait y trouver beaucoup de plaisir. De toutes les merveilles que nous étalâmes aux yeux des sauvages, la blancheur et l'odeur de notre peau me parurent être ce qui les flatta le plus agréablement.

» Au bout d'une demi-heure de halte, nous prîmes congé de nos hôtes, ravis de la magnificence avec laquelle nous avions jugé convenable de répondre à leurs attentions ; et pourtant nos largesses s'étaient bornées à quelques bijoux en verroteries, à quelques clous et couteaux de vil prix. Notre suite s'était bien accrue, et trente sauvages nous accompagnaient quand nous quittâmes notre première station. Le sentier s'élève durant quelques lieues sur la croupe de la montagne centrale ; mais je ne pense pas qu'il aille à plus de cent mètres de hauteur. Là, je retrouvai une végétation semblable à celle que j'avais déjà observée à Waigiou dans la Papouasie, mais bien plus bornée sous le rapport de la variété des espèces. La faune entomologique est d'une extrême pauvreté et se borne à quelques espèces de papillons. Les oiseaux terrestres ne sont que de cinq ou six espèces. Un seul petit grimpereau d'un rouge éclatant flatte agréablement la vue, et souvent l'œil abusé croirait voir une fleur de pourpre se balancer sur une branche de verdure. Sur le revers opposé du côteau, la route suit long-temps le lit d'un torrent délicieux qui tombe par cascatelles et qu'ombragent sans cesse les plus beaux arbres du monde. C'est ainsi qu'on arrive dans la vallée centrale, située entre les deux pics, et occupée en majeure partie par de florissantes plantations de cannes à sucre, à travers lesquelles serpentent plusieurs ruisseaux qui y entretiennent une fertilité inépuisable. Au milieu de cette riante plaine, nous fîmes une seconde halte dans une grande cabane où nous attendaient une soixantaine de naturels. Là, nous trouvâmes la même hospitalité, la même réserve, le même ravissement de nous voir, de nous entendre et de nous toucher. Les deux novices qui portaient nos présens et nos bagages devinrent particulièrement l'objet d'une cour assidue et d'égards empressés de la part de plusieurs naturels plus intéressés, dans l'espoir d'obtenir d'eux quelques-uns des objets rares dont ces hommes étaient porteurs.

» Une demi-heure seulement fut consacrée à cette halte, puis nous poursuivîmes notre course par un chemin beaucoup meilleur que celui d'auparavant, si bien qu'à neuf heures et demie environ nous nous trouvâmes sur les bords d'un ruisseau considérable, dont le lit était contenu sur les deux bords par deux murailles en pierre sèche assez bien établies. Nous fîmes environ cent pas dans le lit de cette rivière avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et cette nouvelle manière de cheminer commençait à nous incommoder beaucoup avec nos vêtemens, quand nous découvrîmes tout-à-coup deux fort jolies pirogues qui occupaient entièrement le canal. Les beaux *palpals* (sorte de chapeaux chinois faits avec de petites coquilles blanches) qui les décoraient annonçaient assez qu'elles appartenaient à des uros distingués. Notre arrivée avait été annoncée à Leilei, et ces pirogues avaient été envoyées pour nous recevoir, comme on nous l'expliqua. Nous nous y embarquâmes, et bientôt nous quittâmes la rivière pour donner dans le hâvre de Leilei. Alors je fus aussi étonné que ravi de voir notre excursion si facilement et si promptement terminée. J'avais bien compté sur un peu d'exagération dans le récit de notre confrère Lesson ; mais je n'avais pas imaginé que cet effrayant voyage dût se réduire à une petite promenade de deux heures et demie environ.

» Du reste, mon attention fut bientôt entièrement absorbée par le spectacle admirable qui s'offrit à nos regards. Nous flottions paisiblement au milieu d'un spacieux bassin que ceignaient, dans les trois quarts de son pourtour, les verdoyantes forêts du rivage. Derrière nous s'élevaient, à droite et à gauche, les hautes sommités de l'île, couvertes, dans toute leur étendue, de tapis épais de verdure, au-dessus desquels se balançaient çà et là les tiges souples et mobiles des cocotiers. Devant nous surgissait, au milieu des flots, la petite île de Leilei, entourée des jolies cabanes des insulaires, et couronnée par un monticule de verdure ; et, à quelque distance de Leilei, apparaissaient encore deux îlots plus petits occupés par de belles habitations. Qu'on joigne à cela une journée magnifique, une température délicieuse, eu égard à la brise du large qui arrivait jusqu'à nous, les cris

Digitized by Google

Digitized by Google

1. Aldea en Ualan.

Digitized by Google

de joie et d'admiration de nos compagnons sauvages, et l'on pourra se faire une idée des sentimens qui devaient remplir nos ames dans cette sorte de marche triomphale au milieu d'un peuple simple, paisible et généreux (Pl. LVIII—1).

» En approchant des rives de Leilei, une nouvelle scène de détail se présenta à nos regards : de belles cases entourées de hautes murailles, des rues bien pavées, et sur la plage la population entière de Leilei, au nombre de huit cents personnes au moins, rassemblées pour assister à notre débarquement. Ce qui était surtout digne de notre admiration, c'était l'ordre et le silence parfaits que gardait cette foule composée d'individus de tout âge. Les hommes étaient rangés d'un côté, les femmes de l'autre, tous entièrement nus, et n'ayant pour vêtement que l'étroite ceinture qui couvre leurs reins, et qui porte le nom de *tot*. Quand nos pirogues accostèrent la plage, deux ou trois uros se détachèrent de la foule, et nous conduisirent gravement et en silence à cent pas du rivage, dans une case immense qui me parut destinée aux cérémonies publiques. Elle était ouverte de toutes parts, et un petit coin seulement pourvu d'une cloison semblait réservé pour la station du chef principal. Nous fûmes conduits dans cet appartement, où l'on nous laissa seuls, tandis que la foule entière se tint accroupie sur les genoux en dehors de la case, gardant le silence le plus profond. Un chef seul resta près de nous, sur le seuil de notre appartement. Nous attendîmes quelque temps sans voir aucun mouvement parmi ces naturels. Enfin, fatigué de notre isolement qui commençait à me paraître assez bizarre, je demandai au chef assis auprès de nous où était l'uros-ton, ajoutant que nous désirions le voir. Le chef me répondit avec beaucoup de civilité que l'uros-ton habitait dans une maison voisine, qu'il allait venir; mais qu'il fallait prendre patience, attendu qu'il avait beaucoup de peine à marcher.

» Au bout de quelques instans, nous vîmes paraître ce haut personnage. Son corps affaissé, son air décrépit, son extrême maigreur et sa démarche chancelante, annonçaient un octogénaire. A son approche, par un mouvement involontaire de politesse, nous nous levâmes tous pour le recevoir; mais un murmure sourd et général dans toute la foule des spectateurs nous apprit bientôt que nous avions gravement manqué au cérémonial de l'île. En effet, l'étiquette veut que tout subalterne se prosterne devant son supérieur, et devant l'uros-ton tous les fronts doivent rester courbés contre terre. A son aspect, tous les assistans et les uros les plus puissans s'étaient humblement inclinés; aussi tous parurent-ils surpris de la conduite de ces étrangers, qui ne craignaient pas de se lever à l'approche de leur suprême monarque. Le peuple murmura, les grands s'indignèrent; le vieux chef lui-même resta un moment interdit, et indécis sur ce qu'il devait faire. Ayant reconnu notre gaucherie, je me rassis sur ma natte, et fis signe à mes compagnons d'en faire autant. Alors le trouble s'apaisa sur-le-champ, et le vieux uros vint s'asseoir près de moi d'un air bienveillant. Chacun de nous s'empressa de lui faire divers présens, tels que verroteries, miroirs, couteaux, clous, mouchoirs, et ces largesses le mirent de si belle humeur, que le bon vieillard rit, causa et s'ébattit même comme un véritable enfant. Dans sa joie, il distribuait à chacun de nous sa faveur royale de la manière la plus comique. A l'un il pinçait la joue, à l'autre les jambes; il frappait sur les épaules et sur les cuisses d'un troisième, tout cela pour nous témoigner son contentement. En un mot, nous devînmes les meilleurs amis du monde.

» La reine se présenta à la porte de l'endroit où nous étions, et il me parut qu'elle n'osait entrer : seulement les femmes qui, jusqu'à ce moment, s'étaient tenues à l'écart, encouragées par l'exemple de leur souveraine, s'approchèrent en foule pour nous examiner de plus près. En ce moment, le roi se décida enfin à envoyer chercher les cadeaux qu'il devait nous offrir : je vis avec assez de surprise qu'ils se bornaient à deux *tots* pour chacun de nous, neufs il est vrai, mais du tissu le plus grossier. De simples individus s'étaient montrés plus généreux, et nous en conclûmes que le brave homme devait être un roi fort économe de ce qui lui appartenait, mais très-avide de ce qui appartenait aux autres. Il voulait ma boîte d'herborisation, ma pioche, ma serpette, enfin tout ce qu'il voyait; mais je sus lui faire entendre que tout cela m'appartenait, que j'étais uros-ton comme lui, et qu'il devait se contenter de ce que je lui donnais. Tout cela ne paraissait pas trop le persuader. Pour faire un peu diversion, je me levai de ma place, et m'avançant vers la reine, je lui passai autour du cou un brillant collier en verre taillé à facettes, et la foule d'applaudir par un murmure de satisfaction. Cette galanterie fut tellement du goût de l'auguste personne, qu'elle envoya chercher sur-le-champ cinq beaux tots d'un plus plus beau tissu, qu'elle m'offrit avec aménité. Sur ces entrefaites, le peuple s'étant un peu trop approché de nous, des chefs firent éloigner les indiscrets, en les repoussant par les épaules, mais avec douceur;

Digitized by Google

ce qui me donna une bonne idée du caractère général de la nation.

» On nous apporta aussi des fruits à pain et des cocos que nous avions demandés; puis nous tirâmes nos provisions et nous nous mîmes à faire un repas plus substantiel que celui du matin. Cette licence de notre part parut d'abord contrarier le vieil uros, et il tâcha de me faire entendre que c'était mal à nous de manger en sa présence. Pour le calmer, je lui fis offrir les mets que nous avions apportés du bord, et sa bonne humeur revint. Parmi les lubies bizarres qui lui passèrent par la tête, le bon homme s'avisa tout d'un coup de vouloir vérifier si j'étais un homme ou une femme, et j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de donner suite à son examen. C'eût été un spectacle digne de Callot que de voir un officier français engagé dans une semblable lutte avec un vieux chef sauvage, en présence d'une population de six à huit cents individus des deux sexes.

» Parmi tous les uros présens à cette entrevue, un seul, âgé d'une soixantaine d'années, homme de bonne mine et plus replet que la plupart des insulaires, jouissait du privilége de rester avec nous près du roi. Cet homme était peut-être le premier ministre ou le second chef de l'île; car le vieux roi lui-même nous le fit remarquer comme un uros de distinction en le recommandant à notre libéralité.

» Près d'une heure et demie s'était écoulée dans cette entrevue, et dans l'impossibilité où nous étions de nous communiquer nos idées d'une manière satisfaisante, je trouvai que c'était assez. Je me levai et la séance se trouva ainsi rompue. Alors notre premier guide qui s'était éclipsé dans la foule reparut à notre tête, et je vis qu'il se préparait à nous faire traverser rapidement le village sans nous laisser arrêter. Cela ne faisait nullement mon compte, et je lui déclarai que je ne voulais point quitter ainsi Leilei. D'abord j'exprimai le désir de visiter la demeure royale située tout près du grand hangar public. C'était une grande case, entourée de nattes de toutes parts, et dont l'aspect annonçait l'aisance des propriétaires. Notre guide et d'autres chefs parurent vouloir s'opposer à ce désir. J'insistai, et la reine elle-même fit cesser le débat, en faisant ouvrir les portes de bonne grâce. L'intérieur n'offrait qu'un grand appartement entièrement libre, dépourvu de meubles, et dans lequel on ne remarquait qu'une cloison à son extrémité inférieure, comme dans tous les autres que j'avais déjà vus. Ma curiosité satisfaite, je fis encore quelques cadeaux à la reine et à ses filles, puis je pris congé d'elles et poursuivis mon examen

» Les rues étaient bordées de murailles énormes qui attestent que ces naturels, en apparence faibles et peu robustes, sont néanmoins susceptibles de se livrer à des travaux pénibles. Derrière la case royale, une vaste enceinte carrée, entourée de fortes murailles, attira un instant mes regards : certaines expressions, certains signes des sauvages qui nous accompagnaient, me donnèrent lieu de penser que ce local pouvait quelquefois servir à des cérémonies religieuses. Pourtant je ne pus y découvrir que quelques nattes éparses sur le sol, et une grande hutte en mauvais état faisant face à cette enceinte.

» Au bout de la rue, une muraille encore plus considérable que toutes celles que nous avions vues excita mon admiration; elle n'avait pas moins de vingt pieds de haut sur dix à douze d'épaisseur et quarante ou cinquante sur chaque face. On conçoit difficilement comment ces peuples, sans l'aide d'aucune machine, peuvent transporter des blocs aussi pesans que ceux qui entrent dans ces constructions, dont quelques-uns doivent peser plusieurs milliers; il est même plus difficile de deviner quelle peut être l'utilité de ces lourdes masses. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les résidences des uros étaient toujours accompagnées de ces énormes murs qu'ils nomment *pot-ouro* ou simplement *pot*, et ces murs semblaient être un des attributs de leur dignité, comme au moyen-âge les remparts et les fossés accompagnaient toujours les demeures des seigneurs.

» Près des grosses murailles dont je viens de parler, s'élevaient deux belles cases plus grandes et mieux tenues que celles du roi. La plupart de ces cases contiennent chacune dans leur intérieur deux ou trois grandes pirogues soutenues sur des traverses à cinq ou six pieds au-dessus du sol. C'était encore une énigme pour nous de savoir ce que les naturels pouvaient faire de ces immenses pirogues, eux qui ne paraissaient pas avoir connaissance d'une autre terre au monde que celle de leur île. La plupart de ces maisons étaient désertes quand nous y entrions; les naturels n'y entraient qu'à notre suite, et chacun d'eux s'accroupissait à l'instant si un uros venait à paraître. Du reste, partout on nous offrait des fruits à pain et des cocos, et partout ces avances étaient reconnues de notre part par des présens. La dernière case que nous visitâmes sur le revers opposé de Leilei surpassait toutes les autres par ses dimensions, et je reconnus que c'était la première qui avait frappé

Digitized by Google

nos regards, quand nous avions accosté l'île. Le propriétaire de cette belle habitation était un jeune uros, d'une trentaine d'années, bien fait, alerte, doué d'une physionomie agréable et de manières engageantes. Il nous fit un accueil semblable aux autres : nous restâmes une demi-heure sous son toit et autant environ sur le rivage à converser avec les naturels rassemblés autour de nous, hommes, femmes et enfans, qui semblaient enchantés de nous voir au milieu d'eux. Puis le jeune chef arma deux belles pirogues et nous conduisit lui-même sur la plage N. E. de Ualan, où nous lui avions témoigné le désir d'être transportés pour retourner à notre bord.

» Il n'était encore qu'une heure après midi; mais nos largesses avaient épuisé tous les objets que nous avions apportés pour distribuer. Ces largesses mal-entendues avaient déjà corrompu le caractère généreux et hospitalier de ces peuples, surtout dans la classe des chefs; au lieu des avances désintéressées qu'ils nous faisaient dans le principe, il était facile de voir que leurs offres avaient pris un caractère de cupidité et de spéculation qui leur était primitivement inconnu. Ainsi nos intentions généreuses avaient déjà produit des résultats déplorables. Nous passâmes entre les deux îlots de Senei et de Senas où sont etablies de grandes pêcheries, et nous débarquâmes sur la plage. Notre jeune uros nous accompagna jusqu'à la résidence de l'uros chef de ce territoire. En cette occasion, je fus temoin d'une scène singulière entre ces deux personnages. Notre compagnon nous avertit que nous allions paraître devant un uros; puis il s'avança lui-même de droite et de gauche avec beaucoup de précaution, comme pour découvrir où se tenait l'uros chez lequel nous allions nous présenter. Bientôt nous vîmes celui-ci à la porte de son enceinte murée, assis gravement et un peu à l'écart de ses sujets rassemblés en groupe. Aussitôt le jeune uros, notre conducteur, alla lestement s'accroupir à cinquante pas de distance avec tous ses gens, et ils demeurèrent dans cette position, sans souffler mot, jusqu'au moment où nous prîmes congé de notre nouvel hôte. Etait-ce là une forme d'étiquette entre ces deux chefs, ou bien quelque inimitié régnait-elle entre eux et les empêchait-elle de se rapprocher davantage? C'est ce que je ne pus discerner. Du reste, le dernier uros, homme grave et d'une tournure respectable, nous accueillit encore fort honnêtement.

» Durant le reste de notre route jusqu'à la corvette, qui fut de sept ou huit milles environ, nous passâmes devant plusieurs résidences d'uros, qui tous nous offrirent l'hospitalité, en mettant des fruits à pain et des cocos à notre disposition de la façon la plus affable. Nous n'avions presque plus rien à leur donner, et néanmoins pas un d'eux n'eut l'air d'être poussé par la cupidité. Tantôt, la route suivait le bord de la grève, et alors la chaleur accablante du soleil nous fatiguait cruellement; mais parfois le sentier serpentait à travers de beaux bosquets d'hibiscus, de barringtonia, d'ægiceras et de pandanus, et alors nous respirions une délicieuse fraîcheur. Une trentaine de sauvages nous accompagnaient, hommes joyeux, obligeans et ravis de nous rendre tous les petits services qui pouvaient dépendre d'eux. Dans nos haltes fréquentes, je les interrogeai souvent pour avoir dans leur langue la valeur d'une foule d'expressions, et je les inscrivais au fur et à mesure sur mon calepin; cela les intriguait beaucoup; mais leur surprise était au comble, quand ils me voyaient ensuite consulter un livret pour leur répéter les mots dont j'avais besoin.

» C'est dans cette course que je fis la première découverte des quatre castes qui divisent la petite population d'Ualan, forte au plus de deux à trois mille ames. La plus élevée de ces castes porte le nom de *ton*, et c'est à celle-là qu'appartiennent les chefs les plus distingués, tous ceux qui président aux villages et possèdent de grandes cases entourées de hautes murailles; après les *ton*, viennent les *penmai*, classe nombreuse qui paraît réunir les petits officiers, les artisans et divers petits propriétaires. Viennent ensuite les *lissinguai*; mais je n'ai pu découvrir ce qui constitue positivement sa différence avec les autres; enfin les *neas* semblent être tous les serviteurs ou individus sans moyens d'existence, obligés de s'attacher au service des chefs pour vivre. Le chef des uros ou roi de l'île porte le titre particulier d'*uros-ton* ou *uros-leallen*; tous les uros distingués, comme je l'ai déjà dit, appartiennent à la classe des *ton;* pourtant on m'a répété plusieurs fois qu'il y avait des *uros-penmai*, des *uros-lissinguai* et des *uros-neas*. Mais j'avoue qu'il m'a été impossible de découvrir si ces titres avaient rapport à des uros préposés aux diverses classes des penmai, lissinguai et neas, ou bien s'ils voulaient indiquer des hommes de ces classes investis du titre honorifique d'uros. Ce qui est constant, c'est que les naturels savaient très-bien m'expliquer si tel uros était uros-ton ou bien uros-penmai.

» A cinq heures et demie du soir, nous fûmes de retour à bord, charmés de notre course et

Digitized by Google

très-peu harassés, surtout moi qui ne pouvais regarder cette excursion que comme une agréable promenade. »

Le récit de M. Duperrey apprendra peu de chose, après les deux relations qui précèdent; nous croyons, néanmoins, devoir le donner, comme étant l'unique document officiel livré jusqu'à ce jour sur l'île d'Ualan par le commandant en chef de *la Coquille*:

« Nous apprîmes bientôt que les principaux chefs habitaient la petite île *Lélé*, située au vent de l'île. MM. Lesson et de Blosseville furent les premiers qui s'y rendirent en prolongeant les deux vallées qui séparent la partie N. de la partie S. d'Oualan.

» Nous entreprîmes ce trajet, M. Lejeune et moi, dans la journée du 8. La distance n'est que de cinq milles; mais au départ comme à l'arrivée, le sol est noyé ou coupé par des rivières, qu'il faut traverser ou suivre quelquefois pendant un temps considérable. Le chemin n'est pas beaucoup plus facile sur les terrains élevés, car ce n'est qu'en gravissant des rochers sur lesquels se précipitent de nombreux torrens, que l'on parvient à les franchir. Toutefois, cette disposition hydrologique tempère singulièrement l'ardeur du climat, et présente à l'imagination une fraîcheur et une variété de tableaux bien capables de faire surmonter les inconvéniens d'une semblable course.

» Parvenus au sommet de la colline qui sépare les deux vallées opposées, nous trouvâmes sur une petite plaine plusieurs habitations, dont les dépendances étaient entourées d'une légère palissade. Les naturels sortirent de leurs cases avec empressement, pour nous offrir quelques-uns des produits de leur sol, et lorsque nous nous remîmes en marche, plusieurs d'entre eux se joignirent à ceux qui nous escortaient déjà, pour porter devant nous les fruits que le temps ne nous avait pas permis de consommer sur les lieux. Cette plaine fournit abondamment à la subsistance des habitans, et paraît avoir été aussi choisie pour être leur dernier asile; car nous remarquâmes, parmi les plantations dont elle était couverte, une foule de petits hangars, que l'on nous dit être des lieux de sépulture.

» En descendant la vallée de l'E., nous reprîmes le cours des rivières jusqu'au hâvre Chabrol, et nous nous rendîmes dans l'île Lélé, en nous frayant une route sur un banc de corail entièrement submergé, qui lie la partie N. de cette petite île au rivage d'Oualan.

» L'île Lélé n'a qu'un mille d'étendue de l'E. à l'O. sur deux tiers de mille de largeur. Sa partie orientale présente un morne conique assez élevé : le reste est très-bas, et serait probablement envahi par la mer, si les naturels qui ont choisi cette localité pour y établir leur principale résidence n'avaient pas eu la précaution d'en élever le sol à quinze ou vingt pieds au-dessus du niveau des eaux, et d'envelopper l'île entière d'une ceinture de murailles, capable d'offrir une digue insurmontable aux phénomènes périodiques des marées.

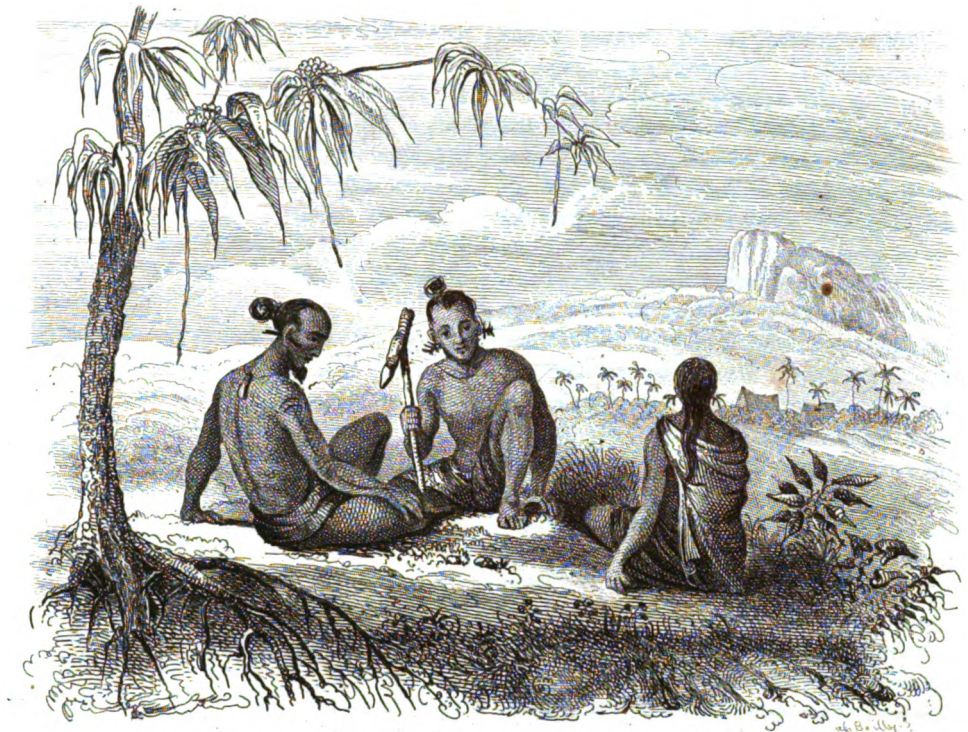
» Le village ainsi garanti des inondations par l'industrie des habitans, et traversé, dans divers sens, par des canaux que les pirogues peuvent facilement parcourir lorsque la mer est haute, les murs qui encaissent ces canaux, ainsi que ceux qui contournent l'île, sont composés de fragmens de basalte, de coraux taillés avec art, et placés sans aucun ciment les uns sur les autres. Les naturels les construisent en employant des cordes et des leviers d'une grande dimension, et ils leur donnent un talus assez considérable, pour qu'ils soient en état de résister à la poussée des terres qu'ils sont destinés à soutenir.

» Notre arrivée à Lélé répandit une joie extrême. Hommes, femmes et enfans se précipitèrent en foule sur nos pas. Leur étonnement se portait plus particulièrement sur la couleur de notre peau, qu'ils touchaient soit avec les mains, soit avec le visage, en laissant échapper à chaque instant de nouveaux cris d'admiration. C'est ainsi qu'ils nous ont escortés jusqu'à l'*hurosse-tone*, ou chef principal, devant lequel ils s'accroupirent, en gardant un silence bien capable de fixer nos idées sur le respect qu'ils ont pour sa personne.

» Ce chef, affaissé sous le poids des ans, était couché entre deux nattes, au fond d'une petite case élégante et d'une extrême propreté; sa femme et quelques domestiques seulement étaient auprès de lui. Le plus grand silence régnait dans cette enceinte, isolée de la voie publique par des murs construits en jone et en feuilles de cannes à sucre. Informé de notre arrivée, il fit des efforts pour venir au-devant de nous. Nous l'en dispensâmes, en nous asseyant promptement sur une natte qui était auprès de la sienne, et, dans cette situation, il nous adressa un long discours que nous eussions bien voulu comprendre, mais auquel nous ne pûmes répondre qu'en offrant quelques présens.

» Nous avons visité plusieurs autres chefs, et notamment celui qui gouverne immédiatement après l'hurosse-tone. Celui-ci paraissait chargé de la police générale : c'était un homme actif, quoique âgé, d'une taille avantageuse, et d'une

Digitized by Google



2. Habitans de Ualan.

2 Habitantes de Ualan



3. Course dans l'intérieur des bois à Ualan.

3 Correria en el interiór de los selvas en Ualan

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Tom. 2. Pl. LVII.

Digitized by Google

Digitized by Google

figure à laquelle une longue barbe blanche donnait un air vénérable.

» Cette charmante peuplade porte sur sa physionomie la douceur des mœurs qui la distinguent, et ses qualités se font également remarquer dans sa moralité. Les femmes étaient libres lorsque les hommes étaient en assez grand nombre pour nous résister ; mais on avait la précaution de les cacher partout où nous étions les plus forts.

» Les hommes sont d'une taille moyenne, d'une couleur peu foncée, d'un abord aisé et agréable. Les femmes sont gracieuses et bien faites ; elles brillent d'ailleurs par la blancheur de leurs dents, la vivacité de leurs yeux et plus encore par cette pudeur non affectée qui les éloignait de nous toutes les fois que nos relations devenaient trop familières.

» Dans l'examen des conditions sociales qui appartiennent à cette peuplade nous avons reconnu que les 2,000 individus qui la composent étaient divisés en six classes : les *tone*, les *pennemé*, les *lésiguë*, les *néas*, les *melkos* et les *memata*. Le titre d'hurosse paraît être le synonyme de chef. Il peut appartenir aux quatre premières classes ; mais il est plus particulièrement affecté aux deux premières. Le chef supérieur étant toujours de la classe des tone, cumule ces deux titres auxquels il ajoute le mot *lealen*, qui signifie *droite*, lui seul ayant le privilége de se tenir debout dans les visites comme dans les convocations. »

La relation du voyage de *la Coquille* n'ayant point encore paru, il faut se borner à dire que, durant les dix jours de relâche à Ualan, la bonne amitié ne cessa pas de régner entre les naturels et les Français ; il y eut bien quelques tentatives isolées de vol, mais elles furent tolérées ou réprimées avec indulgence, et il ne s'ensuivit aucun événement fâcheux. Seulement il faut dire que les uros, tout-à-fait gâtés par les libéralités du début, devinrent exigeans, cupides et quelquefois impertinens ; aussi leur société finit-elle par devenir peu agréable. Les simples *ton* et les *penmai*, au contraire, continuèrent d'être complaisans et serviables comme le premier jour, et ce fut avec eux que nous eûmes les relations les plus utiles et les plus faciles. En quittant cette terre, le capitaine et les officiers firent présent à deux de ces honnêtes *ton* de deux truies dont l'une était pleine, en leur expliquant la manière de les nourrir, et l'utilité qu'ils pourraient en retirer. C'eût été en effet un service important que les navigateurs français auraient rendu aux naturels d'Ualan, si ces utiles animaux eussent pu se propager sur leur sol.

Après les Français de *la Coquille*, parut sur Ualan le capitaine russe Lütke qui nous a donné sur ce groupe des détails exacts et très-circonstanciés, quoiqu'un peu entachés d'optimisme. Ce fut le 4 décembre 1827 que le capitaine Lütke se trouva près de ces parages. Après une assez longue attente, une pirogue accosta le navire. Elle était montée par quatre hommes, dont deux étaient des vieillards, assis sur une plate-forme : tous proféraient continuellement et d'une voix traînante le mot *ouai!*... Ils montèrent ensuite à bord, en débitant des discours auxquels personne ne comprenait rien. Seulement il était évident qu'ils invitaient les Européens à descendre à terre pour y coucher, en leur disant aussi qu'ils y trouveraient beaucoup de cocos et de femmes. Après avoir long-temps causé, poussé de fréquens *ouai* et comparé avec étonnement leur peau bronzée avec celle des Européens, ils s'en retournèrent à terre. Bientôt ils furent remplacés par une nouvelle pirogue, montée par trois hommes dont l'un s'annonça pour être un *uros* (chef). Nouveaux discours, nouveaux *ouai!* accompagnés de quelques échanges de cocos ; puis ils s'en allèrent. Une troisième pirogue parut et s'en alla également.

Le jour suivant, le calme retint le navire à douze milles de l'île : néanmoins Lütke reçut la visite de trois pirogues dont l'une portait un jeune uros nommé Nena. Les Russes furent enchantés de la conduite et des manières de leurs nouveaux hôtes. Ils admirèrent leur franche gaieté, leur bienséance exquise, leur bon sens extraordinaire. Nena se distinguait parmi les siens par une plus grande décence, par une certaine noblesse de manières, mais aussi par une excessive poltronnerie. Il ne faisait pas un pas sur le navire sans se tenir accroché au capitaine ; on eut beaucoup de peine à le conduire devant la forge ; le son de la cloche le fit d'abord trembler, puis l'amusa beaucoup ; mais rien ne put le déterminer à poser les yeux sur les verres de la lunette. Il eut bientôt tant de confiance dans ses hôtes qu'il voulut rester avec eux, et il coucha à bord.

Le 9 décembre, Lütke put mouiller son navire dans l'intérieur du port de *la Coquille*, après avoir failli se perdre la nuit précédente sur les récifs de l'entrée. Malgré leur amabilité et leurs bienveillantes dispositions, les naturels dérobèrent, dès les premiers jours, un thermomètre avec son étui, et trois chevillots en fer. Pour recouvrer ces objets, Lütke s'adressa aux deux uros Sipe et Nena, et leur déclara qu'il ne don-

Digitized by Google

nerait plus rien jusqu'à ce que les objets fussent restitués.

Lütke établit son observatoire sur l'îlot Matanial, et employa toutes les précautions imaginables pour ne point y être troublé par les insulaires. Mais ceux-ci se contentèrent d'examiner attentivement les mouvemens de leurs hôtes, en poussant par intervalles leur perpétuel *ouai !* D'autres fois, surtout à la vue de la boussole, comme aussi aux premiers coups de fusil tirés, ils s'écrièrent : *sacre comment !* comme pour rappeler le souvenir de ce qu'ils avaient vu faire aux Français. C'est là tout ce qu'ils avaient retenu du langage de leurs premiers hôtes d'Europe. Lütke, en rappelant ce fait, ne peut se rendre compte de la raison qui a pu porter ces naturels à se rappeler uniquement ces deux mots français parfaitement insignifians. M. d'Urville paraît avoir trouvé le mot de cette énigme. Quelques-uns des matelots et officiers mariniers provençaux, qui faisaient partie de l'équipage de *la Coquille*, affectionnaient particulièrement le juron *sacré gamin !* et ne l'épargnaient pas vis-à-vis des naturels qui les embarrassaient ou n'accédaient pas à leurs désirs. Dès-lors, il paraîtra moins surprenant que les insulaires, entendant cette expression fréquemment sortir de la bouche des blancs, l'aient retenue de préférence à toute autre.

L'un des meilleurs amis des Russes était Kaki, chef du village de Lual, voisin du mouillage. Tous les matins, il leur apportait régulièrement des fruits à pain tout cuits, sans aucune intention en apparence intéressée. Un jour, il amena avec lui son fils, âgé de quatre ans, assis à califourchon sur son dos. Cet enfant avait une si grande peur des blancs, qu'il poussait des cris affreux et tremblait de tout son corps, toutes les fois que le capitaine voulait s'approcher de lui. Lütke imagina que les Ualanaises éprouvaient les mêmes terreurs, attendu qu'aucune d'elles ne se montra aux Russes, et qu'on n'en trouva pas une seule dans les villages d'alentour.

Le 12 au matin, les uros Nena, Sipe et Seghira rapportèrent les objets volés. En échange, Lütke leur fit de fort beaux présens et les invita à dîner. Tandis qu'ils étaient à table, l'uros Sipe proposa à l'un des officiers russes d'échanger leurs noms. Lütke échangea le sien avec Nena ; et celui-ci, à l'instant même, sortit de la tente pour annoncer à la foule qu'il était maintenant l'uros *Litské*, et que *Nena* était dans la tente. La foule étonnée répondit à cette déclaration par un *ouai!* prolongé.

Deux jours après, les Russes reçurent la visite de l'épouse de Kaki, accompagnée de presque toutes les femmes de Lual. Après avoir passé une heure avec les blancs et avoir reçu d'eux divers cadeaux, elles s'en retournèrent à travers la lagune, en riant et en babillant. Peu après, on vit arriver trois ou quatre jeunes filles, que des hommes amenaient de lieux plus éloignés, avec des signes qui signifiaient qu'ils les offraient à leurs hôtes. Cette proposition n'ayant point été agréée, la figure des pauvres créatures annonça le désappointement. Lütke fait observer pourtant qu'elles se conduisirent avec beaucoup de décence.

Le 16, le capitaine se rendit à Lual, situé sur la rive escarpée d'un torrent, et caché sous d'épais bocages d'arbres à pain, de bananiers et de pandanus. Personne ne vint à la rencontre des Russes, et sans deux ou trois hommes du peuple, qui, nonchalamment étendus sur des nattes, les invitèrent à s'asseoir, ils auraient pu croire que le village était totalement inhabité. Surpris de cette circonstance, ils allaient s'en retourner, quand Seghira parut. On apporta des fruits, on prépara du *saka* (nom du kava à Ualan), et on l'offrit aux visiteurs. Seghira commença par dépouiller les rameaux de leurs feuilles pour en faire hommage à la divinité, puis il les plaça d'un air mystérieux dans un coin destiné à cette cérémonie.

La nuit suivante, l'ancre d'une embarcation fut volée, et Lütke chargea les uros Nena et Seza de la lui faire recouvrer. Loin de répondre à cette confiance, le lendemain Seza prit lui-même part au vol d'une hache qu'on enleva des mains du charpentier ; puis il disparut. Lütke confisqua plusieurs pirogues qui lui appartenaient, dans l'espoir de l'amener à résipiscence. Enfin, n'ayant aucune nouvelle de Seza, Lütke fit détruire une de ses pirogues, déclarant que les autres allaient l'être également, si les objets volés n'étaient pas restitués. Cette menace produisit l'effet désiré ; l'ancre fut rendue. Alors les pirogues furent relâchées, et la paix fut rétablie.

Pendant cette altercation, les autres uros, et surtout le bon Kaki, avaient maintenu leurs relations amicales avec les Européens. L'uros Seza, retenu en ôtage pendant quelque temps, parut d'abord inquiet ; puis, après avoir calmé ses craintes et repris sa gaieté, il tomba dans un tel abattement que le capitaine Lükte se décida à le relâcher.

Après avoir terminé ses observations sur ce point du littoral, Lütke, accompagné de plu-

Digitized by Google

sieurs officiers et d'une foule de naturels, se décida à pousser une excursion jusqu'à Leilei, capitale de l'île. Ils choisirent la route du littoral; la première partie eut lieu dans l'eau jusqu'aux genoux, le long d'une lisière de mangliers et de *sonneratias*, sur une étendue d'une demi-lieue environ; puis on fit le reste du chemin sur une plage de sable et de fragmens de corail. Partout, dans chaque village, les naturels venaient à la rencontre des Russes pour leur offrir amicalement des noix de cocos.

Au bord de la baie, la pirogue de Sipe les reçut tous, et ils passèrent sur l'île de Leilei. Il était nuit alors, et cependant le rivage était couvert de monde pour les voir arriver. Nena les conduisit auprès de Sipe, qui les attendait dans sa case et les invita à prendre place sur des nattes autour de lui. Lütke venait à peine de s'asseoir, lorsque parut un envoyé de l'uros Togoja, premier chef de Ualan, lequel apportait des complimens et des noix de cocos pour les étrangers. Lütke entendait alors parler, pour la première fois, de ce personnage; néanmoins il fit répondre qu'il irait lui faire sa visite le lendemain.

Le soir venu, Sipe désigna pour l'usage de ses hôtes une petite maison où ils s'installèrent de leur mieux. Sans le tapage qu'y faisaient les rats, ils y auraient parfaitement dormi. La première chose que les Russes trouvèrent chez Sipe, fut une truie laissée par les officiers de *la Coquille*. Les habitans la nommaient *Cocho;* copieusement approvisionnée de bananes, elle avait acquis un embonpoint excessif. Rien n'indiquait qu'elle eût multiplié; car on ne vit dans l'île aucun autre individu de cette espèce. Sipe paraissait tenir beaucoup à *Cocho;* car voyant, dans les premiers jours, qu'on lui demandait sans cesse des vivres, il craignit pour sa truie, et la cacha soigneusement aux yeux des Européens.

Dans la matinée du jour suivant, Lütke, accompagné de Sipe, alla faire sa visite au grand-uros Togoja. Ils arrivèrent par une ruelle boueuse à sa maison que rien ne distinguait des autres. Au bout de quelques minutes, un vieillard à cheveux gris, âgé de soixante-dix ans environ, entra par la porte de côté et vint s'asseoir sans faire la moindre attention aux Russes. Cependant Sipe ayant dit à l'oreille de Lütke : *Uros Togoja!* le capitaine comprit qu'il était en présence du haut personnage, et il se leva pour lui présenter ses complimens. Alors le vieillard, portant sur l'étranger un regard qui n'avait pas la moindre expression, dit seulement : *Ma* (quoi)? Les présens qu'on lui destinait furent étalés devant lui, savoir : une hache, des couteaux, des ciseaux, des vrilles, des tarières, des rabots, des clous, puis une chemise et un bonnet rouges. Le bonnet fut placé sur sa tête. L'uros parcourait tour à tour ces objets des yeux, et pour chacun ne faisait que répéter : *Mea inghé* (qu'est cela?) On lui expliqua successivement l'usage de chaque outil. Les assistans comprirent très-bien la leçon et poussèrent un long *ouail* d'admiration. Mais le vieux barbon se contenta de répéter encore son *mea inghé?* Son bonnet le gênant, il l'enleva pour y fourrer ses outils, et enveloppa le tout dans la chemise rouge. Un clou avait été enfoncé dans une poutre; il essaya de l'arracher, et, n'ayant pu en venir à bout, il en fut fort étonné. Il sortit un moment et reparut avec ses cadeaux, qui ne consistaient qu'en nattes finies ou à demi-terminées. Ensuite survint l'épouse du vieux chef, qui se plaça près de la porte de côté, et s'adressa au capitaine en lui montrant son cou. Des ciseaux, une bague et un collier comblèrent les désirs de la vieille princesse, et elle en témoigna sur-le-champ sa reconnaissance par l'offre de quelques ceintures ou tots.

Après ces échanges, on passa à la préparation du seka. Cependant Togoja, un peu plus familiarisé, attira Lütke auprès de lui, l'examina soigneusement et parut surtout étonné de la couleur de sa peau. Sa curiosité alla même à un tel point, que le capitaine se vit obligé de l'arrêter. Il multipliait ses questions auxquelles le Russe ne répondait qu'en répétant ses paroles, ce qui faisait rire le chef. Tous les assistans indigènes gardaient vis-à-vis de Togoja l'attitude du plus profond respect, ne s'adressant à lui qu'à voix basse et sans oser le regarder. Le chef ne semblait répondre à aucun. Tourné vers Lütke, il lui parla d'un *cocho* qu'il avait à bord, et que le capitaine consentit à lui céder contre des racines et des fruits.

Lütke alla ensuite, accompagné de Nena et d'une foule d'insulaires, parcourir la petite île de Leilei, qui n'a pas plus de deux milles de circuit. La plus grande partie du littoral est entourée d'un mur en pierres de cinq pieds de hauteur, qui sert à défendre contre les flots les maisons et les plantations. De pareils murs, hauts de trois toises, environnent les terres des divers uros. D'énormes pierres entrent dans ces constructions, et quelques-unes ayant près de quatre pieds sur chaque dimension ne peuvent guère peser moins de cinquante quintaux. Plusieurs îlots inhabités, épars sur les récifs, sont entourés de semblables murailles. Lütke

Digitized by Google

admira encore les nombreux canaux qui sillonnent, dans diverses directions, la lisière de Ualan; leurs bords ont été renforcés par des murs en pierres, de manière à leur donner trois ou quatre pieds de profondeur et à faciliter les communications des pirogues. Les Européens étaient souvent obligés de traverser ces canaux avec de l'eau jusqu'à la ceinture, puis de conserver sur eux leurs vêtemens tout humides, tandis que les insulaires, avec leur corps frotté d'huile, étaient secs presque au sortir de l'eau.

Lütke passa deux jours à Leilei pour lever le plan de la baie et des environs. Dans ses loisirs, il s'amusait avec les enfans qui, du matin au soir, assiégeaient le mur d'enceinte de son gîte, sans oser le franchir : il vante la gaieté et la naïveté de ces petits Ualanais, et il cite surtout deux ou trois petites filles de treize à quinze ans qui auraient pu passer pour des beautés en Europe avec leurs grands yeux noirs pleins de feu, leurs dents rangées comme des perles, et leur physionomie charmante. Malheureusement ces jolies figures étaient assez malpropres. Pour quelques bagatelles, ces petites filles apprenaient des chansons du pays à leurs hôtes et s'amusaient beaucoup de leur facilité à les retenir. La strophe suivante en est un échantillon :

Sonde ougma Catanarie, combien non non
La Sacryca, la Sacryca
Nin nin Coulonia, nin nin Coulonia.

Parmi les jeux des enfans, Lütke cite le suivant. Les joueurs s'asseoient les uns vis-à-vis des autres, et frappent successivement de la paume de la main leurs genoux, le plat de la main du vis-à-vis, puis celle du voisin de chaque côté, et ainsi de suite. Le talent consiste à ne jamais s'écarter, durant la partie, de l'ordre une fois convenu. Un chant extrêmement monotone accompagne ces différens gestes.

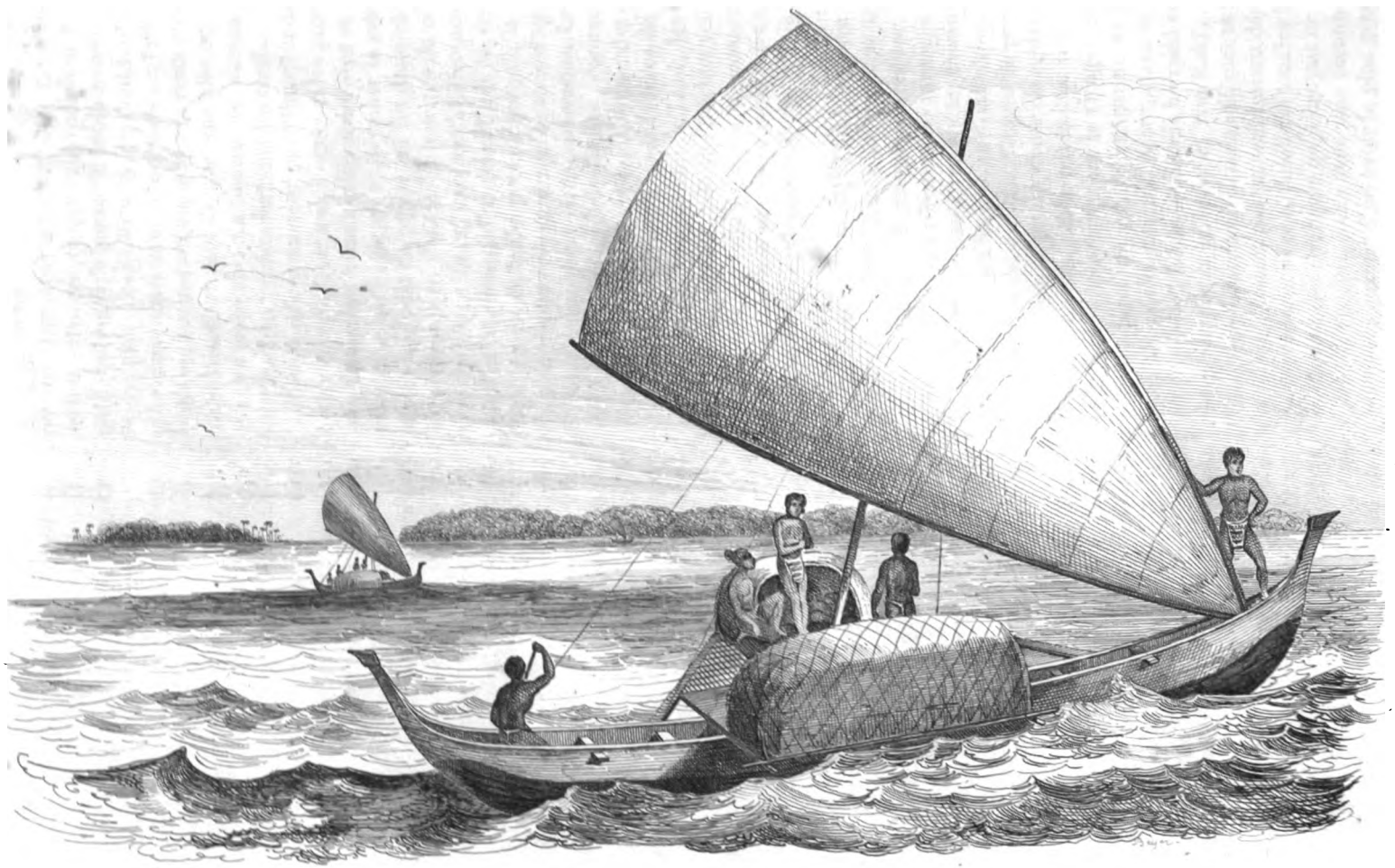
Un soir, par un beau clair de lune, Lütke alla se promener au bord de la mer. Bientôt il se vit entouré par une douzaine de jeunes filles qui, pour les ressources de la coquetterie, auraient pu lutter avec les plus adroites courtisanes de Paris et de Londres, mais qui leur auraient fait honte pour la réserve et la décence de leurs manières. Gaies et folâtres, elles riaient, plaisantaient et improvisaient des chants dans lesquels se trouvait mêlé le nom du capitaine. Plus tard une troupe de petits garçons se mêla à ces jeux, pendant que les insulaires, encore assis sur la porte de leurs cases, offraient de temps à autre aux officiers russes des cocos et des bananes, en les invitant à venir se reposer chez eux. Tout-à-coup un profond silence succéda aux rires et aux chansons, et tous tombèrent assis en cercle par terre, comme s'ils eussent été touchés par une baguette magique. Lütke resta seul debout et ne savait ce que cela voulait dire, lorsqu'il aperçut à la porte de son logement l'uros Seghira qui venait le voir. Pendant toute la durée de leur entretien, cette troupe, si folâtre et si bruyante un instant auparavant, resta muette et immobile. Ceci peut donner une idée du respect que les individus de toutes les classes et de tous les âges professent pour les chefs.

Pour opérer son retour par l'intérieur de l'île, Lütke comptait sur les pirogues et les provisions que lui avaient promises ses amis Sipe et Nena; mais, sans qu'il pût en soupçonner le motif, ils lui manquèrent de parole. Il fut donc obligé de s'en revenir en faisant le tour par la côte, et comme il était venu, avec cette différence seulement qu'il profita d'un canal qui le conduisit dans la baie de Leilei presque jusqu'à la pointe septentrionale, et qui serpente sous d'agréables voûtes de mangliers et de *sonneratias*. Les uros des villages sur la route vinrent, comme à l'ordinaire, au-devant des voyageurs avec des présens de cocos et des fruits à pain. L'uros de Petak, nommé Kaki, comme celui de Lual, les accompagna jusqu'à bord. A la vue des merveilles que contenait la corvette, il resta en extase; puis il se mit à déblatérer contre la misère des maisons de tous les uros, depuis celle de Togoja jusqu'à la dernière.

De retour à bord, Lütke envoya dire à Togoja qu'il était prêt à lui livrer sa truie s'il lui envoyait les provisions convenues; mais il n'en reçut aucune réponse. Ayant mis à la voile le 2 janvier, il resta en panne devant Leilei dans l'espoir que les uros se décideraient au troc convenu; ce fut en vain. Gorgés de présens, ils ne se souciaient pas sans doute de se dessaisir de leurs provisions. Lütke put même les voir avec sa lunette se promener sur le rivage, calmes et peu soucieux du navire en panne et des personnes qui le montaient. Alors, dans la matinée du 3 janvier, Lütke se décida à expédier un canot pour porter sa truie au bon Kaki, chef du village de Lual, dont la bienveillance et la générosité ne s'étaient pas un seul instant démenties. Kaki accourut avec sa famille et tous les habitans au-devant des étrangers qu'il croyait ne plus revoir. Il accepta *cocho* avec une reconnaissance bien vive, promit d'en avoir le plus grand soin, et demanda des renseignemens sur la manière dont il pourrait le nourrir. Cette fois encore, il ne laissa point les Russes s'en aller, avant de

Digitized by Google

Digitized by Google



1 Grandes Proes de los Carolines en Tamatam

Digitized by Google

leur avoir donné autant de bananes et de cocos qu'il put en cueillir à la hâte. Au moment de l'adieu définitif, tous les insulaires demandèrent aux Européens s'ils n'allaient pas chercher leurs femmes et s'ils ne reviendraient pas avec elles dans deux jours.

Lütke quitta Ualan, enchanté du caractère aimable et des dispositions simples et bonnes de ses habitans. C'était la seconde fois qu'un navire de guerre passait au milieu d'eux plusieurs jours, sans qu'aucun coup de fusil eût été tiré sur eux, sans qu'une seule goutte de sang eût été versée. Fait rare dans les îles de l'Océanie que visitent pour la première fois des navires européens! dit le capitaine Lütke. Il s'est renouvelé pourtant pour les habitans de Vanikoro par les navires *le Research* et *l'Astrolabe*, bien que ces farouches insulaires n'eussent rien de commun avec les pacifiques habitans d'Ualan (Pl. LVI[illegible] t LVIII — 2).

Les productions de l'île so[illegible] à peu près les mêmes que celles des autres [illegible]utes de l'Océanie, à cela près que le chien et [illegible] cochon ne s'y rencontrent po[illegible] aux environs des villages quelques poules qui sèmblent y vivre dans un état de demi-domesticité. On n'a point remarqué que les naturels en fissent usage pour leur consommation; aussi, dans le règne animal, les productions maritimes sont-elles les seules dont les naturels puissent tirer parti.

Grâce aux récits qui précèdent, on a pu se faire une idée assez exacte des mœurs et des habitudes des naturels. Il faut y ajouter seulement, comme complément, les faits recueillis par Lütke sur les rites religieux des Ualanais. Cette nature d'observations avait échappé aux Français de *la Coquille*, et même à M. d'Urville, qui s'en était occupé infru[illegible]et[illegible]ment. Voici ce qu'en dit le navigateur russe :

« Ce sujet, plus que tout autre, nous fit regretter d'ignorer la langue des Ualanais. Malgré toutes leurs explications, nous ne pûmes obtenir que des notions très-obscures sur leur religion. Leur divinité s'appelle *Sitet-Nazuenziap*. C'était un homme de la tribu de *Penmai* (ou plutôt cette tribu descend de lui). Il avait deux femmes, *Kajoua-sin-Liaga*, *Kajoua-sin-Nioufou*, et pour enfans *Rin*, *Aourieri*, *Naïtouolen* et *Seouapin*. Il semble qu'ils considèrent Sitet-Nazuenziap comme le fondateur de leur race, ou comme leur divinité.

» Sitet-Nazuenziap n'a ni temples, ni morais, ni idoles. Dans chaque maison, est arrangé, dans un coin, un endroit particulier dans lequel une baguette longue de quatre à cinq pieds, pointue par le bout et cannelée par l'autre, représente leurs communs pénates. Ce fétiche se contente de la plus médiocre offrande, des branches et des feuilles de la plante de seka. La trompette marine qui est aussi disposée là comme sa propriété, pourrait faire supposer que c'était un guerrier; car le son de cette corne est le signal de la guerre dans toutes les îles de la mer du Sud. A sa mort, comme on voit, le temple de Janus fut fermé pour toujours, et cet instrument ne sert guère aujourd'hui que dans les cérémonies relatives à la religion. Nous décrirons plus tard une de ces cérémonies. A travers le ruisseau devant lequel est situé le village de Lual, un fil tendu était attaché à chaque bord à un arbre, et garni de petites fleurs rouges. C'était aussi un des innocens hommages rend[illegible]itet-Nazuenziap.

» La [illegible]sson d[illegible]ka fait indubitablement partie de l[illegible]s rites [illegible]igieux; car ils ont une telle vénération pour la [illegible]lante [illegible]ème, qu'il leur était désagréable de nous la voir toucher quand nous la rencontrions dans les plantations. Elle est comme une oblation en l'honneur de Nazuenziap, et la prière suivante qu'ils récitent en cette occasion et toujours avec respect, est vraisemblablement la formule de l'offrande. Ils disent :

Tala elene seka mai..... Sitet-Nazuenziap (Penmai).
Rin seka.
Naïtouolen seka. } (Penmai).
Seouapin seka.
Chiechou seka (Ton).
Manansima seka (Lissingai).
Kajoua-sin-Liaga seka
Kajoua-sin-Nioufou seka } (Penmai).
Olpat seka (Lissingai).
Togoja seka (Ton).

» Toute cette prière, à l'exception des trois premiers mots dont j'ignore le véritable sens, se compose de noms propres, avec l'addition de la plante seka. Parmi ces noms, se trouvent ceux des femmes et des fils de Sitet-Nazuenziap, et à la suite celui de l'uros actuel, Togoja. Chacun de ces personnages est regardé comme appartenant à l'une des trois tribus dans lesquelles la nation est divisée, ainsi qu'il est marqué dans les parenthèses vis-à-vis de leurs noms.

» La cérémonie dont il a été parlé plus haut eut lieu dans la maison à manger de Sipe, et consistait en ce qui suit: l'homme qui joue le rôle principal était assis, les jambes repliées sous lui, sur le dos du baquet dans lequel ils apportent l'eau quand ils boivent le seka. Il avait au cou un collier de rameaux de jeunes cocotiers, et tenait dans ses mains une baguette représentant Sitet-Nazuenziap, qu'il pressait continuellement contre ses genoux. Ses yeux

Digitized by Google

étaient troubles ; il tournait la tête à chaque instant, tantôt sifflait d'une manière étrange, tantôt avait le hoquet, quelquefois râlait et crachait, comme ils font habituellement quand ils boivent le seka. Il prononçait des mots entrecoupés et inarticulés, parmi lesquels on entendait : *Uros Litske* (c'est ainsi qu'ils m'appelaient généralement). Le tout semblait être une imitation de l'état d'un homme ivre de seka, et je crus pendant un temps qu'il était effectivement dans cet état. Il avait devant lui la corne de triton. On chauffait, en attendant, les pierres sous le foyer, et tout se préparait pour la cuisson des fruits à pain, mais avec le calme et le silence convenables dans les occasions solennelles. Lorsque toutes ces grimaces se furent assez long-temps prolongées, Sipe prit la corne et la présenta respectueusement à l'officiant, qui, après en avoir sonné un peu, la lui rendit, se lava bientôt après et s'enfuit de la maison par la porte de côté en posant le pied, en passant, dans le foyer allumé. On nous dit qu'il était allé chez Togoja pour répéter la même comédie. Il courait dans la rue, en agitant la baguette de tous côtés, et tout ce qui se trouvait sur son chemin se dispersait à toutes jambes. Au bout d'une demi-heure environ, il revint portant la baguette comme on porte un fusil dans la charge à la baïonnette, entra dans la maison par la porte de côté, en se baissant et comme à la dérobée ; et, après avoir remis la baguette à sa place, il vint s'asseoir parmi nous en parfaite santé et comme si rien ne s'était passé.

» Malgré les longues explications de Sipe et des autres, nous ne pûmes comprendre ce que signifiait précisément cette cérémonie. Peut-être la représentation d'un homme en proie aux souffrances que peut occasioner l'usage immodéré du seka, a-t-elle été établie dans le but moral de porter ce peuple à s'abstenir de cette boisson, et cela est d'autant plus vraisemblable que, pendant tout le temps de notre séjour, nous ne vîmes pas un seul homme enivré de seka. Ce prêtre, de la tribu de Lissingai et l'un de nos assidus visiteurs sous notre tente, me raconta par la suite qu'il était *seyalik* de Sitet-Nazuenziap, puis il mêla à cela le récit de pirogues venant de la mer ; mais ce récit, ainsi que bien d'autres, fut perdu pour moi.

» Il semblerait qu'ils ont quelques idées obscures sur l'état de l'homme après la mort. Ils revêtent leurs morts de tous leurs plus beaux ornemens, enveloppent le corps de tissus, posent ensemble les mains sur le bas-ventre, et les enfouissent dans la terre. Je vis une tombe récente dans le village de Ouegal. Elle était à côté de la maison d'un parent du défunt, et se faisait remarquer par deux bananiers entiers posés tout du long. En parlant à ce sujet, ils montraient souvent le ciel. »

On a déjà vu M. d'Urville partager la population d'Ualan en quatre classes, entre lesquelles il établit des degrés de hiérarchie bien marqués, savoir : les *ton*, *penmai*, *lissingai* et *neas*. Pour lui, *uros* signifie chef en général, et il s'en trouvait pour chacune de ces divisions.

M. Lesson admet cinq classes qu'il nomme *urosse*, *pennemé*, *lésigué*, *siné* ou *singué*, enfin les *néas-metkao* et *memata*, dont il n'est pas éloigné de faire encore trois divisions. Du reste, il reconnaît aussi différens degrés de préséance et de considération pour ces classes qui descendent des uros jusqu'aux neas.

M. Duperrey admet, dit-il, sept classes, et néanmoins il n'en nomme que six, savoir : *tone*, *penmei*, *lesigué*, *neas*, *metkos* et *memata*.

Enfin Lütke, qui doit avoir été à portée de mieux étudier cette nation, ne reconnaît que trois divisions, qu'il appelle tribus, et entre lesquelles il ne signale point de suprématie positive. Voici son texte :

« La nation se considère comme divisée en trois tribus, celles de *pennemé*, de *ton* et de *lichengué*. A la première, appartiennent une partie des principaux chefs, Sipe, Seghira, Alik-Nena, Kanka, Simouarka, Selek, Seza et Nena ; Togoja et Seoa appartiennent à la seconde. Sitet-Nazuenziap, qu'ils invoquent dans leurs prières, compte dans la tribu de Pennemé. Les urosses de la seconde classe et les individus du peuple sont de la même tribu que l'urosse principal dont ils dépendent. Ceci rappelle le gouvernement patriarcal qu'on trouve parmi plusieurs tribus errantes. Nous ne rencontrâmes dans la tribu de Lichengué que des urosses de la seconde classe et des individus du commun, et pas un des principaux chefs. »

Cette diversité d'opinions prouve avec quelle réserve on doit accueillir les renseignemens recueillis par des voyageurs qui ne peuvent avoir que des notions fort vagues sur le langage des peuples qu'ils visitent, et qui, par conséquent, sont exposés à commettre une foule d'erreurs sur les explications qu'ils peuvent se procurer de la part des naturels.

Digitized by Google

CHAPITRE LI.

ILES CAROLINES. — ILES MAC-ASKILL, DUPERREY, HOGOLEU ET TAMATAM.

Parti d'Ualan le 19 mai, *l'Oceanic* aperçut, le 21 au matin, pointer à l'horizon les bouquets d'arbres qui signalent les deux îlots du groupe Mac-Askill. Quand il se trouva à peu de distance de la côte, il vit venir à lui une foule de pirogues dont la manœuvre annonçait de tout autres navigateurs que les insulaires d'Ualan, qui ignorent l'usage des voiles. Bientôt sept à huit de ces pirogues nous accostèrent hardiment, et débutèrent par lancer une grêle d'objets qui tombaient sur le pont, et qui, parfois, nous atteignaient. Nous ne savions que penser de ce prélude, quand nous reconnûmes que ces projectiles étaient des fruits à pain, des fruits de pandanus, et même quelques cocos. Toute brusque et singulière qu'elle fût, cette libéralité prévenait en faveur de nos visiteurs, qui, en effet, montrèrent bientôt au-dessus des bastingages leurs figures joviales et confiantes. En échange de leurs denrées, nous leur donnâmes quelques bagatelles qui les comblèrent de joie, puis nous continuâmes notre route. Semblables par beaucoup de points à ceux de Ualan, ces insulaires étaient, en général, plus trapus et plus vigoureux : quelques-uns même offraient un embonpoint rare chez les Carolins. Ces sauvages se distinguèrent par une grande loyauté dans les échanges; pas une tentative de vol ne signala leur passage.

Le petit groupe de MAC-ASKILL fut découvert, en 1809, par le capitaine de ce nom; il fut revu, en 1824, par M. Duperrey, et, en 1828, par Lütke. Le groupe, de six milles de circuit, se compose de trois îlots bas et boisés, Pelelap, Tougoulou et Takaï. Le premier, qui est le plus grand, a un mille et demi de long sur deux cents toises au plus de largeur. Position : 6° 14' lat. N.; 158° 28' long. E. (îles du N.)

Le jour suivant, nous rangeâmes également la bande méridionale du petit groupe que découvrit Duperrey en 1824, et auquel il donna son nom. C'est l'assemblage de trois îlots bas et boisés nommés Mongoul, Ongaï et Aoura, dont le plus grand n'a qu'un mille de long sur 250 toises au plus de largeur. Ce groupe n'a que six milles de circuit. Position : 6° 39' lat. N.; 157° 30' (partie N. O.).

Les naturels de ce petit groupe vinrent aussi nous visiter dans leurs pirogues, d'une construction grossière et d'une marche médiocre. Ils nous demandèrent à diverses reprises du fer qu'ils nommaient *lulu;* mais ils n'avaient à offrir en échange que quelques cocos pourris. Les seules observations que nous fîmes dans cette entrevue rapide, c'est que leurs chefs se nomment *tamon*. Nous leur entendîmes aussi plusieurs fois articuler le mot *Radak*, ce qui pourrait faire supposer qu'ils ont des relations avec cette île, quoiqu'elle soit éloignée de plus de 150 lieues.

En quittant ce groupe, *l'Oceanic* courut à l'E. S. E.; et, dans la journée du 24 mai, on vit durant deux ou trois heures une masse confuse dans la partie du N., que plusieurs d'entre nous prirent pour une terre haute. Cependant Pendleton ne savait comment la nommer : aucune de ses cartes n'accusait une terre sur ce point, et une forte brume empêchait de distinguer nettement si ce n'était pas une illusion de nuages. Il eût couru vers elle pour s'en assurer, mais il craignit de prolonger plus long-temps une navigation stérile à travers l'archipel des Carolines. *L'Oceanic* continua donc à cingler vers Gouaham. Là seulement on sut que le capitaine Lütke avait découvert par cette latitude une île nommée *Pounipet*. Il n'y avait pas à regretter de l'avoir laissée sans la reconnaître, car cette terre était occupée par une race noire, d'un caractère farouche, qui n'avait montré au capitaine russe que des dispositions hostiles.

Pendant huit jours, nous naviguâmes sans apercevoir aucune terre. Dans la seule journée du 1er juin, on put remarquer, des barres de perroquet, et à toute distance, quelques têtes d'arbres annonçant des îles basses et boisées. Nous jugeâmes que c'était le petit groupe découvert en 1824 par M. Duperrey, et auquel il donna le nom de *d'Urville*. Sur la carte de Lütke, il figure sous le nom de *Louasape*, qui lui fut sans doute indiqué par les habitans des îles voisines; car il n'y alla point. Ces îlots sont par 7° 5' lat. N. et 150° 19' long. E.

De là, cinglant droit à l'E., *l'Oceanic* alla attaquer la partie S. du grand groupe de Hogoleu, l'un des plus considérables des Carolines par le nombre de ses îles et par l'élévation de plusieurs d'entre elles. Nous n'eûmes en passant que des communications fort rapides avec les habitans de quelques-unes des petites îles les plus méridionales. Ces hommes nous parurent bruyans, d'un caractère bienveillant et enjoué, et leur conduite indiquait qu'ils avaient de fréquens rapports avec les Européens. Plusieurs portaient des espèces de chapeaux pointus comme les Chinois; d'autres, des vêtemens en nattes qui affectaient la forme du *poncho* américain.

Digitized by Google

Nous échangeâmes avec eux des bagatelles pour des fruits, du poisson et des objets de leur industrie. A plusieurs reprises, ils nous invitèrent à descendre sur leurs îles; mais quelques maladies venaient de se déclarer à bord, et Pendleton avait hâte d'atteindre une station où l'on pût se procurer les soulagemens convenables. Il ne mit même pas en panne, et continua à faire servir vers les Mariannes.

Le groupe de Hogoleu fut sans doute connu des anciens navigateurs, puisqu'il figure sur les plus vieilles cartes, quoique d'une façon incorrecte. Toutefois le capitaine espagnol Dublon fut le premier qui, en 1814, le signala d'une manière positive, bien qu'il ne parle que d'une île haute. John Hall le reconnut plus correctement le 2 avril 1824; deux mois et demi après, M. Duperrey fit la géographie d'une bonne partie du groupe, et communiqua plusieurs fois avec les naturels. Ce travail fut complété par M. d'Urville en avril 1828. Lütke vit Hogoleu en février de la même année, et l'Américain Morrell mouilla en août 1830 sur ce groupe, qu'il nomma *îles de Bergh*. C'est un groupe d'îles de cent milles de circuit, contenant une soixantaine d'îles ou îlots dont une dizaine sont des îles hautes. Toutes les autres sont basses et boisées, mais très-petites. Parmi ces îles hautes, les plus grandes, Tol, Falang et Iros, ont huit ou dix milles de circuit; parmi les basses, les îles Jacquinot, Bois-Duval, Bory et Pis, les plus considérables de toutes, ont à peine trois ou quatre milles de circuit. Ses limites sont, en lat., 6° 58' et 7° 43' N.; en long., 149° 9' et 149° 32' E.

Quant à l'ethnologie de ces îles, voici ce qu'en dit M. d'Urville dans son journal inédit de *la Coquille :*

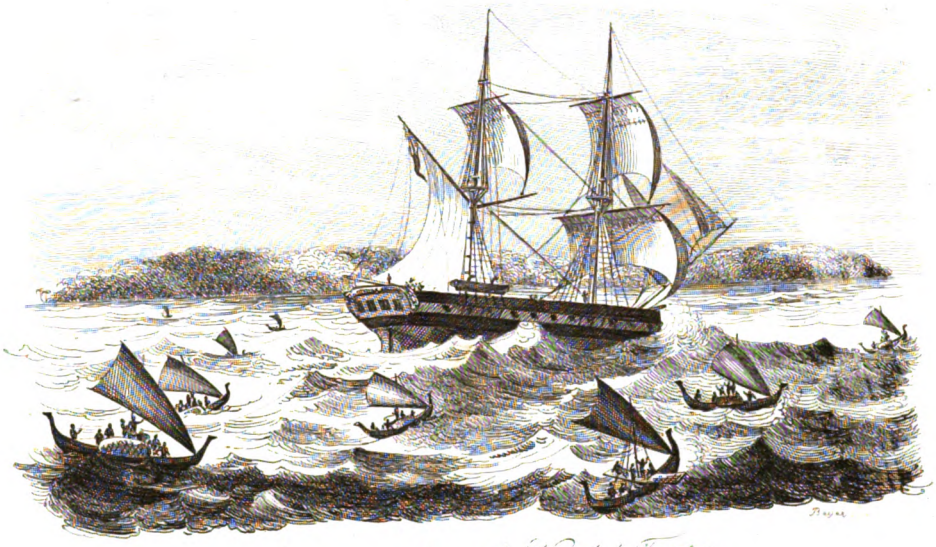
« Quelque étendu que puisse paraître ce groupe au premier abord, par le fait il se réduit à peu de chose et doit être médiocrement peuplé. Aussi n'avons-nous jamais vu plus de douze ou quinze pirogues à la fois, bien que, durant les deux premiers jours, nous ayons mis plusieurs fois en panne pour communiquer avec les naturels. Ces insulaires n'ont rien de remarquable : ils sont d'une taille médiocre; plusieurs sont difformes et affligés de maux dégoûtans. Leur intelligence paraît bornée, et je crois cette race inférieure à celle d'Ualan. Pour le bon ton et la dignité, les *tamots* de Hogoleu ne valent ni les uros, ni les ton d'Ualan, bien qu'ils aient les mêmes dispositions au vol. Tout porte à croire qu'ils ont eu des relations fréquentes avec les Européens, car rien, dans le navire ni sur nos personnes, ne paraissait vivement piquer leur curiosité ni exciter leur admiration. Leurs maros et leurs ponchos sont fabriqués avec un tissu solide et bien travaillé. Leurs pros sont bien faits, mais leur manœuvre est loin d'être remarquable pour la simplicité et pour l'avantage de la marche. Nous n'avons point vu entre leurs mains d'armes ni de haches en pierre. Seulement, jai remarqué deux frondes en bourre de coco, dont j'ai fait l'acquisition. Nous avons cru reconnaître que l'autorité des chefs sur leurs inférieurs était assez grande, et ceux-ci ne manquaient jamais de remettre aux premiers ce qu'ils venaient de se procurer en présens ou par des échanges. Quelques-uns sont tatoués; d'autres ne le sont pas. Déjà indifférens à l'égard des clous et même des couteaux, ils ne paraissaient convoiter que des haches, qu'ils appelaient *saran*. Ils ne se souciaient point de miroirs, et ne donnaient que des bagatelles pour des hameçons. Ils portaient aux oreilles des cylindres en bois assez volumineux; au cou, des colliers de diverses grosseurs faits avec de petits disques de noix de coco et des coquilles entremêlées. Leurs étoffes étaient teintes en rouge, en noir et quelquefois en blanc. On n'a pu obtenir qu'un petit nombre de mots de leur langue, que je regarde comme fort douteux, quant à leur vraie signification. »

Combien ce récit tout simple diffère du tableau brillant que vient de nous donner l'Américain Morrell, toujours si suspect d'exagération! Voici ce qu'il dit de Hogoleu et de ses habitans :

« De tous les insulaires que j'ai visités dans ma vie, ceux-ci sont certainement les plus actifs, les plus aimables et les plus intéressans. L'adresse avec laquelle ils manœuvrent leurs pirogues est vraiment étonnante, mais elle ne le cède en rien à l'habileté qu'ils apportent à leur construction et à leur gréement.

» Ces pirogues servent principalement pour la pêche. Nous allons mentionner les ustensiles nécessaires à cet objet. Leurs filets et leurs seines sont en fil retors qu'ils fabriquent avec une écorce d'arbre. Leurs mailles ont environ un pouce carré, et la longueur de la seine varie de quinze à vingt brasses avec une largeur de quinze à dix-huit pieds. En place de flotteurs en liége, ils emploient de petits nœuds de bambou; et, pour faire plonger le filet, ils se servent de petites pierres pesantes et unies au lieu de plomb. Leurs hameçons et leurs lignes sont très-ingénieusement travaillés : les premiers sont en nacre de perle et en écailles de tortue. La nacre de perle est très-propre à cet objet, attendu que les hameçons de cette espèce n'ont pas besoin d'appât, car l'éclat de la nacre attire et séduit le

Digitized by Google



2. *Entrevue sous voiles avec les Naturels de Tamatam.*

2. Entrevista en el navio con los Naturales de Tamatam.



3. *Naturels de Tamatam.*

3 Naturales de Tamatam.

Tom. 2. Pl. LIX.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

poisson qui l'avale sur-le-champ. Leurs lignes sont de la même matière que leurs filets, proprement tordues et d'une grande force. Comme ces gens passent une grande partie de leur vie à la pêche, ils considèrent comme un jeu d'aller à quarante ou cinquante milles à la recherche de leur proie, et reviennent dans la soirée du même jour.

» Une ceinture de quarante petites îles en environne plusieurs autres plus grandes, dont quatre ont à peu près trente milles de circonférence. Les îles de l'intérieur sont seules habitées et contiennent une population d'environ 35,000 ames, divisée en deux races distinctes. Les deux principales îles de l'O., avec quelques-unes des petites, sont peuplées par la race indienne de couleur cuivrée, tandis que les deux îles orientales avec leurs dépendances contiennent une race bien plus voisine de celle des nègres. Ils se font fréquemment la guerre, ainsi que je l'appris des deux partis, bien qu'ils fussent alors sur le pied de paix. Les noirs sont les plus nombreux: ils sont au nombre d'environ 20,000, tandis que le nombre des Indiens ne dépasse pas 15,000. Je vais essayer de décrire brièvement chacune des deux tribus, en commençant par la race noire qui occupe les deux îles de l'E.

» Pour la structure, les hommes ont environ cinq pieds cinq pouces de hauteur; ils sont bien proportionnés, musculeux et actifs; leur poitrine est large et saillante, leurs membres bien tournés, leurs mains et leurs pieds petits, leurs cheveux beaux et bien frisés, sans être semblables à ceux des Africains. Leur front est haut et droit; leurs pommettes sont saillantes et leurs lèvres assez minces. Ils ont des dents belles et blanches, le menton large, le cou épais et court, les épaules larges, les oreilles petites et un peu plus ouvertes que les nôtres. Leurs yeux sont noirs, vifs, brillans et perçans, avec des cils longs et relevés. L'expression habituelle de leur physionomie annonce un caractère fier et entreprenant.

» A la ceinture et sur les reins, ils portent une natte fabriquée en écorce d'arbre, élégamment tissue, et ornée avec goût d'une quantité de figures de diverses couleurs. Ils portent aussi sur la tête des tissus du même genre, agréablement ornés de diverses espèces de plumes. Cette coiffure ressemble à un turban surbaissé, surmonté d'une frange riche et élégante. Les chefs ont le lobe inférieur des oreilles fendu, de manière à présenter une ouverture suffisante pour y introduire des morceaux d'un bois très-léger qui sont souvent aussi gros que le poignet. Cet ornement est en général enrichi d'une variété de belles plumes, de dents de requin, etc. Ils portent aussi au cou des colliers en écailles de tortue, en nacre de perle et en touffes de belles plumes. Leur corps est couvert de tatouage, et cette opération est généralement exécutée d'une manière tout-à-fait agréable à l'œil, présentant l'aspect d'une armure. Ils se teignent les cheveux en rouge, et la figure en jaune et en blanc, excepté lorsqu'ils vont à la guerre; car, dans ce dernier cas, ils se peignent le visage en rouge pour se donner un air plus féroce.

» Les femmes sont petites, douées de jolis traits et d'un œil noir étincelant qui respire la tendresse et la volupté. Elles ont la gorge arrondie et bien fournie, la taille élancée, de petites mains et de petits pieds, les jambes droites et la cheville du pied peu saillante. En mettant de côté nos préjugés touchant certaine complexion, les attraits personnels de ces femmes sont d'un ordre très-distingué. Néanmoins, elles ne négligent point l'aide étrangère de la toilette, car elles se décorent des plumes et des coquilles les plus riches qu'elles puissent obtenir de l'affection de leurs parens et de leurs frères, ou de la galanterie de leurs amans et de leurs maris. Elles portent autour de la tête et du cou diverses sortes d'ornemens faits avec des dépouilles d'oiseaux et de poissons : leurs bras et leurs jambes sont décorés de la même manière, tandis que leur gorge est tatouée légèrement, mais avec goût. Elles portent également un petit tablier de huit pouces de large et de douze pouces de longueur, orné sur les bords d'une manière très-ingénieuse et enrichi au milieu d'un ornement en petites coquilles de choix. Par-dessus le tout, elles portent un manteau ou tunique, fabriqué avec une belle herbe soyeuse, tissue avec beaucoup de goût et d'habileté, et quelquefois bordé d'une frange élégante. Cet habillement a huit pieds environ de longueur sur six de large, avec un trou dans le milieu, tout juste assez grand pour laisser passer la tête : il ressemble beaucoup au poncho des Américains du Sud.

» Les devoirs et les occupations des femmes consistent dans la fabrication de toutes les étoffes, des lignes de pêche et des filets, dans les soins de la cuisine et dans celui d'élever les enfans. Elles s'acquittent de cette dernière tâche avec une attention et une tendresse exemplaires. Elles sont douces et affectionnées envers leurs maris; et, à leur tour, ceux-ci traitent leurs femmes avec des égards et une délicatesse qui pourraient faire rougir beaucoup de chrétiens. En un mot, elles paraissent dignes de répondre

Digitized by Google

aux efforts des missionnaires qui attachent plus de prix à la pratique de la religion qu'à ses dogmes.

» Les deux îles de l'O., comme je l'ai déjà dit, sont peuplées par environ 15,000 Indiens de couleur de cuivre, qui sont un peu inférieurs pour la taille aux noirs que je viens de décrire. Les hommes n'ont en général que cinq pieds trois pouces; mais ils sont plus forts, plus vigoureux, plus athlétiques, mieux constitués pour la guerre et pour la fatigue, que les peuplades de couleur plus foncée. Ils sont très-actifs et d'une force remarquable. Parmi eux, j'en ai vu plusieurs qui ne pesaient pas plus de cent cinquante livres chacun, et qui soulevaient notre petite ancre de bossoir pesant plus de six cents livres, en apparence avec autant de facilité que j'aurais pu soulever un poids de cent livres. Pourtant ils vivent uniquement de fruits et de poissons, sans excitans d'aucune espèce. Ils ont le corps droit et arrondi, la poitrine saillante, les membres nerveux, les mains et les pieds bien conformés.

» Leur teint est d'une couleur de cuivre très-pâle; leurs cheveux, longs et noirs, sont, en général, proprement réunis au sommet de la tête. Ils ont le front élevé et proéminent, indice ordinaire des facultés intellectuelles. Au bas de cette partie, spécialement chez les femmes, règne une paire de longs cils soyeux, noirs comme le jais, et fortement arqués. On dirait d'une draperie soyeuse, à travers laquelle leur ame se reflète dans le cristal de deux yeux noirs et brillans. Leurs visages sont arrondis, pleins et potelés; leurs pommettes, moins saillantes qu'elles ne le sont d'ordinaire parmi les nations sauvages. Elles ont un beau nez, médiocrement élevé, une bouche bien proportionnée, et un double ratelier de dents plus blanches que l'ivoire le plus éclatant. Les joues à fossettes et les doubles mentons sont communs parmi les jeunes gens des deux sexes. Les hommes ont le cou épais et court, généralement couvert par-devant d'une longue barbe noire qu'ils laissent croître seulement à partir du menton. Cependant quelques-uns de leurs principaux chefs portent de longues moustaches. Ils ont de grandes oreilles, dont la partie inférieure est percée d'une ouverture assez large pour recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. Cet ornement est souvent décoré avec les dents de diverses sortes de poissons, des coquilles, des becs et plumes d'oiseaux, et des fleurs. Ils portent aussi des colliers pareils. Ils ne sont guère tatoués que depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. Souvent, sur la poitrine des chefs, se voit un tatouage non interrompu représentant une foule de figures fantastiques, exécutées avec beaucoup de goût et de délicatesse. L'habillement des deux sexes est semblable à celui de leurs voisins de l'E., et ils ne s'en distinguent par rien d'important. Ils portent des bracelets en écailles de tortue aux bras, et en nacre de perle aux jambes et à la cheville du pied. Pour la propreté personnelle, ces insulaires pourraient défier tout autre peuple de la terre. Ils sont naturellement gais, affectueux, joyeux, vifs et actifs, extraordinairement doux et affectionnés envers leurs femmes et leurs enfans, pleins de déférence et de respect pour la vieillesse.

» En général, leurs femmes sont à peu près de la même taille que les nôtres; leurs formes sont délicates, leur taille svelte et leur buste admirablement moulé. Leurs pieds et leurs mains ne sont pas plus grands que chez nos enfans de l'âge de douze ans, et j'ai souvent enfermé dans mes deux mains la taille de filles de dix-huit à vingt ans. Elles sont nubiles à la cent cinquante-unième lune, c'est-à-dire à douze ans à peu près. Elles ont la tête petite, le front élevé, les yeux grands et noirs, les joues pleines et potelées, le nez bien fait, la bouche petite, et ce qui ne manque jamais dans cette partie du monde, des dents superbes, qui ajoutent mille attraits à chacun de leurs sourires enchanteurs. Leurs oreilles sont petites et leur cou très-délicatement formé. Par derrière flottent leurs longs cheveux noirs quand ils ne sont point réunis sur la tête. Ces femmes sont modestes et douées d'une sensibilité exquise : la rougeur perce parfois à travers leur teint foncé. Leur maintien annonce le contentement et la vivacité. Leurs mouvemens sont onduleux, légers, élastiques, comparables à ceux des Sylphides. Enfin les Virginiennes *Pocahontas* ne pourraient elles-mêmes, soit pour les attraits physiques, soit pour le charme du caractère, lutter contre les gracieuses femmes du groupe de Bergh.

» La chasteté et la fidélité dans le mariage semblent être des sentimens innés chez ces peuples, et l'on y conçoit à peine la possibilité de méconnaître de tels devoirs. Le lien conjugal y est donc presque toujours heureux. Une femme ne parle jamais à son mari qu'avec le sourire du contentement, et, dans tous mes rapports avec eux, je n'ai jamais vu un homme parler durement ou insolemment à une femme. Les affections sociales sont aussi très-fortes, et chez eux les affections de la parenté la plus éloignée semblent plus saintes que les rapports les plus in-

Digitized by Google

times entre Américains civilisés. Ils sont amis fidèles, bons voisins, et montrent une obéissance sans bornes aux lois et aux coutumes sous l'empire desquelles ils vivent. Les actes d'injustice et d'oppression sont à peine connus chez eux; au contraire, l'humanité, la charité et la bienveillance y sont des vertus communes. Ils combattent vaillamment pour la cause d'un ami; mais ils ne conservent ni haine ni rancune pour toute injure personnelle. Les querelles particulières sont très-rares, et, dans ce cas, leur conduite est toujours basée sur les règles de l'honneur et de la loyauté. Un homme n'attaquera jamais son voisin, quelle que soit l'offense reçue, s'il ne s'est assuré auparavant que, sous le rapport de la force physique, son ennemi ne lui est point inférieur; il aurait horreur d'abuser de sa faiblesse. Pour l'industrie, la gaieté, l'activité et la persévérance, aucune comparaison ne peut être établie entre ces naturels et ceux des autres îles de l'Océan-Pacifique que j'ai eu l'occasion de visiter. Les hommes, les femmes, les enfans, sont tous en mouvement depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, occupés à la pêche ou à la fabrication des armes, des ustensiles de pêche, des étoffes, et à la construction des habitations et des pirogues. Tout ce qu'ils font est exécuté avec beaucoup de goût et d'adresse, bien qu'ils n'aient à leur disposition que des instrumens en coquilles, en pierres ou en dents de poisson. Par leurs lois, il leur est expressément défendu de rester couchés après le lever du soleil, excepté en cas de maladie ou d'infirmité corporelle. La dispepsie, les maladies de foie et les mille et un maux qui affligent les races civilisées, sont inconnus des naturels de ces heureuses îles.

» En faisant connaître les vertus et les qualités de ces insulaires, je ne prétends pas affirmer qu'il n'y ait point chez eux d'exemples ni de circonstances isolées où les lois ne puissent être violées. Un état parfait de société n'existe point et n'existera jamais sur ce globe si riche en anomalies : la nécessité même des lois indique le contraire. Frapper une femme est à juste raison regardé par les habitans du groupe de Bergh comme une action inhumaine et barbare, quelle que soit sa faute. Mais si une femme devient rebelle et désobéissante envers son mari, qu'elle le maltraite, et que les voies de douceur ne puissent la faire changer, elle est transportée sur une petite île du groupe qu'habitent des femmes seules. L'homme qui se permettrait de favoriser l'évasion d'une de ces exilées serait à l'instant même mis à mort. Celui qui maltraite sa femme encourt des punitions non moins sévères.

» Pour les tours de force et d'agilité, quelques-uns de ces naturels laisseraient bien loin derrière eux les hommes qui se donnent en spectacle chez nous. Ils font avec rapidité une foule de pirouettes en avant et en arrière, sans le secours d'aucune chaussure élastique, et sont également habiles à sauter, courir et lancer des masses pesantes. Ils montent à la cime d'un cocotier haut, droit et poli comme le mât d'un navire, avec la même facilité qu'un matelot agile le long des enfléchures des haubans quand elles viennent d'être reprises. Ils excellent dans l'exercice de la natation et paraissent aussi à l'aise dans l'eau que les requins et les tortues. Plongeant à une profondeur de quinze toises, on les voit en rapporter une douzaine d'huîtres perlières.

» On peut résumer en peu de mots ce qui a trait à leurs idées religieuses. Ils pensent que tout a été créé par un être sage et puissant, qui dirige et gouverne tout, et dont la résidence est au-dessus des étoiles; que cet être supérieur veille sur tous ses enfans et sur toutes les choses animées avec un soin et une affection paternels; qu'il pourvoit à la subsistance des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, le plus petit animal étant destiné à servir de pâture au plus grand, et tous devant servir au soutien du genre humain; que le créateur arrose ces îles de sa propre main, en laissant tomber d'en haut les pluies en temps opportun; qu'il a planté le cocotier, l'arbre à pain et tous les autres arbres, ainsi que les buissons, les plantes et les touffes d'herbe; que les bonnes actions lui sont agréables, mais que les mauvaises l'offensent; qu'ils seront heureux ou misérables par la suite, suivant leur conduite en cette vie; que les bons vivront alors sur un groupe d'îles délicieuses, encore plus belles et plus agréables que les leurs, tandis que les méchans seront séparés des bons, et transportés dans quelque île rocailleuse et désolée, où il n'y aura ni cocotiers, ni arbres à pain, ni eau fraîche ni poisson, ni aucune trace de végétation. Du reste, ces naturels n'ont ni temples, ni églises, ni formes extérieures de culte; mais ils disent qu'ils aiment l'être suprême à cause de sa bonté envers eux.

» Ils regardent le contrat du mariage comme une obligation sacrée, et il doit être célébré en présence du roi, ou de l'un des principaux officiers de Sa Majesté, dûment autorisé et délégué à cet effet. Avant qu'un contrat semblable soit

Digitized by Google

formé, aucune restriction n'est imposée aux deux sexes, et les femmes non mariées peuvent accorder leurs faveurs à qui bon leur semble, sans encourir aucun reproche et sans éprouver aucune sorte de remords; mais une fois mariées, un faux pas deviendrait une infamie. Une femme enceinte, qu'elle soit mariée ou non, est considérée avec honneur et respect. Justement fière de sa fécondité, elle est bien éloignée de prendre aucune précaution pour cacher son état. Le jeune naturel qui recherche une épouse accorde généralement la préférence à celle qui a déjà donné une preuve si authentique de son aptitude à se former une famille.

» Leurs cérémonies funéraires ont aussi quelque chose de singulier. A la mort d'un proche parent, on s'abstient de toute espèce de nourriture durant quarante-huit heures, et pendant un mois on ne mange que des fruits, en se privant entièrement de poisson, la plus grande friandise du pays. Pour la perte d'un père ou d'un époux, on se retire, en outre, dans une solitude sur les montagnes l'espace de trois mois. Mais la vérité me fera ajouter une autre circonstance que, pour l'honneur de la nature humaine, je voudrais pouvoir passer sous silence. La mort du roi ou d'un chef principal est toujours célébrée par des sacrifices humains! Plusieurs hommes, femmes et enfans sont choisis pour lui servir de cortége d'honneur dans le monde des esprits, et ils sont fiers de cette distinction, car ils sont enterrés dans le même tombeau que lui! Dans ces occasions, et durant les deux mois qui suivent les funérailles d'un chef, il n'est permis à aucune pirogue de flotter sur l'eau. Un petit nombre de missionnaires auraient bientôt dissipé ces ténèbres superstitieuses.

» J'ai déjà dit que la race indienne qui habite les deux îles de l'O. et la race noire qui occupe les deux îles de l'E. sont souvent en guerre; mais je n'ai pas encore mentionné leur manière de commencer et de poursuivre les hostilités. D'après tout ce que j'ai pu apprendre, voici la marche ordinaire de leurs opérations.

» Si les insulaire de l'O. ont reçu ou croient avoir reçu quelque injure de leurs voisins de l'E., par un agent dûment autorisé, ils envoient aux agresseurs l'avis que, dans cinq jours, à partir de ce moment (car ils procèdent toujours par délai de cinq jours), à telle heure et dans tel endroit, un certain nombre de guerriers débarquera d'un nombre désigné de pirogues sur leur territoire, armé et équipé de telle et telle manière; enfin que des négociations seront entamées aux temps et lieu indiqués, relativement aux explications à donner et aux réparations à exiger.

» Le débarquement, la conférence et la négociation, tout a lieu en conséquence; si le sujet de la querelle est arrangé à l'amiable, l'affaire se termine par un festin, et les deux partis se tiennent pour satisfaits; mais, si l'on ne peut tomber d'accord, on a recours aux armes. Un nombre égal de guerriers vient se mesurer avec les plaignans, et la raison du plus fort en décide. Durant une demi-heure, ils combattent comme des tigres furieux, distribuent la mort et les blessures sans réserve et sans pitié; puis ils se séparent comme d'un commun accord, et se reposent le reste du jour. Les deux partis restent près du champ de bataille, occupés à enterrer leurs morts et à soigner leurs blessés.

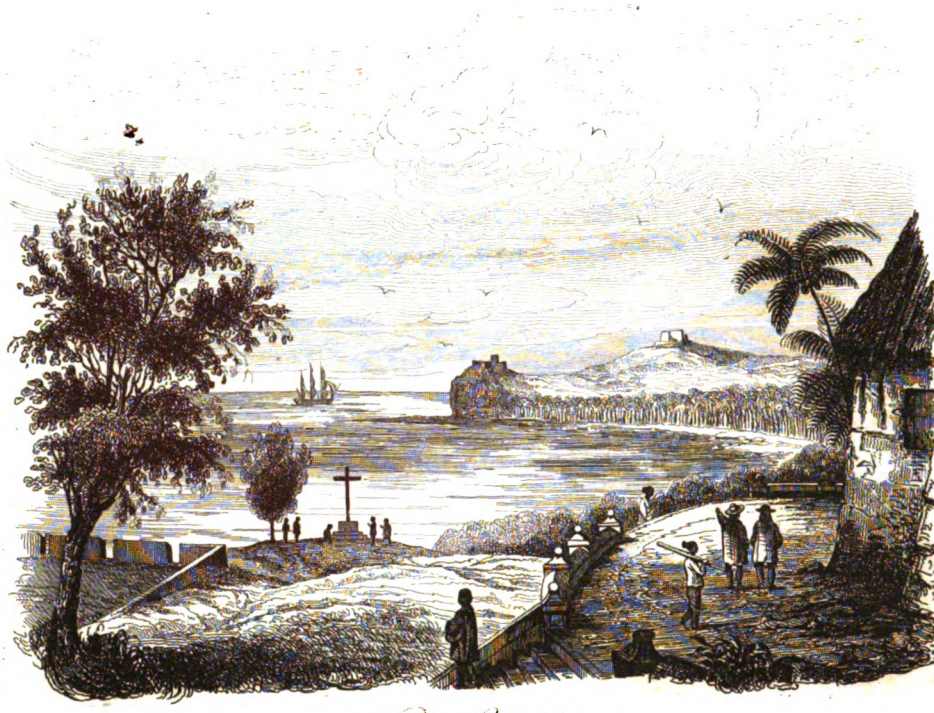
» Le jour suivant, quand les deux troupes ont déclaré qu'elles sont prêtes, le combat recommence avec une nouvelle ardeur, et dure deux fois plus long-temps que la veille, à moins qu'un des partis ne quitte la place et ne cède la victoire à l'autre. Dans le cas contraire, au bout d'une heure d'un combat opiniâtre, ils se séparent de nouveau, mettent de côté leurs armes, et s'aident mutuellement à enterrer leurs morts et à panser leurs blessés de la manière la plus amicale. Le troisième jour, le sort de la campagne est décidé. Ils commencent le combat le matin et le continuent jusqu'à ce que l'un des deux partis succombe. Si ce sont les assaillans, ils abandonnent leurs pirogues et leurs armes aux vainqueurs, qui sont obligés de donner un festin aux vaincus, et de les ramener en sûreté dans leurs îles, où un traité de paix est ratifié par un nouveau festin qui dure deux jours. Les deux peuples sont ensuite en deuil pendant quinze jours, en l'honneur de leurs amis tués dans le combat. Enfin, les relations d'amitié sont renouvelées, et les insulaires des deux tribus vont et viennent, comme de coutume, les uns chez les autres.

» D'autre part, si les assaillans sont victorieux, les autres acquiescent à leurs demandes et font un traité aussi favorable que les circonstances peuvent le permettre, traité toujours ratifié par un festin qui dure deux jours. Les prisonniers faits dans l'action appartiennent à ceux qui les saisissent, si leur parti remporte la victoire: autrement, ils sont rendus aux vainqueurs; mais les hommes du parti qui cède ne sont jamais considérés comme prisonniers; ils sont traités honorablement et reconduits chez eux.

» Les armes qui servent dans ces combats

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Baie d'Umaita.

1. Bahia de Umata



2. Hommes de différentes conditions à Guaham.

2 Hombres de varias Clases en Guaham

de Rienzi dir.

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

consistent en lances d'un bois très-léger, terminées par des pointes en silex ou en os de poisson; ils en ont aussi en bois très-pesant, d'environ quinze pieds de longueur, terminées en pointe acérée et durcies au feu. Ils envoient ces lances à la distance de trente ou quarante verges, dans un but de la taille d'un homme, et ne le manquent jamais; ils le frappent ordinairement près du centre. Les pointes de leurs armes ne sont point empoisonnées, et je ne saurais dire si c'est par un sentiment d'honneur ou par défaut de moyens. Leurs casse-têtes sont fabriqués avec une espèce de bois qui ressemble beaucoup à notre *fustia;* ils sont longs de cinq ou six pieds et de la grosseur du poignet à chaque extrémité, mais un peu plus minces au milieu, bien travaillés d'ailleurs, polis avec soin et quelquefois élégamment ciselés. Ces sauvages les tiennent par le milieu et s'en servent de la même manière qu'un Irlandais se sert de son *shilaleh*. J'ai vu un homme tenir, avec cette arme, une demi-douzaine d'adversaires à distance. Les frondes avec lesquelles ils commencent le combat sont faites avec les fibres de l'écorce d'un arbre; elles ont environ trois pieds de longueur quand elles sont doublées. Au centre se trouve la poche pour recevoir la pierre, qui est d'ordinaire de la grosseur d'un œuf d'oie, et qu'ils peuvent lancer à cent ou cent cinquante verges avec assez de précision.

» Les habitations de ces insulaires sont bien conçues et ingénieusement construites. Pour les dimensions, elles varient de vingt à soixante pieds de longueur et de dix à trente pieds de largeur; elles n'ont que le rez-de-chaussée, avec des toits angulaires proprement recouverts de feuilles de cocotier ou d'autre palmier, qui les rendent complètement impénétrables à l'eau. Durant la saison pluvieuse, les côtés de la maison sont garnis de larges nattes, que l'on met en place à la fin de novembre et que l'on enlève au commencement de février pour les serrer sous le faîte du toit, dans un lieu destiné à cet objet. Aussi, durant près de dix mois, l'air circule librement à travers toutes les parties de la maison, la nuit comme le jour. Quand on enlève en février les nattes à l'épreuve de l'eau, on les remplace, pour la belle saison, par des nattes à mailles ouvertes, ressemblant, pour l'aspect, aux filets de bastingage d'un vaisseau. Les planchers sont tapissés de nattes grossières, qui sont lavées régulièrement une fois par semaine au bord de la mer.

» Leurs lits sont des nattes souples et molles, mais très-bien travaillées, et les plus délicats en ont plusieurs empilées les unes sur les autres. Quelquefois les femmes qui sont mères ont des corbeilles ou berceaux d'osier suspendus au toit de la maison, pour servir de couchettes aux enfans. Ils ont aussi une espèce de lit ou plutôt de litière, très-ingénieusement imaginée, pour les malades; c'est une grande natte forte, étendue sur un châssis de bambou élevé de dix-huit pouces au-dessus du plancher, et garnie de filets sur les bords. Ces nattes sont pourvues d'un trou dans le milieu, afin de permettre au malade, quand il est très-bas, de remplir toutes les fonctions naturelles sans être dérangé. Sur ces litières sont suspendus de grands éventails en feuilles de palmier, que le patient peut facilement mettre en mouvement à l'aide d'une ficelle. Ils ont aussi des nattes très-bien travaillées, destinées particulièrement aux repas, et qu'on lave toutes les fois qu'on s'en est servi. En un mot, sous le rapport de la propreté personnelle et domestique, ces insulaires surpassent de beaucoup les peuples que j'ai vus, et ma femme me dit souvent que, pour son instruction dans la science du ménage, elle doit beaucoup aux leçons qu'elle a reçues dans le groupe de Bergh.

» Les maisons sont disposées par groupes ou petits villages, rangées régulièrement et séparées par des rues de cinquante toises environ de largeur. Chaque habitation a un verger spacieux, entouré d'une palissade en bambou qui permet la libre circulation de l'air. Au centre de chaque village est la résidence d'un chef qui dirige toutes les affaires en qualité de magistrat. Toutes les querelles locales sont soumises à son jugement, mais on a le droit d'appeler de sa sentence à celle du roi ou du principal chef de la tribu.

» Ces îles sont d'une élévation moyenne : chacune d'elles est haute au centre, et le sol s'abaisse par degrés pour se terminer en belles vallées, en prairies fertiles, qui s'étendent de toutes parts le long des rivages : partout on voit couler vers la mer des torrens d'une eau limpide. On conçoit facilement qu'un groupe d'îles ainsi placé près de l'équateur, couvert d'un terrain profond et peu compacte, et sous l'influence du soleil des Tropiques, doit offrir une végétation rapide et perpétuelle. On peut observer, en effet, sur le même arbre et souvent sur la même branche, des fleurs et des fruits mûrs, mêlés avec des fruits dans toutes les phases de leur croissance. Chaque feuille qui tombe est presque immédiatement remplacée par une feuille nouvelle, tandis que les fruits parvenus à leur maturité sont obligés de céder la place

Digitized by Google

à de nouveaux germes. Là le printemps, l'été et l'automne se disputent continuellement l'empire de la nature. L'hiver apparaît à peine un instant dans cette lutte, et se retire avec un sourire vivifiant, plus doux encore que celui des autres saisons.

» Si les habitans de ces belles îles possédaient des connaissances en agriculture, et qu'ils voulussent y consacrer une parcelle du talent et de l'habileté qu'ils déploient dans leurs ouvrages de moindre importance, ces contrées pourraient devenir bientôt les plus beaux jardins du monde. J'ose me flatter de l'espoir d'avoir pu contribuer à jeter les bases d'une révolution aussi désirable. Je leur ai donné à cet égard tous les renseignemens possibles, vu la courte durée de notre séjour, à l'aide d'interprètes dont l'idiôme naturel était si semblable au leur, qu'ils pouvaient converser ensemble sans la moindre difficulté. Je leur procurai aussi diverses sortes de graines, qu'ils promirent de planter et de cultiver suivant mes instructions. Dans ce nombre étaient des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des melons, des citrouilles, des pommes de terre, des oignons, des choux, des betteraves, des carottes, des panais, des haricots, des pois, etc. Je n'hésite point à croire que le café, le poivre, la canne à sucre et les épices de diverses espèces, réussiraient facilement sur ces îles et presque sans culture.

» L'abondance et l'épaisseur des forêts sont une preuve évidente de la richesse du sol qui couvre ces îles. Je sais que les terrains élevés produisent du bois de sandal; mais je ne pourrais affirmer en quelle quantité. Partout on trouve un grand nombre et une variété de belles plantes, non-seulement dans les plaines et dans les vallées, mais encore sur les hauteurs et jusque sur les cimes les plus élevées. Plusieurs étaient étrangères pour moi, et il y en a, je pense, qui ne sont pas bien connues des naturalistes. Quelques-unes, j'en suis sûr, seraient fort estimées par nos amateurs d'objets scientifiques. Les cocotiers et les arbres à pain acquièrent ici une taille énorme, et leurs fruits sont bien plus gros et bien plus savoureux que ceux que j'ai vus dans les autres îles de ces mers.

» Les naturels du groupe de Bergh sont favorisés de l'eau la plus pure, qui descend en torrens limpides des sources de leurs montagnes; mais ils la boivent rarement sans qu'elle ait monté dans les veines invisibles du cocotier et qu'elle ait formé son réservoir végétal au centre du fruit délicieux de cet arbre. Une fois purifiée ainsi dans l'un des plus parfaits alambics de la nature, ils la considèrent comme le breuvage le plus pur et le plus salutaire qui soit au monde.

» Ici le climat n'est jamais ni trop chaud ni trop froid. Situées au fort de ce courant aérien que l'on nomme vent alisé du N. E., ces îles sont toujours rafraîchies par la brise de mer, qui maintient l'atmosphère dans un état de salubrité favorable à tous les êtres de la nature animée.

» Mes connaissances sont très-bornées quant aux animaux qui se trouvent sur le groupe de Bergh, attendu que je n'ai point eu l'occasion d'en visiter l'intérieur. Je sais que les bois abondent en oiseaux de diverses espèces, tous agréables à la vue, et la plupart doués d'un chant mélodieux. J'ai vu plusieurs reptiles de la famille des lézards, mais pas un serpent. Les insectes sont nombreux, brillans; mais pas un n'est importun. Nous n'aperçûmes aucun minéral digne d'être remarqué. Les eaux, à l'intérieur du récif qui environne le groupe entier, abondent en excellent poisson de toutes sortes, qu'on peut prendre en quantité, soit à la seine, soit à l'hameçon. Des coquillages de différentes espèces se trouvent sur les récifs, les bas-fonds et les rivages. Quelques-uns offrent des échantillons qui surpassent tout ce que j'ai jamais rencontré dans aucune partie du monde. Je ne sache point d'endroit où le naturaliste et l'amateur puissent se procurer une collection de coquilles rares, curieuses et précieuses, plus riche que dans ces îles. Les huîtres perlières sont communes, et celles que nous obtînmes des naturels sont de la même espèce que celles de Soulou. La tortue verte est commune, mais je pense que la tortue à tête pointue est très-rare, attendu que nous en vîmes très-peu dans l'eau, et que l'écaille se trouvait en très-petite quantité entre les mains des naturels.

» La *biche de mer* (holothurie ou tripang des Malais) peut s'obtenir ici en grande quantité et d'une qualité très-supérieure, pourvu que l'on puisse compter sur les dispositions amicales des naturels : autrement, le temps et la peine que l'on se donnerait pour cette pêche seraient en pure perte. Si les circonstances étaient favorables, on pourrait faire ici plusieurs cargaisons de cette denrée, et la majeure partie s'en vendrait à un prix très-élevé, si les échantillons que nous observâmes peuvent servir de règle pour juger de sa qualité en général. Quelques-unes de celles que nous trouvâmes avaient deux pieds de longueur et dix-huit pouces de circonférence : leur chair, une fois les intestins enlevés, pesait encore de sept à neuf livres. C'est une dimension supérieure à celle de tous

Digitized by Google

les mollusques de ce genre que j'ai vus aux îles Fidji, aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Zélande, à la Nouvelle-Bretagne, à la Nouvelle-Guinée et même aux îles du Massacre. »

Tels sont les récits de Morrell, dans lesquels l'aventurier américain a poussé volontairement les faits jusqu'à une certaine poésie. Quoi qu'il en soit de ces exagérations, Morrell est obligé d'ajouter qu'il était à peine depuis trois jours au mouillage, lorsque ces excellens et parfaits insulaires d'Hogoleu parurent autour de son navire avec quatre cents pirogues de guerre, dont plusieurs, contre l'ordinaire, étaient pourvues d'abondantes munitions de guerre. Quelque bonne opinion qu'eût l'Américain de ses nouveaux amis, il ne se hâta pas moins d'ordonner un branle-bas général de combat, et de faire virer sur l'ancre, pour quitter ces parages. Ainsi, ces charmans insulaires, malgré leurs bonnes qualités, obligeaient leur admirateur enthousiaste à prendre d'eux un congé qui ressemblait à une retraite.

L'Oceanic pourtant continuait sa navigation. Le 5 juin, il rangea d'assez près le petit groupe de Tamatam, Fanendik et Ollap, en passant à deux ou trois milles de la première de ces îles. Les naturels vinrent au-devant de nous à dix milles de distance dans de grands et jolis pros d'une construction fort élégante et d'une marche supérieure (Pl. LIX — 1, 2 et 3). La voile en triangle alongé, la proue et la poupe relevées et saillantes, la plate-forme formant sur chacun des côtés une espèce de cabine, tout signalait un peuple assez avancé dans l'art de la navigation. Cependant, il nous fut aisé, au premier coup-d'œil, de voir combien les premiers navigateurs avaient exagéré la marche de ces pirogues, en l'estimant à vingt nœuds par heure. Au lieu de cette rapidité fabuleuse, c'est à peine si elles faisaient sept ou huit nœuds sur une mer assez dure.

Vigoureux, alertes et bien constitués, ces insulaires abordèrent le navire avec la hardiesse d'hommes habitués à voir des Européens. Ils riaient, chantaient, et nous offraient de petits modèles en bois de leurs pirogues, qu'ils désiraient échanger contre du fer qu'ils nommaient *loulou*. Gais dans leurs allures, probes et honnêtes dans les échanges, ces sauvages étaient loin de nous présenter les formes souples et dégagées, les physionomies douces et gracieuses, les manières décentes et réservées des habitans d'Otdia, de Ualan et même d'Hogoleu. Nous n'eûmes avec eux que des communications très-courtes, Pendleton ayant fait revenir au vent pour atteindre la partie méridionale des Mariannes.

Ce petit groupe paraît répondre aux Iles Martires des anciennes cartes espagnoles; mais il n'a été signalé d'une manière certaine qu'en 1801 par l'Espagnol Ibergoïtia, capitaine du navire *Philippine*. Il fut ensuite successivement reconnu par Freycinet en 1819, par Duperrey en 1824 et par d'Urville en 1828. Ce sont trois îlots bas, boisés, rapprochés, mais séparés les uns des autres, et entourés chacun d'un brisant. Le groupe entier n'a que six milles d'étendue du N. au S. Position: 7° 37' lat. N.; 147° 10' long. E. (Ollap).

Désormais la route était libre. Jusqu'à Gouaham, plus d'îles, plus de terres. Ce ne fut que le 10 juin pourtant que nous pûmes doubler la pointe S. de cette île. Le jour suivant, rejoint par l'Anglais Anderson, depuis long-temps capitaine de port dans cette résidence, *l'Oceanic* fut conduit dans la vaste baie d'Apra, où il jeta l'ancre vers les trois heures de l'après-midi.

CHAPITRE LII.

ILES MARIANNES. — GOUAHAM.

Gouaham était une diversion et un contraste parmi ces archipels peuplés de races primitives. Dans cette île, plus de natifs au corps demi-nu, à l'idiôme inintelligible. Nous étions en Espagne, ou tout au moins en colonie espagnole. Embarqué dans la yole pour me rendre à Agagna, de loin, en voguant vers cette bourgade chrétienne, je pus saisir tout ce que ce spectacle avait d'effets curieux et presque nouveaux pour moi. Des clochers d'église, des croix plantées sur tous les promontoires, des habitations qui rappelaient les quartiers pauvres de Manille, puis l'airain catholique qui résonnait au sein de cette atmosphère dilatée, me rendaient à des impressions jadis familières et aujourd'hui presque perdues. Après un an de vie errante, je retrouvais le culte des chrétiens sur un groupe isolé au sein d'une vaste mer; je pouvais donner un sens au moindre de ces tintemens, soit qu'ils appelassent les fidèles à la prière, soit qu'ils disent: « Allez, la prière est finie. »

Sur la grève, cette impression continua. C'était un jour férié pour le pays, et la population se portait vers l'église, trop étroite pour la contenir toute. Rangées en longues files, les femmes et les filles avançaient en silence avec ordre et recueillement. Pour charmer les ennuis de cette marche religieuse, chacune d'elles avait allumé un immense cigarre qu'elle fumait avec une gra-

Digitized by Google

vité toute espagnole. Ce qui retardait le service divin, c'est qu'on était allé chercher l'alcade D. Domingo ou D. Manuel, je ne sais plus préciser lequel des deux. Après un quart-d'heure donné à sa dignité, el señor alcade arriva escorté de six enfans de chœur et du sacristain. Lui, l'alcade, était un gaillard bien nourri, coiffé d'un chapeau de paille de Manille, portant souliers, bas et culottes flottantes, le tout recouvert d'une blouse ou plutôt d'une chemise rayée (Pl. LX — 1). Il marcha vers l'église, lentement, magistralement, alla s'asseoir à la place d'honneur, et écouta le service en latin, comme s'il y eût compris quelque chose. Ce n'était pourtant qu'un indigène, parlant un jargon mêlé d'espagnol et de *chamorre*, l'ancienne langue du pays.

Ces scènes m'intéressaient. Cette population était misérable sans doute, si on la jugeait avec des souvenirs européens; mais, rapprochée de ses voisins de l'Océanie, elle avait un aspect remarquable d'ordre et de civilisation. Ces femmes à la tête et aux pieds nus il est vrai, mais couvertes d'une jupe et d'une camisole, décentes et propres, ces cigarres dans toutes les bouches, ces croix pendues au cou, ces coiffures demi-espagnoles, demi-italiennes, ces églises, ces madones dans leurs petites niches (Pl. LX — 4), tout surprenait, tout attachait, au milieu de ces mers lointaines, parmi ces races mystérieuses et diverses, dans cette confusion de cultes et d'origines. Les types n'étaient pas moins curieux à observer : ici un espèce de magister, au front chauve et aux cheveux lisses, portant sous le bras le livre dans lequel se résume toute sa science; là, le natif caressant son coq favori, son coq de bataille, sa fortune et sa joie; puis encore le *casador* du pays, le vaillant chasseur de cerfs, avec son torse nu, ses larges chausses bleues et son couteau sur la hanche (Pl. LX — 2); telles étaient les scènes qui s'offraient à moi, à mesure que j'avançais dans la ville.

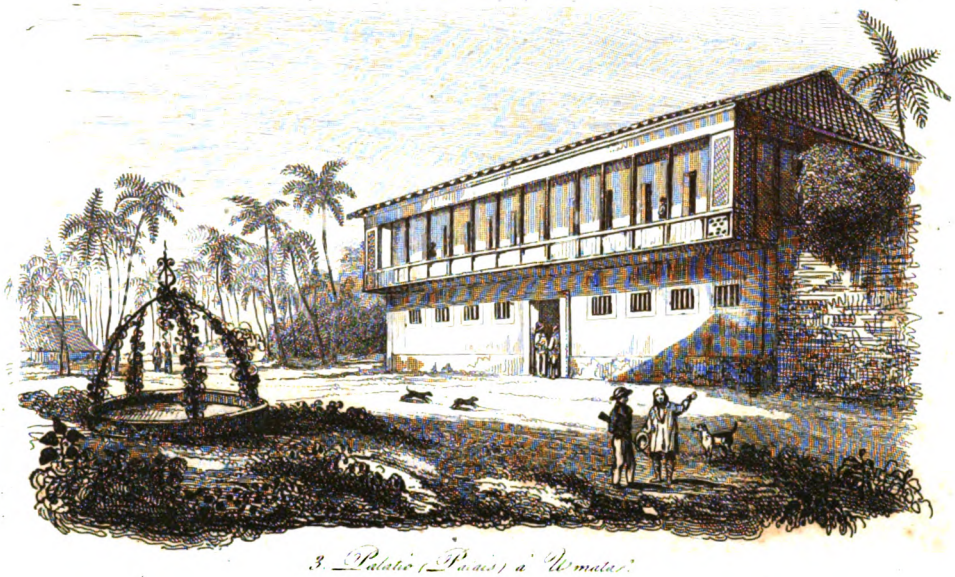
Car c'était bien une ville, non pas tout-à-fait dans l'acception européenne; mais une ville coloniale, une cité mariannaise. Les maisons propres et jolies, quoique faites pour la plupart en arêtes et en feuilles de cocotier, forment des rues assez larges et des places assez régulières. On voit qu'une pensée d'ordre et de symétrie a présidé à leur arrangement. On compte à Agagna près de six cents maisons, dont une cinquantaine seulement sont en maçonnerie. Les autres ne sont que des cases entourées d'un petit clos planté de tabac. Ces maisons ont rarement plus de deux chambres, séparées par une cloison de tiges de bambous ou de cocotiers. Dans l'une, on cause, on travaille, on se balance sur le hamac, tant que dure le jour; puis, le soir venu, les enfans et les domestiques de la maison s'y étendent pour dormir. Dans l'autre pièce, reposent les chefs de la famille, sous la protection de quelques images de saints. Les maisons, à part celles où l'on a employé la maçonnerie, sont toutes construites sur pilotis à cause de la saison des pluies, et à quelques pas s'élève la cuisine, petit édifice léger, toujours séparée de l'habitation principale.

Recueillant ainsi sur ma route quelques notions préliminaires sur Agagna, j'arrivai au palais du gouverneur D. Medinilla, à qui, par convenance et par nécessité, je devais ma première visite. D. Medinilla me reçut comme il reçoit tout Européen qui se présente devant lui, avec une grâce affable et une politesse exquise. Il y avait en lui quelque chose d'affectueux et de digne à la fois, de doux et de sérieux. Ne poussant pas ses interrogations au-delà des mesures voulues, il s'enquit avec intérêt de l'objet de mon voyage, et se mit à ma discrétion pour me procurer toutes les facilités nécessaires. Le palais dans lequel il me reçut à Agagna est bâti en pierre et en bois. Huit pièces d'artillerie et une petite garde mal armée en défendent les approches. Quoique vaste, cette maison est sans ornement. Un assez médiocre portrait du roi d'Espagne et quelques méchantes gravures tapissaient les parois intérieures du logis. Sur le derrière du palais est un terrain ceint de murs que l'on nomme le *jardin*. En le traversant rapidement, j'y remarquai une prodigieuse quantité de beaux ananas dont Gouaham se glorifie (Pl. LXII — 1).

Outre ce palais, Agagna possède encore d'autres établissemens publics, un collège royal, par exemple (Pl. LXII — 3), et une école primaire. Dans ce dernier établissement, on n'apprend guère qu'à chanter et à lire. Il existe aussi deux ou trois filatures, les unes françaises, les autres chinoises.

Cependant Pendleton était venu à son tour rendre visite à D. Medinilla, et, en l'honneur de ce brave capitaine que le gouverneur connaissait et estimait déjà, nous fûmes témoins de quelques fêtes. Le premier divertissement fut celui d'un combat de coqs, passion des naturels du pays qui ont sans doute emprunté ce jeu cruel aux Manillais. Le second, plus nouveau pour nous et plus caractéristique, fut la représentation de danses mexicaines dont les traditions, importées sans doute autrefois par les galions d'Acapulco, s'étaient perpétuées aux îles Mariannes. Déjà, avant

Digitized by Google



3. Palatio (Palais) d'Umata?

3. Palacio en Umata.



4. Femmes d'Umata?

4. Mujeres de Umata.

Digitized by Google

Digitized by Google

nous, on avait donné ce spectacle à M. Freycinet et aux Français de *l'Uranie*. Les acteurs étaient des écoliers du collége d'Agagna, vêtus de brillans costumes, que les jésuites avaient trouvés jadis dans les temples indigènes de la Nouvelle-Espagne. Ces danses, espèce de pantomime allégorique, furent exécutées devant le palais du gouverneur, sur une place illuminée de flambeaux et de lampions pleins de résine. On y voyait figurer l'empereur Montezuma marchant la couronne sur la tête, avec un éventail de plumes à la main, et suivi de deux pages richement vêtus. Après ce groupe venaient, le front ceint d'un diadème et couverts d'habits également riches, douze danseurs parmi lesquels l'empereur daignait parfois se mêler. Toute cette troupe dansait gravement, tantôt formée en carré, tantôt se déployant en demi-cercle, tantôt s'arrangeant en une espèce d'X. Les danseurs avaient à la main, ceux-ci un éventail, ceux-là des castagnettes. Au second acte, les douze acteurs se groupèrent deux à deux, chaque groupe tenant le bout d'un demi-cerceau fort grand, garni de soieries brillantes. Seuls ou réunis à l'empereur ou à ses pages, ils exécutèrent diverses gracieuses figures, produisant chacune un effet pittoresque, de manière à ce que les cerceaux dessinassent des guirlandes, des arabesques, des festons. Enfin la danse se termina par des évolutions guerrières, entremêlées de gambades grotesques et de parades de bouffons. Masqués et costumés d'une façon ridicule, ces bouffons portaient un sabre de bois, dont ils s'escrimaient à droite et à gauche : leur masque, qui était blanc, avait des dimensions difformes et disproportionnées.

A la suite de ces danses dans lesquelles l'histoire de la vie de l'infortuné Montezuma était retracée presque tout entière, vint une espèce de jeu de rubans qui a son analogue dans les provinces méridionales de la France. Un mât fut planté en terre, au sommet duquel étaient fixés, par un bout, huit ou douze rubans longs et larges, les uns rouges, les autres jaunes ou bleus : suivant le nombre des danseurs, les couleurs étaient plus ou moins variées. Chacun de ces comparses tenait le bout de l'un des rubans, et devait tourner en rond en passant alternativement devant celui qui était à sa droite, puis derrière celui qui venait après. Les danseurs de rang pair tournaient dans un sens, et ceux de rang impair dans l'autre. Il résultait de ces passes et contre-passes, exécutées autour du mât, un réseau ou entrelacement dont l'agrément naissait de la diversité des couleurs et de la régularité du dessin. Pour dépouiller le mât, les danseurs s'entremêlaient une seconde fois, mais en sens contraire et avec une habileté assez grande pour ne pas embrouiller les rubans. Deux chefs conduisent tous les personnages : celui-ci les pairs, celui-là les impairs. Quoique très-simple, cette danse paraît à l'œil très-compliquée, car cette multitude de cordons qui se croisent à droite et à gauche avec rapidité, laisse difficilement la liberté d'en saisir les combinaisons et la marche.

Les danses nationales sont moins savantes et moins curieuses. Elles se composent de passes qui n'ont ni cette grâce, ni cette décence, ni cette symétrie. La plus célèbre s'appelle la *danse des antiques*, et sans doute elle est de tradition chez les naturels. Il serait difficile d'y voir autre chose qu'une nouvelle preuve de l'ascendant que les femmes ont eu ici autrefois sur les hommes. Au milieu d'évolutions forcées et de gestes peu gracieux, voici un tableau digne de remarque. Un jeune homme, la tête couverte d'un chapeau de paille pointu, se présenta dans l'arène armé d'un bâton. Dans un discours énergique, il adressa des défis à ses adversaires qui n'y répondirent point. Alors les femmes le couronnèrent et lui donnèrent pour prix de sa facile victoire des fruits et des étoffes. Les danses des enfans étaient tout autres ; elles se rapprochaient de la chéga des nègres.

La danse est fort peu du goût des Mariannais. Comme les créoles espagnols, ils n'ont qu'une passion réelle, celle du *farniente*. L'état le plus désirable pour eux, c'est l'immobilité. Ils ne bougent de place que lorsqu'ils y sont contraints. Cette indolence est poussée à un point incroyable. Un voyageur nous racontait, entre autres preuves à l'appui, qu'il venait d'acheter d'un Mariannais un petit cochon, un *porquito*, au prix assez modique d'une piastre. Le prix une fois payé, le voyageur voulut faire porter sa marchandise jusqu'au canot, qui n'était guère à plus de deux cents pas de l'endroit où le marché avait été conclu. Quand il eut exprimé ce désir, le Mariannais se rétracta sur-le-champ. « Oh, dit-il, pour le transporter jusque-là, c'est une piastre de plus; » et il se recoucha tranquillement à l'ombre pour fumer son cigarre.

Ainsi, la danse est antipathique à ce peuple paresseux ; il ne s'y livre que dans les occasions d'apparat. Mais, en revanche, la musique est un de ses plus doux passe-temps. Le Mariannais se réveille, se repose et s'endort en chantant. Ces chants sont, en général, doux, langoureux et harmonieux. Ce sont des *trios* ou des *boleros*, ou quelques *seguedillas*, quoique en général le naturel préfère ce qui assoupit à ce qui anime.

Digitized by Google

Tout le monde aux Mariannes fredonne assez passablement. Les couplets nationaux sont presque toujours composés en l'honneur de quelque saint du paradis, ou en mémoire de quelque événement important, comme, par exemple, l'arrivée d'un navire.

A la suite des danses exécutées par les naturels des Mariannes, nous en vîmes qui avaient tout-à-fait un autre caractère, celles des Carolins. Les Carolins, avec leurs pirogues coquettes et rapides, ne craignent pas de franchir les deux cents lieues qui séparent leur archipel de celui des Mariannes. A l'aide des étoiles et servis par la direction des vents, ils s'aventurent sur une mer souvent orageuse, et arrivent presque toujours à bon port. Pendant mon séjour, je vis une dizaine de ces pros carolins qui faisaient le service du cabotage des Mariannes. Agiles, sveltes, hardis, les marins qui montaient ces barques nous donnèrent à leur tour le spectacle de leurs danses nationales. C'était vif, gai et pétulant autant que les danses mariannaises étaient lentes, molles et indécises. Pour les acteurs, la fête était plus grande que pour les spectateurs. Armés de bâtons, ils riaient, gambadaient, jouaient, se divertissaient. Réunis d'abord sur deux colonnes, les danseurs entonnaient un chant qu'ils accompagnaient de gestes gracieux et de mouvemens lascifs; puis bientôt un chant plus gai succédait à cette scène amoureuse. Ils se prenaient par la main, couraient en rond, faisaient mille soubresauts, chacun posant le pied sur la cuisse de son voisin, puis venant demander à l'assistance si on était content de leurs efforts.

Ainsi se passèrent quelques journées de fête, pendant lesquelles Pendleton consentit à oublier son *Oceanic;* mais sitôt qu'il le put, le vigilant capitaine retourna à bord, me donnant six jours pour compléter mes reconnaissances sur Gouaham. Les bontés du gouverneur me procurèrent une semaine de distractions charmantes. Ma première course fut au village de Mongmon, situé dans le voisinage d'Agagna, sur un sol fertile, mais mal cultivé. Du maïs, du riz, du tabac, voilà la base de ces exploitations agricoles. A Mongmon, jallai rendre visite à la première autorité du pays, une sorte de maire, le *gobernadorcillo*, qui me reçut tenant à la main sa canne à pomme d'argent, insigne de sa dignité. Je fus ensuite présenté à sa femme, virago accroupie sur le sol de sa cabane, au milieu d'un groupe d'enfans demi-sauvages. Elle répondit, sans quitter son cigarre, à la formule d'introduction que j'avais apprise à Agagna. Lorsque j'eus prononcé : « *Ave Maria purisima*, » la femme du sous-alcade balbutia sans lever les yeux : « *Sin pecado concebida*, » et ce fut tout ce que je pus obtenir d'elle, bien que son digne mari s'évertuât à rendre la conversation plus animée. Je visitai aussi le charmant village de Sinahagua, qui domine sur toute la contrée; puis Sanvitores, lieu illustré par la mort du missionnaire de ce nom, apôtre des Mariannes. Dans la baie de Tomon et sur le lieu même du martyre, on a élevé un autel où plus d'un Mariannais accomplit chaque année un pieux pélerinage. Je m'y rendis par mer avec le secrétaire du gouverneur, admirant les beaux arbres qui bordent le rivage, et surtout aux environs de la baie Taynanesso, les innombrables *cycas*, sorte de palmier dont la fécule ressemble à celle du sagou. Quoique notre navigation eût lieu en plein jour, des nuées de chauves-souris venaient raser notre barque. Arrivés à Tomon, nous visitâmes ces lieux révérés, et, sur le mausolée même, un prêtre du pays nous raconta le martyre de Sanvitores et ses miraculeuses suites. « A peine, disait ce bon pasteur, Sanvitores eut-il été frappé du coup mortel, que son ame, franchissant les distances, et portée sur l'aile des vents, arriva au milieu de sa patrie et y annonça ce malheur. Les églises de toute l'Espagne furent tendues de noir, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, la cour prit le deuil; ce fut une calamité générale. Huit à dix mois après, Gouaham fut agitée par deux ou trois tremblemens de terre, et la cause n'en demeura pas inconnue. Le crime de Matapang devait être expié. » Après avoir recueilli sur le théâtre même de la catastrophe ces pieuses traditions, nous nous dirigeâmes par un sentier raboteux vers le village de Guaton, au-delà duquel s'offre la pointe de *los Amantes*, célèbre par une aventure romanesque. Toute cette partie du territoire de Gouaham est d'une fécondité merveilleuse. Avec le plus léger travail, le sol serait une source de richesse; mais les indolens Mariannais ne cultivent que ce qu'il leur faut pour leurs besoins; et peu de chose leur suffit. D'ailleurs, quand ils ne songeraient pas à leur nourriture, la nature y pourvoirait d'elle-même. Elle a prodigué dans le pays les racines nutritives et les *cycas* ou *federicos*, qui sont une ressource inépuisable. En traversant ces plaines, nous fûmes témoins de la préparation qu'on fait subir au cyca, afin de lui enlever ses qualités vénéneuses par la macération.

Dans tous ces villages, grâce à mon compagnon de voyage, l'hospitalité la plus empressée nous était prodiguée. Nous voyions accourir

Digitized by Google

de toutes parts les habitans avec quelques cadeaux à la main; ceux-ci offraient des poules, ceux-là des œufs. Au lieu de recevoir ces objets gratis, nous les payâmes avec quelques piastres, ce qui parut combler de joie ces braves gens. Bientôt ils nous donnèrent le spectacle d'une pêche. Celle qui exige le plus de soins est la pêche du *magnahak*, petit poisson d'un goût exquis dont les Mariannais font une consommation prodigieuse. Ce poisson a une époque de passage : quand il arrive, tous les habitans du littoral se mettent en mouvement. Nous assistions à l'une de ces pêches. Hommes et femmes, tout était à la mer; les jeunes filles de dix-sept à dix-huit ans ne s'y épargnaient pas : elles avaient ôté leur chemisette, et se l'étaient nouée autour du cou, ce qui les laissait à peu près nues.

Je visitai tour à tour à Agagna le magasin-général, le bâtiment des casernes dont un côté sert d'hôpital, un fort joli pont en pierre, puis un hangar soutenu par des piliers en maçonnerie, qui sert tantôt à mettre à l'abri les ouvriers du gouvernement, tantôt à abriter les pirogues contre l'ardeur du soleil. Mais de tous ces édifices, le plus gracieux dans son ensemble et dans ses détails était le collége (Pl. LXII — 3), construction régulière qui se compose de deux ailes et d'un corps-de-logis, avec de petites croisées et une porte en arceau.

J'avais vu Agagna, la capitale de Gouaham; mais il me restait à voir Umata, la seconde bourgade de l'île, que plusieurs relâches scientifiques ont rendue célèbre. Toujours plein de bontés pour moi, le gouverneur ne voulut pas que je fisse seul cette course; il me donna son majordome pour m'accompagner, avec l'ordre de mettre le palais d'Umata à ma disposition. Le jour suivant, nous partîmes pour cette résidence, avec le plus singulier équipage que l'on pût voir. Mon guide le majordome avait amené avec lui sa femme qui ouvrait la marche, portant suspendues à l'épaule quelques bananes pour tromper les ennuis du chemin; puis venait le majordome lui-même monté sur un bœuf bridé par les narines, tandis qu'assis dans un hamac que portaient deux naturels, et garanti du soleil par une immense ombrelle, j'avançais comme un vrai sybarite, dans une route sablonneuse et aride (Pl. LXII — 2).

Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Umata, plus jaloux de trouver un abri contre les rayons solaires que de visiter la résidence. Cependant, avant d'entrer dans le palais, il nous fallut subir l'entretien de l'homme important du lieu, d'un *sergento de la milicia*, fonctionnaire fort amusant par son orgueil espagnol et par le profond mépris qu'il affectait pour la population des Mariannes. Cet homme, ancien militaire de l'armée de Lacerna au Pérou, avait quitté cette contrée après la défaite de Cantazada, et s'était réfugié aux Mariannes, où il avait épousé la fille de l'alcade de Tinian, petite femme assez fraîche et assez éveillée. Il se glorifiait à chaque instant d'être, lui et le gouverneur, les deux seuls Espagnols véritables qui vécussent sur l'île; traitant avec un profond mépris tout le reste qui n'était, à son sens, que des *Chamorres*, nom des races primitives et de leurs divers croisemens. Sergent de la milice, il me mit au fait de sa hiérarchie. D'après lui, la force armée des Mariannes se composait alors de cent soixante hommes, divisés en trois compagnies dont voici la composition : un *sergento mayor* qui est D. Luis de Torrès, célèbre par les récits de Kotzebue, Chamisso et Freycinet; trois capitaines, trois lieutenans, trois *alféreces*, neuf sergens, trois *cabos*, et le reste simples soldats. La paie du sergent est de six *pezos* ou piastres par mois; celle de l'alférez, de huit; celle du lieutenant, de dix; celle du capitaine, de douze. Mais jamais ni officiers ni soldats ne touchent d'argent, leurs appointemens étant soldés en objets venus de Manille, et vendus à prix surfait par le gouverneur lui-même. Dans les Mariannes, il n'y a que trois alcades en titre, ceux d'Agat, d'Umata et de Rota; celui de Tinian n'est qu'honoraire. La paie de ces fonctionnaires n'est que de douze piastres par mois; mais ce ne sont là que les moindres produits de leur charge. Il paraît que, dans tous les pays du monde, il y a un salaire qui s'avoue et un salaire qui ne s'avoue pas.

A la suite de ce petit pourparler, nous entrâmes dans le palais ou plutôt dans le *palacio*. Ce palacio d'Umata, ou *casa real*, était un édifice assez remarquable. Il élevait, avec une certaine coquetterie orgueilleuse, son beau toit de tuiles rouges pardessus les misérables chaumes qui le flanquaient à droite et à gauche. Ce palais se compose, d'un côté, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage appliqué à une terrasse, tandis que, de l'autre, il n'a qu'un rez-de-chaussée sur les jardins. Ainsi le premier du devant est rez-de-chaussée sur le derrière. L'édifice est construit en pierres et en bois, en bois de teck, la mort des cognées, ce qui fait sans doute que les poutres qui soutiennent l'édifice ont été assez grossièrement équarries. Les madriers qui forment les planchers sont aussi fort inégaux, malgré l'âge et les frottemens qu'ils ont dû subir,

Digitized by Google

Du reste, le palacio est si robuste, si fortement chevillé dans le sol, que les tremblemens de terre, fréquens aux Mariannes, ont à peine lézardé sa charpente, ou déplacé quelques solives qui, portant aujourd'hui à faux, ne font qu'ajouter au pittoresque de l'ensemble (Pl. LX — 3). La porte du palacio, ou plutôt son vestibule, sert de hangar public à Umata. C'est là, sous le royal péristyle, que les chasseurs de cerfs viennent passer la nuit et prendre leur repas du soir. Ils s'étendent et dorment sur la pierre. C'est là aussi que, dans le jour, abritées contre le soleil, les femmes se livrent à des travaux manuels, tandis que, le cigarre à la bouche, et éparpillés çà et là sur le sol, les hommes causent entre eux, ou jouissent du souverain bien des Espagnols, le plaisir de ne rien faire.

Le sergent de la milice était allé prévenir l'alcade qui me fit les honneurs de la casa real. Pour moi, on ouvrit les appartemens du premier, qui consistaient en une vaste salle flanquée de deux chambres sur le devant, et d'autres petites pièces sur le derrière. On m'installa dans la grande salle; on me donna pour lit un vieux canapé en rotin qui criait sous moi. Cette salle était à jour. Ouverte aux brises du large, elle me laissait voir le soleil se couchant à l'O. dans les vastes eaux de la baie dorée de ses reflets (Pl. LX— 1). Une croix de bois sous mes yeux, un perron, une espèce de débarcadère; au loin la grève bordée de cocotiers; puis au-delà le fort San Angel, pauvre et mesquine défense, telle était la vue extérieure. Dans la salle, une immense table en teck massif ramenait à d'autres impressions. Autour d'elle sans doute, à l'époque où l'Espagne avait le monopole des splendeurs maritimes, quand ses galions chargés d'or venaient, dans leur traversée d'Acapulco à Manille, jeter une ancre sur ces parages; autour de cette table, officiers et passagers, religieux ou marins, séculiers ou ecclésiastiques, s'assirent sans doute bien des fois aux heures de relâche. Plus d'une fois aussi, ces vieux navigateurs qui s'aventuraient alors sur des mers presque inconnues oublièrent, accoudés sur ce bois, et les dangers passés et les dangers à venir. Le vin par larges verres, les gigots de cerf servis comme dans un banquet homérique, les chants, les éclats de rire, les sacs d'argent et d'or roulant sur ce parquet, les marchandises précieuses entassées dans les angles de cette salle, voilà quelles scènes m'apparurent le soir à la lueur douteuse de ma lampe, à cette heure où la pensée a plus d'essor pour franchir les distances d'époques et pour rêver des choses d'autrefois.

Du reste, rien aujourd'hui, dans cette enceinte, ne prête à des illusions prolongées. Les hôtes les plus ordinaires du logis royal sont des chiens qui viennent par centaines flairer l'étranger qui y passe, et qui encombrent les salles de leurs immondices. Les moustiques y sont aussi des visiteurs incommodes et infatigables.

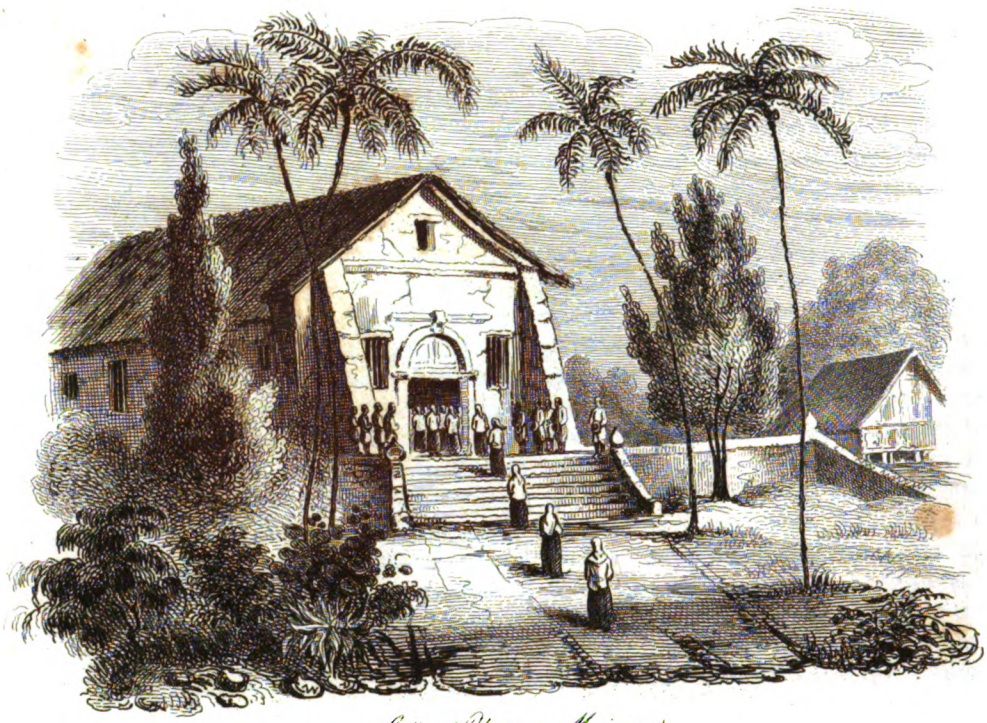
Le lendemain je visitai mieux Umata. Après le palacio, l'édifice le plus considérable est l'église, bâtiment assez simple et sans clocher que précède une sorte de perron avec une douzaine de marches (Pl. LXI — 1). Ce perron était alors garni de fidèles qui entraient à la file pour aller entendre l'office. Non loin de l'église était un couvent jadis peuplé de religieux, mais aujourd'hui désert et tombant en ruines (Pl. LXI — 3). Ses matériaux se composaient aussi de maçonnerie et de charpente. De sa terrasse on découvre une magnifique vue. Outre ces deux édifices, on voit encore à Umata un hôpital, un grand hangar pour les embarcations, un autre hangar qui sert aux jeux des naturels, deux écoles, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons; enfin les forteresses qui commandent la baie.

La situation du village est délicieuse. Ses cases en bois, assez proprement tenues, couvertes de feuilles de palmier et exhaussées de deux ou trois pieds au-dessus du sol (Pl. LXI — 2), sont alignées sur deux rangs de chaque côté de la route, au milieu de bois de cocotiers et de bosquets d'orangers. Les fruits de ces derniers arbres sont excellens. Nulle autre part, l'orange n'a plus de suc et plus de saveur. En passant sous ces berceaux de verdure, on ne pouvait résister au plaisir d'en cueillir et d'en manger quelques-unes.

La journée que je passai à Umata fut pleine de distractions charmantes. Un fusil sur l'épaule, je parcourus les environs, plantés de taro, de tabac et de banânes; puis, dans le milieu du jour, quand la chaleur excessive commanda une halte, je pris un bain délicieux dans un ruisseau limpide qu'ombrageait une immense voûte de bambous. Toute cette campagne est d'une fécondité merveilleuse, mais la paresse des habitans n'en sait pas utiliser les ressources. Dans d'autres mains, le sol donnerait en grande abondance de l'arrow-root, des patates, du sagou, du sucre, du café, du coton, peut-être même de la muscade. Les Mariannais négligent toutes ces exploitations. D'une apathie incroyable, ils sont moins amis des richesses qu'ils ne sont ennemis d'un travail manuel. Pour preuve de cette paresse excessive, il suffit de dire que, sur toute

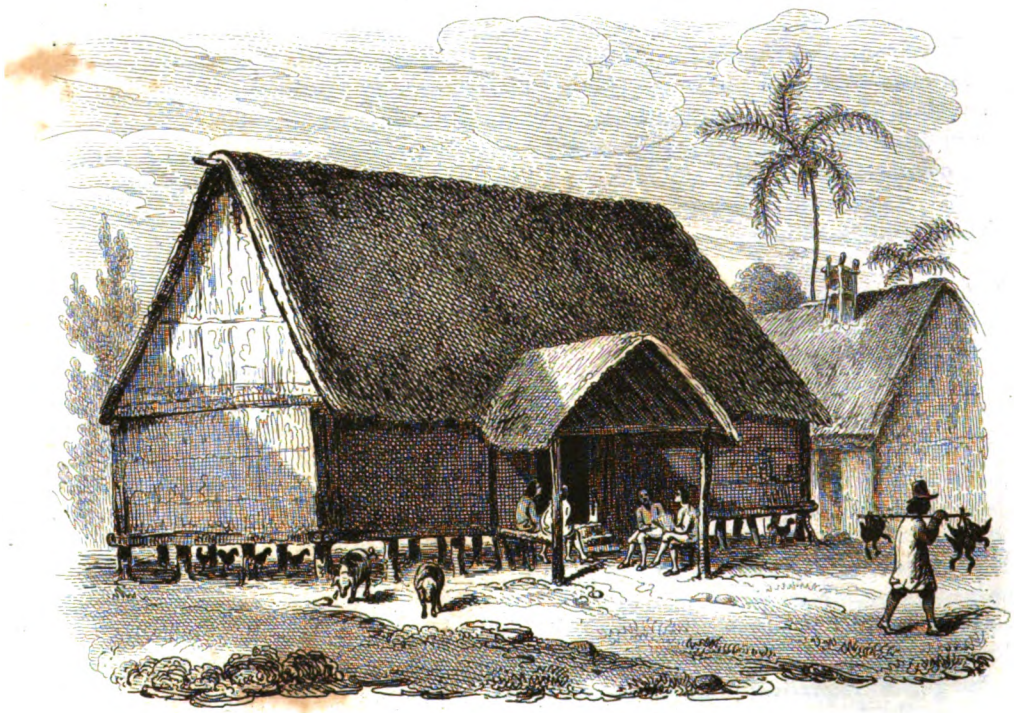
Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Église d'Umata (Marianes)*

1. Iglesia de Umata (Marianas)



2. *Maison des Habitans de Guahame?*

2 Casa de los Moradores de Guaham

de Sainson del

VOYAGE
VIAJE

Digitized by Google

l'île, la terre n'a de valeur positive qu'autant qu'il s'y trouve des cocotiers estimés à une piastre le pied. Tous les autres terrains sont à qui veut les cultiver; il suffit d'en faire la demande au gouvernement, qui les cède sans prix de vente et sans redevance annuelle.

Les habitans d'Umata, quoique peu riches, semblaient joyeux, paisibles et contens de leur sort. On comptait dans le village 300 ames environ. La dévotion et la galanterie, tels semblaient être les deux grands mobiles des femmes, qui trouvent de singuliers accommodemens entre l'une et l'autre de ces passions. Tout, parmi ce peuple, révélait quelles traces profondes avaient laissé chez lui les mœurs et les habitudes espagnoles. Rien n'existait plus des anciennes coutumes locales; la vie primitive s'était fondue et absorbée dans la vie des conquérans. Il était impossible d'en discerner la moindre trace. La fortune de ces pauvres gens consistait presque toute en quelques porcs et quelques volailles qui vaguaient hors des habitations. Ils étaient, en grande partie, couverts de lèpre, maladie très-commune dans toute l'île, ainsi que les ulcères et les goîtres.

A Umata comme à Agagna, comme dans toute l'île, les affaires religieuses effacent et annulent toutes les autres. Ce ne sont pas des mœurs que l'on demande aux hommes et aux femmes, mais des pratiques pieuses. Pourvu qu'elles suivent les offices avec exactitude, leurs faiblesses leur sont facilement pardonnées. Aux Mariannes comme dans tous les pays espagnols, les maris sont jaloux de leurs femmes; mais les demoiselles jouissent en revanche d'une liberté assez grande. Dans les villages, les peines sont prononcées par les alcades, et exécutées par les *gobernadorcillos* (les petits gouverneurs). Ces jugemens sont sans appel pour les affaires de peu d'importance; quant aux grands criminels, on les transporte à Manille, où ils sont jugés. Les taxes perçues dans les villes sont subordonnées à certains réglemens; mais, dans la campagne, elles sont remises au pouvoir discrétionnaire des alcades.

Parmi les qualités des naturels, il faut placer au premier rang le respect qu'ils ont pour leurs parens. L'âge même n'est pas une excuse pour la désobéissance. Des enfans de quarante ans tremblent devant un reproche de leur vieux père. Jamais ils ne prononcent leur nom, sans l'accompagner du mot *señor* et d'une légère inclination de tête. Les mères allaitent presque toujours leurs enfans. Les hommes peuvent se marier dès l'âge de quatorze ans; les femmes, dès l'âge de douze; cependant ces mariages précoces sont assez rares. Le nombre des enfans est en moyenne, dans une famille, de trois à cinq. Quelques vieillards ont de vingt à trente enfans; et M. Arago, dessinateur de *l'Uranie*, cite une femme qui avait cent trente-sept rejetons de tous degrés. Malheureusement tout ce sang est infesté de lèpre, vice héréditaire que les hidalgos mariannais se transmettent de génération en génération.

Le costume des hommes et des femmes ressemble à celui des provinces espagnoles. Au lieu de mantille, les femmes portent sur le front un mouchoir qui retombe sur leurs épaules. Les cheveux noués très-bas et massés sur le derrière, le corset qui laisse à nu une partie des formes, parfois même un petit chapeau d'homme rabattu sur l'oreille, tout donne aux Mariannaises un air coquet et engageant, des allures gracieuses et vives. Leur teint est jaune, leurs dents sont en général gâtées par l'usage du bétel, et peut-être aussi par l'abus de ces énormes cigarres dont quelques-uns peuvent avoir six pouces de long sur huit à neuf lignes de diamètre. La réserve ne semble pas la vertu la plus commune parmi ces femmes. Les Français de *l'Uranie* purent s'en convaincre par plusieurs expériences dont le plus grand nombre ne peut pas se rapporter ici. En voici une seulement: elle fera juger des autres. Au N. de la ville, coule une petite rivière peu profonde et fraîchement abritée par de hauts cocotiers, dans laquelle les femmes et les jeunes filles d'Agagna ont l'habitude de venir se baigner presque chaque jour. Jaloux des plaisirs du bain, bienfait inappréciable sous un ciel brûlant, les officiers de *l'Uranie* connurent bientôt la rivière et y vinrent. Dans le début on s'effaroucha. L'heure de l'arrivée des Français était le signal du départ des Mariannaises; mais peu à peu elles se firent à ces figures nouvelles, et bientôt le bain fut commun. Or, femmes et filles se jetaient à l'eau toutes nues, ce qui pouvait paraître au moins étrange à des hommes élevés dans les habitudes de la pudeur européenne.

D'autres excursions suivirent ma visite à Umata: dans l'une d'elles, toujours accompagné du secrétaire du gouverneur, je poussai jusqu'à Pago, bourg situé sur la côte orientale de l'île. Nous devions, en chemin, voir la ferme royale de Tachogna, qui se trouve au centre de l'île, dans une contrée salubre, fertile et pittoresque. Après avoir traversé Sinahagna, hameau que j'avais déjà vu, et Afamé, dont il ne reste que des décombres, nous arrivâmes à la ferme.

Digitized by Google

Fondée jadis par les jésuites, elle fut d'abord florissante. Un village entier, bien riche, bien peuplé, s'élevait déjà auprès d'elle, et semblait devoir acquérir une importance plus grande encore, lorsqu'un ouragan rasa les plantations, détruisit les cases, et amena la misère et le deuil là où, la veille, étaient la richesse et la joie. Depuis lors, on a bien essayé de restaurer les maisons et de recommencer les cultures; mais ces tentatives n'ont été que partielles et peu suivies. La ferme de Tachogna n'est importante aujourd'hui qu'à cause du bétail qu'on y élève. De Tachogna pour aller à Pago, il faut suivre, à travers la forêt, un sentier étroit, dont les arbres obstruent le passage. A chaque pas dans ces forêts profondes, on découvrait des vestiges de villages disparus, dont les plus considérables sont ceux de Fagto, Tagon, Pomod, Tinaka et Agoan. A partir de cette dernière localité, on ne rencontre plus, jusqu'à Pago, qu'un immense bois de vacois. Pago est un bourg assez considérable, qui renferme un palais pour le gouverneur, une église et un couvent, bâtis jadis par les jésuites, des écoles de garçons et de filles. Le major D. Luis qui commandait dans ce rayon nous fit le meilleur accueil.

Par ses soins et sous sa conduite, nous eûmes le lendemain le plaisir d'une grande chasse qui nous conduisit aux environs de Merisso. Dès l'aube, nous étions réunis au nombre de douze, tant chasseurs indigènes qu'européens, les uns armés de fusils, les autres de gourdins, de *machetes* et aussi d'une corde à nœuds coulans, que l'on devait tendre dans des sentiers pratiqués exprès. En général, on se met à l'affût du cerf, au point de section entre la montagne et la plaine. Tantôt les chiens lancent l'animal jusqu'à ce qu'il tombe dans une embuscade préparée; tantôt on le chasse au courre. S'il arrive qu'on le poursuive près du rivage, il se jette à la mer, gagne le large, et ne revient à terre que lorsque le danger est passé. Lorsqu'il fait un gros vent, la chasse est beaucoup plus facile que pendant le calme. L'époque la meilleure est de juin en octobre.

Notre journée fut heureuse : à peine étions-nous parvenus à la hauteur de Merisso, que nos chiens firent partir du même bois quatre cerfs qui s'élancèrent dans la direction de la montagne. L'un d'eux fut tué au passage par un indigène, habile tireur, qui l'ajusta à une très-grande distance. Un second, fatigué par nos chiens, vint se jeter sous nos yeux dans un étang où on le cribla de balles (Pl. LXI — 4). Enchantés de notre expédition, nous gagnâmes Merisso le soir, pour y festoyer avec cet excellent gibier.

Quand un chasseur isolé tue un cerf, il coupe l'animal en deux avec son machete, en suspend chaque moitié à un long fléau qu'il fabrique avec une branche d'arbre, et qu'il se met en équilibre sur l'épaule; puis, ainsi chargé, il regagne son logis. On tue chaque année à Gouaham une très-grande quantité de cerfs, huit cents, mille et jusqu'à douze cents. Malgré cet énorme carnage, et bien qu'on n'épargne ni les biches, ni les faons, le nombre ne semble pas en être beaucoup diminué. Ceux de ces animaux qui sont arrivés à toute leur croissance pèsent jusqu'à trois cents livres.

La chasse au cerf n'est point la seule qui se pratique à Gouaham. On y trouve aussi des bœufs, des porcs et des chèvres sauvages; ces dernières en fort petite quantité. Quant aux bœufs et aux cochons, comme ils font partie du domaine de l'Etat, il est sévèrement interdit de les chasser, à moins d'en avoir obtenu la permission du gouverneur. On abat peu de bœufs sauvages, et seulement ce qu'il faut pour la garnison de Gouaham. La chasse aux porcs se fait avec des chiens courans et de la manière la plus simple. Deux hommes armés, l'un d'un machete, l'autre d'une pique, suffisent ordinairement. On lance d'abord les chiens; puis, dès que les aboiemens se font entendre, le piqueur les fait tous rallier du côté d'où vient le bruit. Bientôt le porc est environné par la meute qui se resserre à tel point que la proie ne peut plus s'échapper. Lorsque le porc est gros et gras, on le tue : dans le cas contraire, on le laisse partir. Le premier pris est d'ordinaire donné aux chiens comme curée. Traqué et cerné, l'animal se défend d'une manière terrible; mais le piqueur parvient sans beaucoup de peine à le saisir par les pieds de derrière. Aux seuls cris des chiens, les piqueurs reconnaissent si le porc est gros ou petit.

De retour à Agagna, au jour de rigueur, au jour fixé par le ponctuel Pendleton, j'eus à peine le temps de faire mes adieux au gouverneur, et de me jeter dans un pro carolin qui devait me ramener à bord. Le capitaine avait déjà fait le signal de partance. Ainsi, je ne pus, comme je l'aurais désiré, visiter les îles curieuses de Tinian et de Rota, sur lesquelles se retrouvent des vestiges de grands monumens appartenant à l'ère primitive des Mariannes, débris gigantesques, qui signalent une civilisation grandiose dans un pays où les constructions sont aujourd'hui petites et frêles. J'aurais voulu pouvoir mieux constater l'état de cette contrée, que les

Digitized by Google

marins et les artistes de *l'Uranie* n'avaient pu qu'effleurer. Mais le temps manqua à la réalisation de mes projets, et il fallut se contenter de la reconnaissance faite en commun par MM. Bérard, Gaudichaud et Arago, l'un officier, l'autre naturaliste, le troisième dessinateur à bord de *l'Uranie*.

Ces trois explorateurs appareillèrent d'Agagna le 22 avril 1819, dans une petite escadre, composée de huit pros, trois carolins et cinq mariannais; les premiers bien plus fins voiliers que les seconds. A peine les voyageurs s'étaient-ils embarqués, qu'ils purent constater l'habileté de leurs pilotes. Les pros avec un petit vent et au plus près filaient quatre nœuds à l'heure. Cependant, il n'y avait personne au gouvernail. Un seul homme à l'écoute manœuvrait la pirogue et serrait le vent à cinq quarts, la voile pleine. Le vent ayant fraîchi, il fallut, vers midi, changer de bordée pour courir sur la terre, puis louvoyer pour atteindre le mouillage voisin dans l'O. de Ritidian.

Pendant cette traversée, M. Bérard tira quelques oiseaux et en tua quatre; ce qui jeta les pilotes carolins dans la plus grande surprise. Ils regardaient le fusil de l'officier avec étonnement et attention : ils donnèrent à cette arme le nom de *pak*, et appelèrent l'officier, pendant tout le voyage, *Birar-Pak*. Dès qu'il avait tiré, on filait l'écoute, et un homme se jetait à la nage, une amarre à la main, pour aller chercher le gibier. Les Carolins sont si habiles nageurs, qu'il leur est presque indifférent d'avoir la tête dans l'eau ou hors de l'eau : la mer semble être leur élément. Le chasseur leur abandonna ce gibier, peu mangeable d'ailleurs, et ils s'en réjouirent comme d'une bonne aubaine.

Cependant la petite flottille venait d'atteindre le mouillage, et les Français débarquèrent pour passer la nuit. A l'avance, quelques Carolins avaient gagné la terre à la nage : ils s'y étaient fait un abri, avaient épluché plus de cinquante cocos et allumé un grand feu, à l'aide duquel ils firent rôtir leur gibier de mer. Pour cela, ils se contentèrent d'en enlever les plus longues plumes, et ayant passé un morceau de bois dans le bec des oiseaux, ils les tournèrent et les retournèrent devant le feu, jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement cuits. Cette opération terminée, ils les mangèrent avec une grande voracité, après avoir eu, toutefois, la politesse d'en offrir aux voyageurs. Ces derniers passèrent la nuit dans la cabane d'un insulaire.

Ils repartirent le jour suivant vers les sept heures par un temps orageux et incertain. Quand un grain paraissait à l'horizon, l'équipage carolin s'accroupissait; puis, frappant par intervalles avec la main ouverte sur l'autre main à moitié fermée, il faisait signe aux nuages de s'éloigner, et prononçait à demi-voix, et avec beaucoup d'onction, des mots rapides qui revenaient périodiquement et comme par refrain. Voici l'une de ces prières, que M. Arago a pu transcrire :

Léga chédégas, léga cheldi léga, chédégas léga chédégas, légas cheldi léga chédégas, léga chédégas mottou.

Oguéren quenai chéré péré peï; oguéren quenni chéré péré peï.

Pendant toute cette navigation, les Carolins se montrèrent avides et gloutons. Ils ne cessaient d'engager les Français à multiplier leurs repas, sachant bien qu'on leur en livrerait les restes, soit quelques morceaux de volaille, soit du pain. Il n'y eut qu'une chose dont ils ne voulurent point manger : ce fut du corbeau, parce que cet oiseau fréquente les cimetières et se nourrit de chair humaine. Quant à leurs provisions de campagne, elles consistaient en cocos mûrs, leur nourriture habituelle. La plus grande gaieté régnait, d'ailleurs, dans tout cet équipage : il chantait ou psalmodiait des prières du matin au soir.

Les Français ne mouillèrent à Rota que fort avant dans la soirée. Quand la nuit fut venue, les pros parvinrent à se maintenir l'un à côté de l'autre, en se réglant sur de mutuels signaux faits avec un buccin, instrument que les Carolins ont toujours dans leurs pirogues, et qui porte le son à une grande distance. Pour provoquer de la part des habitans de l'île un signal qui pût faciliter l'atterrage, M. Bérard tira un coup de fusil, auquel on répondit du rivage en allumant un grand feu. En même temps, une pirogue parut, mais à distance, et comme si elle eût craint d'aborder. Elle accosta enfin, et M. Arago, que tourmentait le mal de mer, demanda à s'y embarquer; mais à peine avait-on franchi quelques brasses, que la pirogue chavira. Sans un brave Carolin qui se jeta à la mer pour sauver l'artiste, peut-être ne se fût-il point tiré de ce naufrage. Enfin, grâce à une plus grosse embarcation qui survint, nos voyageurs débarquèrent sains et saufs, et trouvèrent asile dans la maison de l'alcade, qui leur fit l'accueil le plus cordial, surtout quand il eut pris connaissance des lettres du gouverneur D. Medinilla. Il ne fallut pas moins que cette recommandation supérieure pour rassurer le pays alarmé. Sur le coup de fusil tiré dans la nuit,

Digitized by Google

on avait pris les Français pour des insurgés de l'Amérique espagnole.

Ce séjour à Rota fut court, mais agréable. Pendant que le naturaliste et l'officier poussaient une reconnaissance dans l'intérieur de l'île, le dessinateur relevait divers points de vue, et, entre autres, l'une de ces ruines antiques qui étonnent par leurs proportions et par la nature des matériaux employés (Pl. LXIII — 1). Ces ruines étaient situées sur le penchant d'une montagne. Des débris de colonnes de trois pieds de diamètre semblaient indiquer, par leur disposition, un seul édifice rond de près de huit cents pieds de circonférence. Pas une trace de sculpture ne se faisait voir sur ces pierres : des éclats de roche et des plantes parasites obstruaient l'intérieur du cirque. M. Arago ayant interrogé son guide, le capitaine Martinès, sur l'origine de cet édifice : « Je n'en sais pas plus, répondit-il, que les autres Mariannais. On le nomme la *Maison des antiques ;* voilà à quoi se réduisent nos renseignemens. »

Les procédés de l'alcade de Rota et du capitaine Martinès à l'égard des voyageurs français furent pleins de bienveillance. Tout ce que produisait l'île fut mis en réquisition pour eux, et l'on fit venir, en leur honneur, des vivres des campagnes éloignées. Ils eurent d'excellens fruits et de belles volailles. La campagne paraissait d'une admirable fécondité. Les arbres étaient magnifiques, les fruits et les légumes délicieux. Les côteaux étaient tapissés de plantations de cotonniers, dont les houppes blanches reproduisaient dans ce paysage équatorial les accidens de la neige. Le rima, le tacca, le melon d'eau, tout est à Rota de meilleure qualité qu'à Gouaham. Le plus grand fléau du pays est le rat, qui y pullule d'une façon désastreuse. Ces animaux, courant par milliers, ravagent les récoltes et détruisent la végétation la plus riche. Si on ne prend pas quelques mesures d'extirpation, ce fléau stérilisera Rota. On trouve aussi dans l'île une chauve-souris monstrueuse, un mille-pieds qui abonde dans les grottes, et beaucoup de cochons sauvages. Le village lui-même se compose de quatre-vingts maisons, ne contenant guère plus de quatre cents habitans. Dans chaque rue, il y a cinq ou six croix, et pourtant on ne trouve point de prêtre dans l'île. L'église, sans desservant, réunit les fidèles aux heures habituelles des offices. Lorsqu'un naturel meurt, on l'enveloppe dans une natte et on le porte en terre, la croix en tête, tandis que le plus notable des habitans chante la prière des morts. Ce manque de prêtres rend la situation des femmes très-fâcheuse ; elles ne peuvent se marier que pendant les courtes et rares visites du curé d'Agagna, fort occupé dans sa paroisse. Aussi plus d'une fois les voit-on s'aventurer sur de frêles barques, soit pour faire bénir leur union, soit pour vaquer à leurs devoirs religieux. Ces obstacles sont, en outre, une source de débauches et de désordres. Plus d'une jeune fille cherche à détruire le fruit d'une union que l'église n'a point légitimée.

Comme celles de Gouaham, les maisons de Rota sont bâties sur pilotis ; mais leur aspect est beaucoup plus délabré. Les hommes vont presque nus les jours ouvrables ; le dimanche, ils se parent du pantalon. Quant aux femmes, elles n'ont pour se couvrir qu'un mouchoir retenu par une corde, qu'elles font tourner ou par-devant ou par-derrière, suivant qu'on leur fait face de l'un ou de l'autre côté. M. Arago trace de ces femmes un tableau qui semble un peu poétisé : « Leurs formes, dit-il, sont de toute beauté, leurs épaules amoureusement arrondies, leur démarche élégante, leur sein haut et bien séparé, leurs pieds petits, leurs jambes bien tournées, leurs cheveux admirables, d'un beau noir, et flottant sur leurs reins et sur leurs épaules. Elles nous fuient avec une persévérance désolante. Nous avons trouvé sur les montagnes quelques-unes de ces jeunes infortunées, courbées sous de lourds fardeaux, et qui, pour nous éviter, couraient, pieds nus, sur des cailloux tranchans, sans paraître éprouver la plus légère douleur. »

Rota, sans doute, serait plus peuplée et moins négligée par les Espagnols, si la disette d'eau ne s'y faisait sentir. Les habitans vont tous s'approvisionner à un puits situé au N. E. du village, à une distance d'une lieue et demie environ. L'eau de ce réservoir est un peu saumâtre. Quelquefois ils y suppléent à l'aide de l'eau de pluie qu'ils recueillent par un procédé fort ingénieux. Ils fixent, au sommet du cocotier, l'une de ses feuilles, de manière à ce que le fort de l'arête soit en haut ; puis, en emboîtant ainsi feuille par feuille, ils forment une espèce de conduit végétal au bout duquel est une jarre qui reçoit l'eau qui ruisselle. Sur presque tous les cocotiers, on voit de semblables appareils.

Le 26 avril, les Français quittèrent leurs hôtes et partirent pour Tinian dans les pros des Carolins. Cette traversée donna à M. Bérard l'occasion de constater combien le régime de ces naturels était irrégulier et bizarre. L'alcade que l'on venait de quitter leur avait donné un cochon rôti, une corbeille de galettes de maïs,

Digitized by Google



3. Couvent abandonné à Umata.

3. Convento abandonado en Umata.



4. Chasse au Cerf à Meriso.

4. Caza al Ciervo en Meriso.

Digitized by Google

Digitized by Google

cent cinquante fruits de rima cuits au four, cinquante racines d'ignames, sans compter une énorme provision de cocos. Ces provisions eussent pu leur suffire pour une semaine ; ils les mangèrent en un jour. Pour aider la digestion, ils se passaient les mains sur l'estomac et sur le ventre, comme s'ils eussent voulu y tasser les alimens : avant le coucher du soleil, il ne leur restait plus que quelques fruits de rima et les cocos ; encore M. Bérard leur avait-il donné deux volailles, deux pains, deux pastèques, une douzaine d'ignames et d'oranges. Le lendemain, ils expièrent leur gloutonnerie de la veille ; ils ne mangèrent qu'un coco. « C'est là, disaient-ils, notre ration journalière pendant les traversées de l'archipel des Carolines à celui des Mariannes. »

Toute la journée du 26, les Français louvoyèrent par une mer très-grosse et n'atteignirent Tinian que le 27 à dix heures du soir. Les pros mouillèrent devant la maison même de l'alcade. Ce fonctionnaire ne se montra ni moins attentionné ni moins généreux que son confrère de Rota. Seulement les ressources de son île ne laissaient pas grande carrière à sa générosité. Quoi qu'en ait dit Anson, rien de plus aride, de plus triste, de plus misérable que cette île. Soit qu'il ait exagéré la beauté des lieux, soit qu'en peu d'années une terre féconde soit devenue une terre ingrate, Tinian est aujourd'hui un sol maudit, sans culture et sans population. Tous les habitans de l'île tenaient dans le salon de l'alcade. Ils étaient quinze, logés dans quatre pauvres chaumières. Dans la campagne, les arbres sont rabougris et rares. Çà et là quelques vieux rimas pelés, quelques pieds de cocotiers, un petit nombre de plantations mesquines, telle est cette contrée qui semble avoir été surprise un jour par une grande catastrophe.

En effet, à la vue des magnifiques ruines encore debout, il est impossible de ne pas reconnaître que cette terre a eu ses jours de prospérité et de grandeur. Lorsqu'on pénètre au milieu des broussailles, on se retrouve encore en face de quelques-uns des débris que l'on nommait, sur l'île de Rota, *Maisons des antiques* (Pl. LXII — 4). A l'aspect de ces débris aux proportions colossales, on se demande quel est le peuple qui a élevé ces monumens, et s'ils ont été renversés par la nature ou par les hommes. Le rapprochement de ces constructions, leur forme demi-circulaire, leurs matériaux de sable cimenté, leur gisement, leur ordre, leur disposition, tout cela étonne et déconcerte. Pourquoi ces couronnemens massifs ? Quel souverain, comme dit M. Arago, a pu bâtir cette longue colonnade qui évidemment ne formait qu'un seul édifice ? Les légendes locales n'en disent rien, ou bien en disent des choses si absurdes qu'on ne peut les croire. Par exemple : « Toumoulou-Tega était le principal chef de cette île : il régnait paisiblement, et personne ne pensait à lui disputer l'autorité. Tout-à-coup un de ses parens appelé Tjocnanaï lève l'étendard de la révolte, et son premier acte de désobéissance est de bâtir une maison semblable à celle de son rival. Deux partis se forment : on se bat ; la maison du révolté est saccagée, et de cette querelle, devenue générale, naquit une guerre qui, en dépeuplant l'île, amena aussi la destruction de ces édifices. » Les mieux conservées de ces ruines sont celles que l'on voit à l'O. du mouillage. L'édifice avait douze piliers ; huit seulement sont debout. Un incident singulier, c'est que, dans la chute des premiers, la demi-sphère qui les couronne est restée intacte. D'autres ruines plus dégradées encore sont situées auprès d'un puits que l'on nomme également le *Puits des antiques*. Elles semblent avoir formé un édifice de plus de quatre cents pas de long. Les racines qui lient encore ces vieux débris donnent une physionomie originale et pittoresque à toute cette enceinte.

Après un assez court séjour à Tinian, nos voyageurs se rembarquèrent sur les pros carolins dont l'équipage était renforcé d'un tamol venu de l'île de Saypan. La traversée du retour fut plus prompte et plus heureuse. Le 2 mai, les Français remontaient à bord de *l'Uranie*, et rendaient compte au capitaine de leur curieux pélerinage.

CHAPITRE LIII.

ILES MARIANNES. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Magellan est le découvreur des Mariannes. Le 6 mars 1521, après avoir doublé le cap Horn, il aperçut ce groupe, qu'il nomma îles de *las Velas latinas* (des Voiles latines), puis îles *de los Ladrones* (des Larrons). On croit que les seules îles aperçues alors furent Saypan, Tinian et Aguigan. L'amiral espagnol voulait s'arrêter quelques jours sur ce groupe ; mais l'audace des naturels, leur penchant pour le vol, leurs bruyantes importunités, le dégoûtèrent bientôt de cette relâche. Il y eut même un instant où il fallut se débarrasser des visiteurs à coups de mousquets. Les Indiens répondirent à la fusillade par les pierres et par les lances. Ces escarmouches continuèrent à la voile jusqu'à ce que les naturels fussent parvenus à enlever la chaloupe

Digitized by Google

suspendue à la poupe du navire. Alors le commandant jeta l'ancre, et débarqua avec quarante hommes armés, fit mettre le feu aux habitations et aux pirogues qu'on trouva près de la plage, tua sept insulaires et reprit sa chaloupe. De retour à bord après cette vengeance éclatante, il s'y vit encore entouré par une flottille de pirogues, sur le corps desquelles il fallut passer.

On oublia les Mariannes pendant cinq ans. En 1526, l'Espagnol Loyasa revit le groupe le 4 septembre, et y recueillit un déserteur espagnol de l'équipage d'Espinosa, l'un des capitaines de Magellan. Au lieu de trouver les naturels mal disposés à son égard, Loyasa n'eut avec eux que des relations amicales, et, pour les reconnaître, il enleva onze naturels dont il renforça le nombre de ses marins.

Les navigateurs qui parurent ensuite aux Mariannes avaient la mission de prendre possession de tout l'archipel au nom du roi d'Espagne. Alvaro de Saavedra ne le fit que d'une manière incomplète et nominale. Mais le 25 janvier 1565, Miguel Lopez de Legaspi marqua son passage d'une façon plus authentique. Le P. Urdaneta, qui était à bord, voulait à l'instant même former un établissement sur des îles qui semblaient fournir en abondance les choses nécessaires à la vie ; mais Legaspi rejeta cet avis comme contraire aux ordres du roi, qui lui enjoignaient d'aller directement aux Philippines. Néanmoins, malgré la défense formelle du commandant, de débarquer et de trafiquer avec les insulaires, on ne put éviter les querelles entre ceux-ci et les matelots. Il y eut même un meurtre d'un homme envoyé à l'aiguade, meurtre qui provoqua de terribles représailles. Une dizaine d'insulaires tués, des pirogues et des maisons brûlées sur la plage, voilà ce que l'auteur de la relation appelle une vengeance incomplète.

Francisco Galli en 1582, Thomas Cavendish en 1588, Mendana en 1596, Olivier Van Noort en 1600, relâchèrent tour à tour aux Mariannes, et se bornèrent à confirmer l'observation déjà faite du penchant des indigènes pour le vol. En 1600, le navire espagnol *Santa Margarita*, ayant atteri sur Rota dans un état de détresse, les naturels montèrent à bord, s'emparèrent du bâtiment, pillèrent la cargaison et égorgèrent quelques matelots. Le reste se dispersa sur l'île, où le plus grand nombre mourut. Quelques hommes seulement parvinrent plus tard à regagner les Philippines, après avoir été refusés par le galion *el Santo Tomas*. En 1616 et 1635, les Hollandais se montrèrent de nouveau devant le groupe pour y prendre des rafraîchissemens et des vivres : mais ce ne fut qu'en 1668 qu'eut lieu la véritable colonisation des Mariannes.

L'initiative en appartient au P. Sanvitores, missionnaire-jésuite, qui, dans la traversée d'Acapulco à Manille, avait relâché sur ce point et s'était intéressé au sort des naturels qui se montrèrent alors doux, honnêtes et bons. Le gouverneur des Philippines ayant repoussé son projet, il ne se rebuta point et s'adressa directement au roi d'Espagne qui entra dans ses vues. En conséquence, le P. Sanvitores, accompagné des PP. Tomas Cardenioso, Luis de Médina, Pedro de Casanova, Luis de Moralès et du F. Lorenzo Bustillos, parut, le 23 mars 1668, en vue du groupe qu'il nomma *îles Marianne*, en mémoire de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. A peine le vaisseau qui portait le missionnaire eut-il jeté l'ancre à Gouaham que cinquante pirogues l'entourèrent, en criant : *Abok! abok!* (amis ! amis !) Dans l'une de ces pirogues se trouvait un Espagnol qui, établi depuis trente ans sur ces îles, servit de guide et de trucheman aux nouveaux venus. Favorablement accueilli par le chef Kipoha, Sanvitores bâtit une église à Agagna, qui devint ainsi le chef-lieu de la mission et le centre des travaux apostoliques. Malgré la résistance des chefs qui repoussaient une religion basée sur l'égalité des classes, Sanvitores accomplit des conversions nombreuses, et, avant toutes les autres, celle du chef Kipoha. Un Chinois, nommé Choco, contraria son œuvre sans pouvoir en empêcher les progrès. Un séminaire fut fondé à Agagna : 20,000 insulaires furent baptisés la première année. Quand les prédications eurent fructifié à Gouaham, on songea aux autres îles. Des compagnons de Sanvitores et Sanvitores lui-même parcoururent Saypan, Rota, Tinian, Anataxan, Sariguan, Alamaguan, Pagan et Grigan, baptisant tout ce qui écoutait leur parole évangélique. Deux catéchistes, le P. Lorenzo et le P. Médina, tombèrent, dans cette tâche pieuse, victimes de leur zèle. Sanvitores, quoique exposé à des dangers sans nombre, ne se rebuta point. Il établit quatre paroisses nouvelles, Merisso, Paikpok, Pagan et Nigsihan. La guerre étant survenue, on lutta tout en colonisant et en convertissant. Le Chinois Choco était l'ame et le bras de ces révoltes qui bientôt gagnèrent toute l'île. Les Espagnols furent assiégés dans Agagna. Pendant treize jours et treize nuits, ils vécurent dans des alertes continuelles et dans des assauts répétés. Sans une sortie décisive qui mit l'ennemi en complète déroute, de grands malheurs auraient pu survenir.

Digitized by Google

La victoire des Espagnols amena une trêve, tantôt gardée, tantôt rompue jusqu'au moment d'une triste catastrophe. Sanvitores périt assassiné sous les coups d'un indigène nommé Matapang, dont il venait de baptiser la fille, et comme si la mort ne suffisait pas à sa haine, le meurtrier chargea son corps dans une pirogue et alla le submerger en pleine mer.

Depuis ce funeste événement, survenu en 1672 jusqu'en 1699, les Espagnols eurent à poursuivre, les armes à la main, leur établissement aux Mariannes. On ne dut la possession tranquille et incontestée de ce groupe qu'à D. José de Quiroga y Lozada, puissant et noble seigneur de Galice. Sur le récit du massacre de Sanvitores, il se dévoua à l'œuvre que le pieux missionnaire avait commencée. Quiroga arriva à Gouaham en 1680, et, dès le début, divisa l'île en districts de manière à former des points de défense contre toute révolte éventuelle. Gouaham était alors tranquille; mais Rota renfermait encore des rebelles. Quiroga y passa et les soumit. Le gouverneur Saravia qui survint trouva l'organisation du pays fort avancée. Il réunit les principaux chefs dans une assemblée solennelle, afin qu'ils prêtassent serment de fidélité au roi des Espagnes et des Indes. Dès ce jour, les naturels montrèrent moins de répugnance à entrer dans les mœurs et les usages des Espagnols. On les habitua à se vêtir, à semer le maïs, à en faire une espèce de galette et à manger de la viande. On instruisit des ouvriers dans les diverses professions d'Europe, on leur apprit à filer de la toile, à coudre, à tanner les peaux et les cuirs, à forger le fer, à tailler les pierres, à bâtir des maisons, etc. Dans les séminaires, on leur enseignait en outre à lire et à écrire, à chanter, à jouer du violon et de la basse. L'éducation des filles n'était pas négligée non plus; on les habituait aux soins du ménage en même temps qu'on leur prêchait des vertus morales.

Sous Damian de Esplana, nouveau gouverneur, D. Quiroga partit pour la conquête des îles du nord, soumit Saypan et presque toutes les îles adjacentes. Mais pendant que la puissance espagnole s'étendait sur les dernières Mariannes, son existence était menacée dans le chef-lieu même. Un complot formidable éclata, dont le chef nommé Djoda se présenta comme un vengeur de l'indépendance mariannaise. Au jour désigné, soixante indigènes résolus, sous prétexte d'assister à la messe du dimanche, entrèrent à Agagna bien armés. A l'issue de l'office, ils se distribuèrent sur des points convenus et agirent. Le gouverneur qui se promenait sur la place fut percé de coups; les sentinelles tombèrent égorgées, plusieurs Pères succombèrent à leur tour, et déjà le reste de ces furieux entrés dans les maisons commençait le sac de la ville. La mort de Djoda, que tuèrent deux soldats espagnols, arrêta seule les conjurés. Le gouverneur, quoique grièvement blessé, semblait d'ailleurs devoir survivre à ses blessures. Ces deux nouvelles arrêtèrent les chefs indigènes dans leurs projets. Les Espagnols profitèrent d'un répit pour disputer la position. La place toutefois devenait de jour en jour moins tenable, quand l'arrivée de Quiroga, débarrassé des ennemis du nord, rétablit la chance en faveur des Européens. Les rebelles furent chassés d'Agagna, traqués et poursuivis dans leurs montagnes. Des boucaniers anglais, survenus sur cette côte, achevèrent les fugitifs avec un raffinement incroyable de barbarie. Voici ce qu'en dit la relation anglaise : elle peut servir d'échantillon de la manière dont les premiers navigateurs se conduisaient à l'égard des sauvages.

« Nous emmenâmes à bord, dit Cowley, quatre de ces infidèles, les mains liées derrière le dos; mais à peine y étaient-ils que trois d'entre eux se jetèrent à la mer et s'éloignèrent, en nageant, les mains ainsi amarrées. L'embarcation les poursuivit et nous pûmes nous convaincre qu'un homme fort n'était pas capable de pénétrer leur peau du premier coup de sabre. L'un d'eux reçut quarante coups de feu avant de mourir, et le dernier des trois qui fut tué avait nagé un bon mille de distance, ayant non-seulement les mains liées comme auparavant, mais encore les bras enchaînés. Alors nous fîmes la guerre à ces insulaires, et nous descendîmes chaque jour sur le rivage tirant sur ceux que nous apercevions, au point que la plupart abandonnèrent l'île. Ils envoyèrent deux de leurs chefs pour faire la paix, mais nous refusâmes de traiter avec eux. Peu après, comme on était allé à terre pour pêcher, des Indiens qui se trouvaient là parurent suspects à nos gens de l'embarcation, qui les tuèrent; un grand nombre de naturels accoururent de tous côtés au secours de leurs compagnons; mais nous les saluâmes en faisant feu sur leur peau. » C'était là de singuliers moyens de colonisation.

De 1689 à 1693, le gouverneur Damian et D. Quiroga eurent à lutter contre des révoltes de la garnison espagnole, et contre un complot horrible tramé par des forçats de passage à Gouaham. A ces calamités, vint se joindre bientôt un fléau plus terrible. Dans la nuit du 20

Digitized by Google

novembre 1693, un ouragan dévasta tout le groupe. L'eau tombait par torrens, le ciel était déchiré par la foudre, et le vent semblait vouloir arracher l'île de sa base de rochers. Les habitans s'enfuirent dans les montagnes, et, à leur retour, quand l'ouragan fut apaisé, rien ne restait debout à Gouaham. Les arbres, le village, les églises, la forteresse même, tout se trouvait au ras du sol. Il fallut tout édifier de nouveau. Gouaham seule avait été ainsi maltraitée; les autres îles avaient moins souffert. Ce fut là le dernier désastre qu'eut à subir l'archipel. Resté maître du pouvoir, Quiroga gagna la bataille d'Aguigan qui décida de la pacification complète et définitive du groupe. En 1699, il n'y avait plus dans toutes les Mariannes ni un rebelle, ni un idolâtre.

Aussi, depuis lors, leur histoire n'a-t-elle d'autres incidens que le passage de divers gouverneurs, ou la relâche d'armemens européens. Parmi les gouverneurs, il y en eut, comme D. Mariano Tobias, qui régirent le pays dans l'intérêt colonial; d'autres, comme D. Juan Pimentel, qui se firent du pouvoir un instrument de fortune. Quant aux navigateurs qui vinrent relâcher aux Mariannes, on compte dans le nombre le célèbre Dampier, en 1686; en 1710, Woodes Rogers; en 1716, Gentil de la Barbinais, premier Français qui ait abordé aux Mariannes; en 1721, l'Anglais Clipperton qui y fit quelques démonstrations agressives; en 1742, le commodore Anson; en 1765, le commodore Byron; en 1768, le capitaine Wallis; en 1772, le capitaine Crozet, commandant des navires français *le Mascarin* et *le Marquis de Castries;* en 1792, le capitaine espagnol Malaspina; en 1817, le capitaine Kotzebue; en 1818 et 1819, *le Kamstchatka* et *le Kutusoff*, navires russes, et *l'Uranie*, corvette française, commandée par le capitaine Freycinet; enfin, en 1828, le capitaine d'Urville, commandant de *l'Astrolabe*. Dans cet espace de temps, parurent aussi des pros venus de l'archipel des Carolines. Le premier arrivage de ces insulaires date de 1721; ils continuèrent depuis de temps à autre. En 1787, trois tamols chassés par la tempête débarquèrent à Gouaham avec leurs équipages; leurs pros appartenaient à l'île Namourek. D'autres vinrent en 1794 de l'île Goulou; puis ces traversées devinrent plus suivies. En 1814, une flottille de dix-huit pros arriva de Namourek. Dans notre siècle, la seule chose qui ait fait époque aux Mariannes, c'est la longue et douce administration du gouverneur D. José de Medinilla, simple lieutenant d'infanterie, qui, en 1812, succéda à D. Alexandro Parreño. A l'époque où le système constitutionnel prévalut en Espagne, Parreño eut pour successeur Ganga Herrera, qui laissa des souvenirs honorables dans le pays, mais qui fut remplacé quand la réaction politique se fut accomplie dans la métropole.

Telle est l'histoire connue et authentique des Mariannes : le reste est une série de fables. Quant à sa géographie, elle est précise. Situé dans la partie septentrionale du Grand-Océan équinoxial, à l'E. et à quatre cents lieues environ des Philippines, ce groupe s'étend du N. au S., depuis 13° 10' jusqu'à 20° 30' de lat., tout en n'occupant pas plus de 1° 17' en long.

Dix-sept îles ou groupes d'îlots composent cet archipel. Les plus considérables sont : Gouaham, puis Saypan, Rota et Tinian. Autrefois, toutes les îles au N. de Tinian étaient connues sous le nom générique d'îles Gani.

Gouaham. Sans être très-élevée, cette île, qui a environ trente lieues de tour, renferme plusieurs montagnes; les plus hautes sont : le mont Ilikio, estimé à deux cent cinquante toises; le mont Tinkio qui en peut avoir deux cents, et le mont Langayao. Gouaham contient des eaux ferrugineuses. Elle est, de toutes les Mariannes, celle qui possède les ports les plus sûrs. Umata est une bonne station par les vents d'E. et son aiguade est excellente. Le port San Luis sur la côte N. O. est bon, quoique d'un accès difficile. Le petit port d'Agagna n'est accessible qu'à des pirogues ou à des pros; mais la rade d'Apra est dans le voisinage, et l'on pourrait à la rigueur mouiller, avec de bons câbles de fer, en face même d'Agagna. Le terrain de Gouaham est baigné de cours d'eau, dont le plus considérable est le Tarofofo, accru du Mangoï, son affluent. Des bricks et de grandes barques peuvent le remonter jusqu'à quatre milles environ de son embouchure. Les lagunes les plus considérables sont celles de Cotod et de Mapopon, d'où sortent des rivières. Lat. N. 13° 28'. Long. E. 142° 37'. (Agagna.)

Saypan, remarquable par une montagne en forme de cône, bien connue des navigateurs sous le nom de *Pic de Saypan*. Le port de Saypan, dans l'O. de l'île, n'est qu'un vaste *barrachois* rempli de hauts-fonds. Quoique les issues en soient mal connues, on pense que toute espèce de navire pourrait y avoir accès. Lat. N. 15° 23'. Long. E. 143° 35'. (Pic.)

Rota. Suivant M. Bérard, le centre de l'île est occupé par une montagne de cent toises environ de hauteur, qui s'élève en amphithéâtre

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Palais d'Agagna.

1 Palacio de Agana.



2. Manière de Voyager à Guam.

2 Modo de Viajar en Guam

Digitized by Google

depuis le bord de la mer. On y monte par des sentiers que les naturels ont pratiqués. L'eau douce est rare à Rota. On ne cite qu'un petit ruisseau sur la côte S. E. et que les habitans nomment *el Rio :* l'eau en est bonne. Celle des puits de la ville est un peu saumâtre. Le mouillage est peu sûr à Rota. Le fond hérissé de coraux romprait dans une journée le plus fort câble en chanvre. Les câbles de fer pourraient seuls résister. Lat. N. 14° 7'. Long. E. 143° 5'. (Point culminant de l'île.)

Tinian. Ile basse dans le N. E. et plus haute dans le S. E. La direction de la chaîne est N. et S. Tinian manque d'eau courante. On n'y trouve que deux marres d'eau douce, l'une dans l'E. de l'île, l'autre dans le N. O. La meilleure eau est celle du *Pozo de los antiguos* (Puits des anciens). Le mouillage est dans l'O. de Sonharom. Un banc près de la côte laisse entre la terre et lui une issue aux pirogues et aux petits navires. Lat. N. 14° 59'. Long. E. 143° 28'. (Sonharom.)

Les autres îles du groupe, presque insignifiantes, soit pour l'étendue, soit pour la population, sont : Aguigan, Farallon de Medinilla, Anataxan, Sarigoan ou San Carlos, Farallon de Torres, Guguan ou San Felipe, Alamaguan ou Ile de la Conception, Pagon ou San Ignacio, Grigan ou San Francisco Javier, Mangs, Assomption, Gui, Oracas et Farallon de Pajaros.

Dans tout le groupe des Mariannes, Gouaham a seule quelque importance. Autrefois, toutes ces îles étaient couvertes de villages et de hameaux ; mais aujourd'hui le nombre en est bien diminué. Gouaham renferme, comme dignes d'être citées, les localités suivantes: Merisso, Pago, Inarahan, Agat, Anigua, Umata, Sinhagua, Assan, Tepoungan et Mongmon. L'île entière contenait, en 1819, 5,000 ames, suivant M. Freycinet; en 1828, suivant M. d'Urville, 4,000 seulement.

La partie la plus saine de Gouaham, est Sinhagua, située dans la zône élevée de l'île. La bande orientale paraît plus salubre que la bande opposée. Les mois les plus chauds sont de mai en août. L'hivernage ou temps des grandes pluies court d'août en novembre. Les vents soufflent par moussons, ceux de l'E. de décembre en mai, ceux de l'O. de juin en novembre. Ces derniers amènent les orages et la pluie.

Le groupe des Mariannes, composé, tantôt de roches calcaires ou de masses madréporiques, tantôt de couches volcaniques, annonce un sol qui, à des époques reculées, a été tourmenté par des volcans sous-marins, auxquels on doit peut-être la formation de toutes ces terres. A la base des montagnes, produit de ces éruptions, la mer a accumulé avec beaucoup de régularité des bancs de calcaire mélangés avec des détritus de madrépores. Cette formation s'étendit au loin et d'une manière très-uniforme; puis, lorsque l'Océan eut abaissé son niveau, toutes les couches calcaires, en se montrant au jour, contribuèrent à l'agrandissement de ces îles, dont quelques-unes paraissent n'avoir été, dans le principe, que des volcans isolés. A peine le règne organique a-t-il trouvé sur ce sol des circonstances favorables, que la végétation s'y est développée avec vigueur, quoique contrariée d'abord par les ravages des feux souterrains. Ainsi on trouve à Gouaham des tronçons d'arbres carbonisés. Parfois encore des éruptions se sont fait jour à travers le calcaire même, comme sur le piton de Santa Rosa. De tous ces faits, il semble résulter que ces îles, loin d'avoir formé, comme le pensait Buffon, une seule terre avec l'Océan indien, sont, au contraire, d'une formation spéciale et récente.

La fertilité de ce groupe est un fait évident au premier coup-d'œil qu'on y jette. Malheureusement les bienfaits du sol restent improductifs, grâce à la nonchalance des habitans. Les forêts de Gouaham, quoique bien fournies, n'ont pas cet aspect de grandeur et de sève qui semble l'apanage de la végétation équatoriale. Plusieurs cantons n'offrent que des forêts; d'autres sont en champs ou en pacages. Peu de districts sont frappés d'une stérilité absolue ; les plus fertiles sont Merisso, Umata, Assan, Agat, Sinhagua et Inaharan. Le plus beau site est l'espace compris entre Tepoungan et la capitale.

Les autres îles du groupe ne semblent pas le céder à Gouhaham en fécondité. Aguigan et Rota sont couverts d'une végétation active qui forme des halliers impénétrables, dominés par des groupes de beaux rimas, de dogdogs (*artocarpus incisa*), de tamariniers, de figuiers multiplians et de cocotiers disséminés de loin à loin. La vue s'arrête avec plaisir sur cette futaie sombre que coupent çà et là des traînées de roches. Tinian semble plus aride : elle ne tient pas ce que promettent les récits d'Anson. Saypan, en revanche, offre de loin tous les caractères d'une terre merveilleuse et riche. Les autres îles situées au N. ont un aspect moins riant.

Peu de pays sont plus favorisés que les Mariannes sous le rapport des substances végétales propres à la nourriture de l'homme: De ce nombre sont plusieurs espèces d'arbres à pain, de

Digitized by Google

palmiers, de bananiers, d'ignames, puis le riz et le maïs. Le cocotier, l'aréquier, le cyca, palmier très-multiplié qui donne une excellente fécule, complètent cette liste de végétaux alimentaires. Le dogdog et le rima fournissent des fruits abondans et précieux; les Espagnols y ont ajouté, en les naturalisant, la mangue, l'orange, le citron, l'ananas, la goyave, la grenade, le raisin, etc. Beaucoup de bois des forêts intérieures servent aux constructions navales; d'autres ont des propriétés médicales. Enfin la flore et la faune du pays réunissent presque toutes les espèces qui caractérisent la zône équatoriale.

Les productions animales ne sont pas moins abondantes aux Mariannes, depuis l'établissement des Espagnols. Autrefois le rat seul existait sur ces îles : aujourd'hui, on y voit le bœuf, le cerf, le porc, la chèvre, le cheval et l'âne. Une partie de ce bétail vit à l'état domestique; le reste est sauvage. Le chien (*galgo*) est aussi d'origine exotique, quoique beaucoup de ces animaux préfèrent la vie errante et sauvage à la vie domestique. Il en est de même des chats, que les habitans nomment *keto* ou *ghcto*, corruption du *gato* espagnol. Parmi les oiseaux, on n'en connaissait qu'un seul autrefois qui fut apprivoisé; c'était le *sesenghet*, espèce de gallinacé à longues pattes, auquel nos naturalistes donnent le nom de *mégapode Lapérouse*. Quant aux poules d'Europe, introduites par les Espagnols, elles ne s'y rencontrent encore qu'en petite quantité. Le nom de *manok* qu'on leur donne est tagal.

La race indigène se désigne dans le pays sous le nom de *Chamorre* ou de *Chamorrin*, ou encore de *Chamorris*, nom auquel il serait difficile de donner une justification satisfaisante. Peut-être une méprise des compagnons de Magellan a-t-elle donné naissance à cette qualification qui s'est maintenue depuis. Quoi qu'il en soit, la race mariannaise était autrefois magnifique. Les chefs avaient des formes athlétiques, une corpulence énorme et une force bien supérieure à celle des Européens. Aujourd'hui l'espèce semble fort dégénérée à Gouaham : elle se conserve mieux à Rota, dont les habitans ont toute la beauté des formes anciennes. D'un embonpoint souvent excessif, les hommes n'en ont pas moins de souplesse, ni moins de grâce. Ils nagent et plongent avec une habileté que rien n'égale, et, dans leurs marches à terre, portent, sans se fatiguer, les plus lourds fardeaux. Dans les mœurs anciennes, un jeune homme qui voulait se marier devait faire la preuve de son adresse à grimper sur les arbres, de son habileté à manœuvrer une pirogue, etc. On faisait donc de ces exercices gymniques une condition d'établissement, ce qui ne contribuait pas peu à développer chez ces hommes la vigueur et l'agilité des muscles. Grâce à ces exercices, les boiteux et les bossus étaient fort rares parmi eux. Leurs visages étaient réguliers, quelquefois même gracieux plutôt chez les hommes que chez les femmes. La couleur des indigènes proprement dits est basanée, tirant un peu sur le sombre : leurs cheveux sont noirs et lisses; les formes assez harmonieuses. La race aborigène est loin de former la majorité de la population de ces îles : elle n'en est pas même la moitié. Le reste se compose de colons d'origine espagnole, de métis, de Philippinois et de leurs descendans, de Carolins, d'Hawaiiens et de mulâtres.

Dans les premiers temps de la conquête, les centenaires étaient communs aux Mariannes; les maladies y étaient fort rares. A diverses époques, on y cite pourtant quelques épidémies. Les affections les plus frequentes sont aujourd'hui les suppressions de transpiration contre lesquelles on emploie une décoction de kakerlats bouillis dans deux verres d'eau; les fièvres intermittentes, qu'ils guérissent avec la feuille amère et le bois du lodogao; la dysenterie, contre laquelle ils ont les cendres des filamens du *cabo negro*, ou un mélange de farine de gap-gap (*tacca pinnatifida*), d'eau et de sucre; la gale, importée par les Espagnols, qui ne résiste pas à des frictions d'huile et de soufre; enfin, la lèpre, fléau originaire de ces contrées, et qui y donne à l'espèce humaine un sale et dégoûtant aspect. La lèpre est de trois sortes aux Mariannes : la lèpre écailleuse qui gerce l'épiderme, la découpe en festons et forme ensuite des squammes. C'est le premier degré de la maladie, hideux sans doute, mais ne paraissant pas offrir de grands dangers. La deuxième variété est le *pian*, lèpre affreuse qui ronge et mutile. Alors le corps se couvre de boutons purulens et d'ulcères cancéreux, qui finissent par former de larges et épouvantables plaies. Les hommes sont en général plus sujets que les femmes à cette seconde lèpre. La troisième variété est ce qu'on nomme *le mal de Saint-Lazare*, dernière période du pian; pour regarder sans effroi ses horribles ravages, il faut être habitué à observer les infirmités humaines. Des hommes sans nez, sans oreilles, dont la bouche, réduite à la moitié de ses proportions naturelles, ne présente plus qu'un rond tout plissé; d'autres qui

Digitized by Google

n'ont plus de pieds, et dont les mains, privées totalement ou en partie des phalanges des doigts, n'offrent que des moignons informes; d'autres, au contraire, qui ont les oreilles déchiquetées et surchargées de gros tubercules charnus, ou dont le nez, dépouillé de sa partie osseuse, s'est arrondi en boule au milieu du visage; quelques-uns enfin qui n'ont plus de forme humaine : voilà quel déplorable spectacle offrirent au docteur Quoy de *l'Uranie* ces hideuses victimes d'un mal invétéré.

La nourriture des Mariannais se composait autrefois de poisson, de fruits d'arbre à pain, de riz et de quelques racines féculentes. Depuis la conquête, les Espagnols y ont ajouté les grands bestiaux et les animaux domestiques. La boisson n'était que de l'eau; mais aujourd'hui ils usent du *tuba*, eau-de-vie de coco dont la recette leur est venue de Manille. Quelques métis sont aussi parvenus à tirer du maïs une sorte d'alcool, inférieur pour la force au précédent. Il en est de même de la liqueur tirée de la plante exotique nommée *barra de San José*.

Les fours anciens des Mariannais, nommés *tchanon*, avaient quelque analogie avec ceux du groupe Tonga. Quatre heures suffisaient pour y cuire le rima; il en fallait six pour la viande de bœuf. Les mets une fois cuits étaient disposés sur des nattes, autour desquelles se plaçaient les convives accroupis sur leurs talons. Ils faisaient trois repas dans la journée.

Les anciens Mariannais marchaient souvent entièrement nus, quoique le langouti ne fût point inconnu chez eux; ils le nommaient *sadi* ou couverture, et les femmes en faisaient particulièrement usage. Pendant la guerre, les hommes endossaient une espèce de casaque tissée en feuilles de vacois; ils portaient aussi, de même que les femmes, des chapeaux de la même étoffe. Des sandales en feuilles de palmier défendaient la plante de leurs pieds contre les tranchans des coraux.

La coiffure des femmes consistait en une espèce de catogan. Les femmes des chefs séparaient leurs cheveux en deux parties, et les plus coquettes les blanchissaient à la base à l'aide d'une sorte de poudre. Les hommes portaient les cheveux longs, noués comme ceux des femmes ou flottans; mais la coutume la plus ordinaire était de garder la tête rase, de manière à ne laisser subsister que quelques touffes. Aujourd'hui, quelques-uns des vêtemens européens ont été adoptés par les naturels. A la campagne, hommes et femmes ont le torse nu; mais quand ils viennent à la ville, les homme portent un demi-caleçon fort large et une vareuse en toile bleue; les femmes, un jupon de couleur et une camisole. Des chapeaux en cuir ou en feutre remplacent les chapeaux en feuilles de vacois. Les enfans vont nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Dans les temps primitifs, les ornemens de ces peuples consistaient en pendeloques d'écaille de tortue, en coquillages rares, en grains d'une sorte de jais entrelacés de fleurs, en colliers et en rondelles, quelquefois même en une simple plaque d'écaille. Certaines coquilles précieuses et de petits cocos bien travaillés aidaient à orner leur ceinture. Les femmes se teignaient les dents; mais cet usage est tombé en désuétude. Elles portent à présent un rosaire avec une croix ou un médaillon en argent; quand elles le peuvent, elles y ajoutent des bagues et des pendeloques du même métal.

Les habitations des anciens Mariannais étaient les unes bâties sur des piliers en pierres, les autres assises immédiatement sur le sol. Ces maisons, celles des personnes considérables du moins, étaient proprement construites, divisées en plusieurs appartemens et supportées par de forts piliers en terre. Outre ces habitations, on voyait des espèces de hangars bâtis sur de grands piliers en pierre. Les vestiges que l'on trouve sur Tinian indiquent que plusieurs de ces édifices, palais ou temples, avaient des proportions colossales; chacun des piliers consistait en un seul bloc composé de chaux et de sable, et, dans quelques endroits, de grosses pierres englobées dans un massif commun. Le mobilier de ces logemens n'était pas fort considérable; des nattes, un espèce de berceau pour les enfans, tissé en feuilles de vacois, une boîte au bétel, quelques paniers de diverses grandeurs, des corbeilles, des calebasses, des marmites en terre cuite, un grattoir de coco, des mortiers en bois et en pierre, voilà ce qu'on trouvait dans ces demeures. Aujourd'hui tout a changé : quelques meubles et ustensiles de la Chine et de l'Inde, des hamacs, des vases de métal fondu, une chocolatière en laiton, des bouteilles et des jarres, une pierre à broyer le maïs; enfin les premiers et les plus indispensables objets d'un ménage européen.

Avant l'arrivée des Espagnols, la plus grande partie de la besogne domestique pesait sur les femmes; cet usage n'a point changé. La pêche et l'agriculture occupaient l'un et l'autre sexe; les hommes construisaient les maisons et les pirogues; les femmes fabriquaient les tresses et les cordes employées dans la marine; elles tissaient les voiles, les nattes et tous les ustensiles

Digitized by Google

en feuilles de vacois, tels que paniers, corbeilles, boîtes, berceaux d'enfans, sacs, etc.

Ces peuples avaient des habitudes de propreté corporelle; ils se baignaient tous les jours, surtout lorsqu'ils se trouvaient dans le voisinage d'une rivière; ils se frottaient en outre le corps et la tête avec de l'huile de coco, tant pour se préserver du froid, que pour éloigner certains insectes. Le tatouage semble avoir été inconnu chez eux. L'usage du bétel ignoré aux Carolines paraît avoir existé aux Mariannes de temps immémorial. Le cigarre y est une importation récente.

Il est difficile d'évaluer aujourd'hui, même approximativement, ce qu'était la population des Mariannes à l'époque de la conquête. Une note du gouverneur Mariano Tobias la portait, pour Gouaham, Tinian et Rota, à 50,000, ce qui donnerait, pour tout l'archipel, le chiffre proportionnel de 73,000 ames. Si ces nombres n'ont pas été exagérés au-delà de toute mesure, il faut supposer que, dans les quarante années qui suivirent la colonisation, il y eut un massacre effroyable d'insulaires, puisque les états de 1710 ne stipulent que 3,539 habitans pour tout le groupe; à moins pourtant que l'exil volontaire n'ait occasioné ce vide immense, et encore, dans cette hypothèse, où se seraient réfugiés les proscrits? Quoi qu'il en soit, la progression décroissante semble s'être arrêtée, et, en 1818, on comptait 5,406 ames sur tout le groupe.

Les indigènes étaient partagés en trois classes: les nobles, *matoas*; les demi-nobles, *atchaots*, et les hommes du peuple, *mangatchangs*. Ces derniers, espèce de parias, semblaient appartenir à un type déchu. La navigation leur était interdite. Les nobles ou matoas commandaient aux deux autres classes. A côté de ces catégories politiques existaient d'autres catégories: celle des *makanas* ou sorciers, lesquels remplissaient une espèce de sacerdoce; celle des *eamtis* (guérisseurs ou guérisseuses). Chaque eamti s'adonnait à la cure d'une maladie spéciale, dislocation ou fracture de membres, blessures de tout genre, fièvres, dysenteries, indigestions, rhumes, etc. Quant à la pratique des accouchemens, elle était exclusivement réservée aux femmes. Les matoas étaient constructeurs de pirogues, guerriers et pêcheurs; les atchaots étaient admis à les aider sous de certaines conditions, mais les mangatchangs en étaient sévèrement exclus.

Malgré quelques affinités avec le malais et le tagal, la langue mariannaise a pourtant son caractère propre. Elle est douce, d'une prononciation aisée et nette, concise et elliptique. Le P. Murillo dit que, presque tous poëtes, les habitans ont conservé, dans leurs chants nationaux, des traditions historiques dont il serait difficile de percer le voile fabuleux.

Le caractère des nobles était doux, franc, hospitalier, empreint de loyauté et de grandeur. Celui des mangatchangs, au contraire, était lâche, effronté, faux, cruel. Les nobles n'avaient qu'un défaut, celui d'une vanité excessive. Humains après la victoire, fidèles à leur parole, ils n'exigeaient d'un prisonnier que la simple promesse de ne point s'enfuir. Quand ils disaient, soit à un étranger, soit à un compatriote: « Soyons amis, » c'était entre eux comme un contrat sacré. Mais s'il arrivait que l'ami ainsi choisi se rendît coupable d'un mauvais procédé, la famille entière de l'offensé devenait l'ennemie de celui qui avait manqué de foi. Tels étaient les anciens; les modernes sont des hommes plus paresseux qu'actifs, simples, hospitaliers, généreux et très-soumis à leurs chefs.

Les liens de famille étaient et sont encore très-resserrés aux Mariannes. Nulle part les enfans ne sont plus dévoués et plus tendres vis-à-vis de leurs parens. Jadis un homme ne pouvait avoir qu'une concubine; mais il ne devait donner qu'à une seule femme le titre d'épouse légitime. Les matoas ne pouvaient prendre chez les mangatchangs, non-seulement des épouses, mais encore des concubines. La peine capitale était attachée à la violation de cette loi. Les jeunes filles jouissaient de toute leur liberté, et fréquentaient sans obstacle des maisons publiques que l'on nommait *goma olitaos* (maison des célibataires). Les parens eux-mêmes excitaient leurs enfans à la débauche, et leur prêchaient une morale assez relâchée. Une fois mariées, ces mêmes jeunes filles, dissolues auparavant, devenaient de chastes épouses et de bonnes mères. Les olitaos formaient des espèces de confréries, dont le but était un épicuréisme grossier. Ils avaient un langage mystérieux et allégorique, principalement destiné à leurs chansons amoureuses.

La famille mariannaise se multipliait à l'infini. On comptait des parens de sang (*atcha/gnag*), des parens d'amitié (*atchagma*) et des parens de maison (*atogtcha-goma*).

Parmi les coutumes de ce peuple, le capitaine Freycinet en cite plusieurs qui sont assez caractéristiques. Dans un travail général, la peuplade entière était convoquée. Cela avait lieu soit pour l'érection de hangars communs, soit pour la culture du champ d'un homme notoirement empêché. En des occasions pareilles, si un homme aisé d'une peuplade voisine venait

Digitized by Google



3. Collège d'Agagna.

3 Colegio de Agaña.



4 Ruines Antiques à Timan.

4 Ruinas antiguas en Timan

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Tom. I. Pl. LXII.

Digitized by Google

Digitized by Google

par hasard à passer, les femmes couraient vers lui et l'amenaient : un ruban de feuilles de latanier qu'on lui attachait au bras témoignait qu'il était prisonnier; puis on le conduisait dans une maison en le comblant de politesses. Instruite de sa captivité, sa famille se cotisait pour une rançon qui appartenait de droit au chef des travailleurs, à la charge par lui de traiter magnifiquement le prisonnier. Quand cette démarche avait été faite, soit que le chef acceptât le cadeau, soit qu'il le refusât, on rendait la liberté au captif en le reconduisant jusque dans sa peuplade avec une escorte d'honneur et des cadeaux en poissons, nattes, ignames et bétel. C'était comme une marche triomphale pendant le chemin, et à l'arrivée c'était une fête. On mangeait, on se divertissait ensemble; puis, le jour venu, la peuplade visitée reconduisait les visiteurs jusqu'à mi-chemin. Cet usage de faire un prisonnier de marque pendant un travail public (*hodjong songsong*), bien loin d'être considéré comme un acte hostile, indiquait le désir de vivre en bon accord. Si la personne retenue prétextait des affaires urgentes, on la laissait partir sur-le-champ.

Dans une querelle d'homme à homme personne n'intervenait. Mais si une femme était engagée dans la rixe, tout le monde prenait parti pour elle. Demandait-on aide à un parent, il accourait seul; mais si l'on s'adressait à la parente la plus élevée en degrés, toute la famille, parens et alliés compris, devait accourir.

L'acte de politesse le plus ordinaire était de flairer la main. Le baiser était, comme chez les Nouveaux-Zélandais, le frottement des nez. En entrant dans une maison, on disait *adjin djo* (me voici); à quoi le maître du logis répondait *atti haol* (veux-tu que je verse de l'eau?) Si le visiteur voulait refuser, il disait *ti goaïladji* (pas nécessaire); s'il voulait accepter, il disait *adjan* (ici). Dans ce dernier cas, suivant le rang du visiteur, l'hôte allait prendre de l'eau ou en envoyait chercher par un serviteur, puis l'un ou l'autre la versait sur les pieds du nouveau venu, qui se les frottait lui-même. Dans la rue, le cérémonial était plus court; *mano hao?* (où vas-tu?) *goini méno hao?* (d'où viens-tu?) telles étaient les questions que l'on s'adressait. Quand un habitant passait devant la porte d'un de ses amis, ce dernier l'invitait ordinairement à entrer. Lorsqu'un mangatchang rencontrait un noble, il devait s'incliner presque jusqu'à terre. Ces mœurs et ces formules de politesse n'existent plus aujourd'hui. Ce qu'on voit dans les rues d'Agagna, ce sont des inférieurs mettre le genou en terre quand passe un parent ou un supérieur, puis baiser la main qu'on leur présente gravement.

Les Mariannais mesuraient jadis le temps à la manière des Chinois, par jours (*haani*), par lunaisons ou mois (*polan*), et par années (*sakkan*). Ils n'étaient pas complètement dénués de notions astronomiques et nautiques. On voit dans leur vocabulaire le nom de quelques étoiles.

La langue mariannaise n'a point de mot pour désigner la divinité, d'où le P. le Gobien a cru pouvoir conclure qu'ils n'avaient aucune idée d'un être suprême. D'autres autorités prétendent que des croyances vagues existaient parmi eux. Voici, d'après le P. Murillo Velarde et D. Luis de Torrès, quelles étaient leurs idées sur l'origine du monde. Pontan ou Fontan, disent-ils, homme très-ingénieux, vécut un grand nombre d'années dans les espaces imaginaires qui existaient avant la création. A sa mort, il chargea ses sœurs de faire de sa poitrine et de ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel.

Les Mariannais reconnaissaient, à ce qu'on croit, l'immortalité de l'ame : suivant eux, l'homme qui mourait tranquillement et sans aucune douleur, allait en paradis, et y jouissait des arbres et des fruits qui y sont en abondance; tandis que celui dont les derniers momens étaient violens et agités, allait dans l'enfer, qu'ils appelaient *Sassalagoham*. Le diable était connu chez eux sous le nom de *kaïfi* ou *aniti* (mauvais esprit). Ils croyaient que, si quelqu'un renversait le pilier d'une maison, l'ame de celui qui l'avait construite ne manquerait pas de venir invisiblement tirer vengeance d'une telle action. Selon eux, le diable demeurait parmi les vivans, et n'y était occupé qu'à faire du mal. Heureusement les ames de leurs ancêtres s'y opposaient et venaient même à leur secours dans le moment du danger. Il y avait des ames plus fortes que le démon, d'autres qui l'étaient moins; les premières avaient appartenu aux hommes intrépides et actifs; les secondes aux paresseux et aux lâches. Les femmes avaient aussi des ames, mais de moindre valeur que celles des hommes; il n'est pas sûr qu'ils en accordassent aux mangatchangs. Un fait assez singulier, c'est la crainte superstitieuse que leur inspirait l'oiseau carolin, nommé *otag*. Présage de mauvais temps, son apparition sur cette côte était toujours d'un funeste augure.

Dans le danger et le besoin, les naturels invoquaient les *antis* (ames des morts), d'abord à voix ordinaire, puis, le péril continuant, sur un ton

Digitized by Google

plus haut, enfin de toutes leurs forces. Ces cris dont ils usent encore dans leurs parties de chasse sont fort perçans. Ils signifient : « Ames des morts, secourez-moi, si votre famille vous fut chère. » On a déjà parlé des makanas ou sorciers. Ils se divisaient en deux classes ; l'une de mangatchangs, ne faisant que le mal ; l'autre de nobles, ne faisant que le bien. Ces derniers procuraient de bonnes pêches, d'heureux voyages, la guérison des maladies, de belles récoltes et une température convenable. Pour s'aider dans leurs prédictions, ces makanas gardaient chez eux les crânes de leurs morts enfermés dans des paniers.

Les mariages se faisaient avec certaines formalités. Aussitôt qu'une union était projetée, la mère du prétendu, ou sa plus proche parente, se rendait chez la mère de la jeune fille avec la boîte à bétel, et la lui offrait; puis elle ajoutait : « C'est votre fille que je viens demander pour un tel. » Quand la demande agréait à la mère, on prenait jour pour venir chercher la réponse de la jeune fille; puis, avant de donner une parole positive, on allait aux renseignemens, et l'on se consultait en famille. A la seconde visite de celle qui avait porté la parole, on disait oui ou non ; et dès cet instant, le prétendu agréé était obligé de subvenir à l'entretien de son accordée, ou de servir comme domestique dans sa maison. On voyait alors à quoi il était propre, s'il était bon cultivateur, ou bon pêcheur, ou bon marin ; ce temps d'épreuves passé, on réglait la noce.

Trois ou quatre jours avant, la famille qui en faisait les frais, la plus riche des deux, s'occupait à battre et à nettoyer le riz, accru de celui que les gens de la noce avaient envoyé en cadeau. On faisait circuler le bétel; on fabriquait une espèce de pâte de riz avec de la pulpe de coco, pour en faire des boulettes qui étaient servies aux convives. La veille du mariage, on hâtait les derniers apprêts : les fruits de rima et de dogdog, les racines féculentes, le poisson, tout cela était passé au four par les soins des femmes, tandis que les hommes construisaient un édifice pour mettre à couvert les personnes invitées. Pendant la soirée, on avait fait circuler le bétel, et, la nuit venue, on avait transporté chez la mère du prétendu, le *tchincholi*, cadeau composé de racines féculentes, de rima, de bétel, de bananes, de poissons, de sel.

Au point du jour, les parens du prétendu se rendaient en cérémonie dans la maison de la jeune fille, où on leur présentait de nouveau le bétel; après quoi, la nouvelle épouse était remise entre les mains de son mari. Le déjeuner suivait. Comme de coutume, le couvert était dressé sur une natte de trois pieds de largeur et d'une longueur proportionnée aux dimensions de l'appartement; les mets y étaient servis en autant de portions qu'il pouvait s'y ranger de convives. Les parentes du marié s'y plaçaient d'abord dans l'ordre de préséance qu'indiquaient les degrés de famille : les parens s'installaient ensuite dans le même ordre. On hâtait le repas, sauf à emporter chez soi ce qu'on ne pouvait manger. Les conviés se succédaient ainsi par fournées, jusqu'à ce que tous eussent pris part au festin. Le déjeuner était à peine terminé que l'on procédait au dîner de la même manière. Seulement ici la parenté de la fille prenait le pas. Les cérémonies du mariage étant achevées, si le nouveau mari n'avait pas une maison à lui, les parens se réunissaient pour lui en construire une, garnie de tous les ustensiles de ménage.

La naissance des enfans ne donnait pas lieu à moins de formalités. Toutes les parentes devaient assister la malade et la soigner durant ses couches. On veillait à ce que sa maison fût en bon état, bien pourvue de vivres, bien abritée et fournie de tous les meubles nécessaires. Les noms des enfans étaient pris dans les qualités personnelles du père, ou bien on les tirait d'un fruit ou d'une plante connue : *Gof-Sipik* (adroit pêcheur), *Taï-Agnao* (intrépide), *Taï-Goalo* (paresseux), *Gof-Togtcha* (adroit à jeter la lance), *Matapang* (coco tendre et mou), *Pontan* (coco mûr), etc.

On a peu de détails sur les cérémonies qui accompagnaient les funérailles. Suivant le P. le Gobien, ils se contentaient, comme à Hawaii, de témoigner leur douleur et leurs regrets par des démonstrations bruyantes et des paroles de regret. On les voyait verser des torrens de larmes et pousser des cris affreux. Ils ne mangeaient pas et restaient couverts de poussière. Ce deuil durait d'ordinaire sept ou huit jours, quelquefois davantage, suivant leur attachement au défunt. On faisait ensuite un repas sur la tombe même chargée de fleurs, de branches de palmier, de coquillages et d'objets précieux. La désolation des mères qui pleuraient leurs enfans était inconcevable : elles coupaient les cheveux de ces pauvres victimes, puis les suspendaient à leur cou par une corde, à laquelle elles faisaient autant de nœuds qu'il s'était écoulé de nuits depuis la mort de leurs enfans.

Quand le défunt appartenait à la race des nobles, la douleur était sans mesure. Ils entraient dans une espèce de fureur et de désespoir, arrachaient les arbres, brûlaient leurs maisons, bri-

Digitized by Google

saient leurs bateaux, déchiraient leurs voiles et en livraient les débris au vent. Ils jonchaient ensuite les chemins de branches de palmier et élevaient des monumens expiatoires en l'honneur du défunt. Si le mort s'était signalé par la pêche ou par les armes, deux de leurs professions distinguées, ils couronnaient son tombeau de rames ou de lances. S'il s'était illustré par ces deux professions à la fois, ils lui élevaient une sorte de trophée avec des lances et des rames entremêlées. Tout cela était accompagné de lamentations. « Il n'y a plus de vie pour moi, disait l'un. — Le soleil qui m'animait s'est éclipsé, » répliquait l'autre. Ou encore : « Je vais être enseveli dans une nuit profonde. — J'ai tout perdu; je ne verrai plus celui qui faisait la joie de mon cœur. —Quoi! notre plus grand guerrier est mort? Qu'allons-nous devenir?» Pour compléter cette expression de leur deuil et de leurs regrets, les Mariannais gardaient respectueusement chez eux, dans des paniers, les os et les crânes de leurs ancêtres, ainsi que leurs figures, grossièrement gravées sur des écorces ou des morceaux de bois. Quelques-uns déposaient ces ossemens dans des cavernes voisines de leurs habitations, et nommaient ces espèces de charniers *goma alomsig* (maison des morts).

Aujourd'hui ce vieux culte ou plutôt ces vieilles coutumes se sont complètement effacées devant les pratiques de la religion chrétienne. Des églises nombreuses couvrent Gouaham, et si les autres îles en manquent, c'est qu'elles n'ont pas une population suffisante pour supporter l'établissement d'une cure. Gouaham compte quatre paroisses principales, Agagna, Pago, Agat et Umata, dans lesquelles on célèbre assez régulièrement le service divin.

Outre les fêtes qui résultaient d'un mariage ou d'une naissance, les Mariannais en avaient une foule d'autres, soit pour la conclusion d'une paix, soit pour la mise à l'eau d'une pirogue nouvellement construite, soit enfin pour la capture d'une tortue à écailles ou de quelque gros poisson. Dans ce dernier cas, avant d'entrer dans le port, le pêcheur faisait un signal particulier, auquel la population répondait en descendant sur la grève, munie de guirlandes de fleurs et de jeunes feuilles de palmier. La foule accueillait, à son débarquement, l'heureux pêcheur, et le conduisait chez lui comme en triomphe. Là, il offrait d'abord le colosse marin à sa femme, qui l'envoyait à la plus proche parente de son mari, laquelle en faisait autant à l'égard d'une autre, jusqu'à ce que le fruit de la pêche arrivât, d'après l'ordre établi, chez une femme qui ne pût plus l'envoyer à personne. Le poisson se distribuait alors entre celui qui l'avait pris et les personnes à qui on en avait successivement fait l'offrande. Quand c'était une tortue à écailles, le partage s'en faisait à peu près de la même manière. Un seul homme était-il l'auteur de cette capture, les *treize écailles* de la tortue étaient percées chacune d'un trou circulaire de la dimension du poignet. S'il faisait une seconde pêche de ce genre, chaque écaille était percée de deux trous, de trois trous pour la troisième, etc. Quand plusieurs pêcheurs avaient concouru à la prise de la tortue, le forage des écailles n'avait point lieu.

Parmi leurs jeux, les naturels comptaient une espèce de *barre à la nage*, où les champions se poursuivaient l'un l'autre, et cherchaient à faire preuve d'agilité. La course, le saut, la lutte sur le terrain, étaient aussi des divertissemens gymnastiques en usage chez les Mariannais. Ils avaient des danses simples et des danses mêlées de chant. Dans ces danses, les hommes et les femmes se mêlaient alternativement, et au milieu se trouvait le chef de la peuplade, ou de la famille, ou enfin la personne à qui l'on voulait faire honneur. Parmi les instrumens de musique, la tradition cite deux flûtes en roseau, de deux pieds et demi de long et de la grosseur du petit doigt. L'une, coupée en sifflet, avait trois trous en dessus pour chaque main et un en dessous pour chaque pouce : on la jouait comme notre flageolet, mais les sons en étaient doux et graves : elle ne pouvait donner des sons aigus. L'embouchure de la seconde ressemblait à celle de notre flûte traversière, avec cette différence toutefois qu'on en jouait avec le nez. Aujourd'hui, indépendamment de quelques instrumens d'Europe, tels que flûtes, basses, violons et guitares, les naturels ont une espèce de monocorde en forme d'arc terminé par une calebasse, qui, frappé avec une baguette, rend un son faible et monotone. Cet assemblage s'appelle *belimbao*, nom tagal qui semble indiquer une origine manillaise. C'est le *bobre* de l'Ile-de-France. Mais la plus grande passion actuelle des naturels, c'est la guimbarde, l'harmonieuse guimbarde que chacun porte sur soi, et avec laquelle il charme ses loisirs. Rien de plus curieux que de voir dans les rues d'Agagna et d'Umata ces forcenés virtuoses se démenant à l'envi avec leur instrument sourd et grognard.

Le P. le Gobien raconte que les Mariannaises avaient des assemblées particulières où elles allaient en grande parure et où elles

Digitized by Google

étaient seules admises. « Réunies douze ou treize en rond, dit-il, debout et sans remuer, elles chantent les vers fabuleux de leurs poëtes avec un agrément et une justesse qui plairaient en Europe. L'accord de leurs voix est admirable, et ne cède en rien à la musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains de petites coquilles dont elles se servent avec beaucoup d'adresse, au lieu de castagnettes. Mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'elles soutiennent leurs voix et qu'elles animent leur chant avec une action si vive et des gestes si expressifs qu'elles charment tous ceux qui les entendent. »

Pour cultiver la terre, les anciens Mariannais avaient peu d'instrumens. Dans le nombre étaient le *dagao*, servant à la fois de pioche, de pic, de plantoir, de barre pour porter les fardeaux et d'arme défensive au besoin; le *tanom*, qui servait à planter le chou caraïbe; l'*akoa*, assez semblable à notre bèche; le *damang*, espèce de coutelas, remplacé aujourd'hui par le machete américain; le *saïnan dogas*, faucille fort ingénieuse; puis des corbeilles de toutes les dimensions. La charrue aujourd'hui en usage est la charrue chinoise, attelée presque toujours d'un seul bœuf, de deux dans les seules fermes royales. La herse qui semble avoir la même origine n'est qu'un grand rateau, à l'extrémité duquel sont deux crochets en bois où se fixe l'attelage : deux montans verticaux, garnis d'une traverse au sommet, donnent au laboureur le moyen de gouverner cette machine (Pl. LXIII — 2). A Gouaham, on emploie quelques charrettes, la plupart petites et en bambou, auxquelles on attelle un à quatre bœufs; les roues, construites à la manière portugaise et espagnole, sont en bois plein et sans rais. Transformées en tombereaux, à l'aide de quelques pièces ajustées, ces voitures servent au transport du riz et du maïs dans les magasins de la capitale.

Le riz, principale récolte des Mariannes, se cultive de deux manières : dans un terrain sec et dans un terrain humide. Le riz cultivé à sec se sème en juillet, août et septembre, pour que les pluies qui tombent alors facilitent sa germination. Le riz des marécages se sème en novembre et décembre, et l'on a soin de couvrir la semence avec des feuilles de cocotier. La plante ayant, dans cet état, poussé étiolée, on arrache les jeunes tiges, et on les repique dans un terrain grossier et fangeux, où elles doivent parvenir à la hauteur d'un pied et demi, ce qui arrive ordinairement au bout de deux ou trois semaines. A cette époque, on arrache le riz de nouveau; on lui coupe la tête d'environ un demi-pied, et on le transplante dans un champ divisé par carrés, où il doit acquérir toute sa croissance. A mesure que l'opération se finit dans chacun de ceux-ci, on s'empresse d'y faire entrer l'eau, qu'on a soin de maintenir à deux pouces au-dessous de la hauteur qu'avait la tête de la jeune plante quand on l'a eu replantée.

C'est au gouverneur Tobias qu'est due l'introduction du maïs aux Mariannes, et depuis lors il s'y est passablement multiplié. Cette graminée n'exige d'autre attention que de purger le champ des plantes nuisibles qui s'y rencontrent; on fait ensuite des trous en terre à des intervalles et à une profondeur convenables; puis on met dans chaque trou cinq graines, dont chacune donne ordinairement quatre épis. Parmi les racines féculentes particulières à ces contrées, les unes croissent sans culture, comme le gap-gap, les ignames *nika* et *dago*, les aroïdes *papao* et *baba*; mais d'autres racines nutritives demandent beaucoup d'attention, et dans le nombre est le chou caraïbe, pour lequel on a des soins à peu près semblables à ceux que l'on donne en France à la pomme de terre. Le cocotier est aux Mariannes l'objet d'une culture fort bien entendue. Le vacois et le rima ont besoin de moins de précautions. La multiplication des bananiers s'obtient par un procédé assez défectueux : on creuse un trou en terre, on y introduit un rejeton, récemment détaché de la mère plante; l'arbre qui en est le produit ne donne qu'un seul régime de fruits et meurt. Le cycas, l'une des principales exploitations agricoles, n'exige pas de grands travaux. L'indigo, quoique privé de soins, croît presque spontanément partout. Parmi les autres produits, il faut citer une espèce de baume ou de vernis liquide qui se retire par incision de l'arbre à pain et du dog-dog. Un coup de hache ou de machete donné au tronc de l'arbre suffit pour en faire couler cette substance résineuse, d'un aspect laiteux, et qui sort avec d'autant plus d'abondance que l'opération a été faite de meilleure heure. Le lait de rima ou de dog-dog, quand il est frais, s'emploie à la peinture, en le mêlant avec des poudres colorées; cependant il faut se hâter, car il sèche vite. L'arbre auquel de pareilles blessures ont été faites ne paraît point en souffrir, et l'on remarque même qu'il produit d'autant plus que les incisions sont plus multipliées.

L'agriculture aux Mariannes n'a pas seulement à souffrir de procédés peu avancés; elle a encore à lutter contre une foule d'animaux nuisibles, tels que les rats, les chats sauvages, les chiens marrons, les lézards, les kakerlats, les

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Ruines sur l'Île de Rota.

1 Ruinas en la Isla de Rota



2. Charrue et Herse de Gouahame.

2. Arado y Rastrillo et Guaham

de Sainson del.

VOYAGE
VIAGE

Digitized by Google

fourmis, la chenille et une espèce de mouche puante nommée *tagnana*.

Les animaux domestiques se réduisent au bœuf, au porc et à la volaille. Le peu de chevaux, ânes et mulets qui existent dans la colonie, ne peuvent être regardés que comme objets de luxe. Des bœufs sauvages se trouvent encore, quoiqu'en petit nombre, du côté d'Agat, de Pago, de Tachogna et de Merisso. Les soins que reçoivent les bœufs domestiques se réduisent à fort peu de chose.

On a vu déjà ce qu'étaient aux Mariannes les deux chasses du porc et du cerf. La pêche y est un objet plus important et plus curieux. Comme le poisson formait autrefois et forme encore aujourd'hui la base essentielle de la nourriture, les procédés pour le prendre étaient très-variés. Les anciens Mariannais se servaient, pour la pêche, d'hameçons en écaille, en os, en nacre et même en écales de coco ; maintenant, les hameçons en fer ont la préférence. Les cordes ou lignes auxquelles on les fixait étaient, comme aujourd'hui, en écorce filée de *balibago* (*hibiscus tiliaceus*) et en fibres de bananier. Les filets étaient de plusieurs sortes. Le plus important, le *lagoa*, qui sert à prendre de petits poissons sur la plage, se compose de trois nappes rectangulaires ajustées bout à bout; celles des ailes ont une brasse de hauteur sur trois pieds de longueur seulement, tandis que celle du milieu a deux brasses de hauteur sur une longueur qui varie de vingt à trente pieds. A chaque extrémité du filet, un bâton, sur lequel il est lacé, sert à le maintenir tendu dans le sens de sa hauteur. Ce filet se manœuvre à peu près comme notre seine ou notre seinette, avec laquelle il a aussi quelque analogie, rapproché du tramail par sa construction et par sa forme, il n'est précisément ni l'un ni l'autre. Les Mariannais connaissaient encore l'épervier.

Comme d'autres sauvages de l'Océanie, les naturels attiraient le poisson dans des parcs construits autrefois en pierres sèches et aujourd'hui en roseaux. Ce sont des espèces de réservoirs où l'on prend la proie avec l'épervier, ou bien où on le pique avec une foëne.

De toutes ces pêches, la plus intéressante est celle du *magnahak*, poisson remarquable par ses habitudes singulières. Ce poisson se pêche régulièrement sur le rivage pendant les mois d'avril, mai et juin, et plus rarement en septembre et octobre. A quelque époque qu'il arrive, le magnahak se présente en nombre prodigieux. A peine commence-t-il à paraître, que tous les riverains se précipitent sur la plage pour en faire d'amples provisions. Quand son apparition commence, le magnahak, au dire des naturels, est à jeun. Dès qu'il mange, il change de couleur et ne va plus par bandes, mais se tient au milieu des rochers. On reconnaît deux espèces de magnahak, dont l'une est plus grosse que l'autre. Quand ceux de la petite espèce arrivent les premiers, le lendemain il en arrive soit de petits, soit de grands; si les petits continuent d'arriver le second jour, on aura, sans aucun doute, de grands magnahaks le jour d'après : si, au contraire, ceux de la grande espèce arrivent le second jour, il n'en faut point attendre d'autres ensuite.

Une autre pêche est celle de l'*atchoman*, qui se tient en dehors des récifs, depuis une demi-lieue jusqu'à cinq lieues de distance. Pour appâter ce poisson qui est presque toujours au fond de l'eau, il faut pratiquer un manége qui dure un mois. On emplit pour cela la capacité d'un *poio* avec la pulpe d'un jeune coco, et on le descend à la profondeur de cinq ou six brasses. A l'aide de légères secousses qui font sortir quelques parcelles de coco mâché, on attire le poisson très-friand de cet appât, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que le poio soit vide. En renouvelant cette manœuvre tous les jours, et en ne ramenant le poio au-dessus de l'eau que peu à peu, à raison d'un ou deux pieds chaque jour, on habitue l'atchoman qui se tient toujours à une grande profondeur à accourir par troupes vers le poio, quand il paraît à une brasse au-dessous du niveau de l'eau. Lorsqu'il en est venu là, rien de plus aisé que de le prendre à l'aide d'une vaste caudrelle, filet en forme de poche que l'on glisse en-dessous du poisson, et qu'on relève jusqu'à ce que les cerceaux des bords paraissent hors de l'eau. Alors un coup vigoureux suffit pour mettre le poisson à sec dans le filet.

La pêche du lagoa se fait par d'autres procédés. La nuit on la pratique au feu et à la foëne. On va chercher le poisson endormi près des récifs, et on le pique en faisant le moins de bruit possible. Dans le jour, cette pêche n'est guère qu'une partie de plaisir. On se procure un lagoa vivant, puis on lui perce l'os de la mâchoire inférieure à laquelle on fixe une ligne ou cordelle de quelques brasses de longueur, en combinant cette opération, qui ne lui fait aucun mal, de manière à ce qu'il ne puisse avec ses dents qui sont très-fortes couper cette espèce de bride. Ainsi amarré, on le jette à la mer et on le laisse nager. Les lagoas captifs semblent faire horreur à leurs congénères. Aussi, à peine le pêcheur a-t-il jeté le sien qu'on en voit ac-

Digitized by Google

courir plusieurs. Un seul commence l'attaque; il se précipite pour mordre le captif, et, en effet, l'entame sur un point. Alors le pêcheur retire son appât, et à l'endroit même où la morsure a été faite, ajuste un nœud coulant dans lequel tout nouvel agresseur s'engagera. A peine a-t-on rejeté l'appareil à la mer que le lagoa libre se représente et cherche à faire au captif une blessure à l'endroit même où saigne encore la première. C'est alors, quand il s'engage dans le nœud coulant, qu'un mouvement de la ligne le saisit entre la nageoire pectorale et la nageoire inférieure. Un pêcheur habile ne prend guère de la sorte que sept à huit lagoas par jour.

D'autres pêches se pratiquent encore avec des méthodes employées avant la conquête par les indigènes qui étaient de fort habiles pêcheurs. Ainsi ils parvenaient à se procurer les poissons volans et la dorade, puis les tortues, les crabes et les coquillages. La nacre de perle a long-temps fourni aux Mariannais une matière précieuse pour la fabrication des *haims;* ils se la procuraient en plongeant au fond de la mer près des rivages. Quant aux perles que leur extrême petitesse fait encore aujourd'hui fort peu rechercher, ils n'en faisaient aucun cas. Depuis quelque temps, on a essayé aux Mariannes la pêche des holothuries, complètement dédaignée jusque-là. On les prend à la main à de petites profondeurs, et on les fait sécher au soleil. La consommation en est presque nulle dans l'archipel; mais on les exporte pour la Chine.

Les arts manufacturiers des Mariannais se réduisent à peu de chose. On a vu qu'ils ne connaissaient point autrefois l'usage des boissons spiritueuses. Ainsi, tout ce qui se rapporte à la distillerie de l'eau-de-vie de coco est d'importation récente. Aujourd'hui un grand nombre de distilleries ou *tobaries* existent sur le groupe. C'est le cocotier qui sert principalement à cette fabrication. A l'âge de quatre ou cinq ans, cet arbre, parvenu à toute sa croissance, est propre à l'approvisionnement d'une tobarie. On coupe, à cet effet, un peu avant la floraison, la cime des spathes, que l'on insère dans des tronçons de bambou, destinés à recevoir la sève qui découle en abondance de la blessure. Chaque matin, ces espèces de récipiens sont vidés dans de grands vases que l'on transporte à la fabrique. L'appareil distillatoire se compose de quatre pièces principales, d'une jarre ou baril défoncé, d'un chaudron en métal fondu, sur lequel la jarre ou le baril repose; d'une bassine en fer, enfin d'une palette striée en bois (Pl. LXIII — 3). Voici, d'après M. Freycinet, comment cet appareil fonctionne : « Après avoir posé le chaudron sur trois cailloux assez gros pour l'élever de six pouces au-dessus du sol, on place le baril défoncé dans le chaudron lui-même, de manière à ce qu'il s'appuie à peu près exactement sur son rebord; on les lute ensemble avec un mélange de terre glaise, de feuilles de bananier ou de fiente de bœuf. La cucurbite étant ainsi préparée, on verse le vin de coco, jusqu'à ce qu'il arrive aux deux tiers environ de la hauteur du vase, puis on couvre le tout avec la bassine destinée à faire l'office de réfrigérant : cela fait, on garnit exactement les interstices avec le lut ci-dessus; et ayant mis de l'eau fraîche dans la bassine, il ne reste plus qu'à faire du feu sous l'appareil et à commencer la distillation. L'alcool obtenu de la sorte est incolore, limpide, mais, sous tous les rapports, inférieur à notre eau-de-vie d'Europe, même à celle qui se fait avec du cidre. Les habitans un peu aisés la soumettent à une seconde distillation, et alors elle devient assez bonne. » Le docteur Quoy, qui a vu marcher un appareil de ce genre, a constaté qu'il donnait quatre bouteilles d'eau-de-vie en une heure.

Les procédés pour la fabrication du sucre sont les mêmes aux Mariannes qu'aux Philippines, d'où ils ont été évidemment importés. L'huile de coco est connue de temps immémorial, avec ses diverses méthodes d'extraction et de pressurage. Les salaisons sont mal confectionnées. Les plantes tinctoriales sont mieux employées; le curcuma pour la couleur jaune, et les écales de coco pour la couleur noire. On s'en sert pour teindre les rubans de vacois, avec lesquels on tisse les nattes, les chapeaux, les paniers, les corbeilles, etc. Depuis peu, le roucou et l'indigo sont venus accroître les ressources de la teinture et de la peinture. Ces deux industries sont, toutefois, encore dans l'enfance aux Mariannes, à côté des beaux procédés usités dans l'Inde. Le tannage des cuirs, la fabrication du savon, de la chaux, du sel, de la poudre et des poteries, sont connus aux Mariannes. La plupart des métiers d'Europe y sont exercés. Les charpentiers indigènes sont fort habiles : ils se servent de nos outils, la scie, la hache, l'herminette; mais, à leur défaut, ils ont d'ingénieux expédiens. On ne compte à Agagna qu'un seul maître forgeron, qui a sous lui quatre ou cinq élèves. La ville est plus riche en orfèvres; elle en compte sept, qui font un débit énorme de médailles de saints estampillées, de rosaires, de pendans d'oreilles,

Digitized by Google

de bagues grossières. Les maçons, les cordiers, les tisserands sont moins adroits que les autres ouvriers. On ne cite qu'un cordonnier et quelques tailleurs. Le travail de l'écaille et les ouvrages en feuilles de vacois et de bambou forment une industrie particulière au pays.

L'histoire et la tradition représentent les Mariannais comme de hardis navigateurs. « Les petits bateaux de ces îles, dit un ancien voyageur, sont faits de deux troncs d'arbres courbes et creux, qui sont cousus et joints avec la canne des Indes. Leur longueur est de quinze à dix-huit pieds; comme leur largeur est d'environ trois pieds, et qu'ils pourraient chavirer très-facilement, on joint aux côtés des pièces de bois solides, qui les tiennent en équilibre. Quant aux passagers, le bateau pouvant à peine contenir les trois matelots indiens, on fait un plancher dans le milieu, qui s'avance de chaque côté sur l'eau, où se mettent ceux qui veulent aller d'un lieu à un autre. De ces trois matelots, il y en a toujours un dans le milieu, occupé à jeter l'eau qui entre par dehors et par les fentes; les deux autres sont aux extrémités pour conduire le bateau. La voile est, comme celle que nous appelons latine, faite de nattes et longue comme le bateau : c'est ce qui fait qu'ils évitent, autant qu'ils le peuvent, d'avoir le vent en poupe, parce que cela les ferait renverser facilement. Lorsqu'ils ont à retourner d'un endroit à un autre, ils ne font que changer la voile, sans tourner le bateau. La poupe devient la proue, et celui qui y était devient le timonier. »

On voit, par cette description, que leurs pirogues avaient une analogie frappante avec les pros carolins, ce qui prouve incontestablement que les Mariannais étaient au moins les rivaux de leurs voisins dans l'art de la navigation. Aujourd'hui, ils sont bien déchus sous ce rapport. La construction de leurs pros est si inférieure, qu'ils sont obligés d'avoir recours aux pros carolins pour la navigation d'île en île. Les Carolins sont presque les seuls caboteurs des Mariannes. Les barques appelées *garaïdes* sont de méchantes pirogues à un seul balancier, qui ne marchent qu'à la pagaie. Les barques d'un degré au dessus, taillées, comme les précédentes, dans une seule pièce de bois, portent à bas-bord un balancier énorme, d'une longueur égale à celle du bateau, et pouvant indistinctement se mettre au vent ou sous le vent. Une voile trapézoïde n'est guère déployée que vent arrière. Il serait imprudent de louvoyer avec des embarcations aussi frêles. Pour le service de la colonie, le gouverneur a trois vastes et bonnes chaloupes espagnoles, une yole et un grand canot, allant indistinctement à la voile ou à la rame. Une goëlette d'une quarantaine de tonneaux fait le service entre Gouaham et Manille.

Le commerce des Mariannes est presque nul; il se borne à quelques envois de tripangs jusqu'en Chine et à des échanges fort restreints avec les Philippines. Un temps viendra sans doute où la vie industrielle et agricole, s'activant davantage, poussera ce pays à se procurer des débouchés au loin; mais jusqu'ici la paresse des naturels et le monopole imposé par l'Espagne ont tout paralysé, tout étouffé. Par la liste des produits du sol, on a vu pourtant que de ressources offre ce petit groupe, qui accepterait en échange la plus grande partie de nos objets manufacturés d'Europe, les draps, les fers bruts ou ouvrés, les étoffes en coton, les fusils de chasse, les livres, les meubles, les outils, le plomb en saumon, la poterie, les vins, la toile à voile, etc.

L'ancien gouvernement mariannais ne réunissait pas toutes les îles sous le même chef. Un certain nombre de tribus se les partageaient, chacune d'elles comprenant plusieurs bourgades, et étant soumise à des lois et à des coutumes qui étaient à peu près les mêmes pour toutes. Chacune de ces tribus avait un chef unique ou roi, *maga-lahi*, c'est-à-dire ancien homme, supérieur, chef de famille, patriarche. Le maga-lahi était toujours le noble ou matoa le plus âgé de la peuplade; il commandait, en paix comme en guerre, à la totalité des habitans. Sa femme s'appelait *maga-haga*, supérieure ou princesse. A la mort du roi, son frère aîné lui succédait, et, à défaut de frères, un de ses cousins germains, puis un de ses neveux, toujours par ordre de primogéniture. Tout matoa qui avait une clientelle assez puissante pour fonder un État nouveau pouvait emmener avec lui tout son monde et s'établir dans un canton dont il se déclarait le maga-lahi. Les femmes étaient exclues de la prérogative souveraine, mais elles exerçaient, dans les conseils et dans les tribunaux dont elles faisaient partie, une influence telle, que le gouvernement de fait était plutôt à elles qu'aux hommes. Maîtresses absolues du logis, elles y régnaient. Aujourd'hui même que ces vieilles traditions sont tombées en désuétude, l'autorité des Mariannaises existe encore dans les ménages comme un souvenir des anciens jours.

Les lois civiles n'étaient pas dépourvues de

Digitized by Google

raison et de moralité. L'acte d'union entre deux époux n'était pas indissoluble. Il ne durait qu'aussi long-temps qu'il leur convenait d'être ensemble : dès que l'incompatibilité était reconnue, la séparation avait lieu. Une femme adultère répudiée par son mari et renvoyée dans la maison maternelle après jugement était en même temps privée de ses biens. Le mari se serait déshonoré en la reprenant.

L'époux avait le droit de venger l'adultère sur le séducteur, mais non sur sa femme, pour qui l'exclusion du domicile conjugal était la plus grande peine. Si le mari au contraire venait à porter quelque atteinte au contrat d'union, ou s'il menait une conduite répréhensible, sa femme pouvait impunément le battre ou retourner à son premier état de liberté. Le P. le Gobien étend plus loin encore ce droit de représailles. « Si une femme est convaincue que son époux a des liaisons dont elle n'a pas sujet d'être contente, elle le fait savoir dans le village à toutes ses compagnes qui se donnent un rendez-vous. Elles s'y trouvent la lance à la main et le chapeau de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maison du coupable. Elles commencent par désoler ses terres, fouler et arracher ses grains, dépouiller ses arbres de leurs fruits, et faire partout un dégât épouvantable; elles fondent ensuite toutes ensemble sur la maison, et si le malheureux mari n'a pas eu la précaution de se retirer et de se mettre à couvert, elles l'y attaquent et le poursuivent jusqu'à ce qu'elles l'en aient chassé. Elles ont encore une manière de se venger. Elles abandonnent leurs demeures, et font savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec leurs époux. Ceux-là se transportent sur l'heure à la maison du mari, la pillent, la saccagent et emportent tout ce qu'ils y trouvent; heureux le mari quand ils s'en tiennent là, et qu'ils n'abattent pas les bâtimens, comme cela a lieu quelquefois. » De quelque côté que vînt la séparation, les enfans allaient avec la femme, et, quand elle se remariait, ils regardaient son nouvel époux comme leur véritable père. La même chose avait lieu à l'égard d'une fille devenue mère; ses enfans entraient dans la nouvelle famille, comme chez nous les enfans des veuves.

A la mort du père, sa fortune et ses enfans passaient entre les mains de la veuve; si c'était la femme qui mourait, les parens de celle-ci s'emparaient non-seulement des biens du mari, mais aussi de ses enfans. C'est là une nouvelle et décisive preuve de la prééminence des femmes dans cet état social. Sans doute, on pensait que, plus affectueuses et plus sédentaires, les femmes étaient plus propres à se livrer à tous les soins qu'exige l'éducation des enfans.

Si une mère ayant un enfant à la mamelle venait à mourir, la plus proche parente en état d'allaiter devait se charger du nourrisson, comme aussi d'élever les enfans plus âgés. En général, entre individus de la même famille et presque de la même peuplade, existait un lien de solidarité pour s'aider dans le besoin et se secourir dans le malheur. Cela avait lieu à l'époque des naissances, des mariages, des sépultures, lorsqu'il était question de bâtir des maisons et de grands hangars, de vaquer à la culture des champs et à la construction des pirogues. Quand une femme avait réellement besoin d'un champ, d'une pirogue, ou de toute autre chose appartenant à un homme de sa famille, elle lui portait un *alas* en écaille (sorte de monnaie) et lui disait: « Je vous donne cet alas en échange de tel objet qui m'est nécessaire. » Cela suffisait pour que le propriétaire s'en dessaisît à l'instant même. Cette faculté d'acquérir gratuitement n'était toutefois pas réciproque. Admise de parente à parent, elle ne l'était pas de parent à parente.

Cette série de coutumes bizarres a donné cours à l'hypothèse que les Mariannes avaient appartenu, dans les temps primitifs, à une peuplade d'Amazones. Un fait hors de doute, c'est que les femmes avaient dû faire la législation du pays, car elle était toute en faveur de leur sexe. Il y a plus : dans le cas de fautes de la part de sa moitié, c'était le mari qui était seul responsable; il était jugé et puni pour elle. Les veuves encouraient seules des peines personnelles.

Quand un atchaot avait été chassé de sa peuplade par suite d'une condamnation infamante, il cherchait un matoa qui voulût bien le prendre à son service, et le servait sans salaire jusqu'à l'expiration de sa peine ou jusqu'à son entière réhabilitation. S'il n'en trouvait point, il était obligé d'errer sans asile. Un matoa ne pouvait perdre ses biens qu'à la suite d'une condamnation juridique qui, selon la nature du délit, le déclarait atchaot pour la vie ou à terme. Quand le jugement emportait l'expatriation, les parens de la femme faisaient de grands efforts pour qu'elle fût autorisée à l'accompagner dans l'exil avec ses enfans. Quelques présens en vivres et en alas leur valaient ordinairement cette faveur.

L'expatriation et la décheance ne pouvaient être prononcées contre un matoa, quand il avait

Digitized by Google



3. Destilleria al aire libre de Cocos en Guadaloupe.
5. Destilatorio de Aguardiente de cocos en Guahan

Digitized by Google

Digitized by Google

bâti et meublé sa maison lui-même, et, dans les cas graves, il fallait lui tendre un piége pour le faire rentrer dans le droit commun. La famille construisait alors une maison plus spacieuse et plus belle que celle qu'il occupait; elle la faisait garnir des meubles nécessaires, puis elle sommait le coupable, bon gré mal gré, d'aller en prendre possession; à peine y était-il installé, qu'on venait lui dire : « Eloignez-vous, homme déshonoré, d'une peuplade qui est souillée par votre présence. » Cette injonction ne souffrait point de réplique. Dès qu'il était parti, ses biens étaient confisqués.

Les démêlés d'individu à individu se vidaient entre eux deux; mais s'il en résultait une rixe trop violente, les spectateurs s'interposaient pour mettre le holà. Souvent encore le chef du village était appelé à user de son autorité, et, en ce cas, une simple injonction transmise par un enfant suffisait pour séparer les deux champions: le refus d'obéir encourait une punition exemplaire.

Ces peuples avaient des tribunaux, ou plutôt des conseils composés de chefs et de femmes de chefs, conseils dans lesquels ces dernières conservaient presque toute la prépondérance. Ces tribunaux exerçaient leur juridiction sur le matoa noté d'infamie à la guerre, pour cause de trahison et de lâcheté, sur celui encore qui, sans la permission du maga-lahi, avait commercé avec une nation étrangère, ou qui s'était battu avec des armes prohibées, ou qui n'avait pas secouru sa famille dans le besoin, ou qui avait vécu en concubinage avec une femme mangatchang, ou qui, d'une façon ou d'une autre, avait enfreint les ordres de ses chefs et les lois du pays. L'accusé se défendait lui-même, et faisait valoir, soit son innocence, soit les circonstances atténuantes de sa faute. Si le délit, quoique avéré, était susceptible de rémission, les parentes, ou une seule au nom de toutes, déposaient un alas aux pieds du coupable, qui, afin de répondre à cette muette notification, consignait du poisson sec ou frais, du riz, des racines, etc., pour une valeur au moins égale. Cet échange d'alas et de denrées se renouvelait à diverses reprises, de telle sorte que l'accusé, s'il n'était pas puissamment riche, renonçait et était condamné, tandis qu'opulent il était acquitté honorablement, et reconduit chez lui avec ses écailles. Ces sortes de jugemens se nommaient *tadio*.

Les alas étaient des écailles percées d'un certain nombre de trous. Ces écailles servaient de monnaie, et de la quantité de trous résultait leur ou moins de valeur. Une écaille de tortue toute simple se nommait *laïlaï*; percée de trous, elle recevait le nom de *pinipo*, et sa valeur était d'autant de fois trois *laïlaï* qu'il y avait de trous sur la même écaille. Sous le nom générique d'alas, on comprenait le *goïni*, collier un peu moins gros que le petit doigt, et le *lokao-hogoa*, d'un pouce environ de diamètre. Quoiqu'il eût été facile d'augmenter la valeur des alas dont on était possesseur, en multipliant le nombre des trous, aucun Mariannais ne se le fût permis, soit par bonne foi naturelle, soit que la fraude, facile à découvrir, fût passible d'un châtiment sévère. Ces anciens alas sont très-rares aujourd'hui dans la contrée, les premiers colons les ayant presque tous exportés pour la Chine.

Les guerres que se faisaient les Mariannais n'étaient ni meurtrières ni de longue durée. Elles ne résultaient jamais d'un désir de conquêtes, mais seulement de la nécessité de venger une injure. Lorsque deux tribus se mettaient en campagne, elles poussaient de grands cris, plus encore pour s'animer que pour s'effrayer l'une l'autre. Le chef de la tribu était, de droit, général; et, en cas de ligue entre plusieurs tribus, le plus brave des chefs était généralissime. Aucun ordre, aucune tactique ne présidait au combat. Chacun, officier ou soldat, proposait ses idées, et payait également de sa personne. La troupe se ralliait au son de la conque, et marchait sous une bannière nommée *babao*. Les matoas et les atchaots étaient seuls admis au service militaire. Les mangatchangs servaient de valets aux guerriers, et transportaient les vivres. Leur grande tactique était d'épier l'ennemi et de le faire tomber dans quelque embuscade. « Il semble, dit le P. le Gobien, qu'ils ne se mettent en campagne que pour se surprendre les uns les autres. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine, et, s'ils le font, ce n'est que pour ne pas avoir la honte de se retirer sans rien faire. On dirait qu'ils ont peur d'ensanglanter le champ de bataille. Deux ou trois hommes tués ou blessés décident de la victoire. La peur les saisit à la vue du sang répandu; ils prennent la fuite et se dispersent dans un moment. Les vaincus envoient alors des ambassadeurs et des présens aux vainqueurs, qui les reçoivent avec tout le plaisir que goûtent des gens timides et lâches quand ils voient des ennemis abattus à leurs pieds. Comme ce peuple est naturellement vain et orgueilleux, les vainqueurs triomphent d'une manière insolente. Ils insultent aux vaincus; ils s'en moquent par des chansons satiriques, qu'ils composent et récitent dans leurs fêtes. »

Digitized by Google

Les armes consistaient en bâtons à deux bouts nommés *godgod anom*, faits en bois d'aréquier, ayant huit pieds de long sur deux pouces de diamètre, quelques-uns munis d'os humains diversement barbelés. Ces os, suivant le le P. le Gobien, étaient si venimeux, que lorsqu'ils pénétraient dans les chairs ils causaient une mort affreuse et convulsive. Le *dogao*, instrument d'agriculture, le *polos*, harpon de pêche, servaient aussi d'armes défensives; le *fodfod*, petit bâton, l'*atopet* ou fronde, s'employaient encore pour des combats à distance; mais quand le combat s'engageait corps à corps, ils avaient recours au *damang* et au *katana*, espèces de coutelas ou de casse-têtes dont la forme précise est maintenant inconnue. Le katana se portait à la ceinture comme aujourd'hui le machete.

L'art des fortifications n'était point étranger aux Mariannais. Dans leurs premières guerres avec les Espagnols, ils tiraient parti du terrain avec une grande intelligence, et savaient, au besoin, improviser des retranchemens avec des abattis d'arbres, creuser des fossés, défendre l'approche de leurs redoutes avec des pointes d'os empoisonnés et semés sur le sol, enfin user de toutes les combinaisons que comportait leur état peu avancé de civilisation.

Telles étaient les lois, les coutumes, la physionomie des Mariannes, sous le rapport physique et moral. Aujourd'hui, il n'existe plus rien de tout cela. C'est un groupe demi-espagnol, demi-indigène, sans type, sans caractère précis. L'organiation politique y ressemble à celle de toutes les autres colonies espagnoles. Le gouverneur y commande avec le titre de *grand-justicier*, *gouverneur civil et militaire*, ayant sous lui un *sargento mayor*, chef de la force armée. On compte ensuite un commandant de la ville d'Agagna; sept alcades administrateurs, et, dans chaque village ou bourg, un *gobernadorcillo*, dont les fonctions, subordonnées à celles de l'alcade, ressemblent assez au pouvoir civil de nos maires. Sous les ordres du *gobernadorcillo* sont les *alguaciles*, milice de police, et les *celadores*, chargés de surveiller l'observation des statuts des confréries religieuses.

Le gouverneur cumule tous les pouvoirs politiques et judiciaires : ses sentences sont exécutoires et sans appel; seulement, pour celles qui entraînent une peine infamante, il doit se faire assister du major, de deux capitaines et d'un secrétaire. Quoique les condamnations à mort puissent ressortir du même tribunal, il est d'usage d'envoyer le prévenu à Manille. Les punitions les plus sévères sont les coups de corde, depuis le maximum de cinq cents coups jusqu'au minimum de quelques coups. Le vol d'effets appartenant à l'Etat est puni de cent coups. Le gouverneur condamne aussi aux travaux forcés à terme, avec ou sans la chaîne aux pieds. Les personnes gradées encourent l'exil sur Rota, Tinian ou Saypan, et, pour des crimes graves, sont renvoyées à Manille. Toutes les fautes moindres sont punies de l'emprisonnement, qui se subit à Agagna et à Umata.

Les dépenses de cette colonie, qui coûte à l'Espagne plus qu'elle ne lui rapporte, étaient jadis couvertes presque en totalité par une subvention annuelle que fournissait la Nouvelle-Espagne, et qu'apportait le galion dans sa traversée d'Acapulco à Manille. Aujourd'hui, ce sont les Philippines qui paient la différence existant entre les recettes et les dépenses. Ces dernières se composent des débours affectés au collége de Saint-Jean de Latran, à l'entretien de la force armée; puis des appointemens du gouverneur et des fonctionnaires, des frais des cérémonies publiques, etc. La force armée compte cent douze hommes de troupes régulières, et peut, au besoin, se renforcer de quatorze cents miliciens pris dans la seule population de Gouaham. L'enrôlement est volontaire, et se contracte, soit pour la vie, soit pour un temps limité. Les soldats restent sous le drapeau tant qu'il leur plaît. Quand ils le désirent, ils obtiennent leur congé, et ont droit à une pension de retraite après un certain nombre d'années de service. En cas de guerre, les miliciens ont la solde et la nourriture. Comme on ne peut pas tous les armer de fusils, on leur donne des frondes et des lances. Toute l'artillerie de Gouaham, disséminée sur divers points, consiste en une trentaine de canons en bronze ou en fer, les uns en état, les autres hors de service.

De ce tableau complet des Mariannes, tel que nous le fournissent les savantes et curieuses observations de MM. Freycinet, Chamisso, d'Urville, Quoy, Bérard, Arago et de Sainson, on peut conclure que, sous un autre gouvernement que celui de l'Espagne, ce petit groupe aurait depuis long-temps acquis une plus grande importance commerciale et politique. Tôt ou tard il deviendra pourtant une utile échelle intermédiaire entre l'Inde et la Polynésie; surtout quand la civilisation européenne aura pénétré dans le groupe des Carolines, qui y est si merveilleusement disposé.

Digitized by Google

CHAPITRE LIV.

CAROLINES-OCCIDENTALES. — ILES ELIVI, GOUAP ET PELEW.

Notre courte relâche à Gouaham avait rétabli complètement les malades de *l'Oceanie*. Aussi quand, le 2 juillet 1832, il quitta l'île hospitalière, tout l'équipage était sur le pont, dispos, satisfait et apte au service. C'était alors l'époque des beaux temps, des brises douces et régulières. Le léger navire glissait donc sur l'Océan, faisant route au S. O., sans qu'il fût nécessaire de remuer une seule corde du gréement, une seule partie de la voilure. Quatre jours s'étaient écoulés ainsi, quand le 6 juillet la vigie signala à l'horizon une petite île basse et boisée. Pendleton la chercha vainement sur ses cartes : c'était en effet une découverte récente, l'île Feïs, reconnue en 1828 par le capitaine d'Urville, et dont les Carolins avaient parlé un siècle auparavant en exagérant son importance. Ils lui donnaient six lieues de tour, tandis qu'elle n'avait guère plus de deux ou trois milles. On n'avait d'ailleurs sur sa position que des données peu certaines. Le capitaine d'Urville la place par 9° 45' de lat. N., et 138° 10' de long. E.

Deux jours après, *l'Oceanie* prolongeait la bande S. du groupe Elivi (suivant d'Urville), composé d'un grand nombre d'îlots bas et boisés, disséminés sur les bords d'un immense récif. A l'abri de cette ligne de brisans, la mer était aussi unie qu'un lac; et pourtant nous étions à une telle distance de terre qu'une seule pirogue se hasarda à venir jusqu'à nous. Cette pirogue était montée par quatre naturels qui nous abordèrent avec confiance et gaieté, en nous offrant des cocos, des fruits à pain et quelques racines de leur pays. C'était des hommes bien faits, d'un teint médiocrement foncé, honnêtes, doux, tranquilles et animés d'intentions bienveillantes. Après une heure passée à bord, ces braves gens, voyant que *l'Oceanie*, toujours à la voile, les entraînait trop loin de leurs îles, se décidèrent à nous faire leurs adieux.

Les îles Elivi furent connues des Espagnols, au commencement du siècle dernier, sur les indications que leur donnèrent les Carolins qui fréquentaient alors les Mariannes. Quelques missionnaires se hasardèrent à débarquer sur ce groupe pour le convertir au christianisme, mais leur tentative n'aboutit qu'à une sanglante et stérile catastrophe. Voici comment Fernando Valdès Tamon, alors gouverneur des Philippines, rend compte de cet événement :

« Les PP. Cantova et Walter partirent de Gouaham le 2 février 1731 pour aller aux îles nouvellement connues. Ils arrivèrent heureusement à l'une des Carolines le 2 mars suivant, et y séjournèrent trois mois, occupés de leurs exercices de missionnaires. Comme on manquait de tout dans ces îles, Walter s'embarqua pour revenir chercher aux Mariannes les choses nécessaires à la subsistance de Cantova, qui restait avec quatorze Mariannais dont il était accompagné. Mais les vents contraires obligèrent Walter de relâcher aux Philippines, où il fallut attendre un an entier l'occasion du bâtiment qui va tous les deux ans aux Mariannes. Il ne se rembarqua donc que le 12 novembre 1732, et, après trois mois et demi de navigation, le bâtiment échoua par malheur à l'entrée du port. Les missionnaires, sans se décourager, en firent, à grands frais, construire et charger de provisions un autre, sur lequel Walter s'embarqua le 31 mai 1733 avec quarante-quatre personnes. Après neuf jours de navigation, ils se trouvaient près des îles; et aussitôt ils tirèrent plusieurs coups de canon pour donner avis à Cantova de leur arrivée; mais aucune barque ne parut, ce qui donna des soupçons que les barbares pouvaient l'avoir tué. On prit la résolution d'entrer dans une baie formée par deux îles, dont la plus grande est Falalep, et s'étant approché du rivage à la portée du pistolet, on s'aperçut que l'ancienne maison avait été brûlée, et que la croix élevée sur la côte ne subsistait plus. Enfin quatre petites barques des insulaires s'approchèrent du bâtiment et apportèrent des noix de cocos. On leur demanda en leur langue des nouvelles de Cantova et de ses compagnons : ils répondirent d'un air embarrassé qu'ils étaient allés à la grande île d'Yap; mais la frayeur peinte sur leur visage et le refus qu'ils firent de venir à bord, quoiqu'on leur offrît du biscuit, du tabac et d'autres bagatelles de leur goût, ne laissèrent aucun doute que nos gens n'eussent péri par la main des barbares. On vint enfin à bout de prendre un de ces insulaires, et de le faire monter dans le vaisseau : les autres, abandonnant aussitôt leurs barques, se jetèrent à la nage avec de grands cris. Le bâtiment passa la nuit dans cette baie, et, le lendemain, s'éloigna des îles à dessein de faire route vers Yap. Les Espagnols naviguèrent trois jours entiers; mais ne sachant à quel degré l'île est située ni le rhumb de vent qu'il fallait suivre pour s'y rendre, ils ne purent jamais la découvrir. Pendant ce temps-là, on questionna l'insulaire, en lui donnant toute sorte d'assurances qu'il ne lui serait fait aucun mal

Digitized by Google

s'il disait la vérité. Il avoua enfin que, peu de temps après le départ de Walter, on avait tué Cantova et tous ses compagnons.

» Ce Père était allé, avec son interprète et deux soldats, à l'île de Mogmog pour y faire un baptême : ses compagnons étaient restés à Falalep pour garder sa maison. A peine eut-il mis le pied dans l'île, que les habitans s'attroupèrent en grand nombre armés de lances; et, poussant des cris affreux, s'avancèrent vers Cantova, qui leur demanda doucement pourquoi ils voulaient lui ôter la vie, à lui qui ne leur avait jamais fait de mal. « Tu viens, répondirent-ils, pour détruire nos coutumes et nos usages : nous ne voulons point de ta religion. » A ces mots, ils le percèrent de trois coups de lance, dépouillèrent son cadavre de ses habits, l'enveloppèrent dans une natte, et l'enterrèrent sous une petite maison, ce qui est, parmi eux, une sépulture honorable qu'ils ne donnent qu'aux principaux de leur île. Ils massacrèrent de même les trois autres, et mirent leurs corps dans une barque, qu'ils abandonnèrent au gré des flots. Après ce meurtre, ils s'embarquèrent et vinrent à l'île Falalep, au lieu où les autres étaient restés. A l'approche des barbares, qui paraissaient transportés de rage, les soldats se mirent en défense et tirèrent quatre petits canons qu'ils avaient placés devant leur maison, dont quatre insulaires furent tués. Ils continuèrent à se défendre à coups d'épées et de sabres; mais enfin, accablés par le nombre, ils furent tous percés à coups de lances, et leurs corps enterrés au bord de la mer. Il périt quatorze personnes en cette occasion, Cantova, huit Espagnols, quatre Indiens des Philippines et un esclave. Un autre jeune Philippin, de la province Tagale, fut seul épargné, parce qu'un des principaux de l'île en eut compassion et l'adopta pour son fils. La maison fut pillée par les barbares, qui partagèrent entre eux tout ce qui s'y trouva, et la détruisirent. »

La triste issue de cette mission semble avoir dégoûté les Espagnols d'une nouvelle tentative du même genre; car les Carolines ne sont plus citées dans l'histoire des Mariannes. Les îles Felalep et Mogmog des missionnaires furent complètement oubliées, et à leur place on vit seulement figurer sur les cartes un groupe d'îles sous le nom d'*Egoï*, désignation qui doit son origine au capitaine D. Bernard d'Egoy, leur premier découvreur en 1712. Le plus grand vague régnait sur la connaissance géographique de ce groupe, lorsqu'en juin 1828 le capitaine d'Urville le releva et lui donna le nom d'*Elivi* d'après les désignations de quelques naturels qui accostèrent le navire de nuit, et eurent avec lui des communications rapides. « Ces naturels, dit sa capitaine, n'accostèrent la corvette qu'à sept heures du soir, comme il faisait déjà entièrement nuit, et quatre d'entre eux montèrent sur-le-champ à bord. Par leur gaieté, leur confiance et leur amabilité, ils nous rappelaient parfaitement les habitans d'Hogoleu, lors du voyage de *la Coquille*. Ils nous nommèrent plusieurs fois, et avec une grande complaisance, toutes les îles qui composent leur petit archipel, au nombre de dix-huit ou vingt; mais, comme il faisait nuit, nous ne pûmes profiter de ces renseignemens. Aussi, sur la carte dressée par M. Guilbert, je me suis contenté de distinguer ces îlots par des numéros d'ordre. Seulement, comme le nom d'*Elivi* venait plus souvent dans la bouche des insulaires que tous les autres, je l'ai imposé provisoirement au groupe entier.

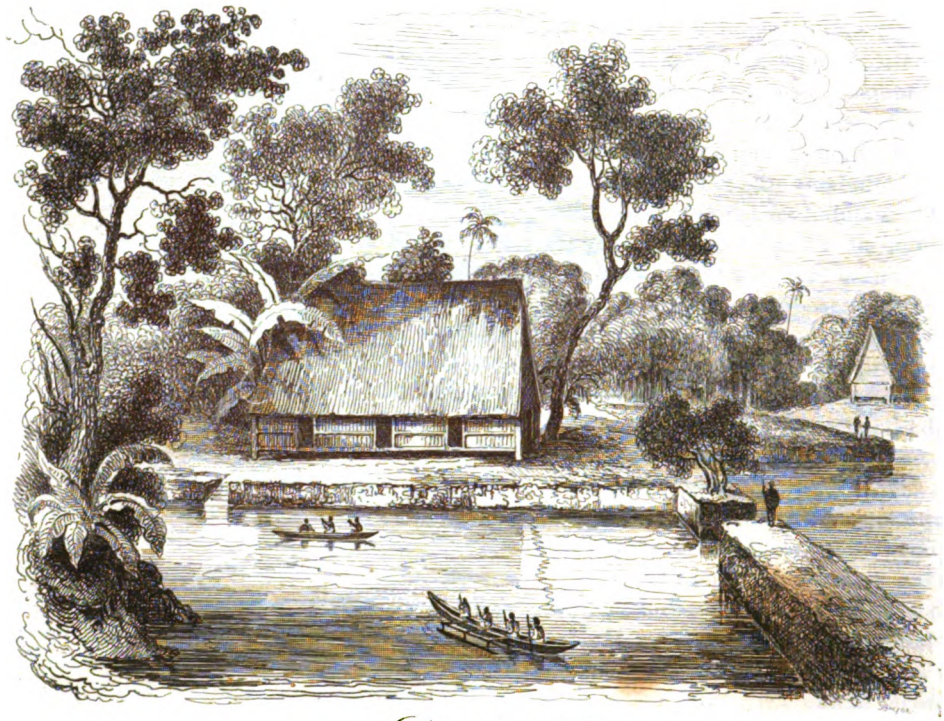
» Quand nous leur prononçâmes le nom de *Yap*, ils indiquèrent sur-le-champ dans l'O.; ils avaient aussi connaissance de Saterval, Feïs, Mogmog, Lamourek, Iouli, etc., mais le nom d'*Egoï* leur était parfaitement inconnu, et quand nous prononcâmes ce mot en montrant leurs îles, ils faisaient un signe de dénégation en disant : *Elivi*. Le mot *tamouel*, pour chef, est aussi de leur langue, et *mamaï* paraît signifier pour eux : *Bon, c'est bien*.

» Ces bons sauvages m'auraient encore donné de grand cœur une foule d'autres renseignemens, car ils étaient fort communicatifs et même loquaces; mais nous n'entendions point leur langue, et, comme nous étions dans l'obscurité, leurs gestes mêmes étaient perdus pour nous. Au bout d'une heure, je leur fis observer que nous nous écartions de leurs îles. Ils nous quittèrent avec un regret marqué, et en nous promettant à diverses reprises de revenir le lendemain matin à bord, et de nous apporter de beaux poissons. »

Six mois plus tard, survint le capitaine Lütke, qui fit la géographie complète et détaillée de ce groupe, en lui imposant le nom d'*Oaluthy*, nom qui, sans aucun doute, doit être préféré à celui d'Elivi. La relation de cette reconnaissance n'étant pas encore imprimée, nous nous bornerons à une mention succincte de ces îles. Il est impossible de ne pas reconnaître sur la carte de Lütke plusieurs des noms que les Carolins de relâche aux Mariannes avaient jadis communiqués au jésuite Serrano. Ainsi, les îles Loto, Fataray, Falalap, Patagarus, Yaor, Luxel et Eu du catalogue de Serrano, sont évidemment identiques avec les

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Débarcadère à Pélew

1. Desembarcadero en Pelew



2. Abba-Tulle Chef de Pélew.

2 Aba Tulo Jefe de Pelew

de Sarson del.

Digitized by Google

îles Lothoou, Fatharay, Falalep, Patangaras, Ear, Losieppe et Eou de la carte du navigateur russe. Quoi qu'il en soit, le groupe Elivi ou Oulu thy, long de dix-huit à vingt milles du N. au S., avec une largeur à peu près égale de l'E. à l'O., comprend une vingtaine d'îles basses et boisées, toutes de très-petite dimensions. Les plus grandes, comme Falalep, Mogmog et Patangaras, ont à peine un mille de long sur un demi-mille de large. Leur lat. est du 9° 4' au 10° 6' de lat. N. Leur long. du 137° 8' au 137° 28' long. E. Si l'on en croit les vieilles relations espagnoles, le chef principal de ces îles résidait à Mogmog. « Quand les barques naviguent dans ce golfe, disent-elles, aussitôt qu'elles sont à la vue de Mogmog, on amène les voiles, comme marque de respect et de soumission des insulaires vis-à-vis de leurs seigneurs. »

L'Oceanic était loin du groupe Elivi, quand un matin, le 15 juillet, je vis fuir devant nos sabords, à deux ou trois lieues de distance, une île gracieuse, d'un terrain mollement accidenté, bordée d'une grève que couvraient de beaux massifs de cocotiers. C'était l'île Yap, suivant la plus grande partie des cartes, Gouap selon M. d'Urville. Les Espagnols la connurent jadis par les récits des Carolins, et, d'après leur coutume, en exagérèrent l'importance, en lui donnant près de quarante lieues de tour. Aussi figura-t-elle long-temps sur les cartes avec une forme démesurée. « Outre les diverses racines qui tiennent lieu de pain aux habitans, dit Cantova, on y trouve des patates, en leur langue *camotes*, venues des Philippines, ainsi qu'un de nos Carolins, nommé Caïal, me l'a rapporté. Il raconte que son père, nommé Coor, l'un des plus qualifiés de l'île, trois de ses frères et lui-même, alors âgé de vingt-cinq ans, furent jetés par la tempête dans l'une des Philippines, nommée *Bisaïas;* qu'un de nos missionnaires prit soin d'eux, leur donna des habits et du fer, ce qu'ils estiment plus que toute chose au monde; qu'à leur retour, ils apportèrent des semences de plusieurs plantes, entre autres des patates, qui ont si bien multiplié, que leur île a eu de quoi en fournir à toutes les autres. Ces insulaires font une pâte odoriférante de couleur jaune et incarnate, dont ils se peignent le corps les jours de réjouissance; c'est, selon leur idée, une magnifique parure. J'ai peine à croire ce que m'ajouta ce même homme, qu'il y a dans son île des mines d'argent; mais qu'on n'en tire qu'en petite quantité, faute d'instrumens de fer propres à creuser la terre; que quand il en tombe sous la main quelque morceau vierge, on travaille à lui donner une forme ronde, et l'on en fait présent au seigneur de l'île, nommé *Taguir*. Il dit qu'il en a chez lui d'une grandeur propre à lui servir de siége. » Le bon Pere Cantova avait raison de douter de la véracité de ce récit; car une terre aussi riche n'aurait pu échapper aux recherches des cupides aventuriers de cette époque

Long-temps négligée, cette île fut revue, en 1792, par les navires *Exeter*, *Hawke* et *Dundas*, et par le *Swallow* en 1804. Mais le capitaine d'Urville est le premier qui ait donné exactement sa forme et sa position. Le 4 juillet 1828, il eut quelques communications avec les naturels. On lit dans son journal :

« Quatre pirogues qui, depuis long-temps, se dirigeaient vers nous, profitèrent de ce moment pour nous rejoindre. Trois d'entre elles ne contenaient que trois ou quatre hommes chacune; mais la quatrième, beaucoup plus grande, en portait neuf. Tous ces sauvages montèrent à bord sans aucune difficulté, et ne parurent nullement surpris de nous voir; ces hommes avaient la figure ouverte, la gaieté et la plupart des manières des autres Carolins: par les haillons que plusieurs d'entre eux portaient, il était facile de juger qu'ils avaient eu de fréquentes relations avec les Européens. En effet, l'un d'eux, qui parlait un peu espagnol, me cita les noms de six ou neuf navires qui avaient péri près de son île, et m'indiqua un mouillage dans un enfoncement sur la côte de l'E. Cet homme me dit qu'il avait été à Gouaham dans un de leurs grands pros. Il n'avait aucune connaissance des îles Elivi; mais il m'a parlé des îles Egoï, situées dans l'E. S. E., et qui sont, dit-il, au nombre de quatre. Il m'a fort bien indiqué les îles Palaos et Matelotas dans leurs directions respectives, mais il m'a dit que les dernières se nommaient *Goulou* dans sa langue, et que sa propre île s'appelait *Gouap*. Je serais disposé à croire que *go* n'est qu'une particule qui signifie *c'est* ou l'article *le*, *la*, comme le *ko* des Nouveaux-Zélandais et le *no* des Taïtiens. Ainsi les vrais noms de ces îles seraient *Oulou* et *Ouap*, d'autant plus qu'à Elivi les sauvages prononçaient évidemment *Yap*. Toutefois, jusqu'à plus ample informé, nous adopterons les désignations de *Gouap* et de *Goulou*.

» Ces naturels sont assez bien faits, à peine tatoués; leur teint est fort clair, et plusieurs d'entre eux portent des chapeaux pointus comme les Chinois. Leurs pirogues sont absolument semblables à celles des Carolins, à cela près que les deux extrémités se relèvent beaucoup plus, à l'instar des gondoles de Constantinople.

Digitized by Google

Ils n'avaient apporté à vendre ni fruits, ni provisions, ni même aucun objet de leur industrie.

» Cependant, leur île offre l'aspect le plus riant et le plus fertile, surtout dans toute sa partie méridionale, qui est basse et presque entièrement couverte de superbes cocotiers. De distance en distance, on remarque sur le rivage de très-grandes maisons avec d'immenses toits, dans le genre des cases d'Ualan. La partie du N. est plus élevée, bien que les plus hautes montagnes ne paraissent pas avoir plus de soixante à quatre-vingts toises au-dessus du niveau de la mer.

» Gouap est, du reste, beaucoup moins étendu qu'il n'avait été figuré sur les cartes d'Arrowsmith et de Freycinet, car il a tout au plus dix milles du N. au S. et cinq ou six milles de l'E. à l'O. Il est très-probable que, comme cela a eu souvent lieu pour d'autres évaluations de grandeurs d'îles, les milles espagnols avaient été pris pour des lieues.

» Combien il m'eût été agréable de pouvoir mouiller à Gouap, et d'y étudier, durant quelques jours, les mœurs de ses habitans et les productions du sol ! Mais *l'Astrolabe* n'était plus qu'un hôpital flottant ; un découragement général régnait à bord. Il fallut donc se contenter du coup-d'œil rapide que nous venions de jeter sur ce coin de terre, et poursuivre notre route au S. 1/4 S. E., en gouvernant sur les îles Goulou. Au moment où nous fîmes servir, tous les naturels qui se trouvaient à bord sautèrent précipitamment dans leurs pirogues et s'empressèrent de regagner la plage. On eût dit qu'ils craignaient que nous ne fussions tentés de les emmener en esclavage. Il est vraisemblable que de pareils tours leur ont été joués plus d'une fois. »

A ces observations du capitaine d'Urville, ajoutons que ce navigateur a fixé la position de la pointe S. de Gouap par 9° 25' lat. N., et 135° 41' long. E.

Le jour suivant, 16 juillet, le temps beau jusque-là était devenu incertain et capricieux. Par intervalles, des grains inattendus fondaient sur *l'Oceanic*, et le forçaient à faire route dans toutes les directions du compas. Au milieu des embarras de ces manœuvres, je signalai, le premier, un bouquet d'arbres qui semblait flanqué d'un large brisant. A peine l'eus-je montré à Pendleton, qu'il s'élança vers le timonnier : « Laisse arriver sur babord ! » s'écria-t-il. Le timonnier obéit au commandement, et le navire glissa bientôt dans la direction opposée à celle du récif. Quand toute crainte fut passée, Pendleton vint vers moi. « Vous m'avez donné là un bon avis, dit-il ; je ne me croyais pas si près des terribles *Matelotas*, et il faut que le courant nous ait portés vers elles avec une grande rapidité. Je m'en croyais à trente milles ; nous en sommes à six milles à peine. » Je lui demandai ce qu'était ce groupe : il me l'expliqua. Ce sont de pauvres îles qui ont été aperçues pour la première fois, en 1547, par Villalobos, et Gabraon, gouverneur des Moluques, y envoya Francisco de Castro pour en baptiser les habitans. En 1796, l'amiral Reynier, qui commandait le vaisseau *le Suffolk*, en eut connaissance et les nomma *Spencer Keys*. C'est au capitaine d'Urville que l'on doit la connaissance exacte de leur position. En 1828, il prolongea de très-près toute la bande occidentale, et reconnut que ce groupe, composé de quelques îles basses très-petites, était entouré d'un immense brisant qui en rendait les approches très-dangereuses. Jusqu'ici, rien de positif n'a été recueilli au sujet de la population. Position : de 8° 14' à 8° 34' lat. S. et de 134° 58' à 135° 11' long. E.

Pendant cinq ou six jours, ballotté par les vents contraires, *l'Oceanic* tint la cape, en attendant que la brise lui permît de faire servir ; mais il fallait que les courans eussent bien de la force dans ces parages, puisque, dès le 22 au matin, une autre terre fut aperçue par le travers. D'une forme alongée et d'une hauteur médiocre, elle paraissait avoir une étendue de quatre ou cinq lieues. Quand nous nous en fûmes rapprochés de quelques lieues, une longue chaîne de récifs qui l'enveloppait se déroula peu à peu devant nous. Ces brisans formaient une barrière infranchissable, excepté dans le S., où ils se rapprochaient beaucoup du rivage. *L'Oceanic* se trouvait arrivé par le travers de l'île du S., quand deux ou trois pirogues l'accostèrent. Pendleton les accueillit favorablement ; mais, apercevant au loin un plus grand nombre d'embarcations, au lieu de ralentir sa marche pour les attendre, il fit une manœuvre qui devait les dégoûter de le suivre. On échangea avec ceux qui avaient abordé quelques objets manufacturés contre des cocos et quelques ignames ; après quoi, voyant que la marche du navire les éloignait beaucoup trop de leur île, ils nous quittèrent. Ceux qui se montraient plus au loin avaient déjà viré de bord. Il me fut donc impossible de recueillir sur ces insulaires de nombreuses observations. Tout ce que je pus constater, c'est qu'ils étaient bien faits, alertes et pleins de confiance en eux-mêmes. Quand on eut l'air de gagner le large et de les éviter, ils parurent

Digitized by Google

tristes et surpris comme des hommes qui n'avaient rien fait pour mériter une telle défiance, et qui étaient familiarisés avec la vue des Européens. C'étaient, en effet, des habitans des îles Wilson, célèbres par la relation du naufrage de *l'Antelope*, relation qui, partageant la popularité de Cook et de Robinson, a été si souvent feuilletée par la jeunesse, prompte à s'impressionner au récit des aventures extraordinaires. Ces îles Pelew et leur bon souverain, le jeune Li-Bou, le noble Abba-Thulle son père, tous ces noms se réveillaient en moi, à l'aspect de cette île, comme autant de gracieux et frais souvenirs. « Pourquoi n'allons-nous pas, dis-je à Pendleton, rendre une courte visite aux hospitaliers habitans des îles Pelew? — Vous le dites sur un ton bien pastoral, me répliqua le capitaine d'un air moitié sérieux, moitié railleur; on voit que vous avez encore la tête pleine des hableries de Wilson, ou plutôt de son arrangeur le chevalier Keate. C'était obéir à la mode alors que de faire de poétiques récits sur ces peuplades océaniennes. On fabriquait des sauvages à l'eau de rose, on les faisait vivre dans un pays digne de l'âge d'or. Les cannibales eux-mêmes étaient devenus des agneaux sous la plume des publicistes européens. Qu'en est-il résulté? De tristes et cruels démentis. Le lieutenant Macluer, par exemple, séduit par les récits de Wilson et fatigué de la société des Européens, vint chercher à Pelew des hommes meilleurs. Il y passa une partie des années 1793 et 1794; mais il ne resta pas long-temps sans se dégoûter des insulaires qu'il trouva, comme la plupart des sauvages, avides et malfaisans. Si Macluer n'était pas mort, nous aurions de sa bouche des récits plus exacts, plus curieux sans doute, et plus dignes de foi que les fables de Wilson. Malheureusement Macluer n'a rien écrit; il n'a laissé sur ces îles qu'un plan assez imparfaitement dressé, mais qui a cela de caractéristique que les noms de sa carte diffèrent complètement de ceux de Wilson et méritent d'être préférés par tous les géographes comme ils l'ont été par le capitaine d'Urville.

» Depuis Macluer, poursuivit Pendleton, quelques navires ont sans doute communiqué avec les îles Pelew; et l'on sait même que l'un d'eux a failli devenir, il y a quelques années, la victime de sa confiance dans ces sauvages. Voici à ce sujet ce que m'a raconté à Gouaham le capitaine Anderson, et c'est à la suite de ce bon avis que *l'Oceanic* a manœuvré, il y a une heure, comme vous l'avez vu manœuvrer. Montés en grand nombre sur le navire de ce capitaine, les naturels s'étaient d'abord comportés avec décence et réserve. Quelques échanges avaient été effectués, et la plus complète harmonie semblait régner entre les contractans, quand tout-à-coup les sauvages tombèrent sur les matelots pris au dépourvu et s'emparèrent du bâtiment. Heureusement des marins qui se trouvaient dans les hunes tirèrent quelques coups de feu sur les sauvages. Cette mousqueterie inattendue commença la résistance, qui peut-être eût été inutile sans la présence d'un nègre, *cok* ou cuisinier du bord. Une chaudière pleine d'huile bouillante était sur le feu; il y plongea une large cuillère et se mit à en asperger les insulaires, qui recevaient le liquide sur leur corps entièrement nu. On conçoit qu'une pareille aspersion les fit promptement renoncer au pillage du navire; ils s'enfuirent tous, en poussant des rugissemens horribles. Long-temps après, on les entendait encore hurler sur la plage. Grâce à la présence d'esprit du nègre, les Européens furent sauvés. »

Ainsi Pendleton détruisait en un instant le rêve de toute ma jeunesse. Quoi! cette histoire de Wilson était une fable; ce naufrage de *l'Antelope* avait été embelli, coloré à plaisir! Je persistais à n'en rien croire. Mon capitaine, avec ses idées toutes positives, devait se tromper: les sauvages d'aujourd'hui, gâtés par le contact européen, ne devaient point être les sauvages d'autrefois. Voilà ce que je me disais pour persister dans mes impressions, et, malgré Pendleton, je croyais encore aux aventures de *l'Antelope*. On va, du reste, juger de leur vraisemblance.

CHAPITRE LV.

ILES PELEW. — NAUFRAGE DE L'ANTELOPE.

L'Antelope, paquebot de la Compagnie des Indes, du port de 300 tonneaux, monté par trente-quatre Anglais et seize Chinois, était commandé par Henri Wilson, qui avait à bord son fils et son frère. Parti de Macao le 21 juillet 1783, ce capitaine fit route à l'E., doubla le 26 les îles Bashee et ne rencontra plus de terre jusqu'au 10 août, dans la nuit, où il se perdit sur un brisant. On coupa les mâts, on mit les chaloupes à la mer; le naufrage était complet et sans remède.

Au point du jour, on aperçut, à trois ou quatre lieues de distance, une petite île dans le S. et quelques autres dans l'E. Les embarcations y furent expédiées, tandis qu'on travaillait à bord à la construction d'un radeau, sur lequel on devait charger les objets les plus utiles. Les canots abordèrent dans un petit hâvre bien abrité,

Digitized by Google

y débarquèrent leurs provisions qu'ils laissèrent sous la garde de cinq hommes, puis retournèrent à bord. Dans l'intervalle le radeau avait été terminé; on en compléta le chargement, puis l'équipage quitta *l'Antelope* et se rendit à terre. Sur la route, le radeau rencontra des obstacles tels qu'on fut obligé de l'abandonner mouillé dans une anse; les équipages seuls prirent terre: ils apprirent, des cinq hommes restés, que l'île était peuplée, et que des cris d'hommes s'étaient fait entendre durant toute la nuit. Les jours suivans, on s'occupa du sauvetage des objets confiés au radeau, sans que rien vînt distraire les naufragés de ce soin. Le 12 seulement, à huit heures du matin, comme on dégageait le sol pour y planter des tentes, arrivèrent deux pirogues montées par quelques sauvages, et l'un d'eux, s'approchant des étrangers, leur dit en assez bon malais : « Êtes-vous amis ou ennemis? » Heureusement un matelot connaissait cette langue; il leur répondit : « Nous sommes de malheureux Anglais dont le navire a échoué sur ce récif; nous avons eu le bonheur de sauver notre vie; nous sommes vos amis. » Puis le capitaine alla à eux et les embrassa affectueusement. Dès-lors l'amitié fut scellée entre les naufragés et les insulaires.

Parmi les hommes, au nombre de huit, qui s'étaient mis en rapport avec les Anglais, étaient deux frères du roi et un Malais de Ternate, celui qui avait servi d'interprète. Patron d'un navire marchand qui appartenait à un Chinois, cet homme faisait route pour Amboine dix mois auparavant, quand les courans le drossèrent sur les îles Pelew. Le roi l'avait accueilli favorablement, et il n'avait eu qu'à se louer des procédés des naturels à son égard.

L'étonnement et l'admiration qui se manifestèrent parmi ces sauvages à la vue des objets débarqués étaient la preuve que jusqu'alors ils n'avaient point eu de relations avec les Européens. A tout ce qu'ils apercevaient, à tout ce qu'ils touchaient, ils s'écriaient : *Weall weall* et quelquefois : *Weal a tracoy!* exclamation de surprise, du moins à ce que dit le Malais. Ce qui les frappa le plus d'abord, ce fut la peau blanche des Anglais; ensuite vint le tour de leurs vêtemens, qu'ils palpaient avec curiosité pour s'assurer s'ils ne faisaient point partie de leur corps. Du reste, ils comprirent promptement l'explication que le Malais leur donna au sujet de ces vêtemens, indispensables dans un pays plus rigoureux et plus froid que les îles Pelew. Alors ils voulurent savoir si les bras étaient de la même couleur que les mains et le visage. Plusieurs Anglais se découvrirent la poitrine et leur firent voir que le reste de leur corps était de la même couleur. Les poils qui garnissaient le buste parurent leur inspirer du dégoût; à leurs yeux c'était une marque de malpropreté; car, chez eux, les deux sexes ont l'habitude de s'épiler.

Comme les sauvages entraient dans les tentes avec leurs nouveaux amis, un chien de Terre-Neuve et un épagneul, sauvés du naufrage, se mirent à aboyer avec force. Les naturels leur répondirent d'abord par des cris bruyans; puis ils s'accoutumèrent à la vue de ces animaux qui leur offraient un spectacle tout-à-fait nouveau, car ils ne connaissaient pas d'autres quatrupèdes que les rats.

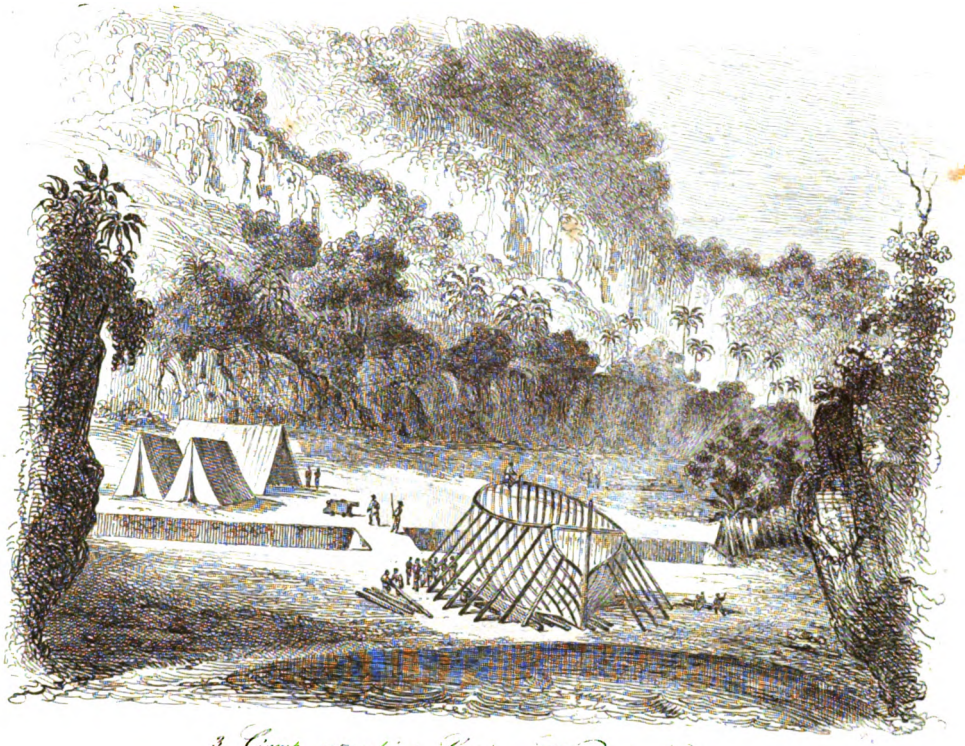
Dès la première entrevue, il fut convenu que le frère du capitaine, Mathias Wilson, se rendrait auprès du roi de l'île avec quelques présens, tandis que les Anglais garderaient, comme ôtages, le frère du roi, Raa-Kook, un autre naturel et l'interprète. Le nombre de ces insulaires s'accrut encore le surlendemain par l'arrivée d'un autre frère du roi, Arra-Kooker, et d'un des fils du roi, venus dans des pirogues chargées d'ignames et de noix de cocos qu'ils offrirent au capitaine. Le fils du roi portait un message du monarque, ainsi conçu : « Le roi voyait avec plaisir les Anglais dans ses États, et leur faisait savoir qu'ils avaient pleine permission de construire un vaisseau dans l'île où ils étaient; qu'ils pouvaient même venir le construire dans l'île où il résidait et sous sa protection immédiate. »

Peu de temps après, Mathias Wilson reparut; il avait eu de grandes inquiétudes, mais l'événement prouva qu'elles étaient peu fondées. Le peuple de Pelew lui avait fait le plus gracieux accueil. Voici, du reste, son rapport :

« Lorsque le canot qui me portait approcha de l'île où le roi faisait sa résidence, le peuple sortit en foule des maisons pour me voir débarquer. Le frère du roi m'accompagnait, et me prit par la main pour me conduire de cet endroit du débarquement à la ville. On avait étendu une natte sur un pavé de pierres carrées, où il me fit signe de m'asseoir. J'obéis, et le roi ne tarda pas à paraître. Averti par son frère, je me levai pour le saluer à la manière des Orientaux, en portant la main à mon front et en m'inclinant en avant; mais il ne parut pas y faire attention.

» Après cette cérémonie, j'offris au roi les présens dont mon frère m'avait chargé pour lui: il les reçut très-gracieusement. Alors Arra-Kooker parla avec lui quelque temps; je présumai

Digitized by Google



3. Camp retranché du Capitaine Wilson à Pelew.

3 Campo atrincherado del Capitan Wilson en Pelew.



4. Luoi, une des Femmes d'Abba-Tulle.

4 Luoi, otra de las mujeres de Aba Tulo.

Digitized by Google

Digitized by Google

que c'était pour l'instruire de notre désastre. Après cet entretien, le roi mangea un peu de sucre candi, qui lui sembla bon, et en distribua à chaque chef. Aussitôt, il ordonna d'emporter les présens chez lui, et fit venir des rafraîchissemens dans une noix de cocotier, consistant en eau chaude qu'on édulcora avec une espèce de mélasse. Après qu'il en eut goûté, il dit à un jeune homme qui était à côté de lui de monter sur un cocotier pour y cueillir des noix fraîches. Il en prit une, en ôta la coque, en goûta le lait, et la donna au jeune naturel pour me la présenter, me faisant signe de la lui renvoyer lorsque j'en aurais bu; après quoi, il cassa la noix en deux, en mangea un peu, et me la renvoya aussi pour en manger.

» Je fus alors entouré d'une foule d'individus des deux sexes; le roi eut une longue conversation avec son frère et les chefs qui se trouvaient présens. Leurs regards, qui s'arrêtaient souvent sur moi, me firent comprendre que j'en étais le sujet. J'ôtai mon chapeau par hasard, ce qui causa la plus grande surprise à toute l'assemblée. Je m'en aperçus; aussitôt je déboutonnai ma veste, et déchaussai mes souliers, pour leur montrer qu'ils ne faisaient point partie de mon corps, car je crus que ce fut leur première idée. En effet, aussitôt qu'ils furent désabusés à cet égard, ils vinrent plus près de moi, me palpèrent, et portèrent même leurs mains sur ma poitrine, pour me tâter la peau.

» Déjà il commençait à faire nuit: le roi, son frère, plusieurs autres personnes et moi, nous nous retirâmes dans une maison où l'on avait servi, pour souper, des ignames cuites dans l'eau. La table était un tabouret garni tout autour d'un banc de trois à quatre pouces de haut. Il y avait dans un plateau de bois une espèce de poudding fait aussi d'ignames bouillies, écrasées et battues ensemble, comme nous arrangeons les pommes de terre. J'y vis en outre quelques coquillages, mais je n'en pus reconnaître les espèces.

» Après souper, on me conduisit dans une autre maison, à quelque distance de la première. J'y trouvai cinquante personnes des deux sexes. J'y fus mené par une femme, qui, aussitôt que j'entrai, me fit signe de m'asseoir ou de me coucher sur une natte étendue pour moi sur l'aire de la pièce; autant que je le compris, c'était dans cet endroit que je devais dormir. Lorsque le reste de la compagnie eut satisfait sa curiosité, en me considérant de la tête aux pieds, chacun s'alla coucher; je m'étendis sur la natte, et j'en plaçai sur moi une seconde, que je présumai avoir été mise à côté de moi pour cet effet. Mon oreiller fut un billot; c'est le seul dont se servent ces insulaires.

» Quoiqu'il me fût impossible de sommeiller, je demeurai tranquille. Assez long-temps après que tout était devenu silencieux, sept ou huit hommes se levèrent, et se mirent à faire deux grands feux à chaque bout de cette maison, qui n'était pas divisée par pièces, mais ne formait qu'une grande habitation. J'avoue que leur démarche m'effraya; je pensai qu'ils se disposaient à me rôtir, et qu'ils ne s'étaient couchés que pour me laisser endormir, et se saisir de moi dans cette situation.

» Quel que pût être l'événement, dans le danger dont je me voyais menacé de toutes parts, et qu'il m'était impossible d'éviter, je rappelai toutes mes forces, et me recommandai à l'Etre-Suprême, attendant ma destinée avec résignation. Mais quel fut mon étonnement lorsque je les vis, peu de temps après s'être chauffés, se couvrir de leurs nattes, et rester paisiblement couchés jusqu'au point du jour! Je me levai aussi à ce moment, et me promenai de tous côtés, au milieu de la foule qui m'environnait.

» Le frère du roi ne tarda pas à me rejoindre; il me mena dans plusieurs maisons où l'on m'offrit des ignames, des noix de cocotier et quelques petites friandises de leur façon: il me conduisit ensuite chez le roi son père, à qui je fis entendre, par gestes, que je désirais beaucoup retourner vers mon frère. Le roi me comprit très-bien, et me dit aussi par signes que les canots ne pouvaient se mettre en mer, à cause du vent et de la grosse mer. Pour me désigner le grand vent, il me montra, de la main, les astres, et souffla très-fort; quant à la violence des flots à laquelle les canots seraient exposés, il joignit les deux mains, puis, les élevant, il les renversa aussitôt; voulant par là indiquer que les canots pouvaient chavirer.

» J'employai le reste du jour à me promener dans l'île pour en examiner les productions; elles me parurent consister en ignames et en cocos; les naturels cultivaient les premières, avec le plus grand soin, dans de grandes plantations situées au milieu de terrains marécageux, comme on voit le riz dans l'Inde. Les cocotiers croissent près de leurs maisons, de même que le bétel, qu'ils mâchent comme du tabac. »

Dès le jour suivant, Abba-Thulle, que Keate nomme le roi de Pelew, bien qu'il ne fût que le chef d'une des îles de cet archipel, vint lui-même rendre visite à Wilson. En lui renouvelant ses offres de service, il lui dit que le lieu où il se

Digitized by Google

trouvait était insalubre, et que, sous tous les rapports, il aurait plus d'avantage à venir résider auprès de lui. Wilson, sans affecter de défiance, remercia le roi; mais il préféra rester sur le point où il était, calculant qu'il lui serait plus facile de se tenir en garde contre une surprise ou une trahison. Abba-Thulle, ce roi de Pelew, était complètement nu (Pl. LXIV — 2); il n'avait pas même au poignet la marque distinctive de son frère le général. Il portait sur l'épaule une hache en fer, tandis que toutes les autres n'étaient qu'en coquillages. D'après le désir qu'exprima le chef sauvage, Wilson fit faire devant lui l'exercice à feu par ses fusiliers, ce qui causa parmi les insulaires une surprise et une admiration indescriptibles. Ils sautaient, bondissaient, criaient, gesticulaient. Depuis ce moment, on vit leurs égards pour leurs hôtes aller toujours croissant, soit qu'un sentiment de crainte se fût mêlé à leur amitié, soit qu'ils les prissent pour des êtres surnaturels, doués d'une puissance supérieure. Ils savaient d'ailleurs faire la différence des Anglais et des Chinois, et ces derniers furent regardés par eux comme des individus d'une espèce subalterne, quand ils virent qu'ils n'étaient pas, comme les Anglais, habitués au maniement des armes à feu.

Lorsque le roi eut satisfait sa curiosité, il se retira avec les gens de sa suite sur une partie un peu éloignée de l'île, où il voulait passer la nuit. Quelques chefs restèrent auprès des Anglais avec plusieurs insulaires. Au moment où Wilson et ses marins allaient se coucher, on entendit ces sauvages entonner un chant aigre et perçant qui donna l'éveil aux naufragés : ils prirent ce chant soit pour un cri de guerre, soit pour un signal destiné à parvenir au roi et à ses guerriers. Chacun saisit ses armes, décidé à vendre chèrement sa vie; Wilson alla ensuite vers le lieu où campaient les naturels pour s'assurer de leurs dispositions. Là, il lui fut aisé de se convaincre que ces cris étaient une espèce de prélude à un chant national qu'ils se mirent à exécuter, mais d'une manière si bizarre et si bizarrement expliquée par le narrateur, qu'il faut recourir à son texte même pour en donner une idée :

« Lorsqu'ils furent d'accord, Raa-Kook présenta une ligne, ou plutôt une planchette, que prit un autre *rupack* (chef), assis à quelque distance. Celui-ci chanta un couplet, accompagné des autres insulaires, excepté de Raa-Kook et du jeune prince. Ils répétèrent deux fois le refrain, et les naturels qui étaient dans la tente voisine le répetèrent à leur tour en chœur. Raa-Kook présenta une autre planchette, avec laquelle ils chantèrent de la même manière, et l'on continua ainsi les dix ou douze couplets. Ils se parlaient dans les intervalles, et parurent faire entendre que les chanteurs n'avaient pas bien pris les différens tons.

» Lorsqu'ils eurent fini leurs chants, ils désirèrent entendre quelques chansons anglaises. On les satisfit sans délai. Le jeune Cobbledick en chanta plusieurs, dont ils furent charmés. Ce fut ainsi que se terminèrent nos craintes, et l'on ne douta plus que ces gens n'avaient eu intention que de s'amuser. Après ces chants, ils allèrent dormir; mais peu d'Anglais se remirent totalement de leur frayeur cette nuit : l'alarme leur avait donné de trop violens soupçons, pour qu'ils se rassurassent promptement. »

Abba-Thulle était alors en guerre avec un chef voisin; après s'être concerté avec ses frères, il calcula que l'assistance des Européens pourrait lui être d'un grand secours dans cette lutte. Toutefois, il n'osa d'abord s'en ouvrir à ses hôtes, craignant qu'ils n'y vissent une condition imposée à son hospitalité. Il ne le fit que timidement, et en demandant cinq ou six Anglais pour l'accompagner dans une expédition sur une île voisine. Sa prière ayant été favorablement accueillie, la joie fut grande parmi les insulaires. Le lendemain donc, cinq jeunes matelots alertes, vigoureux et bien armés, s'embarquèrent pour l'île Pelew, tandis que les autres s'occupaient, avec l'activité la plus grande, à la construction d'un petit schooner qui devait leur servir à reprendre le large (Pl. LXIV — 3).

Abba-Thulle avait promis de renvoyer ses auxiliaires le quatrième jour, et neuf jours s'étaient écoulés sans qu'on les vît reparaître. Leur absence commençait à inquiéter Wilson, quand, le 25 août, ils arrivèrent sous la conduite de Raa-Kook. Voici ce qu'ils racontèrent :

« Ils partirent le 17 pour se rendre à l'une des îles du roi, à six lieues environ de la calangue, vers le S. Ils y furent reçus et traités avec beaucoup d'amitié : ils y passèrent toute la nuit. Le lendemain, ils se rendirent à Pelew, lieu de la résidence du roi, à trois ou quatre milles de distance de l'endroit qu'ils quittaient. Ils y séjournèrent jusqu'au 21, le roi n'ayant pas encore pu rassembler tous ses canots; mais, le 22, à la pointe du jour, tous les canots se rangèrent avec leurs armes devant la maison du roi, qui les passa en revue. Ces armes étaient des traits de bambou de huit pieds de long, garnis au bout d'une pointe de bois de bétel barbelée. C'est avec ces traits qu'ils se battent de près; ils en-

Digitized by Google

ont de moins longs pour combattre de loin. Ils les lancent avec un court bâton d'environ deux pieds de longueur, sur lequel il y a une encoche pour recevoir la pointe du trait : ils portent la main à l'autre bout du trait, qui, étant de bambou, est élastique. Ils le courbent alors en raison de la distance à laquelle ils visent, et le laissent partir. En général, ces traits tombent perpendiculairement sur l'objet qu'ils doivent atteindre.

» Les Anglais qui étaient de cette expédition s'embarquèrent dans cinq canots différens, et tournèrent du côté de l'E., faisant environ dix à douze lieues pour rassembler des renforts de plusieurs villages qui étaient sous la domination du roi. A deux heures et demie de l'après-midi, on se trouva devant l'ennemi. Le roi avait alors une flottille de cent cinquante canots, portant plus de mille combattans. Nos gens ne purent savoir quelles étaient les forces de l'ennemi.

» Avant d'engager le combat, Raa-Kook s'approcha de la ville avec son canot, et parla quelque temps à l'ennemi. Il avait avec lui Thomas Dulton. On avait prévenu celui-ci de ne faire feu qu'à un certain signal qu'on devait lui donner. L'ennemi ayant entendu avec beaucoup d'indifférence ce que lui dit le général, celui-ci lança un trait qui fut renvoyé sur-le-champ. C'était là le signal dont on était convenu. Thomas Dulton fit feu aussitôt, et l'on vit tomber un homme. Cette mort surprit beaucoup les ennemis. Ceux qui étaient sur le rivage prirent la fuite; les autres qui étaient dans les canots se jetèrent à l'eau pour gagner la terre. On tira encore quelques coups de fusil, et la victoire fut assurée.

» Nos amis parurent très-satisfaits de cette déroute; mais ils n'en tirèrent d'autre avantage que celui de descendre à terre pour abattre quelques cocos et emporter des ignames. Après ce combat, ou plutôt cette déroute, la flotte revint chez nos insulaires. Le roi fut très-flatté de son triomphe. On s'arrêta dans différens endroits, où les femmes apportèrent des rafraîchissemens pour les troupes. Comme il était trop tard pour que chacun se retirât chez soi, la flotte se dispersa, vers huit heures du soir, dans diverses petites calangues où l'on passa la nuit.

» La matinée suivante, on prépara des divertissemens dans toutes les maisons voisines. A trois heures après midi, tout le monde se rembarqua, et l'on cingla vers Pelew, où l'on arriva sur les sept heures du soir.

» On y trouva aussi les femmes prêtes à recevoir les troupes, avec des noix de coco pleines de boissons agréables. Les Anglais, en abordant au rivage, firent une décharge de mousqueterie et poussèrent trois acclamations dont le roi fut très-content. Ils couchèrent là : on les avait engagés à y passer un jour et à différer leur départ pour leur île. Ce ne fut que réjouissances dans la ville; tout le jour se passa en plaisirs. Il y eut des danses et des chansons relatives aux circonstances. »

Le service signalé que les Anglais venaient de rendre aux insulaires resserra les nœuds d'amitié qui les unissaient les uns aux autres. Pour en donner un nouveau gage, Abba-Thulle fit dire à Wilson, par l'organe de son frère Raa-Kook, qu'il lui abandonnait l'île où il se trouvait en toute propriété; en même temps, il invitait le capitaine à se rendre auprès de lui, pour qu'il reçût les honneurs dus à son rang. Wilson refusa la seconde offre, mais accepta la première en faisant hisser au haut d'un mât le pavillon anglais, qu'il salua de trois décharges de mousqueterie. Ce fut alors, pour la première fois, que l'on sut le nom de l'île, *Oroulong*. Ne pouvant se rendre lui-même auprès du roi à cause de ses occupations, disait-il, il envoya deux de ses compagnons pour le féliciter de sa victoire. Il adjoignit à cette ambassade un Chinois qu'il chargea d'examiner avec soin le pays et ses productions pour savoir quelles étaient ses ressources commerciales et agricoles. Les envoyés anglais furent reçus avec distinction, bien traités et fêtés par toute la peuplade. Quant au Chinois, son rapport fut « que le pays était misérable; que le peuple y était très-pauvre; qu'il n'avait ni vêtemens, ni riz, ni cochons; mais des ignames, des petits poissons et des noix de cocos; que ne faisant aucun commerce, il n'avait guère de quoi manger. » Comme le brave Chinois ne s'était arrêté qu'au positif, le sentimental Keate le compare à un Hollandais qui ne calcule dans un pays que ce qu'il y a à gagner avec ses habitans.

A son tour, Wilson, suivi du médecin Sharp et de deux autres personnes, alla rendre visite à Abba-Thulle. Le dimanche 31 août, il s'embarqua pour Pelew, et arriva dans le débarcadère de cette île vers une heure de l'après-midi (Pl. LXIV — 1). Raa-Kook conduisit les visiteurs dans une maison située sur la grève, et dans laquelle ils devaient attendre l'arrivée du roi. On servit des rafraîchissemens avec une certaine symétrie. On apporta d'abord une large soupière de bois, ayant la forme d'un oiseau, garnie d'écorce en dedans, et remplie d'une boisson sucrée; puis un cabaret peint, de deux pieds de hauteur environ, garni comme la sou-

Digitized by Google

pière, et sur lequel on avait disposé des confitures et des oranges; enfin deux paniers, l'un rempli d'ignames, l'autre de noix de coco.

Cependant Abba-Thulle entra, reçut l'accolade du capitaine Wilson, et s'assit à ses côtés. Les Anglais étaient servis par un homme qui distribuait à chacun d'eux, par ordre du roi, sa part des provisions. Ensuite Wilson offrit à Abba-Thulle les présens qu'il avait apportés, des cercles de fer, des colliers en fil d'or et d'argent, attachés par un ruban à chaque bout. La maison était entourée de naturels qui examinaient les étrangers avec la plus grande curiosité. Un des compagnons de Wilson, nommé Devis, qui savait dessiner, ayant remarqué dans la foule une femme assez belle, se mit à faire son portrait; mais celle-ci, s'apercevant que l'étranger la regardait souvent en traçant quelque chose devant lui, se retira d'un air chagrin, sans que les instances des rupacks pussent la retenir. L'un d'eux ayant jeté les yeux sur le travail de Devis, en fut si content qu'il voulut le montrer au roi; et celui-ci, enchanté à son tour, témoigna le désir que Devis fît le portrait de deux de ses femmes, dont l'une se nommait Luoï (Pl. LXIV—4). On les fit venir, et d'abord elles se prêtèrent à poser d'un air riant et satisfait; mais quand elles virent que Devis ne cessait de tenir les yeux attachés sur elles, elles prirent un air inquiet et sérieux, et, sans les ordres formels du roi, elles seraient sorties. Enfin les portraits furent terminés et présentés au prince, qui en parut fort content. Quant aux deux modèles, elles retrouvèrent leur gaieté à l'aspect du dessin, et parurent honteuses des inquiétudes qu'elles avaient eues.

Abba-Thulle conduisit ensuite ses hôtes vers sa capitale, située sur un côteau couvert de bois, à trois cents toises du rivage. Au-delà du bois commençait une belle chaussée pavée, que bordaient plusieurs rangées d'arbres. Cette chaussée, aux approches de la ville, se divisait en deux chemins, l'un conduisant à un chantier de construction pour les pirogues, l'autre au lieu où l'on prenait les bains. Arrivés à la ville, que le narrateur appelle quelquefois *Pelew* et bien plus souvent *Pali* (sans dire pour quel motif), les Anglais entrèrent dans une grande place pavée, entourée de plusieurs maisons; puis ils gagnèrent un bâtiment situé au centre d'un des côtés de la place (Pl. LXV—1). Plusieurs femmes sortirent de cette habitation, et leur beauté, ainsi que leurs ornemens, firent conjecturer qu'elles étaient d'un rang distingué. Leur visage et leur poitrine étaient peints en jaune.

Introduits dans cette maison, les Anglais y furent suivis par les femmes qui leur distribuèrent des noix de coco et des boissons sucrées; après quoi, elles se remirent à tresser des nattes avec des feuilles, occupation la plus ordinaire de leur sexe à Pelew. Abba-Thulle installa ses hôtes; puis, après leur avoir dit que cette maison était la leur pendant tout leur séjour à Pelew, il prit congé d'eux pour aller au bain. Il était à peine parti que les Anglais reçurent un message de la reine, désireuse de les voir. Ils se rendirent auprès d'elle, précédés par Raa-Kook. La souveraine logeait dans une habitation retirée qu'entouraient des plantations de cocotiers. Devant la maison régnait une balustrade, sur laquelle plusieurs pigeons apprivoisés restaient attachés par la pate. Les pigeons sont des oiseaux très-rares à Pelew: les rupaks seuls et leurs familles ont le droit d'en manger. Quand la reine vit les Anglais près de sa case, elle ouvrit sa fenêtre, et, par l'organe de Raa-Kook, elle les pria de s'asseoir sur le pavé devant elle. Des esclaves survinrent alors avec des rafraîchissemens, tandis que la reine interrogeait son beau-frère le général sur le compte des étrangers. Comme preuve de considération, elle leur fit servir un pigeon grillé, en ayant soin de les prévenir que c'était le mets le plus recherché de l'île. Curieuse à l'excès, la princesse fit approcher de sa fenêtre quelques Anglais, et les pria d'ôter leurs habits pour qu'elle pût voir la couleur de leur peau. Enfin, après avoir satisfait sa curiosité, elle les congédia fort poliment. Alors le général conduisit ses hôtes dans sa maison, où de nouveaux rafraîchissemens et un nouveau pigeon grillé leur furent offerts. Raa-Kook était enchanté de voir les Anglais chez lui: sa famille, dans laquelle se trouvaient deux tout petits enfans, paraissait avoir le plus grand amour pour lui; et Raa-Kook semblait lui rendre toute cette affection: les petits enfans sautaient sur les genoux de leur père, qui les passait à ses hôtes pour que ceux-ci pussent les caresser à leur aise.

De chez Raa-Kook, les Anglais retournèrent dans la maison qui leur avait été assignée, et y passèrent une assez bonne nuit, grâce à des feux à l'aide desquels on chassa l'humidité et les moustiques. Le lendemain, ils furent conviés a déjeuner avec le roi. On les reconduisit dans la maison où ils avaient fait la veille leur visite à la reine; cette maison n'offrait qu'une grande pièce, dont le plancher n'était point parqueté comme c'est l'usage du pays, mais couvert de bambous proprement ajustés. A l'un des bouts de la salle était une pièce qu'aucune cloison ne séparait et

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Place des Assemblées publiques à Pelew.*

1 Plaza de las Juntas públicas en Pelew.

Digitized by Google

où les serviteurs faisaient la cuisine. A l'autre extrémité était une haute balustrade masquée par une grande natte qui pendait du haut en bas. On invita les Anglais à s'asseoir, et, à peine l'eurent-ils fait, que la natte tombant laissa apercevoir le roi et la reine accroupis l'un à côté de l'autre. Le déjeuner consista en poissons et en ignames bouillies. Pendant le repas, le roi montra à Wilson une pièce d'indienne que le Malais avait sauvée de son naufrage et qu'il lui avait donnée en cadeau. Abba-Thulle conservait cette étoffe comme une des choses les plus précieuses qui fussent au monde.

Dans l'après-midi, un grand conseil eut lieu en plein air, sur la place, et non loin du logement des Anglais. Plusieurs rupacks en faisaient partie, assis chacun sur une pierre placée près du bord extérieur de l'aire pavée. Le roi siégeait sur une pierre plus élevée que celle des autres rupacks, avec le bras appuyé sur une seconde pierre plus haute encore. Des rupacks inférieurs se tenaient derrière et debout. Dans ce conseil, chacun opinait à son tour, et les questions se décidaient à la majorité des voix. Les mots *Englis* et *Artingall* revinrent souvent à la bouche des membres délibérans, ce qui fit comprendre aux Anglais qu'il s'agissait d'eux. En effet, à l'issue du conseil, le roi, suivi de l'interprète malais, vint trouver les étrangers : il demanda à Wilson dix de ses hommes pour l'assister dans un second combat qu'il voulait livrer aux mêmes ennemis. A quoi Wilson répondit que les Anglais étaient ses amis, et qu'ils regardaient ses ennemis comme les leurs propres. Puis il demanda le motif de cette guerre. Abba-Thulle raconta que, dans une fête à Artingall, un de ses frères et deux de ses chefs avaient été tués, et qu'au lieu de faire justice de cet attentat, Artingall avait protégé les meurtriers. « Depuis lors, ajouta le roi, les deux îles sont en guerre. » Wilson consentit à sa demande, en disant qu'il désirait que l'on retînt ses gens à Pelew le moins long-temps qu'il serait possible. « Comment voulez-vous, dit alors affectueusement le roi, qu'on les renvoie au moment où ils viendront de nous être utiles? Laissez-moi les garder au moins deux ou trois jours pour les fêter, après que nos ennemis auront été vaincus. »

Le soir du même jour, les Anglais eurent le spectacle d'une danse guerrière. Les danseurs prirent des feuilles de bananier, qu'ils découpèrent en forme de rubans, puis ils s'en entortillèrent la tête, les poignets, la ceinture, les genoux et les chevilles des pieds. Ces feuilles, teintes en jaune et ainsi préparées, tranchaient d'une manière agréable avec la peau foncée des insulaires. Ils tenaient aussi à la main des faisceaux des mêmes feuilles; puis ils se formèrent en cercles doubles ou triples, tournant les uns dans les autres. Alors un des plus âgés de la bande entonna d'un ton grave une espèce de chant terminé par un refrain que tous les danseurs répétaient en chœur en continuant leurs figures. Dans cette danse, les naturels faisaient peu de gambades : seulement ils se balançaient de côté d'une certaine manière, en se baissant souvent et en chantant tous ensemble. En même temps, les cercles se rapprochaient, de manière à ce que les danseurs se trouvassent face à face, chacun élevant le faisceau de feuilles qu'il tenait à la main, et l'agitant contre celui de son voisin. Après cette passe, ils s'arrêtaient tout d'un coup et prononçaient le cri de *ououll* Puis, on entonnait une nouvelle stance, et la danse se poursuivait ainsi jusqu'à la fin. Durant ce divertissement, on apporta pour les coryphées deux grands vases de boisson sucrée, que l'on présenta d'abord aux Anglais et aux principaux rupacks. Quand la danse fut terminée, les acteurs s'assirent, et la boisson leur fut distribuée par quatre personnes de distinction, comme l'indiquait l'os qu'elles portaient au poignet.

Ces fêtes et ces cérémonies durèrent jusqu'au 4 septembre, époque à laquelle Wilson et ses compagnons retournèrent à Oroulong, où les travaux se continuaient avec activité. Ils y reçurent, quelques jours après, une nouvelle visite d'Abba-Thulle, accompagné de plusieurs de ses officiers. Ces insulaires prirent plaisir à examiner les travaux des Anglais et à admirer leur industrie. Quand il retourna à Pelew, le roi emmena avec lui les dix auxiliaires que Wilson lui avait promis. Au bout de six jours, ces hommes furent de retour à Oroulong, et voici comment Mathias Wilson, frère du capitaine, raconte cette nouvelle campagne.

« La nuit où nous quittâmes Oroulong, nous vînmes à Pelew; le roi voulait continuer sa route sur-le-champ vers Artingall, mais le temps était très-humide. Nous lui fîmes observer que la pluie endommagerait nos armes; en conséquence, il remit le départ à la soirée suivante. Nous fûmes conduits dans la même maison où mon frère et le médecin Sharp avaient été régalés auparavant, et l'on nous fournit tout ce que nous pouvions désirer.

» Vers le soir du jour suivant, nous nous assemblâmes sur la chaussée, où se trouvèrent le roi, Raa-Kook, Arra-Kooker et les autres ru-

Digitized by Google

packs ou grands-officiers, nous nous rendîmes ensuite à bord des canots qui stationnaient pour nous recevoir. Nous fûmes suivis au rivage par une foule de vieillards, de femmes et d'enfans, qui paraissaient attirés par la curiosité et l'intérêt. Lorsque les canots quittèrent la terre, une conque se fit entendre pour annoncer notre départ. On dépêcha d'autres canots en différens endroits de l'île pour prendre des détachemens qui étaient répandus dans les criques les plus éloignées, et qui n'attendaient qu'un ordre du roi pour rejoindre.

» Après avoir reçu ces renforts, notre flottille était de plus de deux cents canots. Nous avançâmes pendant la nuit vers Artingall ; mais on s'arrêta quelques heures avant l'aurore à une île dépendante des possessions d'Abba-Thulle, où l'on descendit sur une espèce de quai : on y dormit par terre environ trois heures. Alors on se rembarqua pour passer dans un vrai labyrinthe de petits rochers, et l'on arriva devant Artingall un peu avant la pointe du jour. On fit halte jusqu'au lever du soleil; les peuples de Pelew ne surprennent jamais leur ennemi et ne l'attaquent jamais dans l'obscurité.

» Déjà il faisait jour : un petit canot d'une construction très-légère, chargé seulement de huit hommes, s'avança pour sommer l'ennemi de venir, afin qu'on s'expliquât. Quatre hommes avaient dans les cheveux une plume blanche de l'oiseau du Tropique. Ceux qui étaient ornés de ces plumes faisaient les fonctions de nos hérauts; ils allaient ou faire des propositions, ou demander à être entendus sur les circonstances de la querelle, et pendant cet intervalle on suspendait les hostilités.

» Abba-Thulle avait d'abord fait savoir au roi d'Artingall qu'il viendrait sous peu de jours lui livrer bataille ; aussi ce roi s'était-il préparé à l'événement. L'ennemi apercevant donc le signal par lequel on lui demandait une conférence, expédia un canot à Raa-Kook. Celui-ci le somma de souscrire à ce que lui proposait son frère en réparation de l'injure dont il avait à se plaindre. Le canot retourna vers le roi d'Artingall, et lui fit part des propositions du roi de Pelew ; il refusa d'y souscrire, et sur sa réponse, Raa-Kook informa son frère que l'ennemi était disposé à l'attaque.

» Aussitôt Abba-Thulle fit sonner de la conque. Puis, se tenant debout dans sa pirogue, il agita son bâton dans l'air pour ordonner aux différentes escadres de se mettre en ordre de bataille.

» Cependant l'ennemi rassemblait ses canots tout près de terre, et faisait aussi sonner de la conque pour nous défier. Il paraissait décidé à ne pas quitter le rivage et à nous attendre. Les dix Anglais s'étaient placés dans plusieurs canots différens. Le roi en avait un dans le sien, et le général un autre. Les autres, armés chacun d'un mousquet, d'un sabre, d'une baïonnette, accompagnaient les divers rupacks. Il y avait plusieurs canots légers montés par quatre hommes portant des plumes blanches à leurs cheveux. Ces canots étaient sans cesse occupés à porter d'une division à l'autre les ordres du roi et du général aux autres chefs. Ils rendaient ces ordres avec une rapidité incroyable.

» Le roi voyant que l'ennemi était décidé à ne pas quitter sa position près du rivage, et sentant bien qu'il ne pouvait l'y attaquer avantageusement, envoya quelques-unes de ses pirogues porter l'ordre à une division de se cacher derrière un terrain élevé. Après ces dispositions, on se lança quelques traits de part et d'autre ; la conque sonna, et le roi de Pelew fit semblant de fuir dans son canot. Il fut aussitôt suivi de ses gens, qui se retirèrent avec une précipitation apparente.

» Ce stratagème d'Abba-Thulle encouragea l'ennemi, qui, croyant que notre flotte était saisie d'une terreur panique, s'éloigna bientôt du rivage pour la poursuivre. La division qui était en embuscade ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'elle sortit à toutes rames, et se porta entre l'île et l'ennemi pour lui couper la retraite. Le roi, voyant le succès de sa ruse, revint à l'ennemi, et rangea sa flotte en ordre de bataille. Alors l'attaque devint générale; les traits volèrent avec la plus grande rapidité de part et d'autre. Les Anglais firent un feu continuel et tuèrent beaucoup de monde. Les ennemis en désordre restaient confondus à la vue de leurs guerriers qui tombaient sans qu'on aperçût le coup dont ils étaient frappés. Ils voyaient bien qu'ils étaient percés, mais ils cherchaient en vain l'arme qui avait fait la blessure, et ne pouvaient concevoir par quels moyens ces combattans étaient à l'instant privés de la vie.

» En général, ces insulaires n'ont dans chaque canot qu'un guerrier, les autres n'y sont que pour ramer ou diriger les mouvemens. Le feu des mousquets n'eut pas plutôt déconcerté les guerriers d'Artingall, qu'il en résulta un effet tout contraire chez ceux de Pelew. Au moment même où le bruit des armes se fit entendre, ceux-ci se levèrent tous dans leurs canots, firent retentir l'air de leurs clameurs, et augmentèrent encore la terreur de l'ennemi. Enfin les troupes

Digitized by Google

d'Artingall, ne se trouvant pas en état de tenir contre une si terrible attaque, prirent la fuite.

» La division postée entre elles et leur île, les attaquant en queue, les arrêta long-temps dans leur retraite ; mais comme elle n'était pas d'égale force à l'ennemi, celui-ci parvint à regagner le rivage.

» On ne prit que six canots et neuf hommes, ce qui fut regardé comme un grand succès, car ces insulaires font rarement des prisonniers. Les vaincus s'efforcent toujours d'emporter leurs morts ou leurs blessés, de peur que l'ennemi n'en expose publiquement les corps.

» Notre flotte se promena en triomphe autour de l'île d'Artingall, et sonna de la conque pour défier l'ennemi, sur lequel on tirait même lorsqu'il paraissait à la portée du mousquet. L'action ne dura pas plus de trois heures ; on fit encore inutilement plusieurs mouvemens le long des côtes, pour attirer l'ennemi à un nouveau combat. Alors Abba-Thulle ordonna aux canots de se disposer au départ, ce qu'on fit promptement, et nous retournâmes du côté de Pelew.

» Les neuf prisonniers que nous avions étaient tous blessés. Quelque vives que fussent nos instances pour empêcher qu'on ne les mît à mort, on ne voulut rien entendre en leur faveur, et ils furent cruellement massacrés sur-le-champ. Afin de justifier ce procédé, qui nous paraissait si opposé à l'humanité ordinaire des habitans de Pelew, ils nous représentèrent qu'ils étaient forcés d'en agir ainsi pour leur propre sûreté. Ils nous assurèrent qu'ils épargnaient autrefois les prisonniers, en les gardant comme esclaves, mais que ceux-ci trouvaient toujours le moyen de retourner dans leur pays, et qu'après avoir ainsi vécu parmi les habitans de Pelew, et bien connu les canaux et les criques de l'île, ils en profitaient pour y débarquer en secret et commettre d'affreuses déprédations ; qu'ainsi la conduite qui nous paraissait blâmable en eux devenait d'une nécessité absolue.

» Il se trouvait un rupack parmi ces prisonniers. Il avait au poignet un os que nos insulaires voulurent lui enlever ; mais, malgré leurs efforts, il défendit si courageusnment cette marque de sa dignité, qu'il ne la perdit qu'avec la vie. On le transporta à Pelew, et on lui coupa la tête, que l'on exposa sur un bambou devant la maison du roi.

» Le canot qui me ramenait de cette expédition portait deux de ces prisonniers. L'un avait la cuisse cassée, l'autre était blessé de plusieurs coups de lance. Lorsque ces gens vont à la guerre, ils ont coutume de tresser leurs cheveux d'une manière qui leur est particulière, et ils les rassemblent sur le sommet de la tête. Dès qu'ils sont prisonniers, il les détachent et les laissent tomber en désordre sur le visage, attendant avec intrépidité le coup de la mort qu'ils sont sûrs de recevoir de leur vainqueur. Lorsque ces deux malheureux furent dans le canot où j'étais, et qu'ils eurent témoigné leur résignation à mourir, nos insulaires leur dirent de s'asseoir au fond du canot. Celui qui avait la cuisse cassée le fit avec douceur ; mais l'autre montrant de la résistance et semblant provoquer sa destinée par son opiniâtreté, un des naturels saisit sur le-champ ma baïonnette et la lui plongea dans le sein. Quoique cet infortuné luttât long-temps contre la mort et répandît beaucoup de sang, il ne poussa ni plainte ni soupir.

» M. Benger, par ses pressantes sollicitations, avait, pendant deux lieues, conservé la vie à un prisonnier blessé ; mais un des sujets du roi, blessé lui-même par l'ennemi, apercevant ce malheureux, prit le poignard du Malais Sougel, et l'en perça sur-le-champ, sans que M. Benger s'en aperçût. Ce natif d'Artingall qui, pour la première fois de sa vie, voyait un homme blanc, se soumit courageusement à son sort ; ses derniers regards furent constamment fixés sur l'Anglais ; il paraissait surtout frappé, en mourant, de la couleur de son ennemi, vraiment nouvelle pour lui.

» Abba-Thulle, en retournant à Pelew, s'arrêta dans plusieurs petites îles, que nous présumâmes être sous sa dépendance ou appartenir à ses alliés. Il y fit exposer publiquement les cadavres de ses prisonniers. Le peuple de ces différentes îles se réjouit beaucoup de sa victoire, et apprêta des rafraîchissemens. Nous ne pûmes évaluer la perte de l'ennemi ; mais il est certain qu'elle fut considérable. Le roi eut quelques blessés de son côté ; il ne mourut toutefois aucun de ses gens.

» La nuit avait précédé notre arrivée à Pelew. Dès que nous en fûmes proches, la conque sonna pour annoncer le retour du roi. A peine fûmes-nous descendus sur le quai d'où nous étions partis, que le peuple vint en foule nous recevoir avec des rafraîchissemens. Nous nous arrêtâmes jusqu'à ce que tout le monde qui restait fût descendu et réuni ; car plusieurs canots de la flotte s'étaient arrêtés pendant la route. Enfin nous entrâmes dans Pelew, où l'on chanta et dansa une partie de la nuit ; les naturels nous attribuaient le succès de cette journée, et répétaient même souvent dans leurs chants le mot *Englis*.

Digitized by Google

Ils exposèrent les cadavres de leurs prisonniers pendant huit jours; puis, infectés par le mauvais air, ils les brûlèrent ou les jetèrent à la mer. »

Enorgueilli par ces succès et par l'assistance de ses puissans alliés, le brave Abba-Thulle voulut en profiter pour dompter le peuple d'Artingall. En conséquence, il demanda de nouveau à Wilson, quelques jours après, quinze hommes et un pierrier pour une troisième campagne. Après avoir opposé quelques difficultés, Wilson accorda dix hommes et le pierrier, mais à la condition expresse que les prisonniers seraient désormais remis aux Anglais, pour qu'ils en disposassent comme ils le jugeraient à propos. Cette nouvelle escadre quitta Oroulong le 29 septembre et fut de retour le 7 octobre. Mathias Wilson, l'historiographe obligé de ces guerres, raconte celle-ci comme il suit:

« L'équipage était à peu près le même que dans la seconde expédition, si ce n'est que le nombre des canots était beaucoup plus considérable. Quand nous abordâmes à Artingall, on ne voyait aucun canot, quoique, selon l'usage, l'ennemi fût averti de l'attaque. Les soldats de Pelew, dans le dessein de provoquer l'ennemi, descendirent à terre et s'éloignèrent un peu du rivage. Raa-Kook avait pris le commandement et les conduisait : le roi, resté dans son canot, lui envoyait de temps en temps ses ordres, ainsi qu'à Arra-Kooker. On nous pria de ne point prendre terre; cependant, comme l'ennemi commençait à se défendre, nous sautâmes sur le rivage pour secourir nos amis, et nous assiégeâmes plusieurs maisons occupées par l'ennemi. Le canon attaché sur un canot, que les naturels avaient disposé avec autant d'adresse que de bon sens, tirait continuellement sur les maisons remplies de monde. Notre mousqueterie eut bientôt délogé les Artingalls, et réduit en cendres une des maisons. Néanmoins, ils nous firent beaucoup de mal, en nous accablant d'une grêle de lances. De notre côté, nous faisions un feu continuel, ce qui devait non-seulement les disperser, mais en tuer un très-grand nombre. Arra-Kooker, après les avoir long-temps poursuivis, monta sur une colline opposée aux canots; puis voyant descendre un des Artingalls, il se cacha dans des broussailles pour le surprendre et l'étourdir d'un coup de son épée de bois. Il allait l'emmener prisonnier dans son canot, lorsque Thomas Wilson aperçut quelques ennemis se précipiter sur lui et près de le tuer; il courut à son secours et pointa le canon sur eux. Les Artingalls effrayés prirent aussitôt la fuite. Cette circonstance fut d'autant plus heureuse, que Thomas Wilson avait épuisé toutes ses munitions, et n'avait pas même, dans ce moment, de quoi charger son mousquet.

» Les naturels d'Artingall se comportèrent bravement dans cette action : ils défendirent la maison incendiée, et ne la quittèrent que lorsqu'elle menaça de les écraser par sa chute. Un soldat de Pelew montra aussi un courage extraordinaire : il courut à la maison tandis qu'elle brûlait encore, saisit un brandon, et le portant à une autre maison où les ennemis s'étaient réfugiés, il y mit le feu; elle devint dans peu la proie des matières combustibles qui y étaient renfermées. Cet homme, après avoir exécuté une entreprise aussi hardie, eut le bonheur de retourner vers ses compatriotes. Le roi récompensa publiquement sa valeur, en lui mettant de sa propre main un anneau à l'oreille, et en lui donnant le grade de rupack inférieur à son retour à Pelew.

» Les ennemis perdirent dans cette action six canots qu'ils avaient hâlés sur le rivage, et leur digue, qui était beaucoup plus longue et plus large que celle de Pelew, fut entièrement détruite. Les vainqueurs, outre plusieurs dommages causés à l'ennemi, emportèrent la pierre sur laquelle le roi d'Artingall avait coutume de s'asseoir pour tenir son conseil. On fit à ce sujet de grandes réjouissances; mais les transports furent moins vifs qu'après la seconde bataille. La mort du fils de Raa-Kook et celle d'un autre jeune homme distingué diminuaient la gloire de ce dernier triomphe; d'ailleurs il y eut quarante ou cinquante blessés, dont plusieurs moururent quelques jours après leur arrivée à Pelew. »

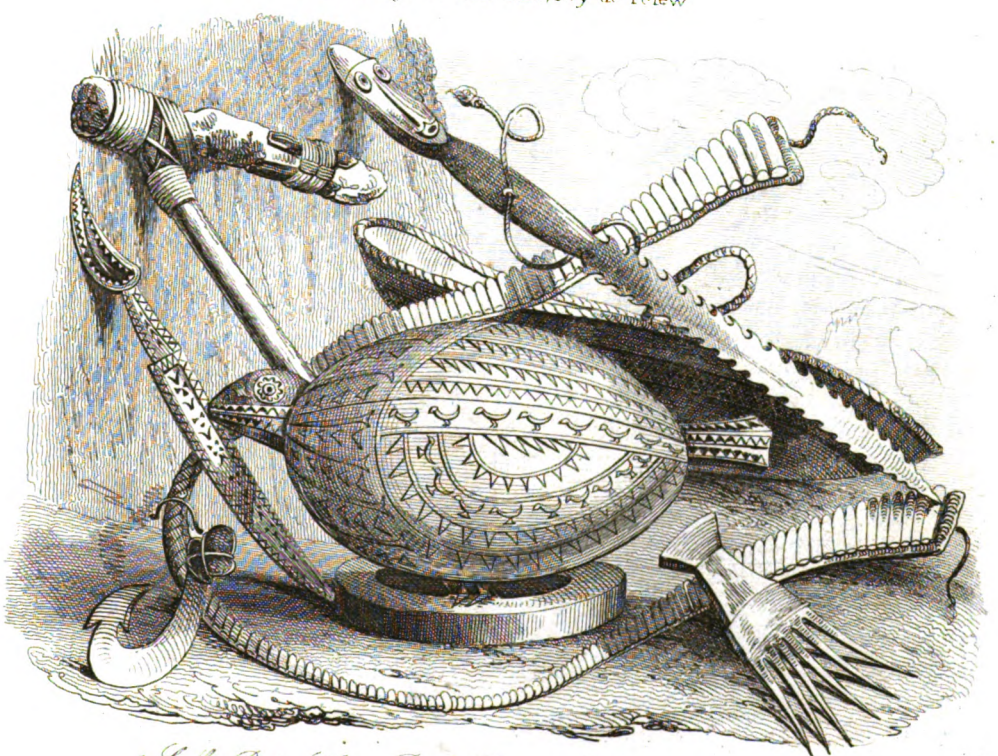
Le fils de Raa-Kook était un jeune homme de dix-huit ans, aussi brave que son père, déjà atteint, dans la précédente campagne, d'un coup de lance qui lui avait traversé le pied. Dans le dernier combat, une flèche l'avait percé à la gorge et l'avait tué sur le coup. Le chirurgien Sharp fut témoin de la cérémonie de ses funérailles. Ignorant qu'il n'y eût plus de ressource, il était allé offrir ses services à Raa-Kook. Il le trouva au milieu de vingt-un rupacks, alliés d'Abba-Thulle et qui l'avaient secondé dans les dernières guerres. Après quelques minutes de recueillement, Raa-Kook sortit avec eux, et marcha vers la ville, où ils s'arrêtèrent tous sur une aire pavée et environnée de plusieurs maisons. Au milieu de cette aire étaient déposés des rafraîchissemens; à l'entour se tenaient plusieurs personnes des deux sexes, qui se levèrent respectueusement à l'arrivée de Raa-

Digitized by Google



2. Le-bou, Fils d'Abba-Tulle Roi de Pelew.

2 Libu, hijo de Aba Tulo, Rey de Pelew



3. Coffre, Panier, Hache, Peigne, Poignards, Hameçon, Ceinture, de Pelew.

3 Cofre, Cesto, Hacha, Punales, Anzuelo, Cinturon de Pelew

Digitized by Google

Digitized by Google

Kook et des rupacks. Une fois que tout le monde fut assis, des serviteurs offrirent les provisions, d'abord au général, ensuite à ses hôtes, enfin aux assistans; après quoi les femmes se retirèrent. Sharp remarqua qu'en cette occasion les cocos étaient vieux, tandis que, dans toutes les autres fêtes, on en servait de nouveaux. On eut soin pourtant de retirer les vieux de devant les Anglais, pour en servir de frais à leur place. Ce repas, qui se passa dans le silence le plus profond, fut suivi de lamentations lugubres qui s'entendirent au loin. Sans rompre le silence, Raa-Kook fit signe à Sharp d'aller voir ce qui pouvait occasioner ces cris. Sharp et le bosseman allèrent du côté d'où ils partaient, et aperçurent une troupe de femmes qui suivaient un corps mort, attaché dans une natte, et placé sur une sorte de bière fabriquée avec des bambous. Quatre hommes la portaient sur leurs épaules, et c'étaient les seuls hommes de la troupe. Les deux Anglais arrivèrent précisément au moment où l'on plaçait le corps dans la fosse qui lui avait été destinée. Cela eut lieu sans cérémonie. Ceux qui avaient apporté le corps commencèrent à agir des pieds et des mains pour remplir la fosse de terre, tandis que les femmes prosternées poussaient de longs gémissemens. Une forte pluie qui survint en ce moment força les Anglais à chercher un abri.

Le lendemain, au point du jour, Raa-Kook conduisit ses deux hôtes dans une maison voisine du lieu où son fils avait été inhumé. Là, on vit paraître une vieille femme, tenant à la main deux vieux cocos, une branche verte de poivrier et de l'ocre rouge. Raa-Kook prit l'un des cocos, et, faisant une sorte de croix avec l'ocre, il le mit à terre auprès de lui. Une longue pause suivit, après laquelle le rupack prononça avec émotion quelques paroles à voix basse. Les Anglais prirent cela pour une prière. Raa-Kook répéta la même manœuvre avec l'autre coco et la branche de poivrier, et garda un morne silence. Enfin, il appela la vieille femme, lui donna quelques ordres, et lui remit les deux cocos et la branche de poivrier; puis la vieille femme se dirigea vers le tombeau du jeune homme. Les Anglais ne purent pas savoir ce qu'elle fit.

Cependant les Artingalls avaient demandé et obtenu la paix. Plusieurs de leurs chefs vinrent alors, sous la conduite de Raa-Kook, au campement anglais d'Oroulong, où ils ne restèrent pas moins étonnés que les insulaires de Pelew à la vue des armes à feu des étrangers. Tout en déjeunant avec Wilson, ils racontaient combien ces instrumens de mort leur avaient tué de monde dans les diverses rencontres; mais ils ne semblaient, en aucune manière, garder rancune aux Anglais. Au contraire, ils leur serraient la main d'une manière fort amicale, et recevaient leurs avances avec reconnaissance.

Abba-Thulle, soit qu'il fût guerroyeur de sa nature, soit que la présence des Anglais l'eût enhardi aux conquêtes, demanda bientôt de nouveaux auxiliaires à Wilson. Cette fois, les ennemis n'étaient pas les gens d'Artingall, mais ceux de l'île Pelelew auxquels Abba-Thulle réclamait deux Malais retenus chez eux. Pour cette grande expédition, Abba-Thulle s'était adressé à tous ses alliés, et plus de trois cents pirogues de guerre groupées en trois divisions offraient le plus curieux spectacle. Wilson fournit un renfort qui, parti le 27 octobre, fut de retour le 31, et fit le récit suivant :

« Le jour du départ, ils parvinrent à une petite île au nord d'Oroulong, et passèrent la nuit sous des rochers. Le lendemain, dès le point du jour, ils cinglèrent vers une île à quatre ou cinq lieues plus loin, du côté du midi. Cette île inhabitée est à quatre ou cinq milles de Pelelew; ils y construisirent des huttes et y campèrent. Le temps était très-mauvais; mais lorsqu'il devint un peu plus calme, quelques troupes de Pelew s'avancèrent vers une autre île peu distante de la première, et qui appartenait à Pelelew. Elles ravagèrent les plantations d'ignames, brûlèrent les maisons et coupèrent un grand nombre de cocotiers. Les habitans avaient quitté leur île avant que les troupes de Pelew y abordassent. Il n'y avait que deux Anglais parmi les troupes qui furent dépêchées. Ce détachement, après avoir causé quelque dommage à l'île ennemie, revint au camp avant le coucher du soleil. Le lendemain, le temps était très-mauvais; mais il s'éclaircit vers le soir, et l'on envoya d'autres troupes sur l'île, pour ravager tout ce qui avait été épargné la veille. Il y avait trois Anglais dans ce nouveau détachement qui revint au camp sur le soir, comme le jour précédent. Le surlendemain, deux rupacks de Pelelew arrivèrent au camp; ils s'en retournèrent sur-le-champ, accompagnés des interprètes. Vers le soir, ils rejoignirent le roi avec trois chefs de Pelelew. Abba-Thulle tint un conseil immédiatement après leur arrivée. Le lendemain, Arra-Kooker se rendit à Pelelew et conclut la paix. A son retour, le roi fit savoir aux Anglais que la paix étant faite avec les habitans de Pelelew, s'ils voulaient visiter la ville, Arra-Kooker, son frère, les y accompagnerait, et que lui et Raa-Kook ne prendraient point terre. Ce message étonna

Digitized by Google

un peu les Anglais; mais l'interprète dissipa bientôt leur surprise. Il leur apprit qu'aucun rupack d'un rang supérieur à Arra-Kooker ne pouvait aller à Pelelew dans la situation actuelle des choses, parce que le roi ferait un trop grand honneur à la ville, soit en y allant lui-même, soit en y envoyant la personne qui tenait le premier rang après lui. Après cette explication, les Anglais acceptèrent l'offre du roi, et visitèrent Pelelew; mais ils convinrent entre eux de prendre leurs armes, et de se tenir ensemble lorsqu'ils seraient débarqués, de crainte de quelque surprise; car la paix venant d'être conclue tout récemment, les naturels pouvaient avoir quelque méfiance de ces étrangers. Quoi qu'il en soit, ils reçurent un accueil très-amical de la part des habitans, qui, selon la coutume du pays, leur offrirent tous les rafraîchissemens ordinaires. Ils rapportèrent que la ville était défendue par un rempart jeté sur la chaussée qui conduit à Pelelew; que ce rempart avait dix à douze pieds de hauteur; qu'il y avait un banc élevé dans l'intérieur, sur lequel les habitans pouvaient se tenir et jeter des lances à leurs ennemis; que l'eau était fort basse près de la ville, et que, par conséquent, les canots naviguaient très-difficilement : c'est ce qui empêche les habitans de Pelelew, quoique très-nombreux, d'avoir beaucoup de pirogues. Leur manière de fortifier ainsi l'entrée de leur ville prouve que, lorsqu'ils sont en guerre avec les îles voisines, ils se fient plus sur leurs forces naturelles que sur leurs forces navales.

» Après la conclusion de la paix, Abba-Thulle revint à Pelew. Le roi de Pelelew, son frère, l'accompagna dans un de ses propres canots, ayant dix femmes à sa suite. Etait-ce une humiliation exigée par Abba-Thulle? Etait-ce un témoignage public de confiance et d'amitié après la paix? C'est ce que les Anglais ne purent comprendre. Mais il est certain que ces femmes ne retournèrent jamais à Pelelew avec leur roi; car, quelque temps après, Abba-Thulle en amena deux à Oroulong. Venaient-elles comme amies ou comme ôtages? Ce fut encore un problème pour nos compatriotes. Quant aux deux Malais, ils furent donnés au roi. Il est probable que Sougel, le Malais favori, avait sollicité le prince à demander ses deux compatriotes au roi de Pelelew, et que celui-ci, en refusant de les donner, avait porté Abba-Thulle à lui faire la guerre; en effet, ils semblaient, dans cette dernière expédition, avoir montré un ressentiment que l'on n'avait point remarqué dans leurs autres débats. Avant midi, Raa-Kook vint à Oroulong avec tous ses gens. Nos compatriotes vantèrent beaucoup l'île de Pelelew; ils avaient observé qu'elle paraissait fertile, qu'elle était peu montagneuse, que les maisons étaient plus grandes et mieux bâties qu'à Pelew, qu'elle abondait en cocotiers et autres arbres. Les habitans leur avaient paru doux, hospitaliers; ils en reçurent mille témoignages d'affection, quoiqu'ils fussent venus chez eux comme des alliés formidables de leur ennemi. »

Au milieu de tous ces incidens, la construction du petit navire avait été poussée avec la plus grande vigueur; et, le dimanche 9 novembre 1783, il fut lancé à la mer en présence du roi, de ses chefs et d'une foule d'insulaires émerveillés de ce spectacle. Suivant le vœu d'Abba-Thulle, le navire fut nommé *l'Oroulong*. On le gréa ensuite; on le pourvut des vivres nécessaires, que la générosité des indigènes fournit en abondance.

Mais, avant le départ, le brave Abba-Thulle voulut, à toute force, conférer à son ami Wilson *l'ordre de l'os*, et le nommer rupack de premier rang. Le roi fit d'abord part de son désir au capitaine; puis, celui-ci ayant accepté, Abba-Thulle et ses rupacks se retirèrent à l'écart, et se placèrent à l'ombre de quelques arbres. Wilson fut prié de s'asseoir à une petite distance. Alors Abba-Thulle donna l'os à Raa Kook, qui, avant de le remettre au capitaine, voulut s'assurer de quelle main il se servait le plus habituellement, et, pour cela, lui donna une pierre à lancer. Ayant vu qu'il se servait de la main droite, il pria Wilson de s'asseoir de nouveau, et essaya l'os à la main gauche. Comme l'os était trop étroit, il le lima jusqu'à ce qu'il fût suffisamment élargi. Raa-Kook attacha ensuite une corde à chacun des doigts de la main gauche du capitaine, et lui frotta la main avec de l'huile. Pour faciliter l'opération, le premier ministre tenait le récipiendaire par les épaules, tandis que Raa-Kook, ayant passé les différentes cordes dans l'os, s'efforçait, avec l'aide d'un autre rupack, à y faire entrer la main du capitaine. Raa-Kook s'y prenait de toutes les façons, pressant, pétrissant la main de Wilson, pour que l'os passât par-dessus les jointures. Le plus grand silence était observé, tant de la part des rupacks que de celle des spectateurs. Le roi seul indiqua par un mot la manière dont on pourrait faciliter le succès de l'opération. Lorsque la main fut enfin passée au travers de l'os, Abba-Thulle s'adressant au capitaine, lui dit qu'il fallait frotter et nettoyer cet os tous les jours, et le

Digitized by Google

conserver soigneusement comme la preuve du rang qu'il tenait parmi eux ; qu'il devait, en toute occasion, défendre avec courage cette marque de dignité, et ne pas souffrir qu'on l'arrachât de son bras autrement qu'avec sa vie. Après la cérémonie, tous les rupacks félicitèrent le capitaine sur son admission dans leur noble compagnie ; les naturels d'un ordre inférieur se groupèrent autour de lui pour regarder l'os. Ils semblaient enchantés de voir son bras orné de cette distinction, et ils l'appelaient le rupack anglais.

Ce ne fut pas là la seule marque de confiance que le chef sauvage donna à Wilson ; il lui confia son second fils, nommé Li-Bou,, afin, disait-il, qu'il pût avoir l'avantage de se perfectionner par la société des Anglais, et apprendre une foule de choses qui, à son retour, pourraient être d'une grande utilité à son pays. Le capitaine fut très-flatté de cette preuve d'estime, et promit au roi de traiter le jeune prince comme son propre fils. Le généralissime Raa-Kook eut aussi la velléité de suivre les Anglais, et il en demanda la permission à son frère ; mais celui-ci refusa, en lui alléguant son titre de prince héréditaire, et en lui représentant les inconvéniens qui pourraient résulter dans le pays si le roi venait à mourir pendant cette absence. A Pelew, en effet, l'autorité suprême se transmet du roi à ses frères ; puis, à la mort du dernier de ceux-ci, elle retourne au fils aîné de la première branche, tandis que le frère puîné devient généralissime de l'armée. Raa-Kook fut obligé de se rendre à ces raisons. Un autre jeune homme paraissait aussi désirer de suivre les Anglais, dont il s'était plu à étudier les manières. Wilson en fit la demande au roi ; mais ce jeune homme était son neveu, fils du frère tué à Artingall, et dont la mort avait occasioné les guerres récemment terminées. Abba-Thulle parut fort mécontent du projet de son neveu ; il répondit à Wilson que ce jeune homme était un mauvais sujet, d'humeur inconstante et vagabonde, qu'il négligeait sa famille ; que, pour contenter ses caprices, il avait deux ou trois fois changé de maison et de plantations. Le jeune homme vint lui-même pour présenter sa requête. Abba-Thulle lui répondit par un refus formel, et ajouta : « Vous êtes ingrat et négligent envers votre mère ; vous avez pour épouses de bonnes et honnêtes femmes que vous traitez fort mal, ainsi que tous vos parens, ce qui vous attire le mépris général. Vous êtes honteux de votre conduite, et vous voudriez quitter votre famille. Vous n'aurez pas mon consentement. Je prie le capitaine de ne point vous soutenir dans ce projet. Restez chez vous, et que la honte et le remords vous corrigent. »

Du côté des Anglais, un individu nommé Madan Blanchart témoigna le désir de rester parmi les insulaires. Wilson résista d'abord et lui fit toutes les objections possibles ; puis, le voyant résolu dans son projet, le capitaine céda, lui donna plusieurs objets nécessaires dans sa position, et d'excellens avis pour la conduite qu'il devait tenir. On n'a jamais su ce qu'était devenu cet homme.

Le 11 novembre au soir, Li-Bou arriva à Oroulong, et son père le présenta au capitaine et aux autres officiers. Ce jeune homme les aborda d'une manière si aisée et si affable. ses traits respiraient une gaieté si douce et une sensibilité si aimable, que tout le monde fut sur-le-champ prévenu en sa faveur (Pl. LXV — 4). On prit à lui un intérêt qui fut bien justifié, plus tard, par sa conduite et par son caractère. Après un long exorde sur la confiance qu'il avait dans le capitaine Wilson, Abba-Thulle termina sa recommandation à peu près en ces termes : « Je désire que vous appreniez à Li-Bou tout ce qu'il doit savoir, et que vous en fassiez un Anglais. J'ai souvent réfléchi à ma séparation d'avec mon fils. Je sais que les pays éloignés qu'il va traverser différant beaucoup du sien, il doit être exposé à bien des dangers, à bien des maladies qui nous sont inconnues. Il peut mourir peut-être..... J'ai préparé mon ame à ce malheur..... Je sais que la mort est le destin inévitable de tous les hommes, et qu'il importe peu que mon fils la rencontre à Pelew ou partout ailleurs. Je suis persuadé, d'après l'idée que j'ai de votre humanité, que vous en aurez soin s'il est malade ; et s'il vous arrivait quelque malheur que vous n'auriez pu prévenir, que cela ne vous empêche point, vous, votre père, votre fils, ou quelqu'un de vos compatriotes, de revenir ici. Je vous recevrai, ainsi que tous les vôtres, avec la même amitié, et j'aurai le même plaisir à vous revoir. »

L'Oroulong mit enfin à la voile le 12 novembre. Quoiqu'il eût été, par les soins d'Abba-Thulle, surchargé de provisions, au moment du départ il se vit encore entouré d'une multitude de pirogues pleines de naturels qui apportaient des présens, et suppliaient les Anglais de les accepter. Vainement leur disait-on que le navire était encombré, et qu'on n'y pouvait plus rien placer ; ils s'obstinaient tous à faire agréer leur offrande, en criant : « Rien que cela de ma part ! rien que cela pour l'amour de moi ! » Ces cris répétés avec des gestes supplians et des

Digitized by Google

yeux en pleurs touchèrent vivement tout l'équipage. On accepta de ceux qui étaient le plus près quelques ignames et des cocos. Ceux qu'on fut forcé de remercier, désolés de ce refus, ramènerent en avant, et allèrent jeter leurs petits cadeaux dans la pinasse, ne sachant pas qu'elle devait retourner à terre avec Blanchart.

Le roi avait accompagné les Anglais dans le navire presque jusqu'au récif. Avant de faire approcher sa pirogue, il adressa ses derniers adieux à Li-Bou, et lui donna sa bénédiction, que le jeune homme reçut avec beaucoup d'attendrissement et de respect. Comme le capitaine Wilson était occupé à donner des ordres à ses gens, il attendit qu'il fût libre. Alors, s'avançant vers lui, il l'embrassa avec tendresse, serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale, et leur dit : « Vous êtesheureux, parce que vous retournez dans votre patrie. Je suis également heureux de votre bonheur, mais pourtant bien malheureux de vous voir partir. » Souhaitant ensuite un bon voyage à tout le monde, il descendit dans sa pirogue. Presque tous les chefs venus à bord avec lui partirent en même temps, à l'exception de Raa-Kook et de quelques autres naturels qui voulaient suivre les Anglais au-delà du récif, et les voir hors de tout danger. Les naturels des canots qui entouraient celui du roi tenaient les yeux fixés sur le bâtiment, et leurs regards, plus expressifs qu'aucun langage, témoignaient des regrets de ces hommes bons et naïfs. Littéralement, les Anglais laissaient tout un peuple en larmes. Eux-mêmes étaient si fortement émus de cette scène, que lorsqu'Abba-Thulle et sa suite partirent pour retourner à Oroulong, ils purent à peine les saluer par trois cris. Tout l'équipage était plein de reconnaissance pour les services de ce bon roi, auquel il devait, en grande partie, sa délivrance. Quant à Raa-Kook, cet ami constant et dévoué des Anglais, il paraissait absorbé dans sa douleur. Le vaisseau était déjà loin de terre, quand il revint à lui-même et fit approcher ses canots pour s'en retourner. La pinasse étant alors près du navire, le capitaine et ses officiers se préparèrent à prendre congé du général; mais celui-ci, au moment de la séparation, fut si vivement affecté que la voix lui manqua. Il ne put que serrer tendrement la main à ses amis, et portant la sienne sur son cœur, il montra que là était le chagrin que lui causait leur départ. Il appela Li-Bou par son nom, et lui adressa quelques paroles; puis, ne pouvant continuer, il alla vers sa pirogue, et sembla exprimer dans un dernier regard les sentimens douloureux dont son ame était remplie.

Wilson et ses compagnons eurent une heureuse traversée de Pelew à Macao, où ils arrivèrent le 30 novembre. Là Wilson s'embarqua pour l'Angleterre avec Li-Bou, et ils débarquèrent à Portsmouth le 14 juillet 1784. Nous ne suivrons pas le chevalier Keate dans le récit des petites anecdotes qui marquèrent le séjour du jeune Li-Bou en Angleterre. Il faut dire seulement que par la douceur de son caractère, la bonté de son cœur, le charme de ses manières, ce jeune homme sut captiver l'affection des personnes qui le virent. Keate, en ce qui le concerne, n'en parle qu'avec enthousiasme. Déjà Li-Bou avait appris à lire et à écrire, quand il fut atteint de la petite vérole qui l'emporta le 27 décembre 1784, à l'âge de vingt ans.

Pour compléter l'histoire du naufrage de *l'Antelope*, il suffit maintenant de résumer les observations recueillies par les Anglais durant leur séjour sur les îles Pelew.

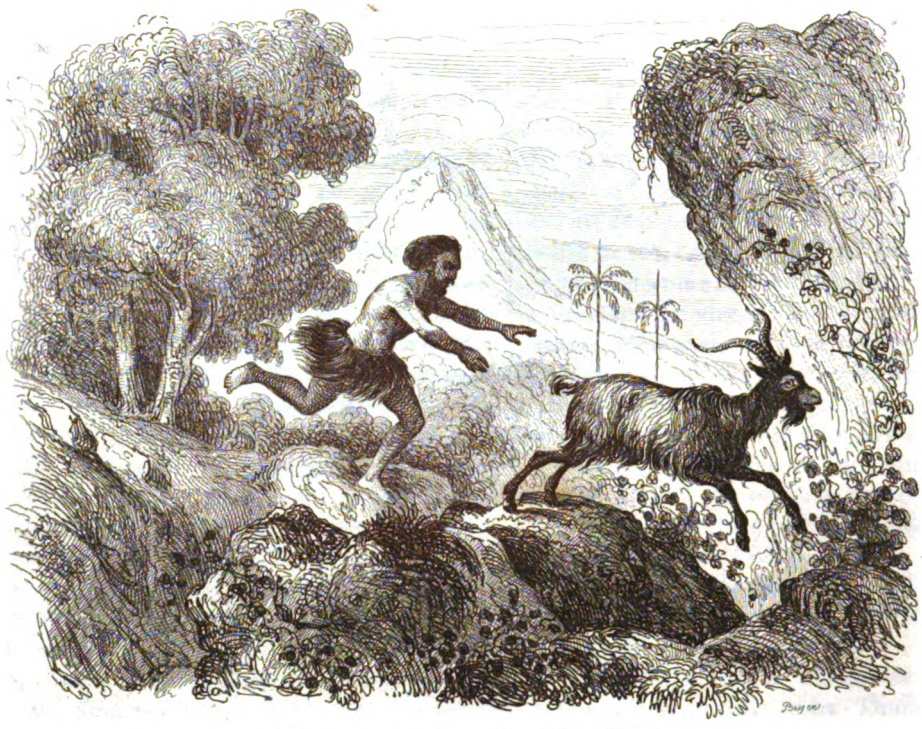
Malgré toute sa puissance, Abba-Thulle n'était point souverain du groupe entier; les rupacks d'Emerings, d'Emmalagui, d'Artingall et d'autres îlots étaient indépendans dans leurs propres territoires. Abba-Thulle lui-même, dans l'exercice de son pouvoir, était obligé de convoquer le conseil des rupacks pour toutes les affaires importantes et de se conformer à l'avis de la majorité. Dans le cours ordinaire des choses, il tenait chaque après-midi une audience publique, dans laquelle il écoutait les réclamations de ses sujets, et prononçait sur les différends qui pouvaient survenir entre eux. Soit au conseil, soit ailleurs, tout message adressé au roi était d'abord confié à voix basse à un rupack subalterne, qui, à son tour, après une profonde révérence, le répétait à demi-voix à Abba-Thulle, en ayant soin de tenir son visage tourné de côté.

Après le roi Abba-Thulle, le personnage le plus important était Raa-Kook, son frère puîné, qui se trouvait à la fois généralissime de la force armée et prince héréditaire. C'était lui qui convoquait et commandait les rupacks, mais seulement en vertu des ordres du roi. A côté du roi, se tenait constamment un rupack qui se trouvait investi de fonctions particulières. Les Anglais ne découvrirent pas si son caractère était civil ou religieux. Seulement ils purent remarquer qu'il n'était nullement militaire, car il ne portait jamais d'armes. Ils l'avaient nommé le ministre, parce qu'il était toujours consulté le premier.

Les rupacks, qui composent la noblesse du pays,

Digitized by Google

Digitized by Google



1. *Selkirk abandonné sur l'Ile Juan Fernandez.*

1. Selkirk abandonado en la Isla de Juan Fernandez



2. *Baie Cumberland à Juan Fernandez.*

2. Bahía Cumberland en Juan Fernandez

de Sainson del.

Digitized by Google

se divisent en plusieurs classes distinguées par la forme de l'os qu'ils portent au poignet. Suivant Wilson, la dignité de plusieurs rupacks n'est point héréditaire, mais elle est conférée par le roi. Pendant leur séjour, les Anglais virent faire une promotion de rupacks après le second combat contre les naturels d'Artingall. Les principaux rupacks accompagnent le roi dans ses expéditions avec un certain nombre de pirogues armées, et ne peuvent s'en retourner chez eux qu'après en avoir obtenu la permission. Touchant leurs droits et leurs priviléges, la seule chose que l'on put constater d'une manière positive, c'est que tous les rupacks du premier ordre étaient appelés au conseil par Abba-Thulle, et qu'ils jouissaient d'une grande considération parmi le reste du peuple.

Les Anglais crurent remarquer que le roi était propriétaire de tout le sol, et qu'il ne restait aux habitans que le fruit de leur industrie. Chacun pouvait considérer comme sa propriété privée sa maison, sa pirogue et ses meubles; chacun jouissait également du terrain qui lui était accordé, tant qu'il l'occupait; mais lorsqu'il le quittait pour s'établir ailleurs, le fonds retournait au roi qui en disposait à son gré.

L'île Coror, dont Pelew était la capitale, était bien cultivée, et souvent ombragée par des arbres de différentes espèces. De ce nombre étaient le cocotier, le chou palmiste, l'aréquier, le carambolier, l'arbre à pain sauvage, le bananier, l'oranger, le limonier, l'*eugenia jambos*, etc. On y trouvait des cannes à sucre, des ignames et des plantes de *turmeric* qui leur fournissaient la couleur jaune dont ils aimaient à teindre leur peau.

Ces îles ne nourrissaient, dans la classe des quadrupèdes, que des rats d'un gris foncé. On y rencontra cependant deux ou trois chats maigres, qu'on supposa échappés au naufrage de quelque navire. Les Anglais y laissèrent deux chiens qui ne purent propager leur espèce, attendu que c'était deux mâles. Les coqs et les poules de l'espèce ordinaire abondaient dans les bois; mais les naturels ne faisaient aucun cas de leur chair avant l'arrivée des Anglais. Pourtant ils se plaisaient à humer les œufs, non quand ils étaient frais, mais lorsque le poulet commençait à s'y développer. Quant aux pigeons, ils allaient les chercher dans leurs nids, les nourrissaient d'ignames et les mangeaient ensuite comme le mets le plus exquis. Ils connaissaient diverses sortes de poissons, surtout le mulet gris et le chien de mer : ils pêchaient ce dernier à coups de dard, quand il venait s'engager dans les récifs, puis ils l'enveloppaient de cordes et l'emmenaient à la plage. Ils mangeaient aussi divers crustacés et la tortue qu'ils faisaient bouillir comme un mets recherché. Enfin ils se nourrissaient encore de moules, d'huîtres, de pétoncles et de chair de tridacne ou bénitier. Ils allaient plonger ce dernier coquillage jusqu'à trente ou quarante pieds de profondeur et se mettaient à deux pour le rapporter quand il était trop lourd.

Ils faisaient des confitures de trois espèces, la première et la plus usuelle avec des amandes de vieilles noix de cocos broyées, mêlées avec du sirop de palmier ou de canne à sucre, et tenues sur le feu jusqu'à ce qu'elles eussent pris une certaine consistance. Alors on les mettait en galettes qui devenaient si dures qu'on avait peine à les couper avec le couteau : les naturels les nommaient *oulell*. La seconde espèce se faisait avec la même amende de coco, qu'on faisait bouillir sans la broyer, et qu'on mettait également en galettes. La troisième, qui était liquide, claire et transparente, se faisait avec une sorte de navet, et se servait dans des vases qui ressemblaient à des soupières. Enfin ils avaient une manière de préparer l'amande du coco avec une sorte de fruit, et d'en faire, avec du jus d'orange amère, une boisson qui avait l'apparence de lait caillé et de petit-lait.

Ils faisaient bouillir simplement le poisson dans l'eau salée, et le mangeaient sans sauce : le mulet seul se mangeait tout cru, en ayant soin de l'exposer pendant une heure à l'ardeur du soleil après qu'il avait été vidé et écaillé. Jamais ils n'employaient ni sel ni autre assaisonnement. Leur boisson ordinaire était le lait de coco. Ils buvaient de l'eau fort rarement et très-peu de liqueurs. Dans leurs visites et leurs réjouissances, ils prenaient une espèce de sorbet.

Levés avec le jour, ces naturels, hommes et femmes, se rendaient sur-le-champ au bain; chaque sexe avait son local à part, et si un homme avait quelque affaire près du local des femmes, il était obligé de prévenir par un cri particulier. Si une voix de femme lui répondait, il fallait qu'il prît un autre chemin, ou qu'il attendît que les baigneuses fussent parties.

On déjeunait à huit heures, après quoi le roi et les chefs allaient au conseil, les hommes du peuple à leurs occupations. On dînait à midi et l'on soupait aussitôt que le soleil était couché; puis, deux heures après, on allait se coucher, si ce n'est les jours de fêtes où les danses publiques se prolongeaient bien avant dans la nuit.

La hauteur du soleil, aux diverses heures de

Digitized by Google

la journée, leur servait à mesurer le temps. L'année se divisait en deux saisons, l'une humide, l'autre sèche. Les naturels avaient quelques notions d'uranographie, et les étoiles avaient reçu des noms dans leur langue.

Ces îles parurent renfermer une population assez nombreuse. Wilson évalua à quatre mille le nombre des combattans qui firent la dernière campagne contre l'île Pelelew. Les maisons de Pelew sont soutenues sur des soubassemens en pierres de trois pieds de hauteur, et formées de charpentes en pièces de bois enchâssées et chevillées les unes avec les autres. Les parois sont remplies par des bambous et des feuilles de palmier, étroitement et artistement tissues. Les planchers sont presque tous en planches épaisses qui laissent entre elles des espaces de un ou deux pouces; quelquefois pourtant ils consistent en gros bambous, que l'usage rend fort glissans. Le foyer est placé au milieu de l'appartement, dans un espace rempli seulement de terre et de gravois; les feux qu'on y fait ne servent qu'à faire bouillir les ignames et à chasser l'humidité et les insectes. Les portes servent en même temps de fenêtres; elles sont munies d'un volet de bambous qui les garantit à la fois du vent et de la pluie. Le toit est recouvert de bambous et de feuilles de palmier. Informes dans leur structure, ces maisons ont quelquefois jusqu'à soixante ou quatre-vingts pieds de longueur; mais alors elles sont destinées aux réunions publiques. Dans les habitations particulières, on remarqua que les maîtres occupaient constamment un côté de l'appartement par rapport au foyer, et que les domestiques occupaient l'autre.

Leurs ustensiles consistent en corbeilles fabriquées avec des lanières de feuilles de bananier, et destinées à recevoir leur couteau, leur bétel et leur fil; en écuelles de bois, avec leurs couvercles, adroitement travaillées et garnies d'écorce en dedans; en nattes de bananier qui servent de lits; en haches de coquilles de tridacne, proprement ajustées à des manches de bois; enfin en coupes et en cuillères d'écaille de tortue. Les couteaux de prix sont en écaille d'huître perlière, bien aiguisés et polis en dehors. Les couteaux communs sont des morceaux d'écaille de moules ou de bambous aiguisés en tranchant. Leurs peignes sont en bois d'oranger; la poignée et les dents sont taillées dans le même morceau de bois (Pl. LXV — 3). Chaque individu porte toujours avec lui son panier de bétel; la chaux en poudre est contenue dans de petits étuis en bambou qui sont travaillés avec goût. Les hameçons sont en écaille de tortue. Le fil, les cordes et les filets sont en fibres de cocos. Leurs assiettes et leurs plats sont des feuilles de bananier. Les coques de noix de coco servent de vases à boire. Les naturels fabriquaient en outre des vases d'une forme ovale, en terre rougeâtre, pour y faire cuire leurs poissons. Pour aller puiser l'eau, ils se servaient, en guise de seaux, de gros bambous de cinq à six pouces de diamètre, garnis d'un petit robinet sur le côté.

Leurs armes étaient des lances en bambou, de dix ou douze pieds de long, munies d'une pointe de bois très-dur et barbelée; des dards également en bambou qu'ils lançaient jusqu'à cinquante et soixante pieds; des épées en bois dur, garnies de coquillages, et assez pesantes pour enfoncer le crâne d'un homme; enfin des dagues de trois pouces de long, faites avec un aiguillon de raie dentelé dans toute sa longueur, avec un fourreau de bambou et une poignée de forme bizarre.

Les pirogues sont faites avec des troncs d'arbres creusés, peintes en rouge en dedans et en dehors, et incrustées avec des coquilles. Dans les grandes occasions, la poupe et la proue sont ornées de diverses sortes de coquilles enfilées dans une corde et pendant en festons. Les plus petites ne portent que quatre ou cinq personnes; les plus grandes peuvent en contenir de vingt-cinq à trente. Elles ont des voiles en nattes; mais comme elles sont hors d'état de résister à une grosse mer, elles s'aventurent rarement au-delà de la chaîne des récifs, et même elles ne s'en approchent guère.

Les naturels de Pelew sont robustes, bien faits, d'une stature au-dessus de la moyenne. Leur peau est d'une couleur de cuivre bronzé; leurs cheveux sont longs et flottans, disposés à friser et formant de larges boucles autour de la tête. Certaines femmes, qui les avaient très-longs, les laissaient flotter sur leurs épaules. Les hommes allaient entièrement nus; les femmes portaient deux petits tabliers de dix pouces de hauteur sur sept de large, placés l'un devant, l'autre derrière. Ces tabliers ornés de longues franges étaient tissus avec les fils de la noix de coco, et teints en jaune de diverses nuances. Chez les femmes du commun, ce vêtement était attaché au milieu du corps par une simple corde, et, chez celles d'un rang distingué, par une sorte de lacet garni de grains.

Les hommes et les femmes sont couverts de tatouages (chez eux *molgoth*); mais ils ne subissent cette opération qu'à un certain âge : aucun

Digitized by Google

enfant ne portait cet ornement. Chez les femmes, les deux oreilles sont percées pour recevoir des feuilles ou des boucles en écailles de tortue; chez les hommes, l'oreille gauche est seule percée, encore y suspend-on rarement quelque parure. Dans les deux sexes, la cloison du nez est percée, et l'on y passe des fleurs d'une odeur agréable. A un certain âge, hommes et femmes se noircissent les dents, opération douloureuse qui fatigue beaucoup ceux qui la subissent. Li-Bou expliqua à Wilson que cette opération se faisait avec une pâte composée de diverses sortes d'herbes et de chaux qui s'applique tous les matins sur les dents. Le patient reste couché la tête sur le plancher, et salive toute la journée. Le soir seulement, quand la pâte est dissoute, on lui permet de manger un peu. Chaque jour, on recommence cette application, et le cinquième jour l'opération est complète.

Les individus des deux sexes sont fort adroits nageurs, et semblent aussi à l'aise dans l'eau que sur terre. Les hommes plongent à merveille, et vont chercher au fond de l'eau un objet, quelque petit qu'il soit.

Quoique libres de prendre autant de femmes que cela leur plaisait, les hommes n'en avaient d'ordinaire que deux. Raa-Kook pourtant en avait trois, Abba-Thulle cinq; chacune d'elles avait sa maison particulière. Les hommes paraissaient peu jaloux de leurs femmes, et leur laissaient une grande liberté. Cependant, un Anglais ayant voulu pousser la galanterie un peu loin près de la femme d'un rupack, fut averti poliment par Arra-Kooker que cela n'était pas convenable.

Les enfans reçoivent leur nom aussitôt après leur naissance et sans aucune cérémonie, à ce que l'on suppose. Une des femmes du roi ayant accouché pendant le séjour des Anglais, on nomma l'enfant *Captain*, pour faire honneur à Wilson. Quant aux funérailles, on a vu ce qu'en dit le docteur Sharp. Wilson fut aussi témoin des derniers devoirs rendus au jeune homme tué dans la même bataille que le fils de Raa-Kook. Il arriva au moment où l'on apportait le mort d'une maison voisine pour le déposer sur la place où le roi était assis. Le cortége s'arrêta quelque temps devant Abba-Thulle, qui, sans se lever, parla à l'assemblée. Son discours, prononcé d'un ton grave et solennel, fut écouté dans un respectueux silence. On supposa que c'était un éloge du défunt. Le corps fut porté ensuite au lieu de l'inhumation, et Wilson vit sortir de la fosse une femme qu'il crut être la mère, ou au moins une proche parente du mort, qui était venue s'assurer si tout était bien disposé. Lorsque le corps fut recouvert de terre, les lamentations des femmes redoublèrent. Aux femmes seules appartiennent ces démonstrations bruyantes; les hommes gardent un morne silence. Leurs fosses sont semblables à celles des Européens, et surmontées également d'un petit *tumulus*, quelquefois encore de pierres placées sur une large dalle plate et beaucoup plus grande, le tout environné d'une petite palissade pour empêcher qu'on ne marche dessus.

Les Anglais n'observèrent rien, pendant leur long séjour aux îles Pelew, qui ressemblât à une cérémonie religieuse; ils ne virent non plus aucun endroit spécialement consacré à un culte quelconque. Cependant ils avaient des idées superstitieuses qui devaient se rattacher à quelque croyance. Ainsi, le roi voyant un jour les Anglais employer dans leurs constructions une espèce particulière de bois, leur conseilla de ne point en user, parce que ce bois, disait-il, était de mauvais augure. Peu après, un des officiers anglais étant tombé du vaisseau en construction, Raa-Kook ne manqua pas de l'attribuer à ce bois, en ajoutant que le malin esprit avait occasioné cet accident.

Lorsque Li-Bou, à bord du petit navire anglais, souffrit du mal de mer, il dit que son père et ses amis devaient éprouver un grand chagrin dans ce moment, car, suivant lui, ils connaissaient sa maladie. Quelque temps avant d'expirer, il répéta le même propos, malgré la distance énorme où il était alors de sa patrie. Cela ne pouvait tenir qu'à quelque croyance et à quelque préjugé. Les insulaires n'entreprenaient rien, en effet, sans avoir auparavant interrogé le sort au moyen des feuilles de certaines plantes qui ressemblent au jonc de nos marais, en mesurant les bandes de ces feuilles sur le dos du doigt du milieu. Abba-Thulle ne voulut pas s'embarquer dans sa pirogue pour la seconde expédition contre Artingall avant d'avoir réussi à rouler et à entortiller ces feuilles d'une manière satisfaisante.

Pendant le séjour de Li-Bou en Angleterre, Wilson lui expliquait un jour que les prières du culte avaient pour but de rendre les hommes meilleurs, et qu'après leur mort ils allaient revivre en haut. Li-Bou, à ces paroles, leva la main, et avec un geste expressif : « La même chose à Pelew, dit-il; méchans hommes rester en terre : bonnes gens aller au ciel, devenir très-beaux. » Paroles qui annonçaient clairement la croyance de ces peuples à une existence future.

Digitized by Google

Voilà sommairement les détails laissés par Wilson sur les habitans de Pelew. Favorablement accueilli sur ce groupe, le capitaine anglais a tout coloré en beau, et a singulièrement adouci les teintes sombres. Ainsi, quand il parle de l'usage barbare d'immoler les ennemis faits dans le combat, il l'explique et l'excuse par la nécessité politique. Quant au vol, il dit que, sous ce rapport, les Anglais n'eurent point à se plaindre des insulaires de Pelew, et ajoute que, toutes les fois qu'on dénonçait aux chefs le plus petit larcin, ils n'avaient point de repos que l'objet n'eût été retrouvé et rendu.

Le voyage de Macluer aurait été, sans doute, la contre-épreuve de celui de Wilson; mais ce voyageur n'en ayant point laissé le récit, il faut passer aux aventures du *Duff*, capitaine James Wilson, qui avait reçu l'ordre de déposer des missionnaires sur Pelew, au retour d'une navigation dans l'Océan polynésien. Les circonstances s'étant opposées à l'exécution complète de son projet, ce capitaine n'eut avec les naturels de Pelew que des communications à la voile. Voici ce qu'il en dit :

« Le 6 novembre 1797, à trois heures et demie après midi, nous nous trouvions à deux milles au plus du récif qui s'étend à une distance médiocre de la plus grande des îles : elle se nomme *Babelthoup*, et est divisée en deux districts, gouvernés chacun par un chef qui reconnaît l'autorité suprême d'Abba-Thulle. Quand nous mîmes en panne, nous étions devant la partie méridionale du district d'Artingall. Deux cents personnes environ se rassemblèrent sur le rivage; une douzaine de pirogues furent vues à la mer, les unes à la voile, les autres à la pagaie; mais aussi le temps avait, en ce moment, une apparence très-sinistre. Trois d'entre elles seulement se hasardèrent assez loin au large pour venir le long du bord. Dans celles-ci, les naturels avaient un morceau d'étoffe blanche attaché au bout d'un bâton, et ils l'agitaient en l'air comme ils s'approchaient. Nous supposâmes que c'était un emblème de paix. Ils abordèrent sans crainte et sans hésitation, et nous adressèrent la parole comme à des gens qu'ils connaissaient depuis long-temps. Mais leur langage fut tout-à-fait inintelligible pour nous; et nous ne pûmes, même avec l'aide du vocabulaire de Henri Wilson, leur faire comprendre un seul mot, excepté quelques-uns de leurs noms propres. Du reste, ils ne cessèrent de parler très-vite, accompagnant leurs discours de gestes très-vifs des mains et du corps, qui exprimaient leur désir ardent de nous voir mouiller dans un lieu qu'ils nous désignaient au N. O. L'un d'entre eux, que nous supposâmes être un rupack, à l'os grossier qu'il portait au poignet, vint en grande hâte le long du navire pour redoubler ces instances, et il fut suivi par deux autres, qui se montrèrent aussi pressans; mais toutes leurs sollicitations, jointes à notre désir de faire quelque séjour dans ce groupe célèbre, furent sans succès, attendu que nous ne découvrîmes aucun endroit où il fût probable qu'un navire pût mouiller en sûreté, et nous n'avions pas la carte du lieutenant Macluer pour nous servir de guide. Quand nous mentionnâmes le nom d'Abba-Thulle, ils le répétèrent plusieurs fois en disant : *S'thulle, s'thulle!* et montrant la terre du doigt. On ne leur parla point de Li-Bou, car ils parlaient si vite et d'une manière si incessante, que nous trouvions à peine le moyen de leur adresser des questions; probablement le temps, qui menaçait alors d'une tempête, les empêcha d'y songer. Comme ceux qui étaient restés dans les pirogues appelaient à grands cris ceux qui étaient montés à bord, le capitaine leur offrit quelques couteaux, miroirs, etc.; puis ils prirent congé à la hâte, mais avec regret. Avant de s'en aller, ils voulurent témoigner leur reconnaissance en lançant à bord un couple de noix de coco, qui étaient tout ce qu'ils possédaient; ils s'en retournèrent à terre. Là se bornèrent toutes les communications que nous pûmes avoir avec les habitans des îles Pelew.

» Si l'on doit juger du peuple entier par le petit nombre de naturels que nous vîmes, à notre avis, ces hommes sont inférieurs, pour l'aspect extérieur, aux insulaires des îles Marquises, de la Société et des Amis (Nouka-Hiva, Taïti et Tonga); ils n'ont ni la taille avantageuse, ni les belles proportions des deux premiers peuples, et sont loin d'avoir l'air vigoureux, mâle et entreprenant des derniers. Ils ressemblent bien davantage à leurs voisins les Carolins, et, comme eux, n'appartiennent pas à une race belle et robuste. Parmi les coutumes qui leur sont communes, est celle de se fendre les oreilles, pour y passer des ornemens de végétaux, qui ont au moins un pouce d'épaisseur. Par l'effet du tatouage, à Pelew, comme aux Carolines, leurs jambes et leurs cuisses semblent avoir été trempées dans une teinture d'un noir bleuâtre; mais leur corps est orné de figures semblables à des doigts ou à des gants. Ils se montraient à nous entièrement nus, sans paraître en éprouver le moindre sentiment de honte, et ils nous témoignaient leur politesse et

Digitized by Google



3. Emplacement des Tentes d'Anson, à Juan Fernandez.

3. Puesto de las tiendas de Anson en Juan Fernandez



4. Cap Horn vu à neuf mille de distance.

4. Cabo de Hornos visto desde una distancia de nuve millas

Tom. 2. — Pl. LXVI.

PITTORESQUE.
PINTORESCO

Digitized by Google

Digitized by Google

leur hospitalité par les plus pressantes sollicitations d'aller les visiter chez eux. »

Au mois de juin 1828, le capitaine d'Urville parut devant les îles Pelew. Lui aussi avait le plus vif désir de visiter ce groupe si peu connu et si digne d'attention; mais il en fut empêché par le mauvais temps qui régnait alors, et plus encore par l'état désastreux de son équipage, désolé par les suites des fièvres de Vanikoro. Il se vit donc contraint de borner ses travaux à la reconnaissance de la partie orientale de ce groupe, opération qui lui fit courir plus d'un danger. Le mauvais temps empêcha aussi les insulaires de venir à bord de *l'Astrolabe*, et nul document ethnographique ne put être recueilli touchant cet archipel.

Des travaux combinés de Macluer et de d'Urville, il résulte que les îles Pelew ou Palaos forment une chaîne d'îles et d'îlots entourés de récifs qui s'étendent jusqu'à une très-grande distance de terre dans la partie occidentale, tandis qu'à l'E. ils vont rarement à plus de trois ou quatre milles au large. Le groupe entier a quarante lieues du N. au S., sur vingt ou trente milles de largeur. Ses limites géographiques sont : 6° 55' et 8° 35' lat. N.; 132° 20' et 131° 40' long. E.

Les îles les plus considérables de ce groupe sont :

Babelthouap qui a neuf lieues du N. au S., et qui domine une montagne, du sommet de laquelle on peut découvrir toutes les îles de l'archipel. Ses principaux districts sont Artingall, Emmalagui et Emerings qui ont chacun leur chef.

Coror a six milles de l'E. à l'O., et se compose de petites îles fort rapprochées les unes des autres. C'est là que réside le roi des îles Pelew.

Uruckthapel a une forme très-irrégulière et son sol est très-déchiqueté par les canaux que la mer forme.

Errakong n'a que trois milles et demi du N. au S. sur un mille de large.

Oroulong, au N. O. d'Uruckthapel, n'a que trois ou quatre milles de longueur.

Pelelew a huit milles du N. N. E. au S. S. O.; son aspect est fertile et riant, et elle est accompagnée de petites îles.

Angour, la plus méridionale des îles Pelew, est basse, et a trois ou quatre milles du N. E. au S. O. En 1801, le capitaine espagnol Ibargoïtia resta cinq jours devant ces terres, communiquant avec les habitans qu'il trouva tout-à-fait tels que les avait dépeints Wilson, bons, généreux et désintéressés.

Maintenant, avant que *l'Oceanic* quitte ces parages, il nous reste à récapituler cette longue nomenclature d'îles qui forment l'archipel des Carolines proprement dit, archipel immense qui n'a pas moins de sept cent cinquante lieues de l'E. à l'O. sur deux cents lieues environ du N. au S. A lui seul il forme la plus grande division de cette partie de l'Océanie que M. d'Urville désigne sous le nom de *Micronésie*. Hors de ses limites, dans cette division, trois îles seulement Gouaham, Tinian et Rota, offrent une faible population, de sorte que l'histoire complète des Carolins serait en même temps celle des Micronésiens. Malheureusement, à l'égard de ces insulaires, les documens sont encore bien incomplets, et il faut attendre que des explorations étendues en aient augmenté le nombre. Alors seulement, par la comparaison des mœurs, des habitudes diététiques, et surtout du langage, on pourra renouer quelques-uns des fils de la chaîne qui a pu rattacher les Polynésiens aux habitans des îles malaises, ou bien, au contraire, conclure avec connaissance de cause de cet examen que les deux nations ont été distinctes et séparées depuis un temps immémorial.

Dans notre revue des Carolines, nous commencerons par les groupes situés le plus à l'E., et nous ne ferons que mentionner ceux que nous avons déjà eu occasion de citer dans le cours du voyage.

I. Boston, découvertes le 25 mai 1824 par le capitaine Joy du *Boston*. Suivant ce marin, c'est un groupe de huit petites îles basses, de trente milles de circuit. On lit, dans la relation de Morrell, qu'elles furent reconnues, le 7 mai 1831, par un certain Hiram Covel, commandant la barque *l'Alliance*. Ce capitaine compta quatorze îles auxquelles il donna son nom de *Covel*, et il les trouva habitées par une nation parlant la langue espagnole!... Le groupe Boston gît environ par 4° 45' lat. N. et 165° 50' long. E.

I. Baring, découvertes en 1792 par le capitaine Bond du *Royal-Admiral*; ce sont de petites îles, revues en 1824 par le capitaine Joy du baleinier *Boston*. Elles paraissent identiques avec l'île *Namurik* des natifs figurée sur la carte de Kotzebue. Position : 5° 30' lat. N.; 166° long. E. (Pointe S.)

I. Hunter, découverte en 1797 par Dennat, qui lui donna deux milles d'étendue du N. O. au S. E. C'est peut-être la même que l'île *Ebon* de la carte de Kotzebue. Situation : lat. N. 5° 40'; long. E. 166° 50'.

I. Banham, découvertes en 1809 par *l'Eliza*

Digitized by Google

beth; explorées par Duperrey le 28 mai 1824. D'après la carte de ce dernier, c'est un groupe de trente milles d'étendue du N. au S., sur vingt-deux milles de l'E. à l'O. Il comprend une quarantaine d'îlots bas, boisés et peuplés, dont les plus grands ont au plus deux milles d'étendue. Limites géographiques : en lat. 5° 53' et 6° 18' N.; en long. 167° 6' et 167° 30' E. Sans doute la même que *Kili* de la carte de Kotzebue.

I. Aur, sans doute identiques avec l'île *Ibbetson* d'Arrowsmith, découvertes par le navire *Charlotte* en 1788; explorées et visitées en 1817 par le capitaine Kotzebue. Assemblage de trente-deux îlots bas et peuplés, occupant une étendue de treize milles du N. O. au S. E. Position : 8° 11' lat. N.; 168° 12' long. E. (Pointe S.)

Ce fut à Aur que Kotzebue rencontra le sauvage Kadou, natif d'Iouli, qui s'embarqua sur *le Rurick*, y fit un long séjour avec les Russes, et leur donna une foule de renseignemens curieux. Voici comment Kotzebue raconte leur première connaissance :

« Nous remarquâmes deux sauvages tatoués d'une manière toute différente des autres, et qui parlaient aussi un langage différent, ainsi que l'observa M. Chamisso. Nous leur demandâmes s'ils étaient originaires de cette île. Ils répondirent non, et nous racontèrent une longue histoire dans leur propre langue, mais à laquelle nous ne comprîmes pas un seul mot. Un de ces étrangers, homme d'une trentaine d'années, d'une taille moyenne et d'une tournure agréable, me plut beaucoup. Après avoir fait mes présens aux chefs, je lui donnai quelques morceaux de fer, qu'il reçut avec reconnaissance, sans pourtant témoigner la même joie que les autres sauvages. Il se tenait assidument près de moi. Au moment où le soleil se couchait, et comme nos hôtes prenaient congé de nous, il me prit en particulier, et, à mon grand étonnement, il exprima le désir de rester avec moi et de ne jamais me quitter. Je ne supposais pas que ce caprice pût durer plus d'un jour; je fus surpris de l'attachement qu'il avait sur-le-champ conçu pour ma personne, et je le gardai, attendu que le fait nous amusa tous beaucoup. Kadou eut à peine obtenu cette permission, qu'il se retourna promptement vers ses camarades qui l'attendaient, pour leur déclarer son intention de demeurer à bord du vaisseau, et il distribua son fer aux chefs. Dans les pirogues, l'étonnement fut inexprimable; les naturels s'efforcèrent en vain d'ébranler sa résolution; il resta immuable. A la fin, son ami Edock vint à lui, lui parla long-temps d'un ton sérieux, et quand il vit que les moyens de persuasion étaient inutiles, il essaya de l'entraîner de force; mais alors Kadou usa du droit du plus fort, il repoussa son ami loin de lui, et les pirogues s'éloignèrent. Sa résolution étant inexplicable pour moi, j'eus un soupçon qu'il avait peut-être le projet de commettre quelque larcin durant la nuit, puis de quitter secrètement le navire; c'est pourquoi la garde ordinaire de la nuit fut doublée, et son lit fut placé près du mien sur le pont, où j'avais coutume de dormir à cause de la chaleur. Kadou se trouva très-honoré de dormir près du *tamon* du navire; il parla peu, malgré tous les efforts qu'on fit pour le divertir, mangea de tout ce qu'on lui offrit, et se coucha paisiblement. Je raconterai ici ce que Kadou nous apprit plus tard, à diverses reprises, de son histoire.

» Kadou était né dans l'île de Ulle (*Iouli* de notre carte), appartenant aux Carolines, qui doit se trouver au moins à 1,500 milles anglais dans l'O. d'Aur, et qui n'est connue que de nom sur la carte, parce que le P. Cantova, en 1733, fut envoyé des îles des Larrons aux Carolines en qualité de missionnaire. Kadou partit de Ulle avec Edock et deux autres insulaires sur une pirogue à la voile, pour aller pêcher sur une île éloignée. Une violente tempête détourna ces malheureux de leur route; ils battirent la mer durant huit mois environ, et à la fin abordèrent, dans l'état le plus déplorable, sur l'île d'Aur. La plus grande partie de cette course fut accomplie contre la direction du vent accoutumé du N. E., fait très-remarquable pour ceux qui ont cru jusqu'ici que la population de la mer du Sud avait dû s'opérer de l'O. en allant vers l'E. Suivant le récit de Kadou, ils avaient leur voile constamment déployée durant leur voyage quand le vent le permettait, et ils la serraient quand le vent du N. E. soufflait, dans la persuasion qu'ils étaient sous le vent de leur île. Cela seulement peut expliquer leur arrivée à Aur. Ils estimaient le temps par lunes, en faisant un nœud à une corde à chaque nouvelle lune. Comme la mer leur fournissait beaucoup de poisson, et qu'ils connaissaient parfaitement le moyen de le prendre, ils souffrirent moins de la faim que de la soif; car, quoiqu'ils eussent soin de ramasser de l'eau en petite provision chaque fois qu'il venait de la pluie, ils se trouvèrent souvent entièrement privés d'eau fraîche. Kadou, qui était le meilleur plongeur, descendait souvent au fond de la mer, où l'on sait que l'eau est moins salée, avec une noix de coco, munie seulement d'une petite ouverture; mais,

Digitized by Google

si ce moyen les soulageait pour le moment, il est probable qu'il contribuait encore à les affaiblir. Quand ils aperçurent l'île d'Aur, la vue de la terre ne les réjouit point, car ils avaient perdu toute espèce de sentiment. Leurs voiles étaient depuis long-temps détruites, leur pirogue était le jouet des vents et des flots, et ils attendaient patiemment la mort, quand les habitans d'Aur envoyèrent plusieurs pirogues à leur secours, et les amenèrent au rivage privés de tout sentiment. Un tamon était présent à ce moment; les ustensiles de fer que ces malheureux possédaient encore excitèrent les désirs de leurs libérateurs, et ils étaient sur le point de leur donner le coup fatal, pour se partager leurs dépouilles, quand Tigodien, tamon de l'île d'Aur, arriva heureusement à temps pour sauver leur vie. Par la suite, quand Kadou offrit tous ses trésors à son libérateur, celui-ci fut assez généreux pour les refuser; il prit seulement une bagatelle, et défendit à ses sujets, sous peine de mort, de faire aucun mal aux pauvres étrangers. Kadou, avec ses compagnons, se rendit dans la maison de Tigodien qui prit de lui un soin vraiment paternel, et lui voua une affection particulière, à cause de son intelligence naturelle et de son bon cœur. D'après son calcul, il y avait environ trois ou quatre ans qu'il se trouvait à Aur. Kadou était dans les bois quand *le Rurick* parut en vue d'Aur; les naturels l'envoyèrent aussitôt chercher, car ils attendaient de lui l'explication d'un phénomène si étrange, attendu qu'il était un grand voyageur, et qu'il passait généralement pour un homme d'un grand savoir. Il leur avait souvent parlé de vaisseaux qui avaient visité Ulle; il se rappelait même les noms de deux hommes, Lewis et Marmol, qui étaient venus de la grande île de *Britannia;* aussi eut-il bientôt reconnu notre navire. Comme il avait beaucoup de penchant pour les blancs, il pressa les insulaires d'aller au vaisseau, et ceux-ci s'y refusèrent d'abord, car suivant une tradition accréditée parmi eux, les hommes blancs dévoraient les noirs. La promesse qu'il leur fit de leur procurer du fer par des échanges les décida enfin à aller à bord, et sur-le-champ il prit la résolution de rester avec nous, comme on l'a déjà vu. La précaution de le surveiller était parfaitement inutile; il dormit paisiblement toute la nuit, et s'éveilla, au point du jour, joyeux et content. »

I. Kawen, découvertes le 29 juin 1788 par les vaisseaux *Scarborough* et *Charlotte,* qui leur donnèrent le nom d'*îles Calvert;* revues le 5 juillet 1799 par *le Nautilus,* qui les nomma *Bass-Reef-tied-Islands;* explorées en 1817 par Kotzebue. Suivant ce dernier, c'est un groupe de trente-deux milles du N. O. au S. E. sur treize de large, contenant une cinquantaine d'îlots bas et boisés, dont le plus considérable a deux milles et demi de long sur un mille au plus de large. Kawen est occupée par des hommes tout-à-fait semblables à ceux d'Otdia, et les insulaires de ces deux groupes ont entre eux des rapports fréquens. Position : 8° 42' lat. N.; 168° 43' long. E. (Milieu.)

I. Eregup, découvertes en 1799 par Bishop du *Nautilus,* qui les nomma *Bishop junction Islands,* explorées par Kotzebue en 1817. Groupe de vingt-quatre milles d'étendue du N. O. au S. O. sur dix ou douze milles de large, comprenant une quinzaine d'îlots bas, boisés et peuplés. Position : 8° 56' lat. N.; 167° 50' long. E. (Pointe S.)

I. Legiep, découvertes en 1817 par Kotzebue, qui voulut les nommer *îles Heiden,* et revues par lui en 1824. Groupe de vingt-quatre milles du N. O. au S. E. sur deux de large, renfermant une trentaine de petites îles basses, boisées et peuplées, dont plusieurs paraissent avoir de quatre à six milles de circuit. Position : 9° 55' lat. N.; 166° 52' long. E. (Milieu.)

I. Temer, découverte en juillet 1799 par *le Nautilus,* qui la nomma *Step-to;* reconnue en 1816 par Kotzebue. Petite île de deux ou trois milles de circuit et inhabitée. Position : 9° 58' lat. N.; 167° 22' long. E.

I. Ailou, découvertes en 1788 par *la Charlotte* qui les nomma *Tindal* et *Watt,* explorées en 1817 par Kotzebue qui les nomma *îles Krusenstern.* Groupe d'un grand nombre de petites îles, ayant quinze milles du N. au S. E. sur cinq de largeur. Position : 10° 11' lat. N.; 167° 45' long. E. (Pointe S.) Chamisso observa que ce groupe était le plus pauvre de ceux où les Russes abordèrent (Pl. LVI—1).

I. Miadi, découverte le 1er janvier 1817 par Kotzebue, qui la nomma *île du Nouvel-An.* Petite île boisée et basse, ayant trois milles du N. au S. sur un mille à peine de large. Position: 10° 7' lat. N.; 168° 34' long. E.

I. Oudirik et Tagai, explorées par Kotzebue en 1816, qui les nomma *Koutousoff* et *Souvaroff,* revues par lui en 1817. Ce sont deux groupes, le premier de seize milles d'étendue de N. au S.; le second de trente milles de circuit; contenant chacun quatre îlots habités et séparés par un canal fort étroit. Positions géographiques : Oudirick par 11° 14' lat. N. et 167° 38' long. E. (Pointe E.) Tagaï par 11° 4' lat. N. et

Digitized by Google

167° 25' long. E. (Pointe S.) Ces deux groupes formaient l'île *Button* de la carte de Marshall qui les vit le premier en 1788 (PL. LVII—2).

I. BIGAR, découvertes en 1788 par le capitaine Dawson qui leur donna son nom; indiquées à Kotzebue en 1816 par les naturels de Oudirik. Groupe de quatorze milles de longueur du N. N. O. au S. S. E., avec trois îlots déserts et dépourvus d'eau douce. Les naturels des îles voisines vont seulement quelquefois les visiter pour s'y procurer des oiseaux et des tortues. Position : 11° 43' lat. N.; 167° 49' long. E. (Pointe S.)

I. DAUPHIN, découvertes par Wallis le 3 septembre 1767; reconnues par Kotzebue en 1824, qui les désigne sous le nom de *Pescadores*. Groupe d'îles basses, de trente milles de circuit environ, avec des îlots bien boisés, mais sur lesquels Kotzebue ne put distinguer aucune trace d'habitans. Position : 11° 19' lat. N.; 165° 15' long. E. (Milieu.)

I. PESCADORES. Ces îles font peut-être partie de celles que vit Wallis en 1767, mais elles en sont bien certainement séparées, ainsi que le constata en 1825 Kotzebue qui donna à celles-ci le nom de *Korsakoff*. D'après sa reconnaissance, ce groupe a cinquante-quatre milles de l'E. N. E. à l'O. S. O., et dix milles dans sa plus grande largeur. Les îlots qui le composent sont couverts d'une superbe végétation, et les cocotiers s'y élèvent à une taille majestueuse; pourtant on n'y remarque aucune trace de population. Position : 11° 17' lat. N.; 164° 35' long. E. (Milieu.)

I. ESCHSCHOLTZ, découvertes par Kotzebue en octobre 1825. Groupe d'îles basses dont il ne vit que la partie occidentale, qui formait une chaîne étroite de quinze milles de longueur, contenant une douzaine de petits îlots bas; il n'y vit point de trace de population. Probablement c'est l'île *Udia-Milaï* des naturels de Radack. Position : 11° 32' lat. N.; 163° 6' long. E. (Pointe S. O.)

I. BROWN, découvertes en 1794 par le capitaine Butler du *Walpole*, revues en 1798 par le capitaine Fearn; reconnues en 1824 par Kotzebue qui les désigna, sans doute par erreur, sous le nom d'*îles Bronus*, et en 1827 par Lütke. C'est une chaîne circulaire de brisans de soixante-cinq milles de circuit avec une trentaine de petits îlots bas et boisés; les îles *Parry* et *Arthur* qui sont les plus grandes n'ont pas trois milles de circuit. Position : 11° 30' lat. N.; 160° 54' long. E. (Milieu).

I. PROVIDENCE, découvertes en 1811 par le navire *Providence*. Petites îles entourées de récifs d'après la carte de Duperrey. *Arrecipos* de Horsburgh et de Lütke. Position : 8° 35' lat. N.; 158° 45' long. E. (Pointe S. E.)

I. WADELEN, découvertes en 1792 par le capitaine Bond du *Royal-Admiral*, qui les nomma *Musquitto Group* avec les suivantes; revues par le capitaine Dennat en 1797 qui les nomma *îles Ross*; enfin par le capitaine russe Chromtschenko en 1832. Celui-ci constata que ce groupe occupe une étendue de soixante-quatre milles de l'O. N. O. à l'E. S. E., sur dix milles de large, et qu'il contient quarante-quatre îlots grands ou petits. Position : lat. N. 9° 19'; long. E. 164° 36'. (Pointe N. O.)

I. NAMOU, découvertes en 1792 par le capitaine Bond, revues en 1832 par Chromtschenko, qui a vu que c'était un groupe de trente milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., et de douze de large; renfermant cinq îles un peu grandes et vingt petites, toutes unies par un même récif. Position : 7° 45' lat. N.; 166° 3' long. E. (Iles du sud.)

I. ODIA. Sans doute l'île *Lambert* de Dennat en 1797, indiquée à Kotzebue par les naturels de Radack. Cette île, qui doit former un groupe bien peuplé, a besoin d'une nouvelle exploration, et doit être située environ par 7° lat. N., et 166° 30' long. E. Le groupe Odia, avec ses deux précédens, *Wadelen* et *Namou*, doit former la chaîne des îles Ralik annoncées à Kotzebue par les insulaires de Radack.

D'après Kadou, le groupe de Ralik serait semblable à celui de Radack pour l'aspect du sol, la langue des habitans et leurs habitudes générales. Seulement le peuple est plus heureux et mieux nourri; les naturels portent de plus grands ornemens aux oreilles. Quand ces deux groupes sont en guerre, celui de Ralik peut armer jusqu'à cinquante pirogues. La paix avait été conclue entre les deux nations quelque temps avant le passage de Kotzebue en 1816.

I. PIGUIRAH, groupe indiqué sur la carte de Lütke, nous ne savons d'après quelle autorité, par 2° 30' lat. N., et 151° 37' long. E.

I. NOUGOUOR, découvertes en 1806 par le capitaine Monteverde, qui leur donna son nom. Groupe de plusieurs petites îles basses et habitées, ayant dix milles du N. E. au S. O. Lat. N. 3° 27'; long. E. 153° 25'. (Milieu.)

Si l'on peut s'en rapporter à Morrell, qui dit avoir visité ces îles en 1830, les naturels sont grands, bien faits et actifs. La taille moyenne des hommes serait de cinq pieds neuf pouces (six pieds deux pouces anglais), et quelques-uns d'entre eux pèseraient jusqu'à deux

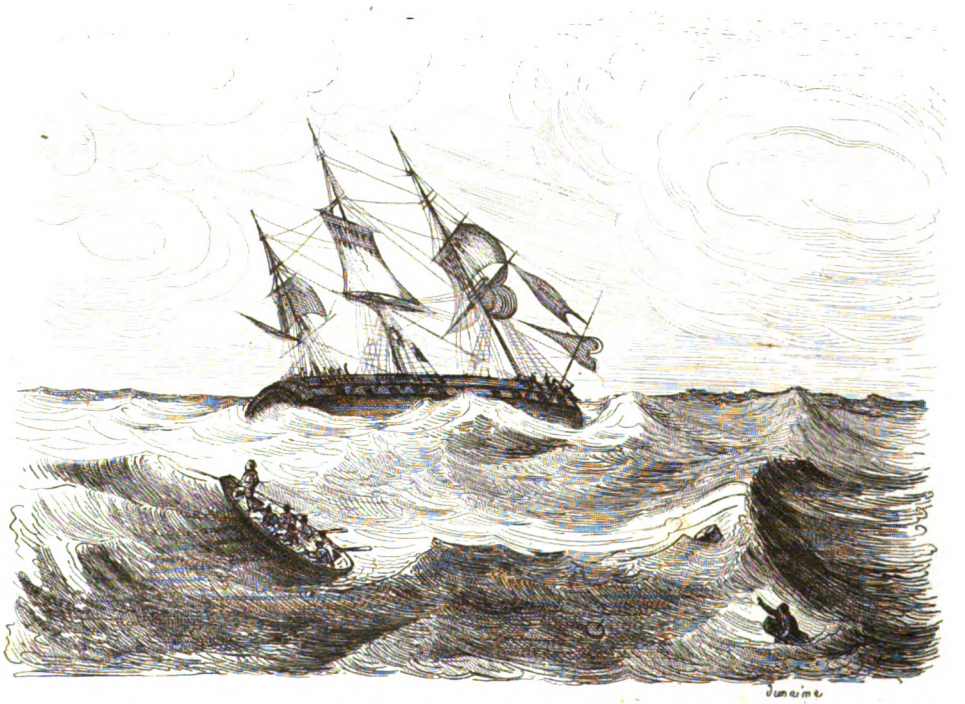
Digitized by Google

Digitized by Google



1. Débris de la Corvette Française l'Uranie.

1 Reliquias de la Corveta Francesa la Urania.



2. Un Homme à la Mer.

2. Un Hombre en el Mar

de Sainson del.

VOYAGE
VIAGE.

Digitized by Google

cent cinquante livres. Leur teint est olivâtre, leur nez plat; ils ont les cheveux noirs et frisés, de six ou huit pouces de long, les pommettes saillantes, de petits yeux noirs, très-vifs et très-perçans, le front élevé, et les dents blanches et régulières. Après le mariage, le vêtement des deux sexes consiste en une sorte de tablier qui descend jusqu'à la moitié des cuisses; avant le mariage, les deux sexes vont entièrement nus. Après avoir lié connaissance avec les Américains par divers échanges, les insulaires invitèrent leurs nouveaux amis à se rapprocher de terre, en leur promettant d'aller leur chercher des huîtres perlières, de l'écaille de tortue et des tripangs. Une cinquantaine de grandes pirogues se rassemblèrent en peu de temps; mais Morrell reconnut bientôt, avec sa lunette qu'au lieu des objets promis, les braves négocians embarquaient en toute hâte force lances, casse-têtes, et qu'en outre ils se barbouillaient la face de peinture rouge, preuve non équivoque de leurs dispositions hostiles. En effet, quand tout fut prêt, ces pirogues, montées chacune par quinze ou vingt guerriers, s'avancèrent en bon ordre, sur deux divisions, pour prendre *l'Antarctic* des deux bords, en filant huit nœuds. Alors, sans les attendre, Morrell fit serrer toutes ses voiles et fila grand largue au taux de dix nœuds, laissant les naturels de Nougonor ébahis de la marche supérieure de la grande pirogue, qu'ils s'imaginaient déjà tenir en leur pouvoir. Morrell a soin de noter que les récifs de ces îles sont littéralement couverts d'huîtres perlières, de tripangs et de tortues; ce qui peut être plus ou moins exact.

I. Dunkins. D'après la carte de Duperrey, ce serait un groupe découvert en 1824, situé par 4° lat. N. et 152° 12' long. E. (Pointe S.) Mais il est possible que ce soit seulement un double emploi avec le groupe précédent ou bien avec le suivant.

I. Ngarik, découvertes en 1773 par Tomson, qui les nomma *los Valientes;* revues en 1793 par Musgrave, du *Sugar-Cane*, qui les nomma les *Sept-Iles;* puis en 1794 par le navire *Britannia*, qui les appela *Raven Islands;* explorées enfin en 1828 par Lütke. Groupe de vingt milles de circuit, contenant onze îlots bas, boisés et peuplés. Le plus grand n'a pas un mille d'étendue. Position : 5° 49' lat. N.; 155° 15' long. E. (Pointe E.)

I. Sotoan, découvertes en 1795 par le capitaine Mertlock, qui leur donna le nom de son navire *Young-William;* explorées par Lütke en 1828. Groupe d'une soixantaine d'îlots bas, boisés et bien peuplés, ayant environ quarante milles de circuit. Le plus grand de ces îlots, nommé *Ta*, a cinq milles de long sur trois cents toises de largeur au plus. Suivant Morrell, qui visita ces îles en 1830, deux de ces îlots auraient environ quinze milles de circuit, et seraient élevés d'une centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer. Les naturels l'ayant invité à se rendre à terre, il céda à leurs désirs; il y fut accueilli très-amicalement par des hommes, et surtout par quelques jeunes filles, dont il fait, à son ordinaire, le portrait le plus séduisant. A l'en croire, c'étaient de jeunes nymphes de seize ou dix-sept ans, aux yeux de gazelle, aux dents d'ivoire, aux traits les plus délicats qu'il eût jamais rencontrés. Leur taille était petite; mais leurs mains et leurs pieds l'étaient encore plus à proportion; elles avaient des cheveux noirs, et puis des yeux étincelans comme des grains de jais au milieu d'un émail liquide; de petites joues rondes et fraîches, un menton à l'avenant, des lèvres appelant les baisers; des cous minces et des corsages nus qu'on eût embrassés avec les deux mains. A ce portrait enchanteur, ajoutait-il naïvement, il était forcé d'opposer une ombre : leur peau était d'une couleur légère de cuivre.

Les amitiés que les habitans de Sotoan firent à Morrell ne servaient pourtant qu'à cacher un piége : au moment où il voulut se rembarquer, ils allaient fondre sur lui, lorsque ses camarades, à l'aide de leurs armes à feu, mirent en fuite les assaillans. A peine étaient-ils de retour à bord, que *l'Antarctic* se vit sur le point d'être environné par une centaine de pirogues qui accouraient de toutes les îles pour lui livrer l'assaut. Morrell se voyant, dit-il, dans l'alternative ou de voir lequel pourrait faire le plus de mal à l'autre, ou de tourner le dos aux insulaires, adopta ce dernier parti comme le plus humain.

Tout près de Sotoan, sont deux autres groupes moins considérables, également explorés par Lütke en 1828, savoir : au N. E. *Lougounor*, de dix ou quinze milles de circuit, avec dix-sept îlots bas et boisés, dont les plus grands ont deux milles d'étendue, et au N. *Etal*, qui a trois milles et demi d'étendue, et qui comprend jusqu'à dix-huit îlots fort petits.

Les limites géographiques de Sotoan sont en latitude 5° 15' et 5° 36' N.; en longitude 151° 16' et 151° 38' E.

I. Namoulouk, découvertes par le Russe Lütke en janvier 1828; revues en mai 1830 par Morrel, qui les nomma *Skeddy's Group.* Groupe de six milles de circuit, contenant trois îles basses et

Digitized by Google

boisées, ayant environ chacune un demi-mille de long. Morrel, qui exagère beaucoup les dimensions de ce groupe, assure qu'il est peuplé par une race d'hommes semblables à ceux de Hogoleu, et que le sol des îles est presque entièrement couvert de cocotiers et d'arbres à pain. Position : lat. N. 5° 53'; long. E. 150° 57'.

I. San-Agustin, découverte par l'Espagnol Tomson en 1773. Ile basse de six milles d'étendue du N. N. O. au S. S. E., avec un récif qui s'avance de six milles au large à sa pointe S. E. Position : 7° 25' lat. N.; 153° 45' long. E. (Pointe N.)? Ne serait-elle pas identique avec la suivante ? Ce serait un fait à constater.

I. Bordelaise, découverte par le capitaine Saliz le 18 juin 1826, qui lui donna le nom de son navire. Petite île plate, unie, de un ou deux milles d'étendue, et de quatre-vingts pieds de hauteur. Position : 7° 38' lat. N.; 152° 45' long. E.

I. San-Rafael, découverte en 1806 par Monteverde, qui lui donna le nom de son bâtiment. Petite île basse, de trois ou quatre milles de circuit, avec un brisant. Position : lat. N. 7° 17'; long. E. 151° 32.

I. Mourileu, découvertes le 2 avril 1826 par John Hall; explorées par Lütke en novembre 1828. Ce petit archipel se compose de deux groupes distincts; le premier, *Namolipiafane*, a quarante milles de circuit, et compte quatorze petites îles basses dont les plus grandes ont à peine un mille d'étendue; l'autre, *Mourileu*, a quarante-cinq milles de circuit, et compte treize îlots bas, boisés et tous fort petits. Limites géographiques : en latitude, 8° 27' et 8° 48' N.; en longitude, 149° 24' et 150° 2' E.

I. Faieou (orientales), découvertes le 2 avril 1824 par le capitaine John Hall, reconnues par Lütke en 1828. Deux îlots contigus, bas, boisés, ayant au plus deux milles d'étendue avec leurs récifs. Position : 8° 34' lat. N.; 149° 5' long. E.

I. Ounoun, découverte en 1801 par Ibergoïtia, qui la nomma *Anonyme;* explorée en 1828 par Lütke. Ile basse, boisée, longue de deux milles et demi du N. au S., à peine large d'un tiers de mille. Position : 8° 37' lat. N.; 147° 30' long. E.

I. Maguir, découvertes par le capitaine Bunkey en 1824, qui les nomma *îles Ramp;* explorées en 1828 par Lütke. Deux petits îlots bas et boisés. Position : 9° 1' lat. N.; 147° 55' long. E. (Celle de l'E.)

I. Peserar, découvertes en 1824 par Bunkey, qui leur donna son nom; explorées en 1828 par Lütke. Deux petits groupes composés chacun de quatre ou cinq îlots petits, bas et boisés. *Oumalik*, le plus grand, a tout au plus un mille de long. Position : 8° 39' lat. N.; 148° 7' long. E.

Les trois groupes précédens réunis forment le groupe total de *Namonouïto* de Lütke, ayant alors environ cent milles de circuit. Maguir et Peserar furent vues par *l'Eclipse* le 11 avril 1827.

I. Poul Wat et Alet, découvertes par le capitaine Mortlock en 1795, revues en 1799 et 1801 par Ibergoïtia, explorées en 1819 par Freycinet. Deux îlots bas, boisés et peuplés, ayant quinze ou seize milles de circuit, en y comprenant les récifs. Ce sont les îles *Kata* des anciennes cartes espagnoles. Position : 7° 19' lat. N.; 146° 55' long. E. (Celle de l'est.)

I. Souk, probablement la *San-Bartolomé* de Quiros en 1596; vue par Musgrave du *Sugar-Cane* en 1793, par Ibergoïtia en 1799 et 1801; reconnue par Freycinet en 1819. Ilot bas, boisé et inhabité, de cinq ou six milles de circuit, entouré par un haut-fond très-étendu. Position : 6° 40' lat. N.; 147° 5' long. E.

I. Bigali, découverte le 3 juillet 1824 par Duperrey, revue en février 1828 par Lütke, qui la nomme *Piguele*. Ilot bas, boisé, désert, de deux cents toises de large, environné d'un récif. Position : 8° 13' lat. N.; 145° 18' long. E.

I. Lidia, découverte en 1801, vue par *l'Océan* en 1804. Sans doute identique avec l'île *Faralis* vue par Morrell en mai 1830. Ilot inhabité, bas et couvert de broussailles, de trois milles de circuit. Position : 8° 37' lat. N.; 144° 51' long. E.

I. Faieou (occidentale), retrouvée par Lütke en 1828. Ilot bas et boisé, de deux cents toises au plus d'étendue, avec un brisant de près de cinq milles d'étendue. Position : 8° 6' lat. N.; 144° 32' long. E.

I. Satarval, découverte en 1797 par Wilson, qui la nomma *Tucker*, reconnue en 1824 par Duperrey, et en 1828 par Lütke. Petite île basse et habitée, ayant à peine deux milles de circuit. Ses habitans sont de hardis navigateurs, et ovnt presque chaque année faire une course à Gouaham. Position : 7° 22' lat. N.; 144° 46' long. E.

I. Namourek, vues en 1797 par Wilson, qui les nomma, réunies aux suivantes, îles *Swede;* reconnues en 1828 par Lütke, qui y retrouva les îles *Lamurek* ou *Lamorsek* de différens navigateurs et des anciennes relations des missionnaires. C'est tout simplement une chaîne de brisans de six milles de longueur, avec trois îlots très-petits, bas, boisés et peuplés. Position : 7° 30' lat. N.; 144° 10' long. E. (Pointe S. E.)

I. Elet, faisant partie des îles *Swede* de Wil-

Digitized by Google

son en 1797, reconnues en 1828 par Lütke. Chaîne de brisans de six ou sept milles d'étendue, contenant sept îlots bas, boisés et peuplés. Position : 7° 26' lat. N.; 144° long. E. (Pointe S.)

I. Olimirao, découvertes par Lütke en mars 1828. Groupe de huit ou neuf milles de circuit, qui ne contient que deux îlots bas et boisés. Lat. N. 7° 45'; long. E. 142° 37'.

I. Farroilep, découvertes en 1827 et nommées alors *Gardner;* explorées par Lütke en mars 1828. Groupe de quatre ou cinq milles de circuit, avec trois îlots bas et boisés. Position : 8° 37' lat. N.; 142° 16' long. E. Suivant Cantova, vue dès 1696 par Juan Rodriguez.

I. Ifelouk, découvertes en 1797 par Wilson, qui les nomma *Two Islands*, reconnues par Lütke en 1828. Groupe de trois ou quatre milles de circuit, composé de quatre îlots bas et boisés. Position : 7° 25' lat. N.; 142° 12' long. E.

I. Iouli, *Ulee* de Cantova, *Guliai* de Torrès, fort connue des missionnaires dès le commencement du dernier siècle par les récits des naturels. Cependant le premier qui la vit, sans connaître son véritable nom, fut Wilson en 1797, et il l'appela les *Treize-Iles*. Louis de Torrès de Gouaham la visita, en 1804, sur le navire *Maria*. Enfin, Lütke l'a explorée dans le plus grand détail en mars 1828, et il écrit son nom *Oulleay*. C'est une chaîne de douze milles de circuit, contenant une vingtaine d'îlots très-petits, bas et boisés. Les principaux sont *Raoure*, *Baliaou*, *Oulleay*, *Tagoilap*, *Saliape* et *Oulemeray*. Kadou, dont nous avons déjà parlé, était de ce dernier îlot, et son chef, qui l'était aussi du groupe entier, se nommait Toua; ce chef alla faire un tour à Gouaham en 1807. Position : 7° 24' lat. N.; 141° 40' long. E. (Pointe E.)

I. Aurupig, d'après la carte d'Arrowsmith, découvertes en 1791; vues par Saliz en 1826; reconnues par Lütke en 1828. Trois îlots bas et fort petits. Position : 6° 40' lat. N.; 140° 59' long. E.

I. Phillip. Deux petites îles découvertes par le capitaine Hunter en 1791. *Sorol* de la carte de Lütke. Position : 8° 6' lat. N.; 138° 34' long. E.

I. Sonsorol. Deux petites îles découvertes en 1710 par l'Espagnol Padilla, capitaine du *Santa-Trinidad;* nommées *Sanseror* par les habitans de Pelew, qui y vont souvent. Celle du midi, qui est la plus grande, est séparée de l'autre par un canal de deux milles, et est nommée *Kodokopoui* par les naturels. Lat. N. 5° 20'; long. E. 129° 54'.

Voici ce qu'on lit dans les *Lettres édifiantes* touchant une tentative faite par deux missionnaires espagnols, qui montèrent le vaisseau de Padilla pour aller prêcher l'Évangile aux habitans de Sonsorol. La relation est de la main de Joseph Somera, l'un des officiers du *Santa-Trinidad.*

« Après quinze jours de navigation depuis les Philippines, le 30 novembre 1710, nous découvrîmes la terre au N. E. : c'étaient deux îles que les PP. Dubaron et Cortil, que nous conduisions, nommèrent *Saint-André*, du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proches, nous aperçûmes un bateau qui venait à nous, et dans lequel il y avait de ces insulaires qui nous criaient de loin : *Mapia! mapia!* (bonnes gens!). Un Palaos (habitant de Pelew), qui avait été baptisé à Manille, et que nous avions mené avec nous, se montra à eux et leur parla. Aussitôt ils vinrent à bord et nous dirent que ces îles s'appelaient *Sonsorol* (*Sonrol* sur la carte de Cantova; *Sarol* sur celle de Serrano), et qu'elles étaient du nombre des îles Palaos. Ils firent paraître beaucoup de joie d'être avec nous, et le témoignèrent en nous baisant les mains et en nous embrassant.

» Ces peuples sont bien faits de corps et d'une complexion robuste : ils vont tout nus, excepté qu'ils couvrent leurs parties sexuelles d'un morceau de natte; leurs cheveux sont presque crépus; ils ont fort peu de barbe; pour se garantir de la pluie, ils portent sur les épaules un petit manteau fait de fils de patates, et sur la tête une espèce de chapeau de nattes autour duquel ils attachent des plumes d'oiseaux toutes vertes. Ils furent surpris de voir nos mariniers fumer du tabac; ils paraissaient faire grand cas du fer; ils le regardaient avec des yeux avides, et nous en demandaient sans cesse. Après midi, deux autres barques vinrent à nous chargées chacune de huit hommes. Dès qu'ils approchèrent de notre bord, ils se mirent à chanter, réglant la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eurent abordé, ils prirent la longueur de notre bâtiment, dans l'idée qu'il était fait d'une seule pièce de bois : d'autres comptaient les hommes qui étaient sur notre bord. Ils nous apportèrent quelques cocos, du poisson sec et des herbes. Ces îles sont toutes couvertes d'arbres jusque sur le bord de la mer. Les bateaux sont assez bien faits, ayant des voiles latines; un côté du bateau est soutenu par un contre-poids qui l'empêche de tourner. Nous leur demandâmes à quelle aire de vent était la principale de leur île, qui s'appelle *Panlog :* ils nous montrèrent le N. N. E. : ils ajoutèrent que

Digitized by Google

vers le sud il y a encore deux îles ; l'une s'appelle *Merieras* et l'autre *Poulo*, sur la carte de Serrano *Muries* et *Falin*.

» J'envoyai la chaloupe avec la sonde chercher un endroit où l'on pût mouiller. A un quart de lieue de l'île, elle fut abordée par un bateau du pays rempli d'insulaires : l'un d'eux aperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, et se jeta à la mer, l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre ; le fond était de roche, et grand fond partout. A son retour j'envoyai encore un autre homme chercher un mouillage : il alla tout près de la terre et trouva partout, comme le premier, grand fond de roche ; ainsi nul endroit où l'on pût jeter l'ancre. Je me soutenais à la voile contre le courant qui portait avec vitesse au S. E. ; mais le vent étant venu à manquer, nous dérivâmes au large. Alors les insulaires venus sur notre bord rentrèrent dans leurs bateaux pour s'en retourner. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, et ne purent l'y résoudre : ils s'entretinrent de religion, et lui firent prononcer les noms de Jésus et de Marie, ce qu'il fit d'une manière très-affectueuse ; on l'interrogea sur la grandeur de l'île et le nombre des habitans ; il répondit que l'île avait bien deux lieues et demie de tour, qu'il pouvait y avoir huit cents habitans qui vivaient de cocos, de poissons et d'herbage.

» Je pris la hauteur du soleil à midi, et me trouvai par 5° 16' lat. N., et la variation 5° N. E. ; les courans nous emportaient au large avec violence vers le S. E. Je ne pus regagner la terre que le 4 décembre : nous nous trouvions à l'embouchure d'une passe entre deux îles. J'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage ; mais partout grand fond de rocher, et impossibilité de jeter l'ancre. Le 5, les PP. Dubaron et Cortil formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix. Padilla et moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposaient, ce qu'ils avaient à craindre des insulaires, dont ils ne connaissaient pas le génie, et l'embarras où ils se trouveraient, si les courans jetaient si bien le vaisseau au large qu'on ne pût se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons : ils entrèrent dans la chaloupe avec le contre-maître, l'enseigne des troupes de débarquement, le Palaos interprète, sa femme et ses enfans. Après leur départ, nous nous soutînmes à la voile toute la journée, à la faveur du vent ; mais il manqua sur le soir, et le courant nous jeta au large. Jusqu'au 9 à midi, nous fîmes tous nos efforts pour approcher de terre, sans pouvoir rien gagner : au contraire, nous nous éloignions de plus en plus ; je me trouvai par 5° 28' lat. N. Nous tînmes conseil sur le parti qu'il y avait à prendre : Padilla, un frère jésuite, l'aide-pilote et moi, fûmes tous d'avis de faire route pour découvrir l'île *Panlog*, principale de toutes, et éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues. »

Après avoir reconnu Panlog, Padilla retourna aux îles Sonsorol, pour s'informer du sort des missionnaires ; il passa trois jours en croisière autour du groupe, sans qu'aucune pirogue se montrât, et, au bout de ce temps, un vent violent le força de s'éloigner. L'année suivante, le P. Serrano partit à son tour pour aller secourir les PP. Dubaron et Cortil ; mais, au troisième jour de navigation, une violente tempête brisa son navire ; deux Indiens et un Espagnol échappèrent seuls à ce triste naufrage, et en portèrent la nouvelle à Manille. Plus tard, un navire espagnol, passant près des Palaos, se prit de querelle avec les insulaires, et emmena quelques-uns de ceux-ci captifs à Manille. « Là, dit le P. Carier, qui donne ces derniers détails, on leur demanda par signes ce qu'étaient devenus les deux PP. qui étaient restés dans une de leurs îles : ils répondirent de même par signes et firent entendre que leurs compatriotes les avaient tués et ensuite mangés. »

I. Poulo-Anna, découverte en 1761 par le vaisseau *Carnavon;* vue le 12 octobre 1767 par Carteret, qui la nomma île du *Courant*, en 1769 par le navire *Ponsonby*, en 1785 par *le Trac-Briton*. Petite île basse et boisée. Position : 4° 38' lat. N. ; 129° 44' long. E.

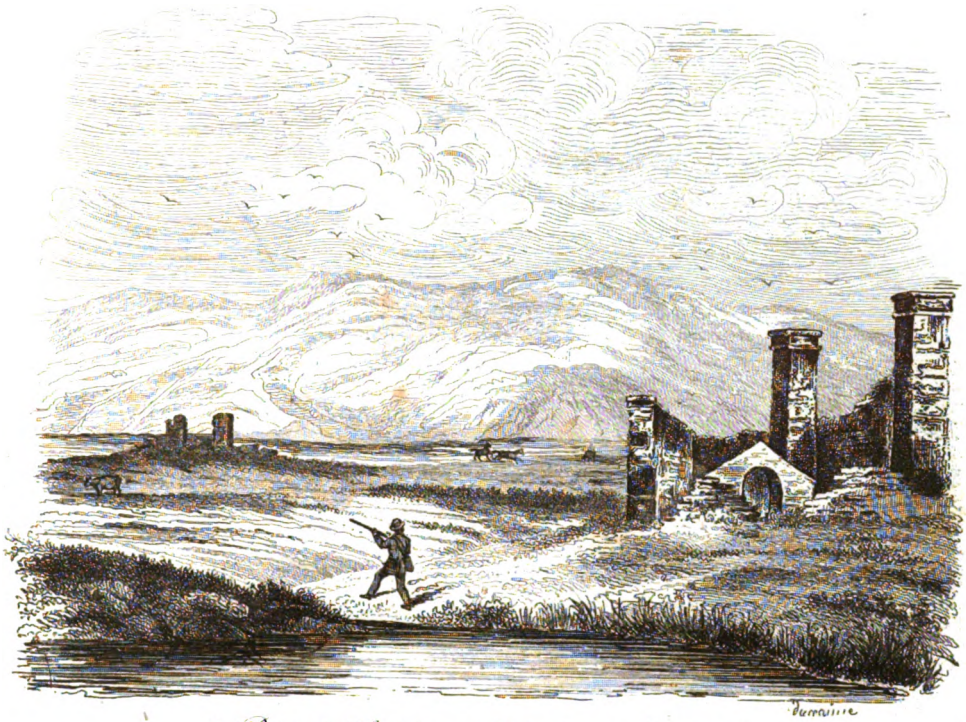
I. Poulo-Mariéré, retrouvée en 1781 par *le Montrose*. Petite île habitée, de deux milles du N. au S., et d'un mille de largeur. *Hastings* de la carte d'Arrowsmith. Lat. N. 4° 20'. Long. E. 130° 8'.

I. Nevil, découverte en 1781 par le navire *Montrose*, qui lui donna ce nom ; vue en 1782 par le vaisseau *Lord North*, qui la nomma *North;* en 1788 par Douglas, capitaine de *l'Iphigénie*, qui l'appela *Johnston*. Probablement identique avec l'île *Evening*, vue par Carteret le 17 septembre 1767. Basse, de trois milles de circuit, avec un récif à sa pointe E. Position : 3° 3' lat. N. ; 128° 44' long. E.

Enfin nous terminons cette longue nomenclature par le groupe suivant, qui appartient encore à la Micronésie :

I. Guèdes, découvertes en 1537 par Grijalva et Alvaredo, retrouvées en 1767 par Car-

Digitized by Google



3. *Ruines de l'Etablissement Français aux Malouines.*

3 Ruinas del establecimiento Francés en las Maluinas.



4. *Retour de Chasse aux Malouines.*

4. Vuelta de la Caza, en las Maluinas

Digitized by Google

Digitized by Google

teret, qui les nomma îles *Joseph Freewill;* vues en 1788 par Meares, puis par Maclner, puis par le capitaine William du *Thams*, enfin par Horsburgh, qui détermina exactement leur position. Barclay, qui y mouilla en 1805, en compte quatre bien peuplées. Elles sont basses, couvertes de gros cocotiers, ont quatorze milles du N. au S. et cinq milles de l'E. à l'O.; elles ont aussi reçu le nom d'*îles Saint-David*. Ces îles ont cela de fort remarquable, que, malgré leur grande proximité de la Nouvelle-Guinée, qu'habite la race noire, elles sont occupées par des hommes de couleur jaune, circonstance qui les rend dignes de toute l'attention des navigateurs. Il sera surtout important d'étudier la langue de ces insulaires, car elle donnera le moyen de décider s'ils appartiennent encore à la grande famille polynésienne, ou bien s'ils doivent déjà entrer dans les peuplades malaises, ou enfin s'ils constituent encore une de ces variétés anomales qui occupent la Micronésie. Les îles Guèdes sont situées par 0° 50' lat. N., 132° 2' long. E.

CHAPITRE LVI.

TRAVERSÉE. — PÊCHE DE BALEINES. — ILES GALAPAGOS. — JUAN-FERNANDEZ. — CAP HORN.

Dans le cours de sa navigation à travers l'archipel des Carolines, Pendleton avait sérieusement songé au but principal de son voyage. Son pélerinage d'échelle en échelle, apportant à chacune les objets qui y étaient de prompte vente, pour charger les denrées qui convenaient à un marché voisin, ses dix campagnes dans une campagne, ses dix spéculations dans une spéculation, étaient alors terminées. Il commençait à être fatigué de sa croisière; il se sentait pris du désir de revoir son pays, sa famille, ses enfans. Aussi, avait-il, après le départ de Gouaham, tout disposé à bord pour reprendre son métier de baleinier. Il lui restait une centaine de futailles à remplir, et il ne voulait pas rentrer dans le port de New-York avec son *Oceanic* sur demi-lest. Il serait plutôt retourné aux Pôles pour y chercher des baleines.

Cette fois, le hasard le servit mal. Pendant quinze jours, nous battîmes ces mers sans faire une rencontre heureuse. A peine signala-t-on dans le lointain quelques petits baleinons qui ne valaient pas qu'on mît les embarcations à la mer. « On a ensorcelé ces parages, murmurait l'Américain; c'est pourtant la bonne latitude et la bonne époque : persistons. » Cependant, après trois semaines de recherches infructueuses, il perdit patience. « Au diable la croisière! s'écria-t-il; toutes les baleines ont dû émigrer vers l'E. Nous en trouverons, s'il plaît à Dieu, aux Galapagos et sur la côte du Chili. S'il faut pousser jusqu'à la Nouvelle-Shetland, nous le ferons : *l'Oceanic* ne rentrera pas avec ses tonnes vides. »

Cette résolution une fois prise, Pendleton fit servir. On était alors dans la mousson d'O. Il fit porter au N. E., afin de trouver des brises faites hors de la zône tempérée, laissa courir ainsi jusqu'aux approches du continent américain, puis donna l'ordre de cingler au S. E. Le 12 octobre, nous étions par le travers des Galapagos, quand la prévision du capitaine se réalisa. *L'Oceanic* était entouré de baleines. On en signala quatre le même jour. « A l'ouvrage, enfans! dit alors l'Américain: la pêche est ouverte. »

A ces mots, l'équipage se réveilla. On eût dit que cet appel avait fait vibrer en lui une corde nouvelle. Chaque matelot sautait sur les harpons, et se disputait l'honneur de la première prise. Le capitaine intervint et distribua son monde. On arma deux baleinières, dans lesquelles descendirent les matelots les plus hardis et les plus habiles. Cinq hommes suffisaient pour chaque embarcation. Pour combattre le monstrueux cétacé, il ne fallait point de bras inutiles : malgré mes instances, on m'exclut, et je fus obligé de suivre ce spectacle de dessus le pont.

La proie que l'on convoitait était une baleine énorme, qui paraissait dormir sur l'eau. Pour un œil peu exercé, l'animal ressemblait à un rocher, tant il était immobile et grisâtre, sans vie apparente, sans forme précise. Les embarcations ramèrent vivement vers cette masse. Quand on en fut arrivé à une distance de quelques toises, le harponneur se dressa sur l'avant de la baleinière, l'œil fixé sur sa victime, et ne perdant pas un seul de ses mouvemens. Le monstre ne remuait pas, il semblait mort. Ce ne fut guère qu'au moment où on allait lever les rames que, par une brusque secousse, la baleine fit sentir qu'elle prévoyait le danger. Elle avait plongé; mais au remous que causait le déplacement de l'eau, on pouvait suivre sa marche sous-marine, et tenir incessamment les embarcations dans son sillage. Au bout de dix minutes, elle reparut avec un bruit effroyable, et mettant cette fois dehors une tête couverte d'insectes marins, elle lança par ses évens, à une hauteur de vingt à trente pieds, deux immenses jets d'eau salée. Dans leur courbe gracieuse, ces deux cascades se nuancèrent de toutes les couleurs du prisme solaire, et promenerent

Digitized by Google

sur la mer un des plus beaux arcs-en-ciel que l'on puisse voir. C'était un spectacle d'une grandeur et d'un éclat infinis.

A la suite de trois ou quatre plongeons semblables, les embarcations arrivèrent enfin à portée. « Debout ! » dit l'officier. Tout le monde se leva; les harponneurs avant tous les autres, en brandissant leur arme. « Pique ! » ajouta l'officier. Le harpon fut lancé avec tant de force, que le fer tout entier disparut dans le corps de l'animal. La baleine, se sentant pénétrée, resta un instant comme engourdie sous le coup; mais quelques instans après, vaincue par la douleur d'une première blessure, elle commença à se rouler sur l'eau, élevant d'abord son énorme tête, comme pour chercher son ennemi, puis frappant la surface de la mer avec ses nageoires, ou bien plongeant de manière à ne laisser voir que sa vaste queue oscillante. Quand ce premier moment eut été donné à l'angoisse d'une surprise, elle disparut, reprit sa course, irrégulière, brisée, éperdue. On eût dit qu'elle cherchait à fuir sa propre blessure.

L'embarcation suivait, désormais inséparable de sa proie. Une corde la tenait fixée au harpon, et le harpon adhérait à la baleine. On voyait donc de loin cette barque glisser sur l'eau comme une flèche sans apercevoir le moteur qui l'entraînait. Elle filait par zig-zags rapides, si ardemment emportée, que l'haleine devait manquer à l'équipage et que le moindre mouvement eût suffi pour faire chavirer la frêle barque

Le cétacé ne pouvait pas toujours fuir ainsi. A un moment donné, il devait s'arrêter, puis remonter sur l'eau pour voir derechef où était le péril, se présentant plus affaibli, plus vulnérable que la première fois. Le harponneur se tenait préparé pour le coup décisif. Quand le cétace reparut, exposant aux atteintes une de ses parties vitales, le pêcheur l'ajusta et le frappa adroitement au défaut de l'aileron. C'était un coup mortel. « Hourrah ! » cria l'équipage. L'animal se sentit perdu. Il plongea de nouveau, roula sur lui-même, au sein de l'onde, courut furieux vers les profondeurs de l'Océan, se tordit dans tous les sens, prit vingt allures diverses, tantôt horizontales, tantôt verticales, droites un moment, courbes ou brisées le moment d'après. Cette fois sa trace était facile à reconnaître, l'eau était rose de sang; et quand il revint à la surface de la mer, rendu, à demi mort, au lieu d'eau salée ce fut du sang qu'il souffla. Les baleiniers en furent inondés. Quelle belle agonie ! La mer clapotait sous cette énorme queue comme si elle eût été saisie par un raz-de-marée. A une demi-lieue de distance nous entendions le bruit de ces angoisses et de ce râle de mort. Par trois fois le cétacé plongea encore, essaya de fuir, par trois fois on aggrava ses blessures; puis quand la vie et la force furent éteintes, il revint sur l'eau comme une masse inerte, ne montrant plus son dos brun et nuancé, mais son ventre dont les taches blanches luisaient au soleil et tranchaient sur cette mer toute sanglante. Le duel était fini entre l'embarcation et la victime. On la ramena le long du bord où elle fut dépecée dans la journée.

A bord, les chaudières étaient prêtes. On fondit l'huile et on emplit les barils vides. Quatre baleines, que l'on harponna les jours suivans, suffirent pour faire regorger la cale de *l'Oceanic*. Jamais il n'était rentré avec une aussi belle cargaison. Pendant ce temps, je questionnai Pendleton sur ce commerce et sur ses avantages.

« Autrefois, me dit-il, la pêche de la baleine était une chose de peu d'importance et même de peu de profit. A peine quelques armemens paraissaient-ils chaque année au Spitzberg ou au Groënland, la patrie des baleines franches. On n'en cherchait pas ailleurs. Plus tard, assaillies par un grand nombre de pêcheurs, et devenus farouches, ces cétacés émigrèrent vers les glaces polaires, où il devint difficile de les atteindre. Depuis cette époque, au lieu d'aller chercher, au milieu de grands dangers, les plus gros de ces animaux, fugitifs habitans des glaces, on songea à poursuivre ceux qui se présentent dans des latitudes plus tempérées, depuis le 60e jusqu'au 10e degré de latitude, dans l'une et l'autre demi-sphère terrestre, quelquefois même sous la ligne. Ainsi des armemens allèrent à la pêche dans le Canada et à Terre-Neuve, sur les côtes de l'Amérique occidentale, près des îles Aléoutiennes, sur les côtes de Japon et de Corée, dans les archipels des Carolines et des Mariannes; puis dans le Sud, sur toute la surface de l'Océan-Pacifique, et dans une bonne partie de l'Océan-Atlantique; enfin dans les parages situés à l'ouest du cap de Bonne-Espérance, les îles Tristan-d'Acunha, les côtes du Brésil et de la Patagonie les îles Malouines, l'île Mocha, les côtes du Chili, les Galapagos, Madagascar, la Guinée, etc.

» Depuis que l'on a pratiqué la pêche sur toutes les mers, le nombre des baleiniers s'est considérablement accru. L'Union en envoie partout; l'Angleterre aussi; la France a fait quelques essais heureux dans les mers du Sud. Avec le temps, elle deviendra sans doute une rivale pour les négocians de l'Union; au lieu de trente

Digitized by Google

pêcheurs, elle en aura, comme nous, deux cents. L'huile de baleine est un excellent produit, peu coûteux à acquérir et d'un facile débouché. »

Pendant que je jouissais du spectacle de cette curieuse pêche, plusieurs îles avaient fui devant nous. *L'Oceanic* avait glissé d'abord le long des Galapagos, groupe découvert par les premiers navigateurs espagnols, mais reconnu avec quelque soin par l'Anglais Wood Rogers, qui avait sous lui le célèbre Dampier. Wood Rogers mouilla sur l'une de ces îles sans y pouvoir trouver une seule source d'eau douce, quoiqu'il se fût avancé jusqu'à trois et quatre milles dans l'intérieur du pays. Cette île, suivant lui, sèche et aride, est jonchée de cailloux qui ressemblent à du mâchefer, et couverte d'un sable qui cède sous les pieds comme de la cendre. Ce sont là des signes évidens d'une formation volcanique récente. L'une des îles voisines, nommée Santa Maria de la Aguada, a, comme l'indique son nom, plusieurs sources d'eau, du bois de charpente et une rade très-sûre.

La particularité la plus caractéristique de ce groupe, c'est l'abondance des tortues de terre et de mer (en espagnol *galapagos*). Les plus grosses tortues de terre ne vont qu'à cent livres, mais on y trouve des tortues de mer qui en pèsent jusqu'à quatre cents. Les œufs des premières sont à peu près de la grosseur d'un œuf d'oie: ils sont blancs, ronds et couverts d'une coquille épaisse. Rien n'est plus hideux à la vue et au toucher que ces monstrueux animaux. Leur carapace est presque noire comme du jais, ainsi que leur peau rude et ridée. Ils ont le cou long comme les jambes, de la grosseur du poignet d'un homme, les pieds tortus et massifs comme ceux d'un pachyderme, avec cinq ongles épais aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière, la tête petite, le museau pointu comme la tête d'un serpent, noir et couvert de rides. Rogers vit aussi aux Galapagos une grande quantité de serpens d'eau, des oiseaux de mer, des oiseaux de terre, comme des tourterelles et des faucons; des guanos et des chiens marins ou phoques, dont la fourrure ne vaut pas celle des phoques de Juan-Fernandez.

Bientôt nous aperçûmes cette île Juan-Fernandez, célèbre en Europe par les aventures du matelot Selkirk, type primitif du Robinson Crusoë. Découverte et nommée par les premiers aventuriers espagnols, Juan-Fernandez ne fut réellement explorée que par Wood Rogers et par Anson. Ce fut Wood Rogers qui recueillit, le 1er février 1709, le matelot Selkirk, abandonné depuis quatre ans sur cette terre déserte. Il le trouva vêtu de peaux de chèvres, et devenu aussi sauvage que ces animaux. Cet homme était né dans le comté de Fife en Ecosse. Il avait été jeté seul sur cette terre par le capitaine Paulding, avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques ouvrages de piété et des instrumens de marine. D'abord triste et malheureux, il avait fini par se résigner à la vie. Il avait construit deux cabanes de branches d'arbres, à quelque distance l'une de l'autre, les avait couvertes d'une espèce de jonc, et doublées des peaux des chèvres qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Il se procura du feu avec de la poudre, puis il s'apprit à en tirer de deux pièces de bois de piment qu'il frottait sur son genou l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes était sa cuisine; il dormait, priait et travaillait dans la grande. Le bois de piment lui servait à la fois de torche et de combustible. Il ne manquait pas de poisson; mais mangé sans sel, ce poisson déterminait chez lui des symptômes dissentériques. Des écrevisses de rivière, d'un goût exquis, tantôt bouillies, tantôt grillées, et les chèvres dont la chair était excellente, formèrent presque toute sa nourriture. Dans les premiers temps de son arrivée, il fit la chasse à ces animaux avec sa poudre et ses munitions; puis, quand cette ressource fut épuisée, il devint si agile à la course, qu'il les atteignait sur le sommet des pics les plus ardus et les poursuivait de précipice en précipice (Pl. LXVI — 1). Cette chasse était pour lui une véritable distraction. Plus d'une fois il courut après des chèvres, les prit et les relâcha après les avoir marquées à l'oreille. Rogers mit son agilité à l'épreuve. Selkirk exécuta devant lui sa chasse, s'y montra plus rapide que les meilleurs chiens, et rapporta sur son dos la proie qu'il venait d'atteindre à la course. Une de ces captures faillit pourtant lui devenir très-funeste. En poursuivant un de ces animaux, il n'aperçut pas un précipice que cachait un buisson, et roula avec sa proie dans une grande profondeur. Quand il reprit ses sens, il trouva la chèvre morte sous lui.

Quoique ses alimens fussent cuits sans sel, il avait fini par s'y habituer. L'île produisait des navets, semés sans doute par d'autres Européens, et d'excellens choux palmistes, qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits s'étaient bientôt usés dans ses courses à travers les bois; mais il s'habitua vite à marcher pieds nus; quant aux habits, il parvint à se

Digitized by Google

fabriquer un bonnet et un justaucorps de peaux de chèvres, qu'il cousit ensemble avec de petites courroies à l'aide d'un clou qui lui servait d'aiguille. Pour se distraire, il avait dressé des chats et des chevreaux à danser et à jouer avec lui. Ses plus cruels ennemis étaient les rats, qui venaient ronger jusqu'à ses pieds pendant son sommeil. Pour s'en débarrasser, il apprivoisa des chats sauvages, en les nourrissant de chair de chèvres. Quand Rogers le recueillit sur son navire, il avait tellement perdu l'habitude de parler, qu'il ne fit entendre d'abord que des sons à peu près inintelligibles. Il refusa l'eau-de-vie qu'on lui offrait, et resta quelques semaines à bord sans pouvoir goûter des viandes apprêtées à l'européenne. Bientôt l'escadre partit, et le capitaine anglais emmena Selkirk comme contre-maître. Rogers ne quitta pas l'île sans en explorer l'intérieur; mais Anson devait, trente ans plus tard, donner sur elle des documens plus complets.

Après avoir beaucoup souffert à la hauteur du cap Horn, Anson parut devant Juan-Fernandez, le 9 juin 1741, avec des équipages ravagés par le scorbut. Il mouilla dans la baie Cumberland, abritée contre les vents du sud (Pl. LXVI — 2); puis, quelques jours après, il établit à terre un campement où les malades purent débarquer et se rétablir. C'était dans une clairière agréable, à la distance d'un demi-mille de la mer, située sur le penchant d'une colline (Pl. LXVI — 3). Devant sa tente était une large avenue, qui conduisait jusqu'à la mer à travers les bois. La baie, avec ses vaisseaux à l'ancre, formait le devant du paysage. Derrière était un massif de grands myrtes, demi-circulaire, tandis que deux ruisseaux transparens coulaient sous les arbres qui flanquaient la clairière. Sur le dernier plan, et comme contraste, se dessinaient les pics sauvages de l'île. Après une relâche de trois mois sur ce point, Anson reprit la croisière avec ses équipages tout-à-fait remis et quelques provisions fraîches.

L'île Juan-Fernandez, située par 33° 40' de lat. mécidionale, et à cent dix lieues de distance de la côte du Chili, tire son nom d'un Espagnol qui en obtint la concession et y fonda un établissement promptement abandonné. C'est une terre d'une forme irrégulière : sa plus grande étendue est entre quatre et cinq lieues, et sa plus grande largeur ne va pas tout-à-fait à deux lieues. Le mouillage ne se trouve que vers la bande nord, qui est rarement exposée aux vents. Ce côté de l'île est formé par des montagnes escarpées, quelquefois même inaccessibles, quoi que souvent couvertes de bois. Le terrain y est léger, peu profond, et souvent on y voit des arbres se renverser et périr faute de racines. Un des matelots d'Anson en fit la singulière et fatale expérience. En poursuivant des chèvres sur les montagnes, il saisit, pour s'aider à monter, un arbre qui était sur une pente dangereuse; cet arbre céda, ainsi qu'un second auquel il voulut se raccrocher, et le malheureux alla se briser au fond du précipice. La partie méridionale de Juan-Fernandez est au contraire un pays sec, pierreux et sans arbres, plus bas et plus uni que le nord. Jamais aucun vaisseau n'aborde ses hautes falaises, incessamment battues par le vent et par la vague. Parmi ces montagnes, Anson en remarqua quelques-unes qui affectaient les formes des collines aurifères du Chili, et d'autres qui contenaient une terre rouge ressemblant au vermillon.

Les arbres qui croissent dans le nord de l'île sont presque tous aromatiques. Le plus grand de tous ces végétaux est le myrte, qui, s'élevant à une quarantaine de pieds de hauteur, peut seul fournir du bois de charpente. La tête du myrte est ronde et régulière comme celle d'un arbre qu'on aurait taillé. L'arbre à piment est aussi très-commun sur Juan-Fernandez, ainsi qu'une foule de plantes anti-scorbutiques, le cresson d'eau, le pourpier, l'oseille sauvage et une prodigieuse quantité de navets et de raves de Sicile. Ce fut à l'usage de ces végétaux, comme à celui de la viande et du poisson de l'île, que les équipages d'Anson durent la disparition du scorbut.

Les montagnes n'avaient que des bois de haute futaie, sous lesquels aucune broussaille ne gênait la marche. On pouvait donc pénétrer sans peine et sans danger jusque dans l'intérieur pour y jouir des magiques paysages qu'il offrait à la vue. A chaque instant, derrière un rideau d'arbres verts et touffus, se déroulait une gracieuse vallée qu'arrosaient des ruisseaux tombant par cascatelles. Ces vallées encadrées au milieu de pics âpres et élevés, entrecoupées de bouquets de bois odorans, animées par les chants des oiseaux et par le bruit des cascades, semblaient autant d'Edens solitaires où l'homme n'avait qu'à se laisser vivre, sans souci de besoins auxquels la nature avait pourvu. A voir ces sites agrestes, on concevait tout ce qu'un homme jeté seul sur une terre déserte avait pu y trouver de ressources, de consolations. Selkirk ou Robinson étaient expliqués par l'aspect des lieux.

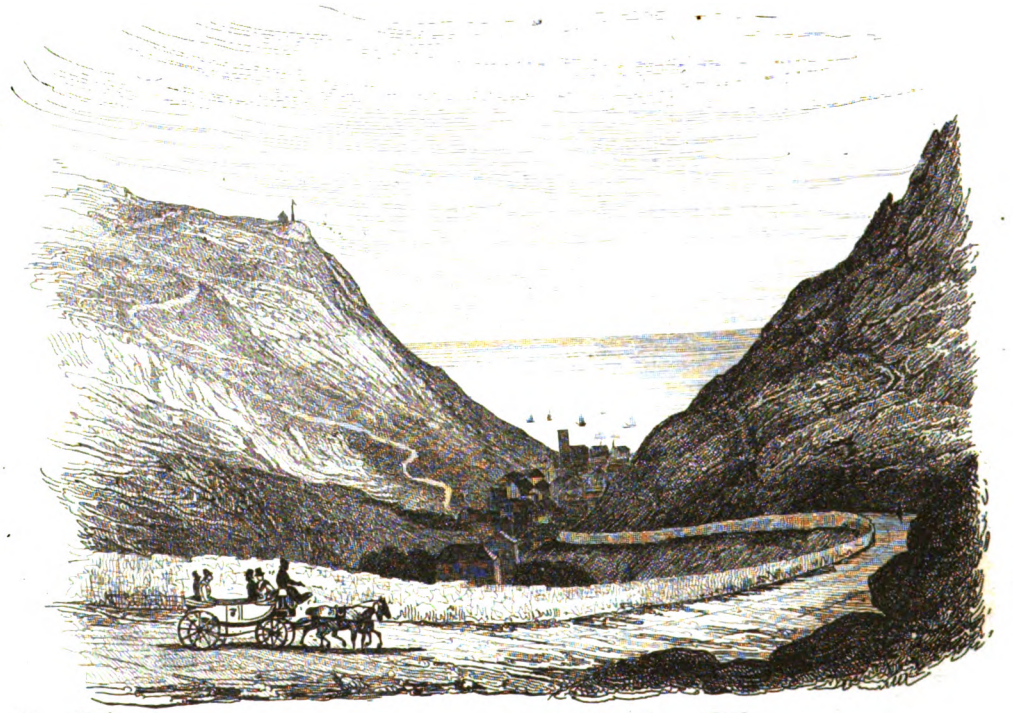
Ce qui anime aussi ce paysage, c'est la multitude de chèvres qu'on y rencontre. Malgré le

Digitized by Google

Digitized by Google



1. James Town (Isla Sa Elena.)



2. Camino de Long Wood a James Town

quantité énorme que Selkirk en avait prise et consommée, Anson, trente-deux ans après, en trouva encore un assez grand nombre. Un fait singulier, c'est que la première chèvre tuée par les matelots anglais portait sur l'oreille la marque que Selkirk avait coutume de faire à celles qu'il relâchait après les avoir saisies. Le nombre de ces animaux se trouvait alors considérablement diminué par suite d'une destruction générale tentée par les Espagnols, qui voulaient enlever cette ressource aux boucaniers et aux flibustiers, leurs ennemis. Pour obtenir ce résultat, on avait lâché un certain nombre de chiens qui, depuis, avaient pullulé d'une manière effrayante. Aussi bientôt ne resta-t-il plus sur l'île qu'un petit nombre de chèvres, marchant par troupeaux et réfugiées sur les sommets les moins accessibles. Anson fut un jour témoin des préparatifs d'un combat entre les deux ennemis. Se rendant en chaloupe dans la baie orientale, il aperçut quelques chiens qui semblaient en quête. Curieux de savoir de quel gibier ils suivaient la piste, il s'arrêta pour examiner leur manœuvre. Les chiens gagnèrent en courant une hauteur, sur le sommet de laquelle se voyait un troupeau de chèvres qui, au lieu de fuir, attendaient l'ennemi de pied ferme. En cet endroit était un sentier fort étroit bordé de précipices des deux côtés : en vrais Spartiates, les chèvres s'y disposèrent, et le Léonidas de la troupe aligna leurs cornes de manière à opposer des espèces de chevaux de frise à l'ennemi. Jusqu'à la tête du défilé, les chiens avaient couru comme s'ils eussent été sûrs de leur curée; mais, quand ils virent ce front de cornes menaçantes, un tremblement convulsif les saisit; ils se couchèrent à terre tout haletans et renoncèrent à la chasse. Ces chiens étaient si affamés quand Anson relâcha sur l'île, qu'ils venaient la nuit dérober des provisions, et qu'ils attaquèrent même un jour un homme isolé. Comme l'île offre peu de ressources, Anson pensa qu'ils se nourrissaient de poissons et surtout de veaux marins. Les équipages anglais, dans la disette de chèvres, mangèrent aussi de cet amphibie qu'ils finirent par trouver fort bon.

Outre le veau marin, on rencontre souvent à Juan-Fernandez le lion marin dont le commodore anglais donne une description détaillée, et dont les matelots mangeaient la chair, en lui donnant par plaisanterie le nom de *bœuf*. Le lion marin, dans toute sa taille, peut avoir de douze à vingt pieds de long, et de huit à quinze pieds de circonférence. Il est tellement gras, qu'après lui avoir fait une incision à la peau qui a environ un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os. Les plus gros de ces amphibies fournissaient jusqu'à cent vingt-six gallons d'huile (cinq cents pintes). Ils sont très-sanguins, et lancent comme une fontaine de sang par chaque blessure qui leur est faite. La peau des lions marins est couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leurs nageoires et leurs queues, qui leur servent de pieds quand ils se traînent à terre, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts pourvus d'ongles, que réunirait à mi-longueur une membrane brune et lisse. Les mâles ont une espèce de grosse trompe qui leur pend de la mâchoire supérieure. Les femelles n'ont pas cet appendice. Véritables amphibies, ces animaux passent tout l'été à la mer et tout l'hiver à terre. Cette dernière saison est celle où les femelles mettent bas. Les portées sont de deux petits à la fois, qui tettent leurs mères. Pendant tout le temps qu'ils demeurent à terre, les lions marins vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes, et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange. Lourds et engourdis, ils ont le soin de placer des sentinelles qui les avertissent du moindre danger. Quand on approche du lieu où ils habitent par troupes, les vedettes font entendre un grognement tantôt sourd, tantôt aigu; et à ce signal toute la famille glisse vers la mer et disparaît dans ses profondeurs. Souvent on les a surpris se battant ensemble, et il paraît que les femelles sont le grand sujet de leurs batailles. Les compagnons d'Anson en tuèrent un grand nombre dont ils mangeaient le cœur et la langue comme des morceaux fort délicats. Quelquefois ces animaux se défendent même contre les hommes. Un matelot occupé à écorcher un jeune lion marin fut surpris par la mère de l'animal, qui se jeta sur lui et lui fracassa la tête dans sa gueule. Le matelot en mourut. Voilà ce que dit Anson au sujet du lion marin. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que c'est là de l'histoire naturelle un peu vieillie. Aujourd'hui toutes les espèces qui avaient reçu des anciens navigateurs différens noms, comme lion marin, veau marin, chien marin, éléphant marin, cheval marin, etc., sont classés sous la dénomination générale de phoques.

Anson vit peu d'oiseaux sur l'île, quelques faucons, merles, hiboux et colibris. En revanche, ses gens prirent une grande quantité de poissons, des morues d'une grosseur prodigieuse, de grandes brêmes, des anges de mer, des cavaliers, des poissons argentés et des congres d'une espèce

Digitized by Google

particulière. Comme le rivage était hérissé de rochers et de cailloux, il n'y avait pas moyen d'y traîner la seine ; mais on pêchait à l'hameçon, et cela suffisait. Les écrevisses de mer y étaient plus belles qu'en aucun pays du monde, et en si grande quantité qu'on les perçait souvent avec le croc quand les chaloupes partaient de terre ou y abordaient.

Les voyageurs espagnols, qui connaissaient depuis long-temps Juan-Fernandez, avaient parlé de deux îles, la grande et la petite. Anson avait mouillé sur la plus grande. Quant à l'autre, nommée *Mas-a-Fuero*, parce qu'elle est plus éloignée du continent, on trouva qu'elle était à vingt-deux lieues dans le S. O. *Le Trial Sloop*, navire d'Anson, reconnut que, contrairement à des récits antérieurs, elle était boisée et sillonnée de beaux ruisseaux qui tombent dans la mer. On y aperçut aussi un ancrage, mais peu sûr et sujet à des inconvéniens. Plus que Juan-Fernandez, Mas-a-Fuero était peuplée de chèvres, moins effarouchées et plus tranquilles que ne l'est d'habitude cet animal dans l'état sauvage.

Des Galapagos jusqu'à Juan-Fernandez, *l'Oceanic* n'avait pas eu à souffrir un seul moment des brises égales et douces de ces parages. Des calmes, quelques grains courts et peu dangereux, avaient seuls marqué cette portion de notre traversée ; mais au-delà du quarantième parallèle commencèrent les bourrasques tempétueuses qui règnent dans les parages du cap Horn durant une grande partie de l'année. Ces temps orageux se prolongèrent pendant plus d'un mois avec tous leurs incidens, pleins de fatigues et d'angoisses, et quand, après avoir longé cette suite d'îles qui accompagnent vers le S. le grand continent américain, nous en vînmes à attaquer le cap Horn lui-même, notre équipage était rendu, exténué, scorbutique en grande partie. Ce mal terrible, résultat des voyages de long cours, semble sévir surtout contre les vaisseaux qui font route vers les Pôles. Les causes ordinaires du scorbut sont l'usage prolongé des salaisons, les fatigues, les brouillards, la pluie et les temps orageux. Dans son premier période, le mal est peu de chose ; il se borne à un léger allanguissement, et laisse au malade une grande partie de ses facultés physiques. Mais, arrivé à un certain degré, il devient une affection grave et mortelle. Rien de plus irrégulier d'ailleurs que les symptômes et les caractères du scorbut. Ils varient d'un sujet à l'autre, et semblent frapper surtout l'organe le plus faible et le plus maladif. Cependant, il existe un diagnostique à peu près général. Au physique, ce sont de grandes taches livides sur tout le corps ; les jambes enflées, les gencives fétides, une lassitude et une atonie complètes ; au moral, c'est un abattement d'esprit, une prédisposition à des terreurs étranges, un dégoût de toutes choses, des hallucinations qui rappellent les doux souvenirs de la terre natale. Huit hommes de *l'Oceanic*, qui avaient été plus violemment frappés que les autres, étaient étendus sur leurs cadres, et les autres ne continuaient leur service qu'avec une sorte de découragement. Le capitaine lui-même, soit qu'il fût travaillé intérieurement par quelques atteintes du mal, soit que son cœur se serrât à l'aspect de tant de misères, n'avait plus ni le même calme, ni la même sérénité. Il s'emportait ou gardait un sombre silence. Le 25 décembre, quand nous doublâmes le cap Pilar, bouche occidentale du détroit de Magellan, il me serra la main et me dit : « Si nous trouvons le S. E. à la hauteur du cap Horn, nous sommes perdus. Il ne nous reste pas dix hommes valides. »

Heureusement la chance tourna dès-lors pour nous. Le vent d'O., variable du N. au S., nous suivit le long de la chaîne des îles américaines, et quand, plus tard, il sauta au N. E. dans un grain brusque et rude, nous étions en face du cap Horn, cette extrémité d'un grand continent, terre immense qui se termine par une île haute, ronde et escarpée (Pl. LXVI — 4). Le capitaine Hall dépeint ce cap comme un rocher noir, élevé, abrupte, dressant avec majesté, au-dessus des terres voisines, son sommet nu et dépouillé, et se révélant au loin aux navires par sa grandeur morne et solitaire. C'est là, il faut le dire, une trop poétique peinture, car le cap Horn n'a pas une autre apparence qu'une foule de promontoires européens.

Le même vent du N. E., qui venait de nous surprendre en face du cap Horn, avait soulevé une mer rude et clapoteuse, qui nous força à tenir la cape avec un foc et un hunier au bas ris. Le tangage était si fort, si brusque et si dur, que plusieurs de nos matelots en furent grièvement blessés. On ne pouvait rester debout sur le pont sans chercher le point d'appui d'une corde. A cinq reprises diverses, je fus renversé pour avoir voulu me passer d'un pareil secours. On en était là, et chacun se trouvait obligé de se surveiller lui-même, quand un cri d'alarme se fit entendre : « Un homme à la mer ! » cria-t-on de l'avant. En effet, un matelot qui avait voulu dégager une manœuvre sur le beaupré venait d'être enlevé par la vague. La mer était affreuse et le vent assez dur ; il y avait danger

Digitized by Google

à sauver ce malheureux. Pendleton n'hésita pourtant pas un seul instant à le faire. En même temps qu'on jetait une bouée de sauvetage, la baleinière était amenée, et le navire s'orientait de manière à recueillir et le naufragé et les hommes qui s'exposaient pour son salut (Pl. LXVII—2). Il y eut là, pour nous tous, une heure terrible, une heure d'angoisse, dont il est impossible de rendre compte quand on ne l'a point éprouvée. Cette embarcation hasardée, cet homme dont les cris étaient si perçans qu'ils dominaient le bruit de la tempête, ce navire ballotté sur l'eau et regardant, comme une mère inquiète, ses enfans en péril; le vent, la pluie, la grêle qui compliquaient cette scène affreuse, tout concourait à serrer le cœur, à le remplir d'épouvante et de pitié. Le ciel ne voulut pas que tant de dévouement restât inutile. L'embarcation parvint à rejoindre le pauvre matelot déjà à demi-évanoui; après quoi, à la force des avirons, elle gagna le bord. Le capitaine pleurait presqûe; il se jeta au cou du chef des canotiers et l'embrassa. Ensuite, comme le temps était encore lourd et dangereux, chacun reprit silencieusement son poste. Les vents étaient contraires; mais Pendleton savait fort bien ce qu'il devait attendre des courans, qui nous faisaient faire alors plus de cinq milles à l'heure vers le N. O. Grâce à eux, le jour suivant, nous prolongions *la Terre des Etats* malgré le vent debout. Par 55° de latitude, comme nous nous trouvions alors, c'est-à-dire par la même hauteur que la Baltique et la Norwège, nous avions des temps chauds et presque étouffans. Il est vrai que c'était l'été de ces parages. Mais, dans l'hiver même, les froids n'y sont pas aussi rigoureux qu'on pourrait le croire. A peine les frimas y sévissent-ils comme ils pourraient le faire dans les zônes tempérées de la France et de l'Allemagne. Le caractère météorologique le plus saillant de cette immense pointe de terre, c'est une alternative constante de pluie et de vent, et parfois une combinaison épouvantable de l'un et de l'autre. Les tempêtes de S. O. et de N. O., les grains mêlés de trombes, les variations brusques de la brise qui saute à toutes les aires de vent du compas, semblent attester la lutte que se livrent, sur ce point, les grands courans d'air, comprimés dans l'intérieur du continent par les Andes grandioses et les gigantesques Cordillères. Le même phénomène se reproduit au cap de Bonne-Espérance, et, par une coïncidence singulière, là aussi les courans portent vers l'Atlantique, en allant de l'E. à l'O., tandis que ceux du cap Horn vont de l'O. à l'E.

Nous étions alors à la pointe N. O. de la Terre des États, emportés par l'eau qui filait comme si elle eût subi l'effet d'une marée. L'Ile des États a environ trente-quatre milles de longueur de l'E. à l'O., tandis que sa plus grande largeur est de neuf milles. Dans certains endroits, elle est échancrée par de vastes baies qui ont l'air d'obéir à la direction des collines intérieures, en se faisant face l'une à l'autre au N. et au S., de manière à ce que, dans certains endroits, elles ne soient séparées que par neuf cents pieds de terre. Ainsi l'île, dans sa forme très-irrégulière, projette çà et là des masses de rochers qui surplombent la mer. La Terre des États est séparée de la Terre de Feu par le détroit de Lemaire, passage dangereux pour les navires. La direction des montagnes qui la couvrent va du S. S. E. au N. N. O., sur une hauteur qui varie de six cents à deux mille pieds. Plusieurs de ces sommets présentent un aspect grandiose et imposant. Un lichen écarlate qui tapisse leurs côtés escarpés tranche sur le vert foncé des versans moins abruptes. Le sol de l'île est déchiré et coupé de fondrières, la couche supérieure étant composée seulement de débris végétaux qui nourrissent une grande profusion de mousses et de fougères. L'île a quelques lacs intérieurs. L'arbre qui domine sur les sommets de cette terre est le hêtre. On y trouve peu d'animaux. Le phoque seul, abondant sur ses grèves, y attire parfois les pêcheurs. En cela, la Terre des États ne diffère point des îles Malouines, qui nourrissent, comme elle, des phoques et des pingouins.

CHAPITRE LVII.

ILES MALOUINES.

L'Oceanic, forcé de tenir toujours le plus près contre les vents d'E., se trouva bientôt à la hauteur du groupe des Malouines, que les Anglais nomment sur leurs cartes *îles Falkland*. Nous en prîmes connaissance le 25 janvier. Les Malouines sont presque une terre française, célèbre dans le siècle dernier par une tentative malheureuse de colonisation, plus fatalement célèbre, dans le siècle actuel, par le naufrage de *l'Uranie*, que son commandant, M. Freycinet, ramenait en France après un long voyage autour du monde.

On peut attribuer la découverte des Malouines à Amériс Vespuce, qui, en 1502, en parcourut la côte N., la prenant, non pour une île, mais pour une tête avancée du continent américain. Davis et Cavendish les retrouvèrent en 1692, et sur quelques cartes du temps elles figurent sous

Digitized by Google

le nom d'*Iles méridionales de Davis*. Strong vint ensuite et les nomma *Falkland*. Beauchesne Gouïn à son tour constata, en 1700, que c'était un groupe composé d'une grande île que flanquent deux îlots. Richard Hawkins les décrivit aussi, assurant qu'elles étaient peuplées, fait qui ne s'est pas vérifié depuis; enfin, un navire de Saint-Malo, nommé *le Saint-Louis*, y mouilla et y fit de l'eau sans chercher à les reconnaître. Ce fut alors que Bougainville entreprit de les coloniser, trouvant que, par leur situation, elles pouvaient offrir un excellent point de relâche aux navires qui se rendraient dans les mers du Sud par le cap Horn, ou qui en reviendraient. Au commencement de 1763, aidé auprès de la cour de France par deux de ses parens, il proposa d'entreprendre sur ce point un établissement à ses propres frais; et, autorisé à le faire, il partit de Saint-Malo le 15 septembre, avec *le Sphinx* et *l'Aigle*, emmenant avec lui plusieurs familles canadiennes, composées d'hommes laborieux et intelligens. En approchant du rivage, Bougainville crut d'abord, comme avant lui Hawkins et Wood Rogers, que ces îles étaient couvertes de bois. Mais ce qu'il prenait pour des bois n'était que des touffes de joncs fort élevés. Les montagnes de l'intérieur étaient couvertes de bruyères.

A son débarquement, Bougainville ne trouva aucune trace visible d'une colonisation antérieure. Au contraire, tout annonçait que l'homme n'avait jamais fréquenté ces lieux. Les animaux y avaient conservé la familiarité des premiers jours de la création. Les oiseaux se laissaient prendre à la main. Cela ne dura pas long-temps. On s'installa du mieux que l'on put; on fit du feu avec de la tourbe, on vécut de chasse et de pêche; on construisit des cases couvertes de jonc, on bâtit des magasins et un fortin, au milieu duquel fut élevé un petit obélisque. Aujourd'hui encore, les restes de ces constructions se retrouvent assez intacts (Pl. LXVII — 3). Le 5 avril 1764, Bougainville prit possession de ce groupe au nom du roi de France, et enterra sous les fondemens des édifices une médaille commémorative de cet événement. De retour en France, il n'oublia pas les vingt-sept colons qu'il avait laissés sous les ordres d'un de ses cousins-germains, M. de Nerville. Il revint aux Malouines le 5 janvier 1765, alla dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, de palissades et de jeunes plants d'arbres. A cette époque, la colonie commençait à prendre forme. Le commandant et l'ordonnateur s'étaient fait construire des maisons commodes et bâties en pierres : les autres habitans s'étaient contentés de maisons en gazon. On comptait trois magasins, tant pour les effets publics que pour ceux des particuliers. Le bois du détroit avait servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, et à construire deux goëlettes pour le cabotage. En même temps qu'elle s'installait ainsi, la colonie avait cherché à utiliser les ressources locales. *L'Aigle* rapporta en France, avec un chargement d'huile, des peaux de phoques tannées. Les graines venues d'Europe avaient parfaitement réussi, et le nombre des habitans s'élevait à cent cinquante. Malheureusement la jalousie anglaise contrecarra bientôt les projets de Bougainville. Le commodore Byron vint fonder au port d'Egmont, sur ces îles, un établissement rival; et l'année suivante la frégate *le Jason* menaça l'établissement d'une descente. Ces deux démonstrations n'auraient peut-être abouti à aucun résultat fâcheux, et la colonie des Malouines eût continué à prospérer malgré l'Angleterre, si l'Espagne n'avait réclamé ce groupe de la cour de France, comme lui appartenant. L'affaire fut traitée entre les deux cabinets, et l'on céda les Malouines aux Espagnols qui n'en devaient rien faire.

Depuis cette époque, ce groupe a été une terre banale, où les pêcheurs de phoques de toutes les nations ont successivement atterri, sans y laisser de traces de leur passage. Peu de faits saillans s'y passèrent avant le naufrage de la corvette française *l'Uranie*, capitaine Freycinet.

De retour d'une longue navigation dans les mers du Sud, *l'Uranie* avait doublé le cap Horn au milieu d'une tempête, et déjà, à la hauteur des îles Malouines, elle trouvait une mer plus unie et des cieux plus sereins. Ce fut dans un moment où nul danger réel n'existait, et pendant qu'elle cherchait l'entrée de la *Baie des Français*, sur les bords de laquelle Bougainville avait fondé son établissement, que la corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'une roche. C'était le 14 février 1820 : la brise soufflait si bonne et si douce, que les perroquets étaient dehors. Aussi la secousse que le rocher imprima au navire causa-t-elle d'abord plus de surprise que d'effroi. On se trouvait alors vis-à-vis le cap Barra, qui forme la pointe N. de la Baie des Français. Dès qu'on eut touché, un cri général se fit entendre : « Aux pompes! aux pompes! » Tout le monde y courut. Soins inutiles! La blessure faite au flanc de la corvette était trop large pour être guérie. Il entrait plus d'eau dans son sein que les pompes n'en fai-

Digitized by Google



3. Tombeau de Napoléon.

3 Sepulcro de Napoleon.



4. Cascade de Biars.

2 Cascada de Biars.

Digitized by Google

Digitized by Google

saient sortir. Douze heures se passèrent ainsi, douze heures de travaux et d'angoisses, au bout desquelles le maître monta sur le pont, pour dire qu'il fallait renoncer à une fatigué infructueuse. La cale était pleine d'eau; le navire allait sombrer. Qui le croirait ! cet arrêt fatal fut reçu par l'équipage avec le sourire sur les lèvres : on y répondit, à la française, par des quolibets. Au milieu de la nuit, quand la terre était encore à plusieurs lieues, et que l'on n'avait pas même l'espoir de sauver les hommes, il fallait voir les marins s'amusant et riant entre eux, se renvoyant d'étranges plaisanteries sur la mort, sur le plaisir d'aller boire à la grande tasse, vidant, en l'honneur de l'Achéron, les dernières bouteilles qu'ils trouvaient sous la main. Personne n'avait peur à bord, pas même la femme du commandant, qui avait voulu le suivre dans son aventureuse circumnavigation.

Il était toujours nuit, et *l'Uranie* avait donné dans la vaste baie. M. Duperrey était allé en canot à la découverte de l'endroit le plus convenable pour l'échouage. Après l'avoir trouvé, il y pilota le navire qu'il fit abattre de manière à pouvoir attendre sans danger le jour suivant. La corvette se coucha sur son lit de rochers, où quelques vergues lui servirent d'étançons. Dès que l'aube eut éclairé les objets, on put voir que l'on se trouvait vis-à-vis d'une plage sablonneuse : le regard se prolongeait sur des plaines herbeuses, tristes, monotones, presque sans fin, au milieu desquelles ruisselaient quelques cours d'eau ou dormaient quelques étangs. L'horizon était bordé par de hautes montagnes nues; pas un arbre, pas un arbrisseau ne se dressait sur ces steppes. Des nuées d'oiseaux de mer, peu habitués à de telles visites, tournoyaient autour du navire, soit par curiosité, soit par avidité. Ils plongeaient à l'envi sur les débris d'alimens que la vague emportait de la corvette. Cependant la position empirait. La marée en se retirant avait forcé *l'Uranie* à s'incliner davantage, et les lames entraient et sortaient par le sabord de la batterie. Il fallut couper les mâts et se hâter de chercher un asile à terre.

La nécessité de conserver tous les bras au maniement des pompes avait empêché de donner autant de soin qu'il l'eût fallu au sauvetage des objets utiles à l'établissement à terre. On y songea, quand le navire fut échoué : on dégagea le plus qu'on put de poudre et de biscuit. On espérait que l'île fournirait le reste de la nourriture. En effet, à peine y était-on débarqué, que les matelots tuèrent, sur les bords d'un petit étang, un phoque énorme qui s'y était retiré sans doute pour mourir de vieillesse. C'était une énorme bête du poids de deux mille livres environ, et qui pendant long-temps fournit aux équipages naufragés un aliment gras et huileux. Quand on n'avait rien autre chose à manger, on enlevait à cette grosse pièce la quantité de chair nécessaire à tout l'équipage. Dans ces contrées à température fraîche, la viande se conserve d'autant plus facilement en plein air, qu'on n'y trouve aucun des insectes qui la corrompent ailleurs.

Cependant tout s'était disposé pour le campement. A quelques pas du rivage, et derrière des dunes de sable, on dressa des tentes non loin d'un ruisseau d'eau douce. Le même ordre que celui du bord présida à cet arrangement. Le commandant eut sa tente, l'état-major la sienne, puis les maîtres, puis enfin l'équipage. Les rapports respectifs furent maintenus; la plus grande discipline fut observée : on se serait cru encore sur la corvette. Au milieu d'une terre ingrate et après avoir perdu ses provisions, le plus essentiel était de songer aux vivres. Il y avait là cent un hommes à nourrir. On alla donc, dès les premiers jours, à la chasse et à la pêche. Dans le temps de leur prise de possession, les Espagnols avaient lâché sur l'île des bœufs et des chevaux, devenus sauvages depuis. On se mit à l'affût derrière des accidens de terrain, et on parvint à en tuer un petit nombre. Les oies du rivage, les oiseaux de mer, les canards, les alouettes, servirent aussi, dans les premiers jours, à défrayer la table des naufragés. On fit tout cuire, tout rôtir, les albatros, les pétrels géants, les mouettes, les labbes, les vautours noirs, les aigles, les cormorans, qui volent par milliers autour de ces îles brumeuses. Ces oiseaux étaient si affamés, qu'ils tourbillonnaient autour des chasseurs pour leur disputer le gibier qu'ils venaient d'abattre. Ainsi les Français avaient deux proies au lieu d'une. Mais de tous ces oiseaux, celui qui leur fut d'un plus grand secours, ce fut le manchot ou pingouin. Cet oiseau-poisson, que nous avons déjà vu à l'île de Tristan-d'Acunha, est organisé de manière à pouvoir plutôt nager que voler. Au lieu d'ailes, il a deux nageoires aplaties, et son corps est couvert d'un feutre serré ressemblant plutôt à de la soie qu'à de la plume. On dirait même que ses petites rames sont couvertes d'écailles. Vivant presque toujours dans l'eau, où ils se nourrissent de poisson, les pingouins tenaient alors leurs assises passagères dans une petite île fangeuse de la rade. C'était l'époque où ces oiseaux

Digitized by Google

pondent et élèvent leurs petits. Pour n'être point inquiétés, ils se cachaient par milliers au milieu des grandes graminées. Les naufragés manquaient-ils d'autres ressources? on faisait à l'instant une descente sur l'Ile aux Pingouins. On y surprenait, rangés à la file dans leurs terriers, ces stupides oiseaux, qui se laissaient assommer un à un, sans presque savoir ce que cela voulait dire, opposant à peine aux coups de bâton une fuite embarrassée et des cris lamentables ressemblant à ceux d'un ânon.

Les amphibies et les poissons de mer furent aussi d'un grand secours. Les matelots poursuivirent et tuèrent un grand nombre de phoques, mammifère qui ressemble au chien, et qui n'a pour moteur sur terre que des moignons informes sur lesquels il se traîne et rampe. Un jour, la chance fut plus belle encore; on tua une baleine. L'énorme cétacé était venu s'échouer entre deux rochers : il frappait la mer de sa queue et lançait par ses évens des torrens d'eau en vapeur. Vingt coups de fusil tirés sur lui n'avaient pu l'entamer, quand un matelot nommé Barthe alla vers le monstre marin, en sautant d'un rocher à l'autre, grimpa, armé d'une hache, sur son dos, et lui fit une entaille énorme dans laquelle il enfonça un grapin qu'il avait d'avance amarré à terre. La baleine se débattait; mais, échouée et hors de son élément, elle ne pouvait que redoubler la terrible oscillation de sa queue et le jeu hydraulique de ses évens. A la marée montante, elle parvint néanmois à se dégager, rompit le filin qui la tenait fixée au rivage et prit le large; mais, quelques heures après, elle fut rejetée de nouveau mourante sur la grève. A peine les oiseaux de proie eurent-ils vu ce corps énorme, qu'ils fondirent sur lui pour le déchiqueter pièce à pièce. Leurs coups de bec firent bientôt jaillir une huile énorme qui rendit les alentours glissans et presque inabordables.

Ainsi, chacun se distribuait le travail. Pendant que les chasseurs et les pêcheurs s'aventuraient au loin, on ne restait pas oisif dans le camp. A terre comme à bord, chaque matin la cloche appelait les gens à l'ouvrage. Ceux-ci allaient enlever au navire échoué ce qui était nécessaire pour en construire un autre, ceux-là préparaient la tourbe qui servait à la cuisson des alimens. Les charpentiers et les serruriers donnaient leurs soins au pontage de la chaloupe qu'on devait, à la dernière extrémité, envoyer vers le continent américain, à la recherche de secours. Cette dernière tentative était si sérieusement projetée, qu'on avait déjà choisi les matelots destinés à monter cette embarcation.

Dans une situation aussi critique, les savans de *l'Uranie* ne se croyaient pas plus dispensés que les autres du travail commun, et encore, dans les heures libres, continuaient-ils à étudier la zoologie de cette terre. Dans une de ces reconnaissances, le docteur Quoy poussa jusqu'au village Saint-Louis, ruines de l'établissement fondé par Bougainville. Il parcourut avec un serrement de cœur ces maisons debout encore, mais sans toiture. Il retrouva des plantes potagères qui attestaient le passage d'une colonisation. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'au moment où il traversait ces lieux, une fumée abondante s'échappa du sol. Il s'approcha : il crut que quelqu'un avait abordé sur l'île à l'insu de ses nouveaux habitans. Vain espoir! c'était un feu qui brûlait depuis deux mois sur ce terrain tourbeux. La date en était écrite en anglais sur le mur.

Cependant, les jours s'écoulaient et l'hiver était proche. Encore quelques mois, et ces cent hommes allaient périr, sous les neiges, de misère et de faim. Les pingouins avaient déjà émigré; les autres oiseaux, les phoques aussi allaient les suivre. L'île ne pouvait suffire à nourrir tout ce monde dans la saison mauvaise. La perspective était affreuse, désolante, sans issue. Si aucun navire ne se montre, c'en est fait de tout l'équipage. La chaloupe s'aventurera bien à la recherche du continent; mais arrivera-t-elle? Et si elle arrive, enverra-t-elle du secours à temps? Horrible incertitude! Effrayant et triste avenir! Telle était la situation des naufragés dans la première quinzaine d'avril, quand un matin on entend une voix de matelot crier : « Navire! navire au large! Nous sommes sauvés! » On regarde; on monte sur les hauteurs : c'était en effet un navire. Le canot est mis à la mer avec quelques provisions, les meilleurs matelots et l'officier de marine Fabré. Le navire sauveur paraît, disparaît, puis reparaît encore. M. Fabré l'atteint. C'est une goëlette dépendant d'un navire américain de cinq cents tonneaux, qui est en cours de pêche sur une île voisine. Le patron ne peut traiter directement, n'ayant que des pouvoirs subalternes. Mais un officier, M. Dubaud, monte à bord pour aller avec la goëlette vers le capitaine nommé Horn, de qui dépend dès-lors le salut de l'équipage français. Ce ne sera pas lui toutefois qui le sauvera. Pendant l'aller et le retour, paraît en tête de la rade un autre navire américain, qui vient aux Malouines pour se réparer d'une voie d'eau. L'officier Dubaud étant alors de retour avec le capitaine qu'il est

Digitized by Google

allé chercher, tout s'arrange pour le mieux. On indemnise le capitaine Horn, et on achète l'autre navire après l'avoir fait remettre en état par les calfats et les charpentiers de *l'Uranie*. Ainsi secouru, ce malheureux équipage peut gagner Montevideo, et de là un des ports de France.

Deux ans après ce funeste événement, un autre vaisseau français relâcha sur les îles Malouines; mais, plus heureuse que *l'Uranie*, *la Coquille*, capitaine Duperrey, n'eut qu'à se féliciter de cette station. Le 18 mars 1822, elle mouilla sur la Baie des Français, à une assez grande distance du rivage, par un temps pluvieux et à bourrasques. Débarqués les jours suivans, les officiers trouvèrent sur la plage la coque de *l'Uranie*, à demi-ensablée, des caronades, des caisses en fer, des débris de toutes sortes (Pl. LXVII—1). Non loin de là, se voyait l'emplacement que nos marins avaient occupé.

Dès les premières heures, on avait songé à la chasse, la seule distraction possible aux Malouines. MM. Lesson, Bernard, Lottin et Gabert s'aventurèrent dans l'intérieur des terres, et plus d'une fois, par un froid assez vif et sous une pluie pénétrante, ils furent obligés de se faire une tente sur le rivage avec la toile de leur canot (Pl. LXVII—4).

La relâche de *la Coquille* avait pour but quelques observations astronomiques, pour lesquelles elle vint s'abriter dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots aux *Pingouins* et aux *Loups marins*, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville au Port-Louis. Quand on se trouva établi sur ce point, chacun songea à ses occupations spéciales, les officiers à leurs travaux, les naturalistes à leurs observations. M. Lesson prépara, dans cette relâche, les matériaux d'un des meilleurs chapitres de son voyage.

On reconnut alors que les Malouines étaient pour le chasseur une terre de promission. Pendant le séjour de *la Coquille*, on tua une énorme quantité d'oiseaux et de lapins auxquels on ajouta plusieurs porcs sauvages et deux taureaux. De leur côté, cherchant à constater la géologie de cette terre, MM. d'Urville et Lesson traversèrent une plaine couverte de bruyères et arrivèrent à des montagnes d'une nudité complète. Le grès blanc dont elles sont formées n'était caché qu'en de certains endroits où des mousses dessinaient quelques écharpes verdoyantes. Les fougères et les nassauvies tapissaient des versans raides et prolongés. Les crêtes de ces montagnes, hautes de trois cents toises environ, usées par le temps et par des ébranlemens terrestres, sont couvertes de pans de grès quartzeux, affectant la forme de cubes ou de tables d'un grand volume, dont les assises imitent des monumens d'achitecture. Ces strates de grès et de quartz sont placées avec une symétrie telle qu'on ne peut attribuer qu'à des causes puissantes la destruction de leur parallélisme en de certains endroits. Du sommet de ces montagnes on en distinguait une seconde rangée dans la même direction, et, entre les deux, une vallée parsemée de blocs énormes qui lui donnait l'aspect d'un chaos. Quelques végétaux perçaient çà et là et s'élevaient au milieu de ces éboulemens de blocs. Les plantes des plaines et des hauteurs sont les singuliers *bolax* ou gommiers, le jonc à grandes fleurs, la gunnère de Magellanie. Sur les rochers se balancent des lichens fruticuleux, qui, par leurs ramifications, ressemblent parfois à de petits arbustes. L'île est dominée dans le centre par le mont Chastellux, point culminant, d'où s'irradient une foule de petites chaînes, entre lesquelles serpentent des ruisseaux, ou dorment des baies, des lacs et des étangs. Les prairies avec leur teinte rougeâtre, un ciel assez souvent terne et décoloré, au loin des cétacés sur la mer, et plus près sur la terre des troupes de chevaux galopant en liberté, tel est l'aspect général de cette terre.

L'équipage de *la Coquille*, comme celui de *l'Uranie*, se livra à la chasse aux pingouins, ces oiseaux dont le bénédictin Pernetti a dit : « A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfans de chœur en camail. » Ces pauvres animaux, qui n'avaient à craindre autrefois que la voracité du chien antarctique, sont aujourd'hui mis en coupes réglées par les équipages européens qui relâchent aux Malouines. On chassa aussi les phoques, qui sont beaucoup moins abondans sur ces côtes depuis que les Anglais et les Américains y ont dirigé tant d'armemens. Autrefois, les navires partis de Liverpool ou de New-York pour cette curieuse pêche n'avaient pas besoin de pousser au-delà des Malouines pour faire une récolte productive. Sur cette même terre où l'on en voit si peu aujourd'hui, campaient des Européens occupés à faire bouillir la graisse de ces amphibies pour en emplir leurs barils. Aujourd'hui il faut pousser plus loin, atteindre la hauteur de la Terre des Etats et même de la Nouvelle-Shetland.

Le climat des Malouines est variable et inconstant. Les froids y sont modérés, mais les ouragans y règnent en toute saison. Il est rare qu'on y ait une journée complètement sereine

Digitized by Google

Cependant l'atmosphère, au rapport de ceux qui les ont habitées, n'est pas insalubre. Bougainville, Freycinet et Duperrey n'eurent pas à s'en plaindre. Le sol de l'île proprement dit est une argile rouge, ocreuse, feuilletée, supportant deux espèces de tourbe. La terre végétale n'existe réellement nulle part. Aussi ne voit-on pousser sur le sol que des prairies qui semblent avoir été tondues au ciseau, sans qu'un végétal s'élève au-dessus du végétal voisin. Comme pour se dérober aux atteintes de la tempête, les fleurs se cachent et se dérobent sous les feuilles. A part le grand gramen ou fétuque en éventail, qui couvre l'Ile aux Pingouins, le reste ne consiste qu'en un lacis d'herbes inextricable et serré, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Les terres incultes semblent être la propriété des animaux, dont les espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles. Les plages schisteuses des Malouines fourmillent d'oiseaux qui y digèrent dans la plus parfaite immobilité. Des tribus de palmipèdes nagent en tous sens sur la surface des baies; des huîtriers tournent autour des mollusques pour épier le moment où ils entr'ouvrent leurs coquilles; ailleurs des mouettes promènent dans l'air leurs nuées mouvantes. Tout est animé, tout indique la présence ou le passage d'une création entière d'oiseaux dont la fiente tapisse par couches les parois des rochers. Les quadrupèdes des Malouines sont tous d'importation récente; on y voit les bœufs, les chevaux, les cochons, les lapins, qu'y naturalisèrent les Espagnols. Les seuls mammifères indigènes sont les phoques et surtout le loup antarctique, carnassier destructeur, sans cesse à l'affût de sa proie. Des poissons d'une grande taille et d'une excellente qualité abondent aux Malouines. En revanche, on y trouve peu d'insectes, tandis que les coquillages y foisonnent. Jusqu'à ce jour, nulle bête venimeuse ne s'est offerte aux regards de l'explorateur.

CHAPITRE LVIII.

SAINTE-HÉLÈNE. — ASCENSION.

L'Oceanic pourtant n'avait fait que raser ces côtes : les vents ayant adonné jusqu'au S. S. E. et au S., il gagnait rapidement vers l'O. le cap tourné vers l'île Sainte-Hélène, où Pendleton devait relâcher à cause de moi. Cet acte de complaisance était le résultat d'un entretien que nous avions eu à la hauteur du cap Horn, quand, fatigué de cette navigation interminable, je me plaignais de n'entrevoir encore que dans le lointain mon arrivée sur le sol de la patrie. « Qu'à cela ne tienne, me dit le brave marin; je vous éviterai de faire échelle à New-York. *L'Oceanic* poussera une pointe jusqu'à Sainte-Hélène; c'est l'affaire de huit jours de retard; et là, si vous ne trouvez pas un français de relâche, vous aurez au moins un navire anglais pour vous débarquer dans un port de la Manche. Ainsi, ajouta-t-il, mon cher passager, vous reverrez votre patrie plus tôt que vous ne l'espériez. » Je ne sus pas répondre à l'excellent homme autrement qu'en lui serrant la main.

J'allais donc revoir la France, et avant elle Sainte-Hélène, île aux grands souvenirs. Ce fut le 20 février que nous aperçûmes cette terre si obscure autrefois et devenue si célèbre dans ce siècle. On la découvrit à dix lieues de distance, et, à mesure que le navire s'en approchait, on pouvait distinguer la forme âpre et rude de sa charpente. On eût dit un château sombre et noir, sortant de l'eau comme d'un lit, droit, à pic, nu, dépourvu même de ces blanches grèves qui rompent d'ordinaire l'uniforme aspect des côtes. Quand on accoste surtout la partie orientale de l'île, c'est un mur de rochers qui se présente, c'est une falaise de deux mille pieds de haut, dentelée, affectant des formes gigantesques et bizarres, laissant pendre sur la mer des blocs énormes, qui se dessinent en relief comme autant d'excroissances de la montagne. Toute cette roche anfractueuse recèle dans ses hauteurs des milliers d'oiseaux, tandis que sa base plonge dans les vagues de la mer, qui y pénètrent avec furie, et en ressortent blanches et floconneuses, comme sur une longue ligne de récifs. Cet ensemble est triste, désolant : il serre le cœur. On se prend à douter que l'homme ait cherché à s'approprier une terre sur laquelle les élémens sont encore en lutte et que l'Océan semble battre comme s'il voulait la déraciner un jour; une terre éloignée de tout continent, seule sur cette étendue d'eau, morne, sauvage, sans verdure. On ne comprend cette colonisation que lorsqu'on se trouve à une petite distance. Des redoutes armées sur le sommet de chaque mont, des forteresses bâties à mains d'hommes sur cette grande forteresse de la nature, indiquent qu'on n'a entendu faire de Sainte-Hélène qu'une station militaire, qu'une échelle navale sur l'Atlantique, qu'un point intermédiaire entre la Grande-Bretagne et le Cap; un autre Gibraltar, aussi fort, aussi inexpugnable que celui qui commande les bouches de la Méditerranée.

Vers l'après-midi, nous étions à trois milles environ de la pointe du Pain-de-Sucre, et à

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Sandy Bay, à l'Ile de l'Ascension.

1. Bahía de Sandy en la Isla de la Ascencion.



2. Visite aux Sources de Dampier.

2. Visita á los manantiales de Dampier

de Saulnon del.

Digitized by Google

quatre heures nous jetions l'ancre dans la rade de James-Town qu'encaissent de hautes collines (Pl. LXVIII — 1). En face de nous, au fond de la gorge, pointaient les maisons de la ville, tandis qu'au fond et sur le revers des précipices serpentait la route qui conduit à Long-Wood.

Sainte-Hélène fut découverte le 21 mai 1502 par João de Nova-Castella, navigateur portugais. Son premier habitant fut, dit-on, un déserteur portugais, nommé Fernando Lopez, qui fut abandonné sur l'île par Albuquerque, en 1513, avec un petit nombre de noirs. Les Portugais l'ayant délaissée en 1645, les Hollandais s'y établirent jusqu'en 1651, époque où la Compagnie anglaise la trouva de nouveau déserte et l'occupa. Depuis lors, elle resta aux Anglais, excepté pourtant dans l'année 1672 où les Hollandais la conquirent de nouveau, pour ne la garder que jusqu'en 1673. Dès-lors, Sainte-Hélène devint une relâche presque obligée pour les navires de la Compagnie revenant des Indes ou de la Chine. C'est une terre arrosée de nombreux ruisseaux, longue de dix milles et demi, large de sept, avec une circonférence de trente milles. La surface entière est de trente mille trois cents acres, dont dix-huit mille en culture, appartenant en partie à des particuliers, en partie à la Compagnie des Indes. La hauteur moyenne de ses montagnes est de 1,400 pieds. Le plus haut pic, celui de *Diane*, a 2,700 pieds.

Ce qui saisit le plus vivement le regard quand on mouille dans la rade de James-Town, ce sont ces immenses et magnifiques lits de rochers qui forment la base de toute l'île. Ils sont coupés, çà et là, de gouffres profonds et d'abîmes qui effraient le regard. Sur ces rochers, on dirait que l'ordre naturel a été interverti. Ce sont les sommets qui portent des arbres, tandis que les vallées sont arides et nues. Cette anomalie provient sans doute de ce que les sommets, toujours baignés de nuages qui s'y condensent, offrent un aliment à la végétation, tandis que les vallons, privés d'eau et calcinés par le soleil, ne peuvent nourrir long-temps les arbres et les plantes.

La petite ville de James-Town est construite sur le bord de la mer, au fond d'un étroit ravin. Un débarcadère assez commode conduit devant le magasin de la Compagnie des Indes, après quoi on entre dans la ville par une porte à arceau. Là, sur une place assez grande, se trouve à gauche la maison du gouvernement, autrement dite le château, et, en face, l'église, d'une assez pauvre structure. La principale rue, qui commence près de la porte, consiste en une quarantaine de maisons de négocians, d'une élégance et d'une propreté remarquables. Elles sont en bois et peintes au vernis, et on les a toutes apportées du Cap ou d'Angleterre, ce qui fait qu'elles ressemblent à un décor de théâtre. La rue est divisée en deux parties, l'une du côté de l'E. conduisant dans l'intérieur, l'autre se dirigeant vers le ravin. Dans cette rue sont les casernes, le nouveau jardin et l'hôpital. La ville qui contient deux cents maisons, est flanquée de batteries qui lui donnent l'aspect redoutable d'une place de guerre. Les maisons sont disposées en grande partie dans le fond du ravin, dont les parois sèches et d'une couleur de fer fondu semblent les menacer de leur chute.

L'aspect général de Sainte-Hélène n'est ni beau ni séduisant. Le peu de champs qui verdoient sont écrasés par la masse des rochers nus et arides. L'île ne se compose que d'une paroisse et de deux églises; sa seule ville est James-Town. Elle s'étend dans le ravin à un mille et demi environ de distance, entre deux collines nommées, l'une *Ladder Hill*, l'autre *Keeper's Hill*. Dans beaucoup d'endroits, le rocher surplombe les édifices, et souvent les pierres qui s'en détachent enfoncent les toitures. A l'extrémité du ravin qui forme une sorte d'impasse, est une chute d'eau d'environ cent pieds d'élévation, que l'on nomme *Chute de Briars* (Pl. LXVIII—4). Cette eau descend à James-Town et y devient fort utile pour l'approvisionnement des navires.

Après avoir visité la ville à la hâte, j'en vins à la demande obligée d'un étranger, d'un Français surtout: « Quelle distance y a-t-il d'ici au tombeau de Napoléon? » On sait ce que cela veut dire: à l'instant même voitures et chevaux sont à vos ordres. C'est un court voyage qui, en dehors de son but essentiel, offre l'occasion de voir les tableaux les plus pittoresques de la contrée. Les chemins scabreux et étroits qui y conduisent sont pratiqués sur le côté gauche du ravin. Ce sont de vrais chefs-d'œuvre de patience et d'adresse. Creusés dans les scories, ils ont, du côté du précipice, un petit mur à hauteur d'appui, propre à empêcher toute espèce d'accident. De cette rampe qui décrit sur les hauteurs de blanches sinuosités, l'œil plonge perpendiculairement sur la ville, découvrant au loin, par une échappée entre les deux montagnes, la rade de James-Town couverte de navires, et plus loin l'Océan immense, tempétueux et solitaire (Pl. LXVIII — 2).

C'est du sommet des premières montagnes que l'on peut aussi apercevoir la partie féconde et cultivée de l'île. Là se trouve Briars, la première

Digitized by Google

demeure de Napoléon, véritable Eden si on le compare à Long-Wood; Briars, maison de plaisance, assise à mi-côte, dominant James-Valley, et la ville, et le mouillage, et les vaisseaux à l'ancre; Briars, dominé lui-même par le Mont-Diane, le plus haut piton de l'île. Avec ses pelouses fraîches et ses parcs charmans, Briars aurait sans doute gardé plus long-temps son hôte que le brumeux Long-Wood, cette Thébaïde de Sainte-Hélène. Mais les destins l'avaient dit: le Prométhée de la gloire devait mourir, sur un rocher, d'une maladie de foie; il devait mourir chargé de chaînes, avec Hudson-Lowe à ses côtés!

De Briars, je poussai sur-le-champ jusqu'à Long-Wood. Avant d'y arriver, des brumes humides et froides m'avaient enveloppé. C'était une autre nature, une autre atmosphère. On ne voyait autour de soi que par éclaircies. Le vent et les brouillards de l'île semblaient s'être donné rendez-vous sur ces plateaux ingrats et escarpés, entrecoupés d'abîmes profonds et de fondrières effrayantes. Aux environs tout était nu et stérile; à dix-huit cents pieds au-dessus de la mer, la végétation prenait un caractère demi-alpestre: de grands conisas au feuillage mélancolique et lugubre diminuaient seuls l'âpre nudité de ces lieux. Tout était triste, funèbre comme les souvenirs impérissables de ce séjour. Celui qui l'avait habité n'avait donc eu, à ses dernières heures, que la perspective de ces roches calcinées! Dix ans auparavant il aurait pu choisir, dans toute l'Europe, pour son lieu de retraite, la plus belle verdure, les plus magnifiques eaux, l'air le plus salubre, les domaines les plus étendus; et il était mort là, enterré déjà de son vivant, sans eau, sans soleil, sans horizon!

Au moment où je visitai Long-Wood, la demeure de Napoléon était dans un état de délabrement impossible à décrire. Les salons étaient devenus un bluttoir où se vannait le grain: la chambre de l'Empereur était une étable; une crèche occupait le coin où se trouvait son lit, le coin où il est mort. Il eût mieux valu incendier ces débris de peu de valeur que de les profaner par cet usage. Il en eût coûté bien peu pour le faire, et les Anglais se seraient honorés en cela! D'intact ou à peu près, il ne restait que les barrières dont la défiance britannique avait entouré cette demeure.

Non loin de cette maison, la seule qu'ait habitée le proscrit, s'élevait un bâtiment plus propre, plus convenable, destiné à Napoléon, mais non terminé encore lorsqu'il mourut. Cet édifice était commode comme logement, construit avec élégance, entouré de galeries couvertes, de jardins tracés avec goût; on l'avait fait venir pièce à pièce du Cap, pour le meubler avec une sorte de recherche. On y voyait une bibliothèque, un billard, une salle de bains, luxe tardif dont la victime n'eut pas le temps de jouir.

Pendant toute cette reconnaissance, mon guide seul avait parlé. Je ne l'écoutais pas; il est des choses que l'on devine. Il continuait en toute conscience ses explications de *cicerone*, quand je l'interrompis: « Au tombeau! » lui dis-je. Il m'y conduisit par les sentiers étroits et sinueux des Talwèges, qui dominent la vallée du Sinn. Ce chemin est tout parsemé de roches noircies et de ravines profondes. Il aboutit à un entonnoir dont les bords sont taillés en précipice: cet entonnoir est le *val de Sinn*, où dort Napoléon, couché sur une petite pelouse verte, à la moins concave de ses extrémités. Le val de Sinn, dans lequel j'entrais alors, offre les incidens les plus variés et les plus fantastiques. Une vallée laissée à nu à la suite d'un cataclisme n'aurait pas un aspect plus tourmenté et plus bizarre. A côté de noires scories s'étend un tapis vert, sur lequel roule une eau de cristal; ici se dressent des pins au feuillage sombre, puis des géraniums ouvrant, à l'abri des brises maritimes, leurs brillantes corolles de feu; plus loin encore des châtaigniers et des pins d'Europe, pendus aux roches du ravin, tandis que de sa base même, et cachée sous des fougères, jaillit une source qui se perd en arrosant le gazon.

Au fond de ce terrain creux, sur une petite pelouse que baigne un filet d'eau, reposent les restes de Napoléon. Quelques saules vieillis et dépouillés pleurent sur cette tombe. Une enceinte ovalaire en bois entoure la petite prairie qu'égaient des géraniums en fleurs. Une guérite aux abords de l'enceinte funéraire, et une petite habitation sur la hauteur, ont été ménagées pour l'invalide anglais qui garde la vallée mystérieuse. La tombe est des plus simples. De larges pierres de taille, empruntées, dit-on, aux cuisines de Long-Wood, recouvrent la fosse à ras-terre; elles sont entourées d'une balustrade (Pl. LXVIII — 3). Sur ces pierres, pas de nom, pas d'armoiries, pas de signes emblématiques. On a paru tacitement admettre que, pour de telles cendres, ce n'était là qu'un asile provisoire. En revanche, pour prévenir un rapt, on a pris quelques précautions: le double cercueil est scellé à la voûte en briques par des tenons de fer.

Digitized by Google

Ce lieu était celui que Napoléon avait désigné pour sa sépulture, dans le cas où son corps ne serait point rendu à la France; c'était le lieu favori de ses promenades, quand il pouvait monter à cheval et s'éloigner un peu de l'enceinte où la garde anglaise l'étouffait par la preuve vivante de sa captivité. Il venait souvent s'étendre sur cette molle pelouse, y causer avec madame Bertrand, jouer avec ses enfans, boire à ce ruisseau dont il aimait l'onde transparente! C'était son Elysée, le lit de repos qu'il avait choisi, la terre qu'il avait jugée la plus légère pour ses cendres, sur cette charpente de Sainte-Hélène toute de fer et de plomb! Qu'avait-il pu penser et dire à cette place, cet homme qui avait tant vu, qui avait tant su, et qui avait pu davantage encore! Que de choses, qu'il n'a point dites à ses compagnons d'exil, qu'il ne confia point à Las Cases, qu'il ne s'avoua peut-être qu'à demi, en se confessant lui-même sur ce lieu de recueillement et d'expiation!

Devant le tombeau d'un génie aussi vaste, il est impossible que les idées du voyageur, tristes et religieuses, ne s'agrandissent pas. Sans le jour qui baissait, sans mon guide qui avait fini sa monotone antienne, je me serais oublié dans ce vallon. On me rappela; je me réveillai, je détachai une branche de ces saules qui seront un jour complètement dépouillés par les pélerins qui viennent y chercher un rameau funéraire. Il était nuit quand j'arrivai à James-Town.

Le lendemain, j'eus le septacle d'une course de chevaux aux environs de la ville. Les Anglais, qui importent partout leurs coutumes nationales, ont dans toutes leurs colonies un Epsom ou un New-Market. Dans une île toute de roc, les emplacemens convenables à de tels plaisirs sont fort rares. Aussi, dans l'impossibilité d'obtenir une arène circulaire, ont-ils tracé un hippodrome tout en longueur. L'endroit se nomme *Dead-Wood* (bois mort); il se prolonge sur la crête des sommets qui entourent James-Town. C'est là que nous nous rendîmes. Toute l'île assistait à cette fête qui devait durer plusieurs jours. Pour apercevoir les chevaux, dont le point de départ était à deux milles, il fallait avoir recours aux longue-vues. Ces chevaux étaient fort beaux, pour la plupart. Plusieurs firent même preuve d'une agilité qui les eût rendus dignes de concourir dans les courses les plus célèbres. La journée, qu'éclaira un magnifique soleil, se termina par un banquet de quatre-vingts couverts, auquel prirent part les plus élégans cavaliers et les plus jolies femmes de l'île. Le soir même, après avoir visité la charmante maison de M. Seel, qui possède un musée fort intéressant, j'appris de mon hôte, M. Salomon, qu'un navire bordelais venait de mouiller sur la rade. C'était le trois-mâts *le Mercure*, capitaine Persac, qui à son retour de l'Inde, et après avoir manqué la relâche du Cap, s'arrêtait un jour ou deux à Sainte-Hélène pour y faire de l'eau. Sur le désir que je témoignai de traiter avec lui pour mon passage, le capitaine Persac vint à l'hôtel. Bon et jovial garçon, jeune encore, accentuant ses phrases avec toute la verve de la mélopée méridionale, le capitaine Persac me convint d'autant plus vite, que j'avais moins à choisir. Nos petits accords furent bientôt conclus. « Surtout, soyez prêt pour demain au point du jour, me dit mon nouveau patron en me quittant. Le canot sera sous le débarcadère à six heures. »

J'allais donc de nouveau me séparer de mon *Oceanic*, deux fois ma maison; mon *Oceanie*, ma seule patrie pendant dix-huit mois! Et ce digne Pendleton, si parfait, si bienveillant, si noble dans ses procédés, qu'allais-je lui dire? On ne sait vraiment à quel point on aime les choses et les hommes que lorsqu'on les quitte.

Certes le désir de revoir la France, et des parens chers, et des amis plus chers peut-être, était bien vif, bien ardent chez moi. Je touchais à ces jouissances; j'allais les saisir. Eh bien! cette pensée ne suffisait pas pour effacer l'amertume d'une séparation. J'allai à bord de l'*Oceanic* le cœur gonflé, l'ame navrée. De loin, je me plaisais à regarder le gracieux navire, si frêle et si vigoureux, si coquet dans le port, et si rude contre les lames de la mer du Sud; ce navire qui avait souffert pour moi, qui s'était lassé à me transporter de si loin, qui avait fatigué son bois, usé ses ferrures, énervé ses agrès, pour me rendre sain et sauf à ma famille, à mon pays, à tout ce que j'aimais. Quand je montai sur le pont, Pendleton me devina. « Eh bien! me dit-il, vous avez trouvé votre affaire. Le bordelais est bien; je l'ai visité; la coque est saine, la mâture bien placée : vous pouvez vous embarquer sans péril. » L'excellent homme! il n'aurait pas eu des soins plus inquiets pour son enfant. Nous dînâmes ensemble; et il fut bien entendu entre nous que la première lettre que nous écririons, lui à New-York, moi à Bordeaux, serait pour échanger de nos nouvelles. Au moment de m'embrasser, il me dit : « Quelque jour peut-être viendrez-vous visiter l'Union. On ne sait à quoi la destinée nous voue. Eh bien! voyageur ou proscrit, heureux ou malheureux, venez chez Pendleton; vous êtes de la famille. Ma femme

Digitized by Google

et mes enfans vous connaîtront avant que vous vous nommiez. » Comment répondre à cela, si ce n'est avec des larmes? Je partis oppressé. Le jour suivant, quand je m'embarquai pour gagner ma nouvelle maison flottante, je ne vis plus *l'Oceanic*. Il avait disparu dans la nuit. C'était encore une attention du capitaine. Les adieux de la veille suffisaient.

En passant devant l'Ascension, *le Mercure* avait à y déposer deux employés du gouvernement anglais que des affaires urgentes appelaient sur cette île. Nous arrivâmes le 8 mars dans cette rade, d'où l'on pouvait découvrir le mouvement général du terrain. C'était une terre moins âpre au regard que Sainte-Hélène, plus basse, mêlée de plaines et de hauts pitons, présentant partout un sol volcanique semé de scories. De cette distance, ce qu'on saisissait le mieux, c'était l'éminence littorale, au haut de laquelle flottait le pavillon britannique, puis plus loin le petit établissement anglais dont les maisons blanches se détachaient sur les teintes plus sombres de la montagne (Pl. LXIX — 1).

Déserte il y a quelques années, cette île a aujourd'hui une population qui semble devoir s'accroître et prospérer. Le capitaine Persac m'ayant offert une partie à terre, j'acceptai de grand cœur. La yole nous conduisit sous une espèce de débarcadère que gardait une sentinelle. Pour les hommes, on avait pratiqué un escalier dans le roc vif; pour les marchandises, on avait planté un poteau sur lequel on frappait un palan, quand on voulait décharger les embarcations (Pl. LXIX — 4). Au moment où nous débarquâmes, le gouverneur de l'île, M. Bate, se trouvait sur le rivage avec les deux chapelains de George-Town. Il était venu à la rencontre de ses deux amis. Bien accueillis par lui et invités à visiter l'île, nous nous dirigeâmes vers l'établissement anglais au milieu de scories qui donnaient à cette terre un aspect déchiqueté. Cet établissement se compose de la maison du gouverneur, de celles des officiers et des particuliers fixés sur l'île, enfin de grands magasins assez bien construits.

Il est impossible de ne pas être frappé, au débarquement, de la physionomie générale de ce territoire. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre qu'un sol volcanique, rougeâtre, sans aucune sorte de végétation. Partout on marche sur des amas de scories qui forment, en certains endroits, des monceaux tels qu'on dirait des déblais arrangés à mains d'hommes. C'est à peu près l'aspect des champs de l'Ile-de-France, où l'on relève les laves pour faire des champs de cannes à sucre. Le piton le plus élevé est au centre de l'île. De là seulement on peut en embrasser la géologie. De là on découvre tous ces pitons qui furent des centres d'action ignivome, quand l'île se forma dans des jours de conflagration générale. Plusieurs de ces pitons ont leurs sommets parfaitement découpés en cratères. Quant aux contours de l'île, ils sont très-dentelés. Il n'y a point de port proprement dit; on mouille sous le vent. Les plages de sable sont exclusivement formées de débris de coquilles et de madrépores. Il en est résulté des agglomérations de ce sable qui forme une bonne pierre à bâtir. Aujourd'hui, ces madrépores n'existent plus vivans; ils ont été recouverts par les irruptions, et il n'en est resté que quelques lisières pulvérisées par la mer et formant les plages sur lesquelles les tortues aiment à venir déposer leurs œufs.

C'est en 1815 que, pour la première fois, on songea à fonder un poste sur l'Ascension. A l'époque où l'on transporta Napoléon à Sainte-Hélène, on craignit que d'autres puissances ne vinssent s'y fixer, dans le but de délivrer l'illustre captif. Les Anglais y placèrent donc un lieutenant de vaisseau avec vingt-cinq hommes. Aujourd'hui, on y compte cent dix marins avec quatre lieutenans, un chirurgien et son aide, un agent comptable et cinquante nègres, le tout sous les ordres du capitaine. Cette petite colonie a déjà exécuté, pour le peu de temps écoulé depuis son établissement, des prodiges de patience et d'adresse. Comme dans tous les pays qu'ils occupent, les Anglais ont d'abord songé aux routes. La première et la plus essentielle conduit à la Montagne-Verte (*Green-Mountain*) et aux sources de Dampier, seul réservoir d'eau douce de la colonie, situé à un mille et demi du rivage. Toutes les maisons de l'établissement ont été construites avec des matériaux apportés du Cap. Les pierres seules ont été trouvées sur les lieux mêmes. Jadis les vivres venaient du dehors; aujourd'hui on a dans l'île des chèvres, des volailles, des tortues, du poisson, et même des légumes provenant de l'établissement de la Montagne-Verte.

Nous fîmes le jour même une cavalcade qui nous conduisit jusqu'à ce poste, pittoresquement situé sur le flanc d'une colline, à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Grâce aux nuages qui baignent toujours cette partie de l'île, les substances volcaniques s'y sont décomposées en une terre végétale propre à toutes les cultures. Là, autour de cinq ou six maisons

Digitized by Google



3. Sommet de Green-Mountain.

3 Cumbre de Grin Munten.



4. Débarcadère de l'Ile de l'Ascension.

4 Desembarcadero de la Isla de la Ascencion

Digitized by Google

Digitized by Google

que domine le pavillon anglais (Pl. LXIX — 3), on a pratiqué un jardin entouré d'un mur de scories. Tout le terrain cultivé de l'île ne s'élève pas à plus de douze cents acres. De ce petit oasis cultivé, la physionomie de la plaine est plus frappante encore par le contraste de sa rudesse et de sa sauvagerie. Après l'action du feu, il n'est resté sur cette terre que cratères éteints ou pitons rougeâtres. Sur la Montagne-Verte, au contraire, la végétation est fraîche et active. On y a établi des cultures parfaitement entendues de légumes d'Europe et de quelques arbres à fruits, les seuls de cette terre qui n'en a point d'indigènes. Au milieu de ces champs sont des étables pour les bœufs, et plus bas encore, dans la région des nuages, une maison pour le gouverneur et ses officiers, qui viennent y reposer leurs regards fatigués de l'aspect calciné du rivage.

C'est de la Montagne-Verte que vient toute l'eau destinée à la consommation de la colonie, la grève n'ayant ni fontaines ni ruisseaux. Cette eau est celle des sources de Dampier, qui sont moins une source d'eau courante qu'un suintement à travers les rochers. Nous nous y rendîmes à cheval par un chemin qui contourne la montagne (Pl. LXIX — 2). Dampier, dit-on, découvrit cet abreuvoir en épiant un troupeau de chèvres qui allait s'y désaltérer. On se souvient que le navire de Dampier, *le Rosbuck*, ayant sombré près de l'Ascension en 1701, l'équipage se sauva sur cette île, où un navire anglais le recueillit après un séjour de trois semaines. Ces sources sont la richesse de l'île; sans elles le poste ne serait pas tenable: encore fournissent-elles de l'eau si peu abondamment, que chaque homme est toute l'année à la ration d'un gallon et demi par jour.

L'eau des sources de Dampier coule non par filets, mais goutte à goutte, dans trois ou quatre endroits, et pendant huit mois de l'année seulement. Pour la recueillir, on a un grand nombre de tonneaux défoncés par un bout et placés côte à côte, se communiquant par des conduits et se remplissant les uns par les autres. Quelquefois, on ne reçoit guère que l'humidité du lieu condensée sur une pierre, dont on recueille les gouttes qui tombent de minute en minute. L'eau qui provient de ces filtrations est légère, salubre et sans mauvais goût. Elle est bien préférable à celle de Sainte-Hélène, qui conserve le goût de la terre sur laquelle elle coule. Le gouverneur actuel, M. Bate, vient de faire construire, sur le penchant de la montagne, un vaste réservoir de pierre de taille, pour y faire arriver un certaine quantité d'eau, afin d'avoir toujours dans l'île une réserve, soit pour les jours de sécheresse, soit pour la provision des navires qui se trouveraient dans un besoin pressant. Dans le moment actuel, l'île ne peut, sans s'imposer une privation énorme, fournir dix tonneaux d'eau. Celle qu'on donne aux animaux provient de la toiture de l'étable à bœufs qui, couverte d'une toile verme, reçoit l'eau qui se dégage des nuées condensées autour d'elle. On a aussi le soin de placer dans la campagne et sur des points solitaires, quelques petits abreuvoirs, afin que les poules, les pintades, les pigeons et les dindes qu'on a lâchés dans l'île, n'y meurent pas de soif.

Lors de sa découverte, l'Ascension n'était pour les navigateurs qu'un rocher aride, de trente milles environ de circonférence, connu seulement par la quantité énorme de tortues que l'on recueillait sur ses plages. Aujourd'hui encore, ces tortues sont la plus grande richesse de cette terre. L'espèce qui s'y trouve est la tortue *mydas*, ou verte (*testudo viridis* des naturalistes), ainsi nommée à cause de la couleur de sa graisse. Cette tortue est un excellent manger, et tient lieu de bœuf. Les femelles seules fréquentent l'île, et seulement pour la pondaison. Elles pèsent ordinairement de cinq à six cents livres. Jamais de jeunes ou de petites tortues ne viennent sur la greve. Dans la saison propice, c'est-à-dire de décembre en juin, elles se rendent à terre dans la soirée, et de préférence par un clair de lune. Elles gravissent les greves mouvantes, se font un large trou dans le sable, y déposent leurs œufs, les recouvrent, puis retournent précipitamment vers la mer. Quand elles sont en train de pondre, on les toucherait qu'elles ne se dérangeraient pas. Elles pondent de soixante-dix à quatre-vingts œufs à la fois, et l'on dit qu'elles répètent cette ponte deux et même trois fois par saison. Les œufs ont un pouce et demi de diamètre, et sont couverts d'une coque douce et demi-calcaire. La tortue est un des amphibies les plus accomplis : elle peut rester un temps énorme sans venir respirer au-dessus de l'eau. Elle a aussi une vie extrêmement tenace et une grande faculté d'abstinence, car elle peut rester trois ou quatre mois sans prendre la moindre nourriture. Elle semble vivre des fucacées qui flottent à fleur d'eau et de celles qui tapissent le fond de la mer.

Quoique le poids brut des tortues atteigne parfois jusqu'à neuf cents livres, leur partie mangeable ne va guère au-delà de cent à cent cinquante. On donne cette viande à la gar-

Digitized by Google

nison à raison d'une livre par homme pour un jour. La graisse sert à faire une excellente huile de cuisine, et la masse demi-cartilagineuse qui lie le dos au ventre est le principal ingrédient de la fameuse soupe à la tortue. La viande est d'une digestion facile et légère. Les navires de relâche à l'Ascension ne manquent pas de s'en approvisionner. Les tortues se paient soixante francs environ la pièce. Rarement elles peuvent arriver jusqu'en Europe : la longueur de la traversée les tue. A bord on ne doit rien leur donner à manger ; il suffit de leur jeter de temps à autre un peu d'eau de mer sur la carapace. Hors de l'eau, les tortues sont des animaux lourds et presque immobiles. On les prend sur le rivage avec la plus grande facilité. Des sentinelles sont disposées dans les angles de la baie pour épier le moment où elles sont à peu près toutes rendues à terre. Quand elles ont fait leur trou et qu'on peut croire qu'elles ont pondu tous leurs œufs, on accourt, et avec des leviers on les renverse sur le dos. Elles restent alors à la merci des capteurs qui les recueillent le lendemain, et les portent dans des viviers d'où on ne les extrait qu'au fur et à mesure des besoins de la colonie. Afin de ne pas arriver trop promptement à la destruction de l'espèce, on n'en prend que ce qu'il faut pour tenir toujours les viviers bien garnis. La capture ordinaire est de quatre à cinq cents. On est pourtant arrivé quelquefois jusqu'à quinze cents. Les tortues de l'Ascension sont si uniformément grosses, qu'on a cru pendant quelque temps que les femelles ainsi prises étaient de vieilles tortues qui ne venaient à terre que pour mourir. Les tortues des Indes-Occidentales, celles que l'on pêche sur les côtes de l'Amérique espagnole, quoique de la même espèce, n'ont pas le tiers du poids des tortues d'Amérique ; mais leur chair est bien plus fine et bien plus délicate.

Les tortues étant la principale ressource de l'Ascension, on a tout fait pour qu'elles continuassent à s'y plaire. Ainsi, on ne reçoit ni on ne rend le salut, parce que le bruit du canon leur est contraire. On va même jusqu'à empêcher de fumer sur le rivage, parce qu'on a vu que l'odeur du tabac les éloignait. Enfin ces animaux trouvent encore sur les grèves de l'île la solitude qui y régnait avant qu'elle fût habitée.

On conçoit comment, au milieu de telles circonstances, l'Ascension est un séjour sauvage et triste. Il ne fallait rien moins que la patiente persévérance des Anglais pour tenir bon sur une terre ingrate et dépourvue de ressources, élever des redoutes, bâtir des maisons, percer des routes, construire une jetée, creuser des viviers, couper des rochers et niveler des montagnes. Et aujourd'hui, après tant d'efforts, de travaux et d'ennuis, l'occupation de l'Ascension est-elle d'une utilité réelle ? Le premier qui se résigna à l'habiter fut le lieutenant Cuppage qui, en 1815, y amena vingt-cinq hommes ; ensuite vinrent successivement le major Campbell et le colonel Nicolls, le premier avec vingt-neuf hommes, le second avec deux cent vingt-deux ; enfin, le capitaine Bate s'y établit, en novembre 1828, avec deux cent vingt-quatre hommes.

L'histoire naturelle de l'Ascension n'est pas longue à étudier. A peine quelques chétives fougères tapissaient-elles les parties les plus humides des montagnes, avant que les Anglais eussent importé dans l'île quelques-uns de nos produits agricoles. Les insectes sont nombreux, importuns et malfaisans ; on y voit des moustiques, des scorpions, des mille-pieds, etc. En oiseaux, l'Ascension ne possède que la poule d'eau qui fréquente les grèves. Le poisson est abondant et bon. La température de l'île diffère beaucoup suivant les hauteurs. Dans la saison des pluies, qui est la plus fraîche, le minimum du thermomètre de Fareinheit est, sur la plage, à 70°, et sur la montagne à 58°. Dans les autres saisons, le minimum de la chaleur est, sur la plage, de 92°, et sur la montagne de 80° Ainsi il ne gèle jamais ; jamais non plus il ne se déclare d'ouragans. La monotonie du climat répond à la monotone nudité de la végétation.

CHAPITRE LIX.

AÇORES. — FRANCE.

Quatre heures passées avec le capitaine Bate avaient suffi pour nous donner la meilleure opinion de cet officier. C'était un homme d'une politesse parfaite, franc et ouvert comme un marin, sans avoir rien de la rudesse ordinaire du métier. Pour se distraire de sa vie monotone, il nous accompagna jusqu'à bord, où nous le fêtâmes avec quelques bouteilles d'excellent vin ; après quoi *le Mercure* laissa tomber ses voiles et procéda à l'appareillage.

Une traversée sur l'Atlantique était un jeu pour un homme qui venait de croiser dans tous les sens, pendant plusieurs années, les terribles et périlleuses mers du Sud. Une table qui me rappelait la vie d'Europe, un équipage qui parlait ma langue, dix navires hélés sur la route, tout me donnait un avant-goût du rivage et me préparait à des impressions depuis long-temps absentes. Par les 6° de lat. N., après avoir perdu

Digitized by Google

une semaine sous les calmes de la ligne, les alisés du N. E. réveillèrent nos voiles et nous forcèrent à aller chercher d'autres brises moins contraires par des latitudes plus élevées. On fit route en serrant le vent à deux quarts de largue, de manière à pouvoir atteindre la hauteur des Açores, zône des vents généraux. Nous trouvâmes en effet le vent de N. O. vers le 38e parallèle, et nous fîmes route à l'E. La traversée avait été longue et dure, et le 10 mai, quand nous aperçûmes les Açores, à dix lieues sous le vent, le capitaine Persac se décida à y prendre, en passant, quelques vivres frais pour son équipage fatigué. Le groupe septentrional étant trop éloigné de notre route, ce fut sur Saint-Michel qu'il résolut d'attérir. Nous prolongeâmes donc à grande distance Fayal et l'île de Pico, dont le piton majestueux dominait toutes ces terres pélagiennes; puis, à une distance plus grande encore, Terceira, devenue célèbre dans la guerre récente qui déchira le Portugal. Continuant la route droit à l'E., nous étions le 11 mai au soir devant Ponta-Delgada, capitale de l'île Saint-Michel et la ville la plus considérable de tout le groupe. Vue du large, à une lieue de distance, cette cité présentait une longue et uniforme ligne de blanches maisons, encadrées dans une suite de collines coniques et légèrement ondulées, couvertes, pour la plupart, jusqu'au sommet, d'orangers en fleurs. Je renonce à peindre l'effet que produisit sur moi cette nature verte et parfumée, par le plus beau ciel du monde, et dans la plus belle des saisons. Tous mes sens s'ouvraient à cette atmosphère d'Europe, à cette campagne dont les teintes me rappelaient mon sol méridional. Je ne parlais pas : je jouissais; j'aspirais ces émanations odorantes, je suivais tous les détails de cette grève peuplée, les clochers des églises, les faîtes des palais, les toits des maisons. Malheureusement nous ne devions voir ces terres qu'à la voile, et le capitaine, pressé de repartir, ne voulut pas même consentir à me donner place dans l'embarcation qui allait chercher des vivres à terre.

Ponta-Delgada, devant laquelle nous louvoyions alors, est une ville de 22,000 habitans, ville active et industrielle, ville de richesse et de luxe. Comme toutes les cités portugaises, elle est mal entretenue et mal pavée; mais elle contient de nombreux et beaux édifices, six églises et douze couvens. Le marché y est abondamment pourvu de poissons, volailles, œufs, légumes de toute espèce, oranges et citrons. Une grande partie de la population de Ponta-Delgada se compose de moines et de nonnes; ces dernières plus coquettement vêtues qu'elles ne le sont dans d'autres contrées. Au choix de la sœur, le costume est noir ou blanc, et coupé dans certains couvens avec une élégance vraiment remarquable. L'un des plus jolis est celui de Nossa-Senhora da Conceiçâo, Sur la robe blanche tombent le crucifix et l'étoile d'argent, tandis que le béguin relevé affecte la forme des coiffures bernoises. L'aspect général de la population rappelle l'Europe portugaise pour le type, pour le vêtement et pour les usages.

L'archipel des Açores occupe, dans le milieu de l'Atlantique, une ligne de cent lieues de l'O. N. O. à l'E. S. E. entre les 36° 59' et 39° 44' lat. N., et les 31° 7' et 25° 10' long. O. Les Portugais le subdivisent en trois groupes distincts : l'un comprenant Flores et Corvo, qui gisent à l'extrémité O. de l'archipel; l'autre formant un groupe central avec Fayal, Pico, Saint-George, Graciosa et Terceira; le troisième renfermant Saint-Michel et Sainte-Marie en un groupe oriental. La découverte de toutes ces îles appartient à D. Henri, troisième fils du roi Jean 1er de Portugal. Ce fut D. Henri qui, en 1431, dépêcha Gonsalvo Velho Cabral à la recherche d'un archipel qu'avait aperçu l'année d'auparavant un navire en détresse, commandé par Joseph Vanderberg de Bruges. Cabral échoua dans un premier voyage; mais, dans un second, il fut assez heureux pour trouver la première île du groupe, à laquelle il donna le nom de *Sainte-Marie*. Les autres ne furent guère reconnues qu'en 1460. Elles furent appelées *Açores* par les premiers navigateurs, à cause de l'abondance d'une espèce d'épervier qu'ils y rencontrèrent et que les habitans nommaient *açor*.

Le climat de ces îles est un printemps à peu près perpétuel. Les chaleurs y sont tempérées par les brises de mer et par les pics élevés qui absorbent constamment les vapeurs humides. Le thermomètre n'y varie guère que de 50° à 75° de Fareinheit. L'air est salubre, comme on peut le voir à la vigueur et à la force des habitans du pays. Le seul inconvénient du climat, c'est d'être fréquemment exposé à des ouragans du N. O. et de l'O., qui entretiennent une humidité insalubre et à peu près constante.

Les terres des Açores sont évidemment de formation volcanique : toutes en portent des traces, excepté Sainte-Marie. L'aspect général est pittoresque et sauvage avec des effets lar-

Digitized by Google

ges et bien accentués. C'est presque toujours une suite irrégulière de monts coniques ou aigus, s'élevant de deux mille jusqu'à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutes ces montagnes recèlent une grande quantité de sources d'eaux minérales, dont les vertus bienfaisantes ne sont pas même utilisées par les naturels. On cite dans le nombre celles du Val de Furnas et de Ribeira-Grande à Saint-Michel, et celles d'Euxofra, près d'Angra, à Terceira. Le plus haut degré de chaleur de ces sources est de 5° au-dessus de l'eau bouillante. Les éruptions volcaniques, sans être très-fréquentes, se reproduisent de temps à autre dans l'archipel. Dans le nombre, on cite celle de 1445, qui forma le lac dit des *Sept-Villes;* et celle de 1811, qui jeta hors du sein de la mer l'île de Sabrina, disparue depuis. Les tremblemens de terre y sont moins rares encore, sans être bien dangereux pour cela : ceux de 1531 et de 1755 ont seuls laissé des souvenirs néfastes. Les plus exposées, parmi ces îles, à de tels phénomènes, sont Teircera, Saint-George et Fayal. Corvo et Flores n'y sont point sujettes.

Dans aucun pays du monde le sol n'est plus beau, plus riche, plus fécond qu'aux Açores. Dans des mains actives et intelligentes, cet archipel deviendrait le grenier et le cellier de tous les navigateurs qui traversent l'Atlantique. On en ferait un point de relâche obligé, une échelle de ravitaillement où tous les produits pourraient se trouver en abondance. Mais l'apathie portugaise laisse à demi-stériles ces vallees si fécondes; elle ne ne veut rien créer au-delà des besoins du moment. Sans doute la faute n'en est pas seulement au caractère des naturels : le régime ombrageux sous lequel ils ont jusqu'ici vécu, la quantité énorme de bras qu'absorbait la vie spéculative du couvent, les funestes lois de succession, le manque absolu de bonnes routes, tout a contribué, jusqu'à l'heure actuelle, à maintenir l'agriculture du pays dans un état d'infériorité déplorable.

Quand on découvrit le pays, des forêts immenses en couvraient toute l'étendue. On les brûla pour planter la canne à sucre, importée de Candie et de Chypre. Les Indes-Occidentales ayant été trouvées par le génie de Colomb, cette ressource déchut, et alors on s'adonna à la culture des grains de toutes sortes, des oranges, des citrons et surtout de la vigne, qui y fut importée de Madère et du Portugal. Ce produit a été une source de richesses et de fructueux échanges. Les parties rocheuses de l'île sont toutes couvertes de vignobles, tandis que les belles plaines du littoral produisent le froment et l'orge. L'économie rurale est d'ailleurs une lettre morte dans ces contrées. On y a quelque peu de routines agricoles, mais point de connaissances théoriques. On n'y connaît aucune méthode d'engrais et d'assolemens, et pourtant la terre est si bonne, que tout y vient à point. Bien cultivées, les Açores nourriraient six millions d'habitans. Les parties les plus fertiles du groupe sont Graciosa, Saint-Michel et Fayal. Depuis peu, des agriculteurs européens ont introduit dans ces îles une si grande variété de végétaux, que toute la nature européenne semble y avoir été transplantée : il est à croire qu'avec des soins bien entendus et une direction convenable, on naturaliserait, sur ce point, les arbres et les plantes du monde entier. Le tabac, le sucre, le café, viennent à souhait, ainsi que toutes les plantes médicinales qu'on exporte de l'Amérique, dont les Açores semblent l'échelle avancée. Les tubercules de toutes sortes y foisonnent; le myrte y croît naturellement. Les fruits s'y présentent en mille variétés : à côté de la pêche et de l'abricot croît la banane américaine. Les fleurs y ont aussi ce caractère intermédiaire des deux continens. Sous le point de vue zoologique, l'Archipel n'a rien qui le caractérise. Pas un animal venimeux ne s'y rencontre. Les chevaux y sont rares, petits et abâtardis; les ânes, nombreux et superbes; les bœufs, nombreux aussi et employés aux plus durs travaux. Le bétail abonde, plus beau à Saint-George et à Saint Michel que dans les autres localités : les moutons y sont également communs; mais on ne les y élève guère que pour avoir leur toison, avec laquelle on confectionne une mauvaise sorte de drap pour l'usage de ces îles. Partout où pousse un brin d'herbe, les chèvres se montrent par myriades. Les hôtes des basses-cours sont les mêmes qu'en Europe.

Les produits agricoles composent, avec quelques têtes de bétail, les exportations des Açores. L'archipel fournit à l'Angleterre, au Brésil, à la Russie et aux Etats-Unis, vingt mille pipes de vin ou d'eau-de-vie et deux cent mille caisses d'oranges; au Portugal une énorme quantité de grains, du porc et du bœuf salés, de mauvaises toiles, du fromage et des bestiaux. En retour de ces denrées, les Açores reçoivent du sel, du thé, des images, des crucifix et des reliques. Le nombre de navires employés à ce commerce roule entre sept à neuf cents.

Les habitans des Açores sont d'un naturel doux, paisible, facile à gouverner. Avec une éducation plus complète, ils fourniraient sans

Digitized by Google

Digitized by Google



1. Vue de Villa-Franca (Iles Açores.)

1. Vista de Villafranca (Islas Azoras.)



2. Fayal (Iles Açores.)

2 Fayal Isla Azoras.)

de Sauvage del.

VOYAGE
VIAGE

Digitized by Google

doute des sujets distingués dans toutes les carrières; mais une ignorance crasse et superstitieuse pèse sur ces îles. Ils parlent un portugais qui varie d'une île à l'autre. Au physique, ils sont bien mieux partagés que les natifs du Portugal; les femmes y sont plus belles, moins brunes, avec des yeux et des cheveux noirs. On les dit très-fécondes; elles ont quelquefois douze, quatorze et jusqu'à quinze enfans. Les hommes sont bien faits, bien proportionnés, forts, d'une figure expressive et qui rappelle le type du peuple maure d'où ils sont descendus. Les basses classes y sont proportionnellement beaucoup plus distinguées qu'en Portugal; douces, inoffensives, polies, elles sont même, avec de bons guides, industrieuses et actives. On les dit portées à de petits larcins, sales, superstitieuses et fanatiques de musique, comme tous les Espagnols et les Portugais. La viole est leur instrument favori. La danse de l'île est le *landoun*, qui ressemble pour les allures au bolero des Espagnols. Cette danse a été récemment introduite dans la bonne société açorienne. Rongés de vermine, les hommes du peuple sont sujets à des affections cutanées. La grande occupation de ce peuple est la prière. Les processions sont le plaisir de la multitude.

Les Açoriens des classes moyennes sont de bien peu au-dessus du peuple pour les habitudes et les mœurs; indolens et fripons, ils ne savent pas honorer leur état en l'exerçant d'une manière utile et honnête. Les classes élevées, les *morgados* et la noblesse, sont, au contraire, une race hautaine et présomptueuse, ignorante et pleine d'ostentation, aussi dure pour les inférieurs que rampante vis-à-vis de ceux qui la dominent. Les morgados sont néanmoins charitables envers les pauvres, bienveillans vis-à-vis des étrangers, d'humeur douce et conciliante. Mous et paresseux, ils terminent leurs journées, ordinairement oisives, par la musique et le jeu. Les femmes sont presque toutes musiciennes. Elles ne quittent le logis que pour se rendre à l'église. Leurs costumes ressemblent, ainsi que ceux des hommes, à nos costumes d'Europe, modifiés par le mauvais goût portugais. On dit ces femmes aimables et spirituelles, d'un caractère charmant et bon. L'éducation seule leur manque.

L'histoire des Açores n'est pas longue à raconter. Cédées en 1466 par Alphonse V à sa sœur, duchesse de Bourgogne, elles firent retour à la couronne portugaise, après la mort de cette princesse qui y avait envoyé des Flamands pour les coloniser. Espagnoles de 1583 à 1640, quand Philippe II eut ceint la couronne du Portugal, elles furent la première colonie qui salua la restauration des rois légitimes et la dynastie de Bragance. Restées Portugaises jusqu'à nos jours, elles ont acquis, dans ces dernières années, une grande importance politique par leur opiniâtre résistance en faveur de l'un ou de l'autre des deux rois qui se disputaient naguère le Portugal. Aujourd'hui les Açores sont de nouveau devenues paisibles, obéissant au mouvement qui leur est imposé par la métropole. Prélèvement fait de ses dépenses, l'archipel verse au trésor de Lisbonne un excédant de deux millions. Peu de colonies offrent une balance pareille.

On a vu que l'archipel était divisé en trois groupes : ces trois groupes comprennent neuf îles.

Sainte-Marie, la plus méridionale du groupe, a treize milles de long sur neuf de large. Elle se compose de hautes falaises, qui ne semblent pas, depuis leur formation, avoir été travaillées par des feux souterrains. Le sol, dans un meilleur état de culture, pourrait devenir extrêmement fertile. L'île est couverte de sous-bois; mais les grands arbres y sont rares. Les pâturages, beaux et gras, nourrissent une grande quantité de bétail. La volaille est à très-bas prix. Sainte-Marie a une ville nommée Porto et trois villages, Santo-Spirito, Santa-Barbara et San-Pedro. Porto, magnifiquement située au sommet d'une colline qui domine la mer, est défendue par un petit château-fort. L'ancrage y est mauvais. On compte 1,800 ames à Porto. Parmi les villages, on ne peut guère citer que San-Pedro, qui renferme 1,000 habitans.

Saint-Michel a quarante-cinq milles de l'E. N. E. à l'O. S. O. Plus qu'aucune des Açores, elle porte sur son terrain la preuve de son origine volcanique. On évalue sa population totale à 110,000 habitans. Parmi les villes qu'elle renferme, on a déjà vu ce qu'est la capitale, Ponta-Delgada. La ville qui vient après elle pour l'importance, est Villa-Franca, située à quelques lieues au S. E., et l'une des plus anciennes villes de Saint-Michel. Originairement, cette île était située dans la partie de l'O. : elle y demeura jusqu'en 1522, époque où une éruption volcanique du Pico do Fogo ébranla dans leur base les collines de Lorical et de Rubaçal, et les précipita sur la ville. 4,000 habitans périrent sous ces masses; mais, sur le lieu même, on rebâtit sur-le-champ une ville qui compte aujourd'hui 5,000 habitans, ville remarquable par ses monastères, ses églises, son château et ses

Digitized by Google

batteries du rivage. Nulle cité littorale ne se présente plus favorablement aux navigateurs qui viennent du large : nulle n'a des environs plus fertiles. Pour bien jouir du point de vue qu'elle offre, il faut se rendre sur un petit îlot volcanique, situé à une lieue de distance. De là, on voit, à l'abri d'une chaîne de montagnes, blanchir une lisière de maisons, entrecoupées de bouquets de verdure; ici des fortifications, là des clochers d'églises, plus loin des bâtimens publics; le tout au sein d'un paysage charmant et au bord d'une mer paisible qu'anime une multitude de barques (Pl. LXX — 1). Alagoa, Povoaçâo, Fenaës de Ajuda, Nordeste avec 2,500 habitans, Ribeira-Grande, Rabo de Peixe, Mosteiros, complètent la série des villes et villages de quelque importance que renferme Saint-Michel. Parmi plusieurs pics élevés, on y voit ceux de Maffra, de Pico do Fogo ou Pico do Varra. Du haut de ces sommets, on peut se rendre compte des accidens survenus à la suite des tremblemens de terre. Le premier remonte à Cabral, et semble avoir anéanti une partie de la population. Le second est celui qui, en 1522, détruisit complètement Villa-Franca. Il y en eut ensuite d'autres en 1638, 1652, 1691, 1719, 1723, 1755; enfin, en 1810 et en 1811, deux tremblemens de terre, accompagnés de symptômes volcaniques, ébranlèrent de nouveau toute l'île, et firent craindre son anéantissement total.

Terceira, presque ronde, a vingt milles de long, sur une largeur moyenne de treize milles. Ses habitans furent à toutes les époques la tête de la population açorienne; en 1580, ils s'opposèrent avec énergie à l'usurpation du roi d'Espagne, Philippe II, et, réduits par le nombre, ils ne cédèrent qu'en 1583. Terceira contient une population de 40,000 ames avec trois villes et quinze villages. Angra, sa capitale, est pittoresquement située sur les bords d'une crique qui mord bien avant dans les terres. Elle est défendue au midi par la forteresse du Mont-Brésil, au nord par le fort Saint-Sébastien, séparés l'un de l'autre par trois quarts de mille environ. La ville qui s'élève avec ses maisons étagées offre un luxe de couvens et de palais qui préviennent en sa faveur. Les ruines d'un château espagnol la couronnent et l'encadrent. Mais ce qui relève ce tableau, c'est une magnifique campagne, située au sud de la ville et nommée Terra-Cha, jardin embaumé de l'île où les nobles et les morgados de Terceira ont leurs maisons de plaisance. La ville d'Angra, outre sa situation splendide, a, comme avantage intérieur, des rues régulières et propres se coupant toutes à angles droits; elle a des maisons bien bâties, presque toutes hautes de trois étages. Malheureusement, les rues sont mal pavées, et les maisons sont défigurées par ces lourdes fenêtres mauresques, disgracieux accessoire de toute maison de colonie espagnole ou portugaise. Comme port, Angra présente peu d'avantage, sa crique étant ouverte à presque tous les vents, depuis le N. jusqu'au S. O. Aussi, dans la mauvaise saison, les navires sont-ils obligés de relâcher à l'entrée de la baie par vingt-huit à trente brasses de fond.

Après Angra, Terceira contient plusieurs villes du second ordre. Praya, qui a douze cents ames de population, des églises, des couvens, des forts et des jardins; puis les villages ou les villes de Cabo da Praya, Fontebastarda, San-Sebastian, Villanova, Aguaya, Quatro-Ribeiras, Biscoitos, Altares, San-Bartolomeo, San-Matheo et Santa-Barbara.

Saint-George est une île longue et étroite, de trente-cinq milles sur cinq, coupé dans son étendue par une falaise montagneuse qui forme une plaine à deux milles pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'E et à l'O., elle est flanquée de deux îlots volcaniques. Sa capitale est Velas, ville de 4,000 ames, située sur les bords d'une large baie qui offre un mouillage assez sûr. La ville est entourée de remparts du côté de la mer, et adossée de l'autre côté à des collines garnies de petits fortins, mais sans canons. La population entière de Saint-George est de 20,000 ames.

Graciosa a douze milles de long sur six de large; elle nourrit 12,000 ames. Sa capitale Santa-Cruz, qui en contient 3,000, n'a qu'un ancrage dangereux et ouvert à tous les vents.

Fayal, longue de douze milles, large de dix, a une forme circulaire, et s'élève par des ondulations graduelles jusqu'à un pic majestueux qui domine la mer de trois mille pieds (Pl. LXX — 2). C'est une île bien moins rocailleuse que Terceira et Saint-Michel. Elle possède une bien plus grande quantité de sol cultivable, dont le quart à peine est exploité. La capitale est Horta, fondée en 1460, par le premier coloniste, Job de Huerta, de qui elle a tiré son nom. On évalue sa population à 10,000 ames. Elle est située dans une baie profonde, terminée au N. par un haut et âpre promontoire, au sommet duquel est un télesphore, et au midi par la pointe rocheuse de Ponta da Guia. La ville s'élève comme par assises dans le fond de la baie, avec ses églises et ses couvens, ornement obligé de toutes les cités açoriennes. Les rues en sont étroites et irrégulières; les forts

Digitized by Google

en assez bon état, mais mal armés. De toutes les rades de l'archipel, la rade de Horta est sans contredit la meilleure et la plus sûre. D'un mille de profondeur à peu près, elle est défendue à l'E. par les terres gigantesques de Pico, qui n'en sont éloignées que de quatre milles, et au N. par l'île Saint-George, qui, posée transversalement, arrête la violence des vagues. Les vents du S. E. au S. S. O. et même du S. O. sont les seuls à craindre dans ce mouillage, et encore leur action est-elle fort amortie par un courant qui file en un sens contraire, et qui soulage le service des câbles. Horta, comme la meilleure station maritime des Açores, possède un petit arsenal. Le territoire de Fayal est en général dans un bien meilleur état de culture que celui des autres îles. Toutes les récoltes y sont belles, et les approvisionnemens peuvent s'y faire à des prix modiques. Aussi est-ce sur ce point que viennent presque tous les baleiniers américains, en cours de ravitaillement. C'est aussi à Horta que se débite la plus grande partie des vins des Açores, les propriétaires de Pico, l'île la plus fertile en ce genre de produit, y envoyant toutes leurs récoltes. Le vin de Pico, en général sec et fort, est recherché pour l'Amérique parce qu'il se prête aux mélanges.

Pico, dans sa forme longitudinale, a trente-cinq milles de long sur huit de large, au point où elle se développe le plus dans ce sens. Sa surface est coupée par une haute chaîne volcanique, terminée à l'O. par le fameux pic qui a donné son nom à l'île. Ce pic, suivant des calculs exacts et récens, compte 6,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'île contient 30,000 habitans, qui vivent, comme ailleurs, presque tous sur le rivage, disséminés dans trois villes et plusieurs villages, savoir : au S., Lagens, la capitale; Riveiras, Calheta de Nesquim et Ponte da Piedade; au N., Ribereinha, San-Roque, San-Antonio, Santa-Lugia et Bandeiras; à l'O., la ville de Magdalena et les bourgs de Candelleria, San-Matheo, San-Joâo et Silveira.

De tous ces points, il n'en est pas un seul qui soit abordable pour des navires. La côte en est bordée de rochers inaccessibles; et à peine trouve-t-on à Lagens, la capitale, une mauvaise petite crique pour les caboteurs. Pico possède les plus beaux bois des Açores comme les plus fertiles vignobles. On y récolte, année commune, deux mille cinq cents barriques de vin. Les habitans de Pico sont hardis, beaux, robustes et laborieux. Leur costume tout montagnard ne ressemble pas à celui des autres insulaires. Aussi, quand ils se rendent à Horta pour y vendre leurs denrées, les prendrait-on pour des demi-sauvages. Ils sont bons vignerons et bons pêcheurs.

Le pic de l'île compte plusieurs zônes. A partir de la mer jusqu'à un tiers environ de sa hauteur, il est couvert de magnifiques cultures, de plantations, de jardins d'orangers. Dans a zône centrale paraissent des cèdres, des myrtes, des genévriers immenses, des arbres-fougères; végétation qui, dans la zône supérieure, fait place aux plantes alpestres, aux lichens et aux mousses. Au point culminant de la montagne est un cratère de deux cents pieds environ de profondeur, accessible seulement dans le N. E., où se trouve une ouverture. Ce cratère, comme celui de l'Etna, est noir et sombre dans l'intérieur; mais ce qui le distingue de tous les autres volcans connus, c'est un cône pyramidal qui surgit du centre du cratère, et qui le dépasse en hauteur de deux cents pieds environ. C'est à ce signe que l'on reconnaît le pic, même à de très-grandes distances. Lagens, la capitale de l'île, est située tout près du pic. Du haut de la terrasse où s'arbore le pavillon, on peut distinguer le géant avec son capuchon de neige, tandis qu'au pied et sur les bords de la crique s'étendent les maisons des nobles et des morgados, que domine le clocher de l'église gothique (Pl. LXX — 3).

Corvo et Flores, quoique séparées du groupe central par une grande distance, ne font pas moins partie de l'archipel des Açores. On y récolte des grains, et on y élève des bestiaux. Corvo a de bonnes rades; Flores, plus considérable, plus riche et plus féconde, a deux villes, Santa-Cruz et Lagens. Elle nourrit 9,000 habitans.

Nos provisions étaient faites, et *le Mercure* avait doublé Saint-Michel par le N. Les brises d'O., fraîches et suivies, le poussaient depuis dix jours vers le golfe de Gascogne, quand le 22 mai au matin la vigie des hunes cria; « Terre! terre devant nous! » Cette fois, c'était la France, la France, ma patrie, que je n'avais pas vue depuis quatre ans. J'accourus sur le pont à demi-vêtu, saisi comme par un rêve, ne pouvant parler, voyant à peine, muet, en extase. Avec quel frémissement je suivais de l'œil cette ligne indécise qui dessinait les contours d'une masse opaque! J'avais peur que le matelot ne se fût abusé; je craignais que cette apparence lointaine ne disparût comme un mirage; je n'en détachai point mes regards, de peur de la perdre et de ne plus la retrouver. Un cri m'avait jeté dans cette contemplation; un autre cri m'en tira. « Pilote, sous

Digitized by Google

le vent; pilote ! » Il n'y avait plus à en douter. Nous étions en France: on voyait au loin la tour du phare, endormie sur son récif. « Oh ! brave pilote de Royan ! Arrivez donc ! arrivez au plus vite ! C'est un passager qui vient de terminer son tour du monde, un juif-errant de la navigation océanienne, qui veut enfin faire une longue halte sur le sol de France. Jamais, pilote, vous ne guidâtes vers les passes de la rivière une destinée plus nomade et plus digne de repos. »

La voile s'approche. Il y a quelques minutes, elle se dessinait au loin comme l'aile d'une mouette, ou comme la crête floconneuse d'une vague, et voici qu'elle grandit déjà, qu'elle glisse sur l'eau, qu'elle bondit sur la houle. Vite une corde d'amarre ! On la jette; le lamaneur a accosté; le pilote est à bord, il est capitaine et timonier; il a pris la barre et il commande.

Quand, au retour d'une longue navigation, on revoit la côte natale, il est toujours, même pour le marin, une heure d'indicible joie et d'exaltation fiévreuse. Je l'éprouvai alors: à chaque objet nouveau qui se présentait, cette sensation semblait redoubler en moi: divers paroxismes survinrent avant que l'équilibre pût se rétablir. La tour de Cordouan qui semble se mirer dans l'eau, le chenal tortueux du fleuve, ces steppes qui se prolongeaient sur la droite, cette verdure, ces hameaux, cette population; puis Royan et Pauliac, Blaye et sa citadelle se déroulant à mes yeux dans notre navigation sur le fleuve, au milieu d'arbres en fleurs, de vignobles qui bourgeonnaient, d'oiseaux qui chantaient, de navires qui sillonnaient l'eau; que de choses en deux jours ! que de souvenirs tirés du fond de l'âme, si lointains pour moi qu'ils étaient devenus des rêves ! quelle série d'hallucinations magiques et ravissantes dans lesquelles je me laissais vaguement bercer !

Ces douces visions duraient encore, quand m'apparut Bordeaux, la reine marchande, avec ses quais couverts de têtes, avec les grincements de ses mille poulies, ses douaniers aux fracs verts, échelonnés sur les ports, ses édifices grandioses, et ses rues coupées en échiquier (Pl. LXX — 4). Pour vivre encore quelque temps dans ce monde d'illusions, j'aurais voulu ne pas quitter le navire. Il me semblait que la terre me réservait des désappointements.

Ainsi, après quatre ans de pèlerinage, je revoyais ma patrie, portant tout avec moi comme Bias, riche d'une multitude de faits recueillis. C'est ce butin de voyage, ce résumé de longues observations, que je viens de livrer au public.

FIN DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Digitized by Google



3. *Pico (Iles Açores.)*

3 Pico (Islas Azoras)



4. *Arrivée à Bordeaux.*

4 Llegada a Burdeos.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES

DU

DEUXIÈME VOLUME.

Pages.

CHAPITRE I.

Suite de l'Océanie. — Iles Vavitou. — Mangia. — Waïtou-Taki. — Toubouaï, etc. — Traversée des îles Taïti aux îles Tonga. 1

CHAPITRE II.

Traversée de Taïti aux îles Tonga. — Iles Hamoa. 11

CHAPITRE III.

Iles Hamoa. — Géographie et histoire. 16

CHAPITRE IV.

Traversée des îles Hamoa aux îles Tonga. — Niouha. — Iles Tonga. 20

CHAPITRE V.

Archipel Tonga. — Géographie. 40

CHAPITRE VI.

Archipel Tonga. — Histoire. 43

CHAPITRE VII.

Iles Tonga. — Mœurs. — Coutumes. — Religion. 75

CHAPITRE VIII.

Archipel Viti. 83

CHAPITRE IX.

Archipel Viti. — Géographie. 88

CHAPITRE X.

Archipel Viti. — Histoire. 92

CHAPITRE XI.

Archipel Viti. — Mœurs. — Coutumes. — Langage. 101

CHAPITRE XII.

Nouvelles-Hébrides. — Géographie. — Histoire. 103

Pages

CHAPITRE XIII.

Nouvelles-Hébrides. — Géographie. — Mœurs. 119

CHAPITRE XIV.

Tikopia. — Vanikoro. 124

CHAPITRE XV.

Vanikoro. — Histoire. — Naufrage de Lapérouse. 127

CHAPITRE XVI.

Vanikoro. — Géographie. — Mœurs. 138

CHAPITRE XVII.

Ile Nitendi ou Santa-Cruz. — Iles Toupoua, Mindana, Duff, Taumako. 140

CHAPITRE XVIII.

Iles Salomon. 150

CHAPITRE XIX.

Iles Salomon. — Géographie. 161

CHAPITRE XX.

Archipel Salomon. — Iles du Massacre. 163

CHAPITRE XXI.

Nouvelle-Irlande. — Nouvelle-Bretagne et îles voisines. 160

CHAPITRE XXII.

Nouvelle-Guinée. — Louisiade et îles voisines. 180

CHAPITRE XXIII.

Malaisie. — Ile Célèbes. 204

CHAPITRE XXIV.

Malaisie. — Iles Moluques. 214

CHAPITRE XXV.

Malaisie. — Ile Timor. 225

Digitized by Google

Pages.

CHAPITRE XXVI.
Malaisie. — Bornéo. 234

CHAPITRE XXVII.
Malaisie. — Java. 240

CHAPITRE XXVIII.
Java. — Résidences de l'intérieur. 254

CHAPITRE XXIX.
Java. — Géographie générale. — Mœurs, religion. — Antiquités. — Histoire. 257

CHAPITRE XXX.
Australie (Nouvelle-Hollande). — Port du Roi-George. 273

CHAPITRE XXXI.
Australie. — Ile des Kangarous. — Port Western. 282

CHAPITRE XXXII.
Australie. — Nouvelle-Galles du Sud. 287

CHAPITRE XXXIII.
Australie. — Découverte et géographie. 301

CHAPITRE XXXIV.
Australie. — Histoire naturelle. 311

CHAPITRE XXXV.
Australie. — Indigènes. 316

CHAPITRE XXXVI.
Colonies anglaises de l'Australie. 320

CHAPITRE XXXVII.
Tasmanie (terre de Van-Diemen). — Hobart-Town et ses environs. 326

CHAPITRE XXXVIII.
Tasmanie. — Découverte. — Colonisation. — Indigènes. 329

CHAPITRE XXXIX.
Tasmanie. — Géographie et productions. 339

CHAPITRE XL.
Nouvelle-Zélande. — Baie Dusky. — Canal de la Reine-Charlotte. 340

CHAPITRE XLI.
Nouvelle-Zélande. — Découverte et histoire. 365

CHAPITRE XLII.
Nouvelle-Zélande. — Géographie. — Productions. 396

Pages

CHAPITRE XLIII.
Nouvelle-Zélande. — Indigènes. 398

CHAPITRE XLIV.
Iles Macquarie, Auckland, Campbell, Chatam, Macauley et Norfolk. 412

CHAPITRE XLV.
Nouvelle-Calédonie. 416

CHAPITRE XLVI.
Nouvelle-Calédonie. — Histoire. — Habitans. Productions. 422

CHAPITRE XLVII.
Iles Onou-Afou, Wallis, Allou-Fatou et Rotouma. 427

CHAPITRE XLVIII.
Iles Gilbert et Mulgrave. 440

CHAPITRE XLIX.
Iles Marshall. 449

CHAPITRE L.
Carolines-Orientales. — Ile Ualan. 454

CHAPITRE LI.
Iles Carolines. — Iles Mac-Askill, Duperrey, Hogoleu et Tamatam. 469

CHAPITRE LII.
Iles Mariannes. — Gouaham. 477

CHAPITRE LIII.
Iles Mariannes. — Histoire et géographie. 487

CHAPITRE LIV.
Carolines-Occidentales. — Iles Elivi, Gouap et Pelew. 505

CHAPITRE LV.
Iles Pelew. — Naufrage de l'Antelope. 509

CHAPITRE LVI.
Traversée. — Pêche de baleines. — Iles Galapagos. — Juan-Fernandez. — Cap Horn. 535

CHAPITRE LVII.
Iles Malouines. 541

CHAPITRE LVIII.
Sainte-Hélène. — Ascension. 546

CHAPITRE LIX.
Iles Açores. — France. 552

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES NOMS GÉOGRAPHIQUES, DES NOMS D'HOMMES ET D'OBJETS REMARQUABLES, MENTIONNÉS DANS LE VOYAGE PITTORESQUE AUTOUR DU MONDE.

NOTA — Les noms de lieux, de peuples, de montagnes, de fleuves, etc. sont en italique. — Les noms de dignités, de sectes, de monumens et de choses sont en romain — Les noms de voyageurs, d'historiens et de chefs sauvages sont en petites capitales.

A

ABBA-THULLE, chef des iles Pelew. II, 511-522. — Portrait. 512.
Abdou, ile du groupe Aïou. II, 203.
Abgarris, ile, Nouv.-Hanovre. II, 178.
Abondance (baie de l'), Nouvelle-Zélande. II, 369.
Acapulco (histoire du galion d'). I, 256.
Achem, royaume à Sumatra. Histoire, I, 189.—Description, 190.
ACKERMAN, médecin français. I, 71.
Açores (archip. des). Histoire. II, 553 — Descrip. 554. — Habitans, coutumes. 554.—Géogr. 555, 556.
Adam. V. Roua-Poua et Nouka-Hiva.
Adam (pic d'), à Ceylan. Descrip. I, 94, 95.
ADAMS, matelot anglais du *Bounty*, fonde la colonie de l'île Pitcairn. I, 513. — Son histoire. 514, 516.
Adams, ile du groupe Auckland. II, 413
Adventure, ile, archipel. Pomotou. I, 523.
Agagna, ville à Gouaham. II, 478. — Descrip. 480, 481.
Agnès (enlèvement de l'). II, 385.
Agou-Gni, iles. I, 356.
Aguaya, ville à Terceira. II, 556.
Agnigan, ile, archip. des Mariannes. II, 491.
Aiguilles (banc des). I, 53.
Ailou (groupe des iles), archip. des Carolines. II, 529.
Aiou, groupe d'îles. II, 203.
Aiou-Baba, ile. II, 203.
Aitou-Taki. V. Waïtou-Taki.
Alagoa, vill. à S.-Michel. II, 556.
Albatros. I, 47.
Albay, volcan des Philippines. I, 270.
Alboran, ilot. I, 7.
Albreda, ville à Gorée. I, 31.
ALBUQUERQUE, voyageur portugais, I, 195.
Algésiras, ville d'Espagne. I, 7.—(Combat d'). 8.

T II

ALLARD, officier français à Lahore. I, 155.
Allen, ile, archip. Salomon. II, 161.
Allou-Fatou, iles. II, 428.—Descrip. de Schouten, 429-432.—Mœurs et coutumes. 433.
Allumeur du feu du roi (Nouka-Hiva). — Ce que c'est. I, 498.
Alpes australiennes. V. Warragong.
Altares, vill. à Terceira. II, 556.
Amakata, ile, Nouv.-Bretagne. II, 170.
Amarapoura, ville d'Ava. I, 173.
Amargura, ile, arch. Tonga. II, 21, 42.
Amboine, ile et ville des Moluques. — Descrip. II, 216-219. — Commerce, 220.—Coutumes et mœurs, 221.
Ambrym, ile, archipel des Nouvelles-Hébrides. II, 122.
AMHERST, amb. angl. en Chine. I, 343.
Amherst, ville de Birmanie. I, 171.
Amirantes, iles. I, 83.
Amirauté (baie de l'), N.-Zélande. II, 345, 373.
Amirauté (iles de l'). II, 171.—Descr. 179, 180. — Grande ile à laquelle ce nom est propre. 171-179.
Amsterdam, ile. *V.* Tonga-Tabou.
Anaa, ile, I, 521.
Anachorètes, iles, groupe de l'Amirauté. II, 180.
Anambas (archipel des). I, 203.
Anatakan, ile, archip. des Mariannes. II, 491.
Andamans (archipel des). I, 174.
ANDERSON, natur. anglais, I. 187, 189.
Andévourante, riv. à Madagascar. I, 79. —Bourgade. 79.
Andoua, ile, archipel Viti. II, 92.
Andoumatis (canal des), Maldives. I, 86.
Anga-Tabou, monumens de l'ile Waïhou. I, 510.
Ang-Hasa, iles, archipel Viti. I, 89.
Angour, ile du groupe Pelew. II, 527.
Angra, ville à Terceira. II, 554. — Descr. 556.
Animas, ile. *V.* Manou.
Anna, ile, archipel Salomon. II, 162.
Annatom, ile, archipel des Nouv.-Hébrides. II, 119.
Anonyme, ile. *V.* Ounoun.
Anouda, ile. II, 124.
ANSON, à Juan Fernandez. II, 538, 539.
Antavares, peuple de Madagascar. I, 79.
Antelope (naufrage de l'). II, 509, 510.
Antipode, ile. II, 413.
Antsianake, riv. à Madagascar. I, 79.
Aoura, ilot, groupe Duperrey. II, 469.
Api, ile, Nouvelles-Hébrides. II, 122.
Apollo, ile, arch. Viti. *V.* Kambara.
Apra, baie à Gouaham. II. 477.
ARAGO (Jacques), dessinateur français, voyage à Hawaii. I, 462-463.—Décrit Tinian et Rota. II, 485-487.
Araktchieff, ile arch. Pomotou. I, 523.
Arbre du voyageur. I, 70.
Arbre (cap de l'), à Taïti. I, 530.
Areoïs, classe à Taïti. I, 568.
Arfaki (monts), Nouv.-Guinée. II, 181. — Peuplade. 183, 186, 187, 190, 194, 195.
Argyle, riv., Australie. II, 306.
Arus, chefs à Hawaii. I, 468.
Arikis, chefs des chefs, Nouv.-Zélande. II, 401.
Arimoa, iles, Nouvelle-Guinée. II. 181.
Armstrong, ile, groupe Harvey. II, 7.
ARRA-KOOKER, frère d'Abba-Thulle. II. 510-522.
Arrecipos, iles. *V.* Providence.
Arrou, groupe des Moluques. II, 223.
Arsacides (terre des). *V.* Archipel Salomon.—(Ile des). II, 162.
Arthur, ile, groupe Brown, arch. des Carolines. II, 530.
Artingall, district de l'île Babelthouap. II, 517, 527.
Arzobispo, ile. *V.* Bouin-Sima.
Ascension, ile. Descr. et hist. II, 550-552.
Asia, groupe. II, 204
Assumption, ile, arch. des Mariannes. II, 491.

Digitized by Google

Astrolabe, anse, N.-Zélande. II, 342, 343.
Ata-Hourou, morai à Taïti. I, 550.
Atakoumbo. *V.* Laguemba.
Atlantique, ile, groupe Gilbert. II, 444.
Ataram, fleuve de Birmanie. I, 171.
I, 550.
Atata, ile, arch. Tonga. II, 24.
Atouas, dieux à Nouka-Hiva. I, 503. —à la Nouv.-Zélande. II, 409.
Atoui, ile. *V.* Watiou.
Auckland, groupe. II. 412.
Aur (groupe des iles), arch. des Carolines. II, 528.
Aur, ile. II, 449.
Aurore, ile, N.-Hébrides. II, 107, 122.
Aurupig, groupe d'ilots, arch. des Carolines. II, 533.
Australie. — Descrip. II, 273-301. — Hist. 301-304. — Excursions dans l'intérieur. 305-310. — Géographie. 310, 311. — Hist. nat. 311-316. — Portrait des indigènes. 316, 317. — Habitations. 318. — Armes. 318. — Danses. 319. — Superst. 320. — Colonies anglaises. 320-326.
Ava, royaume. I, 170. — Mœurs. 170. — Descrip. 172. — Ville. 173.
Avon, riv., Australie. II, 309. — (Caverne de l'). 309.
Ayer-Raya, volcan à Sumatra, I, 175.
Azata, ile, archipel Viti. II, 90.

B

Babao, village à Timor. II, 228.
Babber, iles, Moluques. II, 223.
Babelthouap, ile, groupe Pelew. II, 527.
Babiroussa. II, 207.
Babuyanes, ile, archipel des Philippines. I, 269.
Backstaire (passage de). I, 285.
Bahia, prov. du Brésil. I, 41. — Ville. 41.
Baily, ile, arch. de Bonin-Sima. I, 402.
Balabea, ile, N.-Calédonie. II, 424. — Descr. 425.
Balade, havre, N.-Calédonie. II, 416.
Balambangan, ile. II. 235.
Balaou, ile, archipel Viti. II, 91.
Bald-Head, pén., Australie. II, 273, 274.
Baléares, iles — Description, mœurs coutumes. I, 2, 3.
Baleine (pêche de la). II, 535-537.
Bali, district de Java. II, 252. — Ile. 252. — Descrip. 257. — Habitans. 257.
Baliaou, ilot du groupe Iouli. II, 522.
Banca, ile. I, 191.
Bancalang, capitale de Madoré. II, 249.
Banckock, ville de Siam. I, 204. — Descr. 207. — Mœurs. 206, 208.
Banda, gr. archipel des Moluques. II, 222. — Descrip. 223.
Banda-Neira. II, 222.
Bandeiras, ville à Pico. II, 557.
Bandong, ville à Java. II, 254.
Bangalore, ville du Mysore. I, 120.
Banham (groupe des iles), archip. des Carolines. II, 527.
Banians (arbre des). I, 159.
Baniou-Wangui, district de Java. II, 253, 257.
Banjermassing, riv. à Bornéo. II, 234. — État de ce nom. 236, 239.
Banka, iles, Célèbes. II, 204, 211.
Banks, natur. anglais. I, 14.
Banks, ile, arch. N.-Hébrides. II, 123.
Bantam, ile. I, 197.
Bantam, État de Java. II, 247, 254.
Bantaman, cap à Java. II, 248.
Banouc-Batou, ile, arch. Viti. II, 90.
Barbier, offic. français à Manado. Son histoire. II, 205, 206.
Barcley, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Bardley. Son histoire. II, 289.
Baring (groupe des iles), archip. des Carolines. II, 527.
Barker. Son excursion au Lofti. II, 283, 284, 285.
Barrackpour, ville de l'Hindoustan. I, 132.
Barros (Jean de), hist. portugais. I, 186.
Barrow, voyageur anglais. I, 52, 325-336.
Barrow, ile, arch. Pomotou. I, 521.
Barrow, ile, Australie. II, 310.
Bass. Visite l'Australie. II, 304. — la Tasmanie, 333.
Bass (détroit de), Australie. II, 285.
Bass (groupe de). II, 1.
Bassilan, iles, arch. des Philippines. I, 274.
Batabang, province de Siam. I, 215.
Batanta, ile. II, 198.
Batavia. II, 240. — Descr. 241-245. — Mœurs. 245. — Résidence de ce nom. 251.
Bateaux à canards. I, 342.
Bathurst (plaines de), Australie. II, 290, 305.
Batigui, ile, arch. Viti. II, 91.
Batoa, ile, arch. Viti. II, 89.
Batou-Bara, vill. à Sumatra. I, 189-191.
Batou-Bara, ile, arch. Viti. II, 85-90.
Batou-Gadja, palais du gouverneur à Amboine. II, 217, 218.
Battas, peuple de Sumatra. I, 187-189.
Batticola, fort à Ceylan. I, 96.
Baudin, voyag. français, visite l'Australie. II, 304. — la Tasmanie. 333.
Bauman, ile. *V.* Hamoa.
Baux. *V.* Nouka-Hiva.
Bayadères. Leur éducation. I, 112, 113.
Bayoa, cap. des Etats de Boni. II, 211.
Beechey, voyag. anglais, visite les iles Liou-Tcheou. I, 353, 356. — l'arch. Hawaii. 401. — l'île Waïhou. 511, 512. — l'île Pitcairn. 515, 516. — l'île Gambier. 518. — l'archip. Pomotou, 519.
Bedahs, peuple de Ceylan. — Mœurs et coutumes. I, 91
Beginda-Seryam, chef à Sumatra. I, 183.
Bell, médecin russe. I, 322.
Belle-Américaine (la), goëlette amér à Hawaii. I. 448, 449.
Bellinghausen, voyageur russe. I, v.
Bellinghausen, ile, archip. Taïti. I, 542.
Bellona, ile, archip. Salomon. II, 162
Bénarès, ville de l'Hindoustan. I, 161.
Bengalas, rivière du Brésil. I, 40.
Bengale, histoire. I, 153-158. — (Golfe de). I, 97.
Beni-Long, indigène. N.-Galles du Sud. — Son histoire. II, 293.
Benjoin (récolte du). I. 177.
Beniowski, Polonais. Ses aventures à Madagascar. I, 73. — à Macao. 280. — à Liou-Tcheou. 352
Ben-Lomond, montagne, Tasmanie. II, 327.
Bentinck, gouv. de l'Inde. I, 156.
Berapi, volcan à Sumatra. I, 175.
Bergh, iles. *V.* Hogoleu.
Berthelot, natur. français. I, 22.
Betanimènes, peuple à Madagascar. I, 79
Bétel. Sa culture. I, 176.
Betisaras, peuple à Madagascar. I, 79.
Bewan, cap. du roy. de Soulou. I, 274.
Bezukie, distr. et ville de Java. — Descr II, 251, 257.
Bidondo, faub. de Manille. I, 244.
Bigali, ile, arch. des Carolines. II, 532
Bigar (groupe des iles), arch. des Carolines. II, 530.
Bird, ile. I, 520.
Bird. *V.* Modou-Manou.
Birmanie. Descrip. I, 169. — Hist. 164-172. — Coutumes. 172.
Birnie, ile. II, 11.
Biscoitos, vill. à Terceira. II, 556.
Bishop Junction islands. *V.* Eregup.
Bishop, ilot, groupe Macquarie. II, 412.
Bissayes, iles des Philippines. I, 268. — Descrip. I, 270, 271.
Bitjolie, district de Guilolo II. 214.
Bitonho, iles, archip. Viti. II. 92.
Biva-no-mit-sou-oumi, lac du Japon. I, 383.
Bivoua, iles, arch Viti. II, 92.
Blaka. *V.* Motou.-Iti.
Blaye, ville de France. II. 558.
Bligh, i., arch. des N.-Hebrides. II, 124
Bligh, voyageur anglais. I, IV. — Son aventure sur *le Bounty*. 514. — à Taïti. 548. — Visite la Tasmanie. II, 331.
Blood-wood, *arbre de sang*. II, 416.
Bluff, ile, arch. Viti. II, 90.
Boa-Vista, ile du Cap-Vert. I, 34.
Bois-Duval, ile, groupe Hogoleu. II, 470.
Boki, chef à Hawaii. I, 406-407.
Bola-Bola. *V.* Bora-Bora.
Bombay, prov. I, 161. — Ville, 162.
Bombetoc, ville à Madagascar. I, 80.
Bonang, cap à Java. II, 248.
Bonechea, Espagnol, visite Taïti. I 547

Digitized by Google

Boni, ile. II, 199-203.
Boni (golfe de), Célèbes. II, 211.—État de ce nom. 211.
Bonin-Sima, arch. I, 400.
Bonthain, distr. à Célèbes. II, 210.
Bonzes. I, 315.
Bora-Bora, ile, arch. Taïti. Descrip. I, 538-539. — Histoire. 540-541.
Bordeaux, ville de France. II, 558.
Bordelaise, ile, arch. des Carolines. II, 532.
Bornéo, ile. II, 234. Descrip. 235-236. — Géogr. 235-239.—Hab. 236-240. —Ville. 237.
Boro-Bodo, temple de Bouddha à Java. II, 255. — Descrip. 271.
Borrell, cap, Nouvelle-Zélande. II, 372.
Bory-St-Vincent, natural. français. I, 65-66.
Bory, ile, groupe Hogoleu. II, 470.
Boston, groupe d'iles, arch. des Carolines. II, 527.
Botala, temple du Thibet. I, 328.
Botany-Bay, Australie. II, 310, 320, 321.
Bouddhisme, à Ceylan. I, 90.—au Thibet, 141. — au Japon, 395, 396.
Boudeuse, ile, îles de l'Amirauté. II, 180.
Boudoir (le), ile. *V.* Maïtia.
Bougainville, voyag. français. I, 111. — Séjour à Taïti. 544. — Découvre les iles Hamoa II, 17.—Aux Nouv.-Hébrides. 107, 108.—Aux iles Salomon. 154, 155.—Nouvelle-Irlande 176. — Nouvelle-Guinée. 187. — Louisiade. 195-198.—Australie. 304. —Malouines. 542.
Bougainville, ile, archip. Salomon. II, 152, 161. — Monts, Nouv.-Guinée. II, 181.
Boughis, peuple de Célèbes. II, 212, 213, 214.
Bouka, ile, arch. Salomon. II, 152, 161.
Boulang-Ha, ile, archip. Viti. II, 89.
Boulecomba, district à Célèbes. II, 210.
Boungari, chef à la Nouvelle-Galles du Sud. II, 292-297.
Bounakin, ile, Célèbes. II, 205.
Bounty, iles. II, 413.
Bounty, révolte de ce navire. I, 514, 515, 516. — à Taïti. 548.
Bou-o-Kahavari, volcan à Hawaii. I, 434.
Bourbon, ile. — Desc. — Mœurs. I, 66, 67, 68, 69.
Bournaud, ile. *V.* Saint-Jean.
Bouroa, détroit. II, 215.—Ile. 215, 216. — Ville, descrip. 215-216.
Bouton, ile, Célèbes. II, 211.
Bow, ile. *V.* Heiou.
Boyd, enlèvement de ce navire. II, 382.
Brama, dieu de l'Inde. I, 138.
Bramanisme, I, 137-144.
Brambanan, temple de Bouddha à Java. II, 255. — Descrip. 271.
Brames. I, 142.
Brava, ile du Cap-Vert. I, 34.
Break-Sea, ile, Australie. II 274.
Brésil. Géogr. I, 41-42.—Mœurs. 42.
Briars, chute de S.-Hélène. II, 547. — Maison de plaisance, 548.
Brisbane, riv., Australie. II, 307-311.
Britannia, i., Nouv.-Calédonie. II, 416.
Britomart, ile, arch. Pomotou. I, 522.
Bronus, iles. *V.* Brown.
Brouette à voile, en Chine. I, 314.
Broussonetia, arbre à étoffe de Tonga. II, 36, 37.
Brougton, voyag. anglais. Relâche aux iles Chatam. II, 413-415.
Brown, groupe d'iles, arch. des Carolines. II, 530.
Brunaï. *V.* Bornéo.
Buckland, ile, arch. de Bonin-Sima. I, 402.
Buena-vista, arch. Salomon. II, 162.
Buffles. II, 260. — Chasse de cet animal. I, 254.
Buiteuzorg, palais du gouverneur à Java. II, 246, 247.—Descrip. 254.
Button, iles. *V.* Tagai.
Buyers, iles, arch. Pomotou. I, 522.
Byam, ile, arch. Pomotou. I, 522.
Byron, voyag. anglais, séjourne à Hawaii. I. 406, 465. — à Maouti. II, 6.
Byron, ile, groupe Gilbert. II, 443. — Mœurs. 444.

C

Cabo da Praya, vill. à Terceira. II, 556.
Cabral, Portugais, découvre les Açores. II, 553.
Cabrera, ile. I. 5.
Cabri, avent. français. Son séjour à Nouka-Hiva. I, 498.
Caen, ile, N.-Hanovre. II, 178.
Caïeli, ville, ile Bourou. II, 215.
Calcutta. — Descr. I, 129, 130, 131.
Calheta de Nesquim, ville à Pico. II, 557.
Caltoura, ville à Ceylan. I, 96.
Calvert, iles *V.* Kawen.
Calmanes, iles. *V.* Vertes.
Camarines, iles, arch. des Philippines. I, 269.
Cambridge, golfe, Australie. II, 310.
Campbell, cap, Nouv.-Zélande. II, 348. — Ile de ce nom. 412.
Camoëns (grotte du). I, 280.
Camphre. I, 177.
Canal impérial à Canton. — Descrip. I, 331.
Canarie (la grande). I, 24.
Canaries, iles.—Histoire. I, 17-21.
Candelleria, bourg à Pico. II, 557.
Cangue (supplice de la), en Chine. I, 313.
Cannibales (anse des), Nouv.-Zélande. II, 345.
Canonnière (la), frégate française. — Son combat. I, 107.
Canton. Descrip. I, 297, 298. — Habitans. 298. — Coutumes. 298. — Population. 298.—Commerce. 301.— Mœurs. 307.—Théâtre. 308. — Habitations. 310. — Religion. 315.
Cap (le), ville. — Mœurs. I, 49. — Descrip. 50.
Cap-Vert (iles du). I, 33.
Capricorn, ile, Australie. II, 310.
Caraga, ville à Mindanao. I, 273
Caravan, pointe à Java. II, 240
Carimon, iles. I, 196.
Carimon-Java (ile de). II, 240.
Carlshoff, ile, archip. Pomotou. I 524.
Caroline, ile. II, 9.
Carolines, archip. Orientales. II, 464. 469. — Occidentales. II, 469-477. —Géographie, 527.
Carpentaria (golfe de), Australie. II, 310.
Carteret, voyag. anglais. I, 111.—Découvre l'île Pitcairn. 514. — A Nitendi. II. 144, 145, 146.—Aux iles Salomon, 154. — Nouv.-Bretagne, 172.—à la Nouv.-Irlande, 176.
Carteret, iles, II. 163.
Carthagène, ville, Espagne. I, 6.
Carysford, ile. I, 519.
Castlereagh, riv., Australie. II, 307.
Catalina, ile, arch. Salomon. II, 162.
Cavite, ville et baie, Manille. I, 255, 256.
Celèbes, arch. II, 204-210. — Géogr. 210, 211.—Descr. 211, 212.—Hist. 213, 214.
Ceram, ile, Moluques. II, 222.
Ceram, capit. du roy. de Bantam. — Descr. II, 247, 248. — Habitans. 248.
Céré, voyageur français. I, 60.
Cerfs (chasse aux) à Gouaham. II, 484.
Cerfs (ile aux), archip. des Seychelles, I, 83.
Ceylan, ile. — Descrip. I, 86, 82.
Chabrol, ile, Nouvelle-Calédonie. II, 416.
Chache, tatouage à Rotouma. II, 438
Chaigneau, Français, mandarin en Cochinchine. I, 235.
Chain, ile. *V.* Anaa.
Chalky, baie, Nouv.-Zélande. II, 396.
Chamargou, capit. français. I, 72, 73.
Chamorres, indigènes des Mariannes. II, 492, 493.
Chandernagor. I, 100-133.
Chaou, chef des chefs à Rotouma. II, 438.
Charlotte, banc. II, 124.
Charlotte, iles, groupe Gilbert. II, 443.
Chase, ile, groupe Gilbert. II, 442.
Chatam, groupe d'iles. — Descr. II, 413, 414, 415. — Ile de ce nom. 415.
Chatam. iles. *V.* Otdia.
Chaumareyx, commandant de *la Méduse*. I, 27.
Chauderie, auberge indienne. —Descr. I, 110, 111.
Chazzi, boisson fermentée à Lieu-Tcheou. I, 344, 351.
Cheribon, distr. à Java. II, 254, 255.—ville de ce nom. 255.

Digitized by Google

Cherry, ile. *V.* Anouda.
Chèvres (ile des), Brésil. I, 43.
Chiens marins (baie des), Australie. II, 310.
CHING-YIH, chef de pirates malais. I, 285. — Hist. 286.
Chingulais, peuple de Ceylan.—Mœurs, coutumes. I, 91.
Chine, histoire. I, 316-323. — Géogr. 324. — Gouv. 325. — Langue. 337. — Littérature, 338. — Mœurs. 339, 340.
Chiva, divinité indienne. I, 139.
Choiseul, ile, arch. Salomon. II, 152, 161.
Christmas, ile. II, 9.
Cigarres (manuf. de) à Manille. I. 247.
Cipayes, troupes indiennes. I, 120.
Clarence, ile. II, 10.
Clarendon, ville, Tasmanie. II. 327.
Clerk, rocher, groupe Macquarie. II, 412. — Ilot de ce nom. 412.
Clermont, ile, arch. Pomotou. I. 521.
CLIVE, général anglais. I 153.
Clives, iles. I, 128.
Cloudy, baie, Nouvelle-Zélande. II, 396.
Clusters, ilots. *V.* Ianoudza.
Cochinchine. Histoire. I, 230, 231, 232. — Géographie. 237.—Mœurs. 239. — Commerce. 240.
Cochon (manière de rôtir le) dans l'Océanie. II. 30, 31.
Cockburn, ile, arch. Pomotou. I. 521.
Cocos (ile des), arch. Salomon. II, 163, —Nouvelle-Irlande. 169, 177. — *V.* Niouha.
Cocotiers des Seychelles. I, 83, 84.
COFFIN, capitaine anglais, aux iles Bonin-Sima. I, 402.
Coffin, cap, à Célèbes. II, 204.
Colombo, capit. de Ceylan. I, 96.
Colonas, ile, douteuse. I. 403.
Commerson, ile, groupe de l'Amirauté. II, 180.
COMPAGNIE DES INDES, histoire. I, 151-156, 297, 305.
Conception (ile de la), archipel des Mariannes, II, 491.
Concordia, fort à Timor. II, 225.
Concordia, baie à Allou-Fatou. II, 433.
CON-FU-TZEE, philosophe chinois. I, 316 — Son temple) 330.—Son culte en Chine. 339.—au Japon. 397.
Consolation, ile. *V.* Niouha.
Constance (vignoble de) au Cap. I, 51.
Contrarietés (ile des). *V.* Sesarga.
COOK, voyag. anglais. I, III.—à l'arch. Hawaii. 443.—Sa mort. 444, 445, 446, 447.—Séjour à Nouka-Hiva. 496.—à l'ile Waïhou. 509.—Son 1er voyage à Taïti. 526-536, 544. — 2e voyage. 545, 546. - 3e voyag. 546. — Découvre Toubouaï. II, 4.—Rouroutou. 5. —l'archipel Harvey. 5, 6, 7.—L'arch. Tonga. 1er voyage. II, 43, 44, 45; 2e voy. 46, 47; 3e voyage. 48, 49, 50. — Relâche à Viti. II, 92. — aux Nouv.-Hébrides. 109-117. — Australie. 304. — Tasmanie. 330. — 1er voyage à la Nouvelle-Zélande. II, 367-372; 2e voy. 378 380; 3e voy. 380.—à l'ile Norfolk. 415 — Nouv.-Calédonie. 422, 423, 424.
Cook (détroit de), N.-Zélande. II, 396.
Coqs (combats de) à Sumatra. I, 185. — à Manille. 245. — à Gouaham. II, 478.
Cordouan (tour de). II, 558.
Coréens (costumes des). I, 357.
Coringui, ville indienne. I, 123.
Cornwallis, ile, groupe Chatam. II, 415.
Coror, ile principale du groupe Pelew. II, 523, 527.
Corrégidor (ile du), arch. des Philippines. I, 241.
Corvo, ile Açores. II, 557.
Cotti, royaume à Bornéo. II, 239.
Coupang, baie à Timor. II, 225.—ville de ce nom. 226.—Fête. 227.
Courant (ile du). *V.* Poulo-Anna.
Covel, iles. *V.* Boston.
Cox, ile. *V.* Mango.
Crescent, ile. I, 516.
Crespo, ile, arch. Bonin-Sima. I, 403.
Cristoval, ile, arch. Salomon. II, 162.
Croker, ile. I, 521.
CROZET, voyag. français. Raconte le massacre de Marion. II, 375-378.
Cumberland, baie à Juan-Fernandez. II, 538.
Cumberland, ile, arch. Pomotou. I, 522.
Cumberland, ile, Australie. II, 310.
CUNNINGHAM, nat. anglais. Sa première excursion dans l'intérieur de l'Australie. II, 305.—Sa seconde. 306.
Curtis, ile Macauley. II, 415.
CRAWFURD, ambassad. anglais à Siam. I, 169. 204, 205, 206, 214, 218, 222, 235.
Cyclope, mont, Nouv-Guinée. II, 181.
Cygnes noirs. II, 276.
Cygnes (rivière des). II, 311.
Cygnes (colonie de la riv. des). II, 326.

D

Daïri, chef spirituel du Japon. Mœurs et fonctions. I, 386, 387.
Dalaï-Lama, grand-prêtre du Thibet. I, 328.
DALE. Son excursion dans l'intérieur de l'Australie. II, 309.
Damier. I, 47.
Dammar, ile, Moluques. II, 223.
DAMPIER, voyageur anglais. I, III.—Visite la Nouv.-Bretagne. II, 172, 173, 174.—la N.-Irlande., 176. - la Nouv.-Hanovre. 177, 178. - l'Australie, 363.—Naufrage à l'Ascension. 551.
Dampier (détroit de). II, 172-174.
Dampier, ile. II, 178.
Dampier, ile, Australie. II, 310.
Dampier (sources de), Ascension. II, 550.
Danger, iles. II, 10.
Dao, ile, Timor. II, 232.
Darling, riv., Australie. II, 307-311.—Monts de ce nom. 309, 311.
Dasyures. II, 312, 339.
Dauphin, fort à Madagascar. I, 172, 73, 75.
Dauphin (groupe des iles), arch. des Carolines. II, 530.
Dauphins (pêche des). I, 43.
DAVY, voyageur anglais, historien de Ceylan. I, 89.
Dawa-Hidi, chaine d'ilots bas. I, 520.
Dawer, pointe, Australie. II, 289.
Dayaks, peuplade de Bornéo. II, 236, 238.—Costumes et mœurs, 239.
DAYOT, Français, mandarin cochinchinois. I, 223, 224.
Dayou-Louhour, forêt à Java. II, 255.
Dean, iles. *V.* Vliegen.
DECAEN, gouverneur de l'Inde française. I, 105.
Dedalus, navire anglais. Son équipage massacré à Hawaii. I, 450.
Dekkan, presqu'ile de l'Inde. I, 86, 158.
DELANGLE, voyageur français. Sa fin tragique. II, 12, 13.
Delhi, ville. I. 162.
Délivrance, ile. *V.* Catalina.
Delly, port à Timor. II, 227
Denmarck, riv., Australie. II, 309.
Dénomination des archipels (marche suivie pour la). I, VIII.
Derbing, havre, Australie. II, 289.
Derwent, riv., Tasmanie. II, 327, 328, 339.
Desima, ile du Japon. I, 365.
Deux-Collines (ile des), archipel des Nouv.-Hébrides. II, 122.
Deux-Sœurs (ile des), groupe Chatam. II, 415.
Dezema, ile. *V.* Maïtia.
Diable (mont du), cap de Bonne-Espérance. I, 51.
Diane (pic de). S.-Hélène. I. 507.
Diégo-Alvarès, ile. I, 47.
DILLON, voyag. anglais. I, V.—Relâche à Tonga. II, 72. — à Viti. 95-99. — à Tikopia. 125.—à Vanikoro. 128-131. —a Nitendi. 146-148. — à la Nouv.-Zélande. 392.— à Rotouma. 436.
Dirck-Hatichs, ile, Australie. II, 310.
Direction, ile. *V.* Neïta-Oumba.
Disappointment, iles, archip. Pomotou. I, 523.
Disappointment, ile, groupe Auckland. II, 413.
Djimadja, ile, ar. des Anambas. I, 203.
Djocjokarta, district à Java. II, 256.
Dominica. *V.* Ohiva-Hoa.
DOUA-TARA, chef à la N.-Zélande. Ses voyages en Europe. II, 383, 384.—Sa mort. 385.
Doubtful, ile. *V.* San-Quintin et Honden.
Dourga, fort hollandais, sur la riv. de

Digitized by Google

ce nom, Nouv.-Guinée. II, 195.
Dorei, havre, Nouv.-Guinée. II, 181, 182, 188, 192
Dousoun, pays intér. de Bornéo. II, 239.
Dromadaire (mont), Australie. II, 287.
Drummond, île, groupe Gilbert. II, 442.
Dubouchage, îles. *V.* Garret-Denys.
Ducie, île. I, 512.
Duel au Japon. I, 390.
Duff, navire américain. Son aventure à Nouka-Hiva. I, 497.
Duff, navire américain, aux îles Pelew. II, 526.
Duff, navire des missionnaires anglais, à Taïti. I, 549, 550, 553
Duff, mont sur l'île Peard. I, 519.
Duff, île, douteuse. I, 519.
Duff, îles, groupe Mindana. II, 149.
Duguay Trouin, amiral français, s'empare de Rio-Janeiro. I, 37.
Dumerang, riv., Australie. II, 309.
Dunkins, groupe d'îles, archip. des Carolines. II, 531.
Duperré, amiral français. Sa campagne de l'Inde. I, 107.
Duperrey, voyageur français. I, v.— à Cabrera. 5 — à Taïti. 527-562. — à la Nouvelle-Irlande II, 177 — à la Nouvelle-Guinée. 188, 200, 203.— à la Nouvelle-Zélande. 391.— à Rotouma. 435 —aux îles Gilbert. 442. — aux îles Mulgrave. 446.— Excursion à Ualan. 462.— à Hogoleu. 470. — aux Malouines. 545.
Duperrey, groupe d'îles, arch. des Carolines. II, 469.
Du Petit-Thouars, natural. français. I, 46
Dupleix, gouverneur de l'Inde française. I, 100, 101, 154.
Durour, île, gr. de l'Amirauté II, 180.
D'Urville, voyageur français. I, v.— Son excursion au pic de Ténériffe. 23. Éprouve une tempête au Cap. 51, —Relâche à Taïti. 527, 562.—Près de périr à Tonga sur *l'Astrolabe*. II. 67, 68. — Visite la Tamaha. 69. — Combat contre les naturels. 70, 71, 72. — Ses travaux à Viti. 99, 100, 101. — aux Nouv.-Hébrides. 119. — à Tikopia. 125. — à Vanikoro, où il trouve les débris du naufrage de Lapérouse. 131-135. Élève un monument à Lapérouse. 134.—Son opinion sur le naufrage de ce voyageur. 135, 136, 137.— à Nitendi. 148.—à la Nouv.-Guinée, 1° sur *la Coquille*. 188. — Descrip. de l'intérieur. 200, 201, 203. — 2° sur *l'Astrolabe*. 190-193. Visite les îles Aïou. 204.—les îles Asia. 204. —Relâche à la Nouvelle-Hollande. 305.— 1re relâche à la N.-Zélande 391.— 2e relâche. 393, 394, 395. —à l'île Macauley. 415.—à la Nouv.-Calédonie. 425.—aux îles Mulgrave. 442.—Son excursion à Ualan. 456-462. — à Hogoleu. 470. — aux Mariannes. 490. — à Elivi 506. — à Gouap. 507 — aux îles Pelew. 527. — aux Malouines. 545.
D'Urville, île, gr. Schouten. II, 180.
D'Urville, île, Nouv.-Zélande. II, 345.
D'Urville, gr. d'îles, Carolines. II, 469
Dusky, baie, Nouv.-Zélande. II, 341, 342.
Duvaucel, naturaliste français. I, 180.
Dzizia, île, arch. Viti. II 90.

E

Eahi-Nomanwe. *V.* Ika-Na-Mawi.
Ear, île, groupe Elivi. II, 507
Earle, artiste anglais. Son abandon à Tristan-d'Acunha. I, 45.
Eb, fête à Otdia. II, 449, 450.
Ebon, île. *V* Hunter.
Echidné. II, 313.
Échiquier, îles, groupe de l'Amirauté II, 180.
Edam, île, Java. II, 240.
Edgecumbe, mont, N.-Zélande. II, 349.
Edwards, île, arch. Viti. II. 91.
Egmont, île. I, 519.
Egmont, mont. N.-Zélande. II, 372. 397
Egmont, port aux Malouines II, 542.
Eguis, nobles à Tonga. II, 76.
Eihoua, île, arch. Viti. II, 90.
Eïmeo, île, arch. Taïti. I, 534. Descr 535, 541.
Éléphans. Leurs combats avec le tigre. I, 222. — (écuries des) à Siam. 226 — (chasse aux). 227. — blancs. 208.
Elet, groupe de brisans, archip. des Carolines. II, 532.
Élisabeth, île. I, 512, 513.
Élisabeth-Town, ville, Tasmanie. II, 328.
Elivi, groupe, arch. des Carolines occidentales. II, 505.
Elliot, général anglais. Sa statue à Gibraltar. I, 11.
Ellis, voyageur anglais. Visite l'île Rapa. II, 2.
Ellis, missionnaire anglais à Hawaii. I, 465, 467.—à Taïti. 557-569.
Emaï, chef a la N.-Zélande II, 386, 387.
Embarbaken, village, N.-Guinée, II, 185.
Emerings, district de Babelthouap. II, 527.
Emmalagui, district, de Babelthoaup. II, 527.
Emu-ford, village, N.-Galles du Sud, Australie. II, 290.
En, îles, N.-Guinée. II, 203.
Enderby, île, groupe Auckland. II, 413.
Entrecasteaux (d'), voyag. français. I, iv.—Visite les îles Tonga. II, 53 54. —les N.-Hébrides. 119.—Analyse de son voyage. 128. — à Nitendi. 146 — aux îles Salomon. 160. — à la N.-Bretagne. 174. — à la Nouvelle-Irlande. 174. — aux îles de l'Amirauté. 179, 180. — à la Louisiade. 195-198.—à la Tasmanie. 331. — à la Nouv.-Zélande. 381. — aux îles Raoui et Espérance. 415.—à la N.-Calédonie. 424, 425.
Entrecasteaux (canal d'). II, 329.
Eoa, île, arch. Tonga. II, 40.
Eou, île, groupe Elivi. II, 507.
Eregup, îles, archip. des Carolines. II, 449. 454, 529.
Errakong, île du groupe Pelew. II, 527.
Erronan, île, Nouv.-Hébrides. II, 105, 119.
Eschscholtz, groupe d'îles. II, 530.
Espérance, île. II, 415.
Espirito-Santo, prov. du Brésil. I, 41.
Essex, navire anglais, submergé par une baleine. I, 512.
Etal, îlots du groupe Sotoan. II, 531.
Evans, ingénieur anglais. Son excursion dans l'intérieur de l'Australie. II, 305.
Evening, île. *V.* Nevil.
Eu-Ho, fleuve de Chine. I, 331.
Exmouth, golfe, Australie. II, 310.

F

Facile, port, île Stewart. II, 396.
Faicou (orientales et occidentales), îles, archip. des Carolines. II, 532.
Faifo, ville cochinchin. I, 228.
Fairburn, missionnaire anglais. *V.* Williams.
Faï-Tokas, monumens funéraires à Tonga. II, 31, 35.
Falalep, île, groupe Elivi. 507.
Faka-Lahi, cérémonie à Tonga. II, 81.
Fakirs, secte de l'Inde. I, 143.
Falang, île, groupe Hogoleu. II, 470.
Faliu, île, II, 534.
Falkland, île. *V.* Malouines.
False-Bay, cap de Bonne-Espérance. I, 51.
Fandarase, riv. à Madagascar. I, 71.
Fanendik, île, Carolines. II, 477.
Fanfoue, île, groupe Hamoa. II, 12, 16.
Fanning, îles. II, 9.
Fanshère, rivière à Madagascar. I, 72.
Farallon de Medinilla, île, archip. des Mariannes. II, 491.
Farallon de Pajaros, île, archip. des Mariannes. II, 491.
Farallon de Torres, île, archip. des Mariannes. II, 491.
Farewell, île, archip. Viti. II, 91.
Farewell, cap, N.-Zélande. II, 342.
Farrolep, groupe d'îles, arch. des Carolines. II, 533.
Fata, cérémonie à Tonga. II, 81
Fata-Faïs, divine famille à Tonga. II, 45.
Fataka, île, groupe Tikopia. II, 124.
Fatharay, île, groupe Elivi. II, 507.
Fatouhou, arch. de Nouka-Hiva. I, 501.
Favorite, frégate française. Son échouage. I, 123.
Favorite, navire anglais. Son aventure aux îles Viti. II, 93, 94, 95.
Favorite, île. *V.* Dzizia.

Digitized by Google

Fayal, ile, Açores. II, 553.
Federal, ile. *V.* Nouka-Hiva.
Feis, ile, archip. des Carolines occidentales. II, 506.
Felous-Yolas, peuple de Gorée. 31.
Femme de Loth, rocher. I, 403.
Fenaës de Ajuda, ville à S.-Michel. II, 556.
Fenoua-Iti, ile, arch. Harvey. II, 6.
Fer (ile de). I, 24. — Son méridien 24.
Fetougou, ile, arch. Nouka-Hiva. I, 501.
Fetou-Hiou. *V.* Otahi-Hoa.
Fiador, sorte de courtier à Canton. 302.
Finau I, célèbre chef de Tonga. Son tombeau. II, 35. — Son portrait. 46. — Ses guerres. 56-62. — Sa mort. 63.
Finau II. Son discours aux chefs. II, 63, 64. — Son histoire. 65.
Firando, ville, Japon. I, 368, 369.
Flacourt, gouverneur français de Madagascar. I, 72-80.
Flinders, voyageur anglais. I, IV. — Visite l'Australie. II, 282, 304. — la Tasmanie. 333.
Flint, ile. II. 9.
Flores, ile, Timor. 233.
Flores, ile, Açores. II, 553, 557.
Flotte de guerre impériale en Chine. I. 293. — à Taïti. 546. — à la Nouv.-Zélande. II, 351, 352.
Fo, divinité chinoise. I, 315.
Foncaffa. *V.* Wangara.
Fofaluk, hâvre à Waigiou. II, 187.
Fokosi, temple à Miako. I, 370.
Fontchastarda, vill., à Terceira. II. 556.
Formentera, ile, îles Baléares. I, 4.
Formose, ile. I, 342. 343.
Forrest, voyageur anglais à la Nouv. Guinée II, 188. — à la Louisiade. 197, 203.
Forster, naturaliste anglais, compagnon de Cook, qui a écrit ses voyages. *V.* Cook.
Fortaventure, ile, Canaries. I, 25.
Fortunées, îles. *V.* Canaries. I, 17.
Fotoua, ile, arch. Viti. II, 91.
Fou-Cho-Fou, ville, Chine. I, 334.
Foulepointe, baie et ville à Madagascar. I, 69, 77, 78.
Foveaux (detroit de), N.-Zélande. II. 340.
Français (baie des), Malouines. II, 542, 545.
Français (rivière des), Australie. II 276.
Françaises (îles). N.-Bretagne. II, 175.
France (ile de). Descript. I, 54-64. — Mœurs 62, 63, 64.
Francis, ile, groupe Gilbert. II, 442.
Franklin, ile *V.* Motou-Iti.
Freemantle. *V.* Hiaou.
Freycinet, voyageur français. I, V. — 407. — à Hawaii. 462, 463. — Son opinion sur la religion d'Hawaii. 473. — Découvre l'île Rose. II, 11. — à Waigiou, 198. — Visite l'Australie. 305. — aux Mariannes. 490, 497. — Son naufrage aux Malouines. 512. — Séjour aux Malouines. 542-544.
Fuego, ile, Cap-Vert. I, 34.
Fugitiva, ile. *V.* Tetoua-Roa.
Funchal, ville à Madère. I, 13. — Descr. I, 14.
Funérailles à bord d'un navire. II, 104.
Furneaux, voyageur anglais. Visite la Tasmanie II. 331. — Son aventure à la N. Zélande. 379, 380.
Furneaux, ile, archip. Pomotou. I, 523.

G

Gaetan, voy. espagnol. I, II. — Visite l'arch. Hawaii 441.
Gaimard, nat. français. I, 28, 29. — A Viti. II. 92-103. — Reste seul cinq jours à Vanikoro. 133, 134.
Gain, fleuve du Bengale. I, 171.
Galapagos, iles. II, 537.
Galela, district de Guilolo, Moluques. II, 214.
Galera, ile archip. Salomon. II, 162.
Galerie de St.-Georges, à Gibraltar. I, 10.
Gambie, riv. au Sénégal. I, 31.
Gambier, groupe. I, 516-518. — Ile de ce nom. 517. — Combat avec les naturels de cette ile. I, 518.
Ganga, ile, Célèbes. II, 205.
Gange, fleuve de l'Hindoustan. I, 158.
Gardner, iles. *V.* Farroilep.
Gardner, ilot I, 405.
Gardner, montagne, Australie. II, 274.
Garret-Denys, ile, Nouv.-Hanovre. II, 178.
Gattes, chaine de montagnes, Hindoustan. I, 158.
Gauchos, Brésil. I, 40, 41.
Gaudichaul, nat. français. I, 440.
Gautier, capitaine français. — Son aventure avec un requin. I, 28.
Gede, chaine de mont. à Java. II, 258.
George-River, Australie. II, 291.
George-Town, ville à Poulo-Penang. I, 194.
George-Town, ville, Ascension. II, 550.
Georgia, ile, archip. Salomon. II, 162.
Georgiennes, iles. *V.* Taïti.
Ghettemallé, ville de Ceylan. I, 94.
Gibraltar. Descrip I, 8-12. — Mœurs. 9
Gilbert, groupe d'iles. II, 441-444.
Gillet et Tate, ile. *V.* Rambe.
Giroflier. Sa culture. II, 220, 221.
Gironnière, Franç., à Manille. I, 253.
Globe (le). Révolte de l'équipage de ce navire. II, 446.
Gloucester, ile, archip. Pomotou. I, 522.
Gloucester, ile. *V.* Touï-Touï. I, 519
Gna-loung. Cérémonie des indigènes de l'Australie. II, 297-299.
Goa, ville, Inde. I, 164.
Godavery, fleuve de l'Hindoustan. I, 123, 158.
Golconde, roy. de l'Hindoustan. I, 123, 159.
Golfe (île du), archip. Salomon. II, 162.
Golownin, capitaine russe. Ses aventures au Japon. I, 381, 382.
Gomère, ile, Canaries. I, 24
Good-Hope, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Goram, ile, Moluques. II, 222.
Gorée. Histoire, I, 29. — Mœurs. 30.
Goroo. *V.* Koro.
Gorontalo, district de Célèbes. II, 210. — Ville de ce nom. 210.
Gouaham, iles Mariannes. II, 477. — Descrip. 478. — Danses et fêtes. 479, 480. — Mœurs et coutumes. 482-490.
Gouap, ile, archip. des Carolines occidentales. II, 507, 508. — Habitans. 507, 508.
Gounong-Api, ile Moluques. II, 222.
Gounong-Dembo, volc. à Sumatra I, 175.
Gounong-Dieng, mont, à Java. II, 256. — Ruines de ce nom. 256.
Gounong-Empong, m à Célèbes. II, 210.
Gounong-Gountour, volc. à Java. II, 254.
Gounong-Karang, mont à Java. II, 258.
Gouverneur (détroit du). I, 197.
Gower, ile, arch. Salomon. II, 152, 161.
Goyas (mines de), province du Brésil. I, 41.
Gracieuses, iles. Nouv.-Bretagne. II, 174, 175.
Graciosa, baie, à Nitendi. II, 126, 148.
Graciosa, ile, Açores. II, 553, 556. e
Gran-Cocal, ilot. II, 441.
Grandes-Cyclades. *V.* Nouv.-Hébrides.
Grande-Terre, Madagascar. I, 76.
Grande muraille, Chine. I, 327.
Granville, ile. *V.* Rotouma.
Gravina, amiral espagnol. Sa mort. I, 12.
Great, ile, Australie. II, 310.
Green-Mountain. *V.* Montagne-Verte.
Green-Pounds, vallée, Tasmanie. II, 327.
Greig, iles, archip. Pomotou. I, 524.
Grigan, ile, archip. des Mariannes. II, 491.
Grissé, résidence à Java. II, 257.
Groote, ile, Australie. II, 310.
Grotte St.-Michel, à Gibraltar. I, 11.
Guadalcanar, ile, archip. Salomon. II, 162.
Guanches, peuple des Canaries. Hist., mœurs, coutumes. I, 18, 19, 20, 21.
Guaham, vill. à Gouham. II, 480.
Guedé. *V.* Gede.
Guèdes, iles, Carolines occid. II, 534, 535.
Guguan, ile, archip. des Mariannes, II, 491.
Gui, ile, archip. des Mariannes. II, 491.
Guia (la), forteresse de Macao. I, 280.
Guillaume (iles du prince). *V.* Viti.
Guilolo, groupe des Moluques. II, 214. — Grande ile de ce nom. 214.
Guliel. *V.* Iouli.
Guzelaff, voy. anglais. I, 388.

Digitized by Google

Gya-Long, empereur cochinchinois. I, 233, 234.

H

Haafner, voyag hollandais. I, 108.— Décrit Pondichéry. 109.
Haano, ile, arch. Tonga. II, 41.
Haapé, chef et régent à Nouka-Hiva I, 479, 482, 484, 485, 486.
Hasrr, voyageur et évêque anglais dans l'Inde. I, 137.
Hadows, ile, arch. Viti. II, 90.
Hafou-Loufou, groupe, archip. Tonga. II, 42.
Hagui, district de Tonga-Tabou II, 41.
Haka-Hea et *Haka-Paa*, anses à Nouka-Hiva I, 493
Hala-Hala, habitation à Manille. I, 253. —Descrip. 255.
Hall, missionnaire anglais à la Nouv.-Zélande. II, 385.
Hall (Basil), voyageur anglais. I, 1.— à Liou-Tcheou. 344, 345, 353-356.
Hall, iles, groupe Gilbert. II, 443.
Hama-Koua, district à Hawaii. I, 438.
Hamilton, ile. *V.* Azata.
Hammond, ile, arch. Salomon. II. 162.
Hamoa groupe des iles) II, 14, 15.— Géogr. 16 — Mœurs. 19.
Hanack *V.* Fatouhou.
Hang-Tcheou, capitale de la Chine méridionale. I, 332.
Hanistes, facteurs chinois. I, 302.
Hapaï, iles. arch. Tonga. II, 21, 41.
Hapaï, chef taïtien, père de Pomare. I, 545, 554.
Hapas, peuple de Nouka-Hiva. I, 478-485.—Portrait. 498, 499, 500.
Hare-o-keave, ossuaire à Hawaii. I, 435.
Hardi, iles. *V.* Vertes.
Harfours, peuple de Célèbes. Costume. II, 209.— Danse. 209.— Coutumes. 209.
Harkwick, monts. Australie. II, 306, 307.
Harouko, ile, Moluques. II, 222.
Harpe (ile de la). *V.* Heïou.
Harris, mont, Australie. II, 306.
Harris, matelot anglais, mort à Liou-Tcheou. I. 346.
Harris, missionnaire américain. Son aventure à Nouka-Hiva. I, 497, 498
Harvey, arch. II, 5, 6, 7.
Hastings, gouverneur de l'Inde anglaise. I, 155.
Hastings, ile. *V.* Poulo-Mariéré.
Hata, chef de Hifo. II, 27, 28, 31.
Hawaii, arch. I, 406-475 — groupe. 438. — Histoire. 441, 466.—ile de ce nom. Descrip. 419, 420, 438.
Hawaiiens, Physique. I, 407.—Costumes. 407, — Langage. 419, 476. — Traditions. 422. — Portrait. 467. —Armes. 469.—Mœurs. 470, 471.— Religion. 475.—Funérailles. 475.
Hawke, baie. Nouv.-Zélande. II, 396.
Hawkesbury, riv. Australie. II, 290, 311.
Heiden, iles. *V.* Legiep.
Heiou, ile. I, 320.
Heiva, danse à Tonga. II, 98.
Henderville, ile, groupe Gilbert, II, 442.
Hene-Nanou, morai à Hawaii. I, 443, 444.
Heni ou Patou-Waïroa, marque de dignité à la Nouv.-Zélande. II, 408.
Henri-Martin, ile. *V.* Nouka-Hiva.
Herbert, ile, Liou-Tcheou. I, 356.
Hergest, officier anglais à Nouka-Hiva. I, 497.
Hermès, rocher. I, 404.
Hermites, iles, gr. de l'Amirauté. II, 180.
Hermosa. *V.* Wahine.
Hernando, Manillais, pris à Laguemba. II, 84, 85, 87.
Hetou-Taa. *V.* Fatouhou.
Hiaou, ile, arch. de Nouka-Hiva. I, 501.
Hifo, district de Tonga-Tabou. II, 41
Hikea, village à Hawaii. I, 432.
Hinchinbrook, ile, N.-Hébrides. II, 122
Hindous, Mœurs. I, 135, 136, 144. — Funérailles. 145, 146.
Hindoustan, histoire. I, 150-157. — Géogr. 158, 159, 160.
Hinhangatcha, nom des chefs à Rotouma. II, 438.
Hippopotame. I, 81.
Hobart-Town, capit. de la Tasmanie. II, 326.—Descrip. 327.
Hogoleu, iles, Carolines.—Descr. II, 469 470.—Mœurs et coutumes. 470-477
Honauau, village à Hawaii. I, 435.
Holt, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Homar, Liou-Tcheou. I, 356
Hon-Co-Tre, groupe d'iles. I, 220.
Honden, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Hono-Rourou, havre et vill. de Oahou I, 406 —Descr 413, 439.
Hono-Napou, village à Hawaii. I, 434
Honou-Apou, village à Hawaii. I, 432.
Hood. *V.* Fetougou.
Hood, ile, gr. Gambier. I, 519.
Hoon, ile. *V.* Allou-Fatou.
Hope, ile. *V.* Ualan.
Hopper, iles, groupe Gilbert. II, 443.
Horn, cap. II, 540.
Horta, ville à Fayal. II, 556, 557.
Hoto-Roua, ile, arch. Viti. II, 89.
Hottentots. I, 49.
Horoua, jeu à Hawaii. I, 433.
Houa-Houa, village, Nouv.-Zélande. II, 349. — Baie. 369.
Hougly, ville de Bengale. I, 153.
Hougly, bras du Gange. I, 127, 128.
Hounga, ile, archip. Tonga. II, 42. — Grotte de ce nom. 42.
Hounga-Tonga, écueil. II, 24, 41.
Hounga-Hapaï, écueil. II, 24, 41.
Houpa, chef à la N.-Zélande. II, 387.
Houpou, chef des douanes en Chine. I, 302.
Hovas, peuple de Madagascar. I, 74, 80.
Howe, gronpe. II, 163.
Howe, cap, Australie. II, 287.
Howe, ile. II, 416.
Howe. *V.* Vavao.
Howe. ile. *V.* Mohipa.
Howell et Hume. Leur excursion dans l'intérieur de l'Australie. II, 306.
Huaheine, ile. *V.* Wahine.
Hué, capitale de la Cochinchine. I, 237. —rivière de ce nom. 237.
Huitres (havre aux). Australie. II, 274.
Humboldt (baie), Nouv.-Guinée. II, 181.
Hume, rivière, Australie. II, 306.
Hummock, ile, arch Viti. II, 92.
Humphrey, ile arch. Pomotou I, 523.
Hunter, rivière, Australie. II, 306.
Hunter, iles. *V.* Marquises.
Hunter, ile, II, 428.
Hunter, ile, archip. des Carolines II, 527.
Huon, ile. Nouvelle-Calédonie. II, 425.
Hyder-Abad, ville de l'Inde I, 123.
Hyder-aly-Khan, roi de Mysore. I, 154.
Hymalaya, chaine de montagnes au Thibet. I, 158.

I

Inoudza, ilots, arch. Viti. II, 91.
Ibbetson, iles. *V.* Aur.
India, femme de Pomare Ier. I, 529.
Ifelouk, groupe, arch. des Carolines. II, 533.
Ika-Na-Mawi, une des deux grandes iles qui forment la Nouv.-Zélande. II, 349, 396.
Ikou-Rangui, mont., N.-Zélande. II, 397.
Iles (baie des), N.-Zélande. II, 361.— Descr. 371.
Ilikio, mont à Gouham II, 490.
Ilocos, peupl. de Manille I. 249, 250.
Imer, ile, Nouv.-Hébrides. II, 119
Imprimerie à Hawaii. I, 465.—à Taïti. 529.
Inaccessible, ile. I, 44.
Incarnacion, ile. *V.* Durie.
Incendie en mer. I, 275, 276.
Indépendance, ile. II, 410.
Indus, fleuve. I, 158.
Ingraham, voyageur américain, à Nouka-Hiva. I, 497.
Inutile, baie, N.-Zélande. II, 348.
Iouli, ile, arch des Carolines. II, 528, 533.
Iros, iles, groupe Hogoleu. II, 470.
Irous, chefs à Otdia. II, 452.
Irrawaddy, fleuve, Birmanie. I, 170-171.
Isabel, ile, arch. Salomon. II, 152, 161.
Ismaïloff, ambassad. russe en Chine I, 322.
Iviça, ile, Baléares. I, 4.

J

Jackson (*Port-*), ville, Australie. II, 287. —Baie. II, 326.
Jacquemont, voyageur français. I 133, 155.

Digitized by Google

Jacquinot, second de l'Astrolabe sous M. d'Urville. V. ce nom.
Jacquinot, ile, groupe Hogoleu. II, 470. —Baie, Nouv.-Bretagne. 174.
Jafna-Patnam, ile, Ceylan. I, 96.
Jaggernaut, ville de l'Inde. Descr. I, 124.—(temple de). 125, 126.—Fêtes 127, 128.
James-Town, ville et baie à Sainte-Hélène. II, 547.
Japara, résidence à Java. II, 248.—Descr. 256.
Japon. Descr. et mœurs. I, 356-377.—Histoire. 377-382.—Littérature. 397.—Commerce. 398.—Funérailles. 393.
Jardin, ilot, Australie. II, 274, 275.
Jarvis, ile. II, 9.
Jaune (fleuve), Chine. I, 332.
Java, ile. Descr. II, 240-254.—Géogr. 254-260.—Habitans. 263.—Relig. 264.—Mœurs et coutumes. 264-267.—Habitations. 269, 270.—Gouvern. 269.—Histoire, littérature, antiquités. 272, 273.
Java (mer de). II, 240.
Jaffer-Aly-Kan, dernier souverain du Bengale. I, 153.
Jefferson. V. Roua-Poua.
Je-Ho, palais de l'emper. de la Chine. I, 326, 328.
Jervis, cap, Australie. II, 308.—Baie. 310.
Jesus-Maria, ile, groupe de l'Amirauté. II, 180.
Joal, village de Gorée. I, 31.
Joghis, caste indienne. I, 143.
Johnston, ile V. Nevil.
Jongleurs indiens. I, 111, 112,
Jonque (grande) de Liou-Tcheou. I, 350.
Joseph Freewille, ile. V. Guèdes.
Juan-Fernandez, iles, 537.—Descrip. 538, 539.
Judge, rocher, gr. Macquarie. II, 412.

K

Kaahoumanou, régente à Hawaii. I, 408
Kaarai-Ra, village à Hawaii. I, 431.
Kaava-Roa, chef à Hawaii. I, 420.
Kabroukan, ile, Célèbes. II, 205.
Kadou, district de Java. II, 256.
Kadou, naturel des Carolines. Son histoire. II, 528.
Kahavari, chef à Hawaii. Son histoire. I, 433.
Kahou-Wera, pâ ruiné, N.-Zélande. II, 364.
Kahouhou, capitaine des gardes à Hawaii. I, 408.
Kai-Para, village, N.-Zélande. II, 387.—Havre. 396.
Kai-Roua, baie et village à Hawaii. I, 420, 421.
Kaki, uros à Ualan. II, 464.
Kaio, mont, N.-Zélande. II, 348.
Kala-Pala, district à Hawaii. I, 431.
Kalehou, village à Hawaii. I, 435.
Kalou, rivière de Ceylan. I, 87.
Kambara, ile, arch. Viti. II, 89.
Kambodje, prov. de Cochinchine. I, 238.
Kanaxea, ile, arch. Viti. II, 90.
Kandabon, ile, arch. Viti. II, 86, 89.
Kanakae, classe inférieure à Hawaii. II, 468.
Kandawagan, État de Bornéo. II, 238.
Kandy (royaume de). I, 90.—Ville. 89-92.
Kandyu, ville, Ceylan. I, 221.
Kangarous. II, 275, 311.—(chasse aux). 281, 282.—apprivoisés. 291.
Kangarous (ile des). II, 282, 283.
Kao, ile, arch. Tonga. II, 42.
Kaou, district, à Hawaii. I, 431, 434, 438.
Kapoua, village à Hawaii. I, 435.
Karaï-Mokou, chef à Hawaii. I, 406, 407.—Son baptême à bord de l'Uranie. 463.
Karaula, rivière, Australie. II, 309.
Kata, iles. V. Poulouot.
Kati Kati, riv., N.-Zélande. II, 356.
Kau-Ike-Ouli, roi actuel d'Hawaii. I, 407-409, 417, 466.
Kaula-Namauna, village à Hawaii. I, 435.
Kava (cérémonie du) à Tonga. II, 28, 29, 30, 73, 74.
Kavero-Hea, roche à Hawaii. I, 434.
Kavery, fleuve de l'Hindoustan. I, 158.
Kawa-Kawa, cap, Nouv.-Zélande. II, 348.—village. 362.—rivière. 362.
Kawen (groupe des iles), archip. des Carolines. II, 529.
Kawere, ile. II, 449.
Keakea, village à Hawaii. I, 435.
Kea-Naee, caverne à Hawaii. I, 435.
Kediri, roi à Java. II, 158.
Keeper's Hill, colline à S.-Hélène. II, 547.
Ke-Kauhouohe, femme de chef à Hawaii. I, 408.
Ke-Koua-Noa, général à Hawaii. I, 408, 409.
Kema, ville à Célèbes. II, 210.
Kendall, miss. anglais, à la Nouv.-Zélande. II, 387.
Ke-Oua, chef à Hawaii. Son histoire. I, 432.
Kerué, ile. V. Orageuse.
Ketcho, capit. du Tonquin. I, 238.
Keys, iles, Moluques. II, 223.
Khang-hi, empereur de la Chine. I, 318-324.
Kiang-Long, empereur de la Chine. I, 318.
Kidi-Kidi, district, N.-Zélande. II, 393.
Kili, iles. V. Banham.
Kinau, femme de chef à Hawaii. I, 408.
King, ile, Australie. II, 310.
King, voyageur anglais. Visite l'Australie. II, 304.
King-George, iles. V. Oura.
Kiousiou, ile, Japon, I, 383.
Kirau-Ea, volcan à Hawaii. I, 425.—Excursion. 426, 427, 428.—Descr. 430.—Tradition à son sujet. 428, 429.
Kiro, district de Hawaii. I, 438.
Kirrama, groupe d'iles. I, 356.
Kishna, fleuve de l'Hindoustan. I, 158.
Kissir, ile, Moluques. II, 223.
Klappa-Noungal, caverne à Java. II, 262.
Klaproth, géogr. russe. I, 384, 394.
Klematan. V. Bornéo.
Knox, ile, groupe Gilbert. II, 443
Knox. V. Hiaou.
Kœmpfer, voy. hollandais, ambassadeur au Japon. I, 378.
Kohala, district à Hawaii I, 438.
Kohaï-Haï, village à Hawaii. I, 422.
Kokako, cap, N.-Zélande, 351.
Komay, district à Bornéo. II, 239.
Komi, chef de Liou-Tcheou. I, 344.—Son portrait. 356, 357.
Komo, ile, archip. Viti. II, 89.
Kona, district à Hawaii. I. 435.
Konibar, ile, groupe Aïou. II, 203.
Ko-Paria, village, N.-Zélande. II, 351.
Korisouki-Dopa, noble japonais. I, 375, 376.
Koro, ile, archip. Viti. II, 91.
Koro-Kawa, anse, N.-Zélande. II, 351.
Koro-Koro, vill. N.-Zélande. II, 364.
Koro-Koro, chef à la N.-Zélande. II, 384, 388.—Son tombeau. 364.
Koro-Mango, ile, N.-Hébrides. II, 111.—Descr. 121.
Kororo-Reka, village, N.-Zélande. II, 353; 361.—Tribu. 393.
Korsakoff, iles. V. Pescadores.
Kotzebue, voyag. russe I, iv.—1er voyage à Hawaii. 459 à 460.—2e voyage. 465.—Amours avec la reine. 465, 466.—à Waïhou. 510, 511.—à Taïti. 563.—aux iles Penrhyn. II, 9.—au groupe Hamoa. 16.—à Otdia. 449, 450, 451.—aux Mariannes. 490.—aux Carolines. 527, 531.
Koua-Kini, chef à Hawaii. I, 415, 420, 421.—Son portrait. 466.
Kouao, village au havre Dorei. II, 183.
Koula, village à Hawaii. I, 433.
Koulassan, ruines à Java. II, 255.
Kouma, ile, Sénégal. I, 32.
Koumaras, ou patates douces. II, 363.
Koutousoff, ile. V. Oudirik.
Krawang, district à Java. II, 254.
Krisna, fleuve de l'Inde. I, 123.
Krusenstern, voyageur russe. I, iv.—Au Japon. 380, 381.—Séjour à Nouka-Hiva. 498.
Krusenstern, iles, arch. Pomotou. I, 525.
Krusenstern, iles. V. Ailou.

L

Laarat, ile, Moluques. I, 223.
Labillardière, naturaliste français.

Digitized by Google

A la Tasmanie. II, 330, 331, 332.
Labourdonnaie, gouv. de l'Inde. I, 64, 100, 101.
Lacaze, avent. franç. à Madagascar. I, 72, 73.
Lachlan, riv., Australie. II, 305, 311.
Lackar, ile, Moluques. II, 223.
Ladder-Hill, colline, S.-Hélène. II, 547.
Lagens, ville à Pico. II, 557.—à Flores. 557.
Lagon de Bligh, ile, Pomotou. I, 521.
Laguerdiaie, chef à Otdia. II, 449, 453.
Laguemba, ile, arch. Viti. II, 84, 85, 90.
Laguna, lac, Manille. I, 252.
Laguna, ville de Ténériffe. I, 21.
Lahaina, village, ile Mawi. I, 437.
Lally, gouv. de l'Inde. I, 102.
Lamberts, ile. *V.* Tabe-Ouni.
Lamourek, ile, groupe Elivi. II, 506.
Lampoungs, peuple de Sumatra. I, 186.
Lamurek. *V.* Namourek.
Lancerote, ile, arch. des Canaries. I. 21.
Lanciers (ile des), arch. Pomotou. I, 522.
Landak (pays de) à Bornéo. Ses mines de diamans. II, 238.
Langayao, mont à Gouaham. II, 490.
Langdon. *V.* Fatouhou.
Laos, prov. de Siam. I, 215.
Laoudzala, ile, arch. Viti. II, 91.
Lapérouse, voyageur français. I, IV.—à la Trinité. 36. — à Manille. 266. —à Hawaii. 405, 441, 448.—à l'ile Waïhou. 510.— à Maouna. II, 12, Massacre de son lieutenant Delangle. 17-19.— aux iles Niouha. 21.—aux iles Tonga. 53.—analyse de ses travaux. 127. — son Naufrage à Vanikoro. 128-138.
Laplace, voyageur français. I, V. — Décrit les albatros. 47.—Visite l'Ile-de-France. 67.—les Seychelles. 85.—Pondichéry, 113.—les Anambas. 203. —la Cochinchine. 236, 237. — Manille. 254.—Episode de pirates. 272. —Sa relâche à Java. II, 249-253.—
Larrons (iles des). *V.* Mariannes.
Lascars, troupes indiennes. I. 120.
Latou-Aro, chef des Mulgrave. II, 448.
Launceston, ville, Tasmanie. II, 327.
Lauriston, baie. *V.* Oudoudou.
Lavaka, chef de Tonga. II, 26, 67, 68.
Lazare, (arch. de). *V.* Philippines.
Lazareff, ile, arch. Pomotou. I 525.
Leagui, jeu à Tonga. II, 37.
Lefouga, groupe Hapaï. II, 41.
Lego, district de Tonga-Tabou. II, 41.
Legiep, iles, Carolines. II, 529.
Le Goarant, voyageur français. Analyse de son voyage. II, 137.—à Rotouma. 436.
Lele ou *Leilei*, ile, à Ualan. II, 455. — Descr. 456-465.
Lele-Oubia, ilots, arch. Viti. II, 92.
Lemaire (détroit de). II, 541.
Leone, ile, groupe Hamoa II, 12, 16.
Lépreux (ile des), N.-Hébrides. II, 122
Lesson, natural. français. A Rotouma. II. 437-440.—à Ualan. 454-456. — aux Malouines. 545.
Lesson, ile, groupe Schouten. II, 180.
Letti, ile, Moluques. II, 223.
Li-Bou, fils d'Abba-Thulle. Son portrait. II, 521. — Son voyage à Londres. 525.—Sa mort. 526.
Lidia, ile, arch. des Carolines. II, 532.
Lieuwin, cap, Australie. II, 273.
Ligne (passage de la). I, 35, 36.
Likoupang, village, Célèbes. II, 205.
Limahou, roi des pirates chinois. Son histoire. I, 259-285.
Lindsay, voyageur anglais en Chine. I, 333.
Linois, amiral français. A Trafalgar. I. 7.—dans l'Inde. I, 105-107.
Lintin, ville, Chine. I, 291, 292, 342.
Lion marin. II, 539.
Lion (croupe du), mont. au Cap. I, 49.
Liou-Tcheou, iles. I, 343. — Histoire. 351, 352. — Mœurs. 353, 354.
Liverpool, ville, Australie. II, 291.
Lloyd, hâvre, ile Peel. I, 400.
Lofty, montagne, Australie. II, 283-284.
Lombok, ile, Timor. II, 233.
Long-Wood, résidence de Napoléon à Ste-Hélène. II, 548.
Longue, ile, arch. des Seychelles. I, 83.
Lonthoir, ile, Moluques. II, 222.
Los-Amontes, pointe à Gouaham. II, 480.
Los-Banos, vill. à Manille. I, 253.
Losieppe, ile, groupe Elivi. II, 507.
Lothoou, ile, groupe Elivi. II, 507.
Louasape. *V.* d'Urville (groupe).
Lougounor, ilots, gr. Sotoan II, 531.
Louhou (Etats de), Célèbes. II, 211.
Louisiade. II, 195.
Loups marins (ilot aux), Malouines. II, 545.
Louqez, port, Madagascar. I, 80.
Low, ile, arch. Viti. II, 90.
Lox (madame), Anglaise, à Liou-Tcheou. I, 345.
Lual ou *Luol*, village à Ualan. II, 457.
Luçon, ile, Philippines. I, 241-270. — Descr. 257-268.
Lugoma, chef des iles. Mulgraven. II, 445.
Lutke, voyageur russe, I, V. — à Ualan. II, 463-468. — à Hogoleu. 470 — à Elivi. 506.

M

Macao, ville. I, 277-291.
Mac-Arthur, agriculteur, N.-Galles du Sud. II, 291.
Macartney, ambassadeur anglais en Chine. I, 325-332.
Mac-Askill, iles, Carolines. II, 469.
Macassar, district, Célèbes. Etablissement des Hollandais. II, 210. — Roy. de ce nom. 211 — Portrait des habitans. 212. — Mœurs. 213.
Macauley, ile. II, 415.
Machico, prov. de Madère. I, 13.
Mackanie, ile, archip. Viti. II, 92.
Maclure, voy. angl., à Pelew. II, 509, 527.
Macquarie, riv., Australie. II, 305, 306, 311. — Groupe d'iles, 412.
Madagascar, ile. I, 69. — Descrip. 70, 71, 82, 83. — Hist. 73-79. — Géogr. 79-82.
Maddisonville, ville à Nouka-Hiva. I, 482.
Madère, ile. I, 13, 14.
Madras, ville Descrip. I, 118, 120, 121, 122. — Commerce, 122.
Maduré, ile. II, 248, 249, 257.
Mafanga, village sacré à Tonga. Descr. II, 33.—Canonné par d'Urville. 71.
Maffra, pic à St-Michel. II. 556.
Magdalena, ville à Pico. II, 557.
Magellan, voyageur portugais. I, 11. — Découvre les Philippines. 257.— aux Mariannes. II, 487.
Magnahak (pêche du). II, 481, 499.
Maguelan, ville à Java. II, 256.
Maguir, iles, Carolines. II, 532.
Mahabalipouram (ruines de), à Pondichéry. I, 118.
Mahavilla, riv. à Ceylan. I, 87.
Mahé, ile, Seychelles. I, 83, 84.
Maheine, roi de l'ile Eimeo. I, 535.
Maï, Taïtien, emmené par Cook. I, 535. — Son hist. 536.
Maiao-Iti, ile. *V.* Tabou-Emanou.
Maison des Antiques, à Tinian. II, 486. —à Rota. 487.
Maïta, jeu à Hawaii. I, 434.
Maï-Tehe, vill., N.-Zélande. II, 344.
Maïtia, ile, archip. Taïti. I, 525.
Majorque, ile. I, 4.
Maka-Aka, volcan à Hawaii. I, 431.
Makoa, chef à Hawaii. — Son portrait. I, 426.
Malabars, peuple de l'Inde. I, 117.
Malacca, ville de l'Inde. I, 195.
Malaï. *V.* Mafanga.
Malais. I, 181-186. — aux Célèbes, II, 212.
Malaisie, Océanie occidentale. Ses limites. I, VII.
Mala-Kawa, village, N.-Zélande. II, 357.
Malayta, ile, archip. Salomon. II, 161
Malden, ile. II, 9.
Maldives, archip. I, 84, 85, 86.
Malé, ile, archip. Maldives. I, 85.
Mallen, ile. II, 8
Mallicolo, ile, N.-Hébrides. I, 109, et *V.* Vanikoro.
Malolo, iles, archip. Viti. II, 92.
Malouines, iles. II, 541. — Descr. 545, 546. — Etablissement des Français. 542.—Séjour des naufragés de *l'Uranie*. 544, 545.
Mambo, vill. à Nitendi. II, 141.
Manado, baie, Célèbes. II, 205.—Ville. Descrip. 206. — Rivière. 207. — District. 210.

Digitized by Google

Manangara, riv. à Madagascar. I, 79.
Mananzari, riv. à Madagascar. I, 79.
Manar, détroit. I, 86.
Manataty. vill., Timor. II, 227.
Manawa-Oura, établissement des missionnaires, N.-Zélande. II, 388.
Manawa-Tawi, île, N.-Zélande. II, 396.
Mandawa (pays de Bornéo). II, 239.
Mandhar (Etat de), Célèbes. II, 211.
Manevai, baie à Vanikoro. II, 132. — Ile. 138.
Mangawai, vill. N.-Zélande. II, 353.
Mangia, île, archip. Harvey. II, 5.
Mango, île, archip. Viti. II, 90.
Mangourou, riv. à Madagascar. I, 79.
Mangounga, vill., N.-Zélande. II, 395
Mangs, île, arch. des Mariannes. II, 491.
Manille. Descrip. I, 242, 243, et *V.* Luçon.
MANI-MANI, grand-prêtre de Taïti. I, 549, 550, 552.
Manipa, île, Moluques. II, 222.
Mannicolo, île, N.-Hébrides II, 109.
Manouai, île, archip. Harvey. II, 6.
Manoa, île, archip. Pomotou. I, 623.
Mantrau, île, Célèbes, II, 205.
Manuel-Rodrigues, île. II, 8.
MAOUNGA, chef, N.-Zélande. II, 393.
Maouna, île, groupe Hamoa. Massacre des compagnons de Lapérouse. II, 12, 13, 16.
Maoüti, île, archip. Harvey. Sa conversion au christianisme. II, 6.
Marakau, île, archip. Pomotou. I, 522.
Marambo, île, archip. Viti. II, 89.
Maranhao, prov. du Brésil. I, 42.
Marattes, peuple de l'Inde. I, 149.
Marbre (montagnes de), Cochinchine. I, 228, 229.
MARCHAND, voyageur français. I, IV. — Visite Nouka-Hiva. 497.
Marchand, île. *V.* Roua-Poua.
MARCO-POLO, voyag. vénitien. I, 186, 317.
Margaret, île, archip. Pomotou. I, 522.
MARINER, matelot anglais, prisonnier à Tonga. Son portrait. II, 59.—Son enlèvement. 59-65. — Historien de Tonga. 77-81.
Mariannes (arch. des). Histoire. II, 477-487. — Habitans. 487-490. — Géographie. 490-491.—Mœurs, coutumes, religion. 493-504.
Maria-Kina, vill., Luçon. I, 251.
MARION, voyag. français. I, III. — Visite la Tasmanie. II 330. — Massacré à la Nouv.-Zélande. 374-378.
Marion, port, île Stewart, N.-Zélande. II, 396.
Maro, vêtement des sauvages. I, 407.
Maros, district, Célèbes. II, 210.
Marqueen, groupe d'îles. II, 163.
Marquises (îles). *V.* Nouka-Hiva.
Marrk, île, arch. Salomon. II, 162.
Marrigong, tribu, N.-Galles du Sud. II, 294.
MARSDEN, voyageur anglais. I, 181.
MARSDEN, missionnaire anglais à la Nouv.-Zélande. II, 384.—Obtient le territoire de Rangui-Hou. 385, 388, 389.
Marshall, îles. II, 449-454.
Marshall, îles. *V.* Gilbert.
Marsouins. I, 477.
Martaban, ville de la Birmanie. I, 171.
Martin-Vaz, rochers. I, 36.
Martires, îles, Carolines. II, 477.
Mary, île. II, 11.
Mas-a-fuero, île. II, 540.
Mascareignes, îles. I, 65.
Massachusets, île. *V.* Roua-Houga.
Massacre (îles du). II, 163. — Mœurs. coutumes. 168.
Masse. *V.* Hiaou.
Massey, île. *V.* Catalina.
Masulipatnam, golfe. I, 122.—ville. 122.
Mata-boulais, conseillers des Eguis, à Tonga. II, 76.
Mata-Ouwi, village, N.-Zélande. II, 392.
Matan (Etats de), Bornéo. II, 238.
MATANGUI, chef à la N.-Zélande. II, 346, 348.
Matavaï, ville et baie Taïti. I, 526, 529. —Descr. 530, 531.
Matavoua-Lebou, îles, arch. Viti. II, 92.
Mate, monument funéraire à Amboine. II, 220.
Matelotas, groupe de brisans, arch. des Carolines occ. II, 508.
Mathews, îles, groupe Gilbert. II, 443.
Mathias, île. II, 179.
Matilda, navire anglais. Son naufrage. I, 521.
Matia, île, arch. Pomotou. I, 525.
Matourah, village à Ceylan. I, 96.
Matty, île, gr. de l'Amirauté. II, 180.
Maupere, lac, N.-Zélande. II, 397.
Maupiti ou *Mauroua*, île, archip. Taïti. I, 542.
MAURELLE, voyageur espagnol. I, IV.— aux îles Tonga. II, 50, 52. — au Gran-Cocal. 441.
MAWE, voyag. anglais au Brésil. I, 41.
MAWI, fondateur de la race des Nouv.-Zélandais. II, 396,
Mawi, île, arch. Hawaii. I, 438.
MAWI, Zélandais mort à Port-Jackson. II, 383.
MAXWELL, voyageur anglais, à Lieu-Tcheou. I, 353.
Mayo, île du Cap-Vert. I, 34.
Mayorga. *V.* Vavao.
Mea, arbre gigantesque à Tonga. II, 36.
MEARES, voyageur anglais. Visite l'archipel Hawaii. I, 448.
Mediuro, île. II, 449.
Méduse (naufrage de la). I, 26, 27.
Meinan, fleuve à Siam. I, 214.
Mélanésie, Océanie méridionale. Ses limites. I, VII.
Melville, île, Australie. II, 310. 326.
Menang-Kabou, royaume à Sumatra. I, 186.—Mines de ce nom. 177.
Mercure, îles, N.-Zélande. II, 355, 396.
Mercury (le). Enlèvement de ce navire. II. 392.
Mere, arme, N.-Zélande. II, 408.
Méridien. Ce que c'est. I, 25.
Merieras, île Sonsorol. II, 534.
Mérisso, village à Gouaham. II, 484.
Mesnil, rivière, Ile-de-France. I, 61.
Miadi, île, arch. des Carolines. II 529.
Michael-Mas, île, Australie. II, 273, 274.
Micronésie. II, 527.
Micronésie, Océanie boréale. Ses limites. I, VII.
Middleton, île, arch. Viti. II, 90.
Middleton, île. II, 416.—Récifs. II, 416.
Midlebourg. *V.* Eoa.
MIGUES-MAN, empereur de la Cochinchine. I, 235, 236.
Mille-Iles. *V.* Échiquier.
Minas-Geraes, prov. du Brésil. I, 41.
Mindana, îles. II, 149.
MINDANA, voyageur espagnol. I, II — Découvre Nouka-Hiva. I, 496. — à Nitendi. II, 142-144. — à l'archip. Salomon. 153-154.
Mindanao, île, arch. des Philippines. I, 257, 268.—Descr. 273.
Mindoro, île, Philippines. I, 271, 272.
Minorque, île. I, 4.
Missamis, prov. de Manille. I, 273.
Missionnaires à Hawaii. I, 415, 419, 465.—à Nouka-Hiva. 497.—à Taïti. 527-528. — Leur histoire à Taïti. 549-563. — Cession de Matavaï. 549, 550.—à Rapa. II, 2.—à Vavitou. 3, 4.—à Rouroutou. 5.— à Rimetara. 5.—aux îles Harvey. 5, 6, 7, 20.— aux îles Tonga. 28, 56, 57, 65, 66, 75. —à la Nouv.-Zélande. 350-361, 363, 385, 390, 391, 392. — Établissemens à la N.-Zélande. 395.
MITCHELL, offic. anglais. Son excursion dans l'intérieur de l'Australie. II, 308, 309.
Mittchell, groupe d'îles. II, 440.
Miti-Aro, île, arch. Harvey. II, 6.
Miti-Anga. *V.* Mercure.
Mitre. *V.* Fataha.
Moa, île, Moluques. II, 223.
Modou-Manou, île, arch. Hawaii. I, 405.
Moe-Hao, cap, N.-Zélande. II, 385.
Moë-Moë, cérémonie royale à Tonga. II, 34.
Mogmog, île, groupe Eüvi. II, 506, 509.
Mohipa, île, arch. Taïti. I, 542.
Molse, île. *V.* Dampier.
MOKA, chef de la N.-Zélande. II, 351, 353,—Son portrait. 354.
Moka, rivière, Ile-de-France. I, 60.
Mokini, temple à Hawaii. I, 422.
Moko, tatouage à la Nouv.-Zélande II, 404.
Moko-Houa (bataille de) à Hawaii. I, 437.
Mollar, île. *V.* Manon.

Digitized by Google

Molineux, hâvre, N.-Zélande. II, 396.
Moluques, archip. II, 214. — Descrip. 214-222. — Géogr. 222, 223. — Hist. 224.
Mongmon, village à Gouaham. II, 480.
Mongoul, ilot, groupe Duperrey. II, 469.
Montagnes-Blanches. *V.* Warragong.
Montagnes-Bleues, à Java. II, 258.
Montagnes-Bleues, Australie. II, 290-305. — Desc. 311.
Montagnes-Noires. II, 311.
Montagne-Verte, Ascension. II, 550, 551.
Montagu, ile, Nouv.-Hébrides. II, 122.
MONTANUS, voyag., au Japon. I, 387.
Montradok, ville, Bornéo. II, 237.
Montre marine, son usage. I, 512.
Monument, ile, Nouv.-Hébrides. II, 122.
Moreton, baie, Australie. II, 306, 307. — Ile, 310.
Moro-Kai, ile, arch, Hawaii. I, 438.
Moro-Kini, écueil. I, 437.
Morrell, ile. I, 404.
MORRELL, voyag. américain, I, v. — à Hawaii. 404.—Son aventure aux iles du Massacre. II, 163-166.— Sa vengeance. 166, 167, 168.—Relâche aux iles Auckland. 412. — à Hogoleu, 470. Descrip. 470-477. — aux Carolines. 530, 531.
MORRISON, voyag. anglais. Son séjour à Nouka-Hiva. I, 481-486.
Morrumbidgi, riv., Australie. II, 306-308.
Mortag, ile, Moluques. II, 215.
Morty, ile, Moluques. II, 204.
Mosteiros, village à St-Michel. II, 556.
Motane, ile, arch. Nouka-Hiva. I, 501.
Motou-Aro, ile, N.-Zélande. II, 345.
Motougou, ile, arch. Viti. II, 91.
Motou-Iti, iles, arch. de Nouka-Hiva, I, 501.
Motou-Kawa, ile, N.-Zélande. II. 396.
Motou-Kora, ile, N.-Zélande. II, 349
Motou-Okoura, ilot, N.-Zélande. II, 348.
Motou-Roua, ile, Nouv.-Zélande. II, 364, 378.
Motou-Riki, ile, arch. Viti. II, 91.
Moua, vill. à Tonga-Tabou. II, 35. — District de ce nom. 41.
Mouala, ile, arch. Viti. II, 91.
Mouas, classe inférieure à Tonga. II, 76.
MOUDI-PANGA, chef à la N.-Zélande. II, 389.
Moukki, bourg à Sumatra. I, 191.
Moulin, ile, Nouv.-Calédonie. II, 425.
Mou-Mouï, chef à Tonga. Sa mort. II, 55.—Cérémonies qui suivirent. II, 55, 56.
Mouna-Houa-Raraï, volcan à Hawaii.
Mouna-Kea, mont. à Hawaii. I, 438.
Mouna-Roa, mont. à Hawaii. I, 420, 438. I, 421, 438.
Mounoukao, baie, N.-Zélande. II, 396.
Mourandave, riv. à Madagascar. I, 79.
Mourea. *V.* Eimeo.
Mourilou, iles, Carolines. II, 532.
Mouronndava, baie à Madagascar. I, 80.
Mouzangaye, port à Madagascar. I, 80.
Mowa, mont. à Taïti. I, 531.
Moyenne, ile, arch. des Seychelles. I, 83.
Mozambique (canal de). I, 54.
Moze, ile, arch. Viti. II, 89.
Mulgaradocks, prêtres-médecins, Australie. II, 277.
Mulgrave, groupe d'iles. II, 444.— Descr. 445.— Mœurs. 445-448.
MULLER, major anglais. Sa mort à Bornéo. II, 235.
Mumpawa (Etat de), Bornéo. II, 237. —Mines d'or. 237.
MUNGO-PARCK, voyag. anglais. I, 31.
Muries, ile. *V.* Merieras.
Murran, tribu indigène, Australie. II, 278.
Murray, ile, arch. Salomon. II, 162.
Murray, rivière, Austr. II, 308.
Muscadier (culture du). II, 220, 221.
Myako, cap. du Japon. I, 371.

N

Nababs, princes musulmans dans l'Inde. I, 143.
NAHIENA-HEINA, sœur du roi de Hawaii. I, 411.
Nain, ile, Célèbes. II, 205.
Naïrs, caste indienne. I, 144.
Nakoro, iles, arch. Viti. II, 92.
Nama, village à Vanikoro. II, 126.
Namolipiafané, iles, Carolines. II, 532.
Namonouito. *V.* Ounoun.
Namou, groupe d'iles, arch. des Carolines. II, 530.
Namouka, ile, arch. Viti. II, 89.
Namouka (baie de), iles Hapaï, II, 21, 22.—(ile de). 23, 24, 41.
Namoulouk, iles, Carolines. II, 531.
Namourek, brisans, Carolines. II, 532.
Namureck, iles. *V.* Baring.
Nancy (la), navire américain. Son aventure à l'ile Waïhou. I, 510.
Nanga-Ounou, baie. N.-Zélande. II, 396.
Nangasaki, capitale du Japon. I, 362, 363. — Descr. 364, 365.
Nanka, rivière de Luçon. I, 251.
Nanouaha, ile, groupe Vanikoro. II, 138.
Napa-Kiang, capitale de Lion-Tcheou. I, 343, 354.
Napean-Bay, Australie. II, 282.
NAPOLÉON (admiration des N.-Zélandais pour). II, 391.—(Excursion au tombeau de) II, 548, 549.
Narcisse, ile, arch. Pomotou. I, 522.
Natchi, fête à Tonga. II, 48-50.
Nattes (fabrication des), à Taïti. I, 537.
Natunas, archipel. I, 204.
Naudjia, cérémonie à Tonga. II, 81.
Nautilus (le), navire américain naufragé à Taïti. I, 551, 553, 554.
Navigateurs (iles des). *V.* Hamoa.
Nbouat, tombeaux à la N.-Calédonie. II, 417.
Nacou, ile, arch. Viti. II, 90.
Neat's-Tongue, ile. *V.* Namouka.
Necker, ile. I, 405.
Nederlandisch, ile. II, 440.
Negritos, peuple de Luçon. I, 252.
Neiraï, ile, arch. Viti. II, 91.
Neïta-Oumba, ile, arch. Viti. II, 90.
Nhao, ile, arch. Viti. II, 91.
NELSON, amiral anglais. I, 12, 25.
NENA, chef à Ualan. II, 464.
Nerbuddah, fleuve de l'Hindoustan. I, 158.
Néréide (la), frégate française. Son combat. I, 82.
Neuf-Iles. *V.* iles Carteret.
NEUHOFF, ambassadeur hollandais en Chine. I. 322-323.
Nevil, ile, arch. des Carolines. II, 534.
New-Year. *V.* Washington.
Nga-Awas, tribu de la N.-Zélande. II, 357, 360.
Nga-Pouis, tribu de la N.-Zélande. II, 357, 360.
Ngarik, groupe d'iles, arch. des Carolines. II, 531.
Nga-Te-Oudous, tribu de la N.-Zélande. II, 392.
Nga-Te-Pos, tribu de la N.-Zélande. II, 392.
Nicobar, ile, archip. des Andamans. I, 174.
Nigeri, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Niihau, ile, arch. Hawaii. I. 439.
Niouha, groupe d'iles. II, 20.
Nioukou-Lafa, lieu saint à Tonga. II, 32.
Niphon, ile du Japon. I, 383.
Nitendi, ile. II, 126, 140.—Descr. 142-148.
NOMA-HANA, reine d'Hawaii. Son portrait. I, 465. —Sa lettre à Kotzebue. I, 466.
Nordeste, ville à St-Michel. II, 556.
Norfolk, ile. II, 415. — Descr. 416.— (Colonie anglaise à). 416.
North, ile. *V.* Nevil.
Northumberland, ile, Australie. II, 310.
Nougou-Laho, ilot, arch. Viti. II, 92.
Nougou-Laoudzala, ile, arch. Viti. II 90.
Nougou-Loube, ilot, arch. Viti. II, 92.
Nougou-Nougou, village à Tonga. II, 33.
Nougueur, iles, Carolines. II, 530.
Nouka-Hiva, arch. I, 477.—Histoire. 497-500, 506.— ile de ce nom. 478-496, 500, 501, 505.
Nouka-Hiviens. Mœurs. I, 479-504. — Portrait. 489, 502.—Traditions. 501
Nououanou, vallée à Hawaii. I, 410.
Nouvel-An (ile du). *V.* Miadi.
Nouvelle-Bretagne. II, 170.—Descr. de Dampier. 172. — Description de d'Urville. 175.—Géograph. 174, 175.
Nouvelle-Calédonie, arch. II, 416-427. —Habit. 422, 425.—Descrip. 425. —Coutumes et mœurs. 426, 427.
Nouvelle-Cythère. *V.* Taïti.
Nouvelle-Galles du Sud. Australie. II, 287-300.—Descr. 287-294.—Mœurs

Digitized by Google

et coutumes. 294-300 — *V.* Australie.
Nouvelle-Géorgie. V. Salomon (arch.).
Nouvelle-Guinée. II, 180-186.—Histoire. 186-194.—Géographie. 194.
Nouvelle-Hanovre. II, 177, 178.
Nouvelles-Hébrides, arch. Descrip. et histoire. II, 105-119.—Géographie. 119-124.
Nouvelle-Hollande. 273-326. *V.* Australie. II,
Nouvelle-Irlande. II, 170-172.—Habit. 170.
Nouvelle-Zélande. Descr. II, 340-365.—Histoire. 365-396. — Géographie. 396, 397.—Histoire naturelle. 397, 398.—Indigènes, 343-348.—Séjour parmi eux. 351 - 361. — Anthropophagie. 378, 386, 406. — Guerres. 385-395.—Physique. 399.—Mœurs et coutumes. 399-403.—Habitations. 405. — Nourriture. 406, 407. — Musique et danse. 408, 409. — Superstitions.—409, 410. — Funérailles. 411.—Langue. 411.
Nuestra-Senora de Luz, ile, N.-Hébrides. II, 105.
Nussa-Laut, ile, Moluques. II, 222.
Nuyts (ile de), Australie. II, 310.

O

Oahou, ile, arch. d'Hawaii. I, 406, 438.
Oammo, régent à Taïti. I, 544 545.
Oba, village à Timor. II, 227.
Oberea, chef à Taïti, enlevé par Cook. I, 545.
Océanie. Ses divisions. I, VI, VII, VIII.
Ocili, havre à Vanikoro. II, 132, 138.
Odia, iles, Carolines. II, 530.
Œdida, ile. *V.* Neaou.
OEdidi ou Hidi-Hidi, Taïtien qui suivit Cook. I, 546.
OEno, ile. I, 516.
OEtas ou *Igorotes* peuple aborigène de Luçon. I, 258, 268, 269.
OEuvres-pies (société des), à Manille. I, 256.
Ofa. Ce que c'est. II. 27.
Ohiteroa, ile. *V.* Rouroutou.
Ohiva-Hoa, ile archipel Nouka-Hiva. I, 501.
Ohoura, mont. Nouv.-Zélande. II, 397.
Oïolava, ile, groupe Hamoa. Descrip. II, 14.
Oiseaux du paradis. II, 182, 183.
Oka-Toutaïa. V. Fenoua-Iti.
Olimirao, groupe d'iles, arch. des Carolines. II, 533.
Olinama, village à Timor. Aventure arrivée à Péron. II, 228.
Ollap, ile, Carolines. II, 477.
O-lo-pen, premier voyageur en Chine. I, 316.
Onacuse, ile. *V.* Hunter. II, 428.
Ongal, ilot, groupe Duperrey. II, 469.
Onghea-Lebou, ile, arch. Viti. II, 89.
Ongomea, ile, arch. Viti. II, 91.
Onnay, v. du Japon.—Son palais. I, 368.
Ono, ile, arch. Viti. II, 89.
Onou-Afou, ile. II, 428.
Onrust, ile, Java. II, 240.
Oparo, ile. *V.* Rapa.
Ophir, mont. à Sumatra. I, 175.
Opium (fumeurs d'). I, 282. — Commerce. 283.—(Mangeurs d') à Java. II, 266.
Opou-Nohou, hâvre à Eïmeo. I, 535.
Opoun, ile, groupe Hamoa. II, 12, 16.
Ora-Piha, chef à Taïti. I, 545.
Oracas, ile, arch. des Mariannes. II, 491.
Orageuse, ile. II, 179.
Oraison, ile. *V.* Caen.
Orang-outang. Son histoire. I, 178.
Oreo, roi de Raïatea. I, 546.
Oreille de Midas, coquille. II, 182.
Orgues (mont des), au Brésil. I, 40.
Ori, Taïtien, ami de Cook. I. 546.
Oro, moraï à Raïatea. I, 537.—à Bora-Bora. 539.
Orotava, ville à Ténériffe. I, 22.
Oroulong, ile du groupe Pelew. II, 515. 527.
Ortega, iles, arch. Salomon. II, 161.
Orthographe des noms géographiques. (marche suivie pour l'). I, VIII.
Os (ordre de l'), à Pelew. II, 520.
Osakka, ville du Japon. I, 370.
Osapa, riv. à Timor. II, 227.
Osapa-Bessas, vill. à Timor. II, 227.
Osapa-Kitkil, vill. à Timor. II, 227.
Oscar, groupe d'iles. II, 440.
Osnabruck, ile, *V.* Maïtia.
Osnaburg, ile, arch. Pomotou. I, 521.
Otago, port, Nouvelle-Zélande. II, 396.
Otaha, ile. *V.* Tahaa.
Otahi-Hoa, ile, archipel Nouka-Hiva. I, 501.
Otaïti. V. Taïti.
Otdia, groupe d'iles. II, 449.—Mœurs et coutumes. 450-454. — Habitans. 451.—Tradit. 452.
Otea, ile, Nouvelle-Zélande. II, 396.
Orou. *V.* Pomare Ier.
Otou, cap nord. N.-Zélande. II, 365.
Otoumou-Etoï, village, Nouv.-Zélande. Bataille de ce nom. II. 357.
Orouri, chef à Taïti. I, 527-531.
Otway, cap, Australie. II, 285.
Oua, vallée à Hawaii. I, 414, 415.
Oualan, ile. *V.* Ualan.
Oualofs, peuple de Gorée. I, 30.
Oudirik, ile, arch. des Carolines. II, 529.
Oudoudou, baie, Nouv.-Zélande. II, 372.
Oudou-Raria, mont., Nouvelle-Zélande. II, 397.
Oulemaray, ilot du groupe Iouli. II, 533.
Oulleay, ilot du groupe Iouli. II, 533.
Ouluthy. V. Elivi.
Oumaïtia, ile. *V.* Tetoua-Roa.
Oimalik, ilot du groupe Peserar. II, 532.
Oumbenga, ile, arch. Viti. II, 92.
Oumi, baie à Nouka-Hiva. II, 492, 495.
Ounong-Lebou, chef à Viti. II, 87.
Ounoun, ile, arch. des Carolines. II, 253.
Oupa-Parou, chef à Taïti. Son portrait. I, 528, 533.
Oupoulou, cap, à Hawaii. I, 422.
Oura, iles, arch. Pomotou. I, 524.
Oushima, ile archipel Liou-Tcheou. I, 356.
Outou, coutume à la Nouvelle-Zélande. II, 401.
Outou-Maroa, vill. à Raïatea. I, 535.
Outourou, Taïtien. Son voyage à Paris, avec Bougainville. I, 544.
Oxley, voyag. anglais. Sa 1re excursion dans l'intérieur de l'Australie. II, 305. — 2e excursion. 306.

P

Pâ, villages fortifiés à la Nouv.-Zélande. II, 369.
Paasen. V. Waïhou.
Padang, ville et gouvernement hollandais à Sumatra. I, 175, 191. — (Mines d'or de). 177.
Pago, village à Gouaham. II, 483, 484.
Pagon, ile, Mariannes. II, 491.
Pahe, jeu à Hawaii. I, 434.
Pahia, pic à Bora-Bora. I, 539.
Pahou-tabou, asile sacré à Hawaii. I, 436.
Paï-Hia, vill., Nouv.-Zélande. II, 350, 362. — Etablissement des missionnaires. 391.
Pain-de-Sucre (ile du). *V.* Sugar-Loaf.
Pain-de-Sucre (pointe du), Ste.-Hélène. II, 546.
Paï-O-Ni, vill. à Taïti. I, 532.
Paiou, vill. à Vanikoro, II, 126.
Palabatoula, vill. à Ceylan. I, 94.
Palembang, roy. à Sumatra. I, 191.
Palliser, iles, archip. Pomotou. I, 524.
Palme, ile, Canaries. I, 24.
Palmerston, écueils. II, 7.
Palmyra, ile, II, 9.
Palou, chef de Tonga-Tabou. II, 26, 35, 67, 68.
Pambouan, district à Bornéo. II, 239.
Pampangue, prov. de Luçon. I, 268.
Pamplemousses (les), quartier de l'Ile-de-France. I, 59.
Pandaran, cap, à la Cochinchine. I, 223.
Pandore, banc. II, 124.
Pane, baie à Ualan. II, 455.
Pangaï, édifice public à Hifo. II, 69.
Pangaï-Modou, ile, arch. Tonga. II, 42.
Panlog, ile, arch. des Carolines. II, 534.
Paoum, ile, Nouv.-Hébrides. II, 122.
Papadayang, volcan éteint à Java. Sa dernière éruption. II, 258.
Papa-Pohatou, vill. à Hawaii. I, 425.
Papara, vill. royal à Taïti. I, 532, 533. — Son moraï. 545.
Papous, peuple de la Nouv.-Guinée. II, 182. — Habitations, religion. 184. — Mœurs. 188. — Langue. 195. — Leurs forges. 185.

Digitized by Google

Papous (terre des). *V.* Nouv.-Guinée.
Pâques (île de). *V.* Waïhou.
Para, prov. du Brésil. I, 42.
Paragoa, île, archip. des Philippines. I, 268.
Paroa, baie à la Nouv.-Zélande. II, 351. — District. 384.
Pare, district à Taïti. I, 533.
Pari, pic à Oahou. I, 412.
Pari, forteresse à Taïti. I, 537.
Parramatta, ville, Nouv.-Galles du Sud, Australie. II, 289, 290.
Parry, îles, groupe de Bonin-Sima. I, 402.
Parry, île, groupe Brown, archip des Carolines. II, 530.
Passage, île, archip. Viti. II, 92.
Passan-Goulang, vill., Célèbes II, 206.
Passarouang, district à Java. II, 257.
Passig, riv. de Manille. I, 242. — Vill. de ce nom. 252.
Patangaras, île, groupe Elivi. II, 507.
PATERSON, matelot anglais. — Son séjour à Tikopia. II, 124.
PATOU-ONE, chef à la N.-Zélande. II, 393.
Patou-patou, arme, N.-Zélande. II, 408.
Patou-waïroa, marque de dignité à la N.-Zélande. II, 408.
PAULDING, voyag. américain. I, v. — Son aventure à l'île Clarence. II, 10, 11.
Pauliac, ville de France. II, 258.
Pavoye, bourg des Ilocos à Luçon. I, 249.
Patrocinio, île, groupe de Bonin-Sima. I, 404.
PATTEN, capitaine anglais, à Tristan-d'Acunha. I, 44.
Pays-Brûlé (le), partie volcanique de l'île Bourbon. I, 65.
Peard, île du groupe Gambier. I, 518.
Pearl, rochers à Bonin-Sima. I, 404.
Pêcheurs (île des), Nouv.-Hanovre. II, 178.
Peel, île, groupe de Bonin-Sima. I, 401, 402.
Peel, riv., Australie. II, 306.
Pegasus, port, île Stewart, N.-Zélande. II, 396.
Pegou, ville et roy. de la Birmanie. I, 173.
Pegouans (colonie de), à Siam. I, 219.
Pei-Ho, fleuve de la Chine. I, 331.
Pekalongang, résid. à Java. II, 255.
Péking, cap, de la Chine. I, 329, 330.
Pelada, île. *V.* Tabou-Emanou. I, 542.
Pelandgi, riv. à Manille. I, 273.
Pelelap, îlot, groupe Mac-Askill. II, 469.
Pelelew, île du groupe Pelew. II, 520-527.
Pelew, groupe d'îles, archip. des Carolines. II, 509-522. — Mœurs et coutumes. 523-525. — Habitans. 526. — Village principal de l'île COROR. 523.
Penrhyn, îles. II, 9.
Pentecôte, île, N.-Hébrides. II, 107-122.
Perles (pêche des). I, 95.
Pernambuco, prov. du Brésil. I, 42.
Pernicieuses, îles. *V.* Palliser.
PÉRON, voyag. français. Décrit les naturels de la Tasmanie. II, 336, 337. —à Timor. 226-228.
PERROTET, naturaliste français au Sénégal. I, 31.
Pescado, île. II, 10.
Pescadores, îles, archip. des Carolines. II, 530.
Peserar, arch. des Carolines. II, 532.
Pétrel-Damier. I, 47.
Peyster, îles. II, 440.
Phaëton (le), vaisseau anglais. Son aventure au Japon. I, 390.
Philippines, archip. Histoire. I 257-263. — Descrip. 263-275.
Phillip, îles, archip. des Carolines. II, 533.
Phillip, îlot. II, 416.
Phillips, îles, arch. Pomotou. I, 523.
Phoque. II, 285, 539.
Phosphorescence de la mer. I, 25.
PIA-ROBO, chef à Nouka Hiva. I, 480, 486, 494.
Pic de l'Étoile, îlot des Nouv.-Hébrides. II, 123.
Pico, île des Açores. II, 553, 557.
Pico-do-Fogo, volcan à St-Michel. II, 555, 556.
Pico-do-Varra, volcan à St-Michel. II, 555.
Piguiram, groupe d'îles, arch. des Carolines. II, 530.
Piha, cascade à Taïti. I, 531.
Pihe, hymne de la Nouvelle-Zélande, cité en entier. II, 408.
Pis, île, groupe Hogoleu. II, 470.
Pitcairn, île. I, 513. — Descr. 514. — Histoire. 515, 516.
Pitt, île, groupe Chatam. II, 415.
Pitt, île, groupe Gilbert. II, 443.
Pingouins (chasse aux). I, 46. II, 543.
Pingouins (îlot aux), Malouines. II, 545.
Pinia, vill. Nouv.-Zélande. II, 393.
Pins (île des), N-Calédonie. II, 416, 424.
Pions, dans l'Inde. I, 98.
Pirates malais. I, 196, 197.
Plate, île, groupe Hamoa. II, 14, 15.
Pleasant, île, groupe Gilbert. II, 444.
Podder, île. II, 449.
Pohon-upas, arbre à poison à Java. II, 260.
Point (faire son). Ce que c'est. I, 204.
POIVRE, naturaliste français. I, 60, 73.
Poivre (culture du). I, 176, 177.
Pola, île du groupe Hamoa. II, 16.
Poliware, cap, à la N.-Zélande. II, 348.
Polynesie, Océanie orientale. Ses limites I, VII.
Poilok, ville de Mindanao. I, 273.
POMARE I, roi de Taïti. I, 545-550. — Son portrait. 545.
POMARE II, roi de Taïti. I, 529. — Sa tombe. 533. — Son histoire. 550-554. — Sa conversion. 555-558.
POMARE III, roi de Taïti. I, 529-564.
POMARE, chef à la N.-Zélande. II, 387, 391. — Surnommé Panapati (Bonaparte). 392. — Sa mort. 393.
POMARE-WAHINE I, reine de Taïti. I, 533, 537. — Ses démêlés avec les missionnaires. 561.
Pomotou, arch. I, 521, 525.
Pondichéry, ville de l'Inde. I, 97, 113. — Descr. 98, 108, 115, 116. — Histoire. 99, 108. — Mœurs. 110.
Ponta-da-Guia, mont. à Fayal. II. 556.
Ponta-da-Piedade, ville à Pico II, 557.
Ponta-Delgada, ville de l'île S.-Michel. II, 553.
Pont-d'Adam, à Cey'an. I, 96.
Pontianak, roy. à Bornéo. II, 238, 239.
Portland, île, N.-Hanovre. II, 177.
Port-Louis, Ile-de-France. I, 54-59.
Porto, ville à S^te-Marie, Açores. II, 554.
Porto-Santo, ville de Madère. I, 15.
Popotos, tribu de la N. Zélande. II, 354.
PORTER, voyageur américain. I, IV. — Séjour à Nouka-Hiva. 478, 482, 484, 498, 505, 506.
POTATOU, chef taïtien. I, 546.
Poudioua, île, N.-Calédonie. II. 416.
Pouhia-I-Wakadi, île. Nouv.-Zélande. II, 349.
Pouke-Aupapal V. Egmont.
POULAHO, chef principal des îles Tonga du temps de Cook. Son portrait. II, 47. — Sa mort. 53.
Poulo-Aij, île des Moluques. II, 222.
Poulo-Anna, île, arch. des Carolines. II, 534.
Poulo-Ayer, île à Java. II, 241.
Poulo-Condor, gr. d'îles. II, 220, 221.
Poulo-Condor, île à Célèbes. II, 235.
Poulo-Keller, île, arch. Java. II, 241.
Poulo-Laut, groupe d'îles. II, 234.
Poulo-Mariéré, île, arch. des Carolines. II, 534.
Poulo-Moua, mont à Hawaii. I, 425.
Poulo-Niamok, île à Java. II, 241.
Poulo-Nias, île, arch. Sumatra. I, 192.
Poulo-Obie, île à Java. II, 241.
Poulo-Ontang, île à Java. II, 241.
Poulo-Pangang, île à Java. II, 241.
Poulo-Pénang, île à Malacca. I, 193. — Hist. 194.
Poulo-Potrij, île à Java. II, 241.
Poulo-Rambout, île à Java. II, 241.
Poulouot et *Alet*, îlots, arch. des Carolines. II, 532.
Povoçao, ville à S.-Michel, Açores. II, 556.
Pouna, district à Hawaii. I, 433, 438.
Pouna-Hohoa, volcan à Hawaii. I, 431.
Pouni, chef de Bora-Bora. I, 545.
Praslin (*port*), arch. Salomon. II, 155-158, 169, 177.
Praya, ville à Terceira. II, 556.
Préangers, district à Java. II, 254.

Digitized by Google

Predpriatie, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Prince de Galles (ile du). Australie. II, 310.
Prince de Galles (ile du). *V.* Vliegen.
Princesa, ile. arch. Salomon. II, 162, et *V.* Raïata.
Princesse-Royale (havre de la), Australie. II, 274.
PRONIS, gouverneur français, à Madagascar I, 71, 72.
Providence, groupe d'iles, arch. des Carolines. II, 530.
Pylstart, ile, arch. Tonga. II, 42.
Pyramide, ile, groupe Chatam. II, 415.
Pyramide de Baal, rochers. II, 416.
PYRARD DE LAVAL, voyageur français, a décrit les Maldives. I, 86.

Q

Quatre-Facardins, ile *V.* Tehai.
Quatro-Coronados, ile. *V.* Gloucester.
Quatro-Ribeiras, ville à Terceira. II, 556.
Queen-Charlotte, ile. I, 519.
Queen-Charlotte, iles. II, 146.
QUOY, naturaliste français. I, 37, 39.—à Waigiou. II, 198, 199.
Quoy, pic, N.-Bretagne. II, 174.
QUIROS, voyageur espagnol. I, 11. — Découvre les iles Taïti. 542, 543. — aux N.-Hébrides. II, 105-107.

R

RAA-KOOK, frère du roi à Pelew. II,
Rabo-de-Peixe, ville à S.-Michel. II, 556. 510-522.
RADAMA, roi et conquérant de Madagascar. I, 74-80.
RAFARLA, grand dignitaire à Madagascar. I, 76, 77.
RAFFLES, voyag. anglais à Malacca. I, 188, 199. — Historien de Java. II, 240-272.
Rafflesia, fleur gigantesque à Sumatra. I, 176.
Raï, parure à Hawaii.
Raïatea, ile, archip. Taïti. I, 536, 542.
Raisins du tropique. I, 26.
Rajahpouts, peuple de l'Inde. I, 149.
Rajahs, princes indiens. I, 143.
Ralik, iles. *V.* Odia.
RAMASWANI-PUNDIT, bramine. I, 137.
Rambe, ile, archip. Viti. II, 91.
Ramos, iles, archip. Salomon. II, 161.
Ramp, iles. *V.* Maguir.
Rana-Kiras, classe à Taïti. I, 468.
Ranaï, ile, archip. Hawaii. I, 438.
Rangadi, vill. N.-Zélande. II, 386.
Ranga-tiras, chefs de la N.-Zélande. II, 401.
Rangui-Hou, district, N.-Zélande. II, 384-387.
RANGUI-TOUKE, Nouv.-Zélandais. Son voy. à Port-Jackson. II, 364.
Rangoun, ville, Birmanie. I, 166. — Prise par les Anglais. 168.
Rani-Akea, grotte à Hawaii. I, 421.
Ranou-Klindongan, lac à Java. II, 257.
Raoul, ile. II, 415.
Raoure, ilot du groupe Iouli. II, 533.
Rapa, ile. II, 1, 2.
Raraka, ile, arch. Pomotou. I, 523.
KARIK, chef à Otdia. II, 449. — Son portrait. 453.
Raro-Tonga, ile, archip. Harvey. II, 7.
Raven-Islands. *V.* Ngarick.
Rawak, vill. à Waigiou. II, 200.—Ile de ce nom. 203.
Recherche (ile de la), Australie. II, 310.
Recherche, ile, groupe Vanikoro. II, 138.
Reconnaissance, ile. N.-Calédonie. II, 425.
Redondo, ile, Australie. II, 287.
Reine-Charlotte (canal de la), N.-Zélande. II, 345.
Reinga, cap, N.-Zélande. II, 372.
Rejangs, peuple de Sumatra. Mœurs et coutumes. I, 181-184.
Rembang, district et ville à Java. II, 256.
Rennel, ile, archip. Salomon. II, 163.
RENOUARD DE SAINTE-CROIX, voyag. français. I, 121, 250, 254.
Requin (pêche d'un). I, 28.
RESANOFF, ambassadeur russe au Japon. I, 380, 381.
Résolution, ile, N.-Zélande. II, 396.
Résolution, ile. *V.* Towere.
RETI, chef de Hidia. I, 545.
Revue de guerre à la N.-Zélande. II, 352, 353.
REWA, chef à la N.-Zélande. II, 351, 393.
Rhinocéros de Java. II, 253.
Ribeira-Grande, vill. à S.-Michel. II, 556.
Ribeireinha, vill. à Pico. II, 557.
Richard-Toll, ville au Sénégal. I. 32.
RIENZI, voyageur italien, à Sumatra. I, 191.—à Bornéo. II. 235-237.
Rimetara, (ile). II. 5.
Rio-Grande, rivière du Brésil. I, 41.
Rio-Janeiro, cap. du Brésil. I, 37-39. —Mœurs. 40.
Rio-Macacu, rivière du Brésil. I. 40.
RIO-RIO, roi de Hawaii. II, 409. — Sa mort à Londres. 465.
Riou, ville à Sumatra. I, 191.
Riou. *V.* Roua-Houga.
Riveiras, ville à Pico. II, 557.
Robben, ile, au Cap. I, 53.
ROBERTS, matelot anglais, à Nouka-Hiva. I, 498.
Roberts. *V.* Hiaou et Fatouhou.
ROBIN, sergent français, ses aventures à Madagascar. I. 75, 76.
Roca-de-Oro. *V.* Femme de Loth.
Rochers (pointe des), N.-Zélande. II, 342.
Rochester (le). Enlèvement de ce navire à Rotouma. II, 435.
Rocky, *V.* Indépendance
ROE, offic. anglais. Ses excursions dans l'intérieur de l'Australie. II, 309.
ROGGEWEEN, voyag. hollandais. I, 111. —à l'ile Waïhou. 508, 509.—aux iles Hamoa. II, 16, 17.—à la N.-Guinée. 187.
Roi-George (port du), Australie. Descr. II, 273-282. — Indigènes. 274, 275. — Usages et coutumes. 275. —Funérailles. 277.—Mariage. 279. 280.—Langage. 281.
Rois et Jardins (ile des). *V.* Hawaii.
Roissy, ile, N.-Guinée. II, 180.
Romanzoff, ile, arch. Pomotou. I, 524.
Romanzow, iles. *V.* Otdia.
Ronde (ile), archipel Viti. II, 92.
Ronde (ile), Seychelles. I, 83.
ROOKE, amiral anglais. I, 8.
Rosaingain, ile, Moluques. II. 222.
Rosario, ile. I, 400.
Rose (ile). II, 11.
Ross. *V.* Ongomea
Rossignols (ile des). I, 44.
Rota, ile, Mariannes. II, 485.—Descr 485-490.
Roto-Doua, lac, N.-Zélande. II, 397.
Rotouma, ile. II, 433.—Mœurs. 434, 435. —Habit. 436, 437.—Coutumes. 438, 439 —Langage. 440.
Rottenest, ile, Australie. II, 310.
Rotterdam. *V.* Namouka.
Rottie, ile, Timor. II, 232.
Roua-Houga, ile, Nouka-Hiva. I, 501.
Roua-Poua, i. arch. Nouka-Hiva. I, 501.
Rourouti, groupe Harvey. II, 7.
Rouroutou, ile. II, 5
Royales (iles). *V.* Moluques.
Royan, ville de France. II, 558.
Roxburg, ile, arch. Harvey. II, 7.
Runawaï, cap, N.-Zélande. II, 349.
RUNJET-SING, sultan de Lahore. I, 155.
Rupack, nom des chefs des iles Pelew. II, 512.—Leurs fonctions. 522.
RUTHERFORD, matelot anglais. — Sa captivité à la N.-Zélande. II, 386, 387. —Son portrait. 386.

S

Saabs, peuple du Cap. I, 52.
SAAVEDRA, voyag. espagnol, à la Nouv.-Guinée. II, 186.
Sabrina, ile disparue. II, 554.
Sacken, iles, arch. Pomotou. I, 523.
Sadras, ville de l'Inde. I, 110, 118.
Sagouer, arbre. II, 218.
Saigaing, ville, Birmanie. I, 173.
Saigong, mer. I, 220. — Rivière. 221. — ville. 223.
SAINSON, dessinateur du voyage de *l'Astrolabe* et du *Voyage pittoresque*. I, 45.
SAINT-ALLOUARN, voyag. français, voit l'Australie. II, 304.
Saint-Augustin, ile. II, 441.
Saint-Barthélemy, ile. N.-Hébrides. II, 123.

Digitized by Google

Saint-Brandon, ile imaginaire. I, 25.
Saint-David. *V*. Guèdes.
Saint-Denis, ville, ile Bourbon. I, 64.
Saint-Esprit, ile, N.-Hébrides, II, 123.
Saint-George, canal. II, 176. — Cap. 177. — ile, Açores. 553.
Saint Jean, ile, N.-Hanovre. II, 177.
Saint-Lazare, arch. *V*. Philippines.
Saint-Louis, ville, Sénégal. I, 32. — Ruines de l'établissement français aux Malouines. II, 544.
Saint-Michel, ile, Açores. II, 553, 555.
Saint-Nicolas, ile du Cap-Vert. I, 34.
Saint-Paul, ville, ile Bourbon. I, 65.
Saint-Simon et Saint Jude. *V*. Towere.
Saint-Vincent, golfe, Australie. II, 310.
Sainte-Hélène, ile. II, 546-549.
Sainte-Marie, ile, Madagascar. I, 71, 73.
Sainte-Marie, ile, Açores. II, 553, 555.
Saka, nom du kava à Ualan. II, 464. — Préparation. 465, 467.
Sakai, ville impér., Japon. I, 370.
Sal, ile, Cap-Vert. I, 34.
Salak, chaîne de mont. à Java. II, 258.
Salanganes (récolte des nids de), à Java. II, 260.
Salas y Gomez, rochers. I, 508.
Salayer, groupe, Célèbes. II, 211.
Saliape, ilot, groupe Iouli. II, 533.
Salibabo, groupe, Moluques. II, 215.
Salice, ile, Célèbes, II, 205.
Sallawatty, ile. II, 196.
Salomon, arch. II, 150, 151, 152. — Histoire. 153-169. — Habitans. 167, 168. — Géograph. 160-163.
Saluen, fleuve de l'Inde. I, 171.
Salvages, iles. I, 15.
Samarang, distr. et ville à Java. II, 255.
Sambas (Etat de), Bornéo. II, 237.
Samboagan, ville, Mindanao. I, 273.
San-Agustin, ile, Carolines. II, 532.
San-Bartholomeo, ville à Terceira. II, 556.
Sandal (commerce du bois de). II, 93.
San-Diego, ile douteuse. I, 524.
Sandwich, ile, N.-Hébrides. II. 122.
Sandwich, iles. *V*. Hawaii.
Sandy, ile, archip. Viti. II, 90.
San-Gabriel, ile, gr. de l'Amirauté. II, 180.
Sangou (pays de), Bornéo. II, 238.
Sangur, ile, Célèbes. II, 211.
San-Joao, ville à Pico. II, 557.
San-Juan-Baptista. *V*. Elizabeth.
San-Mateo (grotte de) à Manille. I, 251. —Ville à Terceira. II, 557.—à Pico. 557.
San-Miguel, ile, arch. Pomotou. I, 522.
San-Miguel, ile, groupe de l'Amirauté. II, 180.
San-Pablo, ile douteuse. I, 522.
San-Paulo, ville et prov. du Brésil. I, 41.
San-Pedro, ville et prov. Brésil. I, 41. —Ile, *V*. Bora-Bora. —Ville à Sainte Marie. II, 555.
San-Quintin, ile, arch. Pomotou. I, 523.
San-Rafael, ile, Carolines. II, 532.
San-Sebastian, ville à Terceira. II, 556.
Santa-Barbara, ville à Ste-Marie. II. 555. — à Terceira. 556.
Santa-Cristina. *V*. Tao-Wati.
Santa-Cruz, ville à Ténériffe. I, 15. — à Manille. 253. — à Graciosa. II, 556. — à Flores. 557. — Ile. *V*. Nitendi.
Santa-Lucia, ile du Cap-Vert. I, 34.
Santa-Lugia, ville à Pico. II, 557.
Santa-Magdalena. *V*. Otahi-Hoa.
Santa-Maria de la Aguada, ile, Galapagos. II, 537.
Sant-Antonio, ile du Cap-Vert. I, 34.— Ville à Pico. II, 557.
Sant-Iago, ile du cap Vert. I, 33, 34.
Sant-Iago, *V*. Maupiti.
Sant-Vicente, ile du Cap-Vert. I, 34.
Santo-Domingo. *V*. Eimeo.
Sanvitores, missionnaire espagnol aux Mariannes. — Son martyre. II, 480. —Sa vie. II, 488, 489.
Sanvitores, vill. à Gouaham. II, 480.
Saparoua, ile, Moluques. II, 222.
Sapi-outang. II, 207.
Sarigoan, ile, Mariannes. II, 491
Satarval, ile, Carolines. II, 532.
Saunders, ile. *V*. Tabou-Emanou.
Savage, ile. II, 8.
Savou, ile, Timor. II, 234.
Saypan, ile, Mariannes. II, 490.
Sears, ilot, archip. Viti. II, 90.
Schoell, officier français. Expédition à Madagascar. I, 78.
Schoui, ville à Liou Tcheou. I, 343, 348.
Schouten, voyag. hollandais. I, 11.— Découvre le groupe Niouha. II, 20, 21.—à la Nouv.-Zélande. 175.—à la Nouv.-Hanovre. 177-179.—Aux iles de l'Amirauté. 179. — à la Nouv.-Guinée. 186. — à l'ile Allou-Fatou. 429-433.
Schouten, iles, N.-Guinée. II, 180-186.
Scilly, ile, archip. Taïti. I, 542.
Scorbut (descr. du). II, 540, 541.
Scott, ile, archip. Viti. II, 90.
Scott-Nind, docteur anglais. Dans l'Australie. II, 277, 280.
Seclaves, peuples de Madagascar. I, 71, 78.
Seghira, uros à Ualan. II, 464.
Selkirk, matelot anglais, délaissé à Juan-Fernandez. II, 537.
Senas et *Senei*, ilots à Ulan. II, 461.
Sénégal, I, 25-33.—Riv. I, 32.
Seougoun, chef militaire du Japon. I, 387.
Sept-Iles (les). *V* Ngarik.
Sept-Villes, lac des Açores. II, 554.
Sercey, amiral français, dans l'Inde. I, 104.
Seringapatnam, récif. II, 416.
Serles, iles, arch. Pomotou. I, 522.
Sermatta, ile, Moluques. II, 223.
Serrano, voyag. portugais, découvre la N.-Guinée. II, 186.
Sesarga, ile, arch. Salomon. II, 150 — Habitans. 151, 162.
Seychelles, arch. I, 83-90.
Seyks, peuple indien. I, 149.
Sherson. *V*. Gran-Cocal.
Shirding, ile, arch. Viti. II, 90.
Shonguri, chef, n.-zéland. II, 353, 384. 387. — Portrait. 388. — Voyage à Londres. 390-392. — Sa mort. 393.
Shongui, salut à la N. Zélande. II, 411.
Shortland, ile, arch. Salomon. II, 161.
Shouki-Anga, district de la N.-Zélande. II, 354.—Rivière. 388, 393, 395.
Shouraki, baie, Nouv.-Zélande. II, 350, 362, 371.—Cédée aux missionnaires. II, 384.
Shoutoureu, ile, N.-Zélande. II, 396
Siak, royaume à Sumatra. I, 190.
Siam. Hist. I, 210-212. — Géogr. 213, 215.—Commerce. 218. — Habitans. 215.—Mœurs. 216, 217.
Siandien, ile, Célèbes. II, 205.
Siao, ile, Célèbes. II, 211.
Si-Chang, iles. I, 220.
Siderong (États de), Célèbes. II, 211.
Sikokf, ile du Japon. I, 382.
Simao, ile, Timor. II, 232.
Simbou, ile, arch. Salomon. II, 161.
Simpang (pays de), Bornéo. II, 238.
Sims, ile. *V*. Kanazea.
Simpson, iles. *V*. Hopper.
Simson, ile, arch. Salomon. II, 161.
Sinahagua, village, Gouaham. II, 483 484.
Sincapour, ile de l'Inde. I, 197. — Riv 197.—Ville. 197, 200.
Singleton, matelot anglais, à Tonga II, 25, 26, 31, 66, 71.
Sinn (val de), à S.-Hélène. II, 548.
Sinto, religion du Japon. I, 394.
Sio-Thya, ville de Siam. I, 214.
Sipe, uros à Ualan. II, 463, 465.
Siri, préparation du bétel à Java. II, 266.
Sirimgam (pagode de). I, 147.
Six-Iles (les). *V*. Charlotte.
Skeddy's, group. *V*. Namoulouk.
Skoï-Tehe, village, N.-Zélande. II, 344.
Smith, groupe. II, 8.
Smith, ile. *V*. Sesarga.
Société (iles de la). *V*. Taïti.
Sola. *V*. Pylstart.
Solander, iles, N.-Zélande. II, 340.
Solo, riv. à Java. II, 258.
Solor, ile, Timor. II, 233.
Sonnerat, voyageur français. I, 117.
Sonsorol, iles, Carolines. Décrites par les missionnaires espagnols. II 533, 534.
Sopeng (États de), Célèbes. II, 211.
Sorol. *V*. Phillip.
Sotoan, groupe d'ilots, Carolines. II, 531.
Soudras, caste de l'Inde. I, 144.
Soulou, arch. I, 275.
Soulou, ile, I, 268.
Soumenat (pagode de). I, 147.

Digitized by Google

Sourabaya, distr. et ville à Java. II, 249-257.
Sourakarta, distr. et ville à Java. II, 256.
Souvaroff, iles. II, 18.
Souvaroff, ile, Carolines. *V.* Tagai.
Sozopolis, évêq. français à Siam. I, 209.
Spencer, golfe, Australie. II, 310.
Spiridow, ile. *V.* Oura.
Sruick, voyageur à la N.-Guinée. II, 186.
Stamford-Raffles. *V.* Raffles.
Stapleton, ile, Bonin-Sima, I, 402.
Starbuck, ile. II, 9.
Staten-Land. *V.* N.-Zélande.
Stephen, ile, N.-Zélande. II, 345.
Stephord, iles, N.-Hébrides. II, 122.
Step-to, ile. *V.* Temer.
Stewart, iles, arch. Salomon. II, 163.
Stewart, ile, N. Zélande. II. 340.
Strong, ile. *V.* Ualan.
Stuart, offic. anglais. Excurs. dans l'Australie. II, 307, 308.
Suffren, amiral français dans l'Inde. I, 88, 103, 154.
Sugar-Loaf, ile N.-Zélande. II, 396.
Sumadang, ville à Java, II, 254.
Sumanap, sultanie à Maduré. II, 252.
Sumatra, ile, descr. I, 175-193.—Commerce. 177.—Mines d'or. 177.—Mœurs. 181, 182.
Sumba, ile, Timor. II, 230.
Sumbawa-Timor, archip. II, 233-234.—ile. 233.
Sunday. *V.* Raoul.
Supoa-Koang, Chinois, historien de Liou-T'cheou. I, 354.
Surcouf, corsaire français dans l'Inde. I, 204.
Surprise, ile, N.-Calédonie. II, 425.
Surville, voyageur français. I, 111.—aux iles Salomon. II, 155-159.—à la N.-Zélande. 373.
Susannet, ile. *V.* Pêcheurs.
Swan-River, Australie, port. II, 326.—Colonie anglaise, 326.
Swede, iles. *V.* Elet.
Sydenham, iles, groupe Gilbert. II, 441, 442.
Sydney, ile. II, 11.
Sydney-Cove, capit. de la N.-Galles du Sud II, 287, 288.
Synonymie des cartes (marche suivie pour la). I, VII, Introd.
Syrius, ile. *V.* Anna.

T

Ta, ilot du groupe Sotoan. II, 531.
Taara ou King-George, chef à la Nouv.-Zélande. II, 391, 393.
Taaro-Arii, chef taïtien Sa condamnation par les missionnaires. I, 535.
Tabe-Ouni, ile, arch. Viti. II, 91.
Table-Bay, cap de Bonne-Espérance. I, 48.
Tabou, aboli à Hawaii par Tamea Mea I, 461.—description de ses effets. 474, 475.—à Nouka-Hiva. 503-505.—à Taïti. 572.—à Tonga. II, 81.—à la Nouvelle.-Zélande. 410.
Tabou-Emanou, ile, arch. Taïti. I, 542.
Taboune-Siki, ile, arch. Viti. II, 90.
Tachogna, ferme à Gouaham. II, 484.
Tae-Ame, district, N.-Zélande. II, 388.
Tagal, ile, arch. des Carolines. II, 529.
Tagal, ville à Java. II, 255.
Tagals, peuple des Philippines. Mœurs et histoire. I, 244, 245.
Tagollap, ilot du groupe Iouli. II, 533.
Taha, chef de Tonga, ami de Cook. Son portrait. II, 44.
Tahaa, ile, arch. Taïti. I, 542.
Tahopa, chef de Tonga. II, 26, 34, 67, 68, 70, 72.
Taoua, prêtre à Nouka-Hiva. I, 490.
Tahouas, prophètes et médecins à Nouka-Hiva. I, 503.
Tahou-Ata. *V.* Tao-Wati.
Tahoua-Tini, chef religieux à Nouka-Hiva. I, 494.
Tahounas, prêtres à Nouka-Hiva. I, 503.—Costume. 504.
Tahoura, ile, arch. Hawaii. I, 439.
Tahou-Rawe, ile, arch. Hawaii. I, 438.
Taï-Ana, chef à Hawaii. Son histoire. I, 448.
Taï-Foung, ou Typhon. Descr. de ce phénomène. I, 358.
Taï-Manou, chef à Nouka-Hiva. I, 480
Tuï-Piis, peuple de Nouka-Hiva. I, 478, 485, 492, 498.
Taïo. Ce que c'est. I, 527.
Taioa, baie à Nouka-Hiva. I, 490.
Taïo-Hae, baie à Nouka-Hiva. I, 478.
Taï-Ritii, volcan à Hawaii. I, 435.
Taï-Roua, village, N.-Zélande. II, 355.
Taïti, arch. Descr. I, 525-541.—Géogr. 541, 542.—Histoire. 545-564.—Guerre civile. 551-555.—Religion. 557, 558.
Taïtiens. Costumes. I, 526.—Commerce. 526, 527.—Femmes. 528.—Peines. 529.—Portr. 564.—Mœurs. 566.—Religion. 569-572.—Fêtes. 572, 573.—Langage. 574.
Takaï, ilot, groupe Mac-Askill. II, 469.
Talapan, ville à Bornéo. II, 239.
Talapoins, prêtres de Bouddha. I, 141.
Tamaha (la), première autorité de Tonga. II, 36, 69.
Tamar, riv. Tasmanie. II, 327.
Tamatan, ile, Carolines. II, 477.
Tamataves, peuple de Madagascar. II, 70, 80.
Tamea-Mea, roi et conquérant des iles Hawaii. I, 407, 409, 412, 415, 421, 423, 432, 437, 447, 449, 459.—Son portrait. I, 460.
Tamise, riv. N.-Zélande. II, 354, 371.
Tanah-Laut, presqu'ile de Bornéo. II, 239.
Tananarive, ville à Madagascar. I, 74, 80.
Tanette, ile à Célèbes. II, 211.
Tangatas, classe, à la N.-Zélande. II, 401.
Tanger, ville d'Afrique. I, 12.
Tanna, ile, N.-Hébrides. II, 105, 112, 119.—Indigènes. 120, 121.
Taone-Roa, baie, N.-Zélande. II, 367.
Taorekas ou Koukis, esclaves à la N.-Zélande. II, 401.
Taoui-Taoui, groupe d'iles, archip. des Philippines. I, 274.
Tao-Wati, ile, archipel Nouka-Hiva. I, 496, 501.
Tapou. *V.* Tabou
Tara-Nake, villag. N.-Zélande. II, 386.—Baie, 396.
Tareha, chef, n.-zélandais. II, 353.
Tarifa, ville d'Espagne. I, 12.
Tarofofo, riv. à Gouaham. II, 490.
Tasman, voyag. hollandais. I, 111.—à Tonga. II, 40-43.—à Viti. 92.—à la N.-Irlande. 175.—à la N.-Guinée. 187.—dans l'Australie. 302, 303.—dans la Tasmanie. 330-339.—Découvre la N.-Zélande. 365, 366.
Tasman, baie, N.-Zélande. II, 342.
Tasmanie. II, 326-339.—Hist. 330-337.—Colonies anglaises. 337, 338.—Indigènes. 338, 339.—Géogr. 339, 340.
Taswel. *V.* S.-Augustin.
Tatouage, à Nouka-Hiva. I, 506.—à l'Australie. II, 317.—à la N.-Zélande. 359.—à Otdia. 453.
Tauai, ile, archip. Hawaii. I, 439.
Tauranga, baie, N.-Zélande. II, 349-361.
Tawaï-Pounamou ou *Tovy Poenammou*, une des deux grandes iles de la N.-Zélande. II, 396.
Tawiti-Rahi, ile, N.-Zélande. II, 396.
Tchandis, temples ruinés à Java. II, 256.
Tchittchacoff, iles, archip. Pomotou. I, 523.
Tea-Baï, chef à Balabea. II, 424.
Tea-Boumas, chefs, N.-Calédonie. II, 419.
Tea-Houra, ile, N.-Zélande. II, 368.
Tehai, ilots, archip. Pomotou. I, 522.
Tekouri, chef n.-zélandais. II, 374.—Tue Marion. 375-378.
Tello, district, de Célebes. II, 211.
Telosancaouay, ville à Sumatra. I, 190.
Temarangaï, chef n.-zélandais. II, 388.
Temer, ile, Carolines. II, 529.
Tempêtes (baie des), Tasmanie. II, 326.
Ténériffe, ile, Canaries, I, 16-19.—(pic de). 15, 22, 23.
Teoau. *V.* Hiaou.
Tepahi, chef zélandais. Son voyage à Port-Jackson II. 381-383.
Tera-Kako, presqu'ile, N.-Zélande. II, 368.
Tera-Nake, tribu, N.-Zélande. II, 345.
Tera-Viti, tribu, N.-Zélande. II, 345.

Digitized by Google

Terore, chef n.-zélandais: II, 363, 391.
Terceira, ile, Açores. II, 553, 556.
Ternate, ile et ville, Moluques. II, 214.
Terre des Etats. II, 541.
Terre de Feu. II, 541.
Terre de Van-Diemen. *V*. Tasmanie.
Terres de Nuytz, d'Endracht, de Witt, d'Arnheim, de Lieuwin. *V*. Australie.
Terres australes. *V*. Australie.
Tethuroa, ile. *V*. Tetoua-Roa.
Tetore, chef n.-zélandais. II, 350, 359.
Tetoua-Roa, ile, Taïti. I, 541.
Tevai, ile, Vanikoro. II, 133, 138.
Teyva, ile. *V*. Ualan.
Thé (culture et commerce du). I, 305.
Thomas, missionnaire anglais à Tonga. II, 67.
Thornton, ile. *V*. Carolines.
Three-Brothers, iles, Viti. II, 90.
Thunberg, voyag. hollandais. I, 379.
Tidor, ile, Moluques. II, 214.
Tigre, fleuve de Chine. I, 277, 300.—(Bouches du) 292.
Tigres, troupes chinoises. I, 315.
Tikopia, ile. II, 124, 125.
Timor, ile. Descr. II, 225-229.—Géog. 229-234. — Habitans, mœurs. 230-232.
Timorlaut, ile, Moluques. II, 223.
Tinakoro, ile, volcan. II, 149.
Tinian, ile, Mariannes. II, 484, 487, 491.
Tinkio, mont, à Gouaham. II, 490.
Tintingue, ville à Madagascar. I, 71, 79.
Tioukea, iles, archipel Pomotou. I, 524.
Tippoo-Saeb, emp. du Bengale. I. 103, 154.
Titari, N.-Zélandais, à Port-Jackson. II, 387.
Tjanjor, ville à Java. II, 254.
Tji-jeran et *Tjikandi*, riv. à Java. II, 254.
Toboonacelly, ile. *V*. Taboune-Siki.
Tofoua, ile, groupe Hapaï. II, 41.
Togoja, souverain à Ualan. II, 465.
Tohi-Tapou, grand-prêtre n.-zélandais. II, 351, 361.
Tohoungas, prêtres, N.-Zélande. II, 409.
Toko-Malou, baie, N.-Zélande. II. 385.
Tol, ile, groupe Hogoleu. II, 470.
Tomboro (éruption du), à Sumbawa. II, 233. — Ville. 233.
Tomohon, vil. d'Harfours. II, 208, 211.
Tondano, lac, Célèbes. II, 206, 209.
Tonga, archip. Descr. II, 25-40.—Géograph. 40-43.—Hist. 43-75.—Habit. 42, 43, 75.—Fêtes. 38, 39, 40, 73. — Mœurs, coutumes. 77, 78, 81. — Religion. 79, 80.—Langage. 82.
Tonga-Tabou, ile, arch. Tonga. II, 41.
Tongoulou, ilot, groupe Mac-Askill. II, 469.
Tonneliers (ile aux), N.-Zélande. II, 342.
Tonquins, peuple de la Cochinchine. I, 237.
Tonyak, riv. du Japon. I, 372.
Topang, spectacle à Java. II, 268.
Torres, voyageur espagnol. I, 11.— Visite l'Australie. II, 301. *V*. Quiros.
Tortue, ile. *V*. Batoa.
Tortue (pêche de la). II, 537, 551,
Touaï, N.-Zélandais, à Port-Jackson. II, 387.—Ses projets. 391.—Sa mort. 392.
Toubaï, ile, arch. Taïti. I, 542.
Toubo, chef à Tonga. II, 32, 34.
Toubouaï, ile. II, 3, 4.
Toubouraï-Tamaïdi, chef à Taïti, enlevé par Cook. I, 545.
Touhoua, ile, N.-Zélande. II, 396.
Touï-Tonga, dignité à Tonga. II, 47, 48, 76.
Touï-Touï, ile. I, 519.
Toulon. Départ de ce port. I, 1, 2.
Toumboua-Nakoro, chef des iles Viti. Son portrait. II, 86, 88.
Toupaïa, prêtre de Taïti. S'embarque avec Cook. I. 545. — Son horreur, pour les anthropophages de la N.-Zélande. II, 367, 369.
Toupapau, monumens funèb. à Tonga. I, 550.
Toupoua, ile. II, 148.
Touranne, ville de la Cochinchine. I, 224, 225.
Touratte (États de), Célèbes. II, 211.
Toutaha, chef à Taïti, enlevé par Cook. I, 545.
Toutou-Kaka, village, N.-Zélande. II, 352.
Toutou-Nima, cérémonie à Tonga. II, 37.
Towere, ile, arch. Pomotou. I, 523.
Trafalgar (combat de). I, 12.
Traitres (ile des). *V*. Niouha.
Treize-Iles. *V*. Iouli.
Tres-Hermanos. *V*. Tetoua-Roa.
Trésorerie, ile, arch. Salomon. II, 161.
Trevanion. *V*. Roua-Poua.
Trial et Brothers (enlèvement des navires). II, 385.
Trincomalay, ville à Ceylan. I, 96.
Trinité, ile. I, 36.
Tristan d'Acunha, iles. I, 44.
Trois-Collines, ile, N.-Hébrides. II, 122.
Trois-Rois (ile des). *V*. Manawa-Tawi.
Trois-Sœurs (ile des), arch. Salomon. II, 162.
Tubia, ile. *V*. Toubaï.
Tucker. *V*. Saterval.
Turnbull, ile, arch. Pomotou. I, 522.
Two-Islands. *V*. Ifelouk.
Typa, ville à Macao. I, 277, 284.

U

Ualan, ile, Carolines. II, 454-469.—Descr. 455. — Hab. 455-466. — Mœurs. 467.—Traditions. 467-468.
Udia-Milai, ile. *V*. Eschscholtz.
Ulietea. *V*. Raïatea.
Ulle, ile. *V*. Iouli.
Umata, ville à Gouaham. II, 481.
Union (l'), navire américain. Son aventure à Tonga. II, 58, 59.
Upas-tieuté, arbre à poison. II, 260.
Uros-ton, chefs à Ualan. II, 456.
Urucklhapel, ile, groupe Pelew. II, 527.

V

Vakia, ile, archip. Viti. II, 91.
Valie, chef à Vanikoro. II, 130-132.
Vancouver, voyag. anglais. I, iv. — à Hawaii. 450-456. — à Taïti. 548. — Visite l'île Rapa. II, 1. — l'Australie. 305. — la Tasmanie. 330.
Van-Diemen (terre de). *V*. Tasmanie.
Van-Diemen (golfe de). II, 310.
Vanikoro, iles. II, 127-138. — Géogr. 138. — Indigènes. 138. — Mœurs et langage. 139.
Vanoo-Vadooa, ile. *V*. *Banoue-Batou*.
Vanou, village à Vanikoro. II, 126-132.
Vanoua-Lebou, ile, archip. Viti. II, 88.
Vatou-Lele, ile, archip. Viti. II, 92.
Vavao, ile, archip. Tonga. II, 42.
Vavitou, ile. II, 3.
Vendola, ile. II, 171, 180.
Vénus (pointe de), à Taïti. I, 526.
Verat, ile, archip. Viti. II, 92.
Vertes, iles. II, 163.
Vigan, ville à Luçon. I, 249.
Villeneuve, amiral français. I, 12.
Vishers, ile, Nouv.-Hanovre. II, 178.
Viti, iles. Descrip. 83-88. — Géog. 88-91.—Histoire. 92-101. — Indigènes. 101.
Viti-Levou, ile, archip. Viti. II, 86, 88.
Vlerming, voyag. hollandais. Visite l'Australie. II, 303.
Vliegen, iles, arch. Pomotou. I, 525.
Vulcain, ile, N.-Guinée. II, 180, 187.
Wadelen, ile, Carolines. II, 530.
Wadjo (État de), Célèbes. II, 211.
Wahi-Adoua, roi de Taïti. I, 545.
Wahine, ile, arch. Taïti. I, 542.
Waie-Akea, baie à Hawaï. I, 425.
Waii-Manou, village à Hawaii. I, 424, 425.
Waigiou, ile. II, 185, 198.
Waïhou, ile. I, 508, 510.
Waï-Hapou, cap, N.-Zélande. II, 387.
Waï-Kahou-Bounga. *V*. Tamise.
Waï-Kari, village, N.-Zélande. II, 351.
Wai-Kato, chef à la N.-Zélande. II, 390.
Waï-Kato, riv. N.-Zélande. II, 397.
Waï-Mate, établ. de missionn. N.-Zélande. II, 315.
Waï-Meo, distr. à Hawaii. I, 438.
Waï-Pa, rivière, N.-Zélande. II, 377.
Waï-Pio, village à Hawaii. I, 424.
Waï-Roa, riv. N.-Zélande. II, 397.
Waï-Tamata, riv. N.-Zélande. II. 397.
Waï-Tangui, village N.-Zélande. II, 385, 391.

Digitized by Google

Wai-Tao. *V*. Tao-Wati.
Waï-Titi, baie à Hawaii. I, 414.
Wai-Totai, chef à Tonga. II, 72.
Waitou-Taki, ile, archip. Harvey. II, 7.
Waka-Tai, prêtresse, N.-Zélande. II, 364. — Son aventure. 365.
Waldegrave, voyageur anglais aux iles Tonga. II, 73, 75.
Walleway, riv. de Ceylan. I, 87.
Wallis, voyageur anglais. I, III. — Son combat sur l'ile Queen-Charlotte. 519.—à Taïti. 543.
Wallis, ile. II, 428, 429.
Wampoa, rade, à Macao. I, 278, 294.
Wanga-Mata, riv. Nouv.-Zélande. II, 355.
Wangara, ile, arch. Viti. II, 89.
Wangari, baie, Nouvelle-Zélande. II, 371, 388.
Wangaroa, tribu. N.-Zélande. II, 382-388.
Ware-Porka, chef à la N.-Zélande. II, 355.
Ware-Tawa, ville. N.-Zélande. II, 369. 371.
Warou, chef à la Nouvelle-Zélande. II, 388, 389, 393.
Warragong, mont, Australie. II, 287, 306, 311.
Washington, ile. II, 9.
Washington, ile. *V*. Roua-Houga.
Waterland, ile, arch. Pomotou. I, 524.
Watiou, ile, arch. Harvey. II, 6.
Wayang, marionnettes à Java. II, 268.
Wellesley, ile, Australie. II, 310.
Wellington, mont, Tasmanie. II, 326.
Western, port, Australie. II, 285, 286
Wetter, ile, Moluques. II, 223.
Whitsunday, ile. I, 519.
Wichnou, dieu indien. I, 140.
Wilberforce, vill., Australie. II, 290.
William-Henry, ile, archip. Pomotou. I, 522.
Williams, missionnaire à la N.-Zélande. II, 350.—Son journal cité. 351-361.
Wilson, missionnaire américain à Taïti. I, 527, 528.
Wilson, voy. angl. I, IV. — Transporte des missionnaires à Taïti. 550. — aux iles Tonga. II, 54.
Wilson, son excursion dans l'intérieur de l'Australie. II. 309, 314, 315.
Wilson (Henri), cap. anglais. Son naufrage aux iles Pelew. II, 509-522.
Wilson, ile, archip. Pomotou. I, 524. — Promontoire, Australie. II, 287. — iles. *V*. Pelew.
Winchelsea, ile. *V*. Bouka.
Windsor, ville, Australie. II, 290.
Wingen, volcan, Australie. Son érupt. II, 314-316.
Witi-Anga, village, N.-Zélande. II, 388-389.
Wittgenstein, ile, archip. Pomotou. I, 524.
Wlaardingen, ville hollandaise, Célèbes. II, 210.
Wolchonsky, ile, archip. Pomotou. I, 523.
Womerang, arme, Australie. II, 298.
Wood Rogers, voyag. anglais. Visite les iles Galapagos et Juan Fernandez. II, 537.
Woodle, ile, groupe Gilbert. II, 443.

X

Xattryas, caste indienne. I, 143.
Xoulla, iles, Célèbes. II, 211.

Y

Yaeou-Chima, ile, Liou-Tcheou. I, 356.
Yanaoun, ville de l'Inde. I, 123.
Yap, ile. *V*. Gouap.
Yedo, ville du Japon. I, 372.
Yermoloff, iles. *V*. Holt.
Young, Anglais, confident de Tamea-Mea. 450.
Young-William, ile. *V*. Sotoan.
Young-Nicks, cap, Nouv.-Zélande. II, 367.
York, ile. II, 11, et *V*. Amakata et Eïmeo.

Z

Zin-Mou, fondateur de l'empire du Japon. I, 385.
Zondergrond, iles. *V*. Oura.

Digitized by Google

TABLE

DÉTAILLÉE ET INDICATIVE DES PLANCHES

DU VOYAGE PITTORESQUE AUTOUR DU MONDE.

TOME PREMIER.

FRONTISPICE.

Portraits de Bougainville, Cook, Lapérouse et Baudin.

PL. I. — FRANCE. — ESPAGNE.

1. Départ d'une frégate. pag. 3
2. Costumes de Mahon. 5
3. Gibraltar (Est). 7
4. Batterie souterraine à Gibraltar. 10

PL. II. — ESPAGNE. — CANARIES.

1. Gibraltar (Ouest). 10
2. Phare de Tarifa. 12
3. Santa-Cruz. 15
4. Costumes de Ténériffe. 16

PL. III. — CANARIES.

1. Eruption du Cahorra. 23
2. Costumes des Canaries. 24
3. Dragonnier et aloès. 22
4. Le pic à diverses distances. *ib.*

PL. IV. — SÉNÉGAL.

1. Pêche d'un requin. 28
2. Naufrage de *la Méduse*. 27
3. Gorée, côté de l'Est. 30
4. Une Signarre; un Marabout. *ib.*

PL. V. — RIO-JANEIRO.

1. Vue de la Trinité. 37
2. Rade de Rio-Janeiro. *ib.*
3. Chasse au cheval sauvage. 40
4. Chasse aux pingouins. 46

PL. VI. — LE CAP.

1. Vue de la ville du Cap. 48
2. Une rue du Cap. 50
3. Hottentots. 49
4. Coup de vent en mer. 48

PL. VII. — ILE-DE-FRANCE.

1. Port-Louis. pag. 54
2. Eglise des Pamplemousses. 59
3. Rivière du Mesnil. 61
4. Une sucrerie. 62

PL. VIII. — ILE BOURBON.

1. Saint-Denis. 64
2. Débarcadere de Saint-Denis. 65
3. Pont de la rivière des Galets. 66
4. Malgaches en 1656. 72

PL. IX. — MADAGASCAR.

1. Soumission des Malgaches à Flacourt. 72
2. Arbre du voyageur. 70
3. Femmes Séclaves. *ib.*
4. Hommes Ovas. *ib.*
5. Vue de Tintingue. 71

PL. X. — SEYCHELLES.

1. Hippopotames. 81
2. Rade de Mahé. 83
3. Habitation près de Mahé. 84
4. Cocotier des Seychelles. *ib.*

PL. XI. — CEYLAN.

1. Dagobah (chapelle). 89
2. Entrée du palais de Kandy. *ib.*
3. Prêtres de Bouddha. *ib.*
4. Chapelle à Trincomalay. 90

PL. XII. — CEYLAN.

1. Ruines d'une pagode. 89
2. Pont de bambous. 92
3. Grand-prêtre. 90
4. Supplice d'un criminel. 93

PL. XIII. — INDE.

1. Débarcadère à Pondichéry. 98
2. Eglise des jésuites. 99
3. Palais du gouverneur. *ib.*
4. Pions (gardes). pag. 98

PL. XIV. — INDE.

1. Pagode. 112
2. Chariot malabare. 110
3. Fakir, bramine, prêtre. 110, 112
4. Jongleurs, 110

PL. XV. — INDE.

1. Débarcadère à Madras. 118
2. Femmes du peuple. *ib.*
3. Parias bateliers. *ib.*
4. Idole Kannapen. 119

PL. XVI. — INDE.

1. Collége de l'évêque, à Calcutta. 131
2. Dévotions des Hindous. 127
3. Temple de Jaggernaut. 124
4. Dévotions des Hindous. 127

PL. XVII. — INDE.

1. Procession sur l'eau. 147
2. Peinture du dieu Kishna. 147
3. Veuve se jetant dans le bûcher. 146
4. Karticoya, dieu des armées. 139

PL. XVIII. — INDE.

1. Procession du char à Jaggernaut. 146
2. Funérailles d'un sectateur de Wichnou. 145
3. Promenade d'un nabab. 149
4. École chrétienne de jeunes filles. 135

PL. XIX. — INDE.

1. *Natche*, danse hindoue. 136
2. Chasse au tigre. 134
3. Arbre des Banians. 159
4. Fabricant de poteries. 144

PL. XX. — BIRMANIE.

1. Grande pagode de Rangoun. 166

Digitized by Google

2. Intérieur de la pagode. pag. 166
3. Vue de Rangoun (Nord). ib.

PL. XXI. — BIRMANIE.

1. Vue de Rangoun (Est). 166
2. Attaque de la pointe de la Pagode. 167
3. Prise de la redoute principale. ib.

PL. XXII. — BIRMANIE. — SUMATRA.

1. Femme d'un Birman de haut rang. 170
2. Guerrier de Seanlar. 189
3. Cases à Sumatra. 182
4. Chef de Batou-Bara et ses enfans. 181, 189

PL. XXIII. — SUMATRA. — MALACCA.

1. Femmes de Sumatra. 189
2. Port de Malacca. 195
3. Vue de Malacca. ib.
4. Barques de pêcheurs Malais. ib.

PL. XXIV. — SINCAPOUR.

1. Port de Sincapour. 198
2. Partie du quartier malais. ib.
3. Vue de Sincapour. ib.
4. Marchand chinois, et Malais. ib.

PL. XXV. — SINCAPOUR. — SIAM.

1. Rade de Sincapour. 198
2. Homme et femme malais. ib.
3. Temple à Banekock. 207
4. Vue de Banckock. 205

PL. XXVI. — SIAM. — COCHINCHINE.

1. Palais à Banckock. 206
2. Siamois des deux sexes. 207
3. Monument de Goutama. ib.
4. Vue de Touranne. 225

PL. XXVII. — COCHINCHINE.

1. Baie de Touranne. 224
2. Cochinchinois de la haute classe. 225
3. Tombeau cochinchinois. 226
4. Costumes du peuple. 225

PL. XXVIII. — COCHINCHINE.

1. Pagode souterraine. 229
2. L'empereur de Cochinchine. 235
3. Député du Kambodje. ib.
4. Temple à Saigong. 221
5. Prêtre de Fô et novices ib.

PL. XXIX — COCHINCHINE.

1. Fort de Touranne. 224
2. Mandarins civil et militaire. 226
3. Montagnes de Marbre. 229
4. Entrée de la pagode souterraine. 229

PL. XXX. — COCHINCHINE.

1. Écurie des éléphans. pag. 226
2. Gardes de l'empereur et artilleur. ib.
3. Bateau panier. 224
4. Bateaux de pêche. ib.
5. Marché cochinchinois. ib.

PL. XXXI. — MANILLE.

1. Douane de Manille. 242
2. Église San-Francisco. ib.
3. Pont de Manille. 244
4. Tagals, homme et femme. ib.

PL. XXXII. — MANILLE.

1. Quartier chinois. 247
2. Combat de coqs. 246
3. Ruines dans un faubourg. ib.
3. Ilocos, homme et femme. 250

PL. XXXIII. — MANILLE.

1. Rivière de Passig. 252
2. Habitation de colons. ib.
3. Vue de la Hala-Hala. 253
4. Ravin près de la Hala-Hala. 255

PL. XXXIV. — MANILLE. — CHINE.

1. Radeaux de pêche. 256
2. Bateaux de passage. ib.
3. Entrée de Macao. 277
4. Vue de Macao. 280

PL. XXXV. — CHINE.

1. Vue de Macao. 280
2. Grotte de Camoëns. ib.
3. Rivière de Macao. 279
4. Fort de l'entrée du Tigre. 292

PL. XXXVI. — CHINE.

1. Village au bord du Tigre. 294
2. Vieux bateaux servant de maisons. ib.
3. Une rue de Canton. 298
4. Barbier en plein vent. ib.
5. Habitans de Canton. ib.

PL. XXXVII. — CHINE.

1. Faubourg d'une ville chinoise. 310
2. Mandarin civil. 311
3. Pourvoyeur. 301
4. Porte de ville. 310
5. Soldat en grande tenue. 336
6. Tigre de guerre. 314

PL. XXXVIII. — CHINE.

1. Pont dans une ville chinoise. 325
2. Dame chinoise. 312
3. Supplice de la cangue. 313
4. Pieds des dames chinoises. ib.
5. Supplice du tcha. pag. 313

PL. XXXIX. — CHINE.

1. Bateau glissant sur un plan incliné. 325
2. Brouette à voile. 314
3. Une porte de Péking. 326
4. Mandarin en chaise à porteurs. 316

PL. XL. — CHINE.

1. Grande muraille de la Chine. 327
2. Forteresse et arc de triomphe. 326
3. Palais Yuen-Ming-Yuen. ib.
4. Famille de paysans. 314

PL. XLI. — CHINE.

1. Pagode près de Sou-Tcheou. 326
2. Fou-Hi, inventeur de l'écriture. 330
3. Divinité chinoise. ib.
4. Bateau à canards. 342
5. Bateaux de Tcheou-Kiao. ib.

PL. XLII. — CHINE. — ILES LIOU-TCHEOU.

1. Bateau de transport. 342
2. Grande péniche de guerre. ib.
3. Napa-Kiang, capitale de Lion-Tcheou. 343
4. Tombeau à Liou-Tcheou. 345

PL. XLIII. — ILES LIOU-TCHEOU.

1. Komi, chef de Liou-Tcheou et sa femme. 344
2. Prêtre et chef de Lion-Tcheou. 345
3. Un chef et ses deux fils. ib.
4. Kouang-Yong, déesse du pardon. 346

PL. XLIV. — ILES LIOU-TCHEOU.

1. Jonque de Liou-Tcheou. 350
2. Jardin des prêtres. 346
3. Serviteurs du chef de Liou-Tcheou. ib.
4. Chef coréen et sa suite. 347

PL. XLV. — JAPON.

1. Corps-de-garde japonais. 363
2. Japonais distingués se rencontrant. ib.
3. Fort japonais. 362
4. Soldats japonais. 363

PL. XLVI. — JAPON.

1. Une rue de Nangasaki. 365
2. Dames japonaises à la promenade. ib.
3. Palais à Gnuay. 368
4. Château-fort de Firando. ib.

PL. XLVII. — JAPON.

1. Portraits de Japonais. 370

Digitized by Google

2. Dame japonaise en char. pag. 370
3. Famille de mendians. 373
4. Lutteurs. 375

PL. XLVIII. — JAPON.

1. Débarquement des Russes. 389
2. Marche de l'ambassade russe. *ib.*
3. Logement de l'ambassade. *ib.*
4. Audience de l'ambassade hollandaise en 1776. 379

PL. XLIX. — JAPON.

1. Funérailles d'un riche Japonais. 392
2. Le dieu Amida. 396
3. Idole du dieu Canon (Kang-Won), fils d'Amida. *ib.*

PL. L. — JAPON. — ILE PEEL.

1. Un des temples de Canon. *ib.*
2. Bonzes ou prêtres de diverses sectes. *ib.*
3. Forêt vierge sur la plage de l'ile Peel (iles Bonin-Sima). 410

PL. LI.

Carte des iles Hawaii (iles Sandwich) dressée par M. d'Urville. 404

PL. LII. — ILES HAWAII.

1. Kau-ike-Ouli, roi des iles Hawaii. 409
2. Chapelle et palais du gouverneur de Oahou. 406
3. La princesse Naheina-Heina. 421
4. Vue de la vallée de Oua. 415

PL. LIII. — ILES HAWAII.

1. Ruines d'un fort à Kaï-Roua. 421
2. Rivière Waï-Akea. 425
3. Vallée Waï-Pio. 423
4. Chute du Waï Roukou. 425

PL. LIV. — ILES HAWAII.

1. Établissement des missionnaires anglais à Waï-Akea. 425
2. Portrait de Makoa, indigène. 426
3. Volcan de Kirau-Ea. *ib.*
4. Volcan de Pouna-Hohoa. 431

PL. LV. — ILES HAWAII.

1. Moraï royal de Honaunau. 436
2. Moraï à Tauai. 443
3. Intérieur d'un moraï à Tauai. 444
4. Offrande des habitans d'Hawaii à Cook. *ib.*

PL. LVI. — ILES HAWAII.

1. Mort du capitaine Cook, massacré par les indigènes d'Hawaii. pag. 446
2. Vaisseaux de Cook. 447
3. Portrait de Tamea-Mea. 458

PL. LVII. — ILES HAWAII.

1. Moraï de Tamea-Mea. 459
2. Noma-Hana, femme de Tamea-Mea. 465
3. Baptême de Karaï-Mokou, à bord de *l'Uranie*. 463
4. Portrait de Karaï-Mokou. *ib.*

PL. LVIII. — ILES HAWAII.

1. Jeune fille d'Hawaii. 471
2. Koua-Kini, frère de la reine Kaahou-Manou. 466
3. Jeune femme d'Hawaii. 471
4. Indigène en costume de guerre. 469

PL. LIX — ILES HAWAII.

1. Deuil publie à la mort de Keo-Pouo-Lani, femme de Tamea-Mea. 475
2. Hommes masqués de Hawaii. 471
3. Danse de deux enfans. 473
4. Danseur hawaiien. *ib.*

PL. LX. — ILES HAWAII.

1. Kaahou-Manou, régente de Hawaii. 462
2. Fort et rade de Hono-Rourou. 465
3. Idoles et divinités. 474
4. Scène de danses publiques. 472

PL. LXI. — ILES NOUKA-HIVA (MARQUISES).

1. Guerriers tatoués de Nouka-Hiva. 487, 506
2. Double pirogue. 486
3. Moraï à Nouka-Hiva. 491
4. Portraits d'indigènes. 502

PL. LXII. — NOUKA-HIVA.

1. Femmes indigènes. 502
2. Intérieur de la case de Tahoua. 490
3. Honou, chef de Tao-Wati. 497
4. Vallée de Taïoa. 490

PL. LXIII. — NOUKA-HIVA — WAÏHOU.

1. Moraï à Nouka-Hiva. 491
2. Armes et ornemens. 504, 505
3. Maison de pierre à Waïhou. 509
4. Plan et détails de la maison. *ib.*
5. Case de 310 pieds de long. 510

PL. LXIV. — WAÏHOU — PITCAIRN.

1. Statues colossales de l'ile Waïhou. 510
2. Débarcadère à Pitcairn. pag. 514
3. John Adam, fondateur de la colonie de Pitcairn. 515
4. Colonie de Pitcairn. *ib.*

PL. LXV. — ILES GAMBIER.

1. Attaque des naturels des iles Gambier. 518
2. Ile basse de Withsunday 519
3. Radeau des iles Gambier. 517

PL. LXVI

Carte des îles Taïti (Otaïti) dressée par M. d'Urville. 524

PL. LXVII. — ILES TAÏTI.

1. Otouri, indigène de Taïti. 527
1. Oupa-Parou, indigène de Taïti. 528
2. Cascade du *Piha* sur des roches basaltiques. 531
3. Pomare-Wahine, mère de la reine. 533
3. Tere-Moe-Moe, mère de Pomare III. *ib.*
4. Tombeau de Pomare II. *ib.*

PL. LXVIII. — TAÏTI

1. Baie de Ware sur l'ile Wahine 535
2. Maï, insulaire de Raïatea. *ib.*
3. Outou-Maoro, village à Raïatea 536
4. Pomare Ier, roi de Taïti. 554

PL. LXIX. — TAÏTI.

1. Principal village de Bora-Bora. 538
2. Sommet du pic de Bora-Bora. 539
3. Moraï de Papara à Taïti. 545

PL. LXX. — TAÏTI.

1. Flotte de guerre de Taïti. 546
2. Sacrifice humain. 571
3. Autels et tiis à Ata-Hourou. 559, 571

PL. LXXI. — TAÏTI.

1. Cession du territoire de Matavaï aux missionnaires anglais. 549
2. Pomare II. 529
3. Toupapau d'Ori-Piha. 560

PL. LXXII. — TAÏTI.

1. Jeune Taïtienne appartant des présens à Cook. 573
2. *Heiva*, danse taïtienne. *ib.*
3. Un Toupapau. 570
4. Idoles de Taïti. 550, 570

Carte générale du Voyage Pittoresque autour du Monde. A la fin.

Digitized by Google

TOME DEUXIÈME.

FRONTISPICE.

Portraits de W. Beechey, Duperrey, Krusenstern et d'Urville.

PL. I. — ILES MANGIA, MALDEN, MAOUNA.

1. Naturel de Mangia. pag. 5
2. Moraï abandonné à Malden. 9
3. Massacre du capitaine Delangle et de ses compagnons, à Maouna. 10

PL. II.

Carte des iles Tonga (iles des Amis), dressée par d'Urville. 20

PL. III. — ILES TONGA.

1. Taha, chef inférieur de Tonga-Tabou. 18, 44
2. Le touï-tonga Poulaho. 47
3. Kava sur la plage de Namouka. 23
4. Scène de pugilat à Tonga. 38

PL. IV. — ILES TONGA.

1. Bou-mei ou danse de nuit des femmes a Tonga-Tabou. 39, 48
2. Fête et jeux publics a Tonga. *ib.*

PL. V. — ILES TONGA.

1. Portrait de Mariner, matelot anglais, prisonnier à Vavao. 59
2. Hangar à pirogues. 35
3. Grande pirogue de guerre. 25
4. Cérémonie d'un kava. 29

PL. VI. — ILES TONGA.

1. Tahofa, chef du district de Bea. 29
2. Palou, chef du district de Moua. 26
3. Faï-tokas, tombeaux des Fata-Faïs. *ib.*
4. Femme de Palou. 34
5. Enfant de Palou. *ib.*
6. Tombeaux ou faï-tokas. 31

PL. VII. — ILES TONGA.

1. Chef en costume de guerre. 28
2. Intérieur de la maison de Palou. 78
3. Jeux et danses de jeunes filles. 73
4. Armes et ustensiles. 76, 77

PL. VIII. — ILES TONGA.

1. Maison des missionnaires anglais à Hifo. 28
2. Place publique de Mafanga. pag. 33
3. *L'Astrolabe* près de périr sur les récifs de Tonga-Tabou. 66
4. Enlèvement du canot de *l'Astrolabe* par les naturels. 70

PL. IX. — ILES TONGA.

1. Combat des marins de *l'Astrolabe* contre les insulaires de Tonga-Tabou. 70
2. Visite des officiers de *l'Astrolabe* à la Tamaha. 69
3. Arbre gigantesque à Moua. 36
4. Premier établissement des missionnaires à Tonga-Tabou. 65

PL. X. — ILES TONGA.

1. Le mata-boulai Waï-Totaï. 72
2. Consultation de l'esprit pour un enfant malade. 81
3. Fortifications de Mafanga. 71
4. Four en terre pour rôtir les viandes dans la Polynésie. 36

PL. XI. — ILES VITI (FIDGI).

1. Le canot de *l'Astrolabe* attaqué par les naturels de Laguemba. 100
2. Tourang-Toki, chef de Laguemba. *ib.*
3. Loua-Lala, chef de Laguemba. *ib.*
4. Toumboua-Nakoro, chef de Viti-Levou, conversant à bord. 86

PL. XII. — ILES VITI.

1. Combat du capitaine Dillon contre les naturels de Viti-Levou. 98
2. Piton de l'ile Kandabon 86
3. Naturels de Viti-Levou. 101

PL. XIII. — ILES VITI. — NOUVELLES-HÉBRIDES.

1. Armes et ornemens des iles Viti. 103
2. Naturel de Mallicolo. 109, 123
3. Débarquement de Cook à Koro-Mango. 111
4. Vue de l'ile Tanna. 115

PL. XIV. — NOUVELLES-HÉBRIDES.

1. Naturel de Tanna. 120
2. Femme de Tanna. *ib.*
3. Débarquement de Cook à Tanna. 112

PL. XV. — TIKOPIA. — VANIKORO.

1. Tikopia, vue du large. 124
2. Village de Manevai. pag. 133
3. Naturels de Tikopia. 125
4. Pirogue de Vanikoro. 139

PL. XVI. — VANIKORO.

1. Habitans de Vanikoro. 138
2. Valie, second aligui de Vanou. 130
2. Moambe, prêtre de Manevai. 133
3. Havre de Mangadai. 138
4. Mausolée élevée à Lapérouse par le capitaine d'Urville. 134

PL. XVII. — VANIKORO.

1. Maison de l'atoua à Vanikoro. 139
2. Chaloupe de *l'Astrolabe* pêchant les débris du naufrage de Lapérouse. 133
3. Femmes de Vanikoro. 138
4. Manière de râper le taro. 139

PL. XVIII. — VANIKORO. — ILES SALOMON. — NOUVELLE-IRLANDE.

1. Naufrage de Lapérouse suivant les récits des naturels. 136
2. Pirogue des Arsacides. 152
3. Intérieur du havre Carteret. 169
4. Cascade du Port-Praslin. 169

PL. XIX. — NOUVELLE-IRLANDE.

1. Aiguade au havre Carteret. 169
2. Naturels du havre Carteret. 170
3. Caïman de la N.-Irlande. *ib.*
4. Pirogue de la N.-Irlande. *ib.*

PL. XX. — ILES DE L'AMIRAUTÉ. — N.-GUINÉE.

1. Vue de l'ile Vendola. 171
2. Naturels de l'ile Vendola. *id.*
3. Village de Doreï. 183
4. Naturels de Doreï. 191, 194

PL. XXI. — N.-GUINÉE.

1. Forge des Papous. 185
2. Homme et femme de Doreï. 191
3. Chants et repas funèbres à Doreï. 185
4. Oiseaux du paradis, mâle et femelle. 183

PL. XXII. — N.-GUINÉE.

1. Village d'Aïambo. 183
2. Tombeau d'un chef papou. 184
3. Pirogue de Doreï. *ib.*
4. Etablissement hollandais sur la rivière Dourga. 191

Digitized by Google

PL. XXIII. — MOLUQUES.

1. Maison du résident hollandais à Caïeli. pag. 215
2. Danse guerrière à Bourou. *ib.*
3. Une mosquée à Caïeli. *ib.*
4. Rade d'Amboine. 216

PL. XXIV. — MOLUQUES.

1. Habitans d'Amboine. 217
2. Un marché ou campong chinois. 218
3. Batou-Gadja, résidence du gouverneur. *ib.*
4. Place d'armes d'Amboine. 217

PL. XXV. — CÉLÈBES.

1. Caravane de voyageurs franchissant un ravin de Célèbes. 206
2. Manado, vue de la rade. *id.*
3. Danses guerrières des Harfours de Célèbes. 209

PL. XXVI. — CÉLÈBES.

1. Chute de la rivière de Tondano. 207
2. Vue de Tondano. 208
3. Promenade sur le lac de Tondano. *ib.*
4. Babiroussa. 207
5. Sapi-outang. *ib.*

PL. XXVII. — CÉLÈBES. — TIMOR.

1. Maison d'Harfours à Manado. 208
2. Harfours de Manado. 209
3. Vue de Coupang. 225
4. Cimetière malais à Coupang. *ib.*

PL. XXVIII. — TIMOR — JAVA.

1. Cavalier de Timor. 226
2. Combat simulé des guerriers d'Ombay. *ib.*
3. Une rue de Batavia. 241
4. Chef javanais. 246

PL. XXIX. — JAVA.

1. Palais de Buitenzoorg. 246
2. Javanais en costume de cour et en costume de guerre. 248
3. Homme et femme du peuple. 247
4. Fiancé et fiancée. 248

PL. XXX. — JAVA.

1. Palais du résident à Sourabaya. 249
2. Un habitant de Maduré. 251
3. Promenade avec le sultan de Maduré. *ib.*

PL. XXXI. — JAVA.

1. Vue de Sourabaya. 249
2. Résidence à Banjou Wangui. 253
3. Musique du sultan de Bankalang. pag. 250
4. Rhinocéros de Java. 253

PL. XXXII. — JAVA.

1. Ruines du palais de Koulassan. 256
2. Danseuse javanaise. 269
3. Ruines du temple de Brambanan. 256
4. Masques de théâtre, marionnette et poignards de Java. 268

PL. XXXIII. — JAVA.

1. Grand temple de Boro-Bodo. 271
2. Une des 400 niches du temple de Boro-Bodo. *ib.*
3. Bramine de Bali. 253
4. Armes et étendards de Javanais. 269

PL. XXXIV. — JAVA.

1. Bas-reliefs en pierre trouvés près de Boro-Bodo. 272
2. Maison malaise. 269
3. Maison de paysans javanais. *ib.*
4. Maison de chef javanais. *ib.*

PL. XXXV. — AUSTRALIE (NOUVELLE-HOLLANDE).

1. Le port du Roi-George. 274
2. Naturels du port du Roi-George. 276
3. Rivière des Français. *ib.*
4. Chasse du kangarou. 275

PL. XXXVI. — AUSTRALIE.

1. Site sur l'île des Kangarous. 282
2. Chasse aux phoques. 285
3. Village à la baie Jervis. 310, 318
4. Entrée de Port-Jackson. 287

PL. XXXVII. — AUSTRALIE.

1. Vue de Sydney. 287
2. George-Street à Sydney. *ib.*
3. Phare de Port-Jackson. 290
4. Rivière de Parramatta. *ib.*

PL. XXXVIII. — AUSTRALIE.

1. Sydney à son origine. 321
2. Caserne à Sydney. 288
3. Confluent du Murray et du Darling. 308
4. Sépulture des naturels. 300

PL. XXXIX. — AUSTRALIE.

1. Cérémonie du Gna-Loung. 299
2. Cérémonies d'un mariage australien. 296, 319
3. Enterrement. 300
4. Naturel de l'Australie. 316
5. Femme de la Tasmanie. 338

PL. XL. — AUSTRALIE.

1. Pirogue en écorce cousue. pag. 318
2. Ménure-Lyre. 312
3. Casoar. *ib.*
4. Danse des naturels. 319
5. Ornithorhynque. 312
6. Wambat ou Dasman. *ib.*

PL. XLI. — TASMANIE (TERRE DE VAN-DIEMEN.)

1. Vue de Hobart-Town. 327
2. Vue de New-Town. *ib.*
3. Vue d'Elisabeth-Town. 328
4. Le havre Macquarie. 339

PL. XLII. — TASMANIE.

1. Hobart-Town du côté des casernes. 327
2. Groupe de convicts dans un défrichement. *ib.*
3. Naturels de la Tasmanie pêchant des coquillages. 338
4. Dasyures dévorant un phoque. 339

PL. XLIII.

Carte de la Nouvelle-Zélande dressée par M. d'Urville. 340

PL. XLIV. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Cases à l'anse de l'Astrolabe. 343
2. Ravin à la Nouvelle-Zélande. *ib*
3. Le schooner entouré de pirogues zélandaises. 345

PL. XLV. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Flotte de guerre de la baie des Iles. 351
2. Vue de la baie des Iles. 361
3. Établissement des missionnaires anglais à Paï-Hia. 362
4. Village de Korora-Reka. 361

PL. XLVI. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Pâ ruiné de Paroa. 364
2. Pâ sur un rocher percé en forme de pont. 370
3. Grande pirogue de guerre. 369

PL. XLVII. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Shongui, chef de la baie des Iles. 388
2. Touaï, chef de la baie des Iles. 391
3. Cases sculptées des chefs. 405
4. Personnages taboués. 359
5. Idoles, ustensiles et instrumens. 402, 407

PL. XLVIII. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Danse de guerre des naturels. 353

Digitized by Google

2. Guerriers tatoués. pag. 399
3. Opération du tatouage. 359
4. Jeunes filles zélandaises. 374, 399

PL. XLIX. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Réception des Européens par un chef de la N.-Zélande. 399
2. Défrichement d'un champ de koumaras. 407
3. Enlèvement du *Boyd* par les naturels de Wangaroa. 382

PL. L. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Toupe-Koupa en Angleterre. 404
2. Salut (shongui) des Nouveaux-Zélandais. 411
3. Le missionnaire Marsden parcourant la N.-Zélande. 388

PL. LI. — NOUVELLE-ZÉLANDE.

1. Sacrifice humain. 406
2. Cérémonie d'un baptême. 404
3. Scène de deuil à la mort d'un ariki. 400, 411
4. Funérailles d'un ariki. 411

PL. LII. — NOUVELLE-CALÉDONIE.

1. Site sur l'île des Pins. 417
2. Naturels de la Nouvelle-Calédonie. 425
3. L'île des Pins, vue du large. 416, 424
4. Pirogue double. 427

PL. LIII. — NOUVELLE-CALÉDONIE.

1. Guerriers de la N.-Calédonie. 426
2. Armes et ustensiles. *ib.*
3. Femmes de la N.-Calédonie. 425
4. Habitations. 427

PL. LIV. — ROTOUMA.

1. Village à Rotouma. 436
2. Naturels. 437
3. Cérémonie de la transmission du pouvoir à Rotouma. 438
4. Sépulture des rois. 449

PL. LV. — ILES OTDIA (RADAK).

1. Village de l'île Otdia. 449
2. Rarik, chef de l'île Otdia. 449, 452
3. Intérieur d'une case d'Otdia. 452
4. Femme des îles Otdia (Saltikoff). *ib.*

PL. LVI. — CAROLINES. — OTDIA.

1. Île du groupe Krusenstern. pag. 529
2. Femme de l'île Tchitchagoff. *ib.*
3. Chef de l'île Koutousoff. 452 et *ib.*
4. Naturel d'Otdia. 452
5. Armes et ustensiles des îles Otdia. 450

PL. LVII. — CAROLINES.

1. Île Ualan à marée basse. 454
2. Naturel d'Ualan. 467
3. Femme d'Ualan. 466

PL. LVIII. — CAROLINES.

1. Village à Ualan. 459
2. Habitans d'Ualan. 467
3. Course dans l'intérieur des bois d'Ualan. 457

PL. LIX. — CAROLINES.

1. Grands pros des Carolins à Tamatam. 477
2. Entrevue sous voile avec les naturels de Tamatam. *ib.*
3. Naturels de Tamatam, *ib.*

PL. LX. — MARIANNES.

1. Baie d'Umata à Gouaham. 478, 482
2. Habitans de Gouaham. 478
3. Palais d'Umata. 482
4. Femmes d'Umata. 478

PL. LXI. — MARIANNES.

1. Église d'Umata. 482
2. Maison des habitans de Gouaham. 478
3. Couvent abandonné, à Umata. 482
4. Chasse au cerf, à Merisso. 484

PL. LXII. — MARIANNES.

1. Palais d'Agagna. 478
2. Manière de voyager à Gouaham. 481
3. Collége d'Agagna. 478, 481
4. Ruines à Tinian. 487

PL. LXIII. — MARIANNES.

1. Ruines sur l'île Rota. 486
2. Charrue et herse de Gouaham. 498
3. Distillerie d'eau-de-vie de cocos. 500

PL. LXIV. — ILES PELEW.

1. Débarcadère à Pelew. pag. 513
2. Abba-Thulle, roi de Pelew. 512
3. Camp retranché du capitaine Wilson. *ib.*
4. Luoï, une des femmes d'Abba-Thulle. 514

PL. LXV. — ILES PELEW.

1. Place publique à Pelew. 514
2. Li-Bou, fils du roi. 521
3. Armes et ustensiles de Pelew. 524

PL. LXVI. — JUAN-FERNANDEZ. — CAP HORN.

1. Selkirk abandonné sur l'île Juan-Fernandez. 537
2. Baie Cumberland. 538
3. Emplacement des tentes d'Anson. *ib.*
4. Cap Horn à neuf milles de distance. 540

PL. LXVII. — MALOUINES.

1. Débris de la corvette française l'*Uranie*. 542, 545
2. Un homme à la mer. 541
3. Ruines de l'établissement français. 543
4. Retour de chasse aux Malouines. 544, 545

PL. LXVIII. — SAINTE-HÉLÈNE.

1. James-Town. 547
2. Chemin de James-Town à Longwood. *ib.*
3. Tombeau de Napoléon. *ib.*
4. Cascade de Briars. *ib.*

PL. LXIX. — ASCENSION.

1. Sandy-Bay. 550
2. Visite aux sources de Dampier. 551
3. Sommet de Green-Mountain. *ib.*
4. Débarcadère de l'Ascension. 550

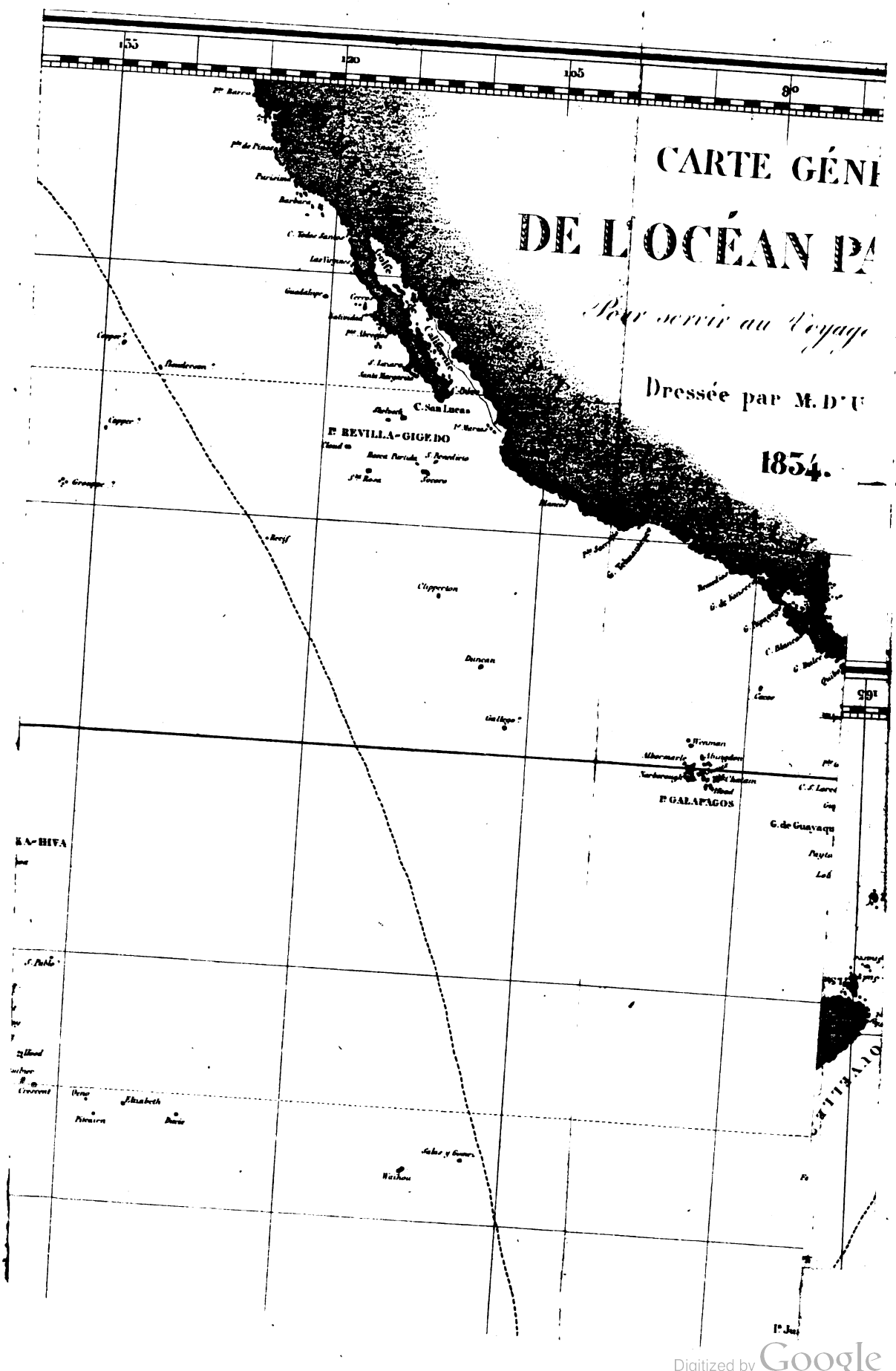
PL. LXX. — AÇORES. — FRANCE.

1. Vue de Villa-Franca. 556
2. Fayal. *ib.*
3. Pico. 557
4. Arrivée à Bordeaux. 558

Carte générale de l'Océanie, dressée par le capitaine d'Urville.

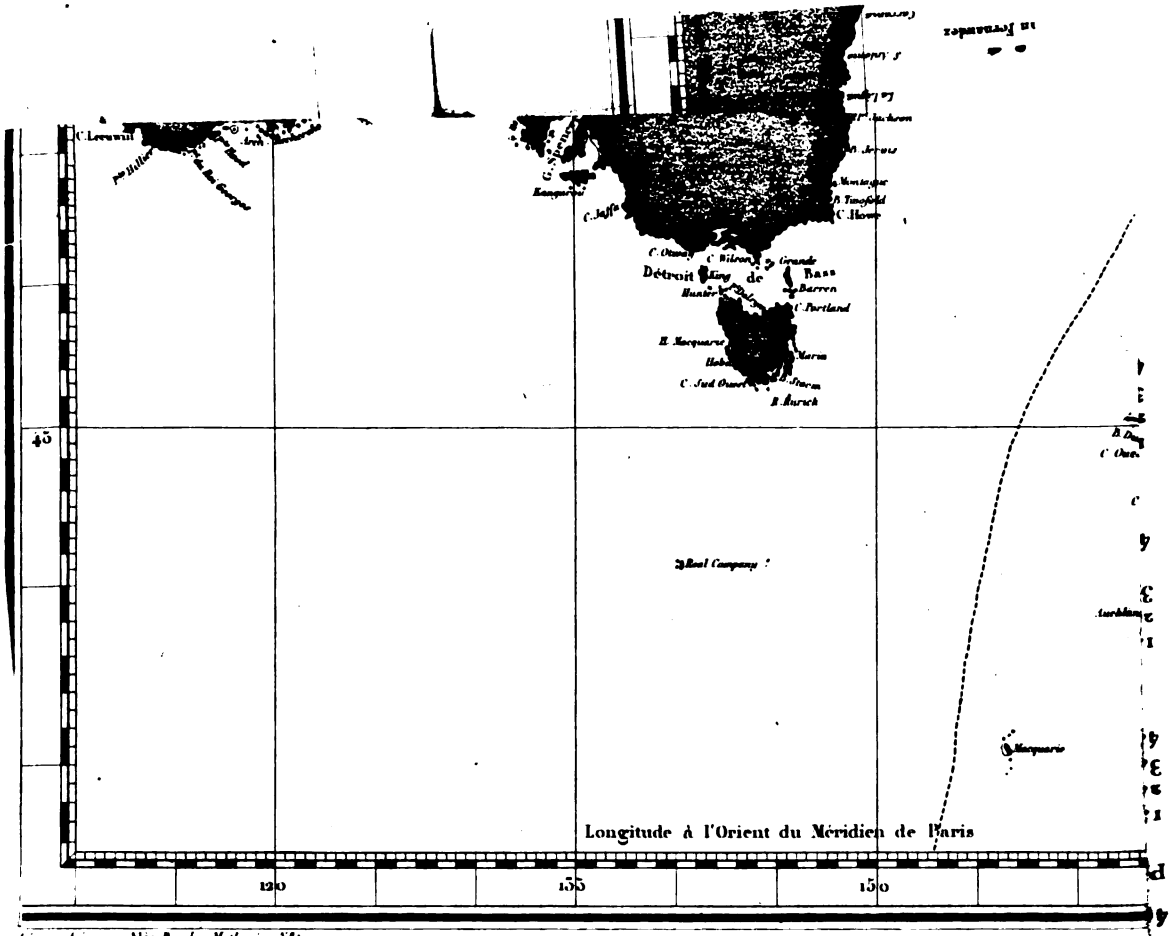
FIN DE LA TABLE DES PLANCHES.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google



ée sur Acier par Alès, Rue des Mathurins N°1.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

